

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1903, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

52366
52366

L'ART MODERNE

1903



BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe. *Un Panneau décoratif.* (EUGÈNE DEMOLDER). — Chronique littéraire. *L'Immoraliste* (GEORGES RENNY). — Le Quatuor Schörg (L. L.). — Publications d'art. *L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin, 1902* (O. M.). — La Protection des sites et des monuments naturels en France (I. A.). — Le Monument Beethoven. — Musique. *Pièces pour orgue.* — Chronique judiciaire des arts. *Poterie d'étain artistique* — Correspondance. — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

THÉO VAN RYSSELBERGHE

Un Panneau décoratif.

Théo Van Rysselberghe vient de terminer un grand panneau décoratif. Il représente le coin d'un immense parc seigneurial. Sous une palissade de marronniers taillés à l'italienne, des jeunes femmes écoutent la lecture que l'une fait dans un livre qu'elle tient à la main. Deux sont debout à côté de la lectrice, près d'un tronc d'arbre qui a l'élégance d'une colonne. Deux autres, vues de dos, sont assises sur un banc de pierre. Deux autres, enfin, à gauche de la composition, s'avancent avec une allure de lente promenade

vers le groupe attentif de celles qui écoutent. A l'avant-plan une fillette porte une corbeille chargée de fruits. Au centre du décor miroite un grand bassin avec trois cygnes nageant dans ses ondes bleues et ensoleillées. Sur lui, à l'arrière-plan, une dame en blanc se penche, l'ombrelle sur l'épaule.

De grands vases chargés de fleurs, de royaux lauriers dans des caisses, une statue de joueur de flûte en marbre ornent le paysage. Celui-ci est fermé par un rideau d'arbres, mais dans un coin la futaie fait place à une sorte de lande sauvage où se dressent, espacés, des pins majestueux qui mêlent la verdure puissante de leurs parasols à un ciel diamantin portant vers l'horizon lointain des nuages opulents.

Cette œuvre a été exécutée pour le bel hôtel de M. Solvay, avenue Louise à Bruxelles et ne sera sans doute jamais exposée ni à la *Libre Esthétique*, ni chez Durand-Ruel, ni aux *Indépendants*. Seuls pourront la contempler ceux que son possesseur voudra bien admettre à l'admiration d'un chef-d'œuvre de l'art pictural et décoratif, chef-d'œuvre que l'on peut certainement placer à côté des belles pages de Puvis de Chavannes ou des meilleurs tableaux d'Ingres.

Théo Van Rysselberghe est arrivé à un apogée. On se rappelle ses premières toiles, qui montraient une robuste palette de peintre flamand. Des voyages en Orient l'éclaircirent. Van Rysselberghe se dégagait rapidement de l'influence de ceux qui prétendent que la peinture flamande doit s'en tenir aux façons des vieux peintres ou à celles de Courbet et plus tard de Manet, qui eurent de l'influence en Belgique. D'instinct, Van



Rysselberghe alla à des recherches de lumière plus vibrante et plus pure. Enfin Seurat eut sur lui une influence décisive. Le Flamand devint un adepte fervent des théories du néo-impressionnisme. Depuis lors il s'est assimilé ces manières nouvelles, il les a, je dirai, faites siennes, les domptant et y assouplissant son pinceau de beau peintre. Aux premiers tableaux qu'il exécuta dans cette méthode qu'on a appelée le « pointillé », on pourrait reprocher quelque raideur et parfois quelque sécheresse. Mais aujourd'hui, en pleine possession de lui-même, Van Rysselberghe peint en grand virtuose de la couleur, en chanteur magnifique de l'harmonie, en grand poète de la lumière. Désormais il s'impose, il est vainqueur. Et je crois que tous ceux qui l'attaquèrent lorsqu'il abandonna les routines de la peinture en vogue pour cingler vers les horizons de clartés inconnues devront s'incliner devant la beauté de ses dernières productions.

Je pense pouvoir dire que Théo Van Rysselberghe est actuellement, avec Degas, le plus grand peintre qui existe, et qu'en Belgique il est le maître qu'on ne contestera plus dans quelques années. Il sera grand à côté des Leys, des Stevens, des Meunier.

Certes, celui pour qui a été exécutée la dernière toile décorative de Théo Van Rysselberghe possédera chez lui, déroulé sur ses murailles, un admirable poème de paix glorieuse et d'or automnal. Il ne se lassera jamais de contempler ces couleurs fortunées, ces attitudes harmonieuses, tout cet ensemble qui s'élève comme une belle musique large et calme.

La jeune femme, au pied du marronnier, sous les palissades où l'été révolu fait brunir les feuilles dans un parc qui ne le cède en majesté et en grandeur à aucun coin des jardins de Versailles, lit sans doute quelque noble poème d'un Henri de Régner. Les autres l'écoutent avec un doux recueillement. Le soir va bientôt tomber. Le groupe délicat des châtelaines baigne déjà dans un jour ombré par les grands arbres, tandis que le soleil qui se retire fait chanter le blanc des cygnes, l'azur et les verts enchanteurs du bassin moiré par le jeu de ces oiseaux et rend la dame du fond pareille à une statue dorée qui s'avancerait sous les vases de marbre et les palissades où octobre commence ses sourires de bronze et de cuivre fondu.

Un charme souverain règne parmi ces femmes élégantes. Elles sont habillées d'une façon simple et moderne mais, au fond, avec quelle grâce toute florentine et quelle distinction romantique! Elles évoquent un peu — avec leurs robes sans falbalas, leur coiffure à bandeaux ou à tresses sur l'oreille, leurs grands chapeaux de jardin à longs rubans, — des Clara d'Ellébeuse qui seraient des jeunes filles d'aujourd'hui et moins passionnées. Elles sont dans le décor seigneurial où le ciel épand ses trésors de lumière des amoureuses de poèmes

et de douce mélodie. Elles apportent en elles comme le calme, la sérénité et l'eurythmie des beaux vers qu'elles lisent ou qu'elles écoutent. Elles foulent le tapis des feuilles mortes qui commencent à tomber, et paraissent des muses mondaines pour les poètes de ce temps.

Mais à côté de cette idylle profonde une chose séduit encore plus dans cette œuvre magistrale : l'harmonie des couleurs. Le plus suave chant d'orgue ne prodiguerait pas de sensation plus divine. Toutes ces femmes sont vêtues de robes où les nuances les plus fines et les plus délicates se mêlent, se balancent, se rappellent avec une science inouïe et un sentiment supérieur de l'accord des tons et des valeurs. Il y a là des bleus et des blancs qui baignent dans l'air d'une façon exquise à côté de roses mêlés d'ivoire. Le rouge d'un châle éveille d'un côté une lueur savoureuse et étincelante que rappelle de l'autre côté la robe d'orange pourpre de la fillette à la corbeille. Des soieries, aux tons de fraises écrasées, de lilas printaniers, de verts d'eau, toutes légères, toutes prismatiques, toutes pleines des reflets du décor automnal, toutes belles d'un après-midi resplendissant et tranquille, paraissent heureuses des caresses d'un beau jour qui va laisser les regrets de sa féerie. Certaines taches de couleurs semblent faites pour épandre des joies immenses. Telle la nuque blonde sous un chapeau de paille aux ailes retroussées et ornées de roses de la femme vue de dos et assise sur le banc. Cet adorable ragoût de blondeur vibre avec une douceur céleste et toute féminine sur le fond clairement azuré de l'étang. Pareil morceau eût ravi l'âme de Rubens ou de Watteau.

Telle est en ses lignes et ses couleurs cette toile magistrale qui comptera parmi les plus belles productions de l'art belge contemporain.

EUGÈNE DEMOLDER

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Immoraliste, par ANDRÉ GIDE. (Deuxième édition.)

M. André Gide paraît ignorer la pitié et la bonté. J'entends M. Gide écrivain. Car M. Gide homme privé est la douceur et la bonté en personne.

Son dernier livre, *L'Immoraliste* (1), dont la deuxième édition vient de paraître (2), le montre au point culminant de son évolution spirituelle. Le voici en pleine possession de sa pensée et de son talent. Ce roman — qui est un roman philosophique, où la réalité a l'air de n'être racontée que pour justifier les commentaires qu'en tire aussitôt l'auteur — nous fait l'histoire d'un homme de complexion malade, élevé par une mère

(1) Librairie du *Mercur* de France, Paris.

(2) Voir *l'Art moderne* du 13 juillet 1902.

protestante, très pieuse, très austère et par un vieux savant de père qui se plaît à inoculer à son fils son amour pour la connaissance du passé. Jusqu'au moment de son mariage, Michel a donc vécu dans les livres, ignorant tout de la vie et des voluptés qu'elle procure. Il est d'aspect froid, compassé et timide. C'est un huguenot, c'est ce qu'on appelle un honnête homme. Il est moral.

Il se marie avec la femme que son père lui choisit en mourant. Il a pour elle une vraie affection. Mais — chose qui est, dans le livre, très finement analysée — il l'aime avec sa nature d'emprunt, avec sa nature d'homme moral. Or, il y a en lui un autre être, un être d'instinct, que la culture a recouvert de surcharges, tout à fait à la manière d'un palimpseste. Cet être, c'est la maladie qui va le révéler. Pendant leur voyage de noces, il est malade, en Algérie. La tuberculose le mène, jusqu'au seuil de la mort. Sa femme, Marceline, le soigne d'une façon si dévouée qu'il se remet peu à peu. Dès que l'espoir renaît en lui, il s'accroche à la vie avec une énergie farouche. Il veut vivre. Et, pour cela, il devient d'un égoïsme absolu. Tout est subordonné à son bien-être. Les choses, les actes, les événements sont bons ou mauvais selon qu'ils l'aident ou non à revenir à la santé. Fatalement, en s'occupant à ce point de son corps, ses idées anciennes le quittent et il devient extrêmement attentif aux phénomènes extérieurs. Il voit enfin les beautés du jour, les splendeurs de la nuit. Il comprend que le but de la vie n'est pas l'étude du passé, mais le libre développement de nos facultés, la satisfaction pleine et entière de notre instinct. Dès ce moment, Marceline lui est une charge. Il l'aime encore, mais, obscurément, le besoin naît en lui de la voir disparaître. Pour qu'il soit vraiment libre, il faut qu'il soit seul. Or, pendant un séjour qu'ils font dans une de ses propriétés de Normandie, — là, il se passe des scènes très amusantes : Michel cède tellement à son instinct qu'il se fait le camarade des braconniers du village et qu'il passe ses nuits à poser avec eux des collets dans ses propres bois ; je pense qu'on ne peut aller plus loin dans la voie des concessions à l'instinct ; et se voler soi-même me paraît le comble de l'immoralité ! — au cours donc de ce séjour, Marceline lui annonce qu'elle est enceinte. Il en éprouve plutôt de l'ennui que de la joie. Heureusement — cet « heureusement » est sinistre — à Paris, à cause de toutes sortes de corvées mondaines qu'il aurait pu épargner à sa femme, à cause de certains chagrins, aussi, qu'il lui cause, le doux espoir maternel s'évanouit. Mais la mère, frappée au cœur, ne se guérit pas. Alors, il l'entraîne à travers l'Europe. Son état demanderait le séjour des Hautes-Alpes. Il l'en arrache. Il la soustrait à une guérison certaine et l'emmène en Italie, puis en Algérie où, fatiguée de vivre, persuadée qu'il ne l'aime plus, comprenant peut-être qu'elle le gêne et qu'il a trop de politesse pour le lui dire, elle meurt à l'endroit même où, deux ans auparavant, Michel avait retrouvé la santé. A la fin du roman, il est à Biskra, seul, un peu désorienté, tout à fait ruiné. Il vit avec un enfant arabe qu'il paraît aimer d'un singulier amour, sur lequel, à dessein, je n'insiste pas. Qu'est-ce qu'il va faire ? Qu'est-ce qu'il peut faire encore ? Le livre ne conclut pas.

Evidemment, ce résumé ne peut rien faire sentir de toutes les qualités rares et précieuses de psychologie qui parent ce roman d'une beauté durable. La langue en est d'une souplesse harmonieuse qui évoque de lentes mélodies orientales, des danses mélancoliques et voluptueuses. Il renferme des paysages adorables qui exaltent l'esprit et l'emplissent de nostalgies aiguës. Tous les livres de M. Gide ont la même conséquence. Quand on les a lus, on s'ennuie d'être ce que l'on est, d'être où l'on est.

On voudrait partir, quitter tout, sa famille, son pays, ses habitudes, ses vêtements, sa morale. En ce moment, on se sent à son tour un peu immoraliste.

Mais la raison sévère bientôt reprend ses droits. Et l'on raisonne son impression. Et, sous les dehors séduisants d'une théorie philosophique, on s'aperçoit que ce qui l'a causée n'est autre chose qu'un appel enchanteur à l'égoïsme fondamental que nous avons en nous. En lisant le résumé du roman de M. Gide, on a bien compris qu'il faut y voir surtout une mise en action des idées de Nietzsche. Pour échapper au pessimisme, à l'ennui de l'existence quotidienne, — cette existence qui, une fois enlevée l'idée d'une vie future à laquelle elle sert de préparation, est insipide, incompréhensible et paraît une duperie formidable du destin, — développons nos énergies natives, rejetons la pitié, la résignation et toutes les vertus chrétiennes, écrasons les faibles, vivons largement, plénièrement, soyons tout entiers à la minute présente, exprimons de chaque chose une volupté. Ainsi nous deviendrons des surhommes ! C'est très beau, cette théorie. Mais d'abord, je plains de toute mon âme la femme d'un surhomme. Il est heureux que le divorce soit enfin entré dans nos mœurs ! Et puis, je me demande si, vraiment, il y a la moindre noblesse dans cette façon de vivre. Des surhommes, mais il me semble qu'il y en avait avant Nietzsche. Tous les débauchés, tous ceux qui firent mourir de chagrin leurs parents, leurs femmes, et qui ruinèrent leurs enfants, tous ceux-là étaient des surhommes sans le savoir. Don Juan, par exemple ; Gilles de Retz, le fameux Barbé-Bleue ; le marquis de Sade ; Robespierre, Danton, Marat ; Brierre, le parricide de Gorancez ; M^{me} Humbert elle-même, voilà tout autant de surhommes ! Qui l'aurait cru ? Car une philosophie ne peut s'apprécier dans ses prémisses. C'est d'après les actes qu'elle conseille ou qu'elle explique, qu'il faut la juger.

Cette critique du fond même de son œuvre n'empêche pas M. André Gide d'être un romancier très intéressant et son roman *L'Immoraliste* un livre qui a su, tout à la fois, me remplir de colère et d'admiration.

*
* *

Avant de finir, quelques brèves notes de bibliographie, car le temps et l'espace nous font également défaut.

Les Vies d'amour (1), de M^{me} Coralie Castelein, sont un recueil de gentils petits poèmes en prose, orné de trois hors-texte de Claus, Laermans et Victor Rousseau.

Monsieur Venus (2), de M^{me} Rachilde, est la réédition du premier roman de cet étrange écrivain. Il m'a fort intéressé. C'est du sadisme à rebours. L'œuvre ne manque pas d'une certaine puissance, qu'on pourrait nommer « puissance des ténèbres ».

De Gorky : *Varenka Ollessova* (3), nous peint, dans des paysages idylliques qui évoquent le matin du monde, l'amour d'un savant, timide puis brutal, pour une adorable sauvagette, sorte de nymphe des bois et des ruisseaux.

Le Çof (4), roman de mœurs kabyles, de M. Raymond Marival, est d'actualité au moment où se juge, devant la Cour d'assises de Montpellier, le procès des insurgés de Margueritte.

Enfin *Les Titularisés* (5), de M. le baron Ch. van Beneden,

(2) Édition de la *Libre Critique*, Bruxelles.

(3) Librairie Genonceaux, Paris.

(4) *Mercure de France*, Paris.

(5) Lacomblez, Bruxelles.

nous permettent de terminer cette causerie par un éclat de rire — la préface surtout est amusante — qui nous laissera indécis sur le point de savoir s'il faut conseiller à l'auteur de s'occuper désormais d'autre chose et de laisser la littérature tranquille, ou, soucieux de notre gaité, de faire comme le nègre, de continuer !

GEORGES RENCY

LE QUATUOR SCHÖRG

Sous l'œil autoritaire de Guillaume II dont le portrait préside aux destinées de l'École allemande, le Quatuor Schörg a continué la série de ses intéressantes séances par une exécution très disciplinée des œuvres 59 n° 3 et 74 de Beethoven. Le Pic de la Mirandole impérial ne se flatte-t-il pas d'être quelque peu chef d'orchestre ?

S'il est vrai que l'art du quatuor à cordes consiste essentiellement à savoir s'écouter les uns les autres, Schörg et ses jeunes partenaires le pratiquent avec une conviction absolue. Aucun sentiment de particularisme, aucune recherche de virtuosité individuelle ne transparaissent dans leur jeu. Ils atteignent à une excellente solidarité, à un fini des nuances et à une netteté d'articulation des plus remarquables. Chacun d'eux sait recueillir la sonorité que lui passe son voisin sans en altérer l'intensité. On ne pourrait que leur reprocher de trop bien jouer, de s'attacher à la lettre avec un soin trop méticuleux et trop précis. N'oublions pas que Beethoven est, avant tout, un grand lyrique et que ses œuvres palpitent d'une vie intense.

Admirons sans réserves la finesse et la précision que le quatuor a montrées dans la fugue de « l'allegro molto » de l'op. 59 en ut majeur. Quant au premier mouvement de l'op. 74, dit *Harfenquartett*, dont l'exécution est si vétilleuse en raison des *pizzicati* dont il se hérissé, il fut interprété à souhait ; le passage des *pizzicati* aux *col arco* s'opéra avec une charmante souplesse et, sous le trait rapide du premier violon, l'ascension du premier thème s'affirma de façon splendide. Une seule petite critique ; le presto rythmique semble avoir été pris un peu vite au début, ce qui nuit au sentiment d'accélération qu'il doit provoquer.

A signaler l'intelligente disposition des programmes qui, par l'indication des œuvres à exécuter dans la séance suivante, permettent aux auditeurs consciencieux de la préparer.

L. L.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902. Un volume de 340 pages grand in-8° publié sous la direction de M. ALEXANDRE KOCH. Environ 400 illustrations originales et hors-texte en couleurs. Texte par MM. G. FUCHS F. H. NEWBERRY. Cartonnage d'éditeur en parchemin, dorures au petit fer. — Darmstadt, A. Koch, librairie des arts décoratifs.

L'exposition de Turin aura été féconde en enseignements et fertile en publications documentaires apportant à l'histoire de l'Art décoratif de ce temps une contribution précieuse. Nous avons signalé déjà divers travaux auxquels la grande manifesta-

tion internationale dont s'enorgueillit à juste titre l'Italie a donné le jour. Mais aucun d'eux n'atteint, par l'importance des études réunies, par le nombre et la qualité des illustrations et par l'élégance de la publication, le volume que vient d'éditer, avec un luxe de bon goût et de bon aloi, M. Alexandre Koch, l'éditeur hessois auquel l'art décoratif est redevable de ces artistiques périodiques : *Deutsche Kunst und Dekoration* et *La Décoration intérieure des habitations*.

L'ouvrage expose en 350 pages tout ce que les diverses sections de Turin renfermaient qui fût digne d'intérêt. Afin de pouvoir être consulté avec fruit par tous ceux qu'intéresse l'évolution actuelle des Arts d'industrie et du décor, une édition française a paru en même temps que l'édition allemande. Après un préliminaire consacré aux impressions générales et à l'aspect architectural extérieur des palais de l'exposition, chacune des sections est analysée en détail. Les contingents hollandais, allemands, autrichiens, hongrois, italiens, belges, français, américains, scandinaves, anglais, japonais sont passés tour à tour en revue avec compétence en des articles qui, pour être sommaires, n'en renferment pas moins les remarques essentielles et les aperçus synthétiques qu'il importait de mettre en relief. La note patriotique domine peut-être dans les chapitres relatifs à l'art germanique et sonne avec quelque emphase dans l'article consacré par M. G. Fuchs au « Vestibule de la Maison de Puissance et de Beauté », qui servit d'entrée à la section allemande. Mais cet amour propre national trouve son excuse — et peut-être sa justification — dans le noble effort accompli, en ces dernières années, sur un sol longtemps rebelle à l'éclosion des arts plastiques, dans une nation qui ne tenta de réaliser un idéal artistique qu'après avoir conquis, les armes à la main, la sécurité de son vaste empire.

La Section belge a les honneurs d'une étude consciencieuse et intéressante, illustrée de gravures reproduisant les principales créations de MM. Horta, Govaerts, Hobé, Sneyers, Van de Voorde, Wolfers, Khnopff, Richir et Crespin. On ne pouvait vraiment, sans atteindre aux proportions d'une encyclopédie, faire davantage.

O. M.

La Protection des sites et des monuments naturels en France.

Les députés français Dubuisson, Christophe, de Kerjégu, Villers, Le Gonidec de Traissan, Guyesse, Dufour et Surcouf viennent de présenter à la Chambre un projet de loi tendant à assurer la protection des beautés naturelles du sol français.

Les considérations qui forment l'exposé des motifs, trop étendues pour que nous les relevions ici, révèlent une situation identique à celle de nos provinces où les actes de vandalisme n'ont pu jusqu'ici être empêchés.

Nous appelons l'attention de nos législateurs, et spécialement de ceux qui se sont intéressés à nos sites nationaux, sur ce texte de loi :

ARTICLE PREMIER. — Les propriétés foncières dont la conservation peut avoir, au point de vue artistique, un intérêt général, pourront être classées en totalité ou en partie sur la demande du département ou de la commune intéressée, par les soins du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

ART. 2. — La propriété appartenant à l'Etat, à un département, à une commune, à une fabrique ou à tout autre établisse-

ment public, ou à un particulier sera classée par un arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts s'il y a consentement du propriétaire particulier ou établissement et avis conforme du ministre sous l'autorité duquel l'établissement est placé.

ART. 3. — En cas de désaccord, la propriété ne pourra être classée qu'après avis conforme d'une commission départementale des sites et monuments naturels d'un caractère artistique.

Cette commission sera composée :

Du préfet, président ;

De l'ingénieur en chef du département ;

De deux conseillers généraux ;

Et de cinq membres choisis par le préfet parmi les notabilités régionales des arts et de la littérature.

ART. 4. — Le préfet, au nom du département, ou le maire, au nom de la commune, pourra, en se conformant aux prescriptions de la loi du 3 mai 1841, poursuivre l'expropriation des propriétés classées ou qui seraient l'objet d'une proposition de classement refusée par le particulier propriétaire.

Les frais de procédure et d'acquisition resteront à la charge du département ou de la commune acquéreur.

ART. 5. — La propriété classée ne pourra être détruite même en partie, ni être l'objet d'aucune modification, si le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts n'y a donné son consentement.

L. A.

LE MONUMENT BEETHOVEN

On sait que le monument que M. Max Klinger se propose d'élever à la gloire de Beethoven est, en Allemagne, dit le *Guide musical*, le sujet de grandes discussions. Il a des partisans enthousiastes, des critiques acerbes et beaucoup de railleurs. On en a vu le modèle à l'exposition de Düsseldorf. Ce qui en fait l'originalité et ce qui étonne une partie du public, c'est que le sculpteur, considérant son héros comme une sorte de demi-dieu, l'a représenté assis dans un fauteuil antique, presque nu, sans autre costume qu'une draperie. Cette manière de concevoir un musicien du dix-neuvième siècle, et notamment Beethoven, fait remarquer le *Journal des Débats*, n'est pas aussi nouvelle que le croit le public ni aussi personnelle que le pense M. Klinger. Il existe, en effet, dans la collection des lithographies de Menzel, une œuvre de jeunesse que le célèbre peintre dessina, en 1830, d'après une esquisse de Franz Drake pour un monument de Beethoven resté à l'état de projet. Franz Drake, comme M. Klinger, avait assis son héros sur un siège curule, entre des bras ornés de têtes de griffons. Comme lui, il avait fait à demi nu, ou, du moins, le torse de son Beethoven n'était revêtu que du tricot, si souvent employé à l'époque romantique, qui laisse apercevoir toute la musculature des épaules et des bras ; comme M. Klinger, il avait jeté sur les jambes de Beethoven une couverture aux plis classiques, et, comme lui encore, il avait tourné vers le ciel le regard du musicien en quête d'inspiration. Tout cela ne prouve pas que M. Klinger ait copié le Beethoven de Drake ni même qu'il l'ait connu. Cela montre seulement que le sien n'est pas une œuvre sans précédent. On y trouve pourtant un détail qui n'existe pas dans le monument de Drake : l'aigle qui regarde Beethoven pendant que Beethoven regarde le ciel. Il est juste d'ajouter que c'est, dans l'œuvre de M. Klinger, ce qu'on blâme le plus.

MUSIQUE

Pièces pour orgue, par OTTO BARBLAN.

Signalons aux organistes les compositions de leur confrère M. Otto Barblan, organiste à Genève, qui unissent au caractère et à l'ampleur de la ligne mélodique une parfaite connaissance des ressources de l'instrument.

L'auteur s'est, toutefois, laissé, en certaines de ses œuvres, trop manifestement absorber par ses maîtres de prédilection. Ainsi son *Passacaglio* (op. 6) (1) n'est qu'un décalque de la *Passacaglia* de J.-S. Bach, dont M. Barblan suit presque textuellement le plan. La dernière de ses *Cinq pièces* (op. 5) (2) évoque d'une façon flagrante un thème de *Parsifal*. Certes, c'est bien choisir ses modèles que de s'inspirer de Bach et de Wagner ! Mais encore faudrait-il le faire avec discrétion.

La *Chaconne* (op. 10) sur le nom de Bach (3) atteste plus de liberté et de personnalité. La composition est bien conduite, avec une progression d'effets qui amène, vers la fin, une majestueuse explosion de sonorités. On sent, dans toutes les œuvres de l'organiste genevois, un souci d'art élevé, austère et pur, une forte éducation classique, un métier solide de contrepointiste exercé, — toutes qualités propres à les rendre sympathiques aux artistes et à leur conférer de l'intérêt.

Chronique judiciaire des Arts.

Poterie d'étain artistique.

La loi française du 19 juillet 1793 sur la propriété artistique ne protégeait, on le sait, que « les auteurs d'écrits en tous genres, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs », mais ne parlait pas des sculpteurs. Cette omission donna lieu à de fréquents débats judiciaires auxquels mit fin la loi, toute récente, du 11 mars 1902 qui a étendu la protection légale aux architectes et aux statuaires.

Cette protection s'applique-t-elle à d'humbles modèles destinés à être reproduits industriellement ou doit-elle être strictement limitée aux œuvres d'art proprement dites ? La loi du 11 mars 1902 a également tranché la controverse en prescrivant : « Le même droit appartiendra aux sculpteurs et dessinateurs d'ornement, quels que soient le mérite et la distinction de l'œuvre. »

C'est conformément à ces principes que le tribunal civil de la Seine a condamné à 2,000 francs de dommages-intérêts, à la confiscation des moules, pièces et objets contrefaits et saisis, ainsi qu'au paiement des dépens, la Société Giovanna et Augrin qui avait contrefait cinq modèles artistiques créés par M. Masson, sculpteur, et cédés par lui à MM. Devonge et Jacob, fabricants de poterie d'étain.

Il y a controverse sur le point de savoir si le tribunal civil peut prononcer la confiscation et la remise au demandeur des modèles et objets contrefaits. Le tribunal adopte, on le voit, l'affirmative, contrairement à un arrêt de la Cour de cassation en date du 29 décembre 1882.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Rectifiez, je vous prie, en publiant ces lignes, la note où vous annoncez que je dois partir avec M^{lle} Leblanc pour *Monna Vanna* en Autriche.

Le *Figaro*, qui a annoncé la chose le premier, a dit exactement : « M^{lle} Leblanc et sa troupe » et vous avez cru que cela me concernait probablement !

Je n'ai pas été invité à l'honneur d'être de la troupe de M^{lle} Leblanc et l'aurais-je été que j'eusse encore décliné cet honneur.

Votre obligé,

LUGNE-POE

(1) (2) Leipzig, J. Rieter-Biedermann.

(3) Leipzig, F.-E.-C. Leuckart.

Memento des Expositions.

BRUXELLES. — Exposition du Cercle *Pour l'Art*. 17 janvier-15 février. Renseignements : M. Omer Coppens, secrétaire, 10, rue des Coteaux, Bruxelles.

CANNES. — Association des Beaux-Arts. 10 mars-15 avril (hôtel de ville). Renseignements : 1, rue d'Oran, Cannes (Alpes maritimes).

LYON. — Société des artistes lyonnais (par invitation). 10 janvier-10 mars. Cinq œuvres au maximum par exposant. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. Saint-Cyr-Girier, président, 106, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.

LYON. — Société lyonnaise des Beaux-Arts. 27 février-26 avril. Dépôt chez Pottier, 9, rue Gaillon, Paris, 8-13 janvier. Envois directs au Pavillon des Beaux-Arts, place Bellecour, 31 janvier-3 février. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 31 janvier-15 mars. Délais : notices, 25 décembre; œuvres, 15 janvier. Dépôt à Paris, avant le 8 janvier, chez M. Chenue, 5, rue de la Terrasse. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. F. Leglas-Maurice, président, 10, rue Lekain, Nantes.

NICE. — Société des Amis des Arts. (Palais des Beaux-Arts). Fin janvier-fin mars. Délais d'envoi : 15-31 décembre. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. Véramy, secrétaire général, palais des Beaux-Arts, Nice.

PARIS. — Union des femmes peintres et sculpteurs. 12 février-12 mars. Envois : 23 et 24 janvier. Renseignements : M^{me} la duchesse d'Uzès, présidente.

PAU. — Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars (Musée de Pau). Dépôt chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, Paris. Dimensions maxima : Peinture, 2 mètres; sculpture, 100 kilogs. Commission : 10 p. c. Renseignements : M. Bouvery, secrétaire général.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre 1903. Délais d'envoi : 15-31 mars. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia.

La Semaine Artistique.

Du 4 au 10 janvier.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition LÉON-G. LEBON et C. JACQUET (du 5 au 14).

GALERIE ROYALE. Exposition de M. GÉRARD BAL et de M^{lle} RYNENBROECK (du 5 au 26).

Dimanche 4. — 10-12 h. et 1 h 1/2-4 h. Exposition des projets pour le Monument du Bocq. (École communale, rue de la Limite, 67.)

Lundi 5. — 8 h. 1/2. Troisième séance du Quatuor Schörg. (École allemande, 21, rue des Minimes.)

Mardi 6. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 8 h. L'Abbé Constantin. M. COQUELIN cadet. (Théâtre du Parc.)

Mercredi 7. — 8 h. Première représentation de l'Étranger et de Attendez moi sous l'orme, de Vincent d'Indy. (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 8. — 1-4 h. Exposition des projets pour le Monument du Bocq. (École communale, rue de la Limite, 67.) — 2 h. Conférence de M. H. JASPAR : La Psychologie des Peuples européens. (Jeune Barreau, première chambre de la Cour d'appel.) — 2 h. Conférence A. DORCHAIN : Ponsard. Représentation de l'Honneur et l'Argent. (Théâtre du Parc.)

Vendredi 9. — 8 h. 1/2. Concert de charité par les Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Ch. Bordes. (Grande-Harmonie.)

Samedi 10. — 2 h. Répétition générale du deuxième concert populaire, sous la direction de M. Dupuis. Soliste : M. KREISLER, violoniste. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. Première représentation de Résurrection, drame d'après le roman de Tolstoï. (Théâtre Molière.)

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *Pour l'Art* ouvrira le 17 janvier son exposition annuelle au Musée moderne.

Le théâtre de la Monnaie a fait répéter toute la semaine dernière, en présence de l'auteur, les deux ouvrages de M. Vincent d'Indy, *L'Étranger* et *Attendez-moi sous l'orme*, dont la première représentation, fixée à mercredi prochain, est impatientement attendue. Les dernières répétitions d'ensemble ont eu lieu en costume et dans les décors. On a minutieusement réglé la mise en scène et les effets d'éclairage, de façon à obtenir pour *L'Étranger*, où l'élément pittoresque a une importance capitale, toute l'illusion possible. Le décor maritime composé par M. Dubosq est fort beau et d'une profondeur étonnante. L'excellent peintre a imaginé un nouvel artifice, des plus ingénieux, pour simuler le mouvement des vagues qui, vers la fin du deuxième acte, se soulèvent, déferlent et engloutissent *L'Étranger* et celle qui l'a suivi dans la mort.

Voici la distribution complète du drame de M. d'Indy : Vita, M^{lle} Claire Friche; *L'Étranger*, M. Henri Albers; André, M. Henner; la Mère de Vita, M^{lle} Rival; Madeleine, M^{lle} Sereno; une Femme, M^{me} Dratz-Bara; une Vieille, M^{lle} Dalmée; deux Ouvrières, M^{lles} Brass et Tourjane; le Vieux Pierre, M. Colseaux; un Jeune homme, M. Disy; un Pêcheur, un Contrebandier, M. Cotreuille; un Vieux marin, M. Durand.

Attendez-moi sous l'orme, qui commencera le spectacle, aura pour interprètes M^{lles} Maubourg (Lisette), Eyreams (Agathe), MM. Belhomme (Dorante), Forgeur (Colin) et A. Boyer (Pasquin).

La deuxième représentation de *L'Étranger* aura lieu samedi prochain.

Concurremment avec ces deux œuvres, on a répété *Jean Michel*, le drame lyrique en trois actes de M. Albert Dupuis, qui passera à la fin du mois, *Siegfried*, dont la reprise est annoncée pour le mois prochain, et *Cendrillon*. Les chœurs ont également répété le *Roi Arthus*, d'Ernest Chausson, qui sera mis sur pied prochainement. Enfin, la direction compte faire une reprise du *Rêve* de Bruneau.

On se préoccupe vivement à Paris de la première de *L'Étranger*, pour laquelle, indépendamment de la critique, qui sera au complet, un grand nombre de personnalités du monde des arts ont fait retenir des places. Citons entre autres M^{me} Chausson, la veuve du regretté compositeur, la princesse de Cystria, comte et comtesse Henri de Saussine, la princesse de Polignac, le baron et la baronne de Lallemant, M. et M^{me} Gauthier-Villars, M. et M^{me} Metman, les compositeurs Ch. Bordes, P. de Bréville, Claude Debussy, Paul Dukas, L. de Serres, I. Albeniz, G. Pfeiffer, André Fijan, P. Coindreau, Marcel Labey, D. de Sévèrac, Sérieyx, Kunkelmann, Roussel, Bret, M^{lle} Breval, M^{lle} Blanche Selva, MM. Paul Poujaud, Calvocoressi, Albert Diot, marquis de Gonet, vicomte et vicomtesse de la Laurencie, d'Harcourt, André Hallays, Camille Bellaigue, Pierre Lalo, de Solenières, de Combarieu, L. Laloy, Ad. Jullien, P. Milliet, Georges Vanor, André Corneau, les éditeurs Durand, Bellon, etc.

M. Edmond Picard vient d'achever une nouvelle comédie-drame en quatre actes, *Fatigue de vivre*. Il fera paraître prochainement deux autres œuvres dramatiques : *Ambidextre, journaliste*, comédie de mœurs en cinq actes, et le *Téméraire*, drame historique en huit tableaux.

M. Joseph Ryelandt, l'auteur de *l'Idylle mystique* qui fut exécutée l'hiver dernier aux Concerts populaires, a terminé la partition d'un drame musical en trois actes et quatre tableaux, *Sainte-Cécile*, dont le texte, dû à M. Charles Martens, retrace un épisode émouvant des persécutions romaines contre les chrétiens à la fin du II^e siècle.

Le programme du concert que donneront vendredi prochain à la Grande-Harmonie les Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes, initiera le public bruxellois à une œuvre qui eut à Paris, l'an passé, quand elle fut exécutée pour la

première fois à la *Scola cantorum*, un retentissement considérable : *Le Reniement de saint Pierre*, par M. A. Charpentier. Les soli seront chantés par MM. Gibert, Jean David, Gébelin, M^{lles} Péronnet et Legrand. Ce seul numéro suffirait, indépendamment des œuvres de J.-S. Bach, H. Du Mont, J.-Ph. Rameau, Vittoria, Carissimi, Roland de Lassus, Clément Jannequin, etc., inscrites au programme, à donner à la séance un intérêt capital.

Voici le programme complet du concert populaire de dimanche prochain : 1. Première symphonie, en *ut* mineur, de Brahms; 2. Concerto pour violon et orchestre de Beethoven, par Fritz Kreisler; 3. *L'Aurore, le Jour, le Crépuscule*, poème symphonique de G. Smulders (première exécution); 4. *Trille du Diable*, de Tartini, par M. Kreisler; 5. Ouverture de *Rienzi* de Richard Wagner.

Répétition générale samedi prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie.

Le prochain concert Ysaye aura lieu le dimanche 18 courant, au théâtre de la Monnaie. Répétition générale la veille, dans la même salle. On y entendra, entre autres, la symphonie de César Franck, la *Faust-Ouverture* de Wagner, la *Belle Mélusine* de Mendelssohn, une composition inédite pour violon et orchestre de M. Duysens, et le premier concerto de Max Bruch interprété par l'excellent violoniste Deru.

Le théâtre du Parc est tout aux répétitions de *Lysistrata*, la grande « première » de la saison. La pièce de Maurice Donnay sera représentée comme elle le fut à Paris, avec un grand luxe de mise en scène. Un orchestre dirigé par M. Emile Agniesz exécutera la jolie partition écrite pour cette œuvre par M. Aimé Dutacq.

Deux spectacles sensationnels organisés par M. G. Labryère seront donnés prochainement au théâtre du Parc : Le 19 janvier, M. Mounet-Sully jouera *Cédipe-Roi* et le 20, dans les *Burgraves* de Victor Hugo, le rôle de Job qui lui a valu un succès au moins égal à ses triomphes de Hamlet et d'Œdipe.

La spirituelle comédie de Capus, *Les Deux Écoles*, n'aura plus que quelques représentations au théâtre Molière, la première sensationnelle de *Résurrection*, le drame tiré du roman célèbre de Tolstoï, étant fixée à samedi prochain.

L'Union des amis de l'Art belge, qui compte déjà trois cents membres, distribuera prochainement la première eau-forte de ses

primes annuelles. M. Alfred Delaunois, dont le grand talent est connu, a été désigné par le sort pour fournir cette première gravure. L'artiste intitule sa planche : *Le Capucin*. M^{me} la comtesse de Flandre, qui s'intéresse vivement au développement de *l'Union*, a promis gracieusement une de ses eaux-fortes comme prime d'une des années suivantes. Après la distribution des primes, *l'Union des amis de l'Art belge* procédera au tirage des œuvres d'art à répartir parmi ses membres. On accepte les adhésions jusqu'au jour du tirage au siège social, rue de Comines, 34.

Vient de paraître aux éditions du *Courrier musical*, à Paris, *L'Étranger*, étude analytique et thématique par M.-D. CALVOCRESSI. Les lecteurs de *l'Art moderne* ont eu la primeur de cet ouvrage sous forme d'articles. En vente chez M^{me} Lelong, 40, rue des Pierres, à Bruxelles.

On avait annoncé que la *Revue blanche* allait cesser de paraître. La livraison du 1^{er} janvier qui nous arrive avec un sommaire bien nourri, où figurent les noms de Marius-Ary Leblond, Félix Le Dantec, Marcel Boulanger, Lucie Delarue-Mardrus, Paul Louis, Ch. Saunier, F. Fagus, Alfred Jarry et Michel Arnaud nous fait espérer que les bruits qui ont couru sont dénués de fondement. Nous en félicitons nos excellents confrères Nathanson — et nous nous en félicitons.

Le représentant belge du *Kunstlerhaus* de Vienne, notre confrère M. Alfred Ruhemann, nous informe de ce que la tournée spéciale, organisée par lui, d'une trentaine de tableaux de M. Franz Courten et des sculptures de MM. Jef Lambeaux, Vanderstappen, Rousseau, Devreese, Samuel, Matton et Marin, a commencé le 2 janvier au *Kunstlerhaus* viennois. Le même jour est s'ouverte dans le même local l'exposition annuelle des Aquarellistes à laquelle prennent part, sur invitation, MM. Alfred Delaunois, Maurice Hagemans, Firmin Baes, Ed. Ellé, L. Bartholomé, M^{me} la baronne Lambert, M^{lles} Berthe Art et Alice Ronner.

A CÉDER Collection complète du **Studio** (depuis la première année, très rare). Volumes reliés, en parfait état. La collection ne comprend pas les numéros hors collection (*special numbers*). — Envoyer offres à X. Y. Z., bureau du journal.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT
CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8°, tiré à 25 exemplaires sur japon impérial,
avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre,
un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

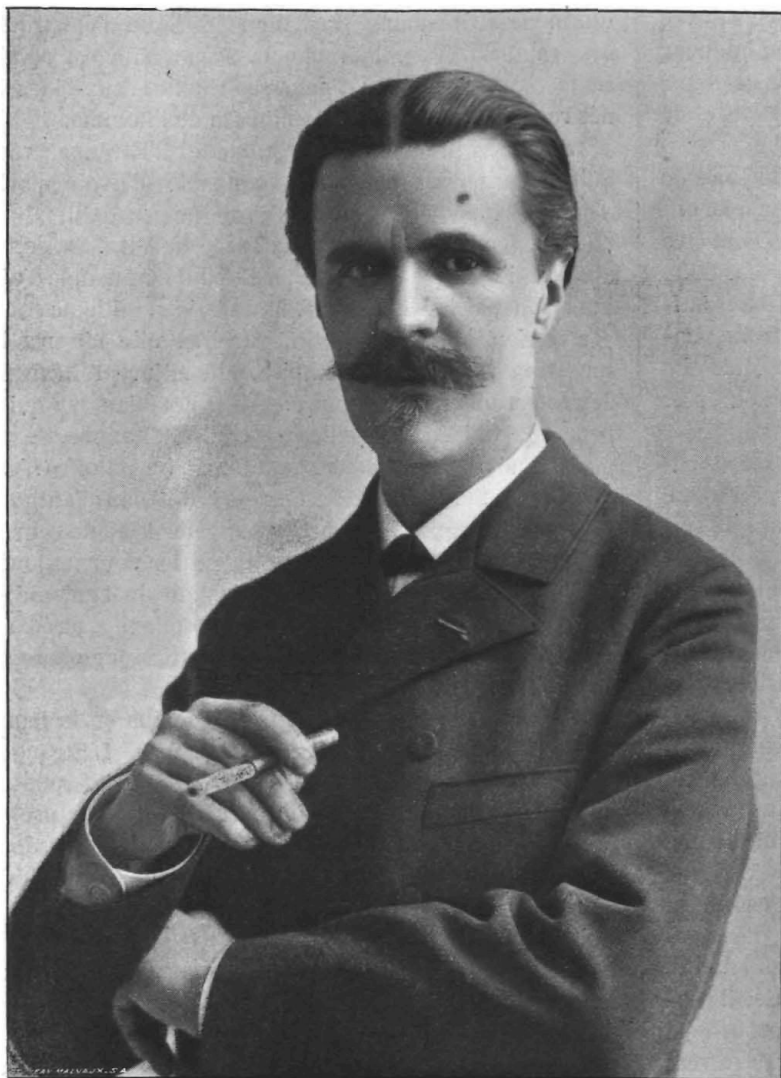
Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES



VINCENT D'INDY

SOMMAIRE

L'Étranger (JEAN DE GONET). — Nietzsche et la Princesse de Saxe (ANDRÉ RUYTERS). — Vincent d'Indy (RENÉ DOIRE). — A l'Académie libre. — Attendez-moi sous l'Orme (O. M.). — Nécrologie. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

L'ÉTRANGER

Dans un petit port de l'Océan un pêcheur inconnu est un jour arrivé. « Il a acheté une barque pontée » et, comme les habitants de la côte, il gagne sa vie en mer. Une chance mystérieuse le favorise et « toute la pêche est maintenant pour lui ». L'aisance que lui procure son filet toujours plein et son origine ignorée ont excité la jalousie chez les pêcheurs. L'Étranger est à la fois craint et haï. On le tient à l'écart, on ne lui parle pas. C'est cependant un homme charitable et bon qui ne laisse passer aucune occasion de rendre service aux malheureux, mais l'opinion populaire interprète à rebours ses actes de générosité et ne voit que calcul dans ce qui n'est que mouvement spontané de son cœur.

Une jeune fille, Vita, ne partage pas la haine générale. Elle a compris que l'Étranger n'est ni un sorcier ni un mauvais. Passionnément éprise de l'Océan, souvent elle est venue, confiante, rêver à côté du pêcheur « démaillant son filet ». Elle n'a pas craint de lui adresser la parole et l'homme a parlé de la mer avec l'enthousiasme du marin, la douceur et la joie d'un être aimant et seul qui voit venir à lui une âme ardente.

Cependant Vita est amoureuse et fiancée. Elle aime un jeune homme fort et beau qui de son côté néglige pour elle toutes les beautés du village. Il s'appelle André, il est brigadier des douanes et fait par métier souvent de bonnes prises « qui lui rapportent gros ». Comment et pourquoi la blonde petite Vita va-t-elle abandonner le soldat jeune et brave qu'elle a aimé et qui l'aime pour se donner jusque dans la mort à l'Étranger, c'est le sujet même de la pièce.

Au moment où celle-ci commence, Vita n'aime déjà plus André sans réserve. Ses conversations avec l'Étranger lui ont fait pressentir qu'à côté du bonheur que peut obtenir un ménage qui se porte bien et gagne facilement sa vie, il y a une existence où le rêve et le cœur créent et dominent.

Inconsciemment l'Étranger a initié Vita aux joies de la vie intérieure. Il est l'homme que ses pensées ont grandi, le premier qui a su et le seul qui saura peut-être exprimer ce qui parle confusément dans le cœur de la jeune fille. Aussi va-t-elle vers lui mue par un sentiment instinctif d'attraction qu'un nouvel acte de charité surpris par elle fait encore plus pressant. Mais elle s'arrête et ne dit pas le mot qui la rendrait heureuse. Elle n'ose pas.

L'Étranger est, lui aussi, un timide et un chaste. Il s'est avoué à lui-même depuis longtemps qu'il aime cette petite Vita, la seule qui a eu pitié, mais il la sait fiancée et il ne veut pas penser qu'il pourrait être aimé d'elle. De cette délicatesse d'âme réciproque naît le drame. Car dès l'instant où l'entretien de l'Étranger et de Vita n'est plus l'expression sincère de leurs sentiments réels, leur souffrance mutuelle commence. C'est une phrase malheureuse de la jeune fille qui provoque la crise de douleur d'où sortira l'aveu si longtemps contenu. En disant : « J'avais mis ma confiance en toi comme en un père », Vita faisait ingénument un acte d'amour. L'Étranger, qui n'est plus un homme jeune, n'entend ces quelques mots que pour apprendre que l'amour lui est interdit à jamais. Le sage qui est en lui faillit un instant. Susceptibilité ou manque de clairvoyance, il ne comprend pas puisqu'il comprend mal et brutalement, avec un mépris que dicte sa colère, il renvoie la jeune fille à son douanier. Sous l'affront, celle-ci cède à un moment de raucune féminine, elle jette vers André un acte de foi et d'amour, amour et foi qui ne sont plus que mensonge. Un cri de détresse lui répond

L'Étranger est vaincu par l'amour. « Je t'aime, Vita, dit-il, et tu le savais bien »

Le jeune brigadier arrive tout joyeux. Il vient d'arrêter un contrebandier et avec l'argent de sa part de prise il achètera à sa fiancée un beau collier. La coquetterie n'a pas de force en ce moment sur l'âme de la petite Vita, toute troublée encore du « Je t'aime » entendu. André peut parler, elle ne l'écoute pas. Seule, la voix de l'Étranger résonne à ses oreilles et cette voix supplie et demande la liberté du contrebandier, un malheureux que la misère pousse. Elle l'entend toujours, cette voix, quoique plus timide et plus sourde quand elle offre en échange de la libération du prisonnier toute la fortune enviée du pêcheur. « Assez causé, sorcier sans vergogne, je ne connais ici que mon devoir », répond avec raison le soldat. Et tandis que celui qui fier et sûr de sa consigne l'exécute et se dirige vers la ville, l'autre, « celui qui rêve et qui aime », gravit lentement le sentier qui mène à sa cabane. Le soleil couchant l'éclaire de ses rayons. Au milieu de la scène Vita est restée seule. Toute son âme est dans ses yeux et ceux-ci fascinés regardent l'ascension lumineuse de l'homme.

La crise se précipite au second acte. L'Étranger veut quitter le pays. Il se juge coupable d'avoir parlé d'amour et peut-être aussi d'avoir fait ce qu'il fallait pour engendrer l'amour dans l'âme de Vita. Sa conscience lui crie qu'il a démerité. Elle lui commande d'obtenir son pardon et de fuir. Mais la jeune fille ne comprend rien à une résolution pareille, elle n'a pas la sensation d'une faute commise, elle adjure l'Étranger de rester, elle invente tout ce que trouve l'amour qui a peur. Mais l'idée de vicillesse torture l'homme. Il ne peut, il ne doit pas rester, l'amour qu'on lui offre n'est que de la pitié. Il devine les regrets futurs dans l'enthousiasme de l'heure. Il défend l'avenir de la femme qu'il aime. Il part. Cependant, avant de quitter pour toujours « celle qui lui fit connaître un instant le bonheur », il ôte de son bonnet une émeraude, relique sacrée au pouvoir souverain sur les flots et qu'il se juge indigne de posséder désormais.

L'émeraude vénérée est entre les mains de la jeune fille et celle-ci rêve en regardant la mer. L'Étranger n'est plus là, mais elle ne sera qu'à l'absent. Et spontanément, prenant l'Océan pour témoin et pour prêtre du mariage qui doit s'accomplir entre leurs corps séparés et leurs âmes unies, Vita jette en gage d'anneau de fiançailles l'émeraude aux vagues qui déferlent.

La chute de la pierre coïncide avec l'arrivée d'une terrible bourrasque prédite dès le matin par les vieux matelots. La mer furieuse écume, le vent vient du large et bientôt la foule terrifiée aperçoit la barque d'un pêcheur attardé en mer. Tout casse, amarres, cordes, bouées. Quelques fonctionnaires se démènent, des femmes prient, une ombre de mort enveloppe la scène.

Soudain, parmi les bruits de l'ouragan, une voix brève articule : « Armez le canot ! »

« Etranger, tu le sais, c'est aller à la mort », répond un vieux loup de mer. « Armez le canot ! J'irai seul ! » Un cri héroïque répond à l'acte héroïque : « Je pars avec toi, je t'aime ! » La petite Vita est dans les bras de l'Etranger. Ils marchent enlacés jusqu'à la grève et disparaissent tandis que la tempête redouble. Anxieuse, la foule suit la destinée de leur barque. Un grand mouvement de joie se propage. On comprend que les embarcations se sont jointes. Un va-et-vient est établi. On commence à tirer la corde. Mais l'émeraude protectrice repose au fond des eaux, une lame monstrueuse envahit la scène et fait reculer d'horreur toute la foule

« De profundis clamavi ad te Domine,
Domine exaudi vocem meam. »

Ceci est une action musicale, c'est-à-dire conçue pour et par la musique. Si l'auteur avait désiré faire une pièce pour un théâtre d'idées et présenter la crise d'âme de l'Etranger et de Vita à des âmes littéraires, nul doute qu'il eût accordé plus d'importance à certains symboles assez nettement indiqués cependant pour qu'il ne soit pas nécessaire de suivre des phrases de vingt lignes avant de les comprendre. Si l'auteur avait sacrifié à l'esthétique du dramaturge qui pense à la millième de son œuvre, nul doute encore que l'*Etranger* eût revêtu une forme un peu différente. L'action est avant tout musicale.

Elle est simple et pittoresque. Elle est courte et prête néanmoins à l'expression des sentiments les plus divers. Elle met en scène un élément qui a tenté et tentera longtemps les chercheurs de sonorités : l'Océan. Elle introduit avec l'émeraude le mystère, l'inconnu, sources fécondes d'inspirations musicales. Elle permet, par le milieu dans lequel elle se déroule, de puiser aux trésors des chants populaires. Elle est elle-même une crise, un combat perpétuel de deux âmes également passionnées et ardentes, c'est-à-dire de deux âmes musicales.

C'est surtout dans les conversations de l'Etranger et de Vita que l'action parlée apparaît construite de main de maître. C'est là que l'on sent l'élément neuf de l'œuvre. Ici chaque phrase exige presque un commentaire musical qui la prolonge et la complète. Ce que les mots ne disent pas, les sons l'expriment, le musicien finit la phrase du poète et l'union entre les deux langues est intime et parfaite. Pour l'auditeur, ce procédé a cela de précieux qu'il permet de suivre avec facilité le poème, l'orchestre ne prenant son rôle de puissance qu'après la parole chantée. On ne pourra donc pas dire, à propos de cette œuvre, qu'elle ne respecte pas les droits du chant et que les voix disparaissent sous l'instrumentation.

Ceci ne veut pas dire que le rôle de la musique soit inférieur ou subalterne. Elle est, au contraire, l'âme directrice de l'œuvre, au point que l'on peut se demander si ce ne sont pas certains thèmes qui ont engendré certaines idées. La pièce a été, sans nul doute, pensée en musique. On voit par là l'immense avantage que l'auteur a pu tirer de cette conception directe. Il a éliminé tout ce qui littérairement n'est pas musical, phrases et mots qui plaisent tant parfois aux poètes. Il n'a donc pas été le servile et ingénieux artiste qui paraphrase et quelquefois a le génie d'engendrer à nouveau la pensée étrangère. Très rares sont les musiciens, même parmi les meilleurs, qui pourraient réaliser la conception d'une œuvre avec la sûreté de M. Vincent d'Indy. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'à part quelques expressions peut-être un peu choquantes à la lecture, mais très naturelles à la scène, l'auteur de l'*Etranger* a su se garer de deux périls qu'on retrouve souvent chez les musiciens qui sont leurs propres librettistes : le besoin de raconter des faits étrangers à l'action et le manque de goût littéraire.

L'*Etranger* est construit musicalement sur des thèmes, nous ne disons pas sur des leit-motiv. Le leit-motiv wagnérien est toujours identique. On peut l'exposer dans des tonalités diverses, le combiner avec d'autres phrases mélodiques, le mesurer de façon différente, mais on ne le modifie pas. Sa raison est d'être caractéristique, puisqu'on doit le reconnaître sans être très musicien. Le thème est au contraire un élément musical plus riche, car il se prête à une variété infinie de combinaisons rythmiques. Le propre de ces combinaisons est de ne pas toujours être immédiatement perceptibles, mais de rester essentiellement musicales. J.-S. Bach a eu cette conception de la composition et personne jusqu'ici n'a encore songé à le plaindre de la pénurie de ses idées. Ceci pour expliquer que s'il n'y a que quelques thèmes dans l'*Etranger*, on trouve néanmoins beaucoup de motifs dont les musiciens seuls auront la joie de découvrir la filiation et la parenté.

Ce procédé de composition, renouvelé des maîtres anciens et appliqué à la richesse harmonique moderne, a produit une page qui sera bientôt universellement connue : le prélude du second acte. D'une forme sévère et presque vocale, cette introduction résume cependant expressivement toute l'histoire de l'Etranger. Elle expose sa personne et son caractère, la lutte qu'il soutient, l'amour qu'il a à vaincre, et les cuivres sonnent pour conclure sa résolution suprême. On ne peut pas être plus romantique en étant plus classique.

A la liberté de l'invention rythmique M. Vincent d'Indy joint le don précieux d'évoquer les paysages de plein air. Il a le sens de la distance, de l'espace et de la couleur. Une note, un silence, un retard et sa musique

s'harmonise avec le paysage et l'heure du jour. Nul mieux que lui ne sait mettre de la couleur sur des sons, il est peintre autant que peut être peintre un musicien et l'air symphonique ne permettant qu'exceptionnellement le développement des qualités pittoresques, on comprend la vocation théâtrale de l'auteur de *Wallenstein*.

Mais pour lui les thèmes, les rythmes, les sonorités, les couleurs n'existent et ne sont employés que pour servir l'expression. Avant tout la musique de l'*Etranger* est une musique expressive. Elle révèle une force d'une souplesse infinie et une chaleur intense et communicative. Son pouvoir d'émotion est irrésistible et c'est merveille de penser que musique aussi solidement construite, aussi subtile dans ses contours, aussi libre dans son essor, soit en même temps aussi simple et aussi accessible. C'est ce qu'il importe de dire et de répéter : L'*Etranger* marquera une date parce que sa forme musicale ne sera pas discutée. D'elle se dégage une sûreté tranquille, une maîtrise sereine. On sent que le musicien se joue avec aisance parmi les tonalités et qu'il arrive sans effort et sans heurt au but fixé. L'habileté est prodigieuse, mais elle est devenue innée et naturelle. Celui qui la possède peut se laisser aller sans crainte à l'inspiration qui l'anime ; sa pensée prendra d'elle-même la forme dont elle est digne.

Si un regret pouvait être exprimé dans une œuvre où tout se tient et s'équilibre et où par conséquent toute addition ou suppression est malheureuse, c'est que M. Vincent d'Indy n'ait pas donné plus d'importance à la partie chorale. Elle est brève dans l'*Etranger* et c'est dommage. Ce sera pour l'œuvre prochaine.

Le souhait à lui faire c'est qu'elle dérive de l'œuvre présente, qu'elle soit comme elle sincèrement humaine et la jeune école française, déjà si fière de son maître, comme les riches du présent considèrent sans envie les riches du passé, étudiera avec plus de sérénité les grandes œuvres de ceux qui ont vécu dans les siècles écoulés.

Loués soient MM. Kufferath et Guidé. Intelligence, conscience et foi artistique, quels sont les directeurs qui possèdent comme eux la grâce de cette trinité ? Les premiers à la peine, ils seront les premiers à l'honneur. Presque toutes les partitions qui encombrant les pianos, c'est-à-dire celles qui sont jouées, portent sur leur faux titre : Première représentation au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Tradition héroïque qui est un titre de gloire.

Pareil théâtre d'ailleurs tente les compositeurs. Il possède une troupe de choix, un orchestre d'élite, un chef précis et puissant. D'heureuses habitudes de travail permettent des études approfondies. Rien n'est laissé au hasard et l'on comprend l'émigration de

Paris vers Bruxelles à la nouvelle d'une représentation.

L'interprétation est de premier ordre. M. Henri Albers, applaudi souvent à l'Opéra-Comique, et M^{lle} Friché, qui a passé également sur cette scène, incarnent à merveille l'Etranger et Vita. La tenue, la hauteur morale du personnage conviennent au physique de M. Albers. A part quelques détails insignifiants de costume, il incarne bien la mystérieuse figure de celui « qui aime et qui rêve ». Il a chanté en musicien impeccable un rôle fatigant et élevé, délicat de nuances et fertile en intonations ardues.

M^{lle} Friché, un peu grande pour incarner Vita, a fait preuve d'une intelligence supérieure et d'un tempérament théâtral rare. Sa voix est jolie et s'étale avec ampleur. Superbe fut son invocation à la mer « éternelle agitée ». Son rôle, comme celui de M. Albers, exige des qualités musicales qu'on ne trouve que rarement réunies.

M. Henner, dans le rôle d'André, le douanier, joue avec raideur. Son rôle est court et prête peu au développement de qualités scéniques. On a apprécié une voix de ténor très juste et d'une grande facilité dans l'aigu. Le timbre est clair, l'émission gutturale demande un perfectionnement. C'est un début qui promet.

Il convient de ne pas oublier M^{lles} Sereno et Rival qui dans deux courtes scènes ont fait entendre des voix fraîches et montré un jeu intelligent. M. Cotreuil a une belle voix et de la tenue. D'autres petits rôles ont été bien remplis par MM. Colsaux, Disy et Durand, par M^{mes} Dratz-Bara, Danlée, Brass et Tourjane.

Comment, enfin, ne pas nommer celui qui réunit tous les mérites, celui qui anime les chœurs dont les masses évoluent avec sûreté et chantent avec aisance, celui qui fait sortir des profondeurs orchestrales les moutonnements de la mer, l'obsession de l'émeraude, le cantique de la bonté, celui qui maîtrise les cuivres pour permettre à l'alto-solo de faire entendre son joli son jusqu'au cintre, celui qui a monté l'*Etranger*, le chef d'orchestre-Sylvain Dupuis ?

JEAN DE GONET

Nietzsche et la Princesse de Saxe.

Au nombre des motifs que crut devoir donner de sa conduite cette princesse fugitive dont toutes les feuilles sont pleines, on sait que figure en bonne place la défense que lui intimait son mari de lire les œuvres de Nietzsche. Encore est-il fâcheux que les circonstances et la compagnie dans lesquelles s'accomplit l'escapade nous autorisent à suspecter sa sincérité sur ce point, mais la déclaration n'en serait pas autrement digne d'être relevée, si ce beau nom de Nietzsche, ainsi jeté à la légère dans le débat, ne pouvait sembler, à de certaines âmes crédules, couvrir

le scandale de son autorité et l'expliquer en quelque sorte. A tous ceux qu'anime le respect de la pensée du Maître Dyonisien, il ne paraîtra sans doute point inopportun de prévenir au plus vite une équivoque si capable de nuire au bon renom des doctrines qui leur sont chères.

Et qu'à cette fin, tout d'abord, il me soit permis de louer le prince de Saxe des restrictions qu'il entendait apporter aux lectures de sa femme. Qu'elle lisait mal, en effet! Et pour le prix dont elle devait la payer dans la suite, combien il eût mieux valu qu'elle s'écartât d'une fréquentation qu'elle était si peu propre à accueillir! Mais l'idée du « surhomme » déjà tenait sa proie. Toute transportée d'un zèle maladroit de néophyte, à peine sentit-elle que les rigueurs d'un mari, le soin de tant d'enfants, joints aux contraintes du protocole et des usages mondains, allaient compromettre l'élevage de son démon, l'impérieux et pressant travail de dégager sa statue morale, toute la puérole ambition où se complaisait son idéal vaniteux et confus d'esthète allemande, nous la voyons prendre un parti : glorieusement elle fuit! Ah! le beau coup, en vérité, et les belles raisons!

Comme Nicole et Martine, les moindres femmes saines de corps et d'esprit auront raison de crier que pour une épouse, mère de cinq enfants, il n'est rien qui tienne contre le devoir de soigner son mari et de faire des hommes de ceux qu'on a mis dans la vie. A de telles façons de penser, quel dédain cependant n'opposera pas une princesse si férue de belles-lettres, qu'à peine défatiguée de sa fugue adultère, entre deux interviews, elle ne craindra pas, se plongeant dans *Cinq-Mars*, d'affronter chez ce hautain Vigny l'expression d'une fidélité, d'une noblesse, d'une dignité dont, à chaque page, elle s'expose à rencontrer l'éloquent et humiliant reproche!...

D'ailleurs, il nous faut répondre au fer par le fer. Et puisque Nietzsche n'est plus là pour en hausser les épaules, ne craignons point, au nom de l'enseignement de toute sa vie, de condamner avec force le coupable exemple de désordre et d'anarchie que nous vient de donner une fille de sa race. Rien saurait-il être plus contraire à son éthique que cette équipée bruyante où ne trouvent leur compte que l'égoïsme, la sensualité, la lâcheté d'une âme qui s'effraie du sort et subordonne à la satisfaction de ses appétits les principes les plus nécessaires de la discipline sociale? Réaliser le *surhomme* ne consiste pas à lâcher ainsi la bride. La théorie serait vraiment trop facile et bonne au plus pour ces intelligences ingénues que la lettre seule, dans les textes, attire et retient. Que s'il était vrai, d'autre part, que tant d'obstacles empêchassent le libre développement d'une individualité si précieuse que tout dût céder à l'impérieuse nécessité de son existence, le plus difficile et le plus méritoire, en fin de compte, c'eût été d'en triompher et de vivre sa vie néanmoins.

Mais pour une telle entreprise, outre une vigueur et une énergie peu fréquentes à rencontrer, il convenait de disposer d'une discrétion et d'un goût, dont je ne vois pas capable l'amoureuse du banal et public roman de Genève. Enfin, osons le dire : à renoncer à la destinée, il y a parfois plus d'héroïsme que dans sa recherche infructueuse et discontinuée, et qui voudra soutenir qu'entre l'obligation envers soi et l'obligation envers autrui, l'hésitation soit possible...

Mais voilà des principes bien durs à admettre; ils entraînent des conséquences pénibles, des sacrifices auxquels, à tout considérer, je conçois qu'on préfère la réclame des journaux, la sympathie des socialistes, l'objectif des cinématographes et le guille-

dou avec un éphèbe, fût-il Belge. Que cette pauvre femme, pourtant, ne s'étonne pas de se voir désapprouvée par ceux-là mêmes dont peut-être, naïvement, elle attendait l'adhésion, et qui, plus attachés à l'esprit de leur maître, ne peuvent pas oublier qu'il a écrit quelque part : « Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet! » (1).

ANDRÉ RUYTERS

VINCENT D'INDY

Deux yeux vifs, clairs miroirs d'une grande intelligence; un regard profond; de la pensée et de la volonté dans une physiologie intensément expressive; un geste sobre, logique, sûr; un mot juste pour dépeindre une situation, pour donner une opinion — n'en cherchez pas un autre, c'est celui-là seul qui convient; — de la modestie, de la bonté, du génie. De tout cela, de ces qualités merveilleuses, de ces sentiments nobles, très rares, de tout cela qu'on rêve et qu'on appelle à soi, toute une vie, désespérément, en vain, et dont on s'attriste à constater la totale absence, la nature a fait un homme : Vincent d'Indy.

Né à Paris le 27 mars 1852, Vincent d'Indy fit d'abord ses études classiques, puis il travailla le piano avec Diémer et l'harmonie avec Lavignac en même temps que le droit. A l'issue de la guerre de 1870, à laquelle il prit part en qualité d'engagé volontaire, il abandonna l'étude du droit pour s'adonner entièrement à celle de la musique. C'est alors qu'il entra à l'Association du Châtelet comme second timbalier et chef des chœurs. Il y resta de 1872 à 1876.

En 1872, présenté à César Franck par M. Duparc, il devint pour la composition l'élève particulier du maître qu'il vénérât. César Franck lui témoigna bientôt un intérêt que justifiaient ses aptitudes et se prit pour son élève d'une vive affection, pressentant en lui un illustre continuateur des grands de l'art musical. Peu de temps après, Vincent d'Indy fut admis à la classe d'orgue que dirigeait César Franck au Conservatoire, mais son talent, pourtant remarquable, ne fut sans doute pas apprécié par le jury, car il n'obtint qu'un second prix.

En 1873, il consacra son été à un voyage en Allemagne, au cours duquel il se lia d'amitié avec Liszt qui le retint deux mois près de lui à Weimar. En 1875, l'orchestre Pasdeloup exécutait sa première œuvre d'orchestre, l'ouverture des *Piccolomini*, fragment de *Wallenstein*, trilogie d'après le poème dramatique de Schiller divisée comme suit : I. *Le Camp de Wallenstein*; II. *Max et Thécla* (les *Piccolomini*); III. *La Mort de Wallenstein*.

En 1882 Vincent d'Indy termina un opéra comique en un acte, *Attendez-moi sous l'orme*, représenté à l'Opéra-Comique. Le théâtre de la Monnaie vient de reprendre cette œuvre à la grande joie de ceux qui recherchent la musique délicate, simple, spirituelle.

En 1885 il obtint le grand prix de la ville de Paris avec le *Chant de la cloche*, légende dramatique en un prologue et huit tableaux pour soli, double chœur et orchestre, et dont il avait écrit aussi le poème. L'année suivante, la première audition du *Chant de la cloche* était donnée aux concerts Lamoureux. Figuraient dans l'interprétation vocale : Van Dyck et M^{me} Brunet-Lafleur.

A dater de ce jour Vincent d'Indy est considéré unanimement par la critique et par les musiciens comme l'un des plus grands compositeurs modernes; il a conquis l'admiration de tous ceux qui estiment que l'*Idee* et la *Forme* sont les éléments constitutifs de l'art.

(1) J'aime à croire que la lecture de cet article rachètera, auprès de quelques-uns, l'effet des lignes regrettables qu'il y a huit jours M. Georges Rency consacrait ici au *Surhomme*, — un peu imprudemment, je le crains, sans grande préparation.

Chef de chœurs chez Lamoureux en 1887, Vincent d'Indy dirigea les études de l'unique et retentissante représentation de *Lohengrin* à l'Eden. Est-il besoin de dire qu'il est un fervent admirateur de Wagner, que dans l'œuvre géante rien n'est resté ignoré de lui et qu'il la possède par cœur? D'Indy fut l'un des rares Français qui assistèrent à la première exécution du *Ring der Nibelungen* à Bayreuth en 1876, alors que la mode n'avait pas encore adopté l'auteur de *Parsifal*. A ce moment son talent et, de plus, l'amitié et le dévouement que lui témoignait Lamoureux lui avaient créé nombre de jaloux, et il fut en butte à des critiques aussi absurdes les unes que les autres. On alla jusqu'à dire que, par adoration pour son dieu Wagner, il franchissait à pied — à genoux, peut-être — la distance de Paris à Bayreuth, tel Tannhäuser, le pèlerin marchant vers Rome! Dans une lettre qu'il publia à cette époque, d'Indy dut reconnaître que ses fréquents voyages en Bavière le rendaient suspect!...

RENÉ DOIRE

(La fin prochainement.)

A L'ACADÉMIE LIBRE

L'Académie libre de Belgique s'est réunie mardi dernier en séance publique pour discuter la loi connue sous le nom de Loi Woeste. MM. Destrée, Camille Lemonnier, H. De Baets, Ch. Gheude et Paul Janson y ont pris la parole pour combattre la loi en ce qu'elle vise les droits de la pensée.

Du très littéraire et très noble discours de Camille Lemonnier, que nous regrettons, faute d'espace, de ne pouvoir reproduire, nous extrayons ce passage caractéristique :

« Il ne faut pas diminuer les droits de la pensée, mais bien plutôt les étendre. Il faut sans cesse accroître les libertés de l'individu, en expulsant de leurs derniers retranchements les tristes et humiliantes morales basées sur la notion abominable du péché. Tout ce qui vit, tout ce qui pense, tout ce qui est l'art, la force, l'héroïsme, la beauté, constitue pour les générations la substance mère des Vérités. Et ce qui est la vie, la beauté, le culte naturel des âmes ne peut qu'ajouter au trésor des vertus très pures par la possession desquelles l'homme s'acheminera à son intégralité. »

Attendez-moi sous l'Orme.

Opéra-comique en un acte
de MM. J. PRÉVEL et R. DE BONNIÈRES, d'après Regnard.
Musique de VINCENT D'INDY.

Le petit acte qui, dans le nouveau spectacle de la Monnaie, précède *l'Etranger*, fut écrit il y a quelque vingt-cinq ans par M. Vincent d'Indy, alors frais émoulu du Conservatoire, et joué sur la scène de l'Opéra-Comique de Paris en février 1882, sous la direction Carvalho. Taillé sur le patron des anciens opéras-comiques français, il se compose d'une douzaine de « numéros » : airs, duos, terzettos, quatuor, couplets à refrains, chœurs de scène et de coulisses, alternant avec un dialogue emprunté à peu près littéralement à Regnard par MM. de Bonnières et Jules Prével. La paysannerie qui en forme le sujet paraît aujourd'hui quelque peu démodée. Dorante, officier réformé, s'est fait aimer d'Agathe, qui a délaissé pour lui l'honnête et doux Colin. Une déléguée soubrette, sœur de l'amoureux évincé, imagine, pour ramener Agathe à son frère, de dévoiler en Dorante, de complicité avec le propre valet de celui-ci, le coureur de dot et le chevalier d'aventures qu'elle soupçonne : sous le déguisement d'une jeune veuve dont Dorante a jadis convoité les écus, Lisette délie aisément l'intrigue commencée et, le tour joué, se moque joyeusement du prétendant qu'elle a fait attendre « sous l'orme » planté au milieu du village... Faut-il ajouter qu'Agathe épouse Colin et que Lisette tombe dans les bras de Pasquin?

C'est, on le voit, le type des pièces d'autrefois, avec leur naïveté et

leur extériorité : il n'y faut pas voir autre chose qu'un prétexte à chansons. Celles-ci montrent, à travers leur forme désuète, un tempérament musical qui déjà s'affirme. Légèrement archaïque, sans tomber dans le pastiche, la partition d'*Attendez-moi sous l'Orme* a des qualités d'esprit et de grâce marivaudante appropriées au texte choisi. Tels fragments : le quatuor vocal, par exemple, qu'on supprima lors des représentations de l'Opéra-Comique parce qu'il fut jugé trop difficile à chanter (!), l'air des « coiffures », qui rappelle la grandiloquence de David exposant à Walter de Stolzing les canons de la Tablature, et la charmante bourrée dont le thème, exposé dans l'ouverture, forme le pivot de la scène finale, sont tout à fait amusants dans leur tournure piquante et leur inspiration prime-sautière. C'est léger, comique sans trivialité et fort joliment écrit.

Les personnages gourmés et graves investis du sacerdoce de la critique ne manqueront pas de déplorer la résurrection d'une œuvre si éloignée de l'esthétique actuelle de Vincent d'Indy. Eh quoi! n'a-t-on pas joué dernièrement *Bastien et Bastienne*, qui n'est pas précisément du Mozart *up to date*? Sachons jour d'expressions musicales diverses quand elles revêtent, comme c'est le cas, une forme artistique. N'eût-elle que l'intérêt documentaire de faire mesurer l'espace franchi en vingt années par le compositeur, l'œuvre méritait d'être représentée. Point de départ d'un cycle de compositions diverses clôturé magnifiquement par *l'Etranger*, elle permet au public de se rendre compte de l'évolution d'un cerveau de musicien puissamment organisé. L'épreuve est, à cet égard, d'un réel intérêt et tous les musiciens l'ont comprise.

Fort bien joué et chanté à ravir par M^{lles} Maubourg et Eyreams, par MM. Belhomme, Forgeur et A. Boyer, *Attendez-moi sous l'Orme* a été, au surplus, vivement applaudi.

O. M.

NÉCROLOGIE

M. Antoine Van Hammée, peintre, conservateur des Musées royaux des arts décoratifs et industriels, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts à Bruxelles, vient de mourir. Il était né à Malines le 25 mars 1836 et prit part, durant une longue carrière, aux salons et expositions où ses intérieurs, sujets de genre et tableaux d'histoire étaient appréciés.

La Semaine Artistique

Du 11 au 17 janvier.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M^{lles} M. RADOUX, MM. CH. HOU-BEN, C. JACQUET et LÉON-G. LE BON. (Clôture le 14.)

GALERIE ROYALE. Exposition de M. GÉRARD BAL et de M^{lle} RYNEBROECK

Dimanche 11. — 2 h. Concert populaire. Soliste : M. KREISLER. (Théâtre de la Monnaie.)

Mardi 13. — 3 h. (Eolian recital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/2. Histoire du chant, par M^{lles} J. BATHORI et M. EMILE ENGEL: *Gabriel Fauré*. (Salle Kevers.) — 8 h. Première représentation de *Lysistrata*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Lecture par M. EDMOND PICARD de sa pièce nouvelle inédite : *Fatigue de vivre*. (Section d'Art de la Maison du Peuple.) — 8 h. 1/2. Audition d'œuvres de J. Brahms par le Quatuor de Francfort. (Cercle artistique.)

Mercredi 14. — 2 h. 1/2. Conférence HUGUES LEROUX : *Ménélik et l'Europe*. (Matinées littéraires, salle Erard.)

Jeudi 15. — 2 h. Conférence F. DE CROISSET : *Emile Augier*. Représentation de *Ceinture dorée*. (Théâtre du Parc.) — 2 h. Conférence H. VAN DER CRUYSSSEN : *Les bonnes mœurs et le droit* (Jeune Barreau, première chambre de la Cour d'appel.)

Samedi 17. — 2 h. Ouverture de l'exposition *Pour l'Art*. — 2 h. Répétition générale du concert Ysaye. Soliste : M. DERU. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. Conférence A. DEVEZE : *La Poésie et l'Amour*. (Revue *Le Thyrsé*, 1, rue de la Victoire.)

PETITE CHRONIQUE

Les pourparlers engagés par le Gouvernement avec M. Constantin Meunier au sujet du Monument au travail n'ont pas encore reçu de solution définitive. Vu la difficulté qu'il y a d'approprier à son œuvre une forme architecturale congrue, l'artiste serait, dit-on, disposé à déployer l'ensemble de ses bas-reliefs et de ses figures dans l'intérieur d'un édifice auquel ces superbes sculptures feraient une décoration magnifique.

Il est à souhaiter qu'une décision intervienne promptement.

Le fascicule extraordinaire consacré par la *Plume* à Constantin Meunier, retardé par une question matérielle relative aux illustrations, paraîtra en mars. La collaboration des écrivains belges réunit les noms de MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Octave Maus, Jules Destrée, Maurice des Ombiaux, Eugène Demolder, Louis Dumont, Gustave Van Zype, Sander Pierron et Edmond Joly.

Un comité s'est formé à Gand dans le but d'honorer la mémoire du peintre d'histoire Gustave Vanaise, mort il y a quelques mois. Un buste de l'artiste va être exécuté par M. Lagae et sera placé au nouveau Musée de Gand.

Les délégués des faubourgs desservis par l'Intercommunale des eaux se sont réunis pour compléter le jury chargé de faire son choix parmi les projets de monument commémoratif exposés en ce moment à l'école de la rue de la Limite.

Les délégués des communes sont : M. Frick, bourgmestre de Saint-Josse-ten-Noode, président; Moreau, bourgmestre d'Anderlecht; Huart, échevin à Schaerbeek; Morichar, échevin à Saint-Gilles; Solvay, conseiller communal à Saint-Josse-ten-Noode.

M. Van Meenen, bourgmestre de Saint-Gilles, a été délégué à titre de président de la Compagnie des eaux.

Ont été nommés pour représenter les artistes : MM. Constantin Meunier, Julien Dillens, Guillaume Charlier et Jules Barbier.

M. Labbé a été nommé secrétaire du jury.

Le concours a fait naître vingt-quatre projets, dont une moitié est présentée sous forme d'esquisses modelées. Il n'y a guère, parmi eux, de projets qui semblent devoir être adoptés d'enthousiasme. Beaucoup de banalités et de redites chez les uns. Une recherche outrée chez les autres. Il est rare, on le sait, que les concours apportent une révélation. Celui du monument du Bocq a été, comme d'usage, à peu près stérile. Peut-être ferait-on

mieux, puisqu'on désire une fontaine, de faire exécuter une œuvre qui existe et qui attend sa destination, la jolie fontaine de Victor Rousseau. Au moins avec cette œuvre-là on n'aura pas de mécompte.

Le Quatuor de Francfort (MM. H. Heermann, Ad. Rebner, F. Bassermann et Hugo Becker) donnera mardi prochain, avec le concours de MM. Lejeune et Doehaerd, du Quatuor Zimmer, une audition d'œuvres de Brahms au Cercle artistique : Quatuor en *la*, Quintette en *fa*, Sextuor en *si bémol*.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique s'est réunie jeudi après-midi. Au début de la séance, M. Maquet, directeur sortant, a remis la présidence à M. Huberti, directeur pour l'année 1903. MM. Gevaert et Huberti ont successivement félicité et remercié M. Maquet pour la façon dont il avait rempli son mandat. La classe a procédé à diverses élections. Le comte Jacques de Lalaing est nommé directeur de la classe pour 1904. M. Lenain, membre correspondant, a été élu membre effectif, MM. Acker, Jul. Dillens et L. Frédéric, membres correspondants.

M^{mes} Anna De Weert, Clara Voortman et MM. Georges Buysse, Emile Claus, Rodolphe De Saegher, Armand Heins et Rodolphe Wytzman ouvrent aujourd'hui, dimanche, une exposition de pastels et dessins au Cercle artistique et littéraire de Gand. Clôture le 25 janvier.

Le théâtre Molière joue depuis hier *Résurrection*, le drame tiré par M. Bataille du célèbre roman de Tolstoï. La pièce extraite de l'œuvre de l'illustre romancier russe a fait sensation à Paris, où l'on va fêter à l'Odéon la centième représentation; elle triomphe en ce moment dans toutes les grandes villes d'Europe par son pathétisme puissant et élevé.

M. Munié a donné au drame une mise en scène très impressionnante et pour l'interprétation, qui comporte soixante-deux rôles, il a engagé deux premiers sujets du théâtre Antoine, M^{lle} Mellet et M. Normand.

M. Eugène Borrel, un jeune violoniste qui s'est fait entendre récemment à la *Schola cantorum*, donnera demain soir à la salle Erard de Paris un concert dans lequel il interprétera des œuvres de Bach, de Tartini, de Saint-Saëns, de Sinding et de Grieg.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULV. DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

30 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, **BOULEVARD DU HAINAUT**, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8°, tiré à 25 exemplaires sur japon impérial, avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre, un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Musée moderne (EUGÈNE DEMOLDER). — Vincent d'Indy (suite) (RENÉ DOIRE). — Théâtres. *A la Monnaie*. « *Lysistrata* » au Parc (BOUS). « *Résurrection* » au théâtre Moïère (M. M.). — Musique. *Le Concert populaire* (H. L.). *Le Quatuor Heermann au Cercle artistique* (M. M.). — La Musique à Liège. *Concerts gratuits de musique de chambre* (J. F.). — Nécrologie. *Fritz Lutens*. — Accusés de réception — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE MUSÉE MODERNE

Sait-on que le Musée moderne de Bruxelles fut fondé en 1817? Le roi des Pays-Bas acheta à l'Exposition douze tableaux qui furent expédiés à Bruxelles et « placés convenablement », suivant l'ordre du Commissaire général de l'instruction.

Ces tableaux, dont il reste un ou deux au Musée, étaient de honteuses médiocrités. Les titres de plusieurs d'entre eux font ma joie. C'est l'*Humanité belge*, par J. de Cauwer, professeur à l'Académie de Gand, et *Un militaire belge légèrement blessé à la bataille de Waterloo*, par C. Coene. Un autre, de Faber, s'appelle

Un Artisan prenant son déjeuner. Il s'intitule au catalogue d'aujourd'hui : *Le Repos de l'ouvrier*. Dans cinquante ans on l'appellera : *La Journée de huit heures*.

Le Musée de Bruxelles a été jusqu'ici assez généralement déplaisant. Louis Gallait l'encombrait (il l'encombre encore!) avec ses grandes toiles historiques, ses portraits du Roi et de la Reine (en « pied », dit le catalogue), ses niaiseries sentimentales peintes à la guimauve et au jus de pain d'épices. Puis il y avait les emphatiques Nicaise De Keyzer, le théâtral De Biefve, les académiques Slingeneyer et Stallaert, un glorieux Thomas, un Van der Ouderaa, des Verboeckhoven, des Wappers et la photographique et insipide *Revue des écoles* de Jan Verhas. On fuyait épouvanté par cette apothéose de la mauvaise peinture, toute bien placée, au premier rang, à la cimaise, au milieu des murailles. Elle écrasait, triomphante en sa sonore nullité, les Charles De Groux, les Hippolyte Boulenger, les trop rares Stevens, les Dubois, les Leys qui représentaient, en quelle minorité! la véritable peinture de notre pays.

Aujourd'hui il n'en est plus de même. Grâce aux efforts de deux membres de la Commission des Musées, MM. Cardon et Wauters, à qui la peinture belge devra beaucoup, et grâce à la direction vraiment jeune et artiste de M. Ernest Verlant, le Musée moderne de Bruxelles est devenu un des plus beaux musées de peinture contemporaine qu'on puisse voir.

Au point de vue de l'arrangement, les vieilles croûtes sont reléguées dans certains coins ou à certaine hauteur et il y a, de salle en salle, une disposition des œuvres,

au point de vue chronologique, qui est vraiment faite avec soin et goût.

En outre les organisateurs ont tenu compte de l'harmonie des couleurs pour le placement des tableaux. On ne voit plus un Dubois bousculé par le voisinage aigre ou fade d'un odieux Bource ou d'un pommadeux De Jongh. Les bons tableaux se font valoir les uns les autres, tandis que les toiles aux tonalités discordantes organisent leur charivari de couleur sans faire trop de tort aux autres.

A ce point de vue il y a une salle qui est une des plus belles qu'on puisse voir en un musée, un vrai bijou d'art flamand moderne, c'est celle où l'on trouve les *Cigognes* de Dubois, ce merveilleux tableau d'une si puissante mélancolie qui a enfin la bonne place due à sa haute valeur. Dans cette salle tous les grands noms de l'art flamand contemporain sont représentés par des toiles de choix. On se trouve parmi des peintres de race, et les noms d'Alfred Stevens, d'Henri de Braekeleer, d'Eugène Smits, d'Edouard Agnèsens, de Boulenger, de Rops, d'Alfred Verwée, de Joseph Stevens, d'Artan signent des toiles de grand caractère et de savoureuse couleur. C'est là un véritable petit salon carré où l'on peut passer une longue heure à contempler de véritables chefs-d'œuvre.

Mais non seulement le Musée moderne est arrangé d'une façon très rationnelle et très artistique, mais encore on a mis en lumière des artistes qui jusqu'en ces dernières années avaient été trop méprisés du monde officiel. Je veux parler surtout d'Henri de Braekeleer, de Félicien Rops et même d'Henri Leys et d'Alfred Stevens. Dubois est aujourd'hui suffisamment représenté et ses œuvres sont mises en bonne et due lumière. Il n'en a pas toujours été ainsi, mais cependant Louis Dubois avait depuis longtemps des toiles au Musée moderne.

Il n'en était pas de même de Félicien Rops. Ce n'est qu'après la mort de cet artiste qu'on vit le gouvernement acquérir enfin la frémissante page de l'*Attrapade*, l'angoissante *Parisine* et ce morceau de peinture emperlée, *La Plage*.

D'Henri De Braekeleer on ne connaissait que le *Géographe* et ensuite la *Filouse*, deux remarquables tableaux qui ne sont pas parmi les chefs-d'œuvre de l'artiste. On a compris qu'il fallait qu'Henri De Braekeleer fût représenté d'une façon complète au Musée de Bruxelles. Et c'est avec joie qu'on y voit maintenant, outre quelques petits paysages ambrés et délicieux, ces trois toiles magistrales : *La Maison hydraulique*, qui est une fanfare de couleur d'or, la pittoresque et intime *Échope* et la naïve et forte *Prière*. Je voudrais qu'on ajoutât encore quelque nature morte et un tableau de la dernière manière de De Braekeleer. Il est encore représenté incomplètement, comme Félicien Rops d'ailleurs, et il importe que des artistes de cette valeur soient

célébrés comme il convient dans nos galeries nationales.

La commission des musées a continué à acheter des œuvres d'Henri Leys et elle a fait ces achats d'une façon fort intelligente en prenant des œuvres dans les manières de l'artiste anversois qui n'étaient pas encore représentées dans notre galerie bruxelloise. C'est ainsi que l'on peut se féliciter de posséder cette délicieuse esquisse de *Seigneurs à la promenade* et cette *Furie espagnole*, une page superbe d'une verve héroïque prodigieuse, où un grand poète apparaît sous le peintre qui a brossé cette formidable ébauche.

En ce qui concerne Alfred Stevens, vraiment le choix était malheureux. La *Bête à bon Dieu*, c'est de la peinture mauvaise, *Salomé*, c'est du « chic » prétentieux, la *Veuve et ses enfants*, de l'art conventionnel. Il y avait l'exquise *Dame en rose*, qui seule disait quel grand peintre est Alfred Stevens. Mais M. Cardon vint et, magnifique, donna les *Fleurs d'automne*, puis on acquit le *Bouquet effeuillé*. Ces œuvres permettent d'apprécier quel délicat manieur de pâte, quel subtil coloriste, quel adroit joueur de pinceau est Stevens! Ah! quelles gammes de soieries argentées, savoureuses et fortes! L'*Atelier* et l'*Atelier du chevalier de Knuyff* achèvent de donner une complète idée de l'art d'Alfred Stevens.

Maintenant que nous avons décerné des éloges, faisons quelques souhaits. Avec joie nous voyons au Musée le superbe *Lampiste* de James Ensor. Mais ne pourrait-on y ajouter une nature morte de ce magique peintre impressionniste? N'y aurait-il pas moyen aussi d'augmenter le nombre des œuvres de Xavier Mellery, envers lequel on a commis tant d'injustices et qui a le droit de voir de ses œuvres au Musée à côté de Stevens, de Leys, de Braekeleer? Pourquoi ne pas nous donner une des belles toiles de Georges Lemmen? Pourquoi Amédée Lyncen n'a-t-il qu'un dessin, et que tardivement acheté! Et où se trouve, au Musée moderne de Bruxelles, Henry de Groux? Il n'y a, je pense, qu'un seul Jan Stobbaerts. C'est souverainement inique. Stobbaerts est le plus savoureux des peintres d'animaux. Et puis l'heure ne sonnera-t-elle pas bientôt pour Degouve de Nuncques, pour Georges Minne! Les beaux dessins de Georges Minne! Je voudrais aussi au Musée un tableau de plus de cet artiste exquis, mort si jeune : Henri Evenspoel. Et un souvenir de cet autre, mort jeune aussi : Albéric Coppieters.

Quant à Théo Van Rysselberghe, le chef-d'œuvre (je dis : le chef-d'œuvre et je le clamerai!) qu'il vient de faire pour l'hôtel Solvay impose au gouvernement le devoir de lui confier la décoration de l'escalier du Musée de la Régence. C'est une chose qui lui est due.

EUGÈNE DEMOLDER

VINCENT D'INDY (1)

Enumérer les œuvres de Vincent d'Indy et en dire la valeur serait une tâche bien belle et qui nous tente, mais que d'autres ont déjà si fidèlement accomplie que nous nous sentons très faibles pour l'entreprendre; et n'avons-nous pas trop conscience que nos modestes moyens littéraires ne nous permettraient jamais d'atteindre à l'expression complète de notre pensée! Cruelle impuissance que celle de ne pouvoir décrire fidèlement ce que nous éprouvons devant des chefs-d'œuvre!

Nous nous bornerons à citer les œuvres du maître, en regrettant de ne pouvoir les commenter toutes avec le sentiment de reconnaissance que nous inspire les grandes sensations d'art qu'elles nous ont fait éprouver.

Nous avons déjà parlé de *Wallenstein*, du *Chant de la cloche*; nous devons ajouter dans le domaine symphonique: *La Forêt enchantée*, *Saugefleurie*, une *Fantaisie* pour hautbois et orchestre, la *Symphonie sur un chant montagnard français*, *Istar*, *Médée*, musique de scène pour l'œuvre de Catulle Mendès, et dont fut extraite une suite d'orchestre. Vincent d'Indy termine en ce moment une *Symphonie* dont la première audition est attendue avec impatience.

En outre, le fécond symphoniste a fait revivre la musique religieuse et la musique de chambre, ces expressions élevées de l'art musical que quelques musiciens délaissent pour *bicler* avec plus ou moins de talent des actes d'opéra qui doivent « rapporter », mais qui, en attendant, s'amoncellent inutilement dans les greniers des théâtres.

Deux quatuors à cordes, un quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano, un trio pour clarinette (ou violon), violoncelle et piano, un *Lied* pour violoncelle, deux septuors, l'un pour cordes avec flûte et trompette, l'autre pour instruments à vent (*Chanson et Danse*), de nombreuses pièces pour piano, parmi lesquelles l'admirable *Poème des montagnes*, des mélodies (*Madrigal*, *Clair de lune*, *Lied maritime*), etc., sont, en dehors de la symphonie et du drame, les œuvres de Vincent d'Indy.

Au théâtre, sa partition la plus importante est *Fervaal*, œuvre d'amour et de foi, de couleur, de volonté, de vérité, de cœur et de lumière, qui, au lieu de se ternir avec le temps, vivra d'une vie plus neuve, plus éternellement jeune à mesure que s'écouleront les ans, car on en comprendra davantage les infinies beautés.

Fervaal, action musicale en trois actes et un prologue, dont le poème est aussi de Vincent d'Indy, fut représenté le 12 mars 1897 au théâtre de la Monnaie et en mars 1898 à l'Opéra-Comique. Son apparition fut l'un des plus grands événements artistiques de notre époque. Ceux qui assistèrent aux représentations de *Fervaal* ont conscience que ce furent là de bons moments dans leur vie intellectuelle.

La première de *l'Etranger* est encore trop récente pour que nous ayons besoin de dire ici les beautés de cette œuvre claire, profonde et vibrante, qu'ont célébrée et que célèbrent encore ceux qui représentaient la critique, le 7 janvier dernier, au théâtre de la Monnaie.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'œuvre de Vincent d'Indy, celle à laquelle il consacre une moitié de l'année, là-bas dans sa chère montagne qu'il aime tant chanter, loin de l'agitation de la

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

vie, des mille bruits et des distractions d'une grande cité.

Estimant que l'on doit donner à autrui la moitié de son temps, le maître consacre les six autres mois à l'enseignement, pour lequel son dévouement est sans bornes, à la propagation des belles œuvres, c'est-à-dire surtout à leurs exécutions (Vincent d'Indy possède un grand talent de pianiste et est un remarquable chef d'orchestre), à des conférences qu'il sait empreindre d'un caractère délicieusement intime, en un mot à l'expansion, sous toutes ses formes, de l'art musical.

C'est ainsi qu'il fut l'un des fondateurs (1872) de la Société nationale de musique dont les portes sont constamment ouvertes aux jeunes. Il en devint président à la mort de César Franck. La Société nationale vient de donner son trois-centième concert. C'est dire le nombre d'œuvres qu'elle a déjà fait exécuter!

Plus récemment, en 1896, Vincent d'Indy fondait avec MM. Alexandre Guilmant, l'éminent organiste, et Charles Bordes, le distingué directeur des Chanteurs de Saint-Gervais, la *Schola cantorum*, cette institution exclusivement artistique dans laquelle on apprend véritablement ce qu'est la musique sans s'occuper de questions secondaires, à côté de l'art, telles que concours, prix, goût d'un jury à contenter, protection, etc. Vincent d'Indy est aujourd'hui le directeur artistique de la *Schola*.

Il serait, certes, prétentieux et vain de tenter d'exposer en quelques lignes la manière d'enseigner de Vincent d'Indy. Il faut avoir suivi le cours incomparable qu'il donne pour en connaître l'étendue, le détail, la recherche et la clarté. La maison Durand vient d'en commencer la publication. On peut dire que l'ouvrage complet concernera tout ce qui a rapport à la musique.

Vincent d'Indy, dont l'érudition n'est pas limitée à son art, est membre de la commission d'enseignement musical de la ville de Paris, membre de l'Académie de Belgique et de celle de Hollande, chevalier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Charles VIII d'Espagne.

Nous pensons que ces titres et ces distinctions n'ajoutent aucun éclat à sa personnalité et qu'au contraire ces institutions et ces ordres doivent s'honorer d'être représentés par l'artiste éminent qui provoque chez ceux qui ne connaissent que ses œuvres une admiration profonde et dans le cœur de ceux qui ont le bonheur de l'approcher la plus affectueuse sympathie.

RENÉ DOIRE

THÉÂTRES

A la Monnaie.

L'éclatant succès de la première de *l'Etranger* a été confirmé au cours des représentations subséquentes. Les deuxième, troisième et quatrième auditions du noble drame musical de Vincent d'Indy ont valu aux artistes, après chacun des deux actes, de chaleureux applaudissements et plusieurs rappels. De nombreuses personnalités parisiennes, empêchées d'assister à la première, ont fait retenir leurs places pour l'une ou l'autre des représentations suivantes.

La prochaine nouveauté de la saison sera *Jean Michel*, drame lyrique en quatre actes, texte de MM. G. Garnier et Ch. Vallier, musique de M. Albert Dupuis. L'ouvrage, distribué à M^{lle} Friche, à MM. Imbart de la Tour, Dangès, Forgeur, etc., est répété tous les jours en présence du compositeur. Il sera prêt à passer à la fin du mois.

Concurremment avec l'œuvre de M. Dupuis on prépare *Siegfried*,

qui sera chanté par MM. Dalmorès (Siegfried), Albers (Wotan), Engel (Mime), par M^{mes} Paquot (Brunnhilde), Rival (Erda) et Sylva (l'Oiseau). *Siegfried* n'a plus été représenté à Bruxelles depuis l'époque lointaine où Franz Servais en dirigea de forts médiocres exécutions. C'était en 1891. Les rôles principaux eurent pour titulaires, on s'en souvient, M. E. Lafarge et M^{me} Langlois. Les soins apportés par MM. Kufferath et Guidé à l'interprétation de *Siegfried* et à sa mise en scène, complètement renouvelée, donneront à cette reprise l'attrait d'une première représentation.

Enfin, outre une reprise imminente de *Cendrillon*, la direction montera prochainement le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, qui est entré en répétitions. Voilà la distribution complète de cette œuvre importante, en trois actes et six tableaux : Genièvre, M^{me} Paquot, Arthur, M. Albers ; Lancelot, M. Dalmorès ; Mordred, M. Viaud ; Lyonnal, M. Forgeur ; Allan, M. Bourgeois ; Merlin, M. D'Assy ; Un Laboureur, M. Henner ; Un Chevalier, M. Cotreuil ; Un Ecuier, M. Durand.

« Lysistrata » au Parc.

Cette reprise de *Lysistrata* au théâtre du Parc a réjoui un grand nombre de personnes et chagriné quelques gros critiques de la Presse ou du Monde. Je crois vraiment que ce sont les critiques qui ont tort. Comment faut-il apprécier la fantaisie de Donnay, sinon comme un jeu sans prétention, une occasion de divertir, une transposition en parodie contemporaine de l'antique aristophane ? Et si la bonne humeur est parfois pénible, si certains dialogues paraissent languissants, si le contraste du lyrisme parfumé et bercé de rythmes est grand avec la gravelure audacieuse, il n'y faut pas attacher d'importance. J'imagine que le public écoute cela comme une revue de fin d'année, avec bienveillance et une volonté nette de s'y plaire ; toutes les revues de fin d'année réussissent principalement parce que le public veut leur réussite, et qu'il sait qu'elles dureront ce que durent les modes. Aristophane fut-il autre chose qu'un revuiste de génie ? Sa *Lysistrata* — la vraie — avait surtout des visées politiques ; et les gaillardises dont il assaisonnait sa satire aidaient à la faire admettre. M. Donnay montre une prétention moindre, il n'a conservé que les gaillardises. Et encore ! pas toutes. — Pourtant, à voir la joie du public dont les rires ou les frémississements saluèrent chaque quiproquo, chaque manifestation joyeuse, passionnée, grotesque, méprisante ou triomphante du sensuel désir, on peut croire que l'adaptation est trop décolorée et trop prude, et que la plupart des hardiesses athéniennes que la plume parisienne n'a osé reproduire eussent passé dans le tas. Mais la comédie ancienne devait s'étiqueter : « Pour dire entre hommes. » — Telle qu'elle nous est servie, la réduction de M. Donnay est relevée d'épices suffisamment excitantes pour émouvoir abondamment un public d'où la femme gracieuse, libre et savante qui est la matrone d'aujourd'hui ne pourrait être bannie.

Lysistrata est venue à nous, de l'Athènes tiède aux cieux légers. Elle passa par Paris, où M. Donnay orna sa chevelure conique et lustrée (au risque de lui faire subir de fréquentes tractions) de calembours et d'à-peu-près point mélancoliques. La voici, très peu vêtue, sous notre lune d'hiver. Pouvait-elle mieux nous flatter qu'en choisissant, dans notre moitié de monde bruxellois, ses courtisanes souples et parées, aux beautés sûres ?

Et pour mieux se rapprocher de nous, elle arrondit au milieu de nos fauteuils un orchestre docile et distingué ; elle s'entoure d'un décor dont la proximité nous livre tout l'ingénieux secret ; elle choisit le théâtre où le public se trouve le moins éloigné d'elle-même ; comment ne pas se plaire à tant d'avances, et peut-on raisonner sur le plus ou moins d'atticisme de sa langue, — puisque cette langue est douce, variée, mouvante et murmure si délicieusement les pâmoisons éternelles ?

Bous

« Résurrection » au théâtre Molière.

On a accusé H. Bataille de n'avoir pu tirer du roman psychologique et profond de Tolstoï qu'un ordinaire mélodrame. Eût-il pu faire autrement ? Et si l'on mettait à la scène *Anna Karénine*,

ce chef-d'œuvre, cette passionnée étude d'âme, en ferait-on autre chose qu'une vulgaire histoire d'adultère ? Il ne semble pas qu'il faille demander à la scène de rendre toute la pensée du roman, mais seulement d'en animer quelques épisodes saillants, qui plus tard attireront peut-être l'attention sur l'œuvre d'art qu'est ce roman. C'est ce qu'a fait Bataille, ou du moins c'est ainsi que ce drame nous apparut, joué par des artistes consciencieux. Leur effort seconde habilement celui de l'auteur, qui essaie, sous la forme extérieure du drame, de nous faire pénétrer dans la pensée de Tolstoï qu'on retrouve à certains moments, forte, personnelle et pitoyable, comme dans cette admirable scène de la prison où se mêlent tant de misères, de douleurs, de bontés et de lâchetés.

On la retrouve aussi dans quelques mots adroitement mis en relief, comme lorsque la Maslowa, fille publique et prisonnière, tirant d'une cachette ses trésors d'autrefois, une photographie, un nœud, un morceau de miroir où elle se regarde, se demande en face de cette image d'une vie meilleure : « Qu'est-ce qui me manque ? mais qu'est-ce donc qui me manque ?... »

Toute la faiblesse et l'inconscience humaines tiennent dans ces paroles de la femme poussée malgré elle vers une existence anormale, qui met un peu de folie et d'hébété dans son cerveau. Elle n'a pas compté les étapes de sa déchéance. Un peu d'inquiétude seule et le sentiment de la différence lui restent. Ainsi sont accusés l'un après l'autre, de façon sensationnelle et bien conforme à l'art du théâtre, les degrés de ce réveil qui mènent à la résurrection d'une conscience.

La troupe du théâtre Molière rend avec beaucoup de vie — citons surtout M^{me} Mellot, très observatrice et dramatique dans le rôle de la Maslowa — tous ces tableaux qui sont vraiment comme le nécessaire livre d'images d'une étude psychologique et sociologique faite par un analyste qui aime l'humanité.

M. M.

MUSIQUE

Le Concert populaire.

Monseigneur le Concerto continue à présider aux destinées de nos concerts. Messeigneurs les solistes font de plus en plus oublier au public la beauté saine, élevée, logique du langage symphonique pur. Les organisateurs de concert n'osent proposer à leurs habitués des programmes dont l'orchestre est seul exécutant. Le splendide instrument qu'est l'orchestre symphonique s'atrophie ainsi, chaque dimanche, au profit d'une partie de lui-même. Sa voix infinie se fait mesquine ; l'âme des cordes se replie sous la sourdine, les cors se bouchent ; l'organe plein, harmonieux et rythmique devient le valet d'un seul instrument, ou plutôt d'un seul instrumentiste.

N'est-il pas temps vraiment d'arrêter cette tendance ? En vedette des annonces de concert, éclatent les noms des interprètes : aux créateurs suffit le petit texte. Donnez-nous de la musique ; n'abusez pas des musiciens. On comprend cette jeunesse trop intrinsèque qui désapprouvait récemment, à Paris, en une manifestation restée mal comprise, l'abus du concerto, du soliste, et aussi du piano. Ne suffit-il pas de la voix humaine et de la voix orchestrale pour composer de merveilleux programmes ? Tout concerto, même le plus beau, est d'un genre secondaire ; limitant les ressources du compositeur, il restreint l'expansion de sa pensée musicale ; le sentiment ne peut s'exprimer avec une complète aisance, car le penseur dispose non seulement d'un vocabulaire considérablement réduit, mais il doit se préoccuper perpétuellement d'harmoniser les facultés d'une fraction de son outil sonore avec celles de cet outil tout entier.

Il est bien entendu, en ordre particulier, que M. Kreisler est violoniste de talent précis, de son caressant, de technique « béante ». Il a exécuté, avec plus de netteté que d'ampleur et plus de style que d'entrain, le Concerto de Beethoven ; et l'orchestre, bien docile et bien dressé, a murmuré ses accompagne-

ments avec une douceur d'autant plus assourdie que son maître d'occasion avait la voix peu éclatante. Une exécution impeccable du *Trille du diable* de Tartini a provoqué tous les élans d'un enthousiasme tempétueux.

M. Dupuis, dans son programme, ne sacrifiait pas complètement l'orchestre. Pourtant, il en a quelque peu sacrifié la couleur et l'accent dans cette Première Symphonie de Brahms qui exige, nous semble-t-il, plus de ligne, plus de hardiesse et moins d'enveloppement. Un poème symphonique de M. Smulders a plu par son écriture avertie, son souffle facile, son pittoresque sans poncifs. Enfin, Wagner vint ! Et l'italienne ouverture de *Rienzi*, malgré ses inépuisables et ses longueurs, affirma la beauté puissante des cuivres, le charme précieux des bois, la royauté vibrante des cordes. L'orchestre était vainqueur !

H. L.

Le Quatuor Heermann au Cercle artistique

Avec un soin, une exactitude, un respect véritablement septentrional du maître, le Quatuor germanique, aidé de MM. Lejeune et Doehaerd, a évoqué l'énigmatique figure de Brahms.

Les deux premières œuvres, Quatuor en la mineur (op. 51, n° 2) et Quintette en fa majeur (op. 88), nous ont paru d'une « froideur brillante » : sonorités flatteuses, dessins charmeurs et savamment entrelacés, musique décorative, dépourvue d'émotion. Les interprètes semblaient obstinément s'interdire d'en laisser deviner aucune.

Était-ce le froid extérieur, la salle trop grande pour le volume de sonorité que peut donner la « musique de chambre », ou était-ce plutôt de la part des artistes, la volonté de maintenir dans les régions de l'art décoratif ces œuvres que Brahms composa vers le temps où il professait le culte de la *musique absolue*, veuve d'émotion humaine et belle de sa seule sonorité, de la seule complexité de ses rythmes et de son harmonie ? Étaient-ce toutes ces choses ensemble ? Mais ces deux œuvres avaient le charme glacé qui sied aux décors discrets dont on voudrait entourer quelque beaux gestes. Elles n'avaient pas, elles ne devaient pas avoir de sens émotionnel ou dramatique. Elles eussent été à leur place dans une petite salle où elles eussent inspiré et animé des brodeuses, des peintres de fleurs ou de vitraux. Mais en elle-même cette musique n'est qu'un accompagnement, admirable de souplesse et de richesse, l'accompagnement d'une action humaine ; et l'ennui vient de l'obligation de l'écouter sans rien faire.

Tout autre est le beau sextuor op. 18 (en si bémol majeur) qui terminait la soirée. La sonorité des six instruments remplissait mieux la salle (en dépit des rideaux épais qui servent de fond, ô hérésie ! à l'étrange des musiciens), les musiciens s'étaient enfin réchauffés et l'œuvre est de celles que Brahms écrit au temps où il n'avait point encore de théorie d'art et où il s'abandonnait à sa simple inspiration. Moins compliquée, plus romantique, mais combien plus vivante, cette belle page de jeunesse ! Le violoncelle de Hugo Becker (le plus artiste parmi ces vrais artistes) sonnait, grave, passionné, entraînant le calme violon de Heermann, emporté enfin et enthousiaste ; c'était une passion qui n'avait plus la peur de se compromettre, prudemment manifestée dans les *appassionato* et *energico* des premiers morceaux. Elle débordait enfin, sans nuire à la noblesse de lignes, à la pureté de son ni à l'harmonie de l'ensemble ; c'était de l'art vivant interprété par des vivants et cela devenait une très belle chose.

M. M.

La Musique à Liège.

Concerts gratuits de musique de chambre.

Les Concerts Dumont-Lamarche sont des auditions publiques et gratuites de musique de chambre : à leur occasion la vaste salle du Conservatoire se bonde à la même tension qu'aux séances de projections photographiques. La foule, toujours bien-séante et

attentive, y entendait il y a un mois le Quatuor Marteau, de Genève ; elle vient, ce soir, d'y applaudir le Quatuor Zimmer, de Bruxelles.

Deux Quatuors assez différents. Ce qui fait uniquement la valeur du premier, c'est la maestria du premier violon, le célèbre virtuose français Henri Marteau. L'association est de date récente, elle pourra gagner en aisance et homogénéité. Elle a fort bien interprété le *Kaiserquartett* de Haydn, que Schörg avait également donné ici l'an passé. Marteau est plus chaud, plus délicat, plus délié ; en revanche, la supériorité du Quatuor Schörg c'est son coude-à-coude, résultat de dix ans de côte à côte, et c'est aussi son violoncelliste, Jacques Gaillard. Le Quatuor Marteau nous a donné une *première* : la dernière œuvre, pleine d'intérêt, de son altiste, Woldemar Pahnke, jeune compositeur qui vient de passer de Brahms à Franck (au grand désespoir de son ancien maître César Thomson). L'œuvre de Pahnke, enlevée avec une verve endiablée, a été très goûtée. Marteau a encore joué le quatuor en fa mineur de Beethoven (n° 11). Ici, hélas, il ne suffit pas d'un protagoniste de premier ordre : la passion farouche ne s'y trouvait pas, ni la sombre désespérance, ni la sublime résignation qu'à dire vrai le Quatuor Joachim est le seul à rendre dans toute leur plénitude.

Le Quatuor Marteau ne s'était fait précéder d'aucune réclame spéciale. Le Quatuor Schörg avait eu sa brochure reproduisant les éloges de l'étranger. Au sujet du Quatuor Zimmer, les différents journaux de Liège ont inséré un *communiqué* annonçant qu'à Berlin « certains le placent au premier rang des Quatuors les plus réputés » et découpant une tranche de compte-rendu d'un « éminent critique parisien » qui situe le dit Quatuor au-dessus du Quatuor tchèque.

Nous ne voudrions pas y contredire. Le Quatuor Zimmer a un joli son ; il joue avec une netteté et une précision remarquables, souvent avec le sentiment juste, et une volonté constante de rythme, une chaleur qui, pour être parfois un peu factice, n'en fait pas moins illusion. Que faut-il de plus ? Où j'ai été étonné, je l'avoue, c'a été dans ce radieux chef-d'œuvre qu'est le quatuor en sol majeur de Haydn, le quatre-vingt-unième, l'antépénultième. A quoi donc rêvais-je ? Au lieu d'un *allegro moderato* 4/4 d'une bonhomie exquise, j'ai entendu un pas redoublé ; au lieu de la fervente prière de l'*adagio*, une tendre romance soupirée avec charme ; et l'esprit si fin, si pétillant du menuet et de la finale, y était-il vraiment ? Impression toute personnelle d'ailleurs. J'ai perçu un Haydn menu, pimpant, égrillard. Il y a autre chose dans Haydn ! — Mais Borodine (*la majeure*) a été parfait, et Beethoven (Trio d'archets en ut mineur ; ne dites donc pas trio à cordes !) l'eût été avec un peu de vigueur et de grandeur en plus (le *scherzo*, mené train de poste, s'amenuise et perd décidément de sa grâce).

Si les violons le cèdent un peu à ceux du Quatuor Marteau, les basses l'emportent sur leurs émules de plusieurs coudées. L'alto, Nestor Lejeune, est hors de pair. Quel Quatuor feraient Marteau, Schörg, Lejeune et Gaillard réunis !

J. F.

NÉCROLOGIE

Fritz Lutens.

L'auteur de plusieurs comédies applaudies sur diverses scènes bruxelloises et notamment au théâtre du Parc, M. Fritz Lutens, a succombé la semaine dernière à une maladie de poitrine qui le minait depuis près de deux ans. La nouvelle de sa mort a vivement affecté le monde des lettres, où M. Lutens ne comptait que des amis.

Journaliste, il collabora activement à la *Nation*, à la *Gazette*, à la *Liberté*, au *Messager de Bruxelles*, à la *Revue mauve*, ainsi qu'à d'autres périodiques. Dans ces derniers temps, fixé à Paris, il publiait dans le *Figaro* des chroniques remarquées.

Comme écrivain de théâtre, M. Lutens fit représenter successivement *Pour des bas noirs* (un acte), *Impure* (trois actes), la *Martingale* (trois actes), les *Petits Papiers* (trois actes), la *Couvée* (quatre actes), le *Vertige* (trois actes). Cette dernière œuvre le

montra en pleine possession d'un talent aimable, spirituel et aisé. Il écrivit aussi le *Carillon de Bruxelles* qui fut représenté, il y a deux ans, au théâtre de la Monnaie par des sociétés d'amateurs à l'occasion des fêtes nationales, et l'*Horloger d'Yperdamme*, l'un de succès du théâtre d'ombres du Diable-au-Corps.

M. Fritz Lutens n'était âgé que de trente-six ans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN : *Choachon ou l'Amour expérimental*, par CH. MERKI. Paris, Société parisienne d'édition. — *XI journées en force*, par R. RANDAU et SADIA LÉVY. Préface de RENÉ GHIL. Alger, Ad. Jourdan, Éd. de la Grande France.

CRITIQUE : *In Memoriam*, manifestation du 21 décembre 1904 en l'honneur de M. Edmond Picard. (Illustré de plusieurs portraits). Ed. du *Journal des Tribunaux*. Bruxelles, V^e F. Larcier. — *Anthologie des Écrivains belges*. EDMOND PICARD. (Ed. exclusivement réservée aux souscripteurs de la manifestation Picard.) Liège, imp. de la Meuse. — *Begijntjes en Begijnhoven*, door CLARA COGEN-LEDEGANCK, met teekeningen van ANNA DE WEERT-COGEN. Gent Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel. — *Les Origines légendaires du « Feuysnoth » de Richard Strauss*, par ERNEST CLOSSON. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, Bruxelles, A. Lefèvre, imp. — *L'Etranger*, de M. Vincent d'Indy. Le poème; analyse thématique de la partition, par M. M.-D. CALVOGROSSI. Paris, éd. du *Courrier musical*. — *Léopold Courouble*, notice bio-bibliographique, par RENÉ BERTAUT. Bruxelles, Imp. K. Brants et C^o. — *Charles De Coster*, notice bio-bibliographique, par RENÉ BERTAUT. Bruxelles, Id.

SOCIOLOGIE : *Pourquoi les chrétiens doivent être féministes*, par L. VAN DEN PLAS. Bruxelles, O. Schepens et C^o.

La Semaine Artistique.

Du 18 au 25 janvier.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 4-10 h. Exposition du Cercle *Pour l'Art*.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition ÉMILE VAN DOREN et A. JACOBS.

Dimanche 18. — 2 h. Concert Ysaye. Soliste : M. ED. DERU. (Théâtre de la Monnaie.) — 3 h. Distribution des prix de l'École de musique d'Ixelles. (Salle du Musée communal, rue Van Volsem.)

Lundi 19. — 8 h. *Œdipe-Roi*. M. MOUNET-SULLY. (Théâtre du Parc.)

Mardi 20. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/2. L'Histoire du Chant, par M^{lle} J. BATHORI et M. ENGEL. *Les Classiques* (troisième époque) : Beethoven, Grétry, Méhul (Salle Kevers.) — 8 h. *Les Burgraves*. M. MOUNET-SULLY. (Théâtre du Parc.)

Mercredi 21. — 8 h. 1/2. Deuxième concert Schott. *Athalie*, de Mendelssohn. (Salle de l'École allemande, 21, rue des Minimes.)

Jeudi 22. — 2 h. 1/2. Conférence F. DE CROISSET : *Émile Augier*. Représentation de *Ceinture dorée*. (Théâtre du Parc.)

PETITE CHRONIQUE

M. Edmond Picard a lu sa nouvelle comédie-drame, *Fatigue de vivre*, à la Maison du Peuple, devant une salle enthousiaste. Nous parlerons, dans un prochain numéro, de cette œuvre sincère, étrange, qui fait penser et chercher, qu'on n'analyse pas plus facilement qu'on n'analyse son auteur, véritable ferment de nécessaires et bienfaisantes discussions. La passion avec laquelle il traite les questions les plus profondes les impose à l'attention des plus indifférents et impressionne tous ceux qu'attirent ses curieuses recherches.

L'inauguration du nouveau Musée des Beaux-Arts de Liège est fixée au dimanche 1^{er} février prochain. Le gouvernement, la ville et la province y seront représentés.

Le jury du monument des sources du Bocq a classé premier, à l'unanimité moins une voix, le projet *Nunc* de MM. Kemmerich et Sneyers.

Une prime de 300 francs sera proposée en faveur de chacun des projets dont les devises suivent : Un rond souligné, Bronze et rocher, Deux points d'interrogation, *Speranza*, *Fiat lux*, *Tempore et loco* et un dessin représentant un pommier. Les auteurs de ces projets sont invités à se faire connaître avant le 25 courant au collège des bourgmestre et échevins de Saint-Josse-ten-Noode.

Les œuvres envoyées au concours pourront être retirées à partir du 1^{er} février.

La *Revue générale* ouvre un concours intéressant. La question à résoudre est la suivante : *Quels sont les cent plus beaux travaux de la peinture belge depuis l'École primitive flamande jusqu'à nos contemporains inclusivement?*

Les concurrents diviseront leur liste par ordre chronologique d'auteurs, indiqueront où se trouvent les tableaux cités et joindront à leur nomenclature une reproduction (photographique ou autre) ainsi qu'une notice explicative de chaque tableau formant environ deux pages d'impression de la Revue. Un prix de 2,000 francs récompensera le travail répondant le mieux aux conditions du concours. Adresser les travaux avant le 31 décembre 1903 à M. Oscar Schepens, éditeur de la *Revue générale*, 16, rue Treurenberg, à Bruxelles.

Sait-on, dit un de nos confrères, combien de projets différents ont été élaborés en vue de la transformation du quartier de la Montagne de la Cour pour y élever le « Mont des Arts »? *Deux cent soixante*, ni plus ni moins. Le chiffre est coquet.

On ne s'étonnera peut-être pas, après cela, qu'on ait tant attendu.

Mounet-Sully jugé par J. Péladan :

« J'ai compté un soir les statues que cet acteur composait et après la centaine je me suis lassé. Parmi ces mouvements, il y en avait de royaux et de poétiques, d'impérieux et de suppliants, de méditatifs et de téméraires. Quelle que soit la part accordée à l'étude, cette constante beauté même provient d'un don merveilleux : c'est à la fois une propriété et une faculté transcendante pour le choix et la composition. Le cri d'adieu à la lumière comme le hurlement qui sort du palais avant que le héros apparaisse les yeux crevés, dépassent en intensité les accords de Wagner lui-même.

« C'est au retour de Bayreuth, en 1888, que j'ai compris la surnaturalité des effets vocaux de Mounet-Sully ; j'ai cru longtemps qu'il avait appris de Wagner son récitatif plus harmonieux que la plus belle partition ; après Wagner, c'est Mounet-Sully qui m'a le plus appris dans l'art du théâtre et si j'eusse été un homme de dessin, il m'eût donné encore davantage. Il unit, pour prendre des termes proches, la ligne sûre d'Ingres à la vibration de Delacroix. »

Jeudi 29 janvier prochain, à 8 h. 1/2, en la salle de la Grande-Harmonie, deuxième séance de musique de chambre organisée par M^{me} Marie Everaers, pianiste, MM. J. Enderlé, violoniste, F. Pennequin, altiste, et A. Wolff, violoncelliste, avec le concours de M^{me} Feltesse-Ocsombre, faucon du théâtre royal d'Anvers.

Au programme le Quatuor de Schumann, la Sonate en *la* de Beethoven et le trio en *ut* mineur de Mendelssohn. M^{me} Feltesse-Ocsombre interprétera deux scènes d'*Alceste* ainsi que *Rêves*, de Wagner, et *A la Violette*, de Brahms.

Par suite d'engagements, la deuxième séance du Quatuor Zimmer est remise au vendredi 30 janvier. Les cartes en circulation pour le 23 sont valables pour le 30.

Les trois séances de piano de M. J. Wieniawski sont fixées aux jeudis 5 et 19 février et 5 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Grande-Harmonie.

Le programme de la première soirée se composera, entre autres, de la Sonate op. 110 de Beethoven, des *Variations sérieuses* de Mendelssohn, d'*Islamey* de Balakireff et de la *Polonaise* n° 2 de Liszt.

Le goût musical de l'Allemagne d'aujourd'hui :

L'opéra le plus joué en Allemagne pendant la saison 1901-1902 est *Cavalleria rusticana*, qui tient le record avec cinq cent quarante-neuf représentations.

Longtemps délaissées par les amateurs, les peintures de Jongkind atteignent actuellement dans les ventes des enchères élevées. Le mois dernier, quarante-deux aquarelles de ce maître, vendues à l'hôtel Drouot, ont réalisé un total de 85,000 francs. Voici les principaux prix : *Trois-mâts sur l'Escaut*, 2,280; *Brick sur la Meuse*, à Dordrecht, 4,000; *Le Port de Marseille*, 4,600; *Canal à Bruxelles*, 3,800; *Le Tour de ville à Narbonne*, 3,200; *La Seine à Argenteuil*, 5,000; *Bateaux-lavoirs au pont Notre-Dame*, 4,100; *Le Port de Honfleur*, 3,450; *Le Bateau deJoin sur la Meuse*, à Dordrecht, 4,300; *La Route*, à Saint-Parize, 3,050; *Moulin près d'un canal en Hollande*, 2,050; *La Ciotat*, 3,000; *Une Estacade sur l'Escaut*, 2,200; *Une Vieille Rue à Rouen*, 3,400; *Une Droguerie à Rouen*, 2,600; *La Ferme de Chevenon*, près Nevers, 2,250; *Quai à Dordrecht*, 2,700.

M. Cormon vient d'être chargé d'exécuter pour le gouvernement français une grande toile représentant la réception des maires au palais de l'Élysée en 1900.

Si chacun des quinze mille maires présents désire se reconnaître dans ce tableau commémoratif, l'artiste aura de la besogne!

Le peintre H.-W. Mesdag va faire don à l'État hollandais de sa riche collection de tableaux et d'œuvres d'art, ainsi que de l'hôtel qui la renferme. Il en conserverait la direction jusqu'à sa mort et se réserverait la liberté de la compléter à sa guise.

Le Musée Mesdag, que seuls quelques privilégiés étaient admis à visiter, serait désormais ouvert au public. Il comprend actuellement trois cents tableaux, parmi lesquels vingt Daubigny, sept Rousseau, trois Millet, douze Corot, sept Courbet, trois Monticelli, etc. Les maîtres hollandais sont représentés par trois tableaux d'Israëls, trois de Willem Maris, quatre de Jacob Maris, huit de Mauve, etc.

La revue *Onze Kunst* (*Notre Art*) vient de faire paraître la première livraison de l'édition spéciale avec traduction française.

Elle renferme un article sur Constantin Meunier, dont la récente exposition à Bruxelles a si vivement impressionné le monde artiste. L'étude est illustrée d'une série d'excellentes reproductions. Citons aussi un essai sur Rubens, un article sur le mobilier moderne, des chroniques d'art, etc.

Un admirable portrait de Titien, qui, depuis la mort de Charles 1^{er} d'Angleterre, avait disparu de la circulation, vient d'être retrouvé.

On sait qu'il existe au Musée impérial de Vienne un portrait d'Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, par Titien. Une dizaine d'années après avoir fait ce portrait d'Isabelle d'Este, Titien en avait exécuté un second qui ne nous était connu que par l'admirable copie qu'en a faite Rubens et qui est conservée également au Musée de Vienne.

Quant à l'original, vendu à la mort de Charles 1^{er}, à qui il appartenait, il avait, pensait-on, été décorer quelque château ignoré d'Angleterre. Toujours est-il qu'on avait perdu sa trace et qu'on le croyait à jamais disparu.

C'est tout récemment qu'il a été retrouvé en Angleterre. Il a été acquis par M. Léopold Goldschmidt.

Le Roi a fait, au Salon des Aquarellistes, les acquisitions suivantes : *Le Moulin*, de H. Cassiers; la *Cour hollandaise* et l'*Entrée du béguinage*, de M^{me} Gilsoul; *A Adinkerke* et la *Mare*, de V. Uytterschaut. Le prince Albert s'est réservé la *Côte ensoleillée à Lisves*, de Thémon. Le gouvernement s'est rendu acquéreur des aquarelles suivantes : *Antichambre* et *Les Pauvres*, de A. Lyoen; *Sirocco*, *Venise*, de Clara Montalba; l'*Intérieur à l'île de Marken*, de H. Stacquet; la *Jeune fille de Goes*, de Vander Waay; *Dans l'étable*, de Van Leemputten.

Des particuliers se sont rendus acquéreurs des œuvres suivantes : Deux vues *En Hollande* (H. Cassiers); *Bétail gagnant les hauts pâturages* (M. Hagemans); *Étude de femme* (F. Khnopff); *A Montjoie* (Titz); *Paysage* (Uytterschaut); *Hiver* (I. Verheyden); *Paysage* (Oppenhort).

Vient de paraître :

Begijnlyes en Begijnhoven (Béguines et Béguinages), par CLARA COGEN-LEDEGANCK, illustrations par ANNA DE WEERT-COGEN. Gand, Librairie néerlandaise, 16, rue du Cornet de poste.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

BEC AUER

50 % D'ECONOMIE

LUMIERE QUADRUPLE

Appareils d'éclairage et de chauffage au GAZ, à l'ÉLECTRICITÉ et à l'ALCOOL

INSTALLATIONS COMPLETES

Bruxelles, 20, BOULEVARD DU HAINAUT, Bruxelles

Agences dans toutes les villes.

TÉLÉPHONE 1780

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

EN SOUSCRIPTION, POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

CAMILLE LEMONNIER

LE MORT

ILLUSTRATION DE CONSTANTIN MEUNIER

Un volume in-8°, tiré à 25 exemplaires sur japon impérial, avec double état, planches en taille-douce.

Prix : 50 francs.

Les dix premiers exemplaires, renfermant, en outre, un croquis original de C. MEUNIER

Prix : 80 francs.

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'« Art moderne » ami de l'ordre (M. G.). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Théâtre à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Correspondance (FÉLIX BUELENS). — Le Concert Ysaye (H. L.). — A propos de l'« Étranger ». — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Vente K.-X. Roussel (O. M.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

L'« ART MODERNE » AMI DE L'ORDRE

J'ai toujours connu l'*Art moderne* aimant à s'affirmer « journal de combat », « revue d'avant-garde » et généralement enclin à faire parade de son humeur belliqueuse. Dans un passé qui désormais nous apparaît mythique, il morigénait hebdomadairement des entités respectablement fossiles, comme la Commission des musées, — ou locales et inexplicables, comme M. Frederickx; (M. Frederickx, ça ne nous rajeunit pas, comme dit l'autre;... enfin, peu importe). — En un mot, l'on eût pu dire que l'*Art moderne* était « sur toutes les brèches »! Mais veuillez remarquer que l'*Art*

moderne, suivant la tâche que primitivement il s'assigna, défendait en ces temps héroïques la seule cause des Beaux-Arts et de la Littérature : cette dernière confinait-elle moins qu'à présent à la philosophie, ou la soif de la philosophie dévorait-elle moins qu'aujourd'hui les critiques littéraires, ou encore cela tenait-il seulement à ce que l'on n'avait pas (ou si peu) inventé Nietzsche, on ne sait. Quoi qu'il en soit, notre revue offre actuellement l'étrange et double spectacle de juger les choses de l'Art avec sa coutumière indépendance combative et les choses de la vie réelle à la façon de M. Sarcey jugeant celles du théâtre.

A l'appui de cette assertion, je désignerai la chronique de M. Ruyters concernant l'aventure de la princesse de Saxe et les réflexions où la lecture de *l'Immoraliste* amène M. Rency. Sans discuter ses aperçus bizarres sur le roman de Gide, je veux simplement m'étonner tout haut de ce passage :

« Je plains de toute mon âme la femme d'un surhomme. Il est heureux que le divorce soit enfin entré dans nos mœurs! Et puis, je me demande si, vraiment, il y a la moindre noblesse dans cette façon de vivre. Des surhommes, mais il me semble qu'il y en avait avant Nietzsche. Tous les débauchés, tous ceux qui firent mourir de chagrin leurs parents, leurs femmes, et qui ruinèrent leurs enfants, tous ceux-là étaient des surhommes sans le savoir. Don Juan, par exemple; Gilles de Retz, le fameux Barbe-Bleue; le marquis de Sade; Robespierre, Danton, Marat; Brière, le parricide de Gorancez; M^{me} Humbert elle-même, voilà tout autant de surhommes! Qui l'aurait cru? »

On reste interdit, et même un peu gêné devant cette tirade vide de sens, devant ce vouloir de platitude et d'incompréhension, devant ce gros rire auquel M. Rency croit faire participer le lecteur en lui offrant le comique (?) d'enrégimenter Robespierre et la « grande Thérèse » dans une même catégorie d'animaux horribles : la catégorie des « surhommes ».

M. Ruyters surprend encore davantage. Un des seuls en Belgique à mériter le beau nom de *littérateur* avec tout ce qu'il suppose de qualités solides, subtiles et rares, le voici employant sa plume impeccable et précieuse à dégager la grande ombre de Nietzsche de toute part de responsabilité dans les malheurs conjugaux du prince de Saxe. Il n'était guère besoin de démonstration pour prouver qu'une princesse qui déteste son mari, qui n'est pas aimée de lui, que l'étiquette de cour empêche de se sentir indispensable à ses enfants (1), — n'a dû prendre conseil d'aucune philosophie pour fuir dans la nuit, soutenue par son Siegmund.

Puisque à l'époque où nous vivons, il y a encore des souverains, et que ceux-ci peuvent impunément faire mettre au secret leurs femmes et leurs filles en des asiles d'aliénés, puisqu'ils ont à leur service les forces de l'Eglise et de l'Armée pour les aider à soumettre qui ne prétend pas « vivre comme tout le monde », — Louise-Antoinette, en se soustrayant à l'absurdité des cours, a simplement accompli un acte logique. Mais l'acte logique est le plus rare; nous portons en nous un démon qui nous pousse à généralement appuyer nos déterminations sur cent motifs misérables, — au lieu de n'en considérer qu'un, — et que ce soit le bon; l'acte logique est exceptionnel, assez pour faire supposer que, seule, la princesse n'eût pas trouvé le courage de l'assumer; mais sa rencontre avec André Giron dut fatalement lui apporter, en même temps que l'amour, la force de rompre avec sa première destinée. « L'amour seul nous fait nous-mêmes; il nous rend ce que nous serions, car il devient ce que nous sommes » (2).

Voici donc une femme sur qui l'Europe entière a les yeux fixés parce que simplement elle a manifesté la conscience qu'elle a prise de ses droits à l'amour et à la vie. Chaque jour cependant, des centaines de ses sœurs, en prenant le voile ou en contractant un mariage d'intérêt, commettent le sacrilège monstrueux d'abdiquer leur propre bonheur — et de tuer dans la graine les fleurs de bonté, de tendresse ou d'héroïsme que peut-être elles auraient fait épanouir en d'autres cœurs, — manquant à la fois ainsi « à l'obligation envers soi et à l'obligation envers autrui » (que M. Ruyters considère, dirait-on,

(1) ... Encore qu'elle reprisât elle-même leurs petites chaussettes, ainsi que nous l'apprenait dernièrement un quotidien. Oh! la bien germanique ostentation, jusque dans les palais, d'un travail familial parfaitement inutile!

(2) Henri de Régnier.

comme incompatibles). — Et ces femmes, en se comportant de la sorte, ne scandalisent personne, n'attirent même pas l'attention, tant leur conduite est conforme au sens moral dévié de ce que l'on appelle « la société ».

Ah! que M. Ruyters la représente bien, « la société », lorsqu'il cite avec complaisance ces paroles: « Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet (1). — Et qu'il la représente bien encore en « condamnant avec force le coupable exemple de désordre et d'anarchie que vient de nous donner » la princesse de Saxe. « Coupable exemple de désordre et d'anarchie! »... J'allais me révolter encore, — et voici que cette phrase d'un de nos *littérateurs jeunes*, tranquillement imprimée dans une revue *jeune*, m'apparaît tant cocasse que mon indignation tombe devant la drôlerie d'une si docte blague.

Et, voulez-vous, nous allons tous en rire de bon cœur, comme si Gauguin nous donnait la farce de peindre à la Roybet ou M. Debussy d'écrire dans la manière d'Ambroise Thomas.

M. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il est toujours amusant de surprendre les gens en contradiction formelle avec eux-mêmes.

Dans l'avant-dernier numéro de *l'Art moderne* M. André Ruyters entreprend de retirer l'épingle de Nietzsche du jeu de la princesse de Saxe. Il ne peut pas admettre un instant que les idées du « Maître Dyonisien » aient pu inspirer une aussi triste aventure! Quoi! On accuserait la philosophie de Nietzsche du crime de cette malheureuse qui, pour satisfaire ses instincts lubriques, a lâchement abandonné son mari et ses enfants! Non, non! Ce serait une grossière erreur. Avec une indignation généreuse, M. Ruyters s'écrie que réaliser le *surhomme*, ce n'est pas lâcher la bride à ses passions. Renoncer à sa destinée est parfois plus héroïque que d'y céder. Entre l'obligation envers soi et l'obligation envers autrui, il faut, dit-il, sans hésitation possible, choisir l'obligation envers autrui.

Que voilà bien d'admirables sentiments! D'autant plus admirables et surprenants qu'ils diffèrent davantage de certaines théories exprimées dans cette *Correspondance du mauvais riche* que M. Ruyters, si j'ai bon souvenir, publia ici même il y a quelques années.

En effet, par une ingénieuse fiction, l'auteur de ces pages élégantes se fait l'éditeur de quelques lettres adressées par le mauvais riche à d'illustres personnages bibliques. Ce mauvais riche a lu Nietzsche, n'en doutez point. Il sait, comme il l'écrit dans sa lettre à saint Luc, que « le prochain toujours doit nous rester étranger ». Il sait aussi que faire l'aumône à un pauvre, c'est commettre un crime impardonnable, parce que c'est modifier un caractère de vie. Ceux qui sont pauvres doivent le rester. Ceux qui souffrent doivent souffrir. Les aider à sortir de leur état mal-

(1) « Votre collaborateur ne me semble pas bien galant », dit Angèle.

heureux, c'est altérer leur destinée. Nul n'en a le droit. D'ailleurs, nul non plus ne peut s'autoriser à s'occuper du prochain. Il faut n'avoir d'autre but dans la vie que sa propre réalisation. Chacun se conçoit un idéal et s'efforce de l'atteindre, à travers tout, sans s'arrêter aux vains obstacles que la pitié ou l'amour suscitent sur le chemin. Et, conséquent avec ses principes, le mauvais riche, pour éclairer mieux sa doctrine, écrit à Marie-Madeleine qu'elle a eu tort d'abandonner la luxure; à Judas, qu'il a bien fait de livrer Jésus; à Ponce-Pilate, que son lavement de mains est un acte sublime; à Marie, mère de Jésus, que ses larmes et ses sanglots ont manqué de convenance pendant les scènes de la Passion.

Nous ne nous arrêtons pas davantage sur ces lettres, fantaisies de goût discutable, qui furent sévèrement jugées, en leur temps, par les meilleurs esprits. Mais il était piquant de montrer leur auteur en désaveu de ses propres idées. Partant toujours des mêmes prémisses, celles posées par Nietzsche, il aboutit aujourd'hui à des conclusions diamétralement opposées. Je n'irai pas jusqu'à lui dire que cette volte-face prouve de sa part beaucoup d'imprudence et un manque complet de préparation. Je craindrais de nuire à la courtoisie qui doit toujours régner, même dans la contradiction, entre gens qui s'estiment.

La vérité sur Nietzsche ne sera jamais dite. Il est permis, tour à tour, de voir en lui un poète peu soucieux de logique; un continuateur fantaisiste de Schopenhauer; un esprit ascétique qui, en exaltant la vie, ne songeait qu'aux jouissances les plus nobles de l'âme; ou bien un audacieux révolutionnaire, un professeur d'individualisme, avide de renverser toutes les morales, toutes les idées de résignation, de pitié et d'amour, pour édifier en leur place la loi unique de la réalisation personnelle. Tout cela est dans Nietzsche. Si l'exemple de sa vie conseille les vertus héroïques du renoncement, l'action de ses doctrines a des effets absolument contraires. Tous ceux qui se désintéressent des autres et ne s'occupent que d'eux-mêmes sont des disciples inconscients de Nietzsche. On dirait qu'il n'a écrit que pour justifier leurs actes. Certes, la princesse de Saxe et M^{me} Humbert sont des Nietzscheennes. Je me plais à le répéter. Quand on proclame sans restriction ce principe: « Réalisez-vous, c'est votre seul devoir », on autorise par le fait même toutes les indécrottes, toutes les infamies. Qui veut la fin veut les moyens.

Dans la littérature, un superbe spécimen de Nietzscheen, c'est le *Bel-Ami* de Maupassant, auquel je songeais tout le temps en lisant le joli roman de Ch. Merki: *Chonchon ou l'amour expérimental* (1).

Le héros de ce livre est une façon de Bel-Ami. La grande différence, c'est qu'il vit pour les femmes et non par les femmes. La nuance est sensible. A part cela, c'est le même égoïsme féroce et voluptueux. D'ailleurs, il n'est pas méchant garçon. Il aime bien sa femme, son chat, son chien, son intérieur. Mais il aime aussi une Margot, une Mariette et d'autres Manons. Il mène sa vie en partie multiple. Et si cette façon de procéder conduit sa femme au suicide, il en est encore plus vexé qu'attristé.

Le livre est courageux. Il ose tout dire et il le dit bien. Il renferme des pages charmantes sur la vie des bêtes, d'autres aiguës

(1) *Chonchon ou l'amour expérimental*, par CH. MERKI. Paris, Société parisienne d'Éditions (ancienne maison Chamuel et Cie).

sur la vie des journalistes. Le reste s'occupe surtout d'actions amoureuses. La lecture en est fort agréable. On lit ce livre comme on écouterait parler, après un excellent diner, un gaillard racontant ses bonnes fortunes. La bonhomie du récit, son réalisme habile, son style d'aspect simple, encore que fort travaillé, en font un de ces ouvrages sans prétention que l'on se surprend à relire avec un plaisir toujours nouveau.

Il en est ainsi de tous les livres spontanés, jaillis de la conscience et de la plume de l'écrivain avec la vivacité et la force des phénomènes naturels. On dédaignera des œuvres plus brillantes, plus solennelles, pour revenir sans cesse à celles où vit l'humanité réelle, non déformée par un souci maladroit de symbolisme. Le *Mort* de Camille Lemonnier est de ceux-là. Le théâtre du Parc nous en donnera bientôt une nouvelle adaptation scénique. Chacun ira, à cette occasion, rechercher le volume dans sa bibliothèque. C'est l'avantage le plus certain des manifestations organisées en l'honneur d'un auteur, que d'inspirer au public le désir de relire ses œuvres. Heureux ceux qui pourront alors relire le *Mort* dans l'édition de grand luxe que vient d'en donner la société *Le Livre et l'Estampe* (1). Elle est superbe: papier, texte, netteté, mise en pages, tout est parfait. Et, de plus, elle est ornée d'illustrations en fac-similé des fusains de Constantin Meunier. Les dessins du grand artiste projettent sur l'œuvre une clarté nouvelle. Ils aident à en comprendre mieux le caractère rugueux violent et passionnément morbide.

Les livres, les beaux livres, quelle joie ils procurent, et comme il faut plaindre ces mondains qui pourraient s'entourer de toutes les merveilles de la librairie moderne, alors qu'ils préfèrent les plaisirs grossiers des sports! L'âge des Mécènes littéraires est passé. Il se trouve des gens pour faire d'importantes donations à la science. Il ne s'en trouve guère, en Belgique du moins, qui aient le noble désir de fonder des prix littéraires et de laisser leur nom attaché à la renaissance des lettres nationales.

Non, la pauvre littérature belge ne peut compter que sur elle-même. Il y a peu d'années, elle avait même contre elle l'enseignement qui faisait tout son possible pour combattre, chez les jeunes gens, l'amour de la Beauté.

Quand je pense à mes années d'humanités, je suis épouvanté du désert qui s'évoque devant moi. Pendant six ans, j'ai manié les grands poètes grecs, latins, français, allemands, anglais, sans que jamais l'un de mes professeurs trouvât le moyen d'éveiller mon goût, de m'en faire sentir les beautés. Il est vrai que cela se passait dans un établissement congréganiste. Mais je pense que les athénées de l'Etat n'étaient point, à cette époque, dans une situation meilleure.

Aujourd'hui, tout a changé. Il y a dans l'enseignement officiel un grand nombre de professeurs qui aiment la littérature et qui la font aimer autour d'eux. La plupart des chaires de rhétorique française, dans nos athénées, sont occupées par des docteurs en philologie romane, qui ont étudié à fond la langue française, qui connaissent admirablement la grande tradition littéraire

(1) *Le Mort*, par CAMILLE LEMONNIER, illustrations de Constantin Meunier. Paris, Société *Le Livre et l'Estampe*.

et dont la curiosité attentive se préoccupe des plus récentes manifestations des écoles contemporaines. Loin est le temps où les maîtres les plus audacieux se contentaient de lire à leurs élèves quelques pages d'auteurs modernes, sans oser citer leur nom. Maintenant, les portes et les fenêtres de la classe sont ouvertes. Tous les courants y peuvent entrer. Ils sont aussitôt surpris, analysés, discutés. On va aussi loin que possible dans cette magnifique réaction. Et, tandis que les esprits non prévenus continuent à croire que nos athénées sont des boîtes anémiantes, refuges de pédants et d'imbéciles, — tout doucement, sans esclandre, sans forfanterie, toute une légion de maîtres modernes, dont beaucoup sont des écrivains de race, des orateurs et même des poètes, s'occupent à préparer une génération d'hommes nouveaux, nourris, gavés de lectures, parmi lesquels notre littérature nationale trouvera enfin son public si longtemps attendu.

Deux de ces professeurs d'élite, MM. Fonsny et Van Dooren, viennent de publier une *Anthologie des poètes lyriques français* (1). C'est un livre de cinq cent cinquante pages environ, grand format, où toute l'histoire de la poésie lyrique française est résumée, commentée et illustrée par d'innombrables exemples. Ce n'est pas l'anthologie banale où le désordre, trop souvent, n'est qu'un effet de l'absence d'art. Ici, les siècles se suivent méthodiquement. Et, dans chacun, chaque genre lyrique est étudié à part, depuis sa naissance jusqu'à sa dernière production. Le livre s'ouvre au moyen-âge, où les auteurs ont fait une glane judicieuse. Puis il poursuit sa tâche sans parti-pris, s'amusant à repêcher çà et là quelques vers d'un poète oublié, citant les grotesques tués par Boileau, cherchant la poésie partout, même dans les chansons du Chat-Noir. Car les chansonniers du Chat-Noir y figurent, de même que les symbolistes, les verslibristes et les décadents. Les poètes belges y sont en bonne place ainsi que les poètes suisses et les poètes canadiens. L'impression qu'il laisse, est celle d'une abondance extrême. Les vers ruissellent comme les perles d'une inépuisable fontaine. Les pages en sont chargées, elles demandent grâce. Alors, pour cacher leur richesse, les auteurs en ont fourré en notes de superbes, d'inconnus qu'ils ont découverts au cours de lectures innombrables. Ce livre, c'est un labyrinthe. On s'y promènerait pendant des années en croyant passer toujours par de nouveaux chemins. Vraiment, les élèves qui l'auront entre les mains pourront prendre avec la poésie un contact multiple, varié, intéressant, qui les changera un peu de ceux que leur procurent certains bouquins actuellement en usage, où la littérature est traitée comme une science et où l'on dissèque les poèmes comme les botanistes déchirent les fleurs.

Des professeurs pareils à MM. Fonsny et Van Dooren, d'autres, pareils à cet obstiné grammairien, Richard Lapaïlle, qui a consacré toute sa vie à tâcher de faire mieux connaître la langue française en Belgique (2), font plus pour la littérature que les discours des académies et même que la protection éclairée du gouvernement. Ils agissent sur la jeunesse, ils sculptent les cœurs, ils modèlent les cerveaux. Ils préparent l'avenir.

GEORGES RENCY

(1) Verviers, imprimerie Hermann.

(2) Bien que frappé par l'âge inexorable de la retraite, il vient encore de publier chez Lebègue une *Etude sur l'enseignement de la langue maternelle*, qui est de nature à rendre les plus grands services à ceux qui s'occupent d'enseignement.

LE THÉÂTRE A PARIS

Titania, drame musical de MM. GEORGES HUE, GALLET et CORNEAU
Représenté au théâtre de l'Opéra-Comique le 20 janvier 1903.

L'œuvre nouvelle de M. Georges Hue, à défaut d'une originalité bien saillante, a de grandes et solides qualités : elle est claire, on a plaisir à l'entendre et, chose plus rare, elle est non seulement ouvrée avec une incontestable habileté, mais aussi avec une grande conscience. Le succès remporté par le très probe et très intéressant compositeur est donc des plus mérités.

Le point faible de *Titania*, c'est (comme presque toujours, hélas !) le livret. Seul un vrai poète n'eût point échoué dans la tâche difficile d'évoquer devant nous tout un monde de rêve et de féerie ; et il nous eût fallu non seulement plus de virtuosité dans l'art du vers, mais aussi plus d'imagination, plus d'envolée.

Voici l'affabulation, assez simple, de la pièce. Yann, le rêveur, toujours à la recherche de « quelque vague poème », oublie les choses de la terre et ne peut se résoudre à aimer Hermine : « Un invincible attrait l'attire — loin des hommes — vers l'inconnu. » Il rêve tant et si bien que Titania lui apparaît une nuit et l'entraîne jusqu'en son palais de nuages. Mais un lutin méchant prévient Obéron, généralement débonnaire, et le raille avec assez d'insistance pour éveiller, sinon la jalousie du bon roi, du moins un tardif sentiment de dignité conjugale, et le nouvel amant de Titania, pour sa punition, est immédiatement rendu à la terre ; il mourra de son rêve brisé, dans la forêt même où la fée lui était apparue. Hermine retrouve le poète, par une nuit de neige, et meurt près de lui, extatiquement, trouvant ainsi dans la mort l'union que la vie lui refusa.

La fin est fort jolie : Yann, près de mourir, voit encore auprès de lui Titania ; Obéron jaloux précipite la catastrophe et brise définitivement le rêve ; subitement les visions ont disparu, et, mélancolique, un vieux berger qui passe dans la forêt sans voir les deux cadavres couverts de neige, dit « les jours de rigueur, durs aux misérables, la tristesse, la froidure ».

Mais, dans tout cela, cet Obéron barbu et sans grâce, qui a l'air d'un faux Jupiter, me choque, et Titania ressemble trop à une Diane marmoréenne. Les si jolies créations de la muse populaire sont ici glacées dans le pseudo-classicisme des gestes et des expressions. Et un défaut presque analogue a semblé se remarquer dans la musique : j'eusse voulu celle-ci plus entièrement fluide, — je dis entièrement, car bien des pages très séduisantes ne méritent que des éloges, — et, parfois aussi, moins de densité orchestrale. Il me semble également que certains rythmes sont trop galopants, certaines fanfares trop précises, et que cela nuit à l'unité de l'atmosphère musicale. Mais si l'on est tenté de se montrer ici très exigeant, c'est parce que le sujet en donne presque le droit absolu ; il est toujours un peu téméraire de tenter l'évocation nouvelle d'images si profondément ancrées dans l'âme de chacun. D'ailleurs, on ne critique minutieusement une œuvre que si elle semble intéressante, et, certes, *Titania* est une partition qui vaut la peine qu'on s'y arrête.

M^{me} Raunay fut impérieusement belle, tour à tour immuable ou voluptueuse, M^{me} Marguerite Carré fut une Hermine naïve, douce et résignée. M. Maréchal (Yann) avait un rôle assez ingrat dans lequel il se montra l'excellent artiste qu'il est. Quant aux décors,

ils sont réellement de toute beauté; celui du deuxième acte, représentant la demeure d'Obéron, dans les nuages, est tout à fait inédit, et au troisième acte le forêt envahie par la neige donne véritablement froid.

M.-D. CALVOCORESSI

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans son dernier numéro *l'Art moderne* relate les efforts faits depuis 1817 pour doter le Musée de Bruxelles d'œuvres d'artistes de talent. Les tableaux achetés par le roi des Pays-Bas ont été successivement éliminés et ont fait place à des œuvres plus jeunes; les vieilles croûtes, dit l'article, ont été reléguées dans certains coins ou à certaine hauteur et il y a de salle en salle, au point de vue chronologique, une disposition des œuvres qui est faite avec soin et avec goût.

M. Eugène Demolder cite avec éloges les efforts de deux membres de la Commission, MM. Cardon et Wauters, et signale les œuvres de ceux de nos principaux artistes qui sont actuellement au Musée, devenu, grâce à la direction de M. Ernest Verlant, l'une des plus belles galeries de peinture contemporaine qu'on puisse voir.

A la suite de tous ces artistes, et pour continuer une série qui n'est pas près de finir, nous osons l'espérer, n'y a-t-il pas lieu de placer Guillaume Vogels, le peintre de talent à la mémoire de qui *l'Art moderne* a consacré une notice nécrologique des plus flatteuses? Il fut, comme vous l'avez dit, au premier rang de la poignée d'indisciplinés qui fondèrent la chapelle vingtiste et prit rang dès lors parmi les artistes néophiles avec lesquels il exposa régulièrement jusqu'en 1895, année qui lui donna la joie de voir, à la *Libre Esthétique*, une de ses toiles acquises par le Gouvernement.

Qu'est devenue cette toile? N'en existe-t-il aucune trace dans nos Musées? Il faut que cette toile soit retrouvée et placée au Musée moderne avec les œuvres des artistes que *l'Art moderne* a cités.

Vogels fut un artiste, il doit rester dans la pléiade.

Recevez, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, mes sincères salutations.

FÉLIX BUELENS
artiste peintre, Ostende.

LE CONCERT YSAÏE

M. YsaÏe avait inscrit à son programme la Symphonie en *ré* de César Franck. C'était suffisant pour rendre la matinée aussi belle que les plus belles, d'autant plus que l'exécution en fut admirable, vraiment. Nous devons éprouver, Belges, pour l'œuvre de ce Saint de Beauté, un de ces cultes absolus, de foi totale, qui au seul énoncé du nom du maître font battre le cœur et se mouiller les yeux. Car Franck, « musicien des anges », est de chez nous. Son âme est nationale, mi-germanique, mi-latine. Notre contrée seule pouvait créer un génie joignant la robustesse et le mysticisme des races de l'Est à l'élégance, la claire noblesse des races du Sud. La France développa ses radieux instincts; présentant un

maître, elle voulut le faire sien en le naturalisant. Mais l'adoption n'atteint pas l'origine. Franck est nôtre, et nous devons ardemment aimer et vénérer celui dont Bruneau disait: « César Franck fut avec Bach, Beethoven, Wagner et Berlioz un des plus puissants novateurs de la musique. »

C'est avec une joie pieuse que nous avons trouvé, dans la direction d'Eugène YsaÏe, la ferveur tour à tour nerveuse et contemplative qui sied à l'exécution de la Symphonie en *ré*. Personnellement nous n'avions plus entendu cette admirable page depuis que Jehin en donna, à l'Alhambra, un travestissement de sécheresse et d'incompréhension. Combien la volonté du créateur s'est admirablement harmonisée, cette fois, avec la juste et souple compréhension de l'interprète! Combien, dans ses audacieuses modifications de rythmes, ses élans d'arpèges folles, ses ralentissements extatiques, combien YsaÏe réalisait merveilleusement l'intention du maître glorieux! Comme il a donné toute sa fougue enfantine à l'heureux entrain du finale, comme il a souligné toute la poésie des chants de l'*allegretto*, tout l'émoi candide des *poco più lento* du premier mouvement!

Œuvre fière et pure, l'une des dernières où s'exhala la noblesse du maître liégeois (elle date de l'année qui précède sa mort), la Symphonie en *ré* doit nous être rendue au moins annuellement. Et n'ayez nulle crainte. Si vous l'exécutez toujours de façon aussi émouvante, le public vous suivra avec allégresse, sans plus réclamer de concertos.

Car Monseigneur le Concerto devait effectuer en cette même séance un retour offensif, sous les espèces d'une œuvre de Max Bruch, écrite pour un violon, d'une part, et beaucoup de violons premiers et seconds, altos, violoncelles, contrebasses, flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, cors, cornets, trombones, timbales et batterie d'autre part. Comme un compositeur doit se trouver à l'aise pour exprimer sa pensée avec un aussi parfait équilibre dans les moyens! M. Deru a défendu avec vaillance un genre de musique donc le public ne peut, paraît-il, se passer; il faut dire d'ailleurs que l'illogisme de l'œuvre n'en excluait pas l'intérêt.

Le programme comportait encore une ouverture de *Mélysine*, dont un motif d'accompagnement arpégé eût réjoui les anti-wagnériens (en reste-t-il?), l'ouverture de *Faust* de ce monstrueux plagiaire, menée un peu lestement, croyons-nous, et une page symphonique d'un M. Duyssens, sur laquelle il serait prétentieux d'émettre une opinion sans audition nouvelle ni préparation congruente. M. Duyssens est, nous dit-on, Liégeois; son génial concitoyen l'écrasait passablement.

H. L.

A propos de « l'Étranger ».

De notre correspondant parisien M. M.-D. Calvocoressi, dans le *Courrier musical*:

« Au lendemain du très grand et très complet triomphe de *l'Étranger* à Bruxelles, il est un devoir qui s'impose tout d'abord: c'est de louer sans restriction les directeurs du théâtre de la Monnaie, grâce à qui nous fut offerte une manifestation d'art si haute et si pure dont le souvenir se maintiendra ineffaçable dans l'âme de tous ceux qui eurent la joie d'y assister. Une réalisation artistique dont tous les éléments furent parfaitement équilibrés, l'action commune de l'orchestre, des protagonistes et des personnages secondaires, l'absence de tout souci autre que celui de l'œuvre à interpréter consciencieusement, religieusement presque, voilà ce qu'ont su obtenir MM. Kufferath et Guidé. Dans la salle, comme sur la scène, on sent que tout le monde pense à la musique seule; quelques instants avant la première attaque de l'orchestre, le théâtre est bondé de spectateurs: à peine une douzaine de personnes sont arrivées en retard. Que voilà donc une chose extraordinaire pour quiconque s'habitue aux théâtres parisiens! Et, dès les premiers mouvements de la baguette du chef, une correspondance mystérieuse s'est établie entre les musiciens et l'auditoire que l'on sent attentif, prêt à comprendre et à ressentir. Le monde sensible a disparu; dominatrice, despotiquement belle,

la musique nous prend tout entier, une émotion intense s'empare de nous, et nous tiendra longtemps encore après que se sera éteint le dernier accord de l'œuvre. Quiconque n'a pas senti autour de soi le public entièrement captivé, immobile et recueilli de cette soirée inoubliable, ignore jusqu'où peut s'affirmer la puissance d'une œuvre d'art sur des êtres dépourvus de parti pris d'inattention.

Depuis la première fois où j'entendis *Tristan*, il ne me souvient pas d'avoir été aussi pleinement ému qu'à cette audition de l'*Étranger*; et encore faut-il dire que l'émotion n'est point ici la même que celle qu'impose le chef-d'œuvre de Wagner. Moins sensuelle, moins physiquement douloureuse que les délires de l'amoureuse passion, elle se présente ici comme chatiée et d'essence plus immatérielle, plus semblable à celle qui émane de la musique pure. »

M. Calvocoressi défend vigoureusement l'intervention assez critiquée d'André au deuxième acte : « Vita vient d'accomplir un acte d'égoïsme et de négation : elle a rejeté loin d'elle l'émeraude, c'est-à-dire le devoir sacré transmis par l'Étranger. Il faut que victorieuse d'une tentation nouvelle, puisant en elle seule, la délaissée, une force suffisante pour résister, elle se rende digne de la rédemption finale afin d'aller, aux côtés de celui qu'elle aime, dans « la région lointaine de charité et d'amour, là où règne Dieu ».

La Musique à Paris.

A peine sommes-nous revenus de Bruxelles que les concerts, rares encore le mois dernier, se multiplient de toutes parts. Signalons la première séance du Quatuor Parent, entièrement consacrée à l'œuvre de César Franck. Programme de toute beauté, naturellement, mais un peu trop chargé : Quatuor, sonate et quintette, où M^{lle} Selva fut la magistrale interprète de la partie de piano, air des *Béatitudes* et air de Ruth chantés par la très active et experte M^{me} Mockel. La *Chanterelle-Chanterie* a inauguré son existence par une séance d'œuvres de Beethoven curieusement choisies et formant un très joli programme.

Enfin, la Société Nationale a rouvert ses portes (celles de la salle Erard dans le cas présent). Deux œuvres, d'ailleurs importantes, formaient toute la partie inédite du programme : d'abord un *Quintette* de M. E. Lacroix dont le tempérament semble plus assimilateur que créateur. Inutile d'insister sur la trop évidente analogie du premier thème avec le motif descriptif du prélude de la *Walküre*; mais l'impersonnalité de tous les développements et surtout du coloris général de l'œuvre est indéniable. A côté de cela, de grandes qualités d'écriture : le deuxième mouvement, une marche funèbre, est d'un beau style religieux un peu romantique. La *Sonate* de M. Samuel Rousseau, pour piano et violoncelle, est d'une facture large et assez belle, robustement charpentée et développée avec aisance.

Les deux mélodies de M. Maurice Ravel, déjà connues, sur des épigrammes de Clément Marot (je crois que c'est l'auteur des *Jeux d'eau* qui, le premier de nos jeunes compositeurs, imagina de mettre en musique des poésies du XVI^e siècle) sont curieusement écrites avec d'amusantes recherches rythmiques; M^{lle} Broglia, remplaçant au dernier moment l'interprète primitivement choisi, fit apprécier sa jolie voix de contralto pas très forte mais pure de timbre et bien stylée.

M. Ricardo Viñes, pianiste au jeu compréhensif et subtil, joua de façon pénétrante le *Paysage* d'Ernest Chausson; puis, après cette page toute intime, toute en teintes grises et voilées, ce furent les éblouissements du *Scherzo en sol mineur* de Balakirew, une de ces œuvres où alternent la langueur des rêves d'Orient et les scintillements des rues ensoleillées, un peu comme dans *Islamey*; d'ailleurs, les curieux de rapprochements retrouveront des rythmes et des figures mélodiques communes aux deux œuvres. Applaudi et rappelé, M. Viñes joua, de façon fougueuse et exacte à la fois, une *Étude en la mineur* de Chopin, que certains, croyant russe, critiquent de confiance.

Le concert s'acheva par le Quatuor en *fa* majeur de Mozart, un des moins souvent joués. MM. Soudant, de Bruyne, Migard et Bedetti interprétèrent très remarquablement cette œuvre, et nous donnèrent le désir de les entendre souvent. Je crois savoir que la Société Nationale se propose de faire exécuter prochainement le *Quatuor* de M. B. Glière, le dernier venu des compositeurs russes.

M.-D. CALVOCORESSI

Vente K. X. Roussel.

Un nous écrit de Paris :

Une vente peu ordinaire réunissait mardi dernier, dans une des salles de l'hôtel Drouot, tout un groupe d'artistes et d'hommes de lettres. Une vente? Presque un *five o'clock* où l'on se fût assigné rendez-vous pour donner un témoignage de sympathie au charmant artiste K.-X. Roussel dont un lot assez important de dessins — soixante-douze numéros — devaient passer par le « feu des enchères ». Il y avait là Maurice Denis, Vuillard, Lerolle, Odilon Redon, André Gide, Félix Fénéon, Moreau-Nélaton, Cottet, Adrien Mithouard, Thadée Nathanson, Bonnard, Herman Paul, Paviot et vingt autres, un peu inquiets du sort que réserveraient les hasards d'une vente publique aux œuvres délicates de leur ami.

Mais dès la première adjudication on fut rassuré. Vingt francs, trente, quarante, cinquante, soixante... Personne ne dit mieux? Et le frère et léger croquis atteint d'emblée trois louis. Un autre lui succède et monte à 100 francs. Il en est un, *Arbres normands*, qui atteint 175 francs. La plupart vont de 80 à 150 francs, ce qui fixe le total de la vente à plus de 5,000 francs. On respire, on est heureux, et chacun emporte sous son bras les croquis disputés aux amis en cette séance animée et joyeuse.

O. M.

La Semaine Artistique

Du 25 au 31 janvier.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du Cercle *Pour l'Art*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE Exposition E. CARPENTIER-J. POTVIN (ouverture le 26).

GALERIE ROYALE. Exposition ROSA VENNEMAN.

Dimanche 25. — 11 h. Réunion annuelle de la section belge des *Amis de la Médaille d'art*. (Palais des Académies.)

Mardi 27. — 3 h. Éolien recital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/2. Histoire du chant ancien et moderne, par M^{lle} BATHORI et M. ENGEL : *Schubert*. (Salle Kevers.) — 8 h. 1/2. Conférence de M. A.-J. W. UTTERS : *Memling* Projections lumineuses. (Maison du Peuple.) — 8 h 1/2. Conférence de M. M. X. VAN YPERSELE DE STRIBOU (HENRI VIGNEMAL) : *Celle qui ne fut couronnée qu'après sa mort*. (Cercle artistique.)

Mercredi 28. — 2 h. 1/2 Conférence de M. P. VERHAEGEN : *Le Passé et l'avenir de la dentelle en Belgique*. (Matinées artistiques, salle Erard.)

Judi 29. — 8 h. 1/2. Deuxième séance musicale de M^{me} EVERAERS et de MM. ENDERLÉ, WOLFF et PENNEQUIN. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 30 — 8 h. Conférence avec expériences sur l'*Arch chantant et téléphonant*, par le R. P. LUCAS. (Rue de l'Équateur, 11.) — 8 h 1/2. Deuxième concert du QUATUOR ZIMMER. (Ecole allemande, 21, rue de Minimes.)

PETITE CHRONIQUE

Une exposition d'œuvres d'Alexandre Colin vient de s'ouvrir au Musée du Cinquantenaire. Le catalogue, qui renferme plus de cent numéros, est accompagné d'une notice biographique. A côté des œuvres de Colin figure la série des grandes statues en bronze qui, dans l'église d'Innsbruck, entourent le tombeau de Maximilien, dont les bas-reliefs, on le sait, sont de la main du célèbre sculpteur malinois (1).

Il a paru assez indiqué d'exposer en même temps une importante série de planches reproduisant des monuments et des œuvres d'art du Tyrol, datant en grande partie de l'époque où Colin était allé se fixer dans ce pays.

Une exposition des œuvres de Gustave Van Aise s'ouvrira prochainement à Anvers. Les amis gantois du peintre défunt se proposent de réunir, à leur tour, l'ensemble de ses travaux au Musée du Parc, lors de l'inauguration du buste que le statuaire Lagae exécute à sa mémoire.

Demain lundi s'ouvrira au Cercle artistique l'exposition des derniers tableaux de MM. Evariste Carpentier et Jules Potvin.

Le troisième Concert populaire aura lieu le dimanche 8 février, à la Monnaie, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours du violoniste français Henri Marteau. Programme : 1. Ouverture de *Coriolan* de Beethoven; 2. Concerto pour violon et orchestre de Jaques-Dalcroze (première exécution); 3. *Le Cygne de Tuonela*, légende symphonique de J. Sibelius (première exécution); 4. *Dans les Steppes de l'Asie centrale*, esquisse symphonique de Borodine; 5. a) *Rêverie et Caprice* de Berlioz; b) *Sinfoniesatz* de J.-S. Bach (H. Marteau); 6. *Marche nuptiale* d'Edg. Tinel (première exécution). Répétition générale le samedi 7 février, au théâtre. Pour les places, s'adresser chez Schott.

Les séances de violon annoncées par M. César Thomson auront lieu dans la salle des concerts du Conservatoire royal, les mercredis, 11 et 18 février et le vendredi, 27 février prochain.

La première de ces séances sera consacrée aux classiques italiens (Corelli, Vivaldi, Tartini et Vitali), la deuxième à Bach et à

(1) L'Art moderne a consacré une étude à ces remarquables spécimens de la statuaire médiévale : *Les vingt-huit colosses d'Innsbruck*, (1892, p. 329).

Hændel, et la troisième aux maîtres modernes (Goldmark, Sinding, Dvorak et Smetana).

Un concert extraordinaire aura lieu le 8 février sous les auspices de *Bruxelles-Attractions* au profit du monument Joseph Dupont. On y entendra M^{mes} Sylva, Reville, Brass, Dratz-Barat, Sereno et Dalmée et M. Viaud, du théâtre de la Monnaie, M. Ed. Deru, violon-solo du même théâtre, M. Joseph Jacob, violoncelliste, professeur au Conservatoire de Gand, et la musique des grenadiers.

La distribution des prix de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles a eu lieu dimanche dernier au Musée communal. Une audition d'élèves lauréates a donné au public l'occasion d'applaudir M^{lles} H. Corbisier, Louisa Depret, Eva François, F. et B. Van Maldeghem, Roggen et enfin M^{lle} Rosa Piers, l'élève qui fait le plus d'honneur à l'enseignement artistique, si désintéressé et si utile de M. Henri Thiébaud.

Un Récital Debefve-Jaspar aura lieu à Liège, mercredi prochain, à 8 heures (salle de l'Emulation). Audition d'œuvres pour deux pianos avec le concours de M^{me} Jane Arctowska. Programme : 1^o Sonate en ré (Mozart); 2^o *Mémoires religieuses* (Beethoven); 3^o a) pièce (Ropartz); b) *Concerto pathétique* (Liszt); 4^o a) Invocation à la mer de l'*Etranger* (d'Indy); b) *Ronde* (Lekeu); 5^o a) *Scherzo* (Saint-Saëns); b) *Variations sur un thème de Beethoven* (Saint-Saëns).

Nous apprenons avec plaisir que M. Alexandre Béon, l'aimable directeur de la Maison Erard à Bruxelles, qui est aussi un compositeur de talent, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La deuxième série des conférences-lectures données au Conservatoire royal par M. Chomé, professeur au Conservatoire, commencera le mardi 3 février, à 4 h. 1/4 précises. Au programme : Molière, Regnard, Beaumarchais, Labiche, Rostand et Eug. Demolder. Places et abonnements, 30a, rue de la Régence.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux répétitions de *Siegfried*, de *Jean-Michel* et du *Roi Arthus*. Le premier de ces ouvrages, qui aura, nous l'avons dit, l'importance d'une première représentation, passera le 31 janvier ou le 2 février.

La sixième représentation de l'*Etranger* est fixée à mercredi prochain; la septième au jeudi 5 février.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE :

THEATRE DE M. MAETERLINCK

avec une préface de l'auteur.

Trois volumes in-8°, illustrés de dix compositions originales lithographiées par AUGUSTE DONNAY.

Tirage à 110 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande

Prix : 90 francs.

Les exemplaires numérotés 1 à 10, renfermant un croquis original de A. DONNAY et deux suites des planches : l'une avec lettre, sur hollandaise; l'autre, avant lettre, avec remarques marginales, sur japon impérial, sont souscrits.

Le prospectus illustré de cet ouvrage sera adressé gratuitement sur demande.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Immoraliste et Surhomme (A. M. DE SAINT-HUBERT). — L'Art social (MAURICE LE BLOND). — La Famille Van Paemel (M. DE WEERT). — M^{lle} Judith Cladel au théâtre du Parc (M.). — Livres neufs. *Sourires perdus* (HUBERT KRAINS). *Les Arts dans la Maison de Condé* (C. C.). *Le Problème du style* (M. F.) Willy (E. P.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. CALVO-CORESSI). — Musique. *Le Quatuor Zimmer* (M. M.). — Nécrologie. *Augusta Holmès. Robert Planquette*. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

IMMORALISTE ET SURHOMME

Par son titre, le récent volume d'André Gide, *L'Immoraliste*, paraît se réclamer de Nietzsche, demeuré un des « empereurs secrets » de l'Allemagne. Peut-être serait-il utile, — et bien que la question ait été traitée ici même par de très bons esprits — de préciser le point de vue auquel l'auteur semble s'être placé.

Comme toute créature, qu'elle appartienne à la réalité ou au domaine supérieur des œuvres d'art, l'Immoraliste garde des contours fluides et reste rebelle aux formules ; il se plie par conséquent aux interprétations les

plus divergentes. Je ne crois pas, avec M. Rency, que l'écrivain ait établi son personnage uniquement en vue des théories qu'il formule à la fin de son livre ; au contraire, Michel me paraît s'être imposé à lui. Mais ce n'est pas lui faire tort que l'investir d'immoralisme selon Zarathustra.

Dans *Au delà du bien et du mal*, Nietzsche déclare que l'idéal ascétique est « la condition la plus favorable au développement de l'intellectualité la plus haute et la plus hardie ». L'ascétisme pour lui n'est, bien entendu, pas imposé par quelque divinité, pas plus que par un concept humanitaire ou social. C'est l'affirmation supérieure de soi selon le mode de l'esprit, la suprême liberté intérieure et extérieure. L'Immoraliste y aspire. Il ne peut supporter la tiédeur de l'atmosphère conjugale, il n'a que faire des joies et des soucis médiocres de la richesse, il ne veut pas de place dans la société à aucun degré. Il entend être fort, seul et nu. En vue de tout cela, il commet un crime, mi-volontaire, mi-conscient, un crime de nécessité instinctive. Mais dans le crime il n'est point lâche. Il aurait pu simplement abandonner sa femme ; c'eût été plus cruel peut-être, mais beaucoup moins pénible, à coup sûr, et plus moral. Au lieu de cela, il agonise avec elle ; pas à pas il gravit à ses côtés le calvaire volontaire et, n'en doutez pas, à la dernière étape leurs deux volontés sont d'accord, sourdement. C'est une partie de lui-même qu'il supprime par une opération douloureuse. Il n'essaie de se soustraire à rien de ce que lui impose cette sorte de sympathie physique qui, lors de la maladie de sa femme, « lui faisait ressentir en lui-même les affreux sursauts de son

cœur ». Tout cela est obscur, pas raisonné, pas voulu ; à peine su ; très réel néanmoins. Et il n'y a rien ici de la férocité vulgaire du bourgeois avide ou du fêtard cynique. Ces égoïsmes-là se documentent infailliblement par le respect et l'amour exagérés de la richesse. Or, le mépris dans lequel Michel tient l'argent et la propriété est un gage certain de la hauteur de son esprit.

« *Et maintenant je dois me prouver à moi-même que je n'ai pas outrepassé mon droit.* » C'est là la clef de ce beau livre, la norme d'après laquelle il faudra, dans l'avenir, juger et Michel et quiconque se piquera l'immoralisme ». L'immoraliste porte-t-il en soi l'image du surhomme ? Saura-t-il la réaliser ? Est-il assez riche, assez vastement et puissamment créateur pour s'être à soi-même ultime et souveraine raison d'être, « Sommet et abîme », aboutissement d'humanité au delà duquel il n'y a plus rien ? — Ou bien sombrera-t-il dans les ténèbres où s'effondrèrent Jean-Gabriel Borkman, Raskolnikoff, Solness, le Faust de Marlow, d'autres, non moins illustres, légions de repentants, de convertis, dans la littérature et dans la vie ? Saura-t-il maintenir inexpugnable sa nouvelle cité intérieure, l'entourer de si fiers remparts que les puissances d'antan ne puissent prévaloir contre elle ? Il joue une partie risquée, il pourra en sortir brisé, le dernier et le plus misérable des débris humains, mais l'épreuve pourra aussi en faire un héros, un de ceux par qui la vie se justifie, un de ceux qui répondent au « Pourquoi ? » de l'univers.

Il y a dans l'*Immoraliste* un personnage très attachant : j'entends parler du mystérieux Ménélaque. Vu d'en deçà, il représente la Tentation. C'est l'étranger de la *Dame de la mer*, l'élément perturbateur qui repousse et en même temps attire. Tous deux viennent des grands espaces infertiles, océans et déserts, des confins de la vie et de la mort, des régions où les risques sont mortels et les victoires enivrantes. Ménélaque peut éclairer le sens du surhomme selon Nietzsche, le sauver, au yeux de ceux qui le connaissent mal, du ridicule des interprétations textuelles. C'est l'exaltation de l'Individu, en tant que fin, opposé à l'Espèce considérée comme moyen. De là l'incompatibilité du surhomme avec le génie de la femme, représentatrice par excellence de l'Espèce. « Je mettrai la discorde entre toi et la femme, entre ses fruits et les tiens. » Ce fut dit au premier des immoralistes, à ce Satan qui osa préconiser les pommes redoutables de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Aussi, pour prudhomme que'elle paraisse, cette réflexion de M. Rency, qui plaint la femme du surhomme, n'est pas dénuée de fondement. Entre l'Individu et l'Espèce, il y a toujours antagonisme. Ce sont les victoires et les défaites alternatives de l'un et de l'autre qui forment la trame de la vie. Exaltez l'un, vous exalterez l'autre. Le poète qui a

évoqué le surhomme est aussi le penseur qui a le plus énergiquement répudié l'anarchie, qui a prêché avec le plus d'éloquence la bonté de la race, des longues et silencieuses disciplines par lesquelles l'espèce s'améliore, de toutes les choses qui deviennent régulières, belles et rythmiques par de longs siècles de culture et d'effort.

A. M. DE SAINT-HUBERT

L'ART SOCIAL

Il y a quelques mois, je recevais la visite d'un écrivain russe, M. Eugène Deghenne, lequel venait me prier de le documenter sur le mouvement d'idées que je soutiens. Quelle ne fut pas sa surprise en apprenant que, dans cette nation française qui vit sous les lois d'un régime prétendu démocratique, rien de sérieux, rien d'efficace n'avait été tenté encore pour rapprocher le peuple de ses artistes, pour initier le travailleur à goûter — de temps en temps — les frissons supérieurs qu'occasionne la jouissance de la beauté ! Il s'étonnait que le parti socialiste se désintéressât, ici, de l'éducation esthétique des masses, qui, dans les autres pays, n'est pas seulement considérée comme un excellent moyen de propagande, mais aussi comme une des parties essentielles du programme révolutionnaire. Il me disait que, en Russie même, malgré les rigueurs policières, il existait des cercles d'artouviens, où l'on commentait Zola et Ibsen. Il me vantait l'apostolat de Ruskin en Angleterre, si glorieusement continué par William Morris. Et c'était surtout la Belgique qui faisait son étonnement, la Belgique, où le prolétariat nous offre l'exemple d'une organisation absolument admirable.

Il fut un temps où la chronique boulevardière exerçait sur les Belges sa verve et sa causticité. Ce temps, heureusement, est aboli. Et c'est plutôt notre admiration que mérite cette petite patrie, où les races wallonne et flamande paraissent si heureusement se compléter en vue des résultats les plus inespérés.

Le plus robuste et le plus grand des poètes contemporains de langue française n'est-il pas Émile Verhaeren ? Notre moraliste le plus délicieux et le plus profond n'est-il pas Maurice Maeterlinck ? Camille Lemonnier, l'illustre écrivain de Bruxelles, naturaliste abondant et lyrique, n'a-t-il pas écrit, lui aussi, un évangile de vie qu'il offre avec éclat à l'asphyxiante morale des catholiques flamands ? Et n'est-ce pas encore cette terre féconde qui nous a donné Constantin Meunier, Henry De Groux, le peintre impressionnant et terrible des apocalypses prochaines, des vendanges sociales et des chambardements ; Georges Eekhoud, Van Rysselberghe, Claus, tant d'autres que j'oublie ?

Mais la plupart de ces hommes éminents ne se contentaient pas de fournir une tâche sédentaire. Étroitement unis aux politiciens, aux sociologues et aux savants de leur pays, ils s'obstinèrent sans relâche à l'éducation et à l'ornement du prolétariat.

Précisément, dans le dernier numéro du *Mouvement socialiste* — cette vaillante revue qui nous donnait naguère une traduction française des *Tisserands*, d'Hauptmann (1) — nous avons remar-

(1) La première traduction des *Tisserands* parut dans la *Société nouvelle* (livraisons 89 à 92, mai-août 1892).

qué une excellente étude de M. Jules Destrée, extrêmement précieuse.

« C'est une déplorable erreur, écrit M. Jules Destrée, que de considérer l'art comme le délassement frivole des gens riches, de penser que les artistes ne sont que des oisifs inutiles ou même nuisibles. Trop de circonstances, malheureusement, peuvent parfois, à l'époque actuelle, justifier ces préventions ; il faut que nos amis s'en dégagent, qu'ils se persuadent de la puissance et de l'utilité suprême de l'art : une des plus nobles forces sociales, l'un des plus éclatants modes de la libre expansion de la personnalité humaine. »

Dans cet état d'esprit, dès qu'il fut fondée, il y a une dizaine d'années, la Maison du Peuple de Bruxelles, bâtie par l'architecte Horta, M. Emile Vandervelde fit appel, dans un but d'enseignement esthétique populaire, à tous les artistes, littérateurs, peintres, musiciens, que compte la Belgique. MM. Jules Destrée, Eugène Demolder, Max Elskamp, Octave Maus, Camille Lemonnier, Edmond Picard, F. Khnopff, Emile Verhaeren, etc., répondirent à son appel. « La section d'Art » de la Maison du Peuple était fondée.

Depuis ce temps, elle n'a point cessé de donner un nombre incalculable de conférences, de causeries, de récitations dramatiques et d'auditions musicales.

Il suffit de citer quelques titres pour montrer la nature et l'importance de cet enseignement. Tour à tour, il y fut question de la littérature russe, de la chanson populaire, du renouveau au théâtre, de Multatuli, de la période shakespearienne, de Victor Hugo social-démocrate, de l'œuvre d'Emile Zola, des formes futures du travail humain, etc.

Tantôt, ce sont encore des ouvriers qui se rassemblent et interprètent eux-mêmes des poèmes de Verhaeren ou des pages de Lemonnier. D'autres jours, on laisse la place à des étrangers comme MM. Francis de Pressensé, Léon Bazalgette, Enrico Ferri, qui viennent y faire entendre leur parole autorisée.

En 1897 la section organisa, dans la magnifique salle des fêtes de la Maison du Peuple, une représentation des *Tisserands*. Et, depuis, l'on a mis à la scène *Philaster*, de Beaumont et Fletscher ; *Un Mâle*, de Lemonnier ; *L'Ennemi du peuple*, *Solness le constructeur*, d'Ibsen ; les *Aubes*, d'Emile Verhaeren.

Je m'aperçois que je m'appesantis sur des détails et je dois renvoyer le lecteur qui s'intéresserait à toutes sortes de fondations analogues, comme le *Vooruit* de Gand, le *Progrès* de Jolimont, à la lecture du *Mouvement socialiste*. Il y verra de quelle façon intelligente et méthodique fonctionnent les bibliothèques, les instituts industriels, les musées professionnels, les sociétés de propagande pour l'achat des livres, toutes ces œuvres si diverses dont l'activité atteste abondamment le haut esprit qui dirige le parti ouvrier belge.

Celui-ci s'est encore préoccupé de communiquer aux manifestations populaires « une grande allure décorative », « de rehausser d'un mérite d'art l'impression produite par l'étendue des cortèges ».

« On ne saurait trop encourager ces tentatives, ajoute justement M. Destrée. Il est indispensable de donner une satisfaction aux aspirations esthétiques des plèbes. La fascination qu'exercent sur le public les pompes ecclésiastiques, les cortèges militaires, les parades de toute sorte, n'a d'autre secret. L'homme, la femme, l'enfant qui s'y précipitent pour se griser de bruit, de couleur, de mouvement, courent à la satisfaction d'un besoin,

inconscient peut-être, mais pressant, puissant, comme le manger et le boire... Si l'on veut remplacer les uns et les autres de ces spectacles, il faut penser à trouver pour l'âme populaire d'autres éléments de beauté, d'autres fantaisies de sensations décoratives. »

Je ferai remarquer ici que Gustave Charpentier, en instituant, à Paris, son conservatoire populaire, n'a pas manqué d'être animé de sentiments analogues. On sait comment fut accueillie d'abord son admirable idée, et la presse républicaine et socialiste n'a pas toujours été suffisamment prompte à le défendre.

C'est qu'il existe en France entre les artistes et les hommes politiques un antagonisme que rien ne justifie et qui se manifeste trop souvent. Voilà des rivalités déplorables et qui doivent cesser. C'est parce que les citoyens La Fontaine, Léon Furnémont, Emile Vandervelde et tous les députés du parti ouvrier belge ont compris « la nécessité des évolutions parallèles », c'est parce qu'ils ont assuré, dans leur programme, une large part aux questions d'art et de morale, qu'ils sont arrivés si rapidement à des résultats aussi extraordinaires et merveilleux.

MAURICE LE BLOND

La Famille Van Paemel.

Drame, par CYRIEL BUYSSE

Le Cercle dramatique *Multatuli*, de Gand, a représenté dernièrement dans la salle de fêtes du *Vooruit* un drame de Cyriel Buysse : *La Famille Van Paemel*. J'ai assisté à la représentation presque par hasard, également mal disposé à l'égard des interprètes et de l'auteur, dont l'âpre brutalité m'a souvent choqué dans certains de ses romans. Aujourd'hui, après quarante-huit heures, je suis encore sous l'impression profonde du drame vraiment vécu qui s'est déroulé devant moi et du jeu si vrai des acteurs qui l'ont interprété.

Van Paemel est un de ces paysans flamands pour qui la loi du travail est la pierre angulaire de la vie. Il est attaché à la glèbe comme son ancêtre des temps du servage : enfant, ses mains débiles ont remué la terre nourricière ; au seuil de la tombe, le dos voûté, les genoux tremblants, il travaillera encore parce que c'est sa loi, sans révolte et presque sans espérance. Il est attaché à toutes les vieilles idées qui ont marqué si profondément le caractère du rustre flamand : le culte de la propriété, l'obéissance fataliste au pouvoir, le fétichisme de la religion. Esclave du labeur, il revendique pour lui-même un pouvoir absolu sur sa femme et ses enfants. Au cours du drame il est frappé dans chacun de ses sentiments qui constituent sa personnalité.

Parfois il courbe la tête sous l'adversité, son poing menace le ciel et le blasphème jaillit de ses lèvres ; mais la loi du travail le reprend et il retourne à la bêche et à la charrue. C'est à peine s'il connaît les larmes : le malheur en a tari la source.

Son fils aimé a quitté les travaux des champs et est devenu tisserand : aux heures de grève il revient demander un morceau de pain sous le toit paternel, y développe ses idées socialistes, tandis que Van Paemel se dresse devant lui, gouailleur, plein de mépris pour des théories qu'il juge dissolvantes, inspirées par la fainéantise et aboutissant au vol, et il le chasse. Un autre fils, Camille, est rappelé sous les drapeaux : devant les grévistes, aux premiers rangs desquels marche son frère, il refuse de tirer et déserte.

Cette désobéissance, cette lâcheté révoltent le père et impitoyable il refuse au coupable l'entrée de sa maison. L'Amérique recueille cette épave.

Une de ses filles, femme de chambre au château, se laisse conter fleurette par le fils de ses maîtres; une autre, bigote, à l'esprit étroit, recule devant le labeur qui l'attend et se fait nonne; l'ainée, âme indomptable et bras vaillant, part à son tour pour épouser un braconnier assassin et le suivre à l'étranger. La malédiction paternelle retentit farouche, sans pitié pour chaque faiblesse, pour chaque faute. Le vieux ferme sa porte et son cœur et se remet au travail pour le pain quotidien.

Un dernier fils, un infirme, vraie bête de somme, crève à la tâche. Cette fois le père fléchit un moment devant le sort injuste, il s'en prend à son Dieu; mais sa révolte est brève: la tâche journalière l'appelle, il y va. Il a dû quitter sa métairie: seul avec sa femme et le petit enfant, fruit de la faute de sa fille, il occupe une pauvre cabane et travaille. Il est resté tel qu'il fut toujours, le labeur vivant: tout au plus le malheur lui a-t-il appris le pardon des offenses.

Ce Job moderne apparaît grand, presque épique. Il est vivant et vrai. Tous ceux qui connaissent le paysan flamand l'ont rencontré et, s'ils voient ou lisent le drame, ils le salueront avec respect et émotion.

Est-ce à dire que la pièce est parfaite? Non pas. Au deuxième acte, notamment, il y a des scènes qui frisent la caricature et font languir l'action. Je m'en voudrais de blâmer le réalisme poignant que l'auteur a mis dans son œuvre, mais il me semble que certains blasphèmes, certaines expressions, presque ordurières, devraient disparaître: elles choquent trop la généralité des auditeurs et n'ajoutent rien à l'impression produite par des scènes d'une vérité si saisissante.

Je salue en Cyriel Buysse un puissant dramaturge: il a réalisé une des formes de la beauté et j'espère que son œuvre apparaîtra bientôt sur les grandes scènes flamandes. Il convient d'associer au triomphe de l'auteur les acteurs modestes et anonymes qui ont interprété son drame. Les ouvriers menuisiers, les tisserands, les couturières, les giletiers, membres du *Multatuli's Kring*, avaient deux grandes difficultés à vaincre: Citadins, ils devaient représenter des paysans et employer leur parler régional, car l'œuvre est écrite dans le dialecte flamand de l'ouest de Gand. Ils y ont parfaitement réussi et le directeur de théâtre qui montera la pièce ne pourrait trouver de meilleur Van Paemel que le compagnon menuisier Benoot, qui est de la race des grands artistes.

M. DE WEERT

M^{lle} Judith Cladel au théâtre du Parc.

L'Alcade de Zalaméa de CALDERON.

Tout le monde connaît le nom de Calderon, personne ne l'a lu ou presque personne et c'est une résurrection véritable du vieux dramaturge espagnol que tente aujourd'hui M^{lle} Cladel. D'une voix claire et charmeuse, avec une sagacité philosophique et une ampleur de vues qu'on ne s'attend pas à rencontrer chez un être jeune, heureux et captivant, elle nous a parlé du Shakespeare ibérien, de sa bravoure, de sa volonté à vivre la vie, à être homme, patriote, philosophe tout autant qu'écrivain. Et nous nous sommes laissés charmer et nous avons pensé avec elle que ce théâtre d'action, de peintures vives, de silhouettes vigoureuses-

ment et génialement découpées, nous intéressait comme une page de notre passé, une image de la mentalité que nous pouvions avoir en ce siècle fiévreux, agité, aux cerveaux lucides mais peu compliqués, aux pensées profondes mais simples. Et avec elle encore nous avons reconnu en ces drames où la psychologie et l'analyse n'ont heureusement rien à voir, le théâtre fait pour intéresser un très grand nombre de nos contemporains.

Certains disent que c'est du théâtre populaire — et ils ont raison s'ils entendent appliquer le mot « populaire » à tout ce qui n'est pas « intellectuel ». — Le théâtre d'Ibsen, les livrets des drames de Wagner eux-mêmes ne peuvent être compris que de ceux qui eurent déjà eux-mêmes queques soucis intellectuels. Le nombre en est grand, certes, aujourd'hui parmi nous; mais il est loin de comprendre la majorité des hommes. De par nos ancêtres, ou simplement nos parents, de par tous les hommes de travail et d'action qui nous entourent nous touchons encore bien plus à la mentalité de Calderon qu'à celle d'Ibsen. Et c'est une grande et forte part de nous-mêmes, de notre état d'âme, de notre très sommaire soif d'héroïsme, de notre besoin d'actions synthétiques, que nous applaudissons en lui.

Comme le peuple, nous prenons parti pour l'admirable paysan contre toute l'extérieure noblesse de l'homme d'armes. Comme lui nous sentons se réveiller notre susceptibilité sur le « point d'honneur »; comme lui nous aimons ce farouche entêtement, ces heurts brusques de volontés contraires, ce jeu extérieur des passions, semé de mots profonds, d'éclats chevaleresques; et la géniale et toute instinctive psychologie de Calderon, qui colore tous ces caractères d'une façon si puissante, nous passionne autant que les observations plus complexes des modernes. Ce n'est peut-être pas pour rien que nous avons encore un peu de sang espagnol, et que Calderon fut le fils d'une Flamande!

Mais à coup sûr, ce qui en tout ceci est le plus curieux, c'est que cette inattendue résurrection de l'âme du XVII^e siècle, tout en nous montrant la longueur du chemin parcouru depuis lors, nous fait sentir combien près de nous est encore ce temps, combien nombreux sont encore ceux qui semblent lui appartenir, et combien vivace est en chacun de nous la joie de l'action, quand un homme de génie, en nous faisant un instant oublier les paisibles bonheurs de la compréhension, nous met en face de luttes simples mais âpres, véhémentes, vibrantes de passion, condensant une si grande somme de vie.

M. Jahan a donné au paysan-alcade toute l'intensité que comporte ce type admirable. C'était une véritable création (à part le costume trop terne) Pour le reste de la troupe, Calderon l'inspirait très heureusement.

M.

LIVRES NEUFS

Sourires perdus, par le comte d'ARSHOT (1).

Dans les dix nouvelles qu'il vient de publier sous le titre de *Sourires perdus*, le comte d'Arshot se révèle comme un observateur avisé et souple qui tantôt contemple le monde avec des yeux vagues de rêveur et tantôt plonge dans la vie des regards aigus d'analyste. Dans le premier cas, il ne se préoccupe guère que de la forme extérieure des êtres; c'est à elle qu'il confie le soin de nous renseigner, par son attitude et par ses gestes, sur l'âme qui l'anime. *Enigme*, la première histoire du volume, est, sinon le meilleur, du moins le spécimen le plus frappant de ce genre de nouvelle, c'est un portrait embrumé, une pâle, souffrante et silencieuse tête de femme, qui se détache comme une apparition sur un fond crépusculaire. Ailleurs nous trouvons des personnages plus nets, des casuistes, et non plus des songeurs, qui s'analysent avec un plaisir amer, des raffinés et des déçus qui ont vainement cherché le bonheur dans la vie et dans l'amour et dont le cœur

(1) Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur.

vide ne rend plus, sous le choc des passions, que des sons tristes de cloche fêlée.

Le style de M. d'Arschot est précis et ferme et plus lumineux que coloré. Quand il a un paysage à présenter, il ne le peint pas, il l'éclaire: « L'or d'octobre ruisselait dans les bois. Sur le feuillage des taillis et celui des grands arbres, des jaunes, des rouges et des roux, à peine veinés de vert de-ci de-là, épuisèrent royalement leurs nuances éblouissantes et subtiles. Les sentiers semblaient se perdre dans un fantastique parc de rêve; tout était d'or; l'on eût dit que les branches, les rameaux, l'écorce des troncs, les herbages des chemins et le sol avaient été fastueusement aspergés de métal liquide; l'air lui-même en paraissait enflammé. » Outre la pureté du style, nous devons encore signaler, dans les *Sourires perdus*, l'agencement logique du récit, la vigueur de l'analyse et surtout la poétique atmosphère de mélancolie et de volupté qui enveloppe la plupart des nouvelles.

HUBERT KRAINS

Les Arts dans la Maison de Condé, par GUSTAVE MACON (1).

Sous ce titre, M. Gustave Macon, ancien secrétaire du duc d'Aumale, vient de réunir en un beau volume les intéressantes études qu'il a publiées dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* et qui retracent l'histoire artistique du domaine de Chantilly de 1643 à 1818. Avec une conscience et une patience vraiment admirables, le savant conservateur a relevé dans la volumineuse collection des archives du Musée Condé tous les comptes, lettres, mémoires, qui de près ou de loin se rapportent aux travaux que les princes de Condé ont fait exécuter pour l'embellissement de leur maison par les artistes et artisans de l'époque. Cette savante étude, en même temps qu'elle fait revivre dans le passé la somptueuse demeure que le duc d'Aumale a su relever avec tant d'éclat et de goût, constitue un chapitre important de l'histoire de l'art français au XVII^e et au XVIII^e siècles. Un appendice très intéressant est consacré à l'histoire du palais Bourbon, à la parure artistique duquel le prince Louis-Joseph de Condé ne dépensa pas moins de 25 millions de livres!

L'ouvrage est magnifiquement illustré de cent gravures dont huit hors texte, comprenant trois eaux-fortes signées de Barbotin, Géry-Bichard et Krieger.

C. G.

Le Problème du style, par REMY DE GOURMONT (2).

Voici un nouveau livre de l'auteur de la *Culture des idées et du Chemin de velours*. Dans le *Problème du style*, M. Remy de Gourmont étudie les conditions selon lesquelles se développe naturellement le talent d'écrire. Il montre que la véritable école du style, c'est la vie, l'observation, l'attention; que le style d'un écrivain est dans un rapport étroit avec la physiologie, la sensibilité générale, l'exercice de tous les sens et particulièrement du sens visuel.

Écrit à propos d'un ouvrage d'inspiration universitaire sur le même sujet, le *Problème du style* est rédigé sur un ton de vivacité qui en rend la lecture des plus attrayantes.

On trouvera à la fin du volume quelques essais sur la poésie nouvelle, sur l'art nouveau et des observations qui se rattachent aux questions traitées dans l'*Esthétique de la langue française*.

M. F.

Willy, par EUGÈNE DE SOLENIÈRE (3).

Eugène de Solenière, dont on connaît les curieuses opinions musicales, vient de publier chez Sevin et Rey, 8, boulevard des Italiens, un élégant petit volume intitulé: *Willy*.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une biographie

(1) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

(2) Paris, *Mercur de France*.

(3) Paris, P. Sevin et E. Rey.

laudative, loin de là; c'est une étude de caractère très finement présentée et où les pointes acerbes (courtoisement exposées) ne manquent pas. Tous les amis de Claudine, tous ceux qui lisent les lettres de l'Ouvreuse voudront avoir cet ouvrage — richement illustré — dans leur bibliothèque.

E. R.

Les Amis de la médaille.

La section belge de la *Société hollandaise-belge des Amis de la médaille* a tenu sa séance annuelle dimanche dernier au palais des Académies, sous la présidence de M. le vicomte de Jonghe, directeur de la section. L'assistance était fort nombreuse. Des rapports de M. Le Grelle, commissaire des monnaies, secrétaire, et de M. Laloire, trésorier, il résulte que le nombre des membres de la Société n'a guère varié mais que les recettes, cependant, ont subi une légère progression.

M. de Witte, président de la Société, a fait un assez long exposé de la situation. Il a constaté l'action heureuse de la Société sur le public, dont le goût de plus en plus grand pour la médaille trouve sa confirmation dans le nombre considérable d'œuvres signées d'artistes qui ont vu le jour en 1902. La médaille que les membres de la Société vont recevoir est aussi réussie de gravure qu'originale de composition. Elle a été modelée par M. Faddegon, ancien graveur à la Monnaie d'Utrecht.

Le 31 mars prendra fin le concours ouvert par la Société entre artistes belges et hollandais âgés de moins de trente ans. Les ressources de la Société permettront de frapper, en plus de la médaille primée, une plaquette dont l'exécution sera confiée à M. G. Devreese. Cette plaquette, qui pourra servir de prix à une Exposition de Beaux-Arts, sortira de la banalité habituelle aux compositions de l'espèce. Sur la proposition de M. de Witte, MM. le vicomte de Jonghe, Ch. Le Grelle et Ed. Laloire ont été réélus par acclamation.

L'assemblée de la section hollandaise a eu lieu hier au cabinet des médailles à La Haye, sous la présidence de M. le jonkheer Six et de M. de Witte.

La Musique à Paris.

Concert de la Société Nationale.

Le deuxième concert de la saison a provoqué une affluence inaccoutumée, samedi dernier, à la salle Pleyel. M. Huré, qui devait prendre part à l'exécution de sa *Suite sur des danses bretonnes*, ayant été victime d'un accident de chemin de fer, l'audition de cette œuvre a dû être remise et, en place, ce fut le *Quatuor* de Grieg qui se déroula, cahin-caha, tandis qu'entraient des flots de retardataires ou que, dans la salle, des parapluies, des cannes, des chapeaux tombaient un peu de tous côtés, non sans fracas. Heureusement, on put écouter mieux le *Chant de la terre* de M. Déodat de Séverac, un important poème pour piano inédit à Paris, mais qui fut exécuté, il y a près d'un an, à la *Libre Esthétique* de Bruxelles. Elle est des plus intéressantes, cette œuvre; l'auteur n'a point sacrifié à l'aspect extérieur de la musique et encore moins à la virtuosité; il s'est contenté de poursuivre un plan sobre dont l'unité est rigoureusement maintenue par la présence presque constante du thème initial, grave et d'allure quasi-religieuse (panthéiste est-on tenté d'écrire), qui se retrouve, plus ou moins modifié, dans les diverses parties: *Le Labour, Les Semailles*, etc. Puis se trouvent évoquées la veillée au coin du feu, l'aïeule qui dit un corte, la terreur causée par l'orage, les moissons et enfin les noces heureuses. Musique littéraire, diront certains; non pas! Musique, tout simplement. Car le poème de M. de Séverac a cette grande qualité d'être pleinement musical de bout en bout. Et le talent du jeune compositeur connu déjà du public

parisien par des mélodies, une Suite d'orgue et un tableau orchestral, s'affirme dans sa nouvelle œuvre, dont le grand succès fut des plus mérités (1).

M^{lle} Blanche Selva, l'interprète très applaudie du *Chant de la terre*, qu'elle joua avec autant de clarté que de puissance, ne fut pas moins appréciée dans le *Schumanniana* de Vincent d'Indy, une œuvre qui remonte à 1887, contemporaine par conséquent du Trio pour violoncelle, clarinette et piano.

M^{me} Mayrand chanta avec succès deux mélodies de M. Landormy et deux *Beicuses* de M. Georges Guiraud et, pour clore cette copieuse séance, le quatuor Lederer, renforcé de M. Gaillard et de M^{lle} Blanche Selva, joua, tumultueusement applaudi, le beau *Concert* d'Ernest Chausson.

M.-D. CALVOCORESSI

MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer.

Quatuor op. 67 de Brahms, chatoyant, mais froid comme beaucoup d'œuvres de Brahms à cette époque de sa vie. Trio pour archets op. 9, *ut* mineur, de Beethoven, — sonore, combien plus que Brahms avec quatre instruments ! — et admirablement rendu. Zimmer dont la nervosité toute latine (j'en suis fâchée pour son allemand) s'accommode à merveille de la souplesse et de la grâce presque félines de Mozart, est l'interprète né des premières œuvres de Beethoven et de toute la musique de chambre de Mozart. Personne je crois ne s'identifie mieux que lui avec cet art fin, souple, narquois souvent, et nul n'en exprime mieux l'enjouement, la grâce et la légèreté. C'est à croire que Mozart a écrit pour être compris par l'esprit liégeois en son essence.

Le Quatuor en *ré* mineur de Mozart qui terminait la séance a mis brillamment ces qualités en lumière. Mais le Trio de Beethoven, dont l'allure a plus de noblesse et d'ampleur, m'a paru le plus intéressant comme interprétation. D'abord parce qu'on sait déjà, avant de commencer à écouter, que Mozart sera bien rendu par Zimmer et parce qu'on se demande s'il en ira de même pour Beethoven. Et quand j'entendis ce son clair, vibrant, nerveux, animant le premier *allegro*, la fermeté et l'ampleur de l'*adagio* (ampleur qui pourrait pourtant s'affirmer avec plus d'autorité et c'est mon seul reproche), puis l'étonnante finesse adroite, riieuse, alerte de l'étonnant *scherzo*, et enfin l'allure aisée, d'une farceuse joyeuseté du *finale*, j'écrivis sur mon programme le lapidaire « ça y est » des gens tout à fait contents.

Et quelles belles occasions donnaient ces trois œuvres d'entendre l'alto de ce parfait artiste, M. Nestos Lejeune.

Nous parlerons un de ces matins de la salle allemande où se donnent ces fêtes musicales.

M. M.

NÉCROLOGIE

Augusta Holmès. — Robert Planquette.

Deux musiciens français viennent de mourir à Paris le même jour, mercredi dernier : M^{lle} Augusta Holmès et M. Robert Planquette. L'un et l'autre réputés, bien qu'ils aient suivi des voies essentiellement différentes.

Ancienne élève de César Franck, Augusta Holmès s'efforça de réaliser un idéal d'art élevé, inspiré par des pensées généreuses, traversé d'un souffle patriotique, imprégné d'humanité. Ses scènes lyriques et poèmes symphoniques : *Lutèce* (prix de la ville de Paris), *Les Argonautes*, symphonie dramatique, *Pologne*, *Irlande*, *Au Pays bleu*, poèmes symphoniques, *Ludus pro Pa-*

(1) Le *Chant de la terre* paraîtra incessamment à l'Édition mutuelle (Scola cantorum). Il est dédié à M. Octave Maus.

tria, symphonie avec chœurs, *Ode triomphale*, *Hymne à la paix*, etc. reçurent aux concerts du Châtelet et du Conservatoire un favorable accueil. Cette dernière œuvre fut acclamée en 1890 à Florence lors des fêtes données en l'honneur de Dante.

M^{lle} Holmès, la plus féconde et la plus célèbre des compositrices femmes, fit aussi représenter en 1895 à l'Opéra un drame lyrique en quatre actes, *La Montagne noire*.

Quant à M. Robert Planquette, il suffit de rappeler le titre des *Cloches de Corneville*, son plus grand succès, pour caractériser le talent d'un des musiciens les plus populaires de ce temps. Né à Paris en 1850, il composa un grand nombre d'opérettes, parmi lesquelles les plus connues sont, outre *Les Cloches de Corneville*, qui fit le tour du monde, *La Cantinière*, *Rip*, *Les Voltigeurs de la 32^{me}*, *Surcouf* et *La Princesse Colombine*.

La Semaine Artistique.

Du 1^{er} au 7 février.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du Cercle *Pour l'Art*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition E. CARPENTIER et J. POTVIN.

GALERIE ROYALE. Exposition AD. DE TAFFE. (Clôture le 10)

Dimanche 1^{er}. — 2 h. Concert de Conservatoire.

Mardi 3. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/4. Conférence-lecture de M. CHOMÉ : *Molière*. (Conservatoire.) — 4 h. 1/2. Histoire du Chant ancien et moderne, par M^{lle} J. BATHORI et M. E. ENGEL : *Alfred Bruneau*. (Salle Kevers.) — 7 h. Reprise de *Siegfried*. (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 5. — 2 h. 1/2. Conférence de M^{lle} JUDITH CLADEL : *Calderon*. Représentation de l'*Alcade de Zalamea*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Première séance de piano J. WIENIAWSKI. (Grande-Harmonie.)

Samedi 7. — 2 h. Répétition générale du Concert populaire (direction S. DUPUIS). Soliste : HENRI MARTEAU. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. Première représentation d'*Yvette*, comédie de P. BERTON. (Théâtre Molière.)

PETITE CHRONIQUE

La *Libre Esthétique* ouvrira à la fin de février, au Musée moderne, son dixième Salon d'œuvres d'art. A l'occasion de cet anniversaire, l'exposition offrira le résumé des diverses tendances qui caractérisent, dans les différents pays, l'art contemporain.

Le Salon des Indépendants s'ouvrira en mars et avril dans les serres du Cours-la-Reine, à Paris. Les adhésions et demandes de renseignements doivent être adressées à M. Boisgontier, trésorier, 3, rue Clotaire.

M. Martin Lunssens, professeur au Conservatoire, vient d'être nommé chef d'orchestre à Blankenberghe en remplacement de M. Philippe Flon, démissionnaire. Le choix est excellent et promet aux baigneurs de la petite station flamande une saison musicale intéressante.

Aujourd'hui dimanche, 1^{er} février, à la Galerie Royale, 198, rue Royale, ouverture de l'Exposition d'aquarelles de M. Ad. de Taffe.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, première séance de piano de M. Joseph Wieniawski.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 heures. On y exécutera : 1^o un grand concerto pour violon solo, trois hautbois, deux cors, bassons et quatuor, de

J.-S. Bach; 2^o la *Neuvième Symphonie*, avec chœur, de Beethoven.

La loi Woeste en discussion a provoqué maintes polémiques. Des avis contradictoires ont été émis et les débats aux Chambres ont démontré, à divers points de vue, combien son application donnerait lieu à controverse.

Afin de faire connaître le sentiment des principaux intéressés. MM. Camille David et Fernand Larcier ont ouvert dans l'*Idée libre* une enquête dont les résultats viennent d'être publiés en un fascicule spécial. La majorité des artistes, hommes de lettres, peintres, sculpteurs, musiciens, y ont collaboré. Citons entre autres MM. Edmond Picard, Henry Maubel, Edouard Ned, Camille Lemonnier, Charles Van Lerberghe, Max Elskamp, Amédée Lynen, H. Pergameni, M^{lle} M. Van de Wiele, MM. P.-M. Olin, L. Sougnet, Levêque, Emile Verhaeren, M. Saey, A. Moekel, Maurice Blicke, Eugène Gilbert, Paul André, Cyriel Buysse, André Ruyters, Lucien Solvay, Willy Schlobach, Jean Delville, Edmond Cattier, L. Hennebicq, Georges Marlow, Maurice Waeterlinck, Ch. Gheude, E. Deman, L.-H. Devillez, V. Rousseau, Fernand Séverin, F. Courtens, O. Gilbert, M. des Ombiaux, Eugène Demolder, A. Goffin, L. Frédéric, Fernand Khnopff, L. Dumont-Wilden, Gustave Abel, C. Demblon, Ray Nyst, A. Rassenfosse, Yvan Gilkin, A. Donnay, E. Motte, A. Bastien, A. Delaunois, Henry Seguin, Georges Eekhoud, etc.

La Société des Amis de l'Eau-forte, fondée à Paris en 1897, publie, sous la forme d'une élégante plaquette, son annuaire pour 1902. Nous y cueillons un ensemble de données précieuses sur le fonctionnement de cette institution, née de l'initiative de quelques amateurs d'élite et dont l'influence paraît devoir être considérable. L'esprit de l'institution est défini dans ce passage charmant du discours prononcé par son président, M. Paul Beurdeley, maire du VIII^e arrondissement, un des appréciateurs les plus compétents des œuvres de l'eau-forte, et dont la collection jouit d'une juste notoriété : « Au milieu de nos occupations professionnelles, de nos devoirs d'hommes et de citoyens, qui absorbent légitimement la plus grande partie de notre vie, ne convient-il pas de réserver une petite place pour les choses de l'art, une place dans notre âme et un coin dans notre maison, et d'élever la tour d'ivoire à côté de notre salon de famille et du cabinet de travail? De même qu'à l'abbaye de Westminster on a réservé le coin des poètes, réservons pieusement le coin des artistes. »

Ce coin des artistes, heureusement peuplé de personnalités bien vivantes (elles ont nom Waltner, Roybet, Lalauze, Renouard, Bracquemond, sans parler de beaucoup d'autres), fait surgir de belles eaux-fortes, tirées à petit nombre, exclusivement réservées aux sociétaires qui les commandent ou les choisissent, et s'en partagent les épreuves. L'auteur lui-même n'obtient qu'un seul exemplaire, revêtu de l'estampille de l'association.

Et comme celle-ci ne peut se composer au maximum que de deux cents membres; que l'imprimeur s'engage à limiter son tirage au chiffre imposé par la direction; qu'en outre, toute étude préalable, tout dessin, toute épreuve d'essai se rapportant à la planche appartiennent de droit à l'association, on voit le niveau élevé auquel sont tenues les productions nées de l'initiative de la Société des Amis de l'Eau-forte. Douze épreuves seulement, en sus du nombre statutaire, sont tirées. Elles permettent de satisfaire aux exigences du dépôt légal; le surplus est alors réparti entre quelques grandes collections publiques. Nous constatons avec plaisir, et non sans quelque fierté, que le cabinet des estampes de notre Bibliothèque royale est du nombre. La rareté des épreuves s'ajoute à leur valeur intrinsèque, pour donner à cette libéralité la signification d'un très précieux témoignage.

Disons, pour finir, que la société ne se recrute point parmi les professionnels ni même parmi les dilettanti. Aucun avantage n'est fait aux membres artistes. Les étrangers ne sont pas exclus du bénéfice des commandes. Toutefois, c'est dans la proportion d'un cinquième au plus que leurs productions sont admises à figurer parmi celles de leurs confrères français.

La Société des Amis de l'Eau-forte offre certainement de sérieuses garanties de longévité; ce qu'il faut souhaiter pour elle et pour l'Art.

Si Talma ne fut pas décoré par Napoléon I^{er}, — comme chacun sait, — il aura du moins sa statue dans sa ville natale, à Poix-du-Nord. C'est le sculpteur Fagel, concitoyen du grand tragédien, qui a été chargé de l'exécution du monument par un comité composé de MM. Jules Claretie, H. Irving, Mounet-Sully, M^{mes} Eléonore Duse, Sarah Bernhardt, etc.

On inaugurera prochainement à Paris la statue équestre de Lafayette, œuvre du sculpteur américain P.-W. Bartlett, dont un moulage orne depuis 1900 la cour du Louvre.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTÉUX



Maison Félix **MOMMEN** & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

DESSINS, EAUX-FORTES ET LITHOGRAPHIES

de F. ROPS et CONSTANTIN MEUNIER

(Euvres de Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam,

Verhaeren, Maeterlinck, etc.)

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
== ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE ==	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1885

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32 BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Satire dans la peinture flamande (L. MAETERLINCK). — Chronique littéraire. *Corbeille d'octobre. Fatigue de vivre* (GEORGES RENCY). — L'Association des Écrivains belges. — Le Concert du Conservatoire (H. L.). — Théâtre de la Monnaie. *Reprise de « Siegfried »* (H. L.). — Une édition populaire nationale de la *Belgique*. — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA SATIRE DANS LA PEINTURE FLAMANDE

Les tendances de l'homme à l'ornementation satirique ou grotesque sont générales et remontent à la plus haute antiquité. Nos manuscrits nous en offrent des exemples nombreux et caractéristiques, et cela depuis l'époque la plus reculée.

Comme le dit fort bien M. E. Maunde Tompson (1), qu'y a-t-il de plus tentant que l'intérieur de certaines lettres, de la lettre O, par exemple, où le scribe trouvait un

(1) *The grotesque and the humorous in illuminations of the middle ages. Bibliographica*, VII, p. 309 et suiv.

espace tout désigné pour être complété par des yeux, un nez et une bouche, convertissant ainsi la lettre primitive en un visage joufflu d'un aspect comique ou satirique? Une lettre O empruntée à un manuscrit franc du VII^e siècle (écriture carlovingienne) de la Bibliothèque nationale de Paris nous montre un spécimen fort ancien de ce genre d'ornementation primitive.

Quand les initiales historiées devinrent d'un usage presque général, un champ plus vaste s'offrit à l'imagination fantaisiste de nos enlumineurs. Ce furent d'abord les initiales grossières formées par des animaux divers : oiseaux, quadrupèdes ou poissons, auxquels nos artistes s'empressèrent de donner une apparence plus ou moins satirique. Ce goût primitif fut presque universel, car nous trouvons des initiales de ce genre, presque semblables, non seulement dans les écritures mérovingiennes, mais aussi dans les initiales visigothiques ou lombardes.

Les entrelacs dus à l'influence franque, inventés aux VII^e et VIII^e siècles, donnèrent naissance aux dragons et serpents bizarrement enchevêtrés formant les contorsions et les enroulements les plus grotesques. Les grandes initiales, dont la mode remonte au XI^e et au XII^e siècle, furent formées de combinaisons d'animaux et de feuillages où nos artistes donnèrent un libre cours aux dispositions les plus fantaisistes et les plus extravagantes.

Dans les époques primitives, c'est le grotesque qui prévalut aux dépens du genre satirique proprement dit, rarement employé dans les premières ornementsations. Plus tard, quand la miniature prendra sa place à côté

de l'initiale ornée, avec elle apparaîtra dans les marges de nos manuscrits le genre vraiment satirique, précurseur de l'art de nos maîtres drôles tel qu'il se manifestera dans la peinture flamande jusqu'à la Renaissance et au delà.

C'est au XIII^e siècle que ce dernier genre se développa de la façon la plus brillante. C'est alors que les longues pendeloques et les enroulements, sortant de l'initiale, envahirent les marges des manuscrits, semblant inviter par leur présence les gracieux groupes, les figures les plus variées à venir s'y poser. Les petites niches formées par les enroulements, l'extrémité même de celles-ci semblent des supports tout indiqués pour quelque petit animal : oiseau, lièvre ou écureuil. L'oiseau ou l'écureuil, perché sur une branche, fait naître l'idée de quelque archer qui leur décoche une flèche ; l'animal prend une forme symbolique et satirique. Le singe, notamment, imitant les actions des hommes, sera un sujet intarissable pour nos miniaturistes. Puis nous voyons les figures fantastiques, les sirènes, les bêtes réelles ou imaginaires se mêler à des figures d'hommes, de femmes et de guerriers formant de petits groupes à intentions comiques ou satiriques où nous reconnaitrons souvent un écho de notre histoire, de nos mœurs ou des représentations religieuses du temps.

Aux XIV^e et XV^e siècles, l'ornementation des bordures devient plus compliquée. Le grotesque prend de nouveau une place prépondérante. Le genre satirique s'exagère et sa portée s'alourdit ; l'artiste semble n'avoir qu'un but : amuser et dérider les esprits les plus chagrins. On ne retrouve plus dans les miniatures de cette époque la recherche de la satire spirituelle et fine qui caractérisait les enluminures du XIII^e siècle. Nous voyons retomber les créations burlesques des miniaturistes subséquents dans une trivialité grossière qui rappelle jusqu'à un certain point l'art encore barbare du XII^e siècle.

Les miniatures du XV^e siècle nous intéressent moins, d'ailleurs, car c'est l'époque brillante des premiers peintres de triptyques. Van Eyck débutait déjà par des chefs-d'œuvre qui ne furent pas surpassés. Le tableau de mœurs, si proche du genre satirique, apparaît alors et nous verrons son esprit bien flamand ainsi que l'amour du détail explicatif qui le caractérise se continuer jusqu'à la Renaissance. A cette époque d'engouement général pour les nouvelles formules artistiques venues de l'Italie, Breughel le Vieux, avec l'ancien mode de composition et d'exécution légué par nos grands primitifs, parvint, par des pages d'un caractère réellement flamand et populaire, à enrayer un moment les progrès du « Romanisme » dont l'influence croissante allait altérer l'originalité primitive de nos artistes, entraînés dans l'orbite des grands maîtres italiens.

Le XV^e siècle est aussi l'époque des premiers graveurs

allemands tels que Schoengauer, von Meckene et tant d'autres, connus et inconnus, qui eurent une influence considérable sur les principaux artistes de l'Europe, sans en excepter les nôtres : Jérôme Bosch et Breughel le Vieux.

Henri met de Bles, Joachim de Patinir, Lucas de Leyden, Jan Mandyn, Pierre Huys et P. Aertsen marchent sur les pas de nos grands satiriques, les uns habituellement, les autres quand le goût leur en prend.

Dans la brillante phalange de nos « petits maîtres », David Teniers et ses nombreux imitateurs constituent les derniers représentants de ce genre bien flamand. Mais que nous sommes loin dans leurs œuvres, faites pour le plaisir des yeux, de la satire mordante et moralisatrice qui animait les compositions amusantes de nos artistes médiévaux ! L'inquisition avait passé par nos contrées ; la censure ne permettait plus que les diableries sans portée et les satires anodines dirigées contre les humbles et les paysans, où l'on ne reconnaît plus les gueux héroïques, tannés par le soleil, qu'avait créés Breughel le Vieux.

Nos peintres de kermesses étaient mûrs pour la mode des paysanneries enrubannées d'origine française, dont la vogue devait se généraliser au XVIII^e siècle (1).

L. MAETERLINCK

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Corbeille d'octobre, par VALÈRE GILLE. — **Fatigue de vivre**, par EDMOND PICARD.

Très apprécié dans certains milieux, M. Valère Gille est très discuté dans d'autres. On lui reproche... Mais qu'est-ce, au juste, qu'on lui reproche ? Moins ses défauts d'artiste que son attitude de critique. Plusieurs ne lui pardonneront jamais d'avoir conduit la polémique littéraire dans les sentiers tortueux, comme on dit à la Chambre, où elle change de tenue et prend des allures d'ironie blagueuse et sans respect. On eût aimé de le voir ferme à son poste de combat. On n'a point approuvé ses appareils de guerre, de lancer des éclats de rire au lieu d'arguments.

Des considérations de ce genre — encore qu'on puisse à bon droit y attacher en secret tout le prix qu'elles méritent — n'empêcheront point un critique sérieux de rendre justice aux œuvres de ce poète. Elles se font nombreuses. Elles témoignent d'une vitalité et d'une fécondité qui, en Belgique, terre de marasme, terre de paralysie générale, doivent leur valoir un premier et précieux éloge. Celui qui, chez nous, persiste à écrire passé la trentaine, celui-là est un fort qui braverait impunément les glaces du pôle ou les ardeurs du Sahara.

Mais les œuvres de M. Gille ont d'autres qualités. Et je pense,

(1) Fragment de l'important ouvrage que notre collaborateur M. Louis MAETERLINCK, conservateur au Musée de Gand, fera paraître le 15 février sur le *Genre satirique dans la peinture flamande*.

quoi qu'on en ait dit, que celles-ci se rencontrent toutes à un degré éminent — escortées d'ailleurs de défauts non moins remarquables — dans le joli petit livre qu'il vient de nous donner sous ce titre charmant : *La Corbeille d'octobre* (1).

C'est un dialogue amoureux, présenté sous une forme assez originale. Les poèmes vont trois par trois : l'un, méditation solitaire de l'amant sur son amour, sur le paysage, sur l'aimée; le second, paroles de l'amant à l'amante; le troisième, réponse de celle-ci. L'amant infidèle revient à la maison de son ancien bonheur. L'amante l'y accueille. Mais l'amant souffre à cause de sa trahison. L'amante le console, l'apaise. Ils retrouvent enfin la félicité perdue.

La disposition même du livre nous initie tout de suite à la qualité principale et au principal défaut de M. Valère Gille. C'est un classique. Ce mot est gros de louanges à double-face. Les meilleurs écrivains sont des classiques. Mais les plus mauvais en sont aussi. Et s'il ne peut être question un instant de ranger M. Valère Gille parmi les meilleurs écrivains, il serait également injuste de le reléguer parmi les mauvais. Il nage donc entre deux eaux. Sa qualité de classique rend sa position d'autant plus difficile. Elle le condamne à ne jamais s'élever bien haut. Il nage bien, avec aisance et souplesse. Il ne fait pas de faute. Il atteint le but normalement et déploie une grâce réelle en chacun de ses mouvements. Mais il n'a pas, à la surface, de ces brusques élans qui paraissent donner au corps la force de vaincre l'élément, de marcher comme un dieu sur les vagues de la mer.

Nous sommes habitués, depuis quelques années, à une poésie plus rude, plus fruste, moins ordonnée, mais plus puissante. Nous voulons que les vers soient pareils à ces coups de tam-tam qui, dans les féeries, suscitent tout à coup de nouveaux décors de rêve. Nous croyons qu'il est possible d'allier à ce souci perpétuel d'évocation, à cette plasticité du verbe poétique, un respect absolu des règles. — ces règles fondées sur la physiologie humaine et dont ne s'affranchissent que les fous. Le poète de l'avenir sera un savant doublé d'un artiste. Il faudra qu'il connaisse le monde et que ses œuvres nous en donnent des images plastiques. Il me paraît qu'on a assez chanté l'amour égoïste, le ciel bleu, la beauté des fleurs. Ou, du moins, ces sujets poétiques devront-ils, peut-être, consentir à n'occuper plus que secondairement le lyrisme futur. La science a élargi notre horizon. Les étoiles, ces points d'or, ces clous d'or, ce sont des astres vivants, des mondes remuants d'existences inconnues. La poésie redeviendra ce qu'elle était à l'époque d'Hésiode : une cosmogonie. Quelques poètes, déjà, — Hugo, jadis; Sully-Prudhomme; Haraucourt; Verhaeren, — ont montré qu'elle s'oriente vers ce retour à ses origines, vers ce terme de son évolution.

Avec M. Valère Gille nous sommes loin de cet idéal. Il demeure, lui, dans la tradition moyenne des poètes qui marivaudent à propos de leurs sentiments. Le pire est que ce marivaudage ne cesse jamais d'être personnel. Toute préoccupation d'humanité générale en est exclue. Evidemment, un auteur a bien le droit d'écrire sur les sujets qui lui conviennent le mieux. Mettons donc que mes remarques et mes réflexions n'équivalent qu'à un regret. Je ne pourrai jamais me désaccoutumer de cette manie, quand je lis un livre, de le refaire à ma façon, tel que moi je l'aurais conçu. Autour d'une histoire d'amour, je voudrais faire palpiter

(1) H. Lamertin, éditeur, Bruxelles.

tout l'amour. Dans un paysage, je voudrais faire éclater toute la beauté de la création.

M. Valère Gille se contente de broder sur des thèmes élégants de charmantes dissertations amoureuses. Ses amants sont des raisonneurs dont le rôle est plein de subtilité. Ils parlent de leur amour avec tant de science et de finesse qu'on se surprend à se demander s'ils aiment vraiment. Pourtant, à certains moments on dirait que la passion déborde le moule classique où on l'a coulée. L'amante surtout a des chants qui vibrent d'une contagieuse émotion. Quelques vers, çà et là, partent d'un jet, sonores, superbes, vers de poète, bien rythmés et légers comme des plumes enchantées. Les autres gardent tout le temps une allure correcte, distinguée, très littéraire. Si j'en avais le temps, je relèverais pourtant certaines expressions douteuses où la grammaire aimerait à fourrer ses lunettes. Somme toute, c'est un livre agréable, un tantinet précieux, qui montre M. Valère Gille en pleine possession de son métier — il rime fort bien, — détaché — il faut l'en louer — des petites besognes de miniaturiste où il excellait, mais qu'il était temps d'abandonner; et peut-être — je le souhaite de tout mon cœur — en train de s'éveiller à la conscience de son humanité, à la sensation formidable du monde.

* * *

Cette sensation du monde, M. Picard, en un jour de spleen, s'est plu à nous la montrer qui s'émoissait dans la personne d'un vieux et illustre savant. Et c'est le sujet de son dernier drame : *Fatigue de vivre* (1).

On est toujours un peu embarrassé quand on se voit amené à parler du théâtre de M. Picard. Nul plus que lui n'a exprimé sur cette forme d'art des idées justes, nouvelles, fécondes. On sait assez qu'il s'est constitué défenseur de toutes les tentatives, même et surtout les plus audacieuses, qui s'efforcent de renouveler la littérature dramatique. Or, par une singulière anomalie, lorsque lui-même s'avise d'écrire pour la scène, il allie à l'intéressante nouveauté de ses sujets des procédés tellement romantiques et surannés qu'on en demeure tout déconcerté. Sans doute, le bas métier du vaudevilliste en vogue est une chose haïssable. Sans doute, nous déplorons que beaucoup de fiers talents aient fait, au public des spectacles, d'avalissantes concessions. Mais, enfin, s'il s'agit d'opposer au théâtre dit *parisien* des pièces vraiment artistiques, il ne faudrait pas se contenter d'écrire à la diable des drames à thèse, comme *Jéricho* ou *Fatigue de vivre*. En art, le sujet n'est rien ou presque rien. La beauté d'une œuvre dépend d'autres facteurs, dont le principal est le temps pendant lequel on l'a portée et nourrie en soi. Intéressantes, très intéressantes par leur idée maîtresse, écrites d'un style nerveux, frémissant, coloré, riche à souhait, les pièces de M. Picard ont ce grave défaut d'avoir été conçues et charpentées trop vite. Ce sont de beaux monologues mal cousus ensemble. On voit le fil partout. Il se montre parfois avec une étonnante naïveté.

Dans *Fatigue de vivre* il y a un personnage, le vieux savant. Les autres sont des ombres confuses dont le jeu indécis se comprend à peine. Un médecin toxicologue est là, juste à point pour fournir à la pièce son dénouement. Un fermier n'apparaît que pour prononcer des phrases profondes, des phrases comme les fermiers n'en prononcent point d'ordinaire. Oswald, l'amoureux, est

(1) Bruxelles, Paul Lacomblez, éditeur.

un être falot qui n'a ni nerfs ni sang. Nil Melius, le philosophe nietzschéen, — encore un Nietzschéen! — est grotesque sans être amusant. Quant à Irène, la jeune fille folle de son corps, qui veut malgré tout le monde, malgré lui-même, se donner au vieux savant, elle est factice et déplaisante à l'extrême. Elle est vraie pourtant, d'une vérité relative, calquée sur le modèle de ces méchants petits êtres, compliqués, désorbités, dont un enseignement soi-disant esthétique et féministe a peuplé, depuis quelques années, nos revues d'art et nos salles d'exposition.

Henri Ducius les écrase tous. Celui-là est vivant, intéressant, poignant, parce qu'il reflète une part de M. Picard lui-même. Il sauve la pièce, il lui donne une valeur psychologique immense. Quand il peint, en mots ardents, plastiques, superbes, la misère de son corps, la détresse de son âme, il nous émeut profondément. J'admire avec une joie mélancolique cette fatigue d'un Faust moderne. Ici, nulle invention de sentiments : c'est la vie elle-même qui parle, qui se raconte. Henri Ducius n'est pas un vieillard quelconque, c'est la vieillesse de tout intellectuel, de tout être qui a abusé de la pensée et dont les ressorts mentaux détendus ne le rendent plus capable de réagir contre l'ennui de l'existence quotidienne.

M. Picard ne devrait jamais faire autre chose que se confesser. Lorsqu'il nous livre, avec sa belle sincérité, le résultat de ses expériences personnelles, il se prouve un grand, un très grand écrivain. Au contraire, s'il se mêle de faire parler les autres, il ne s'élève pas au-dessus de la moyenne. Il a trop vécu, d'une vie trop intense, pour avoir eu le temps d'étudier autour de lui les âmes. Il a tous les dons d'un poète lyrique en prose. Il n'a pas ceux d'un créateur.

GEORGES RENCY

L'Association des Écrivains belges.

Les lecteurs de l'*Art moderne* se souviennent de la campagne menée récemment par quelques écrivains dans le but de fonder une association corporative qui leur assurerait des avantages matériels dont ils ont été trop longtemps privés et qui saurait, le cas échéant, prendre la défense de leurs intérêts professionnels.

Ici même la question fut discutée avec autorité et l'Académie libre y consacra une de ses séances publiques.

L'idée est réalisée aujourd'hui; constituée sous la forme coopérative, que les lois de notre pays favorisent grandement, l'*Association des Écrivains belges* aura pour premier but de favoriser la vente et l'édition des œuvres littéraires belges. Elle cherchera, en faisant appel aux souscriptions des amateurs de littérature, à régulariser la vente des livres de nos écrivains, à leur assurer un public constant et à écarter ainsi les difficultés matérielles dont s'entoure chez nous l'édition. Dans bien des cas l'Association pourra, si elle prend le développement qu'espèrent ses fondateurs, se charger elle-même de l'édition de certaines œuvres et les livrer aux libraires, sans que ceux-ci aient désormais à courir des risques pécuniaires qui trop souvent les effraient.

En second lieu, grâce à un accord de l'Association avec la *Mutualité artistique*, les écrivains pourront, dès maintenant, participer à la pension de retraite que cette société assure aux artistes.

Voulant que le plus grand nombre de nos hommes de lettres puissent profiter de ces avantages, l'Association a largement ouvert sa porte à tous; il suffit pour pouvoir y entrer d'avoir publié un volume ou d'avoir fourni pendant deux ans une collaboration littéraire à un journal ou à une revue.

Il est nécessaire que les écrivains répondent nombreux à

l'appel qui leur est adressé par les fondateurs de l'Association. Créée sans esprit de parti ni de coterie, puisque toutes les tendances sont représentées dans son comité, elle doit être une œuvre de solidarité professionnelle à laquelle aucun homme de lettres ne peut rester indifférent et qui pourra leur assurer dans un avenir rapproché une récompense digne de leur talent et de leurs efforts.

Le comité se compose de MM. Octave Maus, président, Robert Sand, secrétaire général, Maurice des Ombiaux, Louis Dumont-Wilden, Yvan Gilkin, Sander Pierron et Gustave Van Zype.

Toutes les demandes d'affiliation et de renseignements sont reçues au secrétariat, 4, rue du Frontispice, à Bruxelles.

Le Concert du Conservatoire.

Il y a deux sortes de concertos. Les uns — dont l'abus qu'on fait aujourd'hui est haïssable — sont des morceaux de musique de vastes dimensions écrits pour un instrument solo avec accompagnement d'orchestre. La symphonie a pour but de « faire valoir » un seul des instruments qui l'exécutent. L'orchestre expose des thèmes que le soliste développe; fréquemment, avant la fin du premier et du dernier mouvement, l'orchestre se tait, pour laisser à l'exécutant la faculté de torturer les moins musicales des cadences. Ce genre asservit souvent le compositeur à l'exécutant, à la virtuosité duquel va surtout l'applaudissement. Inutile de dire que c'est à un virtuose (le violoniste Torelli) qu'on en attribue l'origine.

Mais il est d'autres concertos, plus exactement d'autres *concerti*. Sous cette forme ancienne et trop délaissée, plusieurs instruments ou plusieurs voix exécutent chacun une partie importante; l'histoire de la musique nous enseigne l'évolution des *concertos d'église* (pour plusieurs voix), *concertos de chambre* et *concerti grossi* (pour plusieurs instruments).

L'intention de ces œuvres est une intention de beauté. Historiquement, elles constituent un acheminement vers la symphonie moderne, celle de Beethoven, qui confie au moindre instrument d'orchestre une partie principale, et dans laquelle chacun concourt, suivant l'étendue de ses ressources, son timbre, son expression, à traduire l'émotion du musicien créateur d'art. Les *concerti* des XVII^e et XVIII^e siècles furent, comme genre, un progrès admirable. Le concerto de nos jours est un détestable amoindrissement.

Le XVIII^e siècle ne put apprécier Jean-Sébastien Bach, dont l'œuvre ne fut progressivement imprimée et répandue que cent ans plus tard. La *Bach-Gesellschaft*, les *Bach-Vereine* ont surtout contribué, par de magistrales éditions critiques, à la complète révélation du plus grand des penseurs-musiciens. Il faut être reconnaissant envers M. Gevaert d'associer sa haute science à ce prosélytisme. L'exhumation du Concerto avec trompette solo, tant réussie l'an dernier, celle de ce Concerto pour violon, trois hautbois, deux cors et basson sont d'un merveilleux enseignement. Qui ne demanderait à les réentendre, — notamment ce douloureux *adagio*, d'une peine si haute, si tendre?

Un programme dont Bach avait signé le morceau d'ouverture, ne pouvait demander son principal attrait qu'à Beethoven ou Wagner. C'est la *Neuvième Symphonie* sur laquelle s'est fixé le choix du directeur du Conservatoire, cette énorme *Neuvième* qui est, avec *Parsifal*, la plus intense et la plus puissante expression musicale du XIX^e siècle. On sait comment M. Gevaert comprend la symphonie avec chœurs; pourtant l'imprévu de ses mouvements inexplicablement ralentis surprend toujours davantage la quasi unanimité de son public. Le *presto* intercalé dans le *scherzo* a été exécuté, cette fois, dans une allure exactement de moitié moins rapide que ne l'indiquent toutes les éditions, que ne le comprennent tous les *capellmeister*. Ces alourdissements, ces retards, ces « allongements » restent pour tous des mystères profonds.

H. L.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Siegfried ».

Cette radieuse reprise, pleine d'entrain et riche en succès, ne peut être pour nous qu'une agréable occasion de constater, une fois de plus, la vive, l'intelligente activité de la direction de notre théâtre d'opéra. Ce n'est pas aux lecteurs de l'*Art moderne* qu'il convient de resserrer l'affabulation détaillée de cette géniale et joyeuse étude de jeunesse, d'héroïsme et d'amoureux épanouissement, comme l'ont fait, peut-être impertinemment, plusieurs quotidiens. Bien qu'étant d'action la moins variée, *Siegfried* est le plus directement compréhensible des quatre épisodes de la Tétralogie; et les Bruxellois connaissent assez le cycle entier pour en comprendre les scènes d'ordre général, telles que celles de Wotan et d'Erda, qui, rattachent aux précédentes cette troisième journée.

M. Dalmorès était curieusement attendu dans un rôle que l'on eût pu craindre trop spontané, trop enfantin, trop « clair » pour sa voix plutôt pénétrante et son style posé. Sa composition est intelligente et ingénieuse. Peut-être lui demande-t-on plus de vivacité simple et moins de saccades. La difficulté de l'effort justifie, du reste, une nuance de nervosité, et les progrès dont témoignent chaque création du jeune artiste sont suivies avec grand intérêt par la sympathie publique. M^{lle} Paquot, M. Albers furent, respectivement, interprètes chaleureuse et respectueuse. Mais quelle mouche a donc piqué Sylvain Dupuis pour vouloir mener en train de poste la scène de la Forge, page de puissance et de carrure? C'est une défiguration! Dupuis a pourtant entendu, plusieurs fois, l'œuvre en Allemagne. Comment justifier ce rythme haletant, cette précipitation ennemie de toute grandeur? La faute est surprenante, et d'autant plus déplaisante que tout le reste est vraiment si bien, si compréhensif, si chaud.

H. L.

Une Edition populaire nationale de la « Belgique ».

Un grand éditeur bruxellois voulant participer à l'hommage qui va être bientôt rendu à Camille Lemonnier, a entrepris de faire une édition nouvelle de la *Belgique*. Le prix élevé de l'édition publiée par la maison Hachette avait forcément limité la diffusion de ce livre, vrai monument élevé à la louange de la patrie.

L'éditeur Castaigne, en mettant l'ouvrage à la portée de tout le monde, fait donc une œuvre méritoire et vraiment nationale.

La *Belgique* sera publiée en fascicules de seize pages qui paraîtront de semaine en semaine. Ces fascicules seront au nombre de cinquante et formeront, complets, une publication de six cents pages. C'est en mars que paraîtra le premier fascicule. Un événement, heureux par la force des coïncidences, va donc présider à la réapparition du poème dont, peut-être, on ne trouverait pas l'équivalent ailleurs. L'édition, d'un prix accessible à tous, n'en sera pas moins publiée dans d'exceptionnelles conditions de luxe et comprendra, outre toutes les gravures déjà publiées dans l'édition Hachette, un surcroît considérable de planches nouvelles.

Camille Lemonnier, désirant donner à son livre un caractère définitif, achève en ce moment de revoir son texte, le modifiant et le mettant à jour...

C'est bien là le couronnement d'une carrière admirable entre toutes.

Avec tout ce que la Belgique compte d'amis sincères de l'Art, des Lettres et de la Patrie, nous remercions l'éditeur pour sa belle initiative et saluons à l'avance l'apparition de l'édition nouvelle à l'heure même où celui qui fut l'éveilleur du sentiment littéraire chez nous, aura, vivant, son apothéose.

V.

Memento des Expositions.

ANVERS. — Société d'encouragement des *Beaux-Arts*. Exposition d'aquarelles, pastels, gravures, eaux-fortes, dessins, etc. (Ancien Musée), 13 avril-10 mai. Délais : demandes d'admission, 19 mars; œuvres, 25 mars. Quatre œuvres au plus par exposant. Gratuité de transport en Belgique seulement. Commission : 5 p. c. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (Musée royal de peinture). Fin février-fin mars. Par invitation. Direction : *Rue du Berger, 27, Bruxelles*.

CANNES. — Association des *Beaux-Arts*. 10 mars-15 avril (Hôtel de ville). Renseignements : 1, rue d'Oran, Cannes (Alpes maritimes).

LYON. — Société lyonnaise des *Beaux-Arts*. 27 février-26 avril. Délais d'envoi : 31 janvier-3 février. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *Secrétariat, rue de l'Hôpital, 6, Lyon*.

PARIS. — Union des femmes peintres et sculpteurs. 13 février-12 mars. Renseignements : M^{me} la duchesse d'Uzès, présidente.

Id. — Société des Artistes français. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs Elysées. Entrée : avenue Alexandre III). 1^{er} mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars et pour les H. C. jusqu'au 3 avril; *dessins, aquarelles, etc.*, 15 et 16 mars; *sculpture, gravure en médailles, etc.*, 13-15 avril; *bustes, médaillons, etc.*, 1^{er} et 2 avril; *œuvres d'art*, 16 et 17 avril; *architecture*, 4 et 5 avril; *gravure et lithographie*, 3 et 4 avril; *arts décoratifs*, 14 et 15 avril.

Id. — Société nationale des *Beaux-Arts*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Elysées. Entrée : avenue d'Antin). 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 9-11 mars; *sculpture, architecture, objets d'art*, 19-21 mars. Associés des sections de peinture et de gravure, 26 et 27 mars; id. des trois autres sections, 30 et 31 mars. Pour les sociétaires, le délai est prorogé jusqu'au 1^{er} et 2 avril (peintres et graveurs) et jusqu'au 3 et 4 avril (sculpteurs, architectes, artisans d'art).

Id. — Salon des *Indépendants* (Serres du Cours-la-Reine). 1^{er} mars-30 avril. Renseignements : M. Boisgontier, trésorier, 3, rue Clotaire, Paris.

VENISE. — Exposition internationale des *Beaux-Arts*. 22 avril-31 octobre 1903. Délais d'envoi : 15-31 mars. Commission sur les ventes : 40 p. e. Renseignements : M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia.

Nous sommes obligés, faute d'espace, de remettre à huitaine la *Chronique artistique* de M. OCTAVE MAUS. Au prochain numéro, également, une étude sur le « d'Indysme » par M. L. DE LA LAURENCIE.

La Semaine Artistique

Du 8 au 14 février.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Exposition du Cercle Pour l'Art.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. et M^{me} R. WYTSMAN.

Dimanche 8. — 2 h. Troisième concert populaire. Soliste : HENRI MARTEAU. (Théâtre de la Monnaie.) — 3 h. Concert au profit du monument JOSEPH DUPONT. (Bruxelles-Attractions, Marché de la Madeleine.)

Lundi 9. — 8 h. 1/2. Quatrième séance du Quatuor SCHÖRG. Fondation Beethoven. (Ecole allemande, 21, rue des Minimes.)

Mardi 10. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/4. Conférence-lecture de M. CHOMÉ : *Le Bal* de Regnard. (Conservatoire.) — 4 h. 1/2. Histoire du Chant par M^{lle} J. BATHORI et M. E. ENGEL : *R. Schumann*. (Salle Kevers.) — 8 h. 1/2. Conférence de M. CÉLESTIN DEMBLON : *Rabelais*. (Maison du Peuple.)

Mercredi 11. — 2 h. 1/2. Conférence de M. BRUNETIÈRE : *La Fonction et le rôle de la critique*. (Matinées littéraires, salle Erard.) — 8 h. 1/2. Conférence de M. L. VAN NRECK : *La Guerre de 1870-1871*. Projections lumineuses. (Comité belge de la Croix-Verte française, salle de Bériot.) — 8 h. 1/2. Première séance CÉSAR THOMSON. (Conservatoire.)

Jeudi 12. — 2 h. Conférence de M^{lle} JUDITH CLADEL : *Calderon*. Représentation de *l'Alcade de Zalamea*. (Théâtre du Parc.) — 2 h. Ouverture de l'exposition J. IMPENS et L. FRANK. (Galerie royale.) — 8 h. Première d'*Yvette*. (Théâtre Molière.)

Vendredi 13. — 8 h. 1/2. Conférence de M. BRUNETIÈRE. (Cercle Union et Travail, rue de l'Équateur.)

Samedi 14. — 2 h. Répétition générale du troisième concert Ysaye, sous la direction de FÉLIX MOTTL. Soliste : M^{lle} J. PAQUOT. — 7 h. 1/2. Reprise des *Huguenots* au bénéfice de la Société mutualiste *Le Personnel du théâtre de la Monnaie*. (Théâtre de la Monnaie.)

PETITE CHRONIQUE

M. G. Devreese, auquel d'intéressants travaux ont donné une place prépondérante, parmi les artistes de la Médaille, vient d'accroître la série, déjà considérable, de ses jetons et insignes d'une œuvre nouvelle, l'une des plus jolies qu'il ait burinées. C'est une petite médaille dont l'avers porte un charmant profil d'enfant et le revers une branche de lys avec cette inscription : *Vita flos juventus*. La composition est d'une sobriété de bon goût et la technique du graveur, qui tend de plus en plus à la synthèse, affirme un progrès décisif.

L'artiste exposera au prochain Salon de la *Libre Esthétique* l'ensemble de son œuvre de médailleur. Il sera intéressant de suivre, d'étape en étape, la marche ascendante qu'il a suivie.

Parmi les artistes invités cette année à prendre part au Salon de la *Libre Esthétique* on cite, pour la Belgique : MM. A. Baertsoen, Van Rysselberghe, Georges Lemmen, W. Degouve de Nuncques, Georges Morren, H. Huklenbrok, Georges Le Brun, Maurice Pirene, R. de Bruycker, A. de Laet, F. Beauck, Paul Du Bois, V. Rousseau, G. Minne, G. Devreese, G. Combaz, M^{me} J. Massin, etc.; pour la France, outre MM. Albert Besnard et Henri Martin, qui exposeront un ensemble d'œuvres important, MM. J.-E. Blanche, E. Moreau-Nélaton, Maurice Denis, M. Maufra, Albert André, Maxime Dethomas, Henri Lebasque, P. de Lapparent, Louis Valtat, Pierre Laprade, Louis Paviot, les sculpteurs A. Charpentier, E. Bourdelle, Fix-Masseau, Ch. Dufresne, A. Maillol, Ch. Rivaud. L'Angleterre aura comme représentants MM. Austen-Brown, Mark Fisher, D.-G. Mac Coll, Alex. Fisher; l'Allemagne, MM. Georges Sauter, P. Baum, Max Stremel; la Hollande, MM. J.-G. Drydorff et Dirk Nyland; l'Espagne, MM. Rusinol, Nonell Monturiol et Pablo Roig; la Norvège, M. F. Thaulow; la Russie, le prince Troubetzkoy.

Un grand nombre de ces cinquante artistes, choisis dans les diverses tendances de l'art d'aujourd'hui, n'ayant jamais exposé en Belgique, le Salon de 1903 offrira un spécial intérêt « d'inédit ».

La deuxième représentation de *Siegfried*, donnée vendredi devant une salle comble, abonnement suspendu, a confirmé l'éclatant succès de la première. Malgré la longueur du spectacle, le public a suivi avec une attention passionnée les émouvantes péripéties du drame et, après chaque acte, rappelé à trois et quatre reprises les interprètes. La beauté et la puissance d'un art jadis incompris et contesté a définitivement triomphé de toutes les résistances. C'est demain, lundi, qu'aura lieu la troisième représentation.

D'autre part, le public accueille de plus en plus favorablement *l'Etranger*, dont la septième représentation, donnée jeudi dernier, avait réuni un nombreux auditoire. M. Vincent d'Indy, qui

assistait à la représentation en compagnie de M^{me} Chausson et du peintre Lerolle, a vivement félicité ses interprètes et M. Sylvain Dupuis du niveau d'art auquel ils maintiennent l'exécution. La prochaine représentation de *l'Etranger* est fixée à vendredi prochain.

Les répétitions d'ensemble de *Jean Michel*, le drame lyrique inédit de M. Albert Dupuis, ont commencé la semaine dernière en présence de l'auteur. On répète également le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson dont les décors, des plus importants, sont sur le chantier. M^{me} Chausson a eu plusieurs entrevues avec les décorateurs, M. Dubosq et M^m. Devis et Lynen, qui lui en ont soumis des maquettes qu'elle a approuvées. Elle s'est également occupée avec les directeurs de la confection des costumes, qui seront exécutés par la maison Lagye, d'après les documents historiques patiemment réunis pour arriver à une reconstitution fidèle de la période légendaire de la Table ronde.

A la demande générale et vu l'affluence du public, la direction du théâtre Molière s'est vu forcée de prolonger jusqu'à mercredi les représentations de *Résurrection*.

Jeudi 12 février, première représentation d'*Yvette*, comédie en cinq actes et un prologue de P. Berton tirée de la nouvelle célèbre de Guy de Maupassant, le grand succès du théâtre du Vaudeville de Paris.

La Tournée française de *Monna-Vanna* (actuellement au répertoire de cent vingt-cinq théâtres allemands) en Allemagne, Autriche-Hongrie, Pologne et Roumanie a été pour M^{me} Georgette Leblanc un perpétuel et éclatant triomphe. Partout, on a fait à la principale interprète du drame de Maeterlinck des ovations sans fin. Le succès de ce voyage a été tel que l'impresario, M. Schürmann, qui d'abord comptait ne donner que dix représentations, a été obligé de prolonger indéfiniment la tournée. La presse allemande et autrichienne est unanime à mettre M^{me} Leblanc au premier rang des grandes actrices européennes. M. Albert Darmont, dans le rôle de Prinzivalle, a justement partagé les triomphes de sa partenaire. Il est regrettable que les autres rôles, surtout celui de Guido, soient médiocrement tenus. Quant à *Monna-Vanna*, elle est en ce moment la pièce la plus populaire que l'Allemagne ait connue depuis plus de vingt ans. On trouve à Berlin, à Dresde, à Hambourg, à Munich des cigares, des cigarettes, des mouchoirs, des faux cols, jusqu'à des parapluies *Monna-Vanna*!

Les *Flaieurs* de Charles Van Lerberghe, traduits en allemand par M. Martersteig, seront très prochainement représentés à Berlin.

Le banquet qui couronnera la série des manifestations organisées en l'honneur de Camille Lemonnier aura lieu le dimanche 8 mars. Le comité souhaite que les dames y participent également.

La souscription est fixée à 10 francs, vins non compris. On est prié d'adresser les adhésions le plus tôt possible : 28, rue du Lac, Bruxelles.

Schaerbeek se prépare à honorer avec éclat la mémoire d'ALFRED VERWÉ, l'un de ses peintres les plus célèbres. A l'occasion de l'inauguration du monument commémoratif en voie d'achèvement, l'administration communale a décidé l'organisation d'une grande fête de caractère artistique et populaire à laquelle sont conviés le Prince et la Princesse Albert, les artistes peintres et sculpteurs étrangers et Belges.

Le programme se composera, entre autres, de l'audition d'une scène lyrique, poème de M. L. Solvay, composition chorale et orchestrale de M. Henri Weyts, directeur de la *Réunion Chorale*, et de *Philippe Van Artevelde*, par Alfred Tilman.

La *Réunion Chorale*, chargée de l'exécution de ces œuvres, fait appel aux chanteurs amateurs qui désirent contribuer à la réussite de cette solennité. Elle les prie d'adresser les adhésions au président honoraire de la Société, 54, rue des Ailes, à Schaerbeek.

Le troisième concert populaire aura lieu aujourd'hui, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Henri Marteau, qui jouera le Concerto pour violon et orchestre de Jacques-Dalcroze (première exécution), *Rêverie et Caprice* de Berlioz et *Sinfonie*

Satz de Bach. M. Sylvain Dupuis dirigera, outre l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, les œuvres de musique moderne suivantes : *Lénore*, poème symphonique de Duparc; *Le Cygne de Tuonela*, poème symphonique de J. Sibélius (première exécution); *Marche nuptiale* de Tinel (première exécution).

Le concert qui sera donné aujourd'hui à 3 heures, au Marché de la Madeleine, au profit de l'œuvre du monument Joseph Dupont, promet d'offrir un intérêt exceptionnel.

Grâce à l'autorisation gracieusement accordée par les directeurs de la Monnaie, on entendra à cette matinée M^{mes} Réville, Brass, Tourjane, Sérénio. Dratz-Barat, Dalmée et M. Viaud. En outre, MM. Marchot, violoniste, Jacob, violoncelliste, F. Pardon, organiste, M^{lle} Simar, harpiste, et l'excellente musique des grenadiers seront au programme. La composition de celui-ci sera à la hauteur de ces remarquables interprètes.

Le troisième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain à la Monnaie sous la direction de M. Félix Mottl et avec le concours de M^{lle} Jane Paquet, du théâtre royal de la Monnaie. Programme : 1. Symphonie en ut majeur (*Jupiter*) de Mozart; 2. Air de *Fidélité*; 3. Symphonie en la n° 7 de Beethoven; 4. Overture du *Vaisseau fantôme*.

M^{lle} H. Eggermont, pianiste, donnera un concert à la Grande-Harmonie le mardi 17 courant, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de MM. N. Laoureux, violoniste, M. Delfosse, violoncelliste, et de Sauvejunte, du théâtre de la Monnaie.

C'est jeudi prochain que s'ouvrira à la Galerie royale, 198, rue Royale, l'exposition des tableaux de MM. Josse Impens et Lucien Frank.

Sur l'initiative du comité du Cercle artistique et littéraire de Gand un banquet sera offert le 22 février, à 6 heures, à l'hôtel de la Poste, à M. Jean Delvin, pour fêter sa nomination de directeur de l'Académie, ainsi qu'à M. L. Tytgadt, ancien directeur, et à M. Ch. Callebaut, ancien trésorier. Les adhésions sont reçues jusqu'au 12 courant chez M. E. Dopchie, 76, boulevard des Hospices, Gand.

Le prince Edmond de Polignac était, en même temps qu'un grand seigneur, un compositeur qui, nourri d'une forte éducation classique, avait franchi depuis longtemps les limites qui séparent un talent d'amateur d'une sérieuse technique professionnelle. En mémoire de ce musicien demeuré jusqu'à sa mort enthousiaste

d'art, passionnément épris de belles œuvres et chez qui la vieillesse n'altéra point la fraîcheur d'impression dont témoignent ses premiers essais, un grand concert consacré en partie à ses compositions symphoniques et vocales aura lieu à Londres le 11 juin prochain. M. Vincent d'Indy en a accepté la direction. Les chœurs seront chantés par les *Chanteurs de Saint-Gervais*. Cette intéressante audition sera complétée par l'exécution de la Symphonie sur un thème montagnard français, de Vincent d'Indy, qui n'a, jusqu'ici, pas franchi le détroit. C'est M^{me} Blanche Selva qui interprétera la partie de piano.

Le lendemain, M. d'Indy dirigera un concert consacré à l'ancienne musique française.

Sous le titre *A travers cinq siècles de gravures (1350-1903)*, M. GUSTAVE BOURCARD, membre d'honneur de la Société des Peintres-Graveurs français et de la Société des Peintres lithographes, met en souscription un volume d'environ 600 pages, sur papier d'Arches, scrupuleusement tiré à 250 exemplaires numérotés à la presse, qui contiendra, triés avec compétence, les reproductions des plus belles estampes des maîtres de toutes les écoles et de tous les temps, avec tous les renseignements propres à intéresser l'amateur : index bibliographique, aperçu des ventes célèbres, prix d'adjudication, memento des cabinets d'estampes publics et privés, des marchands et collectionneurs, etc., etc.

Le prix de souscription (jusqu'au 25 mars prochain) est fixé à 60 francs. L'ouvrage paraîtra en novembre chez M. Dugas, éditeur, 5, quai Cassard, Nantes (Loire inférieure).

Le *Journal de Débats* relève dans le dernier roman de M. Georges Ohnet, *La Marche à l'amour*, une divertissante anecdotte.

A la page 58, Annine, l'héroïne du livre, aperçoit le héros, M. de Preigne, assis à l'orchestre de l'Opéra pendant une représentation de *Siegfried*. Cette présence l'intrigue. Que vient faire ici M. de Preigne? Annine sait, à n'en pas douter, que le jeune homme déteste la musique. Et son amour s'inquiète : « Est-ce que, se dit-elle, IL SERAIT EN CE MOMENT DANS LE CORPS DE BALLET? »

Si M. de Preigne attendait en effet le ballet de *Siegfried*, le temps a dû lui paraître long. Ainsi, après la « première » de cet ouvrage au théâtre de Rouen, un critique parisien, retenu sans doute dans la capitale par ses occupations, félicitait les CHŒURS d'avoir très bien marché!

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒLÉUX**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)		
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —		
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤	■
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤	■
■	Abonnement annuel Frs. 20.-	■
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS		

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUEBON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le « d'Indysme » (L. DE LA LAURENCIE). — Chronique artistique. Pour *l'Art*. M. et Mme Wytsman (OCTAVE MAUS). — Au Cercle artistique (G. R.). — Une Querelle archéologique (L. ABRV). — A propos de « Siegfried » (O. M.). — Le Concert populaire (H. L.). — Le Quatuor Schörg (O. M.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCRESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE « D'INDYSME »

Nous en demandons pardon aux lecteurs de *l'Art moderne*, mais le mot est lâché et nous le lâchons parce que nous le croyons nécessaire et exprimant un nouveau type de mentalité. Tant que les tendances de l'enseignement et de l'œuvre musical de Vincent d'Indy ne furent célébrées que par des amis de la *Schola*, l'origine de tels témoignages pouvait en laisser suspecter l'impartialité. Il leur fallait la consécration d'esprits indépendants ou même hostiles. Or, voici qu'un des musicographes les plus distingués de ce temps, mais dont les idées esthétiques se séparent sur nombre de points

de celles de Vincent d'Indy, M. Romain Rolland, vient, en un magistral article publié par la *Revue de Paris*, de tracer du « d'Indysme » un portrait d'une rare perfection.

Avec une perspicacité que ne rebute aucun problème, avec une vigueur de pénétration qui sait soulever le voile des apparences et creuser jusqu'au tuf sensible et vivant de la pensée, M. Romain Rolland s'efforce victorieusement de dégager les caractéristiques de l'auteur de *l'Étranger*. Il les fixe dans la Foi et dans l'Action, et il nous semble qu'on ne peut tomber plus juste.

C'est la foi qui pénètre en effet de sa ferveur passionnée toute l'esthétique du maître français, et cela par deux canaux différents, par le sentiment religieux et par la croyance indomptable en la vertu morale de l'Art, pendant que l'Action fait de Vincent d'Indy le plus ardent propagandiste des œuvres de Beauté et le type accompli de l'éducateur entraîné par une irrésistible vocation. La Foi qui n'agit pas n'est point une Foi sincère; on n'a garde de méconnaître ce précepte rue Saint-Jacques.

Au premier abord le « d'Indysme » se dresse comme une sorte de « burg » savamment construit, quelque peu agressif, d'aspect catégorique et tranchant. Faut-il s'en étonner lorsque nous voyons, de nos jours, les diverses catégories d'esprits se fortifier derrière le rempart de leurs Crédos? Il y a une littérature rationaliste, une littérature chrétienne et une littérature socialiste; d'aucuns prétendent même connaître une littérature sémite. Chacun s'emmure dans sa Foi, dans son dogme, élève la muraille qui le sépare du voisin. On oppose triompha-

lement autorité à autorité et on s'imagine très naïvement avoir servi la cause du progrès en baptisant de noms nouveaux l'éternel postulat.

Il nous semble que, dans cette universelle prise d'armes, les questions de forme et surtout les questions de mots priment les questions doctrinales. Combattre une autorité quelconque par une autre, c'est proprement jouer sur les mots, car l'autorité ne se conçoit que comme l'assurance qui couvre une vérité approximative, comme une sorte de crédit accordé à une vérité qui n'est pas très sûre d'elle-même. L'évidence n'a, en effet, nul besoin du patronage de l'autorité.

Rien de surprenant donc que le « d'Indysme » se proclame avec une intransigeance qui étonne ce qui reste d'esprits libéraux et de dilettanti. Le libéralisme en art aussi bien qu'en politique devient une chose surannée et désuète, car le courant incline aux opinions tranchées et nettes, voire torrentielles et tapageuses, et se détourne des compromis bénisseurs et amphibies.

Selon M. Rolland, l'esthétique de Vincent d'Indy, dont le *Cours de composition musicale* donne une si suggestive et si claire image, témoigne d'une science vivante et d'un esprit gothique. Prenons acte du compliment et examinons la valeur du reproche. Ne s'appliquerait-il pas bien plutôt à la forme sous laquelle la doctrine d'Indyste est présentée qu'à l'essence même de cette doctrine? C'est ce que nous voudrions essayer de montrer.

Deux principes dominent l'œuvre théorique du maître de la *Schola*. L'art se libère par le sentiment religieux sur lequel il se fonde, et il possède un seul but, but moral qui consiste à enseigner.

Tel nous apparaît le ciment qui relie les diverses parties du « bloc » d'Indyste. A tout prendre, la formule qui fonde l'Art sur la Religion n'a rien de spécialement réactionnaire. Religion et art ne se proposent-ils point tous les deux la recherche et le culte de l'Idéal? En dernière analyse, les deux idées semblent connexes pour ne pas dire identiques, plutôt que dépendantes l'une de l'autre par une relation de cause à effet. Elles correspondent à la satisfaction du même besoin irrésistible et profond de l'âme humaine. Aussi Religion et Art multiplient-ils leurs contacts et leurs ressemblances; on les voit, tous deux, ériger des dogmes, des canons, passer alternativement par des phases classiques et romantiques. Dans une certaine mesure, l'état normal de la Religion est celui d'un Art classique, tandis que tout Romantisme s'apparente avec une Réforme ou une Hérésie. L'Art se laïcise en même temps que l'Idéal.

D'abord utilitaire et pratique, il atteint à une liberté et une indépendance progressives à mesure que la vie sociale mieux organisée laisse à l'activité humaine plus de temps pour la « Queste » de la Beauté. L'Idéal avec son unique face religieuse suffit alors aux préoccupa-

tions esthétiques. Un critique aussi averti qu'ingénieux, M. Louis Laloy, rapproche à cet égard les conceptions de Vincent d'Indy de celle d'Alfred de Vigny, « nourri, lui aussi, de l'Écriture à laquelle il demande ses plus beaux symboles ».

On ne saurait, du reste, ne pas être frappé de l'influence que l'ouvrage d'Emile Mâle, *L'Art religieux au XIII^e siècle*, a exercée sur l'esprit du compositeur et de l'esthéticien français. Sans doute, Vincent d'Indy se trouvait naturellement et de par la construction même de son esprit en communion d'idées avec le savant et subtil iconographe; mais la lecture approfondie qu'il a faite du livre de celui-ci se reflète indiscutablement sur son œuvre personnelle dont elle a, en quelque sorte, dirigé la germination. Imprégné et comme saturé d'admiration pour les artistes du moyen âge, le *Cours de composition musicale* se déroule avec la même allure méthodique, systématique et doctrinaire que celle qui caractérise le monument élevé par M. Mâle à la glorification de nos imagiers du XIII^e siècle. Vincent d'Indy, fut-il spirituellement dit, est le Royer-Collard de la musique.

Avec Emile Mâle, il déclare que le but de l'art est d'enseigner, parce que tout l'art de la belle Renaissance chrétienne se résume en une pédagogie des choses. Voyez Vincent de Beauvais (serait-ce que le prénom est fatidique?) et ses quatre « Miroirs » : Miroir de la science, Miroir de la nature, Miroir moral et Miroir historique. La somme des connaissances humaines s'exteriorise sous forme d'art décoratif, et parle à la foule par la bouche de personnages symboliques, ou se traduit en emblèmes expressifs.

On pourrait peut-être se demander tout d'abord si l'art a un but. Il y a quelques années le principe de finalité semblait définitivement rayé des conceptions scientifiques. Nombre de penseurs, et parmi eux Maeterlinck, professent à l'endroit de l'idée de fin un scepticisme non déguisé. Mais voilà que, nouveau Phénix, le principe de finalité ressuscite et reprend sa place dans les discussions des philosophes professionnels, ainsi que le prouve un récent écrit de M. Richet. La sélection seule demeure insuffisante à donner la clef des phénomènes, et partout dans la nature s'affirme une loi mystérieuse et directrice qui oriente sans cesse l'effort de la vie vers un stade plus rapproché de la perfection et de la liberté. Ainsi donc, le « gothisme » des causes finales se teinte de la plus vivante actualité.

Cela posé, que dire du but pédagogique de l'Art, sinon qu'il appartient à une conception que tout le monde proclame de nos jours? Nous n'entendons parler que d'Art social, que d'enseignement des masses par la mise en rapport de l'âme populaire et de la beauté. Le peuple, s'écrie M. Octave Mirbeau, a, lui aussi, droit à la beauté. La Belgique, sur ce terrain, a pris une réelle avance;

l'extension et la démocratisation de ce qu'on appelle l'Art décoratif n'ont pas d'autre objet, et le précepte gothique se trouve être plus à la mode que jamais.

De même, la nécessité de « l'Art à sa place », autre formule d'Indyste, s'impose même à d'anciens adeptes de la théorie disqualifiée de « l'Art pour l'Art ». Elle consolide la base de l'ensemble un peu instable qui a reçu le nom de *modern style* ; elle se dévoile dans le choix judicieux des matériaux et dans leur adaptation aux fonctions les mieux appropriées à leur nature et à leurs caractères spécifiques. Elle se relie ainsi à la finalité par le souci constant d'ajuster les moyens au but à atteindre, même dans les choses les plus simples. Et ces choses se laissent voir comme appartenant à un ensemble lié, où tout se classe et se rangé suivant sa destination propre et où les moindres détails sont le fruit d'une universelle collaboration. Architectes, peintres et sculpteurs professent ainsi une sorte de « d'Indysme » inconscient. Horta et Hankar construisent selon cette dogmatique néo-gothique. Ce sont des lieder populaires et des chansons de métier que Constantin Meunier modèle en bas-reliefs puissants et sobres. Les néo-impressionnistes, les luministes, les naturalistes, Signac, Luce, Théo Van Rysselberghe, Vuillard, Maurice Denis, Sérurier, Vallotton sont des « d'Indystes » en peinture ; ils ont la notion de « l'Art à sa place », de la situation exacte des choses dans l'ambiance nécessaire ; ils font appel aux deux grandes forces qui s'appellent l'âme populaire et l'idéalisme médiéval et, sous leur modernisme aigu, se cache l'harmonieuse alliance préconisée par le maître de la *Schola*.

Sans doute, et à cet égard la critique paraît justifiée, Vincent d'Indy affiche une manière de mépris hautain pour l'antiquité. Il ne serait pas éloigné de la trouver inexpressive. Entre deux anthropomorphismes, il a choisi celui qui lui paraissait le plus humain et ses sympathies l'ont conduit vers le moyen-âge. Ce classique, cet amoureux de la forme réelle, précise, soigneusement économe, ne goûte pas outre mesure l'équilibre serein de la beauté hellénique, et son indifférence à cet égard l'entraîne à une excessive sévérité pour la Renaissance. Peut-être, convient-il d'en accuser l'esprit français que « l'impérieux besoin de clarté » incite trop souvent au jacobinisme, à la simplification à outrance, sans se douter que la plupart du temps simplification est synonyme de déformation. La contradiction se montre d'autant plus flagrante que le « d'Indysme » considère la musique comme une architecture en mouvement, et s'attache minutieusement à l'étude des formes « en soi », à leur agencement et à leur distribution.

D'un autre côté, il lui assigne comme seule et unique fonction l'expression (entendez par là la traduction des sentiments de l'âme humaine), autre intransigeance qui

soulève des protestations dans le camp des partisans du « Beau musical en soi », du divin jeu des formes sonores. Ici, il ne faut pas jouer sur les mots. Tout art est anthropomorphique ; le jeu n'est qu'une pantomime et exprime toujours quelque chose de nous. On ne pense pas en musique, pas plus qu'on ne raisonne, mais on construit, et construire c'est exprimer. L'anthropomorphisme artistique s'atténue au fur et à mesure que notre sensibilité et notre intelligence multiplient leurs relations avec les choses.

M. Romain Rolland a marqué la doctrine et l'œuvre de l'auteur de *l'Etranger* d'un trait sûr en signalant la puissance d'organisation et la volonté robuste dont elles apportent la preuve. Organisateur et assimilateur, le « d'Indysme » forme une synthèse de haut style. Au milieu d'influences contradictoires, il arrange, classe, atténue, met au point, mais n'élimine rien d'essentiel. Comme fond de tableau, nous trouvons d'abord le christianisme qui fournit les préceptes de direction morale et d'excellents exemples d'expression juste, puis le wagnérisme théorique, celui d'*Opéra et Drame*, avec la doctrine de la double origine de la musique, parole chantée et geste, puis l'évolutionnisme ; mais un évolutionnisme providentiel marquant le cheminement parallèle des arts, l'existence « en puissance » des formes futures dans les formes passées, et le passage de la chrysalide au papillon sous l'action des facteurs intellectuels et sociaux, enfin, le naturisme avec le sens descriptif et pittoresque, avec le sentiment de l'atmosphère et de ses réactions sur l'expression intime. A son insu, Vincent d'Indy reçoit les pulsations de la vie contemporaine et synthétise, sous une forme un peu scolastique et abstraite, les idées qui tourbillonnent autour de lui. Tant il est vrai que la valeur objective de l'œuvre d'art se plie, quoi que fasse son auteur, à la psychologie ambiante. Sans adhérer au déterminisme simpliste et arbitraire de Taine, on se trouve obligé de reconnaître que l'œuvre d'art se situe au confluent d'opinions et de velléités sourdes et profondes qui, brusquement, prennent une forme expressive dans une intelligence d'élite. « Rêvant le bonheur de tous les hommes frères, » s'écrie *l'Etranger*. C'est du christianisme sans doute, mais c'est aussi du Jaurès !...

Ainsi donc, l'essence du « d'Indysme » comporte la moëlle des idées maîtresses qui ont déterminé les moments solennels de l'art et reflète, comme malgré elle, les gestes esthétiques et sociaux qui s'accroissent dans le temps présent. La doctrine de l'auteur de *l'Etranger* le consacre vraiment chef d'école ; plus encore que César Franck, chez lequel le sentiment l'emportait sur l'idée, Vincent d'Indy laissera une trace profonde dans l'histoire de la musique française. Qu'importe son doctrinarisme ? Nul système ne nous paraît plus systématique que celui qui n'est pas le nôtre.

Qu'importe que la forme de son enseignement s'embarasse d'apparences « gothiques » si, à travers ces apparences, perce l'éternelle vérité? Après tout, Isidore de Séville, Raban Maur et Bède le Vénérable étaient peut-être des prophètes!

L. DE LA LAURENCIE

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Pour l'Art. — M. et M^{me} Wytzman.

Par leurs proportions — et aussi par les qualités d'art qui s'y affirment — la *Vie sereine* de M. Ciamberlani et les panneaux décoratifs exécutés par M. Fabry pour décorer l'habitation de M. Wolfers dominent le salonnet du Cercle *Pour l'Art*, qui clôt son XI^e exercice par un bilan artistique des plus honorables. Ce sont de nobles efforts, en partie réalisés, vers un idéal d'art monumental trop négligé par les artistes contemporains. Il est vrai que les Médicis n'ont point de descendance en Belgique... Un peintre de nos amis, à qui l'on demandait s'il aimerait d'être décoré, répondit : « Je préfère qu'on me donne à décorer un bout de muraille. » Gouvernement et Mécènes ne sont point prodigues de commandes de ce genre et si la peinture décorative a peu de représentants parmi nous, ce ne sont point les artistes qu'il faut morigéner.

Le coloris un peu étrange, presque acide de M. Fabry habille des compositions symboliques d'un caractère altier, dédaigneux des formules, faites pour plaire aux artistes plus qu'au public, mais auxquelles s'accoutumera celui-ci quand il sentira tout ce qu'elles renferment d'eurythmie et d'expression. L'art de Ciamberlani est moins personnel. Ses grisailles évoquent des noms illustres, encore proches. Elles plaisent néanmoins par la grâce paisible des figures, par l'harmonie calme que dégage une composition bien équilibrée. Vision de poète et de penseur plutôt que de peintre. En des tons volontairement assourdis, presque monochromes, la sensibilité d'une âme d'artiste s'exhale. Les peintres repousseront cette conception immatérielle de la décoration monumentale et lui préféreront les reflets d'une palette sonore et vibrante. Elle marque, quoi qu'il en soit, une réelle aristocratie intellectuelle et des dons de composition non négligeables.

A part ces deux tentatives, *Pour l'Art* ne nous apporte cette année point de surprise. L'intérêt — et aussi l'inconvénient — des expositions de cercles est de ramener à chaque étape nouvelle l'attention sur les mêmes artistes, dont on ne peut que louer l'effort continu. M. Alfred Verhaeren, en ses intérieurs et ses études de fruits et d'accessoires, demeure le somptueux coloriste auquel tous rendent hommage. M. René Janssens poursuit sereinement ses consciencieuses études. Cloîtres, sacristies, chœurs et transepts d'églises lui fournissent d'intéressants motifs de peinture qu'il interprète avec une sincérité sympathique, encore qu'on y souhaiterait plus d'accent et de pénétration. Les marines de M^{me} Lacroix, qui nous reportent aux débuts de l'impressionnisme, au temps fabuleux où Ensor scandalisait les populations par la témérité de sa vision d'art, les portraits au pastel et les paysages étoffés de bestiaux de M. Van den Eeckhoudt, les études flamandes de M. Omer Coppens, d'un faire précis et volontaire, de fort beaux dessins de Firmin Baes, toujours hanté par Frédéric

(sa grande toile, *Les Iles Borromées*, manque d'harmonie), des dessins de Prosper Colmant largement établis, de charmantes et spirituelles illustrations d'Amédée Lynen, qui excelle à peindre des grouillements de foule dans l'archaïque cité d'Yperdamme bâtie sur le rêve et la légende par Eugène Demolder constituent, avec le lot habituel des paysagistes du groupe, un ensemble digne d'intérêt. A défaut d'imprévu, de rénovation et d'initiative audacieuse, ce contingent affirme un labeur persévérant qui justifie le cliché dont la critique se plaint à parer l'association en l'appelant (comme d'ailleurs tous les groupements parallèles) « le Vaillant Cercle ».

Dans la section de sculpture, Victor Rousseau détourne à son profit, par l'élégance et la joliesse de ses petits bronzes, — dont deux spécimens viennent d'être acquis par l'Etat, — par quelques études et un portrait double en ronde bosse, *Frère et Sœur*, l'attention des visiteurs. Si ce n'est pas du meilleur Rousseau, c'est tout au moins du Rousseau, c'est-à-dire l'expression d'un art raffiné, élégant sans mièvrerie, vrai sans brutalité, qui se souvient des maîtres de la Renaissance tout en se gardant de les imiter servilement.

Un monument à feu Alexandre Hannotiau, d'une belle ordonnance de lignes et d'une exécution à la fois souple et ferme, classe M. Pierre Braecke, son auteur, parmi les meilleurs statuaires du Cercle. La figure tombale de M. De Rudder, d'un style sévère, atteste une réelle entente de la plastique monumentale. Des œuvres de MM. Bonquet et Springael complètent le contingent, auquel il convient de rattacher M. Ph. Wolfers qui, indépendamment d'une précieuse collection de bijoux bien composés et d'une merveilleuse exécution, expose une jolie statuette en bronze et deux médaillons.

M^{me} De Rudder demeure sans rivale pour ses panneaux brodés. Sa *Pénélope* lutte d'éclat avec l'étincelant vitrail de M. Thys, *Ars longa*. Les deux œuvres paraissent traversées de soleil...

* *

Cette lumière irradiante, on la retrouve au Cercle artistique où M. et M^{me} Wytzman, unis dans un même et constant labeur, engrangent les dernières moissons. Là, tout est joie et clarté. La palette de l'un et de l'autre de ces probes artistes s'est complètement dépouillée des tons fuligineux qui obscurcissent tant de paysages contemporains. Elle exprime à merveille les sourires du printemps, l'éclat claironnant de l'été, les fluidités de l'atmosphère, la transparence des ciels.

Sans guère sortir des étroites limites du Brabant, M. et M^{me} Wytzman trouvent dans les sites familiers qui les environnent une source inépuisable d'inspiration: tant il est vrai que la subjectivité de la vision l'emporte sur l'objectivité du motif. Le mot de Courbet à un jeune artiste qui lui faisait part de son désir de planter son chevalet dans une région réputée pittoresque: « Vous n'avez donc pas de patrie, vous? » est caractéristique. L'exposition Wytzman, qui laissera dans les souvenirs des visiteurs du Cercle un sillage lumineux, aura, plus que toute autre, proclamé qu'un peintre attentif à la diversité de la nature peut tirer du moindre motif une œuvre charmante lorsqu'il joint à l'observation les dons du sentiment et de l'expression.

OCTAVE MAUS

Au Cercle Artistique.

Il est matériellement impossible qu'un journal hebdomadaire parle de toutes choses à temps. Certaines expositions se ferment avant qu'il ait pu en rendre compte. Ce fut tout récemment le cas pour l'exposition Carpentier-Potvin au Cercle artistique.

Evariste Carpentier est trop connu pour qu'on insiste encore sur ses qualités et ses défauts. Il appartient à la famille des peintres honnêtes, consciencieux, classiques — et classés — dont on ne pourrait dire ni grand mal ni grand bien.

Au contraire, Jules Potvin est à l'aurore de son art, dans l'intéressante période des recherches. Il prend peu à peu conscience de lui-même, de ses moyens, de ses virtualités. Dès à présent, ses effets de lampe, ses reflets de foyer lui créent une petite personnalité très remarquable. Mais il faut signaler également ses intérieurs rustiques, bien composés, chaudement éclairés, où les objets s'animent d'une vie profonde et familière. C'est là qu'apparaît surtout son talent simple et franc, un peu sentimental, épris de rêve et de silence, charmé par les choses — dont il comprend, comme le grand De Braekeleer, l'âme vibrante et lumineuse.

G. R.

Une Querelle archéologique.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments a cru devoir, sur la foi de renseignements qui lui étaient parvenus de sources diverses, signaler au ministre de la justice certains travaux que l'on disait de nature à compromettre la beauté de quelques-unes de nos églises anciennes. La riposte ne s'est pas fait attendre, l'occasion étant trop belle pour la Commission des monuments, en raison des quelques inexactitudes que pouvait contenir la lettre de la Société des sites, de « river leur clou » à ces gens qui depuis quelque temps se permettent irrévérencieusement de critiquer ses actes. A lire sa réponse l'on s'aperçoit vite que l'on a affaire à des hommes du métier, habitués à manier de très lourdes pierres : ce n'est plus de la discussion, c'est un écrasement en règle de ces pauvres « pittoresques » tant honnis. Après cela, qu'ils relèvent la tête s'ils l'osent !

D'après cette riposte — il fallait s'y attendre — tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et le ministre n'a pas à écouter les doléances de gens aussi mal informés, qui ne comprennent d'ailleurs rien à nos monuments historiques : ceux-ci sont en bonnes mains ! Elle le prend de bien haut avec la Société des sites, et cependant pourrait-on contester encore qu'en mainte occasion celle-ci a su agir d'une manière utile et désintéressée. La Société a cru devoir expliquer son attitude en cette affaire, et fort courtoisement elle a convié l'irascible Commission royale à unir ses efforts aux siens pour le bien de nos édifices historiques : peut-on être plus conciliant ?

Il n'est pas difficile de deviner l'accueil qui sera fait à cette proposition, car cela paraîtra un empiètement sur ses attributions et la commission officielle n'en tolérera assurément aucun.

Son action est parfaite, sans critiques possibles, elle l'affirme, et cependant l'un des membres de la compagnie aurait révélé que les trois quarts des projets soumis à son examen étaient mauvais, mais qu'elle ne pouvait toutefois s'opposer à leur exécution.

L'enlèvement des objets de la Renaissance dans les églises gothiques procède bel et bien du programme des architectes d'une école comme dont l'influence est presque prépondérante dans la commission.

Les « pittoresques », eux, demandent de conserver leur caractère aux édifices anciens, de respecter les apports des siècles qu'expliquent l'histoire du monument et de la contrée, de n'y effectuer enfin que des travaux indispensables puisque les restaurations elles-mêmes, quelque scrupuleuses soient-elles, portent toujours la marque de l'époque à laquelle on les a effectuées, la trace visible d'une main-d'œuvre moderne, et qu'enfin l'architecte de notre temps n'ajoute aucune valeur documentaire ou artistique à l'édifice puisque son intervention n'est qu'imitation et pastiche.

Est-ce là une tendance inconsiderée et absurde ? Ce programme mérite-t-il autant de mépris ?

Une simple question : N'est-ce pas en raison de travaux patronnés par la commission officielle que les boutiques de nos antiquaires étalent d'admirables fragments d'ornementation religieuse ; n'est-ce pas d'églises belges que proviennent tant d'objets qui font l'orgueil des collectionneurs ; n'est-ce pas de la même source que viennent les orfèvreries du legs de Rothschild ?

Les « pittoresques », eux, souhaiteraient voir ces richesses en leur place logique, dans nos églises et nos monuments publics nationaux. Ils déplorent que les boiseries de Hulshout, dont parle la lettre, aillent en partie enrichir un musée où elles n'ont rien à faire, et soient remplacées dans l'église par des objets de fabrication moderne, à la mode chez certains esthètes. Puisque ces boiseries étaient « hors d'usage », c'est que l'on a consenti à un moment donné à leur enlèvement. La Commission eût pu exiger leur remise en place.

Mais dans toute une école d'architectes de tels raisonnements ne seront jamais compris, car le plan abstrait de l'édifice les préoccupe avant tout. Ils font de la science et méprisent le reste.

La Société des sites a pu se tromper dans quelques faits signalés, soit ; mais le principe reste debout, et ce ne sont pas les architectes néo-gothiques de la commission qui arrêteront le mouvement qui se manifeste chez nous comme partout en Europe.

Il est certes à souhaiter que les deux groupes, tous deux si bien intentionnés, unissent leurs efforts. Cela détruirait mainte cause de défiance parmi les artistes, les esthètes et les archéologues, mais si l'un des groupes est conservateur de la beauté des choses, l'autre est éminemment travailleur, remanieur et retapeur.

Il sera toujours difficile de concilier ces tendances opposées, mais il n'en est pas moins glorieux pour la Société nationale des sites et des monuments d'avoir voulu le tenter.

L. ABRV

A propos de « Siegfried ».

Nous n'étions que quelques-uns, dans le temps (heureux temps !), à aimer Wagner et à le défendre contre l'hostilité irréductible de ceux qui se pâment aujourd'hui devant les fresques sonores de la Tétralogie. *Siegfried*, lorsqu'il parut, eut le don d'exaspérer particulièrement l'opinion publique. Quelle partition dénuée de toute mélodie, de charme et d'intérêt !... Un musicien, des plus éminents, la plaça ostensiblement sur le pupitre de son piano « la tête en bas », affirmant que « c'était beaucoup mieux

ainsi ». Je l'ai revu ces jours-ci à l'une des représentations de la Monnaie. « Est-ce beau ! s'écriait-il. Et dire qu'il y a des gens qui n'ont pas compris d'emblée ce chef-d'œuvre ! »

Il faut se réjouir, certes, d'assister à ce revirement, d'ailleurs prévu et fatal, — l'histoire de l'art renouvelant périodiquement ce phénomène toujours identique qui n'est plus pour nous surprendre. Toutefois est-il permis de sourire au spectacle des belles madames et des éminents sportmen qui, le vendredi, jour ultra chic à la Monnaie, écoutent sans sourciller, durant cinq heures, une œuvre qu'ils déclaraient naguère fastidieuse et intolérable... Dans dix ans ils découvriront peut-être *l'Etranger* et réclameront une reprise de *Fervaal* !

Mais si l'appréciation des snobs nous demeure indifférente, il est une chose faite pour nous plaire : c'est que l'éducation de l'artiste s'est prodigieusement développée depuis qu'à la détestable influence de l'opéra s'est substituée celle du drame lyrique ressuscité par Richard Wagner. Il serait oiseux de rappeler ici les difficultés d'interprétation que rencontraient au début les ouvrages inspirés d'un principe d'art supérieur à la musicalité banale de Rossini, de Meyerbeer et de Gounod. Aujourd'hui, le rêve d'une exécution homogène, expressive, respectueuse du texte, conforme à l'esprit de l'œuvre est réalisé sans effort. Le théâtre de la Monnaie, l'Opéra de Paris, plusieurs scènes d'Allemagne inscrivent à leur répertoire et représentent d'une façon presque irréprochable les ouvrages dont seuls les *Festspiele* de Bayreuth, solennités exceptionnelles, longuement préparées, pouvaient jadis aborder l'étude.

N'est-il pas merveilleux de voir le théâtre de la Monnaie afficher la même année, malgré les exigences du répertoire, le *Crépuscule des dieux*, la *Valkyrie*, *Siegfried*, *l'Or du Rhin*, tandis qu'apparaissent coup sur coup, sur la même scène, la *Fiancée de la mer*, *l'Etranger*, *Jean Michel* et le *Roi Arthur* ?

Les artistes qui interprètent en ce moment *Siegfried*, — pour ne parler que de l'actualité immédiate, — sont aussi familiarisés avec l'esthétique de Wagner que les chanteurs célèbres d'autrefois l'étaient avec les partitions de la *Favorite*, de *Lucie de Lammermoor* et de *Guillaume Tell*. Ce n'est pas seulement une voix timbrée et mordante que M. Dalmorès met généreusement au service du rôle de Siegfried ; c'est la juvénile ardeur, l'enthousiasme héroïque, l'insouciance bravoure de l'éternel symbole de vie et de jeunesse créé par Wagner. On s'exclama, jadis, au spectacle inusité d'un artiste s'imposant l'effort, pour incarner avec plus de réalisme le personnage difforme et tortueux de Mime, de chanter tout son rôle replié sur lui-même, les jambes en X. Certes, Lieban fut un interprète excellent. Mais voici que d'emblée, avec une aisance remarquable, avec des dons précieux de comédien et de chanteur, M. Emile Engel réalise d'une manière aussi parfaite une création difficile entre toutes. Jamais, peut-être, il ne nous fut donné de voir le personnage de l'astucieux forgeron incarné avec une pareille puissance tragique, malgré la sobriété des moyens employés. Le superbe Hamlet d'hier, Henri Albers, songe-t-il à ses succès de beau chanteur quand il a coiffé le feutre et revêtu le manteau bleu de Wotan ? Il entre alors dans la peau de son personnage. Il est tour à tour solennel, ironique, perfide, dévoré d'orgueil et d'ambition, abattu par la vision de sa déchéance imminente. La voix, qui jadis seule importait au théâtre, entre dans la composition du rôle comme élément expressif mais n'absorbe plus uniquement celui-ci. M^{lle} Paquot, si touchante dans la scène du réveil et dans le duo passionné qui la jette aux bras de

Siegfried, n'eût-elle pas, elle aussi, ravi le maître par son intelligente compréhension ?

C'est que tout art nouveau fait naître les interprètes qu'il exige. Désormais l'atmosphère est créée et les artistes s'y développent normalement. *L'Etranger* a été monté en un mois. Il eût fallu, avant que Wagner eût ouvert les voies, six mois d'études pour aboutir finalement à une exécution déplorable. L'interprétation lyrique n'est, on en conviendra, pas précisément en décadence, quoi qu'en pensent ceux qui pleurent le *bel canto* et la gloire lointaine de *l'ut* de poitrine.

O. M.

LE CONCERT POPULAIRE

Il eût été vraiment trop extraordinaire qu'un concert populaire se fût privé de concerto. Estimons-nous très enviables de n'avoir dû en supporter qu'un seul. Ajoutons même, en toute impartialité, que le morceau était fort intéressant et le violoniste abondamment pourvu de talent.

Ce concerto en *ut* mineur de M. Jacques-Dalcroze emprunte son principal attrait aux alertes tentatives de son auteur de s'écarter des formules traditionnelles. Le rôle du violon solo, bien que contraire à la libre expansion orchestrale, n'a pas cette prépondérance agaçante de virtuosité acrobatique qui ravale certaines productions du genre en dessous de l'œuvre d'art. M. Jacques-Dalcroze paraît enclin à préférer aux développements ou « divertissements » académiques les surprises en tonalités et motifs ; son œuvre reste ainsi à peu près attachante, encore que peu homogène. Le *largo* a été particulièrement goûté, peut-être parce que l'unité du sentiment y reste plus entière ; le *finale* a des détails fantaisistes, rieurs, parfois heurtés. Il a paru que la péroraison s'affirmait sans énergie.

M. Marteau, dans cette œuvre claire, comme dans l'interminable *Rêverie* de Berlioz et cette puissante et franche *Sinfonie-Satz* de Bach, a fait apprécier de grandes qualités d'élégance, de son, de sûreté. Son instrument sait faire pleurer ou rire l'âme moderne, qui veut mêler une sorte d'intellectualité nerveuse à la sentimentalité pure, l'instinct de la musique d'autrefois. Son archet connaît la souplesse caressante, l'intensité précise. Il sait émouvoir, varier, amplifier. L'amplification est parfois excessive : je ne crois pas que Bach ait voulu, en écrivant cette *Sinfonie-Satz*, un effacement de l'orchestre aussi humble que celui ordonné par M. Dupuis, probablement sur le désir du soliste. La partie de violon solo fait corps trop évidemment, dans ses timbres, rythmes et alternances de motifs, avec l'orchestre, pour qu'il soit permis de la détacher aussi nettement.

Les fêtes wagnérienne et franckiste ont présidé à l'éclosion de cette *Lénore* de Duparc, dont une précédente exécution avait déjà dévoilé la richesse de facture, la franchise d'allure, l'amusante orchestration. On a écouté avec un égal intérêt sympathique une page symphonique, riche en abondants mérites d'un M. Jean Sibelius, qui nous prouve qu'on peut user adroitement et artistiquement d'un instrument solo sans tomber dans les formules du concerto tyrannique.

En clôture de séance, la *Marche nuptiale* de M. Tinel a déployé, devant un public discrètement égayé, toutes les ressources du style pompier le plus pur. Il s'agit là sans doute d'une œuvre de

jeunesse, que l'auteur de *Godelieve* a dû renier depuis beau temps. C'est un tour assez pendable d'en avoir exhumé l'académique friperie. A moins que, dans un moment de liesse blagueuse, M. Tinel n'ait voulu, en combinant le Chant des Etudiants de Witmeur et le chœur des douaniers de *Carmen*, proposer un accompagnement au cortège des *Noces d'or* de M. et M^{me} Van Poppel!

H. L.

LE QUATUOR SCHÖRG

Poursuivant son artistique campagne d'initiation aux grandes œuvres concertantes de Beethoven, le Quatuor Schörg a déployé la semaine dernière, devant un auditoire attentif et recueilli, les splendeurs des XIII^e et XIV^e quatuors, — le *si bémol majeur* et l'*ut dièse mineur*, — deux des sommets de l'art expressif et pathétique que nul n'a dépassés. Ces œuvres sont tout un monde de pensées, de sensations, d'aspirations ardentes. Plus on les pénètre, plus leurs beautés tour à tour sombres et éclatantes déchirent le voile de mystère qui les enveloppe. Pareilles compositions exigent une interprétation qui ne s'arrête pas à l'extériorité de l'œuvre et en rend, en même temps que la lettre, l'esprit et le sens intimes. Les excellents quartettistes Schörg, Daucher, Miry et Gailard méritent tous éloges pour l'étude approfondie qu'ils ont faite de ces pages pathétiques, pour la clarté, le sentiment et la conscience avec laquelle ils les ont exprimées. Le *presto* et l'*allegro assai* de l'op. 130, l'*adagio* de l'op. 131 ont particulièrement ravi l'auditoire. Peut-être l'ardeur juvénile du Quatuor Schörg l'entraîne-t-il parfois à précipiter certains mouvements, celui, par exemple, de l'*allegro* final de l'op. 131. On a encore dans l'oreille le rythme de marche noble et pompeuse que lui imprimait l'archet d'Ysaye. Le reproche n'est pas grave, au surplus, et le défaut n'est pas pour amoindrir les grandes qualités de compréhension et d'exécution qui distinguent M. Schörg et ses partenaires.

Les séances Beethoven, dont la dernière aura lieu demain, le Quatuor devant partir mardi pour Saint-Petersbourg et Moscou, ont attiré dans la nouvelle salle de l'Ecole allemande — salle élégante et fort bien aménagée pour la musique de chambre, bien que l'acoustique en soit un peu « dure » — l'élite des amateurs de musique. Sachons gré aux interprètes des hautes sensations d'art qu'ils nous ont procurées et souhaitons-leur pour leur nouvelle tournée le succès qu'ils méritent.

O. M.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Si j'étais plus familiarisé avec le Quatuor de M. Joseph Jongen, exécuté au troisième concert de la Société Nationale, j'aimerais à en parler avec quelque détail; la première audition m'a donné l'impression d'une œuvre sérieusement pensée, habilement écrite et émanant d'un véritable musicien. Peut-être la personnalité de M. Jongen n'est-elle pas encore entièrement dégagée: ainsi la coupe du premier mouvement de ce quatuor n'a pas été sans me faire songer à Brahms, et quelques motifs, quelques développements aussi m'ont semblé « un peu César Franck », mais l'ensemble m'a vivement intéressé. Le *scherzo* offre des sonorités curieuses qui résultent de l'opposition marquée entre le piano et les instruments à cordes munis de sourdines; il m'a paru toutefois que le parti pris rythmique s'en continuait avec trop de persistance, trop d'une haleine pour ainsi dire. En somme, la jolie écriture, la sûre connaissance des sonorités et la structure solide de l'œuvre de M. Jongen m'ont également plu.

L'auteur tenait lui-même la partie de piano, excellemment secondé par MM. Chaumont, Van Hout et de Bruyn.

M^{lle} Marie Lasne, un peu émue, m'a-t-il semblé, chanta trois *Poèmes* de Lekeu: *Sur une tombe*, *Ronde* et *Nocturne*.

Du *Lied* pour violoncelle de M. Février je ne vois pas grand-chose à dire: c'est une page sans qualités bien saillantes, sans défauts non plus.

Qu'un virtuose (excellent d'ailleurs) joue à la Société Nationale la *Sonate* de Liszt, le programme ne perdra rien en intérêt. Mais on sera tenté de se demander, étant donné que la dite Société a pour but de faire connaître les « œuvres », s'il n'eût pas mieux valu... ceci ou cela; par exemple, prier M. Zwintscher de nous jouer une œuvre allemande moderne ou une œuvre peu connue de n'importe quelle origine. Je ne pense pas que, ce faisant, la Nationale eût manqué à ses devoirs d'hospitalité, au contraire. Et je suis sûr que M. Zwintscher n'eût pas demandé mieux que d'accéder à une demande somme toute assez raisonnable.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique.

Du 15 au 21 février.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. et M^{me} WYTSMAN. — Exposition J. LEEEMPOELS (ouverture le 16).

GALERIE ROYALE. Exposition J. IMPENS et L. FRANK.

Dimanche 15. — 2 h. Troisième concert Ysaye, dirigé par M. MOTTI. Soliste: M^{lle} J. PAQUOT. — 2 h. 1/2. Conférence de M^{lle} JUDITH CLADEL: *Calderon*. Représentation de l'*Alcade de Zalamea*. (Théâtre du Parc.) — 7 h. 1/2. Première de *De Strooper (Le Mûle)*, par C. LEMONNIER et P. VERBAERE. (Théâtre Flamand.)

Lundi 16. — 2 h. Ouverture de l'exposition J. LEEEMPOELS. (Cercle Artistique.) — 8 h. Première de la *Châtelaine*, d'ALFRED CAPUS. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Dernière séance du QUATUOR SCHÖRG. Fondation Beethoven. (Ecole allemande.)

Mardi 17. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/4. Conférence-lecture de M. CHOMÉ: *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais. — 4 h. 1/2. Histoire du Chant ancien et moderne. par M^{lle} J. BATHORI et M. E. ENOEL. (Salle Kevers.) — 8 h. 1/2. Concert H. EGGERMONT. (Grande-Harmonie.) — 8 h. 1/2. Conférence H. LA FONTAINE: *Beethoven*. Audition musicale. (Maison du Peuple.)

Mercredi 18. — 8 h. 1/2. Conférence LÉONCE BÉNÉDITE: *Le Paysage français au XIX^e siècle*. (Cercle Artistique.) — 8 h. 1/2. Premier concert violon et orchestre CÉSAR THOMSON. (Conservatoire.)

Judi 19. — 2 h. Première conférence de M. EDMOND PICARD: *Camille Lemonnier*. Représentation de *Le Mort*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Deuxième récital WIENIAWSKI: *Chopin*. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 20. — 8 h. *Hernani*. MM. P. Mounet, A. Lambert fils et FINOIX; M^{me} Second-Weber. (Alhambra.) — 8 h. 1/2. Troisième séance du QUATUOR ZIMMER. (Ecole allemande.)

Samedi 21. — 8 h. 1/2. Deuxième séance de la Société de musique de chambre pour instruments à vent et piano. (Ecole allemande.)

PETITE CHRONIQUE

Les pourparlers engagés par l'Etat avec Constantien Meunier au sujet de l'exécution du Monument au Travail viennent de recevoir une solution définitive. L'accord n'ayant pu se faire sur la forme architecturale à donner au monument, il a été décidé qu'au lieu d'être érigés en plein air, les bas-reliefs et figures du maître seront disposés dans une des nouvelles salles du Mont-

des-Arts exclusivement consacrée à Constantin Meunier. Cette salle, de 9 mètres de hauteur et d'une profondeur de 11 mètres, sera éclairée latéralement. La grande figure du *Semeur* occupera le fond de la salle, dominant les quatre bas-reliefs qui se développeront à sa droite et à sa gauche, sur le même panneau et sur les parois latérales, séparés aux angles par la *Maternité* et par l'*Ancêtre*. Le *Forgeron* et le *Mineur* termineront aux deux ailes ce vaste et imposant ensemble. Bas-reliefs et figures seront exécutés en pierre, à l'exception du *Semeur*, conçu en vue de la fonte. Le praticien désigné par l'éminent statuaire M. Aerts, va établir un atelier dans un baraquement ayant exactement les dimensions et l'éclairage de la future salle Meunier, ce qui lui permettra d'accomplir, sous la direction du maître, son travail dans les meilleures conditions possibles.

M. Constantin Meunier vient d'achever un superbe portrait du paysagiste Heymans. L'œuvre sera exposée au prochain Salon de la *Libre Esthétique*. L'artiste travaille en ce moment au groupe de la *Maternité* qui fait partie de son Monument au Travail. Il se compose de trois figures de grandes dimensions reproduisant, avec quelques modifications, celles du petit groupe exposé en novembre dernier au Cercle artistique.

Comme il l'a fait pour Rodin et pour Manet, l'éditeur H. Floury prépare un volume consacré à l'œuvre de Constantin Meunier. M. Camille Lemonnier en a écrit le texte. Les illustrations reproduiront la presque totalité des sculptures de Meunier et un grand nombre de ses tableaux, aquarelles et dessins. M. Floury vient de passer quelques jours à Bruxelles pour prendre avec MM. Meunier et Lemonnier les dernières dispositions au sujet de cette importante publication, qui sera achevée au printemps prochain.

Au cours du prochain Salon de la *Libre Esthétique*, des auditions hebdomadaires initieront le public au mouvement musical d'aujourd'hui. Les concerts auront lieu tous les jeudis de mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de M. Vincent d'Indy, du Quatuor Zimmer, des pianistes Blanche Selva, Th. Ysaye, Emile Bosquet et Ricardo Vinès, de M^{lles} E. Delhez et J. Weyrich, cantatrices, des barytons Henri Seguin et Stéphane Dubois, de MM. Chaumont, Van Hout, J. Jacob, etc.

On y entendra notamment des quatuors à cordes inédits de J. Jongen et de G.-M. Witkowski, le quatuor inachevé d'E. Chausson (œuvre posthume), un trio inédit de V. Vreuls, une sonate pour piano et violon d'A. Magnard, une *Rapsodie basque* de Ch. Bordes, une *Fantaisie* pour deux pianos de Th. Ysaye, des *Variations sur un thème de Rameau* par P. Dukas, des compositions vocales d'H. Duparc, G. Faure, C. Debussy, E. Chausson, L. de Serres, D. de Sévèrac, R. de Castéra, B. Lucas, etc., exécutées en première audition.

La direction est en pourparlers au sujet de plusieurs conférences littéraires.

C'est jeudi prochain que commenceront les fêtes destinées à célébrer l'apparition de la cinquantième œuvre littéraire d'un des plus brillants et des plus féconds écrivains de ce temps, Camille Lemonnier. Ces fêtes seront inaugurées par une matinée au théâtre du Parc où sera joué le *Mort*. Elle sera suivie de trois autres, aux dates des 22 février, 5 et 8 mars. Chacune d'elles débutera par une conférence où M. Edmond Picard décrira une partie de la vie et de l'œuvre de Camille Lemonnier.

Le dernier jour, le dimanche 8 mars, aura lieu à l'hôtel Métropole un banquet en l'honneur de l'auteur illustre de tant d'œuvres célèbres. Il sera suivi de la remise au jubilaire de ses cinquante premiers livres illustrés d'écrits et de dessins d'artistes contemporains, formant, dans leur ensemble, un souvenir des admirations et des sympathies qui l'entourent si chaleureusement. On s'inscrit chez M. Maurice des Ombiaux, secrétaire du comité, 28, rue du Lac, Bruxelles.

Dans sa dernière réunion, le Comité de l'Association des *Écrivains belges*, dont nous avons annoncé la création récente, a voté la publication d'une collection anthologique de volumes consacrés aux hommes de lettres belges. La série s'ouvrira par

Camille Lemonnier. Le recueil, qui contiendra un choix de ses plus belles pages de littérature et de critique, paraîtra le jour fixé pour la manifestation que lui prépare le monde littéraire.

D'autres anthologies seront éditées à intervalles rapprochés par les soins de l'Association et formeront une bibliothèque dont l'importance et la valeur d'art affirmeront la vitalité de la Belgique littéraire d'aujourd'hui.

L'Association a reçu un grand nombre d'adhésions qui témoignent des sympathies qu'elle rencontre de tous côtés.

M. Jef Leempoels ouvrira demain, au Cercle artistique, une exposition de ses œuvres. Celle-ci comprendra l'ensemble de sa production depuis six ans environ, et entre autres le portrait que vient d'exécuter l'artiste de M. Imbart de la Tour, des portraits d'enfants peints à Londres, etc.

A l'occasion de l'inauguration du monument Alfred Verwée, une exposition aussi complète que possible de l'œuvre du célèbre animalier aura lieu à Schaerbeek, dans les salles de l'hôtel de ville.

C'est aujourd'hui dimanche que s'ouvre au Cercle des Beaux-Arts, boulevard de la Sauvenière, à Liège, l'exposition des dernières œuvres des peintres Geo Bernier et Edouard Elle. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 26 février.

Du 18 février au 1^{er} mars, M^{me} De Rudder, MM. I. De Rudder et Ph. Wolfers exposeront à Anvers, à la salle Verlat, des broderies, des sculptures et des céramiques, des ivoires et des bijoux.

L'Union des Amis de l'Art belge vient de clôturer son premier exercice et de procéder au tirage réglementaire des œuvres d'art offertes à ses membres.

L'œuvre de M. Timmermans est attribuée au n^o 125; celles de C. Werlemann au n^o 139; de R. de Baugnies au n^o 106; d'A. Oleffe au n^o 147; de M^{lle} Quinaux au n^o 24; de H. Baes au n^o 254; de S. Deilleux au n^o 3; de M. Romberg au n^o 202; d'A. Rassenfosse au n^o 220.

L'Union compte élargir son programme en organisant des expositions d'œuvres inédites de tous ses membres artistes. Ces expositions seront annuelles et auront lieu successivement dans toutes les grandes villes du pays. S'adresser pour les adhésions au siège social, rue de Comines, 34, à Bruxelles.

Nous avons relaté dans notre dernier numéro l'accueil triomphal fait en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Pologne et en Roumanie à *Monna Vanna* et à ses interprètes. Ajoutons à cette information quelques détails significatifs qui nous sont parvenus depuis :

La moyenne des vingt-cinq premières représentations a été de 7,100 marks, soit 8,885 francs.

Dans presque toutes les villes d'Allemagne, Francfort, Hambourg, etc., on redemande la pièce. A Bucharest, M^{me} Leblanc-Maeterlinck a été reçue et complimentée par la reine. A travers toute l'Autriche, les archiducs et la cour assistaient aux représentations. A Buda-Pesth, l'enthousiasme a été énorme, de même qu'en Pologne.

Pour témoigner de sa gratitude envers l'impresario Schürmann, M. Maurice Maeterlinck vient de lui confier sa nouvelle pièce, *Joyzelle*, conte d'amour en cinq actes. Cette pièce sera créée à Paris au mois d'avril prochain, sous la direction de M. Schürmann, par M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck, M. Albert Darmont et une troupe d'élite spécialement engagée.

D'ici là les créateurs de *Monna Vanna* repartiront pour une nouvelle tournée.

Sont nommés membres du jury chargé de juger le concours triennal de littérature dramatique en langue française pour la période de 1900-1902 : MM. Edmond Gattier, homme de lettres à Bruxelles; Doutrepont, professeur à l'Université de Liège; Fétis, conservateur en chef de la Bibliothèque royale; E. Gilbert, homme de lettres, à Louvain; M. Wilmotte, professeur à l'Université de Liège.

La préparation du concert du Conservatoire ayant retardé les répétitions des séances de violon et orchestre qui seront données par M. César Thomson, la première de ces séances a dû être remise à mercredi prochain; la deuxième aura lieu le samedi 28 et la troisième le mercredi 4 mars.

La deuxième séance de M. Wieniawski, fixée à jeudi prochain, sera entièrement consacrée à Chopin. Le programme de la troisième et dernière séance, qui aura lieu le 5 mars, sera composé d'œuvres de Wieniawski.

La *Société de musique de Tournai* donnera aujourd'hui, dimanche, à 3 heures, à la Halle-aux-Draps, son concert annuel. Elle exécutera, avec le concours du baryton Noté et des solistes de l'Opéra, *Guillaume Tell* de Rossini.

On nous écrit de Charleroi :

Dimanche dernier, M^{lle} Merck, l'excellente pianiste, et M. Vivien, violoniste, tous deux professeurs à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville, ont donné un grand concert avec le concours de M^{me} Miry-Merck et de M. Hermann Henry, corniste.

M^{me} Miry s'est fait applaudir dans des mélodies de Bemberg, de Dell'Aqua, de Rossini, de X. Leroux, et surtout dans l'air de *Suzanne* de Paladilhe qu'elle a interprété avec un art délicat et nuancé. M. Henry a joué avec une virtuosité remarquable le *Chant du soir*, de Lorentz, et M. Vivien des œuvres de Léonard, de Bériot, Vieuxtemps, Lodowski et Paganini.

Le talent de M^{lle} Louisa Merck est au-dessus des éloges de la critique. C'est une musicienne aussi compréhensive qu'habile exécutante, et elle a interprété avec un égal succès les grands classiques, Beethoven et Mozart, les grands passionnés, Schumann et Chopin, et les virtuoses comme Wieniawski.

La *Scola cantorum*, qui vient d'interpréter avec un éclatant succès, sous la direction de M. Vincent d'Indy, *Castor et Pollux*, de Rameau, prépare pour la fin du mois une exécution d'*Alceste*, dont l'auteur de *l'Etranger* a, durant son séjour à Bruxelles, mis au point, d'après les documents de l'époque, tout le matériel d'exécution. En avril aura lieu, pour clôturer la série des concerts historiques de la *Scola*, une restitution de *l'Orfeo* de Monteverde. L'œuvre sera jouée avec décors et costumes. Les décors ont été commandés au peintre J.-M. Seret. M. Vincent d'Indy reconstitue en ce moment la vocalisation et l'instrumentation de cette belle

partition, point de départ du drame lyrique développé dans la suite par Gluck et ses continuateurs.

Sous les auspices de notre excellent confrère *Le Courrier musical*, M. P. Landormy a inauguré à Paris une intéressante série de conférences-concerts dans lesquelles il passe en revue toute l'histoire de la musique. Après une séance consacrée aux origines, avec audition de chants religieux et de chansons du XVI^e siècle, il a parlé de Lulli et de Rameau. Mardi prochain Gluck et Piccini auront les honneurs de la séance. Puis viendront Händel et Bach, Haydn et Mozart et enfin Beethoven. Les meilleurs interprètes — chanteurs et instrumentistes — collaborent à cette utile entreprise de vulgarisation.

C'est demain que commencera, à l'hôtel Drouot (salles 7 et 8) la vente des objets d'art du Japon et de la Chine faisant partie de la collection Hayashi.

Ministère de M^e DE DONCKER, notaire, rue de Namur, 16, Bruxelles.

VENTE PUBLIQUE
DES

MEUBLES, ARMES, BOIS SCULPTÉS
PORCELAINES, FAIENCES, GRÈS,
BRONZES, CUIVRES, TAPISSERIE, ÉTOFFES,
TABLEAUX, GRAVURES, ETC.

formant la collection de M. G. H...

EN LA GALERIE J. & A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Les **jeudi 19, vendredi 20 et samedi 21 février 1903**
à 2 heures précises de relevée.

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
Le mardi 17 février 1903	Le mercredi 18 février 1903
de 10 à 4 heures.	

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez
les experts prénommés.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.



ONZE KUNST (NOTRE ART)

ÉDITION SPÉCIALE AVEC
TRADUCTION FRANÇAISE

La seule revue illustrée
consacrée aux Beaux-Arts
publiée en Belgique

Parait mensuellement en
fascicules de 40 pages,
richement illustrés

Abonnement annuel Frs. 20.-

J.-E. BUSCHMANN - ÉDITEUR - ANVERS

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tiseus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Camille Lemonnier musicien (EUGÈNE SAMUEL). — Chronique littéraire. *Pierre et Anna* (GEORGES RENCY). — Exposition Jef Leempoels (O. M.). — Une Enquête littéraire sur Zola. — Le Concert Motil (HENRY LESBROUSSART). — Le Quatuor Schörg. *Quatuors opus 132 et 135 de Beethoven* (M. M.). — La Châtelainé (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts. « Parsifal » en justice. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

Camille Lemonnier musicien.

Certes, de prime abord, le qualificatif dont j'étiquette ces quelques alinéas peut sembler étrange sinon paradoxal, tant on est accoutumé de considérer l'œuvre de Lemonnier presque exclusivement sous le seul côté pictural; d'ailleurs, appuyant, la manie classificative a définitivement et dogmatiquement établi que Lemonnier est un essentiel peintre.

Il m'est apparu, lumineusement, qu'en son art, au contraire, plus que l'élément peinture domine l'élément musique; et je veux entreprendre la tâche difficile

de le démontrer brièvement, sans plus; le montrer à l'aide de paroles eût été moins aisé encore.

La révélation m'en fut simplement faite par les harmonieuses symphonies que j'entendais résonner à la lecture des livres du Maître (1) et qui, ou triomphales ou douloureuses, en moi chantaient intensivement. Ainsi; progressif, s'infiltra et s'imposa le fait indubitable: Lemonnier est un musicien.

Le montrer, disais-je, ne se pourrait réellement qu'en « notant », en nos restrictives et conventionnelles musiques, celles — universelles, éternelles — que Lemonnier a entendues et que, de par la puissante magie des mots, il évoque; et mieux, qu'il fait en toute réalité, en toute beauté, surgir.

Cette « notation », je la tentai un jour en traduisant musicalement l'une des pages du maître, *La Jeune fille à la fenêtre*. Là, Lemonnier, en la dentelure de ses phrases, fait résonner le chant pénétrant et le charme que contient en soi toute la monotone mélancolie d'une vie se déroulant sans heurt, toujours identique à elle-même.

« Mais — m'objectera-t-on, armé de l'inévitable citation — en ce chant, en ce charme précisément résident cette *excitation*, cet *enlèvement de l'âme* dont parla Baudelaire (2), et qui serait le seul criterium de la valeur d'un poème? »

Je réponds: Il n'en est rien. L'observation de Baudelaire fut relative à l'art de Poe; Poe qui conduisit la

(1) Principalement ceux parus depuis l'*Ile vierge*.

(2) Voir ses *Notes nouvelles sur Poe*.

littérature à son point outrancier : car si l'on considère que le but de la littérature est l'éveil de sensations par l'évocation d'idées *immédiatement exprimées*, alors, en ce sens, Poe, moins qu'un poète, fut un vertigineux et paganinesque virtuose.

Or, chez Lemonnier, l'opposé se constate. Au lieu qu'en ses œuvres la sensation soit la résultante de l'idée, au contraire, l'idée, *jamaïs exprimée*, se dégage de la sensation, dont elle devient ainsi la résultante au lieu d'en être la cause.

En absolue conformité procède la musique dont le but est l'affirmation du beau au moyen de sensations directes, lesquelles éveilleront des *idées individuelles*. Identiquement, l'art de Lemonnier consiste en la recherche unique de cette sensation. La musique, c'est-à-dire l'agencement des quelques sons employés par les hommes, est le moyen de la sensation; de même, chez Lemonnier, l'agencement admirable des mots se concrète en émotion. La musique est la forme de l'« excitation » notée par Baudelaire, de même l'écriture de Lemonnier est un revêtement de l'« enlèvement de l'âme »; la musique, c'est la matérialité de l'émotion; de même les œuvres de Lemonnier sont des enveloppes, des extériorités de sensations (1).

Ainsi, comme je disais, procèdent en absolue conformité la musique et l'art de Lemonnier; cet art est donc *musique* lui-même.

Il y a quelques ans, alors encore ignorant de cette essentielle vérité, j'en avais subi à mon insu le pouvoir indéniable; et ayant à parler de *l'Ile vierge* je publiai : « Cependant que — assujettissante, irrésistiblement, impérieusement — tout de suite s'en dégage la plus merveilleuse et intense sensation d'art qui se puisse imaginer : sensation vague, indéfinissable, peut-être; mais étreignant l'être tout entier, l'âme et la pensée, de telle sorte qu'il semblerait — à cette inéluctable lecture — que s'en serait allée la conscience en une griserie d'impression, et que l'esprit aussi eut été conduit en des contrées trop lointaines du Rêve pour se pouvoir immédiatement ressaisir (2). »

Alors dans ce besoin de néanmoins comprendre, je crus (me basant sur cette définition par Edmond Picard du SYMBOLE : « *le prolongement des réalités par le Rêve* ») pouvoir ajouter : « En ce sens, hautement et glorieusement s'impose en symbolisme la *Légende de Vie*. »

Combien aisé devient-il aujourd'hui de concevoir que ce *prolongement*, chez Lemonnier, est non point symbole, mais musique et musique comme nous l'entendons, nous, les musiciens.

(1) Tandis qu'en littérature un poème est l'affabulation, le revêtement, la forme, etc., d'une idée, d'une pensée, d'une image.

(2) *La Vie mondaine*, Nice, 23 janvier 1898.

Afin de ne point atténuer les joies personnelles de chercher et de découvrir par soi-même, je veux résister à la hantise de citer les pages et les pages. Relisez *l'Ile vierge*; relisez *Adam et Ève*. Relisez : et ÉCOUTEZ.

Néanmoins je ne me puis retenir de feuilleter au moins l'un des poèmes; et je tourne au hasard dans *Au cœur frais de la forêt*.

Voici d'abord un sens subtil; page 22 : « Nous ne nous parlions plus, nous n'avions pour nous *entendre* que la chaleur de nos mains l'une dans l'autre. » Alors c'est avec cette subtilité que plus loin, page 23, il écoute : « J'avais collé mon oreille contre le chêne; il vibrait dans toute sa hauteur et une onde sonore courait sous son écorce. » Un peu plus loin, page 28, de nouveau : « Encore une fois j'appuyai l'oreille à l'écorce du chêne. Il ronflait comme une meule. » — ... Est-ce là tout ce qu'il entend? Non, lisez : « Il ronflait comme une meule; tout le bois sembla tressaillir dans sa vie magnifique comme dans la poitrine d'un roi, l'âme entière d'un peuple.... — ÉCOUTE, m'écriai-je, Lui aussi vit comme nous. »

Admirable fragment grandiosement théâtral : Sur la scène le héros — dont on connaîtrait musicalement les thèmes conducteurs — anxieux de curiosité, est appuyé contre l'arbre majestueux; à l'orchestre le thème du héros se développe, entremêlé du *leitmotif* de la vie, et les deux chants, graduellement, grandissent, s'imposent de toute l'intensité de leur douceur jusqu'à leur épanouissement complet, tandis qu'extasié de joie et d'enthousiasme le héros jette son cri d'émouvante splendeur : « Ecoute! Lui aussi dit comme nous! »

Quel autre qu'un musicien eût pu concevoir une page aussi lyriquement poignante.

Ah! je l'affirme, et je puis l'affirmer, Lemonnier ne cherche pas à voir et à peindre la vie; il s'efforce de l'*entendre*. Lisez encore page 189 : « Tu es maintenant ma vie comme la sève et l'écorce ne se séparent pas et *font une même rumeur vivante*.... J'écoutais vivre ma vie aux ondes profondes de la tienne. »

D'ailleurs, feuilletez partout! Toutes ses impressions sont musicales, toutes ses descriptions sont des *chants*. Une impression de ville? « ... De loin on l'entend dans les soirs, avec ses roulements de chars sur les dalles, sa musique de cuivres et de tambours, son bourdonnement comme une ruche. »

Une description? Relisez le premier matin dans la forêt, pages 27 à 31, c'est une réelle symphonie; ce n'est ni Beethoven au bord du ruisseau, ni Siegfried bercé par le murmure avant sa rencontre avec le Dragon. Car maintenant c'est « toute la forêt qui chantait en moi », s'écrie le héros (p. 173). Et que chantait-elle, la Forêt? LA VIE. Lemonnier nous le dira plus loin, page 194 : « Il n'y avait en effet, dans cette grande

paix du cœur de la forêt, que le bruit sourd, continu, de notre vie. »

Oui ! Après avoir entendu la musique sonore des hommes, le Maître a tendu l'oreille et le cœur vers la musique silencieuse de la nature, cette musique dont les ondes vibratoires sont trop ténues pour que nous les entendions et pas assez intenses non plus pour que nous les puissions voir. Lui, avec sa jeune âme primitive et ses sens subtils de musicien, il l'a perçue cependant ; et après qu'il eût « écouté vivre sa vie », il comprit que « toute la forêt chantait en lui ». Alors, les ayant notés, il incrusta ces glorieux chants somptueusement, en la magnificence de son Verbe lyrique.

EUGÈNE SAMUEL

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Pierre et Anna, par M. LOUIS-MICHEL Y SERENTANT.

Voici l'ouvrage de début d'un inconnu. Est-il Belge ou Russe ? Jeune ou vieux ? Mystère. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il habite Verviers et qu'il s'appelle Louis Michel Y Serentant. Ce roman — car c'est un roman — s'intitule, non son prétention, *La Genèse de l'Esprit, paraboles du temps présent*. Et, en sous-titre, *Pierre et Anna, le mariage* (1).

Il est accompagné d'une lettre hors texte où l'auteur prend soin d'éclairer la critique sur ses intentions. Si je l'ai bien comprise, M. Y Serentant croit avoir conçu une théorie nouvelle du roman. Il veut que celui-ci devienne scientifique, c'est-à-dire se fonde sur une connaissance des découvertes physiologiques et sociologiques qui, depuis un siècle, ont métamorphosé la philosophie de l'humanité. Si l'on veut se donner la peine de rapprocher ces idées de celles que j'exprimais l'autre jour à propos de la poésie future, on verra qu'elles ne sont pas faites pour me déplaire. Mais, en art, les théories ne sont rien sans les œuvres. La question est de savoir si, dans son premier livre, M. Y Serentant, en s'en inspirant, a réalisé de la beauté.

Il importe de dire, tout d'abord, que ce roman sera suivi de beaucoup d'autres et qu'il n'est qu'un anneau d'une chaîne indéfinie. L'auteur se propose d'étudier, en cycles successifs, toute l'évolution de la société moderne. A la base de celle-ci, il trouve la famille et le mariage. C'est donc par ce dernier qu'il a commencé son travail. Abstraction faite des œuvres à venir, convenons que la conception n'est pas banale et que, en face de la fragmentation, de la dissémination des efforts littéraires contemporains, elle fait montre d'un beau courage et d'une activité cérébrale bien ordonnée.

Malgré tout, on pouvait craindre que *Pierre et Anna*, avec tant de titres et de sous-titres, avec un tel luxe d'explications et de commentaires, fût une de ces machines ronflantes et tapageuses qui font beaucoup de bruit pour rien. Il n'en est point ainsi. C'est au contraire un livre très simple, très travaillé, très inté-

ressant — j'insiste sur ce point — et qui révèle, de la part de son auteur, une singulière maturité d'esprit.

En deux mots, voici son sujet : Un célèbre écrivain russe, le comte Bratianof, est vierge à trente ans. Son cœur est mou, inerte. Ses sens, longtemps comprimés, bouillonnent. Il cherche la femme, mais non l'amour. Dans une station balnéaire où il s'est rendu pour terminer un roman, il rencontre une princesse veuve, qui a eu une vie galante assez mouvementée. Il s'en éprend et, au bout de quelques semaines, l'épouse. Vous croyez le roman fini ? Il ne fait que commencer. Au début du mariage, le comte est heureux. Sa femme lui plaît sensuellement. Toutefois, l'amour ne s'est pas éveillé en lui. Quand ses sens sont apaisés, il regarde sa femme comme une étrangère installée à son foyer. Entre eux surgissent des différends de jour en jour plus graves. Mille incidents, minutieusement contés, les amènent à souhaiter un divorce précoce. Une première grossesse, qui avorte, ne les rapproche point. Mais, au moment décisif, une maladie de la comtesse provoque le miracle. Avec la douleur, l'amour est entré dans la maison. Lorsque la comtesse est rétablie, les deux époux s'unissent enfin par les vrais liens du mariage. Le plaisir des sens ne les séduit plus. Ils s'aiment chastement, chrétiennement, en vue de la race qui doit naître d'eux, pareils à un couple biblique, affranchi de la servitude de la chair.

Evidemment, le sujet n'est point banal. Il nous distrait des complications de l'éternel adultère. Il est, en outre, fort bien présenté, d'une façon vivante, point du tout dogmatique. Autour des personnages principaux s'en agitent d'autres, assez nombreux, qui ne manquent pas de relief. Le décor — une petite ville de bains de la Russie du Sud — est brossé avec netteté. Mille traits sont pris sur le vif et fixent l'intérêt. Le style est clair, facile, toujours correct, s'il n'est ni riche, ni plastique, ni réellement artiste. Et puis — qualité précieuse — le roman va, sans traîner, d'un bout à l'autre. Jamais il n'atteint les sommets du pathétique, de la grande émotion. Mais il ne cesse pas de donner une sensation très vive des choses et des événements de la vie quotidienne. L'analyse psychologique n'empiète pas sur la narration. C'est, en somme, un bon roman moyen.

Et la théorie, dans tout cela, que devient-elle ? Ce qu'on peut en dire de mieux, c'est qu'au cours de la lecture on n'y songe pas un seul instant. Est-elle là, tout de même, dissimulée sous la trame serrée des phrases et des chapitres ? C'est fort possible. En tous cas, elle n'intéresse pas le public. Qu'elle ait oui ou non servi à l'auteur, nous n'avons nullement besoin de connaître son existence. Ou plutôt, c'était à la critique de la découvrir. Un romancier n'est jamais tenu de confier au public le secret de ses méthodes. S'il le fait, il s'expose à priver son œuvre de cette atmosphère un peu mystérieuse qui doit régner autour des productions de l'art. Heureusement, fortuitement peut-être, tel n'est point le cas pour *Pierre et Anna*. Ce livre laisse tout uniment l'impression d'avoir été écrit par un homme très réfléchi, très observateur, qui a beaucoup pratiqué Tolstoï, qui connaît par cœur la *Sonate à Kreutzer* et qui, nonobstant ses déclarations un peu trop pompeuses, sera classé bientôt parmi les bons écrivains de ce temps.

GEORGES RENCY

(1) Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorff.

EXPOSITION JEF LEEMPOELS

Ce qu'on peut louer dans les œuvres — quarante et une peintures : portraits, intérieurs, figures, paysages et marines — que M. Leempoels, après s'être recueilli durant quelques années, livre au public dans les galeries du Cercle artistique, c'est l'effort persévérant d'un travail opiniâtre, consciencieux et d'une probité exemplaire. Sans jamais spéculer sur la chance d'un coup de brosse heureux, le peintre asservit à une volonté inexorable une facture poussée jusqu'aux limites extrêmes du détail. A ne s'arrêter qu'à la technique, il est permis de voir en M. Leempoels un continuateur des maîtres patients et austères d'autrefois. Il n'a, malheureusement, ni la pénétration ni la vision coloriste de ceux qui se sont illustrés dans ces pratiques minutieuses. Son art demeure froid, inharmonique et vulgaire. Il ne charmera jamais ceux qui aiment, dans une œuvre, la spontanéité d'une impression vivement ressentie et exprimée avec émotion. Les Christs bellâtres de M. Leempoels, ses portraits du Roi et de la famille de Neufville demeurent, malgré l'incontestable talent avec lequel ils sont composés, d'antipathiques chromographies sur lesquelles pèsent lourdement de détestables influences germaniques.

Il y a plus de liberté, de souplesse, de vie et de sentiment dans le portrait de M. Imbart de la Tour, ce qui permet d'espérer — l'œuvre étant, croyons-nous, la plus récente de M. Leempoels — une évolution heureuse. Depuis que le peintre prend part — on sait d'ailleurs avec quel succès — aux expositions belges et étrangères, diverses modifications se sont produites dans sa vision d'art. Aux allégories embarrassées, aux mystagogies ténébreuses, aux conceptions philosophiques d'une réalisation discutée il a peu à peu substitué l'étude directe de l'humanité et de la nature. Souhaitons qu'elle le conduise vers la vérité et qu'un prochain contact avec la critique permette à celle-ci de louer sans réserves le patient artisan éveillé aux beautés de la vie.

O. M.

Une Enquête littéraire sur Zola.

L'actualité s'empare à nouveau de Zola. L'érection du monument que l'admiration publique lui prépare à Paris déchaîne contre lui de nouvelles invectives, des injures inédites. Ses adversaires, qui n'ont pas désarmé devant sa fin tragique, tentent de s'opposer à ce qu'une statue perpétue sa gloire d'écrivain et sa loyauté d'honnête homme. Il n'est pas inutile de signaler à ce propos l'enquête ouverte par la *Plume* qui, au lendemain de la mort d'Émile Zola, a demandé à une centaine d'hommes de lettres leur opinion sur l'auteur des *Rougon-Macquart*.

La question était ainsi posée :

« *Que pensez-vous d'Émile Zola comme écrivain et comme homme?* »

Voici les réponses des écrivains belges interrogés par notre confrère :

M. ANDRÉ FONTAINAS. — J'admire et je vénère en Émile Zola, sans les disjoindre, l'homme et l'écrivain, profondément, à l'égal des génies les plus puissants et des ouvrages les plus hauts.

M. ÉMILE VERHAEREN. — Zola fut un homme et un écrivain de conviction et de force profondes et têtues. L'obstination dans ce qu'il croyait être le vrai l'a haussé jusqu'à la taille des très grands. Il s'affirma dans l'action tel qu'il était dans l'art : Celui qui se croit infailible et qui porte sur ses seules épaules la charge totale de

son audace. Et son audace fut claire et belle comme un bloc de cristal.

Quoi qu'on pense de ses théories, personne ne peut refuser la puissance et la violence superbe à ses livres. Il jetait péle-mêle dans l'énorme bassin de son art les tares, les vices, les grandeurs et les orgueils, il mêlait aux lumières les brouillards et les boues, mais son bassin bouillonnait fort — et chantait.

Au total, le plus considérable des écrivains de France, non pas un homme de tact, ni de goût, ni de talent, mais quelqu'un de génie, contre qui toute critique, même juste, apparaît vaine, inutile, inconvenante.

M. EUGÈNE DEMOLDER. — Comme écrivain : Émile Zola est un puissant écrivain naturaliste. Il n'a pas eu le génie de Balzac ni l'art suprême de Flaubert. Je lui préfère même, comme écrivains, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Anatole France. Mais il occupera une large place dans la littérature du XIX^e siècle. Il est le romancier des matérialistes.

Comme homme : Je crois que *J'accuse* est l'acte d'un homme très courageux et que cet acte aura une importance historique très grande. Zola a dû découvrir de bien profondes infamies, lui qui était pourtant habitué à se pencher sur les ordures humaines, pour se relever avec autant de colère et entamer le rude combat qui l'a désigné aux huées des foules patriotiques.

M. ALBERT MOCKEL. — L'homme fut héroïque ; il nous a donné un inoubliable exemple de force, de constance et d'abnégation. Il mérite l'enthousiasme.

Le romancier me semble avoir une importance considérable, quant à l'histoire sociale. Il a réuni d'innombrables documents et, comme les bons historiens, il a su leur prêter la vie ; en revanche, il paraît en avoir insuffisamment contrôlé le sens par des documents contradictoires qui eussent gêné son éloquence. A ce point de vue — à ce point de vue seulement — il ressemble à Michelet ; mais il pousse plus loin ses défauts, car il met en œuvre, presque au hasard, tout ce qui peut servir à sa thèse. — La forme du roman explique évidemment ce parti pris. Zola en souffre comme historien ; l'homme de lettres y pouvait trouver avantage.

Pour être un écrivain et pour faire œuvre de beauté, il lui a manqué l'*art de choisir*, qui est aussi l'art de penser finement.

L'esthéticien raisonnait comme un vétérinaire.

M. MAURICE MAETERLINCK. — Ne jugeons pas aujourd'hui l'écrivain. Il ne conviendrait pas de lui décerner quelques lignes hâtives. Saluons simplement l'homme qui vient de mourir. Il nous a donné le plus haut exemple de courage civique que nous ayons reçu depuis notre enfance ; et ce courage est plus longanime, plus bienfaisant, plus conscient et plus difficile que celui qui affronte les blessures de la guerre. Maintenant que le héros n'est plus et qu'il a la couronne immortelle des morts, il semble juste que celle des vivants, la couronne spirituelle, que nos approbations, nos pensées et notre admiration avaient tressée pour lui, descende sur un autre front. Il en est un qui mérite le même laurier : c'est Anatole France.

LE CONCERT MOTTI

Je ne connais pas de spectacle plus prestigieux que celui de Félix Mottl au pupitre de chef d'orchestre. Toute la puissance essentielle de la musique se concentre en son âme visible. Son être intégral vit l'œuvre qu'il exécute. L'orchestre n'est rien qu'un épanouissement de sa propre compréhension. Que chez lui la sensation soit intense au point que toutes les énergies instrumentales semblent s'y suspendre, telle est la merveille simple de son action.

Chez certains, l'étude détaillée, précédant la direction en public, disperse la volonté ou l'épouse prématurément. Chez lui, cette étude, qu'il veut attentive, n'est qu'une préparation ; au moment de l'exécution, toute la force, en lui normale, qui couve sous l'inconscience du sentiment, s'échauffe, s'extériorise en irrésistibles suggestions, s'épand et s'impose avec l'indiscutable élan de la

révélation. Rien n'est stérile : tout frémissement, tout regard, tout pli du front, tout déplacement d'un doigt provoque l'immédiate réponse dans le monde sonore groupé sous lui et auquel il dispense, avec le meilleur de lui-même, une vie mouvante, contenue ou effrénée, et toujours admirable.

Peut-on plus grandement comprendre, plus amplement exécuter cette Septième Symphonie, depuis la beauté déclamée du « péristyle », la simplicité d'héroïque mélancolie de l'*allegretto*, jusqu'à la puissante fantaisie du *presto*, l'entrain de folle sarrabande du *finale*, — ce finale qui fit écrire à Weber : « Beethoven est aujourd'hui mûr pour les petites-maisons ! »

Ces auditions de musique allemande par des capellmeister allemands sont toujours abondantes en plaisirs magnifiques ; d'autant plus qu'à cette séance les auteurs et l'interprète étaient de ceux qu'on ne surpasse pas. La compréhension libre et claire dont est doué ce peuple dans l'interprétation des grands penseurs de sa race nous réserve des joies toujours plus profondes. — Que ce Beethoven est jeune, contemporain, éternel, sans la gauche guindée, la coloration inexacte, le rythme timide qui disqualifient encore, de temps à autre, nos exécutions trop académiques ou trop romantiques ! Que ce Mozart, dans cette symphonie de *Jupiter*, si prisée dans l'outre-Rhin, nous paraît plus viril, moins sucre d'orge qu'on n'a accoutumé de nous le faire connaître ! Que cette éblouissante fresque qu'est l'ouverture du *Vaisseau fantôme* a de large fougue, de fatalisme dramatique !

Dans cet accompagnement même de l'air de *Fidelio*, que l'on a tort d'inscrire dans un programme de matinée, tant il est évidemment scénique, (et que M^{lle} Paquot a interprété avec la sensible gêne de tout ce que le chant concertant lui enlève de ses beaux moyens), Motil fut respectueux, attentif aux contrastes, agitant, lançant son souple orchestre, comme le pianiste caresse ou broie son clavier, comme l'artiste trace, dans la glaise, l'attitude, le geste qui seront l'émotion de l'avenir.

Motil au pupitre du chef d'orchestre, c'est toute la tension vers la beauté, en même temps que l'équilibre de l'interprète en art, lorsqu'il est l'élu des génies et qu'il se sent, simplement, heureux de sa puissance.

HENRY LESBROUSSART

LE QUATUOR SCHÖRG

Quatuors opus 132 et 135 de Beethoven.

De tous les Quatuors qui nous réjouissent et nous réconfortent pendant l'absence du soleil, le Quatuor Schörg est certes, avec le Quatuor Zimmer, le plus soigneux, le plus respectueux de la tradition d'interprétation, le plus soucieux de probité artistique. Pourtant il lui arrive de manquer de couleur et d'atténuer la grandeur du caractère des choses qu'il joue. Comment s'expliquer ce phénomène, quand on voit que ces quatre musiciens sont jeunes, enthousiastes, pleins de talent et d'une admiration intense pour l'œuvre de Beethoven ?

Comme certaines écoles allemandes (et non des moindres) ils ont peut-être fait de Beethoven un tel dieu, placé dans le ciel vague d'un culte absolu, qu'ils ne pensent pas assez à en faire un homme vivant souffrant, bataillant ou exultant comme nous. Quoi qu'il en soit, je ne me permets cette critique que parce que le Quatuor Schörg est de taille à supporter toutes les appréciations qu'on pourrait émettre à son propos, personne en notre ville ne rendant pour le moment les dernières œuvres de Beethoven avec cette perfection. Disons franchement que nous avons souvent l'occasion d'entendre du Beethoven féminisé, joli — ou dur, sec et raide, — ou romantique comme un Espagnol de Victor Hugo, mais que seul le Quatuor Schörg laisse au Titan et sa noblesse, et sa virilité, et la souple pureté de ses lignes. Que tout cela soit encore un peu académique n'est à mon sens qu'une promesse de plus. Quand les quatre artistes auront atteint leur vraie période de jeunesse (en ces climats nous mettons beaucoup de temps à devenir audacieux), ils formeront un ensemble admirable.

La salle de l'Ecole allemande n'est pas mauvaise comme acoustique, mais la niche-alcôve-tabernacle-scène dans laquelle les musiciens sont forcés de se placer pour jouer me paraît fâcheuse à ce point de vue et doit favoriser de déconcertantes inégalités de sonorité. Pourquoi ne pas y placer une partie du public et occuper l'autre extrémité de la salle ? La chose vaudrait d'être pratiquement expérimentée.

M. M.

LA CHÂTELAINE

Comédie en quatre actes, par M. ALFRED CAPUS.

La chance continue à sourire à M. Alfred Capus, dont les minuscules héros ne cessent de sourire aux spectateurs. Ceux-ci sourient au succès de l'auteur en vogue, et de sourires en sourires la renommée de l'écrivain s'étend, portée sur des ailes légères, jusqu'aux confins du Monde où l'on joue...

C'est dans un optimisme serein, dans une bonhomie paisible, dans une bonne humeur rehaussée d'une pointe de malice que M. Alfred Capus a trouvé, on le sait, le secret de plaire. Certes faut-il, pour arriver à varier les effets produits par les mêmes moyens, un talent réel, une habileté peu commune. L'auteur de la *Châtelaine* est, de tous les auteurs actuels, l'un de ceux qui possèdent le mieux le sens du théâtre. Il a même le talent de dissimuler sous une apparente naïveté sa rouerie et ses trucs. Si bien qu'à entendre sa dernière comédie, il semble que rien ne soit plus facile que de l'écrire. Essayez. Nous en reparlerons ensuite.

Tout n'est pas d'égale valeur dans cette œuvre un peu longue, un tantinet coco, méticuleusement émondée de tout ce qui pourrait effaroucher un public pudibond. On l'a nommée, non sans esprit et avec quelque apparence de raison : une candidature à l'Académie. Est-ce la *Châtelaine* qui introduira l'auteur de la *Veine* dans la Compagnie des Immortels ? C'est possible. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il y entrera, et sans tarder.

Mais là n'est point l'intérêt de la pièce que vient de représenter, avec sa conscience et son talent habituels, la troupe du théâtre du Parc. Il réside tout entier dans quelques scènes de fine comédie qui décrivent une très simple histoire d'amour aboutissant au dénouement le plus légitime. Ces scènes sont si jolies qu'elles font pardonner l'invraisemblance des autres, la psychologie contestable de certains caractères et la superficialité d'un art où l'esprit remplace trop souvent l'observation. N'empêche qu'on aime André Jossan pour sa philosophie inaltérable, que Thérèse de Rive est sympathique à souhait et qu'on applaudit au triomphe de leur amour mutuel. Le public raffole de sentimentalité et pour le conquérir rien ne surpasse un petit roman d'amour qui « tourne bien ». Il l'a prouvé, une fois de plus, en accueillant très favorablement la *Châtelaine*, qui a valu à ses interprètes, et principalement à M^{me} Franquet et à M. Ripert — le bel Agathos d'hier et un peu trop d'aujourd'hui — un succès flatteur.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

« Parsifal » en justice.

On a suivi avec intérêt les péripéties de la lutte engagée entre M. Sylvain Dupuis, directeur des Concerts populaires, et les éditeurs Schott frères au sujet de l'exécution d'un acte de *Parsifal* inscrit au programme d'une des prochaines matinées organisées par l'excellence chef d'orchestre.

M. Dupuis avait, au cours de l'été dernier, traité, en vue de cette audition, avec les éditeurs de *Parsifal* pour la location du

matériel. Fort de l'obligation souscrite par la maison Schott, il avait, pour s'assurer une interprétation de premier ordre, engagé M. Ernest Van Dyck et M^{me} Bréma. Au moment de commencer le travail des répétitions, il réclame aux éditeurs les parties d'orchestre et de chœurs. A son grand étonnement, on lui répond qu'à la demande de M^{me} Wagner il vient d'être décidé que le matériel de *Parsifal* ne pourra désormais être livré aux chefs d'orchestre que s'ils s'engagent à n'en faire exécuter que des fragments! « Réduisez votre programme à l'audition de la scène des Filles-fleurs, lui écrit-on, et nous vous enverrons le matériel. »

En présence de cette violation des termes du contrat, M. Dupuis fait assigner les éditeurs. « Exécutez le traité qui nous lie, dit-il, ou payez-moi dix mille francs de dommages-intérêts. » On plaide, les éditeurs soutiennent que le droit d'interdire une exécution demeure intact, quel qu'ait été le traité passé au sujet d'un matériel symphonique. Et voici les juges du tribunal de commerce contraints de donner une solution à une affaire délicate, qui touche à d'importantes questions de principe.

Le président, M. Schleisinger, se trouve heureusement être très versé dans les choses musicales et suggère l'expédient d'une comparution en chambre du conseil pour tenter de mettre les parties d'accord. L'essentiel — et l'intérêt de tous l'exige — est que le concert ait lieu. Le public attend avec impatience l'occasion d'applaudir l'une des plus belles partitions de Wagner. Un grand nombre d'amateurs se sont abonnées aux Concerts populaires dans cet espoir, et M. Dupuis tient à honneur de ne pas manquer, par suite de l'intervention inexplicable de M^{me} Wagner, à sa promesse.

Après discussion, l'entente s'établit. Au lieu d'un acte, M. Dupuis fera exécuter les scènes principales de deux actes de *Parsifal*, — le deuxième et le troisième, — ce qui donnera au public une idée plus complète de l'œuvre... Mais le principe sera sauf et satisfaction sera ainsi galamment accordée au caprice de M^{me} Wagner. Cette audition devant entraîner des frais plus considérables, notamment ceux résultant de l'adjonction d'un chœur d'hommes, les éditeurs en assumeront la charge. Ils paieront en outre tous les dépens du procès. Et ainsi se termine, à la satisfaction générale, la grosse querelle qui faillit nous priver d'une belle matinée d'art et coûter la forte somme aux sympathiques éditeurs des partitions de Wagner.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POESIE. — *Les Frères marcheurs*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Bibliothèque de l'Occident. — *Les Chansons ironiques et les Chansons sentimentales* de JACK NASSOU. Bruxelles, J. Leblé et C^o. — *Astarté*, par VICTOR D'AURIAC. Couverture lithographiée par Louis Morin Paris, L. Genonceaux et C^o. — *Télépathie*. Traduction italienne par L. BIZIO d'un poème néerlandais de POL DE MONT. Venise imp. Emiliana. — *Chez la magicienne*, par VICTOR MARIE. Paris, éd. de la Renaissance latine. — *Le Mirage perpétuel*, par ACHILLE SEGARD. Paris, P. Ollendorff.

ROMAN. — Œuvres complètes de JULES LAFORGUE (*Moralités légendaires; Les Deux Pigeons*). Paris, *Mercur de France*. — *Modestie et Vanité*, par PELADAN. Paris, *Mercur de France*. — *Les Joux d'Hélène*, par PIERRE DE QUERLON. Paris, *Mercur de France*.

THÉÂTRE. — *Les Orties*, comédie dramatique en quatre parties, par SANDER PIERRON. Bruxelles, éd. de l'Idée libre.

CRITIQUE. — *Le Genre satirique dans la peinture flamande*, par L. MAETERLINGK. (Ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique.) Nombreuses illustrations. Gand-Anvers, Librairie néerlandaise. — *Les Statues de bronze entourant le tombeau de l'empereur Maximilien I^{er} à Innsbruck*, par EUG. VAN OVERLOOP. Bruxelles, Imp. Hayez. — *Alexandre Colin*, par EUG. VAN OVERLOOP. Bruxelles, Imp. Hayez. — *De Vlaamsche Primitieven Hoe ze waren te Brugge*, door KAREL VAN DE WOESTIJNE. Gtean Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel. — *L'Esthétique des vil-*

les, par CHARLES BULS. Notice sur l'Art de bâtir les villes, par Camillio Sette. Extrait de l'*Émulation*. Louvain, imp F. Ickx

ARCHÉOLOGIE. *Catalogue des armes et armures du Musée de la Porte de Hal*, par EDGAR DE PRELLE DE LA NIEPPE; précédé d'une notice historique et archéologique sur la porte de Hal, par JEAN VAN MALBERGHEM. Bruxelles, E. Bruylant.

NUMISMATIQUE. — *La Médaille honorifique offerte par Léopold-Guillaume, archiduc d'Autriche, à David Teniers le Jeune*, par ALPHONSE DE WITTE. Termonde, imp. De Schepper-Philips. — *Médailles historiques de Belgique* (année 1902), par EDOUARD LA LOIRE. Bruxelles, J. Goemaere.

La Semaine Artistique

Du 22 au 28 février.

MUSEE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE. (Ouverture le 26.)

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-3 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition JEF LEEMPOELS.

GALERIE ROYALE. Exposition J. IMPENS et L. FRANK.

Dimanche 22. — 10 h. Messe de Saint-Remi (Th. DUBOIS par l'Association des chanteurs de Saint-Boniface. (Eglise Saint-Boniface)

Lundi 23. — 7 h 1/2. M. ERNEST VAN DYCK : *Lohengrin*. (Théâtre royal de la Monnaie.)

Mardi 24. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h 1/2. L'Histoire de chant, par M^{lle} J. BATHORI et M. ENGEL. *Les Musiciens belges* (Salle Kevers) — 8 h. 1/2. Conférence H. LA FONTAINE : *Beethoven*. Audition musicale. (Maison du Peuple)

Jeuvi 26. — 2 h. Inauguration de la LIBRE ESTHÉTIQUE. (Musée moderne.) — 2 h. 1/2. Deuxième conférence EDMOND PICARD : *Camille Lemonnier*. Représentation de *Le Mort*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Audition L. DELCROIX. (Cercle de l'Union artistique.)

Vendredi 27. — 7 h. 1/2. M. ERNEST VAN DYCK : *Tannhauser*. (Théâtre de la Monnaie) — 8 h. 1/2. Concert de M^{lle} IRMA HUSTIN. (Salle Erard.) — 8 h. 1/2. Récital de violon par M. F. KREISLER (Cercle artistique)

Samedi 28. — 8 h. 1/2. Troisième séance violon et orchestre CÉ-AR THOMSON. (Conservatoire)

PETITE CHRONIQUE

C'est jeudi prochain, 26 février, à 2 heures, que s'ouvrira, dans les galeries du Musée moderne de peinture, le Dixième Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres de la Société, aux exposants, à la presse et aux artistes spécialement invités. Plusieurs exposants de l'étranger ont annoncé leur arrivée pour l'ouverture, et notamment MM. Henri Martin, Alexandre Charpentier, Georges Sauter, Théo Van Rysselberghe, W. Degoeve de Nuncques, P. de Lapparent, L. Paviot, G. Lebrun, Ch. Rivaud. M^{mes} Julie Massin, May Barlett, etc

Le public aura accès au Salon à partir du lendemain, vendredi, dès 10 heures du matin.

Au noms des exposants que nous avons publiés dernièrement il faut ajouter ceux de MM. Constantin Meunier, J. de Praetere, H. Christiansen, H. Otman, M^{mes} G. Mair, A. M. Muller, M. Molitor, May Barlett, MM. Ch. De Samblanx et J. Weckesser.

Les concerts de la *Libre Esthétique* auront lieu, comme nous l'avons annoncé, tous les jeudis de mars, à 2 h. 1/2 précises. Les membres protecteurs y auront libre accès. La première matinée, fixée au jeudi 5 mars, aura lieu avec le concours du Quatuor Zimmer, de M^{lle} Elisabeth Delhez, cantatrice, du pianiste Emile Bosquet, du baryton Stéphane Dubois, etc.

C'est la semaine, c'est le mois de Camille Lemonnier! Les fêtes par lesquelles le monde des lettres célèbre, à l'occasion de son cinquantième volume, le glorieux auteur de tant de beaux livres, ont commencé au théâtre du Parc, jeudi dernier, par la première des quatre conférences que donne M. Edmond Picard sur l'illustre écrivain. Une représentation du *Mort*, dont l'interprétation fut excellente, a suivi le magnifique entretien dans lequel l'orateur a fait l'historique de l'évolution littéraire dont Camille Lemonnier a été l'initiateur. Une réunion privée a, dans la soirée, réuni autour du jubilaire ses proches et quelques-uns de ses plus intimes amis. Ce fut le prélude du banquet qui rassemblera, le 8 mars prochain, aux côtés de Camille Lemonnier, la foule de ceux qui l'aiment et qui l'admirent. On y fêta affectueusement le probe et fécond écrivain, l'éveilleur de sensations neuves, celui qui, le premier, nous révéla la conscience de notre intellectualité.

Au théâtre Flamand, dimanche dernier, la représentation du *Mêlé* dans la version flamande de M. P. Verbaere fut également l'occasion d'un hommage unanime à l'homme de lettres dont l'art s'inspire à la fois, dans la plus harmonieuse expression, de l'âme flamande et de l'âme wallonne qui se partagent la sensibilité de notre patrie.

Rien n'aura manqué à l'éclat des fêtes données en l'honneur de Camille Lemonnier. A l'hommage des artistes et des hommes de lettres vient se joindre — et ce ne sera pas le moins doux pour l'éminent écrivain — celui du Peuple.

La section d'Art de la Maison du Peuple fera, en effet, représenter dimanche prochain *Un Mêlé*, la pièce en quatre actes tirée du beau roman de Camille Lemonnier.

Elle organise, en outre, un souper populaire. Celui-ci aura lieu le samedi 14 mars, au Faisan doré, 32, rue de l'Étuve.

Après avoir écarté successivement un grand nombre de candidats, le Comité du monument Zola avait retenu les noms de MM. Alexandre Charpentier et Aristide Maillol, lorsque, sur les instances de plusieurs amis de la famille Zola, M. Constantin Meunier est entré à son tour en négociations au sujet de l'exécution du monument. C'est lui qui, aussitôt, a été désigné, et le choix fait à la fois honneur au Comité et à l'éminent statuaire belge.

Mais, après réflexion, M. Constantin Meunier, que de grands travaux absorbent en ce moment, a, par une lettre adressée au Comité, décliné l'offre qui lui avait été faite, tout en remerciant ce dernier d'avoir porté sur lui ses suffrages. Cette décision n'a pas

été accueillie sans discussion : après une nouvelle délibération, le Comité a chargé l'un de ses membres, M. Georges Charpentier, de faire le voyage de Bruxelles pour tenter de vaincre les résistances du sculpteur. Celui-ci hésite encore à prendre la responsabilité de la lourde tâche qu'on lui propose. Il voudrait, d'après ce qu'il nous a déclaré, et ainsi qu'il l'avait proposé dès le début des pourparlers, qu'un statuaire français — et M. Alexandre Charpentier serait en ce cas tout indiqué — acceptât la mission d'exécuter l'œuvre en collaboration avec lui. Il semble que c'est dans ce sens que l'affaire, vivement commentée dans les ateliers parisiens et bruxellois, recevra sa solution.

Nous avons annoncé que la ville de Mons organise des fêtes à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de directorat de M. Jean Van den Eeden. Ces fêtes viennent d'être fixées au samedi 25 et dimanche 26 avril prochain. Remise sera faite, le samedi, d'un objet d'art au jubilaire, en une séance à laquelle seront invités tous les souscripteurs. Le dimanche, un concert sera donné au théâtre. Le programme, exclusivement composé d'œuvres du maître, comprendra, entre autres : *La Lutte au XVI^e siècle*, tableaux symphoniques, l'oratorio *Jacqueline de Bavière*, les ballets de *Numance*, la *Marche des esclaves*, etc. Le concert aura lieu avec le concours du choral mixte : Le Cerele Fetis, de Mons, l'orchestre et le cours de chant d'ensemble du Conservatoire.

Yvette, la spirituelle comédie tirée par M. Berton du chef-d'œuvre de Maupassant, n'aura plus, malgré sa vogue persistante, que quelques représentations au théâtre Molière. La direction doit donner la semaine prochaine la première du *Joug*, la pièce de M. Guignon et de M^{me} Marni, pour l'interprétation de laquelle elle a engagé plusieurs artistes des principales scènes parisiennes.

La revue *Les Maîtres artistes* (1) consacre sa livraison de janvier tout entière à J.-F. Raffaëlli. Plusieurs portraits du peintre et diverses reproductions de ses œuvres illustrent cet intéressant fascicule, dont le texte est de MM. R. de Montesquiou, Octave Mirbeau, Roger Marx, Laurent Tailhade, Octave Maus, Raymond Bouyer, André Mellerio, Gustave Geffroy, Gabriel Mourey, Marius-Ary Leblond, etc.

Le prochain numéro sera consacré à Fantin-Latour.

(1) Paris, 42, rue Lamartine.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)

— ÉDITION SPÉCIALE AVEC
TRADUCTION FRANÇAISE —

<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔</p>	<p>Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔</p>
<p>Abonnement annuel Frs. 20.-</p>	
<p>J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS</p>	

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques. Etampes (Seine-et-Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Libre Esthétique (OCTAVE MAUS). — Notes sur « Jean Michel » (H. L.). — La Peinture sociale en Belgique. — L'Art sauvage. Notes du Congo (JEAN MARCEL). — Ouverture de la « Libre Esthétique ». — La Musique à Paris. Concert de la Société Nationale (M.-D. CALVOCORESSI). — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

C'est la dixième exposition annuelle. La vingtième, si l'on ajoute à ces dix Salons périodiques le cycle des dix années au cours desquelles les XX, de batailleuse mémoire, ouvrirent bruyamment les voies aux expressions nouvelles d'un art libéré et rajeuni. Et ce ne sera — du moins nous l'espérons! — pas la dernière, ainsi qu'on en fait courir le bruit. Pourquoi? Nul ne le sait. Les Salons de la *Libre Esthétique* ont conquis leur place parmi les manifestations de notre vie artistique. Si leurs tendances sont combattues par certains, d'autres veulent bien leur accorder la plus flatteuse appro-

bation. Un groupe d'amateurs éclairés les patronnent. L'Etat, jadis méfiant, a peu à peu fait une large place dans ses collections publiques aux artistes que la *Libre Esthétique* a groupés en une sorte de parenté intellectuelle, — bien qu'aucun lien tangible ne les réunisse. On se fait quelque gloire « d'en être ». Et « en sont », on le sait, tôt ou tard, dans les limites qu'imposent forcément les proportions d'une exposition restreinte à cinquante ou soixante individualités, tous ceux qui affirment dans le labeur artistique une personnalité nettement accusée, une orientation particulière, une nature prime-sautière que n'entravent point les recettes d'école, les traditions académiques, les souvenirs amassés dans la contemplation des œuvres du passé.

Respectons les maîtres, ah! certes!... Mais gardons-nous de les imiter. Dans l'évolution de l'art, seuls demeurent ceux qui ont dit avec une éloquence personnelle ce qu'ils avaient à dire. On commence à le comprendre. Les esprits les plus réfractaires aux expressions de la peinture moderne ont acquis désormais la notion que l'art se renouvelle sans cesse, que les peintres les plus appréciés aujourd'hui sont ceux qui ont soulevé jadis le plus de clameurs. La raison en est simple: c'est que ces peintres *ont été de leur temps*. Être de son temps, pour un artiste, c'est être en avance de dix, ou de quinze, ou de vingt, ou de cinquante années sur la commune opinion de ses contemporains. Sans remonter bien haut, il suffit de rappeler ici quelques noms qui en disent plus long que toute argumentation: Delacroix, Corot, Millet, Courbet, Manet. Passons. — Plus proches de nous, Claude Monet (hé!

vous souvent-il de ses envois aux premiers Salons des XX et des huées que soulevaient ses toiles lumineuses, au coloris éclatant?), Whistler, Degas, Puvion de Chavannes lui-même. Mais oui, le *Pauvre Pêcheur* eut l'honneur d'être taxé d'insanité picturale, tout comme, aujourd'hui, dans quelques tribus de tardigrades lacustres — on m'affirme que la race n'en est pas éteinte — le sont ou pourraient l'être les merveilleuses harmonies chromatiques de Maurice Denison, la noble et grave plastique de Georges Minne...

Les Salons de la *Libre Esthétique* ont-ils éclairé quelque peu la vision et le jugement de nos contemporains? Ont-ils rendu ceux-ci attentifs aux efforts des artistes indépendants qui se murent contre l'assaut des réminiscences et se gardent fièrement des compromissions déprimantes? Les ont-ils inclinés à juger avec prudence, avec équité et avec bienveillance les essais, même téméraires? Il est, semble-t-il, permis de l'espérer. C'est l'unique récompense qu'attendent ceux qui, avec un joyeux entêtement, s'obstinent depuis deux lustres dans leur œuvre de vulgarisation et d'éducation.

Le résultat paraît définitivement acquis. On discute encore telles personnalités, on s'insurge contre les hardiesses novatrices de tel ou de tel autre des argonautes si allègrement embarqués à la conquête des toisons de lumière. Mais le principe n'est plus contesté. Il est permis d'oser, il est enjoint de ne plus voguer dans le sillage d'autrui. Aux leçons d'hier, qui imposaient la fidèle imitation de modèles approuvés, estampillés et patentés par l'opinion publique, est désormais substitué cet enseignement subversif : « Inspirez-vous de vous-même. N'imitiez personne. Contemplez l'humanité, regardez la nature, non pour la reproduire servilement mais pour retremper votre œil, votre esprit et votre cœur à ces sources éternelles de sensations et d'émotions. »

La vérité de ce principe essentiel éclate aux yeux de tous. Il commence à pénétrer dans les écoles d'art où l'on a ouvert les fenêtres aux brises fraîches qui passent au printemps sur les pommiers en fleurs, l'été sur les trèfles, sur les bruyères et sur les forêts mouillées. Pratiquement, la *Libre Esthétique* a tenté, par des manifestations réitérées embrassant toutes les tendances de l'art d'aujourd'hui, en spécifiant chacune d'elles par quelques spécimens caractéristiques empruntés à la flore artistique de toutes les régions de l'Europe, de démontrer que le principe est salubre, fécond, décisif pour le progrès de l'art et le développement de la vie intellectuelle. Cet enseignement expérimental n'est pas, nous nous en flattons, sans avoir influé sur l'autre. Et même les gardes-chiourmes de la critique, qui jadis faisaient la ronde autour de la forteresse où ils détenaient les artistes, rattrapant, morigénant et repoussant vers les géoles ceux qui tentaient une évasion, ouvrent

aujourd'hui les portes à leurs prisonniers. Ils sourient à leur essor, ils se réjouissent de leur libération. Plaise aux dieux que la citadelle démolie, nul ne songe à la rebâtir!

La cité nouvelle qui abrite les artistes est vaste, claire et gaie. On y vit sans contrainte, on y respire à l'aise. Elle est de construction trop récente pour que ses habitants en soient déjà las. Mais peut-être conviendrait-il d'en ordonner méthodiquement le plan, d'y tracer des limites certaines, d'en concentrer les activités éparses. C'est en ce sens que pourrait agir la *Libre Esthétique* pour servir efficacement l'art en classant systématiquement par périodes, par évolutions marquantes, par genres, par nationalités, les résultats acquis. Des expositions rétrospectives, des groupements d'artistes unis par le même idéal, des sélections de peintures ou de sculptures enseignant clairement au public la marche de telle ou telle évolution historique, voilà quelles pourraient être — et le champ d'action demeure illimité! — les initiatives à prendre.

Au cycle d'initiation succéderait une série de démonstrations hautement éducatrices. Le plan est beau, difficile à réaliser, et par là même d'un grand attrait. Mais avant d'agiter de lointains projets, rêjouissons-nous de voir que l'effort collectif accompli depuis 1894 — nous marquons en 1903 une étape nouvelle — n'a pas été vain. Et regardons devant nous avec sérénité.....

OCTAVE MAUS

NOTES SUR « JEAN MICHEL »

Voici ce qui se raconte :

M. Henry Vallier, médecin verviétois, conçut l'idée simple d'un scénario dramatique et, satisfaisant son âme littéraire en utilisant ses loisirs professionnels, tenta la rédaction d'un livret. Dans le même temps, M. Albert Dupuis, son concitoyen, cultivait ses tendances musicales et vivait ses jeunes ans à la *Schola cantorum*, dans l'atmosphère vivace et fécondante du maître d'Indy. La trame de l'aventure qu'exposait ce livret fixa les harmonies qui tourmentaient l'adolescent; et le projet de *Jean Michel* prit corps. Il ne fallait plus que l'appoint d'une sérieuse expérience scénique pour préciser le canevas, redresser les malhabiletés, réduire les affadissantes longueurs, colorer de versification légère cette historiette de terroir : Georges Garnir prit ce soin; et le 19 septembre 1901 Albert Dupuis clôturait du paraphe final le manuscrit définitif.

L'œuvre s'intitule : « Nouvelle musicale en quatre actes. » L'affiche lui accorde une appellation plus conséquente : « Comédie musicale. »

« Nouvelle » paraît plus conforme. Douce histoire d'amour : Madeleine est aimée de Jean Michel, dont elle partage les poétiques sentiments; elle est désirée par François, ancien soudard, qui, pour se venger de son échec, calomnie, auprès du rival, l'enfant de pureté fière; et de voir Jean accueillir trop aisément la médi-

sance mauvaise qu'un malentendu aggrave, Madeleine perd sa raison d'amante trop meurtrie.

Les sujets simples sont toujours susceptibles d'intéresser. Celui-ci est éternel. Seuls pourraient être banals les développements qui lui furent donnés. Il leur fallait cette adresse de conserver, autour des héros, l'unité de milieu et de niveau social qui devait laisser quelque vraisemblance à un peu trop de naïveté.

*
*
*

Une introduction d'une quarantaine de mesures, enchaînant la caressante image de la juvénile tendresse des jeunes gens au rythme martelé des armuriers, nous conduit dans l'atelier d'Hubert, patron de ceux-ci. Pour que leur travail fût d'utilité plus glorieuse, sans doute, l'auteur a situé l'action au début de ce siècle, époque héroïque dont les armes furent la force. Il a même précisé, en un endroit de la partition : 1818. Les ouvriers, dans leur chantante activité, parlent de Jean, le graveur, l'artisan délicat, le petit-fils resté seul, avec l'aïeul Hubert, de toute une famille disparue. Voici le dialogue délicat et tendre du vieillard indulgent et du jeune amoureux ; voici l'aveu candide, et l'acquiescement paternel.

La rentrée de François, ancien hussard, le met en présence de Madeleine que son cœur poussait vers le poète, et qui se voit en butte aux entreprises du brutal ; le contraste est habile, avec la scène suivante, ample développement d'amour mélodieux et fleuri ; et l'acte se termine dans une tonalité radieuse, *lento amoroso*, pur duo de deux tendresses qui n'ont pas vingt ans.

Comme décor du deuxième acte, la place Saint-Jacques (d'autres disent : Saint-Paul?), à Liège ; nuit de Noël ; — baigné de lune et oaté de neige, le tableau est adorable, avec les vitres des maisonnettes rehaussées de lumières qui disent les confortables réveillons, et la haute tache rouge du vitrail derrière lequel les orgues planent. Des mendiants, des dévotes, des rendez-vous de soubrettes sont le prétexte de hors-d'œuvre ingénieux. Voici la bande des ouvriers et ouvrières dont l'exubérance et les éclats effarouchent le pieux Jean, que les séductions railleuses et appuyées des grisettes ne peuvent détourner de son rêve chéri. Agacé et jaloux, François, dans la scène de trahison, jette le soupçon dans ce cœur trop neuf : « Va demander à cette amante s'il est vrai ou non que là-bas, dans son pays natal, un autre ne lui parla jamais d'amour ? »

L'action mauvaise est commise ; elle porte aussitôt ses fruits : Madeleine vient assister à la messe de minuit, où elle sait retrouver l'ami ; mais elle le sent soupçonneux, son trouble égare le poète, qui ne la voit qu'à travers ce qu'il craint voir, et s'enfuit, dans la conviction douloureuse d'avoir édifié son idéal sur une honteuse erreur.

Un poème symphonique sur des thèmes populaires liégeois confie à l'orchestre seul la peinture rythmique, vivante, variée de l'âme chantante de ce peuple alerte et industriel. On dit que M. Albert Dupuis fut second prix de Rome, il y a deux ou trois ans, et que s'il ne conquit pas l'année suivante les lauriers suprêmes de la consécration officielle, c'est qu'il ne réussit pas dans l'épreuve préparatoire qu'un règlement déraisonnable impose même à ceux auxquels un concours précédent accorda de hautes distinctions. Peut-être, déjà préoccupé de laisser chanter son cœur plus que de suivre la grammairienne tabulature, le jeune homme commit-il quelque fugue trop audacieuse ? Peut-être aussi

cet incident, dont le succès de demain va accentuer toute l'ironie, a-t-il inspiré au symphoniste l'idée de la fugue particulièrement serrée, rythmée et proportionnée qui ouvre, en *allegretto*, la péroraison de cette riche page de musique ? Toujours est-il qu'on pourrait lui prédire les plus mérités applaudissements, si la simplicité de son auteur n'avait voulu l'enchaînement des derniers accords avec l'acte suivant, qui nous ramène chez Hubert. C'est la fête des Rois : un cramignon franc, un festin copieux emplissent l'orchestre et la scène d'une joie débridée. A l'ivresse et aux gaillardises s'opposent la douleur de Jean, le chagrin du grand-père, les remords de François ; l'aveu du forfait lui échappe, et Hubert et Jean courent chez Madeleine mourante.

Le dernier acte est bref ; la chambrette d'une enfant qui a connu trop tôt la souffrance injuste. Un candide monologue, coupé de chants enfantins qui montent de la rue, nous dit la mélancolique fêlure d'un cœur trop simple pour se résigner ou pour se révolter. Jean vient agenouiller, devant l'ancienne aimante, la supplication de son amour toujours vivace ; mais il n'est plus temps : « Pourquoi me regarder ainsi ? » dit la douce victime ; « Madeleine est morte, oui ; son pauvre amour aussi... Vois ce cortège blanc... » Elle est folle.

Telle est l'œuvre non prétentieuse que le théâtre de la Monnaie nous présente. L'auteur n'a que vingt-six ans. Si le sujet l'a séduit, c'est qu'il y voyait des occasions de sentir et de penser qui ne dépassaient pas son propre développement. Aussi la mélodie abondante, lumineuse, a-t-elle coulé facilement d'un cœur qui ne dut pas se forcer. Et l'on reconnaîtra, avec charme, qu'il y a chez ce compositeur, hier encore enfant, énormément de musique et peut-être beaucoup de talent.

H. L.

La Peinture sociale en Belgique.

Les deux écrivains dont les noms ont fini par se souder dans cette firme de subtile et haute cérébralité, Marius-Ary Leblond, publient dans la *Revue* une singulièrement instructive et substantielle étude sur la *Peinture sociale en Belgique*. Pour synthétiser celle-ci, c'est Léon Frédéric et Eugène Laermans dont ils ont fait choix d'abord. On n'a pas mieux défini ces deux artistes si originaux et si pathétiques, dont le premier vient précisément d'ouvrir une exposition au Cercle artistique de Bruxelles.

L'étude de Marius-Ary Leblond est accompagnée de onze gravures reproduisant les principales œuvres de Laermans et deux œuvres de Frédéric.

Nous en détachons les pages liminaires :

On a longuement discuté en France sur la légitimité d'un art social : les théoriciens de l'art pour l'art réservaient le goût et la fin de l'art à une élite raffinée : les autres lui assignaient des destinées utilitaires immédiates. Dès qu'on pénètre en Belgique, on se sent chez un peuple où l'art ne peut être que social. Nulle part aujourd'hui ce n'est davantage un pays de « société » ; une âme familiale très accueillante enplit allègrement les voies publiques ; et l'on a le contraste délicieux de se sentir sous un ciel du Nord, baigné dans une atmosphère de sentimentalité latine très chaleureuse ; il semble vraiment que ce peuple n'ait de goût que pour les distractions collectives. Lorsqu'on a passé au delà de

cette première impression d'ensemble, on découvre le pays le plus industriel, représentant bien par sa platitude presque concave une sorte de vaste champ de bataille ouvrière de l'Europe. Et toute cette industrie fermente vers les libérations socialistes. Aux rues des faubourgs, l'ouvrier, très actif et souple, se hâte vers les usines et les meetings, instruit patiemment et pratiquement aux écoles et aux cours. Toute la beauté du pays, faite de labeur et de propreté, vient du peuple, de même que la santé, source de la grasse terre flamande. Et c'est de lui encore que, fleurissant de mille enfants, la beauté prolifique de la nation monte comme un poème de moisson : — blés blonds de la chevelure, coquelicots frais des teints, et bleuets des yeux légers et doux. Cependant la bourgeoisie, aux visées courtes et cléricales, s'enferme dans un commerce lucratif avec le plus parfait dédain de la littérature, achetant seulement quelques tableaux pour mettre l'éclat d'un peu de couleur dans ses salons.

Négligée, la littérature va tout naturellement au peuple; elle y est aussi portée de nécessité, puisque c'est la matière d'étude la plus nombreuse et la plus pittoresque et celle qui se renouvelle le plus. En outre, récemment née dans un siècle démocratique, elle ne subit pas, comme en France, les écrasantes traditions d'un art classique qui dédaigne et ignore la foule. Le milieu étant plus restreint, sculpteurs, peintres et littérateurs se rencontrent et se lient. Le nouvel art belge consulte fraternellement la littérature et un Camille Lemonnier est connu pour avoir eu sur lui la plus féconde influence. De grands peintres s'annoncent, s'affirment. Ils ne pourraient pas être appelés nettement socialistes, car la peinture ne s'accommode pas aisément d'un qualificatif dont le sens est aussi précisément politique. Mais par le choix de leurs sujets vastes et populaires, dont la signification est très simple et dont les proportions sont spéciales à l'art public par leur prédilection pour les scènes du travail ou les assemblées d'ouvriers et de paysans, par leur sympathie visible pour les qualités morales ou esthétiques des pauvres et des laborieux, même par les tendances allégoriques de leur imagination, ils sont bien « sociaux ».

Les peintres actuels de la Belgique ont d'ailleurs été directement aidés par les prédécesseurs à leur art social. Ils y ont adapté les hautes qualités des maîtres flamands : beauté de l'effort et des mouvements, groupements et tableaux d'ensemble, vitalité qui se plaît à créer les multitudes, ainsi que chez Breughel, — culte de la force et de l'abondance d'un Jordaens, — goût de la santé (réserve de force) et des richesses naturelles (réserve de vie) qui ont fait aimer à Rubens les enfants autant qu'à un Frédéric, à Rubens colossal et laborieux comme un peuple.

Plus près de nous, les deux maîtres les plus considérables de la première moitié du siècle, postérieurement à Leys, furent des précurseurs. Sorte de Millet huguenot, Charles De Groux reste surtout le peintre des humbles. Il dit la tristesse grave *aux champs* du départ des conscrits, la tristesse bohème et mendicante de l'enterrement des pauvres dans le vaste décor social qu'est la ville, la lamentation de la neige sur les toits lézardés et les corps loqueteux. De Groux s'attendrit partout sur une humanité que l'infortune a martelée; corps en bois taillés à coups de hache par le malheur, chairs flasques tombant en haillons autour du torse rude, figures saturées de houille accroupies autour de la marmite. Ce sont des types hiératiques de misère. — Henri de Braekeleer ne fut pas seulement le miniaturiste de lumière vibrante, le peintre des brossages lents de la lumière sur les bois vernis et les tuiles, le peintre *national* de la pointilleuse propreté des Flamands.

Réaliste minutieux et observateur spirituel du peuple, il a été robuste dans sa bonhomie et âpre sous sa gaité de vieillard propre. — Chez de nombreux autres enfin se notait, comme malgré eux, la préoccupation sociale : Joseph Stevens, satiriste humanitaire jusque dans son œuvre bien spéciale; Rops, aigu « cynique » de la papauté, de la « moinerie », de la bourgeoisie, des lois de mort et de famine.

L'ART SAUVAGE

Notes du Congo.

Nous recevons de notre collaborateur JEAN MARCEL, qui s'est embarqué il y a trois mois pour le Congo, de curieuses notes de voyage dont nous détachons cet intéressant fragment. Il est daté de Kinshassa, Etat Indépendant du Congo, 1^{er} janvier 1903.

Les sauvages, ou soi-disant tels, sont des gens éminemment réfléchis et doués d'un esprit très pratique. Aussi bien fixés que les pères de l'Eglise sur l'instabilité des choses humaines, ils ne se sont point égarés jusqu'à l'édification de vaines architectures pour recéler, en plus de leur pécule, les manifestations de la pensée ou celles de l'art, à l'instar des Américains milliardaires. Sachant que la guerre, la pluie, le vent et le feu détruisent les édifices les plus solides, ils ont résumé sur leur propre personne les notions d'esthétique qu'ils possèdent.

Leur littérature, fabuleuse ou historique, est faite de légendes où la superstition s'enchevêtre tellement avec le réel qu'il est impossible d'y débrouiller quelque chose. Et nul texte ne viendrait au secours du paléographe tenté par l'inédit de la chronique congolaise.

La musique — le vacarme plutôt — est l'assemblage abominable et discordant de cris gutturaux et perçants accompagnés sur des instruments primitifs auxquels la civilisation est venue ajouter l'accordéon, l'affreux accordéon de Nuremberg ou de Hambourg, fabriqué par milliers dans le pays de Wagner pour fausser à jamais le sens musical des populations multicolores qui ont le mauvais goût d'en acheter.

Pourtant, on pourrait, avec quelque éducation, tirer un meilleur parti du goût des nègres pour le bruit. La musique de la force publique de Boma en est une preuve. Elle ne jouerait certes pas l'ouverture de la *Fiancée de la mer*, mais les polkas et les pas redoublés qu'elle interprète assez bien ne sont point désagréables à entendre et reposent de ces gramophones — insupportables jusqu'à faire souhaiter la surdité par ceux qui sont obligés d'en subir les trop nombreuses auditions. C'est une des tortures de la navigation actuelle, et quand on entend nasiller cet appareil, on reste insensible aux plus beaux spectacles de la nature, fut-on cependant le plus déterminé des lakistes.

Le dessin est cultivé par les noirs sur leur propre peau, avec des variantes de coloris et des différences de lignes, suivant les zones, les races et les pays. Il faut convenir que cet art graphique du tatouage n'est point cultivé en Afrique avec ce raffinement connu des seuls Polynésiens. Chez ceux-ci le tatouage est une véritable illustration (sans mauvais jeu de mots). Il énonce le passé, les exploits, le rang du porteur. C'est de l'héraldique *in anima vili*, le blason poussé plus loin que dans le d'Hozier et faisant mieux reconnaître les gens que les méthodes de M. Bertillon.

Les lignes savantes et multicolores s'entrecroisent en arabesques compliquées du plus bel effet. Les Indiens de l'Amérique du Nord font surtout de l'impressionisme polychrome. Les nègres participent des deux méthodes, avec moins de science toutefois.

Mais ils ont atteint le summum de l'art sur soi par la sculpture sur leur propre chair. Par des moyens que j'ignore et qui doivent être mis en usage dès la prime enfance, ils arrivent à se fabriquer des bourrelets de chair en forme de crête courant au milieu du front, depuis la naissance des cheveux jusqu'à la base du nez. Une rangée de trois incisions sur chaque pommette, une crête sur chaque tempe complètent cette application vraiment personnelle de l'art décoratif. Les dents incisives, limées en pointe, ajoutent du piquant à la physionomie et permettent de mieux jouir des délices de l'anthropophagie.

Mais si, mieux que le blanc, le noir a su prévoir la possibilité de la destruction durant la vie, il n'a rien fait pour conserver après la mort ce qu'il possède de remarquable. Dans les pays où l'Européen est maître, ces trésors se dissolvent dans le charnier, loin des conquérants, cela disparaît dans un estomac animal ou humain. Rien ne sauve le trésor dermique d'une destruction commune à toutes les choses de ce monde, et qui n'est, après tout, qu'une question de temps.

JEAN MARCEL

Ouverture de la « Libre Esthétique ».

Le vernissage de la *Libre Esthétique* s'est fait jeudi dernier avec son animation accoutumée. Artistes et hommes de lettres avaient répondu plus nombreux que jamais à l'invitation de la direction. Et ce public vivant, remuant, passionné, a donné à l'ouverture du Salon « jubilaire » un caractère très différent de la banalité habituelle aux inaugurations officielles.

Le directeur des Beaux-Arts y assistait, ainsi que le duc d'Ursel, ancien président de la Société des Beaux-Arts. Parmi les peintres et les sculpteurs présents, on remarquait entre autres MM. Constantin Meunier et Alexandre Charpentier, — l'un et l'autre au premier plan de l'actualité, — Henri Martin, L.-H. Devillez, P. de Lapparent, Ch. Rivaud, Théo Van Rysselberghe, E. Claus, E. Laermans, L. Speekaert, T'Scharner, Stallaert, Lemayer de Merprès, J. Leempoels, F. Khnopff, R. Wytzman, V. Gilsoul, G. Van Strydonck, A. Marcette, F. Charlet, G. Lemmen, J. Stobaerts, P. Du Bois, G. Combaz, A. Baertsoen, E. Charlet, F. Taelemans, L. Le Nain, J. Dierickx, H. Stacquet, H. Cassiers, M. Hagemans, J. Van den Eekhoudt, J. Gouweloos, A. Ciamberlani, O. Coppens, P. Colmant, P. Mathieu, J. Smeers, H. Meunier, Ad. Crespin, H. Ottevaere, H. Huklenbrok, G. Morren, L. Bartholomé, A. Hazledine, M. Melsen, N. Van den Eeden, G. Bernier, A. Lynen, P. Hermanus, J. Mayné, G. Morren, W. Degouve de Nuncques, J. Potvin, H. Ottman, G. Van der Hoef, Dirk Nyland, J. de Praetere, Is. De Rudder, G. Devreese, J. Dillens, P. Braecke, De Tombay, Desenfans, H. Le Roy, A. Crick, M^{mes} L. Héger, Anna Boch, J. Massin, J. Wytzman, Clémence Lacroix, C. Voortman, A. De Weert, M. Putsage, Georgette Meunier, M. Verboeckhoven, L. Joris, Coba Ewings, H. Cornette, K. Gilsoul, H. Calais, De Rudder, Mayer, Robyns, De Bièvre. A.-M. Muller, M. Mollitor, etc., etc.

Au nombre des hommes de lettres, MM. J. Destrée, Eugène

Gilbert, A. Ruyters, L. Solvay, M. Des Ombiaux, Van Arenberg, L. Dommartin, G. Van Zype, R. de Marès, E. Closson, G. Virrès, G. Ramakers, R. Petrucci, G. Marlow, H. Toisoul, G. Heux, L. Dumont-Wilden, P. Mussche, S. Pierron, M^{mes} Blanche Rousseau, M. Mali, Marie Closset, etc.

Du monde musical, MM. E. Raway, H. Seguin, D. Demest, Imbart de la Tour, E. Engel, Stéphane Austin, M^{mes} Arcowska, P. Miry, E. Delhez, J. Bathori.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que cette assemblée extraordinairement brillante a quitté les galeries du musée, appelées à être, durant un mois, le lieu de réunion des artistes et des amateurs.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Aujourd'hui encore j'ai à signaler une œuvre des plus intéressantes due à un jeune compositeur. Je veux parler de la Symphonie d'orgue de M. Vierne, ou tout au moins des deux parties de cette symphonie qui furent exécutées à la Société Nationale, l'*andante* et le *scherzo*. Il est très regrettable que l'œuvre ait été ainsi écourtée; j'eusse aimé porter sur elle un jugement d'ensemble; et, surtout, la moitié que j'en ai entendue m'a donné très envie de connaître le reste. M. Vierne emploie l'orgue de façon toute nouvelle, et on a par instants, lorsqu'on écoute sa Symphonie, l'impression que l'on entend un orchestre très moderne, très fouillé, très habilement traité. La tonalité générale de l'*andante* est grise; de jolies sonorités toujours un peu estompées, pas de contrastes, et une grande légèreté de facture en sont les caractères dominants. Quant au *scherzo*, c'est bien un des plus fins babils qu'il m'ait été donné d'entendre, et sans avoir cherché à « faire de la soupe avec du sirop et l'entre-mets avec du lapin », M. Vierne a incontestablement trouvé une nouvelle façon d'écrire pour l'orgue. Il a exécuté lui-même, avec un infini talent, son œuvre et un *Final* de César Franck.

Le Trio de M. Coindreau ne fut pas très brillamment exécuté; aussi ne puis-je m'aventurer à le juger définitivement; je n'en ai pas très bien suivi le développement, mais il y eut des passages qui me semblèrent jolis.

M^{lle} Blanche Selva fut très applaudie dans *Quelques Danses* d'Ernest Chausson, qu'elle joua de façon tout à fait charmante. Non moins remarquable fut l'interprétation d'un *Scherzo* de Borodine par le Quatuor Soudant. Ce *Scherzo*, en si mineur, à cinq-huit, fait partie des pièces pour quatuor à cordes composées par divers auteurs pour être exécutées aux soirées de M. Belaïeff, d'où le nom de *Les Vendredis* donné au recueil qui le contient. Mais Borodine l'a replacé tel quel, avec à peine d'infimes modifications de détail, dans la Troisième Symphonie, qu'il laissa inachevée et qui fut, après la mort de l'auteur, instrumentée par M. Glazounow.

M^{lle} de la Rouvière chanta avec un très grand succès de jolies mélodies de MM. Bordes et R. de Castéra, tirées du répertoire, chaque jour accru, de l'Édition Mutuelle. J'ai beaucoup aimé *En Rêve*, une page sans accompagnement et pleine de charme de M. de Castéra.

M.-D. CALVOCRESSI

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Neue Dichter in Tönen. Erste Reihe. Cinq mélodies pour chant et piano, par GEORG STOLZENBERG. Berlin, Verlag Dreililien.

Thème et Variations pour piano, par GABRIEL FAURÉ (op. 73). Paris, J. Hamelle.

Euskal Herria, musique de fête pour accompagner une partie de paume au pays basque, par CHARLES BORDES. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. Paris, Edition mutuelle. Bureau d'édition de la *Scola cantorum*, 269, rue Saint-Jacques.

Chant funèbre, chœur pour quatre voix de femmes, par ERNEST CHAUSSON (op. 28). Paris, Edition mutuelle. — *Madrigal spirituel*, à cinq voix, par F. DE LA TOMBELLE. Paris. Edition mutuelle.

Trois chansons (En Rêve, Une Jeune Fille parle, Azulejo), par RENE DE CASTÉRA. Paris, Edition mutuelle. — *Le Rêve de la fiancée*, poème de CATULLE MENDÈS, musique de RENE DE CASTÉRA. Paris. Edition mutuelle. — *Idylle mystique* pour soprano et orchestre, d'après le Cantique des cantiques, par JOSEPH RYELANDT. Paris, Edition mutuelle. — *Quatre poèmes* de FRANCIS JAMMES mis en musique par CHARLES BORDES. Paris, Edition mutuelle. — *Poèmes* de PAUL VERLAINE mis en musique par CHARLES BORDES: *Sur un Vieil Air, Spleen, Epithalame* (accompagnement d'orchestre), *La Ronde des Prisonniers* id.). Paris, Edition mutuelle. — *Petites fêtes, nonnètes grones* (J. Moréas), par CHARLES BORDES. Paris, Edition mutuelle.

Les Pèlerins d'Emmaüs, oratorio en deux parties, poème de DANIEL LAJAS, musique de GUSTAVE BRET. Partition piano et chant. Paris. Edition mutuelle.

Sonate pour violon et piano, par ALBÉRIC MAGNARD. Paris, l'*Emancipatrice*. — *Quatre poèmes en musique*, par ALBÉRIC MAGNARD. Paris, l'*Emancipatrice*.

L'Éveil de Pâques, poème d'EMILE VERHAEREN, musique de DÉODAT DE SEVÉRAC. Paris, E. Demets.

La Semaine Artistique.

Du 1^{er} au 7 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSEE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition BERTHE ART et LÉON FRÉDÉRIC.

GALERIE ROYALE. 10-6 h. Exposition J. IMPENS, L. FRANK et JOSEPH CARON.

Dimanche 1^{er}. — 7 h. Manifestation CAMILLE LEMONNIER à la Maison du Peuple. *Un Mâle*, pièce en quatre actes. Conférence par L. FURNÉMONT.

Lundi 2. — 8 h. 1/2. Conférence LÉO ERRERA. *L'Individu*. (Cercle artistique.)

Mardi 3. — 2 h. 1/2. Conférence par M. A. GILBERT DE VOISINS. (Salon de la Libre Esthétique.) — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/4. Conférence de M. CHOMÉ: *Le Voyage de M. Perrichon* de Labiche. — 4 h. 1/2. Histoire du Chant ancien et moderne, par M^{lle} BATHORI et M. ENGEL.

Mercredi 4 — 8 h. Première de *Jean Michel*, par MM. GARNIR, CH. VALLIER et ALBERT DUPUIS, (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Troisième séance de violon et orchestre CÉSAR THOMSON. (Conservatoire.)

Jeudi 5. — 2 h. Première audition d'œuvres nouvelles au Salon de la Libre Esthétique. Le QUATUOR ZIMMER, M^{lle} E. DELHEZ, M. STÉPHANE AUSTIN, M. EMILE BOSQUET. — 8 h. 1/2. Troisième concert WIENIAWSKI. (Grande-Harmonie.)

Vendredi 6 — 8 h. 1/2. Concert FRANCIS PLANTÉ-EUGÈNE YSAÏE. (Cercle artistique.)

Samedi 7. — Répétition générale du quatrième concert YsaÏe. Soliste: FRANCIS PLANTÉ. — 8 h. 1/2. Concert ONDRICEK-VAN DOOREN. (Grande-Harmonie.)

PETITE CHRONIQUE

A PROPOS DE LA MANIFESTATION LAMBERMONT. — Lecteur, tiens toi sur tes gardes ! Si l'on te présente quelque liste de souscription à la manifestation qui se prépare en l'honneur de ce grand Belge, exige d'abord que l'on te nomme « l'artiste », ou le prétendu tel, auquel sera confiée la splendide mission de synthétiser en une œuvre de beauté l'élan de toute une nation ; — et ne souscris que si ce nom te satisfait. Si tu croyais pouvoir te confier en cela au goût sûr de certains membres du comité dont la dite feuille de souscription révèle l'hétéroclite composition, sache ce que l'on nous affirme : ce comité n'a pas été consulté. Te voilà prévenu, agis avec prudence et de manière à ne rien regretter, — fût-ce tes deux modestes francs.

La première conférence de la *Libre Esthétique*, fixée à mardi prochain, à 2 h. 1/2, sera faite par M. A. GILBERT DE VOISINS, l'un des collaborateurs de l'*Art moderne* et de la *Renaissance latine*, qui a choisi pour sujet : *Les Jardins, le Faune et le Poète*.

La première audition de musique nouvelle aura lieu jeudi prochain, à la même heure, avec le concours du Quatuor Zimmer, de M^{lle} Elisabeth Delhez, de M. Stéphane Austin et de M. Emile Bosquet. On y entendra, exécutées pour la première fois, des œuvres instrumentales et vocales de V. Vreuls, E. Chausson, G. Fauré, Ch. Bordes, H. Duparc et Blanche Lucas.

Les membres de la Commission des Musées se sont rendus lundi dernier, sur l'invitation du Ministre des beaux-arts, à l'atelier de Jef Lambeaux pour y examiner en vue d'un achat par le Musée de Bruxelles, où l'artiste n'est pas encore représenté, quelques œuvres récentes de celui-ci.

Leur choix s'est porté sur un groupe de grandes dimensions intitulé *Les Lutteurs*. Une partie des membres de la Commission lui préférèrent un autre groupe, *Le Satyre morlu*, qui est, paraît-il, d'un mouvement superbe et d'une vie intense. Mais la majorité a trouvé que les allures trop libres de cet œgipan — entreprenant comme tous ses pareils — ne cadreraient peut-être pas avec l'austérité qu'une tradition vénérable impose aux collections publiques.

Comme nous l'avons fait pressentir, M. Constantin Meunier a fini par céder aux instances du comité Zola et a accepté commande du monument qui va être érigé à Paris, par souscription publique. à la mémoire de l'illustre écrivain. Il a expressément stipulé qu'il n'exécuterait cette œuvre considérable qu'avec la collaboration d'un statuaire français et insista pour que celui qui lui serait adjoind fut M. Alexandre Charpentier.

Celui-ci a, en effet, indépendamment de sa haute valeur artistique, des titres particuliers à ce choix. C'est lui qui fut désigné pour l'exécution de la grande médaille en or offerte, à la suite de l'affaire Dreyfus, à l'auteur de la lettre *J'accuse*. On sait avec quelle maîtrise il accomplit sa tâche. M. Charpentier fut d'ailleurs parmi les intimes d'Emile Zola et l'un de ses plus fervents admirateurs.

Pour vaincre les résistances de Constantin Meunier, trois délégués du comité ont fait, la semaine dernière, le voyage de Bruxelles : MM. Georges Charpentier (et non Gustave, le compositeur, comme l'a erronément annoncé le *Soir*), Théodore Duret et le graveur Desmoulins. Ces messieurs, après plusieurs entrevues avec l'éminent sculpteur, ont enfin emporté sa promesse, sous la réserve formelle rappelée ci-dessus.

L'Académie libre a, dans sa dernière réunion, décidé que le prix Edmond Picard serait attribué dès cette année à un jeune artiste remplissant les conditions de la donation. Elle a désigné comme rapporteur MM. Alexandre Braun, sénateur, Ch. Van der Stappen et Georges Virrès.

L'Académie a résolu d'assister au banquet qui sera offert dimanche prochain à Camille Lemonnier. Un discours y sera prononcé en son nom.

Une séance publique sur l'architecture aura lieu le 27 mars à

l'hôtel Ravenstein. M. Victor Horta, professeur à l'Université, a été choisi comme rapporteur.

Le théâtre Molière donne une œuvre nouvelle, une comédie qui, créée au Vaudeville par Réjane, vient d'obtenir à Paris un succès retentissant : *Le Joug*, par A. Guinon et M. Marni.

Cette comédie provoque une curiosité d'autant plus grande que M. Munié a donné à son interprétation et à sa mise en scène les plus grands soins. Il a engagé spécialement M. Paul Plan, du Gymnase, M^{lle} Ninove, du Vaudeville, et plusieurs autres artistes des grandes scènes de Paris.

SECTION D'ART DE LA MAISON DU PEUPLE. — Deux belles séances Beethoven. Conférences attachantes de H. de Lafontaine dont la parole claire s'est particulièrement animée en parlant de la grandeur tragique de la vie de Beethoven. Après les conférences, sonates, duos, trios, romances. Soliste : M^{me} L. Vandervelde, chant; M^{me} Dubois et M. Guill. Frank, violon; MM. Bouserez et et Brenez, violoncelliste; M. La Fontaine, piano.

La troisième séance de violon et orchestre donnée par M. César Thomson, fixée à mercredi prochain, sera consacrée aux maîtres modernes. M. Thomson exécutera entre autres les concertos de Goldmark et de Sinding.

C'est le dimanche 13 mars, à 3 heures, que la Société de musique de Tournai donnera son grand concert annuel. Les rôles de *Guillaume Tell*, qui formera le programme du concert, seront interprétés par MM. Noté, Granier, Nivette, tous trois de l'Opéra; Pieltain, Van der Haeghen, Tondeur; M^{lles} Devérine, Latinis et Bernard.

M. Ed. Lambert, violoniste, donnera le mardi 17 mars, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Erard, un récital de violon, avec intermède de chant par M^{lle} H. Protin.

Sous le titre *Nos Théâtres* vient de paraître le premier fascicule d'une publication périodique éditée à Bruxelles, qui a pour but de rendre compte des grandes premières par la critique et par l'image. Très luxueuse, elle contiendra d'élégantes illustrations et des appréciations signées par les meilleurs critiques de France et de Belgique.

Direction et administration : 151, rue des Quatre-Vents, Bruxelles.

La vente de la collection Emile Zola (objets d'art et d'ameublement, tapisseries, tableaux et livres) aura lieu à l'hôtel Drouot

les 9, 10, 11, 12 et 13 mars. On sait que l'auteur des *Rougon-Macquart* avait réuni un choix d'œuvres fort remarquables. Le catalogue de la vente mentionne, entre autres, un Monet, deux Pissarro, neuf Cézanne, trente tableaux des anciennes écoles allemande, flamande, française et italienne, des suites de faïences, des vitraux, des bois sculptés, des sculptures antiques, des bronzes, des tapisseries, des étoffes, des meubles, etc.

Maxime Gorky termine, dit l'*Européen*, une nouvelle pièce, *Le Juif*. Il en a déjà lu d'importants fragments à des amis qui se déclarent ravis de l'œuvre, de sa force artistique et de ses tendances humanitaires.

Du même journal :

La censure prussienne vient d'interdire les représentations au théâtre Lessing, à Berlin, d'une pièce du poète idéaliste Paul Heyse, *Maria von Magdala*, sous prétexte qu'elle serait une attaque contre la religion.

Cette interdiction a vivement ému les cercles artistiques et littéraires d'outre-Rhin, M. Heyse étant un des poètes le plus aimés et le plus respectés de l'Allemagne contemporaine. La pièce incriminée existe en volume depuis quatre ans, elle a été jouée avec succès à l'étranger, notamment en Amérique, et tous ceux qui la connaissent sont unanimes à déclarer qu'elle ne contient rien qui puisse blesser ni la morale ni les sentiments religieux. Aussi réclame-t-on maintenant avec insistance l'abolition de la censure théâtrale qui — et c'est un peu le cas dans tous les pays — semble ne rien comprendre aux œuvres qu'elle doit juger.

Maria von Magdala ne pouvant être donnée en Prusse, elle sera représentée sur une des grandes scènes de la ville libre d'Hambourg. Ainsi les habitants de la ville contiguë d'Altona qui, comme on sait, appartient à la Prusse, pourront aller applaudir chez le voisin une pièce que les autorités ne leur permettent pas de voir chez eux.

Espérons que pour cela ils ne compromettent pas le salut de leurs âmes !

L'Argus de la presse, fondé en 1879, est le plus ancien bureau de coupures de journaux.

L'Argus de la presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier. *L'Argus* lit huit mille journaux par jour. — 14, rue Drouot, Paris.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒLIEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

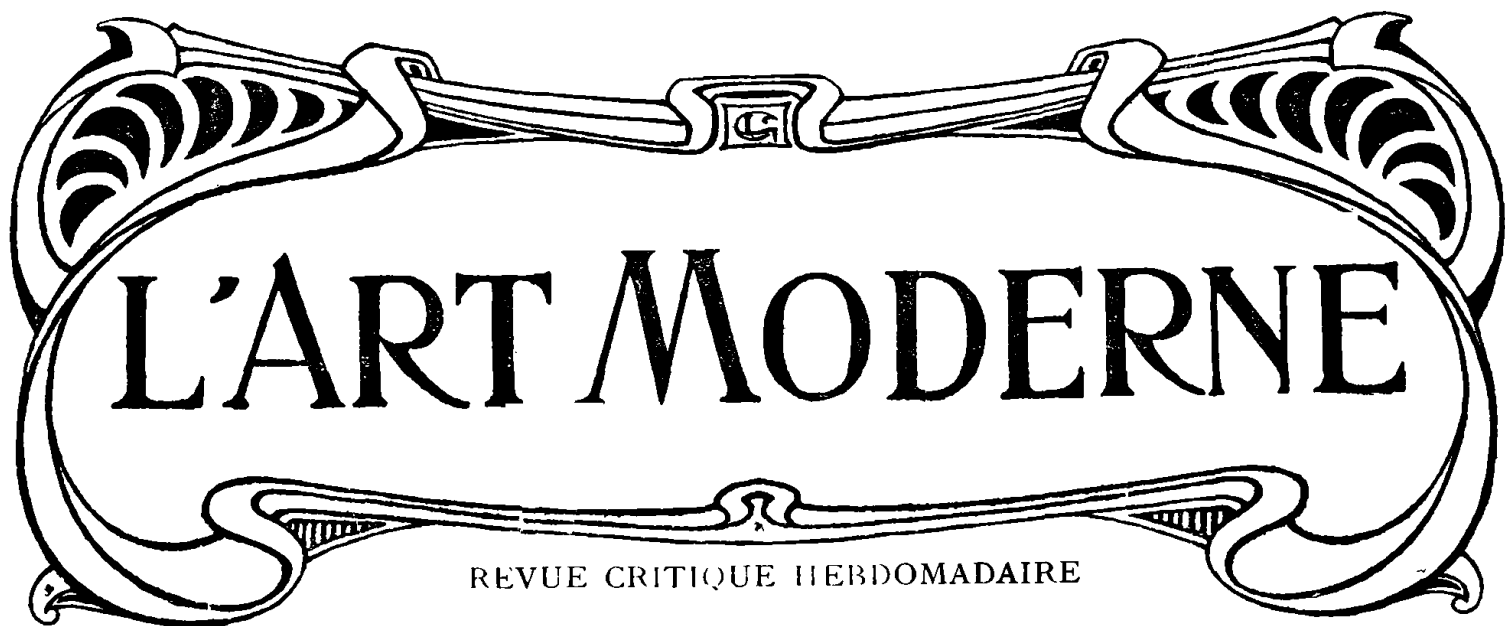
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Camille Lemonnier (ANDRÉ RUYTERS). — Jean Michel (HENRY LESBROUSSART). — Expositions. *M. Léon Frédéric. Mlle Berthe Art* (O. M.). — Styn Streuvels. — Musique. *Premier Concert de la « Libre Esthétique ».* *Deuxième récital César Thomson* (M. M.). — Petite Explication (LÉON DOMMARTIN). — Théâtre de la Monnaie. *Lilia* (O. M.). — Nécrologie. *M. Hubert Ponscarne*. — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

CAMILLE LEMONNIER

Au banquet où l'amitié, la reconnaissance et l'admiration, tout à l'heure, nous réuniront autour de Camille Lemonnier, ce n'est point seulement le Maître d'une telle création que nos voix vont acclamer, mais l'exemple aussi d'une vitalité et d'une jeunesse intellectuelle si fécondes qu'il semble auprès d'elles que les plus belles pages de son œuvre n'en aient pu donner encore toute la mesure et tout l'éclat. Il est du propre de la pensée des hommes de n'arriver qu'avec peine à jeter quelque temps une furtive lueur, pour s'effacer aussitôt

dans la nuit sans âge : quel regard, quel respect dès lors ne devons-nous pas à un esprit qui, loin d'éprouver cet obscurcissement que notre faiblesse nous faisait croire nécessaire, de l'effet même du temps ne paraît avoir tiré que l'aliment d'une lumière plus nourrie et d'un rayonnement plus subtil.

La longue carrière de Lemonnier, d'un constant et graduel élargissement de la conscience, nous fournit tout entière le spectacle. Ne cherchez pas chez lui de plan préconçu, l'impassible développement d'un système ou d'une théorie. Il ne fut pas de ces artistes trop soumis à leur idée qui, les yeux clos au changeant miracle des formes, d'une œuvre d'avance arrêtée ne prétendent plus sortir, comme s'ils craignaient que d'un coup d'aile imprévu, le hasard ne vint soudain déranger leur aveugle et volontaire application. De même qu'aux branches du pommier se nouent les fruits vermeils que gonflèrent la chaleur et le soleil, le jeu mobile, variable et naturel des événements mena seul l'écrivain des troubles angoisses du *Possédé* à la sérénité spacieuse d'*Au cœur frais de la forêt*. Au travers des cinquante volumes que nous valurent tant d'années d'un travail ininterrompu, ce ne sera pas sans doute son moindre titre de gloire, de n'avoir jamais trouvé l'inspiration que dans l'émoi divin où le jetait l'aspect incessamment renouvelé de la beauté du monde.

Un culte religieux, un amour de la vie que rien ne put rassasier et dont la durée semble avoir fait la flamme plus brûlante, tels sont aussi bien pour Lemonnier les agents secrets qui, par d'insensibles et lumineux degrés, de la vérité âpre, violente et toute terrestre de ses débuts,

surent dégager l'épanouissement lyrique dont s'exaltent ses derniers livres.

Cette ferveur frémissante d'une âme qui s'éprouve capable de prêter une voix aux drames tragiques de la destinée, qu'elle dut vite se sentir à l'étroit parmi les rudes héros à qui l'aventure d'abord le mêla ! Bast, Balt, Cachaprès, les durs et fougueux modèles ! Ils demeurent les figures les plus tourmentées, les plus poignantes de cette époque fumeuse et passionnée. Mais un sens trop précis s'y arrête et les fixe. Sous leur opaque enveloppe, une pensée avide de passer outre se débat et s'impatiente. Impuissants à contenir le souffle ardent qui les suscite, bientôt ils n'apparaîtront plus que comme d'inertes mannequins aux yeux du Maître qui, dans l'homme et la femme, a déjà commencé d'entrevoir la silhouette originale d'Adam et d'Ève.

Une action sans cesse simplifiée, concentrée dirait-on, dès lors va marquer les étapes de cette libération progressive. Aux vastes romans pleins d'une sève qui bouillonne et soulève l'écorce, de libres et moelleux poèmes succèdent souldain. Le soin pieux de s'accorder en toute chose au gré de l'être intérieur peu à peu obéi, profondément s'y assure et les pénètre. La péripétie nombreuse dont Lemonnier autrefois entourait son sujet, du coup, a disparu. Hors du voile qui l'abritait et la trahissait en même temps, l'émotion à présent se montre à nu, dans tout le vif de sa fraîcheur et de sa force, ainsi que le diamant sort en étincelant de la gangue poudreuse où l'obscur chimie des éléments l'enferma. Encore un pas dans cette voie, et, après *La Faute de Mme Charvet*, des formes anciennes, il ne restera qu'un souvenir à peine, comme l'indice de la prodigieuse expérience sentimentale dont, au cours de l'épreuve, s'enrichit l'écrivain. Des ressorts ingénus mettent aux prises les personnages nouveaux qui, loin de l'anecdote et de l'oripeau, n'obéissent plus qu'aux nécessités logiques d'une existence conforme à leur instinct et à leur génie. Au cœur transparent des héros, c'est la vie elle-même désormais qui battra.

L'art de Lemonnier alors connaîtra son apogée. Du but enfin atteint, on croirait qu'une lumière a jailli. Des lueurs incertaines d'abord erraient confusément : une clarté fixe, unanime, maintenant, couvre le monde. Du long effort qui le travailla, le métier même sort transfiguré. Un cristal, une netteté parfaite y brillent ; sous ce limpide manteau, la pensée ne cache plus rien de ses traits augustes. De *Claudine Lamour* à *l'Île Vierge*, quel chemin parcouru, quel éclaircissement déjà ! Autour de celle-ci, cependant, — magnifique moisson de l'automne où touche le Maître et dont le riche soleil a rajeuni son âme, à l'heure juste où tant d'autres croient sentir une main étrangère se poser sur leur épaule !..., — dix livres viendront coup sur coup achever à nos yeux le pathétique tableau de cette

humanité idéale qui sort, toute vivante, de son cerveau

Emportés par l'admiration un peu irréfléchie que leur inspiraient ces dernières œuvres, certains critiques ne craignirent point d'écrire qu'une morale nouvelle s'y esquissait. Je ne me hasarderai pas à les suivre. Je pense, en effet, qu'il ne peut y avoir de morale nouvelle, mais seulement des applications imprévues de principes et de penchants invariables à l'égal du cœur des hommes qui les nourrissent. Dans l'émouvante ascension qui de l'interprétation littérale du naturalisme porta Lemonnier jusqu'aux cimes embrasées de l'enthousiasme, je veux voir plutôt l'allégorie lyrique des grands mouvements inconscients et souterrains qui sont en train, à cette heure, d'informer peu à peu la conscience moderne. Tout entière, elle s'y trouve contenue et indiquée, dans l'élan même de l'universel espoir dont elle ne peut s'empêcher d'attendre de demain un bonheur et une liberté moins avarement répartis.

A résumer de la sorte l'activité de sa noble et laborieuse existence, Lemonnier se propose comme l'un de ces occultes ouvriers du sort dont le main règle sourdement la marche indécise d'une race. De leur ouvrage nous n'apercevons qu'une face, l'autre intéresse Demain, et il ne nous appartient pas de la juger. Saluons-le aussi bien, sans prétendre davantage en fixer l'importance. La beauté trop longtemps méprisée, grâce à lui, a repris pour un jour son empire. Un tel effet sort de quelques pages : il n'y a là que d'humbles mots, et pourtant c'est le levain qui va faire monter la masse, et la pensée encore une fois soulèvera les montagnes !...

— La fête de ce soir, ainsi, arrive à son heure. Elle honore tout un passé de travail et de luttes ; elle prépare l'avenir et d'avance l'accueille. Dans le long hommage qui tantôt se lèvera sur ses pas, Lemonnier trouvera le témoignage de sa puissance et de son action. Pour un instant il animera sous ses yeux, d'une vie éloquente, l'image glorieuse qu'en nous-mêmes, nous gardons du maître, ainsi que le pressentiment de la statue que lui réserve un jour, au Temple de Mémoire, l'inoubliable postérité.

ANDRÉ RUYTERS

JEAN MICHEL (1)

Comédie musicale en quatre actes, par MM. G. GARNIER et H. VALLIER, musique d'A. DUPUIS

Une fin de première représentation ramène souvent l'incident attendu : Salutations profondes de l'auteur en laid habit noir, absurde dans la fiction du décor, prosterné devant le vacarme des mains en battoirs et des bouches qui acclament. Cette appa-

(1) Voir notre précédent numéro.

rition est illogique, en ce qu'elle rompt le charme d'évocation résultant du cadre scénique. Elle parut pourtant moins froissante à l'issue de cette première exécution de *Jean Michel*, tant l'attitude de M. Albert Dupuis contenait de naïve reconnaissance. C'était touchant de voir s'exprimer sa gratitude envers les exécutants et le public, en gestes inégaux, petits saluts précipités de la main, des mains, vers l'orchestre et son chef, pas hésitants du débutant que gêne le vide de la scène, et qui, après tant de travail solitaire et patient, tant d'efforts vers l'idéal à construire, est entouré, d'un coup, de trop de monde, trop de sympathies, trop de clameurs, — papillon gourd que la clarté de la gloire éblouit.

Si l'émotion de cette minute fut nettement ressentie, c'est qu'on en comprit clairement la signification méritée. L'œuvre qui vient de voir le jour est vraiment de celles qui doivent requérir l'attention, non seulement à les considérer en elles-mêmes, mais encore, à titre égal, à les juger entourées de toutes les circonstances qui en amoindrissent les tares et en précisent la portée.

Car une œuvre d'art doit être envisagée sous un double point de vue, l'un essentiel, intrinsèque, l'autre circonstanciel, extrinsèque. Il y a lieu de se demander tout d'abord, en dehors de toutes questions d'influence, d'école, de mode, si elle dépasse, dans son essence, dans ses prétentions et dans ses effets, la limite au-dessus de laquelle, seulement, l'interprétation de la nature pittoresque ou sentimentale peut se nommer de la Beauté. Ainsi située, il est juste de corriger et de compléter ce premier jugement par l'examen des conditions particulières dans lesquelles son éclosion s'est produite, circonstances personnelles à son auteur, circonstances de milieu, d'influence, de libretto, d'exécution, comparaison avec de précédents ouvrages, promesses pour l'avenir, etc.

En elle-même, la partition de *Jean Michel* contient de nombreuses pages dignes d'admiration. Elle abonde — avec une grande simplicité, une grande sincérité — en franche et bonne musique. Celle-ci seule nous requiert. Le livret, malgré d'habiles corrections, recèle, il faut le reconnaître, d'assez fortes naïvetés. Le personnage de Jean Michel est dépourvu de caractère. L'intrigue est inégalement graduée ; déjà nouée au deuxième acte, elle exige au troisième une ampleur de hors-d'œuvre que la musique seule fait admettre. Au surplus, les auteurs du livret n'ont pas la prétention d'avoir apporté une contribution égale à celle du compositeur. L'un d'eux fut une occasion ; Garnier s'est montré l'artiste adroit, délicat et tendre que l'on connaissait.

Le musicien surtout rend cette production surprenante. Et ici doit intervenir toutes les circonstances extrinsèques dont l'équité oblige à tenir compte. Si l'œuvre, en soi, pêche par excès de réminiscence, par quelques faiblesses, par de légers « trous » dans l'inspiration, l'âge de qui la conçut en fournit explication suffisante. Un début ne peut s'affranchir des influences. L'important est de dégager de ces souvenirs, que les jeunes enthousiasmes de l'auteur rendent tyranniques, la personnalité de demain ; or, celle-là existe, et elle se présente sous les couleurs les plus précieuses. Écoutez cette sonorité de l'orchestre, pleine, bien en dehors, librement présentée ; admirez cet instinct de l'instrumentation, cette clarté, cette justesse du sentiment !

M. Dupuis possède une qualité rare chez les jeunes, rare spécialement parmi les Belges, pour lesquels, en général, les arts d'expression se montrent ingrats : il a le sens de la *proportion*. Il a la juste mesure. Il ne gonfle pas une mélodie qui doit

rester simple. Il n'abuse ni d'un thème ni d'un timbre, lorsque l'action exige la sobriété. Par contre, il sait amplifier la phrase, si le dramatique s'accroît. Chez d'autres, expérimentés, c'est là de l'adresse ; M. Dupuis est assez proche de l'adolescence pour qu'on puisse le lui reconnaître comme un don.

Et voyez quelles en sont les heureuses conséquences. Si, à certains moments, l'intrigue faiblit, il trouve en lui assez d'inspiration mélodique pour illustrer ces vides, et il l'utilise, sans effort, avec un salutaire à-propos. Par contre, si un épisode, un récit, un conflit du drame le séduit pleinement, son talent s'épanche avec une spontanéité, une richesse, une allégresse charmantes.

Parmi les points culminants de la partition il semble qu'on puisse citer : le poème symphonique précédant le troisième acte, le duo du premier, le festin du troisième, et peut-être aussi certaines pages du quatrième, — qui est cependant très influencé.

Le poème symphonique, avec la brève ouverture du premier, sont les deux pages où l'orchestre parle seul. L'étiquette d'école y apparaît bien accusée, et aussi la sûreté du contrepoint, la variété des mouvements, la recherche du rythme neuf, sans toutefois dénaturer l'idée. Au cours des quatre actes, l'orchestre conserve toujours une sonorité ronde et sans lourdeur. La masse instrumentale reste « lumineuse » ; elle ne s'écrase pas en accords compacts, — autre défaut national. Écoutez le final de l'ensemble du premier tableau du troisième acte, joignant la lamentation de Jean au chœur dissonant et mouvementé des dîneurs : haute difficulté de métier ; et pourtant cela sonne clair, sans confusion. Notez cette amusante sonorité des instruments à embouchures, légèrement désaccordés, qui annoncent, à la cantonnade, l'arrivée du cramignon. Remarquez le judicieux emploi des timbres, écoutez les harmonies précises, nettes, qui accompagnent, au premier acte, les paroles de François, lors de son duo avec Madeleine : jouant par groupes, bois ou cuivres gardent leur caractère de rudesse, leur carrure, sans être trop sonores puisque le restant de l'orchestre se tait. Le grief à faire à l'harmoniste consisterait dans le manque de ligne ; la caresse de l'accord est parfois un peu fade. Si l'orchestre est toujours lumineux, il n'est pas toujours coloré.

Mais il sait l'être ; et il suffit de rappeler la « Fête au cochon » pour se sentir tout animé de franche et bonne humeur. Que voilà de la jolie gaieté théâtrale ! Et que ce fut merveilleusement rendu ! MM. Cotreuil et Forgeur s'y montrent, avec cordialité, artistes parfaits.

Est-il étrange que le public ait paru apprécier moins qu'elle le mérite cette page étonnante de joie communicative, graduée avec une sûreté si particulièrement plaisante !

Aussi tentante qu'elle pourrait l'être, nous ne pouvons détailler l'analyse des principales scènes, notamment de celles d'amour et de trahison que M^{lle} Friché, MM. Imbart de la Tour et Viaud ont exécutées avec grand soin, et (particulièrement les deux premiers un art très tendre. M. Dangès fut également vieillard habile, bien que la tessiture du rôle paraisse, parfois, un peu en-dessous de sa belle voix. Le même reproche doit être adressé au chœur des armuriers du premier acte, qui paraît écrit trop bas.

Aussi bien, si l'ouvrage était parfait, notre admiration s'amourdirait de quelque méfiance. Un peu de gaucherie sied aux débuts. Et M. Albert Dupuis a su enfermer, dans les siens, de telles promesses qu'on agirait injustement en appuyant sur ses défauts. Au surplus, il en est un qui pourra, mieux que personne, en diriger

la correction : c'est Vincent d'Indy. Cette certitude est rassurante, car M. Dupuis a l'écriture si facile, la veine mélodique si aisément expressive qu'on pourrait craindre pour lui la griserie du succès. Il s'est heureusement choisi un directeur de haut caractère qui l'empêchera de succomber comme tant d'autres ; et c'est vraiment l'endroit d'évoquer, au lendemain du succès de l'élève, la figure bienveillante et noble de celui dont Albert Dupuis disait si joliment, mercredi, au milieu du succès affirmé : « Quel dommage que le Maître ne soit pas ici ! »

HENRY LESBROUSSART

EXPOSITIONS

M. Léon Frédéric. — M^{lle} Berthe Art.

M. Frédéric s'est complu jusqu'ici à exprimer les sites de la nature ardennaise. Il doit ses principaux succès de paysagiste — car ce remarquable peintre de figures transcrit avec une rare acuité de vision et une vive émotion la beauté des champs, des prés, des bois et des hameaux — aux coins de nature qu'il a étudiés aux environs de Nafraiture, un village de Wallonie découvert par lui, loin des routes, dans une région ignorée et solitaire.

Le voici en Flandre. Sa dernière moisson a été recueillie sur le littoral, dans les plaines baignées de lumière déroulées à l'infini sous les ciels mouvants, au milieu des dunes de sable blond, au bord des grèves mordues par le flot. Il apporte dans ces études nouvelles la même pénétration, le même souci de vérité, la même probité que dans ses travaux antérieurs, avec plus d'éclat et de force. Sa couleur un peu crue, et comme écorchée à vif, aura besoin, pour s'harmoniser, de la patine du temps. Elle paraît aujourd'hui métallique et sèche. Les paysages de M. Frédéric n'en révèlent pas moins, avec la sûreté d'un talent volontaire et personnel, un œil scrutateur, exercé à saisir les subtilités de la lumière.

Poursuivant dans ses méditations un panthéisme que laissent transparaitre maintes de ses compositions, l'artiste a symbolisé sa vision de la Flandre dans deux triptyques qui font revivre parmi les paysages familiers de la côte belge l'humble et touchante figure de saint François. L'un évoque le Petit Pauvre dans les dunes, appelant les troupeaux à la prière, conversant avec les lièvres (oh ! la joie qu'aurait Francis Jammes à voir ce panneau), s'apitoyant sur la destinée des moutons. L'autre le montre au bord de la mer, sollicitant la pitié du ciel pour les barques de pêche, enveloppé par le vol des hirondelles, consolant une mouette blessée...

Tous deux unissent ingénieusement aux éléments du paysage d'intéressantes études de figures. Le visage du doux précheur est peut-être bien austère dans la conception du peintre. Il lui manque le sourire. Mais la composition, en son mélange de réalisme et de mysticité, est séduisante. Ici encore le temps atténuera, souhaitons-le, l'acidité du coloris.

Voisinant avec les tableaux de M. Frédéric, une vingtaine d'études d'accessoires proclament le talent d'une femme peintre qui, dans ce genre, s'est fait une réputation bien assise : M^{lle} Berthe Art. Gibiers, fleurs, fruits sont peints d'une main virile, en de beaux tons veloutés et forts qui combinent, en un

ensemble harmonieux, la puissance et la délicatesse. M^{lle} Art a de l'habileté, de l'acquis. Son talent n'apporte rien d'inédit, mais il est sérieux et de qualité solide.

O. M.

STYN STREUVELS

L'attribution du prix Nobel, qui donne lieu en ce moment à une foule de compétitions, — on sait que parmi les candidats éventuels au prix de littérature figurent, entre autres, MM. Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren et Iwan Gilkin, — aura pour résultat inattendu de faire sortir de l'ombre une personnalité littéraire belge, celle de M. Styn Streuvels, presque ignorée. Voici l'intéressante lettre par laquelle M. Auguste Delbeke, député d'Anvers annonce à un de nos confrères son dessein de proposer à la Commission l'homme de lettres flamand :

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Vous avez annoncé qu'à la réunion de la droite j'ai proposé un candidat au prix Nobel. C'est une erreur. Cette réunion n'avait pas pour but de distribuer des prix. La vérité est que j'ai l'intention, comme membre de la commission du prix Nobel, de proposer le nom de Styn Streuvels.

M. Styn Streuvels, de son véritable nom Frans Lateur, s'est révélé, dans ces toutes dernières années, comme un écrivain d'une originalité et d'une puissance véritablement géniales.

Vivant au milieu des paysans de la Flandre, à Avelghem, bou langer de profession, il évoque avec une singulière intensité, une vigueur peu commune et une transfiguration souvent grandiose, la vie des humbles qui l'entourent.

Il a successivement publié *Lenteleven*, *Zonnetijd*, *Zomerland*, *Doodendans*, *Langs de wegen*. A l'exception de ce dernier livre, qui est un roman de trois cents pages, les autres volumes sont des recueils d'œuvres ne dépassant guère l'étendue habituelle des nouvelles. Mais on peut dire qu'il a fait de ce cadre un usage tout à fait original et nouveau. Un souffle épique règne dans plusieurs de ces récits. Ses héros sont rudes, forts, violents, parfois animés d'une vitalité intense. Nous sommes aussi loin des paysanneries un peu conventionnelles de Conscience que des procédés méticuleux et matériels du naturalisme.

Styn Streuvels est un poète qui chante une langue sonore, puissante, pittoresque, exubérante. Rien n'a été écrit, dans notre pays, soit en prose flamande, soit en prose française, qui vaille les récits de Streuvels. Gorki, le nouvelliste russe, dont la renommée est universelle, reste bien au-dessous de l'écrivain flamand.

Inconnu, sans relations, vivant obscurément dans un village perdu, Streuvels doit tout à lui-même. Pour arriver au grand public, il se trouvait placé dans les circonstances les plus fâcheuses. Sa langue si forte, si originale, si savoureuse, si pleine, prend son bien où elle le trouve, dans le dictionnaire général comme dans son dialecte. Malgré ce vocabulaire d'une admirable richesse, mais dont certaines parties devaient paraître rébarbatives au public hollandais, Streuvels n'a pas tardé à s'imposer par la seule force de ses œuvres, et ce paysan de la Flandre est aujourd'hui parmi les écrivains néerlandais les plus lus en Hollande. Les revues se disputent ses œuvres et il vient de prendre lui-même, avec un

groupe de jeunes, la direction d'une revue, créée pour lui et ses amis, par un éditeur hollandais et paraissant tous les mois, sous le titre : *Vlaanderen*.

Reste à voir si les règlements du prix Nobel, que je ne connais pas encore, admettent cette candidature. Nous verrons.

Agréez, etc.

AUG. DELBEKE

MUSIQUE

Premier Concert de la « Libre Esthétique ».

Des œuvres inédites, des interprètes nouveaux : c'est ce qu'abrute, on le sait, à chacune de ses séances, la *Libre Esthétique*.

Ce fut le *Trio* (op. 1) de Victor Vreuls pour piano, violon et violoncelle, merveilleusement joué par MM. Emile Bosquet, A. Zimmer et E. Doehaerd, qui ouvrit le premier concert. L'œuvre du jeune compositeur verviétois est antérieure à la Sonate pour piano et violon qui fut révélée il y a deux ans à l'une des matinées de la *Libre Esthétique*. Elle est, comme cette dernière, d'un souffle généreux, d'une inspiration abondante, d'un travail polyphonique aussi serré qu'ingénieux et habile. C'est franc, net, incisif. Cela chante et pleure, avec de l'élan et du cœur, encore que la forme, parfois un peu cahotée, ne soit pas toujours d'une architecture irréprochable. On a surtout apprécié le premier et le second mouvement de cette œuvre de début, dont plusieurs compositions nouvelles ont déjà confirmé les heureuses promesses.

L'auditoire, très nombreux, a chaleureusement applaudi la suite pour piano d'Ernest Chausson intitulée *Quelques danses* dans laquelle le regretté compositeur a évoqué, avec une inspiration personnelle, le style des airs à danser d'autrefois. M. Bosquet a interprété ces jolies pages avec un art délicat et une virtuosité impeccable qui lui ont valu un double rappel. Même succès pour l'*Impromptu en la bémol* de G. Fauré et pour la difficile *Etude en tierces chromatiques* de Saint-Saëns, qui clôturaient la séance.

Le chant avait une place importante au programme. Un jeune baryton parisien, M. Stéphane Austin, a dit d'une voix charmante et bien timbrée, avec un sentiment pénétrant qui lui a conquis d'emblée les sympathies unanimes, quelques-unes des mélodies de Fauré dont les dernières surtout, écrites sur de délicats poèmes d'Albert Samain, ont, dans leurs harmonies frôlées et vaporisées, une séduction troublante : *Soir* et *Accompagnement*. M. Austin se destine, nous dit-on, au théâtre. Il s'y fera rapidement une place en vue par le goût et la distinction qu'il apporte à l'exécution des œuvres qu'il interprète.

La grâce d'un petit poème musical de M^{lle} Blanche Lucas, *Le Ruisseau*, l'envolée lyrique de la *Vie antérieure* d'Henri Duparc, le sentiment tendre et précieux avec lequel Charles Bordes a musicalement commenté le joli poème de Verlaine, *Sur un vieil air*, la fraîcheur juvénile d'une chanson de M. René de Castéra, *En rêve*, ont été mis en valeur par M^{lle} Elisabeth Delhez, qui chante avec intelligence et en musicienne accomplie. Un joli duo de Fauré, *Pleurs d'or*, a uni dans un harmonieux ensemble sa voix à celle de M. Stéphane Austin, pour clôturer cet intéressant intermède vocal, qu'accompagnait au piano M. Octave Maus.

Deuxième recital César Thomson.

Deux pages à la fois intéressantes et admirablement interprétées : Le *Concerto grosso n° X* de Händel, d'une vitalité étonnante (orchestre à cordes, concertini et orgue), et le *Concerto en ré mineur* de Bach (violon, orchestre à cordes et orgue). Le violon de Thomson fit merveille dans cette dernière œuvre qu'il interpréta avec une perfection concise confinant, dans l'*adagio*, à de l'émotion.

Thomson ému, c'est une rareté qu'il faut signaler et marquer à l'actif du grand artiste, — dût-il considérer cette louange comme un blâme. Il semble en effet que sa façon d'honorer les œuvres des maîtres soit d'y mettre non seulement le moins possible de sa personnalité à lui, mais encore le minimum « d'interprétation », considérant comme fantaisie pure tout ce qui dépasse la stricte exécution du texte tel qu'il est écrit et indiqué. De plus, dans les œuvres modernes comme dans les œuvres anciennes, Thomson choisit de préférence celles qui sont les plus concises et les moins susceptibles d'interprétation (ou de ce qu'il doit appeler « fantaisie »).

Il représente typiquement et avec un maximum de talent un très grand nombre d'excellents artistes, effrayés à bon droit des interprétations fantaisistes, grandiloquentes, maniérées ou mesquines, et cramponnés craintivement à « la lettre » de l'art, de peur d'en travestir l'esprit. — Il faut les louer de ce souci ; il faut en louer Thomson, car il est bien convenu, n'est-ce pas ? que nous sommes tous écœurés des sonates enjolivées, amenées au goût des tièdes amateurs de fades romances.

Mais, à mon sens, ce souci n'est que le commencement de la sagesse. Il ne suffit pas d'éviter une mauvaise interprétation, il faut en donner une bonne. Les œuvres parlent d'elles-mêmes, dites-vous ; en les jouant telles qu'elles sont écrites, sans y rien ajouter, on ne fait que rester honnête et leur rendre justice. Alors, pourquoi ne pas employer un vaste système américain de pianolas, d'angelus, d'orgues mécaniques (très perfectionnés, je vous assure) — ceux-là pouvant être un jour plus parfaits encore que n'importe quel humain.

Groyez-vous d'ailleurs qu'en dépit de toute volonté contraire la personnalité ne perce pas dans toute exécution ? Bien plus, en supposant qu'un phonographe ait pu enregistrer le jeu d'un Bach ou d'un Beethoven, et qu'un instrument parfait nous rendit exactement ce jeu, serait-ce cela seulement que nous aimerions entendre dans leurs œuvres et n'y a-t-il dans les œuvres de génie que la chanson personnelle et restreinte d'une seule vie, d'une seule nature ? Ne contiennent-elles pas, par dessus toutes les différences individuelles, des chants universels que comprennent tous les vivants, et qu'ils comprennent chacun à leur façon, comme tous comprennent l'amour ou la maternité ? Il n'y a pas une interprétation à donner aux grands maîtres, il y en a des milliers, des millions peut-être ; comme il y a mille façons de bien lire une page de Verlaine ou de Voltaire, suivant l'heure, la nature ou l'impression de celui qui lit ou de ceux qui écoutent.

Étant donné qu'aucun de nous ne représente l'homme-synthèse, l'homme-type, l'homme rationnel (qui serait l'être le plus ennuyeux et incolore de la terre) et que nous viserions fort inutilement à lui ressembler, ce que nous avons de mieux à faire est d'essayer de comprendre les maîtres du mieux que nous pouvons, à travers notre propre tempérament ; nous les travestirons

peut-être, mais au moins nous n'en ferons pas des choses mortes et froides. Beethoven aimerait mieux, je crois, être chanté par un joyeux ramoneur que par un orgue de Barbaric.

Du reste, plus nous étudierons les œuvres, la vie, l'époque, le milieu et l'entourage des hommes de génie, plus nous pourrons nous rapprocher du sens vivant de leurs œuvres, et plus notre interprétation s'harmonisera au texte écrit — qu'on dénature autant en lui enlevant toute expression humaine qu'en lui en donnant de mesquines.

Chaconne de Bach : un seul *forte* sans nuances, terriblement monotone d'exécution.

Sonate de Händel pour deux violons et piano, très intéressante. M. Betti, très bon artiste aux côtés de son aîné; M. Delune, pianiste d'une précision qui n'exclut pas la sécheresse.

Sinfonie-Satz, de Bach : orchestre peu sûr de lui-même; ensemble peu clair; à réentendre; peut-être à réétudier.

M^{lle} Ottilie Metzger, de l'Opéra de Cologne et du théâtre de Bayreuth : Belle voix grave; méthode allemande qui gagnerait à essayer de la méthode italienne pour la pose de la voix. Artiste intéressante, consciencieuse.

M. M.

PETITE EXPLICATION

Sous ce titre M. Léon Dommartin publie dans la *Chronique* du 7 mars la déclaration suivante :

Dernièrement, je fus invité — avec pas mal de notabilités de notre république des Lettres, Arts et Manufactures, ainsi que j'ai pu le constater par un imprimé reçu depuis — à faire partie d'un comité qui s'organisait en vue d'offrir un témoignage de sympathie à M. le baron Lambermont. La lettre d'envoi parlait d'un « objet d'art », — sans spécifier autrement, et portait la signature auguste de M. Auguste Beernaert, président de l'œuvre.

Bien entendu, j'acceptai tout de suite, sans plus ample informé, heureux d'associer la *Chronique* et moi à une manifestation qui s'annonçait ainsi.

Mais le dernier numéro de l'*Art moderne* m'apporta une certaine surprise; il contenait cette note :

« A PROPOS DE LA MANIFESTATION LAMBERMONT. — Lecteur, tiens-toi sur tes gardes! Si l'on te présente quelque liste de souscription qui se prépare en l'honneur de ce grand Belge, exige d'abord que l'on te nomme « l'artiste », ou le prétendu tel, auquel sera confiée la splendide mission de synthétiser en une œuvre de beauté l'élan de toute une nation; — et ne souscris que si ce nom te satisfait. Si tu croyais pouvoir te confier en cela au goût sûr de certains membres du comité dont la dite feuille de souscription révèle l'hétéroclite composition, sache ce que l'on nous affirme: ce comité n'a pas été consulté. Te voilà prévenu, agis avec prudence et de manière à ne rien regretter, — fût-ce tes deux modestes francs. »

La petite affaire que nous révélaient ces lignes est vraiment trop jolie pour exciter autre chose que notre joie : c'est tordant.

Après avoir ri — à gorge déployée, car il y avait de quoi! — j'ai écrit à M. Auguste Beernaert pour le prier de considérer mon adhésion comme non avenue, « l'objet d'art » qu'on prétendait

nous faire offrir n'obtenant pas mon suffrage, mais pas du tout...

Les personnes qui trouveront mon nom dans la liste des membres du comité susdit sont donc averties qu'il y a eu malentendu.

LÉON DOMMARTIN

Le bruit a couru que M. Emile Wauters avait été chargé d'exécuter l'œuvre d'art en vue de laquelle les souscriptions sont sollicitées. On nous prie, de source autorisée, de démentir catégoriquement cette information.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Lilia, ballet en un acte, par M. JOSEPH JACOB

Abandonnant à d'autres, plus hardis ou plus téméraires, le souci de réformer un genre qui a ses traditions et ses canons, M. Joseph Jacob, le virtuose réputé et le musicien applaudi, s'est dit, non sans raison, que pour rythmer harmonieusement les pas des ballerines rien ne vaut la musique de danse... Et, très simplement, il a écrit, d'une plume alerte, une série de valse, de mazourkes, de galops et de polkas auxquels s'accordent à merveille la cadence des gestes, la grâce des attitudes, l'agilité des entrechats et des jetés-battus. Son petit ballet, pour lequel il a utilisé plusieurs morceaux symphoniques exécutés aux concerts du Waux-hall, est un aimable divertissement exempt de vulgarité, d'une couleur riante et d'une inspiration mélodique facile. On y sent l'homme de métier, qui connaît l'orchestre et ne se trompe point sur les ressources des instruments qui le composent.

La musique de M. Jacob accompagne discrètement le spectacle kaléidoscopique de floralies animées aux prises avec un menu peuple de scarabées, de papillons, de libellules, de coléoptères variés, luisants et chatoyants. On y voit jaillir d'un buisson de lys dressés comme dans les tableaux de M^{me} Juliette Wytman la jolie M^{lle} Bordin qui danse le plus agréablement du monde. Roses, muguet, coquelicots, marguerites y donnent la réplique à des spécimens entomologiques bourdonnants et remuants.

Lilia a valu à l'auteur et à son collaborateur Saracco, aux étoiles du ballet et aux costumiers un égal succès.

O. M.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort d'un des graveurs en médailles les plus remarquables de ce temps, M. Hubert Ponscarne, qui joignait à un talent de premier ordre une modestie exemplaire. Il fut le véritable rénovateur de l'art du médailleur et ouvrit les voies aux graveurs les plus réputés d'aujourd'hui : Roty, Chaplain et A. Charpentier. On lui doit, entre autres, la célèbre médaille de Naudet, maire de Versailles, qui, exécutée immédiatement après la guerre de 1870, révéla son nom, la monnaie de la principauté de Monaco, une foule de portraits de personnalités politiques, parmi lesquelles ceux de MM. Jules Ferry, Méline, etc. Hubert Ponscarne était depuis longtemps professeur à l'École des Beaux-Arts. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans.

Memento des Expositions.

ANVERS. — *Société d'encouragement des Beaux-Arts*. Exposition d'aquarelles, pastels, gravures, eaux-fortes, dessins, etc. Ancien Musée, 13 avril-10 mai. Délais : demandes d'admission, 19 mars ; œuvres, 25 mars. Quatre œuvres au plus par exposant. Gratuité de transport en Belgique seulement. Commission : 5 p. c. Renseignements : *M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire*.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 10 mars-15 avril (Hôtel de ville). Renseignements : 1, rue d'Oran, Cannes (Alpes maritimes).

CHARENTON. — *Société artistique*. 19 avril-10 mai. (Salle des Fêtes de la Mairie.) Dépôt avant le 1^{er} avril. Renseignements : *M. Leroux, secrétaire*, 3, place Henri IV, Charenton.

CHARLEVILLE. — *Union artistique des Ardennes*. 24 mai-28 juin. Dépôt à Paris, avant le 1^{er} mai, chez M. Guinchard, 32, rue Damrémont. Dimensions maxima : tableaux, 2 mètres ; sculptures, 150 kilogs. Commission sur les ventes : 5 p. c.

GENÈVE. — Exposition-Vente au profit des vieillards et incurables français. (Palais électoral). Avril. Dépôt à Paris, chez Pottier, 14, rue Gaillon, Paris, Ferret, 36, rue Vaneau et Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignement : *M. Regnault, consul de France, Genève*.

PARIS. — *Société des Artistes français*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Élysées. Entrée : avenue Alexandre III). 1^{er} mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars et pour les H. C. jusqu'au 3 avril ; *dessins, aquarelles, etc.*, 15 et 16 mars ; *sculpture, gravure en médailles, etc.*, 13-15 avril ; *bustes, médaillons, etc.*, 1^{er} et 2 avril ; *œuvres d'art*, 16 et 17 avril ; *architecture*, 4 et 5 avril ; *gravure et lithographie*, 3 et 4 avril ; *arts décoratifs*, 14 et 15 avril.

ID. — *Société nationale des Beaux-Arts*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Élysées. Entrée : avenue d'Antin). 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 9-11 mars ; *sculpture, architecture, objets d'art*, 19-21 mars. Associés des sections de peinture et de gravure, 26 et 27 mars ; id. des trois autres sections, 30 et 31 mars. Pour les sociétaires, le délai est prorogé jusqu'au 1^{er} et 2 avril (peintres et graveurs) et jusqu'au 3 et 4 avril (sculpteurs, architectes, artisans d'art).

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre 1903. Délais d'envoi : 15-31 mars. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia*.

La Semaine Artistique

Du 8 au 14 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-4 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition BERTHE ART et LÉON FRÉDÉRIC. — A partir du 9 mars, Exposition GEORGETTE MEUNIER, FERD. COENRAETS et L. SPEEKAERT.

GALERIE ROYALE. 10-6 h. Exposition J. IMPENS et L. FRANK.

CERCLE PHOTOGRAPHIQUE D'IXELLES. Exposition de 2 à 6 h., de 8 à 10 h. du soir. (Chaussée de Wavre, 28.)

ATELIER N. RICCARDI. 2-5 h. Exposition. Rue Defacqz, 28. Clôture le 9.

Dimanche 8. — 2 h. Troisième concert du Conservatoire : *Manfred*. M. MOUNET-SULLY. 2 h. 1/2 Dernière matinée CAMILLE LEMONNIER. Conférence par M. EDMOND PICARD. Représentation de *Le Mort*. (Théâtre du Parc.) — 7 h. Banquet CAMILLE LEMONNIER. (Hôtel Métropole.)

Mardi 10. — 2 h. 1/2. Conférence par M. VINCENT D'INDY : *La*

Suite instrumentale. Exemples (Dom Scarlatti, Rameau, J.-S. Bach) par M^{lle} BLANCHE SELVA. (*Libre Esthétique*.) — 4 h. 1/4. Conférence par M. CHOMÉ : *Cyrano de Bergerac*. (Conservatoire.) — 4 h. 1/2. *Histoire du chant*, par M^{lle} J. BATHORI et M. E. ENGEL : *Camille Erlanger*; *Ch. Kœchlin*. (Salle Kevers.) — 8 h. Première de *Petite Amie*, par M. Brieux. (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Conférence par M. J. DESTREE : *Roger van der Weyden*. Projections lumineuses. (Maison du Peuple.) — 8 h. 1/2. Conférence par M. EUG. HANSENS : *Madère et les îles Canaries*. (Cercle artistique.)

Mercredi 11. — 3 h. Conférence par M. VINCENT D'INDY : *Beethoven*. (Matinées littéraires, salle Erard.) — 8 h. 1/2. Concert BLANCHE STANDAERT, RENÉ VERMANDELE, TONY SCHULTZE. (Salle Erard)

Jeudi 12. — 2 h. 1/2. Deuxième concert de musique nouvelle à la *Libre Esthétique*. M. VINCENT D'INDY; M^{lles} BLANCHE SELVA et J. WEYRICH; M. GUIDÉ; le QUATUOR ZIMMER; M. M. TH. ANTHONI, HANNON, GUILMOT, MAÏY, BOOGAERTS et TRINGONI. — 8 h. 1/2. Conférence par M. POTTIER : *Les Terres cuites grecques de Tanagra*. (Cercle artistique.) — 8 h. 1/2. Concert LAZARE LEVY. (Grande-Harmonie)

Vendredi 13. — 8 h. 1/2. Conférence par M. POTTIER : *Les Terres cuites grecques de Tanagra*, secon le partie. (Cercle artistique.)

Samedi 14. — 8 h. 1/2. Récital pour deux pianos J. DEBEVRE et M. JASPAR. Chant : M^{me} J. ARCTOWSKA.

PETITE CHRONIQUE

Nous publierons dans notre prochain numéro le texte de la très littéraire et intéressante conférence faite, mardi dernier, au Salon de la *Libre Esthétique* par notre collaborateur A. Gilbert de Voisins : *Les Jardins, le Faune et le Poète*.

C'est ce soir, à 7 heures, qu'aura lieu, dans la grande salle de l'hôtel Métropole, le banquet Lemonnier. Il y aura environ deux cents convives.

Prendront la parole : Maurice des Ombiaux, Georges Eekhoud, Emile Claus, Charles Van der Stappen, Julius Hoste, Oscar Colson, Judith Cladel et Léon Bazalgette.

Comme nous l'avons annoncé, la manifestation par laquelle la Belgique intellectuelle célèbre l'œuvre de Camille Lemonnier aura sa consécration. La maison Castaigne commence une édition populaire nationale de la *Belgique*, admirable ouvrage illustré de 400 gravures, dans lequel Camille Lemonnier a décrit avec tant d'émotion et de vigueur les divers aspects de notre pays. Cette publication d'une des œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques du grand écrivain sera le souvenir durable et populaire de la manifestation.

La *Belgique* sera publiée en 50 fascicules de 16 pages qui paraîtront hebdomadairement au prix de 50 centimes et qui formeront à la fin de l'année un volume d'éternelles de 800 pages. Le premier fascicule paraît aujourd'hui.

Pour que les fêtes d'art célébrées en ce moment à Bruxelles en l'honneur de Camille Lemonnier aient un écho en Wallonie, le Cercle d'art et de littérature *L'Avant-Garde* organise à Liège une solennité commémorative qui promet d'être fort intéressante. Il est question d'une représentation théâtrale qui initierait le public liégeois à l'œuvre scénique du maître de la *Belgique*. Un grand banquet réunira en outre les amis et les admirateurs de Camille Lemonnier.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises. On y exécutera l'ouverture de *Freischütz*, le vingt-quatrième concerto pour piano de Mozart (soliste : M. Degreef) et *Manfred*, poème dramatique de Lord Byron, musique de Schumann (Manfred : M. Mounet-Sully).

La deuxième conférence de la *Libre Esthétique*, fixée à mardi prochain, 10 mars, à 2 h. 1/2, sera faite par M. Vincent d'Indy, qui parlera de la *Suite instrumentale*, cette forme musicale un peu éphémère mais des plus intéressantes personnifiée par D. Scarlatti, Rameau et J.-S. Bach. M^{lle} Blanche Selva interpré-

tera au piano les exemples tirés de l'œuvre de ces maîtres et notamment le *Caprice sur le départ d'un frère*, de J.-S. Bach.

Jeudi prochain, 12 mars, deuxième audition d'œuvres nouvelles avec le concours de M. Vincent d'Indy, de M^{lles} Blanche Selva et J. Weyrich, de M. G. Guidé, du Quatuor Zimmer et de MM. Anthoni, Hannon, Guilmot, Boogaerts et Trinconi. Au programme : V. d'Indy, E. Chausson, Ch. Bordes, P. Dukas, C. Debussy et D. de Séverac.

Le deuxième concert de la *Libre Esthétique* fera connaître, entre autres, le Quatuor à cordes (inachevé) d'Ernest Chausson. C'est l'œuvre à laquelle travaillait le regretté compositeur lorsqu'il fut victime du terrible accident qui lui coûta la vie. Les deux premières parties en étaient entièrement terminées et l'auteur était arrivé à la péroraison du *scherzo*, que la mort l'empêcha d'écrire. M^{me} Chausson recueillit pieusement les minutes, esquisses et notes de son mari et les remit à M. Vincent d'Indy, qui trouva dans ces documents les éléments du *final* dont il se servit pour clôturer la partie restée inachevée. C'est dans cette forme que l'œuvre a été récemment publiée et qu'elle sera exécutée, pour la première fois, jeudi prochain, par le Quatuor Zimmer. Elle est d'un caractère sévère, d'une large envolée, et marque l'évolution qui s'était produite, à la fin de sa vie, — à l'époque où il écrivit l'admirable *Poème pour violon et orchestre* et la *Chanson perpétuelle*, — dans l'art pénétrant et souple du jeune maître.

A la demande d'un certain nombre d'habitues des matinées musicales de la *Libre Esthétique*, des billets d'entrée à 3 francs, valables pour l'une ou l'autre des auditions, au choix du porteur, ont été déposés chez les éditeurs de musique Breitkopf et Härtel, Schott frères, Katto, Oertel, De Aynssa, Cranz, Lauweryns et Lemoine.

Ces cartes donneront également accès à la séance qui aura lieu mardi prochain avec le concours de M. Vincent d'Indy et de M^{lle} Blanche Selva.

Les cartes permanentes, à 10 francs, sont valables pour toute la série des matinées. On les délivre au contrôle de l'Exposition (Musée de peinture moderne), chez les éditeurs Breitkopf et Härtel et Schott frères.

MM. J. Debève et M. Jaspard, professeurs au Conservatoire de Liège, donneront à la salle Erard, samedi prochain, un récital pour deux pianos, avec le concours de M^{me} Jane Arctowska, cantatrice.

Cette séance, dont la première audition a eu lieu à Liège avec beaucoup de succès, offrira un réel intérêt artistique par la composition du programme et la valeur des interprètes.

La troisième séance de violon et orchestre M. César Thomson est remise au samedi 28 mars.

M^{me} F. Litvinne, cantatrice, et M. Alfred Cortot, pianiste, donneront une soirée musicale au Cercle artistique le mardi 17 mars prochain.

MM. Jaspard et Zimmer, à qui Liège est redevable des plus intelligentes initiatives artistiques, donneront en mars et avril, dans la salle de l'*Emulation*, trois séances consacrées à l'Histoire de la sonate et du Concerto. La première exposera la naissance de la sonate. On y entendra des œuvres de J. Kuhman, A. Corelli, Mattheson, Biber, Händel et J.-S. Bach. Des concertos anciens avec orchestre formeront le programme de la deuxième soirée. La troisième sera composée de sonates modernes pour piano et violon.

La neuvième représentation de *l'Etranger*, qui précédait jeudi dernier la première de *Lilia*, a été accueillie par un triple rappel. La dixième sera donnée jeudi prochain en présence de l'auteur.

La direction de la Monnaie a mis à l'étude l'*Or du Rhin*, qu'on répète activement. Les études du *Roi Arthur* sont poursuivies parallèlement par les artistes du chant et des chœurs. La rentrée de M^{me} Litvinne permettra de réaliser prochainement le magnifique projet de donner un cycle complet de l'*Anneau du Nibelung*. Ce sera le couronnement d'une saison théâtrale exceptionnellement remplie et brillante.

Signalons aux numismates et à tous ceux que passionne la cause des Boers l'hommage que vient de rendre aux héros de la guerre sud-africaine le médailleur Godefroid Devreese.

Ayant obtenu des généraux Botha, De Wet et Delarey, pendant leur court séjour en Belgique, des séances de pose dont ils ne sont, on le sait, guère prodigues, l'artiste a exécuté d'après nature, avec le talent qu'on lui connaît, les portraits des trois chefs. Au revers de chacune de ces médailles, — qui peuvent être portées en insignes et que vient d'éditer M. Paul Fisch, — un nom, une date rappellent, avec une branche de laurier, l'épisode glorieux auquel le héros a été particulièrement mêlé : *Colenso, 15 décembre 1899*, — *Tweefontein, 25 décembre 1901*, — *Tweebosch, 7 mars 1902*.

L'un des généraux, Christian De Wet, est représenté de face, ce qui, en médaille, n'est pas d'une exécution aisée ! Delarey est figuré de trois quarts. Louis Botha de profil. La fidélité de la ressemblance et le caractère artistique de ces trois œuvres les font vivement admirer au Salon de la *Libre Esthétique*, où elles sont exposées avec l'ensemble des médailles gravées par M. Devreese.

Le jury chargé de juger le concours quinquennal de littérature française pour la période 1898-1902 est composé comme suit : MM. Ch. Tardieu, rédacteur en chef de l'*Indépendance belge*; Daxhelet, professeur à l'Athénée de Bruges; Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain; Francotte, professeur à l'Université de Liège; Albert Giraud, homme de lettres à Bruxelles.

La ville de Liège a organisé un concours entre architectes pour les plans du Palais des Beaux-Arts qu'elle compte élever sur le plateau de Cointe pour la prochaine Exposition. C'est le projet de M. Albert Dumont, l'architecte de l'hôtel-de-ville de Saint-Gilles, qui a été classé premier.

CONCOURS D'AFFICHES ARTISTIQUES. — Un concours est ouvert sous le haut patronage de MM. Detaille, J.-P. Laurens, Luc-Olivier Merson, A. Besnard, Chéret, José Frappa, Grun, Henri Martin et L.-A. Willette, par la maison Violet frères pour une affiche destinée à la publicité du Byrrh.

Ce concours sera fait à deux degrés : Concours d'esquisses, concours définitif. Seront mis à la disposition du Jury, composé du comité de patronage : un premier prix de 2,000 francs; un deuxième prix de 1,500 francs; un troisième de 1,000 francs; un quatrième de 500 francs. Des primes de 200 francs seront attribuées aux artistes prenant part au concours définitif mais n'obtenant pas de prix.

Tous les autres artistes dont les projets auront intéressé le jury recevront à domicile une caisse de douze bouteilles de Byrrh. Les esquisses doivent être remises le 22 mars, dernier délai.

Demander le programme à M. Vergne, secrétaire du concours, 4, rue Thimonnier, Paris (IX^e).

Le théâtre du Prince-Régent, à Munich, vient de fixer les dates des représentations wagnériennes de 1903. Elles auront lieu du 8 août au 14 septembre dans l'ordre suivant : 8 août, *Rheingold*; 9, *Walküre*; 10, *Siegfried*; 11, *Götterdämmerung*; 14, *Lohengrin*; 15, *Tristan et Iseult*; 17, *Tannhäuser*; 18, *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*; 21, *Lohengrin*; 22, *Tristan et Iseult*; 25, *Rheingold*; 26, *Walküre*; 27, *Siegfried*; 28, *Götterdämmerung*; 31, *Tannhäuser*; 1^{er} septembre, *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*; 4, *Lohengrin*; 5, *Tristan et Iseult*; 7, *Tannhäuser*; 8, *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*; 11, *Rheingold*; 12, *Walküre*; 13, *Siegfried*; 14, *Götterdämmerung*.

La direction est confiée à MM. H. Zumpe, F. Fischer et H. Röhr, chefs d'orchestre de la Cour, sous la haute intendance de M. Ernest von Possart. Parmi les artistes engagés, citons MM. Bertram, Dr O. Briesemeister, F. Brojersten, L. Demuth, F. Friedrichs, E. Kraus, J. Lieban, A. Bauberger, F. Feinhals, S. Hofmüller, H. Knote, M. Schlosser, etc; M^{mes} L. Nordica, Schumann-Heink, J. von Artner, Ottilie Metzger, Elisa Wiborg, Minna Alken, Sophie David, H. Hieser, Ada Robinson, Else Breuer, etc.

Les représentations de *Rheingold*, *Tannhäuser* et *Lohengrin* commenceront à 5 heures. Les autres à 4 heures. Le prix des

places est de 25 francs par représentation. Pour l'*Anneau du Nibelung* on ne délivre de billets que pour un cycle complet de quatre soirées, à 100 francs.

La maison Breitkopf et Härtel est chargée du service des places pour la Belgique.

Le comité du monument de Richard Wagner à Berlin a décidé d'organiser à l'occasion de l'inauguration du monument de grandes fêtes qui dureront cinq jours. Un congrès musical international aura lieu en même temps que ces fêtes. Un comité d'honneur international, dont feront partie les plus grands admirateurs de Wagner en Europe, est actuellement constitué. Tous les membres de ce comité assisteront en personne à l'inauguration du monument, au mois d'octobre prochain.

La *Claudine* de Balzac.

Sait-on que Balzac a écrit aussi sa *Claudine*?

C'est une nouvelle en deux parties intitulée *Les Fantaisies de Claudine* et dont la seconde partie a pour titre : *Le Ménage de Claudine*.

Cette belle nouvelle, qui fut écrite aux Jardies, parut pour la

première fois dans le second numéro (août 1840) de la *Revue parisienne*, dirigée par Balzac et qui n'a eu que quelques numéros.

Pour paraître prochainement : *L'Europe littéraire d'aujourd'hui*, publication qui groupera en une série de fascicules spéciaux les renseignements utiles à la connaissance des littératures européennes dans leur état actuel.

Chaque partie comprendra :

1° Une étude d'ensemble sur le mouvement littéraire de chaque pays ou de chaque littérature dans les vingt dernières années;

2° Une suite de notices bio-bibliographiques sur les principaux écrivains contemporains de chaque littérature;

3° Un relevé des principales revues littéraires avec l'indication de leur action et de leurs tendances respectives;

4° Une bibliographie des principaux travaux et des études parus en France depuis vingt ans, sur le mouvement ou sur les personnalités marquantes de chaque littérature.

Prix de souscription pour la France, 12 francs; pour l'étranger, 15 francs. — Paris, Bibliothèque internationale d'édition, rue Mazarine, 20.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

OBJETS D'ART

PORCELAINES, FAIENCES,
GRÈS, BOIS ET IVOIRE SCULPTÉS, VITRAUX
MINIATURES, BRONZES, CUIVRES,
ARGENTERIES, OBJETS DIVERS, TABLEAUX
GRAVURES, ETC.

Provenant de feu M. le colonel T. et de M. W. de B.

EN LA GALERIE J. & A. LE ROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Les lundi 9, mardi 10 et mercredi 11 mars 1903

à 2 heures précises de relevée.

EXPERTS : MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

Exposition publique le dimanche 8 mars 1903, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

VENTE PUBLIQUE

DES

ANTIQUITÉS

MEUBLES, PORCELAINES, FAIENCES, CUIVRES,
BRONZES, ARMES, ARGENTERIES
TAPISERIES ET OBJETS D'ART DIVERS

Provenant en partie de feu M. A. SERRURE, artiste-peintre
et d'un autre amateur

les jeudi 12, vendredi 13, samedi 14 et lundi 16 mars 1903

chaque jour à 2 heures précises de relevée

Sous la direction et au domicile de J. FIÉVEZ, expert

Directeur de ventes de livres, tableaux et antiquités

EN LA SALLE SAINTE-GUDULE

3, rue du Gentilhomme, à Bruxelles

Exposition publique le mercredi 11 mars 1903

de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentaires LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

33, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 18 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Petit Homme de Dieu (GEORGES RENCY). — Le Banquet Lemonnier. — Les Conférences d'Edmond Picard sur Camille Lemonnier (M. M.). — Les Jardins, le Faune et le Poète (A. GILBERT DE VOISINS). — La Manifestation Lambermont. — Francis Planté (O. M.). — Matinées de la « Libre Esthétique ». Conférence de Vincent d'Indy. Deuxième Concert. — Au Conservatoire (H. L.). — La Musique à Paris. Concert de la Société Nationale (M.-D. CALVOCRESSI). — Memento des Expositions. — Semaine artistique. — Petite Chronique.

LE PETIT HOMME DE DIEU (1)

Voici le complément du *Vent dans les moulins*. Après la campagne, la ville flamande. Après la joie des petits sentiers courant entre les haies fleuries, la mélancolie des ruelles s'entrelaçant autour des lourdes et sombres églises. Dries Abeels et les paysans des bords de la Lys ont des cousins, là-bas, du côté de la mer. C'est à Furnes, cité de traditions pieuses, sau-

(1) *Le Petit Homme de Dieu*, roman par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorff.

vagement embaumée par le vent du large, pleine d'une odeur confuse d'encens et de marée.

Sa procession annuelle est peut-être, dans notre pays, le dernier vestige des siècles de foi et de miracle, Pareille à la passion d'Oberammergau, elle perpétue le souvenir du drame sacré qui se trouve à la base de toutes les religions modernes. On y voit défilier, au milieu d'un grand concours de peuple naïf, pêcheurs et terriens, le cortège des personnages de l'Évangile. Les bergers suivent l'étoile miraculeuse. Les rois mages cherchent l'étable de Bethléem. Hérode et sa cour concertent la mort de Jésus. Marie-Madeleine promène sa beauté et ses joyaux. Le Christ lui-même apparaît, monté sur une ânesse, parmi les palmes et les hosanna. Plus loin, c'est lui encore, courbé sous sa croix, s'arrêtant à toutes les stations du calvaire. Enfin, le char de l'Ascension le montre planant dans sa gloire éternelle. Les pénitents et les pénitentes, pieds nus, en cagoule, gémissent en portant leur gibet. Toute une foule en prières accompagne l'agonie de son Dieu.

Le Petit Homme de Dieu est une sorte de monographie de la procession de Furnes. Elle en constitue la scène principale et tout le reste y prépare directement. La petite ville flamande n'a pas d'affaire à laquelle elle s'intéresse davantage. Ses soucis de piété et son amour du gain y trouvent également leur compte. Aussi, ses citoyens à l'envi s'en occupent, en parlent sans cesse, l'attendent six mois, la regrettent six autres, et finissent, médusés, par confondre la vie quotidienne, la vie réelle, avec la vie légendaire dont ils assument les rôles une fois l'an. Le boucher ne sait plus exactement s'il est

boucher ou le roi Hérode. Instinctivement les rois mages se conduisent comme s'ils étaient vraiment des monarques d'Orient. Par farce autant que par conviction, ils mêlent aux conversations ordinaires des fragments de textes sacrés.

Ivo Mabbe, le Christ des Rameaux, marchand cordier de son état, est tout près de se croire le vrai Christ. Cette idée lui vient lentement. Jadis, c'était un petit homme paisible, bourgeois, fils de bourgeois, qui n'aurait pour rien au monde serré la main d'un mendiant. Il s'était fiancé à la riche Cordula. Sa sœur Barbara, bougonne et maternelle, le tourmentait et l'adorait délicieusement. Mais qui peut, sur terre, répondre de sa destinée? Il est désigné pour remplir le rôle de Christus entrant à Jérusalem. Presque dans le même temps, Cordula devient Marie-Madeleine. Ivo se persuade qu'actuellement un mariage entre eux est impossible. Le Christ ne peut pas épouser la pécheresse. Puis, les idées suivent les idées. Le Christ est descendu parmi les hommes aussi bien pour les pauvres que pour les riches. Dès lors, lui est-il encore permis de dédaigner les habitants des ruelles, les pêcheurs de la côte? Ne faut-il pas, au contraire, qu'il s'efforce de les sauver? Il leur prêchera donc l'Évangile, un Évangile hérétique, qui ressemble beaucoup au catéchisme de l'anarchie. On l'aperçoit rôdant dans le quartier misérable, s'acoquinant avec des ivrognes et des prostituées. Les bourgeois s'émouvent, le clergé gronde, sa sœur le harcèle, Cordula pleure. Le pauvre Christus est désemparé. Pour avoir fait ce qu'il a cru son devoir, sa ville le renie et le bafoue. Peut-être, si les temps n'étaient pas si changés, le condamnerait-on, comme son maître, à périr sur la croix. Enfin, le jour de la procession arrive. Ses amis des ruelles lui valent des avanies suprêmes. Son découragement est immense. Il sent l'échec piteux de sa tentative. Cordula seule parvient à le consoler en lui offrant son corps robuste et sain où bout la chaude sensualité flamande.

La signification du roman est aisée à découvrir. Elle diffère à peine de celle du *Vent dans les moulins*. Dries Abeels et Ivo Mabbe ont des âmes semblables, amoureuses du confort et des douceurs de la vie, mais tourmentées d'humanité. Tous deux sont combattus alternativement par les préjugés de leur caste et par l'amour des humbles. Tous deux voudraient faire quelque chose pour soulager la misère du monde. Dries Abeels, grâce à Mamie, réussit à se réaliser. Ivo échoue, à cause des séductions de Cordula. Le premier était plus près de la terre d'où surgissent tous les renouvellements. Le second est vaincu par la ville dont l'esprit sectaire et étroit étouffe les mouvements spontanés. Il n'en reste pas moins que l'atmosphère des deux livres est puissamment démocratique. Ils appartiennent à titre égal au cycle nouveau, entrepris par Camille Lemon-

nier qui, après ses actes de foi, d'espérance et d'amour, accomplit maintenant ses œuvres de miséricorde.

Incomparable peintre des jeux de la lumière sur les choses, Lemonnier devient en outre le plus habile des psychologues quand il s'attache à analyser les âmes des humbles et des petits. Leurs rouages sont simples, leurs idées embryonnaires. On peut les dépouiller comme on pèle un fruit. S'il les comprend si bien, c'est parce qu'ils sont, enfants, paysans, petits bourgeois, très près de la nature. Il a le sens de leur langage comme il possède celui des éléments. Une remarque intéressante à ce sujet : Le style du *Petit Homme de Dieu*, avec plus de richesse, rappelle étrangement celui des *Contes flamands*. Puisqu'on a dit que Lemonnier retourne à ses origines, il convient de signaler que la langue de sa maturité retrouve les accents frais et charmants de sa jeunesse.

Il faudrait aussi s'étendre sur une qualité particulière de son dernier roman. Il semble qu'il y a poussé à l'extrême sa recherche des analogies. Son panthéisme se plaît à rapprocher les formes des choses et des êtres. Il aime à comparer le sourire gras d'une belle fille à un pétale de bégonia. Son écriture foisonne en métaphores inattendues et justes, empruntées aux relations mystérieuses que la vie établit entre tout ce qui existe. La fraternité humaine s'étend aux arbres, aux fleurs des petits jardins et aussi aux animaux. Elle est exquise, cette scène d'Ivo Mabbe visitant son petit âne dans la dune et lui parlant comme à un enfant. Sans qu'il y paraisse, tout cela élargit un livre, en ôte le caractère artificiel et lui confère la dignité simple d'une chose de vie qui s'épanouit au soleil.

Celui-ci est vibrant, craquant de sève, varié, poignant, comique, pointillé de notes heureuses qui créent l'exacte sensation du réel. Ses types sont inoubliables. Le chancelant Ivo, la gourmande Cordula, la grognonne Barbara, Ilje, la petite prostituée des ruelles, tous les personnages de la procession ont ce relief discret, mais vigoureux, qui résiste aux injures du temps.

D'ailleurs, ce qui les domine tous, c'est Furnes elle-même, la ville flamande, avec ses bruits de cloche, ses odeurs de marée, son mysticisme, sa sensualité. C'est elle que l'on sent vivre dans tout le roman. C'est elle qui en magnifie la valeur. Les rues de Furnes, ses boutiques vieillottes, ses églises rongées par les siècles, ses bavardages, ses médisances, sa religiosité qui la réveille pendant les nuits de fête et la pousse aux offices nocturnes; Furnes sous la pluie, sous la neige; Furnes, le soir du vendredi saint, faisant en tumulte le chemin de la croix, enfin la procession mémorable, les beuveries et les mangeailles, la kermesse tonitruante, le réalisme cru mêlé au mysticisme le plus naïf, le rire sceptique à côté de l'extase; toute une ville de chez nous qui évolue, qui se souvient de son passé et qui commence

à ne plus boudier à son avenir; le moment précis de cette évolution où les souvenirs sont encore pittoresques et où l'avenir est encore rayonnant d'illusions : voilà tout ce qu'il y a dans ce livre, voilà ce qu'une maîtrise merveilleuse y a superbement exprimé, et voilà ce qui fait du *Petit Homme de Dieu* un grand roman national.

GEORGES RENCY

LE BANQUET LEMONNIER

Une foule d'artistes, d'hommes de lettres, de personnalités politiques s'est réunie, il y a huit jours, pour célébrer, en un banquet fraternel, l'illustre écrivain auquel M. Edmond Picard avait consacré au théâtre du Parc quatre conférences consécutives. Avec sa haute intelligence et son grand cœur, l'auteur de la *Forge Roussel* et de l'*Amiral* avait exprimé, dans un langage imagé et vibrant, l'unanime admiration des artistes pour l'initiateur de nos Lettres. L'acte fut scellé par les acclamations enthousiastes dont les deux cents convives de l'hôtel Métropole accueillirent l'entrée du jubilaire dans la salle des fêtes.

L'hommage magnifique décerné à Camille Lemonnier est sans précédent. Il demeure dans l'histoire de nos lettres une date et un exemple. Il venge le probe artiste des vilénies sans nombre par lesquelles on tenta vainement d'entraver l'essor de son génie et le classe définitivement, dans l'opinion publique, au rang qui lui est dû.

Au nom des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des amis de Camille Lemonnier, de ses frères d'armes de France, furent dites des paroles de joie et d'affection qui retentirent comme une musique harmonieuse et douce. Maurice des Ombiaux, Georges Eekhoud, Jules Destrée, Emile Claus, Charles Van der Stappen, Judith Cladel, Achille Segard, Julius Hoste et Oscar Colson. Léon Bazalgette célébrèrent tour à tour sa vie laborieuse et la puissance de son art. Des télégrammes, des lettres, des brassées de fleurs lui apportèrent l'amical salut des absents. Le don des cinquante volumes qu'il publia jusqu'ici — et la série est loin d'être close! — perpétuera, avec les dédicaces, les dessins, les poèmes dont se plurent à les orner les donateurs, ce triomphal jubilé auquel la présence d'un grand nombre de femmes donna une physionomie particulière et séduisante.

Parmi les discours nous choisissons — avec le regret de ne pouvoir les publier tous — celui que prononça, au nom de l'Académie libre de Belgique, M. Jules Destrée, et les émouvantes paroles de Camille Lemonnier qui clôturèrent la fête.

Discours de M. Jules Destrée.

Je porte votre santé, mon cher Lemonnier, au nom de la Libre Académie de Belgique, — la « zwans » Académie, comme disent certains journalistes qui croient trouver dans la blague diminuante un facile moyen de rabaisser qui les dépasse. J'en suis un peu confus, car cette assemblée, qui s'enorgueillit de vous compter parmi ses membres, renferme de nombreuses individualités que nous saluons, vous et moi, avec respect et qui, certes, étaient mieux qualifiées pour chanter fraternellement vos louanges.

C'est l'hommage de ces peintres et de ces sculpteurs, de ces orateurs et de ces écrivains que je vous apporte, et je m'avance, accablé sous leur poids précieux, comme l'âne chargé de reliques...

Je sais que vous y serez sensible, notre cher et grand ami, car vous connaissez ceux qui m'envoient et vous avez pu juger de la chaleur de leur affection, de la constance de leur admiration. Longtemps avant qu'Edmond Picard nous eut réunis pour continuer le plus longtemps possible son geste merveilleux d'éveilleur, de communes ferveurs nous avaient rapprochés. Nous n'avions point attendu les cinquante volumes dont on célèbre aujourd'hui l'achèvement pour crier votre gloire à qui pouvait l'entendre. Nous vous avons acclamé dès les premières batailles, quand, après Charles De Coster et Octave Pirmez, vous tentiez cette entreprise qui paraissait si aventureuse, de créer en notre pays une vie littéraire! Nous vous avons acclamé lors du fameux banquet de la Jeune Belgique où la jeunesse s'était si belle ment révélée, éprise d'art pur, et serrée à vos côtés pour protester contre l'injustice et l'incompréhension d'un jury officiel. Nous vous avons acclamé lors des procès de Paris, de Bruxelles et de Bruges, quand les audaces de votre talent vous valurent une publicité habituellement réservée aux malfaiteurs!

Et toutes ces amitiés indéfectibles, en qui se reflète et se perpétue la grande et noble amitié que vous eûtes l'insigne fortune de sentir toujours auprès de vous, aux jours de joie comme aux jours de peine, sont encore ici ce soir pour rendre plus cordiale et plus reconfortante cette heure de juste triomphe!

D'autres ont dit déjà, d'autres diront le grand exemple que vous êtes, les beautés complexes de votre énorme labeur, et la probité unique de votre conscience d'artiste et de votre vie. L'éloge sera fait de l'écrivain, de l'homme, du citoyen à qui nous devons ce magnifique poème chantant notre bonne terre de Belgique!

Je voudrais vous confesser par quoi vous m'avez rempli d'irrésistible sympathie : je n'ai jamais oublié l'enthousiasme profond que j'éprouvai à la lecture de *Mes Médailles*. Les œuvres les plus considérables ont pu s'ériger depuis; vous avez pu vous affirmer superbement comme romancier et auteur dramatique; c'est encore à cette modeste plaquette, écrite à l'occasion du Salon de 1878, que j'aime à revenir.

Ces quelques pages sont d'une clarté, d'une précision, d'une perfection incomparable. Leur maîtrise est absolue. Et ceci n'est point, à mon sens, un mince compliment, car de tous les genres littéraires, la critique d'art est peut-être le plus malaisé et le plus révélateur de la qualité d'âme de qui s'y essaie. Vous y fûtes sans rival et après *Mes Médailles*, d'autres œuvres mémorables, parmi lesquelles l'*Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, devaient l'attester copieusement.

Vous avez dit sur la délicatesse rêveuse de Corot, la simplicité héroïque de Millet, sur les paysagistes et les impressionnistes français, sur l'école anglaise, sur l'école hollandaise, sur tout l'art de ce temps, des choses définitives. Jamais un juge ne fut si bien informé, si compétent, si compréhensif! Mais c'est peu d'avoir devancé l'opinion pour mettre en due lumière des œuvres discutées, c'est peu encore cette belle langue, ferme, pleine, concise et souple, peu à côté du charme des révélations que nous apporte ce petit livre sur les directions générales de votre esprit et de votre sensibilité. *Mes Médailles* sont une œuvre de confiance où vous avez ingénument conté, sous prétexte d'autrui, tout ce qui était en vous et devait se réaliser par la suite sous des

formes diverses. J'affirme que celui qui voudra vous connaître, chercher le sens secret et continu de votre œuvre dans vos œuvres, devra lire et méditer *Mes Médailles*.

Parmi cent propos fiers, il y lira ceci, à l'occasion des faux artistes :

« A quoi bon les nommer ? Ce sont ceux qui n'ont pas pris parti dans l'art ; ceux qui n'apportent pas avec eux un rêve, une émotion, une passion ; ceux qui n'ont rien à me dire ; ceux qui ont passé dans la vie sans vivre ; ceux qui n'ont rien vu autour d'eux ; ceux pour qui les choses de leur temps sont demeurées lettre close ; ceux qui se sont mis en dehors de l'humanité ; ceux qui n'ont eu ni patrie ni foyer ; ceux qui n'ont pas su aimer quelque chose ; ceux qui ne m'ont pas fait la confidence de leur âme ; ceux en qui la splendeur de la terre n'a éveillé aucune tendresse, tous ceux-là enfin qui ne m'ont pas aidé à regarder au fond de moi-même, qui n'ont pas fait appel à mes yeux pour m'obliger à penser, qui n'ont pas su que j'avais une conscience et que c'est à ma conscience qu'il fallait parler. Que voulez-vous qu'il y ait de commun entre eux et moi ? »

Ah ! le beau cri ! Comme il explique, n'est-ce pas, toute la série qui va de *Un Mâle aux Deux Consciences* !

En définissant les autres, vous vous étiez, par contraste, défini vous même, tel que vous souhaitiez être, tel que vous étiez, tel que la Libre Académie se plaît à vous chérir ! Votre voix semblait alors étouffée dans l'indifférence ambiante ; aujourd'hui, après vingt-cinq ans, elle se décele, au milieu des vivats, magnifiquement éducatrice et exemplaire.

Et quasi cursores vitai lampada trahunt... On a comparé les écrivains à ces coureurs de l'antiquité qui se passaient des flambeaux. Vous, Maître, avez rallumé la pure flamme quand on la croyait presque éteinte, vous l'avez tenue, vous la tiendrez longtemps encore au-dessus de nos têtes pour nous montrer le chemin et c'est grâce à vous, fortifiés par vous que d'autres plus tard reprendront, pour la passer à d'autres, l'éblouissante, l'impérissable clarté !

Discours de Camille Lemonnier.

Vingt ans... il y a vingt ans... Je revois les visages, les disparus et les autres ; je revois les fronts ardents et volontaires, marqués, ceux-ci, du sceau des destinées qui ne doivent s'accomplir, laurés, ceux-là, du signe qui promet la gloire et la vie ! Ames charmantes et fraternelles, âmes enallées vers les myrtes, vos ombres nous sont toujours présentes... Il semble que ce soient elles qui président à ces communions nouvelles... A nos lettres manquant d'une tradition, vous en avez fait une, de vos existences sacrifiées et de vos chants expirés. Vous êtes nos héros jeunes, plus beaux d'être tombés avant les heures défaillantes. Nous vous saluons ici avec tendresse et respect, ô les bouches closes qui se sont rouvertes dans toutes celles qui, d'une piété éplorée, n'ont cessé de répéter vos chants.

C'était le matin encore... La forêt à peine s'éveillait... Un oiseau dans les branches préludait... Et Siegfried, un léger délire dans les yeux, arrivait... Son cœur se gonflait de vent, d'espace et d'avenir. Il était le premier jeune homme extasié devant la nature... Et voilà que soudain, embouchant le roseau, il y soufflait son rire ingénu et délicat. Quelqu'un répondait dans les arbres... Était-ce ta flûte, ô Siebel, ou l'écho, ou l'oiseau dans ce matin charmant ? D'une colère joyeuse, Siegfried alors brisait le

roseau... Et puis retentissait le cor, le cor vermeil et sauvage et long.

Siegfried ! jeune et tendre et beau Siegfried ! tu courais éperdu à travers le mystère, ivre de l'inconnu de toi-même, les bras tendus en un désir d'univers. Et maintenant, toujours plus avant, appelait l'oiseau prophétique. « O héros ! disait-il, un funeste enchantement jusqu'ici fit ces bois muets. Un monstre en est la cause : il dort, repu et secret, dans une caverne où nul encore n'osa le combattre. Âme fraîche et nouvelle, âme qui aspire à la connaissance, il t'a suffi de paraître pour que déjà la vie se réveille au devant de tes pas... Ta destinée te voue à exterminer le monstre. Va donc, tire le glaive et frappe. Les éclaboussures d'un sang fangeux rejailliront en étoiles par-dessus ta route pour l'illuminer. »

Siegfried tua le monstre. Aussitôt l'universelle vie se réveilla. La folie sacrée remonta des origines, palpita d'un besoin de genèse ; et la forêt frémissante ondula en lianes de lumière et de sons.

N'est-ce pas là la légende même de notre jeune mentalité littéraire ? Le monstre, dans sa caverne, ronflait, grondait, gorgé, l'énorme indifférence stupide des foules ! Un oiseau chanta : ce fut le matin ; et la poésie, la divine et jeune poésie, armée du glaive d'or et de cristal, transperça la bête.

Oui, c'est bien d'une telle légende qu'a le droit de s'illustrer notre race, renée en hymnes d'art et de poésie après les mortels silences de la forêt. Il y a à nos commencements de ce sang coagulé d'un monstre, frappé par des héros.

La forêt silencieuse à présent pour nous aussi s'est changée en symphonie, infiniment reluisante de musicales ramures. Le vent, la clarté, la vie y jouent sous les chênes et les légers bouleaux. C'est bien là l'image qui symbolise les vives essences sorties du terreau natal. Et l'oiseau matinal, toujours plus avant, nous a menés jusqu'au bûcher où, parmi les flammes, reposait, sous les traits de Brunehilde, la Gloire.

Vingt ans... Et voilà franchi le cercle de flammes : Brunehilde a rouvert les yeux. Les magiques sonneurs des cors et ceux qui jouaient de la harpe et de la lyre et tous les Siegfried, venus par les chemins de la forêt, ont aperçu la clarté éblouissante de son réveil.

Vieux souvenirs..., tendres et graves images en qui se prolonge un peu de rêve, en qui se dessinent les réalités présentes... Images qui conviennent à l'aventurier un peu chimérique que j'étais moi-même en ce temps, que peut-être, par les chemins du rêve et de la vie, je n'ai pas cessé d'être... Comme les battements d'un pendule me reviennent, réguliers, continus, les mots en lesquels tient un si large cours de choses accomplies... Vingt ans... Hier, aujourd'hui, points extrêmes d'une courbe intellectuelle.

Oui, c'était il y vingt ans le premier banquet et la première veillée d'armes. J'apparaisais là déjà l'ainé. J'avais porté des coups et j'en étais resté blessé. Mes blessures m'avaient valu d'être un signe vivant de ralliement.

Grande date frémissante où il nous fut donné de nous compter et d'où sortit une patrie littéraire, le sang et l'âme d'une nation vivifiée par ses paroles et ses écrivains, un tel jaillissement d'art, de sève et de génie qu'il fut à la longue comme le fleuve magnifique où se refléta toute la vitalité d'un peuple.

Des pays de Meuse aux rives flamandes il coule aujourd'hui à pleins bords, fait des affluents de l'âme patriale, une et double,

simple et multitudinaire, l'âme belge comme le premier la proclama celui qui, dans l'histoire intellectuelle de notre pays, s'attesta l'avertisseur et, je le dis avec une infinie reconnaissance, notre Maître à tous, Edmond Picard.

Fleuve emporté et limpide, fleuve aux grandes eaux torrentueuses ou mollement balancées, fleuve alimenté de sources mystiques et charnelles, charriant des limons et du ciel, fleuve dont le lit, à mesure que les flots succédaient aux flots, s'approfondit jusqu'à toucher les matrices mêmes de la race.

D'où venait-il, d'où vinrent-elles, ces âmes émerveillées et violentes et primitives d'un Verhaeren, d'un Eckhoud, d'un Maeterlinck, d'un Rodenbach, de quels versants obscurs et mystérieux, de quelles aubes ayant éclairé des parts effacées d'humanité tumultueuse, farouche, simple et cordiale? Marins, soldats, bagaudes, kerels, moines, lévites, figures détachées des missels d'un Memling ou dardées d'une toile de Rubens, roses d'un jardin évangélique, égouttées de sang sur des chemins de meurtre et de démence, quel retour vers un passé d'art, d'héroïsme, de songe vous susciterent à la vie? Encore n'aurait-on là que des aspects fragmentés du vaste paysage littéraire réfléchi dans les ondes spirituelles du fleuve que j'évoquais. La poésie, le conte, le roman y sont les formes où bat le cœur national, où se mélancolise la rêverie des Flandres, où résonne le rire sonore de la Wallonie. Epopées et rêves en qui recommencent et s'accomplissent les âges!

Ah! c'est bien la race entière que j'entends s'agiter dans ces remous d'idéal et de vie. Ils vont à l'avenir, portant l'orgueil et la joie d'un peuple vers des destinées toujours plus larges, élargissant un courant de cérébralité renouvelée parmi les autres grands fleuves de la vitalité humaine.

L'heure qui nous réunit est belle et harmonieuse: elle a le charme grave d'une élévation vers les hauts cultes de la pensée. Elle exalte moins un seul homme que tous les ouvriers d'une tâche sacrée. Elle est faite de ces aspects successifs de la durée, hier, aujourd'hui et demain... Si pour moi elle évoque les lumières longues et inclinées d'une après-midi qui s'achève, elle plane définitive et auguste par-dessus des mémoires; elle rouvre aussi les avenues matinales par où viendront les héros prochains. Je veux qu'elle soit pour les jeunes qui me suivront un signe infini de réconfort.

Communions émouvantes... Il semble que rien n'a changé: les visages aimés et disparus ont seulement fait place à d'autres, en lesquels ils se remémorent. L'ancien compagnonnage a reverdi dans les jeunes amitiés nouvelles. Elles nous donnent à nous-mêmes l'illusion d'une vie éternisée. N'est-ce pas toujours le matin tant que se rajeunit de rêves et d'espoir l'arbre chargé de saisons?

Et qui peut douter de la jeunesse de cette littérature qui, après des années déjà longues de luttes, de sacrifices, mais aussi de victoires, nous permet à tous, les aînés et les cadets, de nous retrouver ici, toujours brûlants de foi, comme au temps des premières batailles?

Pour moi, je me retrouve devant vous le même homme, sans orgueil et un peu étonné, rassuré seulement par le sentiment de n'être point seul ici à mériter votre louange. Celle que vous attribuez à mes livres, je la rapporte au labeur commun, à l'entraînement des activités mutuelles, à la fortune qui me fut échue de marquer, un des premiers, d'un coup de talon les pentes abruptes de la colline ou se cueille le vert laurier.

A l'horizon, là-bas, était parti Ch. De Coster, le vrai homme de de ma lignée... D'autres avant lui avaient semé et rien n'avait levé... Qu'ils en demeurent honorés dans la nuit mélancolique où ils sont rentrés...

Aux limites d'un désert, je fus d'abord l'arbrisseau isolé qui cherche à tirer sa substance d'un sol ingrat. Mais certaines essences projettent des cepts d'autant plus nerveux qu'elles jaillissent du roc. Je commençai à écouter la vie: j'écrivis comme on vit, par besoin de me mesurer aux jeunes forces de mon être. Sans le savoir, je subissais déjà la loi qui fait d'un écrivain l'aboutissement libre de ses ascendances... Ombres des miens dont je me sens en ce moment entouré... Ombres qui firent de la lumière sur mes livres... je vous rends grâces de m'avoir permis d'exalter la vie et ses symboles à travers les fibres dont vous êtes le prolongement en moi!

Ma vertu, je crois bien, fut d'être l'homme que proposait à son juge Wildman. J'ai obéi à l'être subconscient et profond; j'ai mis ma probité à ne chercher ma vérité qu'en moi-même. J'ai été, au grand jour, selon les heures, l'homme en qui revivait une race sauvage, tourmentée et candide. Mon sang, qui faisait une rumeur orangeuse, je n'ai jamais pensé que j'en dusse maîtriser le cours... Peut-être ce qu'on voulut bien louer de mon art me vint-il d'avoir été un humain simplement, dans la franchise de mes impulsions. J'ai été plus près de l'art pour avoir été plus près de la vie.

J'ai écrit avec mes sens, mon cerveau, mon cœur, l'ivresse de vie qui toujours fut ma fête intérieure... Je n'ai pas été autre chose qu'un instinct enivré de la beauté de la vie. J'ai poussé mes ramures partout où il y avait du soleil, de l'espace et de l'amour.

Pardonnez ces aveux... J'éprouve une joie si foncièrement humaine à me livrer tout entier dans cette heure communiale... Pendant quarante années j'ai labouré, allant jusqu'au bout de mon champ, poussant droit devant moi mon soc... J'ai labouré et j'ai semé... C'est une grande force de penser que d'autres un jour diront de moi ce que nous disions de nos devanciers glorieux: « Il a ouvert la main, il a lancé la graine, et la moisson a levé... Il en est venu le pain des âmes. »

Amis qui m'avez dédié d'inoubliables paroles, — amis présents à ces noces spirituelles, — et vous, amies connues et inconnues qui avez daigné parer de votre grâce et de votre beauté les tables où, encore une fois, s'est renouvelée notre Pâques littéraire, agréez la gratitude infinie d'un cœur comblé, impuissant à vous remercier pour tant de nobles, salutaires et incomparables joies...

Les Conférences d'Edmond Picard sur Camille Lemonnier.

Ceux qui ont suivi ces conférences ou qui en ont lu seulement le syllabus-résumé ont pu admirer le soin avec lequel Edmond Picard a étudié l'âme, la vie, le caractère, les œuvres de Lemonnier. Ils auront vu de quel magnifique cadre de philosophie, d'histoire littéraire, d'humour affectueux et de profonde sagacité il l'entourait.

Mais ce qui frappait dans cette enthousiaste, minutieuse et sincère analyse, c'était surtout, pénétrant toute cette étude, le sentiment intense du « phénomène naturel » qu'est le véritable artiste.

Bien plus encore parce qu'il en était imprégné que parce qu'il voulait en persuader les autres, cette notion colorait tout ce que disait l'orateur. Qu'il montrât Lemonnier à son rang historique dans notre littérature, qu'il expliquât ses différentes manières d'être, les phases de son talent, les dominantes de sa nature, ses mystérieux entêtements ou ses pittoresques petits travers, toujours se dessinait cette chose curieuse entre tous les miracles humains : la Nature s'incarnant dans l'artiste.

Ainsi étudié, l'Homme prend une beauté infinie, que personnifie un instant celui dont on parle, trop heureux de servir de thème à cette magnification de l'humanité et de l'art pour songer à se défendre par aucune vaine modestie.

Oui, au-dessus de l'hommage rendu à un écrivain planait très vibrante en ces ferventes ovations, la joie intellectuelle d'avoir compris, d'avoir vu de si près l'homme révélant la beauté de la nature, non par un acte de sa volonté, de son choix ou de son intelligence, mais par le seul fait de son instinct, — je voudrais dire de son instinct animal sublimé, pour me faire mieux comprendre, — par le seul fait de cet instinct mirant en mots cristallinement clairs, luisants et sonores, le grand chatolement de tout ce qui vit.

Du temps de Ruysbroeck on disait qu'un homme était grand suivant la portion de vie divine qu'il laissait passer à travers lui. Aujourd'hui nous disons qu'un homme est grand suivant la part de beauté naturelle qu'il reflète. — Les deux choses se ressemblent probablement plus que nous ne le pensons.

Combien, pendant le siècle qui vient de s'écouler, on s'est mépris sur le rôle de cet outil, le cerveau ! Combien d'artistes confondirent avec les savantes fantaisies de cet outil, — très comparables à l'arpège ou au trait machinal que tire de son instrument un virtuose distrait, — l'inspiration vivante et vibrante qui s'impose à la sensibilité et veut être traduite presque sans souci des moyens d'expression en eux-mêmes, sans souci des combinaisons du cerveau qui la perçoit. Inspiration divine pour les uns, naturelle pour les autres ; résultante inattendue du mélange des causes et des images qui nous frappèrent ; équation inconsciemment formée en nous par des éléments aussi positifs qu'inconnus ou inobservés.

Ceux qui, fidèles à ces instincts profonds, osent les suivre et les exprimer humblement, sincèrement, enfantinement, ceux-là sont les grands caractères, les grands artistes. Mieux que d'autres, parce qu'ils sont plus intenses ou plus subtils, ils entendent gronder et chanter en eux cette voix que tous reconnaissent parce qu'elle est la même pour tous — à des degrés différents.

La gloire de Lemonnier est de s'être efforcé toute sa vie de comprendre et de rendre cette bonne chanson de la complexe nature. Là où il fut le plus grand, c'est lorsqu'il l'écouta de plus près, collant pour ainsi dire son oreille à la terre pour mieux l'entendre vivre. Son tempérament puissant fit de lui l'interprète des fougues et des emportements les plus ardents, de la jeunesse la plus audacieuse des êtres et des familles d'êtres. Ne trouvant pas dans l'existence contemporaine la réalisation de son grand rêve de sauvage, il a évoqué l'homme de l'avenir, rendu à la nature par l'action même de la civilisation...

De l'ensemble de toutes ces œuvres ainsi glorieusement passées en revue, de cette âme, de cette vie entière racontées avec une si affectueuse admiration par l'ami des anciens jours, se dégageait pour tous une double joie — celle de voir vivre devant soi

deux belles natures d'hommes, celle du poète et celle du penseur, — ayant secoué toutes les petites et les poussières des contingences, des mesquines divergences ou défaillances pour chercher, l'un dans le monde des choses, l'autre dans le monde des âmes, leur impérieux rêve de beauté — et pour l'imposer de toute la force de leur héroïque désir à cette masse amorphe, heureuse d'écouter et de recevoir.

M. M.

LES JARDINS, LE FAUNE ET LE POÈTE (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Je voudrais vous entretenir de certaines façons qu'il y a de transcrire un paysage en poésie, mais, au lieu de choisir mes exemples ici et là, à travers notre histoire littéraire, je les prendrai pour la plupart dans le dernier livre de vers d'un poète que vous aimez tous et qui, mieux que nul autre, a su dire la singulière et pénétrante poésie des grands parcs disposés en vue d'un noble effet, des allées que ferme un horizon artificiel coupé d'une nymphe neigeuse, des ifs taillés, des colonnades blanches et des jardins bien disposés. Autant vous le nommer tout de suite, son nom est déjà sur vos lèvres, c'est d'Henri de Régnier surtout que je vous parlerai, son dernier recueil en main, et, lorsque, par les signes d'impatience que vous voudrez bien me donner, je comprendrai que ma prose vous lasse, je vous dirai quelques vers de la *Cité des eaux* ; ces vers-là, on les écoute toujours.

Oui, il a su nous révéler de nouveaux aspects du parc de Versailles, des aspects qui lui sont personnels, mais sa muse, qui se plait sans doute à peindre plus d'un paysage, fatiguée du sable que le rateau nivelle, va souvent courir dans les forêts d'alentour, dans ce bois sacré, cher aux muses, dont Chavannes nous donna l'image. — Et, là, nul arrangement, rien de concerté, point de marbres, point de plates-bandes ni de perspective autres que celles que nous présente la nature. On dirait que l'homme n'est jamais venu dans cette région... J'entends, l'homme moderne... Mais, écoutez!... écoutez bien la brise!... Ce n'est point, aujourd'hui, ce bruit d'ailes rapides qu'elle fait, ce bruit de fuite et de frôlement auquel nous sommes habitués, qui nous charme pourtant et nous force parfois à frissonner quand il passe avec le crépuscule... Non! les arbres murmurent de façon plus distincte à chaque mouvement de l'air. Nous entendons mieux leurs divines paroles, nous en comprenons même l'inflexion la plus fine... Et c'est l'hamadryade d'un bouleau qui se plaint de rester engainée, c'est la nymphe d'un chêne qui chante d'allégresse parce que la rosée se lève autour d'elle aux premiers sourires de l'aube... et que cela est beau. Voyez aussi quel magique pouvoir a le génie poétique... Cette impression que je rends avec peine et de manière insuffisante en quelques phrases, M. de Régnier nous la donne, parfaite, en ce vers :

Ecoute-les ! chaque arbre a sa voix dans le vent !

Et, plus loin, par ceux-ci :

(1) Conférence faite le 3 mars 1903 au Salon de la *Libre Esthétique* par M. A. GILBERT DE VOISINS.

Observe si longtemps le pin, l'orme et le rouvre
Que le tronc se sépare et que l'écorce s'ouvre
Sur la dryade nue et qui rit au soleil.

Vraiment, voilà qui s'appelle diviniser un paysage. D'ailleurs, et quel que soit le procédé qu'on emploie, l'étude d'un point de vue, d'un décor naturel, dès qu'on le transpose en rythmes, offre de très singulières difficultés. C'est là que les poètes trébuchent. Tant qu'il est question de n'émouvoir que par le spectacle de ses passions, de ses regrets, de ses souvenirs... Tant qu'il ne s'agit que de parler d'espoir ou d'amour... sans plus... avec certaine facilité et quelque talent, un poète arrive facilement à être médiocre... J'entends par là... à paraître bon. Mais, quand il veut dire ses émotions dans leur rapport avec le monde extérieur, nous montrer sa douleur autre part que sous une lampe, rire, pleurer, se souvenir en plein air, le front dans la brise et les poumons gonflés..., c'est alors que les habitants du Bas-Parnasse défont et que ceux-là seuls qui ne s'effrayent pas de l'air des cimes, de cet air difficile à prendre en soi dont nous parle Byron, donnent leur mesure et se révèlent en leur beau.

Il est quelques façons très diverses de mêler la nature à la poésie. Nous en trouvons certaines dans la *Cité des eaux*, et j'aimerais que vous prissiez goût, au long de ces poèmes, à considérer les images de fleurs, de fontaines, de forêts et de flots que le poète nous offre ainsi que la façon dont il nous les offre et ses manières de les peindre... Et si j'ai donné comme titre à cette causerie : *Les Jardins, le Faune et le Poète*, c'est que ces trois mots me semblent convenir assez bien aux trois modes que M. de Régner a de chanter.

Et, d'abord, avons-nous assez entendu divaguer sur l'automne ! Demandez à douze poètes de chanter un mois de l'année... Croyez-moi ! onze d'entre eux choisiront un mois d'automne... Le douzième se plaira peut-être, par bizarrerie, à célébrer février ou mars, et sans doute qu'il le fera mal. C'est qu'il semble que l'automne soit plus poétique, que le regret aille bien avec les feuilles mortes et que nous soyons toujours médusés par la plainte où M. Charles-Hubert Millevoye, poète d'Abbeville, nous tira des larmes en parlant sinistrement de la chute des feuilles.

Dans la même catégorie se place l'automne du jour, le crépuscule, sur lequel on a tant de fois déraisonné... Il suffit que l'herbe se nuance d'ombre, que le rire des fontaines se module en plaintes et que la fleur paraisse plus lumineuse dans son feuillage à mesure que le jour s'enfuit, pour que les poètes sentent en eux-mêmes toute une petite ébullition de mots.

Ah ! que leur parlez-vous de couleurs vives, de décors contrastés ! Vous choqueriez leurs âmes trop sensibles ! On dirait que la mer ensoleillée les aveugle plus que d'autres, qu'ils tiennent volontiers pour une vertu indiscrete le solennel éclat d'un marbre blanc, que certains couchers de soleil très sanglants les époumonent en quelque sorte, et qu'il est des aubes d'une extraordinaire pureté qui leur font perdre patience. Ils éprouvent à l'égard de ces aspects francs et forts de la nature ce même malaise qui saisit les mauvais orchestres quand survient un mouvement trop rapide. En un mot, ils ne savent peindre, et cela faiblement, que l'année à son agonie et le jour à son déclin, parce qu'il leur vient alors une façon de pitié molle et de complaisance affectée qu'ils font passer très bien pour de l'inspiration.

Ne croyez pas, je vous en prie, que je veuille un seul instant médire de l'automne et du crépuscule qui sont deux institutions excellentes... Nos plus grands poètes leur doivent quelques-unes de leurs plus belles inspirations, et M. de Régner a souvent chanté de façon merveilleuse les ors roux de l'automne et les cendres du jour, mais que voulez-vous ! cela ne laisse pas d'être agaçant que de voir l'automne et le crépuscule considérés par certains poètes sans vergogne, comme des placements de tout repos, sans que pour cela les vers qu'ils en tirent soient meilleurs..., ils n'ont que cette séduction à laquelle un léger apprentissage fait facilement parvenir.

Ajoutons que, dans ces paysages d'une mélancolie bienséante, on peut relever un trait que je passais d'abord : ils excitent prodigieusement la mémoire. — De quoi voulez-vous qu'un poète mineur se souvienne quand un cruel soleil lui meurtrit le front et lui impose le seul aspect de son aveuglante splendeur ? — En pareilles traverses, il ne songe guère qu'à demander quartier. A l'encontre de ces brutalités, combien il prise mieux un crépuscule d'automne, qui caresse sa fièvre comme une onde lente et, par sortilège, évoque en lui toutes les phrases grises, opalines ou vert de mousse qu'il a déjà lues dans les œuvres d'autrui !...

Voilà-t-il pas un puissant argument pour qu'il commence son nouveau poème ?

Il semble en vérité que, pour parler dignement de la nature, pour la faire revivre avec toutes les correspondances qui nous rattachent à elle, il faille prendre un parti, de même que le peintre, étudiant le sujet du paysage qu'il va peindre, choisit avec soin son éclairage et son point de vue, afin que rien dans sa toile, ni lignes mal croisées, ni couleurs effarées de se trouver côte à côte, ne nuise à l'effet qu'il veut produire. — En poésie le parti le plus simple semble être d'ordonner la nature, de la composer, de la disposer en un mot suivant les courbes que l'on donne aux jardins. Mais gardez-vous de croire que ce soit là se faciliter la tâche ou enlever à l'œuvre de la fièvre ou de l'émotion. — Simplement, c'est une loi qui s'impose à l'inspiration, la dirige, la règle, en modère les écarts trop violents et les foucades inutiles. Par elle, l'émotion est resserrée comme dans un étoupe. C'est, à tout prendre, quelque chose dans le genre de cette fameuse règle des trois unités que nos dramaturges classiques acceptèrent de si bonne grâce, bien qu'elle fut gênante et que la foi d'Aristote ne laissât pas d'être douteuse sur ce point, — parce qu'ils voyaient en elle ce triple lien salutaire qui force à penser plus longuement et plus puissamment pour que la pensée jaillisse plus claire, — et à sentir plus profondément et non plus à fleur de peau, pour que la passion soit plus vive.

Je ne relèverai même pas l'absurde critique qui accuse cette méthode d'être purement « littéraire » et de manquer de sincérité. C'est là une fadaise... Nous est-il jamais venu à l'esprit de dire d'un homme qu'il manque de sincérité parce qu'il a dans ses façons de la courtoisie et de la mesure ?

Cette méthode d'ordonner une description de façon architecturale fut celle de nos poètes didactiques ; ils n'obtinrent d'ailleurs que des résultats assez piètres, car, s'ils avaient en partage toutes les qualités de l'honnête homme, ils manquaient par contre de toutes celles qui font le poète et même l'écrivain.

Pourtant, une loi de ce genre offre un double avantage... D'abord, comme elle suppose une profonde connaissance de la

matière traitée, elle évite ces descriptions faites en chambre, ces forêts, ces flots, ces nuages chantés entre quatre murs par un homme qui ne les considéra jamais. Comment voulez-vous que l'on réduise à ses lignes essentielles un paysage que l'on n'a jamais étudié? On ne peut, évidemment, résumer que ce que l'on conçoit de façon vive et parfaite...

Et d'autre part elle nous évite ce fléau de la poésie descriptive : je veux dire le pittoresque.

Ce serait une sinistre besogne que de noter jusqu'où l'abus du pittoresque a conduit la plupart de nos écrivains romantiques! — Veut-on peindre en des vers une vision presque oubliée et qui, reculant trop dans le passé, a perdu ses contours nets et les ombres qui la rendaient si vivante. C'est au pittoresque que nous ferons appel pour un peu la faire renaître. — A ce spectacle que nous avons trop amalgamé, trop compris en nous-mêmes et qui s'y est en quelque sorte fondu, se mélangeront alors des imaginations piquantes... et voilà déjà la surcharge!

Le paysage était-il compliqué, fait de parties nombreuses, éclairé savamment, c'est au pittoresque que nous demanderons une excuse pour ne point le composer. — C'est encore lui qui nous fera orner de fleurs un décor que la nature nous présenta austère et nu; lui qui met un vieux banc de pierre à l'endroit où l'on rêve et qui défonce le chaume d'une cabane dans les bois! Car il faut à certaines gens des détails où accrocher leur attention : un détail joli, prémédité, et qui donne bien l'illusion d'une ruine, mais en carton-pâte. Bientôt le paysage tout entier disparaît, mais le détail reste. Il est tant d'esprits trop amateurs de pittoresque qui du désert ne gardent que l'image d'un palmier penché sur une tombe rose! Plus d'un a cédé au plaisir de poser une barque pleine de chansons sur un lac dont le beau saphir se suffisait à lui-même, et de vanter la seule blancheur d'une corolle qui, cependant, séduisait par plus d'une vertu.

Enfin, combien une loi fixe et sévère excite l'émotion! Les mots, serrés par une syntaxe rigide, donnent leur plus beau son, leur son le plus significatif et le plus plein; les images, mises à la place exacte que leur marque une perspective stricte et juste, se correspondent plus finement et brillent avec plus de magie. On dirait vraiment qu'ainsi ordonnées elles sont comme ces miroirs qui se reflètent l'un l'autre et dont le dédale pur permet l'illusion!

Disons plus simplement qu'elles sont mieux mises en valeur par un plan préconçu. — Regardez une rose dans sa plate-bande, — elle embaume tout l'air; certes, elle était plus pittoresque cachée dans son buisson, où nous l'aurions sans doute comparée à une flamme rouge, mais l'aurions-nous si bien respirée?

Il en est d'une émotion comme de cette fleur. Pour lui faire rendre tout ce qu'elle peut donner, mieux vaut la guider un peu que la laisser libre, et certaine sévérité à son égard est une précaution salutaire. Voulons-nous décrire en vers ce paysage qui nous a touchés? Disposons-le d'abord avec noblesse et grâce, arrachons l'herbe des chemins, lavons le ciel... et, surtout, veillons aux couleurs de notre palette... Les mots sont dangereux à manier, il en est qui sont reluisants comme des sous neufs et d'autres ternis comme de vieilles médailles! Veillons aussi à la forme qu'il faut choisir, car une forme poétique, si lâche qu'elle soit, modèle toujours un peu l'image à sa propre image. Si l'émotion primitive ne survit pas à ce travail, croyez bien qu'elle était mort-née et ne vaut pas un regret.

M. de Régnier s'est soumis à toutes ces difficultés dans cette partie de la *Cité des eaux* qui donne son titre au volume et où l'auteur nous décrit en vingt-sept sonnets et deux poèmes les prestiges de Versailles, de son parc et de ses souvenirs.

Ordonnés, ces poèmes le sont au plus haut point. Pour décrire ces jardins dessinés avec art, où les statues repondent aux jets d'eau, où la nymphe reflétée dans une vasque verte se mêle à son reflet, Henri de Régnier a dessiné chacune de ses périodes comme un ornement d'architecture et l'on dirait que deux pendentifs la terminent avec, au milieu, le feuillage figé d'un rinceau. Écoutez ce sonnet : *La Rampe*. On le croirait disposé par un grand seigneur à la fois architecte et amateur de jardins :

LA RAMPE

La double rampe, auprès du bassin que surplombe
La terrasse de marbre où le buis nu serpente,
Incurve sa montée et courbe sa descente
Et de la vasque en pleurs sanglote l'eau qui tombe.

La corneille criarde et la blanche colombe
Alternent, l'une rauque et l'autre gémissante;
Chaque cyprès, le long de cette double pente,
Figure un cippe noir d'où le lierre retombe.

Si tu descends à gauche et si je monte à droite,
Nous verrons tous les deux, en l'onde dont miroite
La patine d'or vert qu'éteint le crépuscule,

Toi la déesse en fuite et moi le Dieu discret,
Statue en marche qui s'avance ou qui recule,
Glisser inversement de cyprès en cyprès.

Dans cette description du parc et de son palais morts, M. de Régnier avait eu des prédécesseurs. Je dois dire qu'aucun d'eux, avant le romantisme, n'avait trouvé une inspiration acceptable.

Les vers du *Mercurie galant*, les petites chansons, les poèmes de circonstance sont tous d'une merveilleuse pauvreté. Il n'y a guère que des exclamations sur les « si beaux jardins de notre roi Louis » ou bien, à propos des statues de déesses, quelques joyusetés de notaire ivre.

Musset, dans ses *Trois marches de marbre rose*, ne nous donna qu'une plaisanterie charmante. Dans Versailles il n'a voulu voir que l'ennui des beaux dimanches où des bourgeois se promènent suivis d'un sillage d'enfants mal mouchés. Il le dit d'ailleurs avec franchise :

Je ne crois pas que sur la terre
Il soit un lieu d'arbres planté,
Plus décrit, plus lu, plus chanté
Que l'ennuyeux parc de Versailles.

Comme toujours, nous découvrons çà et là d'amusants croquis :

Bosquets tondu où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons,
Où les dieux font tant de façons
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes.

A la fin de la pièce, qui ne laisse pas d'être un peu longue, il y a encore de jolis détails et certaine évocation irrespectueuse des fantômes du lieu, en attendant la pointe fine que nous espérons bien avec le dernier vers.

Mais, avant Musset, Théophile Gautier avait parlé de Versailles en un fort beau sonnet. Ce poème est singulier par son sentiment. Au lieu de voir dans ce décor ce que l'on y verra plus tard : la belle ruine moderne et le souvenir de la gloire, Gautier, avec des notations très fines, s'est plu à relever la seule tristesse de ce lieu vide, de cette étendue d'arbres, d'allées et d'eaux jadis si bruyante et qui semble avoir perdu son âme, manifestée dans le Roi, rival du soleil :

Comme une délaissée à l'écart, sous ton arbre,
Sur ton sein douloureux croisant tes bras de marbre,
Tu guettes le retour de ton royal amant.

Le rival du Soleil dort sous son monument.
Les eaux de tes jardins à jamais se sont tues
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues !

Enfin, Albert Samain, dans une série de quatre sonnets, fut occupé presque uniquement à nous dire les visions de princesses et de menuets que lui suggérait Versailles :

Grands seigneurs pailletés d'esprit, marquis de Sèvres,
Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou,
Avec sa fine épée en verrouil et surtout
Ce mépris de la mort comme une fleur aux lèvres !

Dans la *Cité des eaux*, M. de Régnier semble avoir épuisé le sujet ; pourtant il chante de préférence :

La grandeur taciturne et la paix monotone
De ce mélancolique et suprême séjour.

Il le dit dans son premier poème : Celui dont l'âme est triste chérit Versailles, mais...

... Ce qu'il cherche en vous, ô jardins de silence,
Sous votre ombrage grave où le bruit de ses pas
Poursuit en vain l'écho qui toujours le devance,
Ce qu'il cherche en votre ombre, ô jardins, ce n'est pas

Le murmure secret de la rumeur illustre
Dont le siècle a rempli vos bosquets toujours beaux,
Ni quelque vaine gloire accoudee au balustre,
Ni quelque jeune grâce au bord des fraîches eaux ;

Il ne demande pas qu'y passe ou qu'y revienne
Le héros immortel ou le vivant fameux
Dont la vie orgueilleuse, éclatante et hautaine,
Fut l'astre et le soleil des ces augustes lieux.

Ce qu'il veut c'est le calme et c'est la solitude,
La perspective avec l'allée et l'escalier,
Et le rond-point, et le parterre et l'attitude
De l'if pyramidal auprès du buis taillé.

Et c'est avec le poète une longue promenade par les méandres des jardins et du palais. De temps en temps il s'arrête, un souvenir charmant vient de passer : une harpe, dans la salle de musique d'un pavillon, le fait rêver de celle qui en touchait jadis les cordes aujourd'hui défendues... et c'est alors comme si, par la magie des vers, une mélodie surannée venait d'éclorre discrètement :

Et qui sait si le chant, par la fenêtre close,
N'en filtre pas encor, pour charmer l'eau verdie?...

Puis, c'est le peuple des statues dont nous parlait Gautier : Latone, svelte, Encelade au milieu d'un bouillon de fontaine,

Neptune avec son trident, un bassin vert qui reflète une source, un bassin noir entouré des quatre saisons, un bassin rose où se mire l'amour... et la fête d'eau qui réunit les marbres et les bronzes par un concert d'irisations.

Cela, et tant d'autres pièces que je passe, nous donne, majestueuse, mélancolique et quelque peu solennelle et compassée l'image d'une nature non point torturée, mais guidée pour qu'elle n'offre au regard que de nobles aspects et de beaux points de vue. — Certes, nous sommes loin de la forêt fruste et folle, mais ne demandons au poète que ce qu'il a voulu nous donner : de beaux vers qui restent dans la mémoire comme des incrustations. une harmonie de colonnade, un plan de jardin et, passant sur tout cela, un grand souffle triste.

Je vous vantais les bons effets d'une règle un peu dure dans la poésie descriptive, mais j'ajoutais qu'en se conformant à elles, les poètes didactiques n'avaient atteint qu'à de piètres résultats. C'est que peu de sujets peuvent être traités ainsi, et si Versailles prêtait à des développements balancés, à l'emploi du sonnet, à une série de poèmes identiques par leur forme, — quand M. de Régnier s'est tourné vers d'autres paysages, c'est un nouveau poète qui nous est révélé.

Ah ! Nous voici dans l'air libre ! Nous nous dressons sur les rocs aérés dont un flot tourmente la base, nous marchons dans les clairières sur un incomparable tapis de mousses et de fleurs. Nous chantons de joie et, sans trop savoir pourquoi, nous allons coller nos lèvres à l'écorce d'un chêne et nous plongeons nos bras dans une source comme pour étreindre son onde. De quelle façon tout cela sera-t-il transposé en art ? Comment sera dite notre joie ? Quel sera le rythme de cette fièvre un peu désordonnée qui nous parcourt, et en quel mirage seront fixées nos imaginations fantaisistes et libres ? — Une école de poètes nous répond, qui se plut à diviniser la nature. Elle comprit, ou plutôt elle se souvint (les rêves de l'Hellade ne s'oublient pas) que si nous aimons la forêt d'un si tendre amour, c'est qu'elle est encore toute peuplée de déesses et de dieux, que la mer chante par la voix des sirènes, que les naïades murmurent dans les ruisseaux et que le faune survit aux campagnes mortelles.

Maurice de Guérin, suivant en cela l'enseignement qu'on lit dans les poèmes de Chénier, chanta plus d'une fois la nature en la personnifiant. Il écrivait un jour sur son cahier de notes quelques phrases qui semblent vraiment avoir été pensées par un homme qui vécut dans le commerce des dieux.

« Une génération innombrable est actuellement suspendue aux branches de tous les arbres, aux fibres des plus humbles graminées, — comme des enfants au sein maternel. Tous ces germes, incalculables dans leur nombre et leur diversité, sont là, suspendus entre le ciel et la terre, dans leur berceau et livrés au vent qui a la charge de bercer ces créatures. — Les forêts futures se balancent, imperceptibles, aux forêts vivantes. « La nature est tout entière aux soins de son immense maternité. »

On voit aisément le lien qui unit ce fragment aux belles périodes, au large panthéisme, à la divine noblesse du *Centaure*, le poème en prose de Guérin.

A cette source et à celle de quelques poèmes d'Hugo sont allés

boire certains poètes et prosateurs d'aujourd'hui qui ont décrit la nature en la faisant déesse.

Ne parlons que de deux d'entre eux Henri de Régner consacra toute la seconde partie de la *Cité des eaux* à parler des arbres-dieux, des hommes-chevaux, des flots de la mer où la sirène se couronne d'écume et Pierre Louÿs, dans tous ses contes, nous vanta la nature en sa divinité.

Je voudrais réunir ces deux noms

La nymphe qui passe dans les contes de Pierre Louÿs est sœur de celle que Henri de Régner nous montre dans ses poèmes.

En un passage où Ovide entretient son lecteur d'une métamorphose, avant d'engager son récit il en tire la morale par une façon de précaution oratoire tout à fait déplaisante.

Je ne crois pas qu'un poète qui voudrait nous dire aujourd'hui l'histoire d'une nymphe qu'une trop grande douleur changea en fontaine ou celle d'un chèvre-pieds vaincu par Apollon, considérerait beaucoup la morale à tirer de son conte. — Un soir que les pins, éclairés par le couchant, lui parurent tragiques et, comme nous le dit Henri de Régner : « Semblaient rouges du sang d'un satyre attaché », ce poète écrivit *Marsyas*; un jour où quelque source pleurait à longs sanglots, un autre poète songea à Byblis, à sa douleur, à l'eau courante et, comme nous le dit Pierre Louÿs : « C'est ainsi que Byblis fut changée en fontaine. »

De morale! grand Dieu! pas la moindre. Je vous ai montré tout à l'heure la nature se composant en jardins, la voici qui se compose en déesse, en femme, en telle apparence demi-divine qu'il lui plaira de choisir.

Aussi bien, le scrupule d'Ovide était-il d'une âme trop latine. Les Grecs ne discutaient pas la valeur morale de leurs fables, et le souci qui préoccupait encore certains écrivains, il y a deux ou trois siècles, n'arrête guère, de nos jours, celui qui veut donner un sens nouveau à des aventures fabuleuses, montrer la nymphe en pleurs au lieu des sources claires et considérer la nature à travers un rêve... La nature est belle ainsi Ilugo nous l'a décrite :

L'homme la voit qui guette au milieu des roseaux,
Laisant ses cheveux d'herbe ondoyer sur les eaux,
Elle chante, appuyant à sa hanche écaillée
Ses coudes de branchage et ses mains de feuillée.

La nature est belle ainsi, mais combien est-il difficile de la bien concevoir. On ne moralise plus... Ce n'a été que changer de mal ! Car si les auteurs ne présentent plus d'ægipans amateurs d'homélie, s'ils ont cessé de faire tenir aux dieux les discours où se complaisait M. de Salignac, combien de méthodes inédites ont-ils trouvées pour fatiguer qui les parcourt ! Ils n'édifient pas, c'est fort bien ! Sont-ils moins ennuyeux ? — A vrai dire et soit que l'on décrive les passions des hommes et le débat qui les suit, ou que l'appel d'une oréade arrête l'intrigue dans le sentier battu par le galop des satyres, le conte et le poème où les demi-dieux revivent reste un des genres les plus malaisés à parfaire. Plus d'un écrivain s'y adonna dont la tentative n'eut point d'excuses, car notez que, mettant un faune dans un paysage, vous y mettez bien un dieu mais aussi une chèvre. Vous serez forcé de considérer « l'animal » dans le satyre et rien ne fait plus varier un paysage que la présence d'une bête. Regardez un troupeau couché dans une prairie ! Vous aurez là sans doute une impression de noblesse rustique, de repos d'assurance. Enlevez le troupeau,

votre prairie chantera peut être avec toutes ses fleurs. Mettez un faune dansant, au pied d'un chêne, vous aurez beau faire, accumuler les symboles et montrer en lui l'image d'un homme ou la figure d'un dieu, toujours il vous faudra compter avec la chèvre cabrée que vous nous avez montrée d'abord.

Inutile de vous dire que les poètes se sont peu arrêtés à ces détails. Ils avaient un prétexte à chanter (bien ou mal, il n'importe, mais d'une façon que les lecteurs peu attentifs ou peu renseignés pouvaient tenir pour originale), ils avaient la partie trop belle pour prendre des précautions. Et ce fut en vérité un débordement.

On en vint à considérer les poèmes ou les contes de ce genre comme des jeux faciles ; on put à son aise n'y être point vraisemblable, accumuler d'ingénieux détails qui n'avaient que faire dans la narration, fixer d'après Athénée la formule d'un parfum ou le réseau d'une crépide, s'étendre en descriptions, être ironique et gouailleur et composer enfin des symboles qui sont, le plus souvent, des façons obscures pour déraisonner. — Peu de poètes ont su bien parler de ces choses ; je ne sais qu'un petit nombre de poèmes, que trois ou quatre contes où soit rendue de façon belle et vivante cette vision fabuleuse de la nature avec tout son mystère et cette précision dans le détail sans laquelle il n'y a là qu'un rêve vague et sans intérêt. Un jour, M. de Régner, voulant nous dire ce goût que certains gentilshommes du XVIII^e siècle avaient pour l'Italie, ses marbres, ses souvenirs et l'étonnante légende qui leur est attachée, nous fit une magnifique et terrible description de centaure. Cela se trouve dans *Monsieur d'Amérique* et vraiment c'est comme si, par sortilège, un bronze enseveli avait jailli de terre. — Pierre Louÿs, dans ses contes, dans *Byblis*, dans *Léda*, dans certains sonnets, nous charme de façon différente, mais aussi vive, et, levant le regard du passage qui retenait captif, on se demande quelles néréides encore mélangées à leurs flots, quelles dryades magiciennes concertèrent ce philtre dont il nous grise et qui rend si crédule aux métamorphoses. Plus récemment, M. Marcel Boulenger, l'auteur du *Page*, écrivait un conte : *Le plus rare volcelest du monde*, où nous était présenté un centaure dans le décor inquiétant et sauvage d'une forêt d'Écosse, et là encore, par le soin que le narrateur prit à composer le paysage en concordance avec la terrible bête dont il hâtait la course à travers bois, nous trouvons ce souci de n'intriguer qu'à bon escient et de lier fortement et par de nombreux liens le monstre à la nature qui le vit naître. Le noble poète qu'est M^{me} Henri de Régner nous décrivait dans un de ses plus récents poèmes cette étrange fusion où la fable ne se distingue plus de la nature :

— Est-ce la plainte, au loin, des lascives dryades ?
Non ! Ce n'est qu'une voix, une unanime voix
Qui sanglote et qui chante et qui rit à la fois
Animale et divine, humaine et forestière,
Long souffle modulé de la nature entière,
Cris des bêtes, soupirs des hommes et frissons
Des nymphes...

A l'entendre autrement, une interprétation mythologique de la nature devient un exercice parfaitement fâcheux, passe-temps de mandarin que les aspects du dehors n'émeuvent pas, ni la mer brillante de trop de rayons, ni le ciel semé de nuées, ni les plus neuves d'entre les fleurs et qui s'amuse à façonner dans sa chambre de petits dieux en plâtre friable et froid, à l'imitation de l'antique.

**

Alors, qu'est-ce donc au juste qui charme si délicieusement dans ces récits et dans ces vers? Par quels artifices ces poètes les ont-ils faites si émouvantes, leurs narrations fabuleuses? Comment, en recueillant un genre que les maladroits avaient trop pratiqué, savent-ils nous tenir si attentifs? Simplement, ce sont de vrais poètes, ils croient à ce qu'ils disent, et, par l'accent de leurs paroles, par ce ton de sincérité qui emporte tout, nous nous laissons entraîner.

Car, à leur sentiment, les aventures de la fable figurent autre chose que des historiettes incertaines. Les hamadryades, la troupe des néréides, les satyreux voleurs de nids et ceux que le désir appelle près de l'étang des nymphes, les sirènes ailées qui grelottent contre la plage où s'ébattent sur des vagues chevelues, tous ces fantasques habitants des forêts et des flots, ils les sentent vivre, les entendent pleurer, chanter aussi, et, quand ils écoutent leurs discours, c'est avec la même foi que le plus pieux berger de l'Attique.

Voici un sonnet où Pierre Louÿs nous montre des jeux de faunesses; il faut assurément qu'il les ait vues de ses yeux pour savoir les décrire avec une si charmante aisance.

Deux faunesses, parmi l'ombre et les herbes bleues
Se poursuivent au clair de lune vers la source,
Leurs croupes lestes que bouleverse la course
Font danser les poils ronds de leurs petites queues.

Elles galopent, et leurs sveltes pieds de chèvres
Vont déchirant les fleurs et sautant les racines.
Elles ont aux cheveux, étant un peu cousines,
Mêmes cornes et même intense flamme aux lèvres.

Mais voici l'eau qui sort d'une caverne noire,
Elles grimpent aux rocs, se culbutent pour boire,
Trempe leurs seins aigus entre les hautes pierres,

Se cambrent, battent l'air de leurs pieds que prolongent
Les ombres et, pressant leurs mains sur leurs paupières,
Du sommet des rochers dans la cascade plongent.

Est-il étonnant, après cette évocation d'une fantaisie parfois espiègle et toujours si pleine de désinvolture, que les forêts se peuplent à nos yeux? Marchons un peu dans le sous-bois... Ressuscitées en leur très réelle exactitude du tas de cendres qu'avaient fait les gens ennuyés et commentateurs, des formes se lèvent et fuient pour regagner le sein des sources claires et les taillis de lauriers.

Voici le bois sacré plein d'antiques rumeurs; un chèvre-pieds danse sur le tapis que lui tissa la lune, et les déesses qu'une écorce comprend agitent leurs mains rameuses à toute brise.

C'est à coup sûr une magique influence qui démaillotta ces momies déjà mélangées à la terre et dont la forme filait entre les doigts, c'est un puissant sortilège qui sut rendre la vie et la jeunesse à des corps exténués de vétusté, car le secret le plus rare est bien celui de faire surgir une apparence divine en nos jours que vraiment les dieux visitent peu.

**

Durant les années où l'on exploita fort cette vertu particulière : la sensibilité, ce fut un lieu commun de montrer la nature hostile à nos tristesses comme à nos appétits. C'en fut un autre de la peindre complice : deux figures d'une même fatuité. Devant les

créations de sa pensée le poète ne veut point être humble; l'hamadryade qu'il voit dans le chêne devra s'occuper de lui, poète, et le faune qui fait vivre la clairière devra s'arrêter dans sa course pour le plaindre ou le consoler.

A en croire certains auteurs, les chênes se dresseraient sous leurs manteaux de lierre pour nous laisser entendre qu'ils sont impassibles, et, par là, nous insulter; les roses dispenseraient d'aimables parfums par malice volontaire et perverse, afin que notre conscience puisse mieux s'engourdir.

Les poètes dont nous parlons pensent autrement. « Chaque arbre porte en lui la stature d'un dieu », dit M. de Régner; en effet, quand il traite d'un paysage, le décor est indépendant des hommes. Il a son existence propre. L'arbre, le ruisseau, l'étang sont des personnes vivaces que le poète chérit pour elles-mêmes, parce qu'elles sont verdoyantes, harmonieuses ou pures, et, s'il advient qu'une voix se fasse entendre, issue d'une source ou qui chante entre deux pierres, ce n'est pas ses sentiments de mortel dont il croit percevoir l'écho, mais le bruit des paroles que les nymphes écloses lui confient.

Il en est pour tout ainsi. D'un crépuscule à l'autre les arbres se répondent; limpide et mystérieux, le chœur se prolonge que murmurent les ruisseaux; tant que dure la nuit, des ombres fugaces volent sur la clairière, parfois un Songe les poursuit et si, dans un bosquet plus noir et mieux caché que tous les autres, on entend brusquement jargonner, sans doute que ce sont des satyres disputant un proie.

Bientôt on oublie, tant ces apparitions sylvestres vivent humainement, que leur essence est demi-divine; le commerce des aëgiens nous devient familier et, tandis que les hamadryades écartent à leur réveil l'écorce des oliviers, l'on est à peine surpris que des eaux passagères se révèle un bras nu, ondoyant encore, mais déjà de chair.

C'est un peu sur ces bases que Pierre Louÿs a construit tous ses contes, c'est sur elles qu'Henri de Régner a édifié l'un de ses plus beaux poèmes dont nous allons voir ensemble des fragments.

**

Le Sang de Marsyas redit la célèbre rivalité du Satyre et d'Apolon.

Après un prélude en alexandrins où le poète chante la voix des arbres de la forêt, Marsyas nous est présenté. Son portrait, en petits vers inégaux, a cette grâce que nous trouvons dans les croquis des grands peintres :

Il était doux, pensif, secret et taciturne,
Petit et robuste sur ses jambes,
L'oreille longue, pointue et grande;
La barbe brune,
Avec des poils d'argent.
Ses dents
Étaient blanches, égales, et son rire
Rare et bref lui montait aux yeux
En une clarté triste et soudaine.
Silencieux...

Il marchait d'un pas sec, brusque et dansant,
Comme quelqu'un qui porte en soi-même
Quelque joie éclatante et pourtant taciturne,
Car s'il souriait rarement, il parlait peu
Et toujours en caressant sa barbe brune
A poils d'argent.

Puis c'est le pays où les satyres habitent. Nous sommes au temps de la vendange. Couronnés de pampres, les faunes entourent le pressoir, la torche aux mains. Tous sont ivres, sauf Marsyas, qui ne se mêle pas à leurs jeux et reste seul dans son coin :

Le vin ne coulait pas de sa barbe rougie
A pourpre claire.
Il cueillait une grappe et, grave, assis à terre,
La mangeait délicatement, grain à grain,
Et dans sa main,
Jusqu'au bout, une à une, il crachait les peaux vides.
Il vivait à l'écart auprès d'un bois de pins.

Marsyas a des goûts rustiques. Il passe son temps à tresser des ruches, à imiter sur sa flûte un bruissement d'abeilles et surtout à faire le compte des sources de la forêt. Il les connaît toutes. Elles sont aussi différentes que des personnes ; leurs voix ne peuvent se confondre. Marsyas étudie chaque inflexion de leur chant. Mais surtout il triomphe dans l'art de faire les syrinx et les flûtes. C'est là sa plus grande joie :

Marsyas était habile et patient.
Il travaillait parfois à l'aube ou sous la lune
En caressant
Sa barbe brune
A poils d'argent.
Il savait mille choses sur les façons
De tailler les roseaux courts ou longs
Et sur les sons
Et comment il fallait unir les lèvres et faire
Jaillir la note aiguë et claire
Ou grave, ou douce, ou brève, ou basse,
Et ménager son souffle afin qu'il ne se lasse
Et comment il faut tenir son corps,
Tenir ses bras,
Le coude en bas...
Que sais-je encore!

D'ailleurs, c'est un personnage tout à fait exquis, pourvu qu'on le laisse tranquille. Il est modeste et, comme les bons poètes, déteste qu'on lui parle de sa musique, et pourtant, quand il pressait la flûte à ses lèvres :

C'était vaste, charmant, mystérieux et beau,
Cette forêt vivante en ce petit roseau!

Ajouterai-je... vous le savez déjà, que personne ne l'apprécie. Dans la foule de ses compagnons un entre tous ne peut souffrir Marsyas, c'est le vieil Agès; il est envieux, édenté et n'a plus qu'une corne; d'ailleurs, détestable musicien.

Voilà donc le paysage et les acteurs posés. C'est alors qu'Apollon qui voyageait dans cette contrée passe à l'endroit où les faunes font la vendange.

Le poète décrit le dieu, un peu fat et content de lui-même. Assurément il se sait la figure belle et le divin musicien rayonne avec outrecuidance :

Il était beau à voir, debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,
Magnifique, hautain, solennel et content,
Auguste; il s'essuyait le front de temps en temps,
Les cordes de métal vibraient, fortes et douces,
Et l'écaille ronflait et sonnait sous son pouce,
Et l'hymne s'élevait sur un mode sacré,
En cadence, dans l'air pacifique et pourpré,

Égale, harmonieuse et large, et, comme en feu,
La lyre d'or chantait sous le geste du Dieu.

Le petit peuple cornu et frisé fait de son mieux pour entretenir le royal visiteur. On lui joue des airs de flûte, on lui chante des duos. Tout cela est bien médiocre, mais Apollon, qui n'en est pas à sa première épreuve, écoute avec bienveillance. Pourtant, lorsque Agès veut se mêler au concert, la mélodie qui sort de sa flûte est tellement discordante, tellement rauque, tellement suraiguë que le dieu ne peut s'empêcher de sourire... On songe à la sérénade de Beckmesser dans les *Maîtres chanteurs*.

Alors, pour se venger, Agès parle au dieu de Marsyas. On le fait venir. — Et à partir de ce moment il faut que je vous cite les vers mêmes du poète qui, avec une mesure et une discrétion rares, au lieu de nous décrire l'écorchement du satyre et sa mort, a su s'arrêter à temps et évoquer pour nous par son dernier vers toute la tragédie qui le suit.

Il vint :
On s'écartait sur son chemin.
Il marchait vite
De son petit pas sec et prompt,
Comme quelqu'un qui veut en avoir fini vite.
Il avait apporté sa flûte
La plus petite
Et la plus juste
faite d'un seul roseau
Égal et rond.
Puis il s'assit en face d'Apollon,
Modeste et les yeux clignés
Devant le Dieu magnifique et vermeil
Avec sa lyre d'or debout dans le soleil.
Marsyas chanta.
Ce fut d'abord un chant léger
Comme la brise éparse aux feuilles d'un verger,
Comme l'eau sur le sable et l'onde sous les herbes.
Puis on eût dit l'ondée et la pluie et l'averse,
Puis on eût dit le vent, puis on eût dit la mer.
Puis il se tut, et sa flûte reprit plus clair
Et nous entendions vibrer à nos oreilles
Le murmure des pins et le bruit des abeilles,
Et pendant qu'il chantait vers le soleil tourné,
L'astre plus bas avait peu à peu décliné ;
Maintenant Apollon était debout dans l'ombre,
Et d'édoré, et d'éclatant devenu sombre,
Il semblait être entré tout à coup dans la nuit,
Tandis que Marsyas à son tour, devant lui,
Caressé maintenant d'un suprême rayon
Qui lui pourprait la face et brûlait sa toison,
Marsyas ébloui et qui chantait encor
A ses lèvres semblait unir un roseau d'or.
Tous écoutaient chanter Marsyas le satyre ;
Et tous, la bouche ouverte, ils attendaient le rire
Du Dieu et regardaient le visage divin
Qui semblait à présent une face d'airain.
Quand, ses yeux clairs fixés sur lui, Marsyas le fou
Brisa sa flûte en deux morceaux sur son genou.
Alors ce fut, immense, âpre et continuée,
Une clameur brusque de joie, une nuée
De plaisir trépanant et battant des talons.
Puis tout, soudainement, se tut, car Apollon,
Farouche et seul parmi les rires et les cris,
Silencieux ne riait pas, ayant compris.

Voilà un poème que l'on relira chaque fois que la vie trop grise et son ennui nous feront désirer un beau rêve, non point une de ces choses vagues qui s'étirent, s'allongent et n'ont ni couleur ni contour, mais un beau rêve vivant et vif qui nous transporte dans un autre monde où les fruits sont plus savoureux, les ruisseaux d'un plus pur cristal et le ciel d'un meilleur azur.

Il est encore dans la cité des eaux une partie dont je ne vous ai point parlé et qui, toute composée de poèmes lyriques, nous donne une image de la nature qui n'a point de rapport avec les deux que je viens de vous décrire... Et ne croyez pas que je puisse vous en dire grand'chose, car s'il est possible de dissertar sur une méthode didactique où la nature est vue comme un jardin, sur une méthode fabuleuse où le faune paraît dans les buissons, et s'il est aisé de parler d'esthétique à ces propos, dès que le poète choisit, au lieu de considérer la nature sous un angle, de parler pour son propre compte, il n'y a plus à épiloguer. On doit se taire. On doit écouter.

Ces vers-là, le poète les tire du tréfonds de lui-même et si nous ne vivions en un temps malheureux et déplorable où l'on ne croit plus aux divinités, je dirais avec tous les gens de bon sens que ces vers-là sont nés sous le baiser des muses.

D'ailleurs, ils sont faciles à juger. Il ne s'en trouve point de passables. Ils sont beaux ou n'existent pas ! C'est la valeur même de l'homme qui y paraît. Un poète doit s'apprécier au prix de ses vers lyriques.

Dans ceux d'Henri de Régnier, nous voyons la nature vivre et palpiter, l'oiseau chanter, le forêt bruire. Et vraiment nous ne pensons guère à demander quelle est l'origine et quel est au juste le caractère de la profonde émotion, de la mâle beauté qui se dégage d'un poème tel que celui-ci :

Ce long jour a fini par une lune jaune
 Qui monte mollement entre les peupliers,
 Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
 L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.
 Savions-nous, quand, tous deux, sous le sable torride,
 Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
 Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
 Laisaient leurs pas empreints comme des pas de sang,
 Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme
 En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
 Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes,
 Que sa cendre serait si douce à notre soir,
 Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
 Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés,
 Finirait mollement par cette lune jaune
 Qui monte et s'arrondit entre les peupliers?

Et en voyant ce poète observer si puissamment la nature et en rendre les beautés avec tant de mystère, si vous le voulez bien,

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous comparerons, pour finir cette causerie, M. Henri de Régnier à ce très fameux Argus, fils d'Arestor, qui portait cent prunelles au front et considérait le monde avec cinquante d'entre elles tandis que les cinquante autres étaient ensevelies dans un songe.

A. GILBERT DE VOISINS

La Manifestation Lambermont.

M. J. Van Drunen, recteur de l'Université libre de Bruxelles, vient d'adresser au trésorier du Comité la lettre ci-après :

Bruxelles 10 mars 1903.

MONSIEUR,

Votre comité m'a fait parvenir six listes me priant de recueillir des adhésions à une manifestation en l'honneur de M. le ministre Lambermont.

Il m'est assuré que la somme de deux francs indiquée sur ces listes est entièrement destinée à un artiste que l'on ne nomme pas et à la réception d'une œuvre d'art que l'on ne désigne pas autrement.

Rien de ces souscriptions ne reviendrait donc aux fonds de la manifestation proprement dite. Et en réalité on verserait au bénéfice d'un inconnu en pensant honorer très justement un éminent concitoyen.

Comme je dois solliciter mes amis, je tiens à être précis en leur faisant connaître la destination exacte de la souscription ; je vous prie donc, Monsieur, en votre qualité de trésorier indiqué comme devant recevoir les envois d'argent, de vouloir bien me faire donner le renseignement que j'ai l'honneur de vous demander.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

J. VAN DRUNEN

FRANCIS PLANTÉ

On a revu et réentendu avec infiniment de plaisir à Bruxelles le pianiste Francis Planté, dont les retentissants succès de jadis étaient rivos dans les souvenirs des mélomanes. Et à le revoir comme à le réentendre, — car le spectacle de sa mimique entre pour une part dans l'agrément qu'on éprouve à l'écouter, — l'enthousiasme a jailli avec la même spontanéité qu'autrefois.

Planté est le pianiste des foules, celui qui exerce sur elles un ascendant irrésistible. On peut discuter le sens de ses interprétations, son style, sa compréhension des œuvres. La perfection de sa technique est au-dessus de toute critique. Nul ne « joue du piano » mieux que lui. Nul ne caresse l'ivoire du clavier avec plus de douceur, de légèreté, d'égalité. Son mécanisme, qui ne laisse pas le moindre « trait » dans l'ombre, est une horlogerie merveilleuse, déconcertante, unique. Au Cercle artistique comme au Concert Ysaye, le prestige de ce miracle de virtuosité a déchaîné en un clin d'œil des tempêtes d'applaudissements et d'acclamations. Après vingt-trois ans d'absence, le bon pianiste et l'aimable conférencier — car Planté se délecte à entremêler de spirituelles allocutions l'exécution des pièces musicales qu'il interprète — avait conquis d'emblée la sympathie et l'admiration unanimes du public.

Eugène Ysaye lui servit, le premier soir, de partenaire. Et ce fut un régal d'entendre, interprétés par ces deux impeccables virtuoses, la Sonate en ré de Mozart et le Sonate de Saint-Saëns. Weber, Schumann, Chopin, Brahms fournirent en outre à Fran-

cis Planté les éléments d'un copieux programme que termina brillamment l'exécution du Septuor de Saint-Saëns dans lequel les sonorités éclatantes de la trompette de M. Charlier s'unirent harmonieusement à celles du quatuor à cordes de MM. Eugène Ysaye, Déru, Van Hout et Jacob, soutenu par la contrebasse de M. Eekhoutte et le piano de M. Planté.

Au concert Ysaye, des concertos de Bach, de Mozart et de Mendelssohn composèrent, avec la Suite en ré de Bach, le *Chasseur maudit* de César Franck et les belles variations symphoniques de Vincent d'Indy, *Istar*, un programme éclectique qui valut à Francis Planté et à Eugène Ysaye, chef d'orchestre, des ovations sans fin.

O. M.

Matinées de la « Libre Esthétique »

Conférence de Vincent d'Indy. — Deuxième Concert.

M. Vincent d'Indy a entretenu mardi dernier, au Salon de la *Libre Esthétique*, une nombreuse assistance de la *Suite instrumentale*, cette forme charmante de la musique d'autrefois qui, née du rythme de la danse, préluda en Italie, en France et en Allemagne, durant la première moitié du XVII^e siècle, à l'essor de la Sonate et de la Symphonie. Personnifiée dans ces trois pays par Dominique Scarlatti, J.-Ph. Rameau et J.-S. Bach, elle est caressante et légère dans l'art du premier, spirituelle, pimpante, enjolivée de titres pittoresques dans l'œuvre de Rameau, plus profonde et plus expressive dans celle du Cantor de Leipzig. On sait avec quelle clarté, avec quelle méthode logique et quelle précision le savant directeur de la *Scola cantorum* met à la portée de ses auditeurs sa sûre érudition. Sa conférence fut, en même temps qu'un exposé didactique, l'évocation d'une époque lointaine que ressuscita pratiquement, par des exemples tirés de l'œuvre des trois maîtres analysés, — entre autres par l'interprétation de l'exquis et touchant *Caprice sur le départ d'un frère chéri*, — le prestigieux talent de M^{lle} Blanche Selva.

Jeudi, la deuxième audition de musique nouvelle révéla au public l'œuvre dernière d'Ernest Chausson, un quatuor à cordes en *ut mineur* auquel travaillait le compositeur quand la mort le surprit brusquement dans les circonstances tragiques qu'on connaît. Ce quatuor, demeuré inachevé, se compose — après une introduction lente sur laquelle semble se dérouler un voile de tristesse poignante — d'un mouvement animé bâti sur le thème de l'introduction, d'un *andante* et d'un *scherzo*. Il marque l'épanouissement d'un talent mûri, nourri d'études sérieuses, inspiré de pensées graves et hautes. L'écriture en est ferme, sûre d'elle-même. Sans rien laisser au hasard de l'improvisation, l'auteur combine et entrelace le jeu des quatre parties instrumentales dans une savante polyphonie dont l'art parfait et merveilleusement équilibré des interprètes, MM. A. Zimmer, F. Doehaerd, N. Lejeune et E. Doehaerd, a permis de suivre aisément les développements. On a goûté surtout le charme poétique et pénétrant du deuxième mouvement et la verve du *scherzo*, dont les rythmes changent et se croisent spirituellement.

On entendit ensuite avec un vif intérêt une récente composition de Paul Dukas, *Variations, Interlude et Finale* pour piano sur un thème de Rameau (le menuet de la Suite en ré), que M^{lle} Selva joua avec une autorité, une clarté d'expression, une agilité et une

sûreté qui la fit admirablement valoir. L'œuvre atteste, comme la *Sonate* du même auteur, les plus belles qualités rythmiques et harmoniques. Dans la forme un peu surannée des « variations », il captive et retient l'attention, durant un gros quart d'heure, par le seul prestige de développements contrapuntiques d'une variété déconcertante. Le thème initial disparaît parfois sous l'arabesque, mais il revient peu à peu, s'affirme à travers l'enchevêtrement des broderies et éclate dans un étincelant final d'un brio et d'une couleur superbes. L'œuvre est trop importante pour être appréciée en quelques lignes. Bornons-nous à en signaler ici la haute valeur d'art et l'inspiration personnelle, essentiellement française.

Ce fut une surprise et une joie d'entendre M. Guidé, auquel les soucis de la direction de la Monnaie n'ont enlevé aucune de ses précieuses qualités de hautboïste, phraser délicieusement, avec MM. Th. Anthoni, Hannon, Guilmot, Mahy, Boogaerts et Trinconi pour partenaires, le joli divertissement *Chanson et Danses* de Vincent d'Indy. Joué pour la première fois, il y a quelques années, au Conservatoire, ce morceau de charme agreste et poétique n'avait jamais été repris. L'exécution, de tous points excellente, en a fait apprécier la fraîcheur et l'originalité.

Le programme se clôturait par une *Rapsodie basque* pour piano et orchestre de Charles Bordes. Construite sur des thèmes populaires, cette charmante page symphonique n'est pas sans quelque parenté avec la *Symphonie cévenole* de Vincent d'Indy, à laquelle elle emprunte, avec sa couleur rustique, la verve d'un final endiablé. M^{lle} Selva en a joué à merveille la partie de piano principal.

Enfin, on a applaudi, dans deux intermèdes vocaux, des mélodies de Claude Debussy, Charles Bordes et Déodat de Séverac, dites d'une voix charmante et avec goût par M^{lle} Weyrich, qui ressemble — à s'y méprendre! — à M^{lle} Sérénio, du théâtre de la Monnaie. L'une des deux mélodies de M. de Séverac, la plus récente en date, *A l'Aube dans la montagne*, est un petit poème d'une fraîcheur exquise. L'autre, *Les Cors*, pour remonter à quelques années, n'en a pas moins une allure personnelle qui annonce un musicien de race.

AU CONSERVATOIRE

M. De Greef exécutait au dernier concert du Conservatoire l'un de ces trente et quelques concertos pour piano que Mozart écrivit comme on écrit une lettre, au cours de sa vie courte et abondante. On connaît, pour avoir le plaisir de les apprécier fréquemment, les qualités particulières du jeu de M. De Greef. L'interprétation de la musique de Mozart leur donne un charmant relief. Il a la simplicité, la légèreté, la clarté. Mozart est plus justement compris lorsque son élégance apparaît spontanée, sans la préciosité qu'on a le tort, parfois, de lui prêter.

Chez M. De Greef, l'accent reste expressif et logique; et il préfère la grâce du sentiment et de la couleur à la stricte perfection mécanique, qui est la préoccupation de certains. C'est une personnalité pondérée et complète, qui a su cultiver ses dons avec mesure, pour faire de lui-même un harmonieux instrument d'interprétation.

M. Gevaert avait choisi, comme pièce de résistance, le *Manfred* de Schumann, qui reparait à peu près tous les dix ans sur l'affiche de la maison.

L'œuvre appartient à ce genre de musique littéraire, toujours critiquable, auquel de nombreux musiciens ont sacrifié. Que d'ouvertures amères et tourmentées furent inspirées par le *Faust!* Schumann y puisa de belles inspirations. Le *Manfred* de Byron sut également le séduire, mais à des titres moins nombreux. La rêverie, le pittoresque, la mélancolie du romantique anglais trouvèrent seuls un juste écho dans l'âme du poète de l'harmonie germanique. Les grandiloquences, les orgueils stériles, la fantasmagorie des génies des éléments et des domaines truqués d'Ariane ne pouvaient inspirer avec une égale aisance le mélodiste sentimental. Ces pages ne sont pas créatrices d'émotion.

Celles qui le sont, telles la délicieuse apparition d'Astarté, la ruisselante évocation de la fée des Alpes, furent bien troublées par les vociférations éperdues de M. Mounet-Sully, vieillard traditionnel et amplement sonore. Mais les autres vieillards qui peuplent périodiquement la salle du Conservatoire semblaient y prendre un si fervent plaisir qu'il y aurait vraiment mauvaise grâce à ne s'en pas féliciter, — révérencieusement.

H. L.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Sept œuvres d'orchestre, dont deux avec piano, voilà qui n'est pas mal, surtout lorsque presque chacune offre une certaine importance. La Société Nationale a fait copieusement les choses.

Avant d'aller plus loin, il faut rendre hommage au triomphateur discret mais incontestable de la séance, je veux dire Wagner, dont les *Murmures de la forêt* furent, dans trois œuvres différentes, évoqués, avec à peine quelques différences de détail. Et cette disparition de l'influence wagnérienne, que devient-elle donc ?

Le concert débuta par une *Symphonie* de M. de Wally. Quelques objections se présentent tout d'abord ; par exemple, certains « wagnérismes » brefs mais que l'on note au passage, surtout dans le premier mouvement. Et puis la structure de l'œuvre déconcerte un peu : à ce premier *allegro* très sérieux, très « musique pure » succède un *largo* que j'ai beaucoup goûté pour ma part, mais dont je ne m'explique pas très bien la place. Quelle a été l'intention de l'auteur qui mit cette page évocatrice de paysages, de plein air et presque d'oiseaux et de sources, cette pastorale en un mot, au milieu d'une symphonie ? Cette réflexion ne m'a pas empêché de trouver le dit *largo* tout à fait charmant. Le *final* est dans le même style que le premier mouvement. L'œuvre dénote d'ailleurs une foule de qualités, malgré les réserves qu'il me semble nécessaire de faire sur la façon dont elle est construite, jusqu'à nouvel ordre du moins.

M. Ladmiraull a rendu à l'auteur de *Pelléas* un très direct hommage et le *Chant des âmes de la forêt*, chœur à trois voix, de facture subtile et d'exécution périlleuse, se réclamerait mal d'aucune influence autre que celle de M. Debussy. C'est dire que l'œuvre contient une foule de jolies choses, mais très ténues et aussi difficiles à apprécier qu'à rendre. Puis une certaine inexpérience s'allie ici à un instinct musical indiscutablement délicat. On ne peut, tout compte fait, formuler une opinion exacte sur M. Ladmiraull d'après cette seule page.

Tout ce qu'écrivit M. Fauré est très joli, aussi sa *Ballade* pour piano et orchestre est-elle fort jolie ; mais je ne la place pas parmi les meilleures pages de l'auteur ; je la trouve, surtout, un peu développée.

Le *Prélude symphonique* de M. Huré m'a semble très complexe ; le programme explique qu'il appartient à un drame lyrique en préparation, et je crois malaisé de juger le prélude sans connaître le drame. Musicalement, c'est une assez belle page, qui, présentée comme elle le fut, semble peut-être un peu longue. Dans l'analyse que l'auteur nous en donne, je vois que l'élément psychologique et l'élément descriptif y voisinent et alternent à plusieurs reprises, ce qui *a priori* ne facilite que médiocrement la compréhension. M. Alfred Cortot a dirigé de façon tout à fait remarquable l'œuvre de M. Huré.

Les *Variations symphoniques* de M. Rhené-Bâton furent très applaudies ; M. Ferlé, qui les joua, également. Le caractère principal de l'œuvre, c'est une adresse très grande et qui étonne d'autant plus que l'auteur est très jeune. M. Rhené-Bâton a su conserver à ses *Variations* une longueur acceptable, ce qui est une qualité qu'il ne faut point dédaigner.

Les *Mélodies* de M. Saint-Requier sont toutes deux fort intéressantes ; la première surtout, *Le Moulin* (paroles d'E. Verhaeren), me plut infiniment. M^{lle} Vicq les chanta de sa voix expressive et jolie, avec une netteté d'articulation digne des plus grands éloges.

Il ne me reste que peu de place pour parler de l'*Ouverture symphonique* de M. Jemain, une œuvre classique de forme intéressante d'écriture. Je n'en signalerai donc que les qualités dominantes, qui sont la clarté et la simplicité.

M.-D. CALVOCORESSI

Memento des Expositions.

ANVERS. — *Société d'encouragement des Beaux-Arts*. Exposition d'aquarelles, pastels, gravures, eaux-fortes, dessins, etc. (Ancien Musée), 13 avril-10 mai. Délais : demandes d'admission, 19 mars ; œuvres, 25 mars. Quatre œuvres au plus par exposant. Gratuité de transport en Belgique seulement. Commission : 5 p. c. Renseignements : M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.

CHARENTON. — *Société artistique*. 19 avril-10 mai. (Salle des Fêtes de la Mairie.) Dépôt avant le 1^{er} avril. Renseignements : M. Leroux, secrétaire, 3, place Henri IV, Charenton.

CHARLEVILLE. — *Union artistique des Ardennes*. 24 mai-28 juin. Dépôt à Paris, avant le 1^{er} mai, chez M. Guinchard, 32, rue Damrémont. Dimensions maxima : tableaux, 2 mètres ; sculptures, 150 kilogs. Commission sur les ventes : 5 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 19 juillet-28 septembre. Délai d'envoi : 20 juin-5 juillet. Dépôt à Paris, chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Renseignements : M. G. Cahen, 6, rue des Petits-Champs, Paris.

GENÈVE. — Exposition-Vente au profit des vieillards et incurables français. (Palais électoral). Avril. Dépôt à Paris, chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, Paris, Ferret, 36, rue Vaneau et Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignement : M. Regnaull, consul de France, Genève.

NIMES. — *Société des Beaux-Arts*. 19 avril-21 mai. Envoi du 15 au 20 mars, à M. le président de la société, à Nîmes.

PARIS. — *Société des Artistes français*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Élysées. Entrée : avenue Alexandre III). 1^{er} mai-30 juin. Envois : Peinture, 15-20 mars et pour les H. C. jusqu'au 3 avril ; dessins, aquarelles, etc., 15 et 16 mars ; sculp-

ture, gravure en médailles, etc., 13-15 avril; bustes, médaillons, etc., 1^{er} et 2 avril; œuvres d'art, 16 et 17 avril; architecture, 4 et 5 avril; gravure et lithographie, 3 et 4 avril; arts décoratifs, 14 et 15 avril.

Id. — *Société nationale des Beaux-Arts*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Élysées. Entrée : avenue d'Antin). 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 9-11 mars; *sculpture, architecture, objets d'art*, 19-21 mars. Associés des sections de peinture et de gravure, 26 et 27 mars; id. des trois autres sections, 30 et 31 mars. Pour les sociétaires, le délai est prorogé jusqu'au 1^{er} et 2 avril (peintres et graveurs) et jusqu'au 3 et 4 avril (sculpteurs, architectes, artisans d'art).

Id. — *Société des Indépendants*. (Serres du Cours-la-Reine) 20 mars-30 avril. Délais expirés.

VENISE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 22 avril-31 octobre 1903. Délais d'envoi : 15-31 mars. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. A. Fradetello, secrétaire général, Municipio di Venezia.

La Semaine Artistique.

Du 15 au 20 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition GEORGETTE MEUNIER, FERD. COENRAETS et L.-G. CAMBIER.

GALERIE ROYALE. 10-6 h. Exposition ADOLPHE KELLER.

Dimanche 15. — 3 h. 1/2. Conférence par M. GILBERT : *Le Cœur révélateur* d'Edgar Poe. (Ecole de musique d'Ixelles.)

Mardi 17. — 2 h. 1/2. Conférence par M^{lle} MARIE CLOSSET : *De la Tradition et de l'Indépendance*. (Salon de la *Libre Esthétique*.) — 4 h. 1/4. Conférence par M. CHOMÉ : *La Route d'émeraude* d'EUGÈNE DEMOLDER. — 4 h. 1/2. *L'Histoire du Chant*, par M^{lle} J. BATHORI et M. E. ENGEL : *Th. Dubois, G. Pierne*. (Salle Kevers.) — 8 h. 1/2. Récital de violon par M. ED LAMBERT. (Salle Erard.) — 8 h. 1/2. Conférence PAUL ERRERA : *Voltaire*. (Maison du Peuple) — 8 h. 1/2. Concert F. LITVINNE-E. BOSQUET-A. CORTOT. (Cercle artistique.)

Mercredi 18. — 8 h. 1/2. Quatrième séance du QUATUOR ZIMMER. (Ecole allemande.)

Jendredi 19. — 2 h. 1/2. Troisième concert de la *Libre Esthétique*. M^{lle} J. BATHORI; M. HENRI SEGUIN; M. RICARDO VINES; le QUATUOR ZIMMER. (Musée moderne) — 2 h. 1/2. Conférence par M^{lle} A. DE ROTHMALER : *La Fontaine*. Représentation de la *Coupe enchantée*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. Première représentation de *Le Devoir conjugal*, par Gandillot. (Théâtre Molière.) — 8 h. 1/2. Recital EVA VAN DER VEKEN. (Salle Le Roy.)

Vendredi 20. — 8 h. 12. Concert FÉLIX MOTTI (orchestre). M^{me} F. MOTTI. (Cercle artistique.)

Samedi 21. — 8 h. Distribution des prix à l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode. (Ecole communale, 131, rue Gallait)

PETITE CHRONIQUE

M. Gailhard, directeur de l'Opéra, vient de s'entendre définitivement avec M. Vincent d'Indy au sujet des représentations de *l'Etranger* qu'il compte donner en octobre prochain. Les rôles de l'Etranger et de Vita seront respectivement interprétés par M. Delmas et par M^{lle} Bréval.

M. Gailhard est venu expressément à Bruxelles jeudi dernier pour assister à la dixième représentation de *l'Etranger* et y rencontrer l'auteur. Il avait déjà dessiné lui-même à l'aquarelle un projet de décor qu'il a soumis à M. d'Indy.

Cette représentation, qui a été excellente et a valu aux inter-

prètes, à l'issue de chaque acte, un double rappel, avait réuni un grand nombre d'artistes parmi lesquels Eugène Ysaye, Gustave Huberti, les peintres J.-E. Blanche, Victor Gilsoul et M^{me} Gilsoul, le sculpteur De Rudder et M^{me} De Rudder, MM. Henri Seguin, Stéphane Austin, les compositeurs Albert Dupuis et D. de Sévérac, M^{lle} Blanche Selva, M. Girardoni, etc. Un prêtre français, que la charge de son doyenné n'empêche pas de piocher la fugue et le contre-point avait fait le voyage de Bruxelles pour entendre l'œuvre qui, en ce moment, passionne les artistes.

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* sera faite mardi prochain, 17 mars, à 2 h. 1/2 précises, par M^{lle} Marie Closset, qui a choisi pour sujet : *De la Tradition et de l'Indépendance*.

Le troisième concert d'œuvres nouvelles, fixé à jeudi prochain, 19 mars, à la même heure, réunira au programme les noms de M^{me} J. Bathori, de MM. Henri Seguin, Ricardo Viñes et du Quatuor Zimmer. On y exécutera, en première audition, le Quatuor à cordes (inédit) de G.-M. Witkowski, la *Chanson perpétuelle* (avec quatuor) d'Ernest Chausson, des œuvres de Ch. Bordès, H. Duparc, Claude Debussy, D. de Sévérac, Maurice Ravel, Mousorgski et Balakirew.

Le gouvernement vient d'acquérir la *Ferme au grand arbre*, une des toiles exposées en ce moment à la Galerie royale par M. A. Keller.

M. Henri Van de Velde vient d'être chargé par l'une des plus importantes compagnies transatlantiques de l'Allemagne, la Hamburg Oriental Linie, de l'aménagement intérieur et de la décoration d'un paquebot destiné à servir de type aux autres navires de la Société. Pour se rendre exactement compte des nécessités d'une installation de ce genre, l'artiste a pris passage à bord d'un steamer de la H. O. L. et visite en ce moment la Grèce, la Palestine et l'Égypte. Il sera rentré en mai prochain à Weimar, où il occupe depuis un an une charge à la cour grand-ducale.

La Société des Beaux-Arts d'Anvers nous prie de rappeler aux artistes que le délai pour les demandes d'admission au prochain Salon expirera jeudi prochain 19 courant.

La série annuelle des conférences de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles reprendra à partir d'aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2.

La série s'annonce comme devant être très intéressante. Citons parmi les conférenciers qui ont déjà promis leur collaboration à M. Thiébaud : M^{me} Renée Gange, MM. Th. Braun, de Reul, Iwan Gilkin, G. Dwelshauwers, Fierens-Gevaert, Gheude, Albert Giraud, L. Hennebicq, E. Herdies, Aug. Joly, H. Lafontaine, Ramaeckers, Ch. Van den Borren.

C'est M. M. Gilbert qui ouvrira la série. Il a choisi pour sujet : *Le Cœur révélateur*, d'Edgar Poe.

Voici l'intéressant programme de la quatrième et dernière séance du Quatuor Zimmer, qui aura lieu avec le concours d'un de nos meilleurs clarinettes, M. Georges Haseneier, professeur au conservatoire de Liège, et de M. Emile Bosquet, le distingué pianiste, mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, 21, rue des Minimes : Trio pour piano, clarinette et violoncelle, op. 29 (Vincent d'Indy); Quatuor à cordes en fa majeur (Glazounow); Quintette avec clarinette (W.-A. Mozart).

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu samedi prochain, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131, à Schaerbeek.

Le programme comprendra, outre des airs, des duos et un quintette chantés par des lauréats des derniers concours, les œuvres suivantes, qui seront exécutées par les élèves du cours de chant d'ensemble, sous la direction de M. Huberti, avec accompagnement de l'orchestre des Concerts Ysaye : *La Béatitude* n° 3, de César Franck, des *Rondes enfantines* de Jacques-Dalcroze, des fragments de *l'Arlésienne* de Bizet, et la *Marche des nobles* de *Tannhäuser*.

Le quatrième concert populaire, consacré aux principaux fragments des deuxième et troisième actes de *Parsifal*, aura lieu à la Monnaie le 29 mars sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. E. Van Dyck, M^{me} M. Bréma, M. H. Albers, M^{mes} Silva, Sereno, Rival, Eyreans, Maubourg, Réville, du théâtre royal de la Monnaie, et des chœurs du théâtre. Répétition générale la veille, samedi 28 mars. Pour les places, s'adresser chez Schott.

L'audition des élèves de M^{me} E. Coppine-Armand (chant et déclamation lyrique) aura lieu, par invitations, au théâtre royal des Galeries, le mardi 28 avril, à 4 h. 1/2 précise. Des fragments d'opéras et d'opéras comiques y seront joués en costumes et avec décors.

Au programme : Airs, scènes et duos de *Manon*, *Hamlet*, *Hérodiade*, *Aida*, *Lohengrin*, *Samson et Dalila*, *Orphée*, les *Huguenots* et la *Reine de Saba*.

Le *Joug* n'aura plus que quelques représentations au théâtre Molière, M. Munié devant, avant la saison de drame qui commence à Pâques, jouer encore le *Devoir conjugal*, la pièce nouvelle de Gandillot. Celle-ci passera jeudi prochain.

On nous écrit de Bordeaux :

M. Ricardo Viñes vient de remporter un très grand succès au dernier concert du Cercle philharmonique, où il a joué les *Variations symphoniques* de Franck, *Islamey* et diverses autres œuvres. On apprécia surtout la technique impeccable de l'excellent artiste que son jeu sincère et intensément expressif.

Le dessin de la grande affiche destinée à annoncer l'Exposition de Liège 1905 est mis au concours entre tous les artistes. Il devra mesurer 1^m,40 de hauteur sur 0^m,85 de largeur et porter les inscriptions suivantes : *Exposition universelle de Liège. Avril-novembre 1905. Enseignement. Œuvres d'art. Arts libéraux, industriels et décoratifs. Industrie. Manufactures. Agriculture et Horticulture. Economie sociale. Hygiène et Assistance publique. Commerce et Colonisation.*

Les projets devront être remis au plus tard le 30 avril à midi au siège de la société, 14, quai de l'Université, Liège. Une prime de 1,000 francs sera attribuée au projet adopté. Une somme de 1,000 francs sera répartie entre les projets classés deuxième, troisième et quatrième.

La Société des Aquafortistes belges met au concours l'illustration du conte intitulé *Sir Halewyn*, tiré des *Légendes flamandes* de Ch. De Coster. Les planches hors texte seront seules admises. Le format est laissé à l'appréciation de l'artiste, sans toutefois qu'il puisse dépasser le maximum de 35 x 25 centimètres. Liberté la plus absolue est accordée quant au choix du sujet qui fera l'objet de la planche, pourvu qu'il se rattache à l'un des épisodes du conte. Il sera admis quinze planches au choix du jury du concours, mais il appartiendra au jury de restreindre ou d'augmenter selon les circonstances le nombre de planches à publier.

Outre ces planches, les artistes sont admis à présenter au concours les en-têtes, letrines, culs-de-lampe destinés à l'illustration du texte de la légende. Ces compositions, qui seront reproduites par la zincographie, devront être dessinées à la plume et à l'encre de Chine, sur bristol blanc.

Une somme de mille à quinze cents francs sera partagée entre les artistes qui auront collaboré aux illustrations à l'eau-forte.

Toutes les œuvres destinées au concours devront être remises à la Société avant le 15 mai prochain. Elles devront être adressées à l'imprimeur de la Société, M. J.-B. Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, à Ixelles.

Le ministre des beaux-arts a, dit la *Chronique*, reçu les maquettes du monument Defrècheux, le poète liégeois. L'œuvre est d'un sculpteur liégeois, garçon de grande modestie et de non moins grand talent, Joseph Rulot.

Le monument personnifiera la « Muse wallonne » ; il sera entouré de groupes allégoriques et symboliques qui évoqueront l'œuvre littéraire de Defrècheux ; l'inauguration coïncidera avec l'ouverture de l'Exposition de Liège.

M. Bredius, le savant conservateur du musée de La Haye, vient de faire, au cours d'un voyage en Russie, une curieuse découverte : il a retrouvé dans une collection privée, celle du comte Stetsky à Saint-Petersbourg, un tableau de Pieter Latsman, le maître de Rembrandt : *Saint Paul et saint Barnabé à Lystra*, qui fut célébré en son temps comme un chef-d'œuvre et qui, du reste, n'est pas indigne de ces éloges et est, de plus, admirablement conservé. M. Bredius a obtenu l'autorisation de l'emporter pour quelque temps à La Haye, où il sera exposé au Mauritshuis.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX





Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin **MEUNIER, Félicien ROPS, etc.**

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.



ONZE KUNST (NOTRE ART)
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC
TRADUCTION FRANÇAISE —

La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ↗	
Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ↗	
Abonnement annuel Frs. 20.-	

J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS



JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique. *Notes d'un Passant* (GEORGES RENCY). — De la Tradition et de l'Indépendance (JEAN DOMINIQUE). — L'Anthologie Camille Lemonnier. — Musique. *Troisième Concert de la « Libre Esthétique »*. M^{me} Felia Lyrinne. MM. J. Debevoise et M. Jaspar. M^{me} J. Arctowska. *Le Quatuor Zimmer* (O. M.). — Moni a Vanna (A. S.). — Pour nos Monuments. *L'Ancienne église de Laeken* (A. COSYN). — Le Monument Zola. — Le Théâtre à Paris. *Muguette* (M-D. CALVOCRESSI). — Nécrologie. *Albert Cahen*. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

Salon de la Libre Esthétique.

Notes d'un Passant.

Un passant qui n'est pas un peintre, pas même un critique d'art, qui n'entend rien au langage des ateliers et qui n'a d'autre mérite que de dire sur toutes choses, la peinture comme la littérature, son opinion franche et spontanée.

Une première constatation à faire — elle n'est, d'ailleurs, pas très originale — c'est que la *Libre Esthétique* est un terrible trompe-l'œil. Les luministes y sont

si éclatants et si nombreux que les peintres plus sobres — parfois plus vrais — y apparaissent comme d'affreux réactionnaires sans vie et sans joie. Il est important, je pense, de se mettre en garde contre cette impression d'ensemble, féconde en erreurs et injustices.

Tout au fond de la galerie, à gauche, à côté des superbes et intenses Van Rysselberghe, deux tableaux d'un jeune peintre, Henri Ottman, m'ont paru souffrir plus que d'autres d'un voisinage trop sonore. Les regards y parviennent après s'être heurtés aux Maurice Denis, promenés sur les Degouve de Nuncques, reposés sur les portraits, d'un art en même temps si révolutionnaire et si définitif, de Théo Van Rysselberghe. Saturés de clartés, de couleurs tendres, ils s'offusquent devant ces toiles un peu grises, discrètes, mélancoliques, où l'artiste a copié tout simplement un soir de pluie à la porte de Namur, un soir de vent à la gare du Luxembourg. Pourtant, elles valent qu'on s'y arrête. La première est brossée avec une verve étrange. Ce n'est pas l'alerte coup de pinceau du paysagiste amusé des jeux d'ombre et de soleil. Ce sont de longues touches d'aspect maladroit qui réalisent elles aussi, à leur façon, la décomposition d'une lumière à son déclin. Dans le crépuscule en grisaille, des clartés jaunes s'allument, dont le reflet se traîne sur le pavé mouillé. Les tramways, les voitures, les passants animent vaguement la scène. Au fond, la chaussée s'enfonce et tourne. Et tout cela vit, glisse, grelotte un peu, sous la pluie fine qui tombe. Le tableau est très prenant, pour peu qu'on laisse à son charme le temps d'agir.

L'autre, la gare du Luxembourg, est d'un métier plus sûr. Au-dessus de l'inextricable fouillis de rails,

dont l'artiste a tiré un effet bizarre et nouveau, s'échevaillent mille fumées. Elles ont un déroulement, un épanouissement pleins de grâce. Elles moutonnent avec une légèreté souple qui les rendent aussi intéressantes que les feuillages d'une forêt. Je crois qu'il faut marquer la contribution d'Henri Ottman à l'exposition de cette année. Elle est presque un début. Elle est déjà plus qu'une promesse.

*
* *

Je me retourne. La question Maurice Denis m'empoigne. Que faut-il penser de ses tableaux?

Maurice Denis est évidemment un impeccable dessinateur et un peintre délicieux — quand il le veut. L'harmonie de ses lignes, de ses courbes, de ses rapports évoque des harmonies musicales. La gamme de ses tons témoigne d'une virtuosité qui n'a d'égale que la vérité scrupuleuse de son observation. Tels de ses visages lilas sont surpris et rendus comme dans la vie, quand la pénombre d'un jour de grande lumière les isole et les oppose à la clarté des fonds. Ses corps nus ont une beauté d'Eden, d'une fraîcheur et d'une grâce miraculeuse. Mais à côté d'un morceau parfait, trop souvent détonne un détail d'un simplisme exagéré. On dirait parfois d'une gageure. On ne s'explique pas que le même artiste ait pu concevoir et exécuter ce torse, ces jambes, ce mouvement de nageur, puis jeter comme au hasard ces taches informes, incolores, qui ont la prétention de représenter des têtes, des hommes et peut-être d'autres êtres ou objets que l'on ne parviendra jamais à préciser.

Toutefois, à cette critique il y a réponse Maurice Denis, quand il brosse les petites toiles qui sont à la *Libre Esthétique*, fait violence à son talent. C'est un peintre de fresque. Il est doué merveilleusement pour la décoration. Multipliez par dix les scènes représentées dans ses tableaux : les beautés demeurent, les détails qui faisaient tache se fixent, se précisent et se fondent dans l'ensemble. Tels qu'ils sont, à cause de leurs dimensions restreintes, ces tableaux doivent être vus de près. Et pourtant. Maurice Denis ne peut pas être analysé. Il faut en subir le charme, brusquement, d'une haleine et d'un regard, comme on jouit d'un paysage tout à coup révélé. Espérons qu'il lui sera fourni l'occasion, quelque part, de montrer toute sa puissance. On reconnaîtra alors en lui l'héritier direct de Puvis de Chavannes.

*
* *

Les toiles que Degouve de Nuncques a rapportées des Baléares sont également fort discutées. L'accord se fait d'autant plus difficilement qu'il y en a de fort bonnes et d'exécrables. Il n'y a pas de peintre plus inégal que Degouve de Nuncques. Et c'est étrange si l'on songe

que, placide par nature, il œuvre toujours à peu près de la même manière, sans exaltation, sans nervosité. D'ailleurs, tous ses tableaux se ressemblent. De loin, impossible de faire un choix. De près, sans qu'on puisse dire pourquoi, apparaissent des dissemblances radicales. Celui-ci plaira, celui-là semblera froid, tel autre offenser les yeux et l'esprit. Et notez que je ne veux point parler ici de cette singulière manie qu'a le peintre de déformer la réalité et de donner, par exemple, à un rocher une tête de sphinx ou l'apparence d'un éléphant. A titre de curiosité, la *Libre Esthétique* nous a montré l'une de ces toiles. Il faut y voir une fâcheuse influence de la littérature sur la peinture, une introduction inopportune de l'idéologie dans l'art.

Les qualités de Degouve de Nuncques sont nombreuses et réelles. Il sait composer un paysage. C'est construit, cela tient ensemble. On pourrait dire que c'est sculpté. Son dessin est sûr et agréable. Son œil, invinciblement, va chercher et découvrir les lignes heureuses d'un site. Quand il ne s'égare pas dans les tons d'ocre jaune et dans les roses violâtres, il promène son pinceau parmi les plus jolies couleurs d'un prisme infini. Son verger rose et blanc est d'une harmonie suprême. On cherche, sans les trouver, des mots angéliques pour traduire cette impression ineffable de douceur, de lumière, d'aurore printanière.

Mais ses qualités ont leurs revers. Sa science de la composition est d'une monotonie désespérante. A force de correction, son métier en arrive à une sécheresse, à une dureté qui paralysent l'émotion. Ses teintes dépassent souvent le degré permis à la fantaisie. Elles perdent toute vérité. Elles éblouissent sans charmer.

Tel qu'il est, malgré son âge déjà mûr, Degouve de Nuncques ne s'est pas encore réalisé. Le rêve le hante encore trop. Il ne sent pas assez la vie. Tout artiste a son heure, il aura la sienne. Puisse-t-elle être charmante comme son verger et féconde comme lui!

*
* *

Dans les comptes rendus, forcément incomplets, des journaux, les aquarellistes et les simples dessinateurs sont toujours sacrifiés. A peine trouve-t-on le temps, la place de citer leur nom. Ils valent souvent mieux, pourtant, qu'une brève mention.

François Beauck est dans ce cas. Ceux qui se sont arrêtés devant le cadre où s'alignent et se superposent une foule de petits dessins signés de son nom, savent quelle est déjà la sûreté de métier de ce débutant. C'est un amant de l'effroi. Ses sombres esquisses nous transportent en un monde étrange, plein de tombeaux, de calvaires, de mystérieuses salles où passe un vent de mort et de folie. Il prolonge, dans la nuit, d'hallucinantes lignes qui vont se perdre au firmament. Il

montre une barque nocturne luttant contre la force mauvaise des vagues. Il abat sous une croix pesante le corps torturé d'un Christ, tandis que défile une procession de béguines portant des cierges. Ses personnages ont tous l'air de cacher un secret terrible. Ses maisons semblent toutes des maisons où on a commis un crime. Ces dessins font invinciblement songer au *Mort* de Camille Lemonnier. François Beuck, je le pense, est ému surtout par la littérature. C'est la première condition pour devenir un jour un illustrateur compréhensif.

Un aquarelliste, son voisin, n'est pas moins intéressant. J. De Bruycker, un tapissier gantois, dit-on, lave d'étonnantes aquarelles représentant des scènes de marché. C'est la campagne venant alimenter la ville : cette tourbe de paysans avarés, voleurs sournois qui fournissent à nos pauvres estomacs le lait frelaté, les légumes gâtés, le beurre artificiel. Aussi, quelles trognes leur a données l'artiste ! Ils ressemblent presque tous à des porcs habillés. Mais la caricature s'anime, sous la charge, d'une vie réelle. Elle outre simplement, pour les rendre mieux sensibles, des caractères physiques surpris avec art et qui expriment bien l'âme fruste, malhonnête et stupide de ces campagnards marrons, qui ont tous les vices de la terre sans en avoir les vertus.

A côté des peintres consacrés, dont tout le monde parle, précisément parce que tout le monde les connaît, on est heureux de signaler à l'attention de probes et vigoureux artistes comme Ottman, Beuck et De Bruycker qui modestement, dans l'ombre, chantent, eux aussi, leur chanson de Beauté.

GEORGES RENCY

DE LA TRADITION ET DE L'INDEPENDANCE (1)

A M. LÉON GUINOTTE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je veux parler ici d'Indépendance, j'y veux parler de Tradition, et ces mots seuls semblent avoir engagé ma pensée en deux courants distincts, contrastants et contradictoires.

Il n'en est rien : A les écouter bien, à les entendre avec clarté, on y distingue tout à coup l'accord parfait qui décèle et affirme la présence admirable de la *Vie* en sa plénitude.

Le langage actuel de la philosophie des arts — (qu'il faut nommer ainsi si l'on peut croire encore qu'une sage déesse préside aux destinées des chroniques et des revues) — ce langage a sans doute détourné de leurs fins des mots vastes comme ceux-là. Qui prononce aujourd'hui le mot d'*indépendance* prétend avoir marqué du sceau de la valeur telle œuvre ou tel esprit. Il serait

(1) Conférence faite le 17 mars 1903 au Salon de la *Libre Esthétique*.

donc ingénieux et sûr, tout d'abord de se rendre compte de l'importance exacte et de la signification dont la critique investit cet emblème. Je ne le pourrais pas...; on ne définit guère le vague des passions. — Mais l'auxiliaire de cet indéfini est là, tout à portée; et vous découvrirez sans peine, comme moi, que l'art indépendant n'est autre que celui qui *rompit avec la tradition*. L'expression est classique : Je m'y arrête parce qu'elle est d'autant plus significative qu'il n'y a plus, en dehors d'elle, croirait-on, aucune raison d'exister pour le vocable *tradition*. Qui parle de la tradition, parmi ceux qu'intéresse d'une ferveur insigne la littérature et les arts, n'en parle qu'animé d'une indignation bizarre et comme s'il s'agissait tout à l'heure d'en exterminer jusqu'au souvenir.

Si l'on descend au fond de tout cela, et qu'on cherche un motif à cette émotion soudaine, l'on verra bien que les croisés nouveaux de cette étonnante croisade portent sur leur bannière ce cri de ralliement : « LA VIE ! » C'est au nom de la Vie qu'ils vont, d'un bras vengeur et d'une plume alerte, assassiner la Tradition. Et chacune de leurs victoires, chaque place prise d'assaut s'intitulera liberté, beauté, indépendance !... Cependant l'erreur est flagrante. Les philosophes qui ont dit : La vie est une création perpétuelle, sont les mêmes qui ont admis : La vie est issue de *morts successives*.

La *durée*, après tout, est le seul témoignage que nous ayons de la réalité des choses; et, de quoi serait fait, en nous, le sentiment de l'existence, sinon de cette certitude et de ce souvenir implacable et sublime : Avant nous tout a vécu — et avant nous tout est mort.

L'Art, s'il existe, n'est pas soumis à des lois différentes. L'Art, s'il existe, *se souvient*; et l'art d'écrire plus qu'aucun autre, car il tient au passé, au plus lointain passé par toute sa matière, je veux dire *la langue*, qui, qu'on le veuille ou non, n'a d'autre vertu de beauté que la merveilleuse sagesse accumulée en elle par les siècles.

Dans l'art, comme dans la nature, rien ne se perd, rien ne se crée; il faut entendre ici que tout *devient*. Mais, bien que notre raison raisonneuse et les démonstrations scientifiques, dont le goût se propage jusque dans les domaines de l'art pur, aient banalisé cet axiome, on ne voit pas que le sens en ait pénétré notre éducation littéraire, notre culture générale. C'est qu'en effet, si l'idée de la Tradition étiquetée et convenablement pesée circule honnêtement et comme il sied aux marchandises franches, le sentiment de la Tradition s'est perdu; il s'est évanoui, tels, dans la fièvre, la mémoire et le sens de ce que nous portons en nous de plus profond et de meilleur.

Mes yeux sont tombés, par hasard, sur cette phrase de la *Cité antique*, l'un des plus beaux ouvrages de Fustel de Coulanges : « Quand un Romain voulait dire qu'une chose lui était chère, il disait : Cela est antique pour moi. Les Grecs avaient une expression semblable. » On ne pourrait honorer ni traduire d'une manière plus robuste, plus saine et plus simple à la fois, ce sentiment exquis et fort où semble battre tout à coup le cœur même de ces patries.

Et, malgré soi, une autre image immédiatement se place sous l'œil intérieur et vient vous forcer au sourire : Une affiche colorée, avec, sur une mer légère, une galère plus légère, fleurie, bariolée, un peu rouge, un peu verte, un peu trop tout cela — et, par dessous, ces mots écrits, avec la date du jour même et l'heure à la seconde près : « Ceci est le *dernier bateau*. »

Il y a loin de quelques jeunes poètes d'aujourd'hui à ceux qui autrefois, étudiant sous un maître, apprenaient tout d'abord à lire. Le goût, la mode et la manœuvre enfin de cette galère fleurie, qu'il faut conduire avec dextérité, a depuis peu mené nos marinières sans peur dans une île joyeuse et dépourvue de livres. Là, nouveaux Robinsons, ils écrivent d'abord, et se liront et reliront ensuite, s'ils ont pu s'interrompre. Cela est merveilleux ! Vous les entendez proclamer qu'ils n'ont voulu connaître rien d'écrit afin de conserver intacts l'originalité et la saveur de leur art propre et suffisant : je veux dire qui leur suffit ! — L'on est saisi d'un effroi douloureux à songer qu'en effet cet art, cet artifice, au moindre attouchement tomberait en poussière. D'autres arguments suivent... D'ailleurs, je n'y crois pas, et songe qu'ils ont lu, et fait, cela étant, meilleure besogne que d'écrire ; et puis, qu'il est bien sot de mentir tout d'abord si l'on veut s'exercer à la poésie ingénue.

Ce qu'on flétrit du non de *préjugé* dans l'éducation littéraire mériterait pourtant quelque examen. Et même il se pourrait qu'un préjugé en soi possède un tel mérite que, pour l'apercevoir, il y faut un esprit d'une clarté très chaude, et rayonnante, et vaste. Voici :

« L'on peut dire avec certitude que si dans une société les principaux préjugés disparaissaient tout d'un coup, l'homme privé du legs précieux que lui a transmis la sagesse des siècles, retomberait subitement à l'état sauvage et redeviendrait ce qu'il fut d'abord, je veux dire un loup inquiet, affamé, vagabond et poursuivi. »

Ces paroles sont de Taine, de Taine le philosophe, de Taine l'historien, de Taine le poète qu'on méprise et n'écoute plus depuis qu'il est d'usage d'inaugurer le culte des héros avec Mallarmé ou Rimbaud pour le clore à Gide ou Laforgue. Car, en effet, l'appréhension d'être pris sur le fait de traditionnalisme induit un peuple de lecteurs — il y en a encore, Dieu merci ! — à se borner au point qu'ils en sont emmurés, incapables de distinguer plus d'un plan sur un horizon, ni de s'émouvoir au tournant des routes, pour avoir reconnu des lointains déroulés en arrière comme en avant.

Je ne parle ici et ne veux parler ni des vrais poètes, ni des vrais artistes : Ceux-là toujours trouvent des maîtres, les aiment et les suivent ; et quand un jour ils s'en séparent et vont plus loin, plus haut, ailleurs, c'est comme s'ils saluaient jusqu'à terre une patrie et des ancêtres, et pour eux et pour elle et pour leur juste gloire, s'en allaient batailler.

Il ne faut point donner d'exemples ; l'histoire littéraire en est pleine à ce point qu'il est puéril d'en enregistrer l'anecdote. Et puis, ceci n'est que l'apparence fragile d'un sentiment profond dont on a bien médité dans cette galère fleurie qu'une brise bavarde entraîne *nulle part* ! Car l'idée de la Tradition correspond dans le cœur de l'homme au sentiment du respect ; et toute éducation artistique, toute culture morale ou littéraire devrait s'élever comme un temple sur les assises noblement établies de ce grand sentiment.

Or, c'est ici que se rejoignent sans effort ces deux fleuves courbés qui, venus des montagnes où la source a bu le nuage, retournent à la mer pour qu'un soleil nouveau les aspire en vapeurs d'aurore : la Tradition, l'Indépendance. — De l'une tout autant que de l'autre, c'est le respect qui crée cet émouvant prodige d'une palpitation réelle transposée de la vie dans l'œuvre. L'Indépendance, qu'est-ce, après tout, que le respect de soi-même

et de l'art ? Qu'est-ce, que le souci de la sincérité et d'une loyauté totale dans l'effort ?... Une âme indépendante est une âme forte et sereine et son labeur est noble, actif et généreux. Une âme indépendante ne s'attarde pas à détruire, mais avec une grâce juvénile et inconsciente, comme un palmier qui croît et monte, elle dépouille ses gaines une à une et porte ses palmes plus haut. Cependant son stipe flexible oppose aux vents du large une résistance admirable que le tronçon brisé des palmes anciennes grandit et multiplie.

Il y a dans l'Indépendance réelle de l'esprit un principe agissant par excellence qui fait que l'irrespect des règles établies et l'extermination du préjugé n'ont avec elle qu'une parenté illusoire et bonne à tromper seulement les critiqueurs superficiels. La *désobéissance* n'est pas l'indépendance. Les exercices d'acrimonie ou d'irrespect, les coups de poing au travers de la charte sont une forme négative du goût qui n'a pas, à vrai dire, une grande valeur.

Nier est la plus pauvre occupation du monde, et la règle, dans tous les cas, prend immédiatement en face d'elle ce caractère de supériorité d'être, au contraire, par excellence, la forme affirmative du choix, du libre arbitre.

Par cette obéissance nécessaire qui est en nous, sur nous, autour de nous d'une présence aussi constante que la fatalité de subir sous le ciel les saisons, les nuits et les jours, nous découvrons cette beauté profonde de la loi naturelle et lente et de l'évolution définitive dont chaque règle est une étape. — C'est pourquoi, s'il n'y a peut-être pas de règle qui, au point de vue absolu, vaille la peine qu'on l'écrive, presque toutes pourtant sont importantes. Car la quantité de lumière qu'elles ont autrefois absorbée comme des miroirs, les font pleines et riches d'une vie très intense dont ces miroirs miraculeux baignent encore les âmes attentives. Un mystère est en elles, aussi troublant, aussi vibrant, d'harmonies incroyables que celui de ces astres éteints depuis des siècles et dont notre œil mortel continue à s'illuminer !

De quel droit et par quelle erreur apparaîtrait ici le nom terrible de la mort ? Ce qui rayonne n'est pas mort. Le souvenir n'est pas de la matière morte ; la tradition n'est pas une cendre inféconde : elle est la terre maternelle qui, des générations passées qu'elle a nourries puis moissonnées, refait d'autres générations ; elle est celle qui sait que le présent est infime et petit comparé au passé si long et si secret ; elle est l'histoire et la durée, elle est la mémoire du monde, c'est-à-dire sa conscience, c'est-à-dire le foyer même de tout amour, de tout projet, de toute foi, de tout effort. Sans elle, aucune puissance affermie, sans elle, nulle indépendance !

Dans l'art, il faut le reconnaître, la volonté n'est rien qu'un auxiliaire. Son domaine est ailleurs : dans la science, dans l'abstraction mathématique, dans l'analyse patiente de toute apparence tangible, dans la mesure des surfaces et le classement méthodique des phénomènes enchaînés.

Mais l'art n'a rien en soi qui réponde et qui corresponde à cette implacable et courte logique. L'art pur est la résultante idéale de tant d'efforts et de calculs, l'art pur triomphe par un charme inconnu fait d'une harmonie sans formule. Il est, dès que ce charme existe ; il disparaît dès que, sous un attouchement profane, le charme tout à coup rompu, laisse, au lieu même où se mouvait et respirait la vie, les éléments distincts et séparés — défunts — de cette vie.

Un équilibre qui les tenait présents l'un devant l'autre n'a pu

cesser sans qu'aussitôt toute puissance, même en chacun de ces éléments, fût détruite. Ainsi se décompose, dans le laboratoire du chimiste, le végétal dont les couleurs, les parfums, les grâces nombreuses chantaient dans le soleil en participant de sa joie, de sa généreuse beauté. Ce n'est plus, sous l'œil du savant, qu'un certain nombre de tissus, un certain nombre de liquides, des gaz, des cellules fort bien collectionnés mais qu'il ne rétablira pas en *vie*, en *équilibre*.

L'art naît, vit, se prolonge de la même manière. Sa vie aussi est purement végétative. Car l'art jaillit de l'homme comme la plante jaillit de la terre; il est divers, il est innombrable comme elle; comme elle, il subit l'atmosphère, se transforme et s'érige suivant l'inconscience et l'obéissance éternelles.

Mais la plante sortie du sol, tient fermement au sol, et l'art sorti de l'homme, tient à l'homme aussi fortement. Tous deux ont leurs racines: et, la merveille, c'est qu'on ne les voit point, qu'elles sont souterraines, cachées en un lieu de ténèbres où tout paraît plus indestructible et plus fort.

Les botanistes vous diront la variété, la ténacité, la vigueur, la voracité, l'endurance de ces sombres et sérieux pivots, de ces leviers aveugles qui projettent au-dessus d'eux l'éblouissant prestige des forêts et des herbes, des palmes, des fleurs et des mousses. Il y en a qui sont profondes et solides comme des colonnes de temple, et d'autres sont ramifiées, longues, légères, insinuantes, enchevêtrées comme des chevelures. Leurs rameaux affleurants se nouent quelquefois pour s'épanouir en tige aérienne, mais aussitôt elles reprennent la route obscure de leur persévérant labeur.

Ainsi de l'art, et de ses traditions. Il est pareillement l'épanouissement visible, momentané, inconscient, et inconsciemment modifié de ses propres racines — et lié à elles si solidement qu'il périt dès qu'elles périssent. Quand je dis l'épanouissement momentané, il faut entendre que l'extériorité de sa beauté revêt la forme de l'instant. Mais cette forme une fois née à la lumière, par la souveraineté même de cette unique et irremplaçable beauté, entre immédiatement dans les domaines éternels. Elle ne périt plus; sitôt fixée, sitôt développée, sitôt vivante, elle devient durée et tradition.

C'est ici le lieu de reprendre et d'achever par quelques traits plus dessinés l'esquisse où je me complaisais: Car ce n'est point par simple métaphore que je voulais, parlant de l'art en son essence, en ses mouvantes apparences, en sa splendeur diverse et pourtant *une*, vous représenter tout à coup et faire grandir à vos yeux la plante aux aspects merveilleux.

La vision m'en est imposée tout d'abord par ce sentiment singulier, de plus en plus puissant, de plus en plus vibrant, de plus en plus certain, que la vie profonde de l'art est inconsciente et végétative; que l'instinct est tout le génie, que ce n'est pas la patience, la volonté ni la culture, mais l'instinct seul qui est la volonté obscure, la culture non arbitraire, non intensive, non raisonnée, mais naturelle et progressive suivant les lois universelles.

On n'invente pas l'art — et s'il s'agit ici d'art littéraire, on n'invente pas plus la langue, on n'invente pas plus la poésie, on n'invente pas plus le rythme et l'harmonie totale d'un poème ou d'un drame, qu'on ne retrouve, par des syllogismes du cœur, la sincérité ou l'amour.

Or, cet instinct de l'art qui est en nous — si, véritablement, nous possédons l'art en puissance — puisque nous l'apportons

avec la vie, git dans cette parcelle du passé projetée, que nous sommes, sans plus.

Ainsi la balsamine au pied du hêtre droit et du pommier penché, sort comme eux de la nuit pesante et de sa gaine souterraine. Puis, elle va suivant le soleil et les vents qui lui mesureront sa force, et suivant l'ombre qui, invinciblement, pousse vers la clarté son plus suprême geste; je veux dire l'allongement, la courbe, le rejet de cette tige unique qui portera la fleur. C'est alors la naissance de la beauté, de l'ART! Il déploie ses couleurs, son vêtement somptueux et orné, sa régularité délicate et brillante ou sa fantaisie ingénue.

Mais déjà dans les plis mêmes de cette robe, cachée aux yeux aussi soigneusement qu'une racine sous la terre, le germe au fond de la corolle s'inaugure. Et des calices élargis jailliront bientôt les semences, ces parcelles d'instinct capables, elles seules, de recommencer le miracle, la plante, la fleur, la beauté.

De ce symbole suggestif qui s'érige spontanément dès que l'esprit contemple en leur évolution candide toutes les formes de la vie, je tirerai encore une autre image et qui peindra mieux ma pensée que de plus longues abstractions.

La plante, émergée de la terre, et continuant sans relâche d'y absorber sa nourriture par l'entremise des racines, s'élève dans l'espace, s'y soutient, s'y dirige par l'équilibre maintenu et le travail inconscient qui fait paraître tour à tour les folioles, les rameaux, les tigelles, les vrilles, les fleurs enfin: poème et chant de cette mécanique obscure.

La fleur n'est pas cependant une fin, mais c'est la graine qu'elle porte et que, par la vertu de cet instinct de continuité, de cette vie et de cette énergie dont la racine fixe n'est que le significatif levier, elle rejette en dehors d'elle, à travers la libre nature. — Je veux marquer que, d'une semblable manière, l'Indépendance est le produit direct et naturel de la tradition lointaine; qu'il n'y a nulle opposition, mais suite, qu'il n'y a nul antagonisme, mais un concours sans artifice, un progrès sans lacune, une auticulture sans nulle pression. Et voici que j'en viens à ce résumé singulier, émerveillant à plus d'un titre, que *l'art indépendant est l'art sincère* et qu'un art qui n'est pas sincère n'est pas indépendant, fût-il nouveau cent fois et fût-il inouï!

Certes, il est grand temps de rappeler ici, que si l'on parle d'art et de littérature, et que si l'on essaie d'éclairer, par quelques exemples et l'expression d'une conviction très loyale, ces questions d'un abord difficile et secret, cela s'adresse non pas aux artistes eux-mêmes qui n'ont que faire d'analyse, étant la synthèse vivante, mais bien aux contemplateurs attentifs, aux curieux, aux passionnés de l'art qui, des gradins plus au moins élevés du cirque grandiose, s'émeuvent et palpitent et sentent croître et s'ennoblir leur âme au spectacle de la Beauté. — Ceux là surtout lisent les livres, les chroniques, où quelquefois avec lucidité et maintes fois sans conscience, des hommes appelés critiques renseignent le public, le rendent *averti*, suivant l'expression moderne.

C'est là une mission tellement délicate, qu'on s'étonne et qu'on s'épouvante à voir la cobue empressée de ces bizarres plumitifs dont toute l'existence paraîtrait sans emploi, n'était qu'ils prennent le plaisir de la chasse, du carnage et du dépeçage.

Parler d'un œuvre d'art, écrire sur un livre est cependant une chose sérieuse. Il me semble qu'ici le mobile doit être une pensée plus élevée, plus belle, plus digne de l'art, que la manie d'enregistrer, de cataloguer, de classer, d'étiqueter, de démanibuler

enfin ce qui était entier. Il me semble, disais-je, que si le mobile de cet exercice n'est pas l'admiration, n'est pas l'enthousiasme, l'exercice lui-même n'a plus qu'une valeur relative et petite, semblable à celle d'un agréable jeu. Encore n'y faudrait-il aucune malveillance, encore n'y faudrait-il aucune prétention; mais on y voit tout le contraire, tant « il est doux », comme disait Flaubert, « de faire le pédagogue, de reprendre les autres, d'apprendre aux gens leur métier ! »

Tout cela n'a point part à la fête de l'art, aux rites sacrés de son culte.

Pour comprendre, sans doute, il faut aimer d'abord. Je ne me sens aucun trouble en l'esprit dès que je me trouve en présence d'un être ou d'une œuvre que j'aime. Peut-être l'impression, l'émotion que j'en ai restera-t-elle inexprimable, mais soyez sûr que si je l'exprimais un jour, la notion que j'en donnerais, même en un mot, serait plus complète et plus juste que celle qu'en pourrait donner tout autre, d'un esprit même plus clairvoyant, même plus averti, plus habile, plus analytique — et qui l'aimerait moins.

C'est pourquoi, dès qu'il n'y a pas ce facteur tout-puissant d'amour, d'estime, de respect, il n'y a nulle nécessité d'écrire, et il n'y a non plus nulle apparence de parler d'une œuvre avec vérité. On me dit bien qu'il faut détruire par devoir et obligation morale tout ce qui ne paraît point bon. Mais, ce qui n'est pas bon, c'est à mon sens, uniquement ce qui n'est pas sincère, et rien ne se détruit plus vite par soi-même — et, si *cela* que je pensais mauvais ne périt pas, c'est que, sans doute, quelque chose y vivait caché qui était nécessaire.

Quoi qu'il en soit, gardant à part nous, implacablement, nos détestations énergiques, nos protestations instinctives, ne perdons pas le temps à les écrire, à faire tourner contre tel livre, tel poème, tel écrivain, les feux épars de notre plume vengeresse. Et surtout n'imaginons pas qu'il en sorte jamais une clarté nouvelle capable de guider à travers le dédale des productions quotidiennes, le goût, ce dieu fugace, aux pieds ailés, au sourire ambigu.

C'est la critique des beautés qu'il faut faire, disait, je crois, M^{me} de Staël. C'est la philosophie de l'art dont M. Mithouard, dans le *Tourment de l'Unité*, nous donna récemment un grand exemple. Le reste n'est que littérature.

Par ce joli mot de Verlaine, j'en reviendrai à mon commencement et je rentrerai dans l'enclos où fleurit le verbe magique aux deux corolles de prose et poésie. Car, si j'ai longuement discoursu, malgré que j'en aie, sur la critique critiquillante, c'est par colère contre ces Don Quichotte qui vont clamant ici d'indépendance et là de tradition, alors qu'ils ont entrevu tout au plus, à la surface de la mer, l'écume *désobéissance* et la fastidieuse *routine*.

Les poètes indépendants ne sont pas une institution nouvelle. Ils sont contemporains, je pense, non pas des vers-libristes, mais probablement de la langue française. Leur théorie est longue : elle descend vers nous avec les chants confus des baladins, avec les stances, les épigrammes et les fables de la pléiade couronnée de lauriers, avec les purs alexandrins sensibles de Racine, avec les rimes fières de Chénier et les débordements de fleuve de l'incomparable Hugo, jusqu'à Baudelaire et Verlaine, jusqu'à Laforgue, Vielé-Griffin, Francis Jammes, Verhaeren, M^{me} de Noailles, Giraud, Fernand Séverin et bien d'autres.

Ce que nous retenons de leur art et d'eux-mêmes, cette part d'éloquence qui nous pénètre jusqu'à l'âme et qui les rend impré-

rissables, c'est justement l'étincelle divine, brûlant ses feux dans une intimité profonde et les révélant tout entiers dans la sincérité parfaite et souveraine de leur instinctive nature.

Quels que soient les temps et les lieux, quels qu'aient été leurs maîtres et quelle la coutume où les tenait la nécessité de l'instant, ils furent, ils sont restés les libres interprètes de la libre et inaliénable beauté, de l'art que rien n'enchaîne.

Le procédé importe peu. Qu'un vers soit régulier ou non, qu'un poème s'écrive dans un rythme connu ou bien d'une nouvelle et inentendue prosodie, ce sont là des détails. La question n'est pas : Faut-il pratiquer le vers libre, faut-il rester fidèle aux rimes riches et classiques? Elle est beaucoup plus simple. Faut-il, ou non, écrire? Si la nécessité s'impose, si la fleur est prête à jaillir de son enveloppe craquante, elle apporte dans l'instant même son destin et sa forme; car elle est l'unité qui développera un à un ses sépales, ses pétales, ses étamines, toutes ses promesses de vie et toutes ses gloires secrètes repliées jusqu'à ce moment dans une attente recueillie.

Je veux bien avoir l'air ici de chanter sur un thème suranné et par trop moqué ce qu'on appelle Inspiration, puisqu'en toute franchise, c'est clairement cela et non pas autre chose qui me paraît surtout digne d'être chanté.

Toutefois, la méprise serait grandement déplorable de voir surgir à cette évocation quelque muse fatale, douée de prophétie, capricieuse autant que femme sous le ciel, autoritaire avec ardeur et diablerie!...

L'Inspiration, c'est l'âme du poète, celle qui est à lui, en lui, et pour lui seul; celle qui ne l'a pas quitté depuis le temps où son regard rencontra la lumière pour la première fois; celle qui marche dans ses pas, qui aime dans son cœur, qui rêve dans son rêve. C'est Psyché à la bouche d'ombre, aux yeux fidèles comme de sensibles miroirs, au silence passionné, aux rares paroles d'écho.

Elle *inspire*, c'est-à-dire qu'elle attire au sommet de l'être, dans les régions idéales, l'émotion que la moindre chose peut éveiller à son moment dans la nature de l'artiste. Il n'y a pas là de surprise, et sa présence, pour être invisible et muette, n'en est pas moins constante. Elle *est* ce fruit, ce précieux grain, ce bourgeon ou ce nœud dans lequel s'élabore sans arrêt, sans secousse, le miracle enfin divulgué par une saison de soleil. — L'œuvre d'inspiration est celle-là qui chante parce qu'elle devait chanter, parce qu'elle ne peut davantage se taire. Souvent, elle vivait depuis longtemps déjà, mais blottie et confuse, pareille à la beauté à peine recélée des visages d'adolescence que l'amour tout à coup marquera du sceau radieux. Et tout y paraît à la fois, et la clarté se fait sur chaque trait de cette beauté endormie, dès que la lampe de Psyché s'est élevée sur son sommeil.

Il est trop vrai que peu de livres portent ce caractère d'intensité profonde, cette empreinte d'un long destin vécu d'avance dans une intimité ardente. Mais ceux-là sont de purs chefs-d'œuvre, car ceux-là participent de l'homme plus et mieux que les autres, et mieux que les autres aussi, ayant puisé avec une énergie lente et patiente plus de sève dans leurs racines, ils projetteront vers le futur des semences durables.

Un exemple a parfois le tort de dépasser sa signification d'exemple et de s'établir en l'esprit comme un solitaire obélisque transporté par violence du sable éginel dans le désert, hanté d'autre façon, des parcs et des places publiques.

Si, cependant, j'en choisis un, c'est qu'à la fin de cette brève

étude sur un sujet d'une délicatesse, d'une amplitude telles que l'art entier s'y trouve enveloppé comme l'univers égyptien sous les ailes tendues de l'épervier-soleil, — si donc je choisis un exemple, c'est qu'il me touche d'une admiration très particulière et qu'il trouve ici son accord : Je veux parler du drame *Les Racines*, qu'Henri Maubel a fait paraître récemment.

D'autres en ont donné l'analyse et le sens : Quant à moi, dont le temps est fini de parler, je le signale simplement pour ce que j'y ai reconnu, par sa teneur, par sa composition naturelle et non pas factice, par son instinctive noblesse, par son inspiration merveilleusement émouvante, et que l'on sent prolongée sans rupture d'un éloquent passé vers un troublant et vertigineux avenir, l'œuvre dont j'essayais de fixer à vos yeux le caractère impérissable de beauté supérieure.

Ne pouvant vous lire en entier ce drame, dont, par ailleurs, l'unité s'accorde peu d'un morcellement arbitraire, je m'en éloigne après cet hommage rendu ; et je m'en vais vous prier d'écouter un poème ancien d'un certain agrément, où quelque chose encore paraît de mon sujet.

Il est du bon poète Mellin de Saint-Gelais qui vivait sous Ronsard et que les commentateurs d'anthologie accusent aigrement de n'avoir pas rompu avec la tradition. Il lui fut même si fidèle, raconte la légende, que pour continuer d'écrire à son idée, il se vit obligé, en ces temps de liberté grande, de s'humilier publiquement et d'implorer la merci des vainqueurs !...

Le poème est intitulé *Le Vieillard de Vérone* :

O Bienheureux qui a passé son âge
Dedans le clos de son propre héritage,
Et n'a de vue éloigné sa maison,
En jeunes ans et en vieille saison ;
Qui, d'un bâton et d'un bras secouru,
Va par les champs où jeune il a couru,
Les siècles longs pas à pas racontant,
Du toit champêtre où il est habitant !

A peine a vu la prochaine cilé,
Se contentant loin de mur et de tour
De voir à plein le beau ciel tout autour.

Voilà son art et sa philosophie.
Il voit lever et coucher le soleil
Au même lieu de son somme et réveil.
Et est le dos du rustique séjour,
Son zodiaque ou mesure le jour.

Tel chêne est lors au champ grand et superbe
Qu'il lui souvient avoir vu estre en herbe,
Et les forests a vu plantes menues,
Qui, quant et lui, sont vieilles devenues.

Non plus connaît sa voisine Vérone
Qu'il fait Memphis que le Nil environne :
Et tant lui est le prochain lac de Garde
Que la mer Rouge ; et d'y aller n'a garde.

Ce, néanmoins le temps et ses efforts
N'ont affaibli ses membres sains et forts,
Et ses neveux voyent en l'âge tiers
De leur ayeul les bras durs et entiers.

Un autre donc aille voir Hibernie,
Ou plus s'il veut, car je tiens et parie
Que ce vieillard, qui ne veut qu'on le voie,
Plus de vie a qu'un autre et plus de joie.

JEAN DOMINIQUE

L'Anthologie Camille Lemonnier.

L'Association des Écrivains belges vient d'ouvrir la série de ses éditions en publiant une anthologie des œuvres de Camille Lemonnier (1). C'est le cinquante-cinquième volume du maître que ses amis et ses admirateurs ont fêté il y a quelques jours, dont le nom, glorieux dans les lettres françaises, est un gage de succès pour l'œuvre entreprise par l'Association.

Ce volume, orné d'un beau portrait et d'un monogramme très artistiquement dessiné par Théo Van Rysselberghe, contient les passages les plus caractéristiques de l'œuvre de Camille Lemonnier : *Fleur de blé*, extrait des *Noëls flamands* ; la *Chenue*, des *Croquis d'automne* ; le *Noël au village*, pris dans les *Contes d'enfants* ; un fragment de *Courbet et son œuvre* ; l'*Éveil de la forêt*, du *Mâle* ; la scène du crime dans le *Mort* ; des pages de l'*Arche*, de l'*Ile vierge*, du *Vent dans les moulins* ; les *Petits Vieux* et l'*Annonciateur de l'hiver* pris dans les *Poupées d'amour* ; un passage du *Petit Homme de Dieu* et enfin les magistrales descriptions de Bruges, de Liège et de Mons choisies dans la *Belgique*. Une bibliographie étendue complète ce volume que la modicité de son prix met à la portée des bourses les plus humbles.

Conçue sur un plan essentiellement didactique, l'*Anthologie des écrivains belges* permettra de faire connaître à la jeunesse des écoles les fragments les plus remarquables des œuvres littéraires de notre pays ; les ouvrages de cette collection méritent d'occuper une place importante parmi ceux que les administrations publiques distribuent comme prix. Elle constituera un monument d'art admirable au moment où notre pays s'appête à fêter le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance.

Les prochains volumes de l'anthologie seront consacrés à Georges Rodenbach, auquel la ville de Gand va ériger un monument, et à Max Waller, en l'honneur duquel le *Thyrse* veut organiser prochainement une manifestation littéraire.

MUSIQUE

Troisième concert de la « Libre Esthétique ».

Un programme d'œuvres nouvelles interprété par des artistes de choix, au premier rang desquels M^{me} J. Bathori et M. Henri Seguin, avait attiré jeudi dernier à la *Libre Esthétique* une assistance plus nombreuse encore qu'aux séances précédentes.

Ces matinées musicales font désormais partie des « nécessités artistiques » de Bruxelles. Elles ont conquis un public spécial, friand de nouveauté, qui se retrouve, chaque semaine, aux mêmes places, apte à juger judicieusement les œuvres qui lui sont soumises.

(1) Un vol. in-8° avec portrait ; fr. 1-50.

Il a particulièrement applaudi la *Chanson perpétuelle* d'Ernest Chausson, qui, dite avec un sentiment émouvant par M^{me} Bathori, accompagnée par le Quatuor Zimmer, a produit une profonde impression, et la superbe mélodie de Charles Bordes : *Du courage! mon âme éclate de douleur*, que M. Henri Seguin interpréta, ainsi que la *Vague et la Cloche* d'Henri Duparc, avec l'autorité et le style qu'il donne à chacune de ses créations. Dans la *Chanson d'Ariel* (E. Chausson), chantée sans accompagnement, M^{me} Bathori avait montré la pureté et la justesse de sa voix en même temps que sa sûreté de musicienne.

Des pièces pour piano (Prélude, Sarabande, Toccata) de Debussy, une exquise fantaisie de M. Ravel, *Jeux d'Eaux*, deux fragments d'une suite poétique et agreste de D. de Sévérac, *Loin des villes*, firent apprécier, avec un badinage de Moussorgski et un joli *Scherzo* de Balakirew, le très remarquable talent de pianiste de M. Ricardo Vinès, qui unit à un mécanisme impeccable les qualités supérieures d'un interprète compréhensif et respectueux. Le succès de M. Vinès, qu'on entendait pour la première fois en Belgique, a été immédiat et décisif. Par la netteté des attaques et la beauté du son, à la fois moelleux et puissant, il avait conquis l'auditoire dès les premières mesures des pages rythmées et plastiques de M. Debussy, dont la forme archaïque n'exclut pas un sentiment personnel et d'aujourd'hui. Bien qu'assez chargé, le programme du jeune pianiste catalan a paru court tant il en a varié les impressions en assouplissant son jeu au style de chacune des compositions interprétées.

Un Quatuor à cordes inédit de M. Witkowski ouvrait la séance. Composition sérieuse, polyphoniquement développée d'une écriture serrée et savante sur un plan logique. Sans avoir l'éclat de la symphonie qui révélèrent il y a deux ans les concerts Ysaye, l'œuvre nouvelle — et toute récente — de M. Witkowski atteste, avec de jolis élans et des détails ingénieux, une étude approfondie du métier et une parfaite connaissance des ressources du Quatuor. Elle débute par une fugue très classique bâtie sur un thème lent et se développe en cinq parties dont la troisième surtout a plu par le charme des rythmes et la hardiesse des harmonies. La dernière reflète, par certain dessin mélodique, le final plein de verve de la symphonie.

Le Quatuor de M. Witkowski, qu'il faudrait réentendre pour le juger d'une manière définitive (l'excellent Quatuor Zimmer, qui en a donné une première audition fouillée, scrupuleuse et vivante, le redira à Paris le 18 avril), a le mérite assez rare de n'évoquer aucun souvenir. C'est l'œuvre d'un musicien sincère qui déjà affirme une personnalité.

M^{me} Félicia Litvinne.

La rentrée de M^{me} Litvinne au théâtre de la Monnaie a été fêtée avec joie. La superbe voix de la cantatrice, son art expressif et charmeur, l'accent et le style qu'elle confère au rôle de Brunnhilde, — dans lequel nulle étoile wagnérienne ne l'égale, — lui ont valu, au cours de deux représentations de la *Valkyrie*, d'enthousiastes ovations et de nombreux rappels. MM. Dalmorès, Albers et Bourgeois, M^{mes} Paquot et Bastien, également très applaudis, ont donné de la partition une interprétation des plus artistiques.

Mardi dernier, c'est au Cercle, devant l'auditoire des grands soirs, que M^{me} Litvinne s'est fait entendre. Un programme de vingt-cinq pièces vocales, comprenant entre autres le cycle

complet des *Amours du Poète*, le *Roi des Aulnes* de Schubert, du Fauré, du Borodine, du Brahms, une curieuse mélodie peu connue de Liszt, *Les Trois Bohémien*s, et la *Mort d'Isolde*, lui a fourni l'occasion d'affirmer, en même temps que l'extraordinaire endurance d'un organe qui triomphe de toute fatigue, la variété et la souplesse d'un talent qui sait se plier aux délicatesses du *lied* avec la même aisance qu'il se déploie dans les grandes scènes lyriques.

Merveilleusement accompagnée par M. Alfred Cortot, la cantatrice a eu un succès énorme. Et M. Emile Bosquet, qui prend rang parmi les meilleurs pianistes d'aujourd'hui, n'a pas été moins applaudi dans une série d'œuvres de Chopin, de Chausson, Fauré et de Saint-Saëns jouées en musicien accompli et en virtuose rompu aux difficultés du mécanisme.

MM. J. Debeffe et M. Jaspar. — M^{me} J. Arctowska.

Nous avons, à diverses reprises, signalé les intéressantes initiatives prises à Liège par MM. Debeffe et Jaspar, tous deux fervents d'art, musiciens modestes et convaincus, dévoués à la divulgation des belles œuvres et au développement du goût musical. Dans un récital pour deux pianos, fort bien composé, ils ont, la semaine dernière, à la salle Erard, fait applaudir quelques œuvres originales de Mozart, de Saint-Saëns, de Chabrier et de Ropartz qui ont vivement intéressé un auditoire nombreux et très élégant.

La soirée avait d'ailleurs un autre attrait : le début à Bruxelles d'une jeune cantatrice américaine, femme d'un explorateur qui porte dans le monde scientifique un nom réputé, M^{me} J. Arctowska. Douée d'une fort jolie voix, l'artiste a conquis le public par sa grâce et son instinct musical. Si elle n'arrive pas encore à donner aux *lieder* de Beethoven le style qui seul assure l'expérience et l'étude, elle phrase avec goût et finesse les mélodies de Grieg et chante dans un sentiment juste les compositions de l'Ecole française d'aujourd'hui, dont seul un léger accent étranger altère encore l'interprétation.

Bissée, l'aimable artiste a chanté à ravir, en anglais, des chansons écossaises qui pourraient lui faire un répertoire original et neuf.

Le Quatuor Zimmer.

Le Quatuor Zimmer a clôturé, mercredi dernier, le cycle de ses quatre auditions. Par la finesse et l'homogénéité du son, par la sûreté du rythme et la justesse de l'accent, les Zimmer's — ainsi qu'on les nomme à Paris — se sont classés au premier rang des associations de musique de chambre. Il n'est guère, en France, de Quatuor qui égale le leur, et nul ne le surpasse. Aussi leur réputation grandissante s'étend-elle de plus en plus. On les demande de tous côtés et leurs tournées sont toujours des victoires.

Bien que très classique dans ses goûts, le Quatuor Zimmer étudie à fond et interprète avec une fidélité parfaite les œuvres les plus difficiles de la musique moderne. C'est ainsi qu'à sa séance de clôture, le joli Quatuor en *la* de Borodine, dont le *scherzo* est semé d'embûches, voisinait avec le Quintette de Mozart pour archets et clarinette, — la partie de celle-ci étant confiée à un instrumentiste de choix, M. Hasencier, professeur au Conservatoire de Liège.

Le programme s'ouvrait par le beau Trio de Vincent d'Indy, dans lequel l'Erard de M. Emile Bosquet, bien qu'accordé un peu bas, équilibra harmonieusement les sonorités de la clarinette de

M. Haseneier et celles, plus graves et plus soutenues, du violoncelle de M. Doehaerd.

Ce fut une belle et artistique soirée, qui valut aux interprètes de chaleureuses félicitations.

O. M.

MONNA VANNA

Au retour de son voyage triomphal en Autriche-Hongrie, en Roumanie, Pologne, Allemagne et Hollande, où le drame de Maeterlinck n'a pas été joué moins de soixante fois en soixante-trois jours, la troupe groupée par l'impresario Schürmann autour de M^{me} Georgette Leblanc a donné au Parc deux représentations de *Monna Vanna*, au départ d'une tournée vers la Suisse, l'Italie et le midi de la France. Le succès qui accueillit Georgette Leblanc à l'apparition du drame, voici un an, s'est renouvelé hier, plus unanime, plus chaleureux encore, en raison des progrès que la persévérante artiste, toujours à la recherche du mieux, a trouvé à réaliser dans sa belle interprétation, progrès dans la sûreté de la composition, progrès encore dans la beauté des gestes et des attitudes.

C'est également M. Schürmann, comme on sait, qui a obtenu de Maeterlinck la primeur de sa nouvelle pièce, *Joyzelle*, que M^{me} Leblanc et M. Darmont doivent jouer à Paris ce printemps, et qui sera mise en répétitions au lendemain de leur retour, — dans les premiers jours d'avril.

Il est question, pour l'arrière-saison, d'un exode de *Monna Vanna* vers l'Amérique, les Indes, la Chine et le Japon ! Le succès qu'ont obtenu chez nous les grâces étranges de Sada Yacco a induit l'esprit aventureux de M. Schürmann en le dessein inverse d'importer le premier en Extrême-Orient la notion du théâtre européen. C'est une idée séduisante, en effet, que celle de présenter là-bas, comme type de notre grâce féminine, la beauté bien occidentale de M^{me} Georgette Leblanc.

A. S.

POUR NOS MONUMENTS

La Commission royale des Monuments vient de publier et de nous faire parvenir la correspondance échangée entre elle et la *Société nationale pour la protection des sites et monuments en Belgique* au sujet des griefs formulés par celle-ci contre les travaux de restauration entrepris dans un certain nombre d'églises du pays.

Cette correspondance est fort intéressante. Nous la résumerons dans un prochain numéro afin de permettre à nos lecteurs de juger avec impartialité le débat.

Mais voici qu'une nouvelle protestation nous est adressée. Elle prend place parmi les documents qu'il importe de publier d'abord. La Commission des Monuments tiendra sans doute à y répondre.

L'Ancienne Eglise de Laeken.

Tout le monde a connu la vieille église de Laeken, dont la Vierge en personne, au dire d'une belle légende, donna le plan. La silhouette rustique de ce vénérable sanctuaire évoquait

exquisement le bon village d'autrefois, où les Bruxellois allaient prendre l'air lorsque l'Allée Verte était leur seule promenade.

Avez-vous gardé le souvenir des vicissitudes sans nombre par lesquelles cette suggestively églisette du XIII^e siècle a dû passer depuis l'inauguration, en 1870, du prétentieux édifice qui sert actuellement d'église paroissiale ? Il fut question, d'abord, de la conserver en entier. Mais l'Etat ne voulut pas intervenir dans les frais de la restauration et celle-ci ne se fit pas. En 1878, lorsque la nouvelle jurisprudence reconnut aux municipalités la propriété des anciens édifices du culte (ils appartenaient antérieurement aux fabriques d'église), la commune de Laeken dut revendiquer son bien. Il en résulta de nouvelles pertes de temps.

Après mille péripéties survint enfin, en 1894, un accord entre la commune et la fabrique d'église, en vertu duquel il fut décidé de ne conserver qu'une seule partie de la vieille église : le chœur, et de transformer celui-ci en chapelle funéraire. L'autorité fabri-cienne aura, à perpétuité, et l'accès et l'usage de la chapelle, à la condition de la meubler et de l'entretenir.

La tour, le transept et la sacristie ne purent être conservés, tellement ils avaient souffert, dans l'entre-temps, des outrages de nos hivers inclements et des négligences humaines. J'oubliais de dire qu'une première restauration de l'édifice, entreprise quelques années auparavant, n'eut que des résultats plutôt fâcheux, sauf pour le fisc et les gens de loi, auxquels elle procura l'aubaine d'un procès.

Le chœur seul de l'édifice a donc été maintenu et restauré. La restauration a été effectuée sous la direction d'un membre de la Commission des Monuments, sous le contrôle... de la même commission. Car — mon ami M. L. Abry l'a écrit ici même — dans cette docte compagnie le pouvoir dirigeant et le pouvoir exécutant sont une seule et même chose !

La restauration, commencée en 1895, n'est pas encore terminée : le pavement doit encore être placé.

Nous ne dirons rien de la restauration extérieure du chœur, bien qu'elle ne soit pas à l'abri de toute critique, mais en ce qui concerne l'intérieur, tous les artistes déploreront avec nous qu'on l'ait enduit de couleurs criardes, à la Saint-Luc, du haut en bas. Ce papillotage ridicule a été fait sous prétexte qu'on a découvert un jour quelques fragments de peintures murales à l'intérieur du monument. Or, de deux choses l'une : ou bien on a reproduit d'anciennes peintures n'offrant pas le moindre cachet artistique ; ou bien le décorateur n'a pas travaillé d'après les anciens spécimens, et dans ce cas, la Commission des Monuments n'aurait pas dû accepter son travail.

Rien n'a échappé au tatouage : les murailles, les voûtes, les arcs doubleaux, les clefs de voûtes, etc. Tout a été peint en couleurs variées : jaunes, rouges et bruns divers. Les cimaises simulent un papier à fleurons dorés, comme on en voit dans les salons bourgeois. Les jolies colonnettes adossées séparant les travées rappellent, par leur bariolage, les perches couvertes de bandes de rôles qu'on exhibe en temps de kermesse. — « C'est du *style mirilton* », fit le délégué de la commune, lors d'une inspection officielle.

L'ensemble est d'une banalité absolue.

Pour comble, vous verrez qu'on ornait l'édifice de meubles et de bondieuseries de mauvais goût, de meubles en néo-gothique, de saints pommadés et de chemins de la Croix du genre « chromo ».

La polychromie soi-disant décorative que nous venons de

décrire brièvement a coûté 3,700 francs, dont 1,000 francs à la charge de l'Etat et 2,700 francs à la charge de la commune. L'Etat protège cette profanation de nos temples : il en a pour son argent. Mais les Laekenois — j'en suis, malheureusement — se seraient passés volontiers de ce travail, imposé par la Commission des Monuments.

Et voulez-vous connaître l'opinion de ce collègue ? Il est d'avis que « la chapelle de Laeken constitue un exemple intéressant de décoration ancienne, faite avec soin ! » Il est tombé en pâmoison devant ces peinturlurages grotesques, au lieu de se rappeler que « nous commettons un véritable crime lorsque nous affublons les monuments du moyen-âge de nos mensonges », comme l'a dit sagement un archéologue français.

La peinture ne résistera pas, d'ailleurs : elle présente en maints endroits des traces de moisissure. On ne s'est pas préoccupé de choisir un revêtement résistant à l'humidité !

Laisserons-nous commettre indéfiniment de tels méfaits ?

Je visite fréquemment les églises villageoises ; j'ai pu me rendre compte, comme beaucoup d'autres, de l'étendue du mal. Il est urgent que M. le ministre des beaux-arts — s'il veut être à la hauteur de sa mission — ainsi que la Commission des monuments défendent nos magnificences monumentales contre les profanateurs de l'école néo-gothique : entrepreneurs de restaurations suant la formule, badigeonneurs et enlumineurs de tout acabit, marchands de meubles et de statues de mauvais goût, etc.

A. COSYN

LE MONUMENT ZOLA

M. Gabriel Mourey publie dans *Art et Décoration* (mars 1903) la note ci-après :

Pour toutes sortes de raisons artistiques et morales, la commande en revenait de droit à Alexandre Charpentier. Aucun des membres du comité n'y eût osé contredire : Charpentier avait, au lendemain même de la mort du grand romancier, offert spontanément et gratuitement son concours, Charpentier possédait la sympathie de l'écrivain qu'il s'agit de glorifier, Charpentier, par ses idées personnelles, par ses convictions, par l'ensemble de son œuvre, s'était acquis des titres incontestables à la confiance d'esprits éclairés comme ceux qui composent le comité du monument Zola ; chacun, en son for intérieur, s'avouait que ce serait commettre une injustice que de lui refuser l'honneur d'une telle tâche ; malgré cela, ce n'est ni Charpentier ni un sculpteur français qui signera le monument Zola. C'est à Constantin Meunier que l'on s'est adressé.

On comprendra que nous n'éprouvions aucun embarras à dire ici ce que nous pensons de ce choix. Nul, plus que nous, n'admire le très haut artiste qu'est Meunier et nous vouons à l'homme, pour le bel exemple de sa vie, une vénération. Mais Meunier, malgré son grand âge, est tout entier pris par la mise au point de son monument du Travail, et Meunier, qui avait refusé d'abord de se charger du monument Zola, n'a fini par y consentir qu'à la condition expresse qu'un collaborateur français lui serait adjoint.

La décision est digne de la noblesse de son caractère. Si larges, en effet, que soient ses idées — idées que nous nous hono-

rons de partager avec lui sur l'internationalisme en matière artistique, il a voulu réparer dans la mesure du possible l'incorrection et l'injustice commises par les membres du comité Zola. Il a pour Charpentier une affection à la fois fraternelle et paternelle, et ce collaborateur français ce sera certainement Charpentier. Meunier rendra ainsi à notre école de sculpture française l'hommage que les membres du comité Zola lui ont si délibérément refusé ; mais cela ne change rien aux choses, et nous ne cesserons de regretter l'injustice accomplie par ceux à qui incombe la mission de glorifier le défenseur de la Justice et du Droit humain.

LE THÉÂTRE A PARIS

Muguette, opéra comique de MM. E. MISSA, M. CARRÉ et G. HARTMANN, représenté pour la première fois au théâtre de l'Opéra Comique le 15 mars 1903.

« Soyons simples », aimons-nous volontiers à crier, et l'auteur de ces lignes tout le premier. « Ne forçons point notre talent », conseille le fabuliste, tandis que la sagesse des nations affirme que « l'excès en tout est un défaut ».

M. Missa n'a point forcé son talent ; il a été simple, excessivement simple... Il est vrai que la donnée le comportait amplement ; qu'on en juge.

Le premier acte nous apprend qu'il est, de par le monde, un bon colporteur, une petite marchande de fleurs, Muguette, jolie et naïve, enfin un jeune peintre, Lionel, qui, « las de Paris et des femmes fardées », a « de grandes idées » et vient à Anvers, patrie précisément de la blonde fleuriste, « en quête de vertu ». — Le deuxième, que Muguette et Lionel s'aiment, mais que Lionel est forcé de repartir, momentanément. — Le troisième nous montre Muguette inquiète de la trop longue absence du fiancé. Le bon colporteur arrive à point pour lui apprendre que Lionel est tombé malade. Alors Muguette s'en va, toute seule, rejoindre celui qu'elle aime ; elle marche deux jours sous la neige, finit par tomber épuisée, et mourrait si le bon colporteur n'arrivait, avec non moins d'à-propos que la précédente fois, pour la sauver et la conduire à Paris. — Au dernier acte, Lionel et Muguette s'épousent, sous les yeux attendris du bon colporteur et d'un non moins excellent modèle.

Cette historiette, MM. Michel Carré et Hartmann l'ont tirée, à eux deux, d'une nouvelle d'Ouida, intitulée *Deux petits subots*, si je ne me trompe. Je me demande pourquoi un tel déploiement de forces contre une pauvre petite anecdote, à moins que ce n'ait été pour l'étirer au lit de Procuste des quatre actes et cinq tableaux dont elle se compose ici.

Au fond, elle est jolie, pleine de grâce touchante et simple, cette histoire de la petite fiancée qui s'en va, à travers la nuit de bise et les forêts glaciales, retrouver son bien-aimé ; mais peut-être eût-il été préférable de nous la présenter de façon un peu moins naïve. C'est la musique surtout qui est étonnante : inخورablement, qu'il s'agisse de dépeindre le marché animé de cent allées et venues, la tempête, ou l'angoisse de la petite Muguette accablée de fatigue, l'orchestre chante, volontiers sur la tonique et la dominante assez pareil à cet oiseau du *Livre de la jungle*, lequel ne savait opposer aux événements que ses mélodies imper-

Vraiment, on se prend à souhaiter qu'un peu des habiletés d'un M. Massenet jointes à celles d'un M. Sardou fût venu ici à la rescousse. La seule chose à quoi on se puisse intéresser dans *Muguette*, ce sont les accessoires : le carillon si amusant du premier acte, le vrai chien (une brave bête) qui traîne la carriole de la petite fleuriste, le grand bœuf (il doit être vrai aussi) qui pend à la devanture d'un boucher. Pourtant je ferai une critique : les poissons que l'on vend au second plan n'ont point la souplesse convenable. On dirait qu'ils sont gelés.

Je m'avoue, malgré tout, qu'il sied mal de se montrer grincheux en présence d'une pièce si aimable et surtout si manifestement dénuée de toute prétention. Mais que diable M. Missa allait-il faire dans cette galère ? A moins qu'il n'ait ambitionné de détrôner Ambroise Thomas.

Muguette eût été une opérette tout à fait charmante, et aurait tranché de la façon la plus agréable du monde sur le répertoire fadasse des théâtres *ad hoc*. A l'Opéra-Comique, la même pièce semble dépaylée, comme la petite Muguette dans le grand Paris. Et si l'œuvrette de M. Missa a l'avantage d'offrir aux familles un spectacle sans danger et bien réconfortant après tant d'immoralités, elle a par contre l'inconvénient de tenir de la place, d'accaparer une scène, un orchestre, des chanteurs qui certes eussent été mieux employés à faire connaître une œuvre un peu moins inutile.

Les interprètes furent bon en général, mais comment eussent-ils été mauvais dans le cas présent ? Une mention spéciale à M. Fugère (le vieux colporteur), amusant et vrai.

M.-D. CALVOCRESSI

NÉCROLOGIE

Albert Cahen.

Un compositeur français de mérite, M. Albert Cahen, vient de mourir à quarante-cinq ans. Élève de César Franck, qui le tenait en grande estime, il s'était, dit M. Paul Dukas dans la *Chronique des Arts*, adonné à la composition musicale avec toute l'ardeur d'une conviction généreuse et chacune de ses œuvres attestait l'élévation de son idéal. Son œuvre principale, *La Femme de Claude*, naguère représentée à l'Opéra-Comique, le montrait curieux de nouveautés et enclin aux hardiesses quand elles ne contrariaient ni la raison ni le goût musical. Elle fut assez bien accueillie pour l'engager à se remettre au travail et à donner au théâtre un nouvel ouvrage qui reste malheureusement inachevé. Précédemment, Albert Cahen avait fait jouer un opéra en un acte, *Endymion*, et avait produit, en dehors du théâtre, un certain nombre d'ouvrages symphoniques et de mélodies qui lui valurent, indépendamment de la considération dont il jouissait comme homme, l'estime et la sympathie des connaisseurs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Amour sacré*, par F. VIELLÉ-GRIFFIN. Paris, Édition de l'Occident.

ROMAN. — *Le Petit Ami*, par PAUL LÉAUTAUD. Paris, *Mercur de France*. — *Petit-Cœur*, par JEAN VIOLLIS. Paris, *Mercur de*

France. — *Le Mariage de Minuit*, roman contemporain, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercur de France*. — *Le Tocsin*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, P. Ollendorff. — *Anthologie des Écrivains belges de langue française*. CAMILLE LEMONNIER. Ed. de l'Association des Écrivains belges. Bruxelles, Dechenne et C^e. — *Claudine s'en va*, par WILLY. Paris, Ollendorff. — *Dissonances*, roman musical, par JEAN D'UDINE, Paris, Ed. du *Courrier musical*.

CRITIQUE. — *Edouard Manet und sein Kreis*, von JUL. MEIRE-GRAEFE. Neuf reproductions. (Collection de monographies illustrées : *Die Kunst*, publiée par Richard Muther.) Berlin, Julius Bard. — *La Fontaine fabuliste*, conférence par CH. SENTROUL. Bruges, G. De Haene-Bossuyt.

Musique.

Jeux d'eau, pour piano, par M. MAURICE RAVEL. Paris, E. Demets. — *L'Œuil de Pâques*, poème d'ÉMILE VERHAEREN, musique de DÉODAT DE SÉVÉRAC. Paris, Demets. — *Le Chevrier*, poème de PAUL REY, musique de DÉODAT DE SÉVÉRAC. Paris, E. Demets. — Huit poésies de FRANCIS JAMMES, musique de RAYMOND BONHEUR. Ornaments d'EUGÈNE CARRIÈRE. Paris, E. Demets. Tirage spécial : cinq exemplaires sur hollandaise, cent sur vélin numérotés.

La Semaine Artistique

Du 22 au 28 mars.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE Exposition A. MATTON, H. STACQUET et V. UYTTERSCHAUT.

GALERIE ROYALE 10-6 h. Exposition ADOLPHE KELLER et JOSEPH MIDDELEER. (Rue Royale, 198.)

ATELIER CH. SAMUEL. 10-5 h. Exposition. Rue Washington, 36.

L'ART SUR CUIR. (A. HAGENS.) Exposition du 21 au 25 mars. Rue Traversière, 57.

Dimanche 22. — 3 h. 1/2. Conférence par M. EUGÈNE HERDIES : *L'Artiste et la Vie*. Déclamation. (École de musique d'Ixelles.)

Mardi 24. — 2 h. 1/2. Conférence par M. OCTAVE MAUS : *L'Humour en musique*. Exemples interprétés par M^{me} EVA SIMONI, M^{lle} J. WEYRICH, MM. STÉPHANE AUSTIN et ÉMILE BOSQUET. (Salon de la *Libre Esthétique*.) — 4 h. 1/2. *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. E. ENGEL. (Salle Kevers.) — 8 h. *Andromaque*, M^{me} SEGOND-WEBER, M. ALBERT LAMBERT fils. (Théâtre du Parc) — 8 h. 1/2. Conférence par M. A.-J. WAUTERS : *H. Van der Goes*. Projections. (Maison du Peuple) — 8 h. 1/2. Conférence par M. M. PHILIPPSON : *En Birmanie*. Projections. (Cercle artistique.)

Jeudi 26. — 2 h. 1/2. Quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique*. M^{lle} J. WEYRICH, M. STÉPHANE AUSTIN, MM. TH. YSAÏE, J. JONGEN, E. CHAUMONT, L. VAN HOUT et J. JACOB. (Musée moderne.) — 2 h. 1/2. Conférence par M^{lle} A. DE ROTHMALER : *La Fontaine*. Représentation de la *Coupe enchantée*. (Théâtre du Parc.)

Vendredi 27. — 8 h. 1/2. Conférence par M. BOURGAULT-DUCOURDRAY. M^{lles} DE SAINT-ANDRÉ, SANDRINI, MAINIER, BEAUVAIS et COUAT. (Cercle artistique.)

Samedi 28. — 8 h. 1/2. Troisième séance de violon et orchestre par M. CÉSAR THOMSON. (Conservatoire.) — 8 h. 1/2. Concert M^{me} DRATZ et M. G. LIÉGEOIS. (Salle Erard)

PETITE CHRONIQUE

M. Octave Maus clôturera mardi prochain, à 2 h. 1/2, la série des conférences de la *Libre Esthétique* par une causerie sur *L'Humour en musique*. Ses exemples, tirés d'œuvres anciennes et modernes, seront interprétés par M^{me} Eva Simoni, M^{lle} J. Weyrich, MM. Stéphane Austin et Emile Bosquet.

La quatrième et dernière audition de musique nouvelle aura lieu jeudi prochain, 26 mars, à la même heure. Elle sera consacrée à quelques auteurs belges (César Franck, G. Lekeu, Th. Ysaye et J. Jongen) et donnée avec le concours de M^{me} A. Béon, de M^{lle} J. Weyrich, de MM. S. Austin, Th. Ysaye, J. Jongen, E. Chaumont, L. Van Hout et J. Jacob.

Une vente d'œuvres de Felicien Rops a eu lieu la semaine dernière à Bruxelles, à la Salle des ventes artistiques, sous la direction de M. Charles Vos.

Parmi les belles œuvres, *Impudence* et la *Dame au carcel*, entièrement rehaussées en couleurs, ont été adjudgées la première 220 et la seconde 200 francs.

Citons encore : *L'Incantation*, 125 francs; *Ma Colonelle*, 44; *Pallas*, 48; *La Muse*, 44; *Poisson rare*, 55; *La Grève*, 65; *Documents sur l'impuissance d'aimer*, 85; *Cythères parisiennes*, planche d'ensemble, 65; *L'Organiste du diable*, 65; *Le Massage*, 55; *Volupté* (premier état), 65; *Idem* (deuxième état), 60; *Œuvres inutiles et nuisibles*, 60; *Le Vieux Docteur*, 44; *Lettre à une inconnue*, 65.

Une peinture à l'huile (buste de femme) a atteint 800 francs.

On annonce que le Musée d'Anvers s'est enrichi de deux paysages de feu M^{lle} Euphrosine Beernaert. L'un est gracieusement offert par M. Beernaert, ministre d'Etat. L'autre a été acheté pour 3,000 francs. Il y a eu évidemment assaut de politesses. M. Beernaert a-t-il fait don d'un tableau de sa sœur parce que le Musée en avait acheté un autre, ou celui-ci n'a-t-il pas voulu accepter le présent du ministre sans avoir sa « revanche » ?

Le résultat est d'ailleurs le même : deux tableaux casés.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Première liste d'acquisitions :

HENRI MARTIN : *Le Causse*. — MAURICE DENIS : *Bénédiction d'un Yacht*. — *Course au canard à Perros-Guirec*. — W. DEGOUVE DE NUNQUES : *Environs de Palma*. — J. DE BRUYCKER : *Salle d'attente le vendredi*. — MAXIME DETHOMAS : *Jeune Femme blonde*. — *L'Homme de loi*. — *Géronte*. — ALBERT BAFETSOEN : *Kromboomstoot I* (deux ex.). — *Kromboomstoot II*. — *Ter Neuzen, soir*. — *La Rue à Bruges*. — F. BEAUCK : *Le Crêpuscule*. — *L'Homme dans le silence*. — CH. DUFRESNE. *Les Trois Ages*. — *Tête de Bretonne*. — *Tête de vieille Arlésienne*. — *Renée et Camille*. — *Vieux Breton* (bas-reliefs). — DIRK NYLAND : *L'Arbre*. — G. DEVREESE : *Portrait de jeune fille* (médaille). — M^{me} G. MAIR : *Porcelaine décorée*.

LES PRIMITIFS ITALIENS. — Notre collaborateur Jules Destrée continue ses études sur les peintres italiens du XV^e siècle. Nos lecteurs ont pu trouver dans *L'Art moderne* les notes qui constituent les deux volumes *Sur quelques peintres de Toscane*, *Sur quelques peintres d'Ombrie*. Ces deux ouvrages sont déjà épuisés et recherchés, à cause de leur remarquable illustration. Une nouvelle série : *Sur quelques peintres de Sienne*, n'eût trouvé place, à cause de la longueur des études, que difficilement dans nos colonnes. Ceux qui s'y intéressent la trouveront dans la revue *Durendal*.

Nous apprenons avec plaisir que M. Vincent d'Indy vient d'être nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Le prochain cours d'Histoire du chant que donneront M^{me} Bathori et M. Engel à la Salle Kevers — mardi prochain, à 4 h. 1/2 — sera consacré à César Franck. C'est dire tout l'intérêt de cette séance, la quatorzième d'une série qui aura embrassé tous les grands classiques, les maîtres romantiques et les principaux d'entre les compositeurs modernes français et belges.

L'art parfait des interprètes fait toutes les semaines de ces leçons une matinée artistique d'un réel attrait et d'un précieux enseignement.

M^{me} M. Dratz donnera samedi prochain, à 8 h. 1/2, une séance de piano à la salle Erard, avec le concours de M. Liégeois, violoncelliste.

Jeudi 2 avril prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, troisième et dernière séance de musique de chambre organisée par M^{me} Marie Everaers, MM. Enderlé, Pennequin et A. Wolff, avec le concours de M. H. Seguin.

La *Mutualité artistique* donnera le 6 avril prochain, au théâtre de la Monnaie, sa représentation annuelle au profit de la Caisse de retraite de ses membres. MM. Kufferath et Guidé ont voulu donner à cette œuvre de solidarité artistique un témoignage éclatant de leur sympathie. La représentation du 6 avril sera l'un des grands événements de la saison musicale ; pour la première fois, M^{me} Félicia Litvinne interprétera le rôle de Brunnhilde dans *Stegfried*.

Déjà les demandes de places affluent ; on est prié de s'adresser à la Coopérative artistique, rue du Midi, 17, où un plan de la salle est déposé.

Le Conseil de la *Mutualité artistique* adresse un pressant appel à tous les artistes et à tous ceux qui, dès les premiers jours, se sont intéressés à l'œuvre généreuse qu'il poursuit avec un succès toujours croissant.

Après la série de représentations triomphales de *Résurrection* et du *Joug*, le théâtre Molière nous donne une nouvelle pièce de M. L. Gandillot, *Le Devoir conjugal*. Cette comédie a obtenu au Vaudeville de Paris un grand succès. Elle est interprétée avec beaucoup de talent par M. Paul Plan et M^{lle} Ninove.

Les troisième et quatrième concerts populaires fondés à Liège par MM. Delsemme et Debeve sont fixés aux samedis 4 et 18 avril. Le premier aura lieu avec le concours de M^{me} Litvinne. Le second, dirigé par M. Eugène Ysaye, avec celui de M. R. Pugno.

Le troisième Salon international du Cercle d'art photographique *L'Effort* aura lieu à la Grande-Harmonie du 20 juin au 5 juillet. Seules les œuvres présentant un caractère artistique y seront admises.

Adresser les demandes d'admission au comité, 39, rue des Ursulines, avant le 15 mai prochain. Les envois devront parvenir franco à la Compagnie maritime, 1, quai du Commerce, à Bruxelles, au plus tard le 6 juin (délai de rigueur). Une commission de 15 p. c. sera perçue sur les ventes.

Un banquet s'organise à Paris sous le patronage d'un comité composé de MM. Paul Adam, Octave Mirbeau, E. Carrière, Catulle Mendès, Abel Hermant, F. de Nion, J.-H. Rosny, Paul et Victor Marguerite, T. Ollendorf, L. Ganderax, etc. en l'honneur de M. Camille Lemonnier et dans le but d'ajouter à la grandiose manifestation dont il vient d'être l'objet en Belgique l'hommage du Paris des lettres et des arts envers le puissant écrivain. La date de cette fête n'est pas encore arrêtée.

Les tableaux de Cézanne ont, à la vente Zola, atteint les prix ci-après : *L'Enlèvement*, 4,200 francs; *Le Coquillage*, 3,000; *Coin d'atelier*, 2,050; *Une lecture chez Zola*, 1,050; *L'Espagne*, 1,050.

Il est intéressant de constater que Cézanne est l'un des peintres qui amena le plus la critique de ces dernières années. Ses tableaux entendirent — selon une expression célèbre — plus de sottises encore que n'en peuvent recueillir aujourd'hui, à la *Libre Esthétique*, les toiles harmonieuses et claires de M. Maurice Denis.

Le peintre Eugène Carrière vient de terminer pour la maison de Victor Hugo un portrait de *Fantine abandonnée*. C'est, dit un de nos confrères parisiens, une forme humaine émergeant du fond nettre de la toile, unie, identifiée avec cette grisaille où elle se noie en contours indéfinis, naissant de cette étendue triste, tellement que la douleur de Fantine semble la douleur plus grande et condensée de l'atmosphère qui l'enveloppe. C'est à peine si l'on distingue le ton roux de la chevelure; les vêtements noirs creusent des ombres; il n'y a de clair que le visage et les mains; encore cette clarté n'est elle que de la pâleur. La douceur de deux grands yeux profonds comme des trous, la bonté d'une lèvre qui se plisse au toucher du doigt disent la tristesse résignée

des séparations fatales, car le front obstiné raconte les luttes de la femme qui a disputé sa vie au malheur et n'a accepté que l'inévitable.

Carrière s'y affirme comme l'impressionniste qu'il a toujours été; sculpteur plus que peintre, poète plus que sculpteur, homme avant tout, ayant souffert la passion de Fantine avant de l'arracher à ce lambeau de vie douloureuse où elle s'exprime.

Tableaux « fondants » :

Il paraît qu'on a renoncé à installer les tableaux de la collection Tomy Thierry dans les salles du dernier étage du Louvre — salles primitivement désignées à cet effet — parce que la chaleur y est si forte en été que les peintures y fondent.

C'est ainsi, notamment, que dans les *Massacres de Chio*, de Delacroix, on s'est aperçu avec stupeur que les couleurs glissaient lentement sur la toile...

Il fallut, affirma à un de nos confrères un conservateur du Musée, retourner les *Massacres de Chio* la tête en bas pour réparer le mal : la peinture reprit sa place sur son fond glissant de bitume, et l'on s'empressa de transporter à l'étage inférieur tes tableaux exposés là-haut, et qui menaçaient de descendre tout seuls!...

La peinture qui marche. On n'avait pas encore trouvé celle-là!

Une vente importante d'estampes, de gravures sur cuivre et sur bois de maîtres du xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, de gravures en couleurs et autres du xviii^e siècle, de dessins de maîtres anciens aura lieu du 26 au 28 mars à Munich, sous la direction de M. Hugo Helbing, Liebigstrasse, 21, qui enverra gratuitement le catalogue aux amateurs qui lui en feront la demande.

Le Musée des arts décoratifs de Leipzig vient d'inaugurer une intéressante exposition de la *Plante décorative*, exposition dont le succès a été très vif.

On a réuni en plusieurs groupes des collections choisies d'études de la plante d'après nature et de la plante stylisée. Grâce au concours des principaux artistes allemands qui s'occupent d'art appliqué à l'industrie, cette revue raisonnée de la plante, étudiée comme motif de décoration moderne, montre bien les tendances diverses de style et de goût qui préoccupent les artistes allemands contemporains. Le vaste ensemble de toutes ces recherches décoratives et artistiques donne en même temps un excellent tableau des idées nouvelles qui tendent à bouleverser certains programmes de l'enseignement d'art officiel.

L'exposition durera jusqu'au mois d'avril. Le catalogue sera envoyé gratuitement à quiconque en fera la demande.

Un festival Beethoven aura lieu à Londres, en mai prochain, sous la direction de Félix Weingartner. Il embrassera, du 16 au 25 mai, groupés en six concerts, les principales compositions orchestrales, ouvertures, concertos, morceaux de musique de chambre du maître, et notamment les neuf symphonies.

Dans les cercles artistiques de Madrid on commente, dit l'*Européen*, une rumeur qui paraît être de tous points vraie et d'après laquelle un magnifique tableau du célèbre peintre Goya, le portrait du chanoine Llorente, l'auteur de l'*Histoire de l'inquisition*, aurait été acheté par un étranger au prix de 50,000 francs. Ce portrait est, dit-on, un véritable chef-d'œuvre du maître espagnol et ce qu'il y a de triste et prouve l'indifférence extraordinaire de l'administration des beaux-arts, c'est que la toile en question avait été offerte à l'Etat espagnol pour le prix bien plus modeste de 5,000 francs.

Une jolie phrase d'un confrère de province :

Le ténor entendu dimanche à Tournai se joue de l'ut de poitrine comme on jouerait au bilboquet. Il n'en donne pas un, mais des quantités, *tous ceux de la partition!*

Le notaire Alex. Vergote, à Bruxelles

VENDRA PUBLIQUEMENT

3, rue du Gentilhomme, à Bruxelles

les 3 et 4 avril, à 2 heures

LES TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

NOMBREUSES AQUARELLES ET DESSINS

de J.-B. MADOU et autres artistes,

COLLECTION DE MINIATURES ANCIENNES ET DIVERSES ANTIQUITÉS

dépendant de la succession de feu M. HENRI DELMOLLE.

Expert : M. J. FIÉVEZ.

Exposition le 2 avril, de 10 à 5 heures.

Catalogue en l'étude du notaire Vergote et chez M. Fiévez.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DEPOSITAIRE EN BELGIQUE

53, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise),
L. DREYER DES GACHONS, éditeur

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DE MADAME

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Rachilde, Princesse des ténèbres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions. MM. H. Stacquet et V. Uytterschaut (O. M.). — Musique. Quatrième Concert de la « Libre Esthétique ». — Théâtre belge. — « L'Étranger » à l'Opéra. — Chronique judiciaire des Arts. — Le Droit de siffler au théâtre. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

RACHILDE

PRINCESSE DES TÉNÈBRES

De tous les écrivains de l'étrange, Rachilde est certainement un des plus puissants, des plus subtils et des plus artistes. L'étrange exerce la séduction du facile, parce qu'au premier abord il semble qu'on obtient le plus grand effet avec le moindre effort. Ainsi une foule de gens qui ont un certain sens du dialogue s'imaginent que le théâtre est leur voie et ils s'y engagent parce que la scène les soulage d'un grand travail. L'acteur va tirer de leur drame tout le pathétique possible. Il suffit

d'en avoir mis un peu dans le manuscrit pour que le mime bouleverse le parterre. Ainsi le choix d'un sujet étrange, sur un lecteur de bonne composition, agit suffisamment pour dispenser du reste

Mais cette illusion est grossière. Une étude des moyens de chacun de ces genres le démontre. Il faut que le bon drame émeuve à la lecture, comme l'étrange doit être autre chose que le bizarre. Surtout à une époque de contrôle perpétuel, de délicatesse et d'exigences, rien ne passe sans preuves. L'étrange ne peut pas être accepté pour lui-même ni pour ses effets mélodramatiques extérieurs de terreur et de singularité. Il faut qu'il justifie d'autre chose, qu'au lieu d'étonner et de stupéfier, il suggère. Edgar Poë fut le plus grand maître : il a eu une lignée.

*
**

Pour produire la sensation de l'étrange, la plupart emploient un moyen très simple, primitif, presque barbare. Ils accumulent et combinent les éléments ordinaires de la vie en intervertissant ou en faussant les lois de leurs rapports normaux. C'est le procédé de l'arabesque. On en comprend la facilité et même l'insignifiance si l'on songe à combien de combinaisons se présentent les événements dans le domaine du concevable, tandis que dans celui du logique et du réel ils n'en peuvent réaliser qu'un très petit nombre. C'est la phrase de Molière : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Il y a, mathématiquement, plus de trois millions et demi de manières d'en ordonner les

mots ; trois ou quatre sont acceptables. Une seule est complètement logique. Le reste est l'arabesque, le fantaisiste, l'absurde. Le petit nombre des combinaisons possible, c'est le bon goût qui le règle, car dans ces régions de la confusion il faut encore un ordre et une tenue relative. Ceux dont le goût maîtrise l'élan sont les maîtres : Hoffmann, Banville, Sterne. Les autres n'existent pas : ils se tiennent sur les confins de l'imbroglio et de la folie. C'est la littérature désossée et insaisissable d'Eugène Chavette. Il y a pire.

Mais l'art suprême n'est pas de rechercher l'effet de l'étrange par des combinaisons plus ou moins habiles. C'est de le trouver sans procédé, du fait unique d'une vision spéciale. Seuls, les intuitifs de génie atteignent cette hauteur. Ils savent saisir les fragments de la vie banale et les percer d'un tel regard que les secrets contenus par leur opacité éclatent de lumière aveuglante et indéniable.

La confusion de la critique, l'injustice immanente du public, et surtout cet esprit de hâte et d'approximation qui ne sait établir nulle hiérarchie nulle nuance, sont autant de causes qui font que l'on considère Rachilde avec une bienveillance banale et indifférente, pêle-mêle avec une foule d'écrivains de mérites divers, dans le genre « bizarre ». C'est une étiquette. C'est commode. Cela n'engage personne ni à lire une œuvre passée, ni à se rendre compte d'une évolution en lisant l'œuvre nouvelle. En prononçant le nom de Rachilde, on pense à un écrivain abstrait, idéal et illusoire qui unirait l'imagination de Poe à la perversité de Lorrain et au sadisme de Mendès. Cette méthode, d'une intolérable fréquence, est à l'inverse de l'esprit méthodique. Elle table sur la connaissance de quelques points de repère vagues et aussi mal établis. Elle n'apprend rien, ne situe rien : elle ne fait qu'augmenter le bagage des notions mortes.

Rachilde mérite mieux qu'une place à part. Il faut remonter jusqu'à Edgar Poe pour lui retrouver une filiation.

Elle voit dans la vie la plus quotidienne tout ce que celle-ci contient de mystérieux, de sournois et de sombre. Tandis que les écrivains dits étranges vont chercher des sujets particularisés, en appelant à leur secours le prestige tout extérieur des héros, ou des temps passés, ou des milieux rares, Rachilde tout au contraire se plaît le plus souvent à faire évoluer les êtres les plus ordinaires, les plus effacés, les plus ternes : paysans, mondains, jeunes filles, provinciaux, au milieu d'une intrigue qu'un échetier trouverait pauvre : un mariage projeté (1), un double amour (2), un spleen de petite ville (3).

(1) Comme dans une partie de la *Jongleuse*.

(2) Comme dans la *Sanglante Ironie*.

(3) Comme dans la *Princesse des ténèbres*.

Le récit commence alors. Et du fait que sont prononcées les premières paroles, avant que soit tourné le premier feuillet, une suggestion s'établit, qui transfigure tout, déracine l'esprit de ses associations d'idées habituelles et le réforme selon une optique toute nouvelle.

C'est la magie des très grands écrivains, magie réelle aux incantations de laquelle devant le lecteur une sorte d'estrade s'élève, soulevant les personnages tout à l'heure de plain-pied, fraternels et nous tendant la main et qui, maintenant, exhaussés et le masque tragique, nous domment.

Si l'on veut comprendre la cause de cette magie, on s'aperçoit qu'elle n'est pas produite par le style. Ce n'est pas ce recul profond où s'enfoncent, dès leur première parole, les personnages de Mallarmé :

« Tu vis, ou vois-je ici l'ombre d'une princesse ? »

Il est indéniable que le raffinement de l'écriture de Rachilde contribue à cette impression, mais il y a une autre cause.

Le drame humain, lorsqu'elle le regarde, est dissocié. Comme un corps complexe sous l'action de certains réactifs à l'instant se décompose, les éléments matériels de ce drame tombent en bas, dans l'invisible et le négligeable et, leur opacité disparue, ne laissent plus la place qu'à la transparente clarté du réel absolu que leur présence entretenait invisible. C'est une chimie, si l'on veut, mais comme on n'en a pas encore trouvé les lois, il faut bien provisoirement la tenir pour une magie et reconnaître de la génialité à l'intuition qui en devine parfois les secrets.

Il ne reste dans les romans de Rachilde que la trame idéale d'un sujet, que, pour ainsi dire, son impalpable vérité. Le détail matériel n'existe que pour signifier, suggérer, colorer ce tréfonds mystérieux. Aussi les images, considérées sous leur aspect premier, et sans tenir compte de leurs liens secrets avec l'idée qu'elles évoquent, paraissent-elles une série de visions fantomatiques, bizarres, d'une logique vague, et si à cette impression s'ajoute celle, indiscutable, d'une perversité luxurieuse et féroce, l'on s'explique assez facilement que Rachilde ne représente, à la majorité du public, qu'un écrivain étrange, sans plus.

Le drame humain offre un détail innombrable. Le vrai but du réalisme serait peut-être de tout dire, mais qui pourrait imaginer le résultat brut d'un tel effort ? Il faut le choix, l'élimination, l'ordre. Ceux qui choisissent n'importe quoi ne sont pas des artistes, ceux qui savent choisir demeurent.

Mais l'influence qui préside à ce choix est variable ; elle constitue le tempérament de l'écrivain. Chez

(4) Il y a, dans ses livres, des pages entières où les images et le style sont si raffinés sur eux-mêmes, si nourris de leur propre substance qu'on ne se souvient plus de la réalité qui leur a donné naissance. Jeu de chimères se développant dans l'impondérable.

Rachilde, il semble bien qu'elle soit d'une qualité unique, car les détails de cette œuvre sont agencés suivant une logique qui ne ressemble en rien à celle qui coordonne les éléments des autres œuvres.

Il se passe en littérature le phénomène si fréquent dans nos cerveaux lorsque nous ne réagissons plus contre le courant fatal des images. Une donnée matérielle quelconque nous est proposée : paysage, figure, objet familier. Se séparant alors d'avec les réalités environnantes, elle tend à occuper toute la vision, à en exclure tout autre apport, à devenir obsession. Alors, pour peu que nous ne résistions point, cette première impression s'augmente de souvenirs et de prévisions et devient la dominante d'un accord momentané de l'existence. Celui dont la sensibilité est la plus obtuse a vécu souvent ces vies dans la vie qui sont des oasis dans le dur désert des impressions coordonnées et logiques, comme les territoires contestés de la raison au delà desquels commencent les dévallements infinis de la folie.

Mais, tandis que dans nos cerveaux cette opération est confuse, multiple, altérée par l'incessante adjonction des éléments du dehors, qui brisent l'obsession et dispersent la coulée de l'image, en littérature elle ne peut être viable que si elle se continue pure, compacte, cohérente. Les romans de Rachilde sont des modèles en ce sens : rien, nul détail plaisant, nulle concession au goût du jour ne vient détruire cette belle harmonie. Ce sont des livres, selon l'expression d'Andre Gide, qui sont nés pleins, clos et lisses comme un œuf.

C'est que Rachilde, visiblement, n'écrit que rejetée hors d'elle-même par une nécessité intérieure dont la force lentement s'accumule en elle jusqu'à ne plus pouvoir demeurer contrainte. Alors cette force, dont l'expansion est faite de mille images analogues, ne s'exprime pas autrement que par ces images. Nulle cristallisation étrangère ne saurait se dessiner autour de ce subtil aimant qui se trouve ainsi, de par une propriété obscure, inconsciente et fatale, former une arborisation qu'aucun travail n'aurait si bien réalisée.

Ce qui empêchait tel détail de l'univers d'acquiescer sa vraie signification symbolique, c'était l'inextricable réseau que forment sur lui les autres détails voisins. Ainsi violemment exhaussé, il se dégage pur, immense, magique. Il devient vrai. Il peut inspirer une œuvre.

Tous les livres de Rachilde ne sont pas des constructions aussi surhumaines. Les premiers sont loin d'atteindre la grande perfection ; je dirai même qu'ils liquident l'imperfection, qu'ils déblaient un terrain encombré de trop de sadisme. Il arrive même que, parmi les plus récents, quelques-uns sont d'une matière moins solidement cohérente. On peut être sûr qu'alors l'instinct n'a pas parlé seul, qu'il a écouté la voix perfide et tentatrice de la littérature. Car ce fond d'or, qui

sauve le strass de l'obscurité, dans un vrai diamant semble une paille.

Rachilde est tout entière elle-même lorsqu'elle est possédée par une unique obsession. Alors elle n'écrit pas un mot qui ne s'y rapporte, pas un alinéa qui ne la suggère. Les images, d'une force et d'une grandeur terrible, clamant une même incantation, dessinent, en dansant une ronde éperdue, un cercle fermé, sans évasion, sans issue vers le monde différent. Et ce sont ces admirables livres de l'*Animal*, de la *Tour d'amour* et de la *Sanglante Ironie*, qu'aucune patience de mosaïste n'aurait assemblés ni cimentés.

Je crois qu'il est inutile de faire remarquer que dresser debout de telles œuvres n'offre aucun rapport avec le travail et les procédés de la composition. C'est une fonction de la nature bien plus qu'une fabrication de l'intelligence. Ce qui assure le mécanisme de cette fonction, c'est une puissante, une très rare faculté de concevoir les réalités sensibles dans ce qu'elles offrent de plus immédiatement et de plus profondément attingible à nos organes et à notre conception. Tout se passe donc, travail, élaboration et résultat, sur ce plan particulier auquel on n'a pas donné d'autre nom que l'Instinct — ou l'Inconscient, — mais qui n'est pas plus à confondre avec l'Intelligence qu'avec l'Inconscience et qui leur est à toutes deux supérieur, puisqu'il en résout les contradictions dans une même unité. Rachilde est éminemment un écrivain sensitif.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(*La fin prochainement.*)

EXPOSITIONS

MM. H. Stacquet et V. Uytterschant

On connaît de longue date le talent délicat, prime-sautier et séduisant de MM. V. Uytterschant et H. Stacquet, qui ont été les initiateurs de la plupart de nos virtuoses de la martree et de la goutte d'eau colorée. Demeurés tous deux sur la brèche, aussi jeunes, actifs, laborieux et féconds que jadis, ils viennent d'exposer fraternellement, côte à côte, une soixantaine d'œuvres et d'œuvres qui ont été le sourire et la joie de la saison picturale du Cercle artistique.

Mais tandis que le premier reste fidèle à ses motifs de prédilection — chemins brabançons, bords d'étangs, vergers en fleurs, lisières de forêts empourprées par l'automne — et à la technique de l'aquarelle prestement lavée, dans laquelle il excelle, le second s'embarque bravement à la conquête de terres vierges, et pour les asservir il varie constamment ses moyens d'action. Tantôt il emploie la gouache épaisse étendue sur d'épais carton ; tantôt il crayonne une rapide impression rehaussée de couleurs mates ou de pastel ; le voici enthousiaste des bâtons Raffaelli, dont il tire un judicieux parti et des effets variés...

De même, son esprit fureteur diversifie constamment le choix des

sites. On l'a connu paysagiste, mariniste. Son exposition d'hier le classe parmi les meilleurs peintres de villes et d'intérieurs. Ses coins de Bruxelles sous la neige, ses évocations de Marken, d'Edam, de Hoorn, de Flandre et de Campine ont un charme particulier, une jolie couleur harmonieuse, avec un sentiment pénétrant et poétique. Il est remarquable — et louable — de voir un artiste classé et réputé renouveler ainsi, avec tant de souplesse et de conscience artistique, sa personnalité.

Quelques sculptures, de mérite inégal, parmi lesquelles un buste monumental de Peter Benoît et les portraits de Maurice des Ombiaux et du contrebassiste Eeckhoutte, par M. A. Matton, complètent cette intéressante exposition.

O. M.

MUSIQUE

Quatrième concert de la « Libre Esthétique ».

Les musiciens belges n'avaient point jadis — tant s'en faut — l'heur d'attirer et de séduire le public, et le fait de composer exclusivement de leurs œuvres un programme de concert pouvait passer pour audacieux, sinon pour téméraire. La dernière audition de la *Libre Esthétique*, à laquelle assistait un auditoire nombreux et sympathique, a prouvé qu'on peut trouver en Belgique les éléments d'un concert varié et intéressant. Consacrée exclusivement aux compositeurs wallons, la séance a rencontré l'accueil le plus favorable. De nombreux rappels ont récompensé auteurs et interprètes.

La pièce capitale du programme, un quatuor pour piano et cordes de M. Joseph Jongen, révèle un tempérament parfaitement équilibré en même temps qu'un musicien consommé. Déjà une symphonie, exécutée aux Concerts Ysaye, avait attiré l'attention sur ce jeune compositeur, que son voyage réglementaire de Prix de Rome éloigna pendant quatre ans de Belgique. Le quatuor est de tous points remarquable. Clarté d'exposition, distinction des idées, habileté à mettre celles-ci en œuvre, variété de rythmes, choix judicieux d'harmonies, tout concourt à donner à la composition une précieuse valeur d'art, admirablement mise en relief, d'ailleurs, par les interprètes : MM. E. Chaumont, L. Van Hout, A. Dechesne et l'auteur, qui est excellent pianiste. Le premier morceau, classiquement construit sur un thème exposé largement au début, a immédiatement conquis l'auditoire, que la finesse, la bonne humeur et les jolies sonorités du *scherzo* (les instruments à cordes jouant d'un bout à l'autre avec sourdine) ont enthousiasmé. Un *andante* peut-être trop développé et un brillant final, qui ramène les thèmes des mouvements précédents, complètent cette œuvre homogène et solide, dont le succès a été unanime.

Un *adagio* pour violon, du même auteur, d'inspiration moins personnelle, mais d'un ample et noble contour mélodique, a permis d'apprécier les belles qualités de son et d'expression du soliste, M. Chaumont.

On a vivement applaudi également M^{me} A. Béon, qui a joué avec un profond sentiment et avec de charmantes colorations deux pièces de César Franck pour orgue-harmonium, *Élévation* et *Offertoire*, et les interprètes des *Trois Poèmes* de Guillaume Lekeu, dont le caractère tour à tour d'une poignante tristesse et d'un joyeux enjouement a été excellemment rendu par la voix grave et

chaude de M. Stéphane Austin, par la grâce espiègle de M^{lle} Weyrich.

Pour finir, une étincelante fantaisie de M. Théo Ysaye sur un thème populaire, bien connu à Liège où on le fredonne les soirs d'été quand les couples s'unissent pour danser les cramignons... Haut en couleurs, plein de verve et de brio, avec un épisode sentimental d'un charme pénétrant, ce morceau symphonique fut joué à deux pianos par M. Octave Maus et l'auteur, et acclamé par toute la salle.

* *

Cette spirituelle composition eût pu, si elle eût été révélée antérieurement, compléter les nombreux exemples cités par M. Octave Maus, au cours de la conférence qu'il fit mardi passé sur l'*Humour en musique* pour prouver que l'art et la gaieté n'ont rien d'incompatible.

On comprendra aisément que nous ne puissions apprécier ici cette conférence. Qu'il nous soit permis tout au moins de rendre hommage au talent avec lequel M^{mes} Eva Simoni et Jeanne Weyrich, MM. Stéphane Austin et Emile Bosquet interprétèrent les exemples choisis par M. Maus pour « illustrer » sa causerie.

Ce furent successivement, dans la musique ancienne : l'air du géant Polyphème, dont le caractère intentionnellement grotesque contraste, dans une partition célèbre de Haendel, avec les chants mélodieux d'Acis et de Galathée ; un fragment important (duo de Marsyas et de Pan, air d'Apollon, récit de Midas) du *Jugement de Midas*, de Grétry, œuvre charmante qui semble avoir servi de point de départ aux *Maîtres-Chanteurs* de Nuremberg et qu'il serait fort intéressant de reprendre au théâtre, et l'air des Vieux Barbons du *Tableau parlant*.

Dans la musique romantique : les épisodes humoristiques du *Carnaval* de Schumann, joués de façon délicieuse par M. Bosquet.

Enfin, parmi les œuvres contemporaines, les amusantes fantaisies de Chabrier qualifiées par le conférencier de « lieder zoologiques » : *Pastorale des cochons roses*, *Villanelle des petits canards*, suivies de l'exhilarante *Joyeuse Marche*. Ce qui mit le comble à la gaieté de l'auditoire, ce fut une épître musicale adressée par M. Jaques-Dalcroze à Willy et dont l'accompagnement parodie avec un humour exquis Massenet, Verdi et Richard Wagner. M. Austin chanta avec infiniment d'esprit et de goût ce désopilant spécimen de musique « macaronique », qui fut le clou de cet amusant programme.

THÉÂTRE BELGE

Le théâtre du Parc a représenté, samedi dernier, deux actes en vers d'écrivains belges, *La Défense du bonheur*, de M. Georges Garnir, et *Ce n'était qu'un rêve...* féerie par Valère Gille.

Le premier fut joué avec succès, l'an dernier, au théâtre Sarah-Bernhardt. C'est, décrit en une jolie langue souple, le trouble d'un cœur d'homme qu'assaillent, dans un bonheur actuel, les souvenirs et les regrets d'un amour d'autrefois. L'anniversaire de la rupture met en présence le passé et le présent, la maîtresse et l'épouse. Et le passé s'efface définitivement, pour ne pas troubler la sérénité du présent...

La féerie de M. Valère Gille a moins de philosophie et plus de fantaisie. Sœur cadette du *Baiser* de Théodore de Banville et de

Riquet à la houppe, elle oppose aux grâces ingénues d'un adolescent qui s'éveille à l'amour la trivialité grotesque de son précepteur, Cucurbitus, dont les enseignements austères ne s'accordent pas toujours avec les actes...

Des vers élégants et bien rythmés donnent à l'œuvre une forme littéraire charmante. Agrémenté d'une partition discrète de M. Emile Agtziez, *Ce n'était qu'un rêve* a beaucoup plu au public de choix que ce petit événement avait réuni au Parc.

« L'ÉTRANGER » A L'OPÉRA

M. Gailhard, directeur de l'Opéra, s'est, nous l'avons dit, montré si enthousiaste du drame de M. Vincent d'Indy lorsqu'il est venu l'entendre à Bruxelles qu'il a, séance tenante, traité avec l'auteur en vue des représentations qu'il compte donner de l'œuvre au début de la saison prochaine.

Cette décision excite, paraît-il, le mécontentement de pas mal de fruits secs des concours de Rome en instances depuis des années pour caser leur ours. Des notes inspirées par un dépit comique paraissent dans les journaux. La plus amusante est celle que publia, la semaine dernière, le *Ménestrel*, organe de la maison Heugel. (On sait que l'*Étranger* est édité par la maison Durand) La voici, dans sa pureté intégrale :

« M. Gailhard, toujours féru de « son Midi », a décidé de TRANSPORTER L'ACTION DE L'*Étranger* A BIARRITZ MÊME et, d'un crayon hardi, il a dessiné lui-même le site, pris sur le vif, où agiraient les personnages. Oh! les dessins de M. Gailhard, dont l'*Illustration* ou le *Monde illustré* nous donnait dernièrement un spécimen! Ils n'ont rien à envier à ceux du petit Bob de joyeuse mémoire qu'inventa la fantaisie de Gyp. C'est pourtant d'après cela, affirmait sérieusement notre confrère illustré, que les décorateurs de l'Opéra sont tenus de travailler. Cela suffirait à expliquer la médiocrité des mises en scène de l'Opéra. Donc M Gailhard a décidé de MERIDIONALISER l'action de l'*Étranger* ET NOUS CROYONS QUE C'EST LÀ UNE GRAVE ERREUR. La teinte grise et imprécise du sujet (*sic*), la musique contenue et même renfermée de M. Vincent d'Indy, d'où tout élan trop chaleureux semble rigoureusement banni (*re-sic*), tout semble dans l'œuvre indiquer une plage et des pêcheurs du Nord peu visités par le soleil. Tournez vers l'Armorique, cher Monsieur Gailhard, et oubliez pour un instant vos hautes Pyrénées et vos pays basques. *Non est hic locus* »

Pour toute réponse, M. Vincent d'Indy s'est borné à écrire au directeur de l'Opéra la lettre suivante, que publie le *Figaro* :

CHER MONSIEUR GAILHARD,

Condamné par une assez forte indisposition à garder la chambre, ce qui m'arrive rarement, j'ai — ce qui m'arrive encore bien plus rarement — le temps de lire les journaux, et je trouve dans une feuille musicale une bien stupéfiante nouvelle.

Vous auriez, d'après cette feuille, décidé de votre propre autorité de transporter l'action de l'*Étranger* à Biarritz !...

Mais vous savez mieux que personne, vous qui le connaissez bien, que mon drame ne s'est jamais passé autre part qu'à Biarritz, puisque, comme je vous l'ai dit, il m'a été inspiré par le terrible naufrage de la *Surprise*.

Vous savez que c'est d'un commun accord que nous avons réglé la disposition du superbe décor dont vous m'avez montré le projet et dont je suis enchanté.

Je pense que vous n'êtes point homme à vous laisser influencer par des racontars ; néanmoins, ne pouvant vous voir ces jours-ci

en raison de mon indisposition, je viens vous supplier de ne point changer — « quoi qu'on en die » — le lieu rêvé par moi comme cadre à mon drame.

Pour Dieu ! ne déplacez point vers des fjords plus au moins norvégiens une action qui s'est toujours passée, dans mon esprit, en plein pays basque français !

Croyez-moi toujours, cher Monsieur Gailhard, votre bien sympathiquement dévoué

VINCENT D'INDY

Le naufrage de la *Surprise*, auquel il est fait allusion dans cette lettre, coûta la vie à cinq personnes. Le rocher de la Vierge, à Biarritz, qui porte, en souvenir de ce dramatique événement, une petite croix de pierre, est l'écueil où se brisa la barque dont les naufragés agonisèrent durant des heures sous les yeux de la population impuissante et épouvantée. M. Vincent d'Indy assistait à ce spectacle et il en resta très impressionné. Le naufrage a été conté diversement par les témoins de ce drame, parmi lesquels se trouvait M. André Gailhard, alors en villégiature dans la villa de son père, sur l'Atalaye. M. Gheusi, un autre habitué du pays basque, en a tiré une nouvelle fort tragique sous le titre d'*Atalaya*, nom euskarien du promontoire sur lequel se brisa le bateau.

Il y a aussi à Biarritz un marin singulier, toujours solitaire, d'humeur farouche, qui s'aventure très loin dans sa barque et passe pour le plus habile pêcheur de la côte. L'isolement volontaire de cet homme a sans doute frappé M. Vincent d'Indy. C'est de ces deux éléments qu'il a tiré l'action de l'*Étranger*.

Chronique judiciaire des Arts.

Le Droit de siffler au théâtre.

Le juge de paix du IX^e arrondissement de Paris a tranché la semaine dernière le point de savoir si un spectateur a le droit de siffler une pièce ou un interprète qui lui déplait. D'après lui, en principe, le droit de siffler est absolu, à condition toutefois de ne pas faire dégénérer ce droit en un trouble qui serait de nature à gêner la représentation. Aussi le directeur de théâtre ou de concert, informé d'un trouble imminent, pourrait très légitimement se prémunir contre la manifestation en refusant de recevoir les perturbateurs.

La question de principe ainsi posée, le jugement examine ce qui s'est passé « en l'espèce ».

L'enquête, dit-il, a établi que les trois spectateurs auxquels, le 25 janvier, l'entrée du concert Chevillard a été refusée, n'avaient, à de précédentes représentations, fait autre chose que siffler, *durant les entr'actes, les concertos qui leur déplaisaient*. La représentation n'avait donc pas été troublée.

En conséquence, le juge de paix a condamné le directeur du concert à restituer aux trois spectateurs le prix de leurs billets et, en outre, à verser à chacun d'eux 10 francs d'indemnité.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Pantoun des Pantoun*, poème javanais, par RENÉ GHIL. Paris, *Mercur de France*; Amsterdam, Nilsson et Lamm; Batavia, Kolff et C^e.

ROMAN. — *L'Inconstante*, par GÉRARD D'HOUILLE. Paris, CALMANN-LÉVY.

BEAUX-ARTS. — *Mitteilungen der Vereinigung Bildender Künstler Oesterreichs*. Quatre fascicules illustrés de nombreuses gra-

vures sur bois et autres. Vienne, Ed. du *Ver Sacrum* — Calendrier (illustré) du *Ver Sacrum*. 1903 (VI^e année). Vienne, id.

CRITIQUE. — *L'Arte decorativa all'Esposizione di Torino*, par VITTORIO PIGA. IV^e fascicule. (Sections japonaise, allemande et italienne.) Bergamo, Institut italien d'arts graphiques.

ARCHÉOLOGIE — *L'Esthétique de Rome*, par CHARLES BULS. Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*. Bruxelles, A. Lefèvre.

La Semaine Artistique.

Du 29 mars au 4 avril.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE. Clôture aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

MUSEE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition JEAN GOJWELOOS et PAUL MATHIEU. Ouverture lundi 30, à 2 heures.

Dimanche 29. — 2 h. Concert populaire. *Parsifal*. MM. ERNEST VAN DYCK, H. ALBENS et M^{lle} J. PAQUOT. — 2 h. 1/2. Conférence par M^{lle} A. DE ROTHMALER : *La Fontaine*. Représentation de la *Coupe enchantée*. (Théâtre du Parc.) — 3 h. 1/2. Conférence par M. DE REUL : *Le « Faust » de Goethe*. (École de musique d'Ixelles.) — 5 h. Clôture de la *Libre Esthétique*.

Lundi 30. — 2 h. Ouverture de l'Exposition J. GOJWELOOS-P. MATHIEU (Cercle artistique). — 8 h. 1/2. Violon-récital FRANCIS MAC MILLEN. (Salle Erard.)

Mardi 31. — 3 h. Aeolian-récital. (Grands Magasins de la Bourse.) — 4 h. 1/2. *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. E. ENGEL. XV^e cours. Musiciens belges. G. Lekeu, P. Gilsoul, S. Dupuis. (Salle Kevels.)

Mercredi 1^{er} avril. — 7 h. M. ERNEST VAN DYCK : *Lohengrin*. (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 2. — 2 h. 1/2. Audition des élèves de M. L. MIRY. (Salle Saint-Luc.) — 8 h. 1/2. Troisième concert de M^{me} MARIE EVERAERS avec le concours de M. H. SEGWIN. (Grande-Harmonie.)

Samedi 4. — 7 h. M. ERNEST VAN DYCK : *Tannhäuser*. (Théâtre de la Monnaie.)

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, à 5 heures, que sera irrévocablement clôturé le Salon de la *Libre Esthétique*. Il fut, cette année, particulièrement fertile en discussions, en polémiques passionnées, et apporta aux curieux d'art, en même temps que des manifestations caractéristiques de la peinture et de la sculpture contemporaines, un aperçu plus développé que d'habitude de la musique d'aujourd'hui. En trente jours d'exposition, quatre concerts d'œuvres nouvelles exécutées par plus de vingt-cinq interprètes de choix et quatre conférences, dont deux avec audition musicale, constituent une campagne artistique exceptionnelle qui laissera des traces dans les souvenirs de ceux qui l'ont suivie.

Il est fâcheux qu'il faille clôturer si promptement un Salon dont on se plaît unanimement à reconnaître l'intérêt et à proclamer le succès. Mais les galeries du Musée s'ouvrent, on le sait, de mois en mois, à des expositions successives. Dans quelques jours, le Salon de la *Société des Beaux-Arts* prendra la place de celui de la *Libre Esthétique*. D'ailleurs, la plupart des œuvres qui composeront ce dernier sont réclamées par les expositions de l'étranger, et en premier lieu par le Champ-de-Mars, dont le Salon s'ouvre en avril.

Un grand nombre d'œuvres ont été acquises. Nous en avons donné dernièrement la liste, à laquelle il faut ajouter la nomenclature suivante :

J. DE BRUYCKER : *Un Confrère*. — M. PIRENNE : *Chemin en Ardenne* — P. ROIG : *Mesanges*. — A. BAERTSOEN : *Kromboomstoot I*, — *Kromboomstoot II*, — *Maison de pauvres à Gand*,

— *Vieilles maisons à Middelbourg*. — G. DEVRESE : *Jeune fille* (deux ex.). — CH. DUFRESNE : *Tête d'Arlésienne*. — FIX-MASSAU : *Buste de Beethoven* (terre cuite). — M^{me} G. MAIR : Porcelaines décorées.

L'Académie libre s'est réunie avant-hier en vue de l'attribution du prix Edmond Picard à conférer à un jeune artiste, écrivain, sociologue ou juriste réunissant les conditions prévues par le donateur.

Plusieurs noms ont été proposés et discutés. Un rapport sur chacun d'eux sera présenté à la prochaine séance par MM. Van der Stappen, Erasme Raway, Octave Maus, M. des Ombiaux, G. Verrès et M^{me} Blanche Rousseau, puis on procédera au vote.

La liste des nominations et promotions d'artistes dans l'ordre de Léopold, attendue depuis longtemps, vient de paraître au *Monteur*. Sont promus et nommés :

Officiers : MM. E. Claus et H. Staquet.

Chevaliers : M. G. Bernier; M^{lle} A. Boch; MM. A. Bourson, F. Charlet, De Smet, président du Cercle artistique et littéraire de Gand, de Witte, A. Donnay, J. Donnet, J. Dupon, J. Ensor; M^{me} Gilsoul-Hoppe; MM. Théo Hannon, Herain, Hulin, professeur à l'Université de Gand, comte Le Grelle, trésorier de la Société d'encouragement des beaux-arts d'Anvers, baron Liedts, président du comité de la section d'art ancien de Bruges, Am. Lynen; M^{lle} G. Meunier; MM. V. Rousseau, Rul, Jacob Smits, L. Speerkaert, F. Taelmans, Tulpinck, secrétaire général de l'exposition des primitifs flamands de Bruges, Titz, Van Aken, Van Seben, Verdén, Vinck, F. Willaert, R. Wytzman; les architectes Bruntaut, Collès, De Noyette, De Rycker, Dieltiens, G. Hobé, Jamar, Lange-roek, Naert, Soubre et Ch. Van Rysselberghe.

Dans le monde musical, sont nommés chevaliers : MM. Antoing, Carpay, L. Desmedt, L. Dubois, Eeckhauette, L. Van Hout, Wolquenne, Massau, Noté, Reyns, Sauveur, Van Perck et Van Reemoortel.

L'Union de la Presse périodique belge se réunira en assemblée générale dimanche prochain, à 3 h. 1/2, à l'hôtel Ravenstein. A cette occasion aura lieu l'installation de son nouveau président d'honneur, M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat.

A 5 heures, conférence avec projections lumineuses sur la *guerre de 1870-1871*, par M. Leon Van Neck, directeur du *Franc Tireur*, syndic de l'Union de la Presse périodique.

M. Théo Ysaye, qui a pris part, jeudi dernier, au concert de clôture de la *Libre Esthétique*, était revenu la veille d'une tournée en Allemagne où il avait accompagné son frère Eugène. Francfort, Carlsruhe, Stuttgart, Neustadt, Mannheim et Strasbourg firent tour à tour aux deux virtuoses le plus chaleureux accueil.

A l'expiration de cette série de concerts, composés de sonates, de pièces de violon et de piano alternées, Eugène Ysaye est parti pour Munich, où il s'est fait entendre jeudi, et de là pour Moscou, où l'appellent plusieurs engagements. Il sera rentre en Belgique au commencement d'avril et dirigera à Liège, le 18, un concert symphonique au programme duquel figurera, entre autres, la charmante *Fantaisie sur un thème populaire* de Theo Ysaye, dont la réduction pour deux pianos produisit un si grand effet, jeudi dernier, à la *Libre Esthétique*. Souhaitons que l'œuvre nous soit également révélée prochainement à Bruxelles dans son vêtement orchestral.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Node a donné la semaine dernière, à l'occasion de la distribution des prix, une audition qui a établi, une fois de plus, l'excellente tendance artistique de cette importante institution. Sous la direction de M. Hubert la *Troisième Béatitude* de César Franck, la Marche des Nobles de *Tannhäuser*, les *Rondes Enfantines* de Jaques-Dalcroze, des fragments de *Arlésienne*, le tout pour orchestre et chœurs, ont constitué un concert varié et attrayant dont la première partie avait été consacrée à des soli et à des duos classiques chantés par les lauréats Foulé, naturellement, et grand succès.

M. G. Lauweryns vient de remporter avec la plus grande distinction le prix de virtuosité au Conservatoire. Cette distinction a été accordée à l'unanimité. C'est un nouveau succès pour la classe de M. De Greef, dont ce jeune artiste est l'élève.

La place de professeur d'orgue au Conservatoire à Bruxelles, vacante par la démission de M. Mailly qui l'a occupée avec tant d'autorité jusqu'ici, est mise au concours. Les épreuves auront lieu le 11 mai, à 10 heures du matin. Les inscriptions seront reçues jusqu'au 6 au secrétariat du Conservatoire.

C'est le samedi 18 avril, à 5 h. 1/2, qu'aura lieu à Mons la manifestation organisée pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire directorial de M. Jean Van den Eeden. Le lendemain, à 4 heures, une audition de ses œuvres sera donnée au théâtre. On y entendra sa *Marche triomphale*, les airs de ballet de *Numance*, la *Marche des Esclaves*, les épisodes symphoniques : *Au XVI^e siècle*. Le *Coffret* (baryton et orchestre), *Mignon* (soprano et orchestre). La seconde partie du programme sera consacrée à l'audition de *Jacqueline de Bavière*, oratorio historique pour soli, chœurs et orchestre.

La *Chanson perpétuelle* d'Ernest Chausson sur un poème de Charles Cros paraîtra prochainement chez les éditeurs A. Durand et fils dans la forme où elle fut chantée dernièrement — d'exquise façon — à la *Libre Esthétique* par M^{me} J. Bathori, c'est-à-dire avec accompagnement de piano et de quatuor à cordes.

Cette réduction de l'orchestre avait été faite par l'auteur, peu de temps avant sa mort, à la demande de M^{me} J. Raunay, à qui l'œuvre est dédiée.

M. Arthur De Greef vient d'exécuter à Paris, à la Salle Pleyel, en trois séances (12, 17 et 20 mars), avec M. Lucien Capet pour

VIENT DE PARAÎTRE

L'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, Paris.

Dépôt à Bruxelles chez MM. Breitkopf et Hartel.

Trio en ré mineur (op. 1), pour piano, violon et violoncelle, par VICTOR VEBULS. — PRIX : 10 francs.

Le Chant de la Terre, poème géographique pour piano, par DEODAT DE SIVIERG. — PRIX : 4 francs.

partenaire, les dix sonates pour piano et violon de Beethoven. Cette intéressante initiative artistique, qui renouvelle celle de MM. Eugène Ysaÿe et F. Busoni au Cercle artistique de Bruxelles, a eu un plein succès.

Le Devoir conjugal, la comédie de Gandillot qui obtient au Molière un si grand succès de gaieté, sera la dernière pièce de la saison d'hiver. La campagne de drame s'ouvrira pour les fêtes de Pâques par *Quo Vadis*, l'œuvre fameuse de Scienkiewicz, qui sera montée avec une mise en scène sensationnelle.

On vient d'inaugurer à Paris, au Père-Lachaise, un monument à la mémoire d'Arsène Houssaye. M. Abel Hermant, président de la Société des Gens de lettres, a prononcé à cette occasion un fort beau discours dans lequel il a représenté en Arsène Houssaye toute la génération littéraire du second Empire dont il fut une des personnalités les plus brillantes et les plus séduisantes.

Etude de M^e Albert POELAERT, notaire à Bruxelles

47, rue Royale.

Le dit notaire procédera

en la Galerie de MM. J. et A. LE ROY, frères
rue du Grand-Cerf, n^o 6, à Bruxelles

les lundi 30 mars 1903 et jours suivants

chaque fois à 2 heures de relevée, à la

VENTE PUBLIQUE

DES

PORCELAINES ANCIENNES

DE TOURNAI, DE CHINE, DU JAPON, ETC.

TABLEAUX, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, OBJETS D'ART

LIVRES, PARTITIONS, MUSIQUES, GRAVURES, MONNAIES ET MÉDAILLES

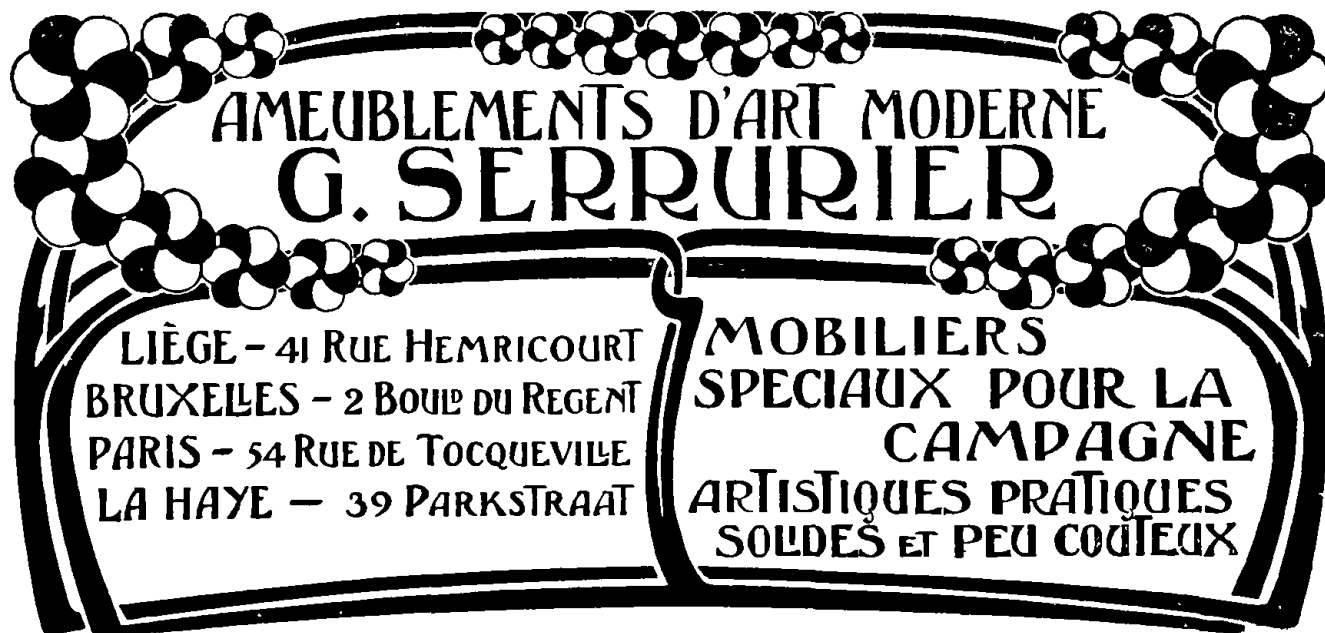
dépendant de la succession de M. Edouard BAUWENS

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
le samedi 28 mars 1903	le dimanche 29 mars 1903
de 10 à 4 heures.	

Les catalogues se distribuent en l'Etude du notaire et chez MM. J. et A. Le Roy.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)

— ÉDITION SPÉCIALE AVEC
TRADUCTION FRANÇAISE —

<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤</p>	<p>Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤</p>
<p>Abonnement annuel Frs. 20.-</p>	
<p>J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS</p>	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS, — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Rachilde, Princesse des ténèbres (*suite*) (FRANCIS DE MIOMANDRE) — La Libre Esthétique et la Presse (O. M.). — « Parsifal » au Concert populaire (H. L.). — En l'honneur de Camille Lemonnier — Musique. Concert de la Salle Erard. Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

RACHILDE

PRINCESSE DES TÉNÈBRES (1)

Il arrive que ces phénomènes imaginatifs, que le jour empêche avec son cortège de visions nettes, ensoleillées, sont favorisés dans leur évolution par le sommeil et qu'alors ils se déroulent, logiques, seuls, débarrassés tout l'obstacle des images étrangères. Il arrive même parfois qu'une sorte d'idée préside à ce tourbillon de kaléidoscope, mais intermittente, discrète, déguisée, protéiforme. Elle n'impose pas sa froide logique, mais plutôt inter-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

vient-elle à la façon d'un *leit-motiv* dans la fantaisie compliquée d'un opéra. Un rêve. Il faut en venir là. Les romans de Rachilde sont de beaux rêves, ou plutôt, si vous voulez, de beaux cauchemars.

L'idée qui domine chacun de ces livres ne les écrase pas. Ce n'est pas une thèse préconçue d'après laquelle viennent se grouper dans un ordre mécanique et voulu des événements tout préparés, mais bien plutôt ces événements sont-ils massés, irrésistiblement forts de leur cohésion et inspirant, lorsqu'ils se précipitent vers un dénouement encore inconnu, l'impression qu'ils poussent avec eux l'idée, ainsi qu'une présence invisible et vivante, faite de leur union fortuite et nécessaire. Ainsi, dans un chef-d'œuvre comme la *Sanglante Ironie*, chaque page découvre la surprise d'un événement nouveau, mais l'idée n'apparaît qu'à la longue, comme dénudée constamment d'un voile innombrable, comme cernée dans une précision toujours plus stricte, jusqu'à ce que la dernière phrase achevée fasse comprendre mille significations jusque-là obscures et simplement bizarres et projette comme une lumière complète et pénétrante sur toute l'œuvre.

J'ai parlé d'Edgar Poe tout à l'heure. Cependant l'accumulation des détails effrayants ou significatifs chez Rachilde n'offre guère d'analogies avec l'ordonnance logique de ceux des *Contes extraordinaires*. Le poète de *Ligéïa* nous mène au dénouement comme à une clarté graduellement et sans arrêt plus visible, plus inévitable. Mais Rachilde nous promène dans des ténèbres que troue parfois une inexplicable lueur plus inquiétante encore que l'obscurité, et ce n'est qu'au dernier

plateau que l'on saisit l'ensemble du labyrinthe. L'incompréhensible, l'aveugle, l'absurde progression de la vie quotidienne offre plus d'analogies qu'on ne croit avec cette angoissante poursuite. Seulement, dans la vie, la platitude nous masque le terrible, et Rachilde ne voit dans la platitude qu'un élément de terreur de plus, une violente contradiction aux saillies et aux reliefs des personnages ou des événements rares.

Analyser les romans de Rachilde, œuvre vaine. Chacun est massif à la fois et impalpable comme une nébuleuse. Il donne une impression majestueuse, prochaine; pure; mais qui tenterait d'en dissocier les éléments? Les sensitifs sont faits pour émouvoir, non pour être déchiquetés par les couteaux de la critique.

*
* *

Le XIX^e siècle abonde en écrivains sensitifs. Rachilde garde parmi tous une originalité bien distincte. Il semble que les autres soient les peintres du plein jour, du soleil, de la vie immédiate et vibrante et que, en face d'eux, toute seule et sans frères, Rachilde sache voir la nuit, le songe, l'irréel, mais les rendre avec la puissance des moyens matériels les plus savoureux.

Lorrain, Loti, par exemple, sont deux sensitifs. Ils voient la nature vivre chaque jour, ils la contemplent passionnément, ils ont le don d'en transposer le frisson au moyen de quelques combinaisons de mots et de phrases. Lorrain accumule des détails justes et choisis et nous voyons, sans confusion possible, un intérieur de petite ville du Nord, ou les Halles, ou la Côte d'Azur, ou un casino, ou un homme. Il peint à touches vives, rapides, grasses, lumineuses. C'est un Monticelli. Loti suggère par le fait seul d'une phrase courte, fluide, comme purifiée de la lourdeur verbale, les mouvements essentiels de la nature, le murmure des mers, le frissonnement des forêts, le froid des landes. Il peint avec rien, sans couleurs appréciables. C'est un Whistler.

Mais Rachilde? Qu'en peut-on dire?... Certes, elle ne peint pas. Elle a d'autres moyens. Son art est différent. Elle suggère aussi, mais avec quoi? Ce qu'il y a de certain, c'est que son procédé est unique; on ne l'a vu nulle part ailleurs. Il est probable qu'elle en emportera le secret.

C'est encore à l'image du rêve qu'il faut se référer. La comparaison est plus exacte que jamais, car jusque-là elle était abstraite, métaphorique et un peu vague, mais voici maintenant qu'elle devient concrète et indiscutable.

Dans un cauchemar, nous croyons percevoir le monde extérieur avec nos sens habituels, mais aiguisés par un raffinement singulier. Chaque perception — et c'est peut-être là seulement que réside la différence essentielle entre la sensation diurne et celle de sommeil — s'arrête au moment où elle va devenir complète et se

résoudre. Tout notre système nerveux est en mouvement, mais comme une roue qui tourne dans le vide, sans mordre sur une route réelle, sans avancer. Et ce sont ces courses interminables, sans arrêt ni repos, ces tables servies auxquelles on ne touche jamais, ces objets que l'on tient, mais comme à travers une couche d'air incompressible. Rien ne se résout ni ne se termine. Mais l'acuité de la sensation, depuis sa genèse jusqu'au moment où elle devrait s'achever, en est exacerbée et centuplée et nous n'éprouvons bien qu'en rêve tout ce que contiennent d'angoisse et de plénitude les commencements d'une sensation.

Cette impressionnabilité spéciale, Rachilde en offre le constant exemple. Je ne dis pas qu'elle ait trouvé moyen de rendre avec des mots la sorte d'impression que l'on ressent d'habitude dans les rêves. Ceci est un genre spécial, une virtuosité littéraire où peuvent se jouer parfois — pas souvent — les plus intuitifs. Loti dans le *Livre de la pitié et de la mort*, a ainsi raconté un rêve, avec une exactitude floue, une précision angoissante tout à fait extraordinaire. Mais Rachilde ne reconstitue pas des rêves. Elle perçoit la vie avec des sens de rêve, elle la voit comme si c'était un grand, un vaste rêve, complet, logique, mais sans solution. Ce n'est pas une vision fautive, c'est ce que le poète Van Lerberghe appelle une entrevision. Non pas encore la contemplation des dessous de l'analyse, de l'armature philosophique, mais celle de ces vastes et vagues régions qui séparent l'apparence immédiate de la notion elle-même de substance et au sein desquelles évolue un perpétuel, un subtil, un intangible mystère. Je ne saurais mieux illustrer cette remarque et faire comprendre à quelle perfection arrive parfois la forme d'un tel art de paroxysme et d'intuition qu'en citant, sans le commenter, ce passage entier du merveilleux prélude de la *Sanguante Ironie* :

« Je ne suis plus qu'un regard, et l'odeur de l'herbe monte jusqu'à ma poitrine, j'en suis agréablement baigné.

« La *Mort* fait un geste : son bras, comme une ligne qui se tend et barre à jamais l'horizon sans soleil, sans lune, sans étoiles, son bras mince déroule un voile.

« Sous ce premier vêtement transparent, couleur de poussière, elle a un long peignoir, oui, un peignoir, un costume familier, couleur de cendres. Deux tons indistincts, deux nuances fondues et point les mêmes nuances. D'abord de la poussière chaude comme celle qui vole sur les routes l'été, de la poussière blonde mélangée de pollen, puis de la cendre fine, plus impalpable encore que la poudre, d'un gris de fer, d'un gris de terre, d'un gris de plus en plus sombre qui devient de la nuit, une ouate de nuit.

« Quelle captivante *personne*, sans yeux pour vous dévisager effrontément, vous troubler, sans bouche pour

vous dire des phrases blessantes. Elle a des cheveux, de fluides cheveux blanchâtres à reflets de soie floche, de ces soies que travaillent les jeunes filles pour en fabriquer maintes choses inutiles. Étonnante, cette chevelure qui ne commence ni ne finit. Elle tient à la fois aux arbres du parc et à sa tête, sa tête d'une rondeur exquise, une boule ivoirine aux contours spirituels...

« .. Où sont ses pieds? Où sont les miens? Je suis un arbre, elle est un arbre. Nous n'avons plus de pied appréciable, nous trempions nos extrémités inférieures dans le sol comme les herbes aux parfums sauvages, comme les cyprès qui se balancent. Toujours je sens la pesanteur de son bras mince, recouvert d'immenses voiles, le long de mes épaules, et elle a des doigts qui s'égarerent, des doigts fouilleurs.

« Ah! Madame, que faites-vous?...

« Je ne dirai point ce qu'elle a fait, car je suis *mort*, je suis *Elle*. O Mort, femme du monde! Toi l'*Absolue*, la *Définitive*! Toi qui tranches les difficultés, toi qui ne permets ni la confusion, ni l'aveu, ni le regret, ô MORT, je te vénère! »

Ceux qui voient ainsi la vie n'écrivent généralement pas. Ils se contentent de regarder le monde. Pour notre plus grande satisfaction, Rachilde a bien voulu nous rendre avec des mots et des phrases un peu de ce qu'on peut proférer de l'indicible.

Si ses situations bourgeoises sont tragiques, ce n'est pas qu'elle y ait introduit des psychologies, des cas d'analyse *a priori* : elle est trop artiste pour s'amuser à ces introspections; mais elle y insinue une sournoise, terrible, grandissante fatalité qui dévore tout, ou elle y précipite une âme tellement rare que rien ne demeure inaltéré de ce qu'elle a touché.

Rachilde n'est donc pas ce que l'on entend communément par un écrivain étrange. Celui-ci déforme ce qu'il voit selon les exigences de son tempérament personnel. Rachilde entrevoit l'apparence seconde des spectacles du monde et si elle ne tient pas compte de la première, du moins ne la dénature-t-elle pas. Je crois même qu'avec un peu de soin on découvrirait que les réalités immédiates en sont du fait même plus exactement rendues que par un auteur minutieux.

Il n'en faut pas davantage pour donner aux hommes, par le moyen de la phrase écrite, la sensation de l'inexprimable, la suggestion du mystère. Ceux qui retrouvent les images nues sous l'encombrement des mots sont rares, mais ceux qui les étrennent à les faire ainsi gémir, sont d'une lignée tout à fait unique.

* *

Beaucoup d'écrivains peuvent revendiquer leur habileté de composition, leurs artifices, leur puissance verbale,

leur ingéniosité d'analyse. Rachilde a d'autres qualités qui valent celles-là, qui peuvent toutes les remplacer. Ce sont celles de l'instinct, qu'aucun travail ne donne, qu'il faut être racé littérairement pour avoir. Rien ne les détruit.

Il est vrai que leur présence reste longtemps ignorée des foules et qu'on les confond avec tout, sauf avec elles-mêmes. On préfère éperdument se suspendre aux hypothèses de perversité, de sadisme, de bizarrerie, d'étrangeté plutôt que d'y voir, tout simplement, de l'intuition. Mais, un jour ou l'autre, il faut en revenir à la vérité et que la tradition retrouve les siens.

Il faudra bien qu'un jour on reconnaisse que l'*Animal* est un livre admirable, que la *Cour d'amour* est une réussite d'assimilation presque géniale, que les *Hors-nature* sont un véritable poème, avec des élans fous de lyrisme, et que dans la *Sanglante Ironie* passe le frisson de la Mort, toujours plus vibrant, plus violent, plus irrésistible.

Quand on a signé ces quatre livres, et tant d'autres, et son théâtre, et tant de nouvelles d'une ironie d'idéaliste si féroce, on peut revendiquer le droit d'occuper, parmi les préférences littéraires des délicats, une place à part au milieu de tous les écrivains qui ont chéri la volupté, la délivrance de l'âme, le rêve et la mort.

FRANCIS DE MIOMANDRE

La Libre Esthétique et la Presse.

A la demande d'un certain nombre d'exposants, nous publions ci-après la liste des journaux qui, à notre connaissance, ont consacré des articles de critique au Salon de la *Libre Esthétique* ainsi qu'aux auditions musicales et aux conférences qui y furent données.

Cette nomenclature, forcément incomplète, sera augmentée ultérieurement si des renseignements nouveaux nous sont fournis.

Exposition.

L'Indépendance belge, 3 février. — *Le Journal de Bruxelles*, 28 février; 3, 7 et 24 mars — *L'Étoile belge*, 3 mars. — *Le Petit Bleu*, 23 et 27 février; 1, 4 et 8 mars — *Le Soir*, 25 et 28 février; 3 mars. — *La Chronique*, 27 février et 23 mars. — *La Gazette*, 4 mars. — *Le Patriote*, 6 mars — *Le National*, 6 mars. — *Le XX^e Siècle*, 3, 17 et 24 mars. — *La Réforme*, 27 février; 1^{er} et 6 mars. — *Le Peuple*, 1^{er} mars. — *De Vlaamsche Gazet*, 27 février

Durendal, hvraisons de mars et d'avril. — *La Libre Critique*, 8, 15, 22 et 29 mars. — *La Ligue artistique*, 5 et 20 mars. — *La Fédération artistique*, 8 mars. — *Bruxelles-Féminin*, 15 mars. — *L'Art moderne*, 1^{er} et 22 mars.

La Meuse (Liège), 6 mars. — *Le Journal de Liège* (Id.), 6 mars. — *Le Bien public* (Gand), 7 mars. — *La Gazette artistique* (Id.), 6 et 20 mars. — *La Petite Revue d'Art et d'Archeo-*

logie (Id.), 31 mars. — *Le Nouveau Précurseur* (Anvers), 5 mars. — *La Métropole* (Id.), 27 février. — *Le Méphisto* (Id.), 6 mars. — *La Verveine* (Mons), 22 et 29 mars. — *Le Journal de Mons*, 4 mars. — *La Gazette de Charleroi*, 28 février, 3, 12 et 17 mars. — *La Roulotte* (Soignies), 15 mars. — *L'Éveil* (Ixelles), 1^{er} mars. — *L'Union libérale* (Id.), 8 mars.

Le Mercure de France (Paris), avril. — *Bulletin de l'Art ancien et moderne* (Id.), 14 mars.

Concerts.

Le Journal de Bruxelles, 15 et 24 mars. — *Le Soir*, 24 mars. — *La Réforme*, 8, 15 et 21 mars. — *Le XX^e Siècle*, 10, 24 et 31 mars.

Le Guide musical, 29 mars. — *L'Éventail*, 8 et 15 mars. — *La Libre Critique*, 8, 15 et 29 mars. — *La Ligue artistique*, 20 mars. — *La Fédération artistique*, 8, 15 et 29 mars. — *La Verveine*, 15 et 29 mars. — *L'Art moderne*, 8, 15, 22 et 29 mars.

Le Courrier musical (Paris), 1^{er} avril.

Conférences.

L'Indépendance belge, 19 mars. — *Le Journal de Bruxelles*, 6 et 14 mars. — *Le Soir*, 5, 12, 19 et 26 mars. — *La Gazette*, 25 mars. — *La Réforme*, 7, 26 et 27 mars. — *Le XX^e Siècle*, 31 mars.

Le Guide musical, 22 et 29 mars. — *La Libre Critique*, 8, 15 et 29 mars. — *La Ligue artistique*, 20 mars. — *La Fédération artistique*, 8, 15 et 29 mars. — *La Verveine* (Mons), 15 et 29 mars. — *L'Art moderne*, 15, 22 et 29 mars.

Le Courrier musical (Paris), 1^{er} avril.

* *

Nous prévenons charitablement les exposants qu'ils éprouveront peut-être quelque surprise à la lecture des appréciations contradictoires auxquelles leurs travaux ont donné lieu.

Que, par exemple, M. Degouve de Nuncques ouvre le *Petit Bleu*, il y trouvera ce jugement flatteur : « L'exposition de cette année montre en lui un paysagiste insoupçonné, un PEINTRE EXQUIS DU SOLEIL ET DE LA BRUME, UN ÉVOCATEUR DE CES ÎLES BIENHEUREUSES DONT PARLE LE POÈTE et où l'on vit affranchi de la douleur et du souci. »

Mais si, d'aventure, c'est la *Chronique* qui lui tombe sous les yeux, il y lira :

« Je me demande ce que les îles Baléares ont bien pu faire à M. W. Degouve de Nuncques pour les avoir (*sic*) ainsi CARICATURÉES : ses vues de l'île Majorque ont l'air d'avoir été peintes D'APRÈS DES CERVELLES DE MOUTON ET DES RIS DE VEAU. » (*Textuel.*)

Le Journal de Bruxelles consacre cent cinquante lignes d'éloges au peintre des îles Fortunées. « Chacune des ÉVOCATIONS PRÉCISES ET PROFONDES de ces pays de lumière, y est-il dit entre autres, achève de montrer la victoire de notre art comme LA PUISSANCE DU PEINTRE QUI VOULUT Y COMPLÉTER SA SCIENCE et y contrôler une DÉCONCERTANTE PUISSANCE D'ÉMOTION VISUELLE. »

En revanche, le *Journal de Liège* publie sur le même artiste, à propos des mêmes œuvres, cette appréciation inattendue : « Degouve, de Nassognes (*sic*), continue à voyager à travers des contrées que PERSONNE N'A JAMAIS VISITÉES. Il a beau les appeler *Mira-*

mar, Environs de Palma, Côte de Deya, etc., PERSONNE NE LES RECONNAÎT (!) Bien simple la clef de ce mystère (?), l'artiste se promenant surtout au pays des songes et mettant dans les paysages qu'il représente beaucoup de ses rêves. Les sites qu'il croit voir SORTENT DE SA PALETTE, VELOUTÉS ET FRISÉS. »

S'il lit la *Petite Revue de l'Art et de l'Archéologie en Flandre*, excellent périodique gantois, M. Van Rysselberghe sera peut-être étonné d'apprendre « qu'il paraît abandonner sa belle et étincelante facture pour PEINDRE COMME TOUT LE MONDE, » — opinion qu'il n'est pas aisé de concilier avec celle de la *Fédération artistique* : « IL N'Y A PLUS QU'UN ARTISTE QUI SOIT RESTÉ FIDÈLE AU MÉLANGE OPTIQUE après lui avoir été longtemps étranger : c'est Théo Van Rysselberghe, » — ou avec celle du *Journal de Mons* : « S'IL ABANDONNAIT LES VOIES DU NÉO-IMPRESSIONNISME, que de belles choses sa palette ferait naître ! Tant qu'il y restera fidèle, en dépit de sa vision élevée, il restera au pied des sommets. » (???)

L'Étoile belge lui donne paternellement le conseil de renier ses erreurs, et l'on ne conçoit vraiment pas l'entêtement du peintre à ne pas s'y conformer :

« Quelle leçon pour M. Van Rysselberghe, qui s'obstine à faire disparaître la grâce réelle de ses portraits de femmes et de fillettes sous un puéril pointillage ! Constaté que le talent de M. Van Rysselberghe perce MALGRÉ LES EFFORTS QU'IL FAIT POUR L'ÉTOUFFER (*sic*), c'est dire tout ce qu'on pourrait attendre de lui s'il renonçait à un procédé insupportablement mécanique, qui est une torture pour l'œil. » — (Allons, Théo, voyons, un bon mouvement!...)

A en croire la *Gazette*, M. Maurice Denis n'aurait pas le moindre charme, ni un soupçon de talent. « En vain, dit cette bonne commère, je cherche dans ses œuvres quelle beauté il a poursuivie. JE NE TROUVE PAS. Ce n'est pas la ligne, N'EST-CE PAS ? Ce n'est pas la couleur, qui est ANÉMIQUE et BANALE ; ce n'est pas la matière, qui est PAUVRE ; ce n'est pas la forme, qui est ÉTRANGÉE ; ce n'est pas l'enveloppement de la lumière. Alors, CELA PEUT ÊTRE TRÈS FORT (?), mais cela n'a rien d'émouvant, cela n'a rien qui explique l'admiration manifestée par quelques-uns et devant laquelle on demeure étonné. »

Ce qui étonne surtout, se sont les critiques de cette envergure ! Remarquez que pas un mot n'est ajouté. Nous nous bornons à souligner les plus précieux, ceux qui feront la joie des historio-graphes de l'art.

Une spirituelle réflexion de la *Meuse* pourrait servir de réponse à ce réquisitoire : « Tout ce qui sort de l'ornière choque, dit-elle, ceux qui n'aiment faire aucun effort intellectuel et qui préfèrent les idées et les opinions toutes faites. IL EST DES GENS QUI, TOUTE LEUR VIE, SE CONTENTENT DE RÉPÉTER UNE DEMI-DOUZAINÉ DE PHRASES. »

Le critique de la *Meuse* donne, au surplus, son opinion sur Maurice Denis en ces termes : « Si, dès l'abord, on se trouve agacé par l'affectation de simplicité à laquelle il semble se complaire, on est bien vite séduit par la GRACE INGÈNE de ses nus, la FINESSE DES COLORATIONS, L'AISANCE DU MOUVEMENT. Il n'est, à l'heure actuelle, AUCUN PEINTRE qui paraisse MIEUX DOUÉ que lui pour la GRANDE PEINTURE DÉCORATIVE. »

Pas tout à fait d'accord, on le voit, les deux feuilles doctrinaires !

Mais où est la vérité, et où l'erreur ? Cruelle énigme.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses!

Entre le *Soir*, pour qui les tableaux de Maurice Denis sont « peints sans aucune recherche de procédé, comme on peignait jadis, tout simplement, en d'EXQUISES HARMONIES DE CLAIRES COLORATIONS, avec une déconcertante naïveté, pleine de maladresse et de détails charmants », et le *Bien public*, qui déclare que « mettre Sauter, Austen Brown, Besnard et Blanche en parallèle avec un Denis ou un sous-Denis (!?!), c'est montrer du coup aux FARCEURS ou aux IMPUISSANTS le charme de la belle ligne, la séduction du coloris fin, c'est condamner implicitement et les NÉGLIGENCE DE FORMES et les VULGARITÉS DE COULEUR, » il est permis d'hésiter sur l'opinion à formuler au sujet d'œuvres dans lesquelles un autre critique voit « une originalité foraine mêlée à des réminiscences de l'art japonais » (!!!) Un troisième augure émet ce jugement radical : « Maurice Denis persévère dans la voie de la MYSTIFICATION. » Et voilà pour Maurice Denis.

La *Meuse*, déjà citée, apprendra à Georges Le Brun que « ses peintures et ses dessins d'UN ART TRÈS APPLIQUÉ, TRÈS VOLONTAIRE, font bien augurer de son avenir ». Mais si le jeune peintre verviétois déplie le *Méphisto* d'Anvers, il trouvera cette note de haute critique, trop délicate pour n'être pas reproduite intégralement :

« A Le Brun je dois des remerciements. Il m'a fait rire de bon cœur, pendant un gros quart d'heure. D'abord, rien que ses titres sont d'un désopilant! Oyez-moi cela : *La Ferme... château* (oh! oui alors!); *la Garde... malade* (elle l'est en effet!); *la Cafetière sur le poêle* (!!); *la Petite fille qui s'en va* (!); *la Femme qui se coiffe* (!) et enfin le bouquet... oui, *le Bouquet de roses*. Imaginez-vous (*sic*) un petit, tout petit bouquet de roses ridicules, sur un grand poêle; puis un pain noir sur un long banc, et enfin une grotesque poupée en bois sur une large chaise idem. C'est tout!! Non, mais cette mise en page... OH! MA RATE! »

L'éminent esthète qui signe ce morceau — il serait injuste de cacher son nom à la postérité — s'appelle M. G. Peellaert. C'est lui qui, parlant des dessins de M^{me} Juliette Massin, improvise ce couplet exquis : « M^{me} Massin peint à la guimauve. C'est sucré, mielleuse (*sic*)... tarte à la crème, quoi... Mass... ep... in, enfin. »

Nous pourrions multiplier les exemples. Mais ces quelques citations suffisent à justifier l'indifférence un peu dédaigneuse avec laquelle les artistes accueillent, en général, les offres de services des « Argus » et autres « Press cutting agencies » qui les bombardent de découpages...

O. M.

« Parsifal » au Concert populaire.

Certains disaient : Wagner eut tort, lorsqu'il voulut que son œuvre fût exécutée dans la plénitude des moyens d'expression que dispense le théâtre. Sa puissance d'imagination, largement développée sous la forme musicale, est faussée et rétrécie si vous lui donnez comme aboutissement le pittoresque truqué des toiles peintes et des praticables poussiéreux. Un dieu, un héros, une amoureuse, typés par sa luxuriante poésie et ses leitmotiv précis, risquent d'être diminués parfois jusqu'à l'illogisme par le physique malheureux d'un interprète impropre. La matérialisation de tant de richesses d'idées rompt l'ampleur suprahumaine de la

conception originaire, et mêle à l'idéalisme divin, des préoccupations rapetissantes de difficultés de mise en scène ou de rivalités cabotines. Le symbole, à la hauteur duquel s'élève chaque pensée du maître, est anéanti. Walhalla n'est pas la monstrueuse gloire d'une force titanique; c'est une toile mal peinte. Nothung n'est point le suprême recours dans la détresse, c'est une ferblanterie. La demi-cécité de Wotan devient une perruque mal posée; Fricka fouette des béliers de carton; les fleurs du palais de Klingsor manquent démesurément de goût; les fils retenant sa lance sont trop apparents sous la frise indiscreète; la marche du décor, en route vers Monsalvat, est secouée des heurts trop mécaniques et le Graal lui-même n'est qu'une lampe électrique. — Wagner est concertant : en supprimant le décor irréalisable et l'interprète encombrant, son génie prendra son intégral essor.

C'est la thèse de l'idéalisme outrancier.

Les esprits qui la défendent ont souffert, dans leur sensibilité, de la non-concordance de la figuration théâtrale avec le paysage merveilleux que créait en eux la seule audition de la musique et de la poésie wagnériennes. Ne voulant pas se demander si leur rêve répond à la volonté du maître, ils préfèrent s'y entêter et, au lieu de voir dans les toiles et cartons peints, des indications, un guide pour l'imagination qui colore et magnifie, ils s'arrêtent à leur matérialité et la rejettent avec dégoût. Là est la fondamentale erreur. En exigeant la représentation théâtrale, en ajoutant à toutes ses ressources des moyens plus absolus, tels que l'édification du bâtiment en pleine nature, la disposition des places permettant à tous de voir aisément, la suppression de l'orchestre faisant de celui-ci un être anonyme, une ambiance, des sons dont la source inconnue ne peut distraire, enfin l'extinction de toute lumière autre que l'éclairage scénique, Wagner a marqué pourtant, avec quelle persistante énergie! sa volonté précise.

Ceux qui refusent l'exécution théâtrale de l'œuvre wagnérienne refusent en même temps de connaître Wagner. Ils ont commencé à l'étudier; immédiatement ils l'ont aimé, pour tout ce que sa parole et sa mélodie éveillaient en eux de beauté émue. Mais ils se sont arrêtés à mi-chemin. Le Wagner qu'ils ont en eux est irréel; ils le voient au travers de leur propre personnalité. Or, Wagner vaut que l'on se débarrasse de celle-ci. Écoutez-le, regardez-le, l'âme blanche et le cœur sans souvenirs : et votre âme et votre cœur s'empareront d'incomparables richesses.

Parsifal est peut-être l'œuvre où cette vérité apparaît avec le plus d'évidence. Ici, non seulement le cadre ne peut être aboli, comme direction d'imagination, mais encore, mais surtout, le jeu, la mimique, les tableaux de vie mystique ou sensuelle font trop partie intégrante de la trame orchestrale pour qu'on puisse logiquement dérouler celle-ci sans le concours d'éléments aussi clairement fondamentaux. Comment exiger d'un chœur de femmes, — corsages blancs, jupes tombantes immobilisées entre des banquettes de velours rouge, les mains crispées en d'imperceptibles battements de mesure sur une feuille de papier à musique, — comment exiger d'elles toute la sensualité, l'attirance, l'espièglerie, les yeux frôleurs, toute l'ample et chaude séduction des filles-fleurs autour du héros naïf? — Notez que nous ne nous plaçons pas même au point de vue du spectateur, pour lequel le spectacle du concert n'est qu'un paysage abstrait : nous n'envisageons que l'interprète. N'est-il pas absurde de vouloir qu'un homme en habit noir, qu'une femme en vêtements modernes réalisent, sous le rapport de leur propre émotion, l'identification physique du duo de Parsifal et Kundry, qui provoquera seule le juste et splendide frisson de la beauté intégralement comprise? — Et quelle signification peuvent acquérir au concert les scènes muettes, toujours si intenses chez Wagner? Le baiser de Kundry, que les imbéciles seuls trouvent trop long, est incompréhensible si vos yeux ne peuvent suivre, chez l'adolescent affolé, l'émoi formidable que suscite la première approche de la Volupté défendue. Le thème de foi, que les flûtes célestes confirment en péroration du Vendredi-Saint, manque son but adorable, si en l'écoutant vous ne voyez pas sangloter, jusqu'au sol où elle se prosterner, Kundry baptisée et délivrée du mal.

Faut-il donc blâmer M. Dupuis d'avoir inscrit, en le fragmentant, *Parsifal* au programme de ses concerts? Non pas; mais les exécutants, autant que le public, ne pouvaient s'attendre qu'à

une approximation. L'effort fut grand, et il faut l'encourager, mais au seul point de vue de vulgarisation et d'enseignement. Aussi incomplète et incolore que le concert nous la présente, l'œuvre est toujours créatrice de beauté; et elle a procuré à ceux qui allaient vers elle sans intention préconçue de dénigrement prétentieux et plat, des moments de claire et surélevante émotion.

H. L.

En l'honneur de Camille Lemonnier.

La manifestation en l'honneur de Camille Lemonnier a eu à Liège, la semaine dernière, un écho retentissant. Plus de cent convives assistaient au banquet offert par ses admirateurs de Wallonie à l'hôtel Vénitien, sous les auspices du Cercle *L'Avant-garde*. MM. G. Serrurier-Bovy, Albert Mockel, Charles Magnette, A. Colson, Hector de Selys et Charles Delchevalerie prirent successivement la parole pour célébrer le maître écrivain auquel la Belgique doit en grande partie sa renaissance littéraire.

Camille Lemonnier a prononcé un discours superbe dont nous détachons la péroraison :

« Si douce que soit pour moi votre louange, je ne suis et ne veux être ici que l'occasion reflexe d'un hommage public à tous les artisans d'ideal qui, des plaines flamandes aux monts de la Wallonie, étoilèrent de génie le firmament national. Souffrez donc que les palmes que m'attribue cette heure admirable soient par moi partagées avec tes fils, ô Liège! Dans les epis mûris à leur chaleur, prenez la graine lourde. Et puis, à votre tour, allez, la main ouverte, par la plaine et, comme eux, semez, semez jusqu'au soir, en pensant au pain futur. »

Au moment où nous mettons sous presse, le rideau se lève, au théâtre du Gymnase, sur le premier acte du *Mâle*, précédé d'une conférence sur Camille Lemonnier par Albert Mockel.

Avant-hier, un banquet a été offert à Paris à notre illustre collaborateur par ses frères d'armes et amis de France.

La fête a groupé dans les salons du restaurant Magnery environ deux cents convives au nombre desquels MM. A. Rodin, Catulle Mendès, J. et H. Rosny, Paul Adam, F. de Nion, F. Labori, Georges Lecomte, Gabriel Mourey, L. Bazalgette, les éditeurs P. Ollendorff et G. Charpentier, J. Reybrach, M. A. Leblond, P.-L. Garnier, Saint-Georges de Bouhélier, Alfred Valette, André Fontainas, Michel Corday, le peintre Duhem, Henry Krauss, M^{me} Judith Cladel, etc. Parmi les artistes et écrivains belges, MM. Emile Verhaeren, Victor Horta, Maurice des Ombiaux, L. Dumont-Wilden.

Des toasts affectueux et enthousiastes ont été portés au jubilaire par M^l Rosny aîné, J. Reybrach au nom de la Société des gens de lettres, P.-L. Garnier au nom de la jeunesse littéraire française, Gabriel Mourey et François de Nion. Dans sa réponse, Camille Lemonnier a rattaché son œuvre à la culture française d'où sont issues les lettres belges et remercié Paris de l'accueil qu'y ont toujours reçu, comme lui-même, tous les artistes belges.

Parmi les hommages les plus significatifs rendus à Camille Lemonnier par les revues belges, signalons les livraisons qui ont exclusivement consacré le *Thy se* et l'*Idée libre*.

MUSIQUE

Concerts de la Salle Erard.

Parmi les auditions les plus attrayantes de la semaine dernière — elles sont actuellement si nombreuses qu'il est impossible de consacrer à chacune d'elles un compte rendu — citons le récital de violon donné par M. Francis Mac Millen et le joli concert de M^{lle} Meina Simon, l'un et l'autre à la salle Erard.

M. Mac Millen est un jeune virtuose formé à la sévère discipline de César Thomson et qui promet de devenir un maître à son tour. Il a une technique très brillante, de la justesse, du son, de l'ai-

sance, du rythme, une mémoire étonnante. Un vrai tempérament de virtuose que l'expérience mûrira mais qui déjà s'affirme nettement.

On a fait fête, jeudi dernier, à M^{lle} Meina Simon, qui a apporté à l'interprétation d'une douzaine de lieder de Schumann, de Schubert, de Grieg, de Hillemacher et de Lenormand, en même temps que des qualités vocales charmantes, de l'expression et du sentiment. C'est un joli début, unanimement apprécié.

MM. E. Chaumont et E. Bosquet ont complété par quelques pièces instrumentales, exécutées à ravir, le programme de la cantatrice. On leur a fait fête à tous deux, surtout après leur parfaite et émouvante interprétation de la Sonate pour piano et violon de Guillaume Lekeu, l'une des plus hautes expressions de la musique de chambre contemporaine.

Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles.

Dimanche dernier M. de Reul a vivement intéressé son auditoire par une analyse assez approfondie du *Faust* de Goethe. Après un rapide aperçu du sujet de la légende populaire dont s'inspira l'auteur du célèbre poème, il a clairement fait ressortir l'unité qui existe entre les deux phases de cette œuvre, qui marque le début et l'apothéose de la carrière du poète.

Aujourd'hui, M. Dwelshauwers entretiendra l'assistance de *Quelques romantiques oubliés*. On nous annonce pour les mercredis 8, 15 et 22 avril, à 8 heures du soir, une série de trois conférences par M^{me} Renee Gange. Sujet : *La Décentralisation*. Chacune de ces causeries sera suivie d'une partie musicale ou de déclamation par des professeurs et élèves de l'établissement.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article de M. CLAUDE FERRARE ainsi que les comptes rendus du « *Beau Jeune Homme* » (théâtre du Parc), de l'*Exposition Mathieu-Gouweloos, la correspondance musicale de Paris, etc.*, que l'abondance des matières nous oblige à ajourner.

La Semaine Artistique

Du 5 au 11 avril.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition J. GOUVELOOS, P. MATHIEU.

GALERIE ROYALE. Exposition J. VAN DEN ACKER et G. DE BIENNE (ouverture le 6).

ATELIER VAN HAMME (rue Deloicht, 26) — 2-6 h. Exposition de feu ANTOINE VAN HAMME.

ATELIER J. LAGAE (avenue Michel-Ange, 8). — 2-6 h. Exposition J. LAGAE (clôture le 5 avril).

CONFÉRENCE DU JEUNE BARREAU (Palais de Justice). — 9-4 h. Exposition du Conservatoire de la Tradition populaire.

Dimanche 5. — 2 h. Quatrième concert du Conservatoire — 3 h. 1/2. Conférence par M. DWELSHAUWERS. *Quelques Romantiques oubliés*. (Ecole de Musique d'Ixelles.)

Lundi 6. — 6 h. Représentation au profit de la *Mutualité artistique*. *Siegfried*, M^{me} LUVINNE. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Concert J. JASINSKA-J. Bizet. (Grande-Harmonie.)

Mardi 7. — 4 h. 1/2. *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. E. ENGEL. XVI^e cours : A. Coquard, L. Boellmann, A. Diot et L. Vuillemin — 8 h. Reprise de la *Dame Blanche*. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Concert VAN DOOREN. Œuvres de Mozart. (Ecole allemande.) — 8 h. 1/2. Conférence par M. E. VANDERVELDE : *Diderot* (Maison du Peuple) — 8 h. 1/2. Soirée du Quatuor vocal hollandais. M^{lles} E. DE JONG et H. SCHOLTEN, MM. C. PHILIPPEAU et G. ZALSMAN (Cercle artistique.)

Mercredi 8. — 8 h. Première de l'*Or du Rhin*. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Piano-récital G. LAUWERYS. (Salle Erard.)

Jeudi 9. — 2 h. Conférence par M. DWELSHAUWERS : *Schiller*

Représentation du *Don Carlos*. (Théâtre du Parc.) — 8 h. *Polyeucte*. M^{me} SEGOND-WEBER, M. A. LAMBERT fils. (Théâtre du Parc.)

Samedi 11. — 2 h Ouverture de l'Exposition de la Société des Beaux-Arts. (Musée moderne.) — 7 h. 1/2 Dernière représentation de M. ERNEST VAN DYCK : *Lohengrin* (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. Première de *Quo Vadis* (Théâtre Molière.) — Première de *Les Aventures du capitaine Corcoran* (Théâtre des Galeries.)

PETITE CHRONIQUE

AVIS. — Des erreurs dans les adresses des bandes du journal nous étant signalées, nous prions les abonnés qui auraient à se plaindre de renvoyer leur bande rectifiée au bureau du journal, 32, rue de l'Industrie.

L'Etat vient d'acquérir au Salon de la *Libre Esthétique* une des plus jolies toiles peintes par M. W. Degouve de Nuncques pendant son séjour aux îles Baléares. Elle est intitulée *Miramar* et figure un site maritime des environs de Majorque.

L'ensemble des œuvres récentes de l'artiste sera exposé à partir du 15 avril, ainsi que les dessins en couleurs de M^{me} F. Degouve de Nuncques-Massin, dans les galeries du Binnenhuis, à La Haye.

Le dixième Salon annuel de la Société royale des Beaux-Arts s'ouvrira au Musée moderne samedi prochain.

Une exposition d'œuvres de Léon Philippet s'ouvre aujourd'hui à Liège, à l'Emulation. Elle est organisée par l'*Œuvre des Artistes* avec le concours de plusieurs collectionneurs.

A la liste des nominations dans l'ordre de Léopold que nous avons publiée, il faut ajouter les promotions suivantes : Commandeur, M. Radoux, directeur du Conservatoire de Liège; officiers, MM. Jan Blockx, Léon Jouret et Wambach.

C'est demain qui s'ouvrira au théâtre de la Monnaie le bureau de location pour les deux séries complètes de la Tétralogie qui termineront l'année théâtrale. Ces représentations, qui attireront tout Bruxelles sans compter la province et l'étranger, auront lieu aux dates suivantes :

Première série : Le 15 avril, l'*Or du Rhin*; le 17, la *Valkyrie*; le 18, *Siegfried*; le 20, le *Crépuscule*.

Deuxième série : Le 22, l'*Or du Rhin*; le 24, la *Valkyrie*; le 25, *Siegfried*; le 27, le *Crépuscule*.

Les interprètes seront : M^{mes} Litvinne, Paquot, Strasy, Bastien, Sylva, Maubourg, Réville, Rival, Brass, Séréno, Dratz-Barat, Tourjane, Feremans, Colman, Verneuil et MM. Imbart de la Tour, Dalmorès, Engel, Colsaux, Disy, Albers, Dangès, Viaud, Durand, Bourgeois, D'Assy, Cotreuil.

Les représentations de l'*Or du Rhin* commenceront à 8 heures. Les quatre tableaux seront exécutés sans interruption, comme l'a voulu Wagner.

Les représentations de la *Valkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule* commenceront à 6 heures. Après le premier acte il y aura une interruption d'une heure.

De commun accord avec M^{me} veuve Chausson et M. Vincent d'Indy, exécuteur testamentaire artistique du compositeur, les directeurs de la Monnaie ont décidé de remettre au début de la saison prochaine les représentations du *Roi Arthur*, dont les études sont commencées, dont les décors et les costumes sont commandés. Cet ouvrage est trop important pour être joué en une fin de saison dont le programme est déjà très chargé.

Étude de M^e CH. GÉRARD, notaire à Anderlecht

RUE DE FIENNES, 60, CUREGHEM.

Le notaire GÉRARD, à ce commis, à l'intervention de son confrère, M^e VAN CUTSEM, notaire à Anvers, adjudgera préparatoirement, avec bénéfice de prime d'un 1/2 % sur le montant de l'adjudication préparatoire, le jeudi 23 avril 1903, à 2 heures de relevée, par-devant M. le juge de paix du canton de Schaerbeek, en son prétoire, rue Brichaut, 2, conformément à la loi du 12 juin 1816 :

UNE BELLE ET SPACIEUSE MAISON DE RENTIER

avec atelier d'artiste peintre, annexes et jardin,

RUE DE LOCHT 38, SCHAERBEEK

Contenant 2 ares 88 centiares Disponible deux mois après la vente.

Affiches avec plan en l'étude des d ts notaires

GÉRARD et VANCUTSEM

Permis de visite à prendre chez M^e Gérard ou chez M. H. Deldime, chaussée de Haecht, 276

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES.

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOÏLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Redacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Deux hommes (CLAUDE FERRARE). — L'Or du Rhin (OCTAVE MAUS). — L'Ancienne Église de Laeken (CH. LAGASSE-DE LOCHT). — L'Association des Écrivains belges. — Expositions. *Jean Gouweloos, Paul Mathieu, M. et Mme Géo Bernier, Jean Van den Acker, Gaston De Biemme* (O. M.). — La Libre Esthétique et la Presse. — « Polyeucte » au théâtre du Parc (M. M.). — Conférence du Jeune Barreau. *Exposition du Conservatoire de la Tradition populaire* (D.). — La Musique à Paris *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVORESSI). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

DEUX HOMMES

Le premier, c'est Rudyard Kipling. Mes amis connaissent mon admiration fanatique pour ce grand barbare moderne, pour ce forgeron robuste d'idées violentes et de phrases triviales, pour ce poète inconscient qui chante le militarisme et la locomotive. Je l'admire aujourd'hui comme hier, et n'ai pas entrepris de brûler mon idole. Mais, très loyalement, je désire constater que cette idole — la mienne — ne règne que sur une des deux faces du monde, et que, sur la face opposée, d'autres dieux s'érigent, grands aussi, et purs, que d'autres fidèles peuvent légitimement adorer.

La part de Kipling, c'est la Vie; la vie tumultueuse

et batailleuse, la vie pour laquelle on lutte. Son royaume, c'est la terre des hommes, la terre sanglante que les soldats piétinent, la terre domptée que foulent les colons. Son siècle, c'est le siècle des ingénieurs, des trusts et du calcul intégral. Et le rêve qu'il caresse le plus chèrement, c'est un rêve simple, fécond et sanguinaire : le rêve d'un avènement définitif de la Force, avènement préparé par la défaite et la mort de tous les petits et de tous les faibles, de tous ceux auxquels le destin refusa des griffes tranchantes et des crocs aigus.

Ce rêve de Rudyard Kipling, on le trouve aujourd'hui presque réalisé dans beaucoup de pays. Mieux que partout ailleurs, dans l'Inde. L'Inde, conquise, garrottée, bâillonnée, l'Inde où deux cent mille Anglais commandent à deux cent millions d'Indous, l'Inde, exploitée, rançonnée, affamée, l'Inde enfin, dont un peuple fort tire sa vie en suçant le sang d'un peuple faible, l'Inde est un trône merveilleusement édifié pour le règne prochain de la Force victorieuse. Aussi Rudyard Kipling l'a-t-il adoptée pour sa patrie et s'y plaît-il mieux que dans aucune autre terre au monde. Il y trouve tout ce qu'il chérit, des maîtres, des soldats et des esclaves, un effort à fournir qui jamais ne décroît, des obstacles qu'on brise et qui renaissent toujours, une nature qu'on courbe sous le joug et qui sans cesse se rebelle. Et joyeusement Kipling se rue au travers de cette patrie qu'il dompte et claironne à tous les échos chacune des victoires qu'il remporte sur elle. Voici des ponts jetés sur des rivières : les crues et les inondations sont venues, mais les ponts n'ont point fléchi; voici des fauves échappés de la jungle, tigres ou crocodiles,

qui chaque année levaient sur des villages la dime de chair humaine : les balles anglaises leur crient aux oreilles que le pays a changé de maîtres ; voici des rajahs, des princes, des rois qui conspirent : il suffit d'un enfant des conquérants pour ruiner leurs complots futiles. Sur toutes ces visions orgueilleuses plane et règne une vision plus péremptoire et plus insolente, la vision de l'armée britannique campée sur la terre qu'elle a conquise, prête à défendre et à maintenir l'œuvre qui s'est accomplie à l'ombre de ses épées.

* * *

Or, voici venir, sur cette terre indoue, un autre homme, un voyageur. Celui-ci ne ressemble pas à Kipling, — pas tu tout. Il est un civilisé — à l'excès. Les plus vieilles races de la vieille Europe lui ont transmis et filtré un sang aristocratique. Il n'est point de cette époque-ci, mais de presque toutes les époques, et n'a point non plus de patrie bien limitée. Partout il est exilé et juge les hommes qu'il rencontre et qu'il ne reconnaît jamais pour ses semblables, avec beaucoup d'indifférence, beaucoup d'indulgence et beaucoup de dédain.

Le hasard a fait cet homme-là Français ; il s'appelle Pierre Loti.

Voici donc qu'il débarque dans l'Inde, dans cette Inde que Kipling proclame tellement asservie et anglaise que plus rien n'y subsiste, — grâce à Dieu ! — de ce qu'elle fut autrefois. Voici qu'il la traverse du sud au nord et de l'est à l'ouest, marchant à petits pas et s'arrêtant souvent. Voici qu'il la quitte et nous vient raconter, dans un livre admirable et déconcertant, ce qu'il a vu dans son voyage. Nous en sommes prévenus dès la couverture : il n'a pas vu d'Anglais, — pas du tout.

Il a vu des paysages prodigieux, il a vu des villes indéscribibles. Il a vu des palais en dentelle de marbre, que la lune habille de neige. Il a vu des pagodes d'idoles amoncelées, hautes comme des montagnes, et des montagnes creuses, où gisent des armées de dieux. Il a vu des forêts qui semblent vierges et qui pourtant sont des cimetières où dorment des capitales mortes, ensevelies. Il a vu un peuple innombrable, qui meurt de faim, et il a calculé que cela ne coûterait pas bien cher de nourrir ce peuple et de lui sauver la vie ; mais il n'a pas daigné reprocher la mort de ce peuple aux hommes qui le tuent ; il n'a pas vu ces hommes-là ; il les a ignorés, eux et leur œuvre. Et peut-être bien que Rudyard Kipling, poète et chantre de cette œuvre, a croisé la route du voyageur : mais le voyageur ne l'a pas vu davantage et il a dédaigneusement continué sa route sereine...

* * *

Évidemment, tout cela ne signifie rien. Chacun de ces deux hommes, Loti, Kipling, règne sur un royaume différent et ces royaumes n'ont pas de frontière mitoyenne. Il n'y a rien de commun entre ces hommes-là, et s'ils s'étaient reconnus en se rencontrant, c'eût été un miracle...

N'importe. Moi, qui ai vu leur rencontre, j'en reste inquiet et troublé ! Car je ne peux pas m'empêcher de me demander, maintenant que je les ai regardés l'un en face de l'autre, — lequel des deux est le plus grand ?

CLAUDE FERRARE

L'OR DU RHIN

Des quatre parties du *Ring*, seul l'*Or du Rhin* n'avait pas encore été représenté par la direction actuelle de la Monnaie. Dans le noble dessein de jouer d'affilée, en quatre soirées, la Tétralogie complète, MM. Kufferath et Guidé viennent de monter avec un réel souci d'art, récompensé par un éclatant succès, le prologue de la vaste épopée.

Désormais le cycle est clos : les quatre drames qui paraissaient, il y a quelques années, être l'apanage exclusif des théâtres d'exception outillés spécialement pour les mettre en scène, font partie du répertoire de la Monnaie. Dans quelques jours chacun pourra s'offrir, au prix modeste du tarif habituel, le luxe paradoxal de suivre étape par étape les péripéties du colossal ouvrage qui enferme toute l'humanité, les passions, la philosophie d'une époque. Réaliser ce tour de force entre les coulisses d'une scène qui ne chôme jamais, avec les artistes du chant et de l'orchestre que chaque jour rive aux tâches les plus diverses, c'est vraiment faire preuve d'une activité, d'une compétence et d'une ferveur artistique au-dessus de tout éloge. Avant toute appréciation, il convient d'en féliciter chaleureusement les directeurs et leurs excellents collaborateurs.

Ils ont donné du *Vorabend de l'Anneau du Nibelung*, dans de pittoresques décors neufs ou renouvelés, une interprétation vivante, colorée, expressive, conforme aux exigences les plus difficiles à satisfaire du maître. Celui-ci avait, on le sait, au point de vue de la mise en scène, toutes les audaces. Le seul fait d'imposer dans l'*Or du Rhin* trois changements à vue sans la moindre interruption de l'orchestre montre une témérité peu ordinaire. La précision, la promptitude et l'habileté des machinistes ont heureusement vaincu la difficulté. Jouée sans entr'actes, l'œuvre gagne, faut-il le dire ? en unité, les quatre tableaux s'enchaînant logiquement au point de vue musical comme dans son action poétique.

Les détails les plus vétilleux de la partition — se doute-t-on que c'est une des plus difficiles qui soient ? — ont été mis en vive lumière par l'orchestre de Sylvain Dupuis. A part certaines défaillances des cors — n'y aura-t-il donc jamais de bons cornistes à Bruxelles ? — l'exécution symphonique a été parfaite. Quant aux chanteurs, il n'y a guère que des éloges à leur adresser à tous : M. Albers a composé un Wotan fourbe et divin de belle allure, de voix puissante ; M. Imbart de la Tour a détaillé avec infiniment d'humour et de souplesse les récits insidieux de Loge, le bavard

neôcricible que créa triomphalement jadis, à Bayreuth, M. Vogl, — et non M. Schlosser, comme le dit notre confrère de l'*Indépendance* que ses souvenirs trompent rarement. Mais pourquoi l'excellent ténor s'est-il fait, pour incarner le dieu ignescent, la tête d'Albert Durer? M. Dangès, bien qu'indisposé, a donné du caractère et de l'expression aux malédictions d'Albérich; M. d'Assy a été redoutable et sentimental à souhait dans le personnage de Fasolt, MM. Colsaux et Cotreuil excellents dans ceux de Froh et de Donner; et bien que le rôle de Mime, si important dans *Siegfried*, fût réduit dans l'*Or du Rhin* à une seule scène, M. Engel l'a souligné d'un trait net et sûr.

Les rôles féminins ont trouvé, de même, des interprètes attentives, consciencieuses et distinguées en M^{mes} Bastien (Fricka), Freya (Strasy), Rival (Erda), Sylva, Maubourg et Tourjane (les Filles du Rhin). M^{lle} Maubourg, surtout, a donné à ses récits du relief et de l'accent.

Et maintenant, au rideau pour la Tétralogie!

OCTAVE MAUS

L'Ancienne Église de Laeken (1).

La Commission des monuments a eu l'occasion récente de le dire publiquement : elle accueille toujours, avec bienveillance et même avec joie, toute communication s'inspirant de cette devise : « Patrie et Progrès. »

C'est aussi la devise de A. Cosyn, auteur de la note sur l'*Ancienne église de Laeken* parue dans l'*Art moderne* du 22 mars et à laquelle le soussigné n'a pu répondre plus tôt à cause d'accablantes occupations professionnelles aggravées d'une indisposition.

Cosyn est l'un des très rares publicistes qui profitent parfois, quoique trop peu, de la faculté accordée à chacun de consulter non pas seulement les travaux imprimés de la Commission royale, mais les dossiers de ce collège.

Si, avant d'écrire, mon honorable ami avait bien voulu parcourir le dossier de l'ancienne église de Laeken, il y eût recueilli les faits suivants. Je les rappelle brièvement ci-après, afin qu'eux seuls répondent à des affirmations hasardées.

Dès le 19 décembre 1891 mon regretté prédécesseur, feu Welens, faisait savoir au curé-doyen de Laeken que la Commission royale des monuments ne pouvait partager la crainte des experts au sujet de la solidité du vieil édifice. Depuis lors, ce collège a protesté, plus d'une fois, auprès des autorités et notamment auprès de l'administration communale, en faveur du maintien de l'ancien monument.

« Sans en référer au Gouvernement », dit le rapport de la Commission en date du 4 mai 1892 au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique, « la commune a fait procéder à la démolition des nefs, a même fait enlever les toitures des parties dont le maintien était formellement décidé et a disposé des produits de ces matériaux. »

(1) En publiant, il y a trois semaines, l'article de M. Cosyn sur les restaurations de l'église de Laeken, nous avons exprimé le désir que la Commission royale des monuments répondit aux observations de notre correspondant. Le Président de ce collège vient de nous adresser la lettre ci-après. Nous nous empressons de la communiquer à nos lecteurs, qui jugeront le débat.

La restauration du chœur de la vieille église a été confiée à Van Assche, membre de la Commission, c'est vrai. Dans quelles conditions? Les suivantes, extraites du règlement organique que M. L. Abry ignore, puisqu'à l'encontre de son ami Cosyn il part en guerre contre la Commission sans même s'être assuré si ses armes sont chargées de plomb ou de... *boulettes en papier* :

« ART. 55. — Il est interdit à la Commission de proposer des architectes pour la direction des travaux placés sous sa haute surveillance. »

« ART. 19. — Nul ne peut être présent aux délibérations ni prendre part au vote si lui-même, ses parents ou alliés sont intéressés dans les questions à examiner. »

Ces prescriptions sont observées à la lettre depuis le 22 mai 1897, je le sais de science personnelle; elles l'étaient avant cette date, j'en suis persuadé.

Au surplus, sur les treize membres de la Commission royale, quatre sont en position telle qu'ils peuvent être appelés à produire des œuvres rentrant dans la catégorie de celles soumises d'ordinaire à l'examen de ce collège. Faudrait-il que ces artistes ne travaillassent plus, en pareil cas, depuis le jour où le Gouvernement, seul maître du recrutement de la Commission, a jugé bon de les y introduire?

Le chœur de l'ancienne église de Laeken était polychromé de très longue date. La polychromie avait été couverte par d'affreux et successifs badigeons. Survint, avec la restauration, le décrépissage qui fit découvrir des peintures murales détériorées. Le calque en fut fait d'une façon très consciencieuse, sous la direction de Bressers et sous le contrôle d'Albrecht De Vriendt et de Helbig.

Après cela, que convenait-il de décider?

Un nouveau badigeonnage? Oh non! n'est-ce pas? Si antipolychromiste soit-on, le blanc de badigeon laisse froid le tempérament le plus batailleur.

L'aspect naturel, assez pauvre des matériaux ou un crépissage sans polychromie? Ici commence le débat, non pas seulement entre les « hommes de goût », mais aussi et surtout entre les artistes de divers goûts, les polychromistes, les antipolychromistes et ceux dont l'œil, l'esprit et le cœur se partagent entre les deux écoles, suivant les cas.

Ou enfin le rétablissement des peintures d'après les calques authentiques? Le débat continue entre les mêmes « hommes de goût » et les mêmes artistes.

Dans l'espèce, ce sont les polychromistes qui l'ont emporté, non point pour improviser des « *mirlitons* » ou autres motifs, mais pour restituer dans la couleur primitive la primitive décoration.

Y a-t-il là de quoi s'emporter? On se figure à tort qu'au sein de la Commission royale des monuments, où il y a et doit y avoir plusieurs écoles, la majorité appartient aux « néo-gothiques ». Prière aussi de ne pas perdre de vue ce fait indéniable : les Égyptiens, les classiques, notamment les Grecs de la belle époque, les byzantins, les romans ont été des polychromistes convaincus et pratiquants avant les gothiques et par conséquent avant les « néo-gothiques ». Je constate, sans discuter (1).

En réalité, les membres de la Commission royale des monu-

(1) Voici un extrait d'une lettre inédite que j'écrivais de Constantinople à un ami de Belgique, le 23 septembre 1899 :

« Nous avons discuté, Bordiau, Soil et moi, avec S. Exc. Hamdy Bey, Directeur du Musée impérial ottoman, devant ce sarcophage superbe, dit d'Alexandre, trouvé par Hamdy dans le sol de Sidai

ments ne se recrutent pas eux-mêmes, je le répète. D'accord avec leurs collègues correspondants des diverses régions du pays, ils appliquent, dans un esprit large, un règlement ancien mais très pratique, qu'on avait eu le tort de laisser tomber en désuétude jusqu'en 1897. Tous sont des artistes examinant en conscience, d'une façon indépendante et de leur mieux, les multiples et complexes questions soumises à leur compétence.

Il suffit de vouloir bien ouvrir les yeux et d'y regarder de près pour s'assurer que tels sont les faits. Là contre ne sauraient prévaloir les jugements trop subjectifs de ceux, parmi les critiques d'art, qui méconnaissent ou qui ne savent point pratiquer la méthode d'observation, ce fondement de toute connaissance.

CH. LAGASSE-DE LOCHT

Nous avons communiqué la lettre de M. Lagasse à notre collaborateur M. Cosyn, qui l'a annotée comme suit :

Nous savons que la Commission des monuments a réclaté sans cesse le maintien intégral de l'ancienne église de Laeken et nous l'en félicitons. Il est regrettable que l'Etat n'ait pas fait prévaloir cette solution.

Nous persistons à croire que la Commission ne peut exercer qu'un contrôle tout à fait illusoire sur des travaux de restauration confiés à l'un de ses membres.

Notre ami M. Lagasse nous dit que la décoration de l'ancienne église de Laeken a été effectuée d'après des calques authentiques, mais il n'explique pas l'opportunité de ce travail. Nous lui conseillons d'aller voir les peintures ; il reconnaitra avec nous qu'elles ne présentent aucun cachet artistique et qu'elles sont déplaisantes. La Commission ne laisserait certes pas des travaux aussi grotesques si elle comprenait un plus grand nombre de vrais artistes — tels que C. Meunier, Mellery, Van Rysselberghe, Claus, J. Dillens, L. Frédéric, etc.

Nous contestons d'ailleurs que le tatouage bigarré de l'ancienne église de Laeken soit la reproduction exacte des fragments de peintures murales qui ont été mis à jour. Ces fragments avaient un tout autre caractère. Il est à remarquer, du reste, qu'une négligence les a fait disparaître avant l'exécution des travaux de peinture, en sorte que le décorateur a dû travailler exclusivement d'après les calques — pris par lui-même...

Un mot, en terminant, au moniteur de Saint-Luc, qui, dans son dernier numéro, écrit :

« Notre idéal n'est pas archéologique, il est artistique ; il s'appuie sur des principes, non des impressions. »

N'est-ce pas savoureux ? Nous savions depuis longtemps que les formules de l'école Saint-Luc sont creuses, qu'elles n'engendrent que le pastiche. Mais jamais les néo-gothiques n'avaient avoué aussi bénévolement qu'ils font fi du sentiment artistique. Nous voilà fixés !

A COSYN

(Sidon), œuvre admirable du IV^e siècle avant Jésus-Christ, d'un sculpteur grec, architecte et peintre tout à la fois.

« Les sculptures de la frise, faites en haut relief dans le marbre pentélique, portent encore de très belles parties peintes. Hamdy affirme que tout le morceau de marbre blanc était ainsi peint par le sculpteur lui-même. Les teintes plates, encore bien colorées soit en bleu, soit en violet, soit en rouge, sont d'un tendre que nous ne connaissons pas. J'ai demandé à Hamdy s'il avait fait analyser chimiquement quelque parcelle de ces belles nuances. Il n'y avait pas encore songé..... »

CH. L.

L'Association des Écrivains belges.

L'Association des Écrivains belges a rencontré les plus grandes sympathies dans tous les milieux littéraires. Grâce à son caractère exclusivement professionnel, elle a pu réunir les écrivains des tendances les plus diverses. Nous relevons sur la liste de ses membres les noms de MM. Camille Lemonnier, Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Eugène Demolder, Albert Giraud, Gustave Van Zype, Octave Maus, Henri Maubel, Maurice des Ombiaux, Louis Dumont-Wilden, Maurice Wilmotte, Georges Eekhoud, Charles Van Lerberghe, André Fontainas, Fernand Severin, Arthur Daxhelet, Hubert Krains, Léopold Courouble, Franz Mahutte, Edmond Glesener, Georges Marlow, Georges Virrès, André Ruyters, Maurice Kufferath, Eugène Gilbert, José Perrée, Marius Renard, Léopold Rosy, Gaston Heux, Georges Rens, Sander Pierron, Fernand Larcier, Robert Sand, Paul André, Arthur Hubens, Georges Rency, Léon Paschal, Van Beneden, Pierre-M. Olin, Paul Mussche, O. Gilbert, Auguste Vierset, José Hennebicq, Firmin Van den Bossche, Eugène Bacha, Léon Hennebicq, Paul Sainte-Brigitte, Roland de Marès, Albert Berthel, etc.

La publication de l'Anthologie Lemonnier a obtenu un plein succès ; à l'occasion de l'inauguration du monument Rodenbach à Gand, l'Association compte éditer une Anthologie consacrée à l'œuvre de cet écrivain.

Pour tous les renseignements s'adresser à M. Robert Sand, secrétaire général, 4, rue du Frontispice, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

Jean Gouweloos. — Paul Mathieu.

Des deux peintres qui se partagèrent la semaine dernière la cimaise du Cercle artistique, l'un, Jean Gouweloos, est un violent et un tourmenté ; l'autre, Paul Mathieu, un doux et un rêveur.

Par l'impressionnabilité visuelle, la subtilité du coloris et l'équilibre harmonique des tons, le second l'emporte sur le premier. En des pages imprégnées de poésie, d'une sincérité et d'un charme réels, M. Paul Mathieu déroule à l'infini les horizons des Flandres et de la Campine. Il exprime avec bonheur le calme des soirs, le silence de la nature recueillie, la mélancolie des ciels de pluie tendus sur la plaine solitaire. Son art, tout en demeurant traditionnel, s'avive d'une émotion neuve, — celle qu'y apporte le tempérament personnel d'un artiste réfléchi, sensible et compréhensif.

La meilleure toile de M. Mathieu, *Le Zoute*, résume en quelque sorte toute la Flandre, — le « beau pays de Flandre », comme disait Verwée. Sous un ciel léger et profond, les pâturages se déploient, tachés de lointains toits rouges. Il y a de l'air, de l'espace, de la lumière dans ce radieux paysage dont les plans s'étagent et s'espacent sans trucs, sans repoussoirs, par la seule justesse des valeurs. En d'autres œuvres, l'artiste s'apparente, par la qualité du sentiment, avec le charmant paysagiste Huberti.

M. Jean Gouweloos était connu comme portraitiste. Cette fois, il se révèle à la fois comme mariniste, paysagiste et peintre de figures. Son envoi, varié et intéressant, le montre en possession d'un métier sûr, d'une virtuosité de brosse peu commune, d'une réelle entente de la mise en pages et de l'ordonnance d'un tableau. Son coloris, toutefois, nous a paru moins souple que dans tel de ses envois antérieurs. Il y a dans sa grande composition *L'Enfant* et dans ses portraits de femmes, avec de sérieuses qualités de composition, une sécheresse et une opacité de tons assez déplaisantes.

La série d'études d'après nature rapportées par le peintre d'un séjour à Compiègne (*Étang du Paradou*, *Clairière en forêt*, *Dans la barque*, *Les Bouleaux*, etc.), atteste une palette plus chatoyante, bien qu'ici encore des lourdeurs déparent quelques-uns de ces morceaux raffinés et élégants.

M. et M^{me} Géo Bernier.

Aux toiles de MM. Mathieu et Gouweloos ont succédé depuis quelques jours des tableaux et études de M. Géo Bernier et de M^{me} J. Bernier-Hoppe. S'efforçant de renouer la tradition que la mort d'Alfred Verwée a rompue, M. Bernier étudie consciencieusement dans les prairies des Flandres les troupeaux qui les marbrent de taches blanches et rousses. Il accorde souvent avec bonheur leurs colorations éclatantes avec le paysage lumineux qui les encadre. La matérialité du procédé apparaît toutefois avec trop d'évidence, destructive d'illusion. *Juin en Flandre, Sérénité, Heure paisible, Bergendael* sont les pièces capitales de l'ensemble offert à la curiosité des visiteurs. On peut leur préférer, pour la finesse des tons, la fluidité de l'atmosphère, la fuite des horizons, l'harmonie tendre ou robuste du morceau, telle étude enlevée de verve, celle, par exemple qui porte le n° 26 et qui domine toutes les autres.

Des portraits, des études de fleurs montrent en M^{me} Bernier une nature appliquée et laborieuse, avec un sentiment personnel dans la mise en page et l'ordonnance d'une toile.

Jean Van den Acker. — Gaston De Biemme.

Les peintures de M. Jean Van den Acker qu'abrite la Galerie royale décèlent plus de bonne volonté et d'adresse que de tempérament artistique. Ses portraits, ses paysages et ses compositions anecdotiques sont d'une aimable banalité, encore qu'on y relève, ça et là, un détail attrayant, une note spirituelle. C'est de la peinture courante, à la portée de quiconque connaît les éléments du métier.

Dans les paysages de M. De Biemme transparait, encore indécise, une personnalité naissante. La gamme argentée et lumineuse dans laquelle le jeune peintre transpose ses impressions de Zélande semble annoncer un coloriste. Bien qu'un peu froide, sa palette rayonne et chante en ses études d'estuaires, de chenaux, de chantiers maritimes. Il y a de la volonté, presque du style dans la façon dont l'artiste interprète les pilotis mordus par le flot, les barques échouées sur l'estran, les charpentes gondronnées des estacades. C'est net, franc et sonore. Les ciels par-dessus les quais, les voiliers et les toits ont un éclat métallique, une réverbération de clarté radieuse.

Des promesses, certes, et un espoir.

O. M.

La Libre Esthétique et la Presse.

Pour faire suite aux appréciations de la presse sur le Salon de la *Libre Esthétique* :

La *Chronique* annonce en ces termes l'acquisition d'une toile de M. W. Degouve de Nuncques par l'Etat : « Nous félicitons le directeur des Beaux-Arts de cet achat. L'œuvre est admirable, d'une impressionnante justesse de tons et d'une poésie intense.

Qui a eu l'heureuse fortune de voir les Baléares, a retrouvé devant les magiques interprétations de M. Degouve de Nuncques l'éblouissante impression produite par ces édens de rêve, de parfums et de lumière.

Nous souhaitons vivement que cette belle œuvre reste à Bruxelles. »

A la bonne heure ! Voilà qui consolera l'artiste d'avoir, il y a trois semaines, été accusé de peindre l'île Majorque « d'après des cervelles de mouton et des ris de veau » (1) !

Avant-hier, le même journal publiait cette note :

« Nous avons annoncé, il y a quelques jours, l'achat par le gouvernement du magnifique tableau *Miramar*, par M. Degouve de Nuncques, en souhaitant que cette œuvre absolument remarquable prit place dans les collections du Musée.

La commission directrice des Musées royaux de Bruxelles l'a

(1) La *Chronique*, 23 mars 1903.

refusée. Elle ne veut pas du cadeau, qui, très probablement, ira enrichir le Musée de Liège.

La susdite commission est composée de MM. Auguste Beernaert, marquis de Beaufort, comte de Lalaing, baron Lambert, Fétis, Robie, J. De Vriendt, H. Hymans, A. Verhaeren, Xavier Mellery, A.-J. Wauters et Ch. Cardon.

Nous ne félicitons pas de sa décision les membres de la susdite commission. Ajoutons toutefois, à la décharge des quelques gens de goût et des connaisseurs qui en font partie, que les acceptations doivent être votées aux deux tiers des voix. »

Il est exact que la Commission a, pour des raisons demeurées obscures, refusé *Miramar*. Et ce qui est tout aussi extraordinaire, c'est qu'elle a refusé en outre le superbe *Portrait de M^{me} A. D.*, par Besnard, proposé par la direction des Beaux-Arts, et dont toute la presse a fait l'éloge !

Voilà qui donne une haute idée des goûts de la Commission.

* *

N'est-ce pas que voici une bien jolie phrase ? Elle est textuellement extraite d'un compte rendu du dernier concert de la *Libre Esthétique* : « C'est une page très musicale, conduisant bien le thème parmi les méandres nombreux mais toujours harmonieux et sans duretés ; elle passe, en développant très heureusement les mélodies conductrices, du pittoresque et du féérique, toujours distingué et d'un rythme bien mesuré, tantôt serré et sévère, tantôt berceau comme le flot qui balance la barque au large, plein de grandeur, à l'angoisse harmonique, sans la férocité des pointes d'acier (??), une moelleuse inondation d'ondes sonores puisées dans le murmure du vent dans les branches ; puis c'est l'allure martiale d'une histoire féodale racontée avec élan et passion ; enfin un monument aussi complet que parfait, renfermant des sentiments divers unis par la bonne ordonnance et le tact le plus discret, une des plus belles créations modernes. »

Il est vraiment heureux que les circonstances nous obligent, au moins une fois l'an, à lire les comptes rendus des concerts et des expositions !...

« Polyeucte » au théâtre du Parc.

M^{me} Segond-Weber a vraiment noble allure dans le rôle de Pauline qu'elle interprète avec une passion grave et contenue. On voudrait chez les autres artistes un jeu plus simple et moins extérieur. M. Dessonnes approche de la perfection. Son rôle est du reste le plus humainement compréhensible de tous. Mais pour Polyeucte, par exemple, combien difficile de dire simplement des choses qui pouvaient sembler presque réelles à une époque où le mysticisme conservait encore de l'exaltation, et que nous ne comprenons plus aujourd'hui, fussions-nous fervents ou mécréants. Ce néophyte qui revient content et paisible après avoir été baptisé et se montre désireux seulement de rassurer sa femme, devient ivre de zèle dès que Pauline lui a fièrement et naïvement avoué — comme une orgueilleuse Romaine qu'elle est — son amour passionné pour Sévère et sa volonté de n'aimer néanmoins que son époux. Après cela Polyeucte ne veut plus rien entendre. On comprend qu'il souhaite à Pauline de retrouver Sévère et qu'il lui dise :

Vivez avec Sévère ou mourez avec moi.

C'est encore de l'amour et de la jalousie généreuse.

C'est le désir impérieux de tout quitter et de tout perdre ou de gagner à lui cette femme tout entière. Et son enthousiasme subit ressemble à l'exaltation d'un désespéré.

Est-ce par crainte de commettre un anachronisme que M. Albert Lambert n'accentue pas cette interprétation ? Peut-être. et plusieurs l'approuveront.

Pour moi, il me fait seulement mesurer, de façon flagrante, l'évolution de notre sensibilité depuis Corneille, et à ce titre il est intéressant.

Qu'on voudrait donc voir aussi toute cette grandeur d'âme moins hérissée des mots du dictionnaire galant du XVIII^{me} siècle, mêlant leur puérité à des vers d'une simplicité et d'une force inégalée. Et que malgré soi on sourit en entendant l'opportuniste Félix parler « d'heureuse aventure » après tant d'événements passionnés et tragiques !

M. M.

Conférence du Jeune Barreau

Exposition du Conservatoire de la Tradition populaire.

Une jolie exposition qui fut ouverte au Palais de Justice, dans la bibliothèque du Barreau. La délicate collection d'objets populaires et typiques, disant les mœurs ! Choses simples Choses naïves : petits drapeaux de pèlerinages, petites saintes vierges, choix de « printjes », de pipes, de sabots, de tire-lires, d'almanachs et d'images. Un costume de Gille de Binche. Et puis de vieux billets d'enterrements et de naissances, des jeux de cartes, des tabatières, des boîtes à sucreries. Les sabots sont bien amusants. On songe à des rondes de paysannes flamandes. Il y a des « pastore » de noels napolitains, avec des grâces simiesques et des sourires fins, et des jarretières avec des inscriptions que je n'oserais reproduire ici par crainte des lois qui nous menacent... On trouve aussi des jouets rustiques et une enseigne de cabaret. Au surplus, c'est coquettement arrangé. On eût dit de petites boutiques de la rue Haute endimanchées, de mignons étalages en fête. C'était plein d'âme enfantine. Et pour qui sait voir, on trouve, dans ces riens de foyers plebéiens, des traditions, de vieilles coutumes curieuses écloses au cœur des hommes. L'exposition était signée De Bruyn, Thomas Braun et Elskamp. Je voudrais avoir le tendre génie d'Elskamp pour la célébrer comme il convient

D.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

On avait inscrit au programme de la soirée du 23 mars la *Sonate pour piano et cor* (op. 17) de Beethoven, que l'on a rarement l'occasion d'entendre. Je ne sais pas s'il faut approuver cette quasi-exhumation, étant donnée l'extrême monotonie d'une œuvre écrite pour un instrument d'étendue fort restreinte et peu destiné, en principe, à jouer le rôle qui lui était ici imposé. Monotonie doit s'entendre au propre, car il n'y a presque aucune modulation dans cette sonate et, du reste, il ne pouvait guère y en avoir. MM. Pénable fils et Edouard Risler en furent les interprètes. M. Risler fut d'ailleurs sur la brèche pendant la soirée entière, et sa présence avait attiré un public nombreux et désireux de profiter de l'aubaine.

La *Suite pour piano* de M. Gustave Samazeuilh est une œuvre sérieuse, écrite dans une note un peu uniforme peut-être, mais avec élégance, et un peu franckiste parfois (par exemple dans le *Prélude* d'une belle ligne sobre et grave, ou au début de la *Sarabande*), et intéressante dans son ensemble. Le mouvement final (*Forlane*) est, à mon gré, un des mieux venus.

Les *Serres chaudes* d'Ernest Chausson m'ont vivement intéressé par les curieuses recherches prosodiques, par les accompagnements aux formules ingénieusement expressives et vraiment neuves qu'on y trouve, et surtout par la sincérité de l'inspiration. Mme Jeanne Raunay les chanta de façon charmante.

Je viens de parler de recherche et d'ingéniosité; ces deux termes sont insuffisants pour caractériser les *Variations, Interlude et Finale* de M. Dukas, œuvre déjà entendue à Bruxelles et sur laquelle il est par conséquent inutile que j'insiste longuement ici. D'ailleurs, le talent, la maîtrise peut-on dire dont M. Dukas a fait preuve ne sauraient être discutés. Quant aux tendances du compositeur, est-ce bien à propos d'une telle composition, qui ne

prétend qu'à être une série de développements d'un thème donné, qu'il sied de les commenter ? Je me bornerai à constater le succès de l'œuvre et l'admirable façon dont M. Risler l'interpréta.

M.-D. CALVOCORESSI

La Semaine Artistique.

Du 12 mars au 18 avril.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. et Mme G. BERNIER.

GALERIE ROYALE 10-6 h. Exposition J. VAN DEN ACKER et G. DE BIEMME. (Clôture le 16.)

ATELIER VAN HAMMEE (rue Deloicht, 26). 2-6 h. Exposition de feu ANTOINE VAN HAMMÉE.

CONFÉRENCE DU JEUNE BARREAU (Palais de Justice). 9-4 h. Exposition du Conservatoire de la Tradition populaire. (Clôture le 15.)

Lundi 13. — 8 h. 1/2. Concert de Mme M. BONHEUR. Mlles CARLHAUT et DOMENICI; le QUATUOR SCHORG. (Salle Le Roy.)

Mardi 14. — 4 h. 1/2 *L'Histoire du chant*, par Mme J. BATHORI et M. ENGEL : MM. F. RASSE, L. VAN CROMPHOUT et L.-F. DELUNE (Salle Kevers.) — 7 h. 1/2. Dernière représentation de M. ERNEST VAN DYCK : *Tannhauser*. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/2. Conférence par M. H. ARCTOWSKI : *L'Histoire des glaciers*. (Cercle artistique.)

Mercredi 15. — 8 h. Conférence par Mme RENÉ GANGE : *La Décentralisation*. (Ecole de musique d'Ixelles.) — 8 1/2. La Tétralogie de R. WAGNER : *L'Or du Rhin*. (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 16. — 2 h. 1/2. Conférence par M. DWELSHAUWERS : *Schiller*. Représentation de *Don Carlos*. (Théâtre du Parc.)

Vendredi 17. — 6 h. La Tétralogie de R. WAGNER : *La Valkyrie*. (Théâtre de la Monnaie.)

Samedi 18. — 6 h. La Tétralogie de R. WAGNER : *Siegfried*. (Théâtre de la Monnaie.)

PETITE CHRONIQUE

LOTÉRIE INTERNATIONALE PRO-BOER — Le Comité central de La Haye nous prie d'annoncer que la loterie relative aux expositions pro-boers, notamment à celle des camps de reconcentration qui a eu lieu rue Royale, à Bruxelles, sera tirée le 15 avril prochain à La Haye.

Le mois prochain s'ouvrira au Cercle artistique une exposition rétrospective des œuvres de Gustave Vanaise.

Salon de la *Libre Esthétique* Dernière liste d'acquisitions : W. DEGOUVE DE NUNCQUES : *Miramar* (acquis par l'Etat). — MAXIME DETHOMAS : *Le Maître d'hôtel*. — A. BAERTSOEN : *Vieilles Maisons à Middelbourg*, — *Kromboomsloot (Amsterdam) I* (deux ex.), — *Kromboomsloot (Amsterdam) II*. — G. DEVREESE : *Bébé* (médaille argent). — CH. DUFRESNE : *Tête de vieille Arlésienne* (bronze).

Aujourd'hui dimanche s'ouvre au Musée d'Anvers l'exposition d'une importante collection de maîtres flamands et hollandais des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles appartenant à un amateur anversois. Cette exposition durera un mois.

Le peintre Oscar Halle expose en ce moment quelques-unes de ses toiles au Salon Cassirer, à Berlin.

M. Maxime Dethomas ouvrira mercredi prochain, à Paris, à la Galerie Durand-Ruel, une exposition d'ensemble de ses œuvres. Y figureront, entre autres, celles qui furent admirées le mois dernier au Salon de la *Libre Esthétique*.

Quarante-huit concurrents se sont, dit la *Réforme*, présentés pour le concours préparatoire dit de Rome, réservé cette année à la sculpture. Le sujet traditionnel, tiré de la Bible, consistait à représenter Samson ébranlant les colonnes du Temple. La tête d'expression demandée était le Dédain.

Comme on le sait, il n'y a que six concurrents à l'épreuve définitive. Le ministre des Beaux-arts est saisi d'une réclamation de quarante-cinq concurrents protestant contre la nomination comme membre du jury d'un sculpteur anversois qui compte deux beaux-frères parmi les concurrents.

Les résultats du concours préparatoire seront proclamés le 4 mai prochain.

Un comité vient de prendre l'initiative d'élever un monument sur la tombe de feu Antoine Van Hammée. Il se compose de MM. le marquis de Beauafort, président d'honneur; E. Acker, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles; J.

D.vriendt, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers; A. Desvachez, J. Destrée, G. Devreese, J. Stallaert, J.-L. Barbier, E. Blanc-Garin et F. De Vestel.

Les souscriptions sont reçues chez M. L. Delmoitié, trésorier, rue des Palais, 271, à Schaerbeek. Pour tous renseignements s'adresser à M. Th. Goethals, secrétaire, 32, rue Rasson, à Schaerbeek.

Harlebeke, le lieu de naissance de Peter Benoit, se propose d'élever un monument à la mémoire du compositeur flamand. Le gouverneur de la Flandre occidentale, M. le comte d'Ursel, a accepté la présidence d'honneur du Comité, dont le trésorier est M. Adrien Matton, chaussée de Heule, 38, à Courtrai.

M. Ch. Gheude fera dimanche prochain, à 3 h. 1/2, à l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, une conférence sur *Quelques poètes belges*.

Etude de M^e MORREN, Notaire à Bruxelles
45, rue du Commerce.

Le notaire MORREN vendra publiquement
en la Galerie de MM. J. et A. LE ROY, frères
rue du Grand-Cerf, n° 6, à Bruxelles

les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29 avril 1903
à 2 heures précises.

LA COLLECTION DE
TABLEAUX ANCIENS

DES ÉCOLES FLAMANDE, HOLLANDAISE ET AUTRES
LES OBJETS D'ART, LIVRES, GRAVURES, ETC.

dépendant de la succession de M. Etienne LE ROY
commissaire-expert
des Musées Royaux de peinture et de sculpture de Belgique
Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères
12, place du Musée, à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
le samedi 25 avril 1903	le dimanche 26 avril 1903
de 10 à 4 heures.	

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Morren et chez les experts prénommés.

POUR SORTIR D'INDIVISION

VENTE PUBLIQUE ET VOLONTAIRE
D'UNE

BELLE ET SPACIEUSE MAISON DE RENTIER

Le notaire Charles GÉRARD, résidant à Anderlecht, rue de Fiennes, 60 (Cureghem), à ce commis, à l'intervention de son confrère, M^e VAN CUTSEM, notaire à Anvers, adjudgera préparatoirement, avec bénéfice de prime d'un 1/2 % sur le montant de l'adjudication préparatoire, le jeudi 23 avril 1903, à 2 heures de relevée, par-devant M. le juge de paix du canton de Schaerbeek, en son prétoire, rue Brichaut, 2, conformément à la loi du 12 juin 1816 :

Une belle et spacieuse maison de rentier

avec atelier d'artiste peintre, annexes et jardin,

RUE DE LOCHT 38, SCHAEARBEEK

Contenant 2 ares 88 centiares. Disponible deux mois après la vente.

Affiches avec plan en l'étude des dits notaires
GÉRARD et VANCUTSEM

Permis de visite à prendre chez M^e Gérard ou chez M. H. Deldime,
chaussée de Haecht, 276

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTÉUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)
 — ÉDITION SPÉCIALE AVEC
 TRADUCTION FRANÇAISE —

<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤</p>	<p>Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤</p>
<p>Abonnement annuel Frs. 20.-</p>	
<p>J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS</p>	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
 31, rue des Pierres

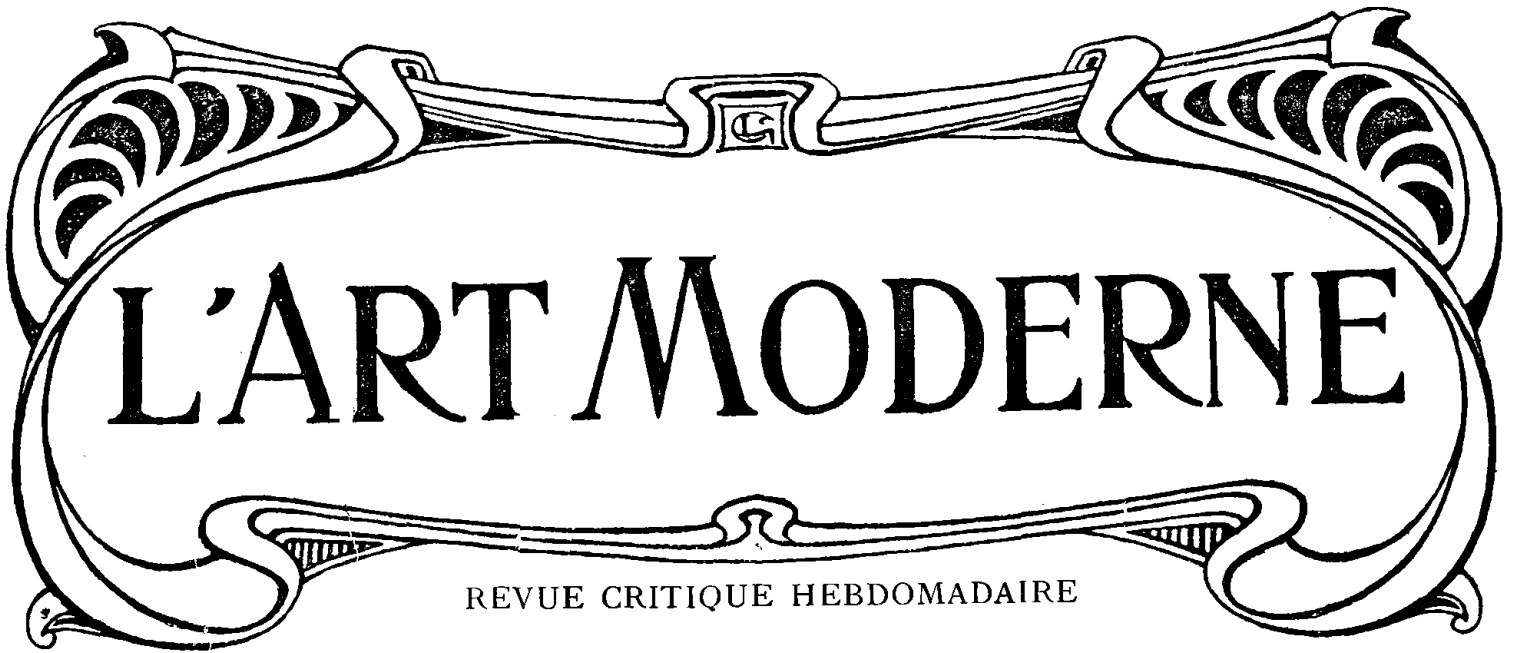
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Tiars (ADOLPHE CRESPIN). — La Libre Esthétique. *Dix années de campagne*. — Pour la Commission royale des Monuments (L. ABRV). — Boieldieu et Rossini. — Le Salon triennal des Beaux-Arts. — Le Conservatoire de la Tradition populaire (Rez). — Les Nouveaux Concerts de Verviers. — La Musique à Gand (FRÉDÉRIC VAN ERMENDEM). — Publications d'art. *The Burlington Magazine*. *Le Canard sauvage*. — Chronique judiciaire des Arts. *Noms et pseudonymes d'artistes*. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

TIARES

Donc il est avéré qu'il existe, à notre époque, des artisans assez adroits pour imiter ou pour créer de toutes pièces des objets d'art ayant tous les dehors d'œuvres anciennes au point que les commissions des plus grands musées de l'Europe les adoptent comme telles et, ce qui est plus grave, les achètent à beaux deniers pour les livrer en exemple à ceux que cela intéresse. La Tiare du Louvre déclarée apocryphe a fait surgir une foule d'histoires prouvant que les Elina et

les Rouchomowski sont légion, que tout s'imité et que la prudence s'impose en matière d'acquisitions d'antiquités. Paul Eudel l'avait écrit il y a beau temps dans son livre intitulé *Le Truquage* et Saitapharnès vient à point pour consacrer, par sa royale autorité, les sages avis de ce collectionneur sceptique. Pourquoi diable aussi ce dernier ne fut-il pas consulté dans l'occurrence?

Il est profondément triste de constater que cette industrie des faux bibelots nourrisse tant d'ouvriers d'art dont le talent pourrait être employé à de plus nobles travaux. Le XIX^e siècle fut, par excellence, l'époque des trouvailles archéologiques. Champollion et Oppert, en découvrant la clef des hiéroglyphes et des caractères cunéiformes, transformèrent l'histoire par leurs savantes déductions. Ils eurent sur les restes des architectures l'esprit de l'Égypte et de la Chaldée et nous apprirent à connaître ces berceaux de la civilisation et de l'art. L'admiration provoquée par leurs découvertes et par celles des Layard, des Schliemann, etc., fit un peu perdre de vue l'art contemporain, et l'imitation du passé vint remplacer la création, élément essentiel de la production artistique. Le Cristal Palace ayant exhibé des reconstitutions de tous les styles, les gens de métiers crurent bien faire en introduisant dans les habitations, tel un manteau d'Arlequin, des spécimens de tous les arts en les appliquant, selon des lois de convenance particulière, aux différentes parties de la maison. Le vestibule fut Pompéien, la salle à manger Renaissance, le salon Louis XVI, le boudoir et la chambre à coucher Louis XV, la veranda japonaise, le fumoir mauresque et la

façade prise au hasard dans le Bottin des arts surannés.

Les masses ne raisonnent guère. Elles acceptent sans discussion ce que les gens de métier et les écoles déclarent être seul possible et beau. Convaincues que le salut se trouve dans la copie, le pastiche suffit à donner satisfaction à leur besoin d'ailleurs restreint de luxe et de beauté. Les marchands, enchantés de n'avoir qu'à copier, encouragent ces tendances morbides et déclarent que plus jamais on ne fera aussi bien qu'à telle ou telle époque et que ce serait folie de s'y essayer.

Pour démolir l'art sincère des novateurs quand même, on leur jette à la tête les productions malheureuses et grotesques de leurs imitateurs. Ceux-ci, sans scrupule, entre deux « Louis » s'essayent à copier l'art actuel, et naturellement manquent de documents et de compréhension. De nombreux critiques, si accueillants pour l'art de seconde main des pasticheurs, sont d'une sévérité extrême pour les chercheurs courageux, pour ceux qui ont la notion de leur mission spirituelle, ou, niant l'existence de l'effort, ils déclarent que l'art nouveau est une mode déjà passée. Et dans l'entre-temps, à Paris, on accepte à bras ouverts un Rouchomowski pasticheur, imitateur de bibelots, ouvrier habile qu'on honore du nom d'artiste! On exposera ses copies ou ses compilations dans les salons d'art appliqué où elles voisineront avec les œuvres de Lalique, et on le décorera. Si encore c'était de l'ordre de Saïtapharnès, roi des Grecs!...

Faut-il endosser toute la responsabilité de cet état de choses aux artistes, et ne serait-il pas plus équitable de s'en prendre à ceux qui les forcent souvent à travailler dans telle ou telle voie hors de la seule digne d'eux parce qu'il faut vivre et qu'il faut obéir au goût du jour? Les marchands et leur clientèle forcent les ouvriers d'art à confectionner des Tiars. La Tiare est dans tout. Maisons, mobilier, bibelots : tiars. Le style est « Casque d'or ». Mais que de forces perdues, que de trésors gâchés!

Cependant il ne faut pas désespérer. Il ne faut jamais désespérer. Les Mécènes et les Médicis d'aujourd'hui n'oublieront pas la tiare; c'est un événement que marque sa disparition d'une vitrine du Louvre. La confiance en est sortie avec elle. Ceux qui achètent, ceux pour qui les artistes travaillent reprendront peut-être le chemin des ateliers lorsqu'ayant atteint le dernier record possible de la vitesse sur route, ils seront fatigués d'exposer leur vie avec celle de leurs chauffeurs. Lorsque l'art créateur sera revenu en faveur, les brocanteurs pourront fermer boutique.

ADOLPHE CRESPIN

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

DIX ANNÉES DE CAMPAGNE

Il est utile de marquer, de temps en temps, les étapes d'une évolution artistique et d'en caractériser la marche ascensionnelle. Le 9 avril 1893, l'*Art moderne* a résumé, en un tableau statistique embrassant l'ensemble des manifestations graphiques, plastiques et musicales de l'Association des XX, le labeur accompli pendant dix ans. Un autre cycle de deux lustres vient de s'achever, au cours duquel fut continué et logiquement développé par la *Libre Esthétique* l'effort indiscipliné des XX.

Avant que s'ouvre une série nouvelle dont les progrès intellectuels acquis détermineront l'orientation, jetons un regard en arrière. Pour certains, la nomenclature des artistes que les Salons de la *Libre Esthétique* ont mis en lumière, des partitions qui y ont été révélées, des sujets de conférences qu'ont successivement traités les personnalités les plus diverses de la littérature et des arts, sera une surprise. Pour d'autres, il constituera un document attendu, propre à fixer une époque de l'histoire de l'Art.

Expositions.

Voici, classés par nationalité, les invités de la *Libre Esthétique*, au nombre de quatre cent vingt-cinq :

Allemagne. — PEINTURE, GRAVURE ET DESSIN : G. Sauter (1894, 1903); Max-A. Stremel (1894, 1895, 1903); Max Klinger (1895 ; L. von Hoffmann (1895, 1899); K. Koepping et Hans Thoma (1897); Curt-Hermann (1898, 1902); M^{lle} Dora Hitz, A. Illies, W. Leistikow, Max Liebermann et J. von Ehren (1898); L. von Zumbusch (1899); R. Schuster-Woldan (1900); F. Hoch, M^{me} K. Kollwitz et C. Strathman (1902); P. Baum, J.-G. Dreydorff et H. Christiansen (1903).

OBJETS D'ART : K. Koepping (1897); M^{lles} J. et C. Brinckmann, O. Eckmann, K. Gross et F. Rentsch (1898); M. Läger, M^{lle} M. von Brocken, F. Zitzmann et la collectivité des *Ateliers réunis* : P. Behmer, P. Behrens, E. Berner, M^{me} Burger-Hartmann, princesse Cantacuzène, W. Elkan, M^{lle} Erber, Van Gabelsberger, von Gosen, K. Gross, L. Habich, M. von Heider, A. Hirzel, E. Kreidolff, K. Krüger, A. Kuschel, S. Meinhold, F. Morawe, Pankok, R. Riemerschmid, F. Ringer, M. Rossbach, Th. Schmuz-Baudiss et M^{me} Schultze-Naumburg (1899); M. E.-M. Geyger, P. Kersten et M^{me} Schmidt-Pecht (1900).

Angleterre. — PEINTURE : A. Beardsley (1894, 1895); D. Cameron (1894); S. Image (1894, 1895); J.-R. Murray (1894, 1895); H. Sumner (1894, 1895, 1897); G.-F. Watts (1894, 1895); Chr.-W. Whall (1894); L. Davis (1895, 1897); Walter Crane, A.-J. Gaskin, W. Holman Hunt, James Kay, J. Lavery, W. Reynolds-Stephens et J.-M. Swan (1895); Ch.-W. Bartlett (1898); F. Brangwyn (1898, 1899); A.-V.-C. Hazledine (1898, 1900, 1902); Nico-W. Jungmann et R. O'Connor (1898); M. Greiffenhagen et A. Roche (1899); W.-Mac Adam et G. Pirie (1900); Ch. Conder, Sydney Lee, Carton Moore Park et B. Priestman (1902); T. Austen Brown, Mark Fisher et D.-S. Mac Coll (1903).

SCULPTURE : G. Frampton (1894, 1895, 1896); E. Onslow Ford (1895); H. Fehr et F.-M. Taubman (1896); Alex. Fisher (1897, 1903); G. Jack (1897).

OBJETS D'ART ET DÉCORATION : C.-R. Ashbee (1894, 1895); William Morris (1894, 1895); T.-J. Cobden-Sanderson (1895, 1897); L. Housman (1895); James Powell (1895, 1900); C.-F.-A. Voysey (1895, 1897); Miss D. White (1895); Miss E. Hall (1896); W. de Morgan et R. Ll. B. Rathbone (1897); Clement Heaton (1899); Miss Agnès Ashbee (1901); Henri Wilson (1902); *The Birmingham Guild of Handicraft* (1897).

Plus un grand nombre de livres illustrés édités par. E. Mathews et J. Lane (1894, 1895, 1897, 1898); G. Allen (1895); J. M. Dent (1895, 1897); G. Bell (1897, 1898); Blackie and Son, Green and Son, D. Nutt, L. Smithers, etc. (1897).

Belgique. — PEINTURE : M^{lle} A. Boch (1894 à 1897, 1899, 1901, 1902); E. Claus (1894 à 1898, 1900, 1901); M^{lle} L. Danse (1894, 1901); W. Degouve de Nuncques (1894 à 1897, 1899, 1903); A. Donnay (1894, 1896, 1899, 1901); Ch. Doudelet (1894 à 1897, 1901); J. Ensor (1894 à 1898, 1900); Victor Gilsoul (1894); A.-J. Heymans (1894 à 1898, 1900, 1902); F. Khnopff (1894 à 1897, 1902); E. Laermans (1884, 1895, 1900, 1902); G. Lemmen (1894, 1896, 1897, 1899, 1901, 1903); A. Levêque (1894, 1899); X. Mellery (1894, 1895, 1899); E. Motte (1894, 1899); T. Van Rysselberghe (1894, 1898, 1901, 1903); G. Vogels (1894 à 1896); A. Baertsoen (1894, 1898, 1901, 1903); E. Berchmans (1894, 1896, 1899); H. De Groux (1895 à 1897); V. Hageman, L. Le Nain (1895); G. Morren (1895, 1896, 1898, 1900, 1903); R. Picard (1895, 1898, 1900); E. Smits (1895, 1897); J. van den Eekhoudt (1895, 1896); A. Delaunois (1896, 1897, 1899, 1901); M^{me} Destrée-Danse (1896, 1900); A. Rassenfosse (1896, 1897, 1899); F. Rops (1896, 1897, 1899); F. Charlet (1897); J. Delvin (1897, 1900, 1902); M. Romberg et R. Wytzman (1897); L. Frédéric (1898, 1900); Ch. Mertens (1898, 1901); A. Verhaeren (1898, 1900); P. Artot (1899); F. Hens (1899); Léo Jo (1899, 1900); L. Speckaert, I. Verheyden (1899); G. Buysse (1900, 1902); J. Delville, H. Evenepoel (1900); H. Huklenbrok (1900, 1901, 1903); G. Le Brun (1900, 1903); M. Pirene (1900, 1903); M^{lle} Emma Verwée (1900); M^{me} C. Ewings (1901); Ch. Michel (1901); E. van Mieghem (1901); A. Coppieters, L. Harlet, W. Schlobach et G.-M. Stevens (1902); F. Beauck, J. De Bruycker, Alois De Laet et M^{me} J. Massin (1903).

SCULPTURE : L.-H. Devillez (1894); G. Charlier (1894, 1895); A. Craco (1894, 1895, 1897); P. Du Bois (1894 à 1903); J. Gaspar (1894, 1895); C. Meunier (1894 à 1903); Ch. Samuel (1894, 1897); Ch. Van der Stappen (1894, 1895, 1896, 1897, 1902); Th. Vingotte (1894); V. Rousseau (1895, 1897, 1899, 1901); M^{lle} H. Cornette (1896, 1900, 1902); G. Minne (1898, 1899, 1902, 1903); M^{lle} G. des Cressonnières (1899); J. Jourdain (1900); J. Lagae (1902); G. Devreese (1903).

OBJETS D'ART ET DÉCORATION : F. Dubois (1894, 1895, 1897, 1899); G. Serrurier (1894 à 1896, 1900); E. Tourteau et A. Wallaert (1894); A. Demolder (*La Royale*) (1894, 1895); O. Coppens, G. Hobé et H. Thys (1895); Soc. an. *L'Art* (1895); P. Claessens (1896); A.-W. Finch (1896, 1897, 1899); H. Vandeveld (1896, 1900); G. Combaz (1897 à 1899, 1901, 1903); Ad. Crespin, V. Horta et Lyon-Claesen (1897); L. Van Strydonck (1897, 1901); R. Evaldre et Soc. an. *La Majolique* (1898); M^{lle} A. Huez (1898, 1899); M^{lles} J. de Brouckère et A. Holbach (1899, 1900); Ch. Desamblaux et J. Weckesser (1899, 1903); A. De Beys, A. De Decker et M^{lle} Lhomme (1900); A. Feys et M^{lle} J. Lorrain (1901); M^{me} C. Voortman et le Val-Saint-Lambert (1901); J. De Praetere, M^{mes} M. Barlett et G. Mair, M^{lles} M. Molitor et A. Muller (1903).

Danemark. — H.-A. Kaehler (1897); Bing et Groendahl (1898, 1901); J.-F. Willumsen (1898); *Manufacture royale de Copenhague* (1898); *Société danoise du livre* (1898).

Espagne. — PEINTURE : D. de Regoyos (1895, 1901); P. Durrio de Madron (1898, 1902); P. de Uranga (1898); I. Zuloaga (1900); H. Anglada, F. de Iturrino, Planells, Pichot (1902); Is. Nonell-Monturiol, S. Rusinol (1903).

États-Unis. — PEINTURES ET DESSINS : H. Mac Carter (1895); W.-H. Bradley (1895, 1896); E.-B. Bird, F. Hazenplug, Ed. Penfield (1897); L. Rhead (1897, 1900); J.-W. Alexander, Ch. Fromuth, Child Hassam (1898); J. Humphreys-Johnston (1898, 1901); G. Inness (1899); J.-W. Morrice (1900, 1902); Ch.-H. Pepper (1901); Ch.-Alex. Robinson (1902).

SCULPTURE ET OBJETS D'ART : P.-W. Bartlett (1898); C. Tiffany (1896, 1898); *Grueby Pottery, Rockwood Pottery* (1901).

France. — PEINTURE : Besnard (1894 à 1897, 1903); Carrière (1894, 1896, 1899); J. Chéret (1894, 1895); Maurice Denis (1894, 1896, 1898, 1901, 1903); Gauguin (1894, 1897); Grasset (1894, 1895, 1897); L.-W. Hawkins (1894, 1896, 1898); Ibels (1894, 1895); Lerolle (1894, 1895, 1902); A. Lunois (1894, 1897); M^{me} Berthe Morisot (1894); Hermann-Paul (1894, 1895, 1901); C. Pissarro (1894, 1895, 1901); G. Pissarro (1894, 1895); L. Pissarro (1894 à 1896); F. Pissarro (1895); Puvis de Chavannes (1894, 1895); P. Ranson (1894, 1895, 1898); Odilon Redon (1894, 1895); Renoir (1894, 1896, 1901); H. Rivière (1894, 1900); P. Signac (1894 à 1896, 1900, 1902); Sisley (1894); H. de Toulouse-Lautrec (1894 à 1897, 1902); H.-E. Cross (1895, 1897, 1901); Guillaumin (1895, 1896, 1901); M. Heyman (1895); Jeanniot (1895, 1897); Jossot (1895); Lepère (1895); Luce (1895, 1897, 1900); Vallotton (1895, 1902); Bonnard (1896, 1897); Cottet (1896, 1897, 1899); F. Jourdain (1896, 1899); Albert Lebourg (1896, 1901); Henri Martin (1896, 1903); Maufra (1896, 1901, 1903); Ch. Maurin (1896, 1897); Claude Monet (1896, 1897, 1901); H. Moret (1896); H. Paillard (1896); Vuillard (1896, 1901); Zandomenghi (1896); J.-E. Blanche (1897, 1903); A. Bussy (1897, 1900); W. Barbotin, H. Duhem, M^{me} H. Duhem, L. Fauché, Helleu, L. Legrand, René Ménard (1897); Michel Cazin, L. Simon (1898); L. Sidaner (1898, 1902); V. Bernard (1899); G. D'Espagnat (1899, 1901); E. Moreau-Nélaton (1899, 1902, 1903); J.-F. Raffaëlli (1899); Albert André (1900, 1903); Ch. Milcendeau (1900, 1902); K.-X. Roussel (1900, 1902); Cézanne, H. Detouche, P. Sérusier, André Wilder (1901); F. Auburtin, Ch. Guérin, M. Vieillard (1902); P. de Lapparent, M. Dethomas, H. Lebasque, H. Ottmann et L. Paviot (1903).

SCULPTURE : A. Bartholomé (1894); J. Baffier (1894, 1896); A. Charpentier (1894 à 1903); M^{lle} Claudel (1894); M^{me} A. Besnard (1895, 1897); M^{lle} Debienne (1895); V. Prouvé (1895); P. Roche (1895, 1897); J. Desbois (1898); E. Bourdelle (1900, 1903); L. Dejean (1900); C. Lefèvre (1901); A. Rodin, F. Voulot (1902); Ch. Dufresne, Fix-Masseau (1903).

OBJETS D'ART, DÉCORATION, AMEUBLEMENT : F.-R. Carabin (1894 à 1897); H. Cros (1894, 1895, 1897); Dalpayrat et Lesbros (1894, 1895); Delaherche (1894, 1895); A. Maillol (1894, 1898); Ch. Meunier, Marius Michel, R. de Montesquiou-Fézensac, J.-P. Niederkorn (1894); F. Thesmar (1894 à 1897); A. Bigot (1894, 1896); A. Dammouse, J. Damp, A. Daum, Camille Martin, prince de Polignac, A. Servat, R. Wiener (1895); F. Aubert (1895, 1900); E. Chaplet (1896, 1897); E. Gallé, L. Hestaux, Emille Muller, Saint-André (1896); H. Nocq (1897); M^{lle} L. Saverny (1896, 1897); Ch. Plumet (1897, 1898); T. Selmersheim (1898); *l'Atelier de Glatigny* (1899); M. Dufrene (1900); *l'Art nouveau*, H. Gérard, P. Jeanneney (1901); Ch. Boutet de Monvel, E. Feuillâtre, A. Methey, H. de Vallombreuse (1902); Charles Rivaud (1903).

En outre, un grand nombre d'estampes réunies dans les publications d'art : *Le Café-concert* (1894), *L'Escarmouche* (1894), *L'Estampe originale* (1894, 1895), *L'Épreuve* (1895), *Les Peintres graveurs* (1897, 1901).

Grèce. — Th. Ralli-Scaramanga (1902).

Hongrie. — J.-F. Rippl-Ronai (1895); Kolo Moser, Rapoport (1901).

Italie. — Ed. Colonna (1899); V. Grubicy de Dragon (1899, 1901); G. Gienerck (1901).

Norvège. — PEINTURE : F. Thaulow (1894, 1895, 1898, 1902, 1903); Ed. Munch (1897); G. Munthe (1902).

OBJETS D'ART : M^{me} Thaulow (1898, 1902); M^{me} Frida Hansen (1901).

Pays-Bas. — PEINTURE : Ch. Storm van 's Gravesande (1894); J. Toorop (1894, 1897, 1900 à 1902); S. de Swart (1895); G.-W. Deysselhof (1895, 1898); Thys Maris, S. Mouly (1895); Th. van Hoytema (1895, 1898, 1900); Mari Bauer (1896); Hart Nibbrig (1896, 1900); Franz-M. Melchers (1896, 1897, 1900); J. Thorn-Prikker (1896, 1898);

P.-C. Demoor (1897); M^{lle} J. Koster (1898); Jacob Smits, J.-J. Isaacson, G.-A. Van Assendelft et L.-A. Koopman (1899); Isaac Israëls, M. Kamerlingh Onnes et W.-O.-J. Nieuwenkamp (1900); P. Dupont, M^{lle} A. Dutilh et G. Van der Hoef (1902); Dirk Nyland (1903).

OBJETS D'ART : Colenbrander (1896); M^{lle} L.-G. van Mattemburgh (1898); Joost Thooff et Labouchère (1900); *L'Amstelhoek*, M^{lles} van der Weyde et van der Maarel (1901),

Russie. — Vallgren (1895, 1898); J.-M. Pezké (1902); prince Troubetzkoy (1903).

Suède. — *Manufacture de Rörstrand* (1900); Nils Kreuger (1902)

Suisse. — M^{me} L. Breslau (1895); F. Hodler (1901).

Auditions musicales.

Vingt-sept concerts ont fait connaître les œuvres, pour la plupart inédites, d'un grand nombre de compositeurs contemporains, belges et étrangers. En voici l'énumération :

Belgique : M. CRICKEBOOM. Sonate pour piano et violon (1896). — E. DELTENRE. *Le Ciel en nuit s'est replié* (1900). — A. DUPUIS. *Mot suprême* (1901). — CÉSAR FRANCK. *Variations symphoniques* pour piano et orchestre (1895); Choral (*mi maj.*) pour orgue, transcription inédite pour deux pianos par H. Duparc (1896); Quintette pour piano et cordes (1902); *Élévation et Offertoire* pour orgue (1903). — P. GILSON. Prélude d'*Alva*, pour orchestre (1895). — HUBERTI. *Boerenkermislied* (1895). — J. JACOB. *Nocturne et Cramignon*, chœurs (1895). — J. JONGEN. Quatuor pour violon, alto, violoncelle et piano (1903); *Adagio* pour violon (1903). — G. LEKEU. *Adagio* inédit pour quatuor d'orchestre (1896); Trois poèmes (1903). — A. MARCHOT. *Évocation* pour violon (1895). — VICTOR VREULS. Sonate pour piano et violon (1901); Trio pour piano, violon et violoncelle (1903). — L. WALNER. *La Madone; Tes Yeux; Celle qui t'aime* (1896). — THÉO YSAÏE. *Nuit d'été*, chœur (1895); Fantaisie pour orchestre sur un thème populaire (1903).

Le caractère spécial d'une séance a fait inscrire au programme des fragments du *Jugement de Midas* et du *Tableau parlant* de Grétry (1903).

France : M. ALQUIER. *Intermezzo* pour violon et piano (1901). — CH. BORDÈS. *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes (1896); *Sur un Vieil air; La Poussière des tamis; Du courage, mon âme éclate de douleur* ..; *Rapsodie basque* pour piano principal et orchestre (1903). — GUSTAVE BRET. *La Dernière Feuille; Le Mauvais Ouvrier* (1901). — P. DE BRÉVILLE. *Fantaisie* pour piano; *Portraits de musiciens* (1894); *Dormir; Les Fées; Aimons-nous*, duo; *Les Lauriers sont coupés; Il ne pleut plus, bergère; Le Furet du Bois Joli; Sur le pont; La Mort d'Ilse*; chœur des Divinités de la forêt de *Źakoutala* (1901). — R. DE CASTÈRA. *Un soir viendra; Colloque sentimental* (1901); *En rêve* (1903). — A. DE CASTILLON. Sonate pour piano et violon (1901); Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle (1902). — E. CHABRIER. *Ode à la musique* (1895); *Valses romantiques* (1895); *Bourrée fantasque*, transcription pour deux pianos par Ed. Risler (1902); *Pastorale des cochons roses; Villanelle des petits canards; Joyeuse marche* (1903). — E. CHAUSSON. Concert pour violon et piano, avec accompagnement de quatuor à cordes (1894); *La Légende de Sainte-Cécile*, chant, orchestre et chœurs (1895); *La Cigale* (1896); *Les Heures* (1900); *Quelques danses*, pour piano; *Quatuor à cordes*, œuvre posthume; *Chanson perpétuelle*, chant et quatuor à cordes (1903). — P. COINDEAU. *Nocturnes maritimes* (1901). — CLAUDE DEBUSSY. Quatuor pour instruments à cordes (1894, 1902); *La Damaisselle élue*, solo, chœurs et orchestre; *Proses lyriques* (1894); *L'Échelonnement des haies; Pour le piano* (1903). — PAUL DUKAS. Sonate pour piano (1902); *Variations, Interlude et Finale* pour piano sur un thème de J.-Ph. Rameau (1903). — H. DUPARC. *Invitation au voyage* (1895,

1900); *Extase; Sérénade florentine* (1896); *La Vie antérieure; La Vague et la Cloche* (1903). — GABRIEL FABRE. *Chanson de Mélisande; Complainte* (1895). — G. FAURÉ. Quatuor en *ut mineur* pour piano et cordes (1895); *La Lune blanche luit dans les bois* (1896); *Clair de lune* (1900); *Chant d'automne; Soir; Accompagnement; Pleurs d'or*, duo; *Impromptu* pour piano (1903). — G. FLÉ. *Un grand sommeil noir; Chanson d'automne; Soleils couchants; Je ne sais pourquoi* (1897). — VINCENT D'INDY. Quatuor en *ré majeur* pour deux violons, alto et violoncelle (1894); *Lied* pour alto; Fantaisie pour hautbois (1895); Trio pour piano, clarinette et violoncelle (1896); Quatuor en *mi majeur* pour deux violons, alto et violoncelle (1901); *Poème des montagnes* (1902); *Chanson et danses*, divertissement pour flûte, hautbois, deux clarinettes, cor et deux bassons (1903). — MARCEL LABEY. Sonate pour piano (1901); Sonate pour piano et violon (1902). — ED. LALO. Quatuor à cordes (1895). — S. LAZZARI. Sonate pour piano et violon (1895). — BLANCHE LUCAS. *Le Ruisseau* (1903). — A. MAGNARD. Quintette pour piano et instruments à vent (1895). — M. RAVEL. *Jeux d'eau*, pour piano (1903). — J.-GUY ROPARTZ. Quatuor à cordes (1896); Pièce en *si mineur* pour deux pianos (1901). — SAINT-SAËNS. Septuor pour trompette, piano et instruments à cordes (1894); Etude en tierces chromatiques pour piano (1903). — G. SAMAZEUILH. *Chasses lasses* (1900); Quatuor à cordes (1902). — A. SÉRIEYX. *Soir d'hiver* (1901). — L. DE SERRES. *Barque d'Orient* (1900). — D. DE SÉVÉRAC. *Allegro* de la Sonate pour piano (1901); *Le Chant de la Terre*, poème géorgique pour piano (1902); *Les Cors; A l'aube dans la montagne; Loin des villes*, poème pour piano (1903). — G.-M. WITKOWSKI. Quatuor à cordes (1903).

MUSIQUE ANCIENNE : A.-C. DESTOUCHES. *Enone*, cantate *a camera* pour une voix seule avec symphonie (1897). — M.-R. LALANDE. Musique pour les soupers du roi (1897). — J.-PH. RAMEAU. Suite en concert pour clavecin, violon et basse de viole (1897); *Dardanus*, air (1897); Suite en *ré* pour clavecin (1903)

Allemagne : J. BRAHMS. *Magelone* (n° 3); *La Nuit de mai; Berceuse* (1896). — A. EIBENSCHÜTZ. Sonate pour piano et violon; *Zuleika; l'Abandonnée; Aspiration*; Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle (1896). — R. SCHUMANN. *Carnaval* (op. 9) pour piano (1903).

MUSIQUE ANCIENNE : J.-S. BACH. *Sarabande et Chaconne* pour violon (1894); Sonate pour piano et flûte (1897); *Suite sur le départ d'un frère chéri* (1903). — BEETHOVEN. VIII^e, XI^e, XIV^e quatuors à cordes (1894). — G.-F. HENDEL. Air de *Samson* (1897); *Acis et Galathée*; air de Polyphème (1903). — J. HAYDN. Quatuor en *ré majeur* (1897). — W.-A. MOZART. Concerto pour trois pianos avec accompagnement d'orchestre (1897). — F. SCHUBERT. *Quintette à deux basses* (1894). — H. SCHUTZ. *Alleluia* (1897).

Italie. — DOM. SCARLATTI. Suite en *ré* pour clavecin (1903).

Russie. — BALAKIREW. *Islamey* (1902); 2^e *Scherzo* (1903). — GLAZOUNOW. 2^e Quatuor à cordes (1895); Quatuor slave pour instruments à cordes (1896). — MOUSSORGSKY. *Kinderscherz* (1903). — SOKOLOV. *Deux Roses; La Fée de l'Été*, chœur (1895).

Norvège. — E. GRIEG. Sonate en *sol* pour piano et violon (1896).

Suisse — E. JACQUES-DALCROZE. *A Willy*, épître en musique (1903).

Interprètes.

CHANT. — M^{lles} Angelina Delhaye, Calemien et Th. Roger (1894); Georgette Leblanc et Berthe Barré (1895); J. Duthil, Frieda Lautmann, Jeanne Merck et Marie Weiler (1896); Éléonore Dresse, Collet et Gabrielle Bernard (1897); Claire Friché (1900); M^{mes} Braun et Paul Miry-Merck, M^{lles} Joly de la Mare et Marie de Larouvière (1901); Elisabeth Delhez, Jeanne Weyrich et M^{me} Bathori (1903).

MM. Demest (1897, 1901); Maurice Bagès et Jean David (1901); Henri Seguin et Stéphane Austin (1903).

PIANO — MM. A. Pierret (1894); Vincent d'Indy (1895, 1896, 1897, 1901, 1903); Octave Maus (1895, 1896, 1897, 1901, 1902, 1903); Théo Ysaye (1895, 1896, 1902, 1903); F. Rasse (1895); A. Eibenschütz (1896); Albeniz (1897); E. Bosquet (1897, 1903); H. Steenebrugen (1897); M^{me} Cousin, Henri Lesbroussart, M. Bastin et M. Jaspard (1901); Marcel Labey (1901, 1902); M^{lle} Blanche Selva (1902, 1903); MM. Jean du Chastain (1902); Ricardo Vinès et J. Jongen (1903).

ORGUE. — M^{me} A. Béon.

VIOLON. — M. Eugène Ysaye (1894, 1896, 1902); A. Marchot (1894, 1895, 1896, 1902); A. Zimmer (1895, 1901, 1902, 1903); A. Dubois et S. Moses (1897); E. Chaumont (1901, 1903); M^{me} H. Schmidt (1901); F. Doehaerd (1902, 1903).

ALTO. — L. Van Hout (1894, 1895, 1896, 1902, 1903); Gietzen (1897); N. Lejeune (1901, 1902, 1903).

VIOLONCELLE — J. Jacob (1894, 1895, 1896, 1902); E. Doehaerd (1897, 1901, 1902, 1903); A. Dechesne (1903).

HARPE. — M^{lle} Kufferath (1901).

INSTRUMENTS A VENT. — G. Guidé (1894, 1897, 1903); Th. Anthoni (1894, 1895, 1903); Zinnen (1895); Poncelet (1895); Boogaerts (1895, 1903); Hublard (1896); Van de Kerkhove (1893, 1897, 1901); Hannon, Guilmot, Trincoi (1903), etc., etc.

Choral mixte dirigé par MM. Léon Soubre et Carpay (1894); chœurs de l'École de musique de Saint-Joseph-ten-Noode dirigés par M. Huberti; le cercle choral *Pro Arte*, dirigé par MM. Léonard et Closson (1895); chœurs de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (1901); orchestre sous la direction de MM. Vincent d'Indy (1894, 1897) et G. Guidé (1895).

Conférences.

Quarante-trois conférences ont été faites par trente cinq conférenciers dont voici la liste alphabétique :

FRANÇOIS ANDRÉ. *Les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899). — MAURICE BEAUBOURG. *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — THOMAS BRAUN. *Les Poètes simples* (1900). — H. CARTON DE WIART. *Léon Bloy* (1894); *Paul Verlaine* (1897); *Les Vieux Poètes belges* (1899). — V. CHARBONNEL. *Art religieux, art ecclésiastique* (1896). — M^{lle} M. CLOSSET. *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — ROLAND DE MARÈS. *La Révolte dans l'art* (1896). — HENRI DE RÉGNIER. *Le Bosquet de Psyché* (1894). — JULES DESTREE. *Benozzo Gozzoli* (1898). — VINCENT D'INDY. *La Suite instrumentale* (1903). — D^r ENCAUSSE (Papus). *La Femme* (1894). — ANDRÉ FONTAINAS. *Le Frisson des îles* (1902). — PAUL GÉRARDY. *L'Âme allemande d'aujourd'hui* (1896). — HENRI GHÉON. *L'Art en l'action* (1901). — ANDRÉ GIDE. *L'Influence en littérature* (1900). — A. GILBERT DE VOISINS. *Les Jardins, le Faune et le Poète* (1903). — FRANCIS JAMES. *Les Poètes contre la littérature* (1900). — ALFRED JARRY. *Les Marionnettes* (1902). — EDMOND JOLY. *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901). — TRISTAN KLINGSOR. *Les Poètes mis en musique* (1900). — M^{me} GEORGETTE LEBLANC. *La Femme au théâtre* (1902). — CAMILLE LEMONNIER. *Paul Verlaine* (1897). — LUGNÉ-POE. *Pour être un acteur d'aujourd'hui* (1895). — HENRI MAUBEL. *Psychologie musicale* (1895). — CAMILLE MAUCLAIR. *L'aristocratie intellectuelle* (1895); *La Tradition et la Mode en art* (1896); *L'Homme moderne, moral et social devant l'avenir* (1898). — OCTAVE MAUS. *L'Humour en musique* (1903). — ADRIEN MITHOUARD. *Le Classique de demain* (1902). — CHARLES MORICE. *Paul Verlaine* (1897); *Au temps des Van Eyck* (1898); *Le Christ d'Eugène Carrière* (1899). — GABRIEL MOUREY. *D.-G. Rossetti* (1898). — EDMOND PICARD. *Dialégoèmes artistiques* (1894); *La Socialisation de l'art* (1895); *Paul Verlaine* (1897). — EUGÈNE ROUART. *L'Artiste dans la société* (1902). — SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER. *La Rédemption par l'art* (1901). — EDOUARD

SCHURÉ. *Le Théâtre de rêve* (1899). — HENRI VAN DE VELDE. *L'Art futur* (1894). — EMILE VERHAEREN. *Paul Verlaine* (1897).

La *Libre Esthétique* n'ayant d'activité extérieure que pendant un mois par an, on voudra bien reconnaître que ces dix mois n'ont pas été trop mal employés.

Pour la Commission royale des Monuments.

M. le Président de la Commission des Monuments, répondant dans *l'Art moderne* à un article de M. Cosyn, et voulant établir que j'ai commis « une boulette » en disant que la direction et l'exécution ne restent pas séparées dans les travaux de restauration confiés à des membres du savant collège, m'oppose des articles du règlement organique, d'ailleurs fort sages, mais qui doivent, en fait, rester inefficaces, les principes restaurateurs n'étant jamais en cause, mais seulement des détails d'exécution. Lorsqu'il s'agit, non plus de membres de la Commission, mais d'architectes quelconques, je me suis laissé dire que la rigueur des juges s'inclinait généralement devant des considérations diverses et que les plus mauvais projets finissaient par être admis. Cette fois non plus les intéressés, cependant, ne sont pas présents à la discussion !

Au reste, j'ai personnellement à remercier M. le Président de l'appréciation bienveillante qu'il veut bien émettre au sujet de certains de mes arguments, lorsqu'il trouve l'occasion, en sa lettre, de me lancer un trait spirituel et léger, léger comme les « boulettes de papier » dont il m'accuse de charger mes armes : d'après lui, et il doit s'y connaître, mes erreurs sont fort légères, très inoffensives donc; — c'est évidemment ce qui les distingue des boulettes comises par les architectes restaurateurs qui, elles, sont toujours « monumentales » et durables et se mesurent au cube et au poids de la pierre mise en œuvre.

L. ABRY

BOIELDIEU ET ROSSINI

Boieldieu fut, avec Méhul son maître et Adam son élève, un moment intéressant de la vie musicale française. Si sa *Dame blanche*, dont la première représentation eut lieu en 1823, triompha intégralement dès sa première apparition, c'est que la musique limpide, sincère, abondante dont cette partition est emplie est purement et essentiellement française. Boieldieu a grandi en même temps que se développait le goût rossinien. Il y avait quelque témérité à rester soi-même, alors qu'une mode furieuse hissait aux nues l'auteur du *Barbier*. Dans une lettre écrite en 1823, publiée par son ami Charles Maurice, dans son *Histoire anecdotique du théâtre*, Boieldieu fait connaître sa pensée sur son fameux contemporain et sur l'engouement forcené du caprice de Paris pour la musique italienne, engouement qu'il qualifie de « convulsion musicale » :

« 1^o Je suis autant rossiniste que tous les aboyeurs fanatiques, et

c'est parce que j'aime véritablement Rossini que je suis fâché de voir que l'on use son genre par de mauvaises copies.

2° Je crois que c'est faute de moyens qu'en musique on ne peut aimer qu'un genre à la fois ; et je suis très content de m'en trouver assez pour être tout transporté quand j'entends *Don Juan*, tout enivré quand j'entends *Otello* et tout attendri quand j'entends *Nina*.

3° Je crois que l'on peut faire de très bonne musique en copiant Mozart, Haydn, Cimarosa, etc., etc., et qu'on ne sera jamais qu'un singe en copiant Rossini. Pourquoi ? C'est que Mozart, Haydn, Cimarosa, etc., etc., parlent toujours au cœur, à l'esprit. Ils parlent toujours le langage du sentiment et de la raison, tandis que Rossini est plein de *traits*, de *bons mots* dans sa musique. On ne peut pas copier ce genre ; il faut le voler tout à fait ou se taire, quand on ne peut inventer d'autres bons mots, ce qui serait une nouvelle création.

4° Je trouve maladroit de s'exposer à faire bien moins d'effet que Rossini, quand on prend ses mêmes moyens, ses mêmes dispositions d'orchestre, etc., etc. C'est vouloir se faire battre par lui sur son terrain, ce qui est toujours humiliant. On est alors l'agresseur et toute la gloire est pour lui. En rentrant chez soi, au moins, si l'on est battu, on a pour soi sa conscience.»

Si Boieldieu gardait en grande estime son rival italien, ce dernier avait assez de finesse pour apprécier le talent, même chez ses admirateurs. M. A. Pougin, que l'étude des demi-musiciens français a toujours tenté au point qu'il y a consacré la majeure partie de son existence, a narré le joli incident suivant, survenu le soir de la première représentation de la *Dame blanche* :

« Rossini et Boieldieu occupaient alors chacun un appartement dans la même maison, celle qui portait le numéro 10 du boulevard Montmartre, et l'appartement de Boieldieu était situé juste au-dessus de celui qu'habitait Rossini... A l'issue de la représentation, l'orchestre de l'Opéra-Comique se réunit spontanément et résolut de venir aussitôt donner une sérénade à Boieldieu dans la cour de sa maison. Naturellement, ce fut une surprise, et Boieldieu ne savait comment répondre à une telle attention. Tout le monde était aux fenêtres, cela va sans dire, et lorsque Boieldieu voulut faire monter chez lui les artistes pour les remercier et leur offrir quelques rafraîchissements, Rossini lui cria : « Mais, mon cher Boieldieu, jamais tout ce monde ne pourra tenir chez vous ! Si vous le permettez, je vais faire entrer chez moi ; je mets ma terrasse à votre disposition. »

Boieldieu accepta, et cette réception familiale eut lieu en effet chez Rossini. Puis, quand tout le monde fut parti, les deux compositeurs se mirent à causer, et Rossini, faisant à Boieldieu l'éloge de sa nouvelle partition, lui dit que c'était un véritable opéra comique, comme il n'en existait pas, un modèle du genre, et tel qu'aucun compositeur italien, sans l'en excepter lui-même, n'en eût pu écrire un semblable. Boieldieu était confus de ces louanges et, se défendant de bonne grâce et de bonne foi, dit à Rossini :

— Voyons, mon cher ami, dans un jour si heureux pour moi, où j'ai lieu d'être si satisfait, vous n'allez pas vouloir me faire rougir ?

— Non, non ! lui répond Rossini. Je suis dans le vrai. Pas un de nous autres, Italiens, n'aurait écrit comme vous la scène

de la vente. Nous aurions fait là un ensemble monstrueux, plein de bruit, avec des *felicità, felicità, felicità* à perte de vue, et nous ne serions pas arrivés à l'admirable effet que vous avez produit.

— Allons, cher ami, reprend Boieldieu en souriant et en ouvrant la porte pour remonter chez lui, je vois bien qu'aujourd'hui je n'aurai pas raison de votre obstination. Mais souvenez-vous, continue-t-il en lui montrant l'escalier, que ne suis jamais au-dessus de vous que quand je vais me coucher. »

Le Salon triennal des Beaux-Arts.

C'est à Bruxelles, on le sait, qu'aura lieu le prochain Salon triennal. La direction des Beaux-Arts inaugurera à cette occasion un nouveau mode de recrutement des jurys d'admission et de placement qui paraît devoir donner toutes satisfactions aux exposants. Au lieu d'être nommés par l'État, les jurys seront élus par les artistes eux-mêmes.

Sont inscrits comme électeurs les artistes, belges ou résidant habituellement en Belgique, qui ont été admis à l'une des expositions triennales de Bruxelles, Gand ou Anvers depuis 1897.

Ces artistes sont répartis en divers groupes dont chacun vote séparément.

Les quatre premiers groupes comprennent les auteurs de tableaux peints à l'huile résidant : 1° dans la province de Brabant ; 2° dans la province d'Anvers ; 3° dans les Flandres ; 4° dans toute autre province du pays.

Le cinquième groupe comprend les aquarellistes et pastellistes ; le sixième les graveurs et dessinateurs ; le septième les sculpteurs et graveurs en médailles ; le huitième les architectes. Un neuvième groupe sera formé des auteurs d'objets d'art décoratif ou appliqué ; les expositions triennales n'ayant pas compris jusqu'à présent les objets d'art de cette catégorie, la liste des électeurs de ce groupe sera dressée librement par les soins de l'administration.

Le même artiste peut être inscrit dans deux ou plusieurs groupes.

Les listes peuvent être consultées et tous renseignements complémentaires obtenus dans les bureaux du service des Beaux-Arts, rue Henri Beyaert, 3, à Bruxelles. Il sera statué, dans un délai de huit jours, sur toute réclamation. Passé la date du 30 avril aucune réclamation ne sera admise.

Chacun des neuf groupes élit le nombre de délégués désignés ci-après, proportionnel, autant que possible, à son importance numérique :

Groupe	I,	429 électeurs.	. .	8 délégués.
»	II,	158	» . .	3 »
»	III,	85	» . .	2 »
»	IV,	47	» . .	1 »
»	V,	121	» . .	2 »
»	VI,	92	» . .	2 »
»	VII,	125	» . .	2 »
»	VIII,	55	» . .	1 »
»	IX,	?	» . .	1 »
			Total.	. . 22 délégués.

L'élection se fait par bulletins envoyés par la poste et retournés remplis.

L'électeur est maître du secret de son vote. Il n'y a aucune condition d'éligibilité. Le choix de l'électeur peut se porter sur une personne étrangère à son groupe et à tous les groupes.

L'élection se fait à la majorité absolue. Si celle-ci n'est pas atteinte, il y aura lieu à un ballottage régi par les règles communément établies en cette matière.

Le jury, une fois constitué, désignera dans son sein son président et son ou ses vice-présidents. Le secrétaire du jury, qui n'a pas voix délibérative, est nommé par le ministre.

Les artistes recevront prochainement les bulletins de vote pour le groupe ou les groupes dans lesquels ils sont respectivement inscrits.

Signalons, outre la nouveauté apportée à la composition des jurys, l'importante innovation qui introduit officiellement au Salon les objets d'art décoratif ou appliqué. C'est le triomphe d'un principe en faveur duquel nous luttons depuis longtemps et que la *Libre Esthétique* a mis en pratique depuis sa fondation.

Le Conservatoire de la Tradition populaire .

Une nouvelle institution, direz-vous? Absolument. Ce titre pompeux, qui rappelait l'appellation joyeuse des temples officiels où s'enseigne la musique, fut jeté dans le feu d'une conversation. On en parlait comme d'une initiative artistique due à des Anversois. Il fallait bien vite connaître ce que cachaient ces mots si bien accolés. On m'apprit que M. Max Elskamp, ce fin lettré, l'auteur de la *Louange de la vie*, qui allie en des formes artistiques la plume et le burin, était l'un des inspireurs de cet organisme.

Je m'en fus relancer Max Elskamp dans son curieux cabinet de travail. Au milieu d'un fouillis d'objets artistiques les plus divers : estampes rares, meubles curieux, objets de mécanique, je parvins à trouver à m'asseoir ayant devant moi la fine figure, très caractéristique, un peu étrange de mon interlocuteur. Derrière lui trônait dans sa splendeur industrielle une presse mignonne construite par M. Max Elskamp avec des perfectionnements inédits. À côté un tour et, rangés sur un mince établi, les instruments du graveur sur bois. Avec une amabilité soucieuse de modestie on me fit les honneurs de précieuses collections; j'admirais des bois artistiques et je fus prié de me considérer comme un ami de la maison, c'est-à-dire d'être assez aimable pour oublier ma profession de reporter.

N'était-ce point en reporter que je m'y étais introduit? Comme je confessais le but de ma visite, il me fut répondu d'une voix saccadée, mais franche dans sa décision : *La réclame personnelle me répugne. Pour les idées et la propagande d'une œuvre qui m'est chère je suis à votre disposition.*

— C'est donc le Conservatoire de la Tradition populaire que je voudrais faire connaître à mes lecteurs. Quel est, demandai-je, l'idée maîtresse de cette institution?

— Ce n'est point, en ce qui me concerne, à une idée maîtresse,

(1) Nous avons rendu compte, la semaine dernière, de l'intéressante exposition folklorique ouverte en ce moment sous les auspices de la Conférence du Jeune Barreau au Palais de Justice de Bruxelles. On lira avec intérêt l'article par lequel la *Métropole* exposait dernièrement l'organisme nouveau d'où cette exposition est issue.

mais plutôt à deux mobiles directeurs que j'ai obéi, en fondant en communion avec MM. Edmond de Bruyn et Laurent Fierens le Conservatoire de la Tradition populaire.

Le premier de ces mobiles, et le plus important à mon avis, touche à l'ordre moral et peut se résumer ainsi : Rendre au peuple, dont nous nous réclamons, toute l'âme essentielle que, par l'effet des contingences, il tend à perdre un peu plus tous les jours; le second, qui n'est à la vérité qu'un moyen : remonter aux sources, et donc à la tradition, afin de restituer à l'âme populaire, suivant un concept logique, son authentique direction en art et vie, pour le mieux de son devenir.

— Quel est le champ d'action de cette nouvelle institution?

— Le champ d'action du Conservatoire ne sera donc pas le passé; en ordre principal, ce qui nous requiert et qui nous importe, c'est de faire revivre actuellement en l'âme du peuple la conscience de son originalité native, de l'art qui lui est propre, en un mot le sens de sa vie normale. — aujourd'hui déviée — en nous basant, pour atteindre ce but, sur la tradition.

— Très bien. Votre mouvement procède d'une haute pensée de conservation de l'esprit national, mais comment l'organiser et aboutir?

— Notre tâche se définissant ainsi d'orientation, les moyens qui nous ont paru les plus adéquats à réaliser notre vouloir sont objectivement : colliger, classer et donc conserver sous la forme du Musée, toutes les formes de l'activité populaire traditionnelle : littérature orale, théâtre, chansons, us, coutumes, superstitions, costume, habitations, métiers, esthétique, arts, médecine, musique, etc.

En nous plaçant à un autre point de vue, celui de la propagande : éditer ou publier tous ouvrages ayant trait directement à l'art ou à la vie populaire en tant que s'inspirant des sources auxquelles nous croyons fermement qu'elle doit trouver sa restauration.

— Et votre œuvre marche?

— Mais oui. Nous cherchons, nous fouillons, nous recueillons les documents. Nos collections grossissent.

— Et le Musée?

— Voilà la question difficile. Il faudrait trouver un local vaste où nous puissions salle par salle ranger les objets se rapportant aux différents âges de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort; objets de tradition, rappelant les usages et confirmant les superstitions. Nous avons déjà eu des pourparlers à ce sujet et je crois qu'ils finiront par aboutir.

Nos lecteurs connaissent maintenant le but du Conservatoire de la Tradition populaire. Une idée généreuse préside à l'essor de ce mouvement de rénovation nationale. On ne peut que l'encourager à tous points de vue.

REZ

Les Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Une incroyable malchance poursuit l'institution de nos Nouveaux Concerts. Hier (c'était le 15 avril) d'aveuglantes rafales de neige rendaient presque inaccessible la salle du théâtre où se donnait la première des trois séances de cette année et déterminaient des vides nombreux, surtout à ce que l'on est convenu

d'appeler « les petites places » dont le prix pourtant est d'un bon marché inouï ! Il n'y a pas à se le dissimuler. Les efforts incessants que s'imposent les organisateurs de ces concerts pour permettre au peuple de s'initier aux plus nobles manifestations de l'art se heurtent, en notre ville, à un incontestable parti pris, à un mauvais vouloir persistant. Tout est sacrifié au théâtre et, si la ville soutient l'École de musique, ce n'est qu'à titre de pépinière de musiciens pour l'orchestre de ce théâtre. Quant à permettre à cette école d'organiser des concerts, complément indispensable de l'éducation musicale, on ne le veut pas... et pourquoi ? Parce que cela pourrait faire du tort, encore et toujours, à ce même théâtre !... Mais ces doléances locales n'intéresseront peut-être pas davantage les lecteurs de *l'Art moderne* : toutefois rendront-ils hommage, avec nous, à la vaillantise de Louis Kefer, au dévouement de tous ceux qui, *sumptibus privatis*, le soutiennent dans la haute tâche qu'il s'est assignée.

Au programme du concert du 15 avril figuraient trois œuvres orchestrales également intéressantes : le ravissant *allegro* et le poétique *andante* de la symphonie inachevée de Franz Schubert, la dramatique page écrite par César Franck sur la légende du *Chasseur maudit* et dans laquelle reste sensible l'influence de Weber, enfin, la première des compositions de Guillaume Lekeu, un *Hymne triomphal de délivrance* plein de souffle et de grandeur. Tout cela a été très bien exécuté par l'orchestre et dirigé avec une admirable compréhension par L. Kefer.

Comme solistes, M^{me} Landouzy et M^{lle} Hoffman, une jeune et brillante élève du Conservatoire de Bruxelles, qui a fait preuve de virtuosité et de style dans le concerto en *mi bémol* de Beethoven et dans divers morceaux de Chopin, Moskowski, etc. M^{me} Landouzy reste la chanteuse idéale d'opéra comique et sa voix enchanteuse, si pure, si cristalline, se prête merveilleusement aux vocalises des *Variations* de Saint-Saëns (inédites), de celles de Rode, de *l'Abeille*, qui lui ont valu un succès étourdissant. Gracieusement elle a terminé par la *Berceuse* de Mozart, qu'elle détailla avec un sentiment exquis.

Aux 22 et 29 courant auront lieu les deux autres concerts : on nous annonce notamment M^{me} Raunay et une audition de fragments de *Jean Michel* d'Albert Dupuis. Les Verviétois se dérangeront-ils pour venir écouter l'œuvre de leur compatriote ?...

La Musique à Gand.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous ne m'en voudrez pas de signaler aux lecteurs de *l'Art moderne* une belle œuvre de vulgarisation musicale. Il s'agit du cercle *A Kapella* fondé à Gand et dirigé par M. Emile Hullebroeck, un jeune compositeur doué d'un talent délicat et plein de promesses.

Cette remarquable chorale mixte fut créée en 1899. Elle s'est consacrée exclusivement à l'étude et à l'exécution des œuvres anciennes, avec une maîtrise qui s'est affirmée tout spécialement dans les récentes auditions données au Cercle artistique. La troisième eut lieu le 12 avril dernier.

Au programme, les hymnes de *l'Office de la nuit* et de *l'Office du soir* de F.-A. Gevaert; des chansons françaises du xv^e siècle; le *Stabat Mater* de Palestrina où, n'en déplaise à M. J.-K. Huysmans, le célèbre contrapontiste a atteint le summum de l'expression musicale religieuse; et le fameux *Miserere* d'Allegri.

Enfin, un quatuor instrumental ancien, composé de M. Drubbel (viole d'amour), M. Lahousse (viole de gambe), M^{lle} Gaëtane Britt (harpe) et M. Hullebroeck (orgue), a exécuté avec beaucoup de goût un *arioso* de Hændel, un *adagio* et *allegro* de Corelli et des œuvres de Buononcini, Milandre et Giordani.

Le public, très nombreux, n'a pas ménagé ses applaudissements et sa sympathie au vaillant cénacle. Cette œuvre témoigne d'un souci d'art digne d'éloges et d'encouragements.

Agréez, etc.

FREDÉRIC VAN ERMENGEN

PUBLICATIONS D'ART.

The Burlington Magazine.

Une nouvelle revue consacrée à l'art ancien vient de paraître en Angleterre. *The Burlington Magazine* est superbement présenté par les éditeurs (Savile, Londres; Spineux, Bruxelles). Le premier numéro contient, avec une série d'illustrations magnifiques, un curieux article de M. B. Berenson essayant de reconstituer, sous l'épithète provisoire : *Alunno di Domenico*, l'œuvre d'un peintre florentin du xv^e siècle ayant subi l'influence de Domenico Ghirlandajo, Boticelli et Piero di Cosimo; un article sur la *Date de la mort de V. Poppa*, de M. J.-R. Poulker, un article très intéressant de M. Herbert P. Horne sur une *Adoration des mages*, aujourd'hui perdue, de Boticelli; une étude sans grande nouveauté de M. James Neale sur les *Primitifs flamands*. Enfin, M. Molinier parle du *Mobilier Louis XIV*; M. Christy énumère des remarques sur les *Anciens briquets*; les *Tapis d'Orient* et *l'Hôtel de Lauzun* sont l'objet de descriptions. Le tout accompagné de planches dont quelques-unes très belles. Si cette Revue tient les promesses de ses débuts, elle deviendra assurément l'une des plus importantes et des moins chères qui soient (fr. 3.50 la livraison) et contribuera heureusement à la connaissance de l'art ancien.

Le Canard sauvage.

L'idée de réunir les meilleurs illustrateurs et caricaturistes du jour : Hermann-Paul, Willette, Steinlen, Vallotton, Lucien Pisarro, Rouville, etc., aux plus célèbres des « auteurs gais » : Franc-Nohain, Alfred Jarry, Jules Renard et autres, a donné le vol à un canard hebdomadaire d'une variété nouvelle et charmante. Son caractère indiscipliné l'a fait nommer par le Lacépède qui lui sert de parrain : *Le Canard sauvage*. (Edm. Chatenay, 43, rue de Berlin, Paris.) Frondeur, ironique, plein de verve et d'esprit, il donne tous les samedis de violents coups de bec et pousse les coin-coin les plus désopilants.

Faut-il ajouter qu'il n'a aucune parenté avec le drame norvégien qui, pour des raisons différentes, porte le même titre ?

Cette réflexion de Franc-Nohain, choisie au hasard parmi cent autres, caractérise l'orientation du nouveau périodique :

« Lorsque je songe que Maurice Barrès, littérateur, sera peut-être élu, je m'en félicite. Lorsque je songe que Maurice Barrès, nationaliste, pourrait être élu comme tel, j'en suis écœuré. Lorsque je songe enfin que Maurice Barrès, ancien député, deviendrait tout simplement député, je reconnais alors que cela n'a aucune importance. »

Chronique judiciaire des Arts.

Noms et pseudonymes d'artistes.

On admet généralement que l'emploi d'un pseudonyme ne constitue pas le port du faux nom. Mais cette tolérance existe-t-elle encore si l'on agit de mauvaise foi ? Peut-on emprunter, par exemple, le nom d'un artiste connu et se produire dans le même

genre ? C'est la question que soulevait une plainte portée par M. Marcel Lefèvre, le chansonnier bruxellois bien connu, contre M. L. Dulier, qui s'était produit comme chanteur sous le nom de Marcel Lefebvre.

Le Tribunal d'Anvers, et après lui la Cour d'appel de Bruxelles ont, sur les plaidoiries de M^e Louis Franck pour M. Marcel Lefèvre et de M. Auguste Dupont pour le prévenu, répondu négativement et condamné M. Dulier à quinze jours de prison du chef de port de faux nom et à 400 francs de dommages intérêts.

« Attendu, dit sur ce point l'arrêt rendu par la Cour le 18 mars dernier, que d'après l'instruction et les circonstances relevées par les débats le prévenu ne s'est pas borné à adopter un pseudonyme quelconque pris au hasard, mais qu'il a choisi les nom et prénom sous lesquels la partie civile s'était déjà fait connaître, qu'il a exploité le même genre artistique que celle-ci, *cherchant ainsi à se faire une réclame des titres et de la réputation qu'elle s'était acquise*, ce qui suffit pour faire écarter la bonne foi qu'il invoque aujourd'hui. »

Avis aux ténors présomptueux qui seraient tentés d'aller chanter en province sous le nom d'Ernest Van Dyck.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — Œuvres complètes de JULES LAFORGUE. Paris, *Mercur de France*. — *Ixion*, poème par FAGUS. Paris, éd. de la Plume.

ROMAN. — *La Fille manquée*, par HAN RYNER. Paris, L. Genoueaux et C^{ie}.

BEAUX-ARTS. — *L'Art nouveau dans l'ornementation et le décor*, par EDGAR BAES. Bruxelles, imp. X. Havermans. — *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné)*, par JULIEN TIERSOT. Grenoble, H. Falque et F. Perrin; Moutiers, François Duclou.

CRITIQUE. — *L'Épopée flamande*, par EUGÈNE BAIE. Bruxelles et Paris, J. Lebègue et C^{ie}.

VOYAGES. — *Chausey*, par EUGÈNE MONTFORT. Ed. de l'Idée libre.

Musique.

Nocturne pour piano, par ALBERT DIOT. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}. — *Octobre flamand*, thème et variations pour piano, et *Funérailles de l'oiseau Paon*, par THÉODORE DE BERCKHEIM. Bruxelles, G. Oertel (Maison Beethoven). — *Sonate* pour piano et violon, par HENRI FÉVRIER. Paris, A. Quinzard et C^{ie}. — *Mazurka* pour piano, par CLAUDE DEBUSSY. Paris, J. Hamelle.

La Semaine Artistique

Du 19 au 25 avril.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — 10-5 h. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition HENRIETTE CALAIS, S.-J. DETILLEUX et F. GAILLARD (ouverture le 20).

GALERIE ROYALE. — Exposition J. VAN DEN ACKER et G. DE BIEMME.

ATELIER VAN HAMMÉE (rue Delocht, 26). 2-6 h. Exposition de feu ANTOINE VAN HAMMÉE.

CONFÉRENCE DU JEUNE BARREAU (Palais de Justice). 9-4 h. Exposition du Conservatoire de la Tradition populaire. (Clôture le 25.)

Dimanche 19. — 2 h. 1/2. Conférence par M. DWELSHAUWERS : *Schiller*. Représentation de *Don Carlos*. (Théâtre du Parc.) — 3 h. 1/2. Conférence par M. LA FONTAINE : *Les Précurseurs allemands de la*

Sonate. (Ecole de Musique d'Ixelles.) — 4 h. Conférence par M. L. TRTZ : *Le Style moderne*. (Cercle d'études typographiques, rue du Marché-aux-Charbons, 51.) — 5 h. Clôture de l'Exposition de M. et M^{me} G. BERNIER (Cercle artistique.)

Lundi 20. — 6 h. La Tétralogie de R. Wagner : *Le Crépuscule des Dieux*. (Théâtre de la Monnaie.)

Mardi 21. — 4 h. 1/2. *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. E. ENGEL : *Schumann*.

Mercredi 22. — 8 h. Conférence par M^{me} RENÉ GANGE : *La Décentralisation*. (Ecole de musique d'Ixelles.) — 8 h. 1/2. La Tétralogie de R. Wagner. *L'Or du Rhin* (Théâtre de la Monnaie.)

Jeudi 23. — 8 h. M^{lle} DELNA et M. CLÉMENT : *Carmen*. (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. 1/4. Théâtre d'Art international (Armand Bour). *Infidèle*, de R. BRACCO ; *La Chasse aux loups*, de VERGA. (Alcazar.) — 8 h. 1/2. Concert RANIERI-TAMBUYSER (Salle Erard.)

Vendredi 24. — 6 h. La Tétralogie de R. Wagner : *La Valkyrie*. (Théâtre de la Monnaie.)

Samedi 25. — 2 h. Ouverture de l'exposition APOL, GODFRINON, HOUSTRAETE, MARÉCHAL et BOCHOMS. (Grande-Harmonie.) — 6 h. La Tétralogie de R. Wagner : *Siegfried* (Théâtre de la Monnaie.) — 8 h. Conférence par M. EDMOND PICARD : *Le Folklorisme judiciaire* (Cour d'appel, 5^e chambre.)

PETITE CHRONIQUE

AVIS. — Des erreurs dans les adresses des bandes du journal nous étant signalées, nous prions les abonnés qui auraient à se plaindre de renvoyer leur bande rectifiée au bureau du journal, 32, rue de l'Industrie.

L'Académie libre de Belgique, réunie jeudi dernier sous la présidence de M. Eugène Robert, a conféré le prix Edmond Picard pour 1902 (600 francs) à M. Victor Vreuls, compositeur de musique.

Né à Verviers, M. Vreuls est l'auteur d'un *Trio pour piano, violon et violoncelle* et d'une *Sonate pour piano et violon* très remarqués l'un et l'autre aux concerts de la *Libre Esthétique* (1), d'un *Quatuor* pour piano et instruments à cordes, d'un *Poème pour violoncelle et orchestre*, d'une *Symphonie pour orchestre et violon-solo*, d'un *Triptyque pour chant et orchestre*, etc.

Parmi les divers candidats proposés, — qui tous avaient des titres sérieux à l'obtention du prix et sur lesquels des rapports détaillés ont été faits par M^{me} Blanche Rousseau, MM. Ch. Van der Stappen, Octave Maus, Georges Virrès, Maurice des Ombiaux et Emile Vandervelde, — l'Académie a donné la préférence à un musicien en raison des difficultés particulières qu'éprouvent les jeunes compositeurs à se faire connaître et pour attirer spécialement l'attention sur la renaissance de l'art musical en Belgique.

Nous publierons prochainement le rapport de l'Académie sur cette attribution.

C'est décidément, comme nous l'avions souhaité, le statuaire Alexandre Charpentier qui sera le collaborateur de Constantin Meunier pour l'exécution du monument Zola.

M. Meunier vient de se rendre à Paris et est descendu chez M. Charpentier pour établir avec lui les esquisses préparatoires du grand travail qu'ils vont entreprendre de concert. Le monument se composera d'un hémicycle surmonté d'une figure de la Vérité. La statue de l'écrivain se détachera, au premier plan, sur une vaste frise où seront représentés, en bas-relief, les principaux personnages des Rougon-Macquart.

Samedi prochain, à 2 heures, s'ouvrira à Bruxelles une exposition d'art et d'art décoratif comprenant des peintures de MM. Apol, Godfrinon et Haustraete, des sculptures de M. Oscar Berchmans, des eaux-fortes de M. Maréchal, des meubles et objets de M. Léon Bochoms, architecte d'ameublement. L'exposition aura lieu dans la salle des fêtes de la Grande-Harmonie et restera ouverte du 25 avril au 2 mai.

(1) Publiés à l'Édition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques, Paris.

Le concert jubilaire qui sera donné aujourd'hui à Mons à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire directorial de M. Jean Van den Eeden promet d'offrir beaucoup d'intérêt. Le programme — dont nous avons donné la composition — aura pour interprètes, outre l'orchestre du Conservatoire, les élèves du cours d'ensemble et le choral mixte du Cercle Fétis, M^{me} G. Bernard, MM. A. Tondeur, A. Bouilliez et G. Lexin.

L'orchestre américain sous la direction de Sousa, le compositeur du fameux *cake-walk*, viendra les 2, 3 et 4 mai donner six grands concerts à l'Alhambra.

M. Théo Van Rysselberghe travaille en ce moment à une toile de grandes dimensions qui groupera autour de M. Emile Verhaeren, lisant à haute voix l'une de ses œuvres, les portraits de quelques hommes de lettres d'aujourd'hui : Henri de Régnier, Maurice Maeterlinck, André Gide, Félix Fénéon, Henri Ghéon, Félix Le Dantec. Les figures seront de grandeur naturelle.

M. Eugène Demolder vient d'achever un roman intitulé *Le Jardinier de la Pompadour* qu'il fera paraître le 1^{er} octobre prochain à la librairie du *Mercur de France*. La même librairie publiera en automne un nouveau roman de M. Georges Eekhoud, *L'Autre Vue*, et le *Pain noir* de M. Hubert Krains. Les lecteurs de la revue *Le Mercur de France* auront la primeur de ce dernier ouvrage.

Nous lisons avec quelque étonnement dans les quotidiens la note suivante :

« *Au Conservatoire.* — On signale la retraite de M. Van Styvoort, qui fut, pendant de longues années, professeur de violon au Conservatoire. Il n'aura vraisemblablement pas de remplaçant, son emploi étant devenu sans objet. »

Qu'est ce que cela signifie ? Si M. Van Styvoort était professeur « depuis de longues années », c'est qu'il avait des élèves. S'il n'en avait pas, pourquoi était-il professeur ? Et pourquoi supprime-t-on aujourd'hui l'emploi dont il était titulaire ?

Parmi les manifestations de sympathie qu'a fait naître le jubilé de Camille Lemonnier, signalons l'hommage rendu au maître par la revue liegeoise *Wallonia* (archives wallonnes historiques, littéraires et artistiques), qui lui consacre sa livraison d'avril.

Le *Peuple* publiera à l'occasion du 1^{er} mai un numéro spécial contenant des articles et des poèmes de MM. Anatole France, G. Sèailles, M. Bouchor, R. Rolland, M. Magre, G. Hauptmann, J. Cobden-Sanderson, E. Demolder, G. Eekhoud, E. Verhaeren, C. Lemonnier, E. Picard, Marius Renard, J. Destrée, E. Vandervelde, et des dessins de MM. Steinlen, Hermann-Paul, W. Crane, Constantin Meunier, Henry Meunier, G. Laermans et J. Van Biesbroeck. Ce numéro sera vendu au prix de fr. 0-50.

Il sera fait en outre un tirage spécial pour les bibliophiles et amateurs. S'adresser à M. Grégoire Serwy, 35, rue des Sables.

Le Festival Beethoven à Bonn, au Beethoven-Hall, aura lieu cette année du 17 au 21 mai. Au programme se trouvent les seize quatuors à cordes de Beethoven, exécutés par le célèbre Quatuor Joachim.

Pour les places et le programme détaillé, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel, à Bruxelles.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer, dit le *Guide musical*, que la première représentation complète de la *Tétralogie du Nibelung* en français, donnée au théâtre de la Monnaie, aura suivi à cinquante ans de distance la publication du poème. C'est, en effet, en 1853 que Richard Wagner distribua à ses amis les premiers exemplaires imprimés de *L'Anneau du Nibelung*.

On sait, dit le même journal, que M^{me} Wagner continue à interdire rigoureusement la représentation de *Parsifal* sur n'importe quelle scène du monde en dehors du théâtre de Bayreuth.

Or, M. Conried, le nouveau directeur de l'Opéra métropolitain de New-York, vient d'annoncer que les New-Yorkais entendront

Parsifal au théâtre dès l'ouverture de la prochaine saison du Métropolitain, quoi qu'en dise et quoi que fasse M^{me} Wagner.

D'après M. Conried, les droits de propriété absolue invoqués par M^{me} Cosima Wagner ne sont pas valables aux Etats-Unis. Et il déclare qu'il est prêt à affronter un procès pour donner *Parsifal* au nouveau monde.

Les représentations au théâtre d'Orange auront lieu cette année avec le concours de M^{me} Sarah Bernhardt, qui jouera les 12 et 13 août la *Légende du cœur* de M. Jean Aicard.

La veille aura été donné *l'Orphée* de Gluck.

Le cabinet d'estampes du Musée de Berlin est, on le sait, particulièrement remarquable. Une publication de luxe éditée par M. G. Grote et dirigée par M. F. Lippmann va bientôt en divulguer les richesses. Trois à quatre cents gravures seront reproduites par séries de dix formant chacune un fascicule du recueil. L'éditeur compte faire paraître six fascicules par an. Chacun d'eux sera mis en vente à 15 marks. Les deux premiers renfermeront des reproductions d'œuvres de Schongauer, A. Durer, Holbein, Altdorfer, Rubens, Breughel le Vieux, Rembrandt, Claude Lorrain, A. Watteau, V. Carpaccio, Michel-Ange, S. del Piombo, E. Roberti, etc.

Le critique anglais Hugo Pierson formulait, en 1870, sur R. Schumann et sur R. Wagner ces appréciations qui font vraiment honneur à sa perspicacité :

« Schumann a été, sans nul doute, victime de l'estime exagérée de lui-même... En d'autres termes, c'était un vaniteux malade. Sa meilleure œuvre est de loin la musique de *Manfred*, ce poème maladif de Byron, qu'il devait précisément commenter. Aussi bien, le poème est beaucoup plus beau que la musique. J'estime que Schumann est d'un degré supérieur à Richard Wagner, mais l'œuvre de l'un et de l'autre est sans réelle valeur. Tous deux sont condamnés à l'oubli dans un avenir prochain... Schumann s'est essayé dans des productions de toutes sortes avec plus ou moins d'insuccès. »

Si les infirmes qui ressassent des inepties analogues à propos des plus grands musiciens de notre époque en valaient la peine, il serait curieux de conserver leurs articles pour leur froter le nez dedans dans quelque vingt ans. Mais quel souvenir évoquerait leur nom ?

Extrait d'un article sur *l'Après-midi d'un Faune* de M. Debussy, publié dans une des plus importantes revues musicales de Paris :

« Par un sortilège qu'il devait renouveler dans les *Cinq poèmes* de Baudelaire..., il (le musicien) a délicatement retiré du vain amas des mots et des syllabes l'émotion timide qui s'y cachait, s'y cherchait et s'y perdait. »

Rappelons que ces cinq poèmes sont : *Le Balcon*, *Harmonie du soir*, *Le Jet d'eau*, *Recueillement* et *La Mort des Amants*.

Tout commentaire serait inutile.

La *Critique internationale* (Paris) ouvre une consultation littéraire internationale dans le but de savoir quels sont dans chaque littérature les écrivains d'aujourd'hui les plus dignes d'être traduits dans les autres langues. Elle s'adresse pour cela dans tous les pays à une élite de critiques et aux directeurs des principales revues, elle les prie individuellement de vouloir bien dresser à son intention une liste de quarante personnalités les plus marquantes de leur littérature parmi les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques et les critiques, tous actuellement vivants ou ayant vécu et produit des œuvres littéraires durant les vingt dernières années.

La revue fixe à quarante écrivains la limite maxima de chacune de ces élections, désirant, pour éviter la confusion, les restreindre à des élites. Les résultats de cette consultation pourront, comme le pense la *Critique internationale*, « faciliter leur tâche aux éditeurs de l'Europe littéraire d'aujourd'hui ».

La célèbre bibliothèque du marquis Jerez, de Madrid, a été vendue en bloc pour un million de francs à un amateur américain, M. Huntington. Elle ne contenait que deux mille volumes,

mais tous de la plus grande rareté, entre autres de superbes exemplaires des cinq éditions de *Don Quichotte*.

Dans son feuilleton du *Temps*, M. Pierre Lalo apprécie avec une haute compétence l'œuvre nouvelle de M. Paul Dukas : *Variations, Interlude et Finale sur un thème de J.-Ph. Rameau* que révélèrent dernièrement les concerts de la *Libre Esthétique*. « La qualité essentielle de l'esprit musical de M. Dukas, dit-il, est manifestement le sens de la logique, de la construction et de l'ordonnance; il ne conçoit point d'œuvres qui n'aient une figure définie et une architecture solide, et chez lui le poème symphonique lui-même a la vigueur et la fermeté d'une pièce de musique pure. C'est pourquoi il est naturellement enclin à user des formes qui furent créées par les maîtres, et qui constituent les méthodes les plus parfaites selon lesquelles un musicien puisse exprimer sa pensée; c'est pourquoi, après avoir écrit une *Symphonie*, une *Sonate*, il écrit des *Variations*. Et ces variations ne sont d'ailleurs

point, comme il arrive chez Haydn par exemple, de brillantes broderies qui ornent de diverses façons le motif initial; ce sont des variations à la Beethoven, qui veulent exprimer tout ce qu'un thème contient de substance musicale et de sentiment. Et elles y réussissent entièrement; pour ce qui touche à la musique même, il est impossible d'unir et de combiner avec plus de variété et d'éclat que ne fait M. Dukas les éléments mélodiques, harmoniques et rythmiques dont se compose le thème de Rameau. Quant au sentiment, il suffit d'entendre la onzième variation, si grave et si profonde, pour comprendre que l'emploi d'une forme classique ne nuit point à la sensibilité, qu'une musique peut se soumettre à la loi de la forme, et cependant rester pleine de force vive et d'émotion concentrée. Pour leur style musical et pour leur sens intime, Rameau eût aimé ces *Variations*: elles semblent l'œuvre d'un Rameau qui vivrait aujourd'hui. »

Etude de M^e MORREN, Notaire à Bruxelles
45, rue du Commerce.

Le notaire MORREN vendra publiquement
en la Galerie de MM. J. et A. LE ROY, frères
rue du Grand-Cerf, n^o 6, à Bruxelles

les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29 avril 1903
à 2 heures précises.

LA COLLECTION DE
TABLEAUX ANCIENS

DES ÉCOLES FLAMANDE, HOLLANDAISE ET AUTRES
LES OBJETS D'ART, LIVRES, GRAVURES, ETC.

dépendant de la succession de M. Etienne Le Roy
commissaire-expert
des Musées Royaux de peinture et de sculpture de Belgique
Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères
12, place du Musée, à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE	PUBLIQUE
le samedi 25 avril 1903	le dimanche 26 avril 1903
de 10 à 4 heures.	

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire Morren et chez les experts prénommés.

POUR SORTIR D'INDIVISION

VENTE PUBLIQUE ET VOLONTAIRE
D'UNE

BELLE ET SPACIEUSE MAISON DE RENTIER

Le notaire Charles GÉRARD, résidant à Anderlecht, rue de Fiennes, 60 (Cureghem), à ce commis, à l'intervention de son confrère, M^e VAN CUTSEM, notaire à Anvers, adjugera préparatoirement, avec bénéfice de prime d'un 1/2 % sur le montant de l'adjudication préparatoire, le jeudi 23 avril 1903, à 2 heures de relevée, par-devant M. le juge de paix du canton de Schaerbeek, en son prétoire, rue Brichaut, 2, conformément à la loi du 12 juin 1816 :

Une belle et spacieuse maison de rentier

avec atelier d'artiste peintre, annexes et jardin,

RUE DE LOCHT 38, SCHAERBEEK

Contenant 2 ares 88 centiares. Disponible deux mois après la vente.

Affiches avec plan en l'étude des dits notaires
GÉRARD et VANCUTSEM

Permis de visite à prendre chez M^e Gérard ou chez M. H. Deldime,
chaussée de Haecht, 276

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles: MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers

l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président [d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

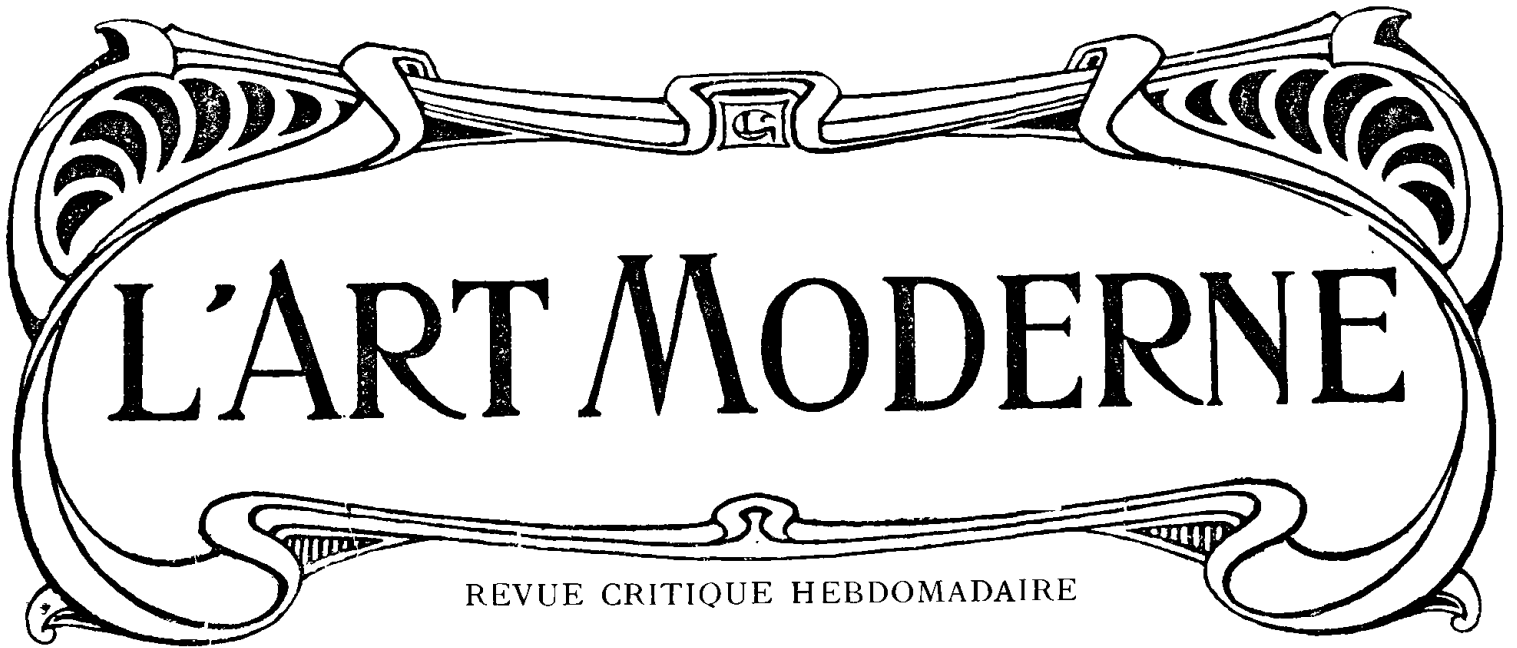
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Académie Libre de Belgique. *Rapport sur l'attribution du Prix Edmond Picard* (OCTAVE MAUS). — Le Salon de la Société des Beaux-Arts (EUGÈNE DEMOLDER). — La Libre Esthétique et la Presse. — La Commission royale des Monuments (L. ABRY). — Théâtre et la Monnaie. *L'Anneau du Nibelung*. Mme Delna (O. M.). — École de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — Le Jubilé Van den Eeden (F. M.). — Les Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — Exposition de Liège 1905. — Memento des Expositions. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

ACADÉMIE LIBRE DE BELGIQUE

Rapport sur l'attribution du Prix Edmond Picard.

De toutes les activités intellectuelles, la Musique est peut-être la plus ingrate et la plus ardue. La multiplicité des expositions donne aux peintres, aux graveurs, aux sculpteurs de fréquentes occasions d'entrer en contact avec le public. La Presse signale avec empressement, pour les louer ou pour les attaquer, — mais le résultat est identique, — toutes les manifestations gra-

phiques ou plastiques issues de l'incessante fermentation des ateliers. Il n'est guère de jeune peintre ou de jeune sculpteur, s'il a quelque talent, dont le nom demeure longtemps obscur. Certains amateurs s'ingénient même, et il faut les en féliciter, à découvrir et à faire valoir, avec l'amour propre satisfait d'un explorateur heureux, les maîtres futurs qui préfèrent leurs premiers balbutiements.

Les écrivains sont moins bien partagés, en notre pays tout au moins où la sensualité de l'œil l'emporte généralement sur la sensibilité de la pensée. Ils ont toutefois à leur disposition pour se faire apprécier la Revue et le Journal, — ce dernier entre-bâillant ses portes, au moins une fois par semaine, sur l'antichambre de quelque supplément littéraire. C'est peu, sans doute, mais c'est quelque chose.

Pour les musiciens, il n'y a rien. Les grands concerts, en nombre restreint, sont fermés aux débutants. Pour aspirer à l'honneur d'être joué au Conservatoire de Bruxelles, un compositeur doit se résigner à mourir, d'abord, puis à attendre que dix ans se soient écoulés depuis son décès. C'est payer un peu cher les applaudissements distraits de messieurs les abonnés. Les Concerts populaires, dits « de musique classique », doivent à leur sous-titre de n'introduire que très exceptionnellement dans leurs programmes des œuvres nouvelles. Encore choisira-t-on, parmi celles-ci, les partitions de quelque compositeur ayant — c'est le cas d'employer ce cliché — l'oreille du public. Les artistes purent espérer, lors de la fondation des Concerts Ysaye, que l'admirable artiste qui prit l'initiative de ceux-ci

romprait résolument avec d'invétérées traditions et n'exécuterait que des compositions inédites. Des habitudes indéracinables, une propension du public à préférer à l'étude d'œuvres nouvelles l'audition de ce qui lui est familier, et aussi l'irrésistible attrait qu'exerce sur les foules la virtuosité instrumentale ou vocale ont amené peu à peu la Société symphonique à doubler, sans plus, l'association, d'ailleurs remarquable à plus d'un titre, des Concerts populaires.

Dans les séances de musique de chambre et autres, c'est pis encore. Ces concerts sont généralement organisés par un virtuose, — pianiste, violoniste, chanteur, — soucieux de se faire valoir et non d'initier le public à des œuvres inconnues. Quelques-uns sont donnés par une association d'artistes, quatuor instrumental ou autre, qui préfère presque toujours le succès certain de quelque composition consacrée à l'aléa d'un ouvrage ignoré.

Il n'existe en Belgique qu'une seule institution qui sacrifie résolument à l'intérêt de faire connaître les œuvres nouvelles les convenances personnelles des interprètes. En raison du caractère éphémère du Salon de la *Libre Esthétique* auquel il est lié, cet organisme n'embrasse malheureusement chaque année qu'un nombre limité d'auditions. Le dévouement et le désintéressement de quelques artistes de choix lui ont permis d'en donner quatre au cours du dernier Salon, chiffre insuffisant pour la production musicale actuelle.

Lorsqu'un musicien veut faire entendre ses œuvres en public, il est obligé de louer une salle de concerts, de réunir les exécutants nécessaires, de supporter les frais considérables de l'affichage, de la publicité, du personnel. C'est à grand-peine, s'il est inconnu, qu'il assemblera un auditoire, même en multipliant les invitations. Et la critique ne se dérangera pas pour aller l'apprécier.

Nous avons principalement en vue la musique de concert. Que dire du théâtre ! Là, les difficultés matérielles sont plus grandes encore. Faut-il rappeler le nombre de partitions demeurées inconnues, la détresse des musiciens en quête d'une scène accueillante, les années de misère et de déboires consacrées en démarches stériles, en espoirs déçus...

A côté de l'*exécution*, il y a l'*édition*. Or, à de très rares exceptions près, jamais un éditeur ne se décidera à entreprendre la publication d'une œuvre musicale si celle-ci n'a pas été applaudie en public. Un livre peut être jugé sur le manuscrit ; une partition musicale n'est généralement acceptée par un éditeur que lorsqu'elle a été exécutée. Et vous venez d'apprendre combien l'exécution est, pour un jeune compositeur, chose coûteuse, difficile, souvent irréalisable.

Tels sont les motifs qui ont déterminé l'Académie libre de Belgique à inaugurer la Fondation Edmond Picard en attribuant le prix à un compositeur de musique.

Il y a, depuis peu de temps, en Belgique une renaissance de l'art musical qu'il faut saluer avec joie et sur laquelle il importe d'attirer l'attention publique. Terre classique des grands musiciens à l'époque glorieuse du contrepoint vocal illustré par les Guillaume Dufay, les Jakob Hobrecht, les Jan de Okeghem, les Josquin Deprès et les Roland de Lassus, la Belgique n'a eu, à une époque plus rapprochée de nous, que des maîtres isolés, en nombre extrêmement restreint, alors que la peinture et la sculpture nous offrirent, presque sans interruption, une abondante moisson.

Autour de la tombe de César Franck se sont groupés, tout récemment, quelques musiciens d'un réel mérite. La lumière rayonnante du maître des *Béatitudes* a fait éclore en France et en Belgique des talents robustes et délicats dont quelques-uns sont déjà illustres. Leurs noms sont sur vos lèvres.

D'autres naissent. Et c'est avec la plus vive satisfaction que nous voyons prendre rang parmi les compositeurs les plus expressifs et les plus féconds des jeunes gens bien doués, studieux et instruits nés en Belgique, de souche belge.

Beaucoup d'entre eux mériteraient d'être cités. Mais en raison des conditions spéciales édictées par la charte fondamentale de l'Académie, notre attention a dû se concentrer sur trois d'entre eux. Ces trois musiciens sont MM Albert Dupuis, Joseph Jongen et Victor Vreuls.

M. Albert Dupuis, né à Verviers en 1876, vient de se signaler par un éclatant début au théâtre de la Monnaie. Son drame lyrique *Jean Michel* révèle un musicien de tempérament, qui possède, avec une connaissance approfondie du métier et une « patte » orchestrale des plus habiles, le sens du théâtre. Il y a, certes, des réminiscences dans cette partition touffue où tout n'est pas d'égale valeur. Mais un grand nombre de pages, — le prélude symphonique du troisième acte, entre autres, — en disent assez pour nous édifier sur une personnalité qui deviendra absolument remarquable lorsqu'elle sera concentrée et dégagée des souvenirs qui l'altèrent.

M. Dupuis fut classé second au grand concours de Rome de 1899. Il se représenta deux ans après dans l'espoir d'obtenir la première distinction. Mais il fut écarté pour n'avoir pas, lors de l'épreuve préparatoire, satisfait aux exigences d'un règlement suranné qui rappelle, en certains de ses points, le code vétuste de la « tablature » dont se moque si plaisamment Richard Wagner dans les *Maîtres-Chanteurs*.

Le succès de *Jean-Michel* a vengé Albert Dupuis de son échec imprévu. Déjà un acte d'essai, *Bilitis*, joué à Verviers, puis à Aix-les-Bains, lui avait donné la conscience de lui-même. Organiste à Saint-Quentin après avoir achevé ses études à la *Scola Cantorum* sous la direction de Vincent d'Indy, le jeune compo-

siteur a quitté son poste il y a quelques mois pour rentrer en Belgique.

M. Joseph Jongen, né à Liège le 14 décembre 1873, a remporté en 1895 le second prix de Rome (cantate *Callirhoé* de M. Lucien Solvay, et le premier grand prix en 1897 (cantate *Comala* de M. Paul Gilson). Il a passé en Allemagne, en France et en Italie les quatre années de ses voyages réglementaires. Auteur d'un *Quatuor* à cordes (1894) et d'un *Trio* pour piano, violon et violoncelle (1897), l'un et l'autre couronnés par l'Académie royale de Belgique, d'une *Symphonie* pour orchestre (1898), d'un *Concerto* pour violon et orchestre, d'un *Concerto* pour violoncelle et orchestre, d'un *Adagio* symphonique, d'une *Fantaisie* pour orchestre sur deux Noëls wallons et d'un grand nombre d'œuvres moins importantes, — pièces pour piano, chant, violon, violoncelle, cor, cor anglais, etc., — il s'est tout récemment révélé à Paris (*Société nationale*) et à Bruxelles (*Libre Esthétique*) par un *Quatuor pour piano et cordes* qui a confirmé l'excellente impression causée par l'exécution de sa symphonie aux Concerts Ysaye le 11 février 1900. L'œuvre est, au point de vue du fond comme dans sa forme, d'une réelle valeur. M. Jongen s'y révèle musicien accompli, sachant mettre au service d'une inspiration mélodique élégante et aisée une technique sûre et une entente parfaite des ressources de la polyphonie instrumentale.

Vu les termes de la Fondation Edmond Picard, l'Académie libre de Belgique, après avoir attentivement examiné les titres de chacun des candidats proposés, a donné la préférence à M. Victor Vreuls, que son œuvre musical déjà considérable et d'indéniables promesses d'avenir désignent particulièrement à son choix.

M. Vreuls, né à Verviers le 4 février 1876, a fait son éducation musicale sous la direction de M. Vincent d'Indy, qui le tient en particulière estime et n'a pas hésité à lui confier, aussitôt après ses examens de sortie, la classe de solfège de la *Scola cantorum*, où il a également rempli avec distinction, de façon intérimaire, les fonctions de professeur d'harmonie.

Le lauréat est l'auteur d'une série de compositions dont la nomenclature est annexée au présent rapport. Elles attestent une organisation musicale puissante et personnelle, un esprit réfléchi, distingué, de l'imagination et du goût. L'écriture est à la hauteur des dons naturels. On y trouve comme un reflet, avec un tempérament différent, de l'art profond, subtil et émouvant du regretté Guillaume Lekeu qui, mort à vingt-quatre ans, a laissé l'impression du génie.

La *Sonate pour piano et violon* jouée par Eugène Ysaye et Raoul Pugno aux séances données à Paris par ces deux éminents virtuoses, le *Trio pour piano, violon et violoncelle* exécuté à la *Libre Esthétique* le mois dernier, puis à Paris, à une audition de l'Édi-

tion mutuelle, révèlent l'une et l'autre une nature exceptionnelle qu'il importe de mettre en lumière et dont le développement fera grandement honneur à l'école belge.

Bruxelles, le 16 avril 1903.

Pour l'Académie libre de Belgique,

Contresigné : Le Rapporteur,
J. DES CRESSONNIÈRES, Secrétaire. OCTAVE MAUS

Œuvres de Victor Vreuls.

1892. — Deux pièces pour piano : I. *Pensée fugitive*; II. *Impromptu*. — Éditées chez Muraille, à Liège.
1893. — Poème symphonique pour orchestre (*ré majeur*). — Manuscrit.
1894. — Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle (*la bémol majeur*). — Manuscrit.
1895. — *Adagio* pour orchestre à cordes (*fa mineur*). — Manuscrit.
1896. — Trio pour piano, violon et violoncelle (*ré mineur*). — Édition mutuelle.
1897. — Poème pour chant et orchestre (P. VERLAINE). — Manuscrit. — Devenu la 1^{re} partie du triptyque pour chant et orchestre composé en 1900.
1899. — Sonate pour violon et piano (*si majeur*). — Édition mutuelle.
1900. — Poème pour violoncelle et orchestre (*mi bémol majeur*). — Manuscrit.
1900. — Triptyque pour chant et orchestre (P. VERLAINE). — Manuscrit.
1901. — Symphonie pour orchestre et violon-solo obligé (*mi majeur*). — Manuscrit.
1902. — Ouverture pour orchestre. — Inachevée. Deux mélodies STUART MERRIL. — Inachevées.

Le Salon de la Société des Beaux-Arts.

Quelques Gilsoul, un impressionnant Frédéric : *La Zélandaise* (quoique bien sec! on y voudrait plus de vibration, plus de générosité, comme parfois plus « d'enveloppé » chez Gilsoul), des Emile Claus lumineux et argentins, dont une « étude » charmante, avec un fond délicieux qui fait rêver longtemps aux arbres verts des bords de la Lys, et une chaude *Fenaison*; des Cassiers, des Stacquet, des René Janssens peints avec des minuties de gothique, des Uytterschaut, de sonores Alfred Verhaeren, de solides Verheyden; voilà à peu près le contingent jeune (?) de cette exposition. Rien de neuf. Rien d'inédit. Rien d'imprévu. Et ces quelques bons tableaux et ces aquarelles sont entourés parfois de choses telles que les portraits signés Ter Linden...

Monsieur de Lalaing peut être un fier gentilhomme, c'est aussi un peintre commun. Ses deux portraits me paraissent d'un coloris dur, métallique, odieux. Ils surgissent sans grâce et sans charme. Rien ne vit là dedans. C'est d'un vieil académicien qui voudrait s'essayer à des élégances mondaines. On ne trouve pas de femmes dans ces portraits, mais des mannequins raidement attifés. Le buste de M. Gevaert est mou. Quant à la *Jeune Belge de 1830 entrant dans le concert des nations sous l'égide de Léopold I^{er}* (haut relief du piédestal de la statue équestre de Léopold I^{er} à Ostende), la Belgique a l'air peu distingué d'une écuyère

entamant ses exercices sur un cheval de brasseur. Les bambins nus qui offrent la couronne, le manteau (un manteau d'une lourdeur de cataplasme!) ou qui tirent sur les brides de la monture sont proportionnés, non pas à la femme qui paraît ainsi trop petite, mais au robuste cheval. O ce geste de la Belgique, un poing sur la hanche! Une sauteuse de cerceau du temps de Louis-Philippe. Quelle joie, à côté de cette sculpture à la pompe vulgaire, de trouver deux bustes de Rodin, deux beaux plâtres nerveux et sentis, et le buste de M^{me} Gilsoul par Victor Rousseau : elle sourit, gracieuse et jolie. La médaille de Jules Lagae (Edouard Simon) est grassement modelée et je trouve plein de vie le buste en plâtre de Julien Dillens, que Lagae a modelé d'une main fraternelle et nerveuse. Jules Lagae donne toujours un beau caractère à ses œuvres. Il est de nos meilleurs sculpteurs et il fait bonne figure entre Rodin et Julien Dillens, qui fut peut-être un peu son maître. Le buste de M. Janssen, par ce dernier, est un morceau énergique et ce n'est point la seule bonne œuvre de Dillens : signalons un autre buste et une très belle médaille représentant M. Vanderkindere, l'éminent professeur, naguère fêté à l'Université de Bruxelles. Parmi les sculptures, il y a encore des choses vraiment gracieuses de Paul de Vigne.

La Société des Beaux-Arts a réuni une collection de portraits où l'on trouve quelques bonnes toiles. Celles de Jacques Blanche ne me plaisent guère. Rien n'est vieux comme cette peinture prétentieuse et elle ne fait pas meilleure figure ici qu'à la *Libre Esthétique*. Du « chic », de l'art pour snob, de la peinture d'amateur mondain ! Que supérieurs les Cormon, les Liévin De Winne, le Fantin-Latour, le Xavier Mellery, le Constantin Meunier (portrait de M. Manoy), le Gustave Ricard, les Émile Motte ! Il y a là quelques tableaux de solides qualités, grassement peints ou sobrement exécutés. Et bien que ce soient des choses anciennes, dont la plupart ont été déjà vues, on trouverait plaisir à les voir ou les revoir, si au milieu de ces cadres un Philippe-Alexis Laszlo n'exposait S. E. le cardinal Rampolla en veau mal cuit. Cela fait fuir !

EUGÈNE DEMOLDER

La Libre Esthétique et la Presse.

Pour compléter la nomenclature des comptes rendus :

EXPOSITION. — *Onze Kunst* (Anvers et Amsterdam), livraison d'avril. — *La Revue blanche* (Paris), 1^{er} avril. — *La Ligue artistique* (Bruxelles), 5 avril. — *L'Art moderne* (id.), 12 avril. — *Le Thyrsé*, 15 avril (Maurice Denis, par L. ERY).

CONCERTS. — *La Libre Critique*, 5 et 19 avril.

Signalons particulièrement la série d'études consacrées à la *Libre Esthétique* par la revue *Durendal* dans sa livraison d'avril, qui vient de paraître. MM. G. Brigode, H. Fierens-Gevaert, l'abbé H. Moeller, G. de Golecco, Arnold Goffin et Maurice Dullaert apprécient respectivement, en d'excellents articles, le Salon, Maurice Denis, Godefroid Devreese, les auditions et conférences musicales, la conférence de M^{lle} Marie Closset et celle de M. Gilbert de Voisins.

La nouvelle revue néerlandaise *Réforme* publiera dans sa livraison de mai un compte rendu illustré du Salon.

La Commission royale des monuments

Le Président de la Commission royale des monuments nous adresse la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Les quelques mots de réponse de M. L. Abry à mon article publié dans *L'Art moderne* du 12 avril courant seraient inoffensifs si l'on n'y lisait cette affirmation très hasardée :

« Je me suis laissé dire que la rigueur des juges s'inclinait généralement devant des considérations diverses et que les plus mauvais projets finissaient par être admis. »

Mon honorable contradicteur a eu le tort de se laisser dire cela. Voilà, encore une fois, un jugement beaucoup trop subjectif. Quand donc fera-t-il de la critique d'art surtout objective ?

Comme M. L. Abry n'est pas obligé de me croire, je le prie de vouloir bien me citer, publiquement ou sous le sceau confidentiel, les faits auxquels il se réfère. Je lui fournirai, bien volontiers, les moyens de les connaître exactement.

Lui plait-il de récuser mon appréciation sous n'importe quel prétexte, je lui offre de soumettre le différend à un arbitre choisi d'un commun accord. Que voudra-t-il de plus ?

Cordialement à vous,

CH. LAGASSE-DE LOCHT

Nous avons communiqué cette lettre à M. Léon Abry, qui nous l'a retournée avec cette note :

Elle sera simple, ma réponse. M. Lagasse-de Locht me demande « de bien vouloir lui citer publiquement ou sous le sceau confidentiel les faits auxquels je me réfère, sinon de procéder à un arbitrage ». Quand au « sceau confidentiel », je dois faire observer à M. Lagasse-de Locht que je n'ai jamais vu faire de confidences par la voie des journaux, et quant à ce qu'il aurait pu appeler avec un grand bonheur d'expression la « voie publique », il suffit à chacun de ceux qui fréquentent cette voie d'ouvrir les yeux pour juger des projets parfois admis par la Commission que préside M. Lagasse-de Locht. Tous les arbitrages du monde ne rendront pas bons ceux de ces projets qui sont mauvais.

L. ABRY

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

L'Anneau du Nibelung

Les deux représentations cycliques de *L'Anneau du Nibelung* que vient de donner le théâtre de la Monnaie et qui s'achèvent triomphalement marquent une date importante dans l'évolution de l'art lyrique. Pour la première fois, une scène française a réalisé le tour de force d'exécuter d'affilée, au cours d'une campagne régulière que surcharge un double répertoire, les quatre gigantesques partitions dont une seule, prise isolément, *La Valkyrie*, par exemple, ou *Siegfried*, paraissait, il y a peu de temps encore, d'une réalisation presque impossible.

Les choses ont marché, et l'on vient de voir ce que peut obtenir du talent et du dévouement des artistes, par un travail méthodique et régulier, une direction artiste. L'événement est mémorable. Il sépare nettement le théâtre lyrique actuel des représentations de naguère. Il montre que le public s'est élevé à la compréhension des belles œuvres en même temps que les artistes s'assouplissaient aux difficultés de leur interprétation. Il prouve que Richard Wagner, en avançant son temps comme le font tous les artistes originaux, ne s'est nullement trompé sur les moyens de réaliser son idéal et qu'il n'a préjugé ni de l'auditoire ni des artistes.

Il est juste qu'on rende hommage à MM Kufferath et Guidé, à qui est due cette formidable poussée en avant de l'esthétique nouvelle. M. Georges Systemans l'a fait très judicieusement dans un article dont nous détachons ce fragment et auquel nous nous associons de grand cœur :

« Il y a tout juste vingt ans que la troupe allemande passa par Bruxelles (janvier 1883), et certes on ne pensait pas, alors, en présence de ce quadruple drame si supérieur à la conception reçue du théâtre, si évidemment imprégné de germanisme (du moins le jugeait-on tel), on ne pensait pas que moins d'un quart de siècle plus tard, sur cette même scène de la Monnaie, et dans des conditions d'ensemble infiniment supérieures, le « Ring » serait joué intégralement, en français, au cours de la saison théâtrale, devant un public non spécialiste, avec le succès le plus triomphal !

Il a fallu pour cela l'initiative persévérante d'une direction qui, dès ses débuts, s'est assigné de nobles tâches ; celle-ci était rude ; Guidé et Kufferath l'ont entreprise sans hésitation, comme ils l'ont accomplie sans défaillance ; en réalisant ce problème jusqu'ici considéré comme insoluble, de... vulgariser le « Ring » par des représentations vraiment populaires (entendre le cycle pour le prix d'une seule soirée à Bayreuth, à Munich ou à Londres), ils se sont assurés la reconnaissance artistique de tous les fervents de grand art ; et bien que l'on n'ait pas eu l'occasion de le manifester au cours des représentations, il a été deviné que l'auditoire leur rendait hommage en acclamant les interprètes. En tête de ceux-ci il faut nommer Sylvain Dupuis qui, en l'occurrence, a fait preuve d'autant de science que d'énergie, qui a mené le cycle avec une jeunesse renouvelée, un entrain chaleureux et une autorité grandissante. »

M^{me} Delna.

S'il fallait, parmi les innombrables interprètes du rôle de Carmen, rapprocher l'une d'elles de celle qui débuta jeudi dernier, — applaudie et acclamée par l'auditoire des grands jours, — c'est Georgette Leblanc dont le souvenir s'évoquerait aussitôt. Comme celle-ci, M^{me} Delna a composé son personnage avec un réalisme exubérant, puisant dans la nouvelle de Mérimée plus encore que dans l'affabulation offerte à l'inspiration mélodique de Georges Bizet les éléments psychologiques et aussi les caractères physiologiques de l'enjôleuse. Mais elle l'emporte sur sa devancière par la qualité exceptionnelle de la voix, — une voix généreuse, sonore, d'un timbre superbe et d'une étendue extraordinaire. Le contralto de M^{me} Delna lance des *si* avec l'aisance d'un soprano, et passe avec une facilité déconcertante des notes graves au registre aigu. Celui-ci a même plus de puissance et d'éclat que le *medium*, qui a paru parfois un peu sourd. Le succès de M^{me} Delna n'en a pas moins été quasi triomphal. Et la comédienne intelligente, vive d'allures, fantaisiste, jouant avec une rare illusion de vérité, a été aussi appréciée que la cantatrice.

La représentation a été superbe. M. Clément a chanté d'une voix délicieuse et avec un sentiment pénétrant le rôle de Don José. M. Dangès (Escamillo) et M^{me} Eyreans (Micaela) ont, avec M^{mes} Sérénio et Brass, MM. Cotreuil, Belhomme et Caisso, complété une interprétation de tous points excellente, soutenue à merveille par l'orchestre de Sylvain Dupuis.

Le succès de M^{me} Delna a décidé la direction à donner mardi prochain une seconde représentation de *Carmen*. Elle se propose également de faire entendre M^{me} Delna dans le rôle d'*Orphée*, qui lui a valu à Paris, avec celui des *Troyens* de Berlioz, ses plus grands succès.

O. M.

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

M. Ch. Gheude a fait dimanche dernier une conférence aussi instructive qu'intéressante sur l'évolution du mouvement littéraire belge depuis 1830. Il a, très judicieusement, analysé les œuvres

des poètes tels que Rodenbach, Verhaeren, Maeterlinck et autres qui ont donné aux lettres belges une impulsion décisive et nouvelle. Après avoir caractérisé le talent de chacun d'eux, M. Gheude a lu divers extraits de leurs plus remarquables écrits. Le public a paru goûter beaucoup cette causerie et a chaleureusement applaudi le conférencier.

Le Jubilé Van den Eeden.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

La ville de Mons a fêté samedi dernier le jubilé du compositeur Jan Van den Eeden, qui dirige depuis vingt-cinq ans le Conservatoire de musique de cette ville.

En une intéressante cérémonie, les professeurs de l'établissement et les nombreux amis du jubilaire lui offrirent un superbe bronze de Jef Lambeaux, *Le Chasseur d'aigles*, et une adresse contenant les noms des souscripteurs. En des discours enthousiastes furent retracés la vie du maître, les phases de sa carrière artistique et l'énumération de ses nombreuses œuvres. L'assistance empressée réunie en la salle des concerts acclama vivement le héros de la fête en associant M^{me} et M^{les} Van den Eeden à cette chaleureuse explosion de sympathie et d'admiration.

Le lendemain, au théâtre, devant une salle bondée, eut lieu, sous la direction de l'auteur, une exécution d'œuvres de Jan Van den Eeden rappelant par leur éclectisme la souplesse et le talent avec lesquels il aborde tous les genres : *Le Coffret*, poème musical, et *Mignon*, ballade, excellemment rendus par M. Ach. Tondeur et M^{lle} Gabrielle Bernard ; puis des airs de ballet de l'opéra *Nunance* ; la *Marche triomphale*, la *Marche des Esclaves* (orchestre) ; les épisodes symphoniques : *Au XVI^e Siècle* et, enfin, l'oratorio *Jacqueline de Banère*, très bien exécutés par l'orchestre du Conservatoire et un chœur mixte d'une remarquable qualité de voix, composé des élèves du cours de chant du Conservatoire et des éléments du *Cercle Fétis* de Mons.

L'ensemble d'environ trois cents exécutants, sagement mis au point par le maître, a parfaitement rendu les côtés pittoresques de ces scènes descriptives, caractéristiques du talent de Jan Van den Eeden, la large vie qui se dégage de ces grandes évocations des luttes du peuple flamand et les vibrantes explosions de colère ou d'exaltation qui marquent les dénouements de ces drames historiques.

Entraînés par la fougue directoriale, orchestre, chœurs et solistes (M^{lle} Bernard, MM. Tondeur et Lexin) y ont mis une conscience, une verve, un entrain qui ont valu au directeur et aux exécutants des ovations enthousiastes et méritées.

Au cours de la cérémonie du samedi, il a été annoncé que Jan Van den Eeden termine un nouveau drame lyrique intitulé *Rheyna*.

F. M.

Les Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Le concert du 23 avril comptera parmi les plus brillants et les mieux réussis. Grâce à la merveilleuse compréhension artistique de Louis Kefer, grâce aussi à l'excellence des éléments de l'orchestre et à leur dévouement, les œuvres de Vincent d'Indy (*L'Etranger*), de Victor Vreuls (Symphonie pour orchestre et violon solo), d'Albert Dupuis (entr'acte de *Jean Michel*) ainsi que l'ouverture de *Ruy Blas* de Mendelssohn, ont été, après trois répétitions seulement, interprétées avec une netteté et une puissance incomparables. Aussi le public, un peu plus nombreux cette fois nonobstant un temps diluvien, a-t-il fait grand succès à nos deux jeunes compatriotes, tous deux élèves de cette école de Verviers que son directeur a élevée à la hauteur d'une des plus

solides, des plus sérieuses qui soient parmi les institutions d'enseignement musical.

Victor Vreuls avait eu, du reste, l'excellente fortune de pouvoir confier à M^{lle} Samuels la partie de violon solo de sa symphonie, si largement pensée, si admirablement écrite. Et ce nous fut un plaisir infini que l'interprétation de cette partie par l'archet puissant, poétique, vibrant de la brillante élève d'Ysaye. Non moins admirable fut-elle dans le Concerto de Saint-Saëns et dans une suite — très caractéristique et fort originale — de Guiraud. De triples rappels prouvèrent à M^{lle} Samuels qu'elle avait conquis l'assistance.

Enfin, M. Mauguère, de l'Opéra-Comique de Paris, a, lui aussi, contribué brillamment au succès de la soirée. Voix pure, diction fine et nette, sentiment vrai, telles furent les qualités dont il fit preuve notamment dans la *Prière de Rienzi* et dans la *Sérénade de Brahms*.

A mardi prochain le troisième concert. — Au programme M^{me} Raunay, la Troisième Symphonie de Beethoven et les *Impressions d'Italie* de Charpentier.

J S

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

Le programme de la soirée du 4 avril offrait une variété inusitée grâce au concours de M. Louis Diémer, claveciniste impeccable comme chacun sait. La *Gavotte pour les Heures et les Zéphirs*, de Rameau; les *Papillons*, de Couperin; le *Ramage des oiseaux*, de Dandrieu, et une gavotte tirée d'une *Suite anglaise* de Bach valurent à M. Diémer d'être tumultueusement applaudi et bissé, si bien qu'il joua encore, en supplément, le *Coucou* de Daquin. M. Alfred Casella, un des meilleurs élèves de M. Diémer, prenait aussi part à ce concert, où il exécuta, de remarquable façon, des fragments d'une *Suite symphonique* pour piano de M. Pierre Kunc. Le *menuet* de cette suite fut très applaudi, et justement à mon sens, car c'est une page joliment écrite et bien venue. J'ai moins aimé le *prélude* et surtout la *fugue*, qui ne m'a point paru d'un intérêt bien soutenu.

La plus importante, matériellement parlant, des œuvres inédites inscrites au programme était un *Quintette* pour piano et cordes de M. Simia, œuvre froide, correcte, soigneusement écrite, dépourvue de toute personnalité, mais aussi des complications prétentieuses dont certains abusent si volontiers; sachons-en gré à M. Simia.

Des mélodies de M. Gustave Bret me semblèrent intéressantes, avec, par-ci par-là, quelques détails harmoniques ou prosodiques « un peu Pelléas ». C'est surtout dans *Recueillement*, sur le poème de Baudelaire, que M. Bret a fait preuve de grandes qualités, puisqu'il ne faillit point à l'entreprise un peu dangereuse qu'il tentait et sut écrire une musique appropriée au texte, d'un beau caractère par conséquent.

Beaucoup de recherche, la volonté de noter non seulement les inflexions les plus subtiles des vers mais les nuances les plus fugaces des sentiments que ceux-ci provoquent, voilà ce qui m'apparut dans les mélodies de M. Tournemire. Mais ce désir de faire trop l'a conduit à négliger l'ensemble au profit de chaque détail, à ne pas donner à ses *lieder* l'unité de ligne qui me paraît indispensable à de telles compositions, afin qu'elles constituent bien un tout. J'excepterai de cette critique le *Chant de ma mère*, qui est une jolie page, mais qui rappelle un peu, par endroits, *Am Spinnrade* de Schubert. M^{me} Jane Arger, l'interprète de ces diverses œuvres, ne mérite que des éloges.

Je me vois forcé de passer rapidement sur le reste du programme; deux pièces d'orgue inédites de M. Planchet, qui furent bien accueillies, une *Pièce héroïque* de César Franck, et enfin trois *Falses romantiques* de Chabrier, jouées par MM. Diémer et Casella, complétaient le concert, qui fut vraiment copieux.

M.-D. CALVOCRESSI

EXPOSITION DE LIÈGE 1905

Une Exposition Universelle et Internationale s'ouvrira à Liège au mois d'avril 1905. Sa durée sera de six mois au moins. Elle comprendra, en ordre principal, des Sections artistiques, scientifiques, industrielles, commerciales et coloniales.

La Section artistique se composera d'un salon des Beaux-Arts et d'une Exposition de l'Art ancien au pays de Liège. Les richesses inestimables que renferment les musées, les monuments publics et les collections privées de l'antique Principauté permettront de faire de cette dernière Section un ensemble remarquable, qui sera complété par un compartiment de reproductions photographiques des anciens monuments de la Belgique.

La Section coloniale comprendra une Exposition de l'État Indépendant du Congo, dont l'importance répondra au puissant intérêt qu'inspire aujourd'hui l'œuvre grandiose due à l'initiative du Roi.

Le programme comprend aussi des Expositions temporaires d'agriculture et d'horticulture, des Congrès, des Conférences, des Fêtes artistiques et sportives, des Concours de tous genres.

Il entre enfin dans les intentions des organisateurs de réserver un emplacement spécial à la reconstitution du Vieux-Liège, où seraient reproduits des monuments et des spécimens d'architecture de la ville des Princes-Évêques.

L'Exposition sera installée dans le cadre pittoresque que forme la vallée de la Meuse au confluent de l'Ourthe. Elle aura pour annexe le parc de Cointe, déroulant ses verdoyantes perspectives sur les collines qui entourent la ville. Ces deux emplacements, distants seulement de 1,500 mètres, seront reliés par divers moyens de communication. Le champ de l'Exposition aura une superficie totale de 45 hectares, dont une importante partie sera réservée aux Sections. Il sera raccordé aux lignes des Chemins de fer de la Compagnie du Nord-Belge et de l'État Belge. Le palais principal et les halls de l'Exposition seront construits en fer et recouverts en matériaux durs; la superficie couverte sera d'au moins cent mille mètres carrés. La galerie des machines comprendra de nombreux ateliers, tenus en activité sous les yeux du public. Un vaste parc entourera les Palais; de nombreuses attractions y seront installées.

Memento des Expositions.

BAYONNE-BIARRITZ. — *Société des Amis des Arts*, 25 août-25 septembre. Six ouvrages par exposant. Envoi avant le 1^{er} août. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Commission sur les ventes : 40 p. c. Renseignements : M. L. Fernandez-Patto, secrétaire général, Bayonne.

BEAUVAIS. — *Société des Amis des Arts de l'Oise*. 12 juillet-16 août. Dépôt à Paris avant le 1^{er} juillet chez M. Pottier, 14, rue Guillon. Commission sur les ventes : 40 p. c. Renseignements : M. L. Mancœur, président, Beauvais.

CHARLEVILLE. — *Union artistique des Ardennes*. 24 mai-28 juin. Dépôt à Paris avant le 1^{er} mai chez M. Guinchard, 32, rue Damrémont. Dimensions maxima : tableaux, 2 mètres; sculptures, 150 kilogs. Commission sur les ventes : 5 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 19 juillet-28 septembre. Délai d'envoi : 20 juin-5 juillet. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Guillon. Renseignements : M. G. Cahen, 6, rue des Petits-Champs, Paris.

LE PUY. — *Société des Amis des Arts*. 20 juin-25 juillet. Dépôt à Paris, avant le 25 mai, chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : M. Ed. Terrasse, vice-président, 11, boulevard Saint-Louis, Le Puy (Haute-Loire).

PARIS. — *Société des Artistes français*. Salon de 1903 (Grand Palais des Champs-Élysées. Entrée : avenue Alexandre III). 1^{er} mai-30 juin. Délais expirés.

PONTOISE. — *Société française artistique*. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : 17-19 mai. Droit d'exposition : sociétaires actifs, 6 francs; honoraires, 10 francs. Cinq œuvres au maximum par exposant. Dimensions maxima : peintures, 2^m, 25. Renseignements : Secrétariat, hôtel de ville, Pontoise.

La Semaine Artistique.

Du 26 avril au 2 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Salon de la SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-5 h. Exposition des œuvres d'ALEX. COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. 10-6 h. Exposition HENRIETTE CALAIS, S. DETILLEUX, F. GAILLARD. — Exposition ANDRÉ HENNEBICQ.

GALERIE ROYALE (rue Royale 198). 10-6 h. Exposition CH. BOUGARD. GRANDE-HARMONIE. Exposition LÉON BOCHOMS, O. BERCHMANS, APOL, GODFRINON, HAUSTRAETE et MARÉCHAL.

ATELIER VAN HAMMÉE (rue Delocht, 26). 2-6 h. Exposition de feu ANTOINE VAN HAMMÉE.

Dimanche 26. — 3 h. 1/2. Conférence par M. H. LA FONTAINE : *Les Précurseurs allemands de la Sonate*. Audition musicale. (Ecole de musique d'Ixelles). — 4 h. Clôture de l'Exposition de la Tradition populaire (Palais de Justice.)

Lundi 27. — 6 h. Dernière soirée de *Anneau du Nibelung : Le Crépuscule des Dieux*. (Théâtre de la Monnaie.)

Mardi 28. — 4 h. 1/2 *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. ENGEL : MM. L. Dubois, E. Michotte, A. Maton, L. Wallner et Ph. Flon. — 7 h. 1/2 M^{me} DELNA et M. CLÉMENT : *Carmen*. (Théâtre de la Monnaie) — 8 h. M^{lle} BARTET : *Denise* (Théâtre du Parc) — 8 h. Concert ARMAND SEURE. (Concerts artistiques, 53, Galerie du Commerce)

Mercredi 29. — 8 h. Conférence par M. L. HENNEBICQ : *Guillaume Lekeu*. Audition musicale. (Ecole de musique d'Ixelles.)

Jeudi 30. — 7 h. 1/2. Reprise de *Louise*. (Théâtre de la Monnaie.)

Samedi 2 mai. — 3 h et 8 h. 1/2 Concerts. J. PH. SOUSA. (Théâtre de l'Alhambra) — 7 1/2 M^{me} DELNA et M. CLÉMENT : *Carmen*. (Théâtre de la Monnaie.)

Nous sommes obligés, faute d'espace, d'ajourner à dimanche prochain la revue des petites expositions de la semaine et le compte rendu de l'Exposition d'aquarelles, de pastels et d'eaux-fortes que vient d'ouvrir à Anvers la Société d'encouragement des Beaux-Arts.

Nous renvoyons de même, à des numéros ultérieurs, une étude de M. EUGÈNE SAMUEL sur l'Épopée flamande de M. Eugène Baie et l'analyse du roman musical *Dissonance* de M. Jean d'Udine par M. L. DE LA LAURENCIE.

PETITE CHRONIQUE

AVIS. — Des erreurs dans les adresses des bandes du journal nous étant signalées, nous prions les abonnés qui auraient à se plaindre de renvoyer leur bande rectifiée au bureau du journal, 32, rue de l'Industrie.

La Société hollando-belge des Amis de la médaille vient de distribuer à ses membres une composition de M. Faddegon, ancien graveur de la Monnaie d'Utrecht, destinée à commémorer le trois-centième anniversaire de la prise de possession par les Hollandais des Indes néerlandaises

L'œuvre est joliment conçue et exécutée par une main habile. A l'avant, un lion se dresse, l'œil au guet, sur un fragment d'architecture javanaise. Sous sa protection, les insulaires — ceci forme le revers — se livrent paisiblement aux travaux des champs. Un verset d'Isaïe éclaire le symbolisme de l'œuvre, qui donne une excellente idée de l'art de la médaille en Hollande.

Aujourd'hui dimanche s'ouvre à Anvers, à la Chapelle, Falconrui, 45, une exposition des œuvres de M. Aloïs De Laet.

C'est demain que commence, à la galerie Le Roy, la vente de la belle collection de tableaux anciens et d'objets d'art réunie par M. Etienne Le Roy, commissaire-expert des musées de Belgique. Cette collection se compose d'environ deux cent cinquante numéros, parmi lesquels d'intéressants tableaux de maîtres flamands et néerlandais tels que Pierre et François Pourbus, Jordaens, Rubens, Van Dyck, Salomon et Jacques Ruysdael, Snyders, Teniers, Terburg, Van Ostade, A. Brauwer, Gaspard et Théodore Netscher, D. de Heem, Van Goyen, G. Coques, L. Blondeel, C. Bega, etc.

En outre des suites de porcelaines, de faïences, de grès, de verres, d'argenteries, des meubles et objets divers.

On a inauguré la semaine dernière à Courtrai un buste en marbre blanc, œuvre du statuaire J. Lagae, érigé à l'angle de Notre-Dame à la mémoire du poète Guido Gezelle. Une cantate de M. C. Mestdagh, directeur de l'École de musique de Bruges, a été exécutée à cette occasion.

Sous le titre *L'Afrique nouvelle*, M. E. Descamps, sénateur, vient de faire paraître chez les éditeurs Lebègue et C^{ie} (Bruxelles) et Hachette et C^{ie} (Paris), un important ouvrage sur la Fondation, l'Organisation et le Gouvernement de l'État du Congo, précédé d'un essai sur l'État civilisateur dans les pays neufs.

On nous prie d'annoncer le concert extraordinaire que donnera mardi prochain, à 8 heures, dans la salle des Concerts artistiques, galerie du Commerce, 53, M. Armand Seure, organiste, avec le concours de M^{lle} A. Carlhant, de MM. Swolfs, Wauquier, Marcel Lefèvre, J. Kuhner, A. Cluytens, du quatuor Dralants et de l'orchestre des Concerts artistiques.

Au programme : J.-S. Bach, Beethoven, Gluck, Haydn, Mozart, Wagner, Berlioz, Liszt, Reyer, Massenet, Charpentier, etc.

Une seconde audition de l'oratorio *Athalie*, de Mendelssohn, pour chœurs, soli et orchestre, sous la direction de M. Franz Carpil, aura lieu à la Grande-Harmonie le dimanche 3 mai, à 8 h. 1/2 du soir. Le produit du concert est affecté à une œuvre de bienfaisance.

On peut se procurer des cartes numérotées chez Schott, Montagne de la Cour, les places non numérotées chez les marchands de musique et le concierge de la Grande-Harmonie.

Le succès de *Quo Vadis*, au théâtre Molière, est triomphal. La salle est comble chaque soir et le public fait aux interprètes, surtout après les sensationnels tableaux de l'incendie de Rome et du cirque, de longues ovations.

Les Amis du Vieux-Liège organisent pour le mois prochain une exposition internationale de poupées pour laquelle ils ont déjà reçu de nombreuses adhésions. Citons parmi les personnes qui enverront leurs collections à Liège : Pour la France, MM. Arthur Maury, Léo Claretie, Dallemagne, Armand Landrin, conservateur de Musée d'ethnographie du Trocadéro ; Hamy, membre de l'Institut ; Adrien de Mortillet, professeur à l'École d'anthropologie ; Paul Sébillot, directeur de la *Revue des traditions populaires* ; — pour l'Italie, M. le Dr Giuseppe Pitré, le folkloriste sicilien ; — pour l'Allemagne, M. Gugler, président du Cercle français ; — pour la Belgique, la duchesse de Croy-d'Arenberg, la comtesse J. d'Oultremont, le chanoine Van Caster, M. Crozier, consul de France à Liège, etc.

De Paris : L'Œuvre a donné avec beaucoup de succès deux représentations de la *Roussalka* de M. Edouard Schuré, une pièce déjà connue mais qui n'avait pas encore été représentée. Les interprètes, et en particulier M^{mes} Marcilly et Kalf, MM. Burguet et Robert Liser, titulaires des principaux rôles, furent excellents.

M. Maurice Denis achève en ce moment la décoration qui lui a été commandée pour l'église paroissiale du Vésinet, où il a déjà décoré une chapelle. L'inauguration aura lieu à la fin de mai.

M. Alfred Bruneau entrera le 1^{er} septembre prochain à l'Opéra-Comique de Paris comme chef d'orchestre en remplacement de M. Luigini, qui quitte ce poste.

A l'instar de la *Société des amis du Louvre* vient de se constituer à Paris la *Société des amis du Luxembourg*. Au nombre des premiers adhérents figurent MM. Ed. Delpuech, président, O. Sainsère, Th. Duret, G. Lecomte, E. Blot, G. Viaud, A. Arnault, G. Babin, secrétaire général. La Société se propose d'employer le produit des cotisations des dons, des souscriptions recueillis à l'acquisition d'œuvres d'art destinées à entrer au Musée. Elle sera « la collaboratrice discrète et désintéressée des représentants de l'État ».

La Société du *Mercur de France* vient de transférer ses bureaux, sa librairie et ses magasins, 26, rue de Condé (VI^e).

Le peintre Emile Breton, dont nous annoncions récemment la mort, possédait une collection de tableaux des plus importantes et que convoitaient les plus grands amateurs. Cette collection ne sera pas vendue : Emile Breton la lègue, en effet, en partie à l'État pour les Musées du Louvre et du Luxembourg, en partie aux villes de Lille, Douai, Amiens, Arras et Valenciennes.

Très justes et à méditer ces réflexions de M. Roger Marx dans une étude qu'il consacre au Salon des Indépendants :

« Quels sont les critères de certitude à l'aide desquels s'établissent le plus fréquemment les opinions sur l'art moderne? Le critérium d'accoutumance et le critérium de perfection. Je veux dire que les sympathies vont, non sans exclusivisme :

1^o Aux ouvrages conçus et exécutés dans une forme habituelle ;

2^o Aux ouvrages dont la correction semble le signe indéniable du savoir et du soin.

Or, l'originalité d'une création n'a d'autre mesure que sa dissimilitude avec celles qui l'ont précédée, et ses chances de survie varient selon le degré de personnalité de son auteur. Quant à la technique, la seule valable est celle qui s'approprie strictement au tempérament de l'artiste. Rembrandt, Delacroix ont été souverainement incorrects, au sens pédagogique du terme. Qui pourtant s'aviserait de contester leur maîtrise ?

L'art ne réside nullement dans l'habileté de la main ou la netteté du métier, et la science demeure impuissante à suppléer aux dispositions natives. »

La Société industrielle de photographie met en souscription un ouvrage de luxe, *La Peinture française au XVIII^{me} siècle*, dont le texte est de M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts, et qui réunira en douze livraisons, contenant chacune dix reproductions et vingt pages de texte, les chefs-d'œuvre de l'école française disséminés dans les musées du Louvre, de Versailles, de Nantes, de Valenciennes, de Lille, de Berlin, de Londres, de Saint-Petersbourg, de Stockholm, etc. et dans les collections particulières de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Un portefeuille renfermant cent reproductions sera joint à ce magnifique volume, dont le prix est de 180 francs sur papier ordinaire, 350 francs sur hollandaise, 750 francs sur chine. Pour

le portefeuille, les prix ont été respectivement fixés à 120, 250 et 450 francs, ce qui porte le prix de souscription à 300, 600 et 1.200 francs pour l'ouvrage complet.

S'adresser à la Société industrielle de photographie, à Rueil (Seine-et-Oise).

D'une correspondance de Lyon au *Guide musical* :

Huit jours après la toute première audition du 19 mars, à Bruxelles, nous avons entendu à Lyon le quatuor en mi de notre compatriote G.-M. Witkowski. Interprétée par l'excellent quatuor Zimmer, l'œuvre nouvelle a obtenu un succès vraiment triomphal et, chose peut-être inouïe à Lyon, un des morceaux, le pittoresque *scherzo* au mouvement endiablé, a dû être bissé.

La manifestation artistique préparée à Grenoble pour le mois d'août à l'occasion du centenaire d'Hector Berlioz s'annonce comme devant obtenir un succès exceptionnel. D'importantes et nombreuses sociétés musicales de France et de l'étranger ont déjà annoncé leur adhésion.

La maquette de la statue qui sera érigée à la mémoire du compositeur dauphinois vient d'être envoyée à la fonte.

La présence de M. Rey et des hautes notabilités du monde musical, littéraire et politique qui l'entoureront dans cette circonstance donnera à la cérémonie d'inauguration un caractère particulièrement imposant.

On a vendu à Londres, le mois dernier, une importante collection de dessins originaux et de gravures en couleurs de William Blake, l'un des illustrateurs anglais les plus curieux de la fin du XVIII^{me} siècle. Né en 1757, W. Blake se fit remarquer dès 1780 à la Royal Academy. Il composa un grand nombre de planches pour illustrer des ouvrages anglais et autres. On cite parmi ses œuvres capitales vingt et une illustrations pour le *Livre de Job* et douze compositions pour *l'Allegro* et le *Penseroso* de Milton.

Ce sont ces deux séries qui ont atteint les plus hauts prix. La première a été adjugée 5,600 livres, c'est-à-dire plus de cent quarante mille francs, à un libraire de Londres. La seconde a été acquise par un autre libraire au prix de 1,960 livres, c'est-à-dire près de cinquante mille francs.

Le total de la vente, qui comprenait dix-huit numéros, a été d'environ 10,000 livres.

La livraison d'avril de *l'Art décoratif* (1) contient une intéressante étude de M. G. Soulier sur les *Dessins de Lucien Monod* (12 illustrations); des réflexions judicieuses de M. R. Kœcklin sur *l'Art japonais et l'Art moderne, à propos de la vente Hayashi* (9 illustrations); des renseignements techniques de M. L. Ritor sur *la Soierie* (8 illustrations), etc.

La prochaine livraison spéciale du *Studio* (Summer number 1903), consacrée aux maîtres du Paysage anglais, contiendra plus de cent quatre-vingts reproductions en noir et en couleurs. L'artistique revue, universellement appréciée, atteint sa dixième année d'existence.

Le théâtre où les places atteignent le plus haut prix est le Metropolitan Opera House de New-York. Ceci n'a rien d'absolument inattendu, les Etats-Unis étant à la fois le pays des records — et des dollars.

D'après une revue étrangère, nous apprenons qu'à ce théâtre les prix varient presque chaque jour, suivant le programme de la soirée et surtout suivant les artistes qui doivent paraître en scène.

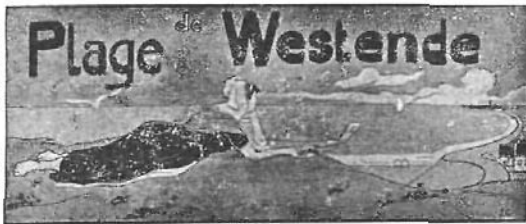
Les loges, principalement, sont les plus recherchées et il n'est pas rare d'avoir à payer de 8 à 10,000 francs une première loge de douze places. Le prix des fauteuils d'orchestre varie, toujours selon le programme, entre 4 et 25 dollars (de 20 à 125 francs).

On sera sans doute surpris de savoir que la plupart des loges et des baignoires appartiennent en toute propriété à quelques-uns des plus riches financiers ou industriels de New-York. Certaines

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITS

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. Concours d'architecture (août-septembre).

(1) Paris, 95, rue des Petits-Champs.

de ces « boxes » ont été achetées en 1893, lors de la construction au Metropolitan Opera, de 500 à 600,000 francs. Elles en valent aujourd'hui le double.

Voilà qui étonnera quelque peu les abonnés du théâtre de la Monnaie, à qui leur fauteuil revient à fr. 2-25 par soirée !

COLLECTIONS DE M^{me} C. LELONG
(2^e, 3^e et 4^e ventes)

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Anciennes porcelaines de Sèvres, de Saxe et de Chine, Orfèvrerie
Objets de vitrine, Sculptures, Pendules et Bronzes.

SIÈGES ET MEUBLES, SIÈGES COUVERTS EN TAPISSERIE
Tapisseries des Gobelins, de Beauvais, des Flandres

TABLEAUX ANCIENS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

et des Ecoles anglaise, espagnole, flamande, hollandaise, italienne.

IMPORTANTES PANNEAUX DÉCORATIFS, PLAFONDS, DESSUS DE PORTES
Estampes françaises et anglaises du XVIII^e siècle
Imprimées en noir et en couleur.

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, à Paris

1^o Du lundi 27 avril au vendredi 1^{er} mai 1903, à 2 heures ;

2^o " 11 mai " 15 " "

3^o " 25 " " 28 " "

Et en l'hôtel de M^{me} Lelong, 15, quai de Béthune
le vendredi 29 mai, à 2 heures

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE | PUBLIQUE
Les samedis 25 avril, 9 et 23 mai. | Les dimanches 26 avril, 10 et 24 mai.
de 1 à 6 heures

Commissaire-priseur : M^e PAUL CHEVALIER, 10, rue Grange-Batelière

Experts : Pour les Objets d'art : MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges ; Pour les tableaux : M. J. FÉRAL, 54, Faubourg Montmartre et M. E. LARCADE, 16, quai de Béthune.

CATALOGUE ILLUSTRÉ. PRIX : 100 francs

Collection de feu M. EUGÈNE LYON, de Bruxelles TABLEAUX

PAR

BOUDIN, CLAYS, CONSTABLE, COROT, DAUBIGNY

DELACROIX, DIAZ, J. DUPRÉ

FANTIN-LATOURE, FROMENTIN, GÉRICAUT, GÉROME, GOYA

GUIGNET, ISABEY, MADOU, H. REGNAULT

ROYBET, RUBENS, ALF. STEVENS, J. STEVENS, TENIERS

TROYON, VERWÉE, VIBERT, WILLEMS, ZIEM

Vente le jeudi 7 mai 1903 à 3 heures
à 3 heures

Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, Paris

Commissaire-priseur : M^e PAUL CHEVALIER, rue Grange-Batelière, 10.

Experts : MM. TÊDESKO FRÈRES, avenue de l'Opéra, 33,
et M. JULES FÉRAL, faubourg Montmartre, 54.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE | PUBLIQUE
Le mardi 5 mai 1903, | Le mercredi 6 mai 1903,
de 1 à 6 heures.

POUR SORTIR D'INDIVISION
VENTE PUBLIQUE ET VOLONTAIRE
D'UNE

BELLE ET SPACIEUSE MAISON DE RENTIER

Le notaire Charles GÉRARD, résidant à Anderlecht, rue de Fiennes, 60 (Cureghem), à ce commis, à l'intervention de son confrère, M^e VAN CUTSEM, notaire à Anvers, adjugera définitivement, le jeudi 7 mai 1903, à 2 heures de relevée, par-devant M. le juge de paix du canton de Schaerbeek, en son prétoire, rue Brichaut, 2, conformément à la loi du 12 juin 1816 :

Une belle et spacieuse maison de rentier

avec atelier d'artiste peintre, annexes et jardin,

RUE DE LOCHT 38, SCHAERBEEK

Contenant 2 ares 88 centiares. Disponible deux mois après la vente.

Portée à 38,500 francs.

Affiches avec plan en l'étude des dits notaires GÉRARD et VANCUTSEM
Permis de visite à prendre chez M^e Gérard ou chez M. H. Deldime,
chaussée de Haecht, 276

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
	<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤</p>
	<p>Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤</p>
	<p>Abonnement annuel Frs. 20 -</p>
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

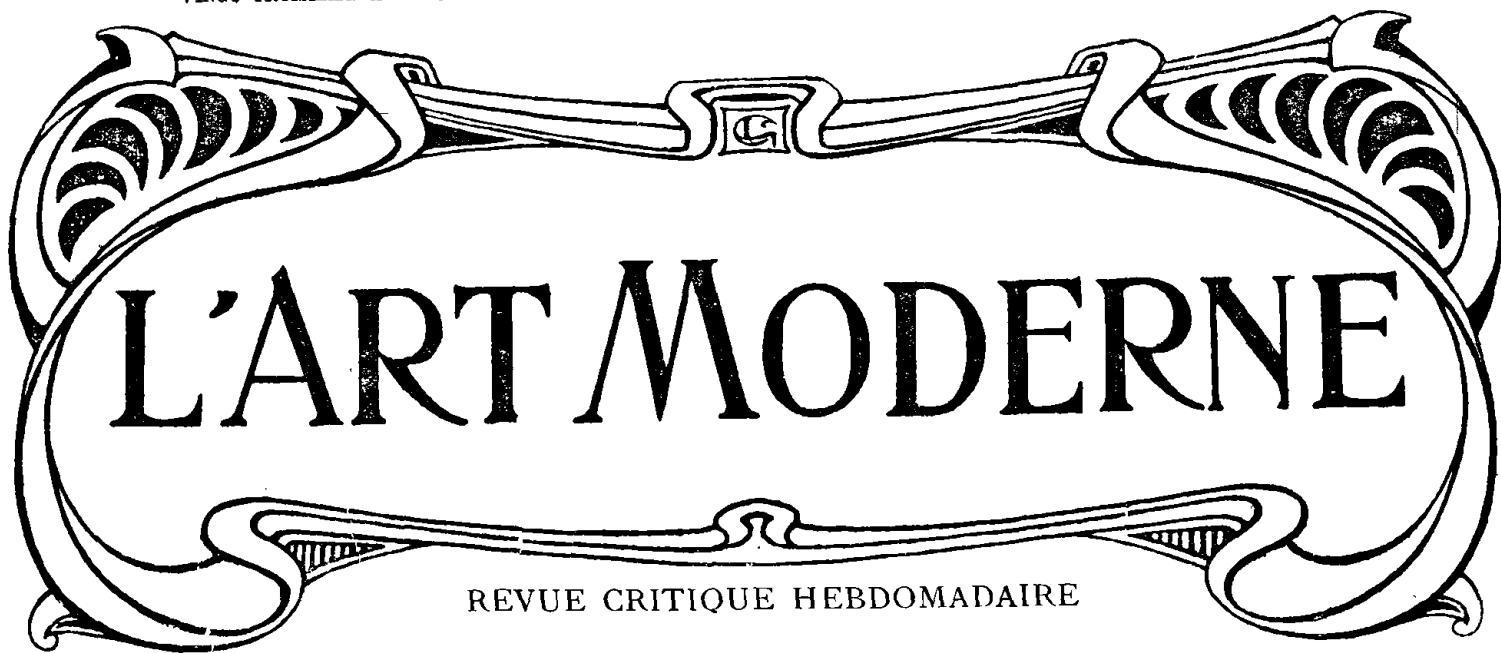
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

La Pointe de l'archet (OCTAVE MAUS). — Expositions. *M. André Hennebicq. M^{lle} H. Calais, MM. S. Detilleur et F. Gailliard. L'Exposition L. Bochoms. M. Ch. Bougard (O. M.).* — Le Salon triennal des Beaux-Arts. — Le Cours de M^{me} Armand. — L'Exposition d'aquarelles, de pastels et d'eaux-fortes à Anvers (L. A.). — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

LA POINTE DE L'ARCHET

MON CHER MAUS,

... Et la *Dame blanche* fait recette, tout comme une simple Tétralogie ! Aujourd'hui DIMANCHE 26 AVRIL 1903 on refusait du monde à notre royal théâtre, et c'est mal à l'aise sur un strapontin pour tiercé-mineur que je goûtai les ivresses de cette haute conception musicale, observant d'un œil de faune la joie imprimée sur tous les visages, de même qu'on se récréait à feuilleter un album d'Epinal...

Oui, cher ami, j'y étais ! Et si Nietzsche et Tolstoï pouvaient m'y accompagner, j'y retournerais volontiers, tant pour réentendre le joli contrepoint polissonné par le basson dans l'ouverture (trop vite, mon bon... Richter), que pour m'instruire des profondes déductions de ces deux philosophes.

« Ainsi parla Boïeldieu ! — et autrement parle l'Académie libre de Belgique en son rapport sur l'attribution du prix Edmond Picard.

Les premiers alinéas sont à retenir : Peintres, sculpteurs, écrivains sont les favoris de l'art (pourquoi omettre les architectes, qui n'ont qu'à bâtir des maisons pour être... en contact avec le public ? ; les musiciens sont galeux, pelés, miséreux ; ils ont l'onglée et frilotent les longs hivers dans l'attente inféconde ! Cette constatation n'est pas pour nous déplaire, l'auréole du martyr sied à nos fronts en gésine, et si la souffrance est bonne, elle semble meilleure lorsque la presse la célèbre. Mais il faudrait voir à ne rien exagérer : ce passage, par exemple, où, avec la certitude d'un bordereau, le rapport affirme que les grands concerts de Bruxelles sont fermés aux débutants... Celle-là est trop forte et je proteste ! La vérité, la grande et pure Vérité, la Vérité libre, c'est que depuis que mes concerts sont institués, aucun programme ne fut élaboré sans qu'une ou deux places y fussent réservées à la jeune musique, étrangère ou belge. Voilà ce qu'il faut affirmer, cher ami, et j'ajouterai que nous voudrions ne plus exécuter que de la jeune musique belge, ce que prouvent toutes les tentatives faites de ce côté tant à la Monnaie qu'aux concerts.

Mais n'avons-nous pas fait entendre Benoit, Huberti, Samuel, Raway (un illustre de la Coupole libre!), Franck, Chausson, Duparc, Fauré, d'Indy (un Belge, je crois) et Witkowski, Ropartz, Tiersot, Dukas et Magnard, dont la troisième symphonie fut un triomphe? Aux populaires et aux concerts Ysaye parurent Gilson, Tinel, Lekeu, Théo Ysaye, Jongen, Rasse, Mortelmans, Duisens, Blockx, Albert Dupuis... et j'en oublie.

La preuve n'est-elle pas assez faite que les portes de la Monnaie, comme celles des Concerts symphoniques, sont largement ouvertes aux jeunes? Est-ce chez Colonne, Lamoureux ou Gailhard qu'on les joue plus qu'ici? Non certes, et quant aux Français, je constate en passant qu'ils pourraient bien parfois donner asile à quelque musicien belge, eux qui prennent une si large part de notre intérêt.

On avait, dites-vous, espéré que les concerts Ysaye n'exécuteraient que des œuvres inédites!... Qui donc avait espéré cela?... D'abord, cher ami, vous n'ignorez pas qu'il y a parmi les œuvres inédites des choses qui font bien de rester à l'ombre. Tout n'est pas jouable, et nous croyons avoir joué *tout* ce qui méritait d'être joué. Après cela vous admettez bien que nous ne puissions, ni au théâtre ni aux concerts, servir de ba-be-bi-bo-bu aux poussins de la symphonie; c'est là une tâche que doit assumer le Conservatoire et une classe d'orchestre largement comprise.

Les jeunes, avouons-les, ne sont pas aimés du public, et celui-ci a *encore* le mauvais goût de leur préférer Bach, Beethoven, Wagner, Schumann, Schubert et autres vieux lustres. Le bon public croit toujours que ces ancêtres ont plus de génie; les audaces du contrepoint, de l'harmonie modernes, les fantaisies de l'architecture musicale d'aujourd'hui refroidissent son enthousiasme, et pour une pauvre petite fois que l'on fait souffrir ses oreilles, il reste chez lui l'éternité... Et tenez, cher ami, s'il est un nouveau millionnaire qui désire se ruiner, je lui offre un moyen plus infailible que l'amitié d'un accroche-cœur: c'est d'organiser seulement quelques concerts et représentations théâtrales où l'on ne jouera que du belge, jeune ou vieux. Les banquettes se sauveront toutes seules, il poussera de l'herbe aux abords de la Monnaie, de monstrueux champignons s'épanouiront le long des rainures, et le suicide des directeurs sera tout proche!...

Les causes?... En voici une. Chaque fois que l'on joue un jeune, la critique tombe dessus. Elle est ignorante et grognarde; son estomac est appauvri, les vieilles choses l'agacent; seules les nouveautés lui fournissent un élément de critique dont elle use pour faire son métier. C'est alors un épiluchage en règle, un abattage brutal, ou c'est un mol encouragement jeté au compositeur comme un poisson mort à un chat. Le critique musical n'assiste à aucune répétition, n'étudie pas

les partitions, et voit clair tout de suite là où les plus habiles musiciens sont restés dans l'ombre des jours entiers. Pour l'un, Franck et d'Indy sont des farceurs; pour l'autre, tout ce qui n'est pas d'Indyste est négligeable. On ne se met à peu près d'accord que pour tomber le belge. Et c'est de ces divergences, de ces controverses, de cette discordante critique que le public doit s'instruire, apprendre à aimer l'harmonie des sons!

La vérité, c'est que l'indifférence et l'ignorance de la critique, un parti pris de ravalier les musiciens belges au rang d'écoliers sans mérite sont les causes primordiales de l'indifférence du public pour les œuvres belges. Le même critique écrit trois colonnes sur un vaudeville et dix lignes sur une symphonie nouvelle entendue une seule et unique fois à la répétition générale, alors que l'orchestre l'interprète souvent pour la première fois sans arrêt, que l'exécution est nécessairement heurtée par les surprises d'une acoustique dans laquelle les études n'ont pu se faire. Mais qu'importent ces détails à la critique? Les choses lui plaisent ou ne lui plaisent pas, cela dépend d'une digestion bonne ou mauvaise; elle lit tellement peu les œuvres dont elle est appelée à dévoiler les mérites ou les imperfections, qu'il lui arrive de prendre l'ouverture de *Roméo et Juliette* de Tschai-kowski pour la *Mer* de Glazounoff!

Le public fait-il un chaleureux accueil à une œuvre nouvelle, à un artiste, le critique n'en fait pas mention, et le lendemain son articulet exprime naïvement que les deux mille personnes qui hurlaient d'enthousiasme étaient des imbéciles qui n'y comprenaient rien.

Vous parlez de séances de musique de chambre où l'on sacrifie l'aléa à la certitude, sans vous rendre compte de l'impossibilité d'amener un auditoire là où l'on ne lui offre que l'aléa... Ce mot n'est-il pas la raison même des salles vides, et peut-on condamner les jeunes artistes qui se servent avec prudence de ce singulier adjuvant, de cet aléa *great-attraction*?...

Pour aimer la musique nouvelle, il faut *aimer la musique*, connaître celle des génies... Êtes-vous sûr, cher ami, que les Belges voient dans la musique autre chose qu'une agréable façon de tuer le temps? Je sou mets la question à un peuple, à une capitale *qui n'a même pas une salle de concerts!* La Hollande en a cinq, de superbes salles, bâties, non pour les banquets officiels, mais *uniquement pour la musique*, et où l'on trouve, en plus d'orgues *nécessaires*, une salle plus petite construite à l'étage en vue de séances plus intimes. A Bruxelles il n'y a que la salle du Conservatoire et *on ne peut l'obtenir* (pourquoi donc?). Elle sert en été pour les horribles concours, l'hiver pour quatre auditions, — et C'EST TOUT.

Les institutions de concerts, tant à Bruxelles qu'à Liège (où Sylvain Dupuis fit aimer les modernes), ont

fait leur devoir, et si la *Libre Esthétique* a droit aux éloges, il me sera permis de dire que nous méritons de les partager avec elle.

Quant au théâtre, la vérité est qu'il n'y a aucun ouvrage de valeur, étranger ou belge, qui n'ait été monté à Bruxelles, tandis que plusieurs œuvres données en primeur ici attendent encore la consécration du dehors. Le théâtre, mon cher Maus, de même que les concerts, *doit vivre*, et les nouveautés *aléatoires* ne peuvent y paraître que si elles n'offrent aucun danger d'atteindre les conditions vitales d'une entreprise considérable. On remonte les *Huguenots*, la *Dame blanche*, *Faust*, et cela permet de produire *Fervaal*, l'*Étranger*, *Jean Michel* et bien d'autres. Il n'est pas et il ne sera jamais d'administration de théâtre qui puisse agir autrement, et il me plaît de constater qu'il n'est pas de scène où le répertoire soit plus vaste, plus varié, plus intéressant qu'à la Monnaie.

Votre rapport passe rapidement sur les concerts du Conservatoire. N'est-ce pas aux portes de la première institution du pays que devraient pouvoir frapper les jeunes? Le Conservatoire est *une école avant tout*, et s'il se doit à la conservation des monuments du classicisme, ne se doit-il pas aussi bien à la consécration des œuvres nouvelles? Personne n'a osé, *depuis trente ans que cela existe*, s'élever contre le répertoire exclusivement obituaire de la maison. Personne ne s'est insurgé contre ce décret inscrit en majuscules au frontispice du Conservatoire: ICI NE SERA JOUÉ AUCUN BELGE DE SON VIVANT!!!

Comment! Le plus bel orchestre du pays, le meilleur chœur, cet admirable ensemble ne servira pas l'art belge! Benoit ne sera point joué; Franck devra mourir pour que sa Symphonie soit inscrite au programme; aucun des oratorios du maître liégeois n'y paraîtra! Ni Samuel, ni Huberti, ni Mathieu, ni Radoux n'y arriveront; Gilson, Tinel, Blockx, Lekeu, Raway et d'autres talents remarquables resteront dehors, et ce sont les Populaires, ce sont mes concerts qu'on incrimine, ce sont ces institutions aux prises avec des difficultés pécuniaires qui devront faire flèche de tout bois pour exécuter, avec un nombre de répétitions nécessairement restreint, l'une les oratorios de Tinel et Gilson, l'autre le *Christ* de Samuel, la *Fête romaine* de Raway, les *Béatitudes* de Franck, le *Schelde* de Benoit! Allons donc... Mais ces œuvres sont précisément du domaine du Conservatoire! Vous allez me dire que M. Gevaert ne joue que des chefs-d'œuvre (parmi lesquels la Symphonie de Gounod)! Parfait. Ce serait une calamité que de priver nos artistes et le public des hautes jouissances que procure l'audition des Bach, des Händel, des Gluck, mais l'on me permettra de trouver qu'il n'y a pas là de suffisantes raisons pour condamner *tous les vivants*, et que *deux concerts* sur quatre pourraient être consacrés

à l'exécution d'œuvres belges d'abord, et de musique nouvelle en général.

C'est là, mon cher Maus, qu'il faut porter vos observations. Si le grand musicien qui dirige notre première école de musique veut vous entendre, si, rompant avec l'erreur d'un ostracisme aussi préjudiciable qu'injustifié, il place à son prochain programme une œuvre de l'un de vos candidats au prix Edmond Picard, je dirai que vous avez bien mérité de la patrie, comme Edmond Picard lui-même, auquel j'envoie mon hommage de reconnaissance pour sa grande œuvre d'art patriotique.

Affectueusement à vous,

EUGÈNE YSAYE

Une lettre d'Eugène Ysaye est une bonne fortune trop rare pour que nous ne nous réjouissons de la circonstance qui a déterminé notre illustre ami à utiliser en notre faveur le joli brin de plume qu'il porte à son archet.

Les idées qu'il expose sont d'ailleurs assez intéressantes pour que nous nous soyons empressés de les communiquer à nos lecteurs. M. Ysaye semble, toutefois, avoir donné une interprétation trop personnelle et trop restrictive aux observations générales énoncées dans le rapport auquel il répond. Celui-ci n'a eu d'autre but que de signaler les obstacles que rencontrent dans leur carrière, en tous pays, les musiciens, et d'appeler sur leur situation malheureuse l'attention publique.

Certes les Concerts Ysaye ont fait de généreux efforts pour initier le public à l'évolution musicale actuelle. *L'Art moderne* n'a laissé passer aucune occasion de le proclamer. Mais le fait de réserver dans chaque programme « une ou deux places à la jeune musique » peut n'être pas considéré comme le maximum de ce qu'on est en droit d'espérer de la Société symphonique. A la tête de son merveilleux quatuor, M. Ysaye a pris des initiatives si hardies et si artistiques qu'on peut désormais tout attendre de son autorité, de son esprit novateur et de son talent.

C'est à tort, d'ailleurs, qu'il circonscrit le débat à une question de clocher.

En parlant d'œuvres *inédites*, d'œuvres *nouvelles*, le rapport n'a pas eu en vue l'unique intérêt des musiciens belges mais celui, plus élevé, du développement de l'art musical en général. Il a fait observer que tandis qu'il existe des Salons de peinture et de sculpture, il n'y a point d'*expositions musicales*, — ce qui est regrettable, M. Ysaye en conviendra avec nous. Le Conservatoire devrait, dit-il, assumer la tâche de jouer les œuvres d'aujourd'hui. C'est dire que celles-ci méritent d'être exécutées et qu'il n'est pas impossible d'en composer les programmes d'une institution de concerts. Nous voici

complètement d'accord. Aux concerts *exclusivement classiques*, opposons des concerts *exclusivement modernes*. Les uns et les autres ont leur raison d'être, leur intérêt artistique et leur utilité. Ils sont nécessaires au même titre, comme le sont, pour la peinture, les musées et les expositions. Leur action parallèle dirigera l'éducation du public et développera en lui, en même temps que le sens critique, l'instinct musical, le goût et le jugement

OCTAVE MAUS

EXPOSITIONS

M. André Hennebicq. — M^{lle} H. Calais,
MM. S. Detilleux et F. Gailliard. — L'Exposition
L. Bochoms. — M. Ch. Bougard.

Un des vétérans de l'école belge de peinture, M. André Hennebicq. a réuni dans la grande salle du Cercle artistique une cinquantaine de tableaux et quelques cadres de dessins qui montrent, en raccourci, toutes les étapes d'une carrière laborieuse et digne remplie.

Condisciple d'Agneessens, des frères Oyens, de Cormon, d'Antoine Van Hammée, d'Henri Van der Hecht, de Verheyden, etc. dans le paternel atelier Portaels, M. Hennebicq affirma dès ses premiers essais une préférence pour la peinture d'histoire. C'est par une scène tirée de la Bible, *Les Lamentations de Jérémie*, qu'il débuta au Salon de 1869, et c'est dans les résurrections du passé qu'il continua à puiser ses principales inspirations.

Une toile récente, *Philippe-Auguste remettant aux magistrats de Tournai la Charte de 1187*, qui décore la salle des mariages à l'hôtel de ville de Tournai, le montre fidèle à l'expression d'art dont sa *Messaline insultée par le peuple* (Musée de Mons) rappelle l'une des premières manifestations. Ces œuvres ont les qualités — et aussi les défauts — des compositions historiques de Cluysenaer et d'Emile Wauters, avec lesquelles elles offrent une certaine analogie. On y admire la correction du dessin, la science archéologique, une grande habileté dans la mise en pages et le groupement des figures. Ce qui leur manque, c'est la vie, la passion, le frémissant d'humanité dont seuls les artistes doués de dons supérieurs animent leurs toiles. M. Hennebicq demeure, quelque sujet qu'il aborde, peintre anecdotique; les incursions qu'il fit dans la peinture de genre et dans le portrait témoignent, au surplus, de qualités réelles, malgré les réminiscences classiques dont l'artiste ne chercha point à se libérer. Les mérites techniques l'emportent, en général, sur l'imagination dans cette suite de peintures diverses, attachante malgré ses inégalités parce qu'elle résume un noble effort d'artiste.

Dans la salle voisine, des tableaux et sculptures de M^{lle} H. Calais, de MM. S. Detilleux et F. Gailliard font tinter une note plus moderne. Il y a de jolies pages, lumineuses et fines, dans l'envoi de M^{lle} Calais, qu'on souhaiterait voir s'affranchir du mystico-symbolisme dont les excentricités de la Rose-Croix ont propagé, il y a quelque quinze ans, les funestes doctrines. *L'Heure fugitive*, *Midi*, *la Fontaine aux larmes*, *l'Humanité* sont d'un 1887 attristant. Combien la jeune artiste est plus intéressante et plus émouvante quand, sans se préoccuper d'une mode déjà tombée dans l'oubli avec les toilettes esthétiques, les canapés en tire-bouchons et la littérature macaque, elle se borne à décrire, en des paysages exquis, les sensations que lui fait éprouver la nature!

M. S. Detilleux expose des portraits dont quelques-uns semblent avoir subi l'influence de Delville, une *Perversité* déjà analysée ici, plusieurs *Ruelles et Impasses* qui ont fait partie d'une exposition antérieure. Peinture large et ferme, un peu poussée au

noir, où l'élément expressif se combine souvent avec le sens coloriste.

La palette de M. Gailliard s'est éclaircie. Le peintre aborde résolument, en ses études de plages étoffées de figures, le problème de la lumière. Mais l'illustrateur demeure en lui, et s'il faut lui tenir compte d'intentions excellentes, on ne peut s'empêcher de constater combien ses tableaux volontairement décolorés, d'une tonalité crayeuse et uniforme, sont superficiels et factices. Les féeries de la lumière exigent, pour être exprimées, une pénétration, une étude, une persévérance d'efforts que l'artiste ne paraît guère soupçonner.

**

Parmi les jeunes artistes qui, la semaine dernière, accrochèrent leurs toiles dans la salle de concerts de la Grande-Harmonie, M. Armand Apol se distingue par l'éclat et la fraîcheur de sa vision. Déjà l'on avait remarqué au *Sillon* une vibrante étude de chaland signée de ce nom nouveau. Une vingtaine de paysages permettent d'apprécier plus complètement, cette fois, une nature d'artiste qui donne de sérieuses promesses. La peinture de M. Apol rappelle les débuts d'Heymans et certaine époque de Courtens. Le ton est franc, sonore, posé avec fermeté. Quand le jeune artiste se rendra un compte plus exact des valeurs et de l'importance de la mise en page, il comptera parmi les paysagistes de marque. M. Haustracte, par contre, n'est guère coloriste et ses études cotonneuses, d'une tonalité froide et terne, d'un dessin sans accent, laissent indifférent. M. Godrion a tout à apprendre, mais sa *Jupe bleue* atteste qu'il y a en lui l'étoffe d'un coloriste.

Ce trio de peintres brabançons se présentait au public en compagnie d'un trio d'artistes liégeois, MM. L. Bochoms, F. Maréchal et O. Berchmans. Le premier est l'auteur de jolis meubles, — scriban, fauteuil, table à thé, — d'un dessin élégant, dans lesquels la forme est judicieusement asservie à la destination de l'objet. On connaît l'art nerveux et pénétrant qui donne aux eaux-fortes de M. Maréchal un si grand intérêt. Quant à M. Berchmans, un projet de fontaine, d'une conception originale mais d'exécution sommaire, ne le représentait qu'imparfaitement.

Signalons, en terminant, l'exposition ouverte à la Galerie royale par M. Charles Bougard, intéressante par la diversité des sites choisis en tous pays et par la finesse de quelques panneautins — les *Mytthen* (Suisse), la *Porte dorée des murs romains* (Constantinople), etc. — qui révèlent chez M. Bougard un œil de peintre.

O. M.

Le Salon triennal des Beaux-Arts.

Grand remue-ménage dans les ateliers. Pour la première fois les artistes sont appelés — à titre d'essai — à élire leurs jurys. L'agitation électorale enfèvre les plus calmes et de toutes parts surgissent des candidatures. Des appels sont lancés aux électeurs, des listes circulent, et bien qu'on n'ait pas songé à appliquer à ce nouveau « poll » le système de la représentation proportionnelle, le gâchis est déjà aussi complet que s'il s'agissait d'envoyer des députés au Parlement.

Quelques-uns des cercles bruxellois patronnent la liste ci-après, qui paraît réunir toutes les conditions requises d'éclectisme et de compétence : A. Ciamberlani, A. Collin, V. Gilsoul, F. Khnopff, A. Levêque, A. Verhaeren, R. Wytzman et M. Wagemans.

Une autre liste porte les noms de F. Courtens, J. Gouweloos, A. Hennebicq, J. Leempoels, A. Le Mayeur, A. Levêque, X. Melery, A. Struys.

Peut-être ferait-on bien de stipuler que les membres du jury ne pourront participer personnellement au Salon. Ce serait, quant au placement, la meilleure garantie d'impartialité.

LE COURS DE M^{me} ARMAND

L'audition annuelle des élèves de M^{me} Coppine-Armand excite toujours une sympathique curiosité dans le monde musical. La pépinière de cantatrices et de chanteurs dont M^{me} Armand est le bon jardinier a produit déjà quelques sujets de choix, parmi lesquels M^{lle} Strasy, qui s'est promptement mise en vedette au théâtre de la Monnaie. Aussi tout un public friand de surprises, attentif, très vivant et remuant, assiste-t-il chaque année aux exercices lyriques auxquels préside, la baguette de chef d'orchestre à la main, rythmant la mesure, le professeur réputé.

C'est au théâtre des Galeries, devant une salle comble, qu'ont eu lieu, mardi dernier, les épreuves. Des scènes d'*Hamlet*, d'*Hérodiade*, d'*Orphée*, de *Samson et Dalila*, de la *Reine de Saba*, de *Manon*, d'*Aïda*, de *Lohengrin* et de *Gwendoline*, exécutées en costumes, ont fourni le cadre dans lequel ont été successivement présentés les élèves du cours mixte de chant et de déclamation lyrique. L'interprétation de ces divers fragments d'opéras a, dans l'ensemble, produit une fort bonne impression. La plupart des élèves se sont distingués par des qualités de diction et d'émission vocale qui font honneur à l'enseignement de M^{me} Armand.

Citons, parmi les plus applaudis, M. Lavarenne, un jeune ténor à la voix agréable qui fit une courte apparition à la Monnaie, M. Varlez, baryton, remarqué dans une scène d'*Hamlet* et dans le duo de *Gwendoline*, et M. Maas, dont la voix de basse d'un beau timbre, encore qu'un peu chevrotante, a produit bon effet. Parmi les futures cantatrices, M^{lle} Jane Becker, charmante dans le duo de *Lohengrin*, a été particulièrement appréciée. M^{lle} Massart, qui chanta l'air d'*Eurydice* et le tableau du Nil d'*Aïda*, a de solides qualités de musicienne. La voix souple et aisée de M^{me} Marchal, le contralto un peu guttural mais expressif de M^{lle} Bénonard — une fort belle Orphée — donnent également des promesses d'avenir.

L'Exposition d'aquarelles, de pastels et d'eaux-fortes, à Anvers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La Société pour l'encouragement des Beaux-Arts d'Anvers, à laquelle on reprochait naguère des tendances plutôt routinières et rétrogrades, semble enfin vouloir reprendre quelque vitalité et accueillir les artistes de talent, à quelque tendance qu'ils appartiennent.

Son influence sera heureuse, espérons-le, en ce milieu d'où s'effacent de plus en plus les préoccupations intellectuelles et artistiques, — si nous nous en rapportons à ce fait que d'année en année diminue le nombre des membres de la société, alors que la population anversoise s'est accrue en de fortes proportions. — Nous ne pouvons que la soutenir et l'aider en ses efforts, la vieille société, en passe de rajeunissement.

Au lieu de se contenter d'organiser tous les trois ans son ordinaire Salon, la voici qui va convier annuellement une catégorie d'artistes de genres différents, les triennales restant consacrées à l'unique peinture à l'huile et à la grande sculpture.

En un Salon d'aquarelles, la Société royale des Aquarellistes belges forme tout naturellement le noyau, le clou, devrais-je dire. Nous retrouvons ici tous les peintres choyés de notre public bruxellois, les Stacquet, les C. Meunier, les Mellery, les Uytterschaut, les Khnopff, les Baertsoen, les Delaunois, les Marcette, les Claus, les Hagemans, les Lynen, etc.

À côté d'eux, rares se montrent les aquarellistes de valeur, car c'est plutôt vers le pastel et ses procédés faciles que se sont dirigés ceux de nos peintres qui ont trouvé en ce Salon une occasion de se produire en un genre qui ne leur était pas familier.

Citons cependant parmi les hardis et les heureux qui ont sacrifié à la couleur moite, tant débutants que professionnels, M^{lle} Marcotte avec des intérieurs de serres, MM. Watelet qui se révèle coloriste exquis, Saintenoy, Hazledine, Luyten, Leempoels, Diereckx, Melsen, Bamps, A. Heins, Coenraets, Mortelmans, Geets, Van Aken, Baeseleer, M^{lle} Desoer.

Parmi les pastellistes, relevons les noms de M^{lle} Gevers, de MM. Richir, dont j'admire infiniment *Imperia*, Laermans, De Witte, M^{me} de Smet de Naeyer, M^{lle} De Hem, MM. Ch. Mertens, Wytzman, Heymans, Claus, Hens, J. Smits, G. Morren, Vaes, Verhaert, Van Offel, Delaunois, M^{les} G. Meunier et Berthe Art, MM. Rotthier, F. Cogen, Buysse, Pirenne, Lebrun, Koch, Haeck, Van Mieghem, etc.

L'eau-forte est supérieurement représentée par des œuvres puissantes et personnelles signées Baertsoen, R. Wytzman, Delaunois, M^{me} Destrée-Danse, MM. Heins, Khnopff, Th. Verstraete.

S. A. R. M^{me} la comtesse de Flandre expose trois planches remarquables.

Voici encore des œuvres de G. Lemmen, Huygens, Van Moorssel, Bernier, Donnay et Abattuci. Je veux aussi appeler l'attention sur les forts beaux portraits de De Witte et sur les gravures de Lauwers et de Peeters.

D'aucuns ne se contentent plus de simples effets de clair-obscur : ils veulent innover et s'efforcent d'introduire les couleurs dans les tirages de leurs planches. Disons-leur très franchement que jusqu'ici les effets ainsi obtenus sont insuffisants et souvent faux. Une planche de M. Gaudy intitulée *La Femme au renard* échappe presque seule à ce reproche. Citons cependant MM. Romberg, Titz, O. Coppens, Rassenfosse, Boulenger, Ensor et Bartholomé.

Parmi les dessinateurs, car ce salonnet (où j'ai négligé de dire que seuls étaient admis les artistes belges) comporte aussi une section de dessins, nous avons à relever quelques œuvres intéressantes signées Metdepenningen, Levêque, Mertens, Morren, Ensor, Heins, Hens, Laermans, Rassenfosse, Richir, Th. Verstraete, Van Neste, Van Offel, Van Aken, etc.

Un coup d'œil encore à la sculpture, et nous aurons vu l'ensemble du Salon.

MM. Van der Stappen, Rousseau et Dilleus brillent au premier rang par des œuvres exquises. Citons aussi MM. Charlier, Deckers, Desenfans, Detombay, Dupon, Hérain, Lagae, Le Roy, Metdepenningen, Misyewski et Morren.

Il est fort regrettable que les expositions anversoises continuent à être organisées en un local absolument défavorable aux œuvres d'art. La presse locale s'insurge aujourd'hui contre cet état de choses. Il est temps que la ville d'Anvers témoigne aux arts autre chose qu'une sollicitude toute platonique et se décide enfin à construire cette salle d'expositions réclamée par les artistes depuis tant d'années. La prochaine triennale de 1904 inaugurerait-elle le nouveau local ?

L. A.

Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Au programme de la troisième séance, qui eut lieu le 28 avril, étaient inscrites des œuvres orchestrales considérables, telles que la *Symphonie héroïque* de Beethoven, les *Impressions d'Italie* de Charpentier, la *Marche du Couronnement* de Saint-Saëns, — et comme soliste, l'admirable cantatrice Jeanne Raunay. Cette fois encore, sa voix si sympathique et si pure, la distinction de son style, la grandeur de son interprétation ont exercé sur notre public enthousiaste leur magique influence : l'air d'*Alceste* lui permit de mettre en plein relief ces inimitables qualités et dans trois mélodies de Schumann elle s'affirma aussi fine, aussi gracieuse qu'elle avait été impressionnante et tragique dans la page sublime de Gluck.

Les *Impressions d'Italie* furent exécutées avec infiniment de brio, de verve et de sûreté et obtinrent un succès très mérité d'originalité et de couleur. Les solistes (M. Lelotte, alto, et M. Mas-sau, violoncelliste) ont pris leur part à ce succès.

Toutes nos félicitations à Louis Kefer. Puisse-t-il nous continuer l'an prochain ces artistiques fêtes.

J. S.

La Semaine Artistique

Du 3 au 9 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la *Société des Beaux-Arts*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. 10-6 h. Exposition de M^{me} RANZY-PUTZEYS et de MM. R. BAUDUIN, L. LONCIN et E. MAHAUX.

GALERIE ROYALE (rue Royale 198) 10-6 h. Exposition RINQUET.

ATELIER VAN HAMMÉE (rue Deloche, 26). 2-6 h. Exposition de feu ANTOINE VAN HAMMÉE.

Dimanche 3. — 10 h. 1/4. Conférence par POL DE MONT : *Les peintres des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*. (Musée ancien, salle des Gothiques.) — 3 h. et 8 h. 1/2. Concerts Sousa. (Alhambra.) — 8 h. *Athalie* de Mendelssohn. (Grande-Harmonie.)

Lundi 4. — 3 h. et 8 h. 1/2. Concerts Sousa (Alhambra).

Mardi 5. — 4 h. 1/2. *L'Histoire du chant*, par M^{me} J. BATHORI et M. E. ENGEL. Vingtième et dernier cours : *Haendel*. (Salle Kevers.) — 8 h. M. HUGUENET. *Le Secret de Polichinelle*. (Théâtre du Parc.)

Jeudi 7. — 7 h. 1/2. *L'Etranger*. Adieux de M^{me} LITVINNE Troisième acte de la *Walkyrie*; finals de *Tristan et Isolde* et du *Crépuscule des dieux*. (Théâtre de la Monnaie.)

Vendredi 8. — Spectacle gala : *Lohengrin*. (Théâtre de la Monnaie.)

Samedi 9. — 8 h. *Le Tour du monde d'un enfant de Paris*. (Théâtre Molière.)

PETITE CHRONIQUE

L'éditeur Paul Fisch vient de reproduire en médaille un excellent portrait du baron Lambermont exécuté d'après nature par M. Louis Dupuis, d'Anvers, auquel on doit d'intéressantes



médailles de M. Houzéau, de M. Auguste Delbeke, etc. Au revers, la médaille, destinée à commémorer le jubilé de l'éminent homme d'Etat, porte l'inscription suivante :

MANIFESTATION NATIONALE LAMBERMONT 1819-1903

Traité de commerce.

Affranchissement de l'Escant.

Codification des lois et usages de la guerre.

Traité de Berlin.

Fondation de l'État Indépendant du Congo.

Abolition de l'esclavage.

Arbitrages internationaux.

M. Constantin Meunier est rentré la semaine passée à Bruxelles après avoir composé à Paris, avec son collaborateur Alexandre Charpentier, le projet du monument Zola que les deux artistes comptent soumettre au Comité.

La statue du romancier, en bronze, occupera, avec une figure allégorique de la Vérité, le haut d'un socle en pierre bleue flanqué à droite d'un groupe évoquant la Fécondité, à gauche d'un forgeron symbolisant le Travail.

Travail, Fécondité, Vérité : ces trois mots synthétisent avec bonheur la noble carrière de Zola.

MM. Meunier et Charpentier comptent terminer le monument, qui aura 5^m,50 de hauteur, endéans les trois ans.

M. Pol de Mont fera une série de quatre conférences au Musée ancien sur les gothiques. La première aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/4 du matin. Les autres sont fixées aux 17, 31 mai et 14 juin.

La prochaine saison musicale du Cercle artistique paraît devoir offrir beaucoup d'attrait. Il est question, entre autres, d'organiser, sous la direction de M. Vincent d'Indy, un festival J.-S. Bach en trois soirées au cours desquelles seront exécutées une série d'œuvres peu connues du célèbre cantor : petites cantates avec orgue et chœurs, pièces symphoniques, concerto à trois pianos, compositions pour divers instruments à vent et orchestre, etc. Une autre séance — les extrêmes se touchent — sera consacrée à Claude Debussy, dont on interprétera le Quatuor à cordes, les *Proses lyriques*, les pièces *Pour le piano*, etc. On projette également de faire, en une suite de séances analogues aux magnifiques auditions des sonates de Beethoven données par MM. Ysaye et Busoni, l'histoire du Trio ancien et moderne.

Félicitons le Cercle de ses artistiques initiatives.

La deuxième exécution d'*Athalie*, de Mendelssohn, qui aura lieu à la Grande-Harmonie aujourd'hui dimanche, à 8 h. 1/2, sera rehaussée par un septuor d'artistes composé de M^{lles} Fere-mans, M. Das, Fanny Davis, Jacobs, Vanden Broeck; MM. Fr. De Busscher et Bonier.

Les chœurs, soli et orchestre seront dirigés par M. Franz Carpil.

Le cinquième et dernier concert d'abonnement de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye est fixé au mardi 12 mai. Il se donnera le soir, à 8 heures, au théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Jacques Thibaud. Le célèbre violoniste jouera deux œuvres de Bach, une sonate pour violon seul et le Concerto en *mi* majeur (n^o 2).

Le programme orchestral comprend la belle *Symphonie rhénane* de R. Shumann, le prélude de M. Cl.-A. Debussy pour l'*Après-Midi d'un faune*, de Mallarmé, la *Fantaisie sur un thème wallon* de Th. Ysaye, et l'interlude symphonique de *Rédemption*, de César Franck. M. Eugène Ysaye dirigera le concert.

La répétition générale se fera le lundi 11 mai, le soir à 8 heures, au théâtre de la Monnaie. Pour tous renseignements, s'adresser chez Breitkopf et Härtel.

Parmi les engagements conclus par les directeurs du théâtre de la Monnaie figure celui du baryton Stéphane Austin, applaudi aux concerts de la *Libre Esthétique*. M. Austin est spécialement engagé pour chanter le rôle de Pelléas dans l'œuvre de Claude Debussy et Maurice Maeterlinck que MM. Kufferath et Guidé comptent pouvoir monter au cours de la saison prochaine.

Le cercle *Piano et Archets* donnera samedi prochain, à Liège, son quatrième concert historique avec le concours de M^{me} Marie Musin, cantatrice.

Au programme : Chansons populaires allemandes religieuses et profanes du v^e au xix^e siècle, précédées d'une conférence de M. Bischoff, professeur à l'Université.

La campagne d'été qui s'est ouverte hier à l'Alcazar promet d'être aussi amusante qu'intéressante. Au programme, les plus joyeuses opérettes du répertoire : *Barbe-Bleue*, *Boccace*, *Miss Helyett*, la *Princesse des Canaries*, l'*Étudiant pauvre*, l'*Oiseleur*, la *Belle Hélène*, l'*Auberge du Tohu-Bohu*, la *Fille du Tambour-Major*, etc., jouées par MM. Lagairie et Poudrier, M^{me} Montmain, etc.

Malgré le succès de *Quo Vadis?* la direction du théâtre Molière, qui doit, avant de céder le théâtre pour l'été à la troupe d'opérette de M. Darman, jouer encore le *Tour du monde d'un enfant de Paris*, est obligée de fixer à jeudi prochain la dernière représentation de l'œuvre célèbre de Sienkiewicz.

À la vente de la collection Etienne Le Roy qui a eu lieu la semaine dernière à Bruxelles, le prix le plus élevé, 5,400 francs, a été atteint par un minuscule panneau de Ph. Wouwerman (n^o 106), intitulé *L'Etrier rajusté*. Un petit portrait de femme de Terburg (n^o 90) a été adjugé 4,100 francs. Même prix pour un

portrait de Jean Mytens (n^o 62). Le beau portrait de femme de Netscher (n^o 63) a été acquis 4,000 francs; celui de P. Hennekyn (n^o 43), 3,000 francs. Citons encore, parmi les principales enchères, les *Cogs, poules et canards* d'Hondecoeter (n^o 46), 2,300 francs; un paysage de S. Ruysdael (n^o 81), 2,200; un portrait de P. Pourbus (n^o 76), 2,100; une *Guirlande de fruits* de J.-D. De Heem (n^o 40), 1,600; un *Repas de fête* de Palamèdes et Van Delen, 1,200 francs.

Editions de la Libre Esthétique

VIENT DE PARAÎTRE

De la Tradition et de l'Indépendance,

par JEAN DOMINIQUE

Les Jardins, le Faune et le Poète,

par A. GILBERT DE VOISINS

Deux plaquettes de luxe tirées à petit nombre sur hollandaise Van Gelder pour les membres protecteurs de la Libre Esthétique.

Il reste de l'un et l'autre de ces ouvrages quelques exemplaires mis en vente à 2 francs chacun. Adresser les demandes au bureau de l'« Art moderne ».

POUR SORTIR D'INDIVISION
VENTE PUBLIQUE ET VOLONTAIRE
D'UNE

BELLE ET SPACIEUSE MAISON DE RENTIER

Le notaire Charles GÉRARD, résidant à Anderlecht, rue de Fiennes, 60 (Cureghem), a été commis, à l'intervention de son confrère, M^e VAN CUTSEM, notaire à Anvers, adjugera définitivement, le jeudi 7 mai 1903, à 2 heures de relevée, par-devant M. le juge de paix du canton de Schaerbeek, en son prétoire, rue Brichaut, 2, conformément à la loi du 12 juin 1816 :

Une belle et spacieuse maison de rentier

avec atelier d'artiste peintre, annexes et jardin,

RUE DE LOCHT 38, SCHAERBEEK

Contenant 2 ares 88 centiares. Disponible deux mois après la vente.

Portée à 38,500 francs.

Affiches avec plan en l'étude des dits notaires GÉRARD et VANCUTSEM
Permis de visite à prendre chez M^e Gérard ou chez M. H. Deldime,
chaussée de Haecht, 276

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles: MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

Le mercredi 13 mai et trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections
de feu MM. le général CH. JACQUET DE PE RIGNY,
Directeur général au Ministère de la Guerre,
et E. JACQUET DE PERRIGNY, et de M. le Dr J. BRUNET
de la Faculté de Paris.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. COX
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN,
libraire-expert, 86a, rue de la Montagne.

La catalogue, comprenant 970 numéros, se vend 50 centimes.
Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois
par an — une grande estampe qui est envoyée au
destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE
gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez Edmond SCHELER

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques. Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Eugène Baie. *L'Épopée flamande* (EUGÈNE SAMUEL). — L'Art et l'Exotisme (JEAN MARCEL). — Le Salon triennal des Beaux-Arts. — Théâtre du Parc. *Le Secret de Polichinelle* (O. M.). — Un Concert belge à Dison (J. S.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale. Audition d'œuvres de M. Debussy à la « Scola cantorum »* (M.-D. CALVOCORESSI). — Chronique judiciaire des Arts. *Portraits photographiques*. — Accusés de réception. — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

EUGÈNE BAIE

L'Épopée flamande.

Voici un livre destiné à faire grand bruit dans le cycle de la pensée, qu'il remue, mieux encore : qu'il secoue de formidable manière; et dont je veux m'empresser de parler, surtout par besoin de dire mes admirations, mais un peu aussi par gloriole — je l'avoue — afin de me pouvoir dans la suite targuer de cette légitime fierté, à la Champfleury, d'être un des premiers à l'avoir présenté au public.

L'Épopée flamande d'Eugène Baie a sa carrière toute tracée : destinée à mener quelque tapage dans les clans sectaires, l'œuvre pénétrera d'abord le cercle scientifique des Penseurs; puis il charmera le groupe des Artistes, pour enfin s'infiltrer dans la Masse;... tandis que les Neveux de Rameau s'évertueront à le vouloir pousser vers les cagnards. Il me semble qu'il y a donc un certain dilettantisme tentant à intervertir l'ordre de pénétration du livre de Baie; et — grâce à la large hospitalité de *l'Art moderne* — de le faire d'abord présenter à la généralité des lecteurs par un artiste, un musicien.

Il est vrai que les idées de Baie contiennent celles qui particulièrement me sont chères; et il est vrai que son œuvre marque une première étape dans cet acheminement de l'Humanité, se dégageant du Monde-comme-Volonté pour se diriger lentement vers le Monde-Sensible.

Ce Monde-Sensible que des artistes ont pressenti, que certains philosophes présument et que quelques penseurs déjà cherchent, Baie ne nous le définira que dans le volume ultérieur. En ce premier tome, *L'Épopée flamande*, il se contente de nous le découvrir, de nous le révéler en quelque sorte.

Il y a quelque quinze ou vingt ans, Janet et Séailles disaient : « Surtout préoccupés de la Science et de la Morale, les philosophes ont rarement pris les phénomènes de la Sensibilité pour objet d'une étude désintéressée. Ils s'en sont occupés incidemment dans l'Éthique, parfois même dans la théorie de la connaissance, sans reprendre les choses à l'origine, sans se croire obligés

de contrôler et de refaire les analyses un peu vagues que contenait le langage vulgaire. »

Cette affirmation est malheureusement restée encore exacte aujourd'hui, malgré les ouvrages des physiologistes allemands : seule une préoccupation particulière se remarque chez quelques poètes ou écrivains, tels que Maurice Maeterlinck, ou Camille Mauclair, ou surtout Lemonnier, qui sans le même esprit scientifique y emploie toute sa vigoureuse nature d'essentiel spontané, et par là devait en effet s'affirmer admirateur du livre de Baie; mais aucun n'avait encore osé y consacrer un ouvrage même.

Or, Baie a eu cette audacieuse conception de nous présenter sa Théorie de la sensibilité non en philosophe comme un Max Nordau, non en romancier comme un Maurice Barrès, mais en une étude uniquement, profondément, étonnamment analytique. Au lieu d'étudier une âme, et, la connaissant, de déduire alors que toutes les âmes sont identiques, ou au lieu encore de présenter quelques caractères en activité fictivement, Baie nous présente tout un peuple en sa généralité et en l'universalité de son existence; il en fait, pour ainsi parler, la vivisection intégrale; et nous découvre alors son âme collective. Lui-même d'ailleurs, en son avant-propos, nous en avertira : *Ne voici point une œuvre didactique ni lyrique, mais d'analyse. Nous n'exposons ni ne célébrons des faits; nous en dégageons l'essentiel. Encore convient-il d'indiquer ici le point de vue d'où nous les observons : dans leur rapport avec la sensibilité.* Car pour lui les faits, — non plus fictifs comme je disais, mais réels, — sont les *signes par où se manifestent la sensibilité collective et le développement de ses facultés.* Car pour lui encore : *Le génie d'un peuple, c'est sa façon de sentir.*

C'est là que réside l'essence même du livre; et c'est de là aussi que découlera la dualité de son exceptionnel mérite; car d'une part c'est une enquête qui nous montre, *frisson par frisson, les états intermédiaires de la culture, de la série des actions réflexes à l'unité de conscience*; mais d'autre part ce n'est plus un principe vu en soi ou à travers une INDIVIDUALITÉ, puisque c'est ce même principe vu à travers une GÉNÉRALITÉ, alors que *prédominent les formes de la vie végétative* parce qu'alors les *similitudes entre les groupes sociaux l'emportent sur les divergences.*

I

Le livre se divise en trois parties nettement divergentes. Dans la première, *Genèse d'une Épopée*, l'auteur nous représente ce que devait être la Flandre pré-historique, qu'il nous décrit suivant l'aspiration de *Durtal* en employant « la vérité du document, la pré-

cision du détail, la langue étoffée et nerveuse du réalisme », tout en se faisant aussi « puisatier d'âme ». Ce sont d'ailleurs là des pages empreintes d'une si âpre et si intense poésie, que c'est sans doute dans la crainte que l'on ne s'y méprenne que Baie avait cru devoir nous prévenir : *ni lyrique.*

Ces chapitres néanmoins étaient indispensables; il fallait : *remonter à la genèse de la façon de sentir, d'où dérive la qualité de tout frisson... Or, la pré-histoire indique les réalités où s'enracine la sensibilité.* Et encore : *la pré-histoire formule les besoins de l'organisme*; et, enfin : *la pré-histoire élabore.*

Alors, en un parallèle admirablement soutenu, nous assistons à la double métamorphose du Flamand et de son sol : « Comme le Flamand s'est dégagé peu à peu du Conquistador german, la Flandre s'est dégagée de l'océan. » D'ailleurs, pour montrer ce qu'est réellement le Flamand en son essence, ne fallait-il pas montrer d'abord ce spectacle unique d'un peuple créant en quelque sorte la terre de sa patrie. Et quelle! « Terre sans miséricorde, gémissaient les défricheurs de la pré-histoire. » Et cependant voyez! « Qui, s'écrie Baie, qui affirmerait que ce sol un jour — ne fût-ce qu'un jour! — nourrirait, à surface égale, le plus d'habitants au monde! »

Et ainsi, à la fin de cette première partie, l'auteur nous a-t-il conduit au moment où « aux quatre coins de l'horizon s'érigent les beffrois qui vont carillonner l'éveil de la conscience flamande ».

II

Voici donc venu le moment de présenter la *PHYSIONOMIE DE LA SENSIBILITÉ FLAMANDE* : Baie puisera donc ses documents dans l'histoire : *L'Histoire*, nous avait-il déjà dit, *indique les états de culture vers où la sensibilité s'efforce*; plus loin il ajoutera : *L'histoire nous représente la façon de sentir qui s'accuse sous l'impulsion du besoin.* Et il aura soin d'épigrapher cette seconde partie de son ouvrage de l'aphorisme de Carlyle : « Toutes les actions de l'homme sont physiognomoniquement de lui. »

Cette fois l'enquête sera dirigée sur trois directions, parce que *les faits sociaux*, nous dit Baie, *par lesquels se manifeste la façon de sentir d'un peuple sont de trois ordres, selon leur degré d'urgence, et se rattachent à la vie végétative, affective ou intellectuelle.*

A ces trois subdivisions correspondent les trois chapitres : *Formation d'une démocratie*; *Les Mœurs* et enfin *Expressions de la Vie morale et politique.*

Encore que Baie nous prévienne qu'« en Flandre, les générations ne défilèrent point à la façon d'une fresque mouvante dans un décor immuable »; cependant, ainsi

que lui-même en a conscience, à la fin du livre, il a jeté un fil de relation à travers les faits. Et ce fil se conservera sans cassure jusqu'à la fin de l'enquête : nous le pourrons suivre à chaque page.

Car — tel un *leit-motif* — sans cesse et sans discontinuer revient et se poursuit cette pensée, impérieusement, que « du jour où le premier Germain accepta dans ces régions la lutte contre le paludisme », l'éclosion de la sensibilité flamande « était décidée » ; Baie, d'ailleurs, n'apprécie « l'histoire que pour les occasions qu'elle fournit à son développement ».

En effet, quand il croit devoir nous parler de la *Vie économique*, — parce que « ce qu'il y a de force interne sinon de sens profond dans une société, son équilibre économique nous le révèle », — il commencera d'abord par se rappeler que « d'une suite de marais, l'abondance émergea »... Alors il observera plus aisément : « En principe, la confusion des efforts fut si évidente que nul n'en pouvait réclamer sa part exacte... »

De là résulte cette formule, du XII^e au XV^e siècle : « A la race impersonnelle, la propriété indivise. » Formule qui se transformera et dont Baie montrera l'évolution ; comme il le fera de l'industrie. Là, « les mêmes aptitudes qui incitèrent le Flamand à approprier le milieu à ses besoins, le font exceller dans l'art d'assouplir la nation à tous les caprices de sa virtuosité tenace ». Il nous parlera enfin de son commerce pour en dégager cette constatation que « Bruges, Gand, Anvers » réalisèrent le type de la cité manufacturière. Ainsi de nouveau peut-il déduire : « Nous vérifions par là que le problème social se résoud d'après les données de la nature. »

Voici Baie conduit à parler des *contacts sociaux* ; déjà il nous avait dit que la Flandre plébéienne, « au temps de sa prospérité, s'affolait d'une telle sève, d'une telle ardeur qui emporte tout, que la société surgit du sol d'un seul jet, le branchage déployé. Un groupe de familles, voilà la corporation ; un groupe de corporations, voilà la commune. »

Plus loin il nous fera voir que « cette organisation emprunte surtout sa solidité à deux circonstances ; qu'elle représente spontanément des intérêts ou des passions et qu'elle se fonde sur le principe familial ».

Peu à peu, ainsi, nous amène-t-il à connaître : d'abord, partiellement, le Flamand, dont les chroniqueurs anglais disaient : c'est un homme qui s'entend à cultiver, tisser et combattre ; ensuite la famille flamande, dont le tableau est des plus magistralement brossé ; puis vient la signification de la Ghilde : « Parmi le flux incessant des dominations, la famille, la corporation ont construit leurs digues, groupé leurs efforts, organisé à la race les seules conditions possibles à la manifestation de son génie.

Mais ce qui principalement est leur incomparable

gloire, c'est que « à merveille ces petites organisations comprennent la nécessité de sauvegarder l'inviolabilité du caractère ».

Malheureusement « presque une calamité », ce que Baie nomme si pittoresquement « le ver particulariste est déjà là qui les dévore... » ; plus tard il s'étend « d'abord à la famille, il gagne la corporation, se propage dans les classes, dans les contacts sociaux, envahit la mentalité et fausse la logique de toute la civilisation ».

(*La fin prochainement.*)

EUGÈNE SAMUEL

L'ART ET L'EXOTISME

A. M. ALFRED BRUNEAU

La vie coloniale se développe de plus en plus, à notre époque où la terre ne présente plus guère, en somme, de contrées inabornables, les pôles exceptés. Vers les régions tropicales un nombre grandissant d'hommes vont chercher une existence plus indépendante, un travail plus facile et mieux rétribué. La fièvre et la mort, évoquées à trop juste titre, ne découragent point ceux qui veulent partir, et c'est la preuve atavique du caractère combatif et conquérant des peuples d'Europe.

L'Art ne paraît pas avoir profité de tout ce qu'il y a de vraiment beau, de vraiment passionnant dans ces pays étranges et dans cette vie spéciale. Pourtant, que de sensations nouvelles et grandes, avec ce soleil plus chaud, ces nuits plus intenses, ces flots différents, cette lumière et ces couleurs d'une puissance absolue ! Quel peintre ne voudrait fixer, s'ils lui apparaissaient, les aurores et les crépuscules des tropiques, soit sur les océans, soit au désert, soit sur les terres prodigues où la flore exubérante compose des paysages fantastiques, des décors de rêve d'une magnitude stupéfiante ! Et les foules, aux chairs teintées, aux vêtements bigarrés, parfois grotesques à réjouir un Callot, d'autres fois majestueuses d'allure et théâtrales de costume, d'une plastique qui enthousiasmerait sans doute Meunier ou Rodin. L'Orient seul a tenté le pinceau de nombreux maîtres. Mais ni Ziem, ni Regnault, ni Benjamin Constant, pour ne citer que ceux-là parmi les modernes, n'ont évoqué les pays dépassant l'Asie Mineure ou le Sahara. Le regretté Merwart, mort à la Martinique, rapportait, paraît-il, de jolies études de l'Amérique tropicale. Nous passerons sous silence, à cause de leur pauvreté, les peintures équatoriales qu'on voit au Ministère des Colonies, à Paris.

La littérature trouverait aussi d'amples moissons. Que de légendes à recueillir, de théogonies à reconstituer ! On n'a guère écrit que des récits de voyage, romans vécus, dont quelques-uns d'ailleurs pleins d'intérêt. Bonnetain a quelque peu décrit la vie à bord et des épisodes de conquête. Loti s'est fréquemment inspiré des terres lointaines, mais, plus descripteur que psychologue, il a dédaigné le drame de la vie coloniale, drame à épisodes parfois poignants. Les coloniaux, qui, selon la parole humoristique d'un chroniqueur parisien, ont remplacé de nos jours les grognards d'autrefois, sont des êtres dont la moyenne présente des énergies supérieures à celles des gens d'Europe.

Le fait d'accepter l'existence lointaine, le campement dans la brousse, encore fréquent, dénote un esprit curieux, inquiet, décèle un homme résolu, par besoin ou par passion, à conquérir coûte que coûte de l'argent, même au péril de sa vie, souvent après des déboires, des peines, des catastrophes. Le moindre commis de factorerie, le plus petit douanier connaissent, pour peu qu'ils quittent les rares centres, des aventures et des tentations ignorées en Europe. Quand la colonie contient des femmes, les choses se compliquent curieusement. Les liaisons des blancs et du beau sexe indigène méritent l'observation. En somme, c'est un monde très particulier dans ses mœurs, d'une mentalité à part, présentant des contrastes bizarres d'insouciance et d'inquiétude, de dénigrement et de solidarité, une catégorie sociale vraiment digne d'étude, d'une étude point encore faite, ou peu s'en faut.

Et quelles inspirations ne trouverait pas un compositeur dans ces pays si souvent étranges, où la musique entre tant dans la vie des indigènes ! Cette musique, malgré sa monotonie et son imperfection générales, contient des phrases curieuses dont l'adaptation nous vaudrait des mélodies d'une saveur originale. Le grondement des grands fleuves, le bruissement des jungles, la splendeur des nuits dont le silence est troublé par les cris d'amour et de mort de bêtes formidables ; les légendes héroïques de certaines peuplades, la floraison et l'épanouissement d'une nature puissante sont bien faits pour inspirer des symphonies d'une facture très spéciale, pleines de force, débordantes d'expression et de vigueur, puis alanguies dans des calmes comme on en éprouve à l'heure où le soleil trop ardent suspend la vie dans les régions brûlantes où règne alors comme un religieux anéantissement. Malgré tout cela nous n'avons, en fait de partitions exotiques, que de l'à-peu-près, tel que l'*Africaine*, truquée, *Lalla Roukh*, où David n'a vu que l'Orient, et *Lakmé*, où Délibes n'a guère chanté que le charme d'une idylle...

Il est à souhaiter que l'Art s'enrichisse un jour d'une note nouvelle, due à la contingence qu'apporte déjà à la vie sociale l'ouverture de zones mystérieuses naguère, où les mœurs, la lumière, la nature et la pensée sont tout autres qu'en notre Europe dont le décor est moins impressionnant.

JEAN MARCEL

Kinchassa (Congo).

Le Salon triennal des Beaux-Arts.

L'élection des jurys du prochain Salon continue à agiter vivement le monde de la palette et de l'ébauchoir. Les listes de candidats — dont quelques-unes mystifio-fantaisistes — affluent et la crise électorale bat son plein.

Certains artistes « indépendants » qui avaient tenté de s'emparer de l'assiette au beurre sont furieux de voir la liste patronnée par les cercles d'art rallier la majorité des suffrages. Leur dépit alimente de correspondances comiques les journaux. Rappelons à nos lecteurs-électeurs bruxellois la liste qui nous paraît la plus électivement composée : A. Ciamberlani, A. Colin, V. Gilsoul, F. Khnopff, A. Levêque, A. Verhaeren, R. Wytzman et M. Wage-mans.

On sait que les « Objets d'art » ont droit à une représentation spéciale. Ils forment un groupe distinct pouvant élire un délégué. Dans une réunion d'artistes qui a eu lieu jeudi et à laquelle assistaient, entre autres, MM. V. Horta, Govaerts, G. Hobé, Sneyers, F. Khnopff, R. Wytzman, A. Crespin, Ph. Wolfers, F. Dubois, etc., le choix s'est porté unanimement sur notre collaborateur H. Fie-

rens-Gevaert, qui a montré dans l'organisation de l'Exposition des arts décoratifs de Turin une compétence et un dévouement auxquels tous les artistes ont rendu hommage.

D'autre part, la Société royale des aquarellistes a proposé aux suffrages des peintres de la couleur moite MM. Henry Stacquet et Fernand Khnopff.

Enfin les peintres « à l'huile » (on est tenté d'ajouter, pour certains d'entre eux, « et à la sauce ») sont convoqués en assemblée générale ce matin, dimanche, à 11 heures, à la Taverne de la Régence, pour discuter les diverses candidatures en présence.

THÉÂTRE DU PARC

Le Secret de Polichinelle, par PIERRE WOLFF.

La pièce par excellence des tournées en province et à l'étranger. Une adroite combinaison de larmes et de sourires, en mixture savamment dosée ; un rôle exquis, unique, de premier plan, pour l'étoile en représentation, — ah ! que M. Huguenet s'y montre parfait comédien ! — un rôle de femme délicieux — M^{me} Marie Laure le remplit avec autant de finesse et d'esprit que de grâce ; — et pour le reste, à part l'amusant personnage de Trévoux, joué par M. Paulet avec sa bonne humeur habituelle, une série de « pannes » qui permettent de jouer la pièce partout sans frayeux déplacements d'artistes...

Le *Secret de Polichinelle*, c'est la revanche du théâtre blanc et rose sur la roserie qui paraissait avoir définitivement conquis la comédie contemporaine. C'est l'*Abbé Constantin* de M. Pierre Wolff, que paraît avoir exaspéré la *Petite Amie* de M. Brieux. Ah ! vraiment ! le moraliste-prêcheur des *Avariés* et des *Remplaçantes* ne voit autour de lui qu'hypocrisie, cupidité, mensonge, infamie... Montrons-lui qu'il existe en l'an 1903, sur le sol français, des âmes pétrées de bonté, de tendresse, d'abnégation. Et voilà pourquoi, au lieu de chercher à rompre la liaison de leur fils avec une jeune fleuriste qui l'a rendu père, les époux Jauvenel s'introduisent, à l'insu l'un de l'autre, dans le ménage illégitime, laissant librement parler la voix du cœur et de l'instinct au lieu de céder aux conventions d'une morale étroite.

Trois actes sur un sujet aussi mince, c'est peut-être beaucoup, et malgré les jolis détails qui les remplissent, l'action traîne un peu. Dès les premières scènes le dénouement apparaît, inéluctable. Le talent de l'auteur, c'est de le faire attendre sans trop d'impatience et de l'amener doucement par une succession de scènes touchantes malgré leur invraisemblance et le paroxysme de leur sentimentalité.

Une pièce dont un enfant est le pivot réussit, au surplus, infailliblement, et le *Secret de Polichinelle* ne fait pas exception à la règle.

O. M.

Un Concert belge à Dison.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Dison. « Commune de 13,042 habitants, filatures de laine et fabriques de drap ; justice de paix. » Telles sont les indications sommaires par lesquelles les dictionnaires de géographie font connaître cette localité que peu de Belges ont visitée, croyons-nous ! C'est dans ce petit centre que dimanche dernier M. A. Voncken, professeur à l'École de musique de Verviers, arrivait à réunir une masse chorale et instrumentale d'environ trois cents exécutants et à donner un concert composé exclusivement — le deuxième concerto de Max Bruch excepté — d'œuvres belges : *Chant lyrique* pour chœur et orchestre, G. Lekeu. — Récitatif et arioso de *Quentin Durward*, F.-A. Gevaert. — *Nuit de mai*, chœur, J.-F. Radoux. — *Kindercantate*, P. Benoit. — *Les Géants*

vaincus, air pour baryton, L. Kefer. — *Ballade et Polonaise*, H. Vieuxtemps. — *Odelette*, mélodie, E. Raway. — *Je ne veux plus de ton amour*, mélodie, A. Dupuis. — Prologue et première *Béatitude*, César Franck.

Cette intéressante tentative artistique a été couronnée d'un plein succès, et à la foule qui s'entassait dans l'immense préau des écoles communales transformé en salle de concert pour la circonstance ces trois heures d'art national ont paru vraiment courtes. Les exécutants ont fait preuve d'un dévouement et d'un enthousiasme peu ordinaires. M. Voncken et M. Ant. Grignard (dirigeant la *Kinderkantate*) ont tenu avec autorité le bâton de chef d'orchestre. Enfin les solistes chanteurs, M^{lle} Joliet, MM. E. Grisard et L. Hotermans ont, eux aussi, contribué largement pour leur part à la réussite de ce petit festival.

Quant à Eugène Ysaye, qui avait apporté son concours à cette entreprise, — il interpréta le Concerto de Bruch et la *Ballade et Polonaise* de Vieuxtemps, — jamais il ne se révéla plus grand, plus puissant, plus génial : mais on se demande aussi si jamais il remporta triomphe aussi éclatant et s'il se vit l'objet d'ovations aussi délirantes !...

J. S.

LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale. — Audition d'œuvres de M. Debussy à la « Scola cantorum ».

La Société Nationale, cette fois, ne nous a fait entendre que des œuvres inédites, et intéressantes pour la plupart. Le grand succès du *Quatuor* de Witkowski n'est pas fait pour étonner, car, avant d'être exécutée à Paris, l'œuvre avait déjà été consacrée à la *Libre Esthétique* d'abord, à Lyon ensuite. Il est difficile de parler de façon détaillée de cette composition grave, un peu complexe parfois, très belle toujours, étant donné surtout qu'elle n'est point encore publiée. L'architecture en est ample, la réalisation sonore heureuse, le développement nourri. Mais pour compléter l'excellente impression ressentie à la première audition, il serait néces saire de pouvoir connaître l'œuvre de M. Witkowski de plus près.

MM. Zimmer, Lejeune, F. et A. Doehaerd, qui l'exécutèrent avec fougue et sincérité, sont déjà bien connus et appréciés à Paris où plus d'une fois ils vinrent se faire entendre; ils ne furent pas moins applaudis à la Société Nationale que naguère aux séances de la *Scola*.

À côté du *Quatuor* de M. Witkowski, il faut placer, pour leur beauté et pour le succès qu'elles obtinrent, les deux mélodies de M. Henri Duparc. Il y a comme de la magie dans la *Vie antérieure*, et il est impossible d'exprimer l'effet du début aux résonances majestueuses et calmes, du remous d'arpèges en *mi bémol mineur* où est évoqué l'océan aux espaces sonores, puis de toute la fin, extatique, impondérable par endroits, ou infiniment lassée.

Plus intime, très douce, la *Chanson triste* est simple comme une inspiration de Schubert; la mélodie en est aussi expressive que pure de ligne. M^{me} Marie Mockel interpréta l'une et l'autre de ces pages fort joliment et avec beaucoup de succès.

La *Sonate* pour piano et violon de M. Planchet, œuvre estimable, ne m'a point paru avoir une marche bien déterminée. Le premier mouvement semble osciller entre Debussy, Fauré et Franck, sans se décider; l'introduction lente du second est, à mon sens, la meilleure partie, le final manque de cohésion. Des chants parfois jolis sont coupés de trop d'arrêts brusques, toujours pareils. L'œuvre fut excellemment jouée par MM. Oliveira et Viñes.

Je ne saurais certes reprocher à M. Woollett aucune indécision. Son *Prélude, Fugue et Final* est bien l'hommage le plus direct et le plus convaincu qu'on ait jamais rendu à César Franck. Néanmoins le dernier mouvement évoque, avec précision et persistance, un ressouvenir du *Crépuscule des Dieux*. M. Woollett, je pense, arrivera sans peine à être plus personnel; son œuvre a un côté sérieux qui permet d'augurer bien de lui.

Les *Pièces brèves* pour piano de M. Fauré valent plus par la forme que par la pensée; elles ne commandent pas l'intérêt et se contentent d'être extrêmement élégantes.

* *

À la *Scola cantorum* on a eu l'heureuse idée de consacrer une soirée à l'audition d'œuvres de M. Debussy, et la bonne fortune de pouvoir le faire avec l'aide d'artistes déjà applaudis dans ces mêmes œuvres. C'est ainsi que le *Quatuor* fut joué par MM. Parent, Loireau, Vieux et Baretta, qui en avaient déjà donné deux belles exécutions ces temps derniers. M^{lle} Bréval chanta, accompagnée par l'auteur, les *Chansons de Bilitis*, qu'elle avait interprétées naguère à la Salle Erard, et M. Viñes joua *Pour le piano*, qu'il fit connaître déjà un peu partout. Enfin, MM. Debussy et Viñes exécutèrent les trois *Nocturnes*, transcrits pour deux pianos. Voilà une séance doublement importante, par son intérêt musical d'abord, puis par les excellentes conditions dans lesquelles elle fut donnée.

M.-D. CALVOCORESSI

Chronique judiciaire des Arts.

Portraits photographiques.

Les portraits photographiques ont donné lieu à de nombreux débats judiciaires. La question de savoir si le droit de les reproduire appartient à la personne photographiée ou au photographe a, notamment, provoqué fréquemment des controverses. M. Pouillet estime que si, en principe, un portrait photographique est présumé être la propriété de la personne qui l'a fait faire, il en est autrement lorsque ce portrait a été fait gratuitement et qu'il s'agit d'une personne ayant une certaine célébrité. En pareil cas, la personne qui a consenti à poser est censée avoir, par cela même, autorisé le photographe à éditer et à vendre le portrait. Mais en l'absence d'un engagement formel et défini, cette autorisation ne constitue qu'une tolérance qu'on peut retirer, à la charge d'indemniser le photographe.

Le tribunal correctionnel de la Seine a été appelé à trancher ce point de droit. Il s'agissait d'un portrait de Victor Hugo, photographié par Nadar, qu'un sieur Noël avait fait reproduire par la gravure en taille douce et dont il avait vendu un grand nombre d'exemplaires au moment des fêtes du centenaire du poète.

Noël fut de ce chef, le 24 novembre dernier, déclaré coupable du délit de contrefaçon et condamné à 25 francs d'amende et à des dommages-intérêts.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Mes rêves*, par EMMANUEL DES HAYES. Bruxelles, O. Schepens et C^{ie}; Paris, Ch. Amat.

ROMAN. — *En ce monde ou dans l'autre*, contes, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, Dujarric et C^{ie} (librairie des Mathurins). — *Leurs Lys et leurs Roses*, par WILLIAM RITTER. Paris, *Mercur de France*.

VOYAGES. — *Souvenirs d'escalade*, par EUGÈNE DE GROOTE. Bruxelles, O. Schepens et C^{ie}.

CRITIQUE. — *Études d'art* : F. Rude et A. Rodin à Bruxelles, — A. Ciambrellani, — Victor Horta, — E. Laermans, — J. Lambeaux, — H. Thys, — Ph. Wolfers, — Essai sur l'Amitié en art, — par SANDER PIERRON. Avec 87 illustrations et 5 planches hors texte. Bruxelles, X. Havermans.

DIVERS. — *Avant-projet d'une Exposition universelle et internationale à Bruxelles en 1907*, par PAUL SAINTENOY et HENRY VAES. Frontispice de Privat-Livemont. Bruxelles, Emile Bruylant

La Semaine Artistique.

Du 10 au 16 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la *Société des Beaux-Arts*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. 10-6 h. Exposition de M^{re} RANZY-PUTZEYS et de MM. R. BAUDUIN, L. LONGIN et E. MAHAUX. — Exposition G. VANAISE.

GALERIE ROYALE (rue Royale, 198). 10-6 h. Exposition RINQUET.

Dimanche 10. — 11 h. Assemblée générale des peintres du Brabant. (Taverne de la Régence.) — 3 h. 1/2. Conférence par M. WALLNER : *J. Brahms*. Audition musicale. (Ecole de musique d'Ixelles.) — 7 h. 1/2 Clôture de la saison théâtrale (Théâtre de la Monnaie.)

Lundi 11. — 8 h. Première de *Boccaccio*. (Alcazar.) — 8 h. Répétition générale du Concert Ysaye. M. J. THIBAUD. (Théâtre de la Monnaie) — 8 h. 1/2. Réouverture du Waux-Hall.

Mardi 12. — 8 h. Concert Ysaye. M. J. THIBAUD. (Théâtre de la Monnaie)

Mercredi 13. — 7 h. 1/2. Audition des élèves de M^{me} C. VAN DEN BERGHE. (Salle Erard.) — 8 h. Audition EMILE MATHIEU. (Ecole de musique d'Ixelles.)

Vendredi 15. — 8 h. Première de la *Fille de Madame Angot* (Alhambra)

PETITE CHRONIQUE

Demain s'ouvrira, dans la salle du Cercle artistique, une exposition rétrospective du regretté peintre Gustave Vanaise. Cette exposition sera clôturée le 25 mai.

A Anvers, le Cercle d'art *De Scalden* a ouvert hier sa cinquième exposition de peinture et d'art appliqué. Clôture le 23 courant.

C'est demain lundi qu'aura lieu au Conservatoire de Bruxelles, à huis clos, le concours pour la place de professeur d'orgue que la démission de M. Mailly laisse vacante. Il n'y a pas moins de six concurrents divisés en deux groupes dont l'un sera examiné par le jury dès 8 heures du matin, l'autre l'après-midi.

Le concert de la Société symphonique qui aura lieu sous la direction d'Eugène Ysaye demain et après-demain, à 8 heures du soir, au théâtre de la Monnaie, et dont nous avons donné le programme, clôturera magnifiquement la saison musicale. Le concours du célèbre violoniste Jacques Thibaud, l'audition d'une œuvre symphonique de Claude Debussy, que le succès de *Pelléas et Mélisande* a mis en vedette, et de la *Fantaisie sur un thème wallon* de Théo Ysaye, si applaudie aux concerts de la *Libre Esthétique* dans sa réduction à deux pianos, enfin le morceau symphonique de *Rédemption*, l'une des pages maîtresses de César Franck, donneront à cette séance un intérêt artistique de premier ordre.

La *Fiancée de la mer* va faire son tour d'Allemagne. La première représentation de l'œuvre de Blockx sera donnée en septembre prochain à Francfort.

MM. Kufferath et Guidé ont engagé pour la prochaine saison M^{me} Bréjean-Silver, qui, sous le nom de Bréjean-Gravière, s'est classée au premier rang dans le répertoire d'opéra comique, et M^{me} Eva Simon, qui se fit remarquer à la *Libre Esthétique* par l'aisance de sa vocalisation.

Nous reverrons à la Monnaie, l'an prochain, M. Decléry, qui laissa ici d'excellents souvenirs, et assisterons aux débuts d'un baryton qu'on dit doué d'une voix superbe, M. François.

Parmi les nouveaux engagements, citons aussi celui de M^{re} Stra-

kosch, qui a remporté de grands succès dans les premiers rôles d'opéra.

On sait que M^{lle} Friché passe à l'Opéra-Comique et que M. Dangès est engagé au Caire. En revanche, M^{lle} Paquot, M^{me} Bastien, MM. Imbart de la Tour, Dalmorès, Albers, D'Assy, Belhomme, Forgeur, etc., gardent leur emploi l'an prochain.

L'*Étranger* entrera dans quinze jours en répétitions à l'Opéra. C'est M. Vidal qui a été chargé de diriger les premières études.

Après les triomphales soirées de *Quo Vadis?* le théâtre Molière a repris un drame fameux, *Le Tour du monde d'un enfant de Paris*, dont l'action mouvementée et la mise en scène pittoresque assureront au théâtre de M. Munié de fructueuses représentations.

L'Exposition universelle de Liège de 1905 est placée sous la haute protection du Roi, le comte de Flandre étant président d'honneur et le prince Albert président effectif du comité national.

Le commissaire général du gouvernement auprès de l'Exposition est M. Richard Lamarche, ayant pour adjoint M. Gody, directeur au ministère des chemins de fer, postes et télégraphes. Le comité exécutif de l'Exposition a pour secrétaire général M. l'avocat Paul Forgeur.

Le cercle *Piano et Archets* donnera mercredi et samedi prochains, à Liège, ses cinquième et sixième concerts historiques avec le concours de M^{lle} David, cantatrice, de M. Schmit, flûtiste, et de M. Eugène Henrotte, baryton.

M. Thomas Braun fera dimanche prochain à 3 h. 1/2, à l'Ecole de musique d'Ixelles, une conférence sur le *Sentiment de la nature chez quelques poètes d'Occident*.

M. Léopold Courouble vient d'achever un volume de souvenirs d'enfance, *La Maison espagnole*, qu'éditeront prochainement MM. Lebègue et C^e.

Une initiative intéressante sur laquelle l'attention publique n'a pas suffisamment été appelée est celle prise, au début de cette année, par la *Revue générale*, organisant de ses deniers un concours d'art national et offrant comme prix la somme de 2,000 fr.

La question à résoudre est la suivante : « Quels sont les cent plus beaux tableaux de la peinture belge, depuis l'Ecole primitive flamande jusqu'à nos contemporains inclusivement ? »

Ouvrant le 1^{er} janvier 1903, le concours sera clôturé le 31 décembre prochain. Les manuscrits et photographies devront être envoyés à M. Oscar Schepens, éditeur de la *Revue générale*, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles, qui se tient à la disposition des auteurs pour leur fournir tous les renseignements nécessaires.

M. L. Dumont-Wilden publie dans la *Grande Revue* (livraison de mai) une excellente étude sur Camille Lemonnier.

Pour compléter la liste des études consacrées au Salon de la *Libre Esthétique* : *L'Idée libre* (avril); la *Revue générale* (mai).

La collection réunie à Bruxelles par feu M. Eugène Lyon vient d'être vendue à Paris. Peu nombreuse, — elle ne se composait que de trente et un tableaux, appartenant pour la plupart à l'école française, — elle était choisie et d'un réel intérêt. Le total de la vente a été de 315,960 francs. Voici les principales enchères : Corot, *Paysan à cheval dans la campagne*, 73,000 francs; Daubigny, *Les Bords de la Tamise, soleil couchant*, 25,000; Eugène Delacroix, *Les Bords du fleuve Sebou*, 10,000; Diaz, *La Nymphé et l'Amour*, 15,000; J. Dupré, *Le Ruisseau*, 13,600; Eugène Fromentin, *Rencontre de cavaliers arabes*, 20,000; Géricault, *La Charge d'artillerie*, 25,000; P.-P. Rubens, *Le Baptême de Constantin*, 18,000; *Le Bœuf blanc*, 19,500.

On vient de vendre à Paris, à l'hôtel Drouot, le tableau bien connu de Renoir, *La Femme à l'éventail*, pour 10,000 francs. A ce propos, on rappelle que l'auteur céda son œuvre pour 125 fr. il y a environ vingt ans.

Cette différence n'est rien à côté de celle que l'on constata, il y a une quinzaine d'années, à la vente de *L'Angelus* de Millet, qui atteignit 786,000 francs à la vente Secrétan.

Sait-on combien l'artiste l'avait vendue vingt-cinq ans auparavant? Un Mécène, par égard pour la situation difficile dans laquelle il se trouvait, lui en avait donné 1,800 francs!!!

Le 19 mai, un concert consacré aux œuvres d'Ernest Chausson aura lieu à la *Scola cantorum* de Paris avec le concours du Quatuor Parent, de M^{lle} J. Raunay et de M^{lle} Blanche Selva.

La destinée des œuvres d'art : Presque simultanément, *Parsifal*, drame lyrique, est joué à Paris au concert et la *Damnation de Faust*, poème symphonique et lyrique destiné au concert, est travesti en opéra et représenté comme tel au théâtre... « Qu'eût dit de ce maquillage Hector Berlioz, — nous écrit-on, — lui qui ne voulait même pas qu'on ajoutât des octaves aux basses de ses réductions de piano, pourtant si mal faites ! »

Le *Magazine of Art* a fait peau neuve depuis que M. M.-H. Spielmann en a acquis la propriété. Une couverture charmante de F. Lynn-Jenkins en rajeunit l'aspect. Consacré principalement à l'art ancien, aux collections célèbres, au mouvement des musées, etc., il s'ouvre néanmoins aux expressions modernes. C'est ainsi que la livraison de mars contient un article sur l'art belge d'aujourd'hui, illustré de magnifiques reproductions d'œuvres de Claus, de Baertsoen, de Springael, de Van den Eeckhoudt et de Constantin Meunier.

D'une intéressante étude sur les *lieder* de Ch. Bordes publiée dans le *Guide musical* par M. G. SERVIÈRES nous détachons ce fragment :

« Si l'on résume les caractéristiques du talent de Bordes, il faut d'abord noter la spontanéité, la liberté de cette inspiration. Si l'artiste écrit un chant, c'est qu'il éprouve le besoin de traduire un sentiment intime et il le fait à sa manière, sans souci des formules toutes faites ni des élégances que d'autres ont mises à la mode. Il ne cherche pas la poésie qui séduira l'amateur de mélodies, il met en musique celle qui correspond à un état d'âme par lequel il a passé. C'est, dans Verlaine par exemple, la mélancolie sans cause, la tristesse vague, la tendresse rêveuse, la pénétration des aspects fugaces et changeants de la nature pour laquelle Bordes semble ressentir une affection quasi filiale. Mais, de la nature, il ne goûte pas que la transparence des brumes, la pourpre des crépuscules. En vrai fils de la Touraine, il apprécie les sérénités de l'aube,

les brises matinales, la fête de la lumière et la verdure des prairies. Cet amour ingénu et profond s'étend aux animaux qui paissent dans les campagnes, aux oiseaux qui planent dans les airs. Rares sont les *lieder* de Ch. Bordes où n'apparaisse pas un coin de paysage comme un pan de ciel bleu entre des feuillages verts dans le fond d'un tableau de primitif. La contemplation tient plus de place dans son œuvre que la sentimentalité. En cela, il est profondément original. »

Les journaux ont fait grand bruit d'une découverte faite par M. Chiappelli, à l'église de Santa-Maria-Novella, à Florence. Cet écrivain aurait reconnu dans la fresque d'Orcagna, *Le Paradis*, un portrait de Dante, d'après lui, le seul, qui serait parvenu jusqu'à nous. On a photographié la figure en question et une commission de savants se prononcera sur le problème soulevé par M. Chiappelli.

En réalité cette nouvelle n'en est pas une. M. H. Clark Barlow avait, dès 1845, reconnu le Dante dans la peinture en question. M. G. L. Tasserini remet les choses au point et, au cours d'une intéressante étude que publie *La Bibliofilia*, reproduit une douzaine de portraits du Dante, parmi lesquels ceux d'Andréa del Castagne et de Benozzo Gozzoli.

La même livraison contient un article de M. Charles Girard sur un exemplaire exceptionnel du Dante de Brescia (1487) et une notice de M. Marco Besso sur une version latine de la *Divine Comédie*.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — ORAIVITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
 la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
 dramatique et comptes rendus des concerts.
 Correspondances de province et de l'étranger.
 Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

*Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
 adressée 2, rue Louvois, Paris.*

Dépôt à Bruxelles : MM. Breikopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

Le mercredi 13 mai et trois jours suivants
 d'une importante réunion de

**LIVRES ANCIENS ET MODERNES
 DESSINS ET ESTAMPES**

provenant des collections
 de feu MM. le général CH. JACQUET DE PE RIGNY,
 Directeur général au Ministère de la Guerre,
 et E. JACQUET DE PERRIGNY, et de M. le Dr J. BRUNET
 de la Faculté de Paris.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. COX
 en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN,
 libraire-expert, 86a, rue de la Montagne.

La catalogue, comprenant 970 numéros, se vend 50 centimes
 Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

Demandez chez tous les papetiers
 l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
== ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE ==	
■ ■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■ ■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
Abonnement annuel Frs. 20.-	
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	
■ ■	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
 31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
 Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
 Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Eugène Baie. *L'Épopée flamande* (suite et fin) (EUGÈNE SAMUEL). — Gustave Vanaise (OCTAVE MAUS). — Le Jury du Salon triennal. — Musique. *Le dernier concert Ysaye* (O. M.). — L'Art populaire — A Anvers. *Les « Scalden »* (LÉON ABRÏ). — Conservatoire royal de Gand. *Concert du Syndicat des Artistes-Musiciens* (F V E) — Nécrologie. *Edouard Couturier*. — La Semaine Artistique. — Petite Chronique.

EUGÈNE BAIE

L'Épopée flamande (1).

La conclusion que l'auteur tire du chapitre que nous avons analysé est une préparation aux développements ultérieurs. « Ces vigoureuses natures, » dit-il, « exaspèrent la mêlée sociale par l'urgence de l'objet qu'elles poursuivent, à savoir : un bien-être subordonné à de multiples exigences et, faute de quoi, la vie dans les Flandres demeurerait sans prix. » Nous retrouvons en

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

effet cette pensée largement exposée dans le chapitre des *Mœurs*.

Pour l'instant, après les contacts sociaux il examinera le *Pouvoir politique*. En l'occurrence « l'Etat n'est pas cette entité formidable d'indécision... » C'est la commune où le Flamand « puise un nouveau sentiment de force ». Et, Baie le prouvera, « cet accroissement des consciences particulières donne à la conscience collective un ascendant... ».

Je voudrais avoir l'espace nécessaire, en cette revue, pour citer tout cet admirable chapitre où nous assistons à l'éclosion de la démocratie flamande, dont Baie nous indique l'importance : *L'avènement d'une démocratie en Europe*; ce chapitre IV où nous voyons effectivement « que cette énergie plébéienne éparse en Europe n'a rencontré tout d'abord que cette issue, la Flandre », en lequel, enfin, l'auteur étudie cette démocratie « qui ne s'est jamais renoncée », et qui, à Groeninghe, donnera ce spectacle nouveau : « L'arrogance de la force barbare désarçonnée par la notion d'un droit humain. »

Mais je ne puis m'empêcher de citer au moins intégralement ce fragment :

« Par de telles commotions, la Flandre porte au delà de ses confins les conséquences de sa vitalité politique : Ses révolutions, comme ces poches d'eau qui crèvent au sommet des glaciers, épanchent au loin leur torrent dévastateur, toute notion de limite abolie ! Par ce fait, elle apprend à supputer la portée de son action et l'importance du principe démocratique qu'elle seule est en état de soutenir en Europe. C'est ainsi que la tragédie

de sa fortune politique devient un prodigieux épisode de l'épopée humaine. »

La deuxième subdivision se rapporte aux mœurs : « Telles mœurs et telle cité », avait dit Michelet ; Baie nous le rappelle, et il nous fait observer : « On ne peut pénétrer plus avant dans la physionomie du caractère d'un peuple que par l'analyse de ses mœurs. » Ah ! que ne puis-je également citer toute cette vue, non point « trop fragmentaire », mais absolument complète ; elle fait plus qu'envisager les assauts du dehors, la poussée des appétits », elle montre au contraire : « la résistance de l'homme qui refoule les forces nuisibles, les discipline, les dirige à son avantage, les investit d'une légitimité rationnelle. » Car Baie, revenant au leit-motif des origines, remarque que « parce que l'âpreté des conditions contrariait son effort, le Flamand s'est développé, dirait-on, par la racine plus que par le branchage, avec plus de force que d'élan, tourné tout entier vers la vie matérielle et ses jouissances positives ».

Le développement de cette étude comporte trois chapitres qui peuvent compter parmi les plus beaux du livre ; qu'il faut bien que je me résolve cependant à citer, sans plus : *L'Énergie, La Volupté, La Jovialité*, correspondant aux bases de *volonté*, de *sensibilité* et de *caractère*. Je dois me borner à dire : Après avoir montré que « si la vigueur de la race l'induit à agir », Baie ensuite marquera que « son tempérament panthéiste l'entraîne à savourer les ardentes pulsations de la joie physique... », et enfin il nous signalera indiscutablement que « ce qui imprime de l'envolée à ces régals des sens et les transfigure d'un rayon épique, c'est l'énergie du désir tendu, le trop-plein de sève débordant des coupes hautes, un joyeux hommage à la vie ! »

Nous voici parvenus à la moitié du volume ! Et il me reste encore à parler de la troisième subdivision de la seconde partie ! Force est de me restreindre pour ces pages consacrées aux *Expressions de la Vie morale et politique*, encore que nous arrivions aux paragraphes primordiaux ; car : « la façon de sentir d'un peuple, affirme Baie, imprègne avec une énergie dominatrice les trois plus éminentes manifestations de la sensibilité collective ; les expressions : des idées (la langue), de la vie publique (la législation) et de la vie morale (la religion)... qui, dans ce qu'elles contiennent d'essentiel, nous révèlent les trois aspects de la façon de sentir ».

Et Baie développe avec une audace justifiée que la langue est *réaliste*, que la législation est *particulariste*, et la religion, *panthéiste*.

« Ce sont là précisément les caractères dominants de la sensibilité flamande », l'auteur nous le démontrera péremptoirement ; et sa conclusion est toute d'espoir, lorsqu'il proclame « les lois de la vie, la notion de la

justice cosmique et la nécessité de s'y conformer pour se maintenir dans les conditions vitales indispensables à la prospérité de l'espèce. »

III

Hélas ! Quelques mots seulement me sont possibles sur cette troisième partie qui demanderait tout un article à elle seule : CARACTÈRES ET SIGNIFICATIONS DE L'ART FLAMAND. Non seulement pour Baie « l'œuvre d'art a pour EFFET de cristalliser les états successifs de la sensibilité », mais pour lui : « *L'Art d'un peuple est, en quelque sorte, le relief de sa façon de sentir que nous surprenons : dans ses moyens d'expressions, dans son style et dans les progrès de sa culture.* »

De nouveau trois chapitres : *Le Décor, Le Tempérament et Caractères social et moral*, en lesquels l'auteur commente la double tendance de l'art flamand : il est *démocratique et panthéiste*.

Maintenant Baie regarde le colossal socle qu'il a élevé à son *Épopée flamande*. Et il se résume : « Du crépuscule de la préhistoire, nous avons surpris l'éveil de la façon de sentir... Des diverses formes de la vie publique s'est dégagée la façon de sentir du Flamand. L'art nous en a manifesté les traits notables dans la vitalité agissante de ses synthèses. »

Malgré ce fort incomplet et infidèle aperçu du livre de Baie, peut-être les lecteurs de *L'Art moderne* ont-ils pu en saisir toute la valeur méthodique, toute la puissante volonté, la hauteur de vue, le désintéressement et détachement de liens quelconques, ainsi que l'esprit altièrement aristocratique qui ont présidé à l'édification de ce monument admirable offert à la démocratie, et mieux à la race flamande.

Aussi lorsque Baie, parlant d'un perfectionnement possible dit : « Il nous reste à déterminer les lois de ce perfectionnement et quelles influences élèvent la sensibilité des réflexes de l'instinct aux sommets de la méthode : ce sera l'objet du second tome de cet essai de psychologie collective. Nous y connaissons ce que laisse d'inachevé l'esquisse du tempérament flamand, ce qu'elle contient en puissance, ce qu'elle autorise d'espoir », aussi, dis-je, sommes-nous alors avidement dans l'attente impatiente de ce livre annoncé : *La Culture de la sensibilité*.

Il me faut, avant de terminer, prier de nouveau les lecteurs de m'excuser doublement d'avoir, musicien, parlé d'un ouvrage de semblable signification, et surtout de l'avoir analysé. Car toute analyse d'ouvrage artistique porte en soi un défaut initial, puisqu'elle est en quelque sorte la désagrégation, la dislocation de l'œuvre que l'on apporte ainsi non plus dans son aspect de généralité, mais en les méandres de ses détails, en

l'intimité de sa facture, de sa construction. Je dirai même davantage : L'analyse systématique d'une œuvre d'art est toujours en opposition, non seulement avec le but poursuivi par l'auteur, mais avec la nature essentielle de l'art, puisque l'art appartient au domaine pur de la synthèse.

Or, précisément, malgré qu'il l'ait élaboré à l'aide d'un esprit d'analyse d'une pénétration formidable, irrésistible, Baie a, par l'affabulation de sa pensée, créé une œuvre de synthèse absolue : une œuvre d'art.

Cependant, je me suis résolu à la publication de ces longues et aussi trop brièves notes, pour la raison qu'elles constituent moins une étude ou une analyse que la simple et fidèle expression d'une admiration à la fois enthousiaste et raisonnée ; et que — en définitive — elles ne sont que le résumé et l'ensemble d'observations, de remarques sur une œuvre ; quelque chose comme l'aperçu particulier, les impressions personnelles devant un paysage de dilection.

EUGÈNE SAMUEL

GUSTAVE VANAISE

Des mains pieuses ont réuni au Cercle artistique la plus grande partie de l'œuvre d'un artiste belge que la mort a surpris l'an passé en pleine production. Laborieux et discret, Gustave Vanaise ne se mêla guère aux mouvements d'art qui, depuis quelque vingt ans, ont familiarisé le public avec les noms d'un grand nombre d'artistes. Il fut, il est vrai, en 1884, parmi les fondateurs des XX, et exposa au premier Salon de l'ardente association novatrice l'esquisse de *Saint Liévin en Flandre*. Mais son art classique et traditionnel amena promptement — pour incompatibilité de caractères — le divorce inévitable.

Sa vie tient tout entière dans ses années d'études à Gand, — où il naquit en 1854, — dans un séjour de deux ans à Paris en compagnie de Van Beers, dans des voyages en Hollande, en Italie et en Espagne où le fascinèrent successivement Frans Hals, Raphaël et Velasquez, et surtout dans la studieuse solitude du vaste atelier bruxellois qui vit épanouir son talent sérieux, probe, appuyé sur une forte éducation, servi par une réelle habileté technique, et auquel ne manqua, pour s'imposer, que la personnalité.

Dans les nombreuses toiles qu'abrite le Cercle, il est aisé de discerner les influences diverses qui agirent successivement sur l'artiste : influences des musées, d'une part, influences de certains maîtres français — Bastien-Lepage et Duez surtout — d'autre part. La vision des peintres flamands d'autrefois, dont quelques critiques entretiennent encore la dangereuse illusion, a perdu Vanaise comme elle perd une foule de jeunes talents qu'elle détourne de la Nature et de la Vie.

Il n'est guère de tableaux qui n'attestent, chez l'artiste gantois, le souci de prendre le *la* au diapason de Rubens ou de Jordaens. Au lieu de voir par ses yeux, Vanaise n'a cessé de regarder à travers des souvenirs. Il s'efforça de porter sur ses épaules le poids de quelques siècles de peinture : effort aussi ardu que stérile.

Les « réminiscents » ne laissent guère de trace dans l'histoire de l'art.

Saint Liévin en Flandre (Salon de Gand 1883) fut visiblement inspiré à l'artiste par le *Saint Cuthbert* de Duez, qui avait fait sensation au Salon de Paris de 1879. A tout prendre, la toile est, pas l'ordonnance, le style et le coloris, supérieure à la théâtrale composition *Dieu le veut!* qu'il exécuta vers la fin de sa vie et qui renouvelle fâcheusement Shingencyer. Elle marque le déclin définitif de la peinture historique, — ou mieux l'illustration démesurément agrandie dont Cluysenaer, Hennebicq et Wauters ont été en Belgique les derniers représentants.

Le meilleur du talent de Vanaise git dans quelques portraits, parmi lesquels ceux du docteur de Saint-Moulin, du compositeur Miry et du peintre César De Cock. Peinture franche, sobre, harmonisée avec un goût qu'on ne retrouve pas dans bon nombre des tableaux de genre de Vanaise, — baigneuses, bacchantes et autres prétextes à académies féminines. Le portrait de César De Cock tranche sur les autres par la gamme argentée du coloris, qui échappe comme par miracle à la sauce ambrée dont s'enveloppent la plupart des figures de l'artiste. Il y a, dans la façon dont sont traités la chemise et les vêtements du paysagiste, comme un lointain souvenir de Courbet.

A citer aussi, parmi les bons portraits, la double effigie de M. et M^{me} Georges Hobé, — une toile truquée au couteau avec la verve rageuse qui animait, vers la même époque, la main de James Ensor. Mais combien l'esthétique *modern-style* de M. Hobé doit souffrir du canapé Louis-Philippe sur lequel le peintre a assis ses modèles !

Une série de copies rapportées du Louvre et des musées d'Italie, d'Espagne et de Hollande complète, avec de bonnes études d'accessoires, l'exposition posthume de l'artiste. Ces copies, ou plutôt ces interprétations, sont exécutées avec un brio et une sûreté remarquables. Elles ont — surtout celles que fit Vanaise d'après Velasquez — un accent et une vie qui leur confèrent en quelque sorte la valeur d'œuvres originales.

OCTAVE MAUS

Le Jury du Salon triennal.

Une réunion de peintres bruxellois présidée par M. De la Hoesse a décidé dimanche dernier, après une discussion orageuse, qu'il fallait écarter les présentations émanant des cercles d'art, mais que les candidats de ceux-ci devaient être néanmoins recommandés au choix des artistes, au même titre que les candidats proposés par les artistes « indépendants ». Comprenne qui pourra !

Deux heures de délibération ont eu ce résultat mémorable : l'assemblée a composé, au moyen des deux listes en présence, une liste unique de quinze noms parmi lesquels les peintres sont invités à choisir leurs jurés. C'est une solution qui eût ravi feu M. de la Palice.

Les architectes se sont mis d'accord pour présenter au choix de leurs collègues M. Janlet. Les candidats des sculpteurs sont MM. Vinçotte et Lambeaux.

A Gand, l'Assemblée générale des membres de la section des arts du Cercle artistique et littéraire a désigné comme candidats MM. Joseph Horenbant et Ferdinand Willaert.

A l'unanimité moins deux voix, l'assemblée a exprimé le vœu qu'à l'avenir les artistes ne prendront plus part aux Salons triennaux lorsqu'ils y seront délégués pour faire partie des jurys d'admission ou de placement

Le délai pour la remise des bulletins de vote est expiré depuis hier. Le résultat du scrutin sera donc incessamment publié.

MUSIQUE

Le dernier concert Ysaye.

La Société symphonique a clôturé, mardi dernier, la saison musicale bruxelloise par une magnifique séance dirigée par Eugène Ysaye. Aussi remarquable par la composition du programme que par l'attrait d'une exécution supérieure, ce concert a révélé deux œuvres nouvelles qui ont été l'une et l'autre unanimement applaudies : le Prélude à l'Après-midi d'un faune, de Claude Debussy, et la Fantaisie sur un thème wallon, de Théo Ysaye.

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,
Leur incarnat léger qu'il voltige dans l'air
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?
Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais
Bois mêmes, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais
Pour triomphe la faute idéale de roses —
Réfléchissons, ..

Les lettrés connaissent ces vers exquis, que commente le fluide et délicieux prélude de M. Debussy. Musique de rêve, d'un charme subtil, qui éclaire l'hermétisme de Stéphane Mallarmé de visions bucoliques évoquées par les sonorités, accouplées à miracle, de la flûte, des harpes, des cors et des hautbois. Des frôlements mystérieux d'archets enveloppent la flottante mélodie d'une atmosphère d'été, bruissante et parfumée :

... Par l'immobile et lasse pâmoison
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte
Au bosquet arrosé d'accords...

On ne pourrait imaginer d'adaptation musicale plus parfaite. Et la couleur orchestrale s'accorde si étroitement avec la pensée qu'elle ne peut en être dissociée.

La Fantaisie sur un thème wallon de Théo Ysaye est une page étincelante de verve, de bonne humeur, un tableau chatoyant que traverse une idylle d'un sentiment pénétrant. Présentée pour la première fois à la *Libre Esthétique* dans sa réduction à deux pianos, elle avait beaucoup plu par ses qualités rythmiques et par la saveur de ses harmonies. Le somptueux vêtement symphonique dont elle est revêtue lui donne un éclat et une ampleur que la première audition n'avait pu que laisser deviner. L'œuvre est solide, bien charpentée, d'une clarté et d'une variété de timbres remarquables. Jamais, jusqu'ici, M. Théo Ysaye n'avait affirmé avec autant d'autorité sa parfaite connaissance de l'orchestre en même temps que les ressources d'une imagination originale.

Vanter le talent charmeur de Jacques Thibaud serait presque une banalité. Nul, à part Eugène Ysaye, ne possède comme lui l'art de faire chanter un Stradivarius et d'émouvoir un auditoire. Le programme sévère qu'il avait choisi cette fois : Concerto en mi de J.-S. Bach, Sonate en sol du même maître, a montré, à côté du virtuose, le musicien fervent, convaincu, épris d'art élevé, sachant sacrifier aux jouissances de la musique pure l'attrait conventionnel des œuvres à effet. Rappelé avec insistance, M. Thi-

baud a joué avec un sentiment et un style admirables le premier soir la Romance en sol de Beethoven, le lendemain la Romance en fa.

Commencé par la belle *Symphonie rhénane* de Schumann, qu'on n'avait plus entendue à Bruxelles depuis longtemps, le concert s'est terminé triomphalement par le morceau symphonique de *Rédemption*, l'une des plus belles pages de César Franck.

* * *

M. Wallner a fait sur Brahms, dimanche dernier, à l'Ecole de musique d'Ixelles, une conférence claire, substantielle et bien documentée. Une audition musicale compléta la séance : des mélodies chantées par M. Vermandele, la *Ballade en ré mineur* pour piano, interprétée par M^{me} Cousin, le quatuor en sol joué par M^{me} Cousin, MM. Franck, Barroen et Beckaert furent successivement applaudis.

* * *

Notons, pour finir, le succès qui a accueilli la séance de sonates donnée à Liège, la semaine dernière, par MM. Zimmer et Jaspar. Le programme comprenait trois œuvres interprétées à Liège pour la première fois : la Sonate pour piano et violon de V. Vreuls, le *Poème élégiaque* pour violon d'Eugène Ysaye et la Sonate pour piano et violon de S. Lazzari. Toutes trois ont reçu l'accueil le plus flatteur. Voici l'appréciation que donne le *Journal de Liège* du lauréat de l'Académie libre :

« Le Verviétois Vreuls, qu'une heureuse destinée a fait le disciple préféré du maître français d'Indy, est décidément quelqu'un, et sa Sonate en si majeur renferme de grandes qualités dont l'épanouissement pourrait bien un jour nous valoir une œuvre de premier ordre. Fortement conçue, bien débrouillée, claire et vigoureuse, elle se déroule suivant un plan nettement tracé, indice d'une maturité consciente et réfléchie, bien rare chez un auteur aussi jeune (M. Vreuls n'a que vingt-six ans). On a surtout apprécié le premier mouvement, dont l'allure décidée et les harmonies « trouvées » révèlent un vrai tempérament de musicien, et le *Lento*, quelque peu apparenté aux graves et mélancoliques inspirations de Guillaume Lekeu. »

O. M.

L'ART POPULAIRE

On constitue en ce moment à Paris, par l'initiative de M. Jean Lahor, une société internationale d'art populaire, qui concentrera et étudiera en des réunions, des congrès, des expositions, toutes les questions intéressant l'Art pour le peuple et par le peuple.

S'associant aux œuvres des habitations ouvrières ou à bon marché, elle se propose de créer à bon marché aussi leur décoration et leur mobilier ; et elle prendra donc en ses attributions toutes les questions intéressant les habitations ouvrières et l'art qui leur peut et doit être appliqué, comme à tout édifice destiné aux besoins du peuple, à toute « maison du peuple », école, bibliothèque ou institut populaires, mairie, gare, caserne, hôpitaux, etc.

La Société fournira à la fabrique et à tous d'excellents modèles pour renouveler, dans un style simple et pur, le mobilier imposé aujourd'hui par tant de fabricants sans goût.

Afin de créer cet art nouveau pour le peuple, et pour tous, et afin aussi de le faire en partie créer par le peuple comme il créait son art autrefois, la Société provoquera la formation à Paris d'un Musée d'art populaire et la création, en chaque capitale de nos anciennes provinces, de Musées provinciaux.

La manifestation première de cette Société sera une grande Exposition internationale d'art populaire et d'hygiène, dont l'habitation à bon marché serait le centre. Rien ne fera mieux comprendre qu'une telle exposition, le but et l'importance de la Société.

A ANVERS

Les « Scalden ».

A propos de cette petite Exposition qui n'est qu'un reflet — d'ailleurs assez intéressant — d'un mouvement artistique dont on peut dès à présent pressentir toute l'importance, j'ai à faire une confession très humble. Il y a huit ou dix ans parut dans l'*Art moderne* un article intitulé : *Un nouveau moyen âge* dans lequel l'auteur — j'ai appris depuis que c'était Edmond Picard — faisait présager déjà, à mon vif étonnement, une orientation de l'art dit industriel vers une expression nouvelle, vraiment artistique, où se marquerait, comme aux belles époques, la personnalité de l'ouvrier, où les formules invariables, les recettes d'atelier, les modèles servilement exploités seraient abandonnés enfin et remplacés par une recherche de lignes, de composition et d'expression adéquates à notre vie moderne, créant ainsi de toutes pièces un art neuf, susceptible de se développer librement suivant les impulsions que sauraient lui communiquer des artistes, créateurs originaux, penseurs subtils, exécutants hardis, décidés à rompre avec les néfastes routines en lesquelles le XIX^e siècle s'était si misérablement trainé. Ce XIX^e siècle, si industriel, si esclave de l'ingénieur et de l'économiste et dont le génie me semblait s'exprimer en une « Tour Eiffel », ne me faisait pressentir qu'un développement anti-artistique des théories américaines où seule subsisterait en architecture la préoccupation d'utiliser le terrain au moyen de constructions « caserniques » susceptibles de loger économiquement les populations sans cesse grandissantes de nos villes. Je ne voyais pas poindre ce style nouveau, si nécessaire. Les architectes, liés aux canons classiques, ne me semblaient pas à même d'employer logiquement le fer, élément nouveau de construction. Leur éducation, leur manque absolu d'énergie, l'émasculatiou de leur sens artiste par l'application persistante et routinière de formules toutes faites, devait, à mon sens, retarder longtemps encore la venue du génie qui révolutionnerait l'art de bâtir, et entraînerait à sa suite tous les arts du décor et du meuble.

Et cependant cette révolution devait s'opérer, chaque étape de la civilisation dans le passé ayant trouvé inconsciemment son expression.

A mon grand étonnement elle s'est faite : M. Picard avait raison ; un « nouveau moyen-âge » va naître, si j'en juge par des tentatives qui partout s'accroissent. Le groupement des efforts se fait déjà, alors qu'ils étaient individuels il y a peu de temps encore. A Anvers même, en cette ville où n'existe, peut-on dire, aucun enseignement d'art industriel, d'ailleurs peu nécessaire en un centre essentiellement commercial, et où l'enseignement académique se confine à tort dans des données exclusivement consacrées aux « beaux-arts » (dangereuses pour la presque totalité de ses quinze cents élèves), quelques initiatives se sont manifestées en ces dernières années, parmi lesquelles la constitution de la société des « Scalden ».

Tout n'est pas parfait en son présent Salon, mais l'effort est sincère, et c'est beaucoup. Y sont exposés les plans des bâtiments de la prochaine exposition de Liège, exécutés par l'architecte De Braey. L'ensemble se présente bien ; les lignes sobres et dégagées parviennent à amalgamer des motifs assez nouveaux avec certaines formes assouplies de l'art grec. Malheureusement, la logique de la construction n'est guère observée : les pieds-droits de la tour qui surmonte le bâtiment d'entrée portent à faux sur les voûtes. Plus loin, à l'angle des halles en façade, un pylone avec horloge est surmonté d'une colonne massive contrastant avec la base amincie par des motifs décoratifs trop délicats. Le phare électrique que paraît devoir supporter cette colonne devrait l'être par un motif d'architecture ajouré ou par une ferronnerie.

Plus révolutionnaire, certes, est ce projet de Palais des fêtes signé de deux jeunes architectes, MM. Van Averbek et Van Asperen : œuvre de rêve où s'exaspèrent les lignes étranges d'une construction ninivite ou babylonienne, peu en rapport avec la localité où ses auteurs voudraient l'élever. Fantaisie soit, violemment et follement originale, décor amusant, mais non œuvre

expressive de l'âme nationale, et sans rapport aucun avec le génie wallon dont il eût fallu découvrir l'essence pour créer un édifice de ce genre en la bonne ville de Liège.

C'est là l'erreur des novateurs : tandis qu'il leur faudrait trouver l'expression nouvelle adéquate à notre race et à notre temps, c'est dans l'exagération, l'amplification de quelques formes étrangères séduisantes, certes, mais empruntées à des civilisations disparues, qu'ils se jettent à corps perdu. Exubérance d'imagination peut-être marquant un enthousiasme débridé, mais aussi travail perdu qui n'apportera pas grand-chose à la constitution du style tant espéré : bâtir ainsi est aussi illogique que refaire du classique.

Infiniment plus modestes les deux plans de façades pour une Chambre des industries, exposés par M. Craeye, qui toutefois ne manquent pas de qualités. Citons, enfin, les meubles de M. van Horebeke et surtout de fort intéressants motifs en fer, poignées de portes, gonds et appliques exécutés par M. Verhees qui se révèle artiste plein de goût et d'invention. Un fort beau foyer en fer forgé et cuivre ne fait que confirmer son succès. M. Strymans a su trouver des lignes qui impriment à tous les objets qu'il expose une expression très individuelle. Quelques jolies reliures, exécutées par MM. van den Eynden, Verhees et Van Offel sont d'une invention très artiste. Le Cercle des *Scalden* a édité cette année un album consacré à l'œuvre de feu K. Collens, un jeune dessinateur de talent qui fut naguère l'un de ses exposants les plus marquants. Enfin, les poteries de Laigneil de Courtrai sont d'un fort heureux décor.

Si les arts appliqués ne comportent qu'un nombre d'objets assez restreint mais parfois d'une exécution pleine de volonté qui fait bien augurer de l'avenir, les sculptures et les tableaux complètent le salonnet sans révéler d'effort imprévu. M. J. Dupon nous montre un motif décoratif bien venu et un buste de jeune femme d'une inspiration florentine que ne diminue pas une facture nerveuse et personnelle, traitant le marbre avec une maîtrise déjà remarquable. Nommons encore MM. Anthone et De Cuyper, et le dessinateur Van Offel. Les peintres, eux, ne se sont guère mis en frais et exposent, comme en l'intimité de leurs ateliers, de simples notes de voyage, des croquis hâtifs et de minuscules impressions. Souhaitons qu'une autre fois ils sachent égaliser leurs efforts à ceux de leurs collègues et espérons que ceux-ci arriveront à développer encore les précieuses qualités que révèlent quelques-uns de leurs travaux.

LÉON ABRY

Conservatoire royal de Gand.

Concert du Syndicat des Artistes-Musiciens.

Un programme d'un éclectisme parfait, où M. Emile Mathieu, l'éminent directeur du Conservatoire, fit la part aux jeunes, largement, sans toutefois soustraire aux maîtres la traditionnelle préséance.

M. Imbart de la Tour, avec la voix claire et l'impeccable diction qu'on lui connaît, chanta l'air d'*Hérodiade* et le *Chant du Graal*; nous eûmes le *Waldwehen* de *Siegfried*, un écho bien venu de la Tétralogie; la *Marche hongroise* de Berlioz; de Tschakowski, une gracieuse *Marche miniature* pour gnomes et kobolds.

Réentendu avec plaisir l'ouverture de l'*Enéide* de M. Franz Uitenhove, introduction à une épopée symphonique d'une belle envergure qui révéla récemment les précieuses qualités dramatiques du jeune compositeur gantois; M. L. Moeremans nous présenta un poème symphonique en trois parties : *Pax, Hosannah!* dont la donnée ne laisse pas d'être banale, mais d'un travail habile; enfin, le Rêve de *Stella* du malheureux H. Waelput, mort jeune, presque inconnu, et dont l'œuvre considérable semble éveiller aujourd'hui l'attention.

Le public enthousiaste a fait une ovation à M. Emile Mathieu, le sympathique président de la Caisse de pension du Syndicat.

F. V. E.

NÉCROLOGIE

Édouard Couturier

Un dessinateur qui possédait au plus haut point le sens de la vie, Édouard Couturier, vient de mourir à Paris, âgé de trente-quatre ans. Il collabora à la plupart des illustrés fantaisistes : *Le Rare*, *Le Sourire*, *L'Assiette au beurre*, *Le Sifflet*, etc et fut le principal illustrateur de la charmante revue littéraire *La Critique*. Outre un grand nombre de pastels et de gouaches consacrés aux cafés-concerts, aux bals publics, aux courses, aux filles, on lui doit une série d'albums dont la verve satirique s'apparente à celle de Forain et d'Hermann Paul et diverses affiches illustrées. Dans ces derniers temps, il parsemait journellement le *Petit Bleu parisien* de croquis typant avec fidélité une foule de silhouettes contemporaines. Nul ne dépassa Couturier dans ce reportage au crayon qu'il exerça de main de maître.

La Semaine Artistique

Du 17 au 23 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la *Société des Beaux-Arts*.

MUSÉE DU CINQUANTENAIRE 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. 10-6 h. Exposition GUSTAVE VANAISE.

WAUX-HALL DU PARC 8 h 1/2. Concert de symphonie sous la direction de MM. S. Dupuis et F. Rasse.

Dimanche 17. — 10 h. 1/4. Conférence par POL DE MONT : *Les Van Eyck*. (Musée ancien, salle des Gothiques.) — 2 h. Inauguration du Monument ALFRED VERWEE à Schaerbeek.

Lundi 18. — 8 h. Première de la *Dame aux camelias*. (Théâtre des Galeries.)

PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie a clôturé dimanche dernier une campagne extraordinairement active et brillante. En huit mois, c'est-à-dire en deux cent quarante-deux jours, il a donné deux cent cinquante-six représentations, dont vingt-huit matinées. Il faut ajouter à ce total les quatre concerts populaires, les quatre concerts Ysaye et les quatre bals.

Le total des ouvrages représentés a été de trente-quatre, dont quinze grands opéras ou drames lyriques, seize opéras comiques et ouvrages de demi-caractère et trois ballets. Ce chiffre comprend sept nouveautés, formant un ensemble de seize actes, et quatre ouvrages repris dans des décors neufs ou remaniés formant un total de seize tableaux.

Enfin, il convient de signaler qu'avec ses ressources propres, c'est-à-dire avec les artistes de la troupe, il a été donné pour la première fois sur une scène de langue française deux séries complètes de l'*Anneau du Nibelung*.

Les deux cent cinquante-six représentations ont été composées des ouvrages suivants : *La Fiancée de la mer*, 32 représentations; *Carmen*, 28; *Faust*, 22; *Le Maître de chapelle*, 15; *Hänsel et Gretel*, 13; *Tannhäuser*, 12; *Hamlet*, 12; *Cendrillon*, 12; *Siegfried*, 12; *Lohengrin*, 11; *L'Étranger*, 11; *Le Légataire universel*, 11; *La Korrigane*, 10; *Lulu*, 10; *Coppélia*, 10; *Manon*, 8; *Les Noces de Jeannette*, 8; *La Walkyrie*, 7; *Jean Michel*, 7; *La Dame blanche*, 7; *La Bohème*, 7; *Le Crépuscule des dieux*, 6; *Grisélidis*, 5; *Tristan et Isolde*, 5; *Le Barbier de Séville*, 5; *Attendez-moi sous l'orme*, 5; *La Muette de Portici*, 4; *Lakmé*, 4; *Mireille*, 3; *Othello*, 3; *L'Or du Rhin*, 3; *La Fille du régiment*, 3; *Louise*, 3; *Les Huguenots*, 2.

Reprenant une idée lancée par un de nos confrères, quelques-uns des spectateurs assidus de la Tétralogie se proposent de commémorer, par une médaille, la première audition française de l'*Anneau du Nibelung*. Cette médaille sera distribuée à tous ceux qui ont collaboré aux superbes représentations de la Monnaie : directeurs, régisseur, décorateurs, artistes du chant et de l'orchestre, choristes et jusqu'aux machinistes. Le statuaire Lagae a offert gracieusement son concours pour cette manifestation peu banale, dont le succès est assuré. Les souscriptions sont reçues chez tous les éditeurs de musique. Les souscriptions à 10 francs donnent droit à un exemplaire de la médaille.

M. Albert Dupuis, l'auteur de *Jean Michel* applaudi dernièrement à la Monnaie, travaille en ce moment à un ouvrage en un acte dont le livret a été écrit par un de nos confrères de la presse bruxelloise.

Il compte se présenter au mois d'août prochain au concours de Rome. On sait que M. Dupuis a remporté le second prix en 1899 et qu'en 1901 il fut empêché d'entrer en loge pour n'avoir pas satisfait aux épreuves préparatoires ! Cette année, la lutte se circonscrira probablement entre lui et M. Delune, qui remporta le second prix au dernier concours.

Le jury du concours d'orgue qui a eu lieu lundi dernier au Conservatoire de Bruxelles a, par quatre voix sur cinq, classé M. Desmet, de Namur, premier, et M. Jongen, de Liège, second.

Nous avons annoncé la série de conférences que la *Distel*, le *Willemssfonds*, le *Davidfonds* et le *Algemeen Nederlandsch Verbond* organisent au Musée ancien de la rue de la Régence. La première a obtenu un succès très mérité. Pol de Mont y a exposé les origines du mouvement artistique du xiv^e siècle et de l'art dit gothique. La deuxième conférence traitera plus spécialement les frères Van Eyck. Elle aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/4 du matin (salle X). Ces conférences sont publiques et gratuites.

M. Constantin Meunier vient d'achever le groupe de la *Maternité* qui fait partie de son *Monument du Travail*. C'est un superbe morceau de statuaire monumentale, conçu en vue d'une exécution en pierre. L'œuvre, qui a été moulée la semaine dernière, figurera probablement au Salon triennal de Bruxelles.

D'autre part, l'esquisse que l'éminent sculpteur a composée en collaboration avec Alexandre Charpentier pour le monument Zola a été moulée également et soumise à l'examen du comité. M. Charpentier se rendra prochainement à Bruxelles pour travailler avec M. Meunier au modèle du monument, qui aura le tiers de l'exécution définitive. Le statuaire français passera, à cet effet, plusieurs mois en Belgique et recevra l'hospitalité chez son illustre collègue.

L'emplacement sur lequel sera érigé le monument Zola n'est pas encore définitivement arrêté. Il est probable que ce sera dans le jardin des Tulleries, à front de la rue de ce nom, dans l'axe de l'Obélisque et de l'arc de l'Etoile.

Nous tenons à la disposition des intéressés, dans nos bureaux, la liste des lots gagnants de la grande tombola artistique Pro-Boer qui a réuni plus de quatre mille objets d'art.

Le résultat a été bon : la générosité des artistes a valu aux victimes de la guerre environ 600,000 francs.

Le comité de l'exposition de Liège a mis au concours un projet d'affiche illustrée. Le premier prix a été décerné *ex aequo* à MM. Auguste Donnay, professeur à l'Académie, et Dupuis, dessinateur. Le second prix a été attribué au même M. Dupuis pour un second projet.

Il est question de reconstituer dans l'enceinte de la *world's fair* les arènes de Nîmes. On y organiserait des courses de chars, de taureaux, etc.

Un projet intéressant avait été soumis au gouvernement en vue de l'Exposition de 1905. Il s'agissait d'organiser un Palais de la dentelle, dans lequel auraient été exposés les types divers de dentelles belges figurant dans les musées belges et étrangers, et où

auraient travaillé sous les yeux du public des ouvrières dentelières des diverses nations européennes. Mais il eût fallu pour cela des démarches diplomatiques, et le gouvernement ne peut consentir à des démarches de l'espèce au profit de particuliers.

Il est à espérer cependant que le projet ne sera pas abandonné et que l'Exposition de Liège elle-même en prendra l'initiative.

Le texte du règlement organique et des attributions du comité général des fêtes, institué à Liège-Exposition, vient d'être publié.

Le comité central est composé comme suit : Président général : M. Louis Fraigneux. — Vice-présidents généraux : MM. de Sauvage, Ortman, Radoux, général Vent, Dr von Winiwarter. — Secrétaires généraux : MM. le lieutenant-colonel Algrain, Georges Dupont, Paul Frédéricq, Léon Jacques, Vandenschilde. — Trésorier général : M. Victor Dumoulin. — Directeur général des fêtes : M. Julien Fleussu. — Délégué-commissaire du comité exécutif : M. Florent Pholien. — Membres : MM. Emile Berchmans, Jos. Chaudoir, Cornet, Jules Dainef, Julien Delaite, de Mathelin, Charles Desoer, Georges Dewandre, Gilkinet, Aristide Hovegnée, J. Keppenne, Georges Laloux, Vict. Mallieux, Alfred Moyano, O. Musin, O. Remy, Jacq. Schroeder, Arth. Snyers, Philippe Thiriart, Maurice Trassenster.

Le comité des fêtes se divise ainsi en quatre sections principales : I. Fêtes musicales et artistiques ; II. Fêtes sportives ; III. Fêtes diverses ; IV. Fêtes militaires, lesquelles sections principales se subdivisent en quinze classes.

Le Deutsches Theater de Berlin, où triompha naguère *Monna Vanna*, montera en septembre prochain le *Mirage*, la pièce en trois actes que Georges Rodenbach tira de son roman *Bruges-la-Morte* et qui parut, après la mort du poète, dans la *Revue de Paris*.

M. Brahms, directeur du Deutsches Theater, vient de prier M. Fernand Khnopff de dessiner les décors de l'œuvre de Rodenbach.

Au bal donné par le bourgmestre de Bruxelles à l'hôtel de ville en l'honneur du lord-maire, on a beaucoup admiré les quatre panneaux décoratifs de M. Victor Gilsoul destinés à rappeler les sites pittoresques que les travaux du canal maritime ont fait disparaître. Ces peintures, qui évoquent avec fidélité des paysages familiers aux promeneurs, sont placées dans le couloir qui donne accès aux cabinets des échevins.

Le lendemain du concert symphonique qu'il dirigea à Bruxelles, M. Eugène Ysaye est parti pour Paris où il a donné le soir même, à la salle Pleyel, avec M. Raoul Pugno, la première de ses quatre séances de sonates. Le programme de cette année comprend les dix sonates de Beethoven et les six sonates de Bach.

M. Ysaye se fera entendre à la fin du mois à Londres, où il organisera en outre, en juin, trois grands concerts, dont deux avec orchestre.

M. Jacques Thibaud est engagé pour une tournée de cent concerts en Amérique organisés par l'impresario Wolfson. Il s'embarquera à la fin d'octobre.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITS

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

Editions de la Libre Esthétique

VIENT DE PARAÎTRE

De la Tradition et de l'Indépendance,
par JEAN DOMINIQUE

Les Jardins, le Faune et le Poète,
par A. GILBERT DE VOISINS

Deux plaquettes de luxe tirées à petit nombre sur hollande Van Gelder pour les membres protecteurs de la Libre Esthétique.

Il reste de l'un et l'autre de ces ouvrages quelques exemplaires mis en vente à 2 francs chacun. Adresser les demandes au bureau de l'« Art moderne ».

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc..

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera en voyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Joyzelle (OCTAVE MAUS). — L'Inconstante (A. GILBERT DE VOISINS). — A la mémoire d'Ernest Chausson (M.-D. CALVOCORESSI). — Le Jury du Salon triennal. — Le Monument Verwée à Schaerbeek (M. M.). — L'Exposition de Venise. — Les Seize quatuors de Beethoven à Bonn (J. F.). — La Semaine artistique. — Petite Chronique.

JOYZELLE

Conte d'amour en cinq actes par MAURICE MAETERLINCK (1).

En une langue exquise, d'une poésie fleurie, berçante comme une musique de violes et de harpes, se déroule le récit passionné par lequel, dans son œuvre nouvelle, Maeterlinck décrit le pouvoir miraculeux de l'amour. Nulle épreuve, si douloureuse soit-elle, ne l'entamera si cet amour, « qui devrait être celui de tous les hommes,

(1) Représenté pour la première fois à Paris, au théâtre du Gymnase, le 19 mai 1903.

mais qui devient si rare qu'il leur semble à présent éblouissant et fou », est simple et pur comme l'eau des montagnes, héroïque et plus doux qu'une fleur, à la fois ingénu et clairvoyant, prêt à tout prendre, à rendre plus qu'il ne prend, à tendre au bonheur à travers tous les obstacles, à n'hésiter jamais, même devant le crime...

A cette idée fondamentale, qui emporte *Joyzelle* aux sommets du lyrisme, s'unit, dans ce conte féérique et charmant, celle du conflit de la volonté consciente avec les forces obscures de l'instinct. Un être de spontanéité, de vie, de grâce et d'amour incarne la première. La seconde, d'une philosophie plus universelle, met aux prises l'énigmatique personnage de Merlin, symbole d'humanité plus encore que figure légendaire, avec ses propres penchants. Par une fiction ingénieuse qui n'est pas sans analogie avec celle de Brunnhilde, volonté agissante de Wotan, Maeterlinck dédouble la personnalité du Sage et lui accoste, comme un génie familier, l'immatérielle image d'Arielle, qui est sa conscience prophétique. Le concours de ces trois personnages noue le drame, si l'on peut donner ce titre au poème radieux de Maeterlinck. Tous trois agissent diversement sur un être inconscient emporté dans la douleur et la joie par l'inéluctable fatalité.

Joyzelle tient tout entier dans cette simple donnée, que l'art subtil et profond du poète a parée de joyaux littéraires précieux et scintillants. L'action scénique, l'intrigue, si l'on veut, y est à peine extériorisée. Les personnages n'ont de réalité que juste ce qu'il faut pour exprimer des sentiments et des pensées. Ils sont,

à cet égard, plus proches de Pelléas, d'Aglavaine et de Tintagiles que de Prinzivalle et de Monna Vanna. Dès les premières scènes, le dénouement est prévu. Arielle, en des strophes d'un pur lyrisme, se charge de nous le faire pressentir. Mais l'agrément n'en est pas moins vif, pour les esprits sensibles à la beauté, de suivre, en cette succession de tableaux tour à tour sombres et illuminés de clarté, les déductions du poète

Dans l'île où règne Merlin, Lancéor va mourir s'il ne rencontre pas, avant la prochaine lune, la femme qui l'aimera d'un amour incoercible, qui l'aimera jusqu'au crime. Lancéor est le fils de Merlin, dont la tendresse paternelle lutte contre un penchant sénile pour celle qui, peut-être, a reçu du Destin la mission de sauver Lancéor et de lui donner de longues années de bonheur. A peine les amants, dans un dialogue ingénu comme des gazouillements d'oiseaux, ont-ils balbutié les premiers aveux, les épreuves commencent, d'autant plus redoutables qu'un espoir égoïste balance secrètement dans le cœur de Merlin son désir avoué. Mais que peuvent les embûches d'un enchanteur contre l'immortel amour? Merlin a beau séparer les amants, leur interdire, sous peine de mort, de se revoir jamais. Leur tendresse brave le danger. Et dans le jardin mort et dévasté où ils se cachent, les fleurs pourpres s'épanouissent tout à coup au souffle ardent de leur tendresse, trahissant la présence du couple énamouré. Puis, c'est la piqure d'un aspic qui fait défaillir Lancéor et l'étend inanimé aux pieds de Joyzelle, bien qu'elle ait, d'un geste prompt et sans souci du péril, écrasé la bête venimeuse. Le poison fait son œuvre et Lancéor a perdu la jeunesse et la beauté. Mais Joyzelle l'aime toujours, et ni la décrépitude ni la maladie ne la rebutent. En vain lui montre-t-on, par le plus cruel des sortilèges, son amant dans les bras d'une femme, et, surpris, opposant d'odieux mensonges à ses humbles supplications. En vain l'arrache-t-on à un sommeil confiant pour lui signaler une trahison nouvelle: elle refuse même de détruire, par un simple regard, son illusion obstinée. Et quand Merlin, dans une suprême et décisive épreuve, exige, pour sauver Lancéor de la mort imminente, une nuit d'amour, le bras de Joyzelle s'arme du poignard qui mènera jusqu'au crime une passion dont rien n'a pu arrêter l'irrésistible élan.....

Cette fois les maléfices sont détruits, la vie triomphante a raison de la mort, la lumière déchire les ténèbres dans lesquelles Joyzelle et Lancéor se cherchaient à tâtons sans arriver à s'étreindre, et le bonheur conquis au prix d'efforts inimaginables récompense la constance admirable des amants.

Est-il besoin de formuler le symbole que recèle ce joli conte? Il est, comme la prose allée et diaphane dans lequel il nous est présenté, — prose généralement rythmée en vers blancs duodécasyllabiques, — d'une clarté trop évidente pour échapper aux moins clair-

voyants. La philosophie consolante qui s'en dégage l'orne de joie et de sérénité. Fraicheur de printemps, sourire de jeunesse, lueurs d'aube, Maeterlinck a fixé dans un cadre irréel les sensations candides de l'éveil. Mais en même temps qu'une idylle exquise, volontairement apparentée à la *Tempête*, *Joyzelle* est une œuvre de foi qui célèbre avec ferveur, en phrases brûlantes, le culte d'Eros vainqueur.

Après un acte d'exposition et trois actes amplement développés dont deux surtout — le II et le III — ont une grâce infinie, la fin a paru écourtée et le dénouement trop bref. La publication de l'œuvre rétablira sans doute dans son intégralité le cinquième acte, dont les acteurs ne nous ont donné, paraît-il, qu'une version incomplète.

Ceux-ci méritent presque tous des éloges. M^{me} Georgette Leblanc a délicieusement joué le rôle principal. Elle a été tour à tour ingénue et dramatique, trouvant avec un merveilleux instinct les attitudes, les inflexions, les accents propres à émouvoir. On ne peut concevoir, pour ce rôle multiple et difficile, véritable concerto d'amour, interprète plus parfaite. M. Darmont, bien qu'indisposé, a retrouvé dans le personnage de Lancéor les nobles attitudes et la diction nette qui lui valurent, dans *Monna Vanna*, un succès unanime. Arielle, c'est M^{lle} Margel, qui incarne à merveille la frêle et aérienne apparition. M. Kemm eût pu marquer, semble-t-il, d'une personnalité plus accusée le rôle de Merlin qu'il a débité d'une voix monotone et artificielle. Quant aux décors, hâtivement brossés en Italie d'après des maquettes de Doudelet, ils suffisent à situer « littérairement » l'action. Ils sont un peu plus proches de la nature que les écriteaux shakespeariens et infiniment plus éloignés d'elle que ceux qu'imaginera M. Albert Carré lorsque Claude Debussy, enfin réconcilié, souhaitons-le, avec Maeterlinck, tissera pour *Joyzelle* la trame musicale que semble appeler ce merveilleux cantique d'amour.

OCTAVE MAUS

L'INCONSTANTE

par GÉRARD D'HOUILLE (1).

Voilà. J'ai fini la dernière page, à regret. J'ai bu le philtre léger jusqu'à sa dernière goutte, j'ai drainé la coupe et suis encore tout étourdi. Oui, je reste sous le charme et je l'entends au sens le plus magique du mot, car c'est en vérité un charme de sortilège que ce livre dégage.

L'Inconstante. Bien. Voyons cela... *On ne badine pas avec l'amour*. C'est l'épigraphe. lisons :

(1) Paris, Calmann-Lévy.

Madame Vernoy arriva vers six heures chez son amie...

Et vous vous trouvez quelque temps après à la page 278 :

« Tu es à moi, dit-il, jure-le, pour toute ta vie! »

Et sa main pressa passionnément la main de la jeune femme.

« Sens, dit-elle, comme il fait bon! »

C'est la fin. On ne sait comment l'auteur s'y est pris ; durant tout ce récit on a respiré des fleurs, suivi de l'œil des papillons, vu de l'eau qui se striait au fil d'une brise ou d'un sillage, et regardé des êtres souffrir, très peu comme on souffre dans les livres, beaucoup comme on souffre à l'ordinaire dans la vie : sans austérité, sans idées préconçues et sans lexiques. Enfin, voici une œuvre qui intéresse, qui émeut, qui ne sent point la manière ni les manières et dont les deux vertus les plus vives sont de celles que l'on peut priser fort, elles sont toutes deux si rares ! la simplicité et le naturel.

Et d'abord, combien il faut estimer le talent de ceux qui se résignent à nouer une intrigue simple, à ne pas ergoter sur un cas de psychologie vieux comme le monde mais que l'on croit renouveler en le surchargeant d'épisodes ; qu'il fait bon sentir que cela fut inventé sans effort, parce que la ligne était belle ainsi tracée et qu'elle n'avait besoin d'autre ornement que sa seule harmonie. — Gillette aime Valentin, puis, durant son absence, elle aime Michel, et lorsque Valentin est revenu, elle aime Valentin de nouveau, mais Michel s'est tué. Il n'y a pas de thèse, pas de problème, pas de discussions ; — cela est clair, émouvant, triste, oh ! mortellement triste ! C'est un bel exemple de souffrance, mais, avant tout, cela est simple. Il est de ces beaux sujets très dépouillés et très nus comme de ces papillons sinistres ou joyeux suivant qu'ils se posent dans un rayon ou sur une ombre ; d'avance on ne peut dire ce qu'ils seront, le tout est de les bien traiter, car ils sont gros d'un chef-d'œuvre ou d'une sottise. *L'Inconstante* eût très bien pu être un horrible drame et, à part sa fin, donner à rire dans un vaudeville. Tel que ce roman nous est présenté, avec l'ordonnance juste et logique de ses chapitres et l'absence de procédé dans sa composition, il nous ravit comme un jardin fleuri dont le dessin serait agréable au regard.

Reste la forme. C'est là qu'un habile homme se retrouve pour tout gâter. Il fera briller l'exacte mosaïque de ses mots, les verbes seront extraordinaires et relieront des substantifs rares comme des pierres précieuses, certains vocables seront placés là pour ébahir, certains autres pour scandaliser et le tout formera enfin une façon de casse-tête chinois sur lequel il fera bon sommeiller. Il est une habileté plus habile, c'est d'écrire avec naturel. Travail malaisé ! car il fut toujours moins difficile de chercher longtemps que de trouver sans peine. D'ailleurs, on ne peut vraiment savoir gré à Gérard d'Houville de s'exprimer avec la légèreté, l'aisance et le bleu d'une source, le naturel étant un don qui ne s'acquiert pas. On l'a, — ou, plus souvent, il fait défaut.

C'est surtout dans les descriptions de nature que nous voyons cette qualité d'écrivain paraître dans son beau. Il y a, dans *L'Inconstante*, des paysages avec toutes leurs teintes, leurs finesses, leurs dégradations et qui sont peints en quelques touches, avec dix mots. Mais, à la place où l'auteur les a mis, par la façon dont il les a disposés, ces dix mots occupent tout leur sens, ont toute leur force. Ils évoquent d'une façon plus pure et plus précise que les lenteurs des descriptions cataloguées, ils évoquent un peu à la façon de ces lavis japonais où il y tant de brise, tant de brume, tant d'eaux courantes et si peu de détails, ou, mieux, un seul détail, mais celui-là juste.

La lune était ronde et pâle et la nuit embaumée.

Que voulez-vous de plus ? Il y aurait toute une analyse dans la manière classique à faire sur cette phrase, et chaque fois que l'auteur nous rend ainsi l'aspect d'un paysage, nous parle de fleurs, de soleil, de parfums, nous trouvons un accent de vérité et un ton de tendresse tout à fait rares. C'est une sorte de terreur religieuse que Gérard d'Houville a donnée à sa Gillette fine et dorée, aux traits fripés, et je vous assure que ce sentiment-là sent son Hellade. Bien plus qu'aux volontés de son amant, Gillette est soumise aux volontés des choses. Ces personnes qui sont faites d'air, de brume, de feuillage et qui lui parlent et dont elle comprend les entretiens, la déterminent mieux qu'une prière humaine.

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

Nous trouvons l'écho de ces vers de Nerval dans la mélancolie de Gillette. Un parfum, une harmonie de la nature sont de meilleures raisons d'agir qu'une menace ou une exhortation :

Le soir, les crapauds chantaient leur mélodie clopotante, avec leurs étranges voix de verre, et les saponaires du perron et les clématites sentaient si bon, que les deux amies, en montant les marches, s'arrêtaient et s'embrassaient sur le seul.

Ce sont vraiment là des accents religieux. Gérard d'Houville le comprit bien quand il eut l'idée de faire tresser à ses deux jeunes femmes des guirlandes en l'honneur d'un beau jour, — idée harmonieuse d'un artiste qui sait regarder un arbre, une fleur, un clair de lune et entendre leur mystérieux langage.

Ce sentiment panthéiste, cette forte observation de la nature, ce sens poétique nous donnent dans *L'Inconstante* un style délicieux. Les qualités du fond se retrouvent dans la forme ; la phrase est pleine et l'expression stricte. Quoi d'étonnant à ce qu'un livre qui paraît fait avec plaisir, qui ne sent jamais le travail ni l'ennui, dont les caractères ne sont point falots ni « littéraires » et qui est tout empreint de cette gravité tendre que donne la nature à qui sait bien la contempler, quoi d'étonnant à ce qu'un tel livre soit d'une belle venue et propage cette émotion un peu solennelle et pourtant si suave que donne une belle rose rouge éclose au matin !

A. GILBERT DE VOISINS

A la mémoire d'Ernest Chausson.

J'ai déjà parlé, récemment, des trois concerts de musique moderne organisés par la *Scola Cantorum*. Le deuxième a eu lieu mardi dernier ; il était consacré aux œuvres d'Ernest Chausson. Quand j'aurai dit que le programme comprenait le *Poème* pour violon exécuté par M. Eugène Ysaye, la *Chanson perpétuelle*, les *Heures*, *Serres chaudes* et plusieurs autres *tieder* chantés par M^{me} Raunay, *Quelques danses* jouées par M^{lle} Selva, le *Quatuor en la* par MM Parent, Vieux et Fournier, et trois pièces d'orgue tirées des *Vêpres pour le Commun des Vierges* et exécutées par M. Jacob, je serai dispensé d'insister sur la beauté des œuvres comme sur la rare qualité des interprètes.

Mais, à entendre toutes ces pages où s'exprime en tant de formes diverses et avec une unité d'inspiration parfaite une sensibilité profonde, ardente et pourtant toujours attristée, on se

prend à évoquer le souvenir de l'admirable artiste qui les créa. Admirable, Ernest Chausson le fut, non seulement par sa nature de musicien, par ses dons exceptionnels de mélodiste et par la sincérité de l'émotion qu'expriment ses œuvres, mais aussi parce qu'il fut, dans la vie, très bon, très modeste, très croyant non seulement en son art, mais en l'art. Au lendemain du terrible malheur que tous se rappellent, il fut longuement parlé, dans ce journal, de la belle figure qui venait de disparaître, au moment même où l'artiste arrivait à cette période de conscience artistique et de force de création qui engendre les chefs-d'œuvre. En même temps, un peu partout, des articles apprirent au public qu'un grand musicien venait de mourir. Jusqu'alors, en effet, le nom de Chausson n'avait guère été répandu en dehors du cercle restreint des amis de la musique qui étaient venus d'eux-mêmes à ses œuvres; car il ne chercha jamais à se faire connaître ni à pousser ses compositions. M. Camille Mauclair, en de pénétrants *Souvenirs* parus dans la *Voque*, nous donne la raison de cet effacement volontaire : « Il craignait de prendre la place d'un confrère ayant plus besoin que lui de notoriété ou de recettes; il souffrait surtout de l'idée que des étrangers à sa vie pourraient reporter sur ses relations mondaines ou son existence luxueuse la facilitation d'une renommée que sa musique seule devait lui valoir. » Et cette modestie excessive, Chausson la justifia, dans une lettre à M. Pierre de Bréville, par l'exquise phrase suivante qu'il me faut citer en entier :

« Quand je pense à notre maître César Franck, qui consacre toutes ses journées à donner des leçons de piano, ne peut travailler lui-même que pendant les deux mois d'été, écrit alors des chefs-d'œuvre qu'aucun chef d'orchestre n'accueille et qui ne prononce cependant aucune parole amère, ne laisse échapper aucune parole de révolte, — j'admire vraiment si quelqu'un ose se plaindre. »

La teinte mélancolique de ces lignes, l'émotion pénétrante qu'elles expriment, voilà bien les deux caractères qui suffisent presque à définir l'âme du compositeur. La mélancolie la plus profonde et la plus émue s'exprime en effet dans presque toute sa musique : discrète et comme effacée dans le *Paysage* (quel Corot peignit jamais des gris plus doucement attristés?) plus présente dans *Soir de fête*, dans l'*Andante* du *Quatuor* inachevé, âpre et poignante dans le troisième mouvement du *Concert*, dans la *Chanson Perpétuelle*, profondément tragique dans le *Poème*, elle atteint presque au sublime dans le *très calme* du *Quatuor* avec piano.

Mais pourquoi cet homme qui pouvait aisément passer pour un heureux de la vie était-il comme pénétré de tristesse? C'était d'abord à cause de son extrême bonté. Il souffrait de la conscience du malheur des autres et, comme l'a dit Mauclair, « songeait constamment aux devoirs que lui imposait son bonheur ». En outre, la grande foi qu'il avait en l'art le rendait très défiant à l'égard de ses propres œuvres; il croyait n'y avoir jamais mis assez de beauté ni assez d'émotion. C'était, dans toute l'acceptation du mot, un travailleur, un chercheur qui, de ses premières compositions jusqu'aux dernières, se perfectionnait avec une rapidité étonnante et montrait un talent de plus en plus mûr, une sûreté de plus en plus grande.

Je ne puis, en ces notes, parler aussi longuement que je le voudrais des œuvres d'Ernest Chausson ni de leur histoire. On sait que la liste, publiée ici même en 1899, en est considérable, et l'on s'étonnerait volontiers de voir, en regard, le petit nombre des

exécutions qui eurent lieu du vivant de l'auteur, si l'on ne savait les raisons d'une telle pénurie. Pourtant, malgré la réserve du compositeur et le silence presque complet de la critique, les dernières années de sa vie furent marquées par des exécutions relativement fréquentes. La Société Nationale joua la plupart de ses œuvres; Charles Lamoureux avait précédemment fait exécuter *Viviane* et *Solitude dans les bois*; M. Colonne fit entendre deux fois en 1897 le *Poème* de violon, avec le concours de M. Ysaye, et en 1898 *Soir de fête*, exécuté la même année à Bruxelles. Pendant ce temps, nous voyons les jeunes artistes réellement épris de musique, MM. Armand Parent et Ricardo Viñes entre autres, inscrire à leurs programmes les œuvres de musique de chambre. Enfin, un kapellmeister allemand, M. Nikisch, fut le premier à exécuter en France (après la Société Nationale, bien entendu), la *Symphonie*, faisant preuve ainsi d'une initiative que nos chefs d'orchestre ne surent prendre les premiers. Mais depuis qu'Ernest Chausson est mort, la renommée tardive a fait son œuvre. Dirai-je ici les nombreuses auditions qui maintenant ont lieu, tous les ans, dans tant de concerts, ou la fortune de la *Symphonie* dont je viens de parler qui, exécutée pour la première fois en 1891, puis en 1892 par la Société Nationale, fut jouée depuis en Espagne, en Suisse, en Belgique (Bruxelles 1895), en Russie et en France (1897, concert Nikisch; 1902, concert Colonne)? Bientôt, le *Roi Arthur* sera joué à Bruxelles, et Chausson partagera ainsi la destinée de ses compagnons, Emmanuel Chabrier et Vincent d'Indy, qui, eux aussi, musiciens français, virent leurs drames musicaux exécutés d'abord sur la scène du théâtre de la Monnaie. Le temps accompli sa tâche et aujourd'hui qu'Ernest Chausson n'est plus là, l'œuvre affranchie des mesquineries et des jalousies prend enfin la place qui lui est due, admirée des musiciens, ignorée des profanes et respectée de tous.

M.-D. CALVOCORESSI

Le Jury du Salon triennal.

Le dépouillement des votes par la Direction des Beaux-Arts a donné les résultats suivants.

GRUPE I. *Brabant*. (Huit délégués.)

Electeurs : 428. Votants : 247 Majorité absolue : 124.

Élus : MM. COURTENS (par 175 voix), MELLERY (153), LEVÈQUE (151), STRUYS (151), HENNEBIQ (134), GOUWELLOS (132), LEMAYEUR (127).

En ballottage : MM. LEMPOELS (117) et GILSOUL (97).

GRUPE II. *Anvers*. (Trois délégués.)

Electeurs : 155. Votants : 109. Majorité absolue : 55.

Élu : M. DE VRIENDT, par 65 voix.

En ballottage pour deux mandats : MM. VAN DER OUDERAA (40), VERHAERT (38), DIRCKX (26), VLOORS (16) et LOOYMANS (16).

GRUPE III. *Gand*. (Deux délégués.)

Electeurs : 87. Votants : 59. Bulletins valables : 58. Majorité absolue : 29.

Élus : MM. HORENBANT (par 39 voix) et F. WILLAERT (30).

GRUPE IV. *Liège*. (Un délégué.)

Electeurs : 46. Votants : 36. Majorité absolue : 19.

Élu : M. EVARISTE CARPENTIER (par 25 voix).

GRUPE V. *Aquarellistes*. (Deux délégués.)

Electeurs : 121. Votants : 86. Bulletins valables : 85. Majorité absolue : 43.

Élu : M. H. STAQUET (par 47 voix).

En ballottage : MM. ELLE (34) et KHNOPFF (33).

GROUPE VI. *Graveurs et dessinateurs*. (Deux délégués.)

Electeurs : 89. Votants : 56. Bulletins valables : 55. Majorité absolue : 28.

Aucun élu. *En ballottage* pour les deux mandats : MM. DANSE (17 voix), KHNOPFF (13), LENAIN (12) et MELLERY (9).

GROUPE VII. *Sculpteurs*. (Deux délégués.)

Electeurs : 124. Votants 62. Majorité absolue 32.

Élu : M. VINÇOTTE (par 38 voix).

En ballottage : MM. LAMBEAUX (29) et DILLENS (14).

M. LAMBEAUX, indisposé, s'est désisté en faveur de M. DILLENS.

GROUPE VIII. *Architectes*. (Un délégué.)

Electeurs : 53. Votants : 33. Majorité absolue : 17.

Aucun élu. *En ballottage* : MM. JANLET (12 voix), HORTA (4) et BLOMME (4).

GROUPE IX. *Art appliqué*. (Un délégué)

Electeurs : 69. Votants : 48. Bulletins valables : 47. Majorité absolue : 24.

Élu : M. FIERENS-GEVAERT (par 26 voix).

Des vingt-deux délégués appelés à constituer le jury, quatorze seulement ont été élus. Des bulletins de ballottage seront envoyés prochainement aux artistes pour désigner les délégués qui, après les désistements, resteront à élire.

Les artistes ne paraissent pas avoir usé avec grand enthousiasme du droit électoral qui, pour la première fois, leur était accordé. Sur 1,472 bulletins envoyés par la Direction des Beaux-Arts au « corps électoral », 736 seulement ont été retournés dans les délais prescrits, c'est-à-dire environ 62 p. c. La proportion des artistes indifférents à la composition du jury d'admission est donc de 38 p. c.

C'est, comme nous l'avons dit, à la fin d'août ou au commencement de septembre — la date n'est pas encore fixée — qu'aura lieu l'inauguration du Salon. Dès les premiers jours de juin commenceront, au Palais du Cinquantenaire, les travaux d'installation, dont toutes les adjudications sont faites.

Le Monument Verwée à Schaerbeek.

Découvert par un beau soleil, le haut relief de Van der Stappen prenait un caractère d'unité et de vie très supérieur à l'aspect qu'il avait au Salon de la *Libre Esthétique*.

Ouvrage comprise et faite pour une destination désignée, elle s'harmonisait avec son entourage, ressortait et vibrat, encadrée dans la pierre des murailles, sous cette bretèche qui estompait d'ombre la partie supérieure et faisait saillir la figure allégorique se détachant au milieu du monument.

Domage que pour la joie et l'enseignement des foules il n'y ait pas plus de coins de rue ainsi familièrement ornés et dédiés au souvenir de nos grands hommes, comme on faisait au temps jadis pour les saints.

Le fraternel et curieux plaisir de mettre en contact les hommes du passé et ceux du présent aviverait me semble-t-il — comme ce fut le cas cette fois-ci — l'inspiration des artistes.

M. M.

L'EXPOSITION DE VENISE

Le jury international du Salon des Beaux-Arts de Venise, composé de MM. Albert Baertsoen (Belgique), Ch. Cottet (France), Sartorio (Italie) et des sculpteurs italiens Calandra et Trentacosta, s'est, paraît-il, montré d'une sévérité inaccoutumée : 90 p. c. des œuvres présentées ont été refusées. Le Comité de l'exposition avait d'ailleurs insisté auprès de lui pour qu'il n'usât d'aucune indulgence. Voici en quels termes avait été spécifiée la mission de ses membres :

« Le mandat que nous avons l'honneur de vous confier, Monsieur, ainsi qu'à vos éminents collègues, est fixé par notre règlement :

« Art 9. — Les œuvres des artistes qui n'auront pas reçu d'invitation personnelle seront soumises à l'examen d'un jury d'admission, qui doit procéder au choix *avec une sévérité absolue et non pas relative*.

« Art. 10. — Le jury ne pourra pas accepter : les simples études, sauf dans le cas où elles sont destinées à servir de complément et de commentaire artistique à quelque œuvre éminente; les reproductions tout à fait fragmentaires et insignifiantes de la réalité; les œuvres qui visent à attirer le public par des moyens étrangers à la nature et aux buts de l'art. Il doit admettre seulement les ouvrages qui atteignent *une haute valeur artistique*, ou qui, malgré quelque insuffisance, décèlent *des mérites singuliers de recherche et d'originalité*.

« Le jugement du jury doit donc être extrêmement sévère, il doit se rapporter à la valeur technique des œuvres et à leur intérêt; il doit, en somme, assurer à notre exposition un nombre très limité d'œuvres d'élite.

« Vous n'ignorez pas, Monsieur, que plusieurs d'entre les artistes les plus renommés de l'Italie et de l'étranger ont été invités personnellement et qu'ils ne seront pas soumis à l'examen du jury. Et pourtant la présidence a bien voulu se réserver le droit de refuser leurs œuvres « dans le cas où elles n'atteignent pas l'importance qui est expressément requise dans la lettre d'invitation » (art. 6).

« En effet, Monsieur, les initiateurs de nos expositions se sont proposé non pas d'ouvrir une foire pour les médiocrités, mais bien de créer une école intellectuelle et nous voulons et devons nous inspirer constamment de leur idéal. »

L'exemple de Venise serait peut-être bon à suivre. Précisément les artistes auront à organiser eux-mêmes le prochain Salon de Bruxelles. Ce sera le moment de montrer qu'ils peuvent se juger avec sévérité.

Les Seize quatuors de Beethoven à Bonn.

Jeudi dernier se sont terminées les cinq journées Beethoven du sixième festival de musique de chambre. Enthousiasme débordant : les exécutants ont été littéralement couverts de fleurs, lancées par la main légère des jeunes filles et des jeunes femmes.

Festival unique : un seul auteur; un seul genre de compositions; un seul interprète : le Quatuor Joachim. Cette compagnie d'artistes reste incomparable, malgré les soixante-treize ans de son illustre chef. Chez eux le sentiment ne s'est point défraîchi; leurs préparations, leurs nuances subtiles, leurs légers *rubatos*, leurs accentuations résolues, leurs moments expressifs restent d'une science et d'un art poussés aux dernières limites. Ils magnifient et vivifient cette musique classique au point que les plus « modernistes » ne songent pas à y récalcitrer, ni à préférer encore à son sujet le mot de monotonie.

L'audition des quatuors de Beethoven était, cette fois, complète; elle comprenait donc les six premiers, que les Joachim's inscrivent rarement à leurs programmes. A parler franc, ils ont semblé en vouloir montrer surtout la jeunesse pimpante et fraîche, l'esprit pétillant, la gaité. Le Maître, s'il revenait, serait bien

étonné, je crois, de la prestesse d'allures imprimée à ces créations, qu'il a voulues peut être parfois moins jolies et plus profondes. Mais Joachim lui représenterait que son ami Mendelssohn est venu depuis lors et a appris au monde à jouer *alla breve*. Et même, sans cela, il lui imposerait son interprétation, par le pouvoir magique que possèdent les seuls grands artistes.

Des derniers quatuors je ne vous parlerai plus : là, vraiment, Beethoven est immense, et Joachim est son prophète.

J. F.

La Semaine Artistique.

Du 24 au 30 mai.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la Société des *Beaux-Arts* (Clôture le 24)

MUSÉE DU CINQUANTAIRE. 10-4 h. Exposition des œuvres d'ALEXANDRE COLIN.

CERCLE ARTISTIQUE. 10-6 h. Exposition GUSTAVE VANAISE.

GALERIE ROYALE (rue Royale, 198). 10-6 h. Exposition VINCENT VAN GOGH.

HÔTEL DE VILLE DE SCHAERBEEK. 10-6 h. Exposition ALFRED VERWÉE Clôture le 24.)

WAUX-HALL DU PARC. 8 h. 1 2. Concert symphonique sous la direction de MM. S. Dupuis et F. Rasse.

Dimanche 24. — 8 h. 1 2. Concert extraordinaire au Waux-Hall.

Lundi 25. — 8 h. M^{me} JANE GRANIER et M. DUMÉNY : *Amants*. (Théâtre du Parc.)

Mardi 26. — 8 h. La Comédie française : *Le Demi Monde* (Théâtre du Parc.) — 8 h. 1/2. Conférence du Dr SVEN-HEDIN : *En Asie centrale et au Thibet*. (Société de Géographie)

Mercredi 27 — 8 h. Audition des élèves du cours de chant de M^{me} F. LABARRE. (Théâtre du Parc) — 8 h. Audition des œuvres de JAN BLOCKX. (Ecole de musique d'Ixelles)

PETITE CHRONIQUE

C'est le statuaire Braecke qui exécutera la médaille commémorative des premières représentations françaises de la Tétralogie. L'excellent artiste a tenu à participer personnellement à la manifestation en n'acceptant pour son œuvre aucune rémunération et en abandonnant aux organisateurs la propriété de celle-ci et le droit de la reproduire. On ne pourrait faire plus galamment les choses.

La médaille sera frappée en argent. Le tirage sera limité aux exemplaires à offrir aux collaborateurs du *Ring* et aux souscripteurs. Le coin qui aura servi à la frappe sera ou détruit ou offert au Musée communal de la ville de Bruxelles.

L'œuvre acquerra ainsi une précieuse valeur de collection.

M. Albeniz, qui laissa d'excellents souvenirs à Bruxelles, où il remporta au Conservatoire le premier prix de piano dans la classe de Louis Brassin et qui, depuis, s'est consacré à la composition, a fait entendre récemment aux directeurs du théâtre de la Monnaie un opéra comique, *Pepta Ximnès*, qui a été joué avec beaucoup de succès en catalan à Barcelone.

L'œuvre sera montée l'hiver prochain à Bruxelles.

Le gouvernement a acquis le bronze *David*, de M. Arsène Matton, qui a figuré dans une des récentes expositions du Cercle artistique et littéraire.

L'inauguration du monument consacré à Alfred Verwée a suggéré l'idée de réunir à l'hôtel de ville de Schaerbeek une très intéressante collection d'œuvres du maître animalier, tableaux provenant d'amateurs tels que M^{mes} V^{es} Paul Parmentier et Prosper Colard, M^{lle} Van Humbeek, MM. Eugène Marlier, Léon Grosjean,

Mommen, De Vis, etc., qui ont tenu par leur concours obligeant à glorifier Alfred Verwée par ses œuvres mêmes.

Formée de collections particulières fermées au plus grand nombre, cette exposition offre au public une occasion exceptionnelle d'apprécier l'art robuste du maître flamand.

L'exposition sera clôturée aujourd'hui, dimanche, à 6 heures.

M. André Fontainas vient d'achever un roman, *L'Indécis*, qui paraîtra très prochainement au *Mercur* de France.

Paraîtra par souscription en octobre prochain : *La Jeune Fille à la fenêtre*, prose lyrique de Camille Lemonnier, musique d'Eugène Samuel. Partition chant et piano (réduction par l'auteur) Prix de souscription, 20 francs (Tiré à trois cents exemplaires numérotés.) Chez l'auteur, Villa Holeman, rue de la Station, 153, Uccle-Stalle

Le professeur Melani vient de publier la quatrième édition de son excellent *Manuel de l'Architecture italienne* (ancienne et moderne), travail adopté dans tous les établissements pédagogiques de l'Italie. Chaque période y est étudiée par l'érudit critique avec un très personnel sentiment d'archéologue et d'artiste. Dans les considérations sur la production actuelle il est intéressant de constater l'importance attachée par M. Melani au mouvement moderne de rénovation architecturale et décorative. L'auteur du *Manuel* a fait partie du jury des récompenses de l'Exposition de Turin. Il a pu apprécier les tentatives des artistes belges. Il les donne en exemple et parle avec de vifs éloges de MM. Hankar, Horta, Van de Velde, Hobé, Crespin, Serrurier-Bovy, Sneyers, Govaerts, Van de Voorde, etc., décidés à rompre avec les procédés de « piraterie archéologique » et à créer un art qui soit « l'expression d'un sentiment ». Editeur, Ulrico Hoepli, Milan.

La campagne de drame prend fin aujourd'hui, dimanche, au théâtre Molière, M. Munié cedant son théâtre pour l'été à M. Darman qui y a dirigé déjà de brillantes saisons d'opérettes. Aujourd'hui donc, en matinée, à 2 heures, et le soir, à 8 heures, irrévocablement, deux dernières représentations du *Tour du Monde d'un Enfant de Paris*.

Le 10 juillet sera inaugurée à Weimar une intéressante exposition organisée par le comte de Kessler et qui prouve que l'Allemagne s'ouvre de plus en plus aux expressions nouvelles de l'art. Le Salon ne se composera, en effet, que de peintures de MM. Van Ryselberghe, Cross, Signac, Luce, Guérin, Maurice Denis, K. X. Rousset, Vuillard et Bonnard.

M. Charles Bordes prépare à la *Scola cantorum*, pour le milieu de juin, une « fête d'été » qui ne manquera ni d'originalité ni d'agrément. Il entend faire, aussi fidèlement que possible, la reconstitution d'un « Théâtre de verdure », ainsi qu'on en créa au XVIII^e siècle. La scène sera érigée en plein air dans la cour de la *Scola*, et une vaste tente abritera les spectateurs. Au programme figureront la *Gurbande*, pastorale-ballet de Rameau pour laquelle M. Bordes a obtenu le concours des sœurs Mante, de l'Opéra, et les *Sabots* de Sedaine, mis en musique par Duni. M. Jules Lemaitre fera une conférence sur Sedaine.

Le peintre S. Rusinol s'est chargé d'exécuter les décors de ce spectacle curieux, qui dès à présent excite à Paris la plus vive curiosité.

On s'apprête à fêter avec éclat, en Scandinavie, le soixantième anniversaire de la naissance d'Edvard Grieg, le célèbre compositeur norvégien. Une souscription est ouverte, dont le produit sera affecté à l'érection d'un hospice portant le nom du musicien. Afin de donner à cette souscription un caractère international, des listes ont été mises en circulation dans tous les pays pour y recueillir les adhésions des amis et admirateurs du maître.

On peut s'inscrire à Bruxelles chez Schott frères, éditeurs, Montagne de la Cour, 56.

A l'occasion de sa V^e Exposition internationale des beaux-arts (22 avril-31 octobre 1903), la ville de Venise a organisé un concours international entre les critiques d'art. On y admet les essais ou les articles ou les séries d'articles qui seront publiés

par les journaux et par les revues depuis l'ouverture de l'Exposition jusqu'au 30 septembre 1903.

Trois prix, le premier de 1,500, le deuxième de 1,000, le troisième de 500 livres, sont destinés aux meilleures critiques concernant les ouvrages figurant à l'Exposition.

Les concurrents sont priés de faire parvenir avant le 10 octobre prochain quatre exemplaires de leurs publications au secrétariat de l'Exposition.

Les prix seront décernés par un jury composé de trois écrivains d'art et dont le rapport sera publié.

La *Plume* (livraison du 15 avril), publie le discours prononcé par Camille Lemonnier au banquet qui lui fut offert à Paris le 3 avril dernier par ses amis et admirateurs. Ce discours est illustré de deux portraits de Camille Lemonnier et du dessin de Camille Pissarro qui ornaient le menu du banquet.

La même revue contient cette note :

« M. Jean Reibrach ayant prononcé, au cours de son toast au banquet Camille Lemonnier, le nom d'Emile Verhaeren, une ovation aussi unanime que spontanée a salué le poète des *Villes tentaculaires*.

« Il convient de noter ces événements de la vie littéraire, afin de ne pas trop médire d'une époque ni d'un pays où une centaine d'écrivains et d'artistes, si souvent divisés par leurs idées et par les rivalités de leur profession, s'unissent aussi spontanément pour acclamer un grand poète. »

Le numéro de mai d'*Onze Kunst (Notre Art)* compte parmi les plus intéressants de cette année. H. de Marez y publie une étude sur un peintre de l'ancienne école flamande, Jehan de Bruges, précurseur des Van Eyck. De belles reproductions accompagnent cet article, entre autres celles des célèbres tapisseries de la cathédrale d'Angers.

La Société Mozart, de Salzbourg, a exprimé le désir de fonder une maison Mozart, dans laquelle on réunirait toutes les reliques du grand musicien. Des fonds auraient déjà été envoyés pour la réalisation de cette idée. Le célèbre violoniste Kubelik a adressé à la Société 2,500 francs. La municipalité de la ville a offert le terrain où l'on édifierait la maison Mozart.

M. Théo Charlier, professeur de trompette au Conservatoire de Liège, a remporté à Paris, au Concert Chevillard et à la *Scola cantorum*, un succès décisif. Voici, entre autres, l'appréciation que publie de lui le critique de la *Presse*, M. Gustave Bret :

« Peu nous importerait que M. Théo Charlier eût atteint, dans sa partie, un extraordinaire degré d'habileté s'il employait son talent au même usage que tant d'autres instrumentistes. Ce qui fait de M. Charlier un véritable artiste, c'est que ses efforts ont tenu et ont réussi à rendre à la trompette tout un registre dont les compositeurs de jadis se servaient couramment, et que les exécutants, depuis une centaine d'années, avaient entièrement négligé. Grâce à lui, on peut connaître maintenant et entendre dans leur intégrité des œuvres de J.-S. Bach réputées inexécutables, telle la cantate *Liebet Gott in seinen Reichen*, et surtout les concerts en fa pour trompette aiguë, flûte, hautbois, violon et orchestre, où la trompette atteint des hauteurs invraisemblables. Elles furent jouées à la *Scola* avec un grand succès, que M. Charlier partagea avec M^{lle} Eléonore Blanc et les excellents solistes habituels. »

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

Editions de la Libre Esthétique

VIENT DE PARAÎTRE

De la Tradition et de l'Indépendance,

par JEAN DOMINIQUE

Les Jardins, le Faune et le Poète,

par A. GILBERT DE VOISINS

Deux plaquettes de luxe tirées à petit nombre sur hollande Van Gelder pour les membres protecteurs de la Libre Esthétique.

Il reste de l'un et l'autre de ces ouvrages quelques exemplaires mis en vente à 2 francs chacun. Adresser les demandes au bureau de l'« Art moderne ».

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTÉS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépot à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Concept sociologique de l'Art (E. DE ROBERTY). — Jérusalem (M. MALI) — Chronique Artistique. *La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes. Exposition Vincent Van Gogh* (OCTAVE MAUS). — Viticulture littéraire. — Le Cours de chant de M^{me} La barre — Les Concerts historiques de Liège. — Vente Arsène Alexandre — Chronique judiciaire des Arts. *Deux procès de théâtre*. — Nécrologie. *Charles de Sprimont*. — La Semaine Artistique. — Petite Chronique.

LE CONCEPT SOCIOLOGIQUE DE L'ART (1)

Si le mode scientifique de la pensée sociale détermine son mode religieux ou philosophique, ces deux modes, et surtout le second, en conditionnent un troisième; et

(1) M. de Roberty, que d'importants travaux sur l'Éthique et mains écrits remarquables ont classé au premier rang des sociologues d'aujourd'hui, a fait la semaine dernière, à l'Université nouvelle de Bruxelles, en présence d'un auditoire nombreux et attentif, deux conférences dans lesquelles il a étudié successivement les concepts de l'Art, de l'Amour, — qu'il considère comme

c'est l'attitude *esthétique* que l'esprit de l'homme vivant en rapports constants avec ses semblables prend aussi bien vis-à-vis d'eux que de l'univers ou de la nature en général. Cette attitude constitue une partie intégrante de toute interaction psychologique. Un milieu vraiment social ne s'imagine pas en dehors du jugement esthétique, dans la large acception que Kant donne à ce terme, c'est-à-dire du jugement qui, ne séparant pas les choses de leurs apparences sensibles ou de leurs « formes », considère celles-ci de façon à en tirer un sentiment de plaisir. Chacun de nous donc est tour à tour, en une certaine mesure, savant, philosophe, et esthète ou artiste, et ce sont ces divers aspects de la même pensée sociale que nous exprimons par nos actes, que nous extériorisons dans notre conduite.

Les manifestations esthétiques mettent en œuvre le mode à la fois *synchrétique* et *symbolique* de la pensée sociale. Celle-ci se sert de l'art pour accomplir une tâche collective et hautement civilisatrice que la science et la philosophie indiquent et préparent, chacune par leurs moyens propres, mais que ni l'une ni l'autre ne sauraient assumer ni mener à bonne fin. Il ne s'agit pas, cette fois, de résoudre la réalité telle quelle qui nous environne en ses derniers éléments, pour en extraire la

une expression esthétique de l'activité humaine, — et de la Liberté

En ce milieu scientifique ardent et compréhensif, les paroles du savant professeur de l'Institut des sciences sociales ont eu un grand retentissement. Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs un fragment de l'attachante étude de M. de Roberty, celui par lequel l'auteur détermine le caractère de la pensée esthétique dans le milieu social.

moelle abstraite; il ne s'agit pas, non plus, de reconstituer, à l'aide de larges généralisations, l'unité rationnelle de l'univers décomposé et divisé par les patientes analyses du savant. Mais il s'agit d'atteindre, dans l'être concret, sans le diminuer ou le réduire analytiquement et en lui conservant la plénitude et la mobilité vivantes que la synthèse logique du philosophe se montre incapable de lui restituer. — il faut atteindre, dis-je, dans toute réalité concrète, l'idée essentielle, dominatrice, ce que Taine appelait le trait ou le caractère intime le plus saillant des choses.

A ce caractère — que nous n'isolons pas de son ambiance complexe, que nous nous bornons à grossir, à renforcer, à mettre en évidence, à faire resplendir en le parant des couleurs éclatantes et des tons chauds de la vie réelle — nous appliquons indifféremment les épithètes d'*idéal* ou de *beau*. La beauté, en ce sens, est une vérité de *haute sélection*, pour ainsi dire, une vérité soigneusement choisie et que nous reconnaissons entre toutes à un signe infailible, éveillant en nous un vif sentiment de plaisir : elle ranime notre confiance en nous-mêmes, elle nous pousse à porter et à dépenser au dehors notre surcroît d'énergie, elle excite et stimule nos activités pratiques ou utilitaires.

Je l'ai dit ailleurs, et je ne puis que le répéter; guidé dans ses choix — le plus souvent à son insu et simplement parce qu'il subit l'influence du milieu social — par les analyses du savant et plus immédiatement encore par les larges synthèses philosophiques qui créent l'univers des grandes vérités abstraites (et respectivement celui des grands mensonges religieux et des illusions métaphysiques), l'artiste procède à un triage subtil et délicat. Promenant sa vue sur le vaste monde des apparences sensibles, des choses concrètes qui l'entourent de toutes parts, il marque, il adopte, il fait siennes certaines réalités — sons, lignes, formes, couleurs, sentiments, émotions, idées, actes, etc., — qui, plus essentielles à ses yeux, plus profondes que les autres, lui semblent, en outre, pouvoir être arrangées, juxtaposées, combinées de manière à éveiller en nous une émotion agréable, un plaisir spécial, le *plaisir d'agir*, l'espèce la plus importante peut-être du plaisir de vivre. Ainsi découvre-t-il la *vérité joyeuse*, le savoir gai, agile et lesté qui s'intitule encore *beauté* et qui excite notre courage, qui repose et raffermi nos énergies épuisées, qui nous aide, plus que tout le reste, à supporter virilement les mille douleurs de la vie.

La vérité que l'artiste fait jaillir à nos yeux n'est ni analytique et conjecturale, comme celle du savant, ni synthétique et apodictique, comme celle du philosophe. Elle est syncrétique et symbolique. Et cela principalement pour les trois raisons suivantes. D'abord, qu'il en demeure conscient ou non, l'artiste cherche et trouve sa vérité « joyeuse » sous l'influence et avec l'appui

combiné du savoir et des croyances générales de son époque; elle participe donc toujours de cette origine éclectique. Ensuite, pour la faire sortir du rang des vérités quelconques et la douer d'une existence distincte, l'artiste est obligé de réunir syncrétiquement, de fondre harmonieusement ensemble les attributs les plus variés, les traits les plus divers de la réalité concrète. Enfin, pour remplir autrui de la connaissance joyeuse ainsi acquise et de l'émotion invigorante qui l'accompagne, l'artiste recourt à des moyens qui lui sont particuliers et qu'il perfectionne sans cesse; il emploie le langage universel, commun à tous les hommes, des symboles, des images ou figures employées comme signes représentatifs, comme marques conventionnelles des nouveaux agrégats syncrétiques par lui formés.

On oppose souvent d'une façon quasi absolue le concept de *beauté* à celui de *laideur*. On ne voit pas que, pareilles à cet égard aux concepts du bien et du mal, ces deux idées sont unies entre elles non seulement par un rapport de corrélation des plus étroits, mais encore par une identité foncière de nature. La laideur n'est jamais autre chose qu'un degré inférieur de beauté, un échelon dépassé soit par l'évolution régulière, soit par les caprices passagers du choix, de l'appréciation éclectique à laquelle on donne le nom de *goût*. Le laid en soi, comme le mal en soi, comme le repos en soi, comme tous les concepts négatifs absolus, ne saurait exister indépendamment du concept corrélatif et positif de beauté qui lui fournit, avec sa raison d'être, tout son contenu réel. Cela est si vrai que dans certaines conditions — et elles se présentent plus fréquemment qu'on ne l'avoue d'habitude — la plus grande laideur se transmue à nos yeux en incontestable beauté. Un tel prodige n'offre rien de miraculeux, puisqu'il s'accomplit en vertu des règles générales qui gouvernent les manifestations de la pensée esthétique et qui toutes se ramènent à ces deux marches ou ces deux procédés convergents de l'esprit : le *syncrétisme* faisant finalement saillir le trait essentiel ou dominateur d'une réalité concrète donnée, et le *symbolisme* l'exprimant d'une façon claire et universellement compréhensible.

Cette conception de la nature du beau repousse en bloc les pauvretés logiques, les pénibles équivoques où se complaisent certaines logomachies aussi banales qu'obscures qui néanmoins passent encore pour des théories savantes. Elle lave les diverses écoles réalistes des accusations ineptes portées contre elles, elle justifie et consacre la variété infinie des genres et des manières esthétiques, elle divulgue les raisons explicatives de ce fait toujours constaté par l'expérience : que Dieu et Satan, la lumière éclatante du jour et l'ombre épaisse de la nuit, la vertu et le crime, le Christ et Judas, Virginie et Messaline, le héros sympathique et le monstre repoussant, la vie et la mort, le plaisir et la

souffrance, et aussi bien tous les degrés intermédiaires entre ces extrêmes, tous les êtres quelconques, les Sancho Pança, les Falstaff, les Bouvard et les Pécuchet, etc., en un mot, la nature vivante dans ses moindres manifestations et jusqu'aux choses inanimées, que tout cela, dis-je, lorsque l'art s'en empare et réussit à nous en dévoiler l'essence générique ou typique, nous fait éprouver le même frisson admiratif, nous émeut et stimule notre activité d'une façon toute pareille.

E. DE ROBERTY

JÉRUSALEM

par SELMA LAGERLÖF

Traduction et avant-propos d'ANDRÉ BELLESSERT (1)

« C'est l'histoire, dans une commune dalécarlienne, d'une ancienne famille que sa fidélité à l'esprit des ancêtres avait rendue puissante et vénérable, et qu'une fièvre d'évangélisme ébranle, déracine, arrache à son terroir, jette expatriée, à l'exception d'un seul de ses membres, sur les chemins de Jérusalem. »

C'est aussi l'histoire d'un village paisible et bien suédois, presque aussi intellectuel qu'agricole. Un mystique l'a bouleversé tout entier et y a fondé une de ces sectes ferventes dont on voit débarquer tant de groupes au Canada et aux États Unis. — Ce rural apôtre formulait ainsi son credo, d'autant plus avidement accepté qu'il était plus sommaire :

« Et je connus enfin que le diable avait retiré quelque chose de la Bible afin que le christianisme allât de travers... Il en a retiré ce commandement : Vous tous qui voulez mener une vie chrétienne, vous devez *chercher assistance* dans votre prochain. »

En conséquence, un petit phalanstère s'ébauche, les paysans qui en font partie vendent peu à peu tous leurs biens pour pouvoir s'en aller à Jérusalem, mener tous ensemble une vie édifiante et convertir les infidèles. L'admirable pensée d'humble solidarité qui les a unis les grise, et c'est avec un fanatisme illuminé et farouche qu'ils vendent les vieilles fermes familiales, qu'ils se séparent des vieux parents non convertis, qu'ils vendent la meilleure partie de cette terre où chacun était le maître, à quelque trust exploitant les forêts voisines..... et les paysans demeurés fidèles au sol.

Dans cette existence sans grande démonstration extérieure, l'appel de l'illuminé a mis de la chaleur, de la foi, de la vie. Pour garder cette émotion, pour ne plus jamais retomber à cet engourdissement septentrional de tout l'être moral, les fermiers ont révolutionné leur vie, oubliant des malheurs que déchaînerait leur départ.

Alors apparaît la beauté conservatrice de ceux qui restent, les froids, les positifs, attachés à leurs mémoriales besognes, à leurs familles, à leurs terres. Les uns, pour conserver le bien héréditaire, travailleront double dans l'espérance de voir les « convertis » venir reprendre leurs places et leurs possessions, laborieusement conservées pour eux; d'autres mourront à la tâche dans la lutte contre la nature, entreprise jadis par toute une famille et abandonnée désormais à des bras trop vieux.

(1) Librairie Nilsson, Per Lamm successeur, P. 5.

Un dernier rejeton de la famille la plus ancienne sacrifie sa fiancée, entraînée à Jérusalem, pour ne pas perdre la maison ancestrale, les champs défrichés par ses aïeux, et pour continuer l'espèce de mission d'exemple que sa famille assume depuis tant de générations.

Coupes de bois, longs séjours dans la forêt; bruits d'avalanche dans lesquels les paysans reconnaissent les voix diverses et inconscientes de ce qu'ils croient être le devoir; division du pasteur monotone en ses dires et du maître d'école plus disert; brouilles, haines rurales, muettes, farouches, longues, se fondant sous le coup d'une grosse émotion; vente de la ferme, riche en vieux samovars, en théières d'argent, en antiques bibles à fermoirs, en charrues et traîneaux de modèles les plus curieux; pensée lente mais résolue des Septentrionaux, leur parole rare et difficile, leur âpre besoin de travail et d'action; l'héroïsme et l'étroussure des convertis, la générosité et l'âpreté de ceux qui restent; tout cela est noté simplement, témoignant de la volonté de peindre les choses pour elles-mêmes, et du pouvoir, si rare, de s'absorber dans son œuvre jusqu'à s'oublier entièrement soi-même. Les dernières lignes accusent encore cet accent de générale impersonnalité, de confiance en la beauté des réalités émouvantes. Ce sont les paroles des enfants qu'emmenaient les pèlerins; ils veulent s'échapper, fuir le cortège des voyageurs et quand on les a ramenés ils murmurent encore : « Nous n'avons pas besoin de Jérusalem, nous voulons retourner à la maison! »

Peu de romans, en ces dernières années, furent écrits avec cette sincérité, ce minimum de recherche, ce maximum d'émotion et d'intensité; et je ne sais aucun livre auquel il puisse être comparé, aucune littérature à laquelle il se rattache, sinon aux plus simples, aux plus rares, aux plus naturellement et populairement hautes.

M. MALI

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes. Exposition Vincent Van Gogh

Un peu tard, à l'époque où la chaleur estivale invite plutôt aux excursions champêtres qu'à la visite des Salons de peinture dans la torride atmosphère des musées, les « Aquarellistes et Pastellistes » ont ouvert leur quatrième Salon. Grande affluence le jour de l'inauguration, le jour des « cartes »... Le lendemain, les peintres se promènent seuls devant leurs cadres. Lutter à la fois contre la saison et contre l'indifférence du public à l'égard des arts, c'est trop. Ah! s'il s'agissait, au lieu d'examiner de jolis paysages et de claires marines, de voir « boucler la boucle » ou danser un cake-walk inédit!...

Mais trêve de philosophie. Les absents ont tort, une fois de plus, car l'exposition, sans apporter aux visiteurs de sensations inédites, est, dans son ensemble, intéressante, variée, de bonne tenue et « de bonne compagnie ».

Les paysagistes y sont nombreux, et plusieurs d'entre eux, notamment MM. B. Lagve, — qui fait songer à Vogels, — Ed. Elle, P. Bamps, G. Verheyden, L. Allard et C. Jacquet manient les martres souples avec une rare dextérité. Les uns côtoient Stacquet, d'autres s'apparentent à Uytterschaut. Cassiers a, lui aussi, sa répercussion parmi les artistes de la « Nationale ».

M. Boulvin, en des sites des environs de Nieuport, affirme une vision plus personnelle et une sûreté plus grande. M. Armand Heins, qui est un des maîtres de l'eau-forte, expose, parmi d'autres aquarelles et dessins, un *Cerisier en fleurs* traité avec un sentiment exquis, proche de celui que révèlent telles compositions, d'une grâce discrète et charmante, de Charles Conder.

De jolies figures féminines de Charles Michel, des études serrées et consciencieuses de M. Léon Bartholomé, qui excelle à typer avec fidélité les loups de mer de la Provence et ceux du littoral flamand, de synthétiques et âpres pastels de Willem Del-saux (si le *Vieux Moulin* manque d'unité, en revanche le *Vieux phare Plompe Tore* est d'une étrange beauté tragique), des illustrations de Gaudy pour un conte de Ch. De Coster, de très amusantes scènes humoristiques, à l'aquarelle et au fusain, de Léo Jo, une aquarelle de Leempoels moins sèche et antipathique que ses tableaux à l'huile, les *Gagne-petit* de F. Gaillard, de jolis souvenirs de Volendam signés F. Toussaint constituent, avec de vigoureux *Pavots d'Orient* et un *Intérieur d'église* de M^{me} Art, le meilleur de ce salonnet d'été que complète l'exposition posthume d'un des fondateurs du Cercle, M. Edmond Modave, mort au moment où son talent, affirmé par une vingtaine de pages empruntées aux plages de la mer du Nord et aux sites de la Hollande, allait s'épanouir complètement. Ses marines surtout ont une harmonie de coloris et un sentiment de l'espace qui décèlent chez leur auteur une nature ornée des dons supérieurs de l'artiste.

* * *

Tour à tour employé de commerce, instituteur, libraire, évangéliste, Vincent Van Gogh n'en fut pas moins, à travers les vicissitudes d'une vie débridée, un peintre merveilleusement doué. On vit jadis, aux XX, quelques-unes de ses peintures : paysages des environs d'Arles, la *Vigne rouge à Mont-Major*, la *Vallée du Rhône*, et des natures-mortes où les rouges sanglants — rouges d'incendie et d'apothéose — s'harmonisaient à miracle avec des jaunes d'or et des verts de cinabre. La mort le surprit à trente-sept ans, avant qu'il ait donné sa moisson. Mais le souvenir demeure de son art exaspéré, cahotant et incomplet, qui affirma un si fier et si ardent tempérament de peintre.

La Galerie royale hospitalise en ce moment une cinquantaine de tableaux et d'études, une vingtaine de dessins de Van Gogh. Ce ne sont point là ses œuvres les meilleures. La plupart le montrent aux prises avec les difficultés de la nature à une époque où sa main, peu exercée, n'était pas encore arrivée à les vaincre. Figures de tisserands et de cultivateurs, paysages du Brabant hollandais, aux horizons fuyants sous des ciels chargés, fermes, moulins, ponts, tout lui sert de sujet d'étude. L'art violent, synthétique, énergique jusqu'à la brutalité que profèrent ses essais devait, tout en gardant sa puissance, s'éclaircir à Arles des chaudes clartés du Midi. C'est du séjour que fit Van Gogh à Arles (1888-1890) que date, en effet, son efflorescence, et rien, dans l'exposition partielle et restreinte de l'artiste, ne rappelle cette époque glorieuse.

L'évocation du peintre intéresse les esprits avertis. Elle n'éclaire point les autres sur une personnalité qui fut, en Hollande, le point de départ d'une évolution décisive.

OCTAVE MAUS

VITICULTURE LITTÉRAIRE

On nous communique cette amusante circulaire, adressée aux artistes :

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Balzac, dans sa petite maison aujourd'hui disparue, sise à deux pas de l'avenue Friedland, avait rêvé le triomphe du beau, ce qu'il appelle dans la confession de la *Peau de chagrin* « les droits régaliens de l'homme de génie », mais s'il avait fait fortune il se fût contenté de boire à ses repas un petit vin naturel acheté chez le producteur.

C'est ainsi qu'en usait Sarcey, qui aimait ce goût de terroir, sentant la violette dans les vins qu'il se faisait expédier.

Il faut à l'homme de lettres, à l'artiste, à l'homme sédentaire une boisson hygiénique, exempte des parfums artificiels que l'on ajoute à certains vins pour les baptiser de noms de grands vins bordelais ou bourguignons.

Après avoir quitté Paris, où j'ai exercé la peu lucrative profession de poète lyrique en compagnie de plusieurs autres parmi lesquels se distinguait mon grand ami Verlaine, mort dans la misère, mais lui avait l'excuse du génie, je suis revenu dans le domaine paternel, d'où j'expédie les meilleurs produits après avoir fait la conquête des personnalités les plus en vue du monde artistique et littéraire.

Henri Deloncle disait de moi (préface des *Chants du pauvre*) :

« Il est né quelque part dans l'Hérault, entre des paysages âpres et roux, au bord d'un ruisseau qui a deux millimètres d'eau par les fortes crues et sert de chemin vicinal; il a été rôti de lumière et accablé de solitude : n'est-ce point une incomparable symphonie, qu'un soleil torride sur un horizon blême, un midi incendiant, une terre qui s'éventre, ce néant magique du plein jour traversé de tant de notes instinctives et maintenu par tant de sérénité. »

Et Verlaine, dans un sonnet resté inédit :

Le front nimbé d'espoirs et raviné de flammes,
Les yeux grands, beaux, ouverts au vol de l'infini,
La jeunesse à la lèvre et le cœur de granit,
Cabrol passe escorté du murmure des femmes.

Il n'a pas d'âme; il a plutôt toutes les âmes,
Il est poète et plaint; il est sage et béni,
Consolateur, héros, lazzarone, il unit
Toute vie en sa vie où tous les jours sont drames!

C'est un vaillant, un pur. Il croit encore à Dieu,
Il vibre à l'idéal; il pense; il a des ailes;
Plus que ma vieille pipe, il est terrible au feu.

Il est pauvre, dit-on. — Mais quoi, ses sœurs jumelles,
Les roses, n'ont qu'un rire et charment le ciel bleu;
Et je le recommande à vous, mesdemoiselles.

PAUL VERLAINE

Au dos, un prix courant dans lequel on relève : Vin blanc Picpoul, dit *des Impressionnistes*. Ce document peu ordinaire se clôture par une nomenclature des principaux clients, que voici :

MM. Durand-Ruel, Gustave Geffroy, Degas, Claude Monet, Renoir, Pissarro, Eugène Carrière, Fantin-Latour, Raffaëli, Henner, Tattégren, Detaille, Jules Breton, Durenne, Ibels, Maurice Denis, Jules Chéret, Rodin, Peynot, Jeannot, Odilon Redon, Roussel-Masure, Barillot, Dezaunay, Maufra, Timmermans, Milcendeau, Tournès, Alexandre Charpentier, Abel Faivre, Maillol, Armand Point, Henry De Groux, Sylvestre, Henri Kéroul, Renouard, Besset, Biessy, Roll, Valtat, Willette, Whistler.

Le Cours de chant de M^{me} Labarre.

Comme M^{me} Armand, M^{me} Labarre a donné dans une salle de théâtre, devant un nombreux auditoire d'invités, une audition des élèves de son cours de chant. L'épreuve, qui a eu lieu mercredi

dernier au Parc, a été très favorable au professeur et à ses élèves

« On a pu juger dès les premiers numéros du programme, dit notre confrère Paul Dechange, du bon enseignement du professeur, de la façon naturelle et franche d'émettre le son, de l'articulation claire des paroles et du sentiment rythmique qui accompagne le mécanisme vocal. »

Parmi les élèves les plus applaudies, citons M^{lles} Debolle et Marie Plumet. Cette dernière a fait valoir dans l'air de *Fidelio* une véritable voix de théâtre.

Deux chœurs, exécutés avec ensemble sous la direction de M. F. Labarre, *Les Feux de la Saint-Jean*, de Chaminade, et *Sur la mer*, de Vincent d'Indy, complétaient à merveille cette attrayante séance.

Les Concerts historiques de Liège.

Commencée l'an dernier par une conférence de Vincent d'Indy, la série de Concerts historiques organisés à Liège par le Cercle « Piano et Archets », dont M. Maurice Jaspar poursuit le développement avec un dévouement et un désintéressement hautement louables, a eu un réel intérêt artistique.

Les programmes, judicieusement composés dans un but éducatif, ont groupé un choix d'œuvres instrumentales et vocales des XVII^e et XVIII^e siècles, interprétées à merveille par MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart, Jacobs, M^{lle} L. David, M^{me} O. Musin, etc.

L'une des séances les plus goûtées fut celle consacrée à la *Chanson populaire allemande, religieuse et profane*, qui a été en quelque sorte le pendant de la soirée dans laquelle Vincent d'Indy parla, l'an passé, de la *Chanson populaire française*.

M. H. Bischoff, professeur de littérature germanique à l'Université de Liège, illustra d'une conférence cette audition, et le fit en érudit et en artiste.

Le cycle des Concerts historiques est clos depuis quinze jours. Mais la saison prochaine retrouvera — fidèles à leurs engagements et à leur idéal — les initiateurs du mouvement musical liégeois.

Vente Arsène Alexandre.

La vente de la collection de M. Arsène Alexandre a vivement occupé à Paris le monde des artistes et des collectionneurs. Cette collection ne se composait pas, en effet, des « signatures » habituelles. Au lieu des Ziem et des Roybet traditionnels, on y rencontrait des Renoir, des Pissarro, des Sisley, voire des Maurice Denis, des Vuillard, un Seurat, des Lautrec...

Les prix ont été, en général, assez élevés, étant donné qu'il n'y avait guère, dans la galerie de critique, d'œuvres de grandes dimensions : c'étaient surtout des études, des esquisses, de petites toiles, à part quelques tableaux plus importants.

Une esquisse de Daumier, *Le Fardeau*, a été vendue 14,400 fr. Du même, les *Blanchisseuses*, 3,750 ; les *Amateurs d'estampes*, 2,950 ; les *Emigrants*, 2,600 ; les *Voleurs et l'âne*, 1,700. Une tête de jeune fille, *l'Invitée*, de Besnard, a été adjugée, 3,700 fr. La *Source*, de Fantin-Latour, 6,950 ; le portrait de Fantin par lui-même, 6,000 fr ; le duo des *Troyens*, 5,900 ; la *Gloire*, 2,850. De Renoir, on a vendu deux *Baigneuses* 5,500 francs chacune ; le *Repos des vendangeurs*, 5,300 ; une *Femme couchée*, 4,600 ; un superbe dessin à la sanguine, *Les Baigneuses*, 7,300. Un dessin d'Ingres, 2,600 fr. Prix assez élevés également pour les Lebourg : la *Seme à Paris*, 2,600 ; la *Seine à Rouen*, 2,000 ; *Environ de Rouen*, 2,200, etc. Pissarro : La *Moisson*, 1,750 fr. Lautrec : Le *Réfectoire*, 1,450 ; *Yvette Guilbert*, 700. M. Denis : la *Princesse dans la Tour*, 920. Maifra, le *Coteau de Port-Maho*, 1,200. Un dessin de Cazin est monté à 700 francs. Des bronzes de Rodin ont été adjugés à 1,700, 1,500, 1,450 et 750 francs. Les petites *Danseuses* de Carabin ont fait jusqu'à 300 et même 375 francs.

Chronique judiciaire des Arts.

Deux procès de théâtre.

Cette époque de l'année est décidément pour les directeurs du théâtre de la Monnaie la saison des étoiles filantes : au mois de mai de l'année dernière, c'était M^{lle} Friché qui déclarait vouloir nous quitter et rompre ses contrats. On plaida. Friché, moins heureuse que l'antique Phryné, qui savait convaincre ses juges, perdit ; elle fit alors à condamnation pénible gracieux visage, et nous pûmes entendre encore à Bruxelles l'incomparable Louise qui ne chante pour son cher Paris que depuis la clôture de la saison bruxelloise.

Cette année M^{lle} Strasy tente à son tour l'aventure. Les directeurs ont fait exposer mercredi à la quatrième Chambre du Tribunal civil de Bruxelles qu'en contractant avec eux pour la saison théâtrale écoulée, cette jeune artiste leur avait donné par écrit l'option exclusive de renouveler deux fois l'engagement, en majorant de façon prévue ses premiers appointements ; les progrès sérieux et le très légitime succès de M^{lle} Strasy les avaient décidés à lever l'option pour la saison prochaine, mais l'artiste s'est refusée à jouer encore à Bruxelles : le théâtre de Marseille, notamment, lui a offert des conditions brillantes qui la tentent, si elles ne sont acceptées déjà par elle.

M^l. Kufferath et Guidé réclamaient donc mercredi le montant du dédit supulé.

M^{lle} Strasy a fait plaider que malgré l'option donnée, il fallait encore son assentiment pour renouveler le contrat, qu'une option exclusive est nulle, qu'en tous cas le dédit est exagéré et doit être réduit.

Le tribunal nous dira la semaine prochaine s'il s'agit là d'un caprice de jolie femme, trop désireuse de gagner tout de suite beaucoup d'argent ou si la thèse juridique de l'artiste est sérieuse.

Nous ne pouvons, en attendant, que former des vœux pour que tout se termine par des chansons, dites à Bruxelles par la touchante Fiancée de la Mer.

Un autre procès, soumis avant-hier à l'appréciation du tribunal de Commerce de Bruxelles, soulève une intéressante question de principe. Les directeurs de théâtres sont-ils responsables des objets qu'égarèrent dans la salle les spectateurs ?

C'est la thèse que cherche à faire prevaloir un M. B..., dont la femme a, dit-il, oublié sa lorgnette — un souvenir de famille ! — dans la loge qu'elle occupait, le 26 mars dernier, à l'une des matinées du théâtre du Parc. M. B. réclame de ce chef à MM. Darmand et Reding 300 francs de dommages-intérêts.

S'il fallait étendre aux directeurs de théâtres la responsabilité spéciale imposée aux aubergistes et hôteliers à l'égard des bagages des voyageurs, la profession d'entrepreneur de spectacles deviendrait peu enviable. Voit-on l'effet d'une affiche placardée au contrôle : *Tous les objets de valeur, bijoux, dentelles, etc., devront être déposés à la caisse, la direction déclinant toute responsabilité, etc ?*

Mais d'abord, la juridiction consulaire est-elle compétente pour juger de l'action intentée par M. B. ? Celle-ci n'est point relative à une opération se rattachant à l'entreprise commerciale des défendeurs. Elle se fonde sur un quasi-délit de nature exclusivement civile et ne peut être jugée par le tribunal consulaire.

C'est ce qu'a développé le conseil du théâtre du Parc, qui a conclu, au fond, au non-fondement de l'action. La jurisprudence admet la responsabilité du directeur au sujet des objets confiés au vestiaire organisé sous sa surveillance. Cette responsabilité n'existe qu'en raison d'un dépôt volontairement consenti. Elle ne peut couvrir les objets abandonnés par le spectateur dans la salle.

Le demandeur, au surplus, se borne à une allégation. Il aurait dans tous les cas à établir que sa femme a apporté au théâtre une lorgnette, qu'elle l'a oubliée dans la salle, et que cette lorgnette valait 300 francs. Et cette preuve devrait être faite par écrit puisque la valeur de l'objet dépasse 150 francs...

Jugement à huitaine.

NÉCROLOGIE

Charles de Sprimont.

Un jeune poète belge que nous révélèrent, il y a quelques années, les revues littéraires, vient de s'éteindre à Bruxelles dans sa vingt-quatrième année.

Bien qu'il n'eût pas donné encore toute la mesure de ses dons littéraires (il était à la veille de publier son premier recueil, et il faut souhaiter que des sollicitudes amies assurent bientôt cette publication), le baron Charles de Sprimont avait, dit le *Journal de Bruxelles*, révélé dans des poèmes que nos jeunes revues se disputaient et dans les conférences qu'il avait accepté de donner de-ci de-là, des qualités auxquelles on pouvait reconnaître en lui un « poète de race ».

Durendal était sa revue de prédilection (il avait accepté d'en être le secrétaire). On retrouvera dans les dernières années de cette revue ses meilleures compositions.

D'abord, des légendes, empruntées aux épopées chevaleresques ou à la mythologie germanique (M. de Sprimont était un de nos meilleurs « wagnéristes »), traduites en vers limpides, d'un tour gracieux, sans ces complications de vocabulaire ou de métrique qui ont séduit chez nous plus même qu'en France la plupart des débutants. Puis des sonnets ou des chants d'amour, fleurant bon la fraîcheur d'une jeunesse orientée vers le plus bel idéal. Puis encore des poèmes d'une portée plus haute, — dont la philosophie étonnait chez un jeune homme de vingt-trois ans, — rappelant quelquefois, par la noblesse de la pensée et du ton, Henri de Régnier, — non pas le Henri de Régnier de la dernière manière, mais celui de *Tel qu'en songe*, celui de la *Gardienne*.

Le dernier de ses poèmes publiés par *Durendal* dans sa livraison de mai porte ce titre : *L'Annonciation*. Il l'écrivit en une heure d'admirable courage où il accepta le sacrifice de sa santé, — devinant peut-être, en un proche avenir, un sacrifice plus définitif encore !

La Semaine Artistique

Du 31 mai au 6 juin.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. 10-5 h. Exposition de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes*.

MUSÉE DU CINQUANENAIRE. 10-5 h. Exposition des fresques de BOSCO-REALE (photographies et fac-similés).

GALERIE ROYALE (198, rue Royale). Exposition VINCENT VAN GOGH.

WAUX-HALL DU PARC. 8 h. 1/2. Concert de symphonie sous la direction de MM. S. Dupuis et F. Rasse.

Dimanche 31. — 10-6 h. Clôture de l'Exposition ALFRED VERWÉE. (Hôtel de ville de Schaerbeek.) — 10 h 1/4 Troisième conférence POL DE MONT : *Les Primitifs flamands*. (Musée ancien.) — 2-5 h Exposition des élèves de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode. (52, rue Potagère.) — 8 h Le Théâtre wallon de Liège. (Théâtre Molière.) — 8 h. 1/2. Concert extraordinaire. M^{me} DRATZ-BARAT (Waux-hall.)

Lundi 1^{er} juin. — 2-5 h. Exposition des élèves de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode. (52, rue Potagère.) — 8 h. Le Théâtre wallon de Liège. (Théâtre Molière.) — 8 h. 1/2 Concert extraordinaire. M. MARCEL LEFEBVRE. (Waux-hall.)

Jeudi 4. — 2-5 h. Exposition des élèves de l'École normale des Arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode. (52, rue Potagère.)

Samedi 6. — Première de *Le Chien d'argent*. (Théâtre Molière.)

Nous publierons dimanche prochain une chronique littéraire de M. L. DE LA LAURENCIE et un article de M. ANDRÉ FONTAINAS sur Les Artistes belges au Salon de Paris.

PETITE CHRONIQUE

La troisième conférence de M. Pol De Mont sur l'art gothique aura lieu aujourd'hui dimanche. Ce sont de véritables cours que donne le critique érudit qu'est M. De Mont; aussi ne pouvons nous qu'engager tout le monde à assister à ces conférences qui se donnent gratuitement au Musée d'Art ancien, rue de la Régence, à 10 h. 1/4 du matin.

La maîtrise de l'église Saint-Josse interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures, la quatrième messe pour voix mixtes, soli, chœur, grand orchestre et orgue, de L. De Merlier, et le *Tantum ergo* pour voix d'hommes, violons, violoncelle, contre basse, hautbois et orgue, d'Alex. Béon.

Au salut de 3 h. 1/2: *O Salutaris*, de Mozart; *Sancta Mater*, de Don Eslava; *Benedictus* de Radoux, et *Tantum ergo* n° 3, de L. De Merlier.

Le Cercle d'art anversois *Eenigen*, composé de MM. R. Baseleer, A. De Laet, F. Hageman, A. Maclot, Ch. Mertens, G. Morren, F. Muller, M. Nykerk, J. Smits, A.-J. Strymans, W. Vaes, Léo Van Aken, E. Van Mieghem, Edm. Van Offel, a inauguré au Cercle artistique d'Anvers une exposition qui restera ouverte jusqu'au 7 juin.

Dans sa réunion du 22 mai, le Comité du monument Zola a accepté le projet qui lui a été soumis par MM. Meunier et Charpentier et que nous avons décrit. Les deux statuaires commenceront dans la quinzaine à établir de concert le modèle définitif, au tiers de l'exécution totale. L'emplacement choisi est, comme nous l'avons fait pressentir, le terre-plein du jardin des Tulleries qui fait face, à front de rue, au monument de Mercié, dans l'axe des arcs du Carrousel et de l'Etoile. Le prix total est fixé à 90,000 fr., déjà couvert en grande partie par la souscription.

Nous avons annoncé la fondation de la *Société internationale de l'Art populaire*, due à l'initiative de M. Jean Lahor. Dans son assemblée constitutive, qui a eu lieu à Paris la semaine dernière, la société a élu comme vice-présidents : MM. Jean Lahor, Roger Marx, Alex. Charpentier, Gustave Geffroy, Pierre Roche, Louis Bonnier, Henri Rivière, Dr Leredde; secrétaires : MM. Gustave Soulier, Emile Dacier, prince B. Karageorgevitch, Charles Brun, Louis Lumet. Trésorier : M. Huillard.

Adresser toutes communications à M. Gustave Soulier, directeur de l'Art décoratif, 225, rue de l'Université; à M. Emile Dacier, secrétaire de la rédaction du *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 100, rue Amelot; ou à la *Fédération régionaliste française*, 15, avenue des Gobelins.

M. Vincent d'Indy est heureusement rétabli de l'indisposition qui l'avait forcé d'interrompre momentanément ses cours de composition à la *Scola cantorum*. Pour occuper les loisirs de sa convalescence, il a écrit un *Choral varié* pour saxophone solo et orchestre qui lui avait été demandé par un instrumentiste étranger.

M. Eugène Ysaÿe a terminé la semaine dernière avec un éclatant succès la série des quatre séances de sonates qu'il a données à Paris, à la salle Pleyel, avec la collaboration de Raoul Pugno. Un auditoire exceptionnellement nombreux a suivi ces quatre séances et fait aux deux virtuoses l'accueil le plus enthousiaste.

Les récentes nominations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur comprennent quelques artistes que leur participation aux expositions bruxelloises a fait connaître et aimer en Belgique. M. Rodin est promu commandeur, M. Henri Martin officier. Parmi les nouveaux chevaliers, nous relevons les noms d'Albert Lebourg, d'Odilon Redon et de Rupert Carabin.

Rodin a terminé le monument Puvion de Chavannes, qui vient d'être moulé. Le comité, réuni la semaine dernière, a délégué

cing de ses membres pour aller le voir dans l'atelier du maître. La souscription, à laquelle ont pris part, outre un grand nombre d'artistes, les municipalités de Lyon, de Marseille, de Poitiers et d'Amiens, sera close prochainement. Le trésorier est M. G. Dubufe, 43, avenue de Villiers, Paris.

Le Dr Deneken, directeur du Musée de Crefeld, à qui sont dues d'intéressantes tentatives de vulgarisation artistique, vient d'ouvrir une exposition consacrée à l'art néerlandais contemporain et dans laquelle tous les artistes modernes des Pays-Bas, depuis Mesdag jusqu'à Van Gogh et Toorop, sont représentés. Le catalogue renferme plus de cinq cents numéros. Outre la section de peinture, il y a un choix de gravures, de sculptures, de dessins d'architecture et d'objets d'art et d'ameublement.

Le célèbre peintre H.-W. Mesdag vient de faire à l'Etat hollandais un cadeau vraiment royal : celui de sa maison, avec la collection de tableaux et d'objets d'art qu'elle renferme, à la condition qu'après la mort de M. et de M^{me} Mesdag, sont représentés. Le catalogue unique, évaluée à plus de sept millions de francs.

L'école française de 1830 y est représentée par des œuvres de Millet, Corot, Rousseau, Daubigny, Delacroix ; l'école hollandaise contemporaine par W. Maris, Bosboom, Jacob Maris, Mauve, Roelofs, Israëls, Mesdag, M^{me} Mesdag ; puis de vieux meubles, des objets d'art, des faïences de la Chine et du Japon, etc.

Les grands hommes.

Il y a quelques semaines le *Berliner Tageblatt* demanda à ses lecteurs quels étaient, à leur avis, les plus grands hommes d'aujourd'hui. Voici les noms qui obtinrent le plus de voix : Tolstoï, Edison, Marconi, Röntgen, Ibsen, Mommsen, Menzel, Nansen, Koch et Guillaume II.

Le même journal vient de faire une enquête analogue sur les femmes les plus remarquables. En voici le résultat : La baronne Bertha von Suttner, 136 voix ; Carmen Sylva, 142 ; Sarah Bernhardt, 139 ; Eléonora Duse, 132, et la poétesse autrichienne Maria von Ebner-Eschenbach, 71. Parmi les femmes qui sont également mentionnées citons encore : Yvette Guilbert, M^{me} Réjane, M^{me} Marguerite Durand, l'impératrice d'Allemagne, la reine Wilhelmine, la reine d'Espagne, l'impératrice Eugénie, l'impératrice de Chine, Louise de Toscane, Cosima Wagner, Sophie Menter et Térésina Tua. Mentionnons enfin que M^{me} Thérèse Humbert a obtenu 18 voix.

Ce n'est d'ailleurs pas en Allemagne seulement qu'on se livre à ces petits jeux innocents. En Russie aussi ces enquêtes sont fort à la mode. Les lecteurs des *Novosti Duja, de Moscou*, se sont prononcés pour les hommes suivants : Tolstoï, 830 voix ; Etison, 679 ; Gorky, 650 ; Marconi, 549 ; Röntgen, 541 ; Ibsen, 430 ; Herbert Spencer, 426 ; Mendeljew, 418 ; Metschnikow, 362 ; Mommsen, 323.

La *Peterburgskaja Gazetta*, d'autre part, ne demandait que des noms russes. Le résultat a été comme suit : Tolstoï, 977 voix ; Gorky et Tchekow, 613 chacun ; le peintre Rjepsin, 482 ; Mendeljew, 429 ; le chanteur Schaljapin, 314 ; Wereschtschagin, 295 ; Metschnikow, 281 ; le professeur Pawlow, 213 ; le peintre Makowsky, 126.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

Editions de la Libre Esthétique

VIENT DE PARAÎTRE

De la Tradition et de l'Indépendance,
par JEAN DOMINIQUE

Les Jardins, le Faune et le Poète,
par A. GILBERT DE VOISINS

Deux plaquettes de luxe tirées à petit nombre sur Hollande Van Gelder pour les membres protecteurs de la Libre Esthétique.

Il reste de l'un et l'autre de ces ouvrages quelques exemplaires mis en vente à 2 francs chacun. Adresser les demandes au bureau de "L'Art moderne".

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOUL DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentaires LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un roman musical. *Dissonance* (L. DE LA LAURENCIE). — Les Artistes belges au Salon de Paris (ANDRÉ FONTAINAS). — Bibliographie artistique. *Etudes d'art* (O. M.). — L'Education artistique. — Nos Eglises (L. A.). — Le Théâtre à Paris. — Musique (O. M.). — Petite Chronique.

UN ROMAN MUSICAL

Dissonance, par JEAN D'UDINE.

« La chanson des rues pour la foule qui passe ou les derniers quatuors de Beethoven pour les dilettanti, sont des œuvres d'art au même titre ni plus ni moins que les *Huguenots* ou *Faust* aux yeux des bourgeois de culture moyenne et d'intelligence courante. » En ces lignes se résume fidèlement la philosophie du roman musical que vient de publier M. Jean d'Udine. De semblables conclusions se dégagent déjà des *Lettres paradoxales sur la musique*, mais elles se précisent

dans *Dissonance*, où l'auteur incarne en chacun de ses personnages une thèse esthétique différente. Son procédé, imité des « Dialogues » chers aux beaux esprits du XVIII^e siècle, présente l'avantage d'animer l'exposé de doctrines abstraites, et on ne saurait trop louer l'ingéniosité extrême avec laquelle les épisodes de l'affabulation se prêtent à l'étude détaillée de ces doctrines. L'art très subtil de M. d'Udine place successivement le lecteur devant les problèmes qui découlent de leur application, et en découvre les faces multiples sous le jeu de circonstances appropriées. Dépouillant l'attitude sévère et absconse qu'elle garde d'ordinaire, l'esthétique musicale en arrive à se projeter en claires images, vivement colorées et aisément compréhensibles.

De l'affabulation elle-même nous ne dirons que quelques mots, car elle n'est que simple armature, que prétexte à discussions entre des partis musicaux. Deux fiancés, Mark et Viane, très amoureux l'un de l'autre, promènent leur idylle à travers le pays breton, de la falaise mélancolique et âpre de Camaret à la Vallée si douce de Châteaulin. A tous deux, la musique est chère, mais sa voix ne chante pas pour Mark comme pour Viane, de sorte que l'art qui devrait les unir plus intimement crée entre leurs cœurs une dissonance sans résolution possible, dissonance qui finit par triompher de l'amour lui-même. A côté des deux jeunes gens, le parrain de Viane joue le rôle de chaperon, mais bien plus encore celui de médiateur. Il cherche à faire prévaloir entre les thèses qu'ils débattent un système de « juste milieu » et rappelle ce personnage de « Justin » qui, dans un pamphlet musical des environs de 1830, s'efforçait de réconcilier des

adversaires affublés des noms significatifs de « Mélodin » et « d'Harmonin ». Toutefois, il ne dissimule guère sa propension à épouser le parti de sa filleule et ses velléités l'écarteraient plutôt des tendances affichées par Mark.

C'est que Mark tient la musique « pour quelque chose d'abstrait sans aucun lien direct, soit avec les émotions individuelles, soit avec les phénomènes généraux de l'existence ». Il a beaucoup lu Hansslick, semble-t-il; de plus, son exécution impeccable mais froide pêche par défaut d'expression et ne dénote pas une sensibilité bien ardente. Viane au contraire s'épanche tout entière dans la musique; ses sentiments ne prennent corps que sous la forme sonore, et elle se déclare enthousiaste de l'inspiration libre, dégagée d'entraves dogmatiques. Au piano, elle paraît brûlée d'un feu intérieur: le Dieu est en elle; au mépris des règles, elle abandonne l'interprétation aux tumultueuses poussées d'une sentimentalité exaspérée. Une page de musique se transforme pour elle en un paysage, paysage pittoresque ou paysage psychologique. Comme Berlioz, elle objective l'art des sons, le transpose littérairement et poétiquement, l'entoure de commentaires passionnés et extra musicaux, lui impose bon gré mal gré un programme.

Le Parrain, lui, placé entre deux intransigeances aussi irréductibles, proclame la relativité de l'art, et dénonce l'erreur qui consiste à envisager en soi les ouvrages de l'esprit au lieu de les considérer seulement par rapport à nous-mêmes. Sa formule favorite est qu'il n'y a pas d'art en soi. Les œuvres d'art perdent toute valeur esthétique aussitôt qu'elles ne sont plus goûtées, et leur valeur se mesure uniquement à l'émotion qu'elles provoquent.

Sans doute, il n'y a pas d'art en soi, si l'on prend la formule dans son sens strict. Et cela pour une bonne raison, c'est que l'œuvre d'art ne saurait se comparer à un phénomène purement objectif tel que la venue à maturité d'une poire ou la chute d'un bolide. Le fait qu'elle est créée par un artiste, la classe dans un ordre particulier de phénomènes et l'entache de subjectivité. Car si l'artiste créateur, en mettant en œuvre le matériel spécifique de son art, agit sous l'influence d'une tendance naturelle qui le pousse à produire, il tient lieu, à l'égard de son œuvre, de public embryonnaire; il est à la fois auteur et public. On ne saurait nier qu'il goûte, qu'il apprécie son œuvre puisqu'il la met au jour.

De sorte que l'œuvre d'art ne possède point l'existence indépendante d'un phénomène naturel, et que, dans ces limites, le Parrain est fondé à soutenir qu'il n'y a pas d'art en soi.

Mais le fond de sa pensée vise surtout le « Beau absolu » qu'avec une intransigeance égale à celle de ceux qu'il cherche à pacifier, il répudie énergiquement. Ce « Beau absolu », il semble en faire une entité objec-

tive, immuable et éternelle, et dès lors a beau jeu pour le combattre. Nous vivons dans le relatif, c'est entendu, mais l'idée de « constante » n'a rien qui soit incompatible avec l'idée de « relatif ». Il nous semble que ce qui distingue essentiellement le phénomène musical du phénomène sonore, c'est le sentiment que certaines « lois » président au premier, lesquelles demeurent indifférentes vis-à-vis du second. Personne n'ignore en effet, que la mélodie par exemple, s'assujettit à l'obligation de se mouvoir autour de deux véritables gonds harmoniques, la Tonique et la Dominante; aucune mélodie n'échappe à cette obligation essentielle qui revêt le caractère d'une loi objective aussi assurée que celle de la chute des corps dans le vide. Dès que, au cours de l'audition musicale, surgit le sentiment des « formes », des nécessités harmoniques et rythmiques, ce sentiment s'accompagne du concept de « loi ». De la sorte naît le « Beau spécifique » de la musique, ou si l'on préfère « la musicalité » si honnie par le Parrain de Viane. On conçoit fort bien que, selon le degré de culture et de sensibilité de l'auditeur, le contenu de l'œuvre d'art le retienne plus que la forme ou vice-versa. Le naïf s'attache au contenu; le connaisseur, en lequel l'intellect et la compréhension acquise arrivent à estomper la sensibilité, s'intéresse au contraire à ce que les Allemands appellent la « Représentation ».

Une analyse de l'audition musicale rend facilement compte des divergences qui se produisent chez les auditeurs à cet égard.

En premier lieu, en effet, nous subissons l'action élémentaire du son. Or, des expériences rapportées par Wundt ressort bien clairement que, dans le domaine acoustique, toutes nos sensations possèdent un ton affectif qui leur est propre, que la hauteur des sons, leur timbre, leur succession lente ou rapide, les dissonances ou battements entre leurs harmoniques engendrent des sentiments particuliers, variant à l'infini suivant les combinaisons diverses. Sans doute, les déterminations sentimentales changent d'un individu à l'autre, mais le principe reste acquis, en vertu duquel le phénomène sonore possède en nous une répercussion d'ordre affectif.

Ceci constitue le premier degré de l'impression, impression purement sonore et nullement musicale, il importe de le bien spécifier. Que pareille impression ne laisse aucune place au « Beau absolu », « le plaisir ressenti variant avec l'équation esthétique de l'individu considéré », cela ne fait de doute pour personne. Observons, de plus, qu'au point de vue de leur subjectivité les sensations sonores sont loin d'avoir la même valeur. Riemann a remarqué que la liberté d'interprétation de l'auditeur se trouve réduite à la zone moyenne de l'échelle sonore, et que les sons très élevés, comme les sons très bas, sont perçus de manière plus objective,

avec une détermination presque constante chez tous les auditeurs. La zone moyenne se rapproche des possibilités sonores atteintes par la voix humaine qui reste la mesure de ce qu'il y a de subjectif dans le résultat de l'impression.

Jusqu'ici l'intellect est demeuré inactif; nous ne sommes point sortis du stade purement sonore et tout à fait élémentaire de l'impression acoustique. A un deuxième stade de cette impression, l'intellect constate des rapports constants entre les durées, des différences de hauteur entre des groupes de sons; il saisit des relations fixes au sein des combinaisons sonores, et comme il est avant tout organisateur et constructeur, qu'il tend à généraliser, à styliser, à fonder des lois, il arrive à dégager les concepts d'harmonie, de symétrie et d'équilibre, à se réjouir de l'apparition de « formes », perçues pour ainsi dire graphiquement dans le temps. A ce moment-là, l'impression, de sonore qu'elle était originellement se transforme en musicale; les purs états intellectuels étendent la notion du Beau en dehors de l'émotion initiale et personnelle, car les idées se relient aux images et les images aux perceptions avec d'autant plus de fréquence et de force que l'intelligence atteint un degré plus élevé. Il se pourrait alors que « la Beauté spécifique » de la musique fût de même ordre que la Beauté géométrique, par exemple, et résultat d'extensions intellectuelles, d'une lente dépossession de la sensibilité au profit de l'intelligence. Elle est goûtée en raison directe de la quantité d'attention dont l'auditeur se montre capable, tandis que l'impression purement subjective et sentimentale se rapporte surtout à une audition passive dépourvue de réactions d'ordre intellectuel. Cela explique comment la théorie de l'Art pour l'Art apparaît toujours dans des milieux très affinis, au sein de civilisations avancées que caractérisent le développement et la prééminence de l'intelligence.

A l'action élémentaire du matériel sonore correspondent la plupart des impressions ressenties à l'audition des œuvres musicales. Toute une floraison sentimentale peut s'épanouir de la sorte au soleil d'une symphonie, mais cette floraison reste subjective et variable d'un auditeur à l'autre; pour qu'elle s'objective, il convient que la musique s'associe soit à un programme, soit à des paroles comme dans le drame lyrique, où le compositeur ne se contente plus d'exciter des sentiments indéterminés, mais cherche à nous imposer les siens propres et à nous faire vibrer à l'unisson de sa personnalité.

Mark a donc tort de mépriser et d'ignorer le ton affectif de la musique dont il parle comme si son domaine n'était pas celui de la sonorité. Ce pianiste correct témoigne d'une sensibilité courte et sèche; chez lui l'intellect et la logique l'emportent sur le sentiment. Viane pêche par ignorance des lois essentielles qui gouvernent la création musicale et par inconscience des principes

formels auxquels doit obéir l'art, à moins de verser dans l'anarchie précaire de l'improvisation; elle présente tous les caractères du « naïf, » en ce sens qu'elle ne s'intéresse à la musique qu'autant que celle-ci représente pour elle quelque chose de concret dans l'ordre extramusical. Quant au Parrain, ses jugements de Salomon paraissent compromis par quelque partialité; il appartient, sans conteste, à la même famille sentimentale que Viane, et ce subjectif à outrance juge la musique pure par ce qu'elle a de plus instable et de plus incertain, par son effet sur l'auditeur, comme si le rapport d'une œuvre d'art avec les sentiments qu'elle provoque correspondait à une relation de cause à effet. Nous croyons, au contraire, que l'éducation de la sensibilité et de l'intelligence, et que les actions réciproques des états affectifs sur les états intellectuels, interposent entre la prétendue cause et l'effet supposé un écran dont l'opacité varie trop pour qu'on lui attribue la fonction essentiellement stable de mesure. La valeur de l'œuvre d'art ne se mesure ni aux applaudissements ni aux sifflets.

L. DE LA LAURENCIE

Les Artistes belges aux Salons de Paris.

J'ai assisté à l'inoubliable spectacle. Le hasard m'y avait amené. Tous les Belges qui en furent témoins ont dû tressaillir d'une légitime fierté et sentir s'éveiller aux replis occultes de leurs âmes éblouies les accents orgueilleux d'une *Brabançonne* intime mêlée à des accords de *Marseillaise*.

M. Carolus Duran, le seul Carolus de qui nos temps avarés se soient enfiévrés, sur le haut de l'escalier, avenue d'Antin, plastronnait... très en beauté, comme disaient, il y a plus de six ans, nos meilleures snobinettes. Des gens graves à respectueuse distance l'environnaient. Les larbins en livrée de la Société nationale des Beaux-Arts portaient des gants blancs immaculés; la police municipale florissait sous les arbres. Le sympathique (par définition), le sympathique secrétaire général de la Société rivale des Artistes français (dite des Champs-Élysées) souriait benévole à la gloire de ces jeunes. C'était le matin resplendissant d'une illustre journée.

Un remous se fit. Des dames parlaient haut. Des hommes étaient en redingote, d'autres portaient l'uniforme; il y avait le général. Comme dans tous les incidents inopinés de la rue il y a le mitron, dans tous les événements officiels il y a le général. Cela fait bien. Cela tranche sur la monotonie des costumes habituels. C'est l'équivalent, en discrétion et en éclat, sur la foule banale du signe éclatant que pose sur l'habit noir la ligne rouge d'un ruban.

Un cortège se forme. Carolus est en tête; il y a le ministre, il y a le directeur des beaux-arts. Chaumié conduit la Présidente et Roujon rougeoie. Le Chef vénéré du pouvoir exécutif s'avance en saluant. Tous gravissent à sa suite l'escalier des salles de peinture, et bientôt, attristé, je perds de vue le spectacle merveilleux de cet important cortège.

Mais plus tard je l'ai retrouvé. J'étais accoudé, sur la balustrade, sous la coupole là-haut, et le cortège à ce moment reparut dans le bas, sous mes yeux. On promenait M. Loubet parmi la sculpture. La plus longue station, et c'est l'événement qu'il faut que je raconte, fut faite devant le merveilleux *buste*, au centre du vestibule, *d'un vieux mineur*, par Constantin Meunier. Le guide du Président (ce n'était plus — Muses, pleurez ! — le Carolus élégant ! et j'ignore son nom et les traits de son visage), le guide du Président l'avait situé à distance suffisante pour que s'effaçassent, ou s'atténuassent tout au moins, les irrégularités, les creux accusés, les reliefs par trop marqués qui ne sont que le moyen qu'emploient les modeleurs de génie pour donner à la figure son expression, et déjà, grâce aussi à la faiblesse bienfaisante que procure l'âge au regard émoussé, l'auguste visiteur pouvait se croire devant une œuvre d'une surface égale et polie, dont la beauté s'affirme sans heurt et sans rudesse. Le guide parlait, plein de circonspecte déférence; M. Loubet souriait. La station menaçait de se prolonger, il fallut partir, l'heure pressait. Mais il n'en restait pas moins acquis aux yeux des spectateurs que l'œuvre marquante de la sculpture était, cette année, cher et grand et bon Meunier, la vôtre, et que le monde officiel lui rendait son hommage.

Peut être ignore-t-il encore, le monde officiel qui hier ne vous marchandait pas sa consécration, que vous, qui auriez pu jouir de votre renommée enfin incontestée, tranquillement, à l'écart des luttes présentes ou de celles qui menacent, vous avez accepté d'un cœur ardent et juvénile de dresser en France, vous étranger, avec la collaboration, il est vrai, d'un Français aussi courageux que vous-même, l'excellent et probe statuaire Alexandre Charpentier, l'image indignée et vengeresse du justicier âpre et forcené, du citoyen et du penseur magnanime, après qui ont jappé les meutes mondaines et politiques, — la statue d'Emile Zola!

Plus rapidement furent signalés à M. le Président le buste, encore par Constantin Meunier, du peintre Cottet, les bustes, par Lagae, de M. Lequime et de Julien Dillens. Je ne sais si, dès le jardin, on lui avait montré le *Faune mordu* de Lambaux, plein d'une vie sensuelle, ardente et douloureuse, et les portraits de Samuel, mais, en tout cas, l'honneur de la journée s'attachait, pour la sculpture, au bon renom de la Belgique.

Cependant, éternel, à travers les forêts de l'univers, ingénu et volontaire, pâle, Orphée en chantant s'avance. Et les arbres que leurs racines enchaînent frémissent, et les fauves bondissent et les longs serpents nerveux détendent leurs replis. Mais le charme toujours opère. Un sortilège refrène leur élan. Les bêtes d'abord stupéfaites se sentent arrêtées par une force invincible. Elles se soumettent, s'humilient; elles font litière au chanteur, qui les ignore et qui passe, de leurs brutales rages, de leurs instincts et de leur férocité. Leurs farouches grandeurs et leur superbe audace s'achèvent en platitude; leur orgueil indomptable est le tapis indifférent où s'achemine, sans les voir, le passant calme, dans son extase!

Une fois de plus, et dans son art de fièvre étrange, Henry De Groux suscite la merveille de la légende exemplaire. Les torsions de reptiles, l'effort des chênes à s'arracher du sol qui les retient, le bond des léopards, tout cède, et le penseur arrive, les lèvres vibrantes d'un chant d'amour, les doigts posés aux cordes

de la lyre. Je ne dirai point que ce soit du peintre une des œuvres que je préfère; cependant elle s'avère d'un mouvement avec science ordonné et d'une harmonie souple de la couleur. Pourquoi donc mon souvenir place-t-il plus haut certaines toiles que traverse comme d'un cri jeté l'effarement soudain d'une lueur? Je ne sais, sinon qu'un De Groux pondéré déconcerte, étant inattendu, et sort de la définition peut-être trop hâtive où l'on a enserré les limites possibles de son art. Que ce soit un fort beau tableau, certes! mais point celui que j'attendais, et je lui préfère la physionomie, haute, calme, pensive, qu'il a tracée, très simple et nette, parmi les pastels, du vieillard décidé et enthousiaste que fut Liszt.

Le plus souvent le peintre belge, avec ses qualités solides de facture, construit d'une main filiale la ressemblance, sur ses toiles, de la terre maternelle, de l'atmosphère, des arbres et des eaux de son pays. Plusieurs ont acquis à cette pratique une maîtrise sans égale. Mais déjà quelques-uns se sont relâchés du scrupule d'amour; ils cèdent au temps; ils fléchissent sous les redites. Il ne semble plus que l'art vieilli d'un Franz Courten évoque, autrement que par ce qui en survit dans une lassante répétition dépourvue de recherches neuves ou seulement accessoires, la splendeur automnale de la contrée brumeuse.

Claus se dresse plus haut. Il a surpris le secret glissement des lumières adoucies par les printemps humides de la Flandre natale; il assiste averti au mystérieux conflit des buées lentes et tardives que dissipe, comme d'un baiser qui ne pénètre qu'en se prolongeant, la venue tendre des matinées en éveil; il guette le rayon en fête pâle qui jette, par un midi d'hiver, des ombres frôlantes sur la surface nue de la neige devant la claire maison; il n'ignore rien des phénomènes familiers et il est une voix révélatrice qui dénonce le jeu multiple selon lequel ils se succèdent, autour de lui, sans autre ambition et en toute probité.

Buysse traduit les reflets dans les eaux calmes et limpides des longs canaux silencieux. Des arbres sont là sur la herge, des chaumières au toit rouge, des herbes drues et des vaches qui pâturent. Un chaland est apparu, sa marche est lente, on dirait immobile. Pourtant la voile au haut du mât a été hissée, et bientôt c'est le soir, la lune déjà se lève et rit de se mirer au fond de l'eau. Mais rien ne bouscule rien, ici; tout se fait place, se marie et se fond. Aussi les mouvements s'allongent, s'alentissent, se font invisibles pour ne point troubler la paix éparse sur toutes choses.

Gilsoul encore traduit bien la mélancolie heureuse des plaines et des canaux. Puis c'est Franz Charlet dont la *Plage d'Ostende*, et surtout *La Grille du château* avèrent l'art de pure méditation et de tranquille vérité. Le *Cadran doré, à Amsterdam*, mieux encore dénote une recherche ingénieuse et une observation très fine chez ce peintre, quand il ne se hausse pas fâcheusement à vouloir composer des œuvres périlleuses d'un sentiment acquis et d'une signification dès lors incertaine.

Viennent encore avec des œuvres à des degrés divers louables les estimables artistes qui ont nom Marcette, Hens, Willaert, Juliette et Rodolphe Wytman, et, pour une délicate et très neuve impression des bords de la Lys, Valérius de Saedeleer. Enfin, des portraitistes et des fantaisistes plus ou moins intéressants,

MM. Pannemaker, Swincop, Richir, Bastien, Wagemans (avec le portrait curieux du *Vieux Rador*), Morren, Pinot (une nature morte estimable), Leempoels et cet énigmatique Frédéric.

* * *

Au Salon des Artistes français, les Belges sont moins nombreux. La qualité ne remplace pas la quantité. Ce sont des produits d'école, des reflets veules et gauches, pas un talent. M. Verhaert ne fait songer, que de loin, à Leys, M. Struys à De Braekeleer. Quant à MM. Mols, de Coninck et quantité d'autres, ils ne font songer à rien du tout.

ANDRÉ FONTAINAS

Bibliographie artistique

Études d'art, par SANDER PIERRON. — Bruxelles, X. Havermans.

Le récit que fit, au cours d'une conférence, M. Sander Pierron du séjour de François Rude et d'Auguste Rodin à Bruxelles fut développé par lui dans une attachante étude, des mieux documentées, que publièrent successivement la *Grande Revue* et l'*Indépendance belge*. Il vient de se cristalliser dans un joli volume illustré qui rassemble, en outre, les monographies que fit paraître le jeune critique à la *Revue des arts décoratifs* de quelques artistes et artisans d'art belges : le décorateur Ciamberlani, l'architecte Horta, le peintre Laermans, le sculpteur Lambeaux, le verrier Thys, le bijoutier Wolfers.

M. Sander Pierron analyse avec sûreté le talent de chacun d'eux et décrit d'une plume élégante leurs œuvres principales. Le volume se clôt par un essai philosophique sur l'*Amitié en art*, que l'auteur divise en deux catégories : l'amitié admirative et l'amitié affective, et dont il donne des exemples caractéristiques puisés dans l'histoire des lettres et des arts. « Il faudrait, dit-il, cultiver l'amitié comme on cultive l'amour. En notre temps de scepticisme égoïste, l'amitié devient une qualité presque introuvable, comme aussi l'amour lui-même se réduit à un sentiment qui tend à perdre insensiblement de sa beauté. »

Le volume est copieusement illustré. Les gravures parsèment même un peu paradoxalement le texte, et l'on trouve des peignes de M. Wolfers, des vitraux de M. Thys parmi les déductions sentimentales du livre, tandis que les paysanneries de M. Laermans et les conceptions architecturales de M. Horta s'encastrent dans les réflexions que suggèrent au critique l'œuvre sculptée de Jef Lambeaux. Au point de vue de la mise en pages, on pourrait souhaiter mieux.

O. M.

L'ÉDUCATION ARTISTIQUE

La *Plume* a ouvert récemment une enquête sur l'éducation artistique du public contemporain. Cette éducation est-elle nécessaire? Des écrivains, des peintres, des musiciens ont donné, en sens divers, leur avis. La question a provoqué d'intéressantes réponses de MM. G. Séailles, G. Geffroy, Octave Mirbeau, Emile Verhaeren, M. Maeterlinck, Franz Jourdain, R. de la Sizeranne,

R. de Gourmont, L. Magne, Eugène Carrière, A. Rodin, Ch. Morice, Maurice Denis, J.-F. Raffaëlli, C. Meunier, Alfred Bruneau, Vincent d'Indy, Claude Debussy.

Voici les deux dernières. Nous les choisissons parce que leurs auteurs représentent, en quelque sorte, les deux pôles de la musique contemporaine :

Vincent d'Indy.

L'éducation artistique doit, à mon sens, être complète ou nulle. Il y a deux espèces de *bon public* :

1° Celui qui ne compte que des gens informés, c'est-à-dire connaissant d'une façon approfondie l'art qu'ils prétendent juger ; 2° celui qui est exclusivement composé d'individus totalement ignorants de ce qui touche le métier artistique. Ceux-ci ont des chances d'être bons juges s'ils savent se laisser guider par leur cœur, par leur sentiment, faculté qui trompe rarement quand on se livre à elle d'une bonne foi simple et naïve.

— Il y a une espèce de *mauvais public*. Celui qui se recrute parmi les demi-savants, gens haïssables ; (en musique, les personnes qui ont appris l'*harmonie*). Ce public-là, en toute sorte d'art, est essentiellement délétère.

En somme, l'éducation du public ne me paraît nécessaire que si elle peut être *complète*..., ce qui est bien difficile pratiquement. Si cette éducation est incomplète, elle est, à mon avis, tout à fait nuisible à la bonne entente de l'œuvre d'art.

Claude Debussy.

L'éducation artistique du public me paraît la chose la plus vaine qui soit au monde! A un point de vue purement musical elle est impossible, sinon nuisible! Beaucoup trop de gens s'occupent d'art à tort et à travers...

Comment, en effet, empêcher quiconque se supposant quelque éducation artistique, de se croire immédiatement apte à pouvoir faire de l'art? C'est ce qui me fait craindre qu'une diffusion d'art trop généralisée n'amène qu'une plus grande médiocrité. Les belles floraisons de la Renaissance se sont-elles jamais ressenties du milieu d'ignorance qui les ont vues naître? Et la musique, quoiqu'elle ait dépendu de l'Église ou d'un prince, en a-t-elle été moins belle?

En vérité, l'amour de l'art ne se donne pas plus qu'il ne s'explique.

NOS ÉGLISES

Voici que cela recommence — ou plutôt que cela continue, car le gouvernement n'a pas su jusqu'ici décourager le mercantilisme des fabriciens.

A Brecht, dans la province d'Anvers, un antiquaire a offert 400 francs d'un tabernacle renaissance, et la fabrique, prenant prétexte de ce que son église est « restaurée en style gothique », sollicite la permission de vendre cet objet d'art, « devenu sans emploi » — formule consacrée!

Ce tabernacle a la forme d'une petite armoire à double porte; son ornementation fort délicate, d'un joli style renaissance avec figurines d'anges, épis et fleurs, cornes d'abondance etc., est en partie en écaille.

Dans un autre village (Oorderen ou Beirendrecht) c'est un fau-teuil de chœur dont on offre 50 francs(!) et que la fabrique est désireuse de bazarder.

Nous signalons ces deux faits, afin d'éviter toute surprise; mais nous espérons que les rapports des autorités compétentes seront nettement défavorables à ces projets, qui toujours tendent à dépouiller nos édifices anciens des objets mobiliers qui en complètent ou en augmentent l'intérêt, et cela au profit des marchands de bric-à-brac, à l'affût des bonnes occasions. C'est souvent, nous le savons, la carte forcée qui fait acheter par l'Etat l'objet menacé; mais ce n'est pas plus en un musée que dans la boutique d'un antiquaire qu'il nous faut retrouver les débris de nos richesses historiques: ils doivent rester en leur milieu logique.

Il faut au moins, puisqu'une liste officielle est en ce moment dressée de tous les objets encore en place dans nos églises, que cette mesure de conservation ressorte tous ses effets et que ce genre d'opérations soit définitivement interdit.

L. A.

LE THÉÂTRE A PARIS

Le théâtre de l'Oeuvre a représenté mardi dernier le *Maitre de Palmyre*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. A. Wilbrandt, qui eut en Allemagne un grand retentissement. L'œuvre, traduite par MM. R. de Béost et P. Zifferer, accompagnée d'une musique de scène discrète due à M. A. Mercier, a vivement intéressé le public de lettrés et d'artistes qui en a eu la primeur en français.

M. Catulle Mendès en a résumé en ces termes l'argument :

Dans la ville de l'antique Syrie, oasis de porphyres et de marbres colorés, que les Juifs nommèrent Tadmor, et que les Grecs et les Romains nommaient Palmyre, à cause des beaux palmiers, l'artiste Appellès, parmi les princes libres, et les archontes encore, et les grands trafiquants qu'enrichissaient les caravanes, et les chrétiens déjà, aime éperdument la vie, la force de vivre et, bafouant l'Idée de la Mort, il obtient de l'Esprit de Vie d'exister à travers les âges, sans fin! et il ne sera jamais las de l'espérance, de l'art, de l'amour, de la gloire. Il sera comme l'Ahasverus de la vitalité terrestre. Et, en effet, l'aventure humaine, heureuse et désastreuse, s'écoule autour de lui, le long de lui, pourrât-on dire, sans alentir sa foi en la vie, sans entamer sa force de vivre. En vain, maître de Palmyre par l'admiration des hommes, il voit mourir, d'époque en époque, la chrétienne Zoé que lui impose la malédiction de l'immortalité, et Phœbe, la courtisane amoureuse et frivole, et Persida, la sûre épouse, que lui ravit le fanatisme chrétien; en vain, il porte dans le temple qu'il a bâti et auquel il va mettre le feu, Nymphas, son petit fils, blessé, mourant, mort, pour avoir, avec l'empereur Juhen, espéré la résurrection des dieux; en vain, il a vu succomber, centenaire, le plus vieux compagnon de sa perpétuelle existence, il ne consent pas à la fin, et toujours, chaque fois que l'Idée de la Mort, en des incarnations diverses, lui apparaît si douce pourtant, consolatrice, comme câline, il la repousse et la bafoue. Quoi, toujours, toujours, aimera-t-il, voudra-t-il la vie, même veuve et solitaire, même si douloureuse? Une fatigue, enfin, l'accable: il n'en peut plus; il voudrait dormir, dormir à jamais. En même temps il songe que toutes les formes humaines qui ont vécu autour de lui, pour sa joie et pour sa souffrance, ne furent, en effet, peut-être, — la chrétienne, la courtisane, l'épouse, le petit-fils, — qu'une même personne développée d'être en être vers une perfection de plus en plus absolue! De sorte que la mort lui apparaît infiniment désirable, — qu'elle ne soit que le repos éternel ou qu'elle soit une halte

entre les existences, une reprise d'haleine dans la montée vers la divinisation de l'humanité! Oh! qu'il voudrait mourir! Mais la Mort, si douce, si accueillante, ne peut rien pour lui, à cause de la malédiction de la chrétienne; et il lui faudrait vivre toujours, si ne survenait Zénobia, incarnation suprême, qui le délivre du destin et lui permet de s'endormir pour ne s'éveiller plus jamais, ou pour se réveiller en d'autres vies de plus en plus vivantes et belles.

Malgré quelque monotonie et des obscurités qui tiennent à l'origine germanique de ce drame de rêve et de symbole, le *Maitre de Palmyre*, bien joué par M^{lle} de Raisy, par MM. Gorde, Desmarès, etc., a plu par la noblesse de sa conception et par l'émotion d'humanité qu'il dégage

MUSIQUE

Une charmante matinée musicale offerte à ses invités par M. Valère Mabilles a réuni dimanche dernier au château des Hayettes quelques artistes d'élite, au premier rang desquels M^{me} H. Schmidt, dont le jeu expressif, à la fois souple et ferme, a mis en vive lumière le Trio de Saint-Saëns — joué avec le concours de M^{mes} Sury et Noblet — et les Variations de Corelli, les *Folies d'Espagne*, interprétées avec une sûreté de rythmes et une variété de nuances extraordinaires. L'auditoire, très nombreux et très attentif, n'a pas moins goûté l'excellente exécution de pièces de Moszkowski et de Liszt par M^{me} Sury, l'une des meilleures élèves d'Auguste Dupont, et le charme poétique avec lequel fut joué par M^{mes} Noblet et Hermant l'*Abendlied* de Schumann transcrit pour violoncelle et harmonium. La belle voix de M^{me} H. Le Bœuf, le style et l'art parfait avec lesquels le baryton Stéphane Austin détailla quelques chansons anciennes donnèrent un réel attrait à la partie vocale du concert, que termina par un éclat de rire le chansonnier Hyspa.

Programme de choix, suivi jusqu'au bout avec le plus grand intérêt, dans l'intimité d'une réception à la fois cordiale et magnifique, de tradition dans l'hospitalière demeure de Mariemont.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

M. Vincent d'Indy, qui s'est remis avec ardeur au travail depuis qu'il est rétabli de l'indisposition qui avait un moment inquiété ses amis, vient d'écrire, à la demande de M^{me} Chausson, un accompagnement orchestral pour le *Chant funèbre* de feu Ernest Chausson, dont nous avons annoncé la publication récente.

M. Claude Debussy travaille à un drame lyrique dont le texte, tiré de *As you like it* de Shakespeare, a été composé par M. Toulet, l'auteur de *Monsieur Du Paur* et du *Mariage de Don Quichotte*. Détail curieux: C'est au cours d'un voyage en Indo-Chine, où il s'était rendu à l'occasion de l'exposition d'Hanoï et d'où il vient de rentrer à Paris, que M. Toulet a écrit le livret de *Comme il vous plaira*, dont il expédia, scène par scène, les feuillets à M. Debussy.

C'est samedi prochain que commenceront, à 4 heures de l'après-midi, les Fêtes d'été de la *Scola cantorum* données sous le patronage de la Société artistique des amateurs au bénéfice de l'Oeuvre des Bourses d'études de la Scola. Ces fêtes seront inaugurées par une conférence de M. Jules Lemaitre sur Sedaine, suivie d'exemples de musique extraits des œuvres de Monsigny, Gretry, etc.

Le lundi 15 juin, à 9 heures du soir, reconstitution d'un théâtre de Verdure au XVII^e siècle. Au programme: Prologue des *Fêtes vénitennes* de Campra chanté par M. L. Bourgeois (le Carnaval)

et M^{lle} M. de la Rouvière (la Folie); la *Guirlande*, pastorale-ballet en un acte de J.-Ph. Rameau interprété par M^{lles} J. Leclere, de l'Opéra-Comique, L. et B. Mante, de l'Opéra, etc.; les *Sabots*, opéra comique de Duni, paroles de Sedaine, joué par M^{lle} Sérénio, la vicomtesse de Trédern, MM. R. Le Lubez et le comte A. de Gibriac. Orchestre et chœurs sous la direction de M. Charles Bordes.

M. Maurice Maeterlinck a promis à M. Antoine l'œuvre à laquelle il travaille en ce moment, la *Tentation de saint Antoine*, drame en quatre actes. Elle sera représentée au cours de la prochaine saison, qui comprendra en outre la *Chanoinesse*, cinq actes de MM. H. Céard et H. de Weindel, le *Piège*, trois actes de Louis de Grammont, la *Vagabonde*, quatre actes de MM. Maurice Donnay et L. Descaves, la *Pitié*, trois actes de Maurice Leblanc, les *Uns et les autres*, trois actes d'Edmond Sée, le *Père Mulot*, trois actes de M. Robert Charvay, l'*Amourette*, trois actes de Pierre Weber, la *Guerre au village*, trois actes de Gabriel Trarieux, etc.

M. S. Rusinol, le peintre catalan dont le dernier Salon de la *Libre Esthétique* a révélé le nom en Belgique, est aussi un homme de lettres distingué qui s'est fait apprécier maintes fois en Espagne, et notamment comme auteur dramatique. On lui doit, entre autres, *El Pati blau*, *El Malalt cronic*, *El Jardín abandonado*, *L'Alegria que passa*, *Cigales i Formigues*, *Els Jocs Florals de Canprosa*, et deux drames en trois actes, de tendances sociales, *Llibertat!* et *L'Heroe*.

Cette dernière œuvre, dont l'esprit anti-militariste a provoqué de vives résistances et de violents enthousiasmes à Barcelone, où elle fut représentée au cours de l'hiver dernier, vient d'être traduite en français par M. Rivoire. M. Antoine, à qui elle fut présentée, redoute l'impression qu'elle produirait sur un public pour qui le sabre est un symbole aussi sacré que, pour d'autres, le goupillon.

Il serait peut-être intéressant de soumettre le drame de M. Rusinol au public belge, qui le jugerait au seul point de vue artistique et sans parti pris. Le *Héros* est, paraît-il, un drame superbe, d'une intensité de vie et d'une force émotionnelle remarquable.

Du *Courrier musical* de Paris :

M. Rasse, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie, nous faisait entendre le 19 mai, à la salle des Agriculteurs, quelques-unes de ses compositions, un quatuor à cordes, un trio pour piano, violon et violoncelle, une *Sonate* pour piano et plusieurs mélodies

chantées par M^{lle} Bathori et M. Engel. On a admiré l'originalité et la solide facture de ces diverses œuvres que les excellents interprètes, MM. Jean Ten Have, Maurage, Denayer, Salmon et l'auteur lui-même qui jouait en virtuose sa *Sonate* et son *Trio*, ont valeureusement conduites au succès.

Parmi les nouveaux membres sociétaires et associés de la Société nationale des Beaux-Arts figurent MM. Frantz Charlet, élu sociétaire, et MM. Wagemans, Lagae et Nocquet, nommés associés.

M. Etienne-Morcu-Nélaton vient d'achever un important ouvrage sur Corot qui paraîtra l'automne prochain chez H. Floury en deux gros volumes illustrés d'environ deux mille reproductions embrassant l'œuvre à peu près complète du maître.

En vue de pouvoir mieux surveiller les travaux de restauration exécutés à nos édifices, la Commission royale des monuments a proposé au gouvernement d'exiger qu'à l'avenir les projets de restauration soient accompagnés de photographies à grande échelle du monument à restaurer. Ces photographies seront des témoins de l'état antérieur à la restauration et permettront de se rendre très exactement compte du mérite des travaux exécutés.

La *Métropole*, tout en approuvant cette mesure, fait observer avec raison que pour remplir leur but ces photographies ne devront pas reproduire simplement le monument isolé, mais son entourage, afin que les gens de goût puissent étudier le problème de la restauration dans toute son étendue.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)

— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —

	<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔</p>
	<p>Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔</p>
	<p>Abonnement annuel Frs. 20.-</p>

J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

César Franck (VINCENT D'INDY). — Francis Jammes. *Le Roman du Lievre* (M. MALI). — Louise Danse. *Illustrations de « El Moghreb al Akhsa »* (JUDITH CLADEL). — « Eenigen » (F.). — Le Nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand (F. V. E). — Chronique judiciaire des Arts. *Le Droit d'auteur en pays annexé*. — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

CÉSAR FRANCK

Le 9 novembre 1890 s'éteignait, en pleine vigueur, un artiste de génie dont le nom, alors presque ignoré de ce qu'on est convenu d'appeler le grand public, gagna peu à peu en célébrité et s'impose actuellement au respect et à l'admiration de tout ce qui touche à l'art musical, au même titre que les noms des plus grands maîtres des temps passés.

Simple comme sa vie furent ses obsèques. Aucune délégation officielle du Ministère ou de l'Administration des Beaux-Arts ne l'accompagna à sa dernière demeure. Seuls, ses nombreux élèves et les musiciens que son

talent et son affabilité sans bornes avaient su attirer à lui formèrent une couronne de respectueuse admiration autour du cercueil du maître regretté.

César Franck, en mourant, avait légué à son pays d'adoption une école symphonique bien vivante et vigoureusement constituée, telle que la France n'en avait jamais produite jusqu'alors. Qui veut avoir une notion complète du caractère de ce grand musicien doit l'étudier au triple point de vue de l'homme, de l'artiste et de l'éducateur, en d'autres termes, considérer sa vie, son œuvre, son enseignement; telle sera donc la division de cet essai.

I

L'Homme.

César-Auguste Franck naquit à Liège le 10 décembre 1822. Sa biographie tient en quelques lignes, car son existence fut sans heurts ni convulsions romantiques, mais s'écoula dans le calme d'un incessant labeur, ainsi qu'on aime à se représenter la vie des artistes-ouvriers des belles époques de l'art primitif. Sans fortune, élevé par un père d'une extrême sévérité voisine de la dureté égoïste, César s'habitua dès l'enfance à ne pas rester un seul instant inactif. A quinze ans, il avait terminé ses études à l'École de musique de sa ville natale et entra au Conservatoire de Paris, d'où il sortit au bout de quatre années avec les prix de piano, de fugue et d'orgue, ce dernier dans des circonstances particulières qui méritent d'être rapportées. On sait que le concours d'orgue, entre autres épreuves, comprend, encore

actuellement, l'improvisation d'un morceau de forme libre sur un thème donné, puis d'une fugue dont le sujet est également fourni par l'un des membres du jury.

César Franck, remarquant que les deux sujets qui lui étaient proposés se prêtaient à être traités simultanément, improvisa une double fugue au cours de laquelle il ramena comme second sujet, marchant avec l'autre, le thème du morceau libre, se livrant ainsi à des combinaisons auxquelles les examinateurs n'étaient nullement préparés. Cela faillit tourner mal pour lui, car les membres du jury ne comprirent rien à ce tour de force tout à fait en dehors des habitudes du Conservatoire, et il fallut que Benoist, le titulaire de la classe, vint expliquer le cas à ses collègues pour que ceux-ci, enfin éclairés, se décidassent à attribuer au jeune concurrent... un second prix ! C'est à dater de ce moment peut-être que César Franck devint suspect aux yeux de certains personnages.

Après un court séjour en Belgique, où il allait offrir au roi Léopold I^{er} la dédicace de ses premiers trios, il revint à Paris, où il commença cette carrière d'organiste qu'il n'abandonna point toute sa vie durant. C'est ainsi que l'église Sainte-Clotilde, nouvellement bâtie, le vit, dès l'année 1859, s'asseoir à la tribune de l'orgue chaque vendredi matin et toute la journée du dimanche. Ceux que la bienveillance du maître autorisait à assister auprès de lui à ces offices n'oublieront certes jamais les hautes jouissances d'art que ses improvisations ont procurées à leur esprit.

En 1872, Franck succéda à son ancien maître Benoist comme titulaire de la classe d'orgue au Conservatoire de Paris, mais beaucoup de ses confrères ne consentirent jamais à regarder comme *des leurs* ce professeur qui avait l'audace de voir dans l'art autre chose qu'un métier lucratif. Et, en effet, César Franck n'était pas *des leurs*. Ils le lui firent sentir.

Franck fut, je l'ai dit, un travailleur. Hiver comme été, il était sur pied dès 5 h. 1/2 du matin et consacrait à la composition les deux premières heures de sa matinée : c'est ce qu'il appelait *travailler pour lui*. Vers 8 heures du matin, il prenait un frugal repas et partait aussitôt pour aller donner des leçons dans tous les coins de la capitale, car jusqu'à la fin de sa vie ce grand homme dut employer la plus grande partie de son temps à l'éducation pianistique de quelques amateurs, voire à la culture musicale des pensionnats de jeunes demoiselles ! Il ne rentrait d'ordinaire que pour le repas du soir et, lorsqu'il ne consacrait pas sa soirée à ses élèves d'orgue ou de composition, il trouvait alors encore quelques instants pour copier ou orchestrer ses partitions. C'est ainsi que, au moyen de ces deux uniques heures de travail matinal quotidien, jointes aux quelques semaines de vacances que le Conservatoire lui laissait

chaque année, furent pensées et écrites ses plus belles œuvres.

Si Franck fut un travailleur, ce fut aussi un modeste. Jamais il ne brigua ni même ne rechercha les honneurs ou les distinctions, jamais il ne lui vint à l'idée, par exemple, d'ambitionner la place de membre de l'Institut ; — non point que, comme un Puvion de Chavannes ou un Degas, il dédaignât ce titre, mais parce qu'il pensait sincèrement n'avoir pas encore assez fait pour le mériter. Et cependant alors l'Institut comptait en ses rangs nombre de musiciens d'ordre assez inférieur, parmi lesquels, pour n'en citer qu'un, François Bazin, auteur de quelques médiocres opérettes, qui, bien que professeur de composition au Conservatoire, n'était pas absolument capable de distinguer dans les fugues de ses élèves une réponse fautive d'une réponse juste : j'ai été moi-même témoin du fait.

La modestie de Franck n'excluait cependant pas la confiance en soi, qualité primordiale de l'artiste créateur lorsqu'elle est exempte de vanité et appuyée sur un jugement sain.

A l'ouverture des cours, alors que le maître, la figure illuminée par son large sourire, nous disait : « J'ai bien travaillé pendant mes vacances, je crois que vous serez contents », nous étions certains de la prochaine éclosion de quelque chef-d'œuvre. Alors, sa joie était de trouver dans son existence si occupée une ou deux heures de liberté pour rassembler ses élèves de prédilection : Henri Duparc, Camille Benoît, Ernest Chausson et l'auteur de ces lignes, et leur jouer au piano l'œuvre nouvellement terminée, en exécutant les parties vocales avec un organe aussi chaleureux que grotesque. Il ne dédaignait même point de nous demander nos avis et, bien mieux encore, de s'y conformer, si nos observations lui paraissaient fondées. — Assiduité constante dans le travail, modestie et conscience artistique, tels furent les points saillants du caractère de César Franck ; mais il est encore une qualité, bien rare, celle-là, surtout (il faut bien l'avouer) chez les artistes, que Franck posséda à un très haut degré : ce fut la bonté, la calme et sereine bonté, et c'est bien à juste titre qu'on a pu lui appliquer le nom de *Pater seraphicus*. Son âme, en effet, ne put jamais concevoir le mal ; jamais il ne voulut croire aux basses jalousies que son génie suscitait chez la plupart de ses collègues... et non chez les moindres ; il passa dans la vie les yeux levés vers un très haut idéal, sans soupçonner les vilénies et les injustices dont il fut fréquemment l'inconsciente victime.

Cette disposition était même poussée chez lui à un point tel qu'il ne s'est jamais aperçu de l'indifférence du public à l'égard de ses œuvres, bien trop élevées et trop hautement conçues pour être comprises par des contemporains. Les quelques applaudissements de ses amis

disséminés dans une salle de concert lui donnaient l'illusion d'une approbation unanime, et il ne manquait jamais, après une exécution, de s'incliner à plusieurs reprises, ravi de la jouissance que lui avait procuré à lui-même l'audition de son œuvre, vers une assistance si non hostile, au moins étonnée et complètement dérouterée de ses habitudes.

Dans l'été de 1890, pendant une de ses journalières courses à pied dans les rues de Paris, le maître, absorbé peut-être par la recherche de quelque idée musicale, ne sut pas se garer à temps du choc d'un omnibus dont le timon le frappa violemment au côté. Insoucieux de la douleur physique et des soins corporels, Franck continua sa vie ordinaire de fatigue et de travail, mais bientôt, une pleurésie s'étant déclarée, il était forcé de s'aliter et succombait quelques semaines plus tard.

Tel fut l'homme moral.

Quant au physique, quiconque coudoyait dans la rue cet être toujours pressé, courant plutôt que marchant, aux vêtements trop larges, au pantalon trop court, au visage grimaçant et distrait, encadré dans des favoris grisonnants, ne pouvait, certes, se douter de la transfiguration qui s'opérait alors qu'il expliquait ou commentait au piano une œuvre de beauté ou qu'il préparait à l'orgue l'une de ses géniales improvisations. Alors la musique l'enveloppait, telles ces auréoles dont les peintres primitifs encerclaient leurs figures d'anges ou de saints; alors seulement on était frappé par la consciencieuse volonté de la bouche et du menton, par l'acuité presque extra-humaine du regard où transparissait l'inspiration, alors seulement on remarquait l'identité presque complète de son large front avec celui du poète de la IX^e Symphonie; alors on se sentait subjugué, presque effrayé par la présence palpable du génie qui rayonnait autour du plus noble et du plus haut musicien que la terre française ait possédé depuis Rameau.

(A suivre.)

VINCENT D'INDY

FRANCIS JAMMES

Le Roman du Lièvre (1).

Tous les fervents de Francis Jammes ont, depuis de très longues semaines, savouré le *Roman du Lièvre*; mais pour ceux qui ne connaissent pas encore cette histoire écrite par un François d'Assise moderne traitant d'un homme et de plusieurs bêtes, il faut qu'on les avertisse; s'il reste en eux un petit brin de la douce sauvagerie de leurs origines (une sauvagerie de chasseur, d'éleveur, d'appriivoiseur, de pâtre, une sauvagerie pas trop sucrée), ils aimeront le lièvre et ses compagnons.

Un loup, des chiens, une brebis, des colombes, des éperviers,

(1) Paris, Société du *Mercur de France*.

un hibou et un lièvre suivent François qui leur parlait de la « *Foi que nous avons les uns dans les autres*, la Foi qui est la vie elle-même, qui est ce que nous ne savons pas, mais en quoi nous croyons.

« Et tandis que parlait François, les bêtes arrêtées faisaient silence, à plat ventre ou perchées, confiantes dans ces mots qu'elles n'entendaient pas. »

Mais quand l'hiver vint, François ne put les nourrir. Elles ne voulurent point le quitter, car elles l'aimaient; elles aimèrent plus que leur propre vie cet homme qui leur parlait et les nourrissait. Quelques-unes, comme la petite épagneule, « fixaient François avec l'ardeur de la Foi absolue, et ses compagnons, qui s'apprétaient à l'écouter avec confiance, baissaient la tête en signe d'ignorance et de bonté... ils attendaient, heureux et fiers, que la petite épagneule témoignât.

« Alors celle-ci fit un pas, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Elle lécha la main de François, puis elle se coucha à ses pieds »

Tous les animaux meurent, mais non pas l'Oreillard, qui est chargé de les conduire au paradis des bêtes, lieu de délices où chacun retrouve sa vie; pour lui, « bien qu'il fût dans le séjour des bienheureux, son naturel défiant de laboureur l'avait repris...

« Il n'y dormait pas, car l'inquiétude et d'autres choses lui manquaient... Son cœur ne battait plus avec cette puissance dont il battait lorsque, au sommet des landes incendiées de bruyères, un coup de feu faisait autour de lui pleuvoir le sol. A la lisse caresse des pelouses soignées, son miserable poil repoussait aux endroits calleux des pattes. Et il se prenait à déplorer ce luxe du ciel...

« ... François dans son paradis eut connaissance des angoisses de Patte-Usée et de son désarroi. »

Il lui demande ce qu'il veut :

« O mon ami, ce que je cherche, repartit le Museau-Fendu, c'est mon Dieu. Tant que tu le fus, sur la terre, je me sentis pacifié. Mais dans ce paradis où je suis perdu parce que je n'y sens plus ta présence, ô frère divin des bêtes, mon âme étouffe car je n'y trouve pas mon Dieu. »

« ... Rends moi ma peur. Rends moi l'effroi. Rends moi l'émotion que j'éprouvais lorsque soudain un coup de feu balayait sous mon bondissement les menthes odorantes... Rends moi le regain bleu de lune et mes amours peureuses et clandestines parmi les oseille sauvages, lorsque je ne distinguais plus du pétale de l'églantier tombé lourd de rosée sur l'herbe, la rose langue de mon amie. Rends moi ma faiblesse, ô mon cœur. Et va dire à Dieu que je ne puis plus vivre chez lui. »

Et Lièvre revint sur la terre où, comme un doute plus fort que tous ses doutes, un grain de plomb lui perça la cervelle.

« Un voile de sang, plus beau que n'est l'automne ardent, flotta devant ses yeux où se levaient les ombres éternelles... »

« Soudain il se hérissa et devint semblable aux chaumes de l'été où il gitait jadis auprès de sa sœur la caille et du coquelicot son frère; semblable aussi à la terre argileuse où ses pieds de pauvre trempèrent; semblable aussi au pelage dont les septembre revêtent la colline dont il avait pris la forme; semblable à la bure de François; — semblable à l'ornière d'où il entendait sonner comme des angelus les meutes aux oreilles pendantes; — semblable par son regard, où maintenant flottait une buée d'azur nocturne, à la pelouse-bénie où l'attendait le cœur de son amie au cœur des oseille sauvages; semblable, par les larmes qu'il pleu-

rait, à la fontaine séraphique auprès de laquelle s'asseyait le vieux pêcheur d'anguilles réparant ses cordeaux; semblable à « la vie; semblable à la mort; semblable à lui-même; semblable à son paradis ».

Ainsi parle en une soixantaine de pages l'auteur de *Clara d'Ellebeuse* et *Almaïde d'Étremont*, un des rares poètes de la France actuelle, un des rares poètes de notre temps. Poète parce qu'il aime ces êtres, bêtes ou gens, au milieu desquels il vit. Poète parce que ce sont ses ardentes et familières contemplations de tous les jours qu'il nous conte, les choses qu'il a vues, revues, vécues, avec lesquelles il ne fait qu'un; non les évocations accidentelles d'une imagination capricieuse. C'est sa vie de campagnard, de chasseur, sa vie affinée d'observateur amoureux de la nature, qu'il donne et peint en ces fables empreintes d'une si grande sensibilité. Sa vie aussi de passion attendrie et de philosophie inconsciente atteignant les horizons les plus vastes de la pensée, comme en cette mort du petit être prudent, actif, peureux et passionné dont le paradis est d'accomplir sa destinée, sa destinée tout entière, si tragique qu'elle soit.

En ce volume sont rééditées les histoires de Clara d'Ellebeuse et d'Almaïde d'Étremont, — parues d'abord en éditions spéciales, — puis des contes courts, des notes sur les oasis et sur Alger où les impressions du poète sont plus tristes, les choses nouvellement apparues semblant avoir moins d'attrait — pour cette attachante nature où domine le besoin d'intimité — que les choses simples de tous les jours. D'autres impressions, plus pénétrantes celles-là, sur Jean-Jacques et M^{me} de Warens, qu'il fait revivre inoubliablement parce qu'il les comprend, simplement, de façon pénétrante.

M. MALI

LOUISE DANSE

Illustrations de « El Moghreb al Aksa. »

La véritable tâche de l'artiste qui illustre un livre est-elle de suivre exactement la pensée de l'auteur, ou bien de ne livrer que ses propres impressions semées au hasard, selon que la lecture du livre les fit naître? Qu'importe la manière si l'œuvre est belle!

Voici un volume étrange, étrangement imagé par une artiste qui n'a toléré pour inspiratrice que la seule fantaisie de son cerveau, inattendue et rapide comme celle qui déforme soudainement les nuages en palais, en montagnes, en banquises, en faune ou en flore chimériques, sur les champs du ciel, par un beau couchant. Le livre d'Edmond Picard, *El Moghreb al Aksa*, récite d'un voyage en plein Maroc, cet empire resté mystérieux et pur d'invasion européenne, devait provoquer l'ardente rêverie d'une imagination féminine; d'idées et d'écriture il est brutal, il est fascinant, il est farouche et somptueux; une âpre et haute philosophie s'y mêle à la bruyance des descriptions, au panthéisme tendre; il rompt tous les aperçus que nous possédons sur les contrées d'Orient entrevues à travers une littérature attirante, mais conventionnelle, aussi bien que les notions consacrées de style académique suivant la formule; il est fait pour briser avec éclat toutes les songeries qu'une femme a laissées errer depuis son enfance amoureuse de contes et de légendes sur les aspects et l'humanité d'un pays lointain, en contraste absolu avec le nôtre.

Il semble que c'est après avoir subi cette surprise et ces heurts que M^{me} Louise Danse désira revêtir les pages du vaste in-quarto à l'opulente typographie, d'aquarelles innombrables voilant à demi le texte par l'ennuagelement de leurs tons profonds ou délicats, par les flammes de leurs chaudes couleurs. On dirait que les regards de la lectrice, en se posant sur les feuilles, y fixèrent le reflet des multiples sensations qui se levèrent en elle à mesure que les paroles de l'écrivain les y engendrèrent. Elle n'a pas cherché à reconstituer de parti pris des horizons que, seule, la narration lui révéla; elle a prodigué, sur les marges du livre, des visages, des silhouettes, des vols d'oiseaux, des effusions de fleurs qui sont l'échappée des vibrations de son esprit, singularisées par leur contact avec la mentalité virile de l'auteur.

A chaque feuillet se révèlent d'aigus profils de femmes, émergeant de ciels noyés de clarté de lune où se baignent leurs interminables chevelures; des faisceaux de lys que viennent, amoureux et fraternels, enlacer de leurs cols des cygnes; des serpents qui projettent vers de roses lèvres de nymphes, sœurs de Salammbô à l'ingénue perversité, leurs dards bifides; des ciels tristes où dorment en longues lagunes des nues sanglantes, des ondulations de montagnes, des verdurees pâles de prairies, des orchidées souples et gigantesques, des iris, des arums teintés avec une simplicité d'estampes japonaises; des oiseaux de feu et encore, toujours, la répétition d'une effigie placide, le même visage éclairé d'yeux larges et frais et reproduit selon des variantes infinies de tons de jeux de lumière, de déroulements de cheveux, d'auréoles et de sourires.

Et cela est séduisant, capricieux, féminin, naïvement féminin, le symbolisme un peu puéril de ces images affleurant telles de fragiles feuilles de printemps un lac vaste, les profondeurs de la pensée mâle! A la longue, quelque monotonie diminue l'impression de qui regarde: c'est que la fantaisie personnelle est courte si la variété de la nature est inépuisable. On comprend que l'aquarelliste a beaucoup plus contemplé ce qui se passe en elle qu'autour d'elle; qu'elle a épuisé en cette œuvre la réserve de son imagination précieuse sans la renouveler à la masse des modèles vivants qui s'offraient à son pinceau; mais ce qui attire aussi les vrais amateurs d'art féminin dans les enluminures de M^{me} Danse, c'est le charmant courage d'un talent qu'on devine avoir été pris jadis dans la gaine des principes d'école et qui s'efforça d'y échapper, qui a lutté en douceur, mais vaillamment, contre l'habitude d'un dessin convenu, d'une correction égalitaire, d'une tenue souvent rigide à laquelle les nobles élans de cette nature originale et passionnée n'auraient pas pu se plier sans regrets.

La Vie, si prodigue d'elle-même, mais jalouse dira-t-on de l'Art et de ce que l'Homme fait naître par son seul labeur, n'accorde à l'artiste de s'exprimer totalement, ne lui permet d'être en entière possession de sa pensée et de ses moyens que lorsqu'elle lui a pris presque toute sa jeunesse et ses plus brillantes années. Les femmes acceptent difficilement ce haut et mélancolique destin auquel s'appliquent, plus encore qu'à des luttes contre les préjugés et l'hostilité première de la foule, les paroles fameuses de M^{me} de Staël: « La gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur. »

M^{me} Louise Danse cherche à atteindre l'absolue expérience par le temps, par le travail, pour obtenir la réalisation complète de ses visions, ingénieuses et élégantes et à ses efforts d'une tranquille puissance mesurée à sa force délicate nous devons ses

charmeuses compositions. Elle a le sens intense de la décoration, le goût de la belle et solide couleur et nous apporte aujourd'hui l'album qu'elle destine à conserver, en plus de ses qualités esthétiques, la spécialité de la rareté — puisque ses pages ne seront jamais reproduites — ressuscite un peu de cet amour instinctif de la beauté et de l'art, même cachés, qui inspirait aux Egyptiens la touchante coutume d'illustrer l'intérieur des nécropoles et des tombeaux condamnés, dans leur croyance, à la nuit éternelle, de décorations qui si souvent furent de purs chefs-d'œuvre.

JUDITH CLADEL

« EENIGEN »

« *Eenigen* » (*Quelques-uns*) : Le groupe qui sous ce titre modeste expose au Cercle artistique d'Anvers met à son programme les noms de Charles Mertens, Jacob Smits, Richard Baseleer, A. De Laet, Victor Hageman, A. Maclot, G. Morren, Veen Muller, M. Nykerk, Walter Vaes, Leo Van Aken, Eug. Van Mieghem, Edm. Van Offel, A.-J. Strijmans.

Les œuvres sont variées, les mérites sont inégaux, mais il y a partout un effort probe, souvent considérable, et un évident souci de sincérité; sérieusement, tranquillement, sans préoccupation ni d'école ni d'esclandre.

De MM. Jacob Smits et Charles Mertens des portraits, profonds, fouillés et mélancoliques chez le premier, de facture rare et pleine de verve chez le second, avec un grand accent de vie et de caractère chez tous deux. Ce sont des maîtres.

En plein soleil, parmi la gaité des fleurs, des arbres, animées et vivantes, les jeunes filles que M. George Morren a peintes d'une main heureuse et libre attirent et séduisent et sont parmi les meilleures œuvres du Salonnet.

Plus que de la lumière et de ses jeux divins, M. Hageman a le souci de la couleur qui s'estompe et s'adoucit et s'harmonise sans s'éteindre dans les terres d'ombre ou les gris ternes. *Winter* (Hiver), *Terug van de wandel* (Retour de promenade), *Bloemenplukster* (Cueillette de fleurs) sont dans cette gamme des œuvres pleines de charme.

M. Walter Vaes a les dons les plus rares, une facture ferme et savoureuse, le ton juste et intéressant; son exposition au Salon des Aquarelles et Pastels à Anvers a été remarquée, tranchant, comme celle de MM. Smits, Claus, Morren et Baseleer, sur la foule des médiocrités.

Aux *Eenigen*, un bon portrait, une esquisse large de vieilles façades rappellent ces qualités, plus que ne le font deux cadres de croquis et l'à-peu-près intitulé *L'Archéologue*.

M. Baseleer, le peintre du Bas-Escaut, a une œuvre excellente : *De Garnaalvangst* (la Pêche aux crevettes); vers l'horizon vibrant de lumière, sur les grandes eaux claires les pêcheurs, figures frustes, peignent au dur labeur et toujours le flux passe, indifférent à leur effort.

M. De Laet ne s'est pas, comme M. Baseleer, simplement, tranquillement assis devant les grands cieus et les vastes eaux : le symbole le tourmente; le « tableau derrière la toile » le préoccupe. Récemment, il avait réuni à la Chapelle, canal Falcon, une grande partie de ses œuvres. L'effort est sérieux et intéressant, mais sans doute aucun les meilleures toiles étaient celles où M. De

Laet s'était le plus directement inspiré de la nature. Son exposition plus restreinte aux *Eenigen* donne la même impression.

M. Veen Muller dans son *David* et ses études, M. Nykerk dans un petit paysage et un pastel (*Kind met 't zieke kiekse*), M. Maclot dans un portrait de jeune femme debout, M. Van Offel dans son portrait d'homme font preuve de conscience et de talent et complètent, non sans bonheur, ce Salonnet, qui est bien supérieur à ce que l'on a vu, depuis longtemps, d'un groupe anversois.

F.

* * *

Le *Nouveau Précurseur* du mercredi 3 courant publie l'article suivant au sujet de cette exposition :

« Il est heureux que les « Eenigen » ne soient pas des « Menigen », car si l'art était souventes fois violenté comme il l'est, en ce moment, à l'exposition de cette poignée de mauvais farceurs, il n'en resterait bientôt plus rien.

« S'il y avait seulement, dans ce bric-à-brac de couleurs malsaines, un effort, une tendance, une idée, on pourrait s'en consoler au besoin; mais le Chinois le plus chinois n'y reconnaîtrait même pas une chinoiserie.

« Ces messieurs s'imaginent-ils que pour être proclamé artiste il suffit de barbouiller de vert, de blanc, de noir, de noir surtout, une toile ou un panneau?

« Quelques-uns n'ont même pas l'excuse de la sincérité, puisque leurs elucubrations sont visiblement le résultat d'une chose voulue, d'un parti pris. En d'autres mots, ils font de la besogne d'entêté, avec la conviction parfaite de leur erreur; et ils n'en sont que plus coupables.

« Nous en trouvons la preuve dans le seul fait que parmi eux l'on relève des artistes dont nous vimes ailleurs des œuvres admirables et qui, conséquemment, ne manquent pas de talent.

« Tels MM. Mertens et Van Aken, deux peintres de réputation, qui, après avoir créé tant de belles pages, se cassent maintenant la tête à vouloir produire des non-sens.

« En vérité, c'est navrant.

« Car, en somme, à se ranger sous la bannière de certains impuissants, ils prétent à ceux-ci un semblant de vitalité, une sorte de consécration. C'est évidemment leur droit, mais ce n'est certainement pas leur devoir.

« Nous le regrettons pour eux et pour l'art.

« Et ce que nous comprenons encore bien moins, c'est que le Cercle artistique, littéraire et scientifique ait donné asile à une si lugubre manifestation picturale, où il n'y a ni art, ni littérature, ni science d'aucune sorte. »

N'est-ce pas amusant? Ce bon *Précurseur* et ses colères séniles doivent faire passer quelques bons quarts d'heure aux quatre lecteurs qui lui restent.

Le Nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand.

Les visiteurs du dernier Salon triennal de peinture n'ont pu juger de l'aspect définitif du nouveau Musée des Beaux-Arts.

La disparition des derniers boulins de l'échafaudage et l'ouverture de l'exposition Gustave Vanhase permettent de se rendre compte de l'œuvre de l'architecte Van Rysselberghe. Les salles sont bien réparties, le jour est parfaitement ménagé. Sans présenter aucune recherche d'originalité, l'ensemble de l'œuvre se distingue par une correction absolue. L'édifice — d'un beau et sobre classique — dénote le bon goût de l'architecte ennemi déclaré du rococo, persuadé d'ailleurs que l'œuvre du copiste

vedette du parc de la Citatelle, il affirme péremptoirement la supériorité de son travail de plagiaire. Bien campé en riorité d'un style simple et châtié, — en ce genre de constructions, du moins. — devant l'énorme disproportion de l'école normale qui s'érige, non loin de là, comme une apologie du médiocre, en dépit de son allure néo-gothique ! La frise est due au pinceau de Delvin ; elle retrace en larges fresques puissantes les grandes périodes de l'histoire des beaux-arts.

Enfin — après quels temps ! — nous verrons condamner l'occulte réduit de la rue Sainte-Marguerite. Mais il n'y a pas que les Bædeker qui s'en rejouiront ; la Société des amis du Musée de Gand, qui poursuit activement l'installation de notre importante collection de peinture au nouveau Musée des Beaux-Arts, nous promet pour lors de réelles surprises.

F. V. E.

Chronique judiciaire des Arts.

Le droit d'auteur en pays annexé.

A propos des œuvres de Wagner, un intéressant point de droit international vient d'être confirmé une fois de plus, à savoir que les modifications de frontières entre Etats ne peuvent avoir d'influence sur les contrats entre particuliers.

Les tribunaux allemands et le tribunal d'Empire lui-même ont décidé que MM. A. Durand et fils, les éditeurs parisiens de Wagner, acquéreurs, avant 1870, d'ouvrages de ce compositeur, ont conservé la propriété exclusive de ses œuvres en Alsace-Lorraine, malgré l'annexion, et que c'est à tort que les éditeurs allemands, propriétaires des mêmes ouvrages pour l'Allemagne, émettent la prétention de vendre leurs éditions dans les provinces annexées.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — Chansons-Proverbes par JEAN BÉNÉDICT. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

ROMAN. — *Le Veau d'or*, par GEORGES LECOMTE. Paris, Fasquelle et C^{ie}.

THÉÂTRE. — *Punch et Judy*, par PAPHYRUS et MARTINE, icônes de HENRY CHAPRONT, suivi des *Paralipomènes de Punch*, par ÉMILE STRAUS. Paris, Bibliothèque de la « Pensée ».

CRITIQUE. — *Léon Frédéric*, par VITTORIO PICA. (Extrait de la revue *Emporium*.) 22 illustrations. Bergamo, Inst. des Arts graphiques. — *Paul Adam*, par MARCEL BATHILLIAT. Portrait-frontispice de Jacques Blanche. Diverses illustrations. Paris, Bibliothèque internationale d'édition.

DIVERS. — Plaidoirie de M^e J. PAUL-BONCOUR pour M. HENRY GAUTHIER-VILLARS. Poitiers, imp. Blais et Roy. — *Les Directeurs de l'Académie de France à la Villa Médicis*, par ALBERT SOUBIES. Eau-forte de Calauze. Paris, E. Flammarion.

MUSIQUE. — *Un Dixain de chansons-proverbes*, par JEAN BÉNÉDICT. Paris, Bellon, Ponscarne et C^{ie}.

Memento des Expositions.

BAYONNE-BIARRITZ. — *Société des Amis des Arts*, 25 août-25 septembre. Six ouvrages par exposant. Envoi avant le 1^{er} août. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. L. Fernandez-Patto, secrétaire général, Bayonne.

BEAUVAIS. — *Société des Amis des Arts de l'Oise*. 12 juillet-16 août. Dépôt à Paris avant le 1^{er} juillet chez M. Pottier, 14, rue Guillon. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. L. Manceaux, président, Beauvais

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 19 juillet-28 septembre. Délai d'envoi : 20 juin-5 juillet. Dépôt à Paris chez M. Pottier 14, rue Gaillon. Renseignements : M. G. Cahen, 6, rue des Petits-Champs, Paris.

LE PUY. — *Société des Amis des Arts*. 20 juin-25 juillet. Dépôt à Paris, chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : M. Ed. Terrasse, vice-président, 11, boulevard Saint-Louis, Le Puy (Haute-Loire).

SPA. — Exposition annuelle. 12 juillet-30 septembre. Deux œuvres par exposant. Commission sur les ventes : 5 p. c. Envois : 5-20 juin. Renseignement : M. Albin Body, président.

PETITE CHRONIQUE

Le monument de Georges Rodenbach, œuvre de Georges Minne, sera inauguré à Gand le 19 juillet prochain.

Les amis du poète qui desirant s'associer à cette œuvre commémorative sont priés d'adresser leurs souscriptions à M. Thomas Braun, secrétaire du comité, rue des Chevaliers, 23, à Bruxelles.

L'inauguration du buste de Gustave Vanais a eu lieu le 4 juin dernier au nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand. L'œuvre de Lagae est digne de l'artiste qu'elle commémore.

Les répétitions de *l'Étranger* sont commencées à l'Opéra et poursuivies activement tous les jours. C'est, nous l'avons dit, M. Delmas qui interprétera le rôle principal, si magistralement créé à Bruxelles par M. Albers. M^{me} Bréval incarnera Vita. Les rôles d'André et de la Mère ont été respectivement distribués à M. Laffitte et à M^{me} Goulancourt, une ancienne pensionnaire de la Monnaie.

Les études orchestrales commenceront prochainement, sous la direction de M. Vidal, de telle sorte que l'ouvrage sera prêt à être mis en scène au début de la saison prochaine.

En attendant, *l'Étranger* a été exécuté la semaine dernière à Paris avec le concours de chanteurs-amateurs qui en ont donné une fort bonne interprétation. — M^{lle} Blanche Selva exécutant au piano la réduction d'orchestre, — dans les salons de M^{me} de Laboulaye et de M^{me} J.-B. Payen. On a fait, à chacune de ces auditions, le plus grand succès à l'œuvre de Vincent d'Indy.

Maurice Maeterlinck termine la correction des épreuves de son nouveau drame, *Joyzelle*, qui paraîtra dans quelques jours chez Fasquelle.

Annonçons, à ce propos, que *Joyzelle* sera jouée à Bruxelles au début de la saison prochaine. La direction du théâtre du Parc vient de traiter avec M. Schurmann, directeur-fondateur du théâtre Maeterlinck, pour quelques représentations fixées à la dernière semaine de septembre. M^{me} Georgette Leblanc, M. Darmont et les autres interprètes de *Joyzelle* et de *Monna Vanna* entreprendront ensuite, sous la conduite de M. Schurmann, la grande tournée de cinq mois dont nous avons parlé et qui comprendra, outre l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse et l'Italie, les Etats-Unis d'Amérique et même le Japon.

Un nouveau théâtre d'art, *L'Essor*, vient d'être fondé à Paris sous la direction de M. Henry Perrin. Ses premiers spectacles seront composés de la *Fin de Don Juan*, de M. F. Sarnette, et du *Ressuscité*, de M. F. Hauser.

La Fête d'été de la *Scola caniorum* dont nous avons publié la semaine dernière l'attrayant programme est définitivement fixée au lundi 22 juin.

La vente des fresques de Bosco reale, qui a eu lieu la semaine dernière chez Durand-Ruel, à Paris, a produit un total de 291.135 francs, chiffre notablement inférieur à ce qu'espérait retirer de cette vente le propriétaire, M. de Prisco, qui en avait refusé, dit-on, 1,500,000 francs au Musée de Berlin. A part une figure de génie ailé à tête de faune, acquise par le Louvre pour

la somme de 15,300 francs, la plupart des panneaux et lambris qui composaient la décoration de Bosco reale n'ont atteint que des enchères relativement modiques. Parmi les acquéreurs, citons M. Raoul Warocqué, qui s'est fait adjuger la série de peintures qui ornaient le Tablinum et les deux triclinia de la villa.

Très joli rapprochement, à propos de la médaille d'honneur du Salon de Paris, imaginé par le spirituel écrivain qui se dissimule sous le pseudonyme de Sparklett à l'*Écho de Paris* :

« Après-demain jeudi, au bord du miroir vert du lac de Ville-d'Avray, des peintres, des poètes, peut-être même des ministres fêteront un anniversaire, naissance ou mort, du père Corot; Corot le méconnu, qui vendit pour la première fois ses tableaux un prix raisonnable, à plus de cinquante ans, après avoir été refusé au Salon, l'immortel Salon, dispensateur de la réputation et de l'immortalité. On pouvait espérer que le voisinage d'un anniversaire du génial méconnu donnerait plus de méfiance en eux-mêmes à ces jurys routiniers et maussades, et que le souvenir du poète timide et troublé des matins embrumés ferait hésiter la décision de gens à qui l'exemple devait suffire. Hélas! la médaille d'honneur, car il y a une médaille d'honneur à cette caduque assemblée de peintres poncifs et rageusement rétrogrades, — la médaille d'honneur est venue « récomposer » M. Gabriel Ferrier, peintre de carnations sucrées, sous-Bouguereau dont le quartier Saint-Sulpice s'honore.

Un seul artiste se désignait cette fois; puisque médaille d'honneur il y a, la grande toile d'Henri Martin méritait cette distinction suprême; auprès d'elle aucune ne tenait. L'air qui flottait sur les coteaux, la mélodieuse sérénité que dégageaient ces fanéurs dont les faux rythmaient d'une cadence quasi voluptueuse le silence de la tiède journée, la pensée de cette œuvre, son harmonie, tout le désignait aux juges...

Ils ont préféré M. Gabriel Ferrier; que cette préférence leur soit légère! Mais plus tard, si quelque curieux des arts à notre époque retrouve le récit de cette séance, il hochera la tête comme il nous arrive en apprenant que Corot, berger des muses dansantes, rêveur assoupi des crépuscules d'argent, se vit préférer les Gabriel Ferrier de son époque! »

- Maxime Dethomas apprécié par M. Roger Marx dans la *Chronique des Beaux-Arts* :

« Son talent s'est formé à l'école de Carrière et dans le commerce de Toulouse-Lautrec, d'Anquetin et de Zuloaga. La rencontre et la fusion d'enseignements aussi dissemblables devaient avoir pour

résultante un art libre et à son tour personnel. M. Dethomas saisit et note avec succès le lien qui unit les acteurs d'une même scène; montre-t-il un personnage isolé, il le campe dans une attitude signalétique et lui donne des allures qui atteignent au style. Ses paysages urbains sont pleins de caractère. On lui saura gré, par surcroît, d'avoir marqué les contrastes voulus entre les aspects et la vie de Paris et d'Italie avec le tact d'un observateur réfléchi et sensible. »

Musset aura, dit le *Journal des artistes*, son monument au rond-point Maillot. Il sera inauguré — du moins c'est l'espoir du conseil municipal de Neuilly — au mois de mai 1904.

La statue d'Alfred de Musset sera en marbre blanc, et d'environ 2^m,60 de hauteur; il sera représenté debout, en redingote et tête nue, tenant son chapeau haute-forme de la main gauche et, dans la main droite, une paire de gants. L'œuvre sera due au sculpteur Pierre Granet et à M. Cassien Bernard, architecte de l'Opéra.

Bjørnstjerne Bjørnson vient d'écrire en l'honneur d'Edward Grieg un grand poème qui sera déclamé au courant des fêtes qui auront lieu ce mois-ci à Bergen pour célébrer le soixantième anniversaire du compositeur.

On cherche pour la Hollande quelqu'un capable de gérer une maison d'art et pouvant offrir garanties, caution ou répondant. — S'adresser 2, boulevard du Régent, Bruxelles.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — ORAUVITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentaires LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

35, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Uiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

César Franck (suite) (VINCENT D'INDY). — Une Œuvre nouvelle de Besnard (O. M.). — Le Théâtre à Paris. *La Petite Maison* (M.-D. CALVOCORESSI). — A propos de Tiares. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *Deux procès de théâtre*. — Petite Chronique.

CÉSAR FRANCK (1)

II

L'Artiste.

Pour laisser une trace durable dans la voie artistique qui se déroule à l'infini, tout poète d'idées, de couleurs, de formes ou de sons doit joindre à l'invention et à la science, ces deux piliers de l'Art, une qualité, rare entre toutes, *la sincérité*. Pour ne prendre d'exemple que dans la musique, il est incontestable que les grandes

(1 Suite. Voir notre dernier numéro.

œuvres que le temps n'a pu effacer, depuis les « Séléctissime modulations » de Vittoria jusqu'à la Messe solennelle de Beethoven, en passant par les Passions et les Chorals de J.-B. Bach, émanent toutes d'artistes sincères, exprimant leur pensée intérieure sans rechercher la gloire ou le succès immédiat. Les drames de Gluck qui restent immortels sont ceux qu'il écrivit après son évolution vers la vérité expressive. *Iphigénie en Tauride* a moins vieilli que tel opéra contemporain, tandis qu'on ne pourrait plus lire *Artamène ou la Chute des Géants* du même Gluck. Et c'est une constatation bien curieuse à faire au point de vue de la philosophie de l'art que les quelques milliers d'opéras de l'école italienne postérieure à Scarlatti, école qui régenta despotiquement tous les théâtres de l'Europe pendant la plus grande partie du XVIII^e siècle, sont tombés actuellement dans l'oubli le plus profond et le plus mérité parce que les compositeurs de ces œuvres médiocres n'avaient eu en vue que la mode, l'effet et la virtuosité. Il commence à en être de même de la pernicieuse école judaïque du commencement de ce siècle, qui visait presque exclusivement au succès de public et d'argent. Les opéras d'Halévy ne sont plus supportables à la scène, et il en sera bientôt de même de Meyerbeer.

Qu'on me pardonne cette trop longue digression, mais je tenais à prouver que *la sincérité* est la condition nécessaire de durée de toute manifestation d'art, partant la plus importante des qualités pour l'artiste créateur. Or, je ne crains pas d'être contredit en affirmant que nul musicien moderne ne fut plus honnêtement sincère en ses œuvres comme en sa vie que César

Franck, que nul ne posséda à un plus haut degré la *conscience artistique*, cette pierre de touche du génie.

Nous pouvons trouver dans plusieurs œuvres du maître qui nous occupe la preuve de cette assertion ; en effet, l'artiste vraiment digne de ce nom n'exprime bien que ce qu'il a ressenti lui-même et éprouve de grandes difficultés à rendre un sentiment étranger à son propre caractère. Il est remarquable qu'en raison même de cette disposition, dont j'ai parlé plus haut, à ne pouvoir soupçonner le mal, Franck ne réussit jamais à exprimer d'une façon satisfaisante la perversité humaine, et dans toutes celles de ses œuvres où il fut forcé de traiter des sentiments comme la haine, l'injustice, — le mal en un mot, — ces parties sont incontestablement de beaucoup les plus faibles ; il suffira, pour s'en convaincre, de lire les chœurs des injustes et des révoltés dans les *Béatitudes*, ainsi que le rôle de Satan dans le même ouvrage.

Il est donc tout naturel qu'en dehors de la musique pure, genre dans lequel il excella plus que pas un des musiciens français modernes, César Franck fut porté par un talent que sa sincérité rendait conforme à son caractère vers la peinture des scènes bibliques ou évangéliques, *Ruth*, *Rébecca*, *Rédemption*, *Les Béatitudes*, *L'Ange et l'Enfant*, *La Procession*, *La Vierge à la crèche*, dans lesquelles de radieuses théories d'anges, comme en purent rêver un Filippo Lippi ou un Angelico, viennent se mêler à d'admirables justes pour chanter les perfections du Très-Haut.

Même lorsqu'il traita des sujets profanes, Franck ne put se départir de cette conception angélique. Ainsi il est une de ses œuvres qui est en ce sens particulièrement intéressante, je veux parler de *Psyché*, où il voulut paraphraser musicalement le mythe antique. L'œuvre est divisée en parties chorales où les voix font rôle de récitant en racontant et commentant la fable, et en morceaux d'orchestre seul, petits poèmes symphoniques destinés à peindre le drame même qui se déroule entre Psyché et Eros. Or, sans parler des ravissantes parties descriptives, comme l'Enlèvement de Psyché par les zéphirs ou l'Enchantement des jardins d'Eros, la pièce capitale de l'œuvre, le *duo d'amour* pourrait-on dire entre Psyché et Eros, ne m'est jamais apparue que comme un dialogue éthéré entre l'âme, telle que la concevait le mystique auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, et un séraphin descendu des cieux pour l'instruire.

D'autres maîtres appelés à illustrer musicalement ce même sujet n'auraient pas manqué de chercher à dépeindre les uns l'amour physiologique sous ses aspects les plus réalistes, les autres de l'érotisme discret. Je crois que Franck a su choisir la meilleure part et j'oserai même affirmer qu'en agissant ainsi presque inconsciemment, il a serré de plus près la véritable

signification de l'antique histoire qui eut de si nombreux avatars dans la poésie médiévale et même dans les temps modernes, jusque et y compris *Lohengrin*. C'est peut-être en raison de cette tendance sagement mystique de son talent que les opéras du maître, tout en renfermant de la très belle musique, sont loin d'être des œuvres aussi complètes que ses pièces vocales ou instrumentales.

Si je passe maintenant à un point de vue plus spécialement musical, je dirai que la véritable caractéristique du talent de Franck consiste en trois notes bien tranchées : la noblesse expressive de la phrase mélodique, la nouveauté de l'harmonie et l'inattaquable solidité de l'architecture musicale.

César Franck était un mélodiste dans la plus haute acception du terme. Chez lui, tout chante et chante constamment. Il ne faudrait pas plus concevoir sa musique sans une ligne mélodique très nette et aux contours très choisis qu'Ingres aurait pu concevoir la peinture sans un impeccable dessin. Et cette mélodie emprunte une grande partie de son charme expressif à l'entente de la grande variation telle que seuls Bach en ses chorals d'orgue, et Beethoven en ses derniers quatuors surent la comprendre. C'est aussi à l'abondance de la veine mélodique que l'harmonie de Franck doit son originalité, car, considérant la musique horizontalement, suivant les principes féconds des polyphonistes médiévaux, et non point verticalement comme les compositeurs de l'époque harmonique, les contours de ses phrases mélodiques donnent par leur superposition des agrégations de notes qui produisent un style autrement intéressant et séduisant que les banales ou incohérentes suites d'accords de ceux qui n'ont que l'harmonie pour objectif.

Mais c'est principalement dans le domaine de l'architecture musicale, base de toute composition, que l'esprit novateur de Franck sut se créer une place absolument à part. Il fut, en effet, le premier à tirer parti des trouvailles de Beethoven au point de vue du style cyclique, trouvailles qu'aucun successeur du génie de sa forme symphonique n'avait su s'assimiler, et à employer cette forme nouvelle selon des principes logiques et ordonnés.

Dès 1841, à l'âge de dix-neuf ans, il bâtit sa première œuvre, le trio en *fa* dièse, sur deux thèmes générateurs qui, se combinant avec les thèmes spéciaux à chaque morceau, grandissent au fur et à mesure de leurs expositions successives et servent ainsi d'assises solidement établies à tout le cycle musical.

Au surplus, la préoccupation de toute sa carrière fut de trouver des formes nouvelles, tout en respectant à un haut degré les immuables principes de construction tonale posés par ses prédécesseurs.

Il est au reste presque impossible d'expliquer d'une façon claire et satisfaisante par des termes littéraires

en quoi consistent ces innovations, et l'on se convaincra plus facilement des progrès que le maître de Liège fit faire à l'Art musical par la lecture que par la description. Néanmoins, en terminant ce chapitre, je voudrais m'arrêter un instant sur certaines pièces qui méritent une étude et une mention particulière.

RÉDEMPTION

Rédemption, poème symphonique en deux parties et un intermède (paroles d'E. Blau), fut la première œuvre où le génie de Franck se fit jour d'une façon complète. Ayant assisté de près à la conception et à l'éclosion de cet oratorio aussi différent de l'oratorio classique qu'un poème symphonique de Liszt peut l'être d'une symphonie de Mozart, je puis donner quelques détails qu'on ne trouvera probablement pas dans les biographies du maître. Le poème est simple. Première partie : Les hommes s'agitent dans les ténèbres du paganisme égoïste et des passions mauvaises. Tout à coup un vol d'anges illumine l'espace, un archange annonce la venue rédemptrice du Sauveur sur la terre et les hommes, enthousiasmés par cette promesse, répudient leurs haines et unissent leurs voix en un chant de Noël. Seconde partie : L'humanité, ayant oublié les bienfaits de la rédemption, se livre de nouveau aux penchants pervers, criant vers le Christ sa misère; les anges se voilent la face de leurs ailes à l'aspect des crimes humains. Alors l'archange vient sur un ton plus grave annoncer une nouvelle rédemption par le repentir, et les hommes apaisés chantent l'union en l'amour et en la charité. Entre les deux parties, un intermède d'orchestre seul synthétise la nouvelle évolution humaine, en proclamant par la magnification du thème prophétique le triomphe final du grand amour.

Afin d'exprimer cette marche progressive vers la lumière, Franck imagina de partir d'un ton neutre (*la mineur*) symbolisant l'obscurité païenne pour s'élever peu à peu jusqu'aux tonalités les plus claires de *mi* et de *si* majeur, en passant uniquement par des *tons diésés*. L'effet d'illumination graduée due à cette disposition tonale est magique.

Longue fut l'élaboration de cette belle œuvre, dans l'expression de laquelle le maître mit tout son cœur. Commencée dès 1869, elle ne fut achevée qu'en 1872 et subit un assez grand nombre de remaniements successifs. Tout d'abord, la première partie terminait en *fa* majeur, mais hors de la première exécution, trop hâtive, les violonistes, selon une tradition chère aux orchestres et qui tend heureusement à disparaître, ayant déclaré que cette tonalité inusitée rendait leur partie inexécutable, Franck se crut obligé sur nos conseils — nous nous en sommes repentis depuis — de transposer le fulgurant air de l'archange et le chœur final en *mi* majeur, ce qui, tout en facilitant l'exécution, atténua toutefois l'effet lumineux rêvé par le maître.

L'intermède d'orchestre fut aussi l'objet de retouches tellement nombreuses et importantes que la seconde version n'a presque plus de rapport avec la première. C'est un bien curieux exemple de conscience artistique que cette réfection complète d'un long morceau symphonique déjà exécuté et même gravé, mais c'est à cette conscience que nous devons la superbe

mélodie qui constitue l'idée principale de cet intermède. Enfin, un chœur sombre aux harmonies très frappantes fut ajouté au commencement de la deuxième partie pour contraster avec les clartés terminales.

La première audition de cette composition, si nouvelle à tous égards, eut lieu au théâtre de l'Odéon, le jeudi saint de l'année 1872.

LES BÉATITUDES

Nous touchons ici à l'un des sommets de l'œuvre de Franck, à l'un de ces édifices qui se dressent sur le chemin de l'art comme pour montrer l'amorce d'une route nouvelle et qui subsistent dédaigneux des injures des hommes et des temps.

Paraphrase du *Sermon sur la montagne*, ce concis exposé de la morale évangélique, l'oratorio est naturellement divisé en huit parties, dont chacune présente antithétiquement un double tableau, par exemple les violents et les doux, les injustes et les justes, les cruels et les miséricordieux. Vers la fin de chaque partie, un chant s'élève, planant calme et grand au-dessus des misères humaines : c'est la voix du Christ qui vient brièvement commenter le texte même de la Béatitude. Cette mélodie divine, si caractéristique qu'on ne peut l'oublier dès qu'elle est apparue dans le prologue de l'œuvre, n'atteint qu'à la huitième et dernière Béatitude son complet développement, mais alors elle devient si sublime qu'on croirait, à l'entendre se dérouler comme on voit monter les volutes de la fumée d'encens sous les voûtes d'une cathédrale, assister réellement à la radieuse ascension des bienheureux vers les demeures célestes.

Malgré ces beautés extra-humaines, il est permis de faire quelques réserves sur cette œuvre colossale. Elle présente, en effet, des inégalités de style parfois choquantes. Ainsi, — je l'ai déjà indiqué plus haut, — lorsqu'il s'agit de peindre le mal arrivé à son paroxysme (les tyrans, les cruels et même le personnage de Satan, vraiment un peu conventionnel), Franck, ne pouvant trouver en lui-même l'expression de ce mal qu'il ne comprenait point, emprunte alors le style de l'opéra meyerbeerien, ce qui constitue avec le reste de l'ouvrage un contraste vraiment déplaisant. Malgré ces quelques faiblesses, les *Béatitudes* restent le monument musical le plus considérable qui ait été édifié depuis la Messe solennelle de Beethoven.

L'auteur de cet admirable commentaire de l'Évangile ne se figura jamais, dans sa modestie, que les *Béatitudes* fussent susceptibles d'être exécutées autrement que par fragments, et ce fut seulement après sa mort, en 1893, que l'exécution intégrale de l'œuvre fut donnée aux Concerts du Châtelet sous la direction de Colonne et produisit en son ensemble une si profonde sensation qu'elle fut immédiatement adoptée par la plupart des sociétés de concerts françaises, allemandes et hollandaises, au répertoire desquelles elle est restée.

LE QUATUOR EN RÉ

Le premier mouvement de ce quatuor est très certainement la plus étonnante pièce symphonique qui ait été construite depuis les derniers quatuors de Beethoven.

La forme, essentiellement nouvelle, consiste en deux morceaux de musique vivant chacun de leur vie propre et possédant chacun leur organisme complet qui se pénètrent mutuellement sans se confondre, grâce à une ordonnance absolument parfaite de leurs diverses parties.

Tous les compositeurs qui suivirent l'époque beethovenienne s'en tinrent, quant à la forme, aux types déjà établis au XVIII^e siècle. Ni un Mendelssohn, ni un Schumann, ni un Brahms n'osèrent prendre le douzième ou le treizième quatuor de Beethoven pour point de départ, comme Richard Wagner basa tout son système symphonique sur l'impérissable Neuvième Symphonie. Il fallait être un architecte de sons aussi sûr de lui que l'était César Franck pour entreprendre une telle rénovation de formes, tout en conservant au morceau une coupe générale classique.

Au reste, le Quintette en *fa* mineur, la superbe Sonate de violon sont, comme le Quatuor, construits à l'aide d'un thème générateur qui devient la raison expressive du cycle musical, mais rien dans l'œuvre de Franck, pas plus que dans celle de ses prédécesseurs, n'égale en harmonieuse et audacieuse beauté ce type de musique de chambre unique aussi bien par la valeur et l'élévation des idées que par la perfection esthétique et la nouveauté de la forme.

LES TROIS DERNIERS CHORALS POUR ORGUE

Je passerai rapidement sur ces chefs-d'œuvre qui furent, comme je l'ai dit, la dernière émanation du génie de Franck et dont, atteint déjà par la pleurésie qui devait l'emporter, il fixa la registration à son orgue de Sainte-Clotilde quelques jours avant de s'aliter pour ne plus se relever. Ces chorals sont écrits dans la forme de la *Variation amplificative* créée par Bach et reprise par Beethoven, mais deux d'entre eux au moins ont cela de particulier que le thème, à peine esquissé d'abord, se *fait* en même temps que se déroulent les variations et éclate à la fin de la pièce en un triomphant avènement.

Je ne veux point, de peur d'abuser de la patience des lecteurs, parler des autres poèmes, *Ruth*, *Rébecca*, *Psyché*, des deux opéras *Hulda* et *Ghisèle*, des deux morceaux d'orchestre : *Les Eolides* et *Le Chasseur maudit*, de la très belle Symphonie en *ré*, des compositions pour piano, avec des sons orchestrés, des neuf grandes pièces d'orgue, des mélodies et de la musique religieuse dont on trouvera la nomenclature chronologique à la fin de cette étude. Je passe donc au troisième aspect du maître, celui qui a trait à son enseignement.

VINCENT D'INDY

(La fin prochainement.)

Une Œuvre nouvelle de Besnard.

M. Albert Besnard vient d'être chargé d'exécuter le plafond de la salle de spectacles du Théâtre-Français, — œuvre considérable, la surface à couvrir ne mesurant pas moins de deux cent dix mètres carrés.

Une décoration de Besnard offre toujours de l'imprévu, une

recherche nouvelle, quelque voyage vers des terres inexplorées. Au rebours des peintres qui, le succès atteint, s'immobilisent dans une formule, Besnard modifie constamment son style, sa vision et jusqu'à ses procédés d'exécution. Nul n'a, plus que lui, l'horreur des redites et son art, sans cesse renouvelé, rafraîchi, rajeuni par les sensations qu'éveille en lui la nature, est le kaléidoscope de son âme sensible, réceptive et multiple.

L'esquisse du futur plafond de la Comédie qu'il a bien voulu nous montrer hier fait présager une œuvre de grand style, de ligne expressive et souple et de coloris harmonieux, — celui-ci basé principalement sur l'accord des orangés, des bleus et des mauves. Sur son char de lumière, debout, maîtrisant d'une main ferme son fougueux attelage emporté dans l'espace, Apollon salue de ses rayons les quatre gloires de l'art dramatique français : Racine, Corneille, Molière, Hugo, dont les statues silhouettées sur l'azur du ciel s'éclairent de leurs apothéotiques. Le vol des heures fait à Apollon une couronne enflammée, tandis que les neuf muses précèdent en tourbillon sa course triomphale. Au premier plan, couché sur les degrés qui mènent à la terrasse sur laquelle s'érigent les glorieuses effigies, la figure du Temps s'appuie sur la Vérité pour rappeler que seules les œuvres inspirées par la vérité résistent à l'épreuve des siècles. Ces deux figures, qui sembleront avoir les dimensions humaines, relieront, par une transition naturelle, le spectateur aux créations aériennes de la composition.

Et comme pour sanctionner par son propre exemple l'alliance symbolique de la Vérité et du Temps, l'artiste se propose, tout en donnant à sa toile le caractère décoratif qu'elle exige, d'en puiser strictement dans la nature tous les éléments de façon à créer une œuvre de vie, d'humanité, d'émotion, en même temps qu'un harmonieux décor. « N'est-ce pas toujours ainsi qu'on a fait les belles choses ? » nous dit Besnard de sa voix convaincue, tranquille et grave. « Les maîtres italiens ont peuplé leurs admirables décorations de créatures humaines, exprimées dans les attitudes de la vie. La nature, la vie, rien n'est plus émouvant que cela ! A quoi bon chercher ailleurs le secret de l'éternelle beauté ? »

Le peintre commencera dès l'automne prochain la réalisation de son vaste projet. L'exécution lui demandera sans doute plusieurs années de travail, chaque figure devant être scrupuleusement étudiée d'après nature, agrandie aux proportions de l'immense vaisseau du théâtre, placée dans son atmosphère, etc. Mieux que quiconque, M. Besnard était désigné, parmi les peintres français, pour mener à bien cette considérable et difficile entreprise.

O. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Petite Maison, opéra comique en trois actes, de MM. A. BISSON et GEORGES DOCQUOIS, musique de M. WILLIAM CHAUMET, représenté au théâtre national de l'Opéra-Comique le 5 juin 1903.

La *Petite Maison* est un vaudeville médiocre, agrémenté de musique très passable et dont voici la trame. Le bijoutier Pichon, heureux époux d'une fort jolie femme, se désole parce qu'il voit peu à peu la faveur du Régent lui échapper. Le chevalier de Fargis, qui vient faire emplette d'un collier pour sa maîtresse qu'il va quitter, arrive à point nommé pour consoler le brave orlévre

et lui conseiller un petit stratagème grâce à quoi tout pourra s'arranger. Le Régent est un libertin qui n'aime point les gens vertueux. Que M. Pichon prenne une maîtresse, ou fasse semblant d'en prendre une, qu'il donne des fêtes dans une petite maison, et en un tour de main il se verra de nouveau bien en cour. Vous devinez que tout ceci est du plus pur machiavélisme. Fargis, prompt à procurer au brave orfèvre tout ce qu'il faut pour faire marcher son commerce, n'a en vue que la jolie M^{me} Pichon qui, lorsqu'elle croira son mari infidèle, se vengera avec Fargis. Mais grâce à quelques propos de valet recueillis en temps utile, cette sombre trame devient inutile, du moins pour l'astucieux chevalier, car la pièce s'achève par l'entrée triomphale du Régent reconquis dans la boutique de M. Pichon.

Tout cela ne tient que trois actes, chacun desquels ne duré guère qu'une heure en moyenne. Les décors sont jolis, surtout celui du deuxième acte, la Petite Maison, ornée de tapisseries somptueuses et de fort beaux meubles. Tous les acteurs sont excellents. M. Fugère fut d'un comique achevé dans le rôle du bon Pichon, M. Clément (Fargis) élégant à souhait et M^{lle} Mastio nous montra une charmante et vive « demoiselle d'amour » (M. Catulle Mendès *dit*), tandis que M^{me} Marguerite Carré fut exquisement chaste et gracieusement tendre. Tout cela rendit la représentation fort supportable.

M.-D. CAVOCORESSI

A PROPOS DE TIARES

M. Paul Eudel, qui est l'auteur d'ouvrages fort intéressants sur les « curiosités », ne tarit pas d'anecdotes à propos de l'aventure de la tiare.

Voulez-vous, dit le *Journal des artistes*, savoir la vérité?

Faux, le fameux berceau d'Henri IV — en écaille de tortue — qu'on voit à Pau : carapace rugueuse et sans luxe dont se débarrassa un naturaliste facétieux. Faux la plupart des meubles, bureaux ventrus, tables marquetées, pendules ciselées, dont s'honorent nos palais nationaux : des gardiens faisant preuve d'intentions meilleures que leur érudition créent et perpétuent, inlassablement, des légendes. « Pendule de Marie-Antoinette, clavecin de Marie-Antoinette ! » Reine infortunée qui aurait possédé plus de meubles que n'en fabriqua une génération entière d'ébénistes...

M. Eudel fut même, un jour, si irrité de ce sacrilège qu'il s'en ouvrit véhémentement au prédécesseur de M. de Nolhac.

Faux d'attribution, le fameux lit de Louis XIV, sous les courtines duquel oncques ne reposa le Grand Roi.

Et combien fausses toutes les cannes de Voltaire, qui se vendent à la grosse ! Deux cent cinquante-huit dans les ventes en un demi-siècle !

Un jour de réception à Compiègne, Napoléon III, prenant à part un collectionneur éminent, lui souffle à l'oreille :

— Je possède depuis hier un merveilleux cachet d'ivoire du XII^e siècle, acheté à tel endroit et venant de tel autre.

— Sire, je le connais ; je l'ai vu achever, le mois dernier, dans un atelier des Batignolles...

— Impossible.

— Sire, le cachet et son manche sont unis intérieurement par une vis. Or, la vis était inconnue au XII^e siècle.

— Je vais le chercher.

L'empereur revient après quelques minutes, l'air désappointé.

— Introuvable, mon cachet..., on prend tout, dans cette maison !

— Sire, repartit en souriant le collectionneur, « vous avez tourné la vis... »

— Comment ! s'il y a des faux au Louvre ! nous dit le maître Frémiet, la conversation s'étant engagée sur la fameuse tiare. Mais il y a, d'abord, un faux Colleone dans la collection Thiers ! J'en suis d'autant plus certain que *c'est moi qui l'ai fait, sur la demande expresse de Thiers !*

Voici comment l'éminent homme d'État s'occupait de collectionner — vous savez avec quel flair ! — Il acheta une petite statue équestre qu'on lui avait dit être la maquette du fameux Colleone qui orne la place Santi-Giovanni à Paolo, à Venise. Quelques-uns de ses amis protestèrent bientôt, lui faisant remarquer les déficiences de l'œuvre.

Thiers finit par se rendre à l'évidence en découvrant un jour que le cavalier, nullement en proportion avec le cheval, avait dû être écartelé pour enfourcher sa monture. D'autre part, les sabots du cheval avaient été coupés pour diminuer la hauteur de l'animal.

L'homme d'État se résigna donc à faire « remplacer » le cheval. Un ami commun me présenta pour l'exécution de cette substitution. Thiers m'accueillit avec une cordialité toute provinciale. Je fis un cheval proportionné au cavalier quelconque qui prétendait être Colleone. Et M. Thiers l'installa dans sa collection.

Ensuite... Vous savez comment la fameuse collection passa au Louvre, où mon cheval et son cavalier sont aujourd'hui inscrits sous la rubrique : « Colleone, bronze Renaissance. »

Et voilà comment on fabrique... l'histoire !

Concours du Conservatoire.

Après la traditionnelle séance d'ouverture, qui a obtenu son succès coutumier, les concours du Conservatoire ont commencé mardi. Voici les résultats :

Jury : M^v. Gevaert, président ; Lecaill, Preckher, Tinel, Turine.

Saxophone (professeur, M. PONCELET) : Premier prix avec distinction, M. Senecaut ; premier accessit, M. Boutelier.

Trombone (professeur, M. SEHA) : Premier prix, M. Legrand ; deuxième prix, M. Polflet ; premier accessit, M. Vandevoorde.

Trompette (professeur, M. GOEYENS) : Premier prix, M^m. Duquesne et Joly ; deuxième prix, M^m Debie et Van Esse.

Cor (chargés de cours, M^m. DELATTE et MAHY) : Premier prix, M^m. Lebrun et Ghysseles ; deuxième prix, M. Peter ; premier accessit, M^m. Robbeets et Schram.

Jury : M^m. Gevaert, président ; Agniez, Herman, Tinel et Walpot.

Basson (professeur, M. BOGAERTS) : Premier prix avec distinction, M. Aveau ; premier prix, M^m. Ruttens et De Stoop ; premier accessit, M. Bouchat.

En vertu d'une donation de M. le baron Lambert-de Rothschild, un prix spécial consistant en un instrument d'une valeur de 500 francs a été remis au premier prix de basson.

Clarinette (professeur, M. HANNON) : Premier prix, M. Schmitz ; deuxième prix avec distinction, M. Van Ingh ; deuxième prix, M. Delcampe ; premier accessit M. Brismée.

Hautbois (professeur, M. GUIDÉ) : Premier prix avec distinction, M. De Grandi ; premier prix, M^m. Gaspard et Van der Smis-

sen; deuxième prix, MM. Verhulst et Dam; premier accessit, M. Staatje.

Flûte (professeur, M. ANTHONI) : Premier prix avec distinction, M. Ackermans; premier prix, MM. Santerre et Landrieux; deuxième prix, M. Bonneel et Feremans; premier accessit, MM. Gason et Van Hamme.

Chronique judiciaire des Arts.

Deux procès de théâtre (1).

La quatrième chambre du tribunal civil de Bruxelles a rendu son jugement dans le procès que les directeurs du théâtre de la Monnaie ont dû intenter à M^{lle} Strasy.

MM. Kufferath et Guidé avaient déclaré engager cette artiste pour la saison prochaine en vertu de l'option qu'elle leur avait donnée de renouveler l'engagement souscrit par elle. Cependant M^{lle} Strasy, qui a reçu des propositions beaucoup plus brillantes, paraît-il, avait fait déclarer par son conseil qu'elle n'acceptait pas l'engagement nouveau et tenait pour nulle une option qu'il avait pu dépendre de MM. Kufferath et Guidé d'exercer ou d'abandonner suivant leur bon plaisir et sans la consulter.

Le tribunal, estimant que les contrats forment la loi des parties et que M^{lle} Strasy s'était volontairement mise dans le cas de tous ceux qui confèrent des options, a déclaré le nouvel engagement à la fois valable et résilié aux torts de l'artiste : Celle-ci s'est donc vue condamner à payer aux directeurs les 40,000 francs, montant du dédit stipulé.

* * *

De son côté le tribunal de commerce a rendu son jugement sur l'action en paiement de 300 francs de dommages-intérêts intentée par M. B... aux directeurs du théâtre du Parc, qu'il prétendait rendre responsables de la perte d'une paire de jumelles que M^{me} B... avait oubliées dans une loge de ce théâtre.

Comme il s'agissait d'un quasi-délit du ressort exclusif du tribunal civil, le conseil des directeurs du théâtre du Parc a soutenu que, dans l'espèce, le tribunal de commerce n'est pas compétent; mais celui-ci s'est déclaré compétent, a rejeté la demande de preuve faite par M. B... et l'a débouté de son action, avec dépens.

« Attendu, dit notamment le jugement, que, dans l'espèce, il ne peut y avoir de contrat de dépôt, puisque la remise de la lorgnette aux défenseurs ou à leur préposé n'a pas été effectuée, et qu'il est impossible de considérer comme telle l'ouvreuse de la loge qu'occupait M^{me} B... à la représentation du 27 mars.

« Qu'aucune faute ne peut être reprochée aux défenseurs qui reconnaissent que la lorgnette leur a été remise, mais qu'ils l'ont restituée à un spectateur s'en déclarant propriétaire.

« Par ces motifs », etc.

PETITE CHRONIQUE

La direction des Beaux-Arts va quitter le ministère de l'agriculture pour passer au département de l'intérieur et de l'instruction publique. Les Beaux-Arts resteront néanmoins indépendants des sciences et lettres et formeront une administration spéciale. M. Verlant sera nommé directeur général.

Le gouvernement vient d'acquiescer, pour le Musée de Bruxelles, un paysage intitulé *Vespérale* et représentant une vue de la Meuse à Dave, du peintre Eugène Verdyen, qui est mort mercredi dernier à Bruxelles.

Le statuaire Van der Stappen vient de partir pour Buda-Pesth, appelé en Hongrie comme membre du jury international du con-

cours ouvert pour le monument que la nation se propose d'ériger à la mémoire de la reine Elisabeth, impératrice d'Autriche.

M. Charles Van Isterdael, professeur au Conservatoire de Mons, a été nommé, au concours, professeur de violoncelle au Conservatoire de La Haye; il s'y trouvera en compagnie de deux compatriotes. MM. Angenot et Demont, titulaires des classes de violon et de flûte.

Un grand concours d'honneur organisé par les sociétés *La Légia* et *Les Disciples de Grétry* a mis en présence à Liège, dimanche dernier, quatre chorales d'hommes des plus réputées : *L'Emulation*, de Verviers, *Le Groupe choral parisien*, *La Royale Cæcilia*, de La Haye, et *La Royale Staar*, de Maestricht.

C'est cette dernière qui l'a emporté, par 8 voix contre 1. Le deuxième prix a été décerné par 7 voix contre 2 à *L'Emulation*, le troisième, à l'unanimité, à *La Royale Cæcilia*. *Le Groupe Choral parisien* a été classé quatrième par 8 voix contre 1. Le jury était composé de MM. Théodore Radoux, président; Edm. Dubois, Sylvain Dupuis, Emile Mathieu, Louis-Félix Brandts Buys, Daniel de Lange, Guillaume Huitschenruyter, Henri Maréchal et André Wormser.

Hier samedi s'est ouvert, à la Grande-Harmonie, le troisième Salon du Cercle d'art photographique *L'Effort*. Ce Salon, qui s'annonce de façon particulièrement brillante, réunit des envois remarquables de la plupart des grands cercles d'art photographique d'Europe et d'Amérique.

M. Darman, qui a si brillamment inauguré sa saison d'été, au Molière, avec le *Chien du régiment*, donne une reprise extrêmement soignée de *Rip*, la célèbre opérette de Planquette. Il a donné à l'œuvre une mise en scène conforme à la création à laquelle il participa. Le fameux tableau des fantômes est particulièrement saisissant. *Rip* sera joué aujourd'hui dimanche en matinée, à 2 heures, et le soir à 8 h. 1/2.

Une exposition des œuvres de Charles Garnier est ouverte depuis hier dans la grande salle de la bibliothèque de l'Opéra.

À côté des œuvres de Garnier, aquarelles, paysages, plans et maquettes de l'Opéra, on admire les portraits du maître qu'a bien voulu prêter M^{me} Garnier, et qui sont signés Paul Baudry, Gérôme, Bouguereau. Le plus ancien date du séjour de Garnier à l'école de Rome : Il est de Gustave Boulanger et porte la mention *Roma, 1854*.

On feuillette aussi avec curiosité les nombreuses et amusantes caricatures de Garnier qui furent faites pendant la construction de l'Opéra.

Des maquettes du théâtre de Monte-Carlo et de la magnifique villa Bischoffsheim, de Bordighera, dont Garnier était également l'auteur, complètent cette exposition.

C'est un statuaire, M. Albert Guilloux, auteur d'un groupe en plâtre, *La Goule*, et d'un groupe en marbre, *Eve retrouvant le corps d'Abel*, qui a obtenu, au Salon de Paris, le prix national. Les bourses de voyage attribuées à la peinture ont été décernées à MM. Avy, Grau et Many-Benner. Dans la section de sculpture, les élus ont été MM. Bourlange, Marquet et Peyre. Architectes : MM. G. Munier et G. Rapin. Graveur : M. Bourgeat.

Des élections ont eu lieu jeudi passé à l'Académie française pour nommer deux membres en remplacement de MM. Gaston Paris et Ernest Legouvé. Ce sont MM. Frédéric Masson et René Bazin qui ont été élus.

M. Masson est l'auteur de *Napoléon et sa famille*, de la *Journée de l'Empereur*, de *Napoléon et les femmes*, de *Napoléon inconnu*, etc. Il a concentré toute son activité d'historien sur le premier Empire dont il étudie avec un zèle infatigable les moindres épisodes.

M. Bazin s'est fait apprécier surtout par son roman sur l'Alsace, *Les Oberlé*, paru il y a dix-huit mois. C'est un écrivain probe et sincère qui donne, par la justesse de l'observation et l'élégance

(1) V. *L'Art moderne* du 31 mai dernier, p. 199.

simplicité du style, un grand charme à ses écrits. On lui doit *Donatienne, Une tache d'encre, De toute son âme, La Terre qui meurt*, etc.

On a inauguré hier à Paris, au Musée Galliera, une exposition de l'ivoire qui se compose de quatre grandes vitrines collectives, de deux vitrines collectives d'ivoire d'art, de deux vitrines d'art religieux, d'une vitrine d'ivoire congolais, du nécessaire d'armes du duc de Chartres, de la collection Dybowski, enfin de la magnifique collection Delard, qui à elle seule occupe trente vitrines.

Pailleron aura son monument au parc Monceau. La maquette, œuvre du statuaire russe Bernstamm, est complètement terminée. Le buste souriant de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* s'érige sur une stèle que la figure de M^{lle} Samary ombre de roses qui retombent en grappes jusqu'au pied du monument.

MM. A. Durand et fils viennent de faire paraître la partition d'orchestre de *l'Etranger*, qu'ils mettent en vente au prix de 200 francs.

La *Tribune de Saint-Gervais*, revue mensuelle de la *Scola cantorum*, met au concours un recueil de douze à quinze chants populaires français. Il sera attribué trois cents francs de prix par un jury composé de MM. Vincent d'Indy, président, Ch. Bordes, J. Combarieu, F. Funck-Brentano, Tabournel, J. Tiersot, P. Aubry et G. Duval. S'adresser pour tout ce qui concerne ce concours à M. Pierre Aubry, 74, avenue de Wagram, Paris, XVII^e.

Signalons, parmi les périodiques nouveaux consacrés à l'art, la revue néerlandaise *Reforme*, publiée mensuellement à La Haye sous la direction de M^{me} de Vroye, de M^{lle} E. Lopez Suasso et de M. H.-C.-A. Van Booven. La deuxième livraison, qui vient de paraître, contient une étude de M. Georges Lebrun sur le Salon jubilaire de la *Libre Esthétique*, illustrée de bonnes reproductions d'œuvres de Baertsoen, Van Rysselberghe, M. Pirenne, G. Le

VIENT DE PARAITRE

chez MM. BELLON, PONSCARME et C^o, Paris.

ŒUVRES POSTHUMES POUR CHANT ET PIANO
Ernest CHAUSSON

Cantique à l'Epouse (ALBERT JOUNET) — Prix net : fr. 1-70.

La Chanson bien douce (P. VERLAINE). — Prix net : 2 francs.

Dans la Forêt du Charme et de l'Enchantement (JEAN MORÉAS). — Prix net : 2 francs.

Brun, M. Molitor, Desamblanx et Weckesser, une note sur Nicolas Beets, un article sur la réforme des toilettes féminines, etc. Bureaux : 20, Madurastraat, La Haye.

L'installation du comité de la presse belge de l'exposition de Liège en 1905 aura lieu demain lundi, à 11 heures du matin, au local de l'Exposition, 14, quai de l'Université. A l'occasion de la visite des ministres, une excursion aura lieu à 2 heures aux travaux de l'exposition et au plateau de Cointe.

La saison d'Ostende sera particulièrement brillante cette année et notre jolie station balnéaire est en train de devenir le rendez-vous de tous les sports.

Il vient en effet de s'y créer, avec le patronage de toute l'aristocratie belge, un cercle des sports sous la présidence de M. le comte Paul de Borchgrave d'Altena.

Ce club, à la disposition duquel le Royal Palace Hôtel a mis de confortables locaux, organise en ce moment une série de fêtes et d'attractions comme aucune station balnéaire ne peut en réunir.

En effet, Ostende aura sa semaine de polo, sa semaine automobile et probablement une semaine consacrée à des carrousels militaires.

Enfin le Roi, qui ne recule devant aucun sacrifice pour maintenir Ostende au premier rang, vient de dépenser des sommes considérables pour faire aménager des terrains de golf et de polo.

Dès le 1^{er} juillet le Royal Palace Hôtel et l'hôtel de la Plage seront prêts à recevoir leurs hôtes.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — ORA TURE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines. Communications faciles. — Excursions agréables.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 5^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

César Franck (suite et fin) (VINCENT D'INDY) — Eugène Verdyen (CAMILLE LEMONNIER). — La Musique à Paris. *Fetes d'été de la « Scola cantorum »* (M. D. CALVOCORESSI). — Bibliographie *Les Musiciens et la Musique* — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *L'Indépendance de la critique*. — Petite Chronique.

CÉSAR FRANCK (1)

III

L'Éducateur.

César Franck fut pour toute la génération qui eut le bonheur de se nourrir de ses sains et solides principes non point seulement un éducateur clairvoyant et sûr, mais un *père*, et je ne crains pas de me servir de ce mot pour caractériser celui qui donna le jour à l'école symphonique française, car nous tous, ses élèves ainsi que les artistes qui l'ont approché, nous l'avons et, d'un

(1) Fin. Voir nos deux derniers numéros.

accord unanime, quoique non concerté, toujours nommé instinctivement le *père Franck*.

Tandis que les professeurs des Conservatoires, et spécialement de celui de Paris, où l'on ne s'applique guère qu'à produire des *premiers prix*, obtiennent pour résultat de faire de leurs élèves des rivaux qui deviennent souvent par la suite des ennemis, le *père Franck*, lui, s'ingéniait à faire des *artistes* vraiment dignes de ce beau et libre nom; une telle atmosphère d'amour rayonnait autour de lui que ses élèves, non seulement l'aimaient comme un père, mais encore s'aimaient les uns les autres en lui et par lui. Et depuis bientôt treize ans que le bon maître n'est plus là, sa bienfaisante influence s'est perpétuée en sorte que ses disciples sont restés intimement unis sans qu'aucun nuage soit venu altérer leurs amicales relations.

Mais aussi, quel admirable professeur de composition fut César Franck! Quelle sincérité, quelle intégrité, quelle conscience il apportait à l'examen des esquisses que nous lui présentions! Impitoyable pour les vices de construction, il mettait sans hésitation le doigt sur la plaie et lorsqu'il en arrivait, dans sa correction, aux passages que nous considérions nous-mêmes comme douteux, bien que nous n'eussions garde de le prévenir, instantanément sa large bouche devenait sérieuse, son front se plissait, son attitude exprimait la souffrance et, après avoir joué deux ou trois fois le passage au piano, il nous regardait alors en laissant échapper le fatal : « Je n'aime pas! » Mais quand par hasard nous avions trouvé dans nos balbutiements quelque harmonie neuve et logiquement amenée, quelque essai de forme

intéressant, alors, souriant et satisfait, il se penchait vers nous en murmurant : « J'aime ! J'aime ! » et il était aussi heureux de nous donner cette approbation que nous-mêmes de l'avoir méritée.

Qu'on me permette une anecdote personnelle relative à la façon dont je fis connaissance avec le *père Franck*. Après avoir terminé mon cours d'harmonie et avoir aligné quelques pénibles contrepoints, sans avoir étudié ni la fugue ni la composition, je me figurais être assez instruit pour pouvoir écrire, et ayant à grand-peine couché sur papier à musique un quintette pour piano et instruments à cordes, je demandai à mon ami Henri Duparc, un des plus anciens élèves du maître, de me présenter à lui, persuadé que mon œuvre ne pouvait que m'attirer les félicitations du grand artiste que je révérais sans le connaître encore. Lorsque j'eus exécuté mon quintette devant lui, il resta un moment silencieux, puis, se tournant vers moi d'un air triste, il me dit ces paroles que je n'ai pu oublier, car elles eurent une action décisive sur ma vie : « Il y a quelques bonnes choses ; les idées ne seraient pas mauvaises, mais... *vous ne savez rien du tout !* » Puis, me voyant très mortifié de ce jugement, auquel je ne m'attendais guère, il ajouta, dans une intention corrective : « Si vous voulez que nous travaillions ensemble, je pourrai vous apprendre la composition. »

En revenant chez moi, dans la nuit, car cette première entrevue avait eu lieu un soir, assez tard, je me disais en ma vanité blessée : « Certainement Franck est un esprit arriéré, il n'a rien compris aux beautés de mon œuvre... » Néanmoins, plus calme le lendemain, en relisant ce malheureux quintette et en me rappelant les observations que le maître m'avait faites en soulignant, selon son habitude, ses paroles d'arabesques au crayon sur le manuscrit, je fus forcé de convenir avec moi-même qu'il avait absolument raison : Je ne savais rien.

J'allai donc lui demander, presque tremblant, de vouloir bien me prendre au nombre de ses élèves, et il m'admit à la classe d'orgue dont il venait d'être nommé professeur.

Cette classe d'orgue, dont je conserve toujours un souvenir ému, fut pendant longtemps le véritable centre des études de composition du Conservatoire.

A cette époque, — je parle des années 1872 à 1876, — les trois cours de « haute composition musicale » étaient faits par Victor Massé, compositeur d'opéras comiques, sans nulle entente de la symphonie, qui, constamment malade, se faisait remplacer dans ses fonctions par un de ses élèves, Henri Reber, musicien vieillot au jugement étroit et arriéré, et François Bazin, qui n'était même pas capable de discerner si la réponse d'une fugue était vraie ou fausse (j'ai été moi-même témoin de ce fait). Il n'est donc pas étonnant que le

haut enseignement de César Franck, fondé sur Bach et Beethoven mais admettant aussi tous les élans, toutes les aspirations nouvelles et généreuses, ait, dès cette époque, attiré à lui tous les jeunes esprits doués d'idées élevées et véritablement épris de leur art. L'une des plus précieuses particularités de la leçon de Franck était la démonstration par l'exemple. Lorsque nous nous trouvions embarrassés dans la construction ou la marche d'un morceau de musique, le maître allait aussitôt prendre dans sa bibliothèque telle œuvre de Beethoven, de Schumann, de Mendelssohn, de Wagner : « Voyez, nous disait-il, Beethoven, ou Schumann, ou tel autre s'est trouvé ici dans la même situation que vous. Voici comment il s'en est tiré. Lisez ces passages et inspirez-vous-en pour corriger votre pièce, mais surtout trouvez une solution qui soit bien à vous. »

C'est ainsi qu'inconsciemment le maître draina, pour ainsi dire, toutes les forces sincèrement artistiques qui étaient éparses dans les diverses classes du Conservatoire, sans parler des élèves du dehors qui allaient prendre la leçon dans son tranquille salon du boulevard Saint-Michel, dont les fenêtres donnaient sur un jardin plein d'ombre, chose rare à Paris. C'est là que nous nous rendions une fois par semaine, car le père Franck, non content de nous instruire dans la science du contrepoint, de la fugue et de l'improvisation à sa classe du Conservatoire, faisait venir chez lui ceux de ses élèves qui lui paraissaient mériter un enseignement particulier, — et cela d'une façon absolument *désintéressée*, ce qui n'est pas, d'ordinaire, le fait des professeurs de l'établissement officiel dans lequel l'instruction *gratuite* inscrite au règlement est bien loin, hélas ! d'être une réalité.

Lorsqu'on avait terminé avec Franck l'étude du contrepoint, qu'il voulait toujours intelligent et mélodique, et celle de la fugue, dans laquelle il laissait à l'élève une grande liberté expressive, alors on entreprenait l'étude de la composition, entièrement basée, d'après lui, sur la construction tonale.

Aucun art, en effet, n'a plus de rapport avec la musique que l'architecture. Pour bâtir un édifice, il faut tout d'abord que les matériaux soient choisis et de bonne qualité. Il en est de même pour les *idées* musicales, dans le choix desquelles le compositeur doit se montrer très difficile s'il veut faire œuvre durable.

Mais il n'est pas suffisant, en construction, d'avoir de beaux matériaux ; encore faut-il savoir les disposer de façon à ce qu'ils s'agencent en un tout puissant et harmonieux. Des pierres, si attentivement ciselées qu'elles soient, simplement juxtaposées sans ordre, ne constitueront jamais un monument, comme des idées musicales, si belles qu'elles puissent être, ne constitueront point un morceau de musique si leur place et leur enchaînement ne sont réglés par une ordonnance logique et sûre. A ce prix seulement le monument existera, et si les élé-

ments en sont beaux et l'ordre synthétique harmoniquement combiné, l'œuvre sera solide et durable. La composition musicale n'est point autre chose. C'est ce que Franck — et lui seul à cette époque — savait admirablement faire comprendre à ses disciples. Aussi, alors que pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle la production symphonique fut, en France, absolument nulle, on vit s'élever tout à coup, grâce au génial enseignement du maître, une nouvelle école française pleine de sève créatrice et d'audace, experte en l'art symphonique et en la musique de chambre, une phalange de jeunes compositeurs dépassant en portée artistique, par la solidité de la construction, par la clarté de la forme et même par la valeur des idées, la plupart des symphonistes allemands qui, eux, se traînaient encore dans l'ornière creusée par Mendelssohn. Cette bienfaisante influence de l'enseignement du *père Franck* ne s'étendit pas seulement sur les musiciens qui travaillaient spécialement avec lui; elle se fit encore sentir sur ceux des élèves du Conservatoire qui reçurent ses avis à la classe d'orgue, comme Samuel Rousseau, G. Pierné, A. Chapius, Paul Vidal, G. Marty, Dalhier, Dutacq, Galeotti ou les virtuoses qui l'approchèrent particulièrement, parmi lesquels jeciterai l'incomparable violoniste Eugène Ysaye auquel il dédia sa célèbre Sonate de violon en *la*, et aussi sur des artistes qui, bien que n'ayant pas été précisément ses élèves, subirent à son contact l'ascendant de sa probité et de sa sincérité artistiques, par exemple Gabriel Fauré, Paul Dukas, le célèbre organiste Alexandre Guilmant et Emmanuel Chabrier, qui prononça au nom de la Société nationale de musique, dont Franck était président, une allocution émue sur la tombe du maître.

Les principaux disciples qui eurent le bonheur de recevoir directement son enseignement furent, par ordre chronologique : Henri Duparc, le continuateur de Schubert et de Schumann au point de vue du *lied*, Arthur Coquard, Albert Cahen, Alexis de Castillon, mort en 1873 à l'âge de trente-cinq ans, lequel, après avoir subi pendant plusieurs années les leçons de Victor Massé qui semblait prendre à tâche d'annihiler les dons naturels de cette belle nature d'artiste, eut le courage de recommencer avec Franck toute son éducation musicale et, ayant anéanti tous ses essais précédents, écrivit par la suite un grand nombre d'œuvres symphoniques et de musique de chambre de tout premier ordre; Vincent d'Indy, Camille Benoit, M^{lle} Augusta Holmès, Ernest Chausson, l'auteur du *Roi Arthur* et de belles symphonies, prématurément enlevé en 1899 à l'affection de ses amis, Paul de Wailly, le délicat ciseleur Pierre de Bréville, Henri Kunckelmann, Louis de Serres, Charles Bordes, le jeune et déjà illustre directeur des *Chanteurs de Saint-Gervais*, qui fit revivre en France l'intelligence de la vraie musique religieuse, J. Guy Ropartz, actuellement direc-

teur du conservatoire de Nancy, auquel on doit de superbes compositions symphoniques, Fernand Le Borne, Gaston Vallier et enfin le pauvre Guillaume Lekeu, mort à vingt-quatre ans, laissant derrière lui un bagage considérable de compositions d'une intensité d'expression quasi-géniale.

C'est, du reste, en grande partie dans l'intention de perpétuer cet enseignement que trois élèves ou admirateurs du maître regretté, Alex. Guilmant, Ch. Bordes et le signataire de ces lignes, ont fondé, il y a déjà quelques années, la *Schola cantorum*, école de musique dont les principes s'appuient uniquement sur l'*amour* et le *respect* de l'art, sans autre préoccupation. Mais quand bien même il ne se fût pas trouvé de pieux amis pour continuer l'œuvre d'enseignement, rien n'aurait empêché la saine et honnête doctrine de Franck de se répandre de proche en proche parce qu'elle est *la vérité artistique*.

De même, rien n'empêchera ce génie musical de vivre éternellement, et tandis que le nom de beaucoup de compositeurs qui n'ont travaillé que pour la gloire ou pour l'argent, en cherchant l'avant tout l'immédiat succès, commence actuellement à entrer dans l'ombre pour n'en plus sortir jamais, la figure séraphique de l'auteur des *Béatitudes*, qui travailla pour l'Art, plane de plus en plus haut dans la lumière vers laquelle, sans défaillances ni compromissions, il s'est dirigé toute sa vie.

VINCENT D'INDY

ŒUVRES DE CÉSAR FRANCK

I — Musique de chambre

Op. 1. — N ^o 1 1 ^{er} trio en <i>fa</i> dièse	1841
N ^o 2. 2 ^e trio (de salon) en <i>si</i> bémol	1839
N ^o 3. 3 ^e trio, en <i>si</i> mineur.	1842
Op. 2. — 4 ^e trio en <i>si</i>	1842
Op. 6. — <i>Andantino quieto</i> pour piano et violon	1843
Quintette en <i>fa</i> mineur.	1880
Sonate en <i>la</i> pour piano et violon, dédiée à E. Ysaye	1886
Quatuor à cordes en <i>re</i>	1889

II — Musique d'orchestre.

<i>Les Eolides</i> (d'après Leconte de Lisle)	1876
<i>Le Chasseur maudit</i> (d'après Burger)	1883
<i>Les Djinns</i> (d'après V. Hugo)	1884
<i>Variations symphoniques</i> pour orchestre et piano	1885
Symphonie en <i>re</i> , en trois parties.	1887-1889

III. — Oratorios, poèmes et musique vocale de concert pour soli, chœurs et orchestre.

<i>Ruth</i> , égl. biblique en trois parties (première exécution, 1872).	1846
<i>Rédemption</i> , poème symphonique en deux parties (E. Blau), refait en 1873	1870-1872
<i>Les Béatitudes</i> , oratorio en huit parties et un prologue (M ^{me} Colomb)	1872-1880
<i>Rebecca</i> , scène biblique (P. Collin) (première exécution, Colonne 1893)	1881

- Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœur récitant, dédié à Vincent d'Indy. 1887-1888
La Procession (Brizeux), pour ténor et orchestre (première exécution, Colonne 1890). 1888

IV. — Musique religieuse.

- Quatre motets, chœurs 1858
Trois offertoires, chœurs 1859
Messe pour basse solo avec orgue 1855
Psaume CL pour chœur et orchestre. 1862
Ave Maria, chœur.
Messe à trois voix (chœur, orgue et violoncelle) 1860
Mote's avec orgue.
Veni Creator, pour ténor et basse 1876
Deutera domini (chœur) 1872
Chants d'église avec orgue 1870

V. — Musique de piano.

- Op. 3. Eglogue 1842
Op. 4. Duo à quatre mains sur *God save the King*, n° 1 1842
Op. 5. Caprice. 1843
Op. 7. *Souvenirs d'Aix-la-Chapelle*. 1843
Op. 8. Quatre mélodies de Schubert transcrites pour piano 1843
7. Duo à quatre mains sur *Lucile* (voy. op. 4) n° 2 1842
Op. 9. Sonate pour piano 1842
Op. 10. Ballade 1843
Op. 11. Première fantaisie sur *Guliston* 1844
Op. 12. Deuxième fantaisie sur *Guliston* 1844
Op. 14. Duo sur *Guliston* 1844
Op. 15. Fantaisie sur deux airs polonais 1845
Prélude, choral et fugue (M^{lle} Poitvin) 1884
Prélude, aria et final (M^{me} Bordès). 1886

VI. — Musique vocale et chorale.

- Robin Gray* 1840
Souvenance (Chateaubriand) 1840
Ninon (A. de Musset) 1840
Passez, passez toujours (V. Hugo) 1840
Aimer (Méry) 1850
L'Emir de Bengador (Méry) 1850
Les Trois Erités, chant national pour basse et baryton. 1852
L'Ange et l'Enfant (Reboul) 1850
Roses et Papillons 1850
Les Cloches du soir (M^{me} Desbordes-Valmore) 1850
Le Mariage des roses 1850
Lied 1860
La Garde d'honneur.
Ballade.
Hymne pour quatre voix d'homme (Racine). 1883
Six duos pour chant à voix égales :
1. *L'Ange gardien*.
2. *Aux petits enfants* (A. Daudet).
3. *La Vierge à la crèche* (A. Daudet).
4. *Les Danses de Lormont* (M^{me} Desbordes-Valmore).
5. *Soleil* (Guy Ropartz).
6. *La Chanson du vannier* (A. Theuriel) 1888
Paris (article du *Figaro*) 1870

VII. — Musique d'orgue.

- Op. 16. Fantaisie. 1854
Op. 17. Grande pièce symphonique 1854
Op. 18. Prélude, fugue et variation 1856
Op. 19. Pastorale. 1856

- Op. 20. Prière. 1856
Op. 21. Final 1856
Op. 22. Quasi marcia pour harmonium 1858
Cinq pièces pour harmonium 1858
Trois pièces pour grand orgue. 1878
Cinquante-neuf pièces pour harmonium 1887
Trois chorals pour grand orgue 1890

VIII. — Opéras.

- Hulda*, drame lyrique en quatre parties et un prologue (M. Grandmougin) (Monte-Carlo, 1894). 1880-1885
Ghisèle, opéra (G.-A. Thierry) (Monte-Carlo, 1896) 1888-1890

EUGENE VERDYEN

Eugène Verdyen !

Il a fallu que la mort brusquement écartât le rideau par-dessus cette vie solitaire, volontairement demeurée en dehors du bruit et des compétitions, pour que l'attention se reportât sur un nom autour duquel s'était presque fait le silence.

Eugène Verdyen exposait peu : il avait connu la mélancolie des artistes fiers, incapables de se plier aux acceptations communes et qui préfèrent se détacher du monde plutôt que de sacrifier une parcelle de leur indépendance. La sienne était farouche : il ne fit rien pour mériter le succès : il ne se plaignit jamais de ne l'avoir connu que dans les commencements de sa carrière. Il vécut et mourut pauvre, dans l'isolement de son art qui lui donna ses seuls bonheurs.

Cet art fut celui d'un peintre et d'un poète exceptionnellement doués. Une dilection pour les formes harmonieuses et les lumières irisées l'inclina à des aspects de vie riants dans la figure et le paysage. Il avait fait du portrait, du genre, il avait traité des sujets d'observation caustique. La passion des campagnes heureuses à la fin l'emporta sur ses autres recherches : elle coïncida avec l'apogée de sa sensibilité ; elle grandit encore avec le déclin de ses forces. Jamais il ne fut plus près du miracle délicat des tons souples et prismatisés que dans le moment où il sembla que le mal dut l'arracher à son chevalet. Sa peinture s'enveloppa d'une poussière diffuse d'arc-en-ciel : il exprima les moiteurs de l'atmosphère, la beauté fragile des matins brumeux, l'emperlement des mouillures nocturnes dans l'éveil des feuillages. Il fut un pleinairiste délicieux et un luministe d'une rare limpidité.

Son évolution s'était faite dans la nature même ; car il ne fréquentait guère dans les ateliers ni aux expositions d'art : il eut pour uniques conseillers les arbres, les ciels et les eaux : il leur dut d'éviter également l'excès et la modération. On verra quelque jour, quand son œuvre sera réunie, le charme tout à la fois d'indépendance et de mesure qui résulta de sa sincérité, de sa prudence et de ses initiatives. Personne ne fut plus attentif aux phénomènes : il procédait en savant ; et il aboutissait à une vision qui avait le charme de la spontanéité.

Eugène Verdyen eut une maîtrise délicate, accomplie et sûre. Sa personnalité était faite de pénétration et de sensibilité : il peignait son émotion dans un rêve de réalité. On peut dire que nul ne ressentit plus vivement l'émerveillement des heures et des saisons ; il avait devant la nature l'attitude d'un agenouillement attendri. Il faut le compter parmi les peintres qui possédèrent le

sens sacré de la terre et l'énoncèrent à travers un culte religieux et extasié.

Il y a environ deux semaines il mettait la dernière main à une grande marine; déjà la mort lui avait touché l'épaule; et l'œuvre lui survit jeune, fraîche, très belle, avec sa grande nuée d'or qui par-dessus l'orage violet balance comme des pavillons de salut et d'espoir. Il n'eut point peint autrement le symbole de son âme qui bientôt allait être délivrée.

Je salue cette loyale, intègre et indéfectible conscience d'artiste; je la salue avec l'émotion fraternelle de l'avoir approchée à toutes les heures de ma vie. Si la vie fut injuste à mon vieil ami, sa mémoire, ô ironie qui eût excité son humeur frondeuse! connaîtra le retour des fortunes humaines qui met dans les lendemains la réparation à des torts injurieux et immérités. De la région des ombres vers laquelle il est parti, son essence spirituelle ne reviendra pas goûter la mélancolique joie de ceux qui l'aimaient et regrettaient pour lui un sort meilleur que lui-même ne regretta jamais. Tendre et violent, ses révoltes étaient l'exaspération d'une nature singulièrement tendue et que râpait jusqu'à l'écorchement l'amertume des contacts.

Eugène Verdyen fut un grand passionné de beauté, de justice, d'idéal et d'art. Il souffrit, à travers un long martyre physique, le mal des âmes ardentes, nerveuses, enthousiastes et irréductibles. Ses yeux, du moins, connurent jusqu'au bout la sensualité exquise de la jeune vie des couleurs et des choses. Une compagnie admirable et qui fut pour lui la sœur de toutes les charités, en les refermant sur la nuit éternelle, y scella pour jamais les mirages dont ils s'étaient délectés.

CAMILLE LEMONNIER

LA MUSIQUE A PARIS

Fêtes d'été de la « Scola cantorum ».

Ce fut une heureuse idée de clore par une manifestation exceptionnelle la longue série des auditions musicales dont le public parisien est redevable à la *Scola cantorum*. Et, si le plan adopté pour cette solennité a pu être mené à bien, il sied d'en féliciter chaleureusement le principal auteur d'un succès qui dépasse toutes les espérances : reconstituer de toutes pièces un théâtre de verdure du XVIII^e siècle, y montrer intégralement une pastorale-ballet de Rameau, un opéra comique de Duni et le prologue des *Fêtes vénitiennes* de Campra, organiser en outre deux concerts avec orchestre et chœurs, faire appel à toutes les bonnes volontés pour couvrir des frais considérables, obtenir le concours d'excellents artistes, diriger toutes les études et, en fort peu de temps, mettre tout au point, voilà ce qu'a su faire M. Bordes, grâce à son infatigable activité et à son ardente initiative.

Réussies, les fêtes le furent de tous points; seule la température a semblé, un moment, hostile, ce qui nécessita la remise à huitaine de la soirée théâtrale; ce fut là le seul accroc. D'abord, le 13 juin, nous eûmes une conférence de M. Lemaitre sur Sedaine, accompagnée d'une partie musicale où M^{lles} Sereno et Moreau et M. Le Lubez chantèrent des pièces de Monsigny, Grétry et Duni. Le jeudi suivant eut lieu le premier grand concert, et huit jours plus tard le deuxième qui termina la série des fêtes. Au programme de ces deux séances figurèrent des œuvres de tous les auteurs que la *Scola*, au cours de sa saison, s'attacha à faire connaître le plus possible en de nombreux concerts dont je n'ai guère pu, faute de place, rendre compte dans *l'Art moderne*. Bach fut représenté par un concerto en trio, joué par M^{lles} Selva,

M^{lles} Albert Biot et M. Bastin et un concerto de piano que joua M^{me} Landowska; Rameau, par un air de *Castor et Pollux* que chanta M^{lle} Legrand; Mozart, par une sélection d'*Idoménée* donnée avec le concours de M^{lle} Elonore Blanc; Gluck, par des fragments du cinquième acte d'*Armide*, avec M^{lles} de la Rouvière, Pironnet, Legrand et M. David; signalons encore une suite pour violon, de Corelli, exquisement jouée par M^{me} Albert Biot; un concerto pour hautbois, de Haendel, qu'interpréta fort bien M. Mondain, et des pièces pour piano de Scarlatti où M^{me} Landowska affirma une fois de plus son talent exceptionnellement délicat et son charme si intense; les chanteurs de Saint-Gervais furent naturellement de la fête et firent entendre des chansons de Costeley et de Jannequin.

La soirée théâtrale eut lieu le 22 juin et fut des plus brillantes. Elle débuta par le prologue des *Fêtes vénitiennes* de Campra, qui, je l'avoue, ne m'intéressa que modérément. Le plus amusant était de retrouver, sous de somptueux travestis, les artistes de la *Scola* que l'on avait coutume de voir sous des dehors plus austères, tandis que, parmi eux, de petites danseuses très délurées, ma foi, esquissaient leurs entrechats les plus alliciants.

Puis vint la *Gurlande* de Rameau, qui fut la pièce de résistance de la soirée, tant par la beauté de l'œuvre que par l'interprétation; la grâce si apprêtée, les attitudes si « Saxe » des sœurs Mante me charmèrent presque autant que la voix, infiniment harmonieuse et merveilleusement souple, de M^{lle} Jeanne Leclerc. M^{lle} Legrand tint de façon tout à fait remarquable un rôle secondaire.

Les *Sabots*, de Sedaine, intéressèrent moins mais amusèrent fort. La musique de Duni est assez alerte et assez dépourvue de prétention pour convenir à la pièce, simplette, qui fut très brillamment jouée; aux artistes amateurs, pleins d'entrain, qui participèrent à l'interprétation, était adjointe M^{lle} Sereno (de la Monnaie), une élève de la *Scola*, qui montra une grâce et une vivacité des plus plaisantes et qui, je l'espère, sera bientôt applaudie dans un théâtre de Paris, car elle me semble très apte à tenir les rôles de chanteuse légère.

Comme on le voit, tout a marché à souhait, et l'on ne saurait mieux finir qu'en félicitant, à nouveau, tous ceux qui prirent part aux belles fêtes de la *Scola cantorum*.

M.-D. CALVOCORESSI

BIBLIOGRAPHIE

Les Musiciens et la Musique. (Calmann-Lévy).

M. André Hallays vient de réunir sous ce titre les principaux feuillets publiés par Berlioz dans les *Débats*. La lecture de ce volume est des plus attrayantes et suscitera quelques étonnements. L'admiration de Berlioz pour Meyerbeer est sans réserves. Quoi de plus amusant d'autre part que l'ahurissante analyse du *Card* auquel l'auteur de la *Damnation* prétend n'avoir rien compris! Qui d'ailleurs voudrait découvrir un sens au livret de cette bouffonnerie? Mais Berlioz n'a jamais senti l'ironie musicale du *Card* et qu'il y avait là une très jolie parodie des surcharges italiennes contre lesquelles il luttait lui-même avec violence et gravité.

L'article enthousiaste sur Cherubini — le mot sublime n'y est pas épargné — est un acte moral si l'on songe à l'impitoyable sévérité du musicien de *Médée* à l'égard du compositeur romantique. Ces feuillets et les lettres publiées récemment par M. P. Flat à la *Revue bleue*, — les lettres du passionné et platonique sexagénaire à la *Stella*, — précisent la physionomie morale et littéraire si variée et si mobile de Berlioz. Et on lira également avec plaisir la charmante préface de M. André Hallays qui précède les *Musiciens et la Musique*.

Concours du Conservatoire (1).

Jury : MM. Gevaert, Dubois, Massau, Leenders et Tinel.

Contrebasse (professeur, M. ECKHAUTTE) : Premier accessit, M. Fruy.

Alto (professeur, M. VAN HOUT) : Premier prix avec distinction, M. Willemot; premier prix, M. Ruytinx; rappel avec distinction du deuxième prix, M. Van Steenbeck; deuxième prix avec distinction, M. Debay; premier accessit, M. De Clerck.

Le prix de 200 francs, don de M. Leon Lequime, échoit en outre à M. Willemot.

Jury : MM. Gevaert, Massau, Leenders, Tinel et le prince de Caraman Chimay.

Violoncelle (professeur, M. ED JACOBS) : Premier prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Fromont; premier prix avec distinction, M. Samuel; premier prix, MM. Nizet et Perquin; deuxième prix avec distinction, MM. De Vlieger et Pitsch; deuxième prix, MM. Van Hamberg et Jacobs.

Jury : MM. Gevaert, Dubois, Ermel, Leenders et Wallner.

Musique de chambre (professeur, M^{me} DE ZAREBSKA) : Premier prix avec distinction, M^{lle} Delvigne; premier prix, M^{lle} Prive; deuxième prix M^{lles} Verheyden et Declercq.

Harpe diatonique (professeur, M. MERLO) : Premier prix avec distinction, M^{lle} Piercot; premier prix, M^{lle} Gellens; deuxième prix, M^{lle} De Sloovere.

Harpe chromatique (professeur, M. RISLER) : Premier prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Cornélis; premier prix avec distinction, M. Cantelon; deuxième prix, M^{lles} Van Overeem et Otman.

Prix de la Reine Marie Henriette : M^{lle} Piercot.

Prix Pleyel : M^{lle} Cornélis.

Jury : MM. Gevaert, abbé Ducloux, Huberti, chanoine Sosson et Van Reysschoot.

Orgue (professeur M. MAILLY) : Premier prix avec la plus grande distinction, M. Sarly; premier prix avec distinction, M. Geeraerts; premier prix, MM. ten Cate et Guillaume.

Chronique judiciaire des Arts.

L'Indépendance de la critique.

Le *Catalogue critique* de l'exposition de Bruges par Georges H[ulin] de Loo, vient, dit la *Pente Revue d'art et d'archéologie*, d'attirer à son auteur un singulier procès.

Une des notices de l'introduction est consacrée au Maître de Flemalle. L'auteur y rapporte, en s'appuyant sur le Catalogue officiel, qu'un triptyque attribué au Maître en question, et qui jadis appartenait à la famille de Mérode, passe pour avoir été aliéné depuis, et remplacé par une copie.

Le comte de Mérode-Westerloo, qui prétend être toujours en possession du tableau original, juge que l'article auquel nous faisons allusion a causé une dépréciation à son retable. De ce chef, il intente à M. Georges Hulin une action en dommages et intérêts et lui réclame 10,000 francs.

Ce procès, dans lequel M^e Edmond Picard plaidera pour M. Hulin, soulève une question intéressante pour tous les critiques d'art et historiens.

Il est clair que si la thèse du comte de Mérode est admise, la tâche de l'historien de l'art deviendra pratiquement impossible : dans le grand nombre de renseignements de détail que comporte un ouvrage scientifique tel qu'un catalogue raisonné, il ne peut manquer de se glisser quelques erreurs, malgré les soins et la bonne foi des auteurs (eux-ci seraient donc toujours exposés à des réclamations pécuniaires de la part des propriétaires).

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

PETITE CHRONIQUE

Au cours de sa première séance, tenue jeudi dernier, le jury du prochain Salon de Bruxelles a désigné son bureau : M. Hennebicq a été nommé président, MM. Vinçotte et De Vriendt vice-présidents.

Ensuite le jury a voté le règlement du Salon et fixé l'ouverture, au Cinquantenaire, au samedi 5 septembre, et la clôture au lundi 2 novembre.

Les envois seront reçus du 3 au 8 août. Le jury d'admission entrera en fonctions le 10 août.

Le prix d'entrée sera de 50 centimes tous les jours, sauf les jeudis et les dimanches : 25 centimes. Cartes permanentes à 2 francs, valables pour le jour de l'ouverture.

Des indications détaillées et des formules à remplir pour le catalogue seront incessamment adressées aux artistes.

Les dates des Concerts populaires de la saison prochaine sont fixées aux 13 décembre 1903, 10 janvier, 28 février et 20 mars 1904. Les artistes engagés par M. Sylvain Dupuis sont MM. Joseph Hoffman, le célèbre pianiste, Jules Kreisler, le violoniste qui eut tant de succès l'année dernière, et Arthur Degreef, le brillant virtuose.

La reprise de *Rip* a obtenu au théâtre Molière un grand succès, dû autant à l'interprétation et à la mise en scène qu'à la gaieté de la célèbre opérette de Planquette.

Aujourd'hui dimanche, *Rip* sera joué en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2. Aux matinées les enfants paient demi-place.

A l'occasion de l'inauguration du monument érigé à Gand à Georges Rodenbach, l'Association des Ecrivains belges publiera, dans le format du volume qu'elle a consacré à Camille Lemonnier, une anthologie du poète de *Bruges-la-Morte*. M^{me} Rodenbach vient d'accorder gracieusement à l'Association l'autorisation nécessaire.

M^{me} Rodenbach assistera le 19 juillet, avec son fils, à l'inauguration du monument de Georges Minne.

A propos de l'Association des Ecrivains belges, annonçons que M. Van Rysselberghe a bien voulu dessiner pour les publications de la société une élégante couverture.

Le 1^{er} juillet paraîtra le premier fascicule du numéro spécial consacré par la *Plume* à Constantin Meunier et rédigé par MM. Camille Lemonnier, Paul Adam, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Ch. Morice, E. Demolder, Edm. Picard, L. Bazalgette, J. Destrée, A. Fontanas, Judith Cladel, L. Dumont Wilden, Octave Maus, Tristan Klingsor, Edmond Pilon, Hubert Krains, Fagus, M. des Ombiaux, G. Van Zype, Sander Pierron, Edm. Joly, Meccilas Golberg, etc.

La pièce à succès d'Octave Mirbeau, *Les Affaires sont les affaires*, qui fait encore, malgré la saison, le maximum au Théâtre-Français, sera représentée à Bruxelles au cours de l'hiver prochain. C'est le théâtre du Parc qui a eu la bonne fortune de s'assurer la primeur en Belgique de cette œuvre importante, dont M. Féraudy viendra jouer le rôle principal qu'il a créé à Paris.

Au risque d'être indiscret, annonçons que M. Mirbeau vient d'achever une comédie nouvelle, en quatre actes, intitulée *Le Foyer religieux*, plus violente encore et plus agressive que celle qui vient de triompher. Malgré l'audace de sa donnée, elle a été reçue, à première lecture, par M. Claretie. Mais elle ne pourra être représentée au plus tôt qu'en 1904-1905, le succès de *Les Affaires sont les affaires*, qu'on reprendra des le 15 octobre, faisant prévoir une série de représentations qui occupera, avec le répertoire courant et une nouvelle pièce de Paul Hervieu, une grande partie de l'hiver prochain.

C'est M^{lle} Claire Friche qui créera à l'Opéra-Comique de Paris, au début de la saison prochaine, le principal rôle de la *Tosca*, primitivement destiné à M^{lle} Emma Calvé.

Les autres grands ouvrages de la saison seront : la *Reine Fumette*, de MM. Catulle Mendès et Xavier Leroux; la *Fille de*

Roland, d'Henri de Bornier et Paul Ferrier, musique de M. Raubaud; le *Jongleur de Notre-Dame*, de M. Massenet, créé à Monte-Carlo, et qui vient d'être donné, la semaine dernière, à Munich.

Il y aura aussi, au commencement de la saison, une reprise de *Pelléas et Mélisande*.

De son côté, l'Opéra prépare pour l'hiver prochain, outre la première de *l'Etranger* dont on s'occupe activement, celle du *Fils de l'Étoile*, le grand ouvrage nouveau de Catulle Mendès et Camille Erlanger. L'œuvre sera chantée par M^{mes} B-éval et Héglon, MM. Alvarez et Delmas.

Dans les autres théâtres parisiens, on annonce : Au Vaudeville, une comédie en quatre actes de M. de Porto-Riche, *Le Vieil Homme*, qui sera créée par M^{me} Réjane; à la Renaissance, le *Piège*, comédie en trois actes de Paul Bourget et Henry Amic; au Gymnase, une pièce à thèse de M. Georges Loiseau intitulée *Mariette*; au théâtre Antoine, outre les nouveautés dont nous avons publié la liste, un acte en vers de M. Hugues Delorme d'après un conte de H.-G. Ibels : *Au coin d'un bois*.

Enfin, MM. Jean Lorrain et G. Coquiot viennent de terminer deux grandes pièces : *Sainte-Roulette* (quatre actes) et les *Perillieux* (cinq actes).

M. Lugné-Poe compte représenter l'hiver prochain *l'Oasis* de Jean Jullien, dont les rôles principaux seront interprétés par M^{lle} Villeneuve et par M. Gorde.

Le monument Richard Wagner sera inauguré à Berlin le 1^{er} octobre prochain. Il est dû au statuaire Eberlein, qui a utilisé dans sa composition une esquisse tracée par la main impériale et royale de Guillaume II et représentant le trouvère Wolfram von Eschenbach. Cette figure est placée au pied du socle sur lequel est représenté, assis, dans l'attitude classique qu'on devine, l'auteur des *Nibelungen*. De grandes fêtes musicales seront données à l'occasion de l'inauguration, à laquelle assisteront des délégués tous les pays.

C'est le 20 juillet que s'ouvrira à Weimar l'exposition dont nous avons parlé et qui comprendra des œuvres de MM. Van Rysselberghe, Maurice Denis, Cross, Luce, Signac, Vuillard, Bonnard, etc. M. André Gide a accepté l'invitation d'y faire une conférence. Des réceptions auront lieu à la Cour du grand-duc de Saxe-Weimar, qui compte faire donner en l'honneur de ses hôtes

des représentations dramatiques sur l'ancien théâtre de Goethe. C'est à Weimar également qu'aura lieu, du 24 au 30 septembre prochain, le vingt-cinquième congrès de l'Association littéraire et artistique internationale.

Edvard Grieg vient de célébrer à Trollhaugen, près de Bergen, le soixantième anniversaire de sa naissance.

Bjornstjerne Bjornson, qui a écrit un poème en son honneur, est allé personnellement le féliciter. Fleurs, lettres et télégrammes sont arrivés de tous les pays du monde. De plus, on a fondé un « prix Grieg », dont les revenus seront distribués à des musiciens norvégiens.

Un portrait d'homme par Raeburn, celui de Sir John Sinclair, a été adjugé le mois dernier à Londres 364,000 francs. C'est le plus haut prix payé jusqu'à ce jour pour un portrait de Raeburn.

Dans la même vente le portrait de Nancy Carey, par Hoppner, a été adjugé 36.900 francs, et celui de Mrs Hamilton, par Gainsborough, 9,000 francs.

M. M.-H. Spielman commence dans le *Magazine of Art* (livraison de juin) une curieuse étude, accompagnée de documents iconographiques, sur les faux et les contrefaçons en matière d'objets d'art.

PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL,
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.
Communications faciles. — Excursions agréables.
La plage est desservie cette année par le tramway électrique Ostende-Middelkerke prolongé jusqu'au Westend-Hôtel.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTÉUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breilkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentaires LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez Edmond SCHELER

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Etranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

José-Marie Sert (OCTAVE MAUS). — Les Fêtes de la « Scola cantorum ». *Trois Maîtres du XVIII^e siècle* (HENRI QUITTARD). — Un Jubilé littéraire. — Académie royale de Belgique. *Classe des Beaux-Arts. Programme des concours pour 1903, 1904, 1905.* — Le Concours de Rome. — Un Plafond d'Emile Berchmans. — Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Mémento des Expositions. — Petite Chronique.

OSÉ-MARIE SERT

LA DÉCORATION D'UNE CATHÉDRALE

Quand je pense à mon ami Sert, je le vois, revêtu de bleu et de pourpre, dans un vitrail gothique, portant sur ses bras repliés le modèle d'une cathédrale. Même lorsque, moulé dans l'invariable costume d'atelier à carreaux noirs et blancs qui l'enveloppe de flanelle jusqu'aux oreilles, il s'agit dans l'inextricable fouillis des croquis, des esquisses, des dessins, des toiles, des moulages, des livres, des albums qui s'empilent sur les chevalets, jonchent le sol et noient tous les meubles, l'image du Saint Patron bâtisseur d'églises se fixe à mes

yeux, traversée de lumière, sur les immenses verrières dans lesquelles se découpe, au bruit joyeux des pépielements d'oiseaux, la silhouette majestueuse des grands arbres d'un jardin seigneurial.

Tel m'apparut Sert quand il débarqua à Paris, il y a quelques années, amenant de sa Catalogne, pour l'installer dans le plus vaste et le plus clair atelier de la rive gauche, — celui où M. Le Marcy exécuta ses gigantesques illustrations des poèmes de Dante, — une réduction de la cathédrale de Vich dont la décoration picturale venait de lui être confiée. Telle demeure gravée dans ma mémoire sa physionomie physique, avec laquelle s'accordent l'intellectualité supérieure, le jugement sûr et la noble ambition d'artiste qu'une intimité assidue m'a fourni l'occasion de découvrir en lui et d'apprécier.

Orner de peintures murales un imposant édifice, créer librement de la beauté, au gré de son inspiration, sans devoir rien sacrifier aux exigences d'un plan imposé, quel rêve pour un artiste pénétré de sa mission ! C'est cette bonne fortune exceptionnelle qui échut au jeune peintre catalan dont la vie s'est fixée sur le travail colossal dont, avec une audace tranquille, il a entrepris la réalisation.

La cathédrale de Vich, reconstruite en style néo grec au commencement du siècle dernier sur les ruines de la basilique romane qu'avait dévorée un incendie, mesure 70 mètres de long, 30 mètres de large, 25 mètres de hauteur. Elle est divisée en trois nefs. Sur les bas côtés s'ouvrent douze chapelles symétriques séparées par des piliers cannelés. L'abside comprend une grande coupole

et douze voûtes annulaires. Le maître-autel occupe le fond de l'édifice, précédé de deux transepts. Au demeurant, la superficie à couvrir de peintures ne mesure pas moins de 3,000 mètres carrés. La pensée s'effare devant un pareil chiffre !

L'esprit méthodique de M. Sert a judicieusement conçu la décoration du monument selon des principes rigoureux. Chaque panneau, chaque fragment des travées ou de la voûte forme une composition distincte, mais toutes ces compositions se relient à l'ensemble ornemental de façon à constituer un tout homogène dont les arabesques principales aboutissent invariablement aux trois points essentiels de l'édifice : le portail, la grande coupole et le maître-autel. C'est, dans le plan de l'artiste, vers ce dernier que toute l'attention doit converger.

La direction des lignes est l'élément primordial de cette décoration. Dans chaque panneau, cette direction est en quelque sorte la complémentaire de celle du panneau voisin, de telle sorte qu'on ne pourrait, sans rompre le rythme général de la composition, intervertir l'ordre dans lequel le peintre en a disposé les différentes parties.

C'est par groupements successifs que celles-ci se rattachent les unes aux autres. « Voulez-vous un exemple physiologique de la loi que je me suis imposée ? » me dit Sert, tout en écrasant du fusain sur les toiles, au dixième de l'exécution, qu'il couvre d'entrelacs et de hachures. — Voyez le corps humain. Un doigt forme, par lui-même, un tout complet, mais il n'est qu'un élément de la main; celle-ci, de même, est parfaite, mais elle continue et termine le bras, lequel complète le corps, etc. J'entends que mes dessins, tout en constituant des entités individuelles, se relient, de même, les uns aux autres d'une manière indissoluble. »

Dans leur conception générale, les peintures de la cathédrale de Vich formeront une synthèse de l'Univers bienheureux. Le haut de l'édifice, c'est-à-dire la voûte, est consacré à la Vie céleste; le bas, c'est-à-dire les panneaux inférieurs, à la Vie terrestre; les surfaces intermédiaires, c'est-à-dire les travées latérales, sont réservées à la représentation des épisodes de l'histoire sacrée qui montrent le ciel en contact avec la terre par l'intermédiaire des anges.

Du panneau dans lequel s'encastre le portail partent trois cortèges montant solennellement vers la porte du ciel, qui en occupe le sommet. Ils évoquent l'ascension des hommes qui, respectivement, ont cherché Dieu par la Vérité, par la Bonté et par la Beauté. L'un de ces cortèges est conduit par Moïse, qui, le premier, formula la loi divine. On y voit l'apothéose de saint Thomas d'Aquin, les figures des grands docteurs de l'Église : saint Denis, saint Ambroise, Raymond Lulle, etc. La glorification de saint François d'Assise, porté au ciel

sur un char de feu, forme le motif principal du deuxième cortège. Le troisième, qu'on aperçoit de face, s'avancant au dernier plan, est dirigé par David jouant de la harpe sous un dais porté par les évêques qui ont bâti les cathédrales.

Le dais, avec ses formes onduleuses, ses lambrequins, ses supports rectilignes que soutiennent les bienheureux, est d'ailleurs le thème générateur de toute cette partie de la décoration.

Sur les voûtes, reliées à la composition précédente par de grands nuages, l'âme bienheureuse s'élance vers Dieu sur un char attelé de huit chevaux, vus en raccourci. Elle est environnée d'une théorie d'anges déployée le long d'une guirlande de fleurs dont la ligne sinueuse unit l'un à l'autre les trois dômes de la nef centrale. Du haut de la grande coupole, la Trinité divine étend sa bénédiction sur la création : la main du Père Éternel forme le centre d'où rayonnent toutes les lignes rythmant l'ornementation supérieure du monument.

Dans les nefs latérales, les messages de Dieu aux hommes correspondent respectivement aux messages envoyés, sur les ailes de la prière, par les hommes à Dieu. Au dessus du maître-autel, centre de la décoration inférieure, se dresse l'Arbre de vie, qui plonge ses racines dans le tabernacle et dont les branches s'épandent à droite et à gauche, sortent du chœur et, stylisées, forment le pourtour de la cathédrale, de telle sorte que d'un point quelconque de celle-ci on apercevra toujours un rameau destiné à ramener l'attention vers le maître-autel.

A l'ombre de l'Arbre de vie, l'archange saint Michel, en armes, veille sur l'autel qu'il abrite de son aile déployée. A sa droite, un groupe d'éléphants, dont le premier, prosterné au milieu d'une avalanche de fruits, porte le Roi Nègre, figure l'hommage de l'Orient ou de la Terre. A gauche, un groupe symétrique au milieu duquel se détache le Roi Blanc, débarquant d'une caravelle à la proue dorée, apporte à Dieu l'hommage de l'Occident et de la Mer. D'autres figures, pêcheurs catalans, laboureurs de la plaine de Vich allégorisent, en des châssis voisins, la ferveur des humbles.

Aux extrémités du transept, deux grandes compositions figurent l'une la Vie active, exprimée par divers aspects de la famille chrétienne dans son existence journalière, l'autre la Vie contemplative, que résument des épisodes de l'existence ascétique, — la première éclairée par la lumière du jour, la seconde vue à la clarté des étoiles.

Au-dessus des chapelles latérales se déroulent les scènes par lesquelles la Bible nous montre les anges en contact avec la création humaine. A droite, les principaux faits du Nouveau Testament : l'Annonciation à la Vierge, la Bonne nouvelle aux bergers, les Noces de Cana, le Vase d'amertume, les Anges au tombeau, la

Descente du saint Esprit; en face, Adam et Ève chassés du paradis, les Anges et Abraham, la Lutte de Jacob contre l'Ange, le Retour de Tobie, l'Apparition de l'Ange à Judas Macchabée, Héliodore chassé du Temple.

Proches de la voûte et formant la transition entre la Vie terrestre et celle des Bienheureux, les huit Béatitudes montrent les Anges offrant aux hommes la récompense de leurs bonnes œuvres.

On conçoit ce qu'un plan de pareille envergure exige de préparation, de documents, d'érudition, de concentration et de travail. A voir Sert chaque soir, la journée de labeur close, quitter sa flanelle quadrillée, revêtir la tenue correcte des réceptions mondaines et héler flegmatiquement le fiacre qui, de la rue Barbet de Jouy, l'emmènera dîner dans l'une des nombreuses familles parisiennes où il est fraternellement accueilli, on ne pourrait se douter que dans l'atelier qu'il ferme sur le mystère des toiles quadrillées, des hémisphères en plâtre couvertes d'hiéroglyphes, des croquis éparpillés sur les fauteuils, les tables et les consoles, se perpète une œuvre qui eût, peut-être, effrayé Michel-Ange et fait hésiter le Tintoret. Et pourtant le miracle s'accomplit, la composition est, dans ses données principales, complètement achevée! Après l'avoir établie, au prix de quel effort persévérant! l'artiste travaille à en fixer les détails, à transformer en groupes de figures les lignes enchevêtrées dont il a minutieusement arrêté les directions. Déjà des panneaux s'animent, montrent des personnages définitivement silhouettés; des figures ailées jaillissent du chaos des arabesques; l'ordonnance de tout ce peuple en mouvement s'accuse; des figures d'animaux, des architectures, des feuillages, tracés d'un contour décisif, encadrent l'archange triomphant dont un chérubin aux formes gracieuses porte ingénument la couronne. Aux préliminaires guidés par l'imagination, aux tâtonnements de l'élaboration, aux études hagiographiques et autres succède la période de la réalisation, moins ardue, certes, que la première pour l'artiste qui a mûrement conçu son œuvre, qui voit clairement le but et marche vers lui d'un pas sûr et tranquille.

Les détails de la composition exigeront sans doute quelques années de travail, mais d'un travail relativement aisé. En improvisant en moins de six semaines, en vue de l'Exposition universelle de 1900, la puissante décoration qu'on admira au pavillon de l'Art Nouveau érigé par M. S. Bing, José-Marie Sert a montré des aptitudes qui rassurent ses amis sur l'issue de la gigantesque entreprise dont, avec une étourdissante cranerie, il n'a pas craint d'assumer la tâche. Ce travail accompli, les cartons seront agrandis à leurs dimensions respectives et exécutés définitivement.

Henry Lerolle et Maurice Denis qui sont, je crois, avec Carlos de Castéra et Santiago Rusinol, les seuls

visiteurs ayant, jusqu'ici, réussi à forcer la consigne sévère qui interdit inflexiblement l'accès de l'atelier, ont été, comme le signataire de ces lignes, vivement intéressés par cette œuvre énorme, dont les fragments réalisés permettent d'apprécier déjà l'originalité et la beauté. Il importait qu'elle fût, dès à présent, signalée comme l'une des manifestations picturales les plus considérables de l'histoire de l'art.

OCTAVE MAUS

Les fêtes de la « Scola cantorum ».

Trois Maîtres du XVIII^e siècle

Plusieurs des plus belles œuvres de Rameau appartiennent au genre de l'opéra-ballet. C'était un des avantages de cette sorte de composition de se prêter à des remaniements qui rendaient à l'œuvre tout le charme de la nouveauté. La *Guirlande*, cette délicieuse pastorale en musique, fut ainsi composée à l'occasion d'une reprise des *Indes galantes* en septembre 1751. Presque immédiatement elle servit, avec le seul acte des *Sauvages* de la partition, à accompagner un divertissement de Moncrif, musique de Rebel et Francœur, *Les Génies tutélaires*: pièce de circonstance écrite à l'occasion des fêtes qui célébrèrent la naissance du duc de Bourgogne.

Le succès de ce petit acte fut considérable, parmi ceux du moins qui ne contestaient pas par système le mérite de Rameau. Après avoir décerné des éloges au poème dont l'idée lui paraît « neuve et charmante », le *Mercur* galant témoigne assez de son admiration pour la musique : « On a trouvé dans cet ouvrage, dit-il, mis en musique par le célèbre M. Rameau, un récitatif très bien déclamé, un chant varié et agréable, que M^{lle} Fel et M. Feliote ont encore embelli par les grâces et la légèreté de leur voix. On a beaucoup applaudi la pantomime noble, les deux tambourins, la contredanse et un pas de six exécuté supérieurement par MM. Vestris, Béat et Lany et par M^{lles} Vestris, Puvigné et Lany... »

L'auteur du *Mercur* avait raison d'accorder si libéralement ses louanges à ces airs de ballet d'un rythme toujours si original et si précis, d'une forme si parfaite et si sûre et dont un orchestre, où abondent les trouvailles heureuses et les impérieuses recherches, met si bien en valeur la gracieuse ligne mélodique. On n'admire pas moins l'ariette exquise de Zelide, l'air de Myrtil, les deux *Chœurs de bergers* et ce n'est pas un médiocre sujet d'étonnement de penser que cette musique si fraîche, si savoureuse et si jeune puisse être l'œuvre d'un maître alors au déclin de l'âge. Rameau, né en 1683, avait soixante-huit ans quand il écrivit ce petit chef-d'œuvre.

Que ce grand maître eût été, sa vie durant, l'objet d'attaques systématiques et passionnées, il n'y a pas lieu d'en être surpris. C'est le sort de tous ceux dont la forte originalité bouleverse tant soit peu les habitudes. Mais que ses détracteurs, lui voulant chercher un rival, se soient avisés, ne fût-ce que pour quelque temps, de choisir un aimable compositeur d'opéras comiques et d'opposer ses gracieuses bluette aux splendeurs tragiques et à la forte musique de Rameau, la chose est plus surprenante. Cet honneur singulier échut pourtant un instant à l'Italien Duni, en

qui le parti des philosophes et des adversaires de la musique française se plut à voir un des maîtres de l'expression dramatique. Toute la partie musicale du *Neveu de Rameau* de Diderot est consacrée à soutenir cet éclatant paradoxe. Les aimables partitions de Duni lui semblent destinées à remplacer bientôt dans l'admiration des Français les chefs-d'œuvre de leur art national. On croirait même, à l'écouter, qu'une révolution si singulière était chose déjà faite : « N'est-ce pas une bizarrerie bien étrange, dit le burlesque porte-parole de l'auteur, qu'un étranger, un Italien, un Duni, vienne nous apprendre à donner l'accent à notre musique et à assujettir notre chant à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations?... »

Nous ne rendons point le musicien responsable de l'erreur de ses trop ardents admirateurs. La petite partition des *Sabots*, écrite en 1768 pour la Comédie-Italienne, se recommande suffisamment par le naturel et la grâce, par sa gaieté fine, sa verve quelquefois, sa simplicité sincère toujours. Il n'est pas besoin d'y rechercher des mérites d'un ordre auquel, non plus qu'aucune de ses mélodieuses sœurs, elle n'a jamais prétendu.

Mais il était dans la destinée de Duni de susciter le paradoxe. Ce Napolitain, élève de Durante, un instant rival heureux de Pergolèse, à l'Opéra de Naples, fixé par les hasards de sa vie à Paris en 1757, conquit le plus clair de sa gloire avec les dix-huit opéras comiques français qu'il écrivit en treize années de séjour. L'opéra comique n'existe guère avant lui. Il en fixe la forme, il en établit l'esthétique, assez du moins pour que cet Italien, nourri dans les seules traditions italiennes, puisse fort justement être tenu pour le créateur d'un genre où certains veulent voir encore l'essence même du génie musical français. L'ironie des destins a voulu qu'il en fût ainsi. Mais c'eût été payer bien cher cette conquête si, comme s'imaginaient les philosophes, elle eût exigé le sacrifice de nos gloires les plus hautes et les plus durables.

Le nom d'André Campra (1660-1744) est passablement oublié aujourd'hui des musiciens eux-mêmes. Il y a quelque injustice à ne point accorder un souvenir à cet artiste dont l'inspiration élégante et passionnée enfanta tant d'ouvrages qui jouent en leur temps d'une renommée durable. Le génie du grand Rameau a été funeste à ceux qui l'auront précédé en contribuant pourtant à la formation de sa personnalité dominante. Et Campra pressentait ce destin tragique quand, au sortir d'une représentation d'*Hippolyte et Aricie*, il s'écriait : « Celui-là nous fera tous oublier ! »

Pour Campra et ses contemporains, il se peut que ce soit déjà une gloire suffisante de s'être préparé, avec l'œuvre du maître de Dijon, l'épanouissement triomphal de notre musique. N'oublions point pour cela qu'entre tous, lui du moins, mérite une place éminente. Ses tragédies lyriques sont encore d'un maître. S'il n'a point la grandeur de Lulli, s'il ne sait point comme lui parler cette langue noble et simple dont la pure beauté ne fut point surpassée sur la scène française, la sensibilité, la tendresse pathétique dont sa musique est toujours empreinte, son élégance, sa variété ne lui restent pas moins personnelles. C'est dans ses opéras-ballets, dont il pratiqua le premier la forme séduisante, encore qu'artificielle un peu, qu'il montre toutes ses qualités. Ces enchaînements de tableaux que ne relie point une action commune lui sont un prétexte excellent à faire briller toutes les faces d'un talent souple et divers, toutes les richesses d'une imagination heureuse et féconde.

Les *Festes vénitiennes*, jouées pour la première fois le 17 juin 1710, appartiennent à ce genre que de sévères esthé-

ciens ne sauraient approuver tout à fait. Sa vogue n'en fut pas moins immense, assez pour durer jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La partition de Campra fut une de celles dont les destinées furent les plus brillantes, puisque soixante-six représentations n'épuisèrent point son succès. Huit fois remise à la scène, elle se jouait encore en 1759, à la plus belle époque du triomphe de Rameau. Succès mérité si l'on considère la nouveauté de ce style de demi-caractère où par plus d'un endroit se laisse pressentir l'opéra comique, voire l'*opéra buffa* italien. Le prologue, « Le Triomphe de la Folie sur la Raison », ne tient peut-être pas tout ce que ce titre laisserait espérer. La Folie et le Carnaval y badinent avec les grâces qui se sentaient encore un peu de l'étiquette pompeuse du grand siècle. Mais telles autres scènes sont d'un comique élégant et fin, d'une bouffonnerie délicate, tandis qu'une sérénade de Leandre, au dernier tableau, se colore d'une grâce mélancolique et tendre, déjà véritablement romantique.

HENRI QUITTARD

Un Jubilé littéraire.

En août prochain il y aura vingt-cinq ans que M^{lle} Marguerite Van de Wiele, la délicate romancière de *Lady Fauvette*, *Maison flamande*, *Insurgée*, *Misère*, *Filleul de roi*, *Fleur de civilisation*, a fait ses débuts dans le journalisme. Un comité s'est formé pour célébrer le jubilé de cette vaillante et distinguée femme de lettres qui, sous des signatures diverses, a collaboré constamment à maint quotidien sous forme de chroniques d'actualité, de causeries philosophiques ou de critiques d'art, toujours et partout avec la même élégance de style et le même souci de répandre les idées les plus justes et les plus bienfaisantes dans la langue la plus châtiée.

Avec une modestie qui égale son courage, M^{lle} Marguerite Van de Wiele a livré silencieusement mainte bataille pour faire sa trouée dans les lettres du journalisme, et le succès a si bien couronné ses efforts qu'il n'est pas de journaliste ou de journal qui ne s'honore aujourd'hui de la considérer comme membre de notre corporation. Aussi, du monde des lettres, des arts et de la presse de nombreuses adhésions sont parvenues déjà au comité, en vue de la souscription ouverte dès à présent pour offrir un souvenir durable de son jubilé à M^{lle} Van de Wiele.

Le comité se compose de MM. Gustave Abel, Gaston Bérardi, Georges Charpentier, Isidore De Rudder, L. Dommartin, Edouard Fétis, Alfred Frédéric, Georges Garnir, Olympe Gilbert, Gérard Harry, Hobé, Julius Hoste, Paul Hymans, Maurice Kufferath, Jules Lebègue, Gustave Lemaire, Franz Nahutte, Edmond Picard, Myrtil Schleisinger, Lucien Solvay, Henri Taverner, Auguste Vierset, Thomas Vinçotte, Philippe Wolfers. Nous ne doutons pas que nombre de notabilités s'associent à cette manifestation de sympathie et rendent ainsi hommage à vingt-cinq années de travail littéraire de haute valeur et à une vaillance d'autant plus rare qu'il s'agit d'une femme. Les souscriptions sont reçues chez M. Alfred Frédéric, trésorier du comité, rue de Florence, 36.

Académie royale de Belgique.

Classe des Beaux-Arts.

Programme des concours pour 1903, 1904, 1905.

1903.

Partie littéraire. — I. Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle. — Prix : 1,000 francs.

II. Écrire l'histoire des édifices construits Grand'Place de Bruxelles, après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectonique auquel ils appartiennent. — Prix : 1,000 francs.

III. Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'*Euridice* de Peri jusqu'à l'*Orfeo* de Gluck. — Prix : 1,000 francs.

Art appliqué MUSIQUE. — On demande un quatuor pour violon, alto et violoncelle. — Prix : 1,000 francs.

ARCHITECTURE. — On demande le projet d'un monument architectural commémoratif en l'honneur de l'ŒUVRE DU CONGO. — Prix : 800 francs.

Envois des mémoires avant le 1^{er} octobre 1903.

1904.

Partie littéraire. — I. Faire l'histoire des habitations du xvi^e et du xvii^e siècle dans les anciens Pays-Pas ; établir la comparaison entre ces habitations et celles de nos jours, tant au point de vue esthétique que sous le rapport de l'emploi des matériaux, du confort et de l'hygiène. — Prix : 800 francs.

II. Étudier dans sa source, dans ses tendances et dans ses résultats l'enseignement des arts plastiques (la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure) au xix^e siècle. — Prix : 800 francs.

III. Rechercher par quelles voies la connaissance de l'histoire des beaux-arts peut être favorisée et le sentiment artistique peut être développé dans l'enseignement scolaire à tous les degrés. — Prix : 800 francs.

IV. Écrire l'histoire de l'école anversoise de gravure jusqu'à la fin du xviii^e siècle, en y comprenant des informations authentiques sur les éditeurs et leur influence sur la production des estampes. — Prix : 1,000 francs.

Envois avant le 1^{er} juin 1904.

Art appliqué. GRAVURE EN TAILLE DOUCE. — On demande le portrait en buste, gravé en taille douce, d'un personnage belge vivant. — Prix : 800 francs.

SCULPTURE. — On demande le projet d'un groupe pour décorer le centre du terre-plein du rond-point de la rue de la Loi, à Bruxelles. — Prix : 1,000 francs.

Envoi avant le 1^{er} octobre 1904.

1905.

Partie littéraire. — I. Faire, à l'aide des sources authentiques, l'histoire de la peinture au xviii^e siècle, dans les provinces formant la Belgique actuelle. — Prix : 600 francs.

II. Étudier le sentiment de la Beauté et son évolution dans la peinture et la sculpture au xix^e siècle. — Prix : 600 francs.

III. Déterminer, à l'aide des constructions existantes, des documents graphiques et autres, le principe de l'architecture privée dans les centres urbains de la Belgique aux xvi^e et xvii^e siècles. Indiquer les différences et les rapports caractéristiques de ville à ville, en désignant, autant que possible, les principaux constructeurs. — Prix : 800 francs.

IV. On demande l'histoire de l'orgue depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à nos jours, au point de vue de son rôle musical et liturgique. — Prix : 1,000 francs.

V. Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans l'ancien comté de Flandre et le duché de Brabant. — Prix : 800 francs.

Envois avant le 1^{er} juin 1905.

Art appliqué. PEINTURE. — On demande le projet d'une frise décorative représentant un retour de chasse aux temps préhistoriques. (Projet : 1^m,20 sur 0^m,50 de hauteur.) — Prix : 800 fr.

GRAVURE EN MÉDAILLES. — On demande une médaille destinée à perpétuer la mémoire de Marie-Henriette, reine des Belges. (Projet : 0^m,30 de diamètre) — Prix : 800 francs.

Envois avant le 1^{er} octobre 1905.

Le Concours de Rome.

Le prix de Rome a donné lieu à une difficulté sur laquelle la classe des Beaux-Arts, à la demande du ministre, vient de donner son avis.

On sait que pour être admis à concourir il faut avoir satisfait à une épreuve préparatoire à la suite de laquelle six concurrents sont, aux termes du règlement, définitivement admis à entrer en loge.

Cette année, parmi les concurrents, il s'en trouve deux, MM. Albert Dupuis et Louis Delune, qui ont précédemment remporté le second prix. Faut-il imposer à ces lauréats l'épreuve préliminaire? Le cas n'est pas prévu par le règlement. Il paraîtrait puéril d'obliger un artiste qui fut jugé digne du second prix de Rome de prouver qu'il connaît l'A B C. du métier.

C'est ce qu'a très bien compris l'Académie en décidant : 1^o qu'il y a lieu d'admettre au concours, sans nouveau concours préparatoire, les concurrents ayant remporté un second prix à un concours précédent; 2^o qu'il y a lieu, en cas de deux seconds prix, de les admettre *tous les deux*, sans les classer; 3^o qu'un concurrent pourra bénéficier plus d'une fois de cette faveur *si, cette seconde fois, il a obtenu encore un second prix*; 4^o que les concurrents admis dans ces conditions seront considérés *comme concurrents supplémentaires*.

Le ministre adoptera, selon toutes probabilités, cette manière de voir, qui est équitable et logique.

Uu plafond d'Emile Berchmans.

La ville de Liège a confié l'exécution du nouveau plafond du théâtre au peintre Emile Berchmans. *L'Express* décrit en ces termes l'esquisse soumise par l'artiste au conseil communal et que celui-ci s'est empressé d'adopter :

« Apollon, dieu de la Poésie et des Arts, trône dans sa grâce amoureuse et forte A sa gauche, debout ou couchées, les Muses forment un groupe aimable : il y a là Euterpe célébrant la musique ; Thalie, la comédie ; Melpomène, la tragédie ; Polymnie, la poésie lyrique, et Calliope, la poésie héroïque. Plus loin, leur sœur Terpsichore, déesse de la danse, fait valoir la souplesse de son corps surgissant de voiles légers, tandis que derrière elle se dessine la théorie fuyante et gracieuse d'un ballet.

A droite d'Apollon, se tiennent les musiciens de jadis : Gluck, Rossini, Meyerbeer, etc., tous ceux qui ont obtenu, sans conteste, la gloire musicale. Plus bas sont les modernes, ceux qu'on discute encore, morts ou vivants, et qui viennent présenter leurs œuvres au dieu patron des Arts : le grand Wagner, Charpentier, Massenet, Puccini...

En continuant vers la droite, faisant face à Terpsichore, est assis Orphée, fils d'Apollon et de Clio, le plus grand musicien des temps fabuleux. A ses pieds est un lion qu'il charme par les accords de sa lyre divine.

Ces divers groupes sont adroitement reliés entre eux. Ils forment une sorte de demi-lune, du côté de la scène, et le public, qui leur fera face, pourra les considérer sans fatigue.

Il s'agissait cependant de compléter le cercle et il convient de dire que M. E. Berchmans a réussi fort habilement dans ce travail délicat. Au bout du plafond, du côté de l'amphithéâtre central, est

une chevauchée superbe des Walkyries; à gauche s'estompe la folle et charmante amoureuse, Manon, tenant dans ses bras son chevalier Des Grieux. De l'autre côté est le Barbier de Séville rieur et intrigant.

Concours du Conservatoire ¹⁾.

Piano. Jeunes filles (classes de MM. WOUTERS et GURICKX): Premier prix avec distinction, M^{lles} Cazantzis et Jama; premier prix, M^{lles} Callebert et De Cock; deuxième prix, M^{lles} Pariset, Vandepuette, Rocrelle et Loché; premier accessit, M^{lle} Coyn.

Prix Van Cutsem : M^{lle} Lombaerts.

Jeunes gens (classe de M. DE GREEF) : Premier prix avec grande distinction, M. Paelinck; premier prix avec distinction, M. De-tournay; deuxième prix, M. Kauffmann.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *La Crise de M^{me} Dudragon*, par MAURICE BEAUBOURG. Paris, H. Simonis-Empis. — *Sanguines*, par PIERRE LOUIS Paris, Eugène Fasquelle.

THÉÂTRE. — *Joyzelle*, pièce en cinq actes, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Eugène Fasquelle.

CRITIQUE. — *Prétextes*. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale, par ANDRÉ GIDE Paris, *Mercur de France*. — *Octave Mirbeau*, biographie illustrée, par EDMOND PILON Portrait-frontispice de HENRY BATAILLE. Paris, Bibliothèque internationale d'édition. — *Adolphe Mathieu*, par LÉON LEGAVRE. Bruxelles, édition de *l'Idée libre*. — *Contre les dogmes*, par HAN RYNER. Paris, édition du *Cri du Quartier*.

BEAUX-ARTS. — *Un tableau de K.-D. Kauninck au Musée de Gand*, par L. MAETERLINCK Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*. — *Salons d'art* (la Libre Esthétique, la Société des Beaux-Arts), par ARNOLD GOFFIN. Extrait de la *Revue générale*. — *Constantin Meunier*, par ARNOLD GOFFIN. (Id.) — *La Restauration des monuments anciens*, par CHARLES BULS. Bruxelles, P. Weissenbruch. — *Een kykje in het Koninklyk Conservatorium voor muziek te 's Gravenhage*. 31 illustrations Livraison spéciale de la revue mensuelle *Cæcilia*. La Haye, Martinus Nyhoff.

Musique.

J. GUY ROPARTZ. *Veilles de départ*, cinq sonnets de CHARLES GUÉRIN (chant et piano). Propriété de l'auteur Imp. C.-G. Roder, Paris

Memento des Expositions.

AMSTERDAM. — Exposition internationale. (Musée communal). Septembre et octobre. Six médailles d'or de 100 florins. Envois : 12-19 août (délai de rigueur). Gratuité de transport à l'aller seulement. Renseignements : M. J.-E. Van Someren-Brand, secrétaire, Musée communal. Amsterdam.

BAYONNE-BIARRITZ. — *Société des Amis des Arts*, 25 août-25 septembre. Six ouvrages par exposant Envoi avant le 1^{er} août Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. L. Ferrandez-Patto, secrétaire général, Bayonne.

BEAUVAIS. — *Société des Amis des Arts de l'Orse*. 12 juillet-16 août. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Guillon. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. L. Manceaux, président, Beauvais.

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

BRUXELLES. — Salon triennal des Beaux-Arts (Palais du Cinquantenaire), 5 septembre-2 novembre. Délais d'envoi : 3-8 août Renseignements : M. Paul Lambotte, secrétaire, 8, rue de l'Industrie, Bruxelles.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 19 juillet-28 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gallon. Renseignements : M. G. Cahen, 6, rue des Petits-Champs, Paris.

SPA. — Exposition annuelle. 12 juillet-30 septembre. Deux œuvres par exposant. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : M. Albin Body, président.

TOULON. — *Société des Amis des Arts*. 15 octobre-15 novembre. Deux ouvrages par exposant dans chaque section. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1-8 octobre, (Sculpture : 10 octobre). Renseignements : M. Picon, secrétaire du comité artistique.

VALENCIENNES. — *Société valencienne des Arts* 20 septembre-15 octobre. Gratuité de transport. Délai d'envoi : 10 septembre. Renseignements : M. Giard, secrétaire.

PETITE CHRONIQUE

L'Épopée flamande de M. Eugène Baie rencontre à Paris, dans le milieu des lettres, le succès que toute la presse belge a enregistré. *Le Journal des Débats*, la *Grande Revue*, la *Revue de Paris* lui consacrent des notices très laudatives. « L'étude est fortement composée, avec méthode et logique, dit la *Revue de Paris*; elle n'est pas moins fortement écrite. » « *L'Épopée flamande*, écrit le *Soir de Paris*, classe M. Eugène Baie d'emblée parmi les plus nobles penseurs de notre temps » Dans le *Gil Blas*, M. Camille Lemonnier retient que « depuis la *Philosophie de Taine* et *l'Art aux Pays-Bas*, on n'a pas étudié plus fortement, en images plus vivantes et plus colorées, le phénomène historique d'une race trouvant dans l'art le mode d'expression naturel de ses énergies, intellectuelles et physiques. Un peuple héroïque et pantheïste y revit en traits puissants » Enfin la *Revue occidentale*, organe du positivisme, publie dans son numéro de juillet une étude tout à fait remarquable de M. Petrucci sur la méthode de *l'Épopée flamande*.

Ajoutons que le livre de M. Eugène Baie sera traduit en néerlandais, et en allemand par M. Ruhemann.

M. Léopold Courouble a ajourné au mois de novembre la publication du volume que nous avons annoncé, *La Maison espagnole*, afin de donner au préalable l'essor à un autre livre : *La Lyre de Brabant*, quatrième partie de la série des « Kækebroeck ».

L'éditeur Oscar Lamberty (rue Veydt, 16, Bruxelles) annonce la publication prochaine d'un volume de M. Léon Van Neck, *Waterloo illustré*, orné de nombreuses gravures d'après des documents du temps, portraits, estampes, dessins, etc.

Waterloo illustré, qui sera mis en vente à 2 francs l'exemplaire (fr. 1-50 pour les souscripteurs), semble appelé à avoir le même succès de *le 1830 illustré* du même auteur.

La livraison de juillet de la *Plume*, qui vient de nous parvenir, contient le premier fascicule du numéro extraordinaire consacré à Constantin Meunier. Abondamment illustré, ce fascicule renferme les appréciations de MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren et Edmond Pilon sur l'illustre statuaire, ainsi qu'un sonnet de M. Edmond Picard.

En même temps a paru, dans la *Grande Revue*, un article très développé (25 pages) de Camille Lemonnier sur Constantin Meunier, que la commande du monument Zola a mis au premier plan de l'actualité.

Le Waux-Hall annonce pour ce soir, dimanche, et pour mardi prochain, deux concerts extraordinaires, le premier avec le concours de M^{lle} Gabrielle Florany, cantatrice, le second avec celui de M. Imbart de la Tour, l'excellent ténor du théâtre de la Monnaie.

Le Gouvernement vient d'accorder un subside de 25,000 francs pour l'érection à Liège du monument en l'honneur de Nicolas Defrecheux, œuvre du statuaire Rulot.

La société des Amis du Musée de Gand vient d'acquérir, pour les offrir au Musée, deux sculptures anciennes, un masque en terre cuite du statuaire italien Guido Mazzoni et une statuette de Saint-Sébastien, en bois de chêne, mesurant 1^m,25 de hauteur, de l'Ecole flamande de la seconde moitié du xv^e siècle. Cette figure fut achetée à la vente Jusinger Van Loon, à Amsterdam.

D'autre part on annonce l'acquisition, pour le Musée des Arts décoratifs de Bruxelles, d'une série d'aquarelles de M. Camille Tulpinck reproduisant les restes de peintures murales du XII^e au XVII^e siècle relevées dans divers édifices religieux de Gand, de Tournai, d'Alost, de Bruges, d'Ypres, etc. Cette collection est destinée à former, reproduite par la chromolithographie, l'illustration d'un ouvrage dont M. Tulpinck compte inaugurer prochainement la publication.

C'est dimanche prochain, à 3 heures, que sera inauguré à Namur (square de La Plante) le monument érigé à la mémoire de Théodore Baron, l'un des maîtres du paysage belge. Ce monument est, on le sait, l'œuvre de Ch. Van der Stappen.

On fêtera le 23 courant à Gand le quatre-vingtième anniversaire de la naissance du paysagiste César De Cock. Un album de dessins et d'aquarelles, auquel ont collaboré la plupart des artistes du pays, sera offert au vénérable jubilaire.

Joyzelle, le beau drame de Maurice Maeterlinck, sera joué, en langue allemande, dès le 3 novembre prochain, au théâtre Impérial de Vienne et en même temps au Lessingtheater de Berlin et au Svenska Theater de Stockholm.

Après le retentissant succès de *Rip*, le théâtre Mohère fait une reprise de *Mam'zelle Nitouche*. M. Darman, qui s'est fait à Bruxelles une popularité de comédien, fait sa rentrée dans le rôle du major et c'est M. Minart qui remplit celui de Célestin.

Le théâtre du Peuple de Bussang donnera, cette année, trois représentations.

Le dimanche 9 août, on jouera une comédie nouvelle en trois actes de M. Maurice Pottecher : *A l'Ecu d'argent*. Le 16 et le 30 août, on reprendra le chef-d'œuvre de Shakespeare, *Macbeth*, dont le succès fut si vif l'an dernier.

Béziers doublera, cette année, le nombre de ses représentations au théâtre des Arènes. Au lieu d'un ouvrage, il en sera donné deux.

D'abord *Parysatis*, le drame en trois actes de M^{me} Jane Dieulafoy, musique de Saint-Saëns, qui sera représenté les dimanche 9 et mardi 11 août.

La semaine qui suivra, et les mêmes jours, viendra *Déjanire*, tragédie en quatre actes, de Louis Gallet, musique de Saint-Saëns.

L'interprétation de ces œuvres, écrites spécialement pour un théâtre de plein air, sera assurée par une double troupe lyrique et de tragédie, que soutiendront deux cent cinquante choristes et quatre cent cinquante musiciens.

On inaugurera aujourd'hui dimanche à 3 heures, à l'église du Vésinet (Seine-et-Oise), la chapelle dont M. Maurice Denis vient d'achever la décoration. A cette occasion, après une conférence de M. l'abbé Mugnier, les *Chanteurs de Saint-Gervais*, sous la direction de M. Bordes, chanteront un Salut en plain-chant et diverses œuvres des XVII^e et XVIII^e siècles.

A l'occasion du centenaire du canton de Vaud, de grandes fêtes patriotiques sont données en ce moment (4, 5 et 6 juillet) à Lausanne. M. E. Jaques-Daleroze a composé à cette occasion un « Festival vaudois » en cinq actes, pour lequel il a réuni un ensemble de deux mille cinq cents exécutants choisis dans tous les districts du canton.

Il y a, entre autres, deux mille chanteurs, une symphonie de quatre vingt-dix exécutants, deux orchestres d'harmonie de cinquante instrumentistes, etc. La mise en scène est réglée par M. Gémier. Elle comprend, entre autres, le défilé de cinq cortèges composés de cent cavaliers, de quatorze chars, etc. En voici l'énumération : Cortège des vigneron, cortège du Canton Vert et des Etats de Vaud, cortège de Mai, cortège révolutionnaire, cortège militaire. Les décors ont été exécutés d'après des esquisses d'Eugène Burnand, Laurent Sabon, Ch. Vuillermet et Jean Morax. Les ballets, au nombre de quatre, sont réglés par M^{me} Missol-Rivo.

La pièce est clôturée par une apothéose patriotique, *L'Alpe libre* (1803), qui groupe les costumes nationaux des vingt-cinq cantons et demi-cantons. Bergers et bergères, joueurs de cor des Alpes, soldats de la république helvétique et des milices vaudoises, nain, fleurs des Alpes, armillis forment un ensemble pittoresque propre à charmer les dix-huit mille spectateurs que peut contenir le vaste amphithéâtre dans lequel se déroule ce somptueux spectacle.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles - MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Luyettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Notes sur un Maître d'aujourd'hui (EUGÈNE BAIE). — L'Incident Thomson (OCTAVE MAUS). — La Tiare de Saïlapharnès. — Les Rosny. — Concours du Conservatoire. — Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle et internationale de Liège, 1905. — Petite Chronique.

NOTES SUR UN MAÎTRE D'AUJOURD'HUI

Il y a quelque huit ans, à Nice, au sortir d'une audition, je notais une appréciation assez naïve, à savoir que M. Eugène Samuel m'apparaissait ainsi qu'un des rares compositeurs qui se pussent comparer à Richard Strauss et à tels jeunes hommes dont les prémices ne me semblaient point négligeables. C'est là le sort des jugements de la vingtième année, sommaires, incisifs, bornés, hurlant après l'inéluctable révision. A plus forte raison reviserai-je cet avis aujourd'hui qu'une étude passionnée de la sensibilité individuelle me fait prendre

une conscience élargie de ce qu'il entre de hasards heureux et de calculs suivis dans la production, non point d'un instinctif adapté à des nécessités définies, mais d'une belle intelligence moderne ouverte à l'action des éléments complexes d'où résultera peut-être demain une âme européenne. En fût-il autrement que ces compositeurs, qui se dépensèrent tout entiers dans leurs premières fusées, n'en accuseraient pas moins la vanité de mon appréciation désormais si pleine de mélancolie. Il n'en va pas de même de M. Samuel que j'ai rencontré ces jours-ci sans qu'il eut fait à la vie d'autres concessions que celles que tous nous sommes hors d'état de lui refuser. Plus qu'un autre, il a essayé les tyrannies des événements hostiles, mais, au for de l'âme, le rêve demeure presque intact. Que j'aie voulu m'assurer de ce qu'abritait ce silence de huit années, on l'imagine, bien que la concentration où se complait M. Samuel se prêtât peu aux entreprises de ma curiosité. Voilà plus de dix ans, en effet, qu'avec une inlassable discrétion M. Samuel se prodigue à lui-même des preuves éclatantes de ses facultés sans qu'il daigne nous permettre ou si peu de partager la conscience de sa valeur. Son génie est comme une lanterne sourde enclose en un moi rétif à tout épanchement selon l'instinct caractéristique de sa race très accueillante, mais peu donneuse. Avec autant d'humour que de causticité, mon spirituel ami, M. Frantz Fonson, a pu dire de lui qu'il était *un compositeur confidentiel*. Encore ces confidences prennent-elles l'ampleur d'une révélation très authentique et j'incline à croire qu'ayant atteint la limite de leurs répercussions, elles pourraient bien nous arrêter

à point sur la pente fâcheuse où la musique d'aujourd'hui glisse non sans agrément.

Car trop évidemment elle ne sut point se maintenir sur les hauteurs sublimes vers où montaient nos suffrages d'amour. Il semble que, rassasiée d'espace et d'éternité, elle recherche parmi les misères de nos destinées médiocres une trame moins fourmillante de complexité pour y étaler des chamarrures en un désordre savant. En réalité, ce qui l'amoinde, c'est l'insuffisance de l'éducation de ceux qui la cultivent.

Certes, j'admets que, par l'imprécision et la triomphante variété de ses moyens expressifs, la musique soit de tous les arts le seul qui puisse traduire avec éclat la complexité de notre temps, ce qu'il y a d'indéterminé dans son prodigieux travail d'éclosion et d'optimisme inouï dans la multiplicité des directions que la science lui conseille. On m'accordera pourtant que l'interprétation de ce formidable spectacle sollicite des dons robustes d'aperception, d'équilibre intellectuel et l'entière possession d'une culture que n'attestent point les compositeurs actuels, uniquement préoccupés, dirait-on, des ressources inépuisables de la polyphonie. De sorte que leurs œuvres nous choquent par la criante disproportion qui apparaît entre l'opulence de la forme et la pénurie du fond, entre la faculté de sentir et la faculté d'exprimer si pleine d'excitations et de réminiscences. Quoi! ne puis-je m'empêcher de m'écrier, un pareil tonnerre pour étouffer quelques soupirs! En vain j'attends ce qui doit surgir de ces buissons ardents : la symphonie se déroule, étincelle, fulgure comme ces marais éclatants sous les furies du soleil et dont nous ne distinguons pas les eaux mortes parce qu'elles nous brûlent les yeux de leurs reflets. C'est pis encore si, comme dans la toute dernière manière, le compositeur s'avise d'approprier la forme à ses accents chétifs : du coup, nous en touchons la médiocrité foncière. Cela produit des artisans experts, des praticiens corrects, des Rouchomowski très aptes, sans doute, à nous ciseler un écrin fastueux où manquera le joyau de la pensée, ou bien ce qu'on donnera pour tel sera suspect, faux et sec comme de l'amour sans âme, de la passion sans ravage, de l'inspiration sans élan. Joli sourire de désœuvrement pour mondaines à qui la compression du corset droit impose des ménagements. A la rigueur, ces artistes nous noteraient, à la suite de Brahms, une onzième symphonie, mais sans ébranler les cordes de notre sensibilité, parce que pour cela deux choses essentielles leur manquent, une profonde façon de sentir et une originale faculté de comprendre.

* *

De ce point de vue, la divulgation de l'art de M. Samuel pourrait exercer une réaction bienfaisante et

décisive. Oh! je n'avancerai point que sa culture soit très ordonnée, ni ses connaissances très étendues, ni que son acquis soit gouverné par une puissante méthode. Mais quelle intelligence subtile et complète! Comme le feu d'un diamant, il y rayonne cette intuition prophétique si irrésistible chez les Sémites représentatifs! Car on peut dire de M. Samuel qu'il est un grand Sémite comme on a dit de Castelar qu'il était un grand Latin. Également drstant du pharisaïsme judaïque et de la perfidie sarrasine, son cerveau moderne n'a point accepté l'empreinte déformatrice des doctrines qui stérilisent ces races, bien qu'en lui se condense en un fort relief ce qu'elles affirment d'essentiel, c'est-à-dire une faculté de concentration, ennemie des symboles figuratifs, une gravité sacerdotale, un sombre orgueil, une violence durable dans le désir. Aux versants de Sion, il se fut certes prosterné dans l'ombre des prophètes, plein du frisson de leurs fièvres sacrées; mais je présume qu'il eut sympathisé davantage avec cet Abdel Ghani à qui « une harmonie viciée eût pu causer la mort », ou avec cet Avicebron qui, du haut des terrasses du Tage, lui eût dépeint son magnifique concept du panthéisme. Deux siècles plus tôt, j'imagine que son audacieux éclectisme l'eût éloigné de tout contact social, renié par les uns, écarté par les autres, ainsi qu'une douloureuse épave que l'océan rejette et que la plage refuse. N'en inférons pas cependant qu'il ait eu beaucoup à se féliciter des garanties de nos constitutions. Le vivant souvenir d'une volte-face de son père a pesé sur sa carrière ainsi qu'une fatalité et, comme si ce poids n'avait suffi à l'écraser tout entier, les brutalités d'une existence toujours précaire ont façonné son âme au gré de leurs caprices féroces. A la voir ainsi travaillée de tourments et de rancœurs, on songe à ces convulsions du sol, à ces terres figées dans un soulèvement tragique. Deux particularités saillantes lui imprimèrent un caractère profond, le sarcasme et la révolte. En une destinée moins heurtée, elles se fussent atténuées en ironie et en défi, l'ironie, forme suprême de la critique, et le défi qui se refuse aux prises de la souffrance. Ici, toutes les racines de la sensibilité sont noyées d'amertume. Il y a du ricanement au fond de son tumulte intérieur, mais il y a aussi de la douleur sinistre, du rêve qui chavire, de la raison qui se débat, de l'angoisse, oh! de l'angoisse si aigue que, pour peu qu'elle vint à se prolonger, nous serions hors d'état de la supporter. Pour en apprécier l'intensité cruelle, il faut surprendre à la lecture de M. Samuel les élans d'un stoïcisme acharné à célébrer la vie qui l'accablait, car en lui s'impacientaient mille impulsions généreuses qui nous eussent peut-être révélé une nouvelle forme de joie. Quoi qu'il fasse, il est le Chantre de la Douleur. Elle l'a envoûté d'un irrésistible maléfice. En vain il s'élançait vers des édens entrevus : son rire se baigne de larmes et nous fait songer à ces

arcs-en-ciel que la bourrasque emporte. En face de cette figure tourmentée, on peut peser la force admirable de ce mot de Spencer, à savoir que « l'étendue et la clarté de la sympathie sont en raison de l'étendue et de la clarté des représentations ». Et l'autre jour, tandis qu'il me détaillait l'une de ses œuvres, mes nerfs se tendaient indiciblement tels des cordes où vibraient ses angoisses, et je me disais que tant de douleur ne peut tenir dans une destinée et qu'à coup sûr ce qui s'y lamente en accents si surhumains c'est la détresse des ghettos éternels plus terribles que les enfers chrétiens.

Dirai-je que cette douleur n'est point vulgaire ! Elle est insinuante, délicate et nuancée. Pour l'exprimer dans sa précieuse subtilité, M. Samuel fut conduit à y approprier ses moyens d'expression. Aussi nul n'a-t-il décomposé le ton en séries de demi-tonalités avec une virtuosité comparable. Ses gammes tonales, dont un opuscule nous a livré l'énigme, sont comme des prismes où se brise l'infini des tons en une poussière sonore qui seule peut nous manifester l'inexprimable des sentiments, ou du moins leur immatérielle fragilité. Et pourtant chaque demi-teinte y prend une valeur distincte. Vous serez saisi d'effroi devant tel océan qui bataille, mais, à regarder de près, vous reconnaîtrez que chacune des innombrables lames, chacun des courants, chacun des remous concourent à produire l'effet dominant dont vous subissez l'oppression ou la magie ; les grandes lignes emportent l'infini des détails dans leur mouvement irrésistible. Il en émane une clarté fourmillante de vérités accessoires, mais nettes, la précision du multiple dans l'unité comme la reconnaissance de cette loi magnifique dégagée par Swedenborg et qui promulgue que les formes étendues, composées ou visibles agissent assez parfaitement sur les formes les plus infimes pour envelopper une idée représentative de leur univers tout entier. Car M. Samuel doit à une entente supérieure du rapport des nombres et de leurs harmonies occultes une discipline ou plutôt un sens de l'exact que la plupart d'entre nous réclament aujourd'hui aux notions positives de la physiologie.

* * *

On trouvera de cette appréciation un merveilleux témoignage dans une partition que doit éditer sous peu la maison Breitkopf et Härtel : *La Jeune Fille à la fenêtre*, prose lyrique de notre maître Camille Lemonnier. La sobriété en est excessive. Un quatuor, un hautbois, un cor, une harpe suffisent à créer une atmosphère de rêve à l'unique personnage. Parmi les grisailles d'une cité carillonnante, une dentellière se courbe sur l'entrelacement de ses fuseaux et identifie sa pensée aux mouvements de son travail monotone. On se figure ce qu'il a fallu d'invention délicate, d'observation minutieuse, de

fine sensibilité et, pour tout dire, de génie afin d'animer cette maussade situation et nous manifester des tons et des sons, des harmonies et des rapports là où d'abord nous ne soupçonnions qu'une morne mélancolie. A mesure que s'étale la dentelle symbolique, nous voyons s'en détacher là un relief, plus loin une trouvaille, ici une nuance, vingt détails exquis nous révélant l'intimité suprême des sentiments et des choses. Ne nous y fions pas : c'est un piège. Tandis que, séduit par ces polyphonies rares, nous considérons cette guipure de rêve, tout à coup, comme d'un soupire de dentelles, des accents montent douloureux, insondables, échappés d'on ne sait quel enfer social. Avant que nous ayons pu nous ressaisir, leur âpreté nous a entamé d'une morsure certaine et nous voilà bouleversés d'un ineffable émoi où il y a tout à la fois du charme angoissé et de la souffrance délicate.

Notez que cette technique serrée n'est point chez M. Samuel l'effet d'un poncif ingénieux. Je connais quatre de ses œuvres, dont cette prestigieuse *Revue Klothilde*, qui, à première lecture, ne trahissent aucunement une identité de manière ; ce qui en dénonce sûrement la communauté d'origine, c'est ce sens des dégradations, cette légèreté de touche, cette fine lucidité, cet art souverainement subjectif dont nous pouvons attendre une forme nouvelle de la symphonie sur laquelle je m'expliquerai dès que j'en aurai le loisir. Pour l'instant je me borne à dépeindre l'art de M. Samuel de deux traits insuffisants à nous en restituer la physionomie assurément plus complexe, mais très propres à nous en marquer le caractère, l'originalité, la profonde expression morale : *Chantre de la Douleur* et *Maître de la Nuance*. Ce sera là, si vous daignez l'admettre, le premier état d'une eau-forte que je reprendrai quelque jour. Dans cette expectative je me félicite d'avoir fixé cette ébauche dans une revue qui, depuis vingt-trois ans, claironne les mérites et les efforts de notre art national : chacun saura désormais qu'il y a quelque part une âme douloureuse qui note peut-être des sanglots qui ne périront pas.

EUGÈNE BAÏE

Malines, juin 1903

L'INCIDENT THOMSON

Les concours du Conservatoire, destinés à exciter l'émulation des élèves, servent surtout à développer la rivalité des professeurs. Dans les classes où il y a plusieurs titulaires, — violon, piano, chant, etc. — c'est, en réalité, entre les professeurs que l'épreuve est « courue ». Chacun entend, dans ce sport nouveau, arriver au but avant l'autre, c'est-à-dire remporter pour sa classe le plus grand nombre de récompenses, et les plus hautes. Pour satisfaire, dans la mesure du possible, les amours-propres en conflit, les jurys sont

obligés, chaque année, de se livrer aux plus savantes combinaisons. Je n'incrimine pas les jurys et ne suspecte en rien leur impartialité. Mais la gamme infiniment variée des mentions dont il leur est loisible d'accompagner la répartition des prix leur offre généralement le moyen d'équilibrer, par une diplomatie conciliante, les avantages remportés par les équipes concurrentes. « La plus grande distinction » accordée à l'une d'elles se balance par deux ou trois « distinctions » distribuées à l'autre. Pour consoler celle-ci des « premiers prix » décrochés par sa rivale, on renforce le chiffre des « distinctions » qui sont attribuées à ses « seconds prix ». Tout compte fait, le total est égal, ou à peu près, et tout le monde est heureux, ou fait semblant de l'être.

Il n'en est pas toujours ainsi, et parfois, quelles que soient les intentions lénifiantes du jury, l'irritation d'un professeur renverse le fragile édifice. Le fait vient de se produire, et il fait grand bruit. A la suite du concours de violon, l'un des titulaires du cours, M. Thomson, a, paraît-il, protesté publiquement contre la décision du jury en des termes si vifs que la commission de surveillance, réunie d'urgence, a ordonné une enquête et tient ses foudres suspendues sur la tête de ce professeur « au tempérament excessif », comme dit Maurice Donnay. Sans attendre sa décision, M. Thomson a donné sa démission. Et comme un engagement des plus lucratifs l'appelait dans la République Argentine et au Brésil à date fixe, il s'est embarqué au lendemain du concours, laissant la Commission apprécier à sa guise et vider l'incident.

Celui-ci, au fond, est de minime importance en soi. Il ne manque pas d'artistes capables de remplacer comme professeur M. Thomson, au cas où son divorce avec le Conservatoire deviendrait définitif. Virtuose réputé, l'irascible professeur trouvera dans ses tournées à l'étranger une large compensation à la très légère brèche que son incartade aura ouverte dans son budget. Si l'incident mérite qu'on s'y arrête, c'est qu'il révèle le vice d'une institution dont l'influence, à tous égards, est détestable : celle des concours.

Dans son discours d'inauguration des cours de la *Scola cantorum*, Vincent d'Indy disait en 1900 à ses élèves : « Soyez des émules dans le travail, jamais des rivaux. C'est la raison pour laquelle nous répudions ici le système des concours, qui produit bien rarement un résultat satisfaisant, — le concours n'étant le plus souvent que la consécration officielle de la médiocrité. Vous sortirez de cette école avec un certificat constatant le point où vous aurez poussé vos études, mais n'attendez pas de nous récompenses ou distinctions, car NOTRE INTENTION EST DE PRODUIRE DES ARTISTES ET NON DES PREMIERS PRIX » (1).

Dans tous les conservatoires de musique — et celui de Bruxelles ne fait pas exception — le concours constitue l'élément principal, sinon unique, de l'activité des élèves et de leurs professeurs.

L'élève n'entre à l'École que pour avoir un jour le droit de faire suivre son nom, dans les programmes de concerts, de la mention : « Premier prix du Conservatoire de .. » Le souci du professeur est de discerner, dès le début de l'année, ceux de ses élèves qui lui feront le plus d'honneur aux épreuves finales, et de « pousser » ceux-là au détriment des autres. Il arrive même un moment où, lorsque le choix des concurrents est définitivement arrêté, il ne s'occupe plus que de ceux-ci. C'est la période de culture intensive, du forçage en serre chaude. Il prépare, pour

les comices imminents, des produits phénoménaux destinés à stupéfier le jury et le public. Mais nous savons, hélas ! les fruits secs que fait naître, dans les jardins de l'Art, cette fertilisation artificielle !

Sacrifier à celle-ci les instincts artistiques que peuvent recéler telles natures de jeunes musiciens, orienter l'ambition des élèves vers le succès immédiat, griser d'orgueil des malheureux qui ne se doutent pas que « là où finit le métier, l'art commence », tel est le résultat inévitable des concours. Par surcroît, ces derniers offrent souvent aux élèves le déplorable spectacle de l'animosité qui excite les uns contre les autres leurs professeurs. C'est vraiment excessif. Au lieu d'ouvrir une enquête sur l'incident provoqué par un professeur qu'on accuse d'avoir manqué aux convenances en présence d'élèves dont l'éducation morale est à faire en même temps que l'instruction professionnelle, la Commission administrative du Conservatoire pourrait faire œuvre plus haute et infiniment plus utile en étudiant la question de la suppression des concours, ou tout au moins de leur transformation. Qu'on maintienne, par exemple, pour les élèves qui ont terminé leurs cours, la faculté de conquérir certains diplômes de capacité et de virtuosité, qu'on leur accorde le droit d'obtenir, à la suite d'un examen qui révèle leurs aptitudes artistiques, des bourses de voyage ou autres : ce serait faire aux traditions une assez large concession. Tel qu'il est organisé actuellement, le régime des concours doit disparaître.

L'incident Thomson, s'il amenait ce résultat, aurait une importance capitale. Mais alors, loin de blâmer le professeur, on ne pourrait assez le remercier et le féliciter ! ..

OCTAVE MAUS

LA TIARE DE SAÏTAPHARNÈS

M. Clermont-Ganneau a déposé, le mois dernier, son rapport sur la tiare dite « de Saïtapharnès ».

Ce rapport comprend une préface adressée par M. Clermont-Ganneau au ministre de l'Instruction publique le 6 avril, soit dix jours après l'ouverture de l'enquête, puis un exposé complet et documenté déposé le 2 juin dernier.

La préface fait connaître les résultats de l'examen intrinsèque et purement archéologique qui, en peu de jours, amena M. Clermont-Ganneau à reconnaître la fausseté de la tiare, et expose en particulier les indices qui conduisirent l'enquêteur à cette conclusion.

La deuxième partie de l'enquête a rapport aux interrogatoires du ciseleur russe Rouchomowski, aux expériences faites sous le contrôle de M. Clermont-Ganneau, et aux déductions que celui-ci en a tirées touchant la fabrication de la tiare.

Le rapporteur expose, enfin, les résultats de la dernière et décisive épreuve imposée à Rouchomowski : une reproduction partielle de la tiare elle-même, consistant en une tranche allant du sommet à la base et comprenant un spécimen de chaque motif de décoration ou de figuration :

« Pour plus de sûreté, j'ai imposé à l'artiste, dans certains cas, de travailler hors de la vue de l'objet. Il a repoussé et ciselé son fac simulé sur trois plaques d'or séparées, couchées au même gabarit que la tiare, et assemblées entre elles par le même genre de soudures horizontales. Le résultat est pleinement démonstra-

(1) Voir *l'Art moderne*, 1900, p. 366

tif : de l'avis des personnes les plus compétentes, c'est bien la même main qui a exécuté la tiare. Abstraction faite de la ressemblance matérielle proprement dite, qui, en l'espèce, ne serait pas un argument catégorique, cette main se trahit par certaines particularités caractéristiques auxquelles on ne saurait se méprendre et qui constituent ce qu'on appellerait, en langage scientifique, une équation personnelle.

« Bien plus, nous avons constaté que, parmi les outils employés, outils fabriqués par lui-même, il y a un certain poinçon en acier qui est celui-là même ayant servi à frapper en relief sur la tiare du Louvre, par groupes de cinq, les perles du cordon séparant la bande du plumetis imbriqué de la bande de rinceaux, dans la région de la calotte.

« A défaut de la signature du ciseleur nous avons là, en quelque sorte, la signature de l'outil

« De l'ensemble des faits exposés ci-dessus, dit M. Clermont-Ganneau, j'estime qu'on est autorisé à conclure :

« Que la tiare du Louvre est fautive ;

« Qu'elle a été exécutée, sur les indications d'un certain X..., par un artiste moderne ;

« Que cet artiste est M. Rouchomowski. »

Aussitôt les conclusions de l'enquête connues, la Conservation des musées, à l'unanimité, a décidé que la tiare serait enlevée des collections antiques. Elle sera déposée au Musée des Arts décoratifs quand l'agitation provoquée par l'événement se sera apaisée.

LES ROSNY

Il a été maintes fois question de la nationalité des frères J. et H. Rosny, qui se sont classés au premier rang des hommes de lettres d'aujourd'hui. Nés à Saint-Josse-ten-Noode, les frères Boex ont troqué leur nom familial contre celui de « Rosny » lorsqu'ils quittèrent la Belgique pour se rendre à Londres, — qui leur inspira leur premier roman, *Nell Horn*, — puis à Paris où ils s'établirent définitivement.

C'est, dit-on, pour se fixer en Australie que les frères Boex avaient quitté Bruxelles, sur l'invitation du gouvernement de ce pays qui leur avait offert un poste dans l'administration des télégraphes. Mais ils s'arrêtèrent à Londres, où se dessina brusquement leur carrière littéraire. On sait les retentissants succès que leur valut celle-ci.

Le *Petit Bleu* ayant récemment rappelé cette origine des brillants auteurs du *Bilatéral*, de l'*Imperieuse Bonté* et de maint ouvrage admiré, ceux-ci ont adressé à notre confrère la lettre un peu ambiguë que voici :

MONSIEUR LE DIRECTEUR du *Petit Bleu* de BRUXELLES.

« Permettez-moi de relever une erreur qui s'est reproduite à plusieurs reprises dans votre honorable journal, à propos du procès que nous intente M. Leon de Rosny. Nous ne sommes pas vos compatriotes ; en fait, nous sommes « citoyens français ». Par nos origines mêmes, nous n'avons pas le droit de nous dire particulièrement Belges : notre père n'était pas Belge d'origine et n'a jamais acquis la nationalité belge. Néanmoins, nous nous rattachons à votre beau pays par des liens sérieux, et nous sommes fiers d'être au moins cousins, sinon frères en origine, des glorieux écrivains (qui se nomment De Coster, Pirmez, Lemonnier, Picard, Rodenbach, Verhaeren, Eekhoud, Maeterlinck et tant d'autres !... Mais nous nous rattachons aussi, à des degrés divers, à la Hollande, à la France et à l'Espagne. Parmi tous ces pays que nous aimons sincèrement, permettez-nous de revendiquer comme notre patrie réelle et très chère, celle dont nous sommes citoyens effectifs.

« Je compte sur votre bonne courtoisie, Monsieur le directeur, pour faire insérer cette petite rectification et je vous prie d'agréer l'expression de ma haute considération.

J.-H. ROSNY, aîné.

« P.-S. L'orthographe réelle de notre nom est Boex et non pas Boeckx. »

Pour être précis, MM. Rosny eussent dû dire qu'ils étaient *naturalisés français*. M. Alfred Mabile, directeur de l'Instruction publique de la ville de Bruxelles, a donné au *Petit Bleu* sur ce petit problème d'histoire les renseignements suivants :

« Le père des Boex — des Rosny — était Hollandais, ils sont nés en Belgique dans l'agglomération bruxelloise, y ont été élevés, y ont fait leurs études et y ont participé au tirage au sort pour la milice.

« L'aîné était employé à l'administration des télégraphes de l'Etat, le second a fait ses études à l'Ecole normale de Bruxelles et y a obtenu son diplôme d'instituteur primaire ; leur sœur a été institutrice communale à Schaerbeek. Ces diplômes ne peuvent s'obtenir et ces fonctions ne peuvent s'exercer que lorsqu'on est Belge. »

Ce qui n'empêche pas les Rosny d'avoir beaucoup de talent...

Concours du Conservatoire (1)

Violon. Professeurs : MM. A. CORNÉLIS, A. MARCHOT et C. THOMSON

Jury : MM. Gevaert, président ; Beyer, Debroux, Tinel, Van Waefelghe.

Premier prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Chrystal (classe de M. Cornéлис) ; premier prix avec distinction, MM. Angéloty, Fabini, Mora Cole, Van Hecke (M. Thomson) ; premier prix, M. Adriaens, M^{lle} Masoin, M. De Mont (M. Cornéليس) ; rappel avec distinction du deuxième prix, M. Schuyten (M. Marchot) ; deuxième prix avec distinction, M^{lle} Hus (M. Thomson), M. Valério (M. Cornéليس) ; deuxième prix, M^{lles} Powell et Abrassart, MM. Welvis, De Marès, Harper et Darimont ; premier accessit, M^{lle} Samuel, MM. Dubois, Galliaerd et Jorez

Chant. Hommes.) Professeur : M. DEMEST.

Jury : MM. Gevaert, président ; Eeckhoute, H. Fierens-Gevaert, L. Jouret, Van den Heuvel.

Premier prix avec distinction, M. Huberty ; premier prix, M. François ; deuxième prix avec distinction, M. Van den Bergh.

Chant (Jeunes filles.) Professeurs : M^{mes} CORNÉLIS et KIPS-WARNOTS.

Même jury que pour les hommes.

Concours préparatoire : Première mention, M^{lles} Terseleer, Lacluyse, Beurs (M^{me} Cornéليس), Gillieaux, Vandenberg, Van Ringh (M^{me} Kips), Duchêne, Maes, Delaunois, Artot, Van Craenenbroeck et Lemmens (M^{me} Cornéليس) ; deuxième mention, M^{lle} Soenen, Doms, Moisse (M^{me} Kips), Simon et Depauw (M^{me} Cornéليس).

Premier prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Roelandt (élève de M^{me} Cornéليس) ; premier prix avec distinction, M^{lles} Vanderhinden, Lacleulle (M^{me} Kips-Warnots), Das, Seroen et Levering (M^{me} Cornéليس) ; premier prix, M^{lles} Knockaert (M^{me} Cornéليس) et Jacobs (M^{me} Kips-Warnots).

Deuxième prix avec distinction, M^{lles} Dessin (M^{me} Kips-Warnots), Janssens et Walschaert (M^{me} Cornéليس).

Rappel du deuxième prix avec distinction, M^{lle} Poortman, Franssens (M^{me} Cornéليس) et Cuypers (M^{me} Kips-Warnots) ; deuxième prix, M^{lles} Brogniez, Vandenberg et Caen (M^{me} Kips-Warnots), Van Trotsenburg et Mendès da Costa (M^{me} Cornéليس)

Prix de la Reine. Duos pour voix de femmes : M^{lles} Seroen et Poortman (M^{me} Cornéليس)

Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle et internationale de Liège, 1905.

Les œuvres d'art formeront le groupe II du classement général et comprendront quatre classes, la première réservée aux peintures, cartons et dessins, la deuxième à la gravure et à la litho-

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros

graphic, la troisième à la sculpture, à la gravure sur médailles et sur pierres fines, la quatrième à l'architecture.

Le Comité supérieur de patronage du groupe II est ainsi composé :

Président, M. le duc d'Ursel. *Commissaire spécial*, M. le baron de Beeckman. *Membres*, MM. E. Acker, directeur de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École des Arts décoratifs; A. Beernaert, ministre d'Etat; le marquis de Beaufort, sénateur; G. Bordiau, membre de l'Académie royale; L. Delacenserie, membre de la Commission royale des monuments; A. Delbeke, député; E. De Mot, bourgmestre de Bruxelles; J. De Vriendt, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers; A. De Witte, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège; le comte H. d'Ursel; E. Féris, membre de l'Académie royale; J. Helbig, vice-président de la Commission royale des monuments; E. Janlet, membre de l'Académie royale; le baron Lambert; H. Maquet, membre de l'Académie royale; Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*; E. Verlant, directeur des Beaux-Arts; Th. Vinçotte, membre de l'Académie royale; A.-J. Wauters, professeur à l'Académie des Beaux-Arts.

PETITE CHRONIQUE

Les directeurs du théâtre de la Monnaie viennent de charger M. Fernand Khnopff de dessiner les costumes du *Roi Arthur*, le drame d'Ernest Chausson qui sera l'une des premières nouveautés de la saison prochaine. Cet excellent choix permet d'espérer une réalisation artistique et intéressante de cette partie de la mise en scène. Un rapprochement : lorsque le grand tragédien Irving monta en 1895, à Londres, avec le concours de Miss Ellen Terry, le *King Arthur* de M. Comyns Carr, musique d'A. Sullivan, ce fut sir Edward Burne Jones qui dessina tous les costumes de cette sorte d'épopée nationale. *L'Art moderne* a rendu compte en détail de ces représentations modèles, qui eurent, grâce surtout à une présentation éblouissante, un succès considérable (1).

Le Cercle artistique de Bruxelles a invité M. Claude Debussy à venir faire entendre l'hiver prochain à ses membres quelques-unes de ses œuvres vocales et instrumentales. L'auteur de *Pelléas et Mélisande* vient d'accepter, et la séance a été fixée au 4 décembre.

M. Debussy sera accompagné de M^{lle} Garden, la créatrice du rôle de Mélisande à l'Opéra-Comique, qui interprétera ses mélodies.

Un Congrès historique et archéologique aura lieu à Dinant du 9 au 13 août prochain. Il étudiera les problèmes les plus intéressants relatifs aux premières époques de l'habitation de l'homme en-Belgique, les développements et la destination des grandes villas et constructions romaines, les invasions des Francs, l'épanouissement des arts, etc. Les congressistes visiteront les sites pittoresques et les monuments de Freyr, de Waulsort, d'Hastière, de Vêve, de Gelles, de Montaigle, de Maredsous, de Mettet, les grottes de Ilan, le Musée provincial et le Trésor des sœurs de Notre-Dame de Namur, etc. Ce Congrès sera précédé de l'inauguration de l'exposition de dinanderies organisée par la ville de Dinant. Les adhésions et demandes de bulletins doivent être adressées au secrétariat général du Congrès, Rivière-lez-Dinant.

La classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique a, dans sa dernière réunion, procédé à différentes élections.

Ont été élus : Membre titulaire de la section de peinture, M. Xavier Mellery, correspondant; correspondant de la section de gravure : M. Auguste Danse, ancien professeur à l'Académie des beaux-arts de Mons; associé de la section des sciences et des lettres dans leurs rapports avec les beaux-arts : M. François-Émile Michel, membre de l'Académie des beaux-arts, de l'Institut de France, à Paris.

(1) Voir *L'Art moderne*, 1895, p. 35.

Le grand concours triennal de peinture, prix : 4,000 francs, s'ouvrira le lundi 20 de ce mois, à 9 heures du matin. Peuvent prendre part à ce concours les élèves et anciens élèves de l'Académie des beaux-arts, âgés de moins de trente ans accomplis, qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit) dans les concours des classes supérieures Cours ordinaires.

Avant le relâche traditionnel des fêtes nationales qui commence lundi, le théâtre Molière donnera encore aujourd'hui, dimanche, deux représentations de *Mam'zelle Nitouche*. La matinée commencera à 2 heures, la représentation du soir à 8 h. 1/2. La réouverture se fera le 25, avec le *Vouage en Chine*.

Les compositeurs, quand ils s'en mêlent, laissent bien loin derrière eux les écrivains ou les dramaturges en matière de droits d'auteur. Sait-on combien rapportent annuellement ces droits aux héritiers de Richard Wagner? Près de 800,000 francs.

Lohengrin a été joué, l'an dernier, 997 fois dans les pays allemands, 420 fois dans les pays latins, particulièrement en France, 318 fois en Angleterre et aux Etats-Unis. Il a rapporté 272,000 marks.

Le *Tannhäuser*, représenté 478 fois, sans compter les représentations en pays slaves, a rapporté 141,000 marks, c'est-à-dire 370 francs en moyenne par représentation.

Les *Maîtres Chanteurs* ont rapporté 72,000 marks, le *Vaisseau fantôme*, 51,000 marks, la *Valkyrie*, l'*Or du Rhin*, *Siegfried* et les autres pièces du maître ont rapporté, en Allemagne seulement, 102,000 marks. Au total, et sans compter les représentations de Bayreuth, plus de 600,000 marks.

Et ce ne sont pas les fêtes organisées actuellement en Allemagne, pour le monument de Wagner, qui feront baisser ces fastueuses recettes.

Une revue nouvelle, *Jeune Effort*, vient de paraître à Bruxelles avec cette fière devise : « Marche franc dans la vie et dire ce qu'on pense » Au sommaire du deuxième fascicule mensuel, qui vient de paraître, des vers de G. Ramaekers, L. de Casembroot et G. Pulings, une nouvelle de M. F. Bordier, des articles critiques par MM. J. Boeck et A. Deprins. Bureaux : 5, rue du Cou ent, Ixelles.

Pour faire suite aux *Maîtres du Paysage anglais*, le *Studio* vient de publier une livraison spéciale, abondamment illustrée, consacrée à l'œuvre de J.-M.-W. Turner. Pour rendre à l'artiste un hommage éclatant, l'éditeur s'est assuré de la collaboration des écrivains les plus compétents et a réuni des documents inédits, du plus haut intérêt, empruntés aux collections particulières. Les reproductions en couleurs forment, comme d'habitude pour les livraisons spéciales du *Studio*, une part importante de l'illustration.

Les fêtes organisées à Grenoble pour célébrer, les 14, 15, 16 et 17 août, le centenaire d'Hector Berlioz, auront une importance artistique exceptionnelle. Outre des concours orphéoniques et autres pour lesquels on vient de constituer un jury international, le programme comprendra l'exécution de l'*Enfance du Christ*, de la *Damnation de Faust* et de la *Symphonie fantastique* avec le concours de l'orchestre d'Aix-les-Bains sous la direction de MM. Ed. Colonne, Félix Weingartner et Leon Jehin. M. Vincent d'Indy invité à diriger l'une des œuvres de Berlioz, a dû, pour motifs de santé, décliner cet honneur. Enfin on inaugurera solennellement la statue du maître, due à un sculpteur dauphinois.

Nul n'était, plus que Berlioz, rebelle aux compliments dithyrambiques. Un jour, après une audition triomphale à Vienne, un assistant, extasié, bouleversa toute l'assemblée pour arriver jusqu'à lui : « Je vous en conjure, maître, dit le personnage, souffrez que je presse la noble main qui a écrit *Roméo et Juliette* ! »

Et en même temps, il s'emparait de la main gauche de l'artiste. « Monsieur, dit Berlioz en riant, ce n'est pas celle-là. »

L'étranger, interloqué un instant, prend sans rancune la main droite du compositeur, la serre avec force et s'écrie : « Ah ! vous êtes bien vrai Français ! Il faut que vous vous moquiez même de ceux qui vous aiment ! »

On a inauguré la semaine dernière à Paris la maison de la place des Vosges que Victor Hugo habita de 1832 à 1848 et qui a été transformée en musée.

Dans le vestibule du rez-de-chaussée et dans l'escalier sont groupés des dessins, pastels, aquarelles se rattachant aux œuvres de l'écrivain, des illustrations de ses poèmes, des affiches de théâtre, etc.

Dans l'antichambre du premier étage on voit, à côté du buste de Victor Hugo, un grand buffet sculpté par lui. Le salon rouge, qui vient ensuite, est décoré du portrait du poète par Bonnat, de lithographies par Fantin-Latour et de diverses compositions exécutées par quelques artistes modernes : Roll, *La Veillée sous l'Arc-de-Triomphe*; Raffaelli, *La Fête populaire, place des Vosges*; Henner, *Sarah*; Dewambez, *Jean Valjean au tribunal*; J.-P. Laurens, *Roche-grosse*, A. Besnard, etc. Deux bustes, dont l'un par David d'Angers. Dans la salle de travail des vues de Jersey, un portrait du poète et de son fils François-Victor, par Auguste de Ghatillon.

Au second étage sont les dessins de Victor Hugo et les cadres fabriqués par lui, des faïences, des bois sculptés, etc.; enfin, la chambre mortuaire de l'avenue d'Eylau, reconstituée telle qu'elle était le jour de la mort de l'écrivain.

La *Carmen* de Bizet vient, dit le *Gil Blas*, d'être transformée en ballet à l'usage de l'Alhambra de Londres. L'auteur de cette adaptation chorégraphique est M. Wilson. Quant à la musique, elle n'a pas donné grand'peine sans doute à M. Byng, le chef d'orchestre du lieu, qui, sans gêne, a puisé à pleines mains dans la partition de Bizet, laissant quelque peu à désirer lorsqu'il se fiait à sa propre inspiration. C'est ainsi qu'il a placé dans sa musique une danse hongroise (!) qui, dit-on, a l'air d'une gigue et qui ne semble pas précisément à sa place dans un ballet dont l'action se passe en Espagne. Au reste, l'ouvrage a eu du succès, grâce à la mise en scène et aux interprètes : M^{lle} Guerrero (*Carmen*), M. Volnet (*José*) et Miss Stack (*Escamillo*).

Quelques prix atteints le mois dernier à la galerie Georges Petit, à Paris, par la vente de la collection Zvgomalas : Besnard, *Songeuse*, 6,200 francs — Claude Monet, *La Débâcle*, 28,500; *Vétheuil*, 10,000. — Sisley, *Les Bords du Loing*, 14,100; *La Route de Versailles*, 8,100; *Soleil couchant*, 11,000; *L'Hiver*, 9,000; *Hampton Court*, 7,500. — Pissarro, *Jardin à Pontoise*, 4,600.

Un Daubigny, *Le Ruisseau*, a été adjugé 21,100 francs. Les *Chênes*, de Ch. Jacque, 24,000. Du même peintre, *Le Printemps*, 18,050. Les Jongkind ont fait 18,500, 14,300, 10,000, 8,600, 8,500, 6,300, 6,000 francs. Un Monticelli est monté à 8,000 francs.

Au total, la vente a produit 492,100 francs.

L'histoire de la tiare de Saitapharnès a, dit le *Journal de Bruxelles*, mis la puce à l'oreille aux amateurs d'objets d'art et d'œuvres artistiques. Et maintenant qu'ils ont été mis dedans, les professionnels veulent prendre une éclatante revanche.

Le professeur Franz Wirchoff, de l'Université de Vienne, a été chargé, par l'Académie des sciences autrichienne, de visiter toutes les galeries de peinture publiques et privées d'Europe, afin de répondre, s'il est possible, à cette brûlante question.

Le professeur, qui est un expert estimé, prétend que, sur les milliers de tableaux ou dessins attribués à Raphaël, il n'y en a pas plus de cent cinquante réels; le reste serait l'œuvre de ses élèves ou même de vulgaires Rachoumow-ki.


Si de vulgaires Rachoumowski peuvent faire des tableaux aussi bien que Raphaël lui-même, au point de tromper tant de messieurs compétents, on ne voit plus très bien le mérite spécial qu'il y a à être Raphaël en personne.

Il existait à Rome, encore tout récemment, dans la rue des Fornari, une petite maison d'apparence modeste, qui avait été habitée par Michel-Ange.

Un acquéreur s'est présenté et, malgré les démarches qui ont été faites auprès de lui pour conserver ce logis historique, il a fait jeter bas les murs de la maison.

Cette habitation, le grand artiste l'avait achetée, après avoir exécuté son *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, pour y passer les dernières années de sa vie. C'est là qu'il écrivit ses épîtres et ses sonnets et qu'il traça ses derniers dessins. Enfin, c'est dans cette maison qu'il mourut, en 1564. L'immeuble, il est vrai, tombait en ruines; la municipalité de Rome s'était contentée de placer seulement une plaque commémorative au-dessus de la porte d'entrée.

Maintenant que la maison n'existe plus, la municipalité de Rome a fait transporter la plaque sur l'immeuble d'en face. Histoire de jouer un tour aux archéologues de l'avenir.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU COUTEURS**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

55, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

A propos de la lumière de Rembrandt (PH. ZILCKEN). — Les « Embellissements » de Bruxelles (ANDRÉ HALLAYS). — Le prochain Salon triennal. — La Nationalité des Rosny (suite) (O. M.). — Les Bourgeois de Calais (OCTAVE MAUS). — Conservatoire. — Architecture moderne (H. FIEMENS-GEVAERT). — Chronique judiciaire des Arts. — Nécrologie. *M^{lle} Nora Bergh*. — Petite Chronique.

A PROPOS DE LA LUMIÈRE DE REMBRANDT

L'observation que je décris ici est, je crois, neuve.

Les moulins en Hollande ne sont pas, en général, comme dans d'autres pays, destinés à moudre le blé, mais, juchés sur les digues, ils servent, comme l'a dit Verlaine dans ses *Quinze jours en Hollande*, « à élever l'excédent d'eau dans des canaux qui vont généralement à la mer par quelque grand fleuve ». Nos *polders* sont le plus souvent des terrains situés au-dessous du niveau de la mer, et il faut un « pompage » presque continu et

très considérable pour maintenir un niveau régulier, sans lequel ils seraient rapidement submergés. Ces nombreux et pittoresques moulins aux vastes ailes colorées ont servi de motifs à bien des tableaux, depuis Ruysdael jusqu'à Jacob Maris, Jongkind ou Gabriel.

Combien de peintres étrangers, Daubigny, Claude Monet, Whistler, etc., les ont contemplés, ces moulins, mais n'ont jamais songé à y entrer ! Quelques-uns seulement de ces peintres ont pénétré au rez-de-chaussée, où se trouvent les chambres du meunier et de sa famille, mais fort peu d'entre eux sont montés par les escaliers en échelle jusque dans la coupole, là où grondent les lourds et puissants engrenages de bois mus par les ailes.

Il y a quelques années, le hasard me conduisit, par un beau jour de juin tout bruisant de blonde lumière, jusqu'à ces étages élevés où, sauf le meunier parfois pour certaines manœuvres, personne ne va. Le soleil dorait les interminables prairies où l'herbe haute, drue, diaprée, rougie par les fleurs d'oseille sauvage, attendait les coups de faux de la fenaison.

Dès le premier étage, au-dessus du rez-de-chaussée, je fus surpris de remarquer qu'à l'intérieur du moulin il flottait une buée subtile; la femme du meunier, qui me servait de guide, me dit qu'il n'existait, dans ces moulins entièrement recouverts de chaume, aucune cheminée, et que la fumée du foyer, comme dans certaines maisons de pêcheurs (Marken, Edam, etc.), s'élevait librement de l'âtre vers la toiture.

Il y avait quelques années, me disait la meunière, quand on ne brûlait presque pas de charbon de terre et

souvent uniquement de la tourbe ou du bois, la quantité de fumée était si considérable dans le moulin qu'en certaines saisons elle avait pu faire fumer pour des cinquantaines de florins de lard et de jambon, ce qui représente une quantité considérable de charcuterie !

Cette fumée flottante, très légère et continuelle, recouvre à la longue toutes les boiseries, poutres, solives, plafonds et planchers d'une belle teinte d'un blond doré, léger, transparent, et qui paraît lumineux au travers de la buée bleuâtre, presque couleur d'aubergine. Je rappelle ici qu'il s'agit d'un moulin à eau et qu'un moulin à farine ne pourrait rien présenter d'analogue.

A chaque étage, de rares et très petites fenêtres éclairent seules ces locaux assez vastes. A certains moments de la montée, lorsqu'on vient de dépasser une de ces fenêtres et qu'on se retrouve dans la pénombre, la lumière qui entre ne vient *pas du ciel*, mais est une lumière *de reflet*, qui, par un temps de soleil, crée un jour fauve, chaud, couleur peau de lion, venant des prairies ensoleillées.

Cette lumière frappant brusquement, de côté, la tête de la vieille meunière, coiffée d'un bonnet blanc, me fut une révélation : immobile un instant devant une de ces lucarnes, elle fut un VIVANT REMBRANDT, absolument exact, sonore, rutilant, étincelant, s'harmoniant avec son fond aux profondeurs violacées, mystérieuses, baignées d'atmosphère. Et dans ces pénombres du fond, les moindres objets — sacs en grosse toile, planches, meubles frustes — prenaient ces tons roussis et lumineux des objets dans les fonds du maître, dans ce que l'on nomme son « clair obscur », — par exemple de la *Ronde de nuit*, de son *Siméon*, des *Pèlerins d'Emmaüs*, de ses eaux-fortes (*Résurrection de Lazare*, *Christ guérissant*, etc.) — de presque toutes, si pas de toutes ses œuvres.

Plus tard dans la journée, lorsque le soleil, plus bas, approche de l'horizon, touche presque les cimes des arbres, et que ses rayons pénètrent horizontalement par une de ces petites fenêtres, un rais d'or pur — cet effet de lumière en qui réside l'âme même des œuvres de Rembrandt — traverse le poudroisement d'or sombre. Sur les *blancs* des vêtements de la vieille femme se projettent alors des « ombres portées » violentes, *plus foncées* que les ombres profondes et transparentes du fond, qui s'estompe en architectures de rêve, mystérieuses et vagues comme en tant de tableaux du grand peintre.

Un jour déjà, en wagon, un peu avant le coucher du soleil, j'avais, sur deux religieuses assises devant moi, observé cet effet de lumière qui dore et orange les chairs et découpe sur les blancs des ombres intenses, et déjà alors j'avais mieux compris certains effets de Rembrandt. Mais ici, dans ce moulin datant d'un siècle et demi,

sans aucun doute semblable en tous points à celui où Rembrandt passa son enfance, moulin identique à ceux du XVII^e siècle, je vis en un instant, et si clairement ! toute la genèse de son œuvre.

Enfant, il avait passé sa vie dans ce milieu très spécial, d'une couleur et d'une lumière si particulières et si harmonieuses. Il avait vu son entourage, sa mère, son père, son oncle souvent éclairés ainsi, et il est bien probable que sa vision individuelle des êtres et des choses, qu'il développa avec un talent tout à fait unique, provint de ces impressions premières, d'enfance et d'adolescence, si durables. Plus tard, dans son atelier, il a eu le goût de créer un éclairage analogue, semblable un peu aussi à celui des appartements de son époque, à fenêtres relativement petites, — mais le point de départ, l'*origine* même de sa conception de la lumière dans ses œuvres doit, selon moi, être cherchée à l'intérieur du moulin où il naquit, ou d'un moulin pareil, où, enfant, il joua.

Tout ceci pour détruire cette légende de lumière fantastique, irréaliste et spectrale, conçue par son cerveau seul, tandis qu'en vérité cette lumière n'est que celle, toute naturelle, du milieu où il vécut ses premières années, — lumière et couleur dont alors, inconsciemment, il s'imprégna et dont il subit l'influence durant toute sa vie.

Rembrandt a été un très grand artiste, un *peintre* de génie avant tout, dont les nerfs vibrèrent avec une rare intensité (et nullement un esprit fantasque), qui fut inspiré par le soleil de son admirable pays, dont lui seul sut enchaîner un rayon dans ses œuvres.

J'ai interrogé plusieurs personnes au sujet de ce qui précède. Jozef Israëls, qui connaît l'œuvre de Rembrandt comme personne, Bauer, Breitner, M. Durand-Gréville, d'autres encore trouvèrent mon explication plausible.

PII. ZILCKEN

Les « Embellissements » de Bruxelles.

L'Etat belge et la ville de Bruxelles représentée par son collègue des bourgmestre et échevins ont, il y a trois mois, conclu une convention qui, si elle est adoptée par le Conseil communal, va détruire un immense quartier du Vieux-Bruxelles. Toute la physiologie de la ville en sera dénaturée.

On allègue toutes sortes de raisons en faveur de ce bouleversement. Il faut, dit-on, assainir un quartier insalubre aux ruelles étroites, aux masures malpropres; il faut établir des communications plus rapides et plus faciles entre la ville haute et la ville basse; il est indispensable de créer une voie ferrée pour raccorder la gare du Midi à la gare du Nord, et d'ouvrir une station centrale en plein Bruxelles; enfin, il est urgent d'agrandir les musées nationaux. Pour contenter tout le monde du même coup, on a combiné le grand projet que voici.

D'abord, d'un crayon impitoyable, on a dessiné sur le plan de Bruxelles un triangle. Le sommet en est au coin de la rue de la Montagne et de la rue de la Madeleine, près des galeries Saint-Hubert; la base en est formée par la rue Royale; l'un des côtés, par la rue de la Madeleine et la rue de la Montagne de la Cour; l'autre, par la rue de la Montagne, la rue et la place Sainte-Gudule. Puis on a décrété que tous les immeubles compris dans cet espace seraient démolis; on a réservé seulement les maisons qui bordent la rue Royale, quelques hôtels particuliers et quelques banques. Sur le terrain déblayé de la sorte, on a résolu de construire une gare centrale et une Bourse de commerce et d'ouvrir deux larges voies nouvelles, l'une débouchant sur la place Royale, l'autre dans la rue Royale, en face de l'entrée de la rue de la Loi. La vieille rue de la Montagne de la Cour est remplacée par un square sur lequel se dressera une formidable façade des nouveaux musées nationaux.

C'est une ville ancienne que l'on jette par terre; c'est une ville neuve que l'on bâtit à la place.

J'ai lu que les partisans de cette transformation croient se donner ainsi des droits « à la reconnaissance des Bruxellois et aux éloges admiratifs des étrangers qui viendront visiter leur capitale ». Ils ne trouveront donc pas mauvais qu'un étranger, qui se flatte de bien connaître et de beaucoup aimer leur cité, dise tout crûment sa manière de penser.

Ingénieurs et architectes s'apprêtent à saccager Bruxelles et à lui enlever tout ce qui fait à nos yeux son attrait et son originalité; d'une des villes les plus séduisantes et les plus pittoresques de l'Europe, ils vont faire une ville morne, banale et niaisement américaine: voilà ce que se disent les étrangers quand, les plans sous les yeux, ils comparent le Bruxelles d'aujourd'hui au Bruxelles de demain.

Doléances d'archéologues? On le dira. C'est l'éternel argument des démolisseurs. Je sais des Bruxellois et des Français qui sans doute regretteront de voir disparaître, rasés par les vandales, l'église de la Madeleine, la chapelle Sainte-Anne, les belles maisons à pignon de la rue de la Montagne, la façade à pilastres de l'hôtel de Groenendaal, le charmant petit logis de la rue Nuit-et-Jour, etc... Mais il ne s'agit pas aujourd'hui de quelques vieilles pierres brisées, de quelques vieilles façades détruites. C'est la ville même qui est menacée dans son caractère historique, dans sa beauté particulière, dans son caractère intime, dans sa couleur, dans ses lignes, dans tout ce qui la rend chère à ses fils et à ses hôtes.

Ces rucs montantes du Vieux-Bruxelles que l'on va détruire, élargir, détourner de la ligne que leur avait assignée l'instinct de tant de générations, la jolie capitale leur devait sa vie et sa séduction. M. Buls écrivait, il y a dix ans, cette page si juste qu'il est bon de rappeler aujourd'hui :

« A ceux qui ne comprennent pas ces appréciations, nous conseillons de remonter le Marché-aux-Herbes, la rue de la Madeleine et la Montagne de la Cour, par une nuit claire, quand la circulation des piétons et des voitures ne peut plus distraire leur attention, et d'observer comme le hasard a merveilleusement disposé les habitations le long de la vieille chaussée serpentineuse.

« Grâce à ces sinuosités, les maisons ne se cachent pas dans les perspectives effacées de la ligne droite, des pans de façades apparaissent successivement à mesure que la pente se gravit; dans la demi-obscurité, l'œil, moins occupé des détails, perçoit des masses qui forment des blocs superposés, et les déchiquetures des toits découpent le ciel en zigzags étranges.

« S'il est vrai que le beau pittoresque résulte d'effets de contraste, de l'accentuation de certaines formes procurant l'impression de grandeur, de la parfaite adaptation aux conditions de milieu, de l'imprévu qui provoque notre curiosité et renouvelle nos sensations, on peut dire que cette longue voie sinueuse, où nous croyons retrouver les traces des générations qui l'ont parcourue pendant des siècles, est une artère vitale de notre vieille ville et un des traits de sa beauté. On ne saurait la dénaturer sans lui faire une blessure mortelle.

« La Montagne de la Cour forme la suite naturelle de la rue de la Madeleine, elle la complète et ce serait faire tort à celle-ci que de la conduire directement à un quartier moderne.

« Conservons le plus possible à notre vieille ville son cachet ancien et local; ne permettons pas au quartier officiel du plateau supérieur d'épancher sur elle sa raideur et sa froideur. »

Voilà tout à la fois l'analyse la plus subtile du charme du Vieux-Bruxelles et la critique la plus forte des projets conçus par la Ville et par l'Etat belge, et l'on ne récusera pas l'autorité de M. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, et qui, le premier, attira l'attention du public sur la nécessité de concilier le progrès et la beauté dans la transformation des villes modernes!

(*La fin prochainement.*)

ANDRE HALLAYS

Le prochain Salon triennal.

Le jury du Salon triennal des Beaux-Arts, élu par les artistes, vient de publier le règlement de l'Exposition. On y trouve cette disposition nouvelle et vraiment inattendue :

« ART. 9. — *Les œuvres envoyées par des artistes DÉCORÉS DE L'ORDRE DE LÉOPOLD, membres de l'Académie royale de Belgique ou du Corps académique d'Anvers SONT REÇUES SANS EXAMEN.* »

On nous assure que la proposition émane d'un peintre qui, bien qu'appartenant à l'une de ces trois catégories, — nous ne vous dirons pas laquelle, — avait vu ses toiles refusées au dernier Salon... Il a, cette fois, pris ses précautions!

D'autre part, un artiste a demandé que les membres du jury s'abstiennent d'exposer, afin de conserver toute leur indépendance. Cette proposition a soulevé une tempête de protestations. Quelques membres ont même refusé de la discuter! Mise aux voix, elle n'a réuni que quatre suffrages: ceux des deux délégués de Gand, qui avaient reçu de leurs électeurs un mandat impératif d'abstention, — celui de M. Struys et, naturellement, celui de l'auteur de la proposition. Pourquoi ne pas le nommer? C'était M. Fernand Khnopff.

Le Salon réunira des œuvres intéressantes. Constantin Meunier compte y faire figurer un groupe important, *La Maternité*, qu'il vient d'achever et qui fait partie de son *Monument au Travail*. Paul Du Bois exposera un groupe de grandes dimensions composé de quatre figures, *La Justice compatissante*, qui lui fut inspiré par les réformes législatives du ministre de la justice Jules Le Jeune. Jef Lambeaux, outre le *Satire mordu* qu'on put admirer naguère au Salon de Paris, enverra la figure de femme qui couronnera sa Fontaine de Saint-Gilles, plusieurs autres sculptures et un grand dessin au fusain. M. Braecke exposera une figure tombale.

M. Isidore Verheyden termine pour le Salon deux portraits et un paysage.

LA NATIONALITÉ DES ROSNY (1)

Nouvelle lettre de MM. Rosny au *Petit Bleu* pour établir que tout en étant Belges, ces messieurs sont Français. — « J'suis d'Ath et ni d'Ath », ainsi qu'on dit au pays de Léon Jouret. La question est, bien entendu, sans aucune importance, le fait d'être né dans tel pays ou dans tel autre, de s'être ou de ne s'être point fait naturaliser en France ne modifiant en rien le talent de MM. Boex-Rosny, qui est de premier ordre. Mais que voilà des phrases inutiles pour dire cette chose simple : « Nous sommes nés à Bruxelles d'un père hollandais; à notre majorité nous avons opté pour la nationalité belge, et plus tard, fixés à Paris, nous nous sommes fait naturaliser Français. »

MONSIEUR LE DIRECTEUR du *Petit Bleu* de Bruxelles.

Les renseignements que vous publiez d'après M. Alfred Mabilie (en qui je salue un vieil ami) sont exacts. Mais ils demandent à être précisés car, ce me semble, ils obscurcissent plutôt le débat. Notre explication portait sur un fait d'état civil : « Nous ne sommes pas vos compatriotes. » Citoyens français, c'est non seulement notre droit, mais encore notre devoir de réclamer notre nationalité : sinon quelle valeur attribuerait-on à notre patriotisme ? Tout ce que nous pouvions faire en ce qui concernait vos allégations, c'était de les examiner au point de vue de l'origine. Je l'ai fait, je crois, avec une extrême considération pour votre beau pays. J'ai dit que des liens sérieux nous y rattachaient, mais non des liens qui comportaient particulièrement la qualité de Belges. Et en effet, notre père n'a jamais, en aucune manière, été des vôtres.

Vous me répondez par une attestation d'état civil. Nous ne la contestons point, mais que change-t-elle au fond de la thèse ? Avons-nous jamais été Belges d'origine, à la manière d'un Lemonnier, d'un Picard, d'un Maeterlinck ? Nous avons seulement été Belges au choix. Et lorsque M. Mabilie affirme, par exemple, qu'il faut être Belge pour être employé de l'Etat, je sais bien par une expérience personnelle que ce n'est qu'une demi-vérité. Il suffit d'être à moitié Belge, sauf réserve d'option dans le cours de la vingt deuxième année. Aussi bien, si cette vétille pouvait intéresser quiconque, n'avons-nous jamais été Belges que sous cette forme, qui implique une déclaration à la mairie. La nationalité après déclaration diffère-t-elle sensiblement de la nationalité après demande, dont nous bénéficions actuellement ?

En résumé, Monsieur, notre explication avait le mérite d'être vraie, quant au fond, et les explications de forme ont, pour un public forcément distrait, le tort d'embrouiller la question. Laissez-nous donc répéter qu'un lien partiel nous rattache seul à la Belgique. Et comme, d'autre part, des liens d'origine plus ou moins forts nous rattachent à la Hollande, à la France, à l'Espagne, nous n'avons pas à rendre compte d'un choix qui, dans l'espèce, était pleinement justifié. Nous ne faisons de tort à personne et nous ne pouvons raisonnablement porter la coupe d'être venus au monde « quadruplement déracinés », si j'ose ainsi dire. Au fond, nous gardons un vif attachement à chacun de nos pays d'origine, mais nous sommes citoyens français et nous revendiquons fermement ce titre pour nous et pour nos enfants. Cela ne peut, Monsieur, offenser en rien ni vous ni vos lecteurs.

Comme nous passons par une épreuve aussi injuste que cruelle, nous espérons que vous ne nous contraindrez pas à revenir actuellement sur cette question. Nous comptons en reparler plus tard, ainsi que nous l'écrivions à votre compatriote Rency, à supposer que cela ait vraiment quelque intérêt pour le public.

Je compte sur votre bonne courtoisie, Monsieur le directeur, pour l'insertion de cette note et je vous prie de croire à ma considération la plus distinguée.

J.-H. ROSNY aîné

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Le *Petit Bleu* répond :

« Nous n'avons jamais contesté aux éminents frères Boex, dits Rosny, le droit de choisir une nationalité ou même deux. Nous ne leur reprochons pas du tout de s'être fait naturaliser Français; et nous ne sachions pas que la Belgique ait lieu de s'en froisser... elle est trop modeste ou trop orgueilleuse pour cela. Il n'y a, dans cette curieuse petite polémique, qu'une simple question de faits. Nous avons dit que les frères Boex naquirent tous deux en Belgique de parents étrangers; qu'ils optèrent pour la nationalité belge; que l'un d'eux, le cadet, Norbert, fit son service militaire, l'aîné, Joseph, n'ayant été dispensé que comme « soutien de veuve », que le second fut employé aux télégraphes belges avant de se rendre à Londres pour entrer au service de la *Submarine Telegraph Company* et y épouser une Anglaise, tandis que le premier conquerrait un diplôme d'instituteur dans une de nos écoles normales.

Tout cela est indéniable. Et nous ne croyons pas, faisant ces constatations, offenser les frères « Rosny » ni retrancher quoi que ce soit de leur mérite et de leur renommée littéraire. Leur état civil n'a nui ni à Georges Rodenbach ni à Maurice Maeterlinck... qui ont beaucoup écrit à Paris. »

Ajoutons qu'il en est de même pour Emile Verhaeren, pour Eugène Demolder, pour Albert Mockel et bien d'autres.

C'est, on le sait, le procès intenté aux frères Boex par M. Léon de Rosny qui a ouvert ces écluses. M. de Rosny prétend faire défendre à MM. Boex de signer leurs écrits du pseudonyme de Rosny, ce nom étant celui qu'il a légitimement le droit de porter. L'affaire, plaidée la semaine dernière devant la deuxième chambre du tribunal civil de Paris, a révélé que M. Léon de Rosny s'appelle en réalité PRUNEL DE ROSNY. Il ne peut donc y avoir confusion, disent MM. Boex. Attendons la décision des juges.

A propos de ce procès, Jean d'Ardenne se moque spirituellement des prétentions de M. de Rosny :

« Quant à l'orientaliste extraordinaire qui s'est avisé, un peu tardivement, de réclamer l'exclusive propriété de ce dernier nom, dit-il, il en a une de ces couches telles qu'on ne les trouve qu'à Babylone, sur les pots antérieurs au règne de Nabonassar.

D'abord, il s'appelle de Rosny, et non Rosny tout court et cette particule, à elle seule, suffit à éviter toute confusion.

Lorsqu'il m'arriva — si j'ose introduire en ce débat mon humble personnalité — de prendre le nom de mon terroir pour le mettre au bas de mes écritures, j'eusse éprouvé une certaine surprise en voyant le peintre Léon Dardenne m'entraîner devant les tribunaux pour usurpation d'étiquette, — et je n'aurais trouvé tout d'abord qu'à lui objecter :

« Mais ce n'est pas cela du tout ! Vous ne savez donc pas lire?... »

C'est à peu près le cas de l'orientaliste et des frères Rosny. Que leur veut ce fossile mésopotamien ?

Et puis, le nom ne lui appartient pas plus qu'il n'appartient à n'importe quel bipède, quadrupède, solipède, palmipède, volatile, reptile, crustacé, merlan, stockfish ou mollusque de la création. Rosny est un nom géographique. Tout le monde connaît ce clair village (le chemin de fer du Havre y passe), couché au bord de la Seine entre Mantes-la-Jolie et la côte de Rolleboise, sur la route de Paris à Rouen.

Et c'est aussi le nom du château voisin, du domaine historique illustré par Sully, où séjourna Henri IV, que posséda la duchesse de Berri et où, finalement, M. Lebaudy est en train de jouer les Santos-Dumont avec un certain succès.

Les frères Boex étaient bien libres, je pense, d'emprunter leur pseudonyme littéraire à cet aimable coin de Seine-et-Oise, où le Parisien voisine avec la Normandie, un voisinage à porter veine.

Et je me demande quelle loi pourraient bien invoquer pour leur donner tort les juges dont on attend la décision. »

O. M.

LES BOURGEOIS DE CALAIS

M. Jacobsen, le brasseur, esthète et mécène danois qui poursuit obstinément depuis quinze ans le rêve de doter son pays des œuvres les plus belles de la sculpture et de la peinture contemporaines, a offert au Musée de Copenhague, — dont il a été, à juste titre, nommé conservateur, — un exemplaire en bronze des *Bourgeois de Calais*, l'œuvre maîtresse de Rodin.

Ce groupe de six figures commémore, on le sait, le sacrifice d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons allant, pour sauver la ville, au camp anglais, « nus, les pieds déchaux, la hart au col, les clefs de la ville et du chastel entre les mains », comme dit Froissart, se mettre à la merci du vainqueur, Edouard III. Il fut exposé en plâtre, en mai 1899, à la Maison d'Art (1), — où il figura tout entier, et non dissocié et fragmenté comme le dit à tort un de nos confrères. L'une des six statues, celle du Porte-clefs, coulée en bronze et offerte à la ville de Christiania par le peintre Fritz Thaulow, domina en 1902 la section de sculpture de la *Libre Esthétique*.

C'est à la parfaite exécution de cette figure que la Société nationale des bronzes, dirigée par M. Alphonse Lemaire, doit l'honneur d'avoir été chargée de fondre l'œuvre entière. Celle-ci vient de sortir des moules. Patinée par un spécialiste désigné par Rodin, elle offre aux regards une teinte claire, d'une nuance malachite, préférée par le maître à cause de la lumière voilée et diffuse des ciels scandinaves.

Avant de l'expédier à Copenhague, où il occupera le centre de la salle consacrée au grand statuaire français, le directeur de la Société nationale des Bronzes a eu l'heureuse idée de faire à quelques invités les honneurs de ce groupe colossal, si mal placé à Calais qu'on ne peut guère en apprécier la beauté audacieuse, le caractère tragique et le sentiment poignant. Ici, érigé presque à ras du sol, en contact immédiat avec le spectateur, il s'impose avec force et commande l'admiration par l'humanité universelle qu'il dégage.

Comme l'a justement dit M. Léon Maillard dans la belle étude qu'il a consacrée au maître (2), « la stoïque et commune renonciation des citoyens de Calais à l'existence n'exclut pas la diversité de leur courage. Chacun y apporte la contingence de son caractère. Aussi le sculpteur, pour qu'on ne se méprenne sur aucune des significations des personnages, en a exprimé l'intérêt individuel en les faisant agir suivant la loi de leur construction corporelle. Car ces héros sont des hommes, et c'est de leur réflexion humaine qu'a jailli l'admirable caractère de leur sacrifice. Or toute cette participation physique, Rodin tient à en montrer l'importance, et ce sont des corps pantelants et frémissants qu'il a modelés. Suivant la règle de travail dont il ne s'est jamais départi, c'est à la nature même qu'il demande les formes dont il va caractériser l'action dans toute sa plénitude. Aussi dans une composition de l'ordre des *Bourgeois de Calais* peut-il évoquer la grandeur du drame sans recourir au groupement arbitraire qui est généralement adopté, il lui suffit de faire naître entre ces personnages l'atmosphère morale qui les a sûrement enveloppés.

Il n'a pas besoin de motifs de remplissage, les artifices ingénieux fournis par l'entente habile des draperies lui sont inutiles, il n'a nul désir de masquer l'anatomie des corps, car il en a étudié les moindres attaches et le simple linge qui les recouvre n'a que la valeur indicatrice d'une étoffe réellement flottante sur le torse. L'acte que le groupe rappelle est interprété d'une façon aussi proche de l'histoire que de l'éternelle vérité. »

Ce que M. Jacobsen a fait pour son pays, l'Etat ne pourrait-il le réaliser pour le nôtre? Et ne serait-il pas glorieux pour notre Musée de sculpture, où les chefs-d'œuvre n'abondent point, de posséder un exemplaire de l'une des plus hautes manifestations de la sculpture monumentale contemporaine?

OCTAVE MAUS

(1) Voir l'Art Moderne, 1899, pp. 165 et 173.

(2) *Auguste Rodin*, statuaire, par LÉON MAILLARD. Paris, H. Floury, 1899.

Concours du Conservatoire (1)

Mimique théâtrale (à huis clos). Professeur : M. VERMANDELE. Jury : MM. Gevaert, président; Ermel, Fiérens-Gevaert, Alex. Halot et Jouret.

Premier prix avec la plus grande distinction, M. Van Hanswyck; premier prix avec distinction, M^{lle} Das; premier prix, M^{lles} Roeland et Seroen; deuxième prix avec distinction, M^{lle} Devin; deuxième prix, M^{lles} Janssens, Bovy, Van den Berg, Van Trotsenberg et Itner.

Déclamation. Professeurs : (jeunes filles), M^{me} NEURY; (jeunes gens), M. CHOMÉ.

Jury : MM. Gevaert, président; Jouret, Mabile, Reding et Seguin.

Première mention, MM. Ghislain, Wygaerts, Van Hanswyck, Vandenplas et Charlier. — Deuxième mention, M^{lles} Van Hasselt et Pryzbysiewska.

Tragédie et Comédie. Professeurs : (jeunes filles), M^{lle} J. TORDEUS; (jeunes gens), MM. CHOMÉ et VERMANDELE.

Même jury.

Premier prix, M. Van den Eynden; deuxième prix avec distinction, M^{lle} Dumortier; deuxième prix, MM. Boire et Vallée, M^{lles} Meurice et Bovy.

Architecture moderne.

Tout Bruxelles, cette fois, est d'accord pour admirer la dernière construction de Victor Horta. Ce n'est point un palais, un hôtel, un édifice officiel, une maison de bourgeois. C'est un « magasin » gracieux, hardi, transparent. A l'extérieur, d'immenses baies cintrées où des verrières gigantesques s'enferment dans de légers cadres de granit; à l'intérieur, des galeries superposées maintenues par le plus original et le plus logique des jeux de fer.

Voilà donc un constructeur qui a le sens de la vie actuelle, qui secoue la défroque archéologique, qui, loyalement, utilise les matériaux modernes. On a longtemps nié Horta. Les excès de ses imitateurs maladroits ont créé d'injustes préventions à l'égard de ses œuvres. Mieux que personne, Horta dessinerait des profils grecs. Je ne connais pas d'architecte plus renseigné que celui-ci sur le passé de son art. Il en parle en savant et en amant, — comme faisait Viollet-le-Duc. Mieux que personne, il sait à quel point les formes anciennes sont justifiées par des besoins disparus, — et c'est pourquoi il ne saurait consentir à pasticher. Demandant la beauté à la franche exposition des parties utilitaires, considérant le décor de la façade comme le miroir fidèle de l'organisme intérieur et, surtout, restituant à la ligne architectonique sa force et son importance cérébrale, abstraite, Horta reste plus sûrement dans la grande tradition classique que tous nos éclectiques débiteurs de styles morts.

H. FIERENS-GEVAERT

Chronique judiciaire des Arts.

L'incident Thomson.

L'incident César Thomson, auquel nous avons fait allusion dans notre dernier numéro, a eu un écho au Palais de Justice. M^{lle} Chrystal, la jeune Anglaise, élève de M. Cornélis, qui remporta le premier prix de violon avec la plus grande distinction, se croyant visée par les propos de M. Thomson sur lesquels une enquête est ouverte, avait assigné ce dernier en paiement de 100,000 francs de dommages-intérêts.

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

L'affaire a été biffée du rôle mercredi dernier à la suite de la communication faite à la demanderesse par le conseil du défendeur, M^e Maurice Frison, d'une lettre aux termes de laquelle le professeur demissionnaire affirme n'avoir jamais suspecté la parfaite honorabilité de la jeune lauréate et n'avoir nullement mis celle-ci en cause. M^e Frison s'est porté fort pour son client, qui signera la lettre à son retour d'Amérique.

L'incident n'aura donc pas de suites judiciaires.

NÉCROLOGIE

M^{lle} Nora Bergh.

Nous apprenons à regret la mort de M^{lle} Nora Bergh (Eléonore Cockelbergh), l'une des meilleures pianistes issues de l'école de Louis Brassin, décédée à Anvers, à l'âge de cinquante-trois ans.

Nora Bergh avait depuis longtemps abandonné la carrière de virtuose pour se consacrer exclusivement au professorat. Son enseignement était hautement apprécié par les nombreuses élèves, professionnelles et amateurs, qui suivaient ses cours. Des auditions annuelles réunissaient chez elle, rue Joseph II, à Bruxelles, une foule de personnalités musicales qui tenaient en particulière estime l'excellent professeur. Une maladie grave survenue il y a quelques mois obligea M^{lle} Bergh à interrompre ses leçons et à prendre quelque repos chez une de ses parentes, à Anvers, où elle a succombé.

Nous publierons dans nos prochains numéros des articles de M. H. FIERENS-GEVAERT sur l'Esthétique dans l'enseignement, une étude de M. JULES DESTRIÉE sur Un Maître inconnu du XV^e siècle, un essai biographique de M. OCTAVE MAUS sur Le Statuaire Ch. Van der Stappen, des chroniques littéraires de MM. CLAUDE FERRARE, EUGÈNE DEMOLDER, HUBERT KRAINS, une correspondance de M. JEAN MARCEL, une chronique législative de M. PAUL ERRERA et divers autres articles que les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner.

Nous différons, pour le même motif, la publication du magistral discours prononcé dimanche dernier par M. EDMOND PICARD à l'inauguration du monument érigé à Namur à la mémoire de Théodore Baron.

PETITE CHRONIQUE

Emile Wauters vient de remettre au Musée de Bruxelles le portrait du baron Lambert qui lui a été commandé par l'Etat. L'œuvre sera exposée dans le courant de la semaine prochaine.

A propos de Musée, annonçons que la maison Braun, de Paris, qui a exécuté, comme on sait, de superbes planches photographiques reproduisant les chefs-d'œuvre des musées du Louvre, de l'Ermitage, d'Amsterdam, de Dresde, de Munich, etc., fait photographier en ce moment les œuvres capitales du Musée ancien de Bruxelles. La série qu'elle prépare comprendra environ deux cent cinquante clichés.

De son côté, la Société anonyme de photographie de Berlin, la plus importante des sociétés d'édition photographique de l'Allemagne, a obtenu l'autorisation de reproduire le célèbre polyptyque *l'Agneau mystique* qui orne l'église de Saint-Bavon à Gand.

Cette autorisation avait été refusée jusqu'ici, l'opération exigeant le déplacement du tableau pour le mettre en lumière. Des négociations diplomatiques ont amené une heureuse solution aux pourparlers engagés depuis longtemps à ce sujet, et *l'Agneau mystique* a été photographié la semaine dernière.

Le statuaire Pierre Braecke a terminé le bas-relief destiné à commémorer les premières représentations françaises de *l'Agneau du Nibelung*, données au théâtre de la Monnaie à l'issue de la saison dernière. Réduite au module d'une médaille, l'œuvre sera, comme nous l'avons annoncé, distribuée à tous ceux qui ont collaboré à l'interprétation de la Tétralogie. Celle-ci est symbolisée dans la composition de Braecke par un profil de Walkyrie armée qui se détache énergiquement sur le chanfrein et les naseaux du fidèle Grane. Le caractère décoratif du sujet est accentué par la ligne onduleuse de la chevelure dénouée, dont les flots se mêlent aux ailerons du casque. Le relief est habilement traité de façon à amener, comme dans les médailles grecques, le maximum d'épaisseur au centre de la composition.

Rappelons que la souscription à cet artistique souvenir des fêtes wagnériennes de 1903 est ouverte chez MM. P. Bosquet, rue de la Poste, 212, P. Deutscher, chaussée d'Alseberg, 54, et F. Labarre, rue Maes, 19. Le prix des exemplaires est fixé à 10 francs.

M Léonce Bénédite vient d'acquérir, pour le Musée du Luxembourg, la *Lecture de la Bible*, par le peintre anversois P.-J. Dierckx.

La ville de Gand a acquis, pour son musée, à l'exposition posthume de Gustave Vanaise, trois toiles du peintre regretté : la *Dame au chien*, *Après le bain* et *Souvenir*.

Nous apprenons qu'un monument commémoratif sera érigé sous peu sur la tombe du graveur David Desvaches.

L'inauguration de ce monument, qui aura lieu le mois prochain, sera honorée de la présence d'une délégation de la municipalité de Valenciennes d'où l'artiste défunt était originaire.

Comme nous l'avons annoncé, c'est aujourd'hui dimanche que sera inauguré à Gand, à l'ancien Béguinage, le cénotaphe, œuvre de Georges Minne, élevée à la mémoire du poète Georges Rodenbach.

La cérémonie aura lieu à midi précis. Un lunch réunira, à 1 h. 1/2, à l'hôtel de la Poste, les amis du poète.

À la veille de l'inauguration du monument de Georges Rodenbach à l'ancien Béguinage de Gand, l'Association des Écrivains belges vient de publier une anthologie des œuvres du poète de Bruges et des vieilles cités flamandes. Ce volume in-8°, contient les extraits les plus caractéristiques des principaux livres de Georges Rodenbach, un portrait de l'auteur, une courte biographie et une bibliographie complète.

Il forme le deuxième tome de *l'Anthologie des Écrivains belges d'expression française*, dont l'Association a entrepris l'édition. Le premier volume, consacré à l'œuvre de Camille Lemonnier, a trouvé auprès du public un accueil empressé et il a été honoré des souscriptions des principales villes du pays.

L'Anthologie Rodenbach est appelée au même succès. Elle est en vente dans toutes les librairies au prix de fr. 4-50.

La Société hollando-belge des Amis de la médaille d'art a commandé à M. Paul Du Bois l'exécution de la médaille qui sera distribuée à ses membres en 1904. L'artiste a choisi comme sujet « Bruxelles port de mer ». Sur l'avvers sera gravée une vue du port avec figures de débardeurs, colporteurs, charretiers, etc. Au revers, le portrait du Roi.

Le Waux-Hall annonce pour ce soir, dimanche, un concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} Marie Pironnet, soliste de la *Scola cantorum* de Paris.

Le cours de chant de M^{me} E. Coppine-Armand vient de fournir deux nouvelles recrues au théâtre. M^{lle} Bussy, mezzo-soprano, est engagée au théâtre royal de Liège, M^{lle} Van Veen, chanteuse légère, à l'Opéra néerlandais d'Amsterdam.

Un de nos confrères annonce qu'à la suite de la démission donnée au Conservatoire de Bruxelles par M. César Thomson, le Conservatoire de Munich a offert à ce dernier la direction de la classe de violon.

Cette situation lui fut offerte, en réalité, il y a plusieurs mois.

Elle avait été proposée d'abord à M. Eugène Ysaye, qui la déclina, malgré le chiffre élevé des appointements y afférents.

Un autre journal croit savoir que la Commission de surveillance du Conservatoire compte supprimer la classe de M. Thomson et que celui-ci ne sera pas remplacé!

Cette mesure radicale rappelle l'attitude récente du Gouvernement, qui supprima le poste de conservateur du Musée Wierzy pour ne pas devoir le confier à M. Camille Lemonnier.....

Galipaux donnera au théâtre du Parc, le vendredi 31 juillet, une représentation de la *Carotte*.

Le violoncelliste Marix Locwensohn, qui vient de rentrer en Belgique après un long séjour en France, vient de signer un contrat extrêmement brillant pour une tournée de soixante concerts aux Etats-Unis, au Canada et en Californie.

Les journaux français enregistrent le grand succès obtenu aux représentations du théâtre d'Orange par M^{lle} Marie de Nys. Le rôle de la sorcière Leonarde, dans la *Légende du cœur*, la pièce nouvelle de Jean Aicard « a révélé, dit le *Figaro*, le curieux, l'apre talent de M^{lle} de Nys, qui a composé son rôle avec une rare sûreté ». C'est aux côtés de la Grande Sarah que notre jeune compatriote a fait apprécier de telle sorte son Art fait d'intelligence et de sincérité; et la valeur de ces éloges est doublée du fait d'un si dangereux voisinage

Les représentations annuelles du théâtre Antique d'Orange auront lieu les samedi 1^{er} et dimanche 2 août, à 8 h. 1/2 du soir. On y représentera, le 1^{er} août, les *Phéniennes*, tragédie en quatre actes de M. G. Rivollet, d'après Euripide, et *Œdipe et le Sphinx*, tragédie en trois actes de M. J. Peladan; le 2 août, *Horace*, de Corneille, précédé d'une sélection lyrique de Gluck et de Hændel et suivi d'un *Récital du romancero populaire du Midi* (chansons provençales, pyrénéennes et catalanes, chantées par M^{mes} Emma Calvé, Maria Gay et par un baryton). Parmi les interprètes, on cite M^{mes} Mounet Sully, Lambert fils, Paul Mounet, Jacques Fenoux; M^{mes} Segond-Weber, Moreno, Delvaux, Roch, Ventura, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jacques Crepet, secrétaire général, 9, rue Richepanse, Paris. Bureau de location: Agence des théâtres, 38, avenue de l'Opéra, et MM. Fabron et Voge, mairie d'Orange (Vaucluse)

M. Camille Saint-Saëns vient d'écrire une comédie en quatre actes, *Le Roi Apépi*, tirée d'une nouvelle de Cherbuliez. Elle sera

jouée le 13 août par la troupe de l'Odéon au théâtre Municipal de Béziers.

Notre collaborateur H. Fierens-Gevaert met la dernière main à de *Nouveaux essais sur l'Art contemporain* qu'éditera incessamment l'éditeur Alcan dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine ».

En septembre prochain paraîtront à Londres, chez l'éditeur John Lane, deux volumes de correspondances inédites de Thomas Carlyle.

La *Revue théâtrale* a composé son numéro de mai de tout ce qui, dans les deux Salons, — tableaux, bustes, etc., — se rattache au théâtre. « Il y a deux façons de figurer au Salon: à l'huile ou en marbre. On peut obtenir son image en se glissant dans l'intimité d'un artiste célèbre, ou bien il est loisible d'attendre plus modestement l'heure de la vraie gloire, celle où l'artiste sonnera à votre porte en sollicitant l'honneur de reproduire vos traits... »

La couverture est ornée d'une reproduction en couleurs du double portrait de Willy-Colette, par Eugène Pascau. Les portraits de Lucienne Bréval par Bonnat, de Charlotte Wynn par M. Georges Sauvage, de M. Redelsperger par M. A. Laisement, de Dumény par M. Richomme, de M^{me} Adiny par G. Staiger, de Reyer par Marquette, de M^{me} Simon-Girard par M. Naubert, de M^{lle} Cassive par M. Ferraud, etc., illustrent, avec une foule de documents relatifs à ce théâtre, cette intéressante livraison.

On lira avec intérêt dans la superbe revue anglaise *The Burlington Magazine*, le plus artistique et le plus luxueux des périodiques d'art actuels, les études que publie sur l'exposition des Primitifs flamands à Bruges en 1902 M. W. H. James Weale. La compétence de l'auteur et la part active qu'il prit à l'organisation de l'exposition donnent à ce travail, illustre d'admirables reproductions de Memling, Gerard David, Thierry Bouts, Roger Vander Weyden, etc., une importance particulière.

La livraison de juillet d'*Onze Kunst (Notre Art)* (1) contient une étude de M. Max Rooses sur les dessins de Rubens. Parmi les nombreuses illustrations qui accompagnent cet article, nous signalons l'*Érection de la Croix* et la *Conversation à la mode*, compositions importantes où se déploie tout le génie du grand artiste.

(1) Anvers, J.-E. Buschmann; Amsterdam, L.-J. Veen.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU CŒUTEUX</p>
--	--



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
■	Abonnement annuel Frs. 20-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

James Mac Neill Whistler (OCTAVE MAUS). — Le Monument Rodenbach. *Discours d'Emile Verhaeren*. — Législation artistique. *Produits industriels antérieurs à 1815. Droits. Utilité d'une exemption* (PAUL ERRERA). — La Tiare de Saitapharnès. — Concours d'architecture. — Loterie de l'Exposition de Liège. — Petite Chronique.

James Mac Neill Whistler.

La mort si brusque et si imprévue de Whistler a causé la plus douloureuse surprise. On ne savait pas l'artiste souffrant. Mystérieux, solitaire, « autre » que le commun des peintres célèbres, il n'est pas mort comme meurent ceux-ci, dans une apothéose préparée par les journaux. Une dépêche de deux lignes a annoncé son décès. Eh! quoi, Whistler est mort? Où cela? De quoi? Les uns disent en Amérique, d'autres, à Londres... Ce diable d'homme n'a jamais rien pu faire comme tout le monde, pas même mourir! Capricieux et fantasque, il a

fait une sortie soudaine, sans prendre congé, sans paroles d'adieu, de même qu'il eût quitté un théâtre dont le spectacle avait cessé de l'intéresser.

De fait, c'est au paisible faubourg londonien de Chelsea, dans une claire maison de Cheyne Walk, — la jolie promenade qui longe la Tamise depuis l'Albert bridge jusqu'au pont de Battersea, non loin de l'hôpital militaire, — que l'illustre peintre a rendu le dernier soupir. Depuis un an, il avait abandonné son atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris, retournant, peut-être mu par quelque avertissement secret de sa fin prochaine, vers la retraite silencieuse où il avait joyeusement passé ses années de jeunesse, de luttes et de victoires.

C'est là que je le connus il y a quelque vingt ans et que, durant un mois, je le vis presque tous les jours. Whistler occupait non loin de la maison où il vient de mourir un atelier qu'il avait délicieusement décoré et meublé à une époque où les logements d'artistes s'encombraient encore du fâcheux bric-à-brac, des trophées d'armes, des bahuts Renaissance et de l'inévitable parasol japonais déployé au plafond comme un oiseau aux ailes demesurées. Chez lui, tout était blanc et ocre clair, net et lisse, avec tout juste ce qu'il fallait de coussins à ramages et de fleurs dans les vases pour égayer l'appartement sans qu'on pût le confondre avec un *tea room* à la mode. Aux murs, quelques-uns de ses portraits, de ceux qui, par leur aristocratique élégance, leur style hautain et le mystère de leur coloris nocturne, firent sensation :

Sarasate, Miss Rosa Corder, L'Amazone, Lady Archibald Campbell, Miss Alexander, et d'autres.

« Vous aimez ces portraits ? me disait-il en rajustant dans l'orbite, sous le sourcil en accent circonflexe, le monocle qu'il portait toujours sans cordon. Je les enverrai à votre exposition... Et d'autres, si vous voulez ! » Il tint parole. Ce fut au Salon des XX que Whistler, à trois reprises, avec une bonne grâce et une confraternité parfaites à l'égard d'un groupe d'artistes qui s'éveillaient à la vie mais dont les tendances, l'esprit indiscipliné et le caractère persévérant lui étaient sympathiques, — ses lettres enthousiastes en témoignent, — exposa quelques-unes des toiles que se disputent les musées.

Je copie textuellement les titres de celles-ci. Ils sont caractéristiques :

1884. — 1. *Arrangement en noir n° 5 (Portrait de M^{lle} de C...)*
 2. *Nocturne en bleu et argent n° 1.*
 3. *Symphonie en blanc n° 3.*
 4. *Arrangement en gris et vert (Portrait de M^{lle} Alexander.*
 5. Eaux-fortes de Venise.
1886. — *Pablo de Sarasate.*
1888. — 1. *Arrangement en noir n° 3.*
 2. *Nocturne en noir et or n° 2.*
 3. *Rose et argent (pastel).*
 4. *Harmonie en rose et violet (pastel).*
 5. Eaux fortes de Londres.

Ajoutez à cette nomenclature l'admirable *Portrait de Thomas Carlyle* que possède le Musée de Glasgow et celui de la mère de Whistler dont s'honore le Musée du Luxembourg, vous aurez l'essentiel de sa production, la synthèse de son œuvre concentré et rare. Car le peintre, s'il est universellement réputé, ne se prodigua jamais, ne se livra point à l'exploitation des marchands. Il fut avare de sa peinture et ne laissa jamais sortir de son atelier que les œuvres dans lesquelles il avait réalisé son rêve.

Celui qu'il poursuivait était d'exprimer en ses visions, symphoniques comme des compositions orchestrales, le mystère qui enveloppe la nature. On a nommé Whistler « le plus spirite des peintres ». Et certes, y a-t-il dans son art une hantise, une inquiétude, quelque chose de spectral qui trouble et déconcerte. Parlant de ses « Nocturnes » et de ses « Harmonies », J.-K. Huysmans les a caractérisés en ces lignes décisives : « Invinciblement, on songeait aux paradis artificiels de de Quincey, à ces vues de rivières, à ces rêves fluides que procure l'opium. Dans leurs cadres d'or blême, vermiculés de bleu-turquoise et piquetés d'argent, ces sites d'air et d'eau fuyaient à l'infini, vous transportaient dans un paysage magique et pourtant naturel, évoquaient des au-delà, requéraient des voyages de

pensées, suggéraient des dorlotements d'impressions étranges; c'était loin de tout, plus près peut-être de l'art de Baudelaire et d'Edgard Poe que de l'art de la peinture proprement dit. »

Il avait, à ses débuts, lorsqu'il débarqua d'Amérique, noué avec Edouard Manet une étroite amitié. Comme lui, il eut l'honneur d'être refusé au Salon de 1863. Gaiement il me raconta cette mésaventure, mêlée au souvenir réconfortant de l'intimité dans laquelle il vivait, à la même époque, avec Edmond de Polignac, le plus artiste des gentilshommes de son temps, — mort aussi, avant lui, comme Manet, comme Ruskin avec qui il eut des démêlés retentissants....

C'était en 1877. Fixé depuis peu à Londres, Whistler venait d'y ouvrir une exposition de ses œuvres, parmi lesquelles figuraient quelques-uns de ses « Nocturnes » et de ses « Harmonies » préférés. L'exhibition fit scandale et Ruskin, qui détenait alors le « sceptre » de la critique, — un sceptre en forme de knout, — écrivit dans la revue *Fors Clavigera*, « qu'il avait vu ou connu bien des impudences de cockney, mais qu'il ne se serait jamais attendu à ce qu'un farceur vint demander 200 guinées pour avoir jeté un pot de peinture à la face du public. »

Whistler n'était pas homme à tolérer une insulte. Il actionna Ruskin devant la Chambre de l'Echiquier, et après de longs débats qui passionnèrent tout le Royaume-Uni fit condamner le critique à un farthing (un demi-sou) de dommages-intérêts.

Ce procès, dont il aimait à raconter les péripéties, fut le point de départ d'une violente campagne contre la presse. En une conférence qu'il fit en 1885 à Londres, puis à Cambridge et à Oxford et qu'il publia sous le titre *The Ten o'clock of Mr Whistler* (1), en des brochures dont la plus célèbre est *The gentle art of making enemies* (Le doux art de se faire des ennemis), l'artiste exerça avec une verve étourdissante son esprit caustique contre ceux qui n'accordaient point à ses œuvres le respect qu'il jugeait — avec raison — leur être dû (2). Ce dernier opuscule l'amena même, il y a une douzaine d'années, en Belgique, où il fit poursuivre judiciairement un éditeur peu scrupuleux qui avait reproduit l'ouvrage, en en tronquant les textes, et sans nulle autorisation.

Il avait fait à Bruxelles un premier voyage en septembre 1887 et s'était enthousiasmé à l'aspect pittoresque et canaille du quartier des marolles. On put le voir fréquemment, dans les venelles qui déversent vers

(1) Londres, Chatto and Windus, Piccadilly. Stéphane Mallarmé traduit en français cette mordante étude, qui parut en 1888 à Paris, à la librairie de la *Revue indépendante*.

(2) La première de ces brochures, indistinctement recouvertes d'un papier d'emballage brun, parut en 1878, au lendemain du procès. Elle est intitulée *Art and Art Critics*. (Londres, Chatto and Windus)

la rue Haute une populace crapuleuse, occupé à graver sur une plaque de cuivre les impressions que lui suggérait la vie grouillante qui l'environnait. Quand la foule des curieux devenait trop envahissante, l'artiste se contentait de tourner malicieusement son burin vers les bras, le cou ou la joue de ses malencontreux spectateurs. Qu'est-il advenu des eaux-fortes bruxelloises de Whistler? Le Cabinet des estampes en possède-t-il des exemplaires? Nous le souhaitons, — sans oser l'espérer.

Ces eaux-fortes devaient — mais le projet ne fut pas entièrement réalisé — former une suite égale en importance à celle des planches que rapporta Whistler de son séjour à Venise. Comme ses peintures et ses pastels, celles-ci révèlent une originalité puissante et une sûreté de main extraordinaire. Il les exposa, en revenant d'Italie, sous ce titre en apparence inoffensif : *Etchings and Dry points*. Mais en ouvrant le catalogue, les critiques s'aperçurent avec stupeur que la pointe que marnait Whistler avec une si preste dextérité était dirigée contre eux! Au catalogue, le titre de chaque pièce était accompagné de la citation de quelqu'une de leurs plus monumentales bévues.

Il leur joua le même tour quand l'Etat français acquit, en 1892, le portrait de sa mère. Avec une fatuité naïve, les journaux anglais célébrèrent à l'envi ce triomphe de l'art « britannique ». Whistler rassembla aussitôt à Londres une partie de son œuvre, choisissant de préférence celles de ses toiles qui avaient été le plus violemment attaquées : le *Falling rocket*, qui avait provoqué en 1877 l'incartade de Ruskin, le portrait de Thomas Carlyle, ceux de Miss Alexander, de Lady Meux, etc. Quand les visiteurs de cette collection de chefs-d'œuvre ouvrirent le catalogue, ce fut une explosion de rires : implacablement, le peintre avait fait suivre chaque titre des appréciations bouffonnes que le tableau avait suggérées jadis aux « princes » de la critique londonienne (1)!

S'il rencontra des hostilités contre lesquelles il lutta durant un quart de siècle, il fut, d'autre part, soutenu et défendu par des amitiés solides. La France, où indépendamment de Manet il eut pour compagnons fidèles Mallarmé, Fantin-Latour, Zola et l'élite des intellectuels de sa génération, lui fut accueillante et hospitalière. Aussi garda-t-il jusqu'à ses derniers jours le culte de Paris, où il séjourna autant qu'à Londres, sinon davantage. Quelle joie pour lui que l'entrée d'une de ses œuvres au Luxembourg! Ce fut son triomphe et sa plus haute récompense.

En Angleterre, il avait, à ses débuts, trouvé un pro-

tecteur en la personne d'un millionnaire, M. Leyland, qui lui commanda pour son hôtel la décoration d'une salle dans laquelle le peintre affirma à miracle la sensibilité de son œil de coloriste (1). Cette salle, qu'on baptisa *The Peacock room*, la « Chambre du Paon », nom tiré de l'ornement qui servit de thème générateur à la composition, suscita des orages, comme tout ce que produisait le peintre indiscipliné. M. Leyland s'étant imprudemment rangé parmi les mécontents avant l'achèvement de la décoration, Whistler imagina, pour se venger, de peindre dans le panneau principal deux paons se défiant du regard, prêts à s'élaner l'un sur l'autre. L'un, bouffi, prétentieux et balourd, allégorisait le propriétaire ignorant; l'autre, svelte, coquet, examinant de côté son adversaire et prêt à le larder de coups de bec avait, oui vraiment! l'air ironique et fron-deur de Whistler lui-même!... (2).

Bleu et or, — d'un bleu mourant presque vert, d'un or éteint, atténué, doux comme le reflet du soleil couchant, — ce décor est encore, après tant d'années, présent à mes yeux, inséparable de la physionomie mobile, spirituelle, énigmatique du peintre, dont le fin et nerveux visage était à demi noyé sous une frange de cheveux bouclés, d'un noir de jais, — je parle de jadis, — au milieu desquels une mèche blanche apparaissait comme un croissant de lune dans un ciel nocturne. Boldini en a tracé assez fidèlement l'image. Mais Whistler prit soin de peindre lui-même son portrait dans la pénombre discrète qu'il affectionnait, et celui-là l'évoque dans sa vérité physiologique et psychologique. Des ténèbres qui l'enveloppent jaillit seule la clarté perçante du regard, — ce regard scrutateur, aigu, incisif qui sut découvrir dans la nature une parcelle de l'éternelle beauté.

Tandis que ces souvenirs m'assiègent, en une calme nuit d'été, les détonations d'un feu d'artifice lointain scandent mes pensées. Je songe aux pyrotechnies dont le peintre se plaisait à reproduire les splendeurs fugitives et que nul pinceau n'a exprimées comme le sien. N'était-ce pas le symbole de sa vie fulgurante, qui ouvrait à tout instant dans l'obscurité des intelligences de radieux sillons de lumière?

J'aurais souhaité, pour célébrer les funérailles de ce magicien, qu'on eût allumé sur le parcours du cortège un feu d'artifice qui, de Chelsea, eût illuminé la cité jusqu'à la Tour de Londres, jusqu'aux Docks et jusqu'à Greenwich, reflété par les eaux lentes de la Tamise.

OCTAVE MAUS

(1) Ce curieux opuscule est intitulé : *Nocturnes, Marines and Chevalier pieces; small collection kindly lent by their owners*. En sous-titre : *The Voice of a people*. Il porte comme nom d'éditeur : J. Mc NEILL WHISTLER, Chelsea.

() Whistler avait un tel amour de « l'harmonie chromatique » que je le vis un jour, à déjeuner, faire changer avec colère un plat en porcelaine du Japon dont la coloration jurait avec le ton du quartier de saumon grillé qu'il contenait!

(2) Voir l'*Art moderne*, 1887, p. 294

LE MONUMENT RODENBACH

Érigé à Gand par la piété fraternelle d'un groupe d'hommes de lettres et d'artistes, composé avec une respectueuse affection par le sculpteur Georges Minne, qui fut parmi les amis du poète, le monument Georges Rodenbach a été inauguré le 19 juillet avec une solennité qu'essayèrent vainement de troubler quelques sifflets imbéciles. « Quand un héros passe dans un village, il faut aboyer les chiens », dit le proverbe que citait avec à-propos l'un de nos confrères.

MM. Emile Verhaeren, Gustave d'Hondt, Delangre, F. Van den Bossche et le bourgmestre Braun, à qui fut remis le monument, célébrèrent tour à tour l'écrivain qui exprima dans une langue harmonieuse, avec une tendresse emue, le charme mélancolique des vieilles cités flamandes. Cérémonie touchante et belle, qui aviva dans le cœur des assistants la foi artistique dont la flamme consuma, jusqu'au jour fatal, l'âme ardente de Rodenbach.

Le discours d'Emile Verhaeren, d'une forme impeccable, fut tel qu'on pouvait l'attendre du Poète et de l'Ami. Malgré son étendue, nous ne résistons pas au désir de le publier intégralement. Il constitue, en même temps qu'un hommage éclatant à l'homme de lettres, une étude synthétique de son œuvre, la plus complète peut-être et la mieux documentée qu'on lui ait consacrée.

Discours d'Emile Verhaeren.

Tournai où il naquit, Gand où s'écoula sa jeunesse, Bruges où régna son art, Paris où la gloire lui sourit, sont les quatre villes qui célébreront peut-être chacune, un jour, par un témoignage d'exaltation, la mémoire de Georges Rodenbach. A cette heure c'est Gand qui, la première, lui rend hommage et s'adjuge par cette prompte mais nécessaire initiative la reconnaissance des poètes d'aujourd'hui.

Au reste, n'est-ce point ici que se leva la première floraison de son talent et dès lors n'est-il pas dans l'ordre qu'ici même commence à se dessiner son apothéose ?

Il y a trente ans, Georges Rodenbach étudiait en cette ville. Le collège Sainte-Barbe — maison sévère et glaciale — l'abritait. Tous les matins, il s'y rendait à l'heure réglementaire avec ses livres de classe, serrés entre deux planches. Il n'était qu'élève de troisième que déjà se dissimulaient entre les pages de son Tite-Live ou de son Salluste les quelques vers qu'il composait chaque jour. Car, dans le collège maussade, en plein préau, il cultivait, avec deux de ses condisciples, un jardin d'art, invisible pour les maîtres, mais dont il détenait une des clefs. Les autres clefs étaient aux mains d'Edgard Pattyn, qui devint prêtre après avoir débuté dans les ordres et de moi-même, qui suis resté fidèle aux lettres comme leur est resté inébranlablement attaché Georges Rodenbach.

Oh ! les moments délicieux que nous vécûmes alors ! On se montrait en secret les rimes — certes hésitantes et malhabiles — qu'on avait tant bien que mal fourbues la veille. On les discutait, on les commentait, on les défendait. Elles restaient debout ou bien elles se renversaient suivant l'avis d'Edgard Pattyn, notre aîné, qui les consacrait par une louange ou les abattait par un blâme. On était plein de joie et de confiance. On avait le culte des grands poètes, surtout de Lamartine. Le jour où l'autorité rectoriale sévit et nous prit ces chefs-d'œuvre cachés dans nos pupitres, notre exaltation fut telle que nous en ressentîmes de l'orgueil. Nous subîmes presque avec enthousiasme et la sévérité des maîtres et la raillerie des élèves et notre zèle pour défendre et louer la beauté neuve et persécutée s'en accrût démesurément. C'est peut-être de ce jour que naquit dans l'âme de Georges Rodenbach la haine de l'art qu'on estampille, de l'art torpide et parqué, de

l'art sans sursaut et sans essor, de l'art canalisé entre de vieilles règles dont les pédagogues sont les mornes eclusiers.

Je me souviens de certains de ses vers, datant de cette époque et qui reflètent les sentiments de tranquillité et de défection que ses œuvres définitives traduisent. C'étaient déjà des « mirours du ciel natal » Il aimait, dès le collège, les aspects silencieux et anciens, les rues de solitude et les places de grandeur défunte et abolie. Sa rêverie s'y attachait. Son esprit apprenait à s'y reconnaître. Je le sentais ému dans les promenades que nous y fîmes, les mardis et les jeudis, quand les classes chômaient. Avant d'adorer Bruges qu'il dresse dans son œuvre, comme le reliquaire immense de sa mélancolie, il se plaisait dans Gand. J'affirmerais même que c'est ici qu'il apprit à écouter le silence, à étudier les « vies encloses », à s'impregner de quietude raffinée : Gand le prépara à chanter Bruges.

Il en affectionnait les quais et les canaux, les pignons de son vieux bourg et les arbres tristes de sa Coupure. Que de fois il est passé, ici, dans ce lieu même où nous nous trouvons, avec l'amour au cœur, de ce retraits jadis dévot, dont la vie des anciennes recluses embaumait le délicieux passé. Le petit beguinage, plus proche de sa demeure, recevait ses visites quasi quotidiennes. Il en connaissait les ruelles et les enclos, il citait les noms désuets de ses patronnes et de ses saintes, il pénétrait dans les maisons mêmes, dans la tranquillité des ouvriers, dans les salles propres et lisses, dans les chapelles nettes, claires et blanches qui apparaissent comme des « colombiers de la prière ». Son livre *Les Tristesses* garde des traces de cette ferveur. Et en même temps qu'il aimait le silence de cette ville, il prit le goût de sa banlieue et même de sa campagne, si bien que ce fut la Flandre et ses villages qu'il célébra dans son premier recueil de vers : *Le Foyer et les Champs*. Plus tard il rima la *Mer élégante* et l'*Hiver mondain* qui semblent s'inscrire, tels des contrastes, dans son œuvre. Mais même à cette époque de temporaire erreur, il ne détacha point entièrement ses regards de tant de lieux de mansuétude et de paix, si bien que son esprit ne dut jamais revenir de loin pour rentrer soit dans Gand soit dans Bruges.

Les pages où pour la première fois il est tout à fait lui-même s'intitulent *La Jeunesse blanche*. Et quelle âme délicate, charmante, franche et fière, il y dévoile ! Ce ne sont ni grands cris ni grands gestes. C'est de la bonté un peu craintive, c'est de la sentimentalité légèrement desabusée, mais confiante quand même : on dirait parfois d'une recherche dans la douleur. Tout y est déjà senti comme à l'étouffée. Si sa musique verbale a pu se comparer, comme la musique de Verlaine, à celle des violons angoissés et plaintifs, encore faut-il ajouter qu'il ne les employa jamais sans y mettre la sourdine. Et les comparaisons ténues et précieuses dont il a tant usé et qui caractérisent si profondément son art, se rencontrent, ici, pour la première fois, en toute leur variété et leur délicatesse.

Armé de ce livre, qui fut le cinquième qu'il publia, il partit tenter le sort ailleurs, sur un plus vaste théâtre littéraire, à Paris. Disons tout de suite qu'il ne faudrait pas un seul instant l'accuser d'ingratitude. Jamais l'âme de sa Flandre ne fut aussi près de son cœur qu'au moment où il la quitta. C'était pour l'aimer mieux qu'il s'imposa cet exil volontaire, c'était pour s'en souvenir toujours et pour la peindre avec le continuel regret de n'être auprès d'elle. La nostalgie est un sentiment tout moderne dans la littérature.

Les grands poètes l'ont cultivée avec passion. Leurs désirs compliqués de deuil et de tristesse, leur amour du lieu natal contrarié et comme exacerbé ont rendu plus aiguë et plus pénétrante la beauté de leurs poèmes.

L'éloignement efface la dureté des lignes, atténue les couleurs crues et violentes, aplanit les apretés du contact direct. Les froissements, les chocs, les révoltes qui blessent inévitablement les sensibilités trop fines mises en rapport avec l'ambiance s'atténuent ou disparaissent. Georges Rodenbach sentit de bonne heure que pour affiner sa tristesse d'art, il lui fallait désormais non plus voir, mais rêver sa Flandre, et que son départ pour ailleurs devenait impérieux.

Alors parurent l'une après l'autre ses œuvres vraiment belles et décisives : *Le Règne du silence* et *Bruges la Morte*. Plus

encore que dans la *Jeunesse blanche* la langue en était spéciale et surprenante; les phrases s'y nuançaient d'inflexions et de teintes non encore entendues; un authentique poète, un non moins authentique prosateur s'y affirmaient, portant en main une lumière nouvelle.

Dans le *Règne du silence*, le caractère essentiellement flamand de la mélancolie apparaît. Elle est faite de détails précis, de notations intimes, de délicatesse et de familiarité. Elle aime le recueillement de la maison, du chez soi; elle se meut dans un cadre restreint, dans une chambre sans appareil et sans bruit, aux rideaux baissés, aux carreaux symétriques où courent parfois les méandres d'un sable humble et clair. Il ne lui faut presque pas d'horizon. Les rochers sauvages, les lacs, le ciel, la mer, tout le décor romantique des Chateaubriand et des Lamartine ne lui sied. Elle s'accoude à la fenêtre, et tout ce qu'elle y voit, ce sont des canaux où blanchissent des cygnes, des prés minuscules, des étangs assoupis, des réverbères qui s'en vont tristes vers les banlieues lointaines, de rares passants qui traversent la pluie d'automne, tandis que meurt là-bas un son de cloche ou la dernière syllabe d'une phrase de carillon.

Cette mélancolie spéciale était inconnue, avant Georges Rodenbach, dans toute la littérature française. Elle pouvait se réclamer des maîtres gothiques : Memling, David et Bouts, mais elle ne devait rien, ni à un peintre ni à un poète de France.

Elle n'est point du désespoir; elle se garde du pessimisme. Elle est religieuse et confiante. Elle aime à vivre comme elle vit. Elle s'isole et se plaît dans son isolement. Il est des jours où sa tristesse lui apparaît comme une joie douce, qu'elle préfère à toute l'ivresse d'un bonheur.

Elle est frêle, mais elle tient à sa fragilité, elle est faible, mais elle tient à sa grâce alanguie, elle est tranquille, mais elle n'aime que le silence.

Elle est l'âme de toute l'œuvre que signa Georges Rodenbach; surtout elle est l'âme de ce chef-d'œuvre : *Bruges la Morte*.

En ce livre, les personnages vivent d'une vie passionnée et comme lointaine. Tout le deuil de Bruges est mêlé à leur deuil. Leur milieu les hante, les emplit et les opprime. L'ombre séculaire des beffrois tombe sur leurs pensées et les eaux lentes et profondes traversent leurs consciences. Leurs caractères sont les résultantes fatales de l'ambiance. Il fallait à un poète de la tristesse une ville de la tristesse.

Georges Rodenbach élut Bruges pour son bonheur à lui et son honneur à elle.

Dans le *Curillonneur*, aussi bien que dans *Bruges la Morte*, il donna corps à ses propres rêves, en les incarnant l'un après l'autre en des personnages multiples.

Peu de poètes échappent à cette tentation, mais quoi qu'ils fassent, leurs romans ne sont jamais que leurs poèmes vécus par d'autres. Les vrais romanciers plantent leurs protagonistes dans la vie; eux tirent leurs créations de leurs livres. Il n'est donc pas surprenant que dans l'âme de Hugues Viane et de Jean Borluut il croisse des fleurs spirituelles toutes semblables à celles que Georges Rodenbach cultivait dans son esprit.

Bruges la Morte, dont l'action mouvementée convient aux fictions scéniques, fut découpée en actes et parut à la *Revue de Paris*; elle y prit le titre de *Mirage*; on la traduisit en plusieurs langues et le Nouveau Théâtre de Berlin s'apprête à la monter cet hiver.

Pourtant, encore que le roman et le drame l'occupassent considérablement, ils n'étaient point faits pour distraire de son véritable art un poète tel que Georges Rodenbach.

Son dernier recueil porte un titre qu'il aurait pu donner comme sous-titre à toutes ses œuvres : *Le Miroir du Ciel natal*.

Après le *Règne du silence*, il était difficile de rénover encore la manière poétique qu'il s'était choisie. Il réussit pourtant à en renouveler la forme. Cette fois, délibérément, avec un tact et une science rares, il adopta le vers libre. Il réussit du premier coup à donner un mouvement et une souplesse encore insoupçonnés à des pensées et à des sentiments qu'on lui connaissait déjà.

L'École nouvelle lui fit bel accueil. De tous ceux qui restaient fidèles à la manière désuète de rimer, il était le plus personnel;

du jour où il conquiert la liberté de son rythme, elle eut l'orgueil de le réclamer comme sien et, depuis lors, elle le garde.

Mon intention n'est pas d'étudier chacun des livres de G. Rodenbach. J'ai voulu uniquement rappeler leurs titres pour vous dire combien d'arcs triomphaux laissent tomber leur ombre victorieuse sur sa route littéraire. Il m'est désormais facile de vous montrer sa place parmi les écrivains de son pays et parmi les écrivains de France et d'Europe.

(La fin prochainement.)

LÉGISLATION ARTISTIQUE

Produits industriels antérieurs à 1815. — Droits. — Utilité d'une exemption.

Usant des pouvoirs que lui confère la loi du 8 août 1835, le Gouvernement belge autorise l'entrée dans le pays des objets d'art et de collection, sans les frapper d'aucun droit de douane.

La dernière édition du tarif officiel, publié par arrêté royal du 10 octobre 1900 (*Moniteur* du 26 octobre), porte l'indication suivante sous le n° 44 : « Objets d'art et de collection non spécialement tarifés : — Libres. »

L'administration interprète cette disposition de la façon suivante : Pour les statues, tableaux et autres productions de ce qu'on appelle : « beaux-arts », l'exemption est toujours accordée; que l'objet soit ancien ou moderne, peu importe. Pour les produits des arts dits « industriels », tels qu'ameublement, cristaux et porcelaines, bibelots, objets de toilette ou de ménage, tissus et broderies, armes, pour tout ce qui rentre, en un mot, dans la catégorie des produits industriels tarifés, l'exemption n'est accordée que si l'objet est *ancien* et la douane considère comme ancien ce qui est antérieur au XVIII^e siècle.

Il faut, nous semble-t-il, modifier cette règle. Voici pourquoi :

1^o Elle date d'il y a longtemps et a été arbitrairement établie pour éviter les discussions; mais le criterium est sans valeur technique peut-on dire. Il signifiait : « antérieur au siècle passé », rien de plus. Or, « le siècle passé » est maintenant le XIX^e; donc, il faut — logiquement, sinon scientifiquement — dire désormais : antérieur au XIX^e siècle, si l'on veut conserver la même norme.

2^o Les objets du XVIII^e siècle sont précisément ceux dont la valeur de collection et le mérite artistique sont prisés le plus haut. Les amateurs s'en emparent; ils remplissent les musées. Comme ils rentrent presque toujours dans des catégories d'objets tarifés s'ils sont modernes, *ad valorem*, une déclaration sincère indiquant un prix très élevé, sans rapport avec la valeur marchande d'objets modernes analogues, amène la perception de droits exorbitants. De là des réticences, des difficultés, des causes de fraude et de contestation.

3^o L'esprit même de la législation fiscale s'oppose à ce que des droits soient perçus sur des produits qui ne sont pas toujours étrangers (les collectionneurs affectionnent surtout les objets nationaux et tâchent de les racheter, pour les faire rentrer dans leur pays d'origine), produits qui ne font aucune concurrence à l'industrie belge : leurs prix élevés sont, à cet égard, une garantie suffisante.

4^o Il n'y a pas de différence entre les beaux-arts et les arts industriels, au point de vue de l'intérêt des objets collectionnés

et de leur mérite esthétique. Qui songerait à contester qu'une belle pendule Louis XV vaut plus, à tous égards, qu'un mauvais tableau et autant qu'un bon? Qui hésiterait à mettre sur un rang égal les collections d'arts décoratifs, d'histoire des arts industriels et les musées des beaux-arts? Le *Bargello*, Cluny, le South-Kensington, le *Kunstgewerbemuseum* de Berlin, le Musée germanique, le Musée national de Munich, et tous leurs homologues, sont remplis d'objets précieux auxquels on ferait payer des droits d'entrée en Belgique!

5° Enfin, les bonnes et généreuses intentions des voyageurs qui destinent à nos collections publiques quelque objet rencontré par eux à l'étranger et datant du XVIII^e siècle, sont arrêtés par la crainte de la douane, de ses ennuis et de ses frais considérables, L'Etat perd autant peut-être, comme direction des beaux-arts, qu'il gagne comme direction des douanes et accises

Concluons. Il faut exempter de droits d'entrée toutes les œuvres d'art et tous les objets quelconques, pourvu qu'ils soient antérieurs à 1815. Cette date est préférable à 1800, parce qu'elle représente la fin du « style empire », qui est le même à peu près partout et aisé à reconnaître dans les domaines les plus divers, et qui caractérise les objets de toute nature, ayant acquis déjà une vraie « valeur de collection », au commencement du XX^e siècle.

Nous formons le vœu que le Gouvernement donne des instructions en ce sens aux agents des douanes, à la frontière et aux entrepôts.

PAUL ERRERA

La Tiare de Saïtapharnès (1).

M. Clermont-Ganneau vient de remettre à M. Trawinski, secrétaire-agent comptable des musées nationaux, pour être joints à la tiare dite « de Saïtapharnès », quatre échantillons du travail de M. Rouchomowski exécutés par ce dernier sous sa surveillance, et qui témoignent irrecusablement de l'inauthenticité de la tiare : la reproduction d'un fuseau de la tiare; celle de l'épisode d'ornementation *Chloris et Zéphire*; celle de la tête de Thémistocle, et un spécimen de carrelage exécuté avec le même poinçon qui servit à l'artiste russe pour fabriquer la tiare. A ces quatre échantillons est joint un outil, le poinçon-perloir, avec lequel Rouchomowski cisela les perles qui ornent l'objet.

Concours d'architecture.

Le Pérou a ouvert un concours international en vue de l'établissement des plans d'un palais pour le pouvoir exécutif, à Lima. Ce palais doit contenir, outre l'habitation et les services du président de la République, six ministères.

Les envois de Belgique doivent, pour arriver en temps utile, être remis au consulat du Pérou avant le 15 novembre, place de Meir, 105, à Anvers. Deux primes, la première de 7,500 francs, la seconde de 2,500 francs, seront allouées aux deux meilleurs projets.

Le coût total de l'édifice ne peut dépasser 3,750,000 francs.

Loterie de l'Exposition de Liège.

L'exposition de Liège vient de mettre en vente les billets de la première demi-série de sa loterie.

On sait que pour chaque demi-série il y aura :

(1) Voir notre avant-dernier numéro, p. 246.

A.	Un lot d'une valeur de . . .	100,000 francs.
B.	» » . . .	15,000 »
C.	» » . . .	10,000 »
D.	Trois lots d'une valeur de . . .	5,000 »
E.	Mille » » totale de	85,000 »

Les tirages au sort des feuilles de chaque demi-série et des numéros des billets des feuilles sortantes se feront publiquement dès que la vente des billets de la demi-série sera terminée.

Les dates des tirages seront annoncées par la voie du *Monteur belge* et de la presse

A chacun des tirages le premier numéro sortant aura droit au lot de 100,000 francs; le deuxième numéro au lot de 15,000 fr.; le troisième numéro au lot de 10,000 francs; les quatrième, cinquième et sixième numéros à l'un des lots de 5,000 francs, selon l'ordre dans lequel la Commission les aura catalogués.

Les autres lots (catégorie E) seront attribués aux mille derniers numéros sortants. Pour la répartition de ces lots entre les gagnants, il sera procédé à un second tirage au sort, soit pendant la durée, soit après la clôture de l'exposition

Tout détenteur d'un billet gagnant un lot d'une valeur de 5,000 francs au moins, pourra en obtenir le montant en espèces après le tirage au sort des billets et sous déduction d'une remise de 10 p. c au profit de l'exposant-vendeur. Il devra s'adresser, par lettre recommandée, au Commissariat général du gouvernement, dans un délai d'un mois prenant cours le lendemain de la date du tirage correspondant, et faire connaître son nom et son adresse.

Ajoutons qu'on trouve des billets dans tous les bureaux de poste et du télégraphe, et que les facteurs en sont tous pourvus. Aussi la vente marche-t-elle avec une grande rapidité.

Nous ferons connaître prochainement la liste des lots acquis.

PETITE CHRONIQUE

M. Thomas Braun, secrétaire du Comité du Monument Rodenbach, a reçu la lettre suivante du baron van der Bruggen, ministre de l'agriculture :

« J'ai été heureux de pouvoir faire contribuer le budget de mon département à l'entreprise que vous avez formée de commémorer par une œuvre d'art, commandée à un artiste de talent, le souvenir d'un des poètes les plus réputés de la Belgique contemporaine, Georges Rodenbach.

« C'est avec plaisir que je me serais associé à la double manifestation d'art que vous organisez pour l'inauguration du monument, si des raisons indépendantes de ma volonté ne me privaient de la possibilité de me trouver à Gand dimanche prochain.

« Veuillez agréer, etc. »

M. Braun a reçu également le télégramme suivant, daté de Moscou :

« Un groupe d'admirateurs russes de Georges Rodenbach s'associe le jour de l'inauguration de son monument à ses compatriotes fêtant la mémoire du poète du silence et de la mélancolie, ami fidèle des vieilles villes flamandes.

« Marie et Georges Vesselovsky, Olga Tchioumina, Apollon Corinthsky, Serge Golovatchevsky, Platon Krasnoff. »

Outre la médaille de M. Paul Du Bois dont nous avons parlé, les membres de la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art recevront cette année une plaquette de M. G. Devereese destinée à servir de prix aux lauréats d'une Exposition de Beaux-Arts. Sujet : *L'Invention du dessin*.

Signalons, à ce propos, la situation prospère de la Société qui, bien qu'elle soit de création récente, réunit déjà cent soixante-dix membres, dont cent dix dans la section belge et soixante dans la section hollandaise. Des œuvres de MM. Van der Stappen, Devereese, Faddegon, etc., ont été éditées par elle et distribuées à tous ses membres, qui ne paient qu'une cotisation annuelle de 25 francs.

Une exposition des élèves de l'Ecole professionnelle d'Ixelles sera ouverte aujourd'hui, dimanche, demain et après-demain de 9 heures à midi et de 2 à 6 heures, dans le préau de l'école, rue du Président, 54

C'est dimanche prochain que s'ouvrira à Dinant l'exposition rétrospective des « dinanderies » que nous avons annoncée. Elle promet d'offrir un vif intérêt d'art, grâce au concours des fabricants d'églises qui ont consenti à prêter au comité un grand nombre de pièces remarquables : lutrins, fonts baptismaux, chandeliers monumentaux, portes en laiton ciselé, dalles gravées, etc. Des fac-similés d'œuvres dont il n'a pas été possible de déplacer les originaux (aquamanils de Copenhague, fonts baptismaux de Zutphen, de Bois-le-Duc, de Bréda, etc.) compléteront cet attrayant ensemble.

Durendal consacre une grande partie de sa livraison de juillet à Charles de Sprimont, le jeune poète belge que la mort vient d'enlever prématurément. Elle publie, entre autres, une remarquable étude de l'écrivain regretté sur le théâtre de Maeterlinck et une série de poèmes inédits qui caractérisent son art délicat, harmonieux et mélancolique.

Sous le titre *La Rose et l'Épée* paraîtra incessamment l'œuvre poétique complet de Charles de Sprimont. La direction de *Durendal*, 22, rue du Grand-Cerf, à Bruxelles, reçoit dès à présent les souscriptions à ce volume, monument spirituel pieusement élevé à la mémoire du jeune poète défunt.

M. Jean De Mot, que divers travaux sur l'art et l'archéologie grecs ont mis en lumière, a été nommé professeur de l'Histoire du costume à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, en remplacement de M. Van Hammée, décédé.

De Jean d'Ardenne, dans la *Chronique* :

Théodore Baron, le peintre que nous aimons pour avoir exprimé avec un charme profond et délicat le caractère du paysage mosan, a donc été statufié à Namur. Ce n'est pas précisément que la ville de Namur lui ait élevé une statue; elle s'est contentée de permettre qu'on la lui élevât sur son territoire, en s'associant poliment à la manifestation. Le jour où elle prendra l'initiative d'honorer par un témoignage quelconque un artiste du cru, je suppose qu'elle songera tout d'abord à Rops, qui vit le jour « dans ses murs » et n'a même pas, sur celui de l'immeuble où ce fait s'accomplit, la simple plaque portant l'inscription réglementaire : « Félicien Rops,

mort à Essonnes (Seine-et-Oise) le 23 août 1898, naquit dans cette maison le 10 juillet 1833. »

On vient de couler en bronze le monument exécuté par M. Joseph Rulot à la mémoire d'Oscar Beck. L'œuvre représente, dit un de nos confrères liégeois, une femme qui s'avance en un mouvement noble, large et entraînant vers les avenir de Vérité et de Justice. On compte pouvoir inaugurer le monument à la Toussaint.

M. Armand Rassenfosse vient d'être nommé secrétaire général de la Société pour l'encouragement des Beaux-arts de Liège. M. Florent Desoer a été nommé trésorier, M. Paul Jaspar secrétaire adjoint.

La plage de Westende, décidément la plus artistique du littoral aura prochainement son Salon. Du 2 août au 10 septembre le Westend' Hôtel abritera une exposition d'aquarelles qui a réuni les adhésions de MM. C. Neunier, H. Cassiers, F. Charlet, L. Bartholomé, H. Janlet, M. Hagemans, J. Verheyden, L. Schæken, L. Titz, V. Uytterschaut, H. Staquet, P. Hermanus, F. Luigini et Th. Hannon.

La livraison du 15 juillet de la *Plume* contient le deuxième fascicule illustré consacré à Constantin Meunier. Texte de MM. A. Fontainas, E. Demolder, L. Bazalgette, M. Maeterlinck, Edm. Joly et Octave Maus.

Nous avons annoncé qu'on projetait à Paris une exposition des Primitifs français analogue à celle des Primitifs flamands qui remporta à Bruges, l'an dernier, un si éclatant succès. Ce projet va être réalisé au printemps prochain. On réunira simultanément à la Bibliothèque nationale, au Louvre et dans un palais national dont le choix n'est pas encore arrêté, les œuvres des peintres français ayant vécu depuis le milieu du XIV^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. Une exposition des plus beaux manuscrits de cette époque, empruntés à la Bibliothèque nationale, à celle de l' Arsenal, aux collections publiques et privées, complétera cet intéressant ensemble.

Notre sympathique confrère Henry Maugis ne se contente pas d'écrire les compositions les plus profanes, telles que *Polaire-Valse* (Poulalion, éditeur), il vient encore de transcrire une curieuse prose liturgique pour voix d'hommes, attribuée à Oscar, abbé d'Aure (XIV^e siècle). Cette œuvre, d'une inspiration pénétrante, est dédiée à lord Hantayad, ancien officier d'ordonnance du célèbre chef d'état-major anglais Mac-Donald.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

- RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van-Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois par an — une grande estampe qui est envoyée au destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentaires LA PASTORALE gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez Edmond SCHELER

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

33, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Etranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART

Vierge, qu'avait commencé Taddeo Bartolo à la Porte Romaine. Ce fut en travaillant à cette fresque considérable qu'il fut frappé par le vent marin et mourut en 1450, après une longue maladie, laissant dans la misère une femme et trois enfants.

Les critiques et les historiens d'art n'ont point attaché grande importance à ce maître dont les œuvres sont rares ou perdues hors des routes consacrées. Sassetta n'est pas représenté au Louvre ni à la National Gallery. Les musées de Berlin et de Sienne n'ont de lui que des productions accessoires. Il faut aller à Cortone, où le redoutable voisinage de l'Angelico l'écrase un peu ; mais à Asciano son charme est sans pareil.

Cette *Nativité de la Vierge* est exquise de sentiment tendre et de couleur ardente et harmonieuse. Dans le panneau dextre, deux vieillards nobles et graves, desquels s'approche un enfant, sont assis dans un jardin et causent de l'événement. Le panneau senestre est occupé par le lit de l'accouchée, recouvert d'une somptueuse étoffe à ramages et la sainte est à demi dressée et penchée pour se laver les mains, vers l'eau qu'une servante debout lui verse en un bassin d'or. Au pied du lit une femme est assise. Le panneau central nous montre l'autre partie de la chambre à coucher. Un feu de bûches flambe dans l'âtre et une servante lui présente un linge étendu, tandis qu'au premier plan, assise sur le dallage de marbres blancs et noirs, une quatrième jeune femme tient sur ses genoux la Vierge qui vient de naître. Par la porte du fond, on voit une autre chambre dont les fenêtres sont d'or et semblent s'ouvrir sur le soleil. Et dans cette lumière s'avance, magnifique en sa robe de velours sombre frappé de grands feuillages d'or, une dernière servante tenant dans chaque main des aliments pour le réconfort de la malade. La scène est expressive, simple, joliment observée et son intimité familière serait presque réaliste, n'était l'opulence du décor et des costumes aux riches broderies, la grâce puérile et rêveuse des figures idéalisées, et la survenue d'un angelet qui descend vers la Vierge porteur d'une couronne.

Dans la partie supérieure, Sassetta a peint une *Madone* allaitant l'enfant Jésus, adorée par quatre anges couronnés de roses, et de chaque côté une scène de l'histoire de la Vierge, à dextre la *Mort*, à senestre les *Funérailles*.

Cette décoration d'autel est l'un des plus rayonnants souvenirs de mes excursions dans le pays de Sienne et l'indifférence dédaigneuse des critiques m'a toujours étonné. Aussi j'applaudis à l'effort fait par M. Langton Douglas pour rendre un peu de juste gloire à ce peintre oublié.

Il le rattache judicieusement à Simone Martini. « A un premier coup d'œil superficiel, la *Nativité de la Vierge* paraît l'œuvre d'un élève de Pietro Lorenzetti.

Dans le dessin général de la peinture et çà et là dans la couleur, Sassetta, ainsi que Bartolo di Fredi l'avait fait avant lui, copie la peinture de Pietro, sur le même sujet, qui se trouve à l'*opera* de la cathédrale de Sienne. Mais un examen plus attentif montre que l'auteur est surtout influencé par Simone Martini. Dans la délicatesse de la technique de Sassetta, la grâce de ses lignes, la froide et virgine beauté de ses types féminins, la transparence de ses carnations, sa prédilection pour les vêtements splendides richement brodés et chargés d'or, et dans divers détails de sa manière, tels que le modelé délicat de ses mains aux doigts longs et gracieux, nous pouvons retrouver l'influence du plus grand des maîtres siennois. Bien que la *Nativité* soit l'œuvre d'un jeune homme, on y sent la présence d'une personnalité originale et puissante. Nous y découvrons, çà et là, certaines idiosyncrasies de style. Ces particularités sont spécialement marquées dans ses figures féminines. Il aime les formes sveltes et flexibles, ceinturées haut, les seins petits, mais bien indiqués, les bras longs et minces. Il préfère les types quelque peu élancés, mais son modelé dans ces types révèle une plus sensible appréciation de la forme que les œuvres de son successeur Sano di Pietro ou de n'importe lequel de ses prédécesseurs immédiats. Sa couleur est plus transparente que celle de Sano di Pietro, surtout dans les chairs. Une forme entièrement caractéristique de l'art de Sassetta est celle de la femme assise qui tient la Vierge enfant. Cette figure, en différentes attitudes, est répétée dans les autres œuvres du maître. Lorsque le personnage est représenté debout, le genou droit est souvent fléchi et se montre sous le vêtement. Trois gros plis marqués descendent sur le devant, du milieu de la ceinture. Cette particularité est fort remarquable : nous la trouvons souvent dans la peinture de Sassetta et cette manière est si prononcée dans la grande œuvre de sa maturité, *Le Mariage mystique de saint François*, que la draperie de chaque figure tournée vers le spectateur y est arrangée de cette façon. Dans l'ancône d'Asciano, cette particularité est répétée deux fois. Elle se rencontre dans la figure de la femme versant de l'eau sur les mains de sainte Anne, et très typiquement dans la figure de l'ange couronné de roses se tenant à la droite de la Vierge bénissante, dans la *Madone et l'Enfant* qui occupe la partie supérieure de cette décoration d'autel. Les têtes de femme que peint Sassetta sont larges et rondes, plus larges et plus rondes que celles de Sano. Les cheveux sont généralement arrangés en deux larges bandeaux ou tresses passant au-dessus du front et enroulés au-dessus de la nuque. Le sourcil est fort arqué. La paupière est lourde. L'iris de l'œil est sombre, grand, bien défini et même proéminent. La bouche est petite et pleine et, sous la lèvre inférieure, est une fossette prononcée. L'oreille est plutôt large et

longue, mais est souvent couverte et quand elle est découverte elle a peu de trait caractéristique. Les mains dans les peintures de Sassetta sont modelées avec grand soin, et l'artiste se préoccupe de différencier clairement les mains des vieux, des jeunes et des adultes. Et plus son style mûrit, plus ses mains sont individualisées. Mais, même dans cette œuvre de début, elles ont un grand caractère. Comparez les mains de la petite Marie, celle de la jeune femme nourrissant l'enfant, et celles de sainte Anne et de Zacharie. Les mains du bébé sont larges et potelées. Les mains de la jeune fille sont douces et bien en chair et elle a des doigts longs et bien faits. Les mains du vieillard sont maigres et laissent apparaître leur structure d'os. Dans les dernières œuvres, les mains sont encore mieux dessinées et sont aussi différentes que possible des mains sans caractère et banales de son successeur Sano. Ce tableau d'autel, bien qu'il soit de la première période du peintre, nous dit maintes choses déjà sur la descendance artistique de Sassetta. Dans l'artiste qui a peint la *Madone et l'Enfant*, nous trouvons le maître qui a exercé une si forte influence sur Giovanni di Boccatis et, à travers lui, sur Buonfigli. Les anges couronnés de roses qui entourent le trône de la Vierge pourraient avoir été peints par le jeune Giovanni. Le large paysage de petites collines piquées d'oliviers dans les *Funérailles de la Vierge* nous annonce le glorieux fond du *Mariage mystique de saint François*, peinture qui exerça une influence considérable dans un des lieux de naissance de l'école de peinture ombrienne, à Borgo San Sepolcro. »

J'ai cité tout ce passage, d'abord parce qu'il détermine, avec une minutie souvent heureuse, ce qui constitue l'originalité du peintre, ensuite parce qu'il montre nettement les raisons qui portent M. Langton Douglas à reconnaître dans le délicieux tableau de Chantilly, l'un des fragments de l'ancône peinte par Sassetta, vers 1438, pour le maître-autel de l'église Saint-François, à Borgo San Sepolcro. Le panneau central représentait le couronnement de saint François et se trouvait, il y a une soixantaine d'années, dans la collection Lombardi à Florence. Il a disparu depuis. Si un hasard heureux permettait de le retrouver et de l'identifier avec certitude, le problème de l'attribution du panneau de Chantilly serait sans doute définitivement résolu. Car les similitudes incontestables que M. Langton Douglas relève dans le *Mariage mystique de saint François* et l'ancône d'Asciano, ne sont point une raison absolument décisive pour enlever l'œuvre à Sano di Pietro (1). Il semble même que pour les besoins

de sa démonstration M. Langton Douglas ait été injuste pour Sano qui ne fut point toujours le fabricant pressé et négligent qu'il nous décrit.

En tous cas, l'œuvre est exquise et de premier ordre. Elle compte parmi les plus touchantes de l'école. En un paysage charmant, vaste, spacieux, d'une transparence délicieuse, dans lequel M. Langton Douglas n'hésite pas à reconnaître la vallée du Tibre, le mont Subasio, Assise et la Portiuncule, le saint, suivi d'un autre moine, a rencontré les trois vertus : la Pauvreté, l'Obéissance et la Chasteté, et il leur présente la main droite pour leur promettre fidélité. Toutes trois sont frêles, ingénues et gracieuses, elles se tiennent debout devant lui, comme trois sœurs bienveillantes. Et aussitôt on les aperçoit, frêles et sveltes, reparties, remontant vers le ciel emportant des rameaux. La Pauvreté se retourne une dernière fois pour un doux regard à son amant. Leur élan est suave, fugace, immatériel. C'est puéril et attendrissant. Une telle simplicité d'âme, une telle fraîcheur de sentiment émeuvent plus profondément que l'art le plus raffiné. Un pareil tableau est une prière dite par un poète humble et pur.

JULES DESTRÉE

ŒUVRES. — ASCIANO : COLLÉGIALE. Mur gauche du chœur : *Naissance, mort et funérailles de la Vierge*, polyptique.

CORTONE : SAN DOMENICO : *Madone avec l'Enfant Jésus, deux anges et quatre saints* (saint Nicolas de Bari et saint Michel, saint Jean-Baptiste et sainte Marguerite), décoration d'autel avec l'Annonciation dans la partie supérieure.

SIENNE : GALERIE DE L'INSTITUT DES BEAUX-ARTS : Salle III, n° 31, *Tentation de saint Antoine* et n° 22, *Sainte-Cène*, deux morceaux d'une prédelle; n° 23, *Les quatre Patrons de Sienna* (Ansano, Victor, Savin et Créscentio); n° 24, *Saint Jérôme, saint Grégoire, saint Louis de Toulouse et saint Augustin*; n° 32 (attribution incertaine), *Madone*; salle VII, n° 27 (attribution incertaine). *Madone avec l'Enfant assis sur ses genoux*. — PALAIS SARACINI : N° 1275, un petit triptyque; n° 933, *Adoration des Mages* attribuée erronément à l'Angelico. — PORTA ROMANA : Collaboration à la grande fresque du *Couronnement de la Vierge*. — EGLISE DE L'OSSERVANZA, quatrième autel à droite : *Madone avec l'Enfant, saint Ambroise, saint Jérôme et une petite annonciation*. — SAN PIETRO OVILE : *Annonciation*, copiée d'après Simone Martini.

BERLIN : MUSÉE : N° 63B, *Madone avec l'Enfant couronnée par deux anges*.

CHANTILLY : MUSÉE CONDÉ : *Le Triple Vœu de saint François*, attribué aussi à Sano di Pietro.

BIBLIOGRAPHIE. — ROMAGNOLI. *Biografie degli artisti senesi*, manuscrit à la Bibliothèque de Sienna, donné par l'auteur en 1835, (v. vol III, p. 371). — LANGTON DOUGLAS. *A forgotten painter*, dans le numéro de mai 1903 du *Burlington Magazine*, édité à Londres.

Sano di Pietro y est appelé Pietro di Sano et présenté en une biographie sommaire. Quant à l'origine du tableau, on dit seulement qu'il fut acquis en 1840 par M. Reiset de MM. Mention et Wagner qui l'avaient apporté d'Italie; il passa en 1879 dans la collection du duc d'Aumale.

(1) Dans l'ouvrage important que M. Gruyer a consacré au Musée de Chantilly : *La Peinture à Chantilly, Écoles étrangères*, Paris, Plon 1896, l'œuvre est reproduite et exactement décrite (pp. 22-24).

Les « Embellissements » de Bruxelles⁽¹⁾.

Il y a dans Bruxelles trois villes juxtaposées : la vieille ville qui date, presque tout entière, du XVII^e et du XVIII^e siècle, la ville officielle bâtie autour du Parc sur les plans de Guimard, sous le gouvernement du duc Charles de Lorraine, et la ville moderne qui, depuis trente ans surtout, s'est développée vers l'est.

Il faut laisser à chacune de ces trois cités son caractère propre; car cette variété des aspects fait tout l'intérêt artistique de Bruxelles, comme elle est l'indice de ses destinées historiques.

Aujourd'hui l'on veut en quelque sorte faire pénétrer la ville moderne dans la ville ancienne : rues et maisons d'autrefois disparaissent, et tout le passé est effacé dans le grand espace que l'on abandonne aux démolisseurs; on ouvre de larges voies à tramways; on jette des viaducs sur le ravin de la rue des Sols; on maçonne une gigantesque façade pour dominer l'emplacement de la rue de la Montagne-de-la-Cour devenue un petit square. Tous ces travaux compromettent déjà la traditionnelle beauté de la ville. Mais il suffit de jeter les yeux sur un plan pour comprendre qu'ils sont la préface d'autres travaux bien plus désastreux encore. Le coin est maintenant enfoncé; tout craquera. Si les Bruxellois n'y mettent le holà, c'est bel et bien la ruine complète de toute leur vieille cité que l'on prépare aujourd'hui. Une fois la gare construite, on jugera que les voies d'accès ne sont ni assez nombreuses ni assez larges. On entamera alors tout le quartier qui entoure la Grand'Place. A la fin, celle-ci, dans tout le Vieux-Bruxelles, sera seule épargnée. Mais cette incomparable merveille, désormais isolée au milieu d'un quartier neuf, privée de ses alentours charmants, ne sera plus qu'un décor factice, une chose morte et un peu ridicule!

J'entends la réponse des démolisseurs et des bâtisseurs : « Vous en parlez à votre aise, en touriste qui venez à Bruxelles par distraction; mais vous oubliez les nécessités de la vie moderne. Les Bruxellois veulent qu'on assainisse les vieux quartiers de leur ville; les Bruxellois veulent de larges voies pour gagner rapidement la ville haute; les Bruxellois veulent une gare centrale; les Bruxellois veulent que l'on agrandisse leurs musées; les Bruxellois veulent une ville habitable! »

Ici, je passe la parole à un Bruxellois qui veut tout cela, mais pense qu'on pourrait le lui donner sans recourir à ces absurdes bouleversements :

« On veut, me dit-il, assainir certains quartiers malpropres; on a mille fois raison; mais cela peut se faire sans démolir la moitié de la vieille ville; il suffit d'élargir certaines rues et de raser quelques immeubles trop insalubres... D'ailleurs, regardez le plan que l'on a projeté, on s'y est si peu soucie de l'hygiène publique, que l'on a maintenu quelques ruelles étroites, comme la petite rue des Longs-Chariots ou la rue du Coude, mais pour les transformer en impasses. Admirez cette façon d'assainir une ville en y créant des culs-de-sac! La gare centrale! Nous la désirons, en effet. Les trains qui traversent Bruxelles sont obligés de pénétrer soit dans la gare du Nord, soit dans la gare du Midi, puis de rebrousser chemin pour prendre la ligne de ceinture : ces manœuvres sont longues et dangereuses. D'autre part, les hommes d'affaire et les négociants, qui viennent des diverses provinces de la Belgique, seraient heureux de débarquer dans le

voisinage de la Bourse. Mais il est très simple, sans remuer Bruxelles de fond en comble, de faciliter les manœuvres des trains et de satisfaire les hommes d'affaire et les négociants : la ligne de raccordement peut suivre en viaduc le boulevard du Midi et le boulevard de l'Entrepôt; la dépense serait moindre et l'exécution plus rapide, point d'expropriations; la station centrale serait à la porte de Flandre. On ne causerait aucun dommage à la beauté de Bruxelles; car les faubourgs populaires, que le chemin de fer traverserait, sont d'une incurable laideur; enfin, on se dispenserait ainsi de creuser sous la ville un souterrain dont les fouilles, surtout dans le voisinage de Sainte-Gudule, nous semblent inquiétantes, malgré l'imperturbable confiance des ingénieurs. Quant aux musées, on peut bien les agrandir sans les décorer d'une façade monumentale, et inévitablement gréco-romaine. »

Il m'a semblé que ce Bruxellois avait de bons arguments. Mais, avant de l'avoir entendu, j'étais disposé à penser que l'intérêt public ne réclamait pas tant de démolitions. A priori, les projets des architectes et des ingénieurs, en Belgique comme en France, ne sont jamais ni les plus simples, ni les plus rationnels, ni les plus économiques, mais toujours ceux qui favorisent le vandalisme et la spéculation.

La convention conclue entre la ville de Bruxelles et l'Etat belge a pour objet non seulement la destruction d'une partie de la vieille ville, mais encore « l'aménagement de la place des Palais ». Ces derniers travaux sont de ceux que l'on a coutume d'appeler travaux d'embellissement. On sait ce que ce mot-là veut dire à Paris. Il a le même sens à Bruxelles.

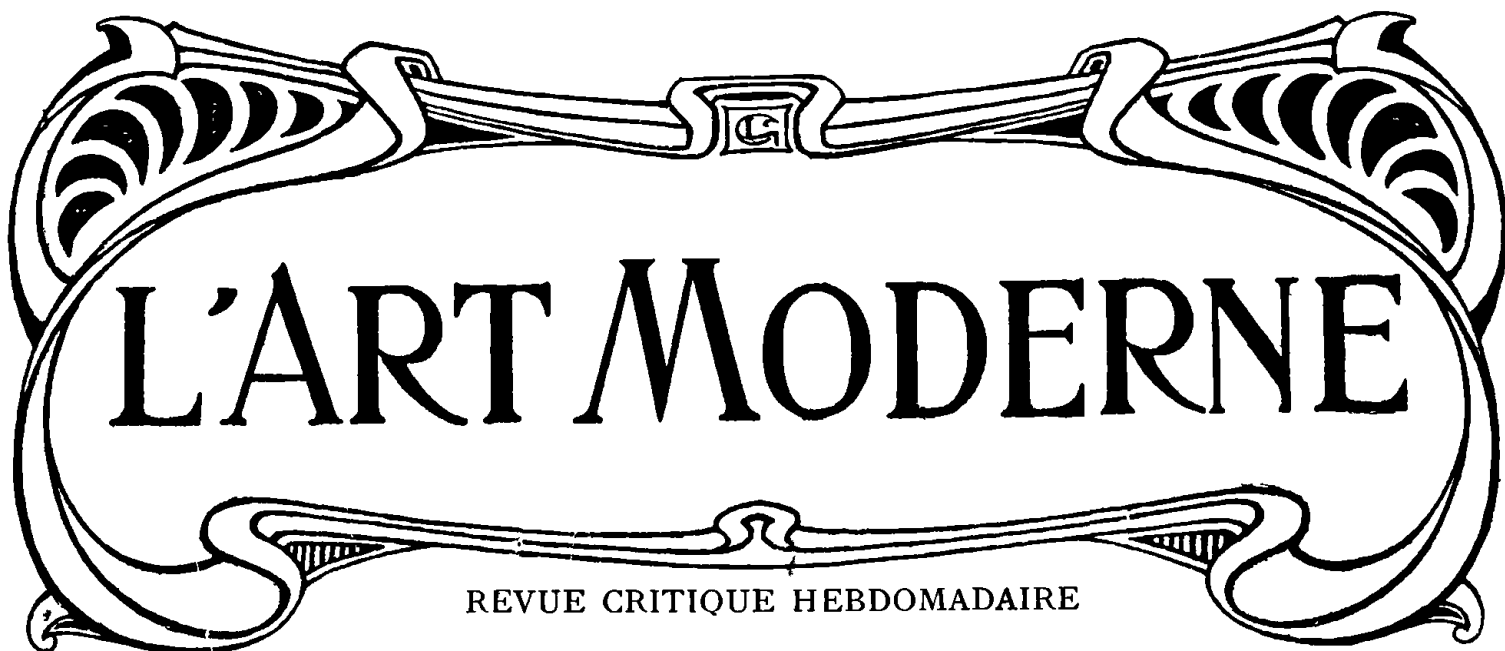
Le parc de Bruxelles est une très belle promenade. Ses arbres sont admirables. Le dessin des avenues est d'une rare majesté. Du côté du palais du Roi, la grille du Parc forme une courbe assez prononcée, parce que, au XVIII^e siècle, on a eu l'heureuse pensée de conserver en cet endroit un ravin planté d'arbres magnifiques et tout débordant de verdure; c'est ce qu'on appelle les « bas fonds ». Aussi la place où s'élève le palais n'est-elle pas régulière. Or, voici ce qu'a imaginé M. Maquet, architecte, qui jouit d'une grande renommée en Belgique :

Le palais du Roi sera transformé. La façade et la toiture seront complètement modifiées : « elles seront d'une architecture sobre, mais éminemment jolie ». (Espérons-le!) Les bâtiments dits de la liste civile et les bâtiments de l'hôtel de Belle-Vue, situés aux deux extrémités de la place se relieront au palais par des galeries couvertes en quart de cercle. Des jardins en contre-bas de la place seront dessinés devant le palais, « ainsi qu'il est fait au château de Versailles et à Vaux-le-Vicomte ». On se demande où sont, soit à Versailles, soit à Vaux, des jardins en contre-bas d'une place... Mais tout cela ne regarde que le roi et son architecte.

Malheureusement, on ne se contente pas de ses conceptions architecturales. On veut encore « redresser » la place et, pour exécuter ce « redressement », on donne au Parc une forme quadrangulaire. Cela veut dire que l'on comblera les « bas fonds » et que l'on déracinera les arbres séculaires, les arbres superbes qui se dressent dans toute cette partie du Parc.

On demeure abasourdi quand on sait ces méchants projets approuvés du roi des Belges qui, en maintes occasions, a manifesté la volonté de défendre les richesses artistiques et les beautés naturelles de son royaume, et l'on admire, avec effroi, la toute-puissance de l'architecte.

(1). Suite et fin. Voir notre numéro du 19 juillet dernier.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Un Maître ignoré du xv^e siècle *Il Sassetta* (JULES DESTREE). — Les « Embellissements » de Bruxelles (suite et fin) (ANDRÉ HALLAYS). — Le Monument Rodenbach. *Discours d'Emile Verhaeren* (suite et fin). — Esthétique brugeoise (PAUL ERRERA). — Livres nouveaux. *Koppen en Busten. Les Mills Nuits et une nuit.* — Petite Chronique.

Un Maître ignoré du XV^e siècle⁽¹⁾.

IL SASSETTA (2)

Stefano di Giovanni est un des moins célèbres parmi les artistes de Sienne du xv^e siècle. Et cependant la décoration d'autel d'Asciano, que tout le monde s'ac-

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié les études de M. Jules Destree sur les Primitifs italiens. Après les notes sur les *Peintres de Toscane et d'Ombrie*, M. Destree nous annonce pour octobre prochain un volume sur les *Peintres de Sienne*. Nous publions l'une de ces études, celle qui concerne le Sassetta, peintre bien intéressant et injustement oublié.

(2) Stefano di Giovanni, dit il Sassetta, 1392(?) - 1450.

corde à lui attribuer, et le *Triple Vœu de saint François* que M. Langton Douglas propose, avec des raisons qui paraissent assez fortes, de lui restituer, comptent assurément parmi les plus exquises productions de l'époque.

Les documents que les chercheurs d'archives ont retrouvés fournissent quelques renseignements sur sa vie et ses œuvres. Il fut chargé, en 1427, de faire des dessins pour l'achèvement des fonts baptismaux de San Giovanni de Sienne. De 1430 à 1432, il peignit une décoration d'autel pour la chapelle Saint-Boniface, à la Cathédrale; en 1433, un crucifix pour l'église de Saint-Martin; en 1436, la grande Madone entourée de saints qui est encore en l'église du couvent de l'Osservanza; en 1437, il signa un contrat s'engageant à peindre pour l'église Saint-François à Borgo San Sepolcro, une grande ancone dont, selon M. Langton Douglas, le délicieux panneau de Chantilly serait un fragment, le reste ayant malheureusement disparu. L'artiste ne reçut le dernier paiement de son œuvre qu'en 1444. On peut croire raisonnablement qu'il voyagea en Ombrie pendant ces quelques années, peignit vers ce temps son tableau de Cortone, subit l'influence de l'Angelico et influença à son tour les peintres de Pérouse tels que Boccati de Camerino ou Bonfigli (3).

Il peignit encore, dans sa ville natale, diverses autres œuvres aujourd'hui perdues, et fut chargé en 1447 de terminer le grand *Couronnement de la*

(3) Voyez sur ces peintres mes notes *Sur quelques peintres des Marches et d'Ombrie* Bruxelles, Dietrich, et Florence, Alinari, 1900.

LE MONUMENT RODENBACH

Discours d'Emile Verhaeren (1).

Georges Rodenbach appartient dans notre art à cette génération qui naquit à la vie ardente vers 1880 et qui dota notre pays d'une littérature.

Avec quelle fièvre il prit part à la belle bataille ! Il attaquait dans les journaux et les revues tout ce qui, en Belgique, immobilisait et pétrifiait et enterrait les lettres. L'art admis était dans ce temps-là la brochure, le discours académique, le roman fait pendant les vacances d'un magistrat ou d'un professeur, le rapport hebdomadaire ou trimestriel, l'article de revue ou le feuilleton d'un quotidien.

On écrivait en mettant moins d'application à soigner son style que de minutie à nettoyer sa redingote ou à épousseter son chapeau pour traverser la ville.

L'art était absent de la littérature, la phrase écrite salissait le papier et lui ôtait — ce qui était en somme quelque chose — sa netteté et sa blancheur.

On était avocat, juriconsulte, archiviste, académicien. Personne, à l'exception de Camille Lemonnier, n'était purement et simplement un écrivain.

Georges Rodenbach, avec quelques-uns de ses amis, eut l'audace grande de ne vouloir être que cela. Entré au Barreau, il se hâta d'en sortir. Il oublia et ses succès d'assises à Gand et ses plaidoyers littéraires à Bruxelles. Il se ferma volontiers toutes les carrières dorées. La vorace politique ne l'engloutit point, il resta libre pour tenter, dans les lettres, la périlleuse et enivrante aventure. Certes, y avait-il quelque héroïsme dans cet acte d'un jeune homme de vingt-cinq ans que les gens graves disaient courir à sa perte et qui, tout simplement, s'en allait vers la gloire.

Rien n'était donc moins surprenant que de le voir s'exposer aux polémiques les plus vives, recevoir des coups de plumes et en rendre, et se réjouir presque insolemment de la défaite finale de ceux qui se croyaient des prosateurs ou des poètes, et qui n'étaient que des feuilletonnistes.

Mais ce qui, plus que ses ardeurs dans la bataille, lui assura le triomphe, ce furent ses livres. Une polémique, quelque heureuse qu'en soit l'issue, n'aurait jamais amené un changement dans la pensée belge. Si aujourd'hui, pour tous ceux qui réfléchissent, il existe un art littéraire vrai dans ce pays, c'est à des poèmes authentiques et à des romans véritables, comme ceux de Georges Rodenbach, qu'on le doit.

Telle fut son œuvre chez nous ; ailleurs, il imposa, comme je vous l'ai dit, une inédite manière d'évoquer l'ambiance où se meuvent certaines âmes délicates modernes.

Certes, ses livres, dès ses débuts à Paris, furent lus, attaqués et défendus, mais leur pénétration parmi le grand public se serait fait attendre si la représentation du *Voile*, sur une scène historique où pour la première fois quelqu'un de chez nous parvint à se faire acclamer, ne leur avait ouvert comme une tranchée dans la muraille des indifférences.

Ce fut vraiment un événement littéraire que cette admission d'un étranger, écrivant en langue française, mais imposant une œuvre toute flamande dans cette maison consacrée à Molière, à Racine et à Corneille, et fermée depuis si longtemps à toute autre tradition que les traditions soi-disant latines. Il y eut quelque étonnement et peut-être quelque résistance, mais la pièce finit par les vaincre, et cette victoire illumina non seulement le nom de Georges Rodenbach, mais rejaillit sur la Belgique littéraire tout entière.

Dès ce moment, la foule vint à lui, en même temps que l'élite. Il plut à cet écrivain sentimental et vivant, Alphonse Daudet ; il s'attira la rare et précieuse louange de ce poète de la beauté absolue : Mallarmé ; il séduisit à tel point le maître Edmond de Gon-

court, qu'il en devint l'ami choisi, celui dans lequel les aînés aiment à se reconnaître avec complaisance. Ces parrains illustres étaient les garants de sa jeune gloire. Ils lui disaient combien elle était saine et de bon aloi, combien elle résultait d'un scrupuleux effort, et non pas de l'intrigue, ou de la chance, ou de la mode.

On lui ouvrit toutes les portes.

Les grands quotidiens se disputèrent sa collaboration ; il écrivit au *Gaulois*, au *Journal*, au *Figaro* ; on discutait ses idées, on commentait ses commentaires, sa pensée brilla dans cet énorme faisceau de forces que Paris dresse comme des armes intellectuelles, chaque matin, devant le soleil. Il était celui que l'on craint et que l'on aime. Son influence littéraire grandissait, telle une plante violente et tranquille. Les débutants se procuraient ses livres pour en faire leurs livres d'étude et de chevet. Sa manière de penser et d'écrire devenait, pendant les années d'apprentissage, la leur. On traduisait ses pages en Russie et en Allemagne. On en choisissait pour les anthologies. Lui, qui eut à un point si aigu la vénération des vrais maîtres, devint maître à son tour.

On l'environna de ce respect filial dont jadis il était si prodigue. Il connut la joie haute qui se multiplie par l'enthousiasme. Il montait d'un pas si aisé et joyeusement conquérant le large et merveilleux escalier des victoires ! On lui rêvait Dieu sait quel avenir de louanges, de ferveurs, de respects et d'acclamations, quand tout à coup, la Mort !

Ah vraiment, ce fut une nuit de deuil et d'ironie, que cette nuit de décembre qui l'abattit d'un coup, à l'heure même où le monde criait Noël. Nul ne pouvait admettre une fin aussi brutale. Pour y croire, il fallut que l'on vit le mort, et le cercueil. Ses amis accoururent. Les journaux d'art et les revues retentirent de regrets sincères et de colères contre ce rapt. Il y eut chez tous ceux qui servent la beauté avec tendresse une affaire réelle à voir un de ses fervents disparaître en pleine vie magnifique, avec les mains encore pleines de trésors à jamais fanés.

Pourtant, malgré toute cette légitime douleur, malgré cette cruauté brusque et raffinée du sort, à cette heure où nous sommes et où l'art du poète évoqué et fixé dans ce marbre semble s'éveiller au définitif triomphe, comment ne pas envier et admirer sa destinée ? Elle fut si claire dans sa courte lumière, l'homme qui la vécut fut si fier et si doux de pensée et de cœur que des motifs de consolation germent quand même au fond de nos esprits.

Toute vie est belle qui vainc la mort, et celle-ci en demeure victorieuse.

EMILE VERHAEREN

ESTHÉTIQUE BRUGEOISE

Bruges est un trésor national auquel, tous, nous avons le devoir de veiller. Nous manquerions de civisme si nous ne signalions les dangers qu'il court, les atteintes qui lui sont portées. Une promenade récente nous a suggéré quelques réflexions que nous soumettons à qui de droit.

Rien ne choque le goût à Bruges autant qu'une maison de la place Van Eyck, dont la façade en carrelage émaillé jaune et vert, la toiture en cuivre à écailles font un effet désastreux. Ses lignes bizarres et ses couleurs criardes offusquent la vue : c'est un contre-sens et un non-sens ! Ne serait-il pas possible d'obtenir du propriétaire la disparition ou tout ou moins l'atténuation de cette polychromie et de ces formes insolites ? Avec un peu de bonne volonté, avec un peu de dévouement à sa ville, il sentira la nécessité de changer cela et acceptera de bonne grâce le sacrifice qui lui est demandé. Les autorités pourraient, au besoin, le lui rappeler et l'y encourager. Elles doivent se rendre compte des responsabilités qu'elles encourraient devant le monde civilisé, si elles compromettaient l'intégrité de l'admirable œuvre d'art dont elles ont la garde. Elles sont, de par la loi, investies de droits assez stricts pour être assurées, en cas de conflit, de l'aide du

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

pouvoir central et du pouvoir judiciaire, qui marcheraient d'accord avec elles (1).

Une autre note discordante est donnée par les airs que joue le carillon. Quand, au haut du beffroi, on entend scander les heures par la valse d'une *Mireille* quelconque, on se demande qui fixe le répertoire de ces augustes et graves chanteurs. On regrette un tel choix, d'autant plus que la comparaison est possible à Bruges même : parfois, les cloches changent de rythme et presque de son; c'est que le carillonneur fait entendre un vieux choral, un air populaire, seuls chants dignes de ces âmes de bronze et de leur résonance séculaire. Toute la ville est ennoblie par de pareils accents qui transforment en une oraison fervente ou un appel glorieux ce caquetage habituel et mécanique de vieilles commères.

Pour terminer, hasardons un troisième avis. Que l'on veuille bien sur les deux moulins de la porte Sainte-Croix ! Il y en a de moins en moins, dans les Flandres et même en Hollande : tous sont menacés ! Ceux-ci sont d'un effet si pittoresque, ils sont si classiques, si « brugeois », que leur disparition serait un malheur, quelque chose comme la chute d'un Campanile... *Caveant Consoles !*

PAUL ERRERA

LIVRES NOUVEAUX

Koppen en Busten, door POL DE MONT. — Bruxelles, H. Lamertin.

M. Pol de Mont, l'érudit critique et poète flamand, vient de réunir sous ce titre une série d'intéressantes études sur les artistes d'aujourd'hui, en particulier sur les peintres belges et hollandais. Ces notes cursives, dispersées dans maintes revues au cours de ces quinze dernières années, forment, groupées, un vivant tableau de l'art contemporain en Flandre, en Wallonie et dans les Pays-Bas. Elles caractérisent à merveille le talent d'une trentaine d'artistes qui, après une lutte ardente, ont conquis la renommée. Parmi eux citons Henri de Braekeleer, Alfred Stevens, Alfred Verwée, A.-J. Heymans, Alexandre Struys, Théo Van Rysselberghe, Willy Schlobach, James Ensor, Léon Frédéric, Albert Baertsoen, Armand Heins, Charles Doudelet, Armand Rassenfosse, Amédée Lynen, Jakob Smits, M^{me} de Ruder, H.-W. Mesdag, Ph. Zilcken, Mari J. Bauer, etc.

Les Mille Nuits et une nuit, par le Dr MARDRUS.
Paris, F. Fasquelle.

Le tome XIII des *Mille Nuits et une Nuit* du Dr Mardrus vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle et ne le cède en rien aux précédents volumes, au contraire ! Il contient : *L'Histoire de Gerbe-de-perles*, — *Les Deux Vies du Sultan Mahmoud*, — *Le Trésor sans fond*, — *L'Histoire compliquée de l'Adultérin sympathique*, — *Les Paroles sous les quatre-vingt-dix-neuf têtes coupées*, — *La Malice des Epouses*, — enfin *L'Histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs*.

Le volume porte cette amusante dédicace : « A REMY DE GOURMONT, qui nous console des ruminants. »

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du monument élevé au cimetière d'Ixelles, à la mémoire du graveur David Desvachez, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 3 heures de relevée.

La cinquième exposition annuelle du cercle *Vrije Kunst* aura lieu du 6 au 30 courant, au Musée royal de peinture, place du Musée, à Bruxelles.

(1) On doit se souvenir, à Bruges, d'un précédent qui donna lieu au jugement rendu par le tribunal civil de ce siège, le 19 novembre 1894 : (*Pasricriste belge*, 1885, III, 187.)

Une fois terminées les fêtes nationales, le théâtre Molière a rouvert ses portes avec le *Voyage en Chine*, opéra comique de M F. Bazin, que M. Darman a monté avec somptuosité et pour lequel il a fait des engagements nouveaux. C'est un succès sans précédent qui permettra de monter bien à l'aise l'*Oncle Célestin*, opérette bouffe d'Audran, qui constitue pour Bruxelles presque une nouveauté.

Aujourd'hui dimanche, deux représentations du *Voyage en Chine*, en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2. Aux matinées, les enfants paient demi-place.

Lors de la visite du prince Albert aux travaux de l'Exposition de Liège, les visiteurs ont été surtout frappés par les modifications vraiment remarquables qu'ont subies les chantiers depuis une période de temps relativement courte : c'est ainsi que le pont-rails du chemin de fer du Nord, monté alors à moitié seulement, est aujourd'hui livré à la circulation des trains. Cela a permis d'attaquer le bouchon de terre, l'ancien talus de la voie ferrée, qui coupait en deux tronçons la rectification de l'Ourthe, qui sera enlevé en moins de deux mois et demi. A cette époque le pont sur la Nouvelle-Ourthe sera achevé. En sorte qu'il ne restera à enlever que quelques terres. Cette avance considérable sur les dates prévues amènera la mise en service de la rectification de l'Ourthe six mois plus tôt. A cette occasion il est question d'organiser fin octobre une grande fête, à laquelle le Roi, qui suit de très près les importants travaux en cours à Liège, pourrait bien assister.

En attendant, l'Exposition liégeoise marche rapidement à une heureuse réalisation.

Le nouveau pont sur la Meuse sera achevé d'ici à quatre mois, le Fourchu-Fossé semble devoir être complètement remblayé pour 1903, ce qui agrandira l'Exposition d'une quinzaine d'hectares ; les halls seront tous construits pour novembre 1904, avec une disponibilité de huit mois pour le hall des machines et de cinq mois pour les autres.

Bref, de toutes parts l'avance sur les dates fixées est si considérable que la réalisation de l'Exposition universelle de Liège en 1905 est dès aujourd'hui absolument assurée. Ajoutons que les demandes de participation belges et étrangères sont déjà considérables ; c'est un signe caractéristique de la faveur acquise dès ce jour par l'entreprise liégeoise.

Une exposition qui fait ses frais, mieux que cela ! qui distribue à ses actionnaires un dividende de 40 p. c., voilà certes qui n'est pas banal ! Ce phénomène a été réalisé par l'Exposition des Arts décoratifs de Turin, qui a encaissé un bénéfice net de 440,000 francs. Souhaitons que l'Exposition universelle de Liège obtienne un aussi brillant résultat.

Une très intéressante exposition de portraits anciens, organisée par MM. A. Bredius, Hofstede de Groot, Moes, Martin et d'autres érudits ou collectionneurs de la Hollande, vient, dit la *Chronique des Arts*, de s'ouvrir à La Haye. Fort bien installée dans les salons du Cercle artistique de cette ville, elle durera jusqu'au 1^{er} septembre et s'annonce comme devant obtenir un grand et légitime succès. Elle ne comprend pas moins de huit portraits de Rembrandt, dont plusieurs inédits, et neuf de Frans Hals ; un grand tableau de *Régents* par B. van der Helst, très important ; une foule d'autres portraits de Nabuse, Th. de Keyser, Moreelse, Elias van der Voort, Ter Borch, Maes, Gov. Flinck, Verspronck, Rubens, Van Dyck ; un portrait d'Albert Cuyp, signé et daté 1644 ; un autre de M^{me} Vigée-Lebrun, venant de Pologne, etc.

D'autre part, une exposition d'œuvres de Jean Van Goyen s'est ouverte au musée municipal d'Amsterdam. Elle se compose d'une cinquantaine de toiles et d'environ soixante dessins réunis par MM. Frédéric Muller et C^{ie} qui ont réussi à obtenir la collaboration de nombreux collectionneurs hollandais, belges, allemands, anglais, français et suisses. Cette exposition restera ouverte jusqu'à la fin d'août.

L'Argus de la Presse, fondé en 1879, le plus ancien bureau de coupures de journaux, se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier. Ecrire 14, rue Drouot, Paris.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.

Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.

L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,

publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE.

Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations, entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.

Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).

Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande. Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.

Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal 2-3, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)		
ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE		
	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ↵	
	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ↵	
	Abonnement annuel Frs. 20.-	
J.-E. BUSCHMANN - ÉDITEUR - ANVERS		

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

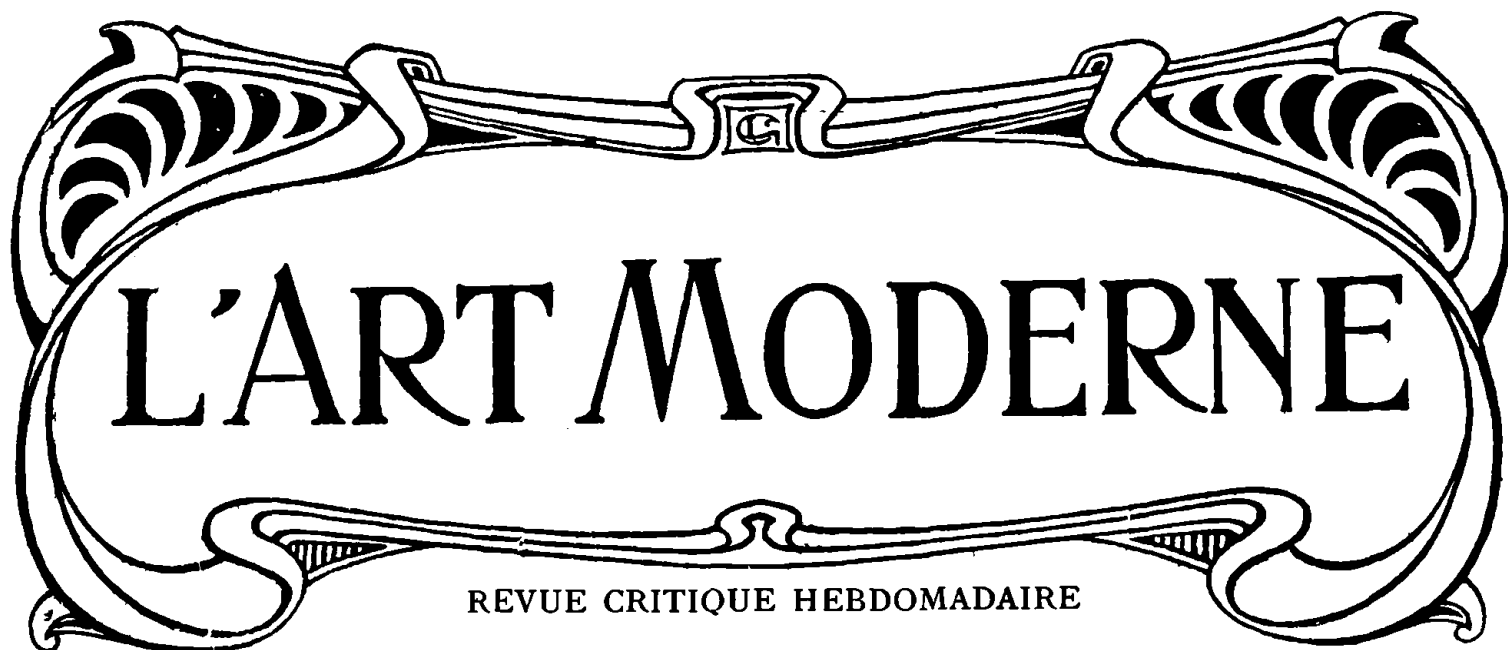
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique (H. FIERENS-GEVAERT). — Enquête sur les Concours des Conservatoires. M. Jan Bloekx. M. André Messager. — A la mémoire de Théodore Baron. Discours de M. Edmond Picard. — Un Salon estival. — Bibliographie artistique. — Chronique judiciaire des Arts. Le Procès des Rosny. — Petite Chronique.

L'ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

L'esthétique n'est point une science codifiée, fixée dans des livres, fondée sur des observations invariables. Il se peut qu'elle soit un jour cette science. Il se peut qu'elle ne le soit jamais. Tous ceux qui sont appelés à parler de la beauté, qui traversent ce vaste et mystérieux domaine de l'activité, sont donc forcément livrés à leurs propres

(1) Cette intéressante étude, qui résume la leçon d'ouverture au cours d'Esthétique de Liège dont notre collaborateur est chargé depuis le mois de janvier dernier, paraîtra prochainement à la librairie Alcan, dans les *Nouveaux Essais sur l'Art contemporain*, que prépare M. Fierens-Gevaert.

forces; il faut juger avec indulgence leurs contradictions et leurs faiblesses.

Et d'abord qu'est-ce que l'esthétique? Le mot fut créé par le philosophe Baumgarten au XVIII^e siècle. Esthétique vient de l'adjectif grec *aisthétikos* qui dérive du verbe *aisthanesthai*, lequel signifie sentir, percevoir. Si nous nous en tenions au sens indiqué par Baumgarten, l'esthétique serait la science traitant de la *perfection sensible*. Pour Baumgarten l'idée du beau ne met en jeu que les facultés inférieures et le philosophe ramène cette idée à une sensation parfaite, mais purement physique, réservant ainsi aux facultés supérieures la perfection rationnelle qui entraîne l'idée du bien.

Il y a beau temps que cette théorie est morte et que le sens du mot esthétique a été élargi.

A dire vrai, de même qu'il n'existe pas de science esthétique, il n'existe aucune définition satisfaisante de l'esthétique. Cousin a écrit: « L'idée du beau engendre ce qu'on appelle l'esthétique. » Hegel a dit: « L'esthétique est la science du beau; elle a pour objet l'art et ses œuvres. » Un autre philosophe, pour ne rien compromettre, a avancé que l'esthétique était cette branche des sciences philosophiques qui a pour objet l'empire du beau... Vous voyez que de toute façon l'idée de la beauté est à la base de l'esthétique.

Pour définir l'esthétique il faudrait par conséquent commencer par bien définir la beauté. Or, c'est impossible. La beauté ne se définit pas. Elle s'impose, elle trouble, elle émeut, elle illumine, — elle ne définit pas. Sa naissance, son origine, sa source nous échappent Et c'est pourtant la détermination de cette origine, — la

perception de l'art dans son essence, — qui constitue l'objet le plus élevé de l'esthétique. Nous aboutissons donc à cette première affirmation que la justification supérieure de l'esthétique est la recherche de la beauté en son principe, c'est-à-dire la métaphysique de l'art.

Ce principe, comment le découvrir ?

Il y a deux manières ou plutôt deux méthodes 1° s'adresser à l'œuvre d'art, chercher en elle les raisons, les lois cachées qui font que cette création est belle. C'est ce que l'on peut appeler la recherche objective, s'adressant à un objet en dehors de nous ; 2° étudier les sentiments, les sensations éprouvées par la personne qui conçoit ou perçoit la beauté et c'est ce que l'on peut appeler la recherche subjective du beau, celle qui s'adresse au sujet concevant ou éprouvant la beauté.

En résumé, d'un côté, l'œuvre d'art, c'est-à-dire l'objet créé, admiré ; de l'autre côté, le créateur, le spectateur, l'auditeur, le sujet créant, admirant.

Imaginez un instant que nous visitons un musée. Nous nous promenons devant des Van Eyck, des Memling, des Rubens, des Rembrandt, des Raphaël, des Titien, des Velasquez, des Watteau. Voilà des maîtres de races, d'expressions, de styles différents. Chacune de leurs œuvres a des mérites particuliers ; et pourtant toutes dégagent on ne sait quel fluide, quelle suggestion, quelle éloquence dont il s'agit de découvrir les sources ou la source à travers les propriétés individuelles de chaque création. Et c'est la recherche objective.

Cette éloquence nous parle, nous émeut, nous transporte, produit en nous une série de phénomènes physiques ou psychiques qu'il s'agit également d'étudier. Nous entrons dans le domaine de la subjectivité. « Il y a dans toute perception du beau deux éléments, disait Jouffroy. Hors de nous un objet, au dedans un phénomène que l'objet y produit... Les faits sont donc d'une part les caractères de l'objet, d'autre part le phénomène que l'objet produit en nous. » Examinons ensuite comment on pouvait arriver à l'explication des faits. Jouffroy avouait que le beau est une chose fort compliquée... et ne poussait pas plus loin son investigation. C'était se tirer d'affaire à vraiment trop bon compte.

Remarquons tout de suite d'ailleurs que cette dualité des phénomènes esthétiques a été une pierre d'achoppement, un obstacle jusqu'à présent infranchissable pour les plus grands esthéticiens. Les uns ont dit que l'idée du beau était dans l'œuvre même et se sont déclarés partisans absolus de la recherche objective (Reid) ; les autres ont dit que l'idée du beau était tout entière en nous-même et se sont montrés défenseurs irréductibles de la recherche subjective (Kant) (1). Ainsi les philosophes manquent parfois de sérénité, ainsi ils font croire à leur impuissance parce qu'ils considèrent leur con-

ception comme excluant celle d'autrui, alors que pour arriver à une solution ferme et stable il suffirait de concilier deux ordres d'idées qui, après tout, se pénètrent et ont le même point de départ.

Et cette querelle dure depuis des siècles et des siècles, car sans faire de théorie méthodique du beau, sans qualifier d'un nom dogmatique leurs impressions sur l'art, les anciens nous ont laissé des opinions esthétiques dont nous devons tenir compte et qui nous serviront souvent de guide. Platon s'est manifesté en quelque sorte comme l'initiateur, l'inspirateur de la recherche subjective. Dans le *Grand Hippias*, il a tenté, il est vrai, une sorte d'essai de la méthode critique et expérimentale appliquée à l'étude des caractères de l'œuvre d'art ; mais il a abouti à un résultat négatif, il a cherché si le beau consistait dans l'utilité, dans la convenance des parties. Il a répondu non, sans nous dire toutefois ce qui constituait le beau. Abandonnant cette recherche appliquée à l'objet, il a exposé dans *Phèdre* cette hypothèse, à la vérité d'une poésie admirable, que l'idée du beau était en nous et n'était qu'un souvenir de notre voyage à la suite de Dieu dans une vie antérieure. Et certes on peut bien dire que jamais la philosophie n'a fourni d'hypothèse plus hardie et même, à y regarder de près, plus *persuasive* ; mais nous sommes tenus pourtant de considérer comme des hypothèses cette dramatisation des entités platoniciennes, cette Divine Comédie du grand philosophe antique qui a pour cadre le merveilleux Paradis des idées.

Aussitôt après Platon, Aristote, observateur réaliste, donne une base à la recherche objective. Se fondant sur le fait que de tous les animaux l'homme est le plus imitateur, et que dès l'enfance l'homme imite par instinct, le Stagirite énonce que l'objet de l'art c'est l'imitation de la vie, explication dont la suffisance est plus apparente que réelle, car elle ne saurait s'appliquer rigoureusement par exemple à l'architecture.

Et depuis Platon et Aristote les philosophes esthéticiens ont été idéalistes avec Platon, réalistes avec Aristote, subjectifs avec le premier, objectifs avec le second, sans réussir à nous montrer un chemin sûr entre les deux cimes où planaient leurs esprits. Plotin a bien essayé de combiner la doctrine platonicienne des idées avec la conception péripatéticienne de forme.

Nous avons en nous, d'après lui, comme une harmonie, une notion préétablie de la beauté et c'est la doctrine de Platon ; d'autre part, nous reconnaissons cette harmonie *objectivement*, en aristotéliens, dans les formes qui sont belles. Ces observations sont profondes, certes. Elles ne disent pas néanmoins d'où vient cette harmonie (Platon avait été plus net) ni comment cette harmonie s'établit en nous. Elles ne nous apprennent point d'où vient la beauté, pourquoi une œuvre est belle, pas plus qu'elles ne nous expliquent les origines

(1) La doctrine kantienne prévaut généralement aujourd'hui.

de la vertu. Au bout de tout il y a toujours le mystère.

Je pourrais ainsi continuer d'opposer les systèmes aux systèmes, les textes aux textes, mettre Hutcheson, subjectif, en conflit avec Reid, objectif, Kant, subjectif, aux prises avec le père André, objectif. C'est précisément ce qu'a fait Tolstoï dans le livre *Qu'est-ce que l'art?* où il a proclamé la faillite de l'esthétique en traitant avec un égal mépris les philosophes anciens et modernes : « Il est indispensable, écrit-il, d'avoir lu un ouvrage d'esthétique pour se faire une idée de la divergence d'opinions et de l'effroyable obscurité qui règne dans cette région de la science philosophique. »

Je ne suis pas de ceux qui sourient de la philosophie de l'art. Tolstoï, écrivain de génie, s'est comporté en esthéticien barbare dans un accès de mauvaise humeur. Il y a chez Platon, chez Aristote, chez d'autres moins grands une part de vérités immuables. Ce sont toutes ces parts qu'il faut dégager, coordonner, harmoniser.

Écartons momentanément, pour cause d'obscurité, d'incertitude, et ajoutons d'humilité très sincèrement respectueuse, l'objet le plus élevé de l'esthétique : la métaphysique de la beauté, la philosophie pure de l'art.

Les deux tendances de la métaphysique de l'art — la tendance objective comme la tendance subjective — ne considèrent que le sujet ou l'objet *pris isolément*. Quelques hommes de génie, constatant que l'œuvre d'art n'est pas une production isolée, se sont appliqués à reconstituer l'ensemble dont elle dépend. A côté de la métaphysique pure ils ont créé une sorte d'esthétique sociale qui est en réalité une localisation et une détermination plus étroite des études esthétiques. Ils ont renoncé à découvrir la nature essentielle de l'œuvre, l'essence de la beauté, pour rechercher plus aisément la nature et les lois sociologiques de l'art, dont les facteurs peuvent être constatés et contrôlés dans une certaine mesure. L'esthétique de Hegel est, au fond, une esthétique sociale ou historique, un empirisme génial découvrant des lois philosophiques dans l'examen des grandes époques de l'art.

Les définitions hégéliennes de la nature et du but de l'art sont d'une valeur secondaire. La conception du beau considéré comme l'âme extériorisée de toute une époque est au contraire admirable et l'enseignement de Hegel est à ce point de vue des plus révélateurs. Il a divisé l'art en trois formes essentielles : 1° l'art symbolique correspondant à l'efflorescence orientale, c'est-à-dire Babylone et l'Égypte; 2° l'art classique correspondant à la période grecque; 3° l'art romantique issu de l'idéal chrétien. Dans l'art symbolique le principe invisible, le dieu par conséquent, matérialisé par le sculpteur, reste encore mystérieux, vague, abstrait. C'est une force obscure, toute-puissante, terrible, à laquelle l'humanité ne se compare que rarement. Dans l'art classique, au contraire, les divinités, tout en restant des personnes morales, revêtent des formes

humaines parfaites; le général et l'individuel s'accordent intimement; la notion abstraite des forces universelles s'incarne dans d'harmonieuses figures humaines. L'homme devient dieu. Dans l'art romantique Dieu se fait homme, un homme qui parcourt toutes les phases de la destinée et de l'espérance terrestre : naissance, souffrance, mort, résurrection...

Grâce à l'art, le principe invisible s'est donc de plus en plus rapproché de nous par l'effort successif des générations pensantes. Dans la phase symbolique il reste vague; chez les Grecs il s'enferme dans l'infranchissable limite de la beauté plastique; dans l'art chrétien enfin il devient vivant et anime d'un infini céleste cette beauté plastique empruntée aux formes humaines.

Ce système de Hegel éclaire l'histoire de la civilisation par l'art. Il n'explique en aucune façon ni l'origine du génie, ni la source des émotions qu'une belle œuvre provoque en nous. Il ne daigne pas s'étendre à toute une catégorie de productions artistiques où le principe religieux — que Hegel semble tenir pour le principe invisible et créateur par excellence — n'a joué qu'un rôle faiblement inspirateur. Il est indiscutable que l'avènement du christianisme a modifié complètement la physiologie de l'art. Mais des lois essentielles ont subsisté. Le peintre grec qui imitait des cerises au point que les oiseaux allaient donner de gourmands coups de bec dans son œuvre, et l'adorable Chardin dont les *natures mortes* « font venir l'eau à la bouche », — ces deux artistes, si l'on pouvait comparer leurs peintures, n'auraient rien de semblable dans le style, la couleur, la composition. Et pourtant, à travers le temps, les civilisations, les décadences, les renouvellements, ils pourraient se donner la main et reconnaître leur fraternité mystérieuse...

H. FIERENS-GEVAERT

(La fin prochainement.)

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires.

L'incident provoqué au Conservatoire de Bruxelles, à la suite du concours de violon, par M. César Thomson, — incident qui a fait grand bruit, — nous a suggéré l'idée d'examiner impartialement la question de savoir si les concours annuels des conservatoires sont utiles ou nuisibles à l'enseignement de la musique et au développement de l'art.

Désireux de réunir sur ce point les avis les plus autorisés, nous avons adressé à quelques-unes des plus hautes personnalités du monde musical, — compositeurs, directeurs de conservatoires, chefs d'orchestres, etc., — les questions suivantes :

1° Les concours organisés dans les conservatoires de musique doivent-ils être maintenus ?

2° Dans l'affirmative, n'y a-t-il pas lieu d'y apporter certaines modifications, et lesquelles ?

3° Dans la négative, faudrait-il les remplacer par d'autres moyens de contrôler les progrès des élèves ? Quelles mesures préconiserez-vous en ce cas ?

Les nombreuses réponses qui nous sont parvenues témoignent de l'intérêt qu'excite notre enquête parmi les musiciens. Nous remercions ceux-ci de l'empressement qu'ils ont mis à nous instruire de leur opinion et publierons successivement les lettres que nous avons reçues, nous réservant d'en tirer ensuite les conclusions utiles.

M. JAN BLOCKX

Directeur du Conservatoire d'Anvers.

L'auteur de la *Fiancée de la mer*, de *Princesse d'auberge*, de *Milenska* et de maintes autres œuvres réputées nous écrit :

MON CHER MONSIEUR MAUS,

Quoique je n'aie pas l'intention d'écarter avec parti pris le système des concours et encore moins de critiquer les directeurs qui l'appliquent, je trouve cependant que, tels qu'ils existent actuellement, les concours présentent, entre autres défauts, celui de développer outre mesure la virtuosité des élèves, — virtuosité qui devient plutôt de l'acrobatie. Pour obtenir ce résultat purement technique, on chauffe les élèves à blanc durant des mois — au détriment de leur santé et sans bénéfice réel pour l'art.

Au Conservatoire d'Anvers ces concours n'existent pas ; le stimulant qu'on supprime de cette façon, on le remplace en permettant aux élèves de jouer en public pendant plusieurs années consécutives et d'acquérir ainsi un répertoire suffisant des compositions de toutes les écoles, à commencer par notre école nationale. Quand ces connaissances musicales sont assez développées et que le professeur trouve que son élève pourrait se présenter devant le jury, il en exprime le désir au directeur, qui examine l'élève. Si celui-ci se montre capable de subir une épreuve, ce jury se réunit et juge si l'élève est non seulement un virtuose, mais un artiste musicien connaissant à fond les ressources de son art.

Des prix, provenant de donations, existent également en notre Conservatoire, mais ils ne sont décernés qu'à ceux qui ont obtenu un diplôme avec distinction ; lorsque plus d'un élève se présente pour obtenir ces prix, un concours est institué, pour lequel on impose une œuvre choisie.

Voilà le système inauguré par mon illustre prédécesseur, Peter Benoit, et que, personnellement, je trouve le plus satisfaisant.

Croyez-moi, mon cher Monsieur Maus, votre dévoué

JAN BLOCKX

M. ANDRÉ MESSAGER

Directeur de la musique à l'Opéra-Comique de Paris,
Premier chef d'orchestre à Covent-Garden (Londres).

MON CHER AMI,

Des concours tant qu'on voudra, mais de grâce pas publics ! Ne forcez donc pas les « jeunes élèves » à cabotiner avant même d'être sortis des bancs de l'école. Les jurés, si... médiocres qu'ils puissent être (j'en ai vus !) ont tout de même un peu plus de chances de juger raisonnablement qu'un public qui, en général, ne vient là que pour se régaler gratuitement d'un peu de mauvaise musique pendant des après-midi torrides. Et puis, je voudrais que tout élève au sujet duquel un membre du jury recevrait une lettre de recommandation quelconque fût à l'instant exclus du concours. On oublie un peu trop que concours ne veut pas dire représentation.

Mille bonnes amitiés,

A. MESSAGER

(A suivre.)

A la mémoire de Théodore Baron.

L'inauguration du monument érigé à la mémoire de Théodore Baron a réuni le 12 juillet dernier à Namur quelques-uns des amis demeurés fidèles au souvenir du peintre qui fut l'un des maîtres de l'école belge. Ils ont remis à la Ville, représentée par son bourgmestre, ses échevins et ses conseillers, le monument par lequel le statuaire Van der Stappen a pieusement évoqué la personnalité alerte, rustique, laborieuse et modeste de l'artiste.

M. Edmond Picard a prononcé en leur nom un émouvant discours dont nous sommes heureux de pouvoir publier ici l'essentiel :

Discours de M. Edmond Picard.

Le Bien et le Mal sont en conflit permanent dans l'évolution mystérieuse du Monde. Nous ne connaissons pas le secret de leur mystérieuse conciliation en une universelle harmonie. Chacun de nous est dépositaire de parcelles de l'un et de l'autre. Mais pour ceux dans l'âme de qui le Bien domina, la mort, justicière suprême, réalise cette beauté consolante que bientôt après qu'ils sont matériellement disparus, on ne pense plus qu'à ce qui, en eux, fut digne d'être admiré et aimé.

Tel est Théodore Baron dont aujourd'hui nous réunit le souvenir !

Une vie simple et laborieuse, un caractère d'une cordialité inaltérable, un art calme, noble et pénétrant, résumant en une trilogie cette personnalité rare et cette existence exemplaire. Ils expliquent les sympathies émues qui lui demeurent fidèles, les admirations qui grandissent devant ses œuvres et ont suscité le mouvement d'où est sorti le monument mémorial qu'au nom des amis de ce mort pieusement vénéré j'ai la charge de confier à la garde de la ville de Namur. Ils expliquent aussi, peut-être, le délaissement relatif dans lequel Théodore Baron demeura de son vivant. Ce tranquille et fier artiste n'avait aucune de ces qualités-défauts par lesquels les arrivistes qui pullulent en ces temps de vanité et d'avidité surmontent à la fois l'indifférence et les concurrents. Il fut du groupe admirable, héroïque, dédaigneux et dédaigné que formèrent ces grands désintéressés, exigeants et sublimes : — Artan, Boulanger, Agneessens, Rops, Bouré, Dubois, Sacré, Van-Camp, Verwée, De Groux, pour ne citer que les morts, — auxquels ne s'attacha guère cette faveur engouée du public qui libère l'artiste des soucis matériels dont on ne peut discerner encore avec certitude s'ils sont, pour le travail et l'inspiration, dépressifs ou excitants. Jugé à sa haute valeur par ceux à qui le Sort, cet étrange Répartiteur, a accordé le sens du Beau sans y ajouter les ressources pour efficacement l'honorer, Théodore Baron ne connut pas, vivant, cette gloire s'imposant à tous, et, du reste, doucement enviable, dont M^{me} de Staël a dit qu'elle est le *Deuil éclatant du bonheur*. Mais à lui vient maintenant la Gloire tardive et sûre, dont Balzac a dit qu'elle est le *soleil des morts*.

Chaque fois que je revois une de ses œuvres, infailliblement je la trouve plus belle et plus profonde, et dans ma conscience, quoique je puisse me rendre le témoignage d'avoir, dès l'origine, cru Baron artiste supérieur, je me reproche humblement de ne l'avoir peut-être pas, dans le passé, élevé à l'étiage considérable et vrai de ses mérites. Quel signe plus certain de la valeur d'une âme que cette montée lente et ininterrompue dans la postérité, alors que si souvent nous assistons à la retombée rapide de réputations que l'engouement des admirations banales et des camaraderies aveugles avaient artificiellement grossies et auxquelles nous nous étonnons de nous être laissés prendre.

Cette image, un artiste, un ami, a essayé de la symboliser dans l'effigie simple, rustique, charmante, qui est là devant nous et que je ne puis regarder sans une émotion à la fois douce et poignante. Elle me semble avoir cette force intime et touchante, cette vérité que seul peut exprimer celui qui a connu et aimé un de ses semblables, qui est de la même race et du même temps. C'est bien Théodore Baron, partant « pour la guerre » non, pour un de ces combats muets et pathétiques où il s'agit de conquérir

sur la nature, de lui voler un lambeau de son mystère et de sa beauté ! Il a aperçu le site qui excite sa convoitise, comme dans les fables antiques un faune entrevoyant dans un feuillage le corps séducteur et nacré d'une nymphe. Il s'arrête, il guette ! Il ressent l'émou du peintre qui entre en effervescence. Dans un instant, il sera assis, ému et vibrant, la boîte aux couleurs ouverte, la palette à la main gauche comme un bouclier, le pinceau à la droite comme une épée. Et l'escrime troublante commencera, et dans le cours d'une matinée il sera vainqueur et rapportera une œuvre, pareil au chasseur revenant avec le gibier, pareil au soldat revenant triomphant avec un drapeau pris sur l'ennemi.

La vallée de la Meuse, de la belle Meuse, qui, là, près de nous, pacifique et splendide, accompagne des rythmes tranquilles de ses eaux mes paroles (que j'ai écrites pour qu'elles apparaissent plus méditées et plus solennelles), combien de fois elle fut, cette vallée, témoin de ce drame solitaire et admirable ! Car Théodore Baron l'aimait entre tous les paysages, et c'est non loin de ses bords idylliques, doux et graves, qu'il lui fallut mourir, comme si la majestueuse et énigmatique Rivière avait résolu de prendre sa revanche de tant de sites qu'il lui avait dérobés. Ainsi Diane voulut qu'Actéon mourût devant elle, pour avoir surpris sa nudité de déesse. Mais c'est ici aussi, sur sa rive, que l'artiste vivra sa vie mystique en cette statue ingénieuse, familière, amicale.

Récemment un très noble penseur, Jean Delville, à propos de la piété qu'il y aurait à honorer de même cet autre grand disparu, Octave Pirmez, écrivait : « Une statue, indépendamment de son ornementabilité publique, a une signification solennelle. Elle est un symbole de l'homme social, un rappel permanent à la mémoire et à la conscience populaire des capacités et des énergies supérieures et, comme telle, devient un exemple public, dont l'influence instructive et morale sur la mentalité de la foule est féconde. La statue a un sens universel. Elle n'est nullement, elle ne doit pas être l'exaltation de la personnalité humaine. C'est l'expression concrétisée d'une grande âme, d'une grande pensée, d'une grande énergie, et elle n'a de raison d'être, au point de vue de la vie publique qu'elle domine et qu'elle orne, qu'en raison des forces universelles qu'elle évoque dans l'esprit des passants. Il faut donc qu'aux bruits frustes et confus des mille activités de la rue l'effigie oppose le silence éloquent d'un monde latent de puissances morales et intellectuelles, et c'est pourquoi le choix des statues devrait être un acte sage, conscient, capable d'aider à l'éducation de la foule. Seuls des hommes de lumière et de vérité, des hommes d'amour et de sacrifice, des pionniers de l'évolution, dont les paroles et les actes, au lieu de n'être que les calculs adroits d'une ambition personnelle sont, au contraire, le vivant rayonnement d'une âme puissante comme le calme, douce comme la bonté, grave comme le destin, ferme comme le devoir, claire comme le savoir, seuls ces hommes-là sont dignes de la majesté du bronze et du marbre. »

A Théodore Baron s'appliquent ces fortes, justes et viriles paroles. Il fut un exemple ! Et voici que, quoique anéanti en sa périssable enveloppe, il va le demeurer.

Rien n'est plus salutaire que d'éprouver en commun la sensation qu'il est né et peut naître sur notre sol des hommes capables d'autre chose que d'amasser des richesses.

C'est vous, nos Concitoyens de Namur, c'est votre territoire que nous avons choisis pour le dépôt de ce souvenir, parce que le paysage où vous avez la joie de vivre nous a paru avoir été le plus cher aux prédilections du *Peintre-Poète* dont nous célébrons les intellectuelles funérailles par ce beau jour d'été, à la belle heure, à l'heure incomparable du soleil couchant. Puissiez-vous comprendre la leçon que continuera à donner celui qui chez vous longtemps professa, — leçon plus efficace que celles des cours et des écoles, leçon de la plus difficile des sciences, la Vie ! leçon qui ne s'interrompra plus, car le voici à toujours présent sur ce gazon et sous ces ombrages ! Puissiez-vous comprendre aussi le salutaire honneur de faire la garde autour de cette image ! Puisse-t-elle rayonner en vous en agrandissant et en échauffant vos âmes des ardeurs qui brûlaient dans l'âme délicate et fraternelle de Théodore Baron !

EDMOND PICARD

UN SALON ESTIVAL

Le Salon des Aquarellistes, ouvert depuis dimanche dernier à Westende, a, nous écrit-on, réuni un ensemble d'œuvres des plus intéressantes, parmi lesquelles une page superbe de Constantin Meunier, *Causette*; une *Chaudière à Genval*, d'Hagemans; une belle composition de F. Luigini, *Soins maternels*; des paysages de Cassiers, Verheyden, Hermanus, Uytterschaut, Titz; le *Passeur*, d'H. Janlet; la *Plage de Scheveningue*, d'H. Stacquet; la *Cheurière*, de F. Charlet; des *Pêcheurs provençaux*, par L. Bartholomé, etc.

A l'inauguration, un concert improvisé a donné aux visiteurs l'occasion d'applaudir la belle voix de M. H. Janlet, l'organisateur de l'exposition, qui a obtenu, en interprétant l'air d'*Hérodiade*, un succès considérable et mérité.

Plusieurs des œuvres exposées ont été acquises dès les premiers jours. Parmi elles, *Une rue à Veere*, d'H. Cassiers, *En Flandre*, d'H. Janlet, *Jeunes filles hollandaises* et la *Cheurière*, de F. Charlet.

Bibliographie artistique.

MM. les éditeurs d'art Dietrich, Montagne de la Cour, à Bruxelles, et Ahnari, via Nazionale, à Florence, mettront en vente, le 15 octobre prochain, un nouveau volume de M. Jules Destrée : *Sur quelques peintres de Sienne*.

Cet ouvrage, qui sera consacré à Taddeo di Bartolo, Sassetta, Sano di Pietro, Vecchieta, Matteo di Giovanni, Benvenuto di Giovanni, Francesco di Giorgio, Neroccio di Bartolommeo et au Sodoma, sera illustré de huit eaux-fortes originales, trois par M. Auguste Danse et cinq par M^{me} Jules Destrée, et de plusieurs reproductions photographiques. Il sera imprimé avec luxe et le tirage sera limité à cent exemplaires. On peut y souscrire dès à présent au prix de 15 francs.

Cette série fera suite aux notes sur *Quelques peintres de Toscane*, parues en 1889 chez les mêmes éditeurs, dont l'édition est épuisée, et aux notes sur *Quelques peintres des Marches et de l'Ombrie*, parues en 1900 et dont il ne reste plus que quelques exemplaires. Elle sera suivie d'autres encore et leur ensemble constituera les développements du cours professé par M. Jules Destrée à l'Institut des Hautes Études de l'Université nouvelle de Bruxelles sur les *Peintres italiens du XV^e siècle*.

Les dix premiers souscripteurs dont l'adhésion parviendra à l'imprimerie V^e Larcier, rue des Minimes, 26, à Bruxelles, recevront une pointe-sèche de M^{me} Jules Destrée, *Tête d'ange*, d'après Francesco di Giorgio.

Chronique judiciaire des Arts.

Le Procès des Rosny (1).

Comme il était aisé de le prévoir, les Rosny ont gagné leur procès. Le tribunal civil de la Seine a débouté M. Léon de Rosny de son action et l'a condamné aux dépens.

En principe, dit en substance le jugement, la revendication d'un nom patronymique est légitime. On ne peut s'approprier le nom d'autrui si cette usurpation peut créer une confusion morale ou matériellement préjudiciable au titulaire de ce nom. Mais cette confusion n'était pas possible dans les circonstances qui ont déterminé le procès. Depuis dix-sept ans le demandeur et les frères Boex ont spécialisé leur nom, le premier signa ses écrits « Léon de Rosny » alors que les défenseurs ont adopté le pseudonyme « J.-H. Rosny ». L'individualité littéraire des parties en cause est donc distincte. En outre, M. de Rosny n'a produit que des travaux scientifiques qui l'ont fait connaître comme ethno-

(1) Suite. Voir nos numéros des 12 et 19 juillet dernier.

graphe, sociologue et orientaliste. MM. Boex doivent leur renommée à des œuvres purement littéraires, à trente-huit romans et à de nombreux feuilletons et nouvelles. M. Léon de Rosny n'a pu, depuis 1886, ignorer ces œuvres, fréquemment mentionnées et analysées par la presse. En ne formulant sa plainte qu'en 1903, il a laissé les frères Boex acquérir un pseudonyme, une personnalité littéraire dont ceux-ci ne sauraient être privés après ce long usage que pour des motifs graves ou des faits nouveaux dont il n'est pas justifié.

Ainsi se termine, très équitablement selon nous, la grosse querelle qui, depuis quelques semaines, a défrayé la chronique et augmenté, peut-être, la juste célébrité des Rosny.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale annuelle de la Commission royale des monuments et de ses correspondants aura lieu le lundi 12 octobre prochain, au palais des Académies, dans la salle de marbre, à 10 heures du matin. L'assemblée préparatoire se tiendra le samedi 10 octobre, à 2 heures de relevée, avant la réunion hebdomadaire de la Commission royale.

L'ordre du jour, dont il n'est pas permis de s'écarter quand il a été définitivement adopté par l'assemblée préparatoire, est ainsi réglé :

1^o Rapport du secrétaire sur les travaux de la commission pendant l'année 1902-1903; 2^o rapports des comités provinciaux des membres correspondants sur leurs travaux de l'année écoulée. La lecture ou l'exposé n'en devra pas durer plus d'un quart d'heure; 3^o inventaires des objets d'art appartenant aux établissements publics; 4^o qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique? 5^o applications de l'esthétique à l'entourage (cadre et dégagement) des monuments.

Des membres rapporteurs seront chargés d'exposer brièvement devant l'assemblée générale chacune des questions 4^o et 5^o.

Cet ordre du jour sera définitivement fixé par l'assemblée préparatoire du samedi 10 octobre. D'ici là, toute autre motion ou proposition qu'un membre compterait faire à l'assemblée générale pourra être annoncée sommairement à la commission, au plus tard jusqu'au 3 octobre prochain; l'assemblée préparatoire décidera, après rapport du président sur les propositions s'écarter de l'ordre du jour ci-dessus, s'il y a lieu d'en autoriser la production en séance publique ou d'en faire le renvoi préalable à l'un des comités spéciaux.

De Paris :

L'Union centrale des Arts décoratifs, qui avait organisé, il y a quelques semaines, au Pavillon de Marsan, une remarquable exposition des arts musulmans, vient de rouvrir les portes de son musée à une tentative artistique des plus intéressantes.

C'est l'exposition, faite par un bibliophile parisien, M. Monod, des reliures exécutées par les principaux artistes relieurs français. Ces œuvres représentent la plupart des tendances de la reliure contemporaine.

Dans les salles adjacentes sont exposées les acquisitions du musée des Arts décoratifs aux deux Salons. Elles sont accompagnées d'une série d'eaux-fortes et d'estampes en couleurs modernes, de MM. Albert Besnard, Helleu, Marcel Robbe, etc., et d'un ensemble très remarquable d'objets d'art et de tapisseries du moyen-âge, de la Renaissance et du XVIII^e siècle, provenant en grande partie des dernières donations faites au musée.

Nous apprenons avec plaisir la nomination de M. G. Guidé, directeur du théâtre de la Monnaie, au grade de chevalier de la Légion d'honneur. On sait tout ce que M. Guidé a fait pour faire connaître et apprécier la musique française et, en général, toutes les œuvres qui méritaient d'être mises en lumière.

Le Conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode a nommé M. Pierre Bræzke professeur de sculpture à l'École normale de dessin.

Deux cents personnes à peu près ont assisté dimanche dernier à l'inauguration du monument élevé, au cimetière d'Ixelles, à la mémoire du graveur David Desvachez : Une stèle en pierre blanche au milieu de laquelle se détache le médaillon en bronze du graveur.

En l'absence du bourgmestre de la commune, c'est M. Mat, échevin, qui a rappelé les mérites de l'artiste dont on honorait la mémoire.

M. Darman, l'intelligent directeur de la campagne d'été au théâtre Molière, montre une belle activité. Aux triomphales représentations du *Voyage en Chine* succède une reprise de l'*Oncle Célestin*, la joyeuse fantaisie d'Audran. Et dès samedi prochain passera la reprise, que l'on annonce très brillante, du *Petit Faust*, le chef-d'œuvre d'Hervé. Il n'y aura donc qu'une seule matinée de l'*Oncle Célestin*, aujourd'hui dimanche, à 2 heures. Le soir, à 8 h. 1/2, même spectacle.

Aux matinées, les enfants paient demi-place.

Samedi dernier, 1^{er} août, a eu lieu au théâtre Antique d'Orange la première représentation d'*Œdipe et le Sphinx* de J. Peladan. Le spectacle commençait, selon la coutume grecque, par le *Dithyrambe* et l'*Hymne à Dionysos*, chantés en mélodie avec accompagnement de flûtes, de lyres et de cythares, tandis que les chœurs évoluaient.

La tragédie de Peladan s'est déroulée magnifiquement. Paul Mounet a interprété le rôle d'Œdipe avec sa fougue et son incomparable brio habituels; M^{me} Brille, dans Jocaste, s'est montrée digne du rôle qu'elle incarnait; enfin, MM. Thierry, Duparc, M^{lles} Pouzoles, Fontenay et surtout M^{lle} Ventura (le Sphinx) ont été remarquables.

Le public compréhensif et vibrant qui assistait à cette soirée a salué d'enthousiastes acclamations cette œuvre idéale, vraiment sobochéenne, qui faisait revivre devant elle le souvenir des pures et belles époques de la Grèce antique.

Le comité exécutif de l'Exposition universelle de Liège, frappé du succès qu'obtient à Dresde l'exposition « des villes allemandes » et de l'intérêt général qu'elle présente, y a envoyé un délégué qui a étudié sur place l'organisation de l'exposition.

Il est dès à présent certain que la Worlds fair liégeoise comprendra un compartiment analogue à celui de la capitale de la Saxe. Seulement, cette section ne sera pas limitée aux villes belges; le comité s'attachera à obtenir également le concours des grandes villes étrangères.

Ce compartiment comprendrait notamment tout ce qui se rattache aux points suivants : 1^o voirie, éclairage, égouts, ponts, tramways; 2^o santé et salubrité publiques, hygiène scolaire, instruction publique, monts-de-pitié, hôpitaux, établissements de bienfaisance, assistance publique; 3^o construction et hygiène des habitations; 4^o finances communales, impôts, biens communaux, caisses d'épargne, conseils de prud'hommes, conseils de l'industrie et du travail, etc., etc.

La vente des billets de la tombola de l'Exposition de Liège continue à marcher de mieux en mieux. Pour les vingt premiers jours d'émission on a placé plus de quatre fois autant de billets que lors de la tombola de l'Exposition de Bruxelles, pendant le même temps. Dans ces conditions, il est probable que le tirage des gros lots de la première série aura lieu dans deux mois. L'émission de la deuxième série est déjà en préparation.

La commission d'achat des lots a déjà procédé à l'acquisition, chez M. Hardy, bijoutier, rue Saint-Paul, à Liège, du lot de 400,000 francs de la série actuellement lancée.

Il est question, en outre, pour l'Association des élèves sortis de l'École des mines de Liège, d'un pavillon spécial où seraient réunis des souvenirs de toutes les grandes industries et de toutes les inventions par lesquelles les ingénieurs de l'École de Liège se sont fait connaître depuis cinquante ans.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.
Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERRY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.
L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,
publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE,
Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations,
entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.
Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).
Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes
du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande.
Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.

Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne,
32, rue de l'Industrie, Bruxelles.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULE DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

*Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.*

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

Beaux-Arts — Archéologie — Littérature

L'ART

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

publiée sous la direction de PAUL LEROI

Directeur artistique : THÉOPHILE CHAUVEL

Président d'honneur de la Société des Aquafortistes français.

Abonnement : 50 francs par an.

Tout abonné reçoit tous les deux mois — soit 6 fois
par an — une grande estampe qui est envoyée au
destinataire dans un emballage spécial.

Les nouveaux abonnés recevront supplémentairement LA PASTORALE
gravée par ADOLPHE LALAUZE d'après le tableau de PATER

On s'abonne chez **Edmond SCHELER**

SEUL DÉPOSITAIRE EN BELGIQUE

33, rue du Mail, à Bruxelles

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Redacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes.

Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

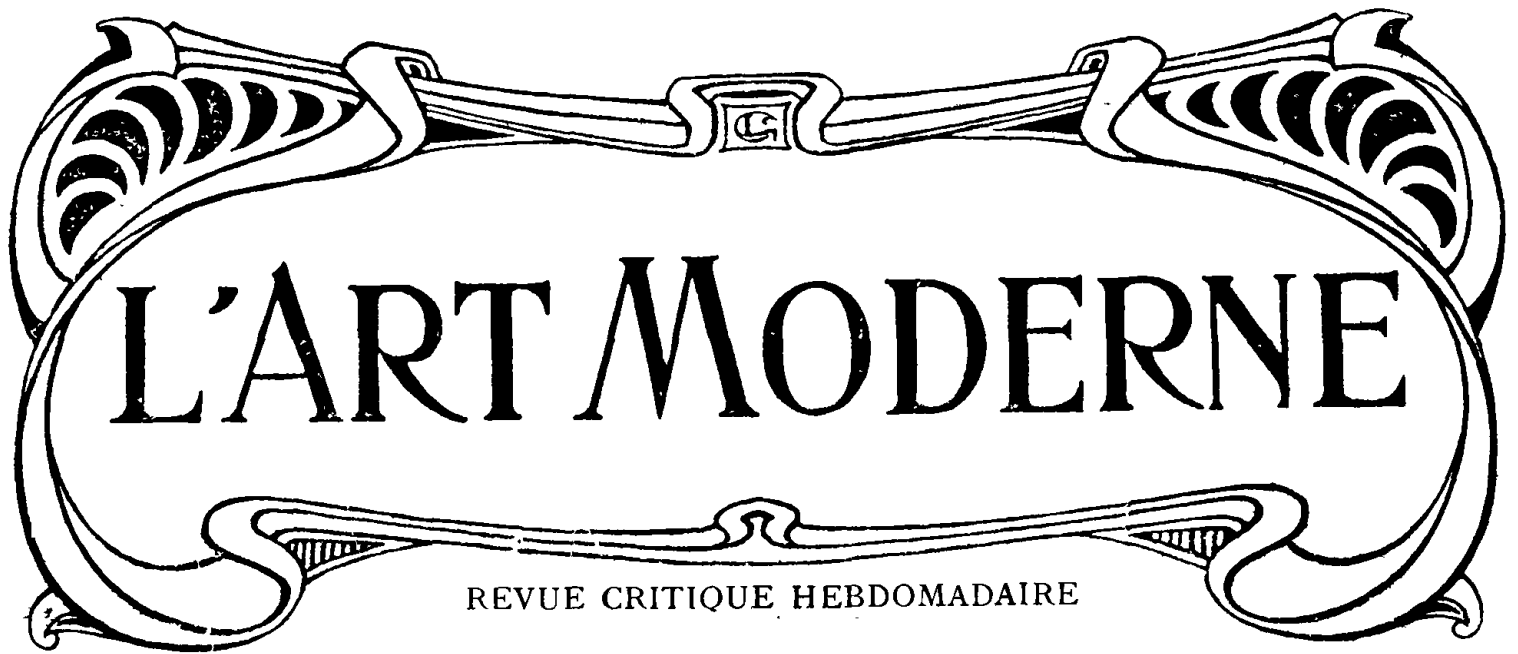
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

L'Esthétique (suite et fin) (H. FIERENS-GEVAERT). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). M. Théo Ysaye. M. Alexandre Guilmant. M. Emile Mathieu. — Les Dinanderies (GEORGES LE BRUN). — École de Musique d'Ixelles. — Petite Chronique.

L'ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

A côté du système de Hegel il existe un autre système d'esthétique sociale justement célèbre : celui de Taine. C'est Taine qui, le premier, a dit en termes formels que l'œuvre d'art n'était pas isolée et qu'il importait, par conséquent, de déterminer l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique. « D'abord et visiblement, a-t-il écrit, une œuvre d'art, un tableau, une tragédie, une statue, appartient à un ensemble, je veux dire à l'œuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur. Cela est élémentaire.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Chacun sait que les différentes œuvres d'un artiste sont toutes parentes, comme filles d'un même père, c'est-à-dire dès qu'elles ont entre elles des ressemblances marquées... Voilà le premier ensemble auquel il faut rapporter une œuvre d'art. Voici le second. Cet artiste lui-même, considéré avec l'œuvre totale qu'il a produit, n'est pas isolé. Il y a aussi un ensemble dans lequel il est compris, ensemble plus grand que lui-même et qui est l'école ou famille d'artistes du même pays et du même temps, à laquelle il appartient. Par exemple autour de Shakespeare qui, au premier coup d'œil, semble une merveille tombée du ciel et comme un aérolithe arrivé d'un autre monde, on trouve une douzaine de dramatisques supérieurs : Webster, Ford, Massinger, Marlowe, Ben Jonson, Fletcher, Beaumont, qui ont écrit du même style et dans le même esprit que lui... Voilà le second pas. Il en reste un troisième à faire. Cette famille d'artistes, elle-même, est comprise dans un ensemble plus vaste, qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes; ils ne sont pas des hommes isolés. C'est leur voix seule que nous entendons en ce moment à travers la distance des siècles; mais au-dessous de cette voix éclatante, qui vient en vibrant jusqu'à nous, nous dé mêlons un murmure et comme un vaste bourdonnement sourd, la grande voix infinie et multiple du peuple qui chantait à l'unisson autour d'eux. Ils n'ont été grands que par cette harmonie. »

Partant de ces prémices, Taine établit sa théorie du milieu. Cette théorie, on le sait, est contestée de toutes

parts ; il n'en reste que d'admirables débris. Il y a autre chose dans un chef-d'œuvre que l'écho de toute une époque puisque, par le génie, l'artiste voit plus loin que ses contemporains. De plus, je veux bien admettre que je ne saurais, par exemple, concevoir la formation du génie de Gluck en dehors du XVIII^e siècle. Mais comment se fait-il que ce même musicien, né en *Bohême*, et écrivant pendant toute sa vie des opéras sur des textes *italiens*, ait été choisi par le destin pour donner au drame lyrique *français* sa forme et sa beauté définitives ! Et Gluck avait soixante ans au moment où il dotait la scène française d'une déclamation musicale parfaite, c'est-à-dire un âge où l'inspiration s'éteint généralement. Ne voilà-t-il pas un exemple qui fait quelque tort à la théorie du milieu, de la race et à quelques autres théories ? Et s'il est vrai que rien désormais ne saurait nous empêcher de considérer dans la formation du génie ces trois facteurs du milieu, de la race, du moment, et s'il est vrai que leur combinaison puisse nous apprendre une part de la vérité, il nous restera toujours à répondre à cent énigmes. Le génie s'installe sans contrainte, au hasard, chez telle ou telle individualité. Il n'a point de lois. Il arrive qu'il se complaise chez un fils d'artiste et il en fait Raphaël, chez un pauvre pâtre et c'est Giotto, chez le fils naturel d'un notaire et c'est Léonard de Vinci, chez un gentilhomme diplomate et c'est Rubens, chez un bateleur et c'est Shakespeare, chez un pilier de tavernes et c'est Schubert, chez un intrigant et c'est Beaumarchais, chez le plus honnête, le plus bourgeois, le plus modeste, le plus effacé des pères de famille et c'est l'incomparable J.-S. Bach.

Tout comme la métaphysique pure de l'art, l'esthétique historique ou sociale n'a donc fourni jusqu'à présent que des données incomplètes. Je ne prétends pas qu'il la faille condamner ; je ne la rends pas responsable non plus des erreurs d'un Tolstoï — car en somme le pamphlétaire de *Qu'est-ce que l'art ?* prétend se hausser à l'esthétique sociale en traitant avec un égal mépris les plus hauts génies du XX^e siècle, Beethoven, Wagner, Puvis de Chavannes, sous prétexte qu'ils ne sont pas en accord avec leur temps, en quoi il se trompe. Mais l'esthétique sociale ou sociologique, bien que moins variable pourtant en ses éléments que la métaphysique de l'art, ne nous offre pas encore un portique assez sûr pour pénétrer dans l'infini de la beauté.

Reste une troisième manière d'aborder l'esthétique. Elle occupe, il ne faut pas se le dissimuler, un rang inférieur dans la hiérarchie des études ; mais elle offre un terrain solide. C'est la critique, le jugement qui s'adresse à l'œuvre d'art directement — non point pour rechercher l'essence, les principes invisibles de la beauté en général, ce qui nous ramènerait à la recherche métaphysique que nous avons écartée — mais pour distinguer les qualités d'une œuvre en ce qu'elles ont de

frappant, de tangible, de spécifique. Dans l'examen d'une œuvre d'art il s'agit de commencer par l'analyse des qualités proprement techniques, de constater par exemple si la matière d'art — la couleur, la pierre, etc. — a été bien employée, dans quelle mesure, dans quelle harmonie, dans quelle proportion. C'est la méthode déductive opposée à la méthode intuitive partant d'un *a priori* ; c'est aussi la méthode « artiste » opposée à la méthode « intellectuelle ». Il importe avant tout de s'occuper de l'œuvre *en soi*, de noter les particularités, les secrets de sa forme, de fouiller la matière d'art jusqu'au principe de la vie.

Viollet-le-Duc et Fromentin ont d'instinct adopté cette méthode. Flaubert, qui n'aimait point les critiques néo-platoniciens tels que Sainte-Beuve, Vitet et Nisard, la préconisait avec enthousiasme : « Quand donc, disait-il, la critique sera-t-elle artiste et rien qu'artiste. » Il voulait que l'on abandonnât l'étude des facteurs périphériques, si je puis dire, et que l'on s'occupât désormais de l'œuvre insciente, que l'on surprit, à travers le métier, le mystère de sa vie, de sa beauté.

Si nous nous en tenions à l'examen strictement objectif des œuvres, à l'analyse des qualités techniques, nous ne ferions en somme que de l'histoire de l'art. Déterminer les styles des différentes époques, dégager les caractères extérieurs et matériels des œuvres, indiquer quand est née telle particularité technique, comparer entre elles les œuvres des différentes écoles en notant les différences de facture, — telle est la méthode dite scientifique des modernes historiens de l'art. Nous ne saurions nous dispenser de nous en servir. De même que pour faire de la psychologie il est nécessaire de recourir aux études physiologiques, de même nous ne pouvons songer à détailler ou à définir la beauté sans connaître l'anatomie des œuvres.

Sans l'étude physiologique des monuments anciens nous ne pourrions dégager certaines grandes règles techniques de l'architecture comme celle qui veut la subordination de la peinture et de la sculpture à la mère des arts, comme cette autre qui veut la justification et l'emploi rationnel des éléments décoratifs ; sans l'étude comparée des besoins sociaux nous ne pourrions affirmer certains caractères esthétiques du même art dont le principal est de matérialiser les activités diverses des grandes civilisations. Mais à quoi servirait la conquête de ces règles, sinon à contrôler la justesse de nos émotions devant la production contemporaine ?

L'esthéticien, l'historien de l'art qui ne s'intéresserait pas à l'évolution actuelle de la beauté pourrait peut-être nous apporter quelques froides satisfactions scientifiques ; mais son enseignement serait frappé de quasi-stérilité en manquant à sa destination vraiment sociale qui est de contribuer, par l'éducation du goût, au progrès incessant de la production artistique. L'esthétique,

comme les autres connaissances, n'est d'aucune utilité si nous ne la mêlons pas à la vie. L'art est un admirable moyen de communication entre les hommes; l'art est un langage, un moyen de s'exprimer; l'art est indispensable à la société. Il importe que notre esthétique nous fournisse le moyen de juger équitablement les questions artistiques contemporaines, nous permette de distinguer mieux les œuvres vraiment belles et les vrais artistes d'aujourd'hui.

Ne serait-il pas à souhaiter qu'une esthétique vivante et agissante pénétrât l'enseignement de l'histoire de l'art dans tous les pays, l'éclairât d'une inspiration directrice?

On pourrait peut-être ainsi obtenir cette unité spirituelle que M. Huëntz réclamait pour l'enseignement esthétique en France, et qui ne serait point une soumission moutonnaire des intelligences à la tyrannie d'une abstraction pédante, mais un même élan, un même enthousiasme, une même foi de tous les maîtres dans l'accomplissement de la plus délicate et de la plus noble de leurs tâches : donner aux jeunes âmes des yeux pour la Beauté.

H. FIERENS-GEVAERT

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. THÉO YSAYE

Pianiste et compositeur.

Très apprécié comme compositeur et comme pianiste, auteur d'une *Fantaisie sur un thème wallon* qui remporta l'hiver dernier à Bruxelles et à Liège un véritable triomphe, d'une *Fantaisie pour piano et orchestre*, d'un *Poème symphonique*, d'un *Concerto pour piano avec accompagnement d'orchestre*, d'un *Poème pour alto et orchestre*, d'une *Symphonie*, etc., M. Théo Ysaye professa durant quelques années au Conservatoire de Genève. L'avis motivé qu'il a bien voulu nous adresser de la retraite ardennaise où il passe l'été offre au double point de vue de l'art et de l'enseignement un vif intérêt.

Lacuisine, par Florenville.

CHER AMI,

Vous me demandez si les concours annuels des conservatoires sont utiles ou nuisibles à l'enseignement de la musique et au développement de l'art, et s'il y a lieu soit de les maintenir en y apportant certaines modifications, soit de les supprimer.

Sans hésitation, je répondrai qu'il y a lieu de les supprimer, ceux-ci ne prouvant absolument rien et n'étant d'aucune utilité pratique à ceux-là mêmes qui, dans ces concours, obtiennent la faveur si recherchée d'une distinction.

De plus et à un point de vue plus élevé, ces concours n'ont jamais eu aucune influence soit sur le progrès, le développement ou l'évolution de l'art musical, et ce dernier point suffirait, je crois, à les condamner irrémédiablement, si quelques artistes, tout en avouant qu'ils n'ont que de très lointains rapports avec

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

l'art, ne faisaient intervenir pour les maintenir un tas de considérations « à côté », telles que : Emulation, Moyen de contrôler le progrès des élèves, Certificat pouvant leur servir pour l'obtention d'un emploi quelconque.

On pourrait même ajouter que ces concours sont utiles même aux professeurs, et qu'ils entretiennent même dans le corps professoral une salubre et féconde rivalité. Pourtant ces hautes considérations ne me semblent pas justifier le maintien de ces pacifiques (?) et inutiles joutes. L'émulation créée par les concours est fautive et mauvaise, et beaucoup de jeunes gens ne travaillent pas toujours en vue d'apprendre sérieusement, ou de se perfectionner dans la pratique de leur art, mais bien en vue d'obtenir un « premier prix ». Du reste, là où il y a un professeur artiste qui par son talent, ses qualités, et non par le nombre de premiers prix que sa classe comporte annuellement, sait imposer le respect à ses élèves, il y a alors parmi ceux-ci émulation dans le sens le plus large et le plus artistique du mot.

Quant au moyen de contrôler le progrès des élèves, il y a le professeur (qui n'est du reste pas consulté lors du concours de sa classe) qui me semble non seulement le plus à même de le faire, mais encore le plus autorisé pour prendre des mesures radicales nécessitées par le manque de travail d'un de ceux-ci.

Reste encore le Certificat, le Prix. Il suffit, pour se convaincre de son peu de valeur, de questionner un ancien ou récent lauréat. Son prix ne lui fut d'aucune efficacité pour l'obtention de la place qu'il désirait avoir, car nul n'ignore qu'aujourd'hui, pour faire partie d'un orchestre, il faut passer un examen, et un premier prix obtenu dans n'importe quel conservatoire ne vous en dispense pas ni ne vous donne pas plus de chance qu'à celui qui n'a jamais obtenu une distinction de ce genre.

Que l'on donne dans les conservatoires le plus possible d'auditions, avec un orchestre exclusivement composé d'éléments du conservatoire même, que ces auditions soient publiques. Le jeune compositeur pourra apprendre là un des côtés aujourd'hui le plus difficile de son art, l'orchestration. Le jeune virtuose y fera son apprentissage de l'estrade, et enfin l'élève dont les aspirations sont moins hautes et pour qui l'art musical n'est que le gagne-pain nécessaire pourra apprendre là la pratique indispensable à tous musiciens d'orchestre, si, bien entendu, on ne se borne pas à y jouer un fragment de symphonie d'Haydn, une ouverture de Cherubini ou accompagner un fragment (toujours) de concerto de Rode ou Hummel. Ces auditions seraient, me semble-t-il, préférables à ces concours qui n'ont, encore une fois, aucune utilité pratique pour l'élève, aucune influence sur l'art et qui ne donnent en plus aucune idée du niveau artistique, non plus que la valeur de l'enseignement d'une grande institution musicale.

A vous, mon cher Maus, bien cordialement.

THÉO YSAYE-MESS

M. ALEXANDRE GUILMANT

Organiste, professeur au Conservatoire et à la Schola cantorum de Paris.

On sait le respect et la vénération qui entourent à Paris le nom de M. Alexandre Guilmant, qui semble avoir recueilli l'héritage spirituel de César Franck. Voici la réponse de l'éminent organiste :

Meudon (Seine-et-Oise), 10, chemin de la Station.

MONSIEUR,

Il m'est un peu difficile de répondre catégoriquement à vos questions, n'étant pas absolument fixé à l'égard des concours.

Les concours ont des avantages en ce sens qu'ils stimulent les élèves, mais d'un autre côté il arrive que des jeunes gens n'étant pas très bons pendant le cours de l'année, font un effort à l'approche du concours et parviennent à obtenir une récompense, tandis que d'autres sont plus solides comme instruction et talent; et puis, il y a l'émotion! Savoir qu'en une demi-heure on pourra manquer son avenir!

Pourtant, il n'est pas possible de donner un prix ou un diplôme sans examen. Il me semble que le mieux serait de donner des prix d'après les notes d'examens trimestriels sérieux; de cette façon il y aurait une moyenne basée sur le travail assidu de l'élève dont les jurés auraient suivi les progrès.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ALEX. GUILMANT

M. ÉMILE MATHIEU

Directeur du Conservatoire de Gand.

L'auteur applaudi de *Richilde* et de *l'Enfance de Roland*, qui dirige avec une haute compétence le Conservatoire de Gand, nous écrit :

MON CHER MAUS,

Je vous écris dans l'intervalle d'un concours de violoncelle et d'une répétition pour un concours de piano.

A n'envisager que le progrès réalisé par les élèves pendant la période d'entraînement, *les concours sont une chose excellente*. Il est regrettable que cette belle médaille ait pour revers la surexcitation de l'amour-propre des jeunes artistes (souvent aussi de leurs professeurs), l'affolement des parents, parfois — peut-être — un brin de favoritisme; enfin, l'abus du reportage.

Amicalement dévoué,

ÉMILE MATHIEU

(A suivre.)

LES DINANDERIES

Cela devient une institution contemporaine que ces expositions rétrospectives : Rembrandt, Cranach, Van Dyck, le Petit Palais, la Centennale et Dusseldorf, les primitifs flamands, Van Goyen et les portraits de maîtres, à La Haye, aujourd'hui les Dinanderies, bientôt les primitifs français; voilà le lot de cinq années et j'en ometts peut être.

C'est excellent. Les archéologues se contredisent et pondent des opuscules, les artistes admirent et parfois se consolent (ceux qui sont vite contents), en constatant que tout ce qui est ancien n'est pas nécessairement un chef-d'œuvre et que les piliers d'académie sont de vieille souche.

Il peut jaillir un peu de lumière, à la rigueur, de l'amertume des controverses, où il s'agit surtout d'avoir le dernier mot et souvent beaucoup d'obscurité. On renverse facilement son encrier en discutant.

Mais ce qui est indéniable, c'est qu'il y a des choses superbes, c'est que généreusement les organisateurs se prodiguent et travaillent de l'esprit et des mains avec enthousiasme et que si je n'avais assisté à la mise au point de cette exposition, j'aurais eu la critique plus facile.

Les locaux sont peu propices; quant aux objets, la réflexion du grenadier de Waterloo sur les Alliés me vient aux lèvres : Ils sont trop ! — C'est tout le mal que j'ai à dire; mieux valait commencer par là. Nous serons contents jusqu'au bout, désormais, car malgré tout elle est admirable cette exposition.

Maintenant, si j'avais un speech à prononcer, je tousserais un peu et, appuyant les poings sur la table, je remercierais l'édilité dinantaise, en la personne de son bourgmestre, M le Boulengé, pour l'accueil aimable et plein d'urbanité fait à un visiteur arrivé trop tôt, dans des pots de couleur, des tapis et des ficelles, en plein énervement du dernier travail...; des prêtres qui m'ont donné, sur les trésors prêtés par les églises, des renseignements qui vous feront croire, lecteur, que je suis érudit...; M. Destrée, qui tout en réalisant en une après-midi l'effort de plusieurs jours, me donna encore de précieuses indications. — Il fallait faire un choix. Trop peu d'espace, une profusion d'objets arrivés en batail-

lons serrés à la dernière heure rendait la tâche plus que périlleuse. Il s'en est glorieusement tiré.

Parlons des œuvres.

De l'entrée au premier étage, au long des murs de l'escalier, de vraies dinanderies. (Car c'est plus une exposition du travail du cuivre qu'une manifestation de chauvinisme local.) Cela élargit le cadre et augmente l'intérêt. Ces œuvres vont de la Renaissance au XVIII^e siècle. Ces grilles de chœur, ces chandeliers, ces plats sont d'un travail étourdissant, opulent et riche, mais d'un sens décoratif imprécis, d'une émotion froide; et l'on passe devant ces manifestations apothéotiques de l'adresse manuelle en désirant autre chose, et la première salle montre une fois de plus à ceux qui veulent voir et comprendre, qu'il n'y a point autant qu'on le pense de différences d'époques et de styles dans les manifestations du génie.

Trois cuves baptismales admirables au sujet desquelles l'on discuterait longuement et sans fatigue... Sur des choses aussi passionnantes il y a beaucoup à dire. Celle de Tirlemont est barbare et fruste, mais impressionnante. Une patine indéfinissable l'envahit de reflets mystérieux. Plus loin, séparée d'elle par les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, à Liège, la Cuve d'Hildesheim. C'est l'œuvre de l'évêque Bernwardt, orfèvre glorieux du XIII^e siècle, qui dota son église d'inappréciables trésors.

Elle vaut qu'on la décrive : Le couvercle conique est partagé en quatre trapèzes aux sommets trilobés. Chacun d'eux contient une composition d'un profond caractère : la Madeleine lave les pieds du Seigneur, ses cheveux s'épandent, l'humilité de son attitude apitoie irrésistiblement : *Remittuntur ei Peccata multa...* Beaucoup de fautes lui seront pardonnées... Puis, le symbole de la miséricorde nourrissant les affamés, donnant à boire à ceux qui ont soif, habillant ceux qui ne sont point vêtus, prodiguant les témoignages de sa bonté aux bons pauvres qui aiment la commiseration parce qu'ils ont perdu l'orgueil. Puis Moïse et Aaron, d'un style moins expressif, d'un parti pris moins volontaire, d'une conscience moins émue. Enfin le Massacre des innocents, cruel et impitoyable. Hérode ordonne, les bourreaux assassinent, les mères sont pétrifiées de douloureuse épouvante.

Au-dessus de ces trilobes, entre chacun des médaillons : Jérémie au visage énergique et glabre, aux traits écrits, au vague sourire mélancolique et calme. Le roi David à la barbe opulente, à la fière attitude, Ysaïe, le prophète ardent et inspiré, et un impérieux Salomon. Un bouton le surmonte, qui est d'un sens décoratif douteux. Quatre compositions ornent aussi la cuve elle-même et entre leurs faites trilobés l'on voit le prophète Daniel sous le lion de saint Marc; l'aigle de saint Jean planant au-dessus d'Ezéchiël, l'ange de saint Mathieu déploie ses ailes sur le prophète Ysaïe et Jérémie est sous le taureau de saint Luc.

Enfin les quatre panneaux contiennent l'Arche d'alliance, la Vierge à l'Enfant qu'un ange prosterné adore, le passage du Jourdain sous la conduite de Moïse et le baptême du Christ. La patine du moulage est peu réussie, elle a été faite en Allemagne et en constatant que des critiques ont pris le moulage bronzé du candélabre de Milan et les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy pour les originaux, je serais injuste en ne proclamant pas M. Pierre Baes le plus étourdissant... patineur que je connaisse. Et franchement il faut y regarder de bien près pour revenir de l'illusion.

Quelle que soit la splendeur de la cuve d'Hildesheim, elle subit un trop redoutable voisinage pour nous enthousiasmer sans restrictions. — C'est que cent ans auparavant Regnier de Huy avait produit l'œuvre la plus prodigieuse que le génie du XII^e siècle nous ait léguée. On l'avait attribuée à Lambert Patras autrefois; la légende a vécu. Bernwardt s'en est inspiré, — le baptême du Christ en est une preuve, — mais s'il fut artiste de grand talent, Regnier fut un maître de génie. Car c'est du génie que de donner le grand choc avec une technique parfois précaire. Avec un sens prodigieux de l'impression décorative, une synthèse de l'attitude et du geste dont la quintessence expressive est toujours généralement exprimée, Regnier a eu encore le don divin de l'émotion même. Le cœur palpite sous le bronze et je ne sais en vérité si j'oserais manifester une préférence à l'un ou l'autre des bas-reliefs... Mais dans le baptême du Christ il est impossible d'ou-

blier l'allure des anges qui tendent les serviettes, ni l'attitude des fidèles qui dans une composition voisine reçoivent le baptême du Jourdain. Une chose que rien ne peut décrire, c'est le magnifique équilibre des surfaces ornées et des surfaces vides. La continuité pleine et large, rythmique et simple de la ligne. S'il y a des œuvres aussi belles, il n'y en a certes ni de plus grandes ni de plus fortes.

Dans cette salle encore, deux moulages remarquables; un caisson de la porte du dôme d'Hildesheim, — œuvre de Bernwardt, je pense, — et un des candélabres à sept branches de Milan, admirables dans le détail, un peu mou, sans parti pris de structure dans l'ensemble. Puis des mortiers en métal de cloche d'une couleur étonnante, une mesure gothique du XIV^e siècle qui vient de Gand et qui a grand air dans sa simplicité. Une petite chambre à droite abrite un peuple de célébrités de la rue et des quais de Dinant, images au lavis très adroites et du genre dit « spirituel ». Si Madou eût été un artiste, l'auteur de ces figures mâtoises aurait pu avoir des prétentions, mais en quittant des yeux la cuve de saint Barthélemy, c'est assez choquant. Passons.

Une belle figure tombale d'Isabelle de Bourbon est au milieu d'une petite salle où il n'y a que des merveilles : des statuette en bronze extraordinaires provenant d'un tombeau en Hollande, prodiges de style et de sentiment que nous a légués le XV^e siècle. Un ornement du tombeau de Marie de Bourgogne qui, bien que datant des premières années du XVI^e siècle, a conservé tout le beau caractère de l'époque précédente. C'est encore une des plus belles choses de l'exposition que ce fragment du moulage avec ses anges si amples et si immatériels protégeant le beau blason de la fille du Téméraire.

Des grilles de laiton prêtées par l'hôpital Saint-Jean à Bruges et par Sainte-Gertrude de Nivelles, d'une ornementation délicate et sobre, ornent la cheminée. Des plats de cuivre repoussé — il y en a d'hallucinants dans la sobriété de leur décor — tapissent les murs...; encore des mortiers; tous se ressemblent, tous sont intéressants. Au plafond pend le beau lustre gothique de l'hôpital Saint-Jean.

Puis deux salles invraisemblables. Le clinquant de dinanderies modernes, agrandissements étriés et secs de médailles et de sceaux, moules de fabricants de pains d'épices, hurlent sur un fond tendu d'andrinople aveuglant; et lorsque l'on sort de là, le chemin est bref, mais l'impression est douloureuse, il faut fermer les yeux longtemps pour se ressaisir.

Dans une petite salle, quelques vitrines avec des chandeliers, des bénitiers, des bibelots innombrables. Il y a des choses remarquables et si la qualité est belle, le nombre fatigue affreusement. Il y a là deux suspensions du XV^e siècle dont l'une fait penser à celle de la chambre de l'Arnolfini. M. Philippart, de Tournai, a le bonheur de la posséder.

Au mur un grand plat, œuvre maîtresse d'un Dinantais de la renaissance, au décor somptueux et fouillé comme une orfèvrerie de Venise.

Puis la grande galerie avec les moulages des aquamaniles de Copenhague, ceux des collections de Savoie, Warocqué, du Tilleul, Brahy-Prost et d'autres; les puisettes, les chandeliers à deux branches et les encensoirs, les petites lampes, la croix de Xhiguesse prêtée par le Musée diocésain de Liège; les pilons et les mesures de bronze de MM. Bartz, de Dinant, Louis Molle, de Paris, Lescart, de Mons. Les marmites de MM. Brunard, de Bruxelles, Guérin et Roget, de Paris, et van den Corput, d'Anvers. Des plats et des chandeliers des collections van Herkamers, Valère Mabilie, Claes, d'Anvers, Helbig et d'autres. Le coffret de M. de Stuers, de La Haye, de forme puissante et noble, les « chauffettes » du Musée de Namur. Une richissime profusion de bibelots où je ne puis passer sous silence une cruche de bronze du XIV^e ou du XV^e siècle de la collection Lescart. Puis encore des plats, des puisettes et des chandeliers, des mortiers et des jeux de poids, une collection innombrable d'ustensiles du XV^e siècle riches de couleur et de forme, sobres d'ornements, au style austère et digne. Des plats avec Adam et Ève, des châtelaines avec saint Georges terrassant le dragon..., avec l'agneau mystique. D'autres simplement ornements et ornés de devises.

J'omets des cages, des lustres, des girandoles, des statuette et

des bassins, des filigranes et des incisions musulmanes exécutés peut-être à Venise. Une lamponette, montée sur pied de chandelier gothique, est une des curiosités de la collection van Goedsenhoven et, dans la médiane de la salle, des fonts baptismaux et des lutrins, des chandeliers de chœur.

Le lutrin et les porte-cierges de Courtrai, ceux de Flobecq; la cuve de Hal que fit Guillaume Lefèvre, de Tournai, au XV^e siècle. Elle est admirable, avec son beau Saint-Georges, ses figurines simples et amples, son architecture de tabernacle. Les candélabres à trois branches de l'ancienne abbaye de Saint-Denis, près de Rochefort, de la fin du XV^e siècle, et que le Musée du Cinquantenaire a prêtés.

Le merveilleux lutrin de Notre-Dame de Tongres et le chandelier géant de Jehan Josès, de Dinant, œuvre de 1372. Le testament de Bonnechose en 1379 nous apprend que le dit Bonnechose avait une rente sur la maison que Jehan Josès habitait au quartier d'Asson. C'est la maîtresse œuvre de cette salle, que ce lutrin. La pondération et l'élan de ses formes, la pureté des lignes et la sagesse des proportions font pâlir les autres, pourtant admirables, qui l'entourent. Celui de Houffalize, ceux de Saint-Jacques, de Saint-Nicolas et de Saint-Piat, de Tournai, ceux d'Andenne, de Veneray aux doubles girandoles, de Freeren et d'ailleurs n'ont aucun le style d'ensemble et le bon goût de l'ornementation du chef-d'œuvre de Jehan Josès et c'est un bonheur que de compter ces noms glorieux dans ces siècles lointains.

Tongres envoie encore deux girandoles du XV^e siècle de toute beauté. Les hospices civils de Bruges deux autres plus belles encore avec des figurines présentant des blasons en cul-de-lampe.

Au milieu trône le tabernacle de Bocholt, une œuvre incomparable aux dimensions imposantes.

Et des chandeliers vous font la haie au long de l'escalier de sortie. Des calques de plaques tombales, pieusement relevés par le regretté Hannotiau, pendent aux parois et si l'on passe par deux salles garnies de vieux meubles et un atelier de batteur de cuivre, l'on a tout vu.

On pourrait terminer par une allocution « bien sentie » montrant la Beauté victorieuse du Vice... les Arts remplaçant le jeu.

Je ferai cela dans mes vieux jours.

GEORGES LE BRUN

École de Musique d'Ixelles.

Voici les principaux résultats des concours à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (directeur-fondateur : M. Henri Thiébaud).

Jury : M. Henri Thiébaud, président; M^{mes} Thelen, Cousin; M^{lles} Debondt, Sevenants et Walpot.

Cours préparatoires. — Classe de M^{lle} Depasse : Première distinction : M^{lle} Félicie Maes. — Classe de M^{lle} Kloth : Première distinction avec mention toute spéciale : M^{lle} Marie Couturier; première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Lydia Hirschbuhler, première distinction : M^{lles} Denise Prémont et Alexandrine Viane. — Classe de M^{lle} Van Bavel : Première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Julia Boulanger; première distinction : M^{lle} Sophie Heyendal.

Cours élémentaire (1^{re} année). — Classe de M^{lle} Dieudonné : Première distinction : M^{lle} Jeanne Kindermans. — Classe de M^{lle} Mathieu : Première distinction : M^{lles} Edwige Meyer et Suzanne Bougard. — Classe de M^{lle} Nève : Première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Alice Marlot; première distinction : M^{lles} Elisa Degroef et Sophie Moens. — Classe de M^{lle} Roggen : Première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Marthe Roggen; première distinction : M^{lles} Pauline Jorissen, Flore Honinckx, Hortensie Bovyn et Yvonne Caron. — Classe de M^{lle} Smeets : Première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Henriette Blairon; première distinction : M^{lle} Louisa Depret.

Cours élémentaire (2^e année). — Classe de M^{lle} Preston : Première distinction : M^{lles} Emeranda Deprez et Marie Beernaert.

Cours des chanteuses. — Classe de M^{me} Thys (1^{re} année) : Pre-

mière distinction avec mention spéciale : M^{lle} Jeanne Thibesard ; (2^e année) : Première distinction avec mention spéciale : M^{lle} Marguerite Evers ; première distinction : M^{lle} Emilie Heylebroeck.

Cours moyen (1^{re} année). — Classe de M^{lle} Piers : Première distinction : M^{lle} Jeanne d'Ours, Cécile Roos, Marie Decort, Emilie Marquardt, Elise Vanpeteghem et Estelle Boulvin.

Cours supérieur (1^{re} année). — Théorie : le directeur ; pratique : M^{me} Cousin : Première distinction : M^{lle} Bertha Roggen.

PETITE CHRONIQUE

M. le sénateur Van den Nest vient de faire don aux Musées royaux de peinture et de sculpture de l'État d'un tableau de Gustave Van Aise, intitulé *Lu Bacchante*, actuellement exposé sur chevalet dans une des salles du Musée moderne.

Le statuaire Isidore De Rudder avait été chargé par la ville de Bruxelles de la composition et du modelage de la médaille destinée à être offerte aux petits employés des services communaux du gaz, de l'électricité, de l'hygiène, aux fontainiers et ouvriers de la voirie, après un certain nombre d'années de travail à l'administration ; cet insigne doit être exécuté simultanément en or et argent, avec ornements d'émail aux couleurs de la ville, vert et rouge.

Pour l'avvers de la médaille, figurant l'archange saint Michel terrassant le dragon, l'artiste a interprété d'une façon très originale l'ancien sceau de la ville de Bruxelles.

Le peintre Henri Van Melle vient d'être nommé professeur à l'Académie de dessin de Gand.

Le théâtre Molière, poursuivant sa triomphale saison d'été, a repris l'un des chefs-d'œuvre du répertoire de l'opérette : le célèbre *Petit Faust*, d'Hervé, d'inépuisable drôlerie. Parmi les interprètes : M^{lle} Stemma et Coudray et le réjouissant M. Minart. Aujourd'hui dimanche le *Petit Faust* sera joué en matinée à 2 heures, et le soir à 8 h. 1/2. Aux matinées, les enfants paient demi-place.

La Société pour la protection des Sites et des Monuments de la province de Namur, désirant publier un album des principales curiosités de l'architecture civile dans la province de Namur, organise un concours d'épreuves photographiques reproduisant, à l'exclusion des églises, sites et paysages, les châteaux anciens, fermes, presbytères, maisons antiques, isolées ou en groupes, ruines, tours, tourelles, intérieurs de cours, portes, porches, escaliers extérieurs, perrons, etc., présentant un caractère intéressant au point de vue de l'art ou du pittoresque.

Ce concours est ouvert jusqu'au 1^{er} juillet 1905. Des primes de 200, de 100, de 75, de 50 francs, qui pourront être dédoublées, sont mises à la disposition du jury.

La société organisatrice possède une liste des constructions les plus remarquables de la province, rédigée par cantons. Cette liste sera adressée gratuitement, avec les conditions détaillées du concours, à tout amateur ou professionnel qui en fera la demande, par écrit, au président, rue Pépin, 10, à Namur.

On vient de placer à la nouvelle Sorbonne les vastes panneaux de la *Fête du Lendit* au xv^e siècle, par M. Weerts, qui figurèrent au dernier Salon de Paris.

Les naturalistes qui fréquentent à la Sorbonne ont, paraît-il, constaté avec stupéfaction que le peintre a couvert le sol de feuilles de marronniers et qu'il a fait pousser, sur les côtés de ses panneaux, de magnifiques « soleils ».

Or, le premier marronnier d'Inde fut apporté en France par le botaniste Bachelier vers 1615... deux siècles après l'époque que reconstitue l'auteur des panneaux de la Sorbonne ! Ce marronnier fut planté, au Marais, dans les jardins de l'hôtel de Soubise, devenu l'hôtel des Archives nationales. Il y réussit fort bien. Mais le marronnier resta un arbre rare pendant tout le xvii^e siècle.

Quant au « soleil », qui est originaire du Pérou, il n'a pu pousser à Saint-Denis au xv^e siècle, puisque le Pérou ne fut découvert qu'au commencement du xvi^e siècle par les Espagnols.

Tout cela n'empêche pas que les panneaux restent fort décoratifs.

M. Edmond Haraucourt vient d'être appelé à la direction du Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, en remplacement de M. Saglio, atteint par la limite d'âge.

M. Haraucourt n'est pas seulement, dit le *Figaro*, le poète émouvant et inspiré que les lettrés admirent : et s'il est surtout connu comme poète par le public, les artistes savent qu'il y a en lui un artiste aussi consciencieux qu'érudit. Attaché depuis vingt ans à l'administration des beaux-arts, membre de la Commission des monuments historiques, il dirige depuis dix ans le Musée de sculpture comparée au palais du Trocadéro, musée fondé par Viollet-le-Duc et complété par Haraucourt avec une science qui est d'heureux augure pour le Musée de Cluny.

Pour ne citer qu'un détail : la collection photographique de la sculpture comparée, qui se composait de sept cents documents, en comprend trente-deux mille depuis la direction de M. Haraucourt : et cela sans crédit spécial.

Le nouveau directeur de Cluny s'est longtemps occupé de l'art du moyen-âge en France, ses poésies elles-mêmes sont empreintes de ses savants travaux ; mais il a puisé dans ses études une conviction qui domine toute sa pensée : c'est la double nécessité pour un directeur d'avoir par-dessus tout de la prudence et du goût ; la vraie compétence d'un directeur de musée est dans cette double qualité, et la reconnaître c'est être bien près de l'avoir.

A la suite d'une souscription ouverte par un groupe d'artistes et d'amateurs, le *Christ mort*, d'Eugène Carrière, qui fut exposé à la *Libre Esthétique* il y a quelques années, vient d'être offert au Musée du Luxembourg.

Cette souscription s'est élevée à 25,000 francs. L'Etat y a participé pour 7,000 francs.

Le Conseil municipal de Paris vient d'accorder à la Société du Salon d'automne l'autorisation de s'installer au Petit Palais des Champs-Élysées. La première exposition aura lieu en novembre.

Le comité est ainsi composé : MM. Eugène Carrière et Albert Besnard, présidents d'honneur ; Frantz Jourdain, président ; Y. Rambosson, Desvallières, C. Lefèvre, vice-présidents ; Lopisch, secrétaire général, et A. Truchet, trésorier.

Le Président de la République française vient de recevoir l'hommage que lui fait annuellement l'*Argus de la Presse* — le plus ancien bureau de coupures de journaux — deux albums de grandes dimensions, contenant les articles, illustrations et caricatures parus sur sa personnalité durant l'année.

Le voyage en Algérie, en Tunisie et en Angleterre, la visite d'Édouard VII en France — les faits les plus importants de l'année présidentielle — occupent une large part dans ce travail.

Avec la plus grande impartialité, l'*Argus de la Presse* a recueilli éloges et blâmes de tous les pays du monde ; c'est une œuvre de documentation curieuse et toujours intéressante.

L'Œuvre prépare sa saison prochaine. Après *Maison de poupée*, après l'*Oasis* de M. Jean Jullien, M. Lugué-Poe donnera une série de représentations musicales du *Pantagruel* de M. Claude Terrasse. Ces représentations seront échelonnées sur quatre ans. La saison prochaine, seul sera exécuté le premier acte des musiques de *Pantagruel*. L'année suivante, M. Lugué-Poe donnera le un et le deux, et il en sera ainsi jusqu'au quatrième acte de cette œuvre, qu'on dit considérable.

La livraison de juillet du *Studio* nous apporte une excellente étude sur Albert Besnard par M. Francis Keyzer, illustrée de dix reproductions, dont deux hors texte, et la suite de l'étude que poursuit M. Wynford Dewhurst sur *La Genèse et le développement de l'art impressionniste*, avec de superbes reproductions d'œuvres de Claude Monet (l'un des deux *Déjeuners sur l'herbe*, *Bords de la Seine*, *Effets de neige à Sandriken*, etc.), Renoir (*Au Piano*), Sisley, Pissarro, d'Espagnat, Maufra.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.
Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.
L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,
publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE.
Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations,
entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.
Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).
Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes
du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande.
Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.

Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

*Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne,
32, rue de l'Industrie, Bruxelles.*



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DR
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART) — ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔
	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔
Abonnement annuel Frs. 20.-	
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Centenaire d'Hector Berlioz (OCTAVE MAUS). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). *M. Vincent d'Indy, M. Mathieu Crickboom, M. Edouard Brahy.* — Mes lectures. *Le Tocsin. La Crise de M^{me} Dudragon. Leurs Lys et leurs Roses* (HUBERT KRAINS) — A propos du prochain Salon triennal (MAURICE DES OMBIAUX). — Chronique judiciaire des Arts. *Le Musée d'Ixelles* (O. M.). — Petite Chronique.

Le Centenaire d'Hector Berlioz.

Grenoble a fêté avec éclat le centenaire d'Hector Berlioz. Pour arriver à réaliser le programme rêvé, il avait fallu truquer un peu et corser d'un vaste concours orphéonique la fête d'art élaborée avec des soins pieux par des musiciens demeurés fidèles à la mémoire du compositeur dauphinois. Grâce à cet innocent subterfuge, les subsides nécessaires ont été réunis et, tandis que cent cinquante sociétés chorales, fanfares, harmonies, estudiantinas, accourues de toutes les localités du Bourbonnais et de la Bourgogne, d'Italie, de Suisse et même de Tunis et d'Alger, emplissaient les quais de

l'Isère, les boulevards et les places de Grenoble de bruit et de poussière, des artistes de choix évoquaient au théâtre, devant un public recueilli et attentif, quelques-unes des créations passionnées du maître : Faust, Roméo, Harold, Béatrice...

Ce furent trois journées bien remplies, un triptyque musical dont les volets extérieurs, enluminés de couleurs voyantes, servirent à abriter un pur joyau d'art. Certes, les « Enfants de Bayard », les membres de la « Lyre algérienne » ou de « l'Echo de Corton » ne doivent-ils avoir de l'auteur de la *Symphonie fantastique* qu'une idée assez confuse, et l'on peut s'étonner de cette mobilisation de tant d'ophicléides pour honorer un musicien qui garda intacte l'aristocratie de sa pensée. Mais peut-être Berlioz n'eût-il pas été mécontent de voir l'allégresse populaire que déchaina dans sa province natale l'exaltation de sa mémoire. Il n'est de consécration définitive que lorsque le peuple ratifie l'opinion d'une élite. Et l'hommage que rendirent naïvement au maître illustre de la Côte Saint-André les bonnes gens qui auréolèrent sa statue de flons-flons en *ré* et de pas-redoublés apparut, somme toute, plus touchant que ridicule.

Le public y alla de tout cœur, entier dans sa joie, et sans établir de distinction bien nette entre ce qui, dans les plaisirs imprévus qu'on lui offrait, se rapportait à Berlioz ou s'en écartait le plus... A titre d'exemple, ce fait, noté dimanche dernier. Il était midi. La foule, massée sur la place Grenette, encombrant les terrasses des cafés, les fenêtres, les balcons, attendait le retour des sociétés, dispersées dans divers locaux de la ville. Une

fanfare éclate soudain et le cortège détouche de la Grand'rue, bannière en tête, précédé par une escouade de gamins rythmant sa marche. Oh joie, les cuivres entonnent la scie du jour : *Viens poupoule!* Aussitôt le refrain est repris en chœur par la foule et il se propage avec une foudroyante rapidité d'un bout à l'autre de la place. A l'extrémité de celle-ci, un conducteur de tramways se met à corner et tente de faire ouvrir dans la cohue un passage à son véhicule. On se précipite vers lui, on entoure sa voiture, on le menace : « Mais tais-toi donc, lui crie-t-on. Tu n'entends pas qu'ils chantent *Poupoule!*... » Je crains que l'ouverture des *Frances-Juges* eût excité moins d'enthousiasme.

Grenoble fut en liesse durant ces trois jours mémorables. Parmi les drapeaux et les oriflammes, sous les lampions, la population, doublée, acclama le défilé des sociétés concurrentes, organisa des bals de quartiers, applaudit à des joutes nautiques, admira ses squares illuminés. La musique fit rage. On banquetta comme de juste. On prononça des discours. Mais la pluie — l'inévitable pluie qui, s'il faut en croire la tradition, accompagne toutes les cérémonies dont Berlioz est l'objet — calma à propos le zèle des orateurs officiels. Au moment d'inaugurer le médiocre bronze érigé sur la place Victor Hugo à la mémoire du compositeur, ceux-ci virent s'ouvrir les écluses du ciel, et des cataractes remplacèrent les flots d'une éloquence dont l'expression, pour n'être point définitivement perdue, fut consignée le lendemain dans les journaux locaux.

Ce caprice atmosphérique priva l'assistance — ce fut l'unique déception qu'il causa — de l'audition d'une œuvre peu connue de Berlioz, l'apothéose de la *Symphonie funèbre et triomphale*, dont les études, dirigées par M. Julien Tiersot, avaient coûté à une imposante masse chorale plusieurs semaines de travail. On dut se borner à chanter hâtivement, tandis que la foule se débandait, fuyant l'averse, la *Marseillaise* dont Berlioz écrivit l'instrumentation.

Félix Weingartner avait eu la belle pensée d'apporter de Munich une palme de vermeil qu'il déposa au pied de la statue, — hommage spontané qui remplaça avantageusement toute cérémonie officielle.

Weingartner est, on le sait, l'un des admirateurs les plus enthousiastes de Berlioz et peut-être, de tous les chefs d'orchestre d'aujourd'hui, celui qui a le plus profondément pénétré sa pensée. La façon dont il dirigea, lundi dernier, la *Symphonie fantastique* qui formait la seconde partie d'un fort beau programme destiné à caractériser les diverses périodes de la vie du maître, excita un enthousiasme délirant. On bissa la « Marche au supplice » que l'orchestre d'Aix-les-Bains, discipliné par Léon Jehin, interpréta avec des nuances d'expression et de coloris admirables. Cette symphonie, que Berlioz a pétrié de ses joies et de sa douleur, emprun-

tait à la solennité des circonstances une beauté sentimentale dont l'émotion étreignit, dès les premières mesures, le chef éminent qui en dirigeait l'exécution, les interprètes et les auditeurs. Elle couronna magnifiquement les deux auditions auxquelles, outre M. Weingartner, MM. Georges Marty et Léon Jehin apportèrent le concours d'un talent sûr et d'un dévouement qu'aucune manifestation artistique ne trouve en défaut.

Le premier fit entendre l'ouverture du *Carnaval romain* et celle du *Corsaire*, des fragments de *Roméo et Juliette* dont M^{me} Deschamps-Jehin chanta les « Strophes » avec autorité, la seconde partie d'*Harold en Italie*, jouée d'un archet expressif par M. Monnier, remplaçant M. Lejeune indisposé, deux mélodies dites d'une voix charmante, avec un sentiment délicieux, par M^{me} Eléonore Blanc, et le beau duo de *Béatrice et Bénédicte*, unanimement redemandé.

En manière d'intermède, M. Julien Tiersot prononça sur la vie et les œuvres de Berlioz une allocution aussi intéressante par les idées qu'au point de vue de la forme et qui eut, en outre, le mérite d'être assez courte pour ne point surcharger le programme.

La veille, M. Léon Jehin avait dirigé une excellente exécution de la *Damnation de Faust* dont les solistes, MM. Laffite, Dangès, Ferran et M^{me} Lina Pacary, vivement applaudis par un auditoire démonstratif et chaleureux, firent bisser plusieurs scènes. Il y a dans cet orchestre d'Aix de la jeunesse, de l'entrain, une belle ardeur juvénile qui n'excluent point la précision rythmique et la délicatesse des nuances. La « Marche hongroise », enlevée avec une verve endiablée, valut à M. Jehin une ovation enthousiaste. On voulut la réentendre. Avec des chœurs plus nombreux et mieux exercés, l'audition de la *Damnation* eût été de premier ordre.

Voici les fêtes closes. Leur succès fut tel que ceux qui en prirent l'initiative ont la noble ambition de faire du « Festival Berlioz » une institution annuelle. Déjà l'on parle de monter l'an prochain, vers la fin de septembre, l'*Enfance du Christ*.

L'initiative est louable et mérite toute sympathie. Dans le cadre émouvant du paysage dauphinois, le plus beau qui soit, dans la région même dont les sites ont guidé la pensée de Berlioz en plusieurs de ses œuvres, la musique de l'auteur des *Troyens* est plus « prenante » que partout ailleurs. De même qu'on n'apprécie complètement les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* qu'en Bavière, c'est en face de Taillefer, de Belledonne, du Moucherotte, de Chamechaude, de Saint-Eynard, au pied de ces roches glacées d'améthyste, au profil pur comme celui d'un vase antique, qu'il faut écouter Berlioz. On est plus près de son cœur; il semble qu'on entend battre celui-ci au rythme de ses mélodies. L'âme du pays imprègne son art descriptif, pittoresque, tra-

versé d'impressions agrestes. La musique commente ici la nature, s'unit à elle, en reçoit une vie et une intensité nouvelles. Jamais la « Scène aux champs » ne me sembla plus fraîche, plus idyllique et plus sereine que dans ce décor dont Berlioz a dit, à son retour d'Italie : « Les souvenirs du royaume de Naples sont demeurés impuissants contre l'aspect riant, varié, frais, riche, pittoresque, beau de masses, beau de détails, de notre admirable vallée de l'Isère. Je l'ai revu dans son meilleur moment; la coquette semblait s'être mise en frais d'atours extraordinaires pour me prouver, à mon retour, qu'elle n'avait rien à envier aux beautés étrangères (1). »

Je n'ignore pas les difficultés d'une pareille tentative en un pays encore rebelle aux impressions artistiques et qui, sans doute, des deux courants par lesquels se divisa le centenaire d'Hector Berlioz, préféra celui qui déversa dans les rues le flot des orphéons... Mais il y a à Grenoble des hommes pour qui tout péril est, lorsque l'art est en jeu, un stimulant salutaire. Si M. de Beylié, l'aimable président du tribunal de commerce, organisa à merveille les concours de musique, MM. Allix et Lantelme eurent l'honneur de mener à bien, à travers mille obstacles, la tâche plus haute des auditions symphoniques et vocales. Ils ont prouvé qu'on pouvait tout attendre de leur compétence et de leur activité. En leurs mains le « Festival annuel Hector Berlioz » ne peut manquer d'avoir une glorieuse carrière.

OCTAVE MAUS

Tencin, 20 août 1903.

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (2).

M. VINCENT D'INDY

L'opinion de M. Vincent d'Indy sur la question des concours des Conservatoires est particulièrement importante. L'auteur de *l'Étranger* et de *Fervaal* consacre, en effet, à l'enseignement une part considérable de sa vie, et personne n'ignore l'orientation artistique qu'il donne à la *Scola cantorum*, Conservatoire libre de musique qu'il a fondé à Paris avec M. Charles Bordes et qui a déjà formé nombre de compositeurs et d'interprètes de valeur.

Les Fauqs, par Boffres (Ardèche).

MONSIEUR LE DIRECTEUR

Le concours, en matière d'art, est, à mon sens, une institution essentiellement nuisible.

Son effet, dans la pratique, est, neuf fois sur dix, la consécration officielle des médiocrités.

(1) Correspondance inédite citée par M. G. ALLIX dans son discours de réception à l'Académie delphinale (*Sur les éléments dont s'est formée la personnalité artistique de Berlioz*. Grenoble, imp. Allier frères. 1903.)

(2) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

Quant à son influence au point de vue moral, elle est simplement désastreuse quand bien même les récompenses seraient distribuées justement... ce qui n'est pas toujours le cas.

Le concours crée, bien inutilement, une rivalité malsaine entre de jeunes élèves qui ne devraient être que des camarades travaillant dans un but de collectivité et non point les uns contre les autres, et je ne sais guère qu'il serve à autre chose qu'à favoriser la vanité... et peut-être aussi le commerce de certains professeurs. De plus, le concours, au moins tel qu'il fonctionne dans nos Conservatoires français, occasionne un arrêt dans les études très préjudiciable à un logique enseignement d'art, car, pendant les deux mois qui précèdent, on est tout à la chauffe du concours et de l'examen qui décide de l'admission et on ne travaille conséquemment que le morceau, l'air ou la scène que l'on sera appelé à produire en cette solennelle circonstance.

J'ai connu, au Conservatoire de Paris, un chanteur doué d'une voix superbe, mais absolument ignorant de toute musique, qui, en neuf mois d'études parvint à grand-peine à apprendre un air; il obtint le premier prix de chant au concours de fin d'année.

La carrière de ce chanteur ne fut pas longue.

La seule manière pratique d'apprécier la valeur des élèves, et aussi celle des professeurs, me semble être l'examen. Un directeur de Conservatoire doit aussi souvent qu'il le peut, deux ou trois fois au moins dans l'année, faire passer un examen à tous les élèves de son école, non pas, comme dans nos Conservatoires, un examen présentant l'aspect et l'esprit d'un concours, mais une épreuve intime, dans laquelle le directeur se trouve en contact direct avec l'élève, lui faisant des questions, des remarques, des observations personnelles et se formant ainsi une opinion sur la valeur de l'examiné, sur le travail fait depuis l'examen précédent, sur les progrès réalisés, bref sur ce qu'il est possible d'attendre de chacun des élèves qui lui sont confiés.

A quoi bon réunir une dizaine de jurés de concours qui ne connaissent en aucune façon les élèves, leurs aptitudes, leur tempérament, et jugent, la plupart du temps à l'aveuglette, au petit bonheur... ou à la recommandation, d'après l'exécution d'un unique morceau de musique? L'institution du jury d'examen est une conséquence de la lâcheté ou de l'incapacité de directeurs qui n'ont pas le courage d'assumer la responsabilité de leurs décisions.

Un bon directeur d'école doit être mêlé beaucoup plus intimement, que ne le sont d'ordinaire nos directeurs de Conservatoire, à la vie intérieure de l'école, il doit, selon moi, être le père et l'ami de ses élèves, beaucoup plus qu'un grand manitou, solennel dispensateur de prix et de récompenses officielles, il doit savoir s'imposer par l'amour et non par la crainte.

C'est seulement ainsi, par l'affectueuse agglomération de jeunes gens autour d'un maître, que se sont formées les belles écoles d'art, peinture et musique, du XIV^e au XVI^e siècle; à cette époque on ignorait le concours et, pour ne parler que des musiciens, compositeurs et exécutants valaient bien, certes, ceux que nous fabriquons actuellement les usines officielles.

Donc, pour répondre à vos questions, je conclurai :

1^o L'institution du concours étant tout à fait nuisible à l'enseignement musical, doit être bannie des écoles d'art sérieuses;

2^o L'examen personnel, par un directeur consciencieux, aimant ses élèves et cherchant à se faire aimer d'eux, suffit pour contrôler les progrès et assurer le bon fonctionnement de l'enseignement artistique de l'école.

VINCENT D'INDY

M. MATHIEU CRICKBOOM

Directeur de l'Académie musicale et des Concerts philharmoniques de Barcelone.

MON CHER AMI,

Il y aurait un réel avantage à supprimer les concours pour les remplacer par des auditions avec orchestre, auxquelles se feraient entendre les élèves du « cours de virtuosité ». Les examens seraient conservés pour les élèves qui se destinent au professorat

et qui désirent obtenir — leurs études terminées — un certificat de professeur. Cette méthode me donne personnellement les meilleurs résultats.

A vous, mon cher Maus, bien amicalement.

M. CRICKBOOM

M. EDOUARD BRAHY

**Chef d'orchestre des Concerts populaires d'Angers
et des Concerts d'hiver de Gand.**

CHER MONSIEUR MAUS,

Je ne voudrais pas me charger de trancher la question des concours du Conservatoire, question fort complexe et au sujet de laquelle on peut, selon moi, discuter à perte de vue. J'admets très volontiers toutes les raisons qui vous poussent à réclamer leur suppression, mais je ne puis me refuser à croire, d'autre part, qu'au point de vue pratique les concours offrent cet avantage d'obliger les élèves indolents ou médiocrement doués à travailler et qu'ils fournissent aux artistes l'occasion de se révéler publiquement.

Ce qui n'est pas discutabile, c'est qu'en général toutes les distinctions sont accordées prématurément et par un jury trop souvent composé de personnes incompetentes ou anti-artistes. C'est ainsi qu'un premier prix de violoncelle est décerné par un violoncelliste amateur, deux violonistes, un hautboïste et un bassoniste! Voilà pour les techniciens. Deux d'entre eux persistent à enseigner que les œuvres de la troisième manière de Beethoven sont inférieures à celles de la seconde, et un troisième prétend que Franck, d'Indy et Lekeu n'ont composé que de la musique de lorette! Voilà pour les artistes.

Qu'eût pensé de pareils jurés Hans de Bülow qui, s'étant un jour entretenu avec quelques membres du personnel d'un conservatoire belge, trouva que c'était encore le concierge qui lui paraissait être le plus musicien!

Veuillez agréer, cher Monsieur Maus, l'expression de mes sentiments respectueux.

(A suivre.)

ED. BRAHY

MES LECTURES

Le Tocsin, par M. H. FIERENS-GEVAERT (1). — **La Crise de Mme Dudragon**, par M. MAURICE BEAUBOURG (2). — **Leurs Lys et leurs Roses**, par M. WILLIAM RITTER (3).

Je n'apprendrai rien aux lecteurs de l'*Art moderne* en leur disant que M. H. Fierens-Gevaert est un de nos meilleurs critiques d'art et un essayiste très distingué. C'est aussi un auteur heureux, dont le talent s'est imposé d'emblée. Il n'a pas connu les hésitations, les tâtonnements, les luttes pénibles. Il doit être né avec des idées claires, le jugement droit, le goût sûr. Son style même, il semble l'avoir trouvé dans son berceau, comme un outil bien trempé, fait à sa main et destiné à lui rendre le travail facile et joyeux. Doué comme il l'est, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait réussi tout ce qu'il a tenté dans le domaine de la critique et de l'érudition. Il n'y a rien d'étonnant non plus à ce qu'il ait songé à sortir de ce domaine pour s'essayer dans celui de l'invention. Ce n'est pas malin de voler, disait Jacques Fé, quand on a des ailes. Ce n'est pas malin de faire un roman, a dû se dire M. Fierens-Gevaert, quand on a mon cerveau, mon érudition et mon

(1) Paris, Ollendorff.

(2) Paris, Simonis Empis.

(3) Paris, *Mercur* de France.

style. Et il a écrit le *Tocsin*. J'avoue avoir ouvert ce livre avec une réelle curiosité. Je venais de lire la *Psychologie d'une ville* et j'étais encore sous le charme de l'image superbe de la vieille Bruges, telle qu'elle se dresse dans ces pages, avec sa gloire mélancolique et ses splendeurs fanées. Peut-être est-ce l'effet de cette impression, mais le *Tocsin*, pour le dire tout de suite, m'a un peu déçu. Ce livre, certes, n'est pas quelconque, mais ce n'est pas non plus du meilleur Fierens-Gevaert. L'auteur a fait un roman à thèse. Il s'est efforcé de démontrer que le salut de la société moderne doit être cherché dans la religion. Toutes les opinions sont respectables et je n'ai pas envie de discuter celle-là. Je pense cependant que les vrais chrétiens trouveront que la conception que M. Fierens-Gevaert se fait de la religion pêche par excès de mondanité et d'opportunisme. Les artistes, eux, lui reprocheront d'avoir fait une œuvre artificielle. M. Fierens-Gevaert, en effet, n'a pas échappé à l'écueil qui guette tous les romans de ce genre. Ses personnages sont des créations de son esprit, non des êtres taillés en pleine nature. Ils n'ont de vie que juste dans la mesure où l'auteur leur en prête pour les besoins de sa démonstration. Ce qu'il y a de meilleur dans ce roman, ce n'est pas le sujet, c'est ce qui l'entoure. C'est le style d'abord, un style clair, souple, précis et élégant, sans aucune afféterie. Ce sont ensuite les descriptions : de jolis coins de nature et surtout l'évocation de la Grand'Place de Bruxelles, avec ses imposantes maisons des corporations, son hôtel de ville, ciselé comme un vieux bijou, ainsi que son monde habituel de gagne-petit pittoresque et grouillant. Le *Tocsin* est quelque chose comme une construction brillante élevée sur une base fautive, une belle erreur, un tour de force qui, par moments, serait très remarquable.

M. Maurice Beaubourg a écrit jadis un petit livre très original dont j'ai eu l'occasion de faire l'éloge dans la *Société nouvelle*. C'était un recueil de contes passionnés, qui annonçait un poète hautain, doué d'un cœur inquiet et d'une âme vibrante. Depuis lors, M. Beaubourg s'est replié sur lui-même. Il s'est rapproché de la terre et est devenu un auteur gai. Il occupe une des premières places parmi les humoristes français de l'heure présente. Sa tournure d'esprit le rapproche toutefois davantage des ironistes anglo-américains que des joyeux conteurs gaulois. Ses livres ne sont pas ensoleillés comme ceux d'un Paul Arène. Ce sont plutôt des caricatures à la manière noire. Il a le rire amer et quelquefois la griffe cruelle. *La Crise de Mme Dudragon* est une charge en trois cents pages. Il ne me semble pas qu'elle vaille la *Rue amoureuse* que M. Beaubourg a publiée il y a quelques années et qui est, à mon avis, ce qu'il a fait de mieux dans ce genre; on peut cependant la recommander sans crainte aux hypocondres et surtout à ces bonnes âmes, esclaves de la mode et des préjugés mondains, qui vont aller planter leur tente devant la mer, la Jungfrau ou le Mont-Blanc. *La Crise de Mme Dudragon* leur sera d'un puissant secours aux heures où les pensées sublimes qu'inspirent, dit-on, les grands spectacles de la nature, les feront bâiller.

Si la race des auteurs passionnés compte des défections regrettables, comme celle de M. Beaubourg, elle n'est pourtant pas éteinte. M. William Ritter, par exemple, la représente encore avec

crânerie. Son livre, *Leurs Lys et leurs Roses*, est, comme il le dit lui-même dans sa préface, une œuvre de chair, de nerfs et de sang. De même que dans les romans de Barbey d'Aurevilly, l'action se passe, pour ainsi dire, au-dessus de la vie. Elle semble écrite, non avec une plume, mais avec la pointe d'un glaive. Sa diabolique petite héroïne, avec son âme perverse, son corps mince, dur et tout brûlant de passion, a la beauté ardente d'un bronze florentin. M. Ritter est évidemment de la lignée de l'auteur de *Ce qui ne meurt pas*. Peut-être même le rappelle-t-il un peu trop. En art, il ne faut rappeler personne. Barbey d'Aurevilly était un aigle. Mettons que M. Ritter est un épervier. C'est déjà beaucoup d'être un épervier à une époque où, même en littérature, — surtout en littérature, — nous avons plus de poules que d'oiseaux de proie.

HUBERT KRAINS

A propos du prochain Salon triennal.

On se souvient des revendications récentes des peintres à propos de l'Exposition triennale des Beaux-Arts qui s'ouvrira en septembre prochain. Pour mettre fin à leurs criailleries, on leur a accordé ce qu'ils réclamaient : le suffrage universel pour la désignation des membres du jury d'admission et de classement. Ils ont donc voté et choisi les candidats chers à leur cœur. Si l'on a définitivement remis quelques nobles désœuvrés, à qui le titre seul de membre de jury donnait quelque importance, on a aussi écarté quelques critiques érudits et connaisseurs délicats dont l'unique souci était de faire valoir notre art national et qui, sans se soucier de rancunes, de coteries, d'intérêts personnels, apportaient dans leurs choix la plus grande impartialité.

Le nouveau jury vient de se mettre à l'œuvre et déjà l'on peut juger de la qualité de ses préoccupations. N'avait-on pas dit que les artistes écarteraient toutes considérations étrangères à l'art et donneraient au talent la place qui, souvent, revient à l'intrigue, à la camaraderie ou à l'officialisme ?

Le bon billet ! Celui que reçut de la belle Ninon de Lenclos le trop crédule Lachâtre valait peut-être mieux, car les variations de la femme sont moins certaines que la duplicité des pharisiens.

La circulaire envoyée à ceux qui sont susceptibles d'exposer prie l'artiste d'indiquer s'il est membre de l'Académie royale de Belgique ou membre du Corps académique d'Anvers, ou décoré de l'ordre de Léopold, car l'une de ces qualités octroie à son heureux propriétaire le bénéfice de l'article 9 du nouveau règlement élaboré par le jury et ainsi libellé : « Les œuvres envoyées par les artistes décorés de l'ordre de Léopold, membres de l'Académie royale de Belgique ou du Corps académique d'Anvers sont reçues sans examen. »

Rodrigue, qui l'eût dit ?
Chimène, qui l'eût cru ?

Voilà comment ces messieurs comprennent l'égalité devant l'art. Ils commencent par proclamer la prépondérance du hochet et des situations acquises. Envoyez une œuvre médiocre et même mauvaise (cela arrive), elle sera considérée comme excellente si vous faites partie d'un des trois collèges sacrés auxquels l'âge et les relations donnent accès plus souvent que le talent. Prudhomme, Homais, Bonhommet et autres bourgeois tant chinés et caricaturés n'eussent pas mieux dit.

Quel que soit le progrès réalisé par cet article 9 désormais célèbre, on peut affirmer qu'il peut s'accroître encore. L'œuvre ébauchée est susceptible d'améliorations considérables car, après tout, si un peintre décoré comme fonctionnaire échappe, grâce au ruban amarante, au jugement de ses pairs, on ne conçoit pas pourquoi un artiste décoré de la médaille civique pour sauvetage ne jouirait pas du même privilège. Il doit en être également ainsi pour ceux

dont la poitrine s'orne du ruban violet des palmes académiques, du vermillon du Christ de Portugal ou du vert tunisien du Nicham Iftikar ou bien encore de l'imposant Medjidié de Turquie. Ces ordres étrangers sont éminemment respectables.

J'accorde, puisqu'il s'agit de l'occurrence de la Belgique, qu'il faut donner le pas à notre chevalerie nationale ; mais il y aurait moyen de tout concilier en établissant une hiérarchie qui s'impose d'elle-même.

Les commandeurs de l'ordre de Léopold auraient de droit leurs œuvres acquises par l'Etat pour le Musée ancien. Le voisinage des noms les plus illustres convient à de tels dignitaires. Les officiers et les académiciens se partageraient le Musée moderne. Les chevaliers auraient pour eux les Musées de l'agglomération : celui d'Ixelles n'est pas à dédaigner. Les autres décorés orneraient les Musées de province et les bureaux des ministères. Quant au menu fretin, s'il lui était resté quelque chance de se faire admettre, il devrait se contenter de quelques subsides d'encouragement.

On pourrait aussi réclamer quelques faveurs bien légitimes pour les soutiens de veuves, les jeunes gens de conduite exemplaire et pour ceux qui ne professent en art aucune théorie subversive.

Ce sera la revanche du bourgeois, qui laissera ces messieurs s'adonner en paix à leur « bedide gommerze » qui n'est sur aucun coin.

MAURICE DES OMBIAUX

Chronique judiciaire des Arts.

Le Musée d'Ixelles.

Il existe à Bruxelles, outre le Musée de l'Etat et ce bizarre Musée Wiertz visité par les seuls Anglais en balade estivale, un Musée de peintures anciennes et modernes fort intéressant et trop peu connu : c'est le Musée d'Ixelles, auquel l'*Art moderne*, jadis, a consacré un élogieux article et que sa situation un peu écartée laisse injustement dans l'oubli (1).

Fondé par le peintre animalier De Praetere qui légua à la commune ses tableaux et ses collections, inauguré le 31 mai 1892, il reçut un accroissement considérable par la donation que lui fit, le 7 octobre 1895, M. Gauchez, d'une galerie importante composée de peintures, de sculptures, de dessins, de médailles, à laquelle le donateur ajouta la libéralité d'une bibliothèque de quelque sept à huit mille volumes, particulièrement riche en publications d'art : monographies d'artistes, périodiques illustrés, ouvrages de littérature, etc.

M. Gauchez avait subordonné la réalisation de cet acte généreux à diverses conditions relatives à l'installation et à l'entretien des œuvres abandonnées à la commune d'Ixelles. Il avait, en outre, exigé qu'une salle spéciale fût consacrée à certains souvenirs de famille qui lui étaient particulièrement chers, et que la commune prit à sa charge l'entretien de la tombe de ses parents au cimetière de Laeken.

C'est au sujet de ces diverses charges qu'un diable surgit entre M. Gauchez et la commune d'Ixelles.

Bien qu'il eût, à maintes reprises, accru de dons nouveaux et répétés sa donation de 1895, semblant affirmer par là l'entière satisfaction que lui donnait la sollicitude de l'édilité à l'égard de son musée, — dont la direction fut confiée à des fonctionnaires de son choix, — M. Gauchez introduisit une action tendant à la révocation de ses libéralités.

Après des débats d'autant plus intéressants que la question qu'ils soulevaient est, croyons-nous, sans précédents, le tribunal a rendu son jugement et donné raison, sur les points essentiels, à la commune, dont les intérêts étaient défendus par M^e Ch. Dejongh. M. Gauchez avait pour conseils MM^{es} Aug. Beer-naert, G. Schoenfeld et J. des Cressonnières.

Quant à l'inexécution des charges de la donation en ce qui

(1) Voir l'*Art moderne*, 1898, p. 243.

concerne d'une part l'affectation et l'appropriation des locaux, la disposition et l'organisation du musée, d'autre part l'installation d'une salle « In memoriam » et l'entretien de la tombe des parents du donateur, le jugement décide que la commune a rempli de façon irréprochable ses obligations dans la limite de ses ressources budgétaires et des difficultés inhérentes au formalisme administratif. L'acte du 7 octobre 1893 est donc maintenu avec toutes ses conséquences juridiques et l'exelle conserve son musée.

Ce n'est qu'au sujet des donations postérieures que le tribunal admet la réclamation du demandeur. Les libéralités faites à une commune doivent, aux termes de la loi du 30 juin 1863, être autorisées par l'autorité supérieure. A défaut d'autorisation, les communes sont incapables d'une volonté juridiquement efficace; les dons manuels qui leur sont faits ne forment point de titre et ne créent pas de droit, le donateur restant maître de reprendre l'objet de ses libéralités.

En conséquence, le tribunal ordonne à M. Gauchez de spécifier, en indiquant les dates et les valeurs, chacune des donations qu'il ne veut pas maintenir afin que, de son côté, la commune puisse, pour chacune d'elles, déclarer si elle possède l'autorisation exigée par la loi.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La campagne du théâtre de la Monnaie s'ouvrira le 10 septembre prochain et finira le 9 mai 1904.

La troupe est composée comme suit :

Chanteuses : M^{mes} Febea Strakosch, Bréjean-Silver, Jane Mérey (en représentations), Jane Paquot, Jeanne Gerville-Réache, Gertrude Sylva, Lucy Foreau, Georgette Bastien, Cécile Eyreams, Jane Maubourg, Eva Simony, J. Paulin, Adrienne Tourjane, Dratz-Barat, Elvire Roland.

Ténors : MM. Imbart de la Tour, Ch. Dalmorès, A. Delmas, E. Forgeur, L. Henner, A. Yerna, V. Caisso, L. Disy.

Barytons : MM. Henri Albers, M. Decléry, A. Boyer, Stéphane Austin, A. François, Maurice Sauvejunte.

Basses : MM. Jean Vallier, Pierre D'Assy, H. Belhomme, Ed. Cotreuil, C. Danlée.

Chœurs : Douze coryphées. Quarante dames, quarante-six hommes.

Danse : MM. Saracco, F. Ambrosiny, J. Duchamps; M^{mes} Aïda Boni, P. Charbonnel, Adèle Crosti, A. Pelucchi, Paulette Verdoot, I. Ronzio. Huit coryphées. Trente-deux danseuses, douze danseurs.

Orchestre : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fr. Rasse, chef d'orchestre. Quatre-vingt-dix-sept musiciens.

Musique de scène : Un chef et vingt musiciens.

Pianistes-accompagnateurs : MM. Charlier et Mertens.

Le jury d'admission du Salon triennal a environ huit cents envois à examiner. Après mûr examen, les jurés ont divisé ces toiles en trois lots. Le premier lot, composé des deux tiers de ce total important, comprend les tableaux définitivement admis; le second réunit des toiles douteuses, d'où l'on retirera au deuxième tour tout ce qui présente quelque intérêt. Le troisième lot est constitué par les ouvrages refusés.

Au Waux-Hall, aujourd'hui dimanche, concert extraordinaire avec le concours de M^{me} Dratz-Barat, du théâtre de la Monnaie.

Au théâtre Molière le succès du *Petit Faust* a pris les proportions d'un triomphe. Plusieurs fois, durant la semaine écoulée, il a fallu refuser du monde. Il serait d'ailleurs difficile de trouver spectacle de plus divertissante fantaisie.

Aujourd'hui dimanche, le *Petit Faust* sera joué en matinée, à 2 heures, et le soir à 8 h. 1/2. Au matinées les enfants paient demi-place.

L'art ancien fera l'objet, à l'Exposition de Liège, en 1905, d'un compartiment spécial qui, organisé sous les auspices de l'Institut

archéologique liégeois, promet d'être des plus intéressants. Le commissaire spécial du gouvernement pour cette exposition est M. le baron de Sélys Fanson; ce nom est, à lui seul, un gage de succès. Le comité exécutif se composera de deux sections; l'une d'art religieux, l'autre d'art non religieux, et il est dès à présent probable que l'on obtiendra pour l'exposition de l'art ancien le haut patronage de S. A. R. la princesse Elisabeth de Belgique, qui compte parmi ses ancêtres six princes-évêques de Liège.

Le Palais de l'Art ancien consistera principalement en une reproduction de la « troisième Violette » ou « Maison de la cité de Liège », édifice qui disparut en 1691. Autour de ce monument régneront des galeries dont les façades rappelleront les constructions liégeoises de la même époque. L'ensemble sera des plus curieux. On compte, enfin, édifier d'une façon définitive, en cet endroit, l'ancien perron gothique — le Perron liégeois — qui, placé jadis sur la place du Marché, fut détruit par un ouragan en 1639.

Nul doute que l'exposition de l'Art ancien ne soit un précieux élément d'intérêt et de succès pour l'Exposition internationale de 1905.

Le compositeur Claude Terrasse travaille, avec ses collaborateurs du *Sire de Vergy*, à une pièce nouvelle, sorte de *Vie parisienne* de nos jours dont le premier acte se passe dans la cour du Conservatoire de musique, un jour de concours. On y verra des silhouettes connues de professeurs, de compositeurs, de membres de l'Institut, etc.

M. Terrasse aurait-il été inspiré par notre Enquête sur les concours?...

M^{lle} Blanche Selva, la remarquable pianiste que nous avons applaudie à Bruxelles l'hiver dernier, donnera au cours de la saison prochaine à Paris une série de vingt-quatre concerts dont les programmes comprendront l'*Œuvre entier* de J.-S. Bach pour le clavecin.

Ces séances auront lieu à partir du mois de décembre, le mardi soir, à la *Scola cantorum*.

A l'occasion du centenaire de Berlioz, les admirateurs du maître ont demandé au graveur Dupré une médaille commémorative que vient de terminer cet artiste. Elle est de forme rectangulaire : A l'avant, un très beau portrait de Berlioz, à mi-corps; devant lui, la partition des *Troyens* qu'il vient d'écrire; sous le portrait, en bandeau, un bas-relief représentant une scène du chef-d'œuvre du maître et, à côté, une banderole portant cette devise : *Insano Cassandrae incensus armore*, et des fleurs. Le nom, enfin, inscrit en haut : *Hector Berlioz, 1803-1869*. Au revers, M. Dupré a gravé une très jolie composition allégorique. Dans un site printanier un buste de Berlioz a été dressé sur une stèle antique et une jeune fille — la Postérité — agenouillée le pare de fleurs et de lauriers. Légende : *Grenoble et la Côte Saint-André à Hector Berlioz. 1903*.

La capitale de l'Autriche possède enfin, dit la *Chronique des arts*, une galerie d'art moderne qui suppléera à l'insuffisance de la collection réunie dans quelques salles du Musée impérial. La nouvelle galerie a été installée avec beaucoup de goût dans les bâtiments du Belvédère, où se trouvait jadis la collection Ambras. Elle remplit, pour l'instant, huit salles. Les œuvres les plus marquantes sont les *Mauvaises Mères*, de Segantini; la *Famille de tritons*, de Böcklin; le *Jugement de Paris* et le *Christ dans l'Olympe*, de Max Klinger; les *Cinq Sens* de Hans Makart; les tableaux du vieux maître Rudolf Alt, représenté par vingt-cinq œuvres; puis des tableaux de Walter Crane, Claude Monet, F. von Uhde, Kuehl, Franz Stuck, etc.; le moulage du buste de *Rocheport*, par Rodin; la *Judith*, de Hahn, etc.

Un mot amusant du peintre K..., à qui ses jeux de mots et l'esprit de ses réparties ont valu une renommée presque égale à celle de son talent. On vantait devant lui la construction récente d'un édifice auquel l'architecte s'était efforcé de donner l'apparence du style roman. — « Cela, du roman? dit-il. Vous voulez dire du roman-feuilleton?... »

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.
Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.
L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,
publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE.
Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations,
entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.
Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).
Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes
du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande.
Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.

Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne,
32, rue de l'Industrie, Bruxelles.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles: MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.



ONZE KUNST (NOTRE ART)

— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —

	<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔</p> <p>Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔</p> <p>Abonnement annuel Frs. 20.-</p>	
--	--	--

J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS



L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art
Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Lettre parisienne (JOHANNIN LE COUDRAY). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). M. Th. Radoux. M. Paul Dubois. M. Victor Vreuls. — Art et Patriotisme (JEAN MARCEL). — Modern-Style. — Miss Isadora Duncan. — Chronique judiciaire des Arts. Emmanuel Hicl et Peter Benoit. — Petite Chronique.

LETTRE PARISIENNE

Le *Mercur de France*, qui a quitté son local de la rue de l'Échaudé-Saint-Germain (le nid où il était né en plein vieux Paris, où il avait prospéré et où, dans les petites salles sombres, on rencontrait, toujours actif, veillant à tout, soigneux, méticuleux, maniant avec délicatesse, franchise et habileté ces gaillards de rapports difficiles : les auteurs! on rencontrait Alfred Vallette), le *Mercur de France* s'est installé au quartier de l'Odéon, rue de Condé, 26, dans un ancien hôtel — d'un blanc de carme comme au temps de la Du Barry — et qui fut jadis habité par Scarron et par Beaumarchais, —

ce qui oblige, — le *Mercur de France* publie pour les vacances de ses lecteurs une série de livres. Alfred Vallette continue à bien soigner ses abonnés et ses clients et il a soin de ne pas les laisser mourir de soif littéraire. Non pas que les livres manquent. Il en pleut. C'est une avalanche de tous les genres. La littérature est même devenue un métier parfois bien ignoble. Aussi devons-nous de la reconnaissance aux éditeurs vraiment artistes, qui savent choisir et qui ont tout de même d'autre souci que de ramasser de l'or. L'or est d'ailleurs moins abondant que le livre. Et il est nécessaire dans une librairie. Mais il faut ne pas s'adonner à son exclusive recherche et garder un bon coin au culte de l'art et du neuf. C'est ce qu'on fait au *Mercur de France*.

Parmi ces livres tout récents : *Œuvres galantes de conteurs italiens* (1), par Ad. Van Bever et Sansot-Orland. C'est une traduction littérale, sans correction, sans ajoute, sans fard, qui prend les vieux textes tels qu'ils sont et nous les donne avec toute leur saveur archaïque, leurs audaces érotiques, parfois leur brutalité. Il s'agit des conteurs du xiv^e, du xv^e et du xvi^e siècle. Leurs noms sont : Francesco da Barberino, Franco Sachetti, Giovanni Fiorentino, Masuccio, Antonio Cornazzano, Giovanni Brevio, Matteo Bandello, Francesco-Maria Mobza et Agnolo Firenzuola. Le savant membre de l'Institut, M. Emile Gebhart, avait publié en 1901 un livre : *Conteurs florentins du moyen-âge* (2). Il étudiait avec la profonde érudition qu'on lui sait les plus

(1) *Mercur de France*; fr. 3-50.

(2) Hachette; fr. 3-50.

anciens de ces conteurs italiens. Le livre de MM. Van Bever et Sansot-Orland, qui sera suivi d'un second volume, les présente presque tous en un choix judicieux et hardi de contes et de nouvelles, précédés pour chaque écrivain d'une biographie puisée aux meilleures sources. Diablé! Ils sont joyeux et fort divertissants, ces contemporains du Dante et leurs successeurs! Rabelais ne paraît plus de langue salée à côté d'eux. Les contes de Lafontaine sont polis et chastes! Mais quelle couleur! Quelle imagination! Quel pittoresque! Quelle abondance! Histoires d'étudiants favorisés des dames, de maris cocus, de moines lubriques; lisez donc le *Pape dans Rome*, les *Figues du curé*, le *Conventuel et la Courfisane*, et que d'autres! — Et vous passerez des heures franchement plus gaies qu'en parcourant les sermons de Massillon ou la *Morale en action* de je ne sais plus qui. Seulement, lectrices, voilez vous la face d'avance et lisez derrière votre éventail.

En ne rougissant plus vous lirez avec intérêt *L'Imitation de la Mort* (1) de Rachilde, un livre de contes où je signale spécialement à votre attention le *Cœur du Moulin*, une des histoires qu'on ait le mieux contées depuis longtemps; un petit chef-d'œuvre. C'est rustique, coloré et d'un dramatique qui saisit profondément. Les phases de l'action amoureuse et tragique sont amenées avec une science et un sens profond de la « nouvelle ». Si Rachilde est la première des romancières en France — n'en déplaise à Gyp — (rappelez-vous ce superbe roman *La Tour d'amour*!) elle est aussi la plus subtile et la plus leste des nouvellistes. Elle tresse la nouvelle avec une élégance qui séduit et fait qu'on n'oublie jamais ses phrases tour à tour aiguës et calmes, — poivre et pierre précieuse, — plume d'ange et plume du diable, — messe blanche, messe noire! *L'Imitation de la Mort*? C'est l'histoire d'une morte qui explique ses sensations dans les nimbés, d'une âme dans l'éther infini. Souffrances et douleurs d'une âme! Cette trépassée revient auprès de son mari, en lui-même, elle lui parle, elle le console, puis devient jalouse et se venge. Pages d'émotion fine, de cauchemar, avec un peu d'épouvante. C'est extraordinaire comme cela vient bien de l'au-delà. Le moment de la mort, avec l'âme qui se débat dans les rideaux de lit et à laquelle les cris de désespoir du mari causent un mal horrible, est poignant. Et ceci, la mort d'un enfant : « Un gémissement de petit chat qui tousse... Je sais, je suis sûre qu'il m'a vue, car brusquement, pour mourir, il a mis ses poings crispés sur sa face fleurie de violettes funèbres. » Le *Tout au ciel*, dans le même recueil, est une histoire ironique à la Villiers, où je enoille cette phrase : « J'ai regardé longtemps ce tourbillon de jeunes filles nues qui, debout et empressées, s'agitaient autour du jet des assiettes sales comme

(1) *Mercury de France*; fr. 3-50,

des abeilles autour d'une fleur. — Exquis, n'est-ce pas? Quant à la *Fille du tonnelier*, c'est très beau aussi, âpre et sauvage. Un dîner de chasseurs, auquel j'eusse volontiers été invité, ne fut-ce que pour boire de ce vin de Saint-Chignan, brun caramel, qui possède une saveur d'amande amère. Tel est le dernier livre de Rachilde, et nous pouvons annoncer d'elle pour octobre un nouveau roman, dont le titre n'est pas encore trouvé, mais dont l'intérêt et le charme le sont déjà, un roman qui marquera.

De Loyson-Bridet, les *Mœurs des Diurnales* (1). Loyson-Bridet! Ce nom modeste cache un nom glorieux. Le livre! Un traité de journalisme. Ce bouquin est d'une ironie mordante. Léon Bloy jetait de sonores imprécations à la presse en l'appelant *granite vermine*! Ceci porte plus. C'est de la fine et douce moquerie qu'on sent maniée par un savant et un lettré. C'est un ricanement d'un bout à l'autre. Le chapitre intitulé *Notre Maître* transporte de joie. Il s'agit de Francisque Sarcy et de sa vie : « On voit encore, place du Marché-Sainte-Catherine, l'étroite pâtisserie qui vendait en 1839 de petits pains succulents dont il se régalaît. » Et puis ceci : « Chaque fois qu'il était premier, son père mettait fr. 3-50 dans une tirelire pour lui acheter un chapeau neuf. » Ces souvenirs touchants aracheront des larmes aux admirateurs du grand critique. Ces derniers sont plus nombreux qu'on ne pense. « Sa grosse ombre plane encore sur nous : Elle nous maintient dans les toutes-puissantes et salutaires ténèbres. » Le traité de journalisme est complet. Il traite aussi bien des métaphores que de la concision, de l'art de démarquer que de la polémique. Pour vous donner une idée de la façon dont Loyson-Bridet persifle les journalistes, voici un extrait de son discours liminaire : « Vous avez, chers confrères, d'illustres devanciers qui ont pu répéter, bravant d'avance les impitoyables ciseaux des jeunes chroniqueurs, le délicieux mot d'Abélard : *Non omnis moribor*. Vous les connaissez dès longtemps. C'est Jules Janin, l'étonnant critique des *Débats*, qui nous montre Charlemagne mêlé à la grande épopée des Croisades, et tout justement Abélard persécuté par Louis XI. Qui ne se souvient de sa savoureuse description de l'île de Smyrne, du majestueux morceau où il nous fait voir le puissant fleuve du Rhône traversant l'immensité de Marseille, ou de la ravissante phrase sur la ville de Cannes, doublement célèbre par la victoire remportée par Annibal sur les Romains et par le débarquement de Bonaparte. » Et plus loin : « C'est notre maître Francisque Sarcy, qui tout jeune, s'inspirant de la phrase de Georges Sand : Et comme Hérode ils ne savent plus que se laver les mains de toutes les iniquités sociales! écrivait hardiment à l'*Opi-*

(1) *Mercury de France*; fr. 3.50.

nion nationale : Henri réclame ses lettres à cor et à cri : on le renvoie de Ponce à Pilate. » Le livre pulule de pareilles citations. C'est un bêtisier magnifique qui eût fait la joie de Flaubert. Et le journal y est considéré à tous les points de vue, même celui qui fut célébré par Rabelais en un chapitre fameux. « Que parlez-vous de journaux, dit le père Troupeau qui justement revenait des cabinets. Je ne m'en sers plus. Je crois qu'ils m'ont tout gâté le fondement. »

Puisqu'enous parlons du *Mercur*e de France, annonçons qu'il va commencer dans sa revue, dès le 1^{er} septembre, la publication d'un roman de votre compatriote Hubert Krains : *Le Pain noir*. C'est une étude de mœurs très amère et très caustique qui a pour cadre Bruxelles et la Wallonie. La même revue commencera dans son numéro du 1^{er} novembre la publication d'un roman d'Eugène Demolder : *Le Jardinier de la Pompadour*, où l'on verra la favorite de Louis XV revivre dans son ravissant castel de Bellevue, aujourd'hui disparu, mais reconstitué par l'auteur dans toute sa vérité historique et où l'on rencontrera le monde des jardiniers de l'époque, des lestes paysanneries, des histoires polissonnes de valets et toute une grâce fleurie et parfumée. En octobre le *Mercur*e publiera un roman d'André Fontainas : *L'Indécis*, élégante étude psychologique, traitée à la Stendhal, mais dans un style flaubertin; et en janvier l'*Autre Vue*, de Georges Eekhoud, qui contient les pages les plus brûlantes, les plus aiguës de votre grand écrivain. A ces indiscretions, qui intéressent particulièrement la Belgique, j'ajouterai, pour terminer ce bayardage de vacances, que le *Mercur*e compte aussi publier en mai prochain un roman moderne d'Eugène Demolder, qui a pour décor Paris, Vendôme et Orléans et pour titre : *Les Amours macabres d'Estelle Tournault*. Quand on songe à tout ce que le *Mercur*e de France a déjà publié d'Eekhoud, Verhaeren, Maeterlinck, Demolder, Krains, Lemonnier, Mockel, Gérardy, Fontainas, Elskamp, Louis Delattre, Glesener, on peut se dire qu'Alfred Vallette est très accueillant pour ceux de votre pays et que le Brabant lui doit quelque reconnaissance.

JOHANNIN LE COUDRAY

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. TH. RADOUX

Directeur du Conservatoire de Liège.

L'éminent directeur du Conservatoire de Liège se prononce nettement en faveur des concours. Notre enquête devant être absolument impartiale, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs,

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

comme nous l'avons fait pour ses contradicteurs, les arguments qu'il fait valoir en faveur de l'institution qu'il défend.

MONSIEUR,

J'ai mille excuses à vous adresser pour le retard que j'ai mis à répondre à votre lettre. Elle est venue me surprendre au milieu des travaux des concours de mon établissement, lesquels, commencés le 29 juin, n'ont pris fin que le 1^{er} août.

Les questions que vous adressez aux directeurs de conservatoires, chefs d'orchestres, critiques musicaux, etc., dans la lettre précitée, ne sont pas formulées pour la première fois; elles ont été posées il y a une dizaine d'années par le ministre compétent.

J'y répondrai aujourd'hui comme alors : Oui, les concours doivent être maintenus dans les conservatoires, non seulement pour les élèves, mais aussi pour les professeurs, et s'il n'existaient pas, il faudrait les instituer.

Pendant les deux mois qui les précèdent, l'émulation règne dans les classes et y allume cette fièvre du travail si profitable aux études artistiques.

La nature humaine a besoin d'un stimulant pour s'éveiller; la vie veut un but : le succès qui récompense le labeur, professeurs et élèves le trouvent dans l'institution des concours.

Si des incidents, auxquels vous faites allusion, ont pu se produire, ils ne prouvent rien contre l'institution. On ne doit pas perdre de vue qu'un conservatoire a pour mission de former des musiciens capables d'interpréter les œuvres des compositeurs (ces architectes de la musique) et quelquefois un artiste!

Il doit donc se préoccuper, avant tout, de stimuler le zèle de ces humbles pionniers de notre art, les futurs musiciens d'orchestre; quant aux natures privilégiées, natures d'élite qui naissent avec un idéal au cœur et qui en poursuivent la réalisation malgré tout, les concours sont inutiles.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

TH. RADOUX

M. PAUL DUKAS

Compositeur.

L'opinion de M. Paul Dukas n'est pas moins catégorique que celle de M. Radoux, mais.... dans le sens opposé. L'auteur de l'*Apprenti sorcier*, de l'admirable *Sonate pour piano* qui nous fut révélée l'an dernier, des *Variations sur un thème de J.-Ph. Rameau*, etc., nous adresse la lettre ci-après :

MON CHER MAUS,

Vous me demandez mon avis sur la question des concours? C'est bien simple : il n'y a qu'à les supprimer. Les élèves ayant terminé leurs études seraient simplement classés d'après leurs notes de l'année et subiraient suivant l'ordre auquel les rangerait, non pas une épreuve, souvent peu probante pour beaucoup d'entre eux, mais l'ensemble de leur travail.

Cela vaudrait mieux, je crois, que l'institution tapageuse des concours, grâce à laquelle on nous excède de réclame et de boniments de toutes sortes à propos de gens dont, souvent, on n'entend plus parler par la suite. Mais nos mœurs de cabotins s'opposent trop fortement à cette solution honnête pour qu'elle ait des chances d'être de sitôt adoptée.

Croyez à mes sentiments de cordiale confraternité.

PAUL DUKAS

M. VICTOR VREULS

Compositeur, professeur à la Scola Cantorum.

Le lauréat du Prix Edmond Picard est, comme M. Paul Dukas, l'adversaire des concours. Auteur d'une série déjà importante de compositions instrumentales (*Trio, Sonate pour piano et violon, Symphonie pour violon et orchestre, Concerto pour violoncelle et*

orchestre, etc.). M. Vreuls consacre une partie de son temps à l'enseignement. Son avis, basé sur l'expérience du professorat, est donc particulièrement intéressant.

CHER MONSIEUR MAUS,

Vous voulez bien me demander ce que je pense des concours annuels des conservatoires et s'ils doivent être maintenus.

A mon humble avis, les concours, surtout de la façon qu'ils sont organisés dans beaucoup de conservatoires, sont absolument inutiles, sinon nuisibles.

En effet, la plupart des élèves qui concourent pour l'obtention d'un prix ne travaillent qu'en vue de cette distinction et non pour acquérir le plus de connaissances possible. Tous leurs soins sont employés à signoler les morceaux de concours, dont le jury appréciera l'interprétation en un quart d'heure de temps.

Quant au travail des élèves pendant l'année scolaire, on n'en tient pour ainsi dire pas compte. Si bien que le jury, qui ne connaît pas les concurrents, doit juger des qualités de ceux-ci au moment où ces qualités sont très souvent annihilées par le trac ou par toute autre cause morale ou physique.

Et lorsque le premier prix est enfin obtenu, le lauréat, béatement, se repose, puisqu'il a un diplôme qui lui permet de laisser rouiller ses moyens en un *far niente* général et l'autorise à mettre, après son nom, la mention « premier prix du Conservatoire ».

Malheureusement, que de désillusions souvent par la suite!

On pourrait donc, me semble-t-il, remplacer avantageusement les concours annuels par deux examens périodiques à huis clos, POUR TOUS LES ÉLÈVES, portant sur les connaissances qu'ils auraient régulièrement acquises; et non, comme cela se fait à présent dans les concours, à l'audition d'un concerto quelconque, que le concurrent a appris, parfois tant bien que mal, pendant deux ou trois mois de l'année, à l'exclusion et au détriment des autres études.

L'élève qui aurait passé l'un des examens avec succès et aurait mérité, par exemple, la mention « très bien », recevrait un diplôme de sortie, constatant qu'il possède les connaissances nécessaires pour pouvoir enseigner à son tour l'étude de son instrument.

Comme cela chaque élève ne travaillerait pas spécialement pour tel ou tel examen, puisque, de toute façon, il serait forcé de s'y présenter quand même et qu'il pourrait obtenir son diplôme à l'une comme à l'autre épreuve.

On me dira, peut-être, que l'habitude de donner des prix est enracinée dans nos mœurs. A cela je répondrai que l'on n'a qu'à déraciner cette habitude; ce qui n'est pas si difficile... *quand on veut!* Voyez, d'ailleurs, le maître Vincent d'Indy, qui a mis en pratique, à la *Scola cantorum* de Paris, le système de contrôle que je préconise et qui, je erois, en est très content.

Croyez, cher Monsieur Maus, à mes sentiments distingués.

(A suivre.)

VICTOR VREULS

ART ET PATRIOTISME

A M. ALFRED BRUNEAU

Deux amis, qui ont eu la gentillesse de penser qu'il est agréable d'avoir des nouvelles d'Europe lorsqu'on est exilé au fond de l'Afrique, m'ont écrit au sujet du monument Zola confié au génie du sculpteur Constantin Meunier. L'un de mes amis est Belge, l'autre est Français, comme moi; tous deux sont chauvins et tirent de l'événement des conséquences qui me paraissent fausses.

Le Belge chante la gloire artistique de sa patrie, ce en quoi je l'approuve de tout mon cœur. Mais il a tort de conclure à la suprématie absolue de l'art belge. La sculpture française n'est pas réduite à *quia* par le fait que Constantin Meunier est un maître

dont l'immense valeur reçoit de la France, en cette circonstance, un hommage éclatant et hautement mérité.

Mon correspondant français, quelque peu nationaliste, m'écrit que l'école de sculpture française est de premier ordre, et que c'est donner raison à ceux qui, dans une affaire trop connue, affublèrent Zola du nom de « sans patrie » que de demander à un maître étranger l'effigie de l'écrivain dont on veut perpétuer la mémoire (1).

Il y aurait donc une douane prohibitrice des choses de la pensée? Certes nos maîtres français sont admirables. Mais en est-il un dont l'art soit, comme celui de Meunier, directement inspiré par la Vérité et par la Vie? Constantin Meunier (c'est son admirable don) est, comme le fut Zola, « naturaliste ». Ses personnages ont une réalité saisissante. La puissance de son œuvre réside surtout dans la scrupuleuse fidélité de l'expression, du geste, de l'attitude, du vêtement, des accessoires. Qui n'a éprouvé la plus poignante émotion, à la fois humaine et esthétique, devant ce tragique *Grisou* du musée de Bruxelles, si génial et si simple!

Nous sommes là bien loin de l'étrange et admirable *Balzac* de Rodin, loin de l'art officiel de Saint-Marceaux, loin du *Triomphe de la République* de Dalou....

Au mois de novembre dernier, l'exposition de Meunier au Cerele artistique de Bruxelles a mis en vive lumière les caractéristiques du génie du maître: la Vérité, le Travail. N'est-ce point en ces deux mots qu'on peut résumer toute la carrière de Zola? Les esprits libérés de l'admiration ou de la haine — par quoi les sentiments sont parfois faussés — sont stupéfaits du prodigieux labeur dont fut remplie l'existence du grand écrivain. Cet amoncellement de faits et de documents, cette surprenante assimilation à toutes les questions d'art, de médecine, d'industrie, de mécanique, de sciences, de métiers qui permit à l'écrivain de parler de tout en termes précis et spéciaux, comme un praticien expérimenté, tennent du miracle. Les *Rougon-Macquart*, les *Trois Villes*, les *Quatre Évangiles*, les ouvrages de critique, de littérature, de justice (ceux-là, qui lui valurent l'exil, ne sont pas les moindres!), les articles innombrables, quel œuvre gigantesque vint stupidement interrompre la mort! Les amis, les disciples de Zola redisent son amour ardent pour la Vérité et pour le Travail. Ils en ont si fortement reçu l'empreinte qu'ils le prêchent à leur tour avec l'éloquence du Maître disparu.

N'est-il point naturel qu'on ait chargé celui dont le génie s'appuie sur la Vérité et le Travail d'immortaliser l'écrivain dont les livres glorieux disent à pleines pages que les seuls remèdes aux misères et aux erreurs d'ici-bas sont le Travail et la Vérité? Qu'importe la nationalité de l'artiste? L'art est d'une humanité universelle et c'est peut-être lui, aidé de la science, qui effacera ce que les frontières ont de menaçant et d'antifraternel.

La patrie, c'est la famille, et la famille n'exclut pas les amis. Votre famille s'augmente des bons amis acquis — comme vous augmentez la leur, — sans que pour cela vous changiez de nom et reniez votre foyer. C'est cette amitié-là qui convient entre les peuples. L'art et la science en sont les missionnaires, alors que l'intérêt n'est qu'une abstraction d'égoïsme et recèle en germe toutes les luttes. Les frontières sont aujourd'hui, entre certains peuples, de grosses murailles redoutablement garnies de fossés, armées

(1) Ce correspondant aura appris avec plaisir que M. Meunier s'est adjoint comme collaborateur, d'accord avec le Comité, l'excellent statuaire français Alexandre Charpentier. — N. D. L. R.

de fers barbelés, de crocs et de pointes, derrière lesquelles on veille, l'arme chargée. D'autres frontières, moins rudes, sont de simples murs garnis de tessons. Souhaitons que les frontières, qui laissent à chaque peuple son originalité comme son amour-propre, ne soient plus un jour que des haies fleuries, à mi-corps, par-dessus lesquelles on devise gaiement, comme aux pays de soleil, de confiance et d'amour.

JEAN MARCEL

N'Gombé (Haut-Congo)

MODERN-STYLE

On a, depuis déjà plusieurs années, dit que le rajeunissement de l'art contemporain était une renaissance; je ne crois pas qu'il faille prononcer le mot de renaissance. Les mouvements artistiques que l'on qualifie à tort ainsi dans le courant des siècles sont ceux pendant lesquels l'art, atteignant enfin l'idéal, achève de se styliser et donne la formule de ses différents canons. « La beauté parfaite est comme l'eau pure qui n'a aucune saveur particulière, » elle ne procède point de l'imitation des formes ordinaires de la vie, elle est inhumaine et divine, c'est celle qu'atteignirent la Victoire aux sandales et les grandes figures du tombeau des Médicis.

Nous dirons donc simplement que l'art contemporain, manifestation spontanée d'une force mystérieuse, est en train de naître, comme naquit jadis l'art chinois au temps de la dynastie des Mings, comme naquit l'art Memphiste avant l'incursion des Hyksos en Égypte, comme naquit l'art médiéval en France au XII^e siècle; parce qu'en vertu d'une espèce de correspondance, d'une sorte de loi du rythme, à certaines époques privilégiées, des hommes véritablement plus jeunes que leurs prédécesseurs, cessant d'avoir un langage symbolique, s'approchèrent de la nature, et se mirent à la copier studieusement, comme s'ils découvraient, tout à coup, qu'elle est admirablement belle.

« Il ne dessine rien de bien, celui qui n'a pas envie de dessiner n'importe quoi... », s'écrie Ruskin... Les artistes doivent aller à la nature en toute simplicité du cœur, sans rien rejeter, sans rien mépriser... Aucune déesse grecque n'a jamais été moitié si belle qu'une jeune Anglaise d'un sang pur. » L'art moderne est un art d'imitation.

J'ai sous les yeux un flambeau d'argent; c'est un pavot dont la tige se contourne, trois feuilles s'écartent pour le soutenir à la base, sa capsule verdâtre s'est ouverte pour recevoir la bougie. L'ouvrier a copié simplement une plante dans un jardin, il a procédé de la même façon que le bijoutier égyptien qui travaillait pour la reine Ahhotpou les trois singulières mouches d'or du musée de Giseh; il a stylisé une plante comme l'orfèvre thébain de la dix-huitième dynastie avait stylisé un insecte.

Le style est donc la part de l'ingéniosité et de l'intelligence humaine dans une œuvre quelconque; *homo additus nature*, dit Bacon. Cette part est faible, quand l'homme ne fait qu'imiter ce qu'il a sous les yeux, elle augmente à mesure qu'il trouve et qu'il formule les règles de plus en plus précises et compliquées qui vont définir son art. Bientôt l'artiste « ne conçoit plus que ce qui est supérieur à la créature », il ne se soucie plus de copier une plante ou un corps de femme, il généralise, il imagine; il touche à l'idéal, et bientôt après, redescendant la pente, il entre dans la décadence. « Le jour où se forma l'esprit classique, écrivait Ruskin, ce fut comme si l'âme de l'homme elle-même, séparée de la racine de sa santé, et prête à tomber en corruption, perdait la perception de la vie dans toutes les choses qui sont autour d'elle, et ne pouvait plus distinguer l'ondulation des branches vigoureuses pleines d'une force musculaire et d'une circulation sanguine, du lâche ploieinent d'une corde brisée. Ce jour-là fut consommée la condamnation du naturalisme, et avec lui de l'Architecture du monde. »

(1) Fragment d'un intéressant article de M. CHARLES VERNIER dans la *Critique internationale*.

Miss Isadora Duncan.

Une danseuse américaine, Miss Isadora Duncan, a l'ambition de rendre à la danse sa beauté et sa noblesse. Au lieu de rythmer ses pas, comme telle danseuse serpentine, sur *Loïe du bal*, elle a imaginé de se faire accompagner par le charme nostalgique de la musique de Chopin! Le Chopin, non des valse et des mazourkas seulement, mais celui des Préludes, des Impromptus et des Nocturnes... Reste à savoir ce que penserait de cette « adaptation » imprévue le musicien-poète...

Un de nos confrères de la presse artistique parisienne donne en ces termes son avis sur la nouvelle étoile :

« Miss Isadora Duncan, la danseuse américaine, est venue à Paris précédée d'une dangereuse réclame dont on nous assura qu'elle avait horreur. Jamais ennemie de l'interview ne s'y prêta avec plus de complaisance. Elle avait à peine pris le temps de se déboucler ses malles que déjà ses confessions emplissaient les pages des journaux. Ces conférences ne suffisaient point, paraît-il, à nous donner une claire intelligence de l'esthétique qu'on se disposait à nous révéler; Miss Duncan convia la presse à un *five o'clock* au théâtre Sarah Bernhardt. Elle arriva, vêtue, ainsi qu'il convient à l'apôtre d'une foi nouvelle, d'une robe blanche et monacale, nous tendant une main et tenant de l'autre une petite amphore fêlée, dont, nous dit-elle, on venait de lui faire présent pour sa fête. Nous admirâmes avec complaisance l'amphore et la fêlure. Miss Duncan nous harangua ensuite en français avec une crânerie à laquelle il faut rendre hommage. Elle posa en principe que les mouvements de tous les êtres dépendaient de leur structure; axiome dont elle reconnut elle-même la banalité. Elle déclara que la chorégraphie communément enseignée était un art factice, perpétuel défi à la nature; qu'il fallait libérer le corps féminin des entraves qui le déformaient et l'obliger à ne chercher la grâce que dans les mouvements naturels. La théorie sembla fort juste. Nous avions cependant envie de dire à Miss Duncan, en corrigeant un mot du vers du fabuliste :

Vous parlez, j'en suis fort aise :
Eh bien! dansez maintenant!

Mais Miss Duncan ne dansa pas. Elle céda la parole à un musicien chevelu qui nous présenta des instruments anciens. On nous offrit ensuite du thé, des gâteaux, des sonates de Chopin, de la limonade, un solo de viole et quelques verres de punch. Telle fut notre première entrevue avec Miss Duncan. Elle nous invitait à nouveau deux jours après : cette fois on dansa.

Miss Duncan parut, dans une tunique flottante, pieds et jambes nus. Elle réprova les vains artifices de la toilette. Mais, hélas, il suffit de la contempler pour en regretter l'absence. Sa chorégraphie?... Quelques attitudes nouvelles sans doute dont on pourra tirer parti. Mais ce qui frappe surtout, c'est la puérilité des procédés et la laborieuse gaucherie du geste. Cette jeune fille qui déguise en Grecs ses musiciens pour leur faire jouer du clavecin dans un temple dorique a évidemment sur l'esthétique des idées un peu troubles. Elle doit prendre le Pirée pour une Bacchante...

Tout cela, est-ce de la naïveté? Peut-être. Est-ce du bluff? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'autre jour les sandwiches étaient excellents. »

Chronique judiciaire des Arts.

Emmanuel Hiel et Peter Benoit.

Les héritiers d'Emmanuel Hiel et la légataire universelle de Peter Benoit sont, dit le *Petit Bleu*, en querelle à la suite d'un litige de minime importance.

La légataire de Peter Benoit a fait éditer sans l'autorisation des héritiers de Hiel l'oratorio *De Schelde*, auquel Hiel a collaboré. Les héritiers de Hiel réclament, en vertu de la loi sur les droits d'auteur, 300 francs de dommages-intérêts.

Le juge de paix de Saint-Josse-ten-Noode, devant qui l'instance a été portée, a commencé par débouter les héritiers de Hiel. Ceux-ci ont interjeté appel de ce jugement devant la cinquième chambre du tribunal civil.

L'avocat de la légataire de Peter Benoit a soutenu que Hiel avait renoncé à ses droits. Hiel a dit un jour à Peter Benoit : « Faites-moi les mêmes conditions qu'à Jan Van Beers. » Or, Jan Van Beers a toujours fait abandon de ses droits de parolier. C'est, dit l'avocat, un engagement formel et général.

A cela, l'avocat des héritiers Hiel oppose l'argumentation que voici : « Les paroles de Hiel se rapportent uniquement à la publication, en 1882, de l'oratorio *Lucifer*. L'engagement n'est pas général. Il y a eu un projet de contrat entre Hiel et Benoit, mais il n'a jamais été signé. Hiel n'était, du reste, pas homme à abandonner ce qui lui revenait. »

Les héritiers Hiel demandent donc la réformation de la sentence du juge de paix et sollicitent un jugement de principe, qui défende à la légataire de Peter Benoit de disposer à son gré, dans l'avenir, des autres œuvres dues à la collaboration des deux artistes flamands.

Le tribunal a décidé que M. Hiel n'a pas renoncé à ses droits d'auteur; en conséquence, il réforme le jugement du juge de paix et alloue aux héritiers Hiel une somme de 100 francs à titre de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle littéraire appelée à faire du bruit : M^{me} Georgette Leblanc corrige en ce moment les épreuves d'un volume qui paraîtra chez Fasquelle à son retour de la grande tournée qu'elle est sur le point d'entreprendre sous la conduite de l'impresario Schurmann. Le titre de cet ouvrage, où la créatrice de *Monna Vanna* et de *Joyzelle* évoquera dans un récit fictif des souvenirs personnels, est *Le Choix de la Vie*.

Accompagnée de M. Darmont et de la troupe du théâtre Maeterlinck, M^{me} Leblanc partira le 10 septembre pour Lausanne; où commencera la série des cent représentations qu'elle s'est engagée à donner en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Suède, en Norvège, en Allemagne, en Autriche, à Constantinople, à Athènes, au Caire et à Alexandrie. Trois spectacles différents seront donnés au cours de cette tournée : *Monna Vanna*, *Joyzelle* et un spectacle composé de *l'Intruse* et d'une œuvre nouvelle, encore inédite, de Maurice Maeterlinck : *Le Miracle de saint Antoine*, pièce en deux actes d'un caractère comique, — une sorte de bouffonnerie à la Breughel qui fera avec les drames précédents de l'auteur de *Pelléas et Mélisande* un contraste curieux.

Le *Miracle de saint Antoine* sera joué, ainsi que *Monna Vanna* et *Joyzelle*, au théâtre du Parc pendant la dernière semaine de septembre.

M. Gabriel, un paysagiste hollandais bien connu en Belgique, vient de mourir à La Haye à l'âge de soixante-quinze ans.

M. Adolphe Samyn, architecte, inspecteur du service des constructions de la ville de Bruxelles, est mort mercredi dernier, aux suites d'un terrible accident de tram. M. Samyn avait soixante et un ans.

Le théâtre Molière nous donne une grande nouveauté : *Les Saltimbanques*, opérette nouvelle de M. Ganne, qui a obtenu à la Gaîté de Paris et dans toutes les grandes villes de France un immense succès. M. Darmanin l'a montée avec de grands soins.

La pièce sera jouée aujourd'hui dimanche, en matinée, à 2 h., et le soir à 8 h. 1/2. Aux matinées les enfants paient demi-place.

L'exposition de dinanderies restera ouverte jusqu'au 4 octobre prochain.

Judi 3 et jeudi 10 septembre, chaque jour à 3 heures, M. Desrée, conservateur des Musées royaux de Bruxelles, donnera une conférence sur les dinanderies, dans les locaux de l'exposition.

Richard Strauss dirigera, dans le courant de l'hiver prochain, à la société philharmonique de Varsovie, un concert composé de ses œuvres. Les journaux polonais annoncent qu'il donnera, entre autres, à cette audition la primeur d'une composition nouvelle : *Monsieur, Madame et Bébé*, symphonie intime. Cette nouvelle mérite confirmation et nous ne la publions que sous toutes réserves !

Le théâtre de Bayreuth, clos cette année, rouvrira ses portes en juillet 1904. On y représentera *Tannhäuser*, *Parsifal* et *l'Anneau du Nibelung*.

Nous ignorons le talent de M. de Charmoy, qui a, paraît-il, composé un monument à la mémoire d'Edgar Poe. Mais ce talent ne doit pas être banal si l'on en juge par la description que fait un de nos confrères de l'œuvre du jeune statuaire...

« On sait (?) que de Charmoy n'a jamais recours aux architectes pour édifier ses stèles et ses colonnes. Cette fois-ci, il a trouvé même le moyen de se passer d'architecture. Car c'est un gigantesque gradin qu'il a conçu, une marche démesurée où poser le pied d'un Hercule entre deux piliers, quelque chose comme le degré d'un temple égyptien où viendraient rêver des lions.

« Dans cette énorme cathédre, deux hommes nus ont empoigné les coins d'un linceul immense. Et voici que le drap funèbre s'est ouvert; le corps d'Edgar Poe s'en est échappé, est venu rouler à leurs pieds, plaqué sur le dos, macabrement étalé comme à la dalle d'une morgue. Alors, les deux hommes ont regardé ce cadavre. L'un le fixe encore des yeux fous que la terreur élargit; il demeure stupide, bouche bée, devant ce cadavre, ne comprenant rien au cauchemar de la Mort. L'autre a levé la tête et les yeux. Il contemple le ciel, comme ferait un croyant. Car il comprend, celui-là. Il sait que la mort n'est pas destructive, mais féconde; que si elle a fait une masse inerte de ce génie extraordinaire, ce n'est point en bas qu'il faut chercher, mais ailleurs, là-haut, quelque part. Et, détournant les yeux du néant de la terre où les hommes charnels ne font que passer, il suit au loin, dans l'espace, le lumineux sillage de l'idée immortelle. »

Après tout, pourquoi pas ?...

Sommaire de l'*Idée libre* du 15 juillet dernier :

Myrnam, Paul Germain; *Hérésies et Socialisme*, Georges Jouret; *Petits poèmes*, Jean Gabriel; *Peladan*, Paul Mounet et le *Peuple aux fêtes d'Orange*, Gabriel Boissy; *Soir*, Félix Bodson; *Le Bazar de l'Adultere*, J.-F. Lujan; etc.

Sommaire du numéro d'août de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain (95, rue des Petits-Champs, Paris 1^{er}; Agence générale belge, 7, passage Lemonnier, Liège). — *Alfred Roll*, par Camille Mauclair (12 illustrations). — *L'Ivoire au Musée Gulliera*, par Charles Saunier (12 illustrations). — *Le Mobilier au Salon des Artistes français*, par Frantz Jourdain (7 illustrations). — *Le Musée Victor Hugo*, par Yvanhoë Rambosson (12 illustrations). — *Les Objets d'art aux Salons*, Société Nationale (2^e article), par Émile Sedyn (7 illustrations). — Petites nouvelles. — Concours. — Expositions. — Livres nouveaux. — Abonnements : 20 francs (France); 24 francs (étranger); le numéro : 2 francs.

Sommaire de la livraison du 1^{er} septembre de la *Gazette des Beaux Arts* (8, rue Favart, Paris, 11^e) : *Portraits présumés de saint Louis et de sa famille*, par M. Salorn Reinach; *Nouvelles recherches sur Bernardino Luini*, par MM. Pierre Gauthiez et Gustave Frizzoni; *David et le Théâtre pendant le séjour à Bruxelles*, par M. Jean Guiffrey; *Le Salon de 1761*, par M. Camille Stryenski; *Le Musée national du Cuire*, par M. Herz; *Les Charmettes et les Portraits de M^{me} de Warens*, par M. L. Tider-Toutant; *Lé Premier livre xylographique italien*, par le prince d'Essling; *Correspondance d'Allemagne : Les Salons de Munich* par M. William Ritter. — Six gravures hors texte; nombreuses gravures dans le texte.

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.
Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERRY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.
L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,
publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE.
Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations,
entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.
Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).
Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes
du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande.
Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun
de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.

Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne,
32, rue de l'Industrie, Bruxelles.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HÉMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTÉUX



Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGÉ, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles: MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers
l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Salon des Beaux-Arts (GEORGES LE BRUN). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). *M. Sylvain Dupuis. M. Pierre de Breville. M. Joseph Jongen.* — Les Modèles (HENRI DETOUCHE). — Quelques musiciens. — Chronique judiciaire des Arts. *De la protection légale accordée à la photographie.* — Petite Chronique.

Le Salon des Beaux-Arts.

Article 9 : Les œuvres envoyées par des artistes décorés de l'ordre de Léopold, membres de l'Académie royale de Belgique ou du corps académique d'Anvers sont reçues sans examen.

On a fait tout ce que l'on a pu pour que ce salon, le premier du siècle à Bruxelles, soit étonnant.

La plupart des membres du jury y ont contribué, chacun selon ses moyens... On fait ce que l'on peut, que diable, et que voulez-vous humainement exiger du ou des malheureux qui avaient sur la conscience ce stupéfiant article 9 du règlement...

Je plaisante et pourtant c'est navrant. Je vois que les temps sont proches où une ceinture d'honneur pailletée de verroteries et de clinquant, gagnée dans une arène de lutte, sera considérée comme un gage de culture intellectuelle.

Hélas! il se trouve des... industriels qui, en présence de leurs confrères, n'ont pas rougi de cette désolante abdication de dignité. On les a spirituellement flagellés naguère ici même et je devrais ne plus y revenir, mais c'est cela que l'on délègue pour juger les œuvres de ceux qui se respectent. On n'enverra pas sa botte dans cette tyrannie? Alors les artistes dont la dignité reste intacte accepteront qu'un article aussi ridicule les jette en pâture aux réflexions cinglantes de ceux qui réfléchissent... Car nous sommes en quelque sorte un peu responsables des faits et gestes de ceux à qui nous accordons le périlleux honneur d'affirmer notre volonté et nos tendances. Vous les avez élus, digérez-les.

L'administration des beaux-arts nous remet notre propre sort entre les mains; la frousse blême de vieux contempteurs de sincérité et de générosité abuse d'une situation pour se rendre inviolable. Il faut que la bordée de sifflets soit assourdissante.

Ils sentent le sol s'effondrer sous leur sénilité et ils se cramponnent à des vers luisants. Ne rions pas du spectacle, Cela dégoûte et jette le discrédit sur la plus fière des professions. Craindraient-ils des représailles parce que systématiquement ils ont vilipendé et tenté d'étouffer le vrai talent? Croient-ils donc que les jeunes vont se venger? Quelle présomption! Il n'y aura pas une voix pour les atteindre dans leur petit commerce. On leur

accordera une salle (il la faudra très grande), où ils accrocheront leur marchandise. Ce sera la salle des déshérités de la Muse. Ira rire ou s'empoisonner, en tous cas se compromettre, qui voudra.

Autrefois, prompt aux généreuses indignations de l'adolescence, il me souvient d'avoir déploré devant Constantin Meunier que des steppes de toile cirée lamentables, sous forme de *Bataille de Lépante* et autres *Pestes* (de Tournai ou d'ailleurs) couvrirent les murs sacrés de nos musées. Meunier fit cette réponse profonde : « Non, cela doit toujours rester là en manière de châtiment. »

C'est cruel pour leurs mânes et si cela montre aux jeunes gens où conduit l'amour de la poussière et de l'érudition, le mépris de la nature toujours radieuse et toujours saine, cela prive aussi nos yeux de la contemplation salutaire d'œuvres simples et fièrement conçues. L'art n'a que faire de ces documents frelatés, de ces monuments compilatoires d'oripeaux disparus. Qu'importe l'anachronisme du costume ou du décor, si le peintre éprouve et traduit la divine émotion de l'heure, le radieux mystère de la lumière, ou nous montre qu'à travers les siècles le cœur de l'humanité ne change pas. La jeunesse est de tous les temps et seules resteront les œuvres naïvement sincères et consciemment stylisées.

Je me suis trop appesanti sur cette question ; car on ne lèvera pas d'étendard belliqueux.

Étienne de la Boétie ne nous enseigne-t-il point que, pour débarquer la tyrannie, l'inertie suffisait ? Nous sommes les maîtres de nos destinées. Respectons-nous.

Il y a quelques bonnes choses noyées dans le flot déprimant des plus tristes médiocrités. C'est une humiliation profonde pour leurs auteurs de les voir figurer en telle compagnie.

La section des arts appliqués respire et vit ; il y a des installations d'un goût très sûr. Le style coup de foudre ou tire-bouchonnesque est soigneusement écarté.

Il y a des meubles de Hortá d'un rythme charmant et d'une invention exquise, des installations de Hobé, Crespin et Sneyers claires et sympathiques, des cartons de Fabry d'un tout grand style, des papiers peints et des bijoux, des bibelots charmants et précieux. Maurice Denis, méconnu des pharisiens, y trouve sa vraie place... Et les peintres ont méprisé ce qui aujourd'hui les soufflette. J'applaudis parce que j'ai du cœur.

Une main habile et sûre, un jugement sain s'est occupé du blanc et noir. On n'y a toléré que ce qu'il fallait de nullités pour que tous les goûts fussent satisfaits.

C'est un four lamentable dans l'ensemble et une leçon. Jusqu'à ce jour je n'avais exposé que mes chiens au hall du Cinquantenaire... Nous ne pouvons pas nous mettre tous sous la tutelle de Henry Fierens-Ge-

vaert... La tâche qu'il assume est déjà assez absorbante.

Non, mon brave jury, ne fait pas une Libre Esthétique qui veut.

Et la foire au linoleum est ouverte. Bourgeois, précipitez-vous.

GEORGES LE BRUN

ENQUÊTE sur les Concours des Conservatoires (1).

M. SYLVAIN DUPUIS

Chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, directeur des Concerts populaires.

Avant d'occuper au théâtre de la Monnaie les fonctions de premier chef d'orchestre, M. Sylvain Dupuis a professé au Conservatoire de Liège et formé un grand nombre d'élèves auxquels il a inculqué la religion musicale dont il est pénétré. Fondateur des Nouveaux Concerts de Liège, directeur des Concerts populaires de Bruxelles depuis la mort de Joseph Dupont, M. Dupuis est journellement en contact avec une foule de musiciens, et rien de ce qui concerne ceux-ci ne lui est étranger.

CHER DIRECTEUR,

Est-elle vraiment d'une importance capitale cette question de l'opportunité des concours ? Et, à ce propos, ne serait-il pas intéressant de savoir sous quel régime les plus grands maîtres reçurent leur éducation musicale ?

Autres points très graves : Furent-ils assidus aux exercices d'ensemble et s'astreignirent-ils, sans une certaine répugnance, aux cours de solfège ou d'harmonie ? Ont-ils remporté des médailles en argent, vermeil ou autre métal, ici, des prix de capacité, là ? Leurs progrès furent-ils notés par leurs professeurs ou par un jury d'examen, préalablement au concours ?

Tout d'abord, constatons que la plupart des maîtres furent élevés dans des milieux différents, avec des régimes propres à leur pays ou localité et que, s'ils parcourent le monde en triomphateurs, personne ne songe à leur demander s'ils sont porteurs de diplômes attestant qu'ils ont remporté des prix avec ou sans distinction.

Tant de faits se contredisent au sujet de l'organisation des concours dans les Conservatoires de musique qu'ils seraient de nature à faire naître le scepticisme.

Cependant, des gens d'esprit, et du meilleur, ont discuté ardemment cette question et les personnalités éminentes qui dirigent nos Conservatoires ont maintenu ces concours ! Si ce n'était donc pour accéder à votre désir, il me semblerait audacieux de vous répondre à ce sujet.

De tout ce que je viens de dire, vous pourriez, cher Directeur, en inférer que je suis adversaire des concours. Pas précisément. Pour notre pays j'en suis partisan, parce qu'il est avéré qu'ils ont stimulé certaines natures et n'ont pas empêché d'autres d'arriver au plus haut point dans leur art. Quant aux modifications, dont parle votre deuxième question, je pense qu'il faudrait ne laisser concourir que des élèves ayant satisfait à toutes les exigences des règlements organiques des Conservatoires et ayant fait preuve de sérieuses aptitudes. L'autorité du directeur et des professeurs serait ainsi complètement respectée.

Une fois au concours, les élèves appartiendraient au jury. Celui-ci serait exclusivement composé d'éléments étrangers au

(1) Suite. Voir nos quatre derniers numéros.

Conservatoire de la ville et n'aurait qu'à apprécier la valeur artistique intrinsèque des élèves.

Veillez agréer, cher Directeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

SYLVAIN DUPUIS

M. PIERRE DE BREVILLE

Compositeur.

L'auteur de *Sainte Rose de Lima*, de l'ouverture de la *Princesse Maleine*, de la *Tête de Pen-Warch*, d'une série de lieder délicats et charmants qui font revivre l'âme populaire des provinces françaises, nous adresse, en réponse à notre questionnaire, le simple apologue que voici :

HISTOIRE DE CONCOURS

Je me souviens d'un camarade de collège qui, durant toute l'année, fut premier de la classe en vers latins.

Celui qui d'ordinaire était second s'avisa un jour que son rival (un des « bienfaits » des concours est de transformer l'*émulation* en *rivalité*) avait la manie, tandis qu'il alignait dactyles et spondees, de taquiner le bouton supérieur de sa tunique.

Subrepticement, le matin de l'épreuve décisive, il arracha ce bouton.

Énervé par la privation de son tic familier, le « fort en vers » manqua sa composition et, comme c'était la composition des prix, à peine il obtint un modeste accessit.

A quoi tient, parfois, la supériorité des lauréats de concours!

PIERRE DE BREVILLE

Dans sa lettre d'envoi M. de Breville ajoute :

« Vous désirez un remède à un état de choses dont l'injustice se constate à chaque occasion. Je n'en connais pas d'autre que celui en usage à la *Schola cantorum* : PLUS DE CONCOURS, DES EXAMENS et des DIPLÔMES. »

M. JOSEPH JONGEN

Compositeur, organiste, professeur adjoint
au Conservatoire de Liège.

M. Jongen, qui a remporté le premier grand prix du concours de Rome, est rentré depuis peu en Belgique après avoir passé en Italie, en Allemagne et en France ses années de voyages réglementaires. Une Symphonie exécutée aux Concerts Ysaye, un Quatuor pour piano et archets interprété à la *Libre Esthétique* et à la *Société Nationale* de Paris l'ont classé parmi les compositeurs belges les mieux doués et les plus personnels.

MON CHER MONSIEUR MAUS,

Après avoir très longuement examiné la question de savoir si les concours des Conservatoires sont oui ou non favorables au développement artistique des élèves, j'ai l'honneur de vous faire part de mes idées à ce sujet.

Les concours, tels qu'ils sont compris actuellement, ont un côté très préjudiciable au développement artistique des élèves, parce que ceux-ci, — et dans les meilleurs, — plutôt que de chercher pendant le temps qu'ils passent au Conservatoire à acquérir le plus possible la science musicale nécessaire à les conduire un jour à la maîtrise dans leur art, ne voient plus qu'un but : le concours, c'est-à-dire : avoir leur prix.

Certes, c'est déjà là un stimulant puissant au travail, et le travail n'est jamais perdu. Mais qu'arrive-t-il presque toujours ? C'est que l'élève, en vue du concours, fait un travail trop spécial. Sachant, par exemple, qu'il doit présenter au concours un concerto au choix, il travaille son concerto pendant l'année

entière pour être prêt et il arrive au concours chauffé à blanc, ayant négligé bien d'autres études qui lui seraient plus nécessaires pour l'avenir. N'importe, il joue son concerto très bien, et le jury appelé à le juger pendant ces quelques minutes lui donne son prix. Le but est atteint.

Cela voudrait-il dire qu'il faut supprimer complètement les concours ? Non, sans doute, car je crois qu'il est nécessaire que l'élève ait devant lui un objectif qui le pousse au travail ; mais voici à mon avis les réformes qu'il serait utile de faire.

Il faudrait, par exemple, qu'on fasse subir à l'élève de légers examens à certaines époques, deux ou trois fois l'année si possible ; de cette façon il serait toujours tenu en éveil et ferait en sorte de progresser à chaque examen de manière à satisfaire le jury. On ne donnerait pas à ces examens l'importance des concours actuels, c'est-à-dire qu'on n'y décernerait ni accessits ni prix, — à quoi servent ces distinctions ? — mais l'élève serait ainsi amené, après un certain nombre d'années d'études, à subir un examen de sortie beaucoup plus important que les autres, celui-là dans le genre des concours supérieurs de nos conservatoires actuels, et on décernerait au jeune artiste qui satisferait au programme un *diplôme de sortie*.

Pourquoi les élèves jugés capables par leur professeur et par le directeur de l'établissement ne seraient-ils pas libres, pour obtenir ce diplôme de capacité, de se présenter devant un *jury central* installé à Bruxelles, ainsi que cela se fait pour les universités de la Belgique ?

La question de la formation de ce *jury central* serait à discuter. Pour ma part, j'y voudrais la majorité d'artistes étrangers. Une commission composée d'artistes belges choisis parmi les professeurs des Conservatoires de Belgique serait chargée d'élaborer le programme pour les diverses catégories de ce concours final.

Pour le concours de piano, il ne serait fait aucune distinction entre les hommes et les femmes. Pourquoi les séparer comme on le fait partout ?

J'avoue aussi voir dans l'état de choses actuel la plus complète inutilité des concours d'harmonie, de fugue et surtout de musique de chambre. Pour l'harmonie et la fugue, des examens, soit ; qu'il y ait une classe de musique de chambre, soit encore, à la condition toutefois qu'elle soit entre les mains d'un artiste *très sérieux* ; cela servira à inculquer aux élèves le goût de cette musique qui est l'essence même de l'art. Mais les concours ne servent à rien, puisque immédiatement après les groupes se dispersent.

Il y aurait des points sur lesquels je pourrais parler encore, mais je ne puis ici entrer dans trop de détails ; au reste, ces points seraient pour la plupart modifiés par les formes préconisées sur haut.

Je m'arrête donc ici, cher monsieur Maus, en vous souhaitant la meilleure réussite dans l'œuvre que vous avez entreprise ; puissiez-vous arriver à un résultat qui satisfera le plus de monde possible et qui sera le plus avantageux pour l'avenir de l'art musical et des artistes.

J'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué

JOSEPH JONGEN

(A suivre)

LES MODÈLES

A CHARLES TOPFFER, statuaire.

Un mot sur les modèles, sur ces collaboratrices méritoires qui offrent ou laissent prendre aux artistes ce que la nature leur a donné de plus précieux, la grâce ou la beauté. Gloire à ces créatures rieuses et insouciantes qui ont préféré à la prise de possession morne et obscure de quelque futur mari, la révélation de leurs charmes à l'amant du beau, à celui qui a pour mission de

transmettre d'âge en âge le culte esthétique. — La seule religion qui n'ait pas d'athée.

Dans Paris, notre vieille cité cosmopolite, il y a une goutte de tous les sangs. J'ai vu dans nos faubourgs des rejetons exotiques où se révélèrent des types mauresques, japonais, mongols, scandinaves. Cette centralisation à outrance, ces expositions universelles répétées apportent ici des éléments de métissage qui donnent parfois de surprenants produits.

Les professions de femme sont si peu rétribuées, qu'en dépit des pudeurs natives des jeunes filles et des femmes pensent à tirer parti de leur tête et de leur corps. Les exigences de la vie les forcent à en vivre. Et pourquoi ne vivraient-elles pas de ce qui les force précisément aux cruelles nécessités ? Il y en a qui viennent, timides, demandant simplement si on n'aurait pas besoin d'elles. Certaines n'ont jamais posé mais ne savent pas si elles sont bien faites... Elles voudraient être renseignées là-dessus. Elles se déshabillent lentement, maladroitement, et si les torses sont débilés, si les proportions en sont défectueuses, on a pitié et on modère les critiques qu'on en pourrait faire. On a scrupule de désillusionner la pauvre enfant, on prend son adresse et on écrira aussitôt qu'on aura besoin d'elle. La lettre ne vient jamais. D'autres ont parfois des visages ingrats et, le sachant, ont hâte de se réhabiliter en découvrant de secrètes beautés : « Je préférerais être un peu moins bien de corps et mieux de figure, n'est-ce pas, Monsieur?... Ça se voit davantage. »

Par la voie des journaux, il y en a qui demandent à être employées pour quelques séances et elles reçoivent des propositions, beaucoup de propositions. En général celles-ci leur sont adressées par de soi-disant peintres. Une jeune personne vient un jour dans mon atelier avec une quinzaine de lettres aux enveloppes de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Après les avoir ouvertes : « Savez-vous combien il y en a de sérieuses dans le tas?... Deux. — Ça ne m'étonne pas, mais à quoi voyez-vous que les autres ne sont pas sérieuses? — D'abord, il y en a qui ne signent pas, ne mettent qu'imparfaitement leur nom ou ne donnent pas leur adresse, me priant de leur répondre poste restante. Tout ça est à jeter; celle-là sent trop bon, celle-ci est d'une couleur qui ne me dit rien qui vaille non plus. L'artiste sérieux écrit et agit franchement. »

Les libertins coureurs d'aventures écrivent à tout venant, risquent la chance d'une présentation nouvelle, d'un tête-à-tête possible avec une beauté inédite, un tendron facile, — il en coûte si peu !

La semaine derrière une blonde enfant qui avait posé pour des amours chez Olivier Merson vint me faire ses offres de service. Elle avait des prunelles d'un bleu si clair, une bouche d'un si parfait dessin et un visage si angélique que je la retins le jour même et que je suspendis mon travail en cours pour en faire une étude. Pendant la séance, nous causâmes, et comme j'analysais son type :

« Mais vous n'êtes pas Française, lui dis-je.

— Si.

— Tiens, c'est curieux, je vous aurais cru plutôt d'origine anglaise.

— Mon père était de Londres

— Alors je ne me suis pas complètement trompé. »

Elle me donna par la suite des détails sur sa famille, sur sa vie de tous les jours. Elle demeurait très loin, en dehors des fortifications, à Malakoff; mais elle en prenait bravement son parti;

elle était d'une bonne santé et toujours gaie. Et en disant cela, son œil s'avivait d'un éclat juvénile et le rose de ses joues devenait plus intense. J'aime à causer avec le modèle, cela le distrait de la longueur de la pose, entretient le mouvement et l'expression de la physionomie; de plus, parfois je recueille de menues phrases qui font ma joie.

Comme je voyais que nous étions on ne peut mieux disposés à la confession, je questionnai de nouveau :

« Et pendant le trajet, jolie comme vous êtes, vous avez dû être accostée souvent, complimentée? Peut-être avez-vous même quelque amourette en tête ?

— Oh ! oui, mais maintenant j'y suis habituée, je n'y fais plus attention. Et puis voyez-vous, ajouta-t-elle en me regardant d'un œil angélique qui s'obombrait de blondes mèches folles, à vous dire vrai, pour ce qui est de l'amour, je n'aime pas beaucoup cette mécanique-là !... »

Nous restâmes quelque temps sur ce mot. Au bout d'un quart d'heure, je repris la conversation.

« Vous n'avez pas posé que chez des artistes sérieux ? Il a dû vous arriver d'aller aussi chez des peintres amateurs ?

— Oh ! ne m'en parlez pas, de ceux-là ; sacristi ! je les envoie au diable maintenant. Figurez-vous que l'année dernière un monsieur, entre autres, me prie avec insistance d'aller chez lui. Après de longues hésitations, je lui promets enfin. Il était un peu trop soigné de mise, trop sanglé dans ses vêtements, trop bijouté; il ne me revenait pas. Enfin, il ne me mangera pas, me disais-je, nous verrons bien. Il était fort bien logé dans l'avenue de Villiers; un mobilier très riche, de belles tapisseries, des faïences, des armes partout, et il y avait des divans tout autour de la pièce. Des photographies de beautés à la mode étaient accrochées aux murs. Il y avait aussi des dessins originaux de petites femmes très bien encadrées. Des statuettes représentant des nudités étaient posées sur des socles. Enfin, ce n'était que beau sexe partout. « Mettez-vous à votre aise, mon enfant, me dit-il; déshabillez-vous. » Et son œil suivait avidement tous mes mouvements. Leur regard, à ceux-là, n'est pas le même que celui des artistes : il va droit à la sexualité. Où l'artiste voit un ensemble harmonieux de formes, une grâce de lignes et un jeu souple et inédit de mouvement, l'amateur escompte la possibilité ou la promesse d'un futur abandon dont il compte bien tirer parti. L'œil du véritable artiste est une caresse pour moi, je le sens irradier sur tout mon corps dont il suit admirativement le contour; celui du peintre amateur me viole brutalement. Il ne voit que la satisfaction du désir du mâle... »

Elle s'exaltait peu à peu et je me gardais bien de l'interrompre, car elle parlait bien. Après avoir terminé cette petite diatribe, elle revint à son aventure.

« Ma petite, me dit-il, rendant sa voix très douce, il y a une petite formalité préliminaire que j'ai l'habitude de demander à mes modèles, mais j'espère bien que vous voudrez vous y soumettre comme les autres. Du reste, elle n'a rien que de conforme à l'hygiène moderne. Je vais vous conduire à ma salle de bain, non pas que je doute du parfait entretien de votre joli corps et des soins que vous devez lui donner, loin de là. Je vois bien à vos dessous que vous ne vous négligez pas, mais l'eau froide sur vos chairs de blonde tombant en pluie fouettera votre sang et cette fustigation bienfaisante donnera à votre poitrine et à vos reins des finesses de ton que j'apprécie beaucoup et qui me sont utiles pour ce que je vais faire. Que voulez-vous, j'adore la

femme; il ne faut pas vous formaliser de mes petites exigences ! »

Je me soumis donc à cette petite épreuve, bien que je la trouvasse un peu singulière; c'était la première fois que pareille chose m'arrivait. Après la douche de tête et la serpentine, les jets de dessus, de dessous, de côté. Quand j'eus bien frissonné de la tête aux pieds, après m'avoir fait essuyer hâtivement, il me fit rentrer vite dans son atelier. Il me contraignit à prendre une attitude dont je ne pus apprécier la grâce mais dont je ressentis la fatigue, et se mit au travail. Il avait tout préparé sur son chevalet et je ne voyais que l'envers de son châssis. Un temps que je trouvais assez long s'écoula. Il s'extasiait par moments sur telle ou telle partie de mon corps. « Oh ! cette nuance dorée du col dans la demi-teinte... et ces petits tons bleutés des seins... et ces roses des fesses, est-ce délicieux !... » Il ne tarissait pas d'éloges sur ma petite personne; tout mon être y passait. »

Les heures s'écoulaient, néanmoins, et j'étais curieuse de voir après un aussi long laps de temps ce que mon adorateur avait pu faire. Comme il n'avait pas l'air du tout de songer à me donner un moment de repos, après avoir patienté encore, lasse de la pose contournée qu'il m'avait infligée, je lui demandai un moment d'arrêt.

« Vous êtes déjà fatiguée, ma petite ?

— Oh ! oui, Monsieur.

— Eh bien, reposez-vous un peu. »

Après avoir dissimulé mon sentiment de curiosité et m'être tournée à droite et à gauche à la façon des chattes qui déguisent leurs convoitises, je me glissai enfin devant le chevalet pour voir la peinture où devaient être notés tant de subtiles nuances, tant de tons délicats.

Il n'avait fait qu'un fusain.

HENRY DETOUCHE

QUELQUES MUSICIENS

L'*Assiette au beurre* a consacré une de ses livraisons à « quelques musiciens ». Charpentier, Saint-Saëns, Théodore Dubois, Reyher, Widor, Massenet, Bruneau, Vidal, Mascagni, Boïto, Puccini, Leoncavallo, Lecocq, Lenepveu, Planquette (dont on nous annonce à l'instant la mort) et Waldteuffel sont caricaturés de façon exhalante par le crayon d'Aroun-al-Rascid et la plume spirituelle de Willy.

Quelques exemples des mordantes notices de ce dernier :

MASSENET. — Enfant chéri des dames. Ce Stéphanois talentueux reçut, en 1842, le prénom de Jules et ne s'en est pas consolé. Incessamment, il « courtise la muse » mais ne prend, pour lui faire un enfant, nulle peine, même légère. De là, certains ratages. Auteur d'une trentaine de partitions, dont la plus sincère est l'*Adorable Sidi Belboul*. Cet officiant religioso-érotique pour mysticocottes verse son eau bénite parfumée dans d'étranges porcelaines. En haine de Wagner, pose, comme feu Gounod, pour adorer Mozart et répète : « Lui, c'est le maître. » Massenet n'est que la sous-maitresse.

REYHER. — Un Marseillais moustachu, qui déteste les pianos et l'auteur d'*Esclarmonde où l'on s'ennuie*, qu'il surnomme, avec un mépris rageur, « Mam'zelle Massenette ». Coutumier d'une orchestration pauvre, mais honnête, ce sous-off bourru est le seul à montrer, parfois, un peu de poésie ingénument vraie. Adore les tierces de flûtes et les gotons : « On m'a fait passer pour un homme à bonnes fortunes, » répète-t-il volontiers. « Quelle blague ! De la fortune, jamais ! Des bonnes, toujours ! »

WIDOR. — L'auteur de *Maître Ambross* a les cheveux *idem*

et la douce manie de se croire le Schumann français, bien que sa *Nuit de Valpurgis* ressemble à *Faust*, et ses *Soir d'été* aux *lieder*, comme Ponsard à Corneille. En fait, c'est le Fauré du pauvre. Il ne se vend plus guère; pourtant, dans deux ou trois salons dont la musicalité se démode, il culmine encore. « Le *Widor* est toujours debout ! »

THÉODORE DUBOIS. — *Deodatus Ligneus* (Linné), qualifié par un de ses professeurs : pète-sec et pisse-froid. Ressemble à un proviseur de petite ville, qui serait de la vache à Colas. Théodore compose moins, depuis qu'il bourdonne directorialement dans la ruche malsaine du faubourg Poissonnière. Souhaitons qu'il n'en sorte qu'à sa mort. C'est, d'ailleurs, son vœu le plus cher. « Pour rester là, assure Courteline, il brûle des cierges, se couvre de gris-gris, collectionne des fétiches... Théodore cherche des amulettes.

Chronique judiciaire des Arts.

De la protection légale accordée à la photographie.

Peut-on assimiler aux œuvres d'art, protégées comme telles par la loi sur le droit d'auteur, les épreuves photographiques ?

La question, fréquemment débattue, a donné lieu à une foule de décisions contradictoires. Les unes rejettent catégoriquement les photographies parmi les produits auxquels l'intelligence et l'esprit demeurent étrangers et refusent de les admettre parmi les œuvres protégées par la loi. Une jurisprudence moins rigoureuse étend à la photographie, qu'elle considère comme un véritable dessin, bien qu'obtenu par des moyens mécaniques, le bénéfice de la loi. Enfin, un système intermédiaire tient compte tout à la fois du rôle mécanique considérable joué par l'appareil photographique et du mérite personnel du photographe qui, par le choix du sujet, le temps de pose, etc., peut réussir plus ou moins son cliché, lui donner un caractère plus ou moins artistique. Les tribunaux ont, dès lors, à s'inspirer des circonstances pour apprécier si l'œuvre photographique est ou n'est pas une œuvre d'art.

C'est par ces considérations de fait que la Cour d'appel de Nancy a, en vertu du principe que nous venons d'énoncer, confirmé un jugement qui refusait d'appliquer à des portraits photographiés la loi des 19-24 février 1793 sur le droit d'auteur.

« Attendu, en fait, dit l'arrêt, qu'il est certain que la photographie qui fait l'objet de la demande de Viot n'a rien qui la distingue des œuvres de ce genre les plus communes; qu'elle reproduit un portrait dans les conditions les plus ordinaires et sans que l'art y ait laissé la moindre trace de son intervention; que rien n'y révèle l'effort intellectuel qui aurait créé cette image, uniquement due aux procédés mécaniques et industriels employés par le praticien; que, dans ces conditions, il n'y a pas lieu de rechercher si des photographies portant l'empreinte d'une originalité artistique certaine peuvent être considérées comme une création de leur auteur et être protégées par les dispositions de la loi susvisée; qu'il suffit de constater que l'œuvre de Viot ne constitue, à aucun titre, une production de l'esprit et une œuvre d'art pour qu'il soit décidé que la loi qu'il invoque est sans application et pour que l'action de l'appelant soit, dès lors, rejetée comme non justifiée... »

PETITE CHRONIQUE

La saison théâtrale de la Monnaie s'ouvrira jeudi prochain, 10 septembre. Le premier spectacle se composera de *Lohengrin*. Vendredi, *Lakmé*, pour la rentrée de la troupe d'opéra comique. Samedi 12, reprise du *Prophète*. Les bureaux de location pour ces trois spectacles sont ouverts dès aujourd'hui au théâtre de la Monnaie, de 10 heures du matin à 4 heures.

Aujourd'hui dimanche, au Waux-Hall, concert symphonique extraordinaire, consacré à des œuvres de musiciens belges. La seconde partie sera dirigée par M. Dubois, directeur de l'Académie de musique de Louvain, et spécialement réservée à ses compositions. M. Vandergoten, l'excellent baryton, prêtera son concours à ce remarquable concert et chantera la scène lyrique *Breydel et De Coninck*, de Léon Dubois.

Le Salon triennal des Beaux-Arts, installé dans le hall du Cinquantenaire, est accessible au public tous les jours, de 9 à 5 heures; après le 1^{er} octobre, jusqu'à 4 heures.

Des guichets sont établis aux deux bouts du hall, avenue de la Renaissance, où une entrée spéciale a été ménagée — avec arrêt fixe du tram — et à gauche de l'arcade monumentale, avenue centrale du parc du Cinquantenaire.

Entrée : 50 centimes par personne; les jeudis et les dimanches, 25 centimes, pendant toute la durée de l'Exposition. Des cartes permanentes, au prix de 2 francs, donnent droit d'assister aux auditions musicales.

La première audition aura lieu mardi prochain, 8 courant, à 3 heures. On y exécutera, sous la direction de M. Franz Carpil, l'oratorio *Athalia*, de Mendelssohn, pour chœurs, soli et orchestre.

Jeudi dernier s'est ouvert au Musée moderne, place du Musée, une exposition du cercle d'art d'Anvers : *Aze ick kan*, composée d'œuvres de MM. A. Baggen, A. Boudry, R. Bosiers, De Mey, G. Jacobs, F. Gogo, F.-F. Koch, S. Opsomer, J. Posaer, F. Proost, H. Rul, L. Spanoghe, A. Van Beurden, A. Van Beurden fils, H. Van Perck, E. Viérin et M^{me} van Sivers.

Le Cercle artistique de Louvain a organisé une Exposition de Beaux-Arts et d'Art appliqué, dont l'ouverture aura lieu le 6 septembre, à 11 heures, en la salle du gymnase de l'athénée royal, rue de Namur.

La section malinoise du Willems-Fonds organise pour le lundi 14 courant, à 7 heures du soir, un concert de carillon qui sera donné par M. J. Deyn, carillonneur de la ville de Malines.

Au programme : *Rubensmarsch* (Peter Benoit). *De deur uit*, chanson estudiantine (Van Duyze). *Ons Vaderland* (Jan Blockx). Vieilles chansons flamandes : *Ik zag Cecilia komen*; *Twee Voerlui*; *Merck toch hoe sterck...*; *'t Huesken*; *Des winters als het reghent*. *Sonate n° 6* (V. Nicolai). Vieilles chansons françaises : *La Romanesca* (danse, 1560); *Mon cœur se recommande à vous* (1560) (de Lassus); *Plus ne suis ce que j'ai été* (1532) (Cl Marot). *Mijn moederspraak* (Peter Benoit).

Le carillon de la cathédrale de Saint-Rombaut se compose de quarante-cinq cloches; la plus grosse, Salvator, pèse 8,882 kilogs; la plus petite, 8 kilogs; elles sont l'œuvre des plus célèbres familles de fondeurs du pays : Waghevens, 3 (1480-1515); Adr. Steylaert, 1 (1564); P. Hemony, 31 (1674); Melch. De Haze, 2 (1696); G. Dumery, 1 (1735); A. Van den Gheyn, 4 (1766-1784); Van Aerschodts, 4 (1844-1873).

Une exposition internationale des Arts de la Mode féminine aura lieu à Ostende, pendant la saison d'été de l'année 1904, dans les salons du Kursaal.

Parmi les principales sections que comprendra l'exposition, il convient de noter celles des vêtements, de la chapellerie et coiffure, des accessoires de la toilette, de la parfumerie, de la dentelle, de la bijouterie, des industries connexes, de la littérature et de la librairie spéciales, du travail de la femme, des œuvres d'art.

Le secrétariat général de l'exposition est établi boulevard du Midi, 7, à Ostende.

Le Musée de Florence s'est enrichi dernièrement, d'un seul coup, de quarante dessins de Michel-Ange. A vrai dire, il les possédait depuis longtemps; mais il les ignorait. C'est en fouillant parmi les milliers de dessins entassés dans les réserves des Offices que deux critiques d'art, MM. Pasquale Nerino Ferri et Emile Jacobsen, en ont fait la découverte. Il ne saurait y avoir de doute, paraît-il, sur leur attribution. Aux arguments tirés du caractère de ces dessins et de leur style, M. Jacobsen et Ferri

ajoutent une preuve matérielle : « Le papier est le même que celui des autres Michel-Ange exposés aux Offices, dont l'authenticité est dûment établie. » Ces quarante esquisses sont rassemblées sur dix feuilles dont le maître, économe, a couvert les deux faces de dessins au crayon rouge, au crayon noir et à la plume. Presque toutes sont des études pour des œuvres connues. Les plus intéressantes sont un portrait du pape Jules II; un cavalier désarçonné qui est l'esquisse du *Chemin de Damas* de la chapelle Pauline; des études de jambes pour les statues du *Jour* et de la *Nuit* à la chapelle des Médicis; de nombreux projets pour la Sixtine, notamment le Christ et la Vierge de la *Nouvelle Loi*, le Dieu le Père de la *Création de l'homme* et plusieurs des figures nues qui ornent les retombées de la voûte. Un homme assis sur un piédestal paraît être la première idée d'un des douze apôtres que Michel-Ange s'était engagé, en 1503, à exécuter pour Sainte-Marie-de-la-Fleur. Deux variantes du *Cygne de Leda* sont probablement des études destinées au tableau qu'il peignit pour le duc de Ferrare. Enfin, parmi ces dessins, dont plusieurs sont annotés de la main de Michel-Ange, se trouve un plan de forteresse au bas duquel l'artiste a écrit cette brève épitaphe : *Morte*. Il est assez curieux que quarante pièces de cette importance et de cet intérêt ont pu demeurer si longtemps dans les cartons d'une collection publique sans que personne en découvrit l'existence.

Le sculpteur Antonin Mercié avait été chargé d'exécuter un monument à la mémoire du roi Milan, de Serbie. C'était le roi Alexandre qui le lui avait commandé. Précisément M. Antonin Mercié venait d'en terminer la maquette et il allait partir pour Belgrade afin de la lui soumettre et de prendre quelques renseignements pour deux bas-reliefs qui devaient orner le piédestal du monument. Le roi Alexandre espérait l'inaugurer en août 1904. M. Antonin Mercié avait promis d'être prêt pour cette époque. La maquette qu'il avait préparée représentait le roi Milan en costume de major général des armées serbes, campé sur sa jument favorite Zorka; au devant du piédestal, surmontant la date de 1389, la Serbie du XIV^e siècle, jeune femme à l'attitude guerrière, soutient dans ses bras un soldat serbe mourant. A ses pieds, l'aigle serbe expire. Sur la face arrière du socle, la jeune Serbie, celle de 1881, se repose sereine sur la large épée à double tranchant, tandis que l'aigle serbe s'envole des plis de son manteau.

Que va faire M. Mercié de son œuvre? De ceux qui la lui avaient commandée, souverains et ministres, il ne reste plus un survivant!

Dans un joli article de la *Critique* intitulé *Les Paralipomènes de Punch*, M. Emile Straus passe en revue tous les avatars de Polichinelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Nous détachons de sa spirituelle étude, documentée à merveille, ce passage relatif au déconcertant Ubu que présente en liberté, l'an passé, M. Alfred Jarry au Salon de la *Libre Esthétique* :

« Ubu se rapproche du Punch anglais et non de notre Polichinelle, en ce sens qu'il est shakespearien; il porte du reste en épigraphe : « Adonc le Père Ubu hoscha la poire dont fut depuis nommé par les Anglais, Shakespeare et avez de lui sous ce nom maintes belles tragédies par escript. » Il est en lui du Richard III, du Henri VIII et du Falstaff. N'oublions pas que M. Alfred Jarry est Breton et que le génie de la Petite-Bretagne s'amalgame aisément à celui de la Grande-Bretagne. Donné aux exégètes. De plus, Punch et Ubu ont un culte pour la physique. Pour Punch c'est la Déesse à la gueule de bois vert, aux côtes ligneuses, la divine Trique, la fille du pin majestueux qui module sur les lombes ses romances suggestives, affirmation supérieure de soi, suprême de soi, suprême liberté intérieure et extérieure.

« Pour le Père Ubu la physique est la nature comparée à l'art, le moins de compréhension opposé au plus de cérébralité, la réalité du consentement universel à l'hallucination de l'intelligent, Don Juan à Platon, la vie à la pensée, le scepticisme à la croyance, la médecine à l'alchimie, l'armée au duel. C'est plus complexe, vous le voyez, issu d'une théorie et d'une conception arbitraire de l'entendement. »

PUBLICATIONS D'ART

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902.

Magnifique volume de 340 pages, orné de 400 illustrations, publié par M. ALEX. KOCH, à Darmstadt.
Texte de MM. G. FUCHS et F.-H. NEWBERRY. Reliure en parchemin, fers spéciaux.
L'ouvrage le plus complet et le plus luxueux qui ait paru sur l'importante manifestation des arts décoratifs à laquelle la Belgique a pris une part prépondérante.

Prix : 30 francs.

La Décoration intérieure de l'Habitation moderne.

Revue mensuelle illustrée,
publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH avec la collaboration de M. HENRI VAN DE VELDE.
Premier volume (1902) composé de 320 pages et 400 illustrations,
entièrement consacré aux arts du mobilier et du décor. Cartonnage d'éditeur toile, fers spéciaux.

Prix : fr. 31-25.

Deutsche Kunst und Dekoration.

Revue mensuelle publiée sous la direction de M. ALEX. KOCH en vue du développement des arts décoratifs.
Tome XI. Volume de plus de 300 pages (texte allemand).
Nombreuses gravures hors texte et dans le texte, reproduisant les créations récentes
du domaine de l'architecture, de l'ameublement, de la parure, etc., dans les pays de langue allemande.
Cartonnage artistique, fers et papiers de garde spéciaux.

Prix : fr. 17-50.

PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec l'éditeur, l'Administration de l'ART MODERNE fournira à ses abonnés chacun de ces ouvrages de luxe, franco, à domicile, avec une réduction variant de 15 à 20 p. c.

L'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes à Turin 1902 sera livré, avec sa reliure, au prix de 25 fr.
La Décoration intérieure de l'Habitation moderne au prix de 26 francs.
Deutsche Kunst und Dekoration (tome XI) au prix de 14 francs.

LES TROIS OUVRAGES, 60 FRANCS

Adresser les demandes, accompagnées d'un mandat postal, à M. l'administrateur de l'Art moderne,
32, rue de l'Industrie, Bruxelles.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,

VILLERS de l'ISLE-ADAM,

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

Demandez chez tous les papetiers l'encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

supérieure à toutes les autres marques.

ONZE KUNST (NOTRE ART)

== ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE ==

<p>La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔</p>	<p>Parait mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔</p>
<p>Abonnement annuel Ffs. 20.-</p>	
<p>J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS</p>	

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art

Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Veau d'Or (RENÉ FARALICQ). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite) M. Gustave Huberti. M. J.-Guy Ropartz. M. Balthasar Florence — Le Lit de Procuste (CLAUDE FERRARE). — Théâtre de la Monnaie. *Lohengrin* *Lakmé*. — Géo Dupuis. — Nécrologie. Paul Gauguin. — Petite Chronique.

LE VEAU D'OR

par M. GEORGES LECOMTE (1).

Le peuple français bayait encore aux réjouissantes anecdotes de M. Elina Mayence et se demandait si ce méridional de Montmartre était un hableur ou un prophète, lorsque parut le *Veau d'or* de M. Georges Lecomte, livre de circonstance s'il en fut. Et c'était, après le premier éclat de rire, hélas trop superficiel, soulevé par cette aventure, le spectacle poignant des tristesses qu'elle cachait.

Les journaux en faisaient un couplet de revue, en amusaient la galerie comme avec une exhibition de

clowns sur des tréteaux, trouvaient la chose drôle, pas plus. A la même heure, M. Georges Lecomte, lui, guidé par une sorte de prescience et de divination, basant sa psychologie sur de simples signes, des phrases mi-entendues, des grimaces devinées, construisait l'énorme aventure dans le silence du cabinet de travail. Il la construisait, mais avec une science admirable des ficelles, la précision de tout le drame intérieur, l'invention de tous les petits détails et des menus à-côtés qui sont la nuance des ombres.

Par quelle suite de phénomènes sociaux arrivions-nous à la grande duperie officielle? Quelles misères, quelles détresses navrantes, mais aussi quelles ambitions avaient tourbillonné autour de ce fait simple en soi : la fabrication de faux objets d'art! Avidité des marchands, corruption des artistes, sottise des acheteurs, que d'états d'âme, quelle succession de faits propres à tenter la plume d'un écrivain! Partir du bijou ingénieusement falsifié, offert aux étalages sous l'éclat des lampes électriques ou jalousement caché sous la vitrine d'un musée et descendre par degré jusqu'à la pénombre des caves où l'artiste ciselle et maquille hâtivement ce qui sera « Le Faux ». Montrer la psychologie de ceux qui ont pu assez abdiquer leur conscience pour tromper le prochain, avec des moyens d'autant plus condamnables qu'ils sont employés par des intelligences plus éclairées, étudier en somme une variété nouvelle de malfaiteurs. Faire vivre toute la valletaille qui s'agit autour du « Veau d'or », source de jouissance mais aussi de ruine morale, gens aux âmes volatiles, volontés chancelantes, faux visages, crânes vides à peine recouverts d'un plâtre qui ne s'est

(1) Paris, E. Fasquelle et C^{ie}.

pas encore effrité, au contact de la pluie et du vent, triomphes tournés demain en catastrophes, scènes tragiques d'arrière-boutique, d'arrière-boudoir, d'arrière-paravent, toute la série des pantins, mâles ou femelles, aux cerveaux bornés, aux idées sans envol et derrière eux le jeu secret des ficelles, celle-ci obéissant à celle-là, jouet elle-même d'une autre plus invisible, en un mot analyser, disséquer, distinguer le phénomène en ses éléments constitutifs, voilà ce qui était intéressant à faire dans le cas présent, voilà, je le dis en toute sincérité, ce que M. Georges Lecomte a fait.

Il a fait mieux encore. En face de cette galerie attristante, en opposition avec la vie pessimiste, il a su nous montrer ce qu'elle devait être, cette vie. Et, dès à présent, je note l'une des caractéristiques les plus louables du talent de M. Georges Lecomte. Je veux dire qu'il est intensément amoureux — et la violence de sa sincérité déborde de partout — de tout ce qui est joie, bonheur, énergie productive, bonté, franchise, beauté. A écrire telles pages, je suis bien sûr que des larmes lui vinrent aux yeux, comme elles vinrent bien souvent aux yeux de ses lecteurs. Il trouve les jolis mots câlins, les phrases brouillées de larmes pour décrire l'amour maternel, sa parole a des ampleurs soudaines quand il exprime l'enthousiasme du labeur, de l'intelligence et de l'énergie. Et l'on sent comme un souffle chaud qui passe, le souffle vivifiant analogue à l'effet d'un vin généreux, à la tiédeur du premier soleil.

Que ce soient les *Valets*, les *Cartons verts* ou le *Veau d'or*, c'est la même impression que l'on retrouve.

M. Georges Lecomte, certes, est bien l'ironiste le plus cruel qui soit, le satiriste dont le crayon souligne le ridicule, dont le fouet cingle la joue des sots, mais on a comme la sensation intime que ce n'est pas en ce rôle qu'il se complait. C'est avec une curiosité plutôt hostile qu'il s'arrête à l'âme vénale, à la scène pénible. Il fouette et passe, le plus vite possible. Mais dès qu'il retourne aux bonnes âmes, aux cœurs aimants, aux esprits élevés, aussitôt sa plume a des ailes, il est dans son milieu de prédilection comme l'oiseau qui, fermant à demi les yeux, goûte le bien-être d'un ciel tout bleu et d'un soleil tout resplendissant. Je tenais à insister sur ce côté généreux de son art et pour qu'il transparaisse aussi souvent sous la plume de l'écrivain, il faut vraiment qu'il fasse partie intégrante du cœur de l'homme.

C'est ainsi que M. Georges Lecomte me paraît avoir trouvé la véritable formule de l'Art qui a pour mission de représenter la vie, en montrant ce qu'elle a de complexe, de fugitif et de changeant, du rire aux pleurs, de la grimace au sourire, de la tragédie à la comédie. La vie a de multiples faces et quand on veut la fixer, il faut tout en dire, ne rien oublier, montrer les alternatives, les mélanges, les répercussions lointaines. Les phénomènes de la vie sont comme des ondes et tout

mouvement qui se produit en un point ne voit sa fin qu'aux extrémités. Mais il importe d'analyser l'intrigue, de dévisager un peu les personnages.

M. et M^{me} Malfroy tiennent un commerce d'« Antiquités et Objets d'art » dans le passage des Dioramas. Ils n'ont pour firmament que le toit vitré du passage, pour lumière que l'éclat factice des becs de gaz. Ils ne vivent que pour le négoce et ne quittent jamais leur magasin où ils guettent le client. Au physique, ils sont conformes à leur état moral, teint jauni par l'avidité, cheveux décolorés par l'ombre de l'arrière-boutique, yeux aiguisés par le désir du lucre. Ils ont un fils, relégué à la campagne, pour lequel ils ne travaillent que « par orgueil de dynastie ». Les affaires du couple Malfroy sont prospères, mais bien que M. Malfroy déploie son maximum d'habileté, toujours prêt à fondre sur quelque ruine retentissante, sur quelque vente fructueuse, il rêve bientôt d'autres sources de profit. Certain jour, Fufcrand Lime, un de ses anciens pourvoyeurs, maintenant décafé, mais habile connaisseur d'art, lui propose le marché rêvé. Il fabriquera de faux objets d'art et M. Malfroy en trouvera l'écoulement.

Voici M. Lime à l'œuvre. « Alors, avec un art, un esprit de ressource digne de s'employer à une œuvre plus haute, utilisant sa prodigieuse science des styles et des époques, il sertit en du moderne truqué des fragments anciens, harmonisa le tout avec adresse... En même temps, M. Lime, sûr de ne pas être assez bon artisan pour fabriquer lui-même certaines pièces, rôdait autour des ateliers de joaillerie, se faisant indiquer les praticiens solitaires qui, fouillant le bois ou les métaux, savaient imiter les styles. Se réservant de donner l'aspect ancien à leur ouvrage par d'habiles patines et par l'ajouture d'ornements authentiques qui leur assureraient le caractère de l'époque, il organisait aussi un ingénieux système de contrefaçon. Il en était la pensée agissante ; ses ouvriers, disséminés partout, s'ignoraient les uns les autres, ne pouvaient rien sans lui. »

Bientôt à ce duo déjà charmant viendront s'ajouter d'autres compères qui permettront d'élargir le cercle des affaires. C'est d'abord M. Mathurin Poisse « qui, ayant débuté dans l'existence comme bandagiste et pédicure, s'était haussé, par suite d'un quasi-cambriolage chez la veuve d'un peintre dont il avait exploité la détresse, jusqu'à la profession de marchand de tableaux », et qui, de là, était passé à la littérature et à la critique d'art. « On le vit sardonique et portant beau, parader aux terrasses de cafés littéraires. Vaguement présenté à de vagues plumitifs dont tout l'effort consiste à venir, de 5 à 7, soulager la brûlure de leur soif ou de leur envie par d'amers breuvages et des propos plus amers encore, il se faufila jusqu'aux tables d'écrivains moins ignorés, qui, étourdis par leur orgueilleux ramage, ne prêtent aucune attention à la qualité de leurs audi-

teurs. » C'est ensuite M. Jean Raffle, jeune attaché à la conservation de nos musées parisiens, type de fonctionnaire indélicat et peureux. M. Poisse, qui a découvert des fraudes dans nos musées où l'on avait « substitué à certains objets de valeur d'adroites imitations », ne tarde pas à le tenir sous sa domination, par la menace perpétuelle d'un scandale. « Le facies et l'allure de M. Jean Raffle révélèrent bien vite à un observateur aussi sagace les plus précieuses garanties d'immoralité. » Enfin, pour suppléer M. Lime commençant à donner des signes de décrépitude, on découvre un véritable artiste, Max Belhomme, d'abord enthousiaste et créateur plein de sève, mais qu'on ne tarde pas à corrompre, par l'habitude des vils maquillages et l'influence néfaste de l'or mal acquis.

Dès lors le groupe est complet. Attirés l'un vers l'autre par une affinité mystérieuse, ces éléments dissolvants se sont vite associés. L'artiste falsifie, le marchand débite, le journaliste fait le boniment, le fonctionnaire couvre tout de son caractère officiel et les acheteurs affluent. On va pouvoir organiser des expositions de fausses céramiques, faire accepter par nos musées nationaux un sceptre byzantin et un trône babylonien, chefs-d'œuvre du faux, que l'on fait enterrer subrepticement en Asie mineure par un explorateur famélique et que l'on fait déterrer ensuite, en présence du plus authentique des consuls.

Le côté des amateurs et collectionneurs d'objets d'art n'est pas moins amusant. Voici M. de Beautreillis : « En réalité, ce collectionneur, qui semblait s'intéresser si fort aux œuvres d'art, n'y comprenait rien et ne les aimait pas. Ses vitrines n'étaient qu'un prétexte élégant pour attirer chez lui des personnes peu ingénues qui ne se méprenaient d'ailleurs pas sur le genre d'émotion qu'elles y trouveraient. » Autre silhouette, M. Thann, « le célèbre fabricant de fromage triple crème, qui voulait anoblir sa fortune par l'art... Pour lui un atelier d'artiste était le symbole et le refuge de toute fantaisie ». Enfin c'est la galerie de M^e Chopin, composée de Goyas truqués.

N'est-ce pas de l'histoire contemporaine, tout cela ? Et avec quelle verve satirique — on peut le voir par ces seules citations — M. Lecomte donne-t-il la vie à toutes ces silhouettes.

Mais laissons M. Malfroy et consorts à leurs vilaines besognes. Aussi bien, d'autres drames, d'autres comédies, dans ce beau livre, sont capables d'attirer notre attention. La famille Malfroy — qui le croirait ? — recèle une idylle, qu'on pourrait appeler l'Art d'être Grand-Mère. — En effet, M^{me} Malfroy, mère, dont nous n'avons pas encore parlé, est tout à fait l'antithèse de son fils. Entre eux il y a un abîme. Elle est aussi aimante, aussi généreuse, aussi large d'idées que son fils est sec, fermé, d'esprit étroit. Aussi n'a-t-elle jamais pu satisfaire sa

tendresse entre un mari et un fils, faits à la même image. La survenance d'un petit-fils, cependant, va faire renaître cette grande tendresse maternelle qui n'avait pas encore trouvé l'occasion de s'épancher. — Ses parents abandonnent le petit Daniel, à elle de l'aimer. — Bien plus, elle va avoir une tâche grandiose à accomplir, celle de modeler l'enfant à son image, de le faire bon, généreux, de développer son intelligence en même temps que son cœur, de le soustraire à l'action déprimante des parents, de le sauver du négoce et de la fièvre de l'or. C'est à la campagne, au bord de la forêt de Fontainebleau, dans la verdure et le soleil, qu'elle couve ce petit. Elle le berce, lui conte de belles histoires, l'entoure d'une rayonnante sollicitude. Et quelle anxiété que de chercher à découvrir ce que sera cet être fragile et malléable. L'atavisme va-t-il se réveiller ? Sera-t-il un mercantile ou un grand cœur ? Qui l'emportera des deux influences ? Lutte de tous les instants, angoisse de toutes les heures, jusqu'au jour où Daniel Malfroy est bien définitivement soustrait à toute direction néfaste.

Une action non moins émouvante est celle qui a pour cadre l'étude de M^e Levain, avoué, ami des Malfroy. Le mari, « gaillard sanguin et râblé, robuste lutteur pour la vie, avait quelque douceur en ses yeux noirs et gardait figure assez rassurante, malgré ses terribles mâchoires et ses dents de carnassier, dont il essayait de cacher la menace par un éternel sourire ». Quant à M^{me} Levain, « plate et maigre, avec l'apparence d'une plante souffreteuse, elle avait une chevelure d'un blond sans reflet, sans chaleur, et des yeux bleus qui auraient eu de la séduction s'ils n'avaient été vides, durs et fuyants. Ils reflétaient d'une manière trop visible une âme de glace, de ruse, une âme féroce et égoïste ». M^e Levain adore sa femme et bûche pour satisfaire ses moindres désirs. Or, elle en a d'incessants et qui sont fort coûteux. C'est l'ambition d'avoir un salon à la mode où afflueraient les célébrités de l'art et des lettres, d'où bals, dîners et concerts. C'est le désir puissant de paraître partout, d'être nommée dans les gazettes, d'étaler des toilettes que l'on cite, de parader aux premières, aux expositions. Et le pauvre avoué a beau se tuer à la tâche, accepter toutes les affaires, même les plus louches, quêter les clients dans les couloirs du Palais, ne pas dormir à sa convenance, c'est en vain. Le gouffre s'agrandit, l'anémie cérébrale le guette, le scandale l'attend. Ici encore, de l'antagonisme des caractères et des situations naît une action émouvante, aux mille péripéties. Faut-il rappeler aussi le père Ducroc, digne père de M^{me} Malfroy jeune, et la genèse de sa fortune, ses aventures, ses intrigues, ses palinodies, enfin sa colossale escroquerie du Rio Estampo, montée à l'instar de nos meilleures escroqueries modernes, mais alors il faudrait tout dire, tout rappeler, tout analyser.

Ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, à côté de ces misères il est des choses consolantes, des existences qui s'épanouissent selon l'ordre et l'harmonie : le petit ménage Rochambeau, gracieux comme une chanson de Béranger, la famille Clerc, la jeunesse de Daniel et de Juliette Malfroy, la gloire de Napoléon Moutte. Ce sont des personnages qui s'agitent dans le côté lumière et bonheur, parce qu'ils ont aimé, souffert, travaillé, grandi selon des règles normales, non sans parfois des faiblesses et des larmes, mais avec tant de cœur, d'espoir et de bonne volonté.

On vient de le voir par cet exposé rapide et incomplet — car j'ai omis bien des détails, bien des scènes, bien des silhouettes intéressantes quoique secondaires, — le roman de M. Georges Lecomte est grouillant de vie.

Il n'est pas fait d'une action unique mais de plusieurs actions qui entremêlent leurs fils. Les personnages nombreux ont chacun leur vie propre qui cependant s'enchaîne très habilement à celle du voisin. Il y avait un écueil à éviter, c'était celui de trop éparpiller l'intérêt sur une trop grande quantité de personnages et de faits, au point de le rendre nul ; M. Georges Lecomte a su heureusement l'éviter. A ce point de vue, son précédent livre, *Les Cartons verts*, fresque bureaucratique où grouille toute une multitude, est encore plus remarquable ; c'est donc bien la vie ondoyante et diverse que M. Lecomte a réussi à faire passer devant nos yeux.

Tour à tour satiriste mordant, sentimental à la bonne manière, styliste ingénieux, — car sa langue est originale et nerveuse, — il nous a tenu attentifs et intéressés jusqu'à la dernière page. La vie qu'il nous a montrée n'est ni trop optimiste, ni trop pessimiste, ni contrefaite en d'autres sens ; son observation fourmille de traits pris sur le vif.

Il a continué à suivre la méthode déjà mise en œuvre dans ses ouvrages précédents ; en un mot, il a réalisé l'art qu'il aime, c'est-à-dire « un art de passion, de vie, de généreuse foi en l'avenir ».

RENÉ FARALICQ

ENQUÊTE sur les Concours des Conservatoires (1).

M. GUSTAVE HUBERTI

Compositeur, professeur au Conservatoire de Bruxelles,
directeur de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-
Noode.

M. Huberti envisage la question à un point de vue pratique. Son avis, raisonné et judicieux, atteste une expérience professionnelle mûrie au contact constant des élèves :

(1) Suite. Voir nos cinq derniers numéros.

MON CHER DIRECTEUR.

Vous me demandez mon opinion sur l'utilité des concours. Un examen attentif de la question me fait conclure que ceux-ci renferment du bon et du mauvais. Mais une réponse de ce genre ne jetterait pas un jour bien nouveau sur la question ! Je veux donc essayer d'être plus explicite.

Les concours font beaucoup travailler les élèves, et quoique ce travail soit un peu hâtif, il n'en produit pas moins un certain résultat qui reste acquis. L'émulation causée par la lutte n'est donc pas tout à fait inutile. Dans notre pays on n'aime pas en général le travail pour le travail, le travail ayant pour résultat le simple plaisir de connaître. C'est un fait regrettable, mais c'est un fait avec lequel il faut compter. C'est pourquoi on emploie le concours pour tâcher de stimuler l'ardeur au travail.

Les concours ont encore un autre bon côté, mais exclusivement pratique celui-là ! Je veux parler de l'organisation dans les conservatoires des ensembles, soit vocaux, soit orchestraux. Les élèves n'apprécient pas en général le rôle effacé de choriste ou de musicien d'orchestre. On n'obtient leur assiduité à ces exercices qu'en les privant de concours en cas d'irrégularité. Or, comme ils tiennent beaucoup au concours, ce moyen est très efficace. Je cherche encore une autre peine disciplinaire qui arriverait au même résultat !

Les mauvais côtés du concours sont le travail hâtif dirigé sur un point trop exclusif de la virtuosité, le peu de notoriété que donne l'obtention d'un prix, la manière superficielle dont les talents peuvent être appréciés, et les jalousies et animosités entre élèves.

Une éducation musicale sérieuse ne peut être obtenue par l'étude prolongée de deux ou trois morceaux enseignés empiriquement par un professeur. Que fait l'élève une fois dégagé de la tutelle de son maître ? A-t-il acquis les éléments d'une interprétation artistique personnelle ; a-t-on développé en lui la réflexion, le moyen d'être son propre juge ? Il m'est permis d'en douter, d'après les résultats généralement constatés !

Les concours sont-ils responsables de ces lacunes ? Le vice ne reside-t-il pas plutôt dans leur organisation ? Les concours devraient tout au moins être précédés de deux ou trois examens annuels, dont il faudrait tenir compte dans le concours final, lesquels examens porteraient sur les différents éléments d'une sérieuse éducation musicale. Que l'on décerne un prix ou un diplôme de capacité après des examens pratiqués de la façon ci-dessus, le résultat me paraît à peu près identique. La question capitale est que ces examens soient sérieux et approfondis.

Du reste, un examen final *unique*, comme cela se pratique dans les universités, ne présente-t-il pas aussi les mêmes inconvénients qu'un concours ? Pour réussir, on accumule hâtivement une série de connaissances que l'on s'assimile imparfaitement et que l'on s'empresse d'oublier après l'examen.

Cependant, je dois avouer qu'en principe je serais partisan de la suppression des concours, dans les conditions stipulées ci-dessus, car il me paraît nécessaire d'essayer de stimuler l'ardeur au travail sans y adjoindre la récompense, qui est, il faut bien le reconnaître, bien enfantine ! Mais avant de se prononcer définitivement à ce sujet, je pense qu'il est utile d'en apprécier les effets par une pratique un peu prolongée.

Recevez, mon cher Directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

G. HUBERTI

M. J.-GUY ROPARTZ

Compositeur, directeur du Conservatoire de Nancy.

On sait avec quelle intelligence et quelle compétence M. J.-Guy Ropartz dirige le Conservatoire de Nancy, dont il a fait une des meilleures institutions musicales de la France. Ce Breton bretonnant a réveillé l'âme musicale de la Lorraine et créé à Nancy un ardent foyer d'art qu'alimentent sous sa direction les grandes

œuvres classiques et modernes. L'auteur des *Landes*, de *Pêcheurs d'Islande*, de la *Fantaisie en ré*, de la *Pièce en si mineur*, etc., nous écrit :

MON CHER MAUS,

Il est absolument hors de doute que dans les Conservatoires élèves et maîtres fournissent pendant la période qui précède immédiatement les concours le maximum d'efforts. Mais si les concours étaient remplacés par une série d'examens mensuels, il est évident que ce maximum d'efforts, — peut-être à un degré un peu moindre, car il ne faut sans doute pas trop demander à la paresse naturelle de chacun, — ce maximum d'efforts deviendrait la norme et les études y gagneraient.

Conclusion : Remplaçons les concours annuels par de plus fréquents examens et délivrons des diplômes d'études d'après les notes obtenues.

Bien cordialement vôtre

J.-GUY ROPARTZ

M. BALTHASAR FLORENCE

Compositeur, professeur de musique, à Namur.

L'un des vétérans de l'enseignement musical en Belgique, M. Balthasar Florence se prononce catégoriquement contre le maintien des concours dans cette lettre précise et méthodique :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Quoique n'ayant pas droit au titre de directeur de l'École de musique de Namur, dont vous voulez bien me gratifier, je crois — étant depuis quarante ans mêlé au mouvement musical belge — pouvoir répondre à votre questionnaire.

1° A mon avis, il y a lieu de supprimer les concours des Conservatoires, les prix y décernés depuis beaucoup d'années déjà n'ayant plus aucune signification; il n'en serait pas de même si on leur rendait leur ancien prestige;

2° Il suffirait pour cela de ne plus prodiguer d'une façon excessive les distinctions, et de composer le jury d'artistes étrangers en majorité et autant que possible d'illustrations;

3° En général les prix pourraient être avantageusement remplacés par des diplômes d'études de 1^{er}, 2^e et 3^e degré; ceux-ci seraient délivrés sur les notes des professeurs contrôlées par un examen du directeur. Ils suffiraient à prouver que l'élève est apte à tenir convenablement une partie dans un orchestre ou à enseigner.

Aux seuls sujets d'élite destinés à briller comme étoile, on décernerait un diplôme d'honneur qui devrait être conféré par un jury d'une valeur telle que ses décisions ne pourraient être incriminées.

Les diplômes d'honneur ne seraient octroyés que dans de très rares occasions, et jamais un cours n'en pourrait avoir plus d'un, la même année; ils seraient ainsi tout à fait significatifs.

Mon observation sur la composition des jurys ne vise pas seulement ceux des concours de Conservatoire, mais en général tous ceux qui ont à émettre un jugement en matière d'art.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma haute considération.

M. BALTHASAR FLORENCE

(A suivre).

LE LIT DE PROCUSTE

Dans la littérature contemporaine, le journal a joué le rôle d'un caporal prussien : non content de régenter et de gâter le goût du public, il a discipliné, rogné et châtré l'inspiration des écrivains. Et d'une génération qui promettait d'être hardie et originale, il a fait un régiment littéraire sévèrement et fâcheusement aligné. Par sa diffusion universelle, le journal, en effet, a d'abord forcé toute

la gent de lettres à s'imprimer bon gré mal gré dans ses colonnes. Puis, par sa frivolité, — fille de la frivolité de ses lecteurs, — il a exigé des plus graves esprits qu'ils fussent frivoles. Par sa périodicité, il a réduit ensuite les hommes de talent à n'avoir du talent qu'à heure fixe. Et enfin, — c'est là que je veux en venir, — il a, par son format et sa mise en pages, condamné tous les novellistes à commettre exclusivement des nouvelles de trois cents lignes, — trois cents, ni moins, ni plus. Forme, pensée, tout est en tutelle. Ce cadre de trois cents lignes est devenu, pour la nouvelle moderne, comme un lit de Procuste où désespérément elle se recroqueville ou s'étire, sans jamais plus donner l'image d'un corps justement proportionné et harmonieux.

J'ai sur ma table un volume de Maupassant. Même à ce vigoureux ouvrier d'art qui méprise si violemment toutes les compromissions et tous les jous, le cadre des trois cents lignes s'est imposé quelquefois. Maupassant s'est couché sur le lit de Procuste, et tels de ses contes en sont demeurés étriqués et meurtris. Je feuillette le volume que je tiens; six, sept nouvelles s'y trouvent qui parurent jadis dans des feuilles que je pourrais citer, je crois. Les voici rassemblées hors de leur premier cortège de faits divers et de bavardages politiques. Elles devraient en paraître plus belles, n'est-ce pas, mieux ciselées, plus pures? Non. J'en compte quatre que le lit de Procuste, visiblement, a déformées. L'inspiration libre les eût faites différentes, plus condensées ou plus amples. Et quoique le génie du maître y étincelle, ce ne sont point des chefs-d'œuvre : c'est de la copie.

Très peu de gens savent échapper au lit de Procuste des trois cents lignes!

Pourtant j'en connais; ceux qui ont au cœur un grand dédain de la mode et du tapage; ceux qui sont des artistes et qui ne sont pas des fabricants; ceux qui osent mépriser la presse et sa réclame, pour se soucier seulement de leur œuvre et non de leur renommée; ceux qui n'écrivent pas pour être lus, mais pour écrire.

A ceux-là, le lit de Procuste n'importe guère. Peu leur chaut de faire trop court ou de faire trop long; et tant pis si la revue demande davantage et tant mieux si le journal exige un peu moins; l'œuvre se passera de revue et se passera de journal. Il naîtra ainsi des nouvelles qui ressembleront à des romans, des contes qu'on prendra pour des poèmes en prose. Les éditeurs feront peut-être la grimace. Les lettrés charmés se délecteront.

Telles de ces œuvres pourront d'ailleurs s'accommoder du lit de Procuste : lorsque celui-ci se trouvera fait pour elles et non elles pour lui. Il n'y aura point alors de diminution, ni d'enflure, de rachitisme, d'obésité : il y aura de purs chefs-d'œuvre desquels l'auteur n'aura jamais retranché que ce qui n'était pas immortel.

Un livre vient de paraître dans lequel j'ai puisé ces réflexions. Il s'appelle *Sanguines*, il est de Pierre Louys. Ces sanguines méritent leur nom, car elles sont d'adorables esquisses plus nerveuses que des aquarelles et moins dures que des eaux-fortes. Et le plus grand honneur de celui qui les a tracées, c'est de ne s'être point soucié d'un cadre quelque doré que fût ce cadre; c'est de n'avoir pas consenti à dessiner des écrous ni à peindre des éventails; aucune des sanguines n'est à la mesure des autres; toutes sont des tableaux de maître, et l'art seul a réglé et ordonné leurs proportions. Quelques-unes par hasard ont pu s'accommoder du lit de Procuste; mais c'est que pour elles ce lit inexorable s'est empressé lui-même de s'allonger ou de se raccourcir.

CLAUDE FERRARE

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Lohengrin. — Lakmé.

La Monnaie a fait jeudi sa réouverture devant une salle bondée d'étrangers. Au programme : *Lohengrin*, exécuté avec un grand souci du détail. Ce souci a nui peut-être à la grande ligne de l'œuvre et M. Imbart, de même que M^{lle} Strakosch, ont eu le tort de ralentir tous les mouvements. Mais ces réserves faites — ne parlons pas d'un petit accident arrivé au quintette sans accompagnement du premier acte — la représentation a été d'une bonne tenue et a produit une excellente impression.

M^{lle} Strakosch, qui débutait dans le rôle d'Elsa, nous arrivait précédée d'une réputation consacrée par les scènes de Milan, Londres, Rome, Madrid. C'est une chanteuse de talent, douée d'une voix étendue et sonore et une jolie femme d'une élégance distinguée. Elle est appelée, croyons-nous, à se faire une belle place à la Monnaie.

M^{me} Paquot chantait pour la première fois Ortrude, en remplacement de sa camarade M^{me} Bastien, indisposée. M^{me} Paquot a dépensé sans compter sa belle voix généreuse. Quand elle aura pleine possession de ce rôle redoutable, elle ménagera davantage ses effets et pourra donner à la scène des Imprécations l'ampleur vocale voulue. A citer parmi les meilleurs passages de l'exécution le duo du deuxième acte, tout à fait bien chanté par les deux cantatrices.

Toujours en possession de sa jolie voix, M. Decléry a gagné de belles qualités de chanteur. Il a fort bien composé son personnage de Frédéric. M. Vallier a bonne allure dans le rôle du Roi et sa voix de basse profonde sonne bien.

M. Imbart de la Tour et M. Cotreuil, héraut excellent, ont eu avec leurs camarades, les chœurs et l'orchestre, leur part de succès.

On attendait avec curiosité les débuts de l'orchestre « invisible ». Nos lecteurs savent que le niveau du plancher a été abaissé de près d'un mètre. Le résultat a été remarquable. La voix n'est plus écrasée par les musiciens et la sonorité orchestrale est plus fondue, plus enveloppante. C'est un progrès réel.

Vendredi, très brillante rentrée de l'opéra comique dans *Lakmé*. Bon début de M. Delmas, le nouveau ténor, qui a une voix chaude, d'un bien joli timbre. Quand le comédien aura un peu plus de chaleur, quand, encouragé par l'accueil sympathique qui lui fut fait, il se livrera davantage, ce sera parfait. M. Boyer chante toujours joliment et dit très mal le poème; M^{lle} Eyreams est charmante, M^{me} Paulin tient avec grâce le rôle des mères et M. Cotreuil s'est fait applaudir vivement dans le rôle de Nilakantha, qu'il chante superbement et qu'il joue de façon dramatique. Très gros succès pour M^{lle} Miranda, virtuose éclatante et sûre, fêtée chaleureusement. M^{lle} Miranda remplaçait au dernier moment M^{me} Mérey, toujours souffrante des suites de l'attentat dont elle a été victime l'autre semaine.

On annonce, outre le *Prophète* dans lequel M. Dalmorès a fait sa rentrée samedi, et M^{lle} Gerville-Réache, un début que l'on dit prometteur de belles soirées, *Hamlet*, *Rigoletto*, *Cendrillon*, en attendant le *Barbier*, *Manon* et *Aïda*.

GEO DUPUIS

Geo Dupuis, le dessinateur puissant et coloré auquel on doit déjà de si savoureuses illustrations de livres, est en ce moment en Belgique où il note des sites et des types pour en décorer la nouvelle édition du *Mâle*. On sait, entre autres, les dessins nerveux, mordants comme des eaux-fortes, qu'il fit pour les *Dimanches d'un bourgeois de Paris* de Maupassant. Son art, précis et fort, aux cernures grasses, s'y complut à une ironie qui parfois évoquait Daumier, mais un Daumier qui saurait aussi situer des paysages clairs et irréfragables, car Geo Dupuis est à

la fois un paysagiste de grande allure et un sûr modelleur de binettes humaines.

Quand la librairie Ollendorff demanda le *Mâle* pour sa collection illustrée, — où jusqu'ici parurent Maupassant, Mirbeau, Jean Lombart, Claretie, — Camille Lemonnier réclama l'artiste pour lequel il professait une haute admiration. C'est son choix qui amena Geo Dupuis chez nous.

Il y a près d'un mois qu'il s'en va, par le pays, rôdant, guettant, comblant ses carnets de croquades, là une prairie, là un coin de village ou les accrus d'un bois. Il faut l'entendre parler du *Mâle*, de son livre, et comme il le vit, entrant dans la peau du terrible Cachaprès, s'assimilant ses ruses, ses randonnées, ses rodromontades, lui-même vrai gâs de bois, d'allure braconnière, carré des épaules, ferme sur les arçons, et faisant le coup de poing quand besoin est comme naguère en forêt, où, assailli tandis qu'il charbonnait d'après le vif une gaillarde commère avec son luron, il retoqua d'un plein creux le faraud qui s'était mis en tête de le taquiner. L'œil clair, rêveur et doux, un œil à la Maeterlinck, son visage s'illustre d'un « naz » épaté qui lui-même semble commémorer quelque pugilat lointain.

Geo Dupuis compte s'être documenté suffisamment pour la fin du mois. Il quittera alors son quartier général de Boitsfort et regagnera Paris, emportant la substance de ses cinquante dessins pour la mise au point terminale.

Camille Lemonnier, qui eut Constantin Meunier pour illustrateur du *Mort*, se réjouit d'être, avec le *Mâle*, pour Geo Dupuis l'occasion d'une grande œuvre d'art.

NÉCROLOGIE

Paul Gauguin.

Le grand artiste Paul Gauguin est mort subitement, le 9 mai dernier, à la Dominique (Marquises).

Exilé volontaire, il s'était depuis des années établi en Océanie. La plupart de ses contemporains l'y oubliaient, plusieurs volontiers...

Il va falloir se rappeler pour toujours quel fut ce génial initiateur.

L'Art moderne lui consacra très prochainement une étude, due à la plume de M. Charles Morice.

PETITE CHRONIQUE

Après son jour de vernissage, le « Salon » a eu son jour de badigeonnage. Parmi les artistes qui se plaignent du placement de leurs œuvres, MM. Cambier et Melchers, ont badigeonné leurs tableaux d'une couche de blanc.

M. Melchers nous écrit à ce sujet : « De toutes mes forces je proteste contre les agissements, à mon égard, du jury du Salon. J'ai réclamé sans succès. J'ai badigeonné de blanc mes toiles, nettoyées après par ordre ministériel. C'est tout ce que j'ai pu faire moi-même. »

Un autre mécontent, M. Willem van den Bruel, qui expose un triptyque, a réclamé également par la voie de la presse :

« Ce travail a été hissé à une hauteur telle, » dit-il, « qu'il devient impossible de le juger; de plus, il est placé directement sous le velum, qui l'inonde de lumière fausse. »

« Il n'est pas possible de croire que des artistes se soient chargés du classement des toiles envoyées; on aura laissé ce soin à des subalternes. »

« Ce n'est certes pas un progrès, et nous n'avons pas lieu de nous en féliciter. »

Un autre incident, auquel a donné naissance le fameux article 9 du règlement, a été raconté dans la *Chronique* par notre confrère Jean Bar.

Un peintre, M. Servais Detilleux, se serait prévalu à tort du titre de chevalier de l'ordre de Léopold, lors de l'envoi de ses œuvres au Salon triennal (1). Interrogé par M. Jean Bar, M. Detilleux a déclaré :

« Mon envoi, qui comportait trois œuvres, a été immédiatement placé à la rampe ; mais dès que l'on apprit qu'il y avait supercherie de ma part, que je n'étais pas chevalier de l'ordre de Léopold, on a trouvé bon de me faire retirer une toile « faute de place » et de transporter mes autres tableaux au second rang. Or, par neuf voix sur quatorze, le jury déclara que mon tableau, *Intérieur d'atelier*, devait être remis à la rampe. On ne tint aucun compte de cette volonté si nettement exprimée et je reste à l'arrière-plan du Salon. »

Georges Eekhoud a publié dans sa « Chronique de Bruxelles » du *Mercur de France* (livraison de septembre) une excellente étude sur l'écrivain flamand Styn Streuvels.

Le *P'tit jeune homme*, la pièce si originale et si piquante de Willy, va nous être prochainement révélée par les soins de l'habile impresario M. Labruyère, qui nous présentera, groupée autour de M^{lle} Polaire, une troupe d'élite qu'il a réunie pour mettre en valeur l'amusante comédie de Willy.

Toute la presse parisienne a constaté le double et très brillant succès de l'œuvre et de l'interprétation. Le principal rôle fut supérieurement tenu par M^{lle} Polaire, l'inoubliable créatrice de *Claudine* qui personnifia, cette fois, une jeune fille (Pierrette), se déguisant en jeune garçon (Pierre, le p'tit jeune homme), pour suivre et surveiller son fiancé.

Nous reparlerons en détail de cette représentation où tous ceux qui aiment le talent incisif et personnel de Willy viendront applaudir une fois de plus la gaieté et l'esprit plein de verve répandus à profusion dans le *P'tit jeune homme*.

La commémoration du cinquantième anniversaire de la création du Théâtre national flamand donnera lieu à des fêtes diverses, notamment à l'organisation d'une assemblée quasi-officielle, appelée *Toonseldag*. Cette assemblée est fixée au 28 courant.

On y traitera, entre autres, les questions de l'éducation artistique des acteurs flamands, l'érection d'une école d'art dramatique, la création d'une caisse de prévoyance et l'affiliation de la Hollande à la convention de Berne, pour la réglementation des droits d'auteur.

(1) M. Detilleux (Servais) figure en effet au Catalogue (1^{re} éd., p. 45) comme chevalier de l'ordre de Léopold.

La commission a organisé une espèce de referendum, où l'on entendra les avis les plus divers. Ceux qui croient avoir de bons conseils à donner peuvent les produire en se faisant inscrire d'avance et en communiquant au bureau le sujet qu'ils veulent traiter.

Quelques nouvelles intéressantes concernant l'Exposition de Liège : Malgré le mauvais temps, les travaux de la dérivation de l'Ourthe avancent normalement et il est dès à présent certain que le nouveau lit de cette rivière, qui ne devait être prêt que le 1^{er} mars 1904, sera mis en usage en octobre prochain. A cette occasion de grandes festivités seront organisées aux « Vennes ».

Le montage de la partie métallique du nouveau pont sur la Meuse avance très rapidement et les échafaudages de support pourront être enlevés à la fin de cette année.

Entre-temps et nonobstant la période de vacances, le comité exécutif fait toutes les diligences nécessaires pour compléter l'organisation de l'Exposition et en assurer le plein succès.

Toutes les mesures sont prises pour que les travaux de construction des bâtiments et halles de l'Exposition soient entamés à bref délai, de manière à être entièrement terminés vers le milieu de l'année prochaine.

Rappelons à ce sujet que ces halles à l'emplacement des Vennes, y compris le jardin d'acclimatation, comporteront près de 70,000 mètres carrés (7 hectares), dont 40,000 mètres carrés seront affectés aux sections étrangères et 30,000 à la section belge.

Le projet d'un palais des beaux-arts qui serait définitif et servirait après l'Exposition de salle de fêtes, etc., est mis à l'étude, et il est probable que les fondations pourront encore être établies pour le commencement de l'année prochaine.

Les plans généraux de l'aménagement définitif des Vennes et de Cointe sont arrêtés et des réductions viennent d'être terminées pour être jointes aux documents de participation.

Parallèlement, le commissariat général du gouvernement a fait le nécessaire pour que les invitations officielles aux gouvernements étrangers soient faites sans aucun retard.

De nombreuses adhésions de principe sont déjà parvenues de l'étranger et des assurances quasi-officielles font espérer qu'à l'instar des Expositions universelles d'Anvers et de Bruxelles, nos puissants voisins participeront brillamment à celle de Liège.

Aujourd'hui dimanche 13 septembre, à 11 heures, le Cercle artistique de Tournai a ouvert dans son local, rue des Clairisses, sa dix-neuvième Exposition. Celle-ci restera ouverte jusqu'au 5 octobre inclusivement, de 10 à 5 heures.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU COUTEUX</p>
--	--



Maison Félix **MOMMEN & C^o**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie, adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
■	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➔
■	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➔
■	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

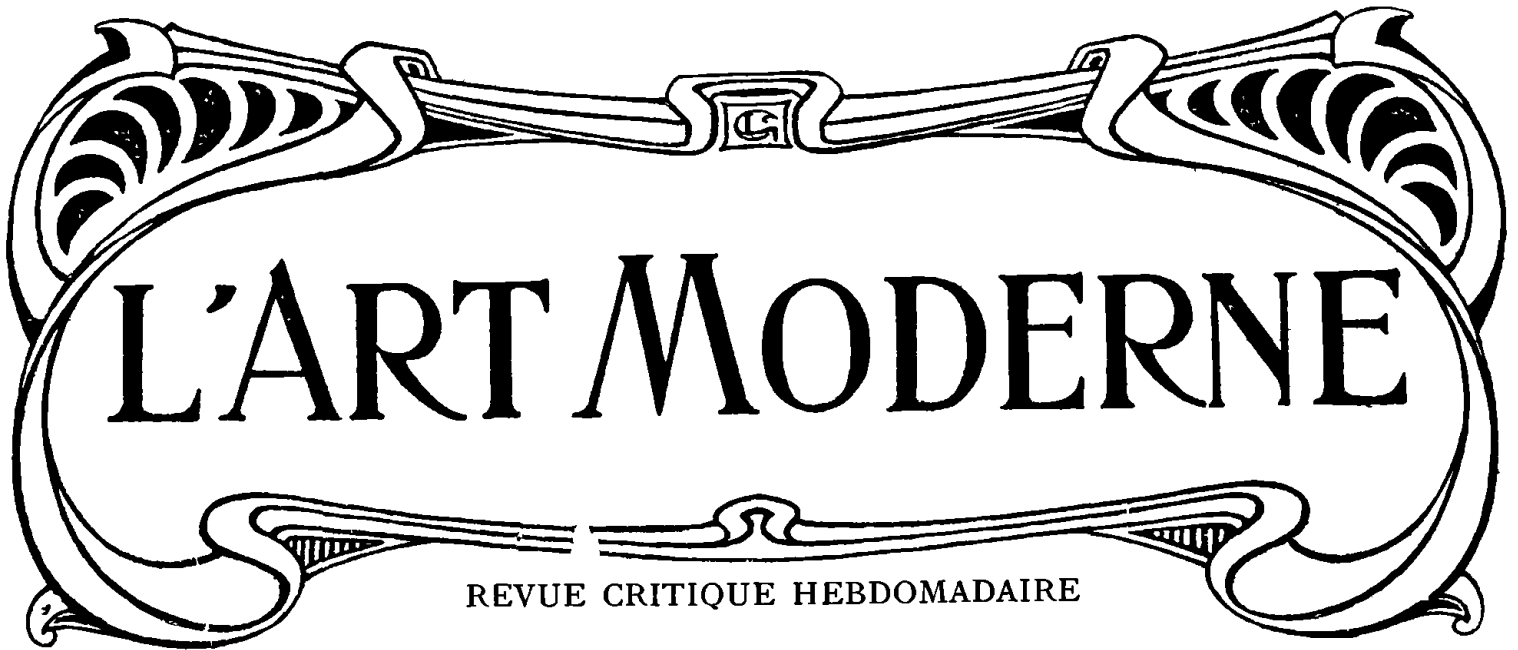
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Paul Gauguin (CHARLES MORICE). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). M. Daniel de Lange. M. Edouard Colonne. M. Maurice Leenders. M. Alphonse Mailly. — La Littérature belge en Suisse. — A propos de « Joyzelle ». — Théâtre de la Monnaie. — Mœurs des diurnales. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

PAUL GAUGUIN

Il avait depuis longtemps quitté l'Europe. Il vivait là-bas, dans ces douces îles polynésiennes que notre civilisation a dépeuplées, peu s'en faut, mais où, du moins, il n'est guère bruit ni de politique, ni d'esthétique, ni de cette basse guerre quotidienne des envies et des convoitises, des rivalités, de la fausse gloire réduite aux espèces de la publicité, ni de presque rien enfin qui puisse gêner une pensée libre, amoureuse de la nature et fervemment éprise de sa propre vérité. Il vivait...

Notre occident lui avait été dur. Dans un monde terne, morne, cette personnalité haute, très farouche et

très douce, ne trouvait point sa place. Si simple, avec sa belle vision large de l'humanité vraie, profondément spirituel et sensuel à la fois, d'une mysticité qui empruntait par la voie sûre des grandes analogies à la plus franche plasticité son adéquate expression, il était toujours resté parmi nous comme un étranger. Il ne se fixait nulle part, s'en allant sans cesse de ce Paris auquel presque jamais il ne demanda les prétextes de son art, émigrant brusquement au midi, vers Arles, à l'ouest, dans la Bretagne, au nord, dans la Hollande, — et ces perpétuels déplacements étaient comme des oscillations nostalgiques, comme les vibrations lointainement retenties des grands voyages où jadis le marin, en qui sommeillait encore l'artiste, avait dépensé ses premières activités, fait ses premières moissons d'orient et de soleil, connu pour la première fois l'intense joie des rêves illimités.

Après de sincères et vains efforts pour conquérir néanmoins droit de cité chez les civilisés, il renonça. L'un après l'autre s'étaient brisés, entre notre monde et lui, tous les liens. Quelques amitiés seulement lui restaient fidèles; il compta qu'elles le suivraient aussi loin qu'il pût aller, — et c'est alors, sans esprit de retour, sans déclamations inutiles mais sans regrets, qu'il partit — vers la lumière et l'indépendance.

Je le revois, au dernier soir de Paris. Sa grande stature, appesantie, comme accablée la veille encore par le poids des soucis de la lutte, de la ville et de toutes les graves futilités qui nous volent nos plus précieuses heures, s'était redressée. Il se sentait délivré depuis qu'il savait l'heure du départ. Ses traits un peu rudes s'adou-

cissaient, sa physionomie de sauvage déflant s'ouvrait; il souriait, il riait comme un enfant...

Et huit années s'écoulèrent. De rares lettres, de périodiques envois d'œuvres aux expositions non officielles — notamment à la *Libre Esthétique* — nous donnaient le sentiment de sa présence effective en dépit de l'éloignement. On le discutait avec moins de férocité depuis qu'il n'était plus là. — depuis que les sévérités implacables et les terribles ironies de l'homme ne qu'étaient plus des ennemis à l'artiste. Certes, pourtant, les académies ne désarmaient pas, et toujours davantage, de son côté, il décourageait les habitudes et les conventions par une production, non point barbare, comme on a dit, mais austère et qui, de simplifications en simplifications, allait à une synthèse déconcertante pour qui n'eût rien su des chemins par lesquels l'intransigeant chercheur avait passé.

Et, soudain, la funèbre nouvelle : Gauguin est mort. Le 9 mai de cette année, subitement. Il était né le 9 juin 1848.

Qu'il me soit permis de le dire, j'avais le grand honneur d'être son ami, depuis longtemps. Nous écrivîmes ensemble un livre avec les impressions qu'il rapportait d'un premier séjour à Tahiti. Ses récits, ses tableaux, ses innombrables croquis constituaient la matière de notre œuvre et sa part de travail; j'essayai de voir à travers ses interprétations plastiques et verbales cette nature, pour moi si nouvelle, toutes senteurs et clartés, — et ce fut *Noa-Noa* : pages de récits, pages de poèmes. Le travail que j'avais dû faire pour pénétrer dans les secrets de cette âme hautaine et ingénue nous rapprochait singulièrement, et quand Gauguin se fut, à nouveau, à jamais exilé, je pouvais dans ma mémoire et dans mon imagination me le représenter, vivant sa vie de primitif et d'artiste, parmi les Maoris qu'il aimait et dont il était adoré, et nous étions ainsi profondément unis encore par des prédilections et des antipathies communes, par mon admiration profonde pour son génie, par notre amitié.

J'ai donc, et je puis bien l'avouer, grand'peine à prendre tout de suite, à propos de lui, de lui mort, la plume du critique...

Pourtant, c'est, pour une personnalité extraordinaire comme celle-là, l'expression directe de la vérité qui constituerait le plus glorieux hommage. Aujourd'hui je demande grâce pour ces notes trop brèves et fatalement incomplètes.

* * *

Je ne crois pas que jamais artiste ait plus que Gauguin, aux témoins de son perpétuel labeur, donné le sentiment de la force créatrice. A part de tout, de tous, dans une solitude que troublait peu une rare présence de disciples, il produisait sans cesse, — peintre, sculp-

teur, graveur, céramiste, — exigeant toutes les matières, opprimant tous les domaines de l'art, soumettant tous les moyens à l'expression de sa propre, pure et unique pensée de grand décorateur. Vite, après de rapides essais, il avait abandonné les formules compliquées par lesquelles ses contemporains tentent de traduire notre vie occidentale. Il fut des premiers impressionnistes; puis il fut le premier des symbolistes. Il savait tout le mérite d'un Degas, à qui jusqu'à la fin il garda une vénération particulière, d'un Rodin, d'un Carrière, d'un Monet, d'un Redon, d'un Cézanne et son intuitif regard discernait aisément la compréhension à chacun d'eux personnelle de ce mystère de la beauté vivante, commun motif d'où lui aussi voulait tirer une grande œuvre. Mais il procéda autrement qu'aucun d'eux et, de lui plus que d'un autre, on peut dire en vérité qu'il ne fut l'élève de personne.

Non qu'il se tint, et de parti pris, hors de la Tradition; mais celle dont il se réclama était depuis longtemps désertée. Elle se manifestait dans l'histoire et presque avant l'histoire, — c'est-à-dire avant le mensonge qui peu à peu et partout substitue le luxe à l'art, — dans toutes les périodes initiales des grandes civilisations. Quelle révélation ce fut pour Gauguin quand il vit d'authentiques monuments de cette tradition oubliée, lors de son premier séjour en Bretagne, vers 1880, dans ces sculptures de pierre et de bois, ces statues de saints, ces calvaires, ouvrages d'inconnus, d'ignorants, qui savaient tout, de divins maladroits qui réduisaient l'expression de la vie à ses aspects essentiels et, sans l'immobiliser, l'enfermaient dans de rigides lignes, robustes et lourdes comme il fallait pour porter le fardeau considérable de massives croyances, d'émotions collectives et immémoriales! C'est devant ces produits humains d'un temps qu'on ignore, ces choses rongées et moussues, auxquelles les siècles ont ajouté un caractère surhumainement auguste, que Gauguin connut le sens personnel de ses désirs. Cet homme, chargé d'une lointaine hérédité mêlée de vieille France et d'antique Pérou, sentit frissonner en lui l'unique passion de sa double race pour une beauté sobre, sévère et puissante, tendre avec pudeur et très cérébrale. Exception peut-être unique dans l'histoire de l'art français, il eut conscience d'être étranger à l'impulsion grecque, — d'où, pour une inappréciable et la plus importante part, résulte notre génie, — du moins à la période classique de sa floraison, et pressentit l'unité inexplicable de l'art le plus antique à son apparition dans les lieux les plus distants du monde, de l'art égyptien et aztèque, de l'art assyrien et breton, — et pour lui la Renaissance fut, presque, comme si elle n'avait pas été.

Le retour aux Principes : ce fut, qu'il se l'ait ou non formulée à lui-même, la devise de Gauguin, la raison de son art, la loi de son génie.

A cette source d'inspirations, qui dépasse l'histoire vers la légende, il ajouta ce qui est éternel, ce qui ne peut avoir d'histoire et réproûve la légende même : la nature. Mais comme la part humaine et sa pensée était grave, spirituelle et se privait de grâce, il voulut la nature dans toute sa joie sensuelle, — et sachant où la prendre il alla où elle était.

Je me rappelle le bon Bracquemont, la veille d'un des grands départs de Gauguin, lui disant, non sans quelque intention railleuse : « Moi, Montmartre me suffit. »

Montmartre ne suffisait pas à Gauguin. Il consentait bien qu'on pût rencontrer la Joconde aux Folies-Bergère, mais ce n'est pas la Joconde qu'il cherchait. La souveraineté impérieuse de son esprit ne s'arrangeait pas de l'existence individuelle d'un modèle. *La nature est matière, l'esprit est matrice* : pensée qu'il eût souscrite.

A la Martinique, autrefois, et naguère et hier encore, hélas ! dans la Polynésie, il trouva, il aima la nature la plus propice, la plus docile à l'instauration de son rêve. Une humanité enfantine et noble, à la structure amplement sculpturale, au geste rapide, à la physionomie changeante, y habite le plus riche décor végétal, au bord de la mer, à l'orée des bois, au pied des monts, sous l'éternel azur. Là c'est une fête quotidienne, une folie de couleurs. Les couleurs ! Gauguin les avait toutes sur sa palette, les couleurs franches, qu'il savait harmoniser, sans les réduire au ton, dans la limpidité profonde de l'air.

*
**

Je ne puis m'arrêter aux tentantes descriptions d'œuvres, desquelles plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Il est probable qu'on en verra, dans quelques semaines, une collection notable, rue Laffitte, à Paris, — et alors nous pourrons en reparler ici. Mais il faut le dire, Gauguin n'aura jamais eu l'occasion d'affirmer, dans le vaste ensemble qu'il lui fallait, toutes ses qualités de maître. Il y a bien des années déjà l'un de nous, Albert Aurier, écrivait dans le *Mercur de France* : « Des murs ! Donnez-lui des murs ! » Or, à la direction des Beaux-Arts on détestait Gauguin. Des murs ? « Pas un centimètre carré ! » répondait M. Roujou.

Et les portes du Luxembourg ne se sont pas même encore ouvertes devant l'artiste magnifique, de qui tant d'autres procédèrent, mieux accueillis que lui. Il fut littéralement un peintre *maudit*, selon l'expression de Verlaine, poète maudit lui-même. Condamnation d'un temps ! Mais les Maudits restent debout dans la haine de ceux qui leur refusèrent justice et dans l'amour de quelques-uns, qui ne se tairont pas, qui transmettront à l'avenir le culte d'œuvres et de noms vénérables.

CHARLES MORICE

ENQUÊTE sur les Concours des Conservatoires⁽¹⁾.

M. DANIEL DE LANGE

Directeur du Conservatoire d'Amsterdam.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En réponse aux trois questions que vous posez dans votre lettre, je puis vous dire que les concours, tels qu'ils ont lieu en France et en Belgique, me semblent très dangereux. Les jeunes gens ne paraissent dans ces concours que comme virtuoses, espèces d'acrobates. Certes, on n'a pas le droit de méconnaître le mérite des virtuoses, mais le plus souvent les jeunes gens — même ceux qui paraissent promettre beaucoup — seront appelés à fournir une toute autre carrière que celle de virtuose. La généralité n'a donc pas besoin d'un répertoire avec lequel ils iront dans le monde pour ébahir les ignorants. Non, au contraire, la plupart des jeunes artistes auront besoin de connaissances approfondies de l'art en général.

Il me semble donc que les concours devraient être modifiés de façon à ce que les élèves se montrent en leur qualité d'artistes-musiciens avant d'être admis au concours de virtuose.

Il me semble évident que pas mal de jeunes artistes se montreraient d'excellents artistes, faits pour occuper une place dans les premiers rangs des professeurs, tandis que les trucs des virtuoses leur manquent absolument.

Pour ceux qui en dehors du talent d'artiste-musicien, posséderaient le talent de virtuose, le concours aurait une double valeur.

La question « S'il est utile de permettre au public d'assister aux concours ? » me paraît assez grave pour la poser et pour la recommander à tous les directeurs des Conservatoires.

Voilà, Monsieur, les idées que vos questions m'ont suggérées.

Agréé, je vous prie, l'expression des sentiments les plus distingués de

DANIEL DE LANGE

M. EDOUARD COLONNE

Chef d'orchestre, directeur des Concerts Colonne.

Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Votre lettre, après bien des allées et venues, me parvient enfin ici. Je m'empresse de vous répondre :

1° A mon avis, les concours publics dans les conservatoires ne doivent pas être maintenus.

2° Ils peuvent être remplacés avantageusement par des examens privés faits à l'intérieur de l'école.

C'est là une opinion que j'ai déjà exprimée à l'occasion d'incidents qui se renouvellent chaque année aux concours publics du Conservatoire de Paris.

Veillez, Monsieur le Directeur, agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

ED. COLONNE

M. MAURICE LEENDERS

Directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, violon solo du roi de Suède et Norvège, etc.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mon opinion sur les concours, la voici :

Si d'un côté vous mettez en regard certains défauts — inhérents du reste à tous les concours — et de l'autre les avantages de ceux-ci, j'estime que ces derniers l'emportent de beaucoup, et cela pour de bonnes raisons.

(1) Suite. Voir nos six derniers numéros.

Il me paraît évident que la perspective de décrocher un premier prix dans un établissement artistique dont la renommée est universellement reconnue donne à un élève un stimulant qu'il me semble bien difficile de remplacer.

Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur le Directeur, que les positions, aussi bien chez nous qu'à l'étranger, sont données de préférence aux jeunes artistes munis d'un diplôme d'une école officielle, et principalement du Conservatoire de Bruxelles.

Une autre raison, non moins sérieuse, milite encore en faveur des concours : c'est que tous les professeurs ont pu constater que par cette émulation les élèves ne font réellement des progrès bien marquants que pendant les trois mois qui précèdent la grande lutte.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

MAURICE LEENDERS

M. ALPHONSE MAILLY

Premier organiste du roi, professeur honoraire
du Conservatoire de Bruxelles.

MON CHER DIRECTEUR,

Les concours peuvent être utiles... à condition de ne pas servir de but... mais d'épisode.

Le travail d'une année scolaire ne sera pas perdu par l'émulation et la fièvre de quelques jours.

Quant aux braves gens que l'amour-propre doit éteindre..., le fait d'activer ce dénouement me semble chose peu grave.

Aimez toujours la musique, et n'aimez que la bonne... avec ou sans concours.

ALPHONSE MAILLY

(A suivre.)

La Littérature belge en Suisse.

La *Semaine littéraire*, de Genève, a publié, sous la signature Hubert Krains, une remarquable étude sur les écrivains belges. Extrayons-en ce parallèle entre Georges Rodenbach et Emile Verhaeren :

« Quand Georges Rodenbach est mort, il y a quatre ans, en pleine maturité, on a pu constater quelle célébrité il s'était acquise à Paris, où il avait transporté son domicile. Cette célébrité était méritée. Rodenbach fut un bon poète, bien que son art ne soit pas d'une essence supérieure. Il avait un talent maniéré et trop précieux. Il était sentimental avec affectation. Sa muse avait sur les lèvres un sourire glacé de mondaine, et, au coin de l'œil, la petite larme de Jenny l'ouvrière. Un de ses premiers livres a pour titre *La Mer élégante*. L'accouplement de ces deux mots constitue une faute de goût. Cette faute-là se retrouve dans toute l'œuvre de Rodenbach. Elle la prive de cette belle sincérité qui seule fait la grandeur de la poésie. Mais ce défaut une fois constaté, il faut reconnaître que le poète a cultivé son art avec une réelle dignité, que ses vers ne manquent ni d'harmonie ni de grâce, et qu'il a droit à une des premières places parmi les écrivains qui se sont distingués dans le domaine non des grandes, mais des jolies choses.

Le naturel qui manque à Rodenbach, Emile Verhaeren le possède en abondance. Celui-ci va droit où son cœur le pousse. C'est un tempérament héroïque qui aime ce qui est élevé et fort. Ses œuvres, d'une grandeur à la fois sauvage et austère, sont plus empoignantes que séduisantes. Examinées à la loupe, on y rencontrerait des tares et des défauts. Mais ce sont là les petits défauts

d'un grand art, que sa sève et son ampleur emportent par delà les lois étriquées de la prosodie et de la syntaxe. Emile Verhaeren est un écho sonore où la vie contemporaine — la vie fébrile, ardente, inquiète et surexcitée — crie ses doutes, ses souffrances, ses craintes, ses angoisses en même temps que ses espérances et ses joies. C'est aussi un visionnaire dans le cerveau duquel les choses aperçues se déforment, pour en ressortir sous un aspect à la fois saisissant et fantastique. Les idées, les impressions, les sensations naissent chez lui par saccades, par bonds, par sursauts; elles s'accompagnent de longs frémissements, de plaintes lointaines, de rumeurs vagues. On chercherait vainement un précurseur à ce poète, dont l'âme est ouverte, comme celle d'un primitif, à tout ce qui peut la faire vibrer. Il ne rappelle personne. Il est en dehors de la tradition. Il a tout tiré de lui-même : sa façon de voir, aussi bien que ses images et ses rythmes. Ce n'est pas le plus parfait des poètes belges, mais c'est incontestablement le plus original et le plus puissant. »

Puis ces lignes consacrées à Eekhoud :

« Je comparerais volontiers les livres de Georges Eekhoud à ces tableaux d'aspect un peu revêche, devant lesquels le gros public, que séduit surtout ce qui brille et ce qui chatoie, ne s'arrête pas. Là comme ici, il y a une écorce à percer avant de rencontrer l'âme qui bat dans l'œuvre de ce robuste et personnel écrivain. L'action débute lentement, gravement. Rien ne frappe d'abord que le style qui est ferme et appuyé. Mais point de grâce. Nulle habileté. Aucun de ces trucs de rhétorique, qui sont les boniments de la porte par lesquels les cabotins s'appliquent à rouler leur monde. Ce n'est que peu à peu que l'intérêt s'éveille. Bientôt l'intérêt tourne en émotion; l'âme est éprise, le cœur halète. Un fluide se dégage de cette œuvre qui paraissait inanimée. Une chaleur brûlante rayonne de cette œuvre qui paraissait froide. Eekhoud épouse les passions de ses personnages, qui sont des pauvres, des vagabonds, des irréguliers, tous ceux qui étouffent dans le cercle étroit que la société a tracé autour d'elle. Partout, depuis les *Kermesses*, son premier volume de nouvelles, jusqu'à *Escal Vigor*, son dernier roman, en passant par le *Cycle patibulaire* et *Mes communions*, nous trouvons la nature en lutte avec les lois et les mœurs imposées. Cela produit des drames violents, presque surhumains, dont on ne rencontre guère d'exemple que dans les littératures du nord. Eekhoud est d'ailleurs essentiellement un homme du nord, un Flamand enraciné dans sa terre, qu'il aime et qu'il exalte, avec une passion farouche. »

Enfin cette appréciation de l'œuvre d'Eugène Demolder :

« Eugène Demolder est, avec Charles De Coster, l'écrivain belge qui doit le plus à la peinture flamande. Il a appris la littérature chez Rubens, chez Breughel et chez Jan Steen. Son premier livre, *La Légende d'Yperdamme*, est moins un recueil de contes qu'une petite galerie de tableaux où la couleur, prodiguée à plein pinceau, éblouit par ses effets et ses chatoiements. Un second livre, *Le Royaume de saint Nicolas*, puis un troisième, *Quatuor*, nous le montre déjà plus sobre dans ses descriptions. Mais voici *la Route d'émeraude*, roman historique, dont les acteurs sont les peintres hollandais du XVII^e siècle. Ici, les décors n'écrasent plus les personnages. La phrase reste toujours opulente et colorée, mais sans excès. Les héros ne sont plus de belles taches, mais des êtres bien vivants, bien étudiés et supérieurement mis en scène. La même maîtrise se retrouve dans les *Patins de la reine de Hollande*, une légende amoureusement ciselée, et dans le *Cœur des pauvres*, un délicieux recueil de nouvelles, dont les sujets ont été puisés cette

fois dans la vie courante. Eugène Demolder — cet authentique Flamand que la Muse latine a baisé au front — est le plus poète des prosateurs belges, de même qu'il en est un des plus artistes. Nul, en effet, ne réussit mieux que lui à faire d'une œuvre littéraire quelque chose de poétique, d'harmonieux et de bien équilibré. »

La *Semaine littéraire* publiée, à la suite de cet intéressant article, les portraits des principaux écrivains belges. Celui de M. Eugène Demolder, qui a inauguré la galerie, a paru dans le numéro du 8 août.

A PROPOS DE « JOYZELLE »

Nous détachons d'un intéressant article-interview de M. Robert de Flers sur Maurice Maeterlinck ces fragments qui éclairent l'œuvre que représentera cette semaine au théâtre du Parc M^{me} Georgette Leblanc, secondée par la troupe du Théâtre-Maeterlinck :

« Tous ceux qui connaissent l'œuvre si haute de rêve et si puissante de pensée de M. Maurice Maeterlinck ne peuvent aborder sans un peu d'émotion respectueuse l'auteur de *Joyzelle*. Ses livres et ses drames ont je ne sais quel éclat doux et pur; ils viennent directement de son esprit et de son cœur, — et cependant Maurice Maeterlinck, tout en n'ayant jamais rien voulu sacrifier aux exigences du public et du succès, a déjà vu telle de ses œuvres représentée plus d'un millier de fois. Les abeilles qui s'envolèrent de sa ruche se répandirent à travers le monde — et portèrent parmi des hommes divers parlant des langues différentes le miel doux et fort de sa pensée sereine. Tous surent en goûter la saveur profonde. C'est que Maurice Maeterlinck ne s'est plu qu'à étudier les sentiments les plus généraux, les plus instinctifs, les seuls éternels : l'Amour, la Jalousie, la Pitié, la Terreur. Si son œuvre est près de l'humanité, elle est encore plus près de la nature. Elle s'y épanouit librement dans la lumière heureuse, — comme un buisson ardent et fleuri d'où s'échappent tous les cris de la Douleur et de la Joie.

La conscience de sa pensée, la finesse de son goût, son style transparent et limpide, tout en lui fait songer à ces admirables « primitifs » de son pays, dont les tableaux reflètent l'âme pure et charmante dans la candeur des personnages naïfs et dans la simple beauté des horizons harmonieux.

— Certains critiques se sont demandé quelle avait été exactement votre pensée en créant le personnage d'Arielle. La plupart ont estimé que vous aviez voulu concrétiser en elle la conscience de Merlin.

— Oui, c'est cela, me répond M. Maeterlinck, — ou du moins c'est à peu près cela. J'ai surtout voulu incarner en Arielle la partie non cultivée de la conscience, ce qui en demeure inexploré et où résident les pressentiments, l'intuition.

— M. Gustave Larroumet vous reproche le double rôle que vous faites jouer à Arielle.

— Oui, visible pour tout le monde, sauf pour le public et pour Merlin, elle devient un moment matérielle et sensible pour Lancelor, — mais il ne faut pas oublier que ma pièce est un conte magique.

J'ai supporté les inconvénients d'un tel genre; n'avais-je pas le droit d'user des libertés qu'il me laissait? D'ailleurs, j'ai été modeste et je ne me suis que peu servi du surnaturel; je ne l'ai employé que pour obtenir des transformations morales.

Joyzelle n'est pas une pièce symbolique, comme a paru le croire M. Catulle Mendès. J'ai voulu que tous mes personnages conservassent une valeur d'humanité — et le merveilleux dans ma pensée n'intervient que pour faciliter des réactions psychologiques qu'il serait difficile de trouver aussi rapides et aussi nombreuses dans la réalité. Mon but a été d'accumuler ainsi plus de conflits qu'il n'y en a dans la vie ordinaire.

— M. Emile Faguet estime que l'on n'entre point toujours dans les sentiments de vos personnages parce qu'ils ont chacun deux caractères, l'un qui est le leur, l'autre qui leur est dicté par un ordre du destin.

— Mais non, réplique M. Maeterlinck, mes personnages ne sont pas le jouet de la fatalité. Bien au contraire. Voyez *Joyzelle*, elle n'obéit pas au destin; elle se révolte, elle entre en lutte contre lui, elle triomphe de toutes les épreuves auxquelles il la soumet et elle ne devient l'élue du destin que parce qu'elle a su le vaincre.

— M. Emile Faguet incline à penser également que le personnage intéressant c'est Merlin plutôt que *Joyzelle*...

— Certes, Merlin pouvait fournir à lui seul un drame émouvant. Mais ce n'est pas lui qui est le centre et le fond de ma pièce, — c'est *Joyzelle*. C'est le triomphe de l'Amour. J'ai bien voulu en effet que Merlin fût malheureux et torturé parce qu'il prévoyait l'avenir. Mais ce ne devait être, selon moi, qu'un des côtés accessoires de mon œuvre.

— J'avais pourtant développé davantage ce caractère. Il a fallu le réduire pour la scène. Au théâtre tout fait longueur. Le public ne consent à nulle patience, à nul effort. Imaginez mille Renans dans une salle de spectacle et le total vous donnera l'âme d'un concierge. L'éminent critique du *Times*, M. Walkley, vient de réunir plusieurs de ses conférences en un volume de premier ordre et qui contient les plus justes et les plus profondes réflexions sur les fonctions de la critique. Au théâtre, dit-il à peu près, nous mettons en commun nos facultés instinctives et non nos facultés intellectuelles. Nous subissons et nous produisons en même temps non pas une énergie intellectuelle ou spirituelle, mais une énergie émotionnelle et sentimentale. On ne peut mieux dire. Cela est sans réplique. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les reprises se sont succédé la semaine dernière, apportant toutes un nouvel élément d'intérêt. La plus importante a été celle du *Prophète*. Le pompeux opéra de style pompier a ses fidèles nombreux, à en juger par la foule compacte qui a assisté à toutes les représentations de cet ouvrage, applaudissant avec un égal entrain les pages célèbres de l'œuvre et restées dramatiques d'ailleurs et les interprètes, au premier rang desquels il faut placer M^{lle} Gerville-Réache et le ténor Dalmorès.

M^{lle} Gerville a un beau tempérament dramatique; elle chante avec goût et sa belle voix de contralto a fait merveille. La nouvelle pensionnaire de la Monnaie a obtenu un succès considérable.

M. Dalmorès, le vaillant Siegfried, a été un Jean de Leyde absolument parfait. Il a chanté ce rôle haut perché dans le ton et avec une puissance rare. La voix de l'excellent artiste a gagné en ampleur et en souplesse et le comédien, à la belle stature, s'est montré excellent. Avec M^{lle} Gerville il a été ovationné avec enthousiasme.

M^{lle} Roland, une jeune élève du Conservatoire, a fait un heureux début dans le rôle de Berthe, qu'elle a chanté d'une jolie voix expressive et il y a des compliments à adresser à MM. Vallier, Forgeur, Danlée, redoutables anabaptistes, à M. Dassy, à M^{lle} Boni, aux chœurs, à l'orchestre et au ballet.

Dans *Rigoletto* et dans *Hamlet*, M. Albers, comédien et chanteur de grand talent, a fait sensation. On l'avait déjà applaudi dans ces deux rôles qu'il semble mieux posséder encore et dont il a fait des créations personnelles d'un très beau caractère. L'artiste s'est surpassé cette fois et l'auditoire, très emballé, l'a acclamé chaleureusement. M^{lle} Miranda, avec sa voix exceptionnelle, sa brillante virtuosité, a été, vocalement, une Gilda remarquable et le public l'a fêtée avec enthousiasme. Très applaudie encore M^{lle} Sylva en Ophélie. Elle ne réalise guère le personnage, mais elle chante le rôle à la perfection.

La semaine s'est terminée par une bonne reprise de *Cendrillon*. Succès surtout pour M^{lle} Eyreams, qui est charmante, et M^{lle} Maubourg, une comédienne intéressante.

Mercredi, rentrée attendue de M^{me} Merey dans le *Barbier*; vendredi, débuts de M^{le} Simony dans les *Noces de Jeannette* et la *Fille du régiment* avec M^{me} Eyreams.

Les sempiternelles matines, organisées par la Ville pour les enfants des écoles communales, auront lieu les 23 et 26 septembre. A propos de ces matines de la *Muette*, on pourrait libérer les pauvres enfants de ce spectacle insipide. Voilà plusieurs années que, sous prétexte de les amuser, on leur offre cette vieilleries sans intérêt dont ils doivent être las.

MŒURS DES DIURNALES

Notre collaborateur Johannin Le Coudray, en une récente *Lettre parisienne*, a parlé des *Mœurs des Diurnales*, de Loyson-Bridet, traité de journalisme édité au *Mercur de France* et qui constitue une profonde et savante moquerie des journalistes. Cueillons, pour la joie de nos lecteurs, quelques-unes des fleurs de bêtise que ce livre a recueillies en abondance. Voici :

Pour faire une œuvre d'art, la matière première ne suffit pas : il faut un artiste.

(*Le Gaulois*, 10 novembre 1902.)

Avec sa conscience ordinaire, l'artiste tient à faire une œuvre sincère. Dans ce but, il a désiré peindre ses portraits d'après nature

(*Le Figaro*, 23 octobre 1902.)

Quand on est la femme d'un fou, on n'est jamais sûre de ne pas être étranglée.

(*Le Figaro*, 11 novembre 1902.)

Ainsi le mariage, dans lequel on entre à larges portes, n'a pour ceux qui y étouffent d'autres issue qu'une grille d'égout.

(*Le Temps*, octobre 1902.)

On fait miroiter des victuailles aux yeux des noirs de la Martinique. (Henri Rochefort *L'Intransigeant*, 30 octobre 1902.)

M^{le} Acacia est une étoile en herbe qui chante de main de maître.

(François Coppée, de l'Académie française;

cite par L. Dugas : *Essai sur le Rire*.)

La question qu'on a posée au ministre de la marine fut un bon coup d'épée dans l'eau, ce qui n'a rien de surprenant dans une bataille navale, et cette épée n'était bien probablement qu'un sabre de bois.

(*Le Temps*, 22 octobre 1902.)

Quand un inspecteur arrivait inopinément dans son orphelinat, on devait immédiatement dechausser devant lui tous les enfants. Il tenait à se rendre compte lui-même si le bain de pieds qu'on avait dû leur donner n'était pas trop ancien. (!!!!)

(Henry Joly. *Les Débats*, Premier Paris, 30 octobre 1902.)

D. Syndon, si demain quelque parent de M. David vous rencontrait et vous tuait à coups de revolver, que DIRIEZ-VOUS?

(*Le Gaulois*, 30 novembre 1902.)

Ah! le livre joyeux, le livre joyeux! Et il y en a ainsi des pages et des pages.

Memento des Expositions.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 25 octobre-6 décembre. Gratuité de transport (par petite vitesse) sur le territoire français pour les artistes invités. Trois œuvres par exposant. Dimensions maxima : peintures, 2 mètres; sculptures, 150 kilogs. Installations spéciales (vitrines, étagères, etc.) aux frais des exposants. Dépôt à Paris, chez M. Pottier, rue Gaillon 14, du 16 au 26 septembre. Envois directs du 28 septembre au 7 octobre. Renseignements : M. le Président de la *Société lorraine des Amis des Arts*, salle Poiré, Nancy.

PARIS. — Salon d'automne. (Palais des Champs Elysées.) Dimensions : 3 mètres, pour les tableaux. Envois : Peinture, 10-11 octobre; sculpture, 12-13 octobre; objets d'art, gravure, architecture et dessins, 14-15 octobre. Renseignements : M. Nicolas Gropeano, 33, rue Bayen, Paris.

TOULON. — *Société des Amis des Arts*. 15 octobre-15 novembre. Deux ouvrages par exposant dans chaque section. Gratuité

de transport pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1-8 octobre (sculpture : 10 octobre). Renseignements : M. Picon, secrétaire du comité artistique.

VALENCIENNES. — *Société valenciennoise des Arts*. 20 septembre-15 octobre. Gratuité de transport. Renseignements : M. Gard, secrétaire.

PETITE CHRONIQUE

LES THEATRES :

La Monnaie annonce pour aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, sa première matinée : *Cendrillon*; le soir, à 7 h. 1/2, abonnement suspendu, le *Prophète*. Lundi, pour les adieux de M^{lle} Miranda, *Lakmé*; mardi, *Hamlet*; mercredi, en matinée pour les écoles communales, la *Muette de Portici*; le soir, rentrée de M^{me} Merey, reprise du *Barbier de Séville*; jeudi, le *Prophète*; vendredi, les *Noces de Jeannette* (début de M^{lle} Simony) et la *Fille du régiment*, avec M^{me} Eyreams; samedi, en matinée, la *Muette*; le soir, le *Barbier*.

— Voici l'ordre des spectacles du Théâtre-Maeterlinck au Parc : Lundi 21 et jeudi 24 septembre, *Joyzelle*; mardi 22 et vendredi 25, *Monna Vanna*; mercredi 23 et samedi 26, le *Miracle de saint Antoine*, pièce nouvelle en deux actes, et *l'Intruse*.

Une matinée, dont *Joyzelle* constituera le spectacle, aura lieu en outre le dimanche 27 septembre et le soir M^{me} Georgette Leblanc fera ses adieux au public bruxellois.

La première représentation du *P'tit Jeune Homme*, de Willy, organisée par la tournée Labruyère, en tête de laquelle figure M^{lle} Polaire, la créatrice si remarquée de « Claudine », aura lieu le mardi 29 septembre prochain au théâtre du Parc.

La pièce est aussi pimentée que les œuvres précédentes de Willy; mais, contrastant avec le dialogue aux joyeusetés croustillantes, des scènes fleurissent çà et là, subtilement sentimentales, toutes parfumées de grâce attendrie.

— Au théâtre Molière, le succès du *Voyage de Corbillon* ne faiblit pas, grâce à la fantaisie inépuisable du livret, à la verve de la partition et à l'entrain de l'interprétation. Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, matinée.

Le ferronnier Van Boeckel, de Liège, vient de protester également contre les décisions du jury du « Salon ».

« Sur l'invitation de M. le ministre, » dit-il dans une lettre adressée au *Petit Bleu*, « j'ai envoyé mes principales œuvres à la section d'art appliqué du Salon triennal des Beaux-Arts de Bruxelles.

Or, voilà que j'apprends que de toutes ces œuvres, une seule et la moins réussie — une torchère — est exposée.

J'estime que cette œuvre est insuffisante à montrer au public belge la mesure de mes talents de ferronnier.

Je refuse la compétence du jury qui vient de prendre pareille détermination... »

Mercredi dernier s'est ouverte, au Cercle artistique, une Exposition de quelques œuvres du peintre anversois Henry Luyten. Cette Exposition restera ouverte jusqu'au 5 octobre.

Une nouvelle Société d'artistes (peintres, sculpteurs, architectes) vient de se constituer à Paris, sous la présidence de M. Frantz-Jourdain, avec l'idée de créer une Exposition annuelle en automne. Le conseil municipal de Paris accorde à la nouvelle société le rez-de-chaussée du Petit Palais des Champs-Elysées. Ce Salon s'ouvrira à la fin d'octobre. Tout envoi doit être fait : Pour la peinture, le 10-11 octobre; la sculpture, le 12-13, et les objets d'art, gravure, architecture et dessins, le 14-15.

L'éminent organiste Alphonse Mailly entreprend une série d'auditions en France, et c'est par l'inauguration de l'orgue monumental construit par M. Van Bever pour l'église de Saint-Sauveur, à Lille, que cette série commencera le 29 courant. Ce sera une vraie solennité, qui réunira les noms de MM. Quef, l'éminent

successeur de Guilman à la Trinité de Paris, et Jouglet, un des meilleurs organistes du Nord.

La tournée d'audition des œuvres inédites de M. Mailly pour l'orgue Mustel débutera à la célèbre Société de la Table-Ronde, à Louvain. M. Mailly donnera ensuite des concerts dans la plupart des villes belges en compagnie de M^{lle} Berthe Seroen, cantatrice, et de M^{lles} Kufferath, harpiste et violoniste.

Le festival triennal de Birmingham aura lieu, sous la direction de Hans Richter, les 13, 14, 15 et 16 octobre prochains.

Le premier jour on exécutera intégralement, dans l'après-midi, l'oratorio *Elie* de Mendelssohn; le soir, *The Voyage of Maeldune*, ballade pour soli, chœurs et orchestre de Sir C. Villiers Stanford, la Symphonie en sol mineur de Mozart, l'ouverture d'*Hamlet* de Tchaikowski, celle d'*Anacréon* de Chérubini et deux airs chantés par M. Firangeon Davies.

Le 14, en première audition, une œuvre nouvelle du compositeur anglais Edw. Elgar : *Les Apôtres*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre, dirigé par l'auteur; le soir, un poème symphonique de Cowen : *A phantasy of Life and Love*, l'air du *Roi de Lahore* de Massenet et l'ouverture de *Freischütz*.

Le 15, audition complète du *Messie* de Hændel; le soir, concert composé de *Harold en Italie* (H. Berlioz), du *Don Juan* de R. Strauss, de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* (R. Wagner) et de diverses œuvres vocales de Liszt, Saint-Saëns, Sir H. Parry et Verdi.

Le 16, pour clôturer ce copieux et éclectique programme, exécution de la Messe en si mineur de Bach. Le soir, *Te Deum* de Bruckner (première audition en Angleterre), *Variations symphoniques* de Dvorak, *Rapsodie pour alto et orchestre* de Brahms (soliste : Miss Muriel Foster) et *Symphonie avec chœurs* de Beethoven.

Les solistes engagés sont, entre autres, M^{mes} Albani, A. Nicholls, Clara Butt, MM. Ben Davies, W. Green, J. Coates, Andrew Black, etc.

La réouverture des cours de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles aura lieu le jeudi 1^{er} octobre.

Le programme comprend : 1^o le solfège; 2^o le chant d'ensemble; 3^o le chant individuel; 4^o l'interprétation vocale; 5^o l'harmonie et la composition; 6^o l'histoire de la musique et haute théorie musicale; 7^o la littérature; 8^o la diction et la déclamation; 9^o le piano; 10^o la lecture à vue et le piano d'ensemble.

Pour renseignements et inscriptions s'adresser, à partir du

jeudi 17 septembre, au local, 53, rue d'Orléans, le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures.

Le choral mixte *A. Capella* donnera cet hiver, à l'école communale n^o 2, rue du Poinçon, 57, des cours gratuits de chant pour adultes âgés d'au moins quinze ans : 1^o cours de chant (solo, duo, trio, etc.), pour les demoiselles et les dames : les jeudis, à 8 heures du soir; 2^o cours de chant (solo, duo, trio, etc.), pour les hommes : les samedis, à 8 heures du soir; 3^o musique et chant d'ensemble : les lundis, à 8 heures du soir, pour les demoiselles, les dames et les garçons (onze à treize ans); les lundis et samedis, à 9 heures du soir, pour les hommes.

Pour être autorisé à fréquenter les cours spéciaux, il faut être assidu au choral mixte *A. Capella*. Droit d'inscription : 1 franc.

Des exemplaires du programme général de l'Exposition universelle de Liège seront incessamment envoyés aux associations commerciales et industrielles du pays, ainsi qu'aux administrations des grandes villes.

A ce sujet, et pour éviter tout quiproquo, il nous paraît utile de signaler que prochainement il leur sera, en outre, adressé des exemplaires du règlement général de la section belge, document qui contiendra les conditions « spéciales » relatives à la participation des exposants belges.

Quant à la tombola de l'Exposition, au fur et à mesure que le tirage de la première demi-série de la tombola approche. — il aura lieu le 7 octobre prochain, — les bureaux de postes et les facteurs sont littéralement dépouillés des quelques billets qui leur restent. Dans certaines localités les derniers billets font prime.

On peut dire que c'est un succès jusqu'à présent inconnu dans notre pays; la tombola de l'Exposition de Liège, en effet, par l'accueil extrêmement empressé qu'elle a trouvé auprès du public, dame le pion, de très loin, à toutes celles qui l'ont précédée.

Le sculpteur Charpentier, qui est venu passer quelques jours à Bruxelles pour pousser les études du monument Zola, auquel il travaille avec Constantin Meunier, citait ces jours-ci deux mots d'une « roserie » réjouissante.

Le premier est de Forain, à propos du prolifique dessinateur Hellen : « C'est un Watteau à vapeur, » disait Forain.

Le second est de Degas, à propos du peintre X... : « Ce X... », disait Degas, « est un garçon qui promet : il commence à voler de nos propres ailes. »

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU CŒLIEUX</p>
--	--



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique
	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés
	Abonnement annuel Frs. 20.-
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art
Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Actualités littéraires (JOHANNIN LE COUDRAY). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). — Art et musique (CLAUDE FERRARE). — Expositions. « Impressions de Tunisie », par G.-M. Stevens. M. Henri Luyten (O. M.). — Le Théâtre-Maeterlinck au Parc (M. M.). — A l'Opéra de Vienne (JULES DESTREÈS). — Quand les peintres exposent chez eux. — Concours. — Petite Chronique.

Actualités littéraires.

On parle beaucoup à Paris, dans les cénacles des poètes, du Rapport de M. CATULLE MENDES à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900, précédé de réflexions sur la personnalité poétique en France, suivi d'un dictionnaire bibliographique et critique et d'une nomenclature chronologique de la plupart des poètes français du XIX^e siècle. Ouf ! Ce rapport, à certains points de vue remarquable, a trois torts. D'abord il sacrifie les Ban-

ville, les Baudelaire, les Leconte de Lisle à Victor Hugo. M. Mendès reproche à ces poètes de ne pas s'être soumis aux rythmes du maître, à l'empire de celui qu'il considère comme le Dieu. Certes, Victor Hugo est le plus grand poète du siècle et sa gloire perdure et s'affirme toujours magnifique malgré les mépris de certains jeunes poèteaux sans souffle et de quelques écrivassiers à prétention philosophique. — Oh ! les larves jalouses du grand oiseau lumineux ! — Mais je ne pense pas qu'on puisse reprocher à Baudelaire, à Banville, à Leconte de Lisle de s'être créé un art à eux, une technique originale. Au contraire, n'est-ce pas leur mérite, alors qu'ils eussent pu être entraînés dans le sillon d'Hugo, cet astre alors rayonnant, d'avoir eu la force de se faire un style propre et d'être restés des personnalités poétiques éminentes, sans alliage, d'une noble et fière pureté ?

D'autre part M. Mendès n'admet pas le vers libre. « Je ne vois guère, dit-il, que M. Vielé-Griffin, né à Norfolk (Virginie), et M. Stuart Merrill, né à Hampstead, dans l'île de Long-Island, et le très violent et très puissant Emile Verhaeren, né à Saint-Amand, près d'Anvers, qui persistent avec quelque éclat dans l'emploi des vers libres. » Pour M. Mendès, le vers libre détruit une tradition nationale. M. Mendès admet l'alexandrin à césure variable où les pluriels rimeraient avec les singuliers mais il repousse tous les vers reposant sur le nombre des accents.

Enfin, comme conclusion le rapporteur exalte l'œuvre de M. Edmond Rostand. Il s'extasie devant un siècle qui commence par Hugo et s'achève par Rostand ! Mettre

en ligne ces deux noms ! N'est-ce point à comparer un potiron au soleil ? Mais l'ode à Krüger et les vers au Tzar ont fait se tordre de rire toute la France lettrée, et c'est surtout dans ces adresses rimées que M. Rostand a officiellement prouvé qu'il était un poète comique ! Son théâtre, que vante avec abondance M. Mendès ? De l'habileté, tout simplement ; les ficelles des vieux mélés y sont réemployées et accommodées au goût du public. car M. Rostand a le mérite de connaître le gros public et de savoir comment on le chatouille pour arriver au grand succès. Quant à ses vers, s'ils coulent avec facilité dans la bouche de M. Coquelin, ils n'en sont pas moins vides, creux et parfois niais. L'admiration de M. Mendès ne se comprend guère.

Le rapport est publié par l'Imprimerie Nationale, en superbe format. C'est le second de l'espèce. En 1867 MM. Silvestre de Sacy, Paul Féval, Théophile Gautier et Edmond Thierry avaient été chargés par le gouvernement impérial de présenter un *Rapport sur les progrès des Lettres*.

Ayant suffisamment parlé du rapport de M. Mendès, je vous signale la disparition, peut-être momentanée, d'une revue parisienne bien connue : *La Plume*. Elle avait quinze années d'existence. Le fondateur en était Léon Deschamps. Du temps de Deschamps la revue manquait sans doute de tenue. On y célébrait des grands hommes tout à fait inconnus et que l'obscurité a repris. Cependant il y eut quelques bons numéros, — surtout les numéros exceptionnels consacrés à Verlaine, à Rops, à Ensor, — mais aussi hélas ! à Mucha et à Des Gachons. Deschamps avait fondé dans les locaux de la *Plume* un *Salon des Cent* où les peintres, les graveurs, les sculpteurs étaient invités à exposer. Il organisait aussi des soirées, par trop montmartroises, et des banquets. A la mort de Deschamps, en janvier 1900, M. Karl Boès reprit la *Plume*. Elle devint plus sérieuse, eut des tendances sociales, publia quelques bons livres, dont les *Stances* de Jean Moréas, la *Touffe de sauge* de Laurent Tailhade, *Fontainebleau* par Adolphe Retté. M. Karl Boès s'attacha comme collaborateurs Gustave Kahn, Alfred Jarry, Stuart Merrill, Eugène Demolder, Tristan Klingsor, Paul Fort, Maurice Beaubourg, Judith Cladel et d'autres écrivains connus. Il consacra des numéros exceptionnels à Armand Point, à Rodin, à Constantin Meunier, à Sarah Bernhardt, à Zola. Malgré ces bons efforts, la *Plume* vient de s'éclipser, en juillet, comme s'éteignit l'hiver dernier la *Revue blanche*. Seul, parmi les périodiques nés à la même époque, le *Mercure de France*, qui a quatorze ans, s'accroît, prospère et édite. Et ce n'est pas facile de lancer des livres ! L'aventure est périlleuse. Le marché s'encombre de plus en plus. Dans sa dernière chronique littéraire, Rachilde écrivait spirituellement : « Chose terrible : il n'y a plus de saison morte pour

l'édition. Ordinairement, entre juillet et septembre, on remplaçait l'encre par une pleine eau. Sont-ce les étés froids et les hivers tièdes qui ont bouleversé les imaginations, je l'ignore, mais l'imprimeur ne s'arrête plus, même le temps de se nettoyer les mains. Il imprime, l'imprimeur... jusqu'à devenir le nègre. Il continue et alors que tout fait la sieste dans la nature, seul il demeure en travail, brunissant l'innocente blancheur des papiers de ses minuscules champignons noirs. » Oui, ce n'est que trop vrai. Ah ! le roman moderne ! Tout le monde veut faire le sien. On écrit un roman pour ne rien dire, ne rien apprendre, ne rien prouver. J'ai constaté, dans une revue, que le chroniqueur devait rendre compte, en moyenne, de trente-cinq romans français tous les mois ! Où vont-ils, ces bouquins ? Au pilon, à l'épicerie ? Il n'est jeune provincial qui ne nous dise son coin de village, il n'est poète qui ne nous confesse son état d'âme. Puis il y a les livres à tendances érotiques, qu'on a pris l'habitude d'orner de photographies suggestives d'après nature. Le livre transparent, quoi ! Ah ! Qui balayera toute cette ordure, toute cette bêtise, toute cette vanité ! Qui mettra un barrage à cette inondation de romans ? L'indifférence du public, qui a bien raison de ne pas s'encombrer de tous ces livres vides et inutiles, et peut-être la faillite de nombreux éditeurs. Souhaitons de revenir au temps où l'on ne faisait pas de littérature à la vapeur, où l'on réfléchissait avant d'écrire un livre et où l'écrivain avait le respect de son art.

Si le livre ne chôme pas, le théâtre se ferme en août et septembre. Il faut que les directeurs et les acteurs se reposent. Cependant il en est qui tiennent bon et il y a notamment, cette année, le théâtre Sarah-Bernhardt qui a représenté pendant toutes les vacances le *Maquignon* de MM. Louis Dumur et Virgile Josz. MM. Louis Dumur et Virgile Josz sont deux écrivains fort connus à Paris et de grand talent. M. Dumur est un romancier qui nous a donné *Pauline ou la liberté de l'amour* (1) et surtout *Un Coco de génie* (2). Ce dernier roman est un des meilleurs qu'on ait écrits en ces temps derniers. Choses rares ! il est amusant et il peut être lu en famille. C'est l'histoire d'un somnambule qui, dans ses accès, va lire Hugo ou Racine dans un grenier, pendant la nuit. Au jour il s'imagine que c'est lui qui a composé ces vers. Il se les rappelle exactement. Il les écrit. Il les récite dans les salons de Donzy, mais on n'y reconnaît ni Hugo, ni Racine et on fait à Lorigaine une réputation de toqué. Un jour le grenier brûle. La source de poésie est éteinte. Le cas du Coco de génie est admirablement étudié au point de vue pathologique. Des lettres publiées dans des revues, après la publication du livre, en font foi. Mais le roman est aussi une délicieuse

(1-2) *Mercure de France*; fr. 3-50.

peinture d'un coin de province, admirablement observé, vivant, spirituellement croqué, et l'histoire est contée de façon à soutenir jusqu'au bout l'intérêt : c'est là qu'on découvre l'homme de théâtre qu'est aussi M. Dumur. Quant à M. Virgile Josz, c'est un lettré et un érudit. Son érudition se porte surtout sur le XVIII^e siècle. Il a publié un livre : *Watteau* (1), qui est bien le livre définitif qu'on aura écrit sur le délicieux maître de Valenciennes. Il est exquisément analysé par un délicat qui savorise et par un artiste qui sait faire passer dans ses phrases la couleur et la poésie des tableaux dont il parle. Puis l'œuvre grouille de détails historiques fort intéressants ; on se sent toujours dans l'atmosphère de l'époque et c'est avec raison que M. Josz a mis comme sous-titre à son livre : *Mœurs du XVIII^e siècle*. Un autre bouquin est consacré à *Fragonard* (2), le maître de Grasse. Il est également charmant, agréable à lire et bien instructif pour les peintres. Ceux-ci feront bien de suivre M. Virgile Josz dans ses travaux et ses chroniques sur le XVIII^e siècle, où il est maître, sans conteste, et où il voit tout avec un goût et une lucidité qui lui ont fait parfois défaut lorsqu'il a parlé de certaines œuvres modernes.

Or donc, ces deux écrivains ont fait un drame : *Le Maquignon*. Ce drame est une suite, fort habilement agencée, du *Courrier de Lyon*. C'est du vieux mélo, mais non pas du vieux mélo honteux comme celui de M. Rostand, c'est du vieux mélo voulu, c'est la résurrection consciente de l'ancien drame comme l'aimaient nos pères. On s'y amuse beaucoup. Faut-il encourager ce genre de théâtre ? Le public l'a fait en fournissant un gros succès à la pièce. MM. Dumur et Josz avaient d'ailleurs déjà un drame historique : *Rembrandt* (3), représenté il y a cinq ans. Et si je vous parle d'eux aujourd'hui, c'est qu'ils vont donner en octobre, au théâtre Molière à Bruxelles, une pièce : *Ma Bergère*, dont on dit grand bien dans les milieux théâtraux et dont votre ville aura la primeur.

JOHANNIN LE COUDRAY

ENQUÊTE sur les Concours des Conservatoires (4).

M. LOUIS KEFER,

Directeur de l'École de musique de Verviers.

MON CHER MAUS,

Supprimer les concours dans nos contrées wallonnes, ce serait quasi supprimer la musique elle-même.

Nos sociétés musicales ne vivent de leur vie intense que par et pour les concours.

(1-3) *Mercury de France*; fr. 3-50.

(4) Suite. Voir nos sept derniers numéros.

J'estime comme mon honorable collègue M. Th. Radoux que les concours sont un grand stimulant au travail, et que ce serait arrêter l'élan d'enthousiasme de cette race ardente à la gloire que de supprimer les palmes de lauriers échelonnées sur le chemin si aride de l'Art!

Voici mon avis au sujet de vos deuxième et troisième questions :

L'examen préalable servant d'admission aux concours devrait porter, non sur le morceau de concours lui-même, mais sur toutes les matières imposées par le programme des cours et reconnues indispensables à l'instruction approfondie de l'élève.

— La lecture à vue et la transposition jouent un rôle si considérable en musique qu'on ne saurait trop les cultiver et les imposer dans les cours comme dans les concours.

J'estime même qu'un cours spécial de lecture appliquée aux divers instruments est indispensable.

— Chaque cours particulier devrait avoir un concours spécial avec programme au choix du professeur contrôlé par le directeur. Cela éviterait ces rivalités que semblent établir les concours aussi bien entre professeurs qu'entre élèves.

— Le système des points accordés par l'école d'une part et le jury d'autre part, institué par l'illustre maître Gevaert, me paraît absolument rationnel. En effet, les points accordés par le professeur et contrôlés par le directeur d'après ses registres d'examens garantissent aux membres du jury la valeur intrinsèque du concurrent.

— L'obtention d'un prix ou d'un diplôme musical peut-elle garantir une position toute faite au lauréat ? Pas plus assurément que l'Université ne peut assurer de clientèle à ses avocats, à ses docteurs, ni de fonctions à ses ingénieurs, à ses hommes de lettres, à ses philosophes, etc.

— J'ai cependant vu dans ma longue carrière de professorat que les sujets de quelque valeur arrivaient toujours à se créer des positions honorables et que les prix de Conservatoire n'avaient jamais arrêté l'élan des vraies natures artistiques. Les Ysaye, les De Greef, les Gérardy et *tutti quanti* en sont une preuve vivante.

Veillez croire, mon cher Maus, à mes meilleurs sentiments.

LOUIS KEFER

M. EUGÈNE YSAYE

Violoniste, Directeur des Concerts Ysaye.

MON CHER MAUS.

Vous demandez mon avis sur l'utilité de maintenir les concours entre élèves musiciens ; le voici, et je vous le donne avec l'expérience des dix années au cours desquelles je montai périodiquement le calvaire :

Jadis je connus un vieux second basson qui, au retour des printemps fleuris, voyait le même ridicule et cruel bouton repousser sur sa lèvre inférieure. L'infortuné y mettait de savantes pommades, essayait des remèdes plus subtils, plus baroques, plus empiriques les uns que les autres : des emplâtres roses recouvraient le mal, dissimulant à peu près le hideux bijou, envenimant, enflammant ce minuscule Vésuve dont les notes émoussées du basson n'arrêtaient pas la lave !... Eh bien, c'est un « clou » de ce genre dont se parent les Conservatoires où les concours sévissent estivale. C'est fagot et basson.

Cependant notre homme souffrait toujours et ne songeait qu'à se débarrasser de sa rosette décorative, sans se demander par quoi il pourrait bien la remplacer. Les hautbois grands docteurs s'assemblèrent, conciliabulèrent, l'un préconisant le scalpel, le feu, l'autre la peau divine, le diachylum résolutif ; un autre — un vieux, celui-là, — prétendait, sans trop y croire, que le bobo donnait certaine grâce au sourire du patient et, emporté par un impétueux mouvement oratoire, il affirmait qu'il faudrait l'y mettre s'il n'y était pas !... Les derniers hasardaient timidement qu'il n'y avait rien à faire, et que le mieux était de s'en remettre au temps et à la nature qui fait des miracles. Bref, le malheureux sortait de la consultation boutoné comme devant, lorsque le hasard nous mit face à face. D'une voix d'outre-basson il me

demanda si je ne connaissais pas un remède sans danger et infail-
lible?... — Oh! infailible, non, lui répondis-je, mais je le crois
bon : prenez un fort *dépuratif, usage interne*, le reste ira tout
seul.

(A suivre.)

Votre très sérieux ami,
E. YSAÏE

ART ET MUSIQUE

En épigraphe à ce qui va suivre, je désire proclamer tout
d'abord que je ne suis pas musicien, et que je ne sais point mes
notes. Que les gens sérieux s'épargnent donc de lire la prose
d'un ignorant, qui ne veut que soumettre aux ignorants ses frères
une simple idée qui lui est venue.

Au fond de l'Orient où je suis, des revues, des journaux m'ar-
rivent parfois, — quand les *comitadjis* bulgares veulent bien ne
pas intervenir dans ma correspondance. Aux jours de courrier, je
puis ainsi jeter sur l'Europe un regard très bref, insuffisant. J'ai
de la sorte une vision lointaine et vague de ce qui se passe parmi
les civilisés dont je fus le compatriote. Et je lis par bribes ou
miettes ce qu'ils lisent à loisir par volumes entiers.

— Peut-être que souvent je n'y comprends rien. Ce n'est pas
de ma faute, et je prie qu'on m'en excuse...

Voici donc : J'ai lu tout récemment dans la *Revue de Paris*,
publication que j'aime, de curieuses, très curieuses *Lettres sur
la Musique française*. L'auteur est Adolphe Adam. Je ne sais
rien de cet honnête homme, hormis qu'il confectionna jadis des
opéras qu'on ne joue plus ; j'ai ouï dans ma jeunesse un de ces
opéras, — *Le Chalet*, il me semble, — mais je n'avais alors que
sept ou huit ans, et mon souvenir est vague. J'ai donc lu les
Lettres sur la Musique française en tout état d'ignorante impar-
tialité.

Or, voici l'étrange anecdote que je glane à la page 756 :

« Un jour, Girard, le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, ren-
contre Masset, qui lui raconte que Meyerbeer lui avait trouvé de
la voix.

« Je voudrais vous entendre, » dit Girard. On entre chez un
marchand de musique et Masset chante deux ou trois morceaux.
Girard n'en veut pas entendre davantage et l'entraîne chez le
directeur de l'Opéra-Comique qui, séance tenante, lui fait signer
un engagement de trois ans.

*Le lendemain, on me fait venir avec Scribe : on nous
demande un opéra sur-le-champ. Nous signons un traité et nous
nous mettons en besogne. Il y a trois mois que cela s'est passé :
Notre opéra est fait et sera joué dans six semaines. Dieu veuille
maintenant que le succès réponde à notre attente. »*

Diable !

* *

L'autre semaine, une femme de mon harem laissa dans un
chemin rocailleux des environs de Skutari la semelle de ses ba-
bouches. Dès que je vis la pauvre enfant boiter, je ne voulus pas
attendre davantage et je l'emmenai chez un marchand de chaus-
sures. Le fabricant n'était pas là : on le fit venir, et je lui com-
mandai *sur-le-champ* une paire de bottines. Il n'y en avait pas de
toutes faites. Mais il se mit sans tarder à la besogne. Il y a huit
jours que cela s'est passé. La paire de bottines est faite et sera

mise à la prochaine occasion. Allah veuille maintenant que les
semelles en soient aussi solides que je l'espère et nous pourrons
sous peu retourner en excursion.

* *

Messieurs les musiciens, est-ce vrai qu'un opéra se fabrique
comme une paire de souliers, — sur commande et sur-le-champ ?
J'en serais bien désolé, car cela bouleverserait de fond en comble
toutes mes pauvres idées sur la musique, qu'on m'avait habitué
jusqu'à ce jour à considérer comme un art, et même comme le
plus grand. Dois-je croire au contraire que le procédé ci-dessus
exposé n'appartient en propre qu'à M. Adolphe Adam, et peut-
être à quelques-uns de ses amis les plus chers, — Auber, Ha-
lévy ? Si oui, je reproche à la *Revue de Paris*, publication que
j'aime, le titre qu'elle a donné aux lettres d'Adam. — Une époque
qui connut Berlioz mérite de ne pas être confondue dans un
mépris commun. — Et je supplie tous ceux qui ont au cœur
quelque tendresse pour la France de ne pas croire que jamais la
musique française fut le patrimoine et la chose d'un comité de
fabricants-musiciens.

CLAUDE FERRARE

EXPOSITIONS

« Impressions de Tunisie », par G.-M. Stevens.
— M. Henri Luyten.

Le mois de septembre, qui a un 7, voit s'ouvrir les huitres, et
aussi les expositions bruxelloises. Tandis que les artistes se cha-
maillent au Salon triennal, dont l'organisation et le placement,
qui leur furent confiés, provoquent de burlesques incidents,
deux peintres ont choisi, pour soumettre au public les résultats
de leur effort récent, les calmes régions du Cercle artistique,
que les ombrages du Parc enveloppent de sérénité.

L'un a tenté de dérober à la nature africaine le secret de sa
lumière éclatante. Bien qu'anecdotique et documentaire, l'ample
moisson d'études rapportée de Tunis par M. G.-M. Stevens offre
un intérêt d'art. Les yeux éblouis du peintre ont peut-être, au
début de son séjour, perçu par des détails trop accusés la vision
du mystérieux Orient dont la beauté réside surtout dans le pre-
stige de la couleur, la magie de l'éclairage, la transparence de
l'atmosphère. Au lieu de synthétiser ses impressions, M. Stevens a
éparpillé son labeur et, séduit par la multiplicité des sites, il a
évoqué en une foule d'esquisses, de notes et de croquades tous
les motifs pittoresques qui sollicitaient ses regards.

Mais à mesure qu'il s'imprégna davantage du paysage et du
ciel tunisiens, il poussa plus avant ses investigations et concentra
davantage ses études. Quelques-unes de ses toiles — je citerai en-
tre autres une jolie figure intitulée *Sur la terrasse* (n° 3), la vue
d'une mosquée aperçue du haut d'un minaret dans l'île de Djerba
(n° 2), *Bab Souika* (n° 19), la *Jeune Bédouine* (n° 20), *Aïcha*
(n° 28), etc., constituent d'agréables morceaux de peinture, har-
monieux et délicats.

La surprise de ce « retour de voyage » est de révéler en M. Ste-
vens un aquarelliste charmant. Que l'artiste m'excuse si je pêche
par ignorance : je ne me doutais pas que la peinture à l'eau le
comptât parmi ses adeptes. Et certes, dans les quelque soixante
œuvres qu'il expose, la série de ses whatman colorés, au nombre
d'une douzaine, mérite-t-elle une mention particulièrement élogieuse.
S'il persévère dans cette voie nouvelle — je la crois telle —
M. Stevens sera promptement classé parmi les meilleurs aqua-
rellistes belges.

* *

Le talent de M. Henri Luyten est connu. Travailleur opiniâtre, épris de rusticité, attaché au sol flamand, le peintre perpétue, en des épisodes qui se colorent volontiers d'une pointe de sentimentalité, les traditions discutables de l'école d'Anvers. A défaut de distinction, sa peinture a de la force et de l'éclat. La facture, large jusqu'à la brutalité, rappelle celle de Franz Courtenis, dont l'influence sur l'artiste anversois est manifeste. Son salonnet embrasse à la fois le portrait, le paysage, la peinture d'animaux, la figure en plein air, sans qu'aucune de ces expressions multiples affirme une supériorité. La superficialité de cet art un peu gros apparaît surtout dans un vaste triptyque à visées sociales intitulé *Struggle for life*. On y voit des enfants grelottant dans la nuit, une assemblée tumultueuse d'ouvriers proclamant la grève avec des gestes vociférateurs et un lignard montant la garde devant une palissade au pied de laquelle sont couchés des cadavres. C'est noir et rouge à souhait et encadré d'outils de mineur, de câbles et autres accessoires empruntés aux charbonnages.

Il n'y manque que l'émotion qui, seule, crée l'œuvre d'art.

O. M.

Le Théâtre-Maeterlinck au Parc.

Maeterlinck est trop simple, trop instinctif, je dirais presque trop « peuple » ou trop moyen-âgeux, en sa sensibilité profonde, pour être compris d'emblée par des esprits nourris de spéculations intellectuelles.

Ceci ne signifie pas que dans mon imagination tout le théâtre du Parc ait été bondé, toute la semaine, d'hommes et de femmes étouffant sous le poids de leur travail cérébral.

Non, heureusement pour eux. Je veux seulement dire, très modestement, que la masse des auditoires actuels, qu'ils soient pris dans les cathédrales, les palais de justice, les théâtres, autour des foires ou des feux d'artifices, me semble composée d'unités plus raisonnables qu'instinctives. Si raisonnables même, à mon sens, qu'elles s'embrouillent un peu quant à la valeur et à l'importance de leurs propres passions. — Ces auditoires me font penser à M^{me} Solness qui, pour échapper au poids de ses souvenirs, de ses devoirs ou de ses affections qu'elle n'avait pas la force de porter, se réfugiait dans la contemplation ou dans le souci de détails infiniment petits. Le feu a détruit sa maison, ses enfants en sont morts : elle s'attendrit sur la perte de ses poupées. Son mari s'expose à un grand danger : pour ne pas le voir, elle s'absorbe dans des « devoirs », de minuscules devoirs de société.

La vie matérielle et ses complications, les ingéniosités de tout ce qui dans le monde moderne s'appelle plaisir matériel ou intellectuel, les nouveautés mêmes de la science, les émotions quintessenciées de l'art, qui sont devenus les éléments les plus importants de nos heures oisives, tout contribue à nous « superficialiser » (pardon !) Et pour les êtres qui n'ont que des heures oisives, pour ceux qu'aucune nécessité ne poursuit, qu'aucun grand bonheur ne peut atteindre et qui aiment mieux ne pas se sentir vivre, pour ceux-là l'élément d'intérêt extérieur a pris une part si large qu'ils sont mal à l'aise quand le poète ou le dramaturge les force à descendre au fond d'eux-mêmes.

Il ne leur reste ni assez de spontanéité ni assez de fraîcheur d'esprit pour comprendre de suite les êtres d'instinct, et Maeterlinck est bien de ceux-là, — qu'il représente nos terreurs inconscientes, nos doutes informulés, nos plus intimes espoirs ou nos sourires involontaires.

Rien de plus comique que l'ahurissement du bon public des « premières » à l'audition de la joyeuse « sottise » du *Miracle de saint Antoine*. Une farce de pince-sans-rire, sans trait d'esprit où pouvoir se raccrocher, une vraie farce où les gens, Dieu me pardonne ! parlent et agissent comme vous ou moi le ferions, et où pourtant ils ont l'air suprêmement stupides et menteurs, voire un peu rosses. — c'est trop naturel, ça ne peut faire rire qu'à la longue. Je pense que certains se sont crus mystifiés. Patience. Leurs fils ou peut-être leurs arrière-neveux comprendront.

Dès l'apparition de la servante « reloquetant » l'appartement et du nimbe électriquement expressif de l'impassible saint Antoine (où portait-il sa pile ?) je me suis dit : Combien tout cela serait mieux joué, mieux compris et plus joyeusement écouté à la Maison du Peuple !

Les neveux, qui craignent les changements possibles du testament, le curé absolument incrédule aux miracles dont il parle tous les jours, le copieux repas de funérailles, la farceuse ladrerie de la défunte et ses aigres paroles de vieille femme soupçonneuse pour celui qui l'a ressuscitée, tout cela c'est l'éternelle et quotidienne comédie, que les acteurs du reste, à part Darmont (saint Antoine), ne comprenaient qu'à moitié non plus, ce qui ôtait à cette facétie beaucoup de sa joviale simplicité. Il faut des intuitifs ou de grands artistes pour jouer les choses simples. C'est pourquoi tout le théâtre de Maeterlinck s'éclaire et devient vivant, pénétrant, empoignant quand c'est Georgette Leblanc qui l'incarne. Les poètes seuls comprendraient ce rêve ravissant de *Joyzelle* sans la grâce de cette passionnée, volontaire et heureuse artiste, sans son naturel et surtout son sens profond, délicat, très pur et très ardent à la fois de tout ce qui touche au meilleur de nous-mêmes, — au sentiment ?

M. M.

A L'OPÉRA DE VIENNE

Le magnifique théâtre qu'est l'opéra de Vienne avait organisé pour le mois de septembre une suite complète de représentations wagnériennes. Elles se sont succédées dans l'ordre suivant : *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Yseult*, le *Reingold*, la *Valkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux* et les *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. C'est vraiment une incomparable festivité que de pouvoir embrasser ainsi, en l'espace d'un mois, presque tout le gigantesque effort du grand génie musical du XIX^e siècle. Il paraît que l'Opéra de Vienne compte renouveler chaque année, en septembre, cette réjouissance magnifique. Les représentations de cette saison ont été très suivies et ont obtenu le plus vif succès.

J'ai pu assister à celle de *Rienzi* et de *Lohengrin*. *Rienzi* était pour moi une nouveauté et je dois avouer qu'elle ne m'a point enchanté. C'est un opéra conçu suivant les formules connues du théâtre antérieur à Wagner et c'est à peine si çà et là, en certains accents, on retrouve des annonces du formidable génie manifesté plus tard. *Rienzi*, dont le rôle principal fut très bien interprété par le ténor Smedes, est monté à Vienne avec un soin très grand et une opulence de décors admirable. La représentation de *Lohengrin* n'était point supérieure aux bonnes exécutions que nous en eûmes parfois à Bruxelles. Les rôles étaient ainsi distribués : *Lohengrin* : Slezak ; *Telramund* : Melms ; *Elsa* : M^{me} Förster ; *Ortrude* : M^{me} Hilgermann. Ils furent tenus avec autorité, aisance et ampleur, mais sans excellence particulièrement notable. De même les chœurs, l'orchestre ; la figuration fut nombreuse et convenable, mais sans distinction. Mon impression générale fut que le raffinement, la recherche artiste n'était guère dans les préoccupations viennoises et qu'ils remplaçaient ces qualités rares par l'abondance, — une abondance qui a certainement son prix, mais qui est de même un peu grossière. Les chanteurs avaient de la voix, trop parfois ; la mise en scène était riche, mais avec un pêle-mêle de costumes d'époques diverses, par exemple, qui était assez déplaisant.

J'ai, en somme, avec les moyens restreints dont dispose notre théâtre de la Monnaie, éprouvé des émotions au moins aussi hautes. La comparaison n'en est pas moins, sur mille détails, intéressante à faire pour les wagnériens fervents.

JULES DESTRIÉE

Quand les peintres exposent chez eux.

Notre collaborateur et ami Philippe Zilcken a fait dernièrement chez lui, à La Haye, une exposition de ses œuvres : Quatre-vingts tableaux et une dizaine d'aquarelles. Si M. Zilcken est actuellement l'un des premiers graveurs de la Hollande, il est aussi l'un de ses peintres les plus distingués.

M. Raffaëlli, à qui notre ami s'était adressé pour lui demander quelques conseils sur l'organisation de l'exposition qu'il projetait, lui a répondu par cette charmante lettre, que feront bien de méditer tous les artistes qui, ainsi que la mode tend à s'en répandre, exposent chez eux :

MON CHER ZILCKEN,

Vous me rappelez que j'ai fait en 1894 une exposition de mes œuvres dans mon atelier, et vous vous proposez de faire de même.

Le premier artiste qui eut cette idée ce fut certainement le premier qui fit œuvre d'art et invita un voisin à venir la voir, sur le chevalet, dans sa chambre de travail.

J'hésitai cependant beaucoup.

Il est toujours délicat, pour un artiste, de se distinguer autrement que par ses œuvres!...

Mais cependant la chose me sembla, en somme, si naturelle, que je me résolus de la tenter : j'accrochai des tableaux aux murs de l'atelier, — généralement nus, ou peu ornés, — je mis les gravures dans une galerie reliant la maison à l'atelier, des sculptures sur les meubles, et laissai d'ailleurs, à l'atelier, son négligé de tous les jours : je pensai que le tableau le plus intéressant était peut-être ce tableau de vie qu'est tout intérieur habité, chaud de la vie de tous les jours.

Mais alors, que de difficultés se levèrent! Recevrai-je moi-même, et à quelles heures; y aurait-il des invitations? Ferai-je payer? Combien? — Toutes ces questions me bouleversaient. — Chacune me semblait grosse de menace.

Mais voici ce que je résolus : D'abord on ne paierait pas; le bruit d'un tourniquet aurait rompu le calme de l'habitation entourée d'arbres pleins d'oiseaux. Je ne recevrais *jamais* personne, ce serait trop délicat. Enfin, l'exposition durerait un mois; j'enverrais des invitations et, de plus, chaque personne se présentant et remettant sa carte de visite serait accueillie.

Puis je mettrai un de mes élèves dans l'atelier pour répondre aux questions qui pourraient lui être adressées.

J'étais ainsi satisfait. Et je croyais avoir tout prévu lorsqu'un jour j'eus une cruelle désillusion.

Comme je rentrais chez moi du dehors, je croisai toute une famille qui sortait de mon exposition en causant.

Et j'entendis l'une des personnes qui disait à une autre : « Eh bien! Raffaëlli, je ne le croyais pas si jeune!!! .. »

Ceci est pour vous dire, mon cher Zilcken, que dans ces sortes de choses on ne prévoit jamais tout!

Il me reste à vous souhaiter tout le succès que mérite votre beau talent auquel je suis infiniment sensible.

Votre admirateur et votre ami, de tout cœur,

J.-F. RAFAËLLI

Paris, juillet 1903.

CONCOURS

Un concours est organisé à Liège pour l'érection dans cette ville, en 1905, d'un monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance belge.

Voici les conditions de ce concours :

1° Il est ouvert entre tous les artistes belges indistinctement;

2° Le monument devra commémorer le soixante-quinzième

anniversaire de l'indépendance belge et la figure de Charles Rogier devra en être le principal sujet. L'emplacement proposé au conseil communal est situé au coin de l'avenue Rogier et du boulevard d'Avroy, vers la rue des Guillemins, où se trouve actuellement le groupe de Sopers : *L'enfant à la bouille*;

3° Le coût du monument, y compris fondations, piédestal, etc., c'est-à-dire tous frais compris, ne pourra dépasser 60,000 francs; ce prix constitue un forfait;

4° Le jury sera composé de huit membres : un délégué de la ville, un délégué de la province, un délégué du gouvernement, un délégué du comité organisateur, et quatre artistes, trois sculpteurs et un architecte, choisis par les quatre délégués susdits. Le jury pourra déclarer qu'aucun projet n'est digne d'être exécuté. Il pourra accorder une prime de 1,000 francs et deux primes de 500 francs aux projets qu'il n'aura pas choisis;

5° Le concours sera clos le 1^{er} décembre 1903. Les maquettes devront être envoyées, soigneusement emballées, franco de port et sans responsabilité pour le comité, à l'Académie des beaux-arts, rue des Anglais, à Liège; elles porteront une devise. Le nom de l'auteur sera remis sous pli cacheté, qui portera comme mention la devise de la maquette, et envoyé au secrétaire du comité organisateur, M. Th. Collin, rue des Clarisses, 24. Les enveloppes des œuvres non primées ne seront pas ouvertes et seront remises avec les maquettes;

6° Les maquettes devront être la reproduction du monument à l'échelle de 10 p. c., architecture comprise;

7° L'artiste s'engage par le fait du concours à terminer et fournir son monument pour le 1^{er} septembre 1905.

Nous publierons prochainement une étude sur le peintre Willette, par HENRY DETOUCHE; une analyse des poèmes d'Adrien Mithouard, par FRANCIS DE MIOMANDRE; une chronique littéraire d'EUGÈNE DEMOLDER et divers autres articles que les exigences de l'actualité nous obligent à ajourner.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles :

PALAIS DU CINQUANTENAIRE. Salon triennal des Beaux-Arts.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. *Axe Ick Kan*, cercle d'art anversois. — *Labeur*, cercle d'art bruxellois. (Ouverture le 3 octobre.)

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition HENRY LUYTEN. (Clôture le 5 octobre) — *Impressions de Tunisie*, par G.-M. STEVENS. (Clôture le 11 octobre.)

GALERIE ROYALE. *Le Lierre*, cercle d'art. (Ouverture le 1^{er} octobre, clôture le 14.)

M. Eugène Baie, l'auteur de *l'Épopée flamande* qui eut, il y a quelques mois, un grand retentissement (1), vient de terminer la deuxième partie de son « Histoire de la Sensibilité collective » : *La Culture de la Sensibilité*, qui est une théorie nouvelle de la sensibilité conçue d'après les acquisitions actuelles de la psychologie. C'est une large synthèse destinée à exposer la fonction sociale des activités particulières. « Puissante construction d'idées! » ainsi la jugea M. Maurice Barrès lorsque l'auteur lui communiqua le plan de son ouvrage.

La *Culture de la Sensibilité* ne paraîtra en librairie qu'avec la troisième et dernière partie de l'ouvrage de M. Baie : *Le Génie du Réalisme*, où l'auteur étudie les activités individuelles comme il analysa, dans *l'Épopée flamande*, les activités collectives.

M^{me} Georgette Leblanc fera aujourd'hui, dimanche, ses adieux au public bruxellois. Elle interprétera au théâtre du Parc, à 2 heures *Joyzelle*, à 8 h. 1/2 *Monna Vanna*.

(1) V. *l'Art moderne* des 10 et 17 mai derniers.

Mardi prochain aura lieu, au même théâtre une représentation du *P'tit Jeune Homme*, le récent vaudeville de Willy, avec M^{lle} Polaire, la créatrice de *Claudine à Paris*, dans le rôle principal.

Les nouveautés vont d'ailleurs se succéder précipitamment sur la scène du Parc : M. Gémier et M^{me} Cora Laparcerie donneront les 30 septembre et 1^{er} octobre deux représentations de la *Rabouilleuse*, le plus grand succès parisien de la saison dernière.

Nous applaudirons ensuite, du 2 au 5 octobre, M^{lle} Blanche Toutain dans la *Souris* de Pailleron.

Du 6 au 9 octobre, quatre représentations données par M^{me} Sarah Bernhardt et sa troupe : *Sapho*, *Plus que reine*, la *Dame aux camélias* et la *Tosca*.

Enfin, le 10, première de *Joujou*, d'H. Bernstein, joué par la troupe régulière du Parc.

Le théâtre Molière clôture aujourd'hui sa saison d'opérette. Le *Voyage de Corbillon*, dont le succès ne s'est pas démenti, sera joué, pour la dernière fois, en matinée et en soirée, à 2 heures et à 8 heures.

Un concert d'œuvres de compositeurs belges aura lieu à la Triennale, mardi prochain, à 3 heures, sous la direction de M. Emile Agniez, avec le concours de M^{lle} Latinis, cantatrice, de M. F. Piérard, hautbois solo du théâtre de la Monnaie, et de M. G. Fontaine, flûtiste. On entendra entre autres des œuvres de Van Campenhout, Rasse, Agniez, Van Dam, Th. Solvay, Paques, etc.

C'est M. Gheysen qui a remporté le premier grand prix au concours de Rome pour la sculpture. Le second prix a été décerné en partage à MM. Marin et Collard. Ce dernier est élève de l'Académie d'Anvers. Les deux premiers ont fait leurs études à l'Académie de Bruxelles : M. Gheysen, toutefois, avait appartenu, à ses débuts, à l'Académie d'Anvers. Il termina son éducation artistique à Paris.

L'excellent violoniste Edouard Deru s'est uni, la semaine dernière, à M^{lle} Staadt. A l'église de Saint-Josse, où la bénédiction a été donnée aux jeunes époux, les assistants ont eu l'agréable surprise d'entendre tour à tour le maître Eugène Ysaye, qui avait tenu à donner à son ancien et brillant disciple une marque particulière d'affection, et M. Henri Albers, dont la belle voix a superbement résonné dans le vaisseau de l'édifice.

La ville de Bruxelles vient d'acquérir au Salon triennal, pour orner le cabinet de l'échevin des Beaux-Arts, quatre panneaux brodés par M^{me} De Rudder, *Les Quatre Saisons*.

Le sculpteur Victor De Haen vient de terminer la maquette d'un monument, dédié aux artistes de l'Ecole de Bruxelles, qui sera érigé, pendant les fêtes jubilaires de 1905, à l'entrée de l'avenue de Diane, au bois de la Cambre.

Le monument se compose d'un groupe de trois femmes qui symbolisent la Peinture, la Sculpture et l'Architecture. Deux autres figurent caractérisent la Musique et la Gloire.

Si la participation de l'étranger à l'Exposition universelle de Liège se présente sous les auspices les plus favorables, l'organisation de la section belge, de son côté, fait prévoir de brillants résultats.

En effet, malgré l'époque des vacances, sur les vingt comités provisoires de groupes émanant de la Commission supérieure de patronage, présidée par S. A. R. Mgr le prince Albert de Belgique, quatorze se sont déjà réunis et s'occupent activement de la formation des comités de classes.

Il est probable que les comités de groupes et de classes pourront être définitivement constitués au commencement du mois prochain.

Les comités locaux officiels, composés des membres de la commission supérieure de patronage et de membres adjoints, seront installés incessamment dans les grandes villes du pays et dans certains centres industriels : leur principale mission consistera à faire de la propagande en faveur de l'exposition, à recruter des adhérents et à proposer la formation de collectivités.

Les groupes des œuvres d'art et de l'art ancien au pays de Liège ne tarderont pas à être organisés; des commissions spéciales seront prochainement instituées à cet effet.

Le règlement général et les règlements spéciaux pour la section belge sont en préparation et seront publiés prochainement.

M. Emile Engel et M^{me} J. Bathori, qui ont, l'hiver dernier, en vingt séances consécutives d'un intérêt soutenu, passé en revue toute la musique vocale ancienne et moderne, reprendront leur excellent cours de chant le mardi 6 octobre prochain, de 4 à 6 heures, rue Fourmois, 18 (Ma Campagne).

On peut s'y inscrire dès à présent.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Hartel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE

MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
— ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE —	
	La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique ➤
	Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés ➤
Abonnement annuel Frs. 20.-	
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Suanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

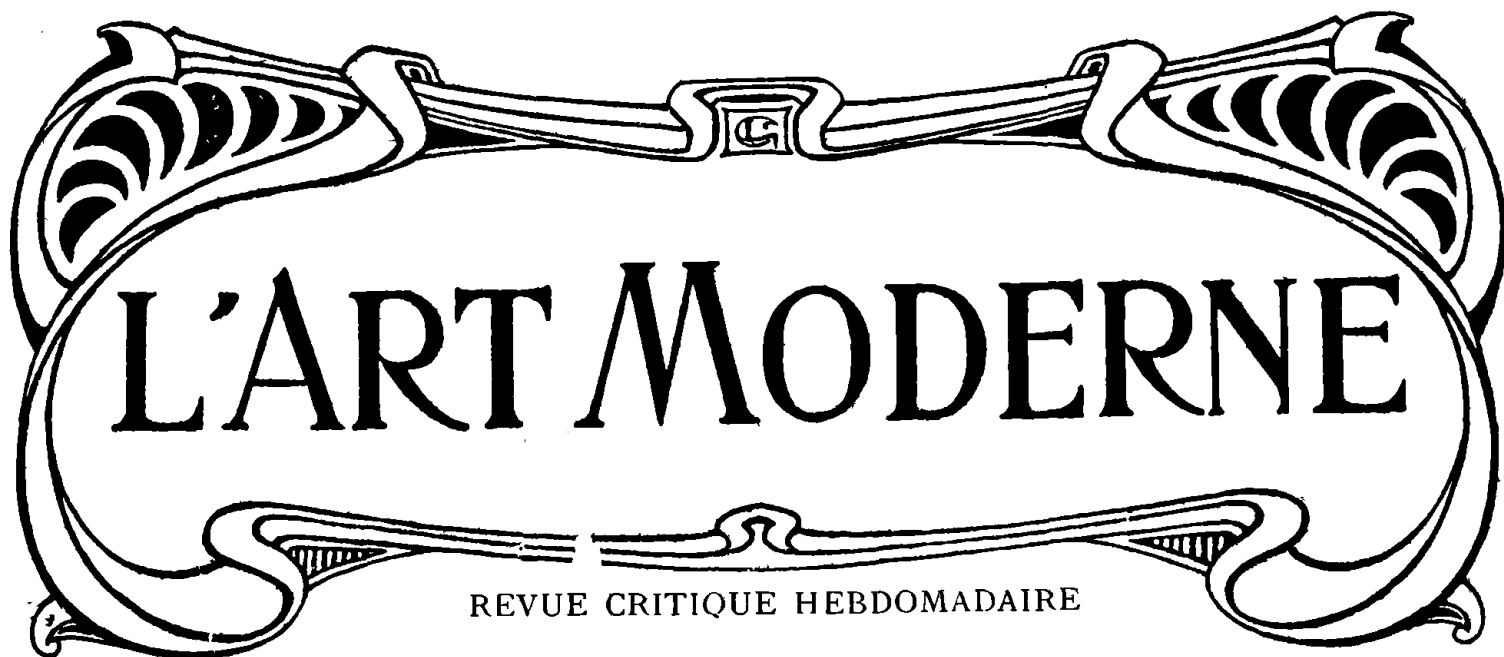
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A. MEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Charles Van der Stappen (OCTAVE MAUS). — Enquête sur les concours des Conservatoires. *M. Ernest Van Dyck. M. Felix Mottl. M. Claude Debussy.* — Le Château de Laroche (L. ABRY). — Pseudonymes littéraires. — La Saison musicale. — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

Charles Van der Stappen.

En ce temps-là, vers 1860, apparut à l'atelier paternellement dirigé par Jean Portaels et qui abrita les débuts de tant d'artistes aujourd'hui célèbres, — Constantin Meunier, Émile Wauters, Charles Hermans, Fernand Cormon sont du nombre, — un petit bonhomme à la carrure massive, au front obstiné, aux yeux en vrille, qui se mit à pétrir la glaise et à modeler la cire avec une ardeur du diable (1). Il sortait de

(1) L'artiste naquit à Saint-Josse-ten-Noode le 19 décembre 1843.

chez « Monsieur Léonard », un brave homme qui enseignait la décoration selon les principes d'alors, c'est-à-dire d'après les vaines, stériles et invariables formules codifiées par des pions d'académie. L'indépendance d'idées, la liberté d'allures, l'esprit d'initiative individuelle qui régnaient dans l'atelier Portaels avaient séduit la nature indisciplinée du galopin, impatient d'échapper aux lisières dont on entravait son essor.

Et le maître, dans sa clairvoyance, eut bien vite discerné en Charles Van der Stappen un artiste exceptionnellement doué, dont il n'eut garde de réprimer la fougue turbulente. Mais au lieu d'un ornemaniste, il en fit un sculpteur.

Le premier envoi du futur directeur de l'Académie des Beaux-Arts au Salon de 1863 fut refusé, comme de juste. Il eût été sans exemple qu'une œuvre qui bouleversait les notions reçues, qui opposait aux recettes consacrées un accent personnel et nouveau fût accueillie, sans résistance, par ceux qui défendent l'Arche sainte des traditions.

A une époque où seule la mythologie paraissait digne d'inspirer la statuaire, où l'allégorie et le sentimentalisme dictaient aux sculpteurs d'invariables attitudes, des gestes immuables, l'art de Charles Van der Stappen, inspiré directement par la nature, semblait une révolte et un défi. Animer le marbre d'un frisson de vie, quelle témérité! Exprimer le mouvement, instantanéiser l'existence quotidienne, sculpter de la chair, faire jouer les muscles sous l'élasticité de la peau, quel outrage aux

canons esthétiques C'était, qu'on s'en souviennè, à l'époque où Geefs, Fraikin, Jehotte, Jacquet, Ducaju avaient immobilisé en Belgique les pratiques statuaires dans un art élégiaque et superficiel, peuplant les musées et les maisons bourgeoises de cupidons captifs, de bacchantes endormies, de baigneuses surprises, de Psychés, d'Amphitrites, de Silènes et de Bacchus.

Mais le débutant allait prendre bientôt sa revanche. Dès 1866 il fit recevoir au Salon de Bruxelles un groupe, *La Naissance du Crime*, dans lequel, sous le vêtement d'une composition allégorique au goût du jour, se manifestait un mode d'art délibéré, déjà affranchi des routines. En 1869, la *Toilette du faunè*, sa première figure importante, fut récompensée d'une médaille d'or. C'est à peine s'il espérait la voir admise, cette œuvre juvénile et délicate, tant elle rompait, par la vérité de la pose, par la souplesse du modelé, par le frais parfum de forêts et de prairies qu'exhalait sa beauté nerveuse, avec les froides traditions alors en honneur.

Le *Faune* qui reparut, en marbre cette fois, au Salon de 1875, fut le point de départ d'une série de compositions dans lesquelles l'artiste unit à un réalisme sincère le souci d'une forme élégante, flexible, déliée, qui l'apparentait aux maîtres de la Renaissance italienne, suivis par les statuaires français dont le nom venait de naître à la célébrité, les Merciè, les Paul Dubois. Ce sont la *Charmeuse* et la *Tête d'Indienne* exposées au Salon de Bruxelles de 1872, le médaillon en marbre de la *Chanteuse* (1875), l'*Homme à l'épée*, acquis par le Musée de Bruxelles, et le *David*, datés l'un et l'autre de 1878 et qui marquent, par l'aristocratie du type et la grâce des attitudes, parmi les œuvres les plus séduisantes de l'artiste.

En même temps Charles Van der Stappen, repris par l'instinct décoratif qui avait décidé de sa vocation, modelait pour le palais du comte de Flandre deux candélabres de grandes dimensions, *L'Aurore* et *Le Crépuscule*; il composait un fronton pour le Conservatoire de musique de Bruxelles, un autre pour le théâtre de l'Alhambra. Il recevait, à la même époque, la commande d'un monument élevé sur la place du Palais de Justice à la mémoire d'Alexandre Gendebien.

Un long séjour en Italie avait retrempé aux sources d'un art à la fois puissant et affiné la nature sensible du jeune artiste. En même temps qu'il se perfectionnait à Rome et à Florence dans la technique du métier, il s'emplissait les yeux et le cerveau de la splendeur des maîtres d'autrefois. Et l'impression qu'il ressentit au contact des chefs-d'œuvre de la sculpture antique, de la peinture du xv^e et du xvi^e siècles, devait rester en lui ineffaçable.

Ses compagnons d'armes, Paul De Vigne, Thomas Vinçotte, s'étaient dégagés, eux aussi, des lourdes manœuvres de leurs prédécesseurs. Ils avaient créé une plastique inédite, alliant avec bonheur la pureté du style à une expression personnelle, ils avaient libéré la statuare belge des formules surannées qui en avaient longtemps arrêté le développement, et l'initiative émanicipatrice de cette trinité laborieuse détermina bientôt un irrésistible courant qui porta vers des horizons neufs les aspirations de toute une génération d'artistes.

Une consécration officielle affirma le triomphe définitif des tendances de la jeune école. A la mort de Simonis, en 1883, la place de professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, poste considérable qui faisait l'objet de convoitises nombreuses, ayant été mise au concours par la ville, Charles Van der Stappen fut désigné à l'unanimité des suffrages pour occuper la chaire vacante. Cette attribution marqua, en même temps que la renommée acquise par les travaux du sculpteur, l'évolution significative du goût public vers un art affranchi et spontané.

* *

Mieux que personne, Van der Stappen devait remplir avec autorité ces fonctions disputées. Il avait la passion de l'enseignement, et déjà son atelier, dans lequel il perpétuait les traditions professorales bienveillantes et éclectiques de son maître Portaels, était une pépinière de jeunes artistes dont plusieurs — je citerai entre autres Paul Du Bois, Charles Samuel, Godefroid De Vreese, Fernand Dubois, Guillaume Charlier — se sont fait un nom. Son caractère réfléchi et tenace, son esprit cultivé, mûri par l'étude et la lecture, le respect des maîtres classiques qu'il unissait dans ses conceptions à une interprétation personnelle, la sûreté de son jugement et sa perspicacité à découvrir dans un élève les facultés particulières de son tempérament, l'investissaient des vertus spéciales de l'Éducateur.

D'après lui, les leçons du professeur ne doivent tendre qu'à développer l'individualité de l'élève. Au début, celui-ci reproduira d'après nature les objets qui l'entourent, les fleurs, les animaux, afin de se familiariser avec les éléments dont dispose l'artiste et d'acquérir un sens exact des proportions. Le maître lui inculquera l'amour de la nature, lui enseignera que rien de ce qui frappe nos regards n'est indifférent. L'homme qui découvre la parcelle de beauté que renferme chaque création de la nature pénétrera bientôt l'âme des choses, ce qui est le but suprême de l'art. Il importe, par-dessus tout, d'exciter et d'encourager cette sensation, car le développement rapide et sûr d'un jeune artiste (qu'il s'agisse d'un peintre ou d'un sculpteur) dépend de ses premières impressions. Dès que l'élève, ainsi préparé,

commencera à donner à ses travaux du style, c'est-à-dire une interprétation personnelle, le respect de sa vision individuelle devra s'imposer. La personnalité du professeur, qui doit être un guide bienveillant et non un pion pédant, s'effacera. Au maître à discerner si l'élève a les dons véritables de l'artiste, s'il est armé et équipé pour le grand combat, ou s'il demeurera un manoeuvre, rivé aux besognes inférieures. Quelques années d'études suffiront à le fixer sur les aptitudes particulières de ceux dont l'avenir lui est confié.

Ces sages principes, que je résume d'après une lettre adressée par l'artiste à un ami, inspirèrent à Charles Van der Stappen un enseignement rationnel et éclairé qui exerça sur la génération ascendante une salutaire influence.

En même temps qu'il prenait possession d'une chaire professorale, le statuaire saisit avec une ardeur nouvelle l'ébauchoir. Nombre d'œuvres importantes sillonnèrent la période qui s'ouvrit à l'entrée de l'artiste à l'Académie des Beaux-Arts pour se clore dix ans après, quand *Ompdrailles* et les *Bâtisseurs de villes* attestèrent une évolution imprévue vers une conception à la fois plus vaste, plus humaine et plus profonde de l'Art.

Le morceau capital de cette période fut le groupe gigantesque symbolisant *l'Enseignement de l'Art*, achevé en 1887, qui orne la façade extérieure du Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, en pendant avec un groupe de mêmes dimensions exécuté par Paul De Vigne. Les exigences d'un programme imposé, la difficulté d'un travail décoratif de nature spéciale auquel sa technique n'était pas encore assujettie, ne permirent pas à Van der Stappen de déployer librement dans cette œuvre de transition, non dépouillée de certaines réminiscences, les ressources d'un talent qui devait s'affirmer bientôt avec plus d'ampleur et d'originalité. Par la beauté robuste des figures, par la sûreté du modelé des nus, *l'Enseignement de l'Art* décèle néanmoins une maîtrise peu commune.

L'élaboration de ce groupe colossal assouplit la main de l'artiste, élargit sa facture; le *Sphinx* en marbre qu'il exposa, en 1884, au premier Salon des XX, avec un buste, d'exécution serrée, du peintre Emile Sacré, offrit les prémices d'un mode dans lequel d'ingénieux dispositifs ornementaux, coordonnés avec goût, s'allient à une étude approfondie de la nature.

Coup sur coup parurent une svelte *Danseuse* (1888), deux figures en bronze de *Saint-Michel* destinées à l'Hôtel de ville de Bruxelles, le buste en marbre *Vittoria*, le bronze intitulé *Pax Vobis*, d'un superbe caractère sacerdotal, *Mon oncle le jurisconsulte*, inspiré par un livre d'Edmond Picard, la *Pieuvre*, bas-relief en bronze, la pensive et énergique figure de *Guillaume le Taciturne* placée au square du Petit-Sablon (1890), des portraits nombreux parmi lesquels il faut citer, pour

leur fidélité et la vie qui les anime, ceux d'Arthur Stevens, de Jean Portaels, de Charles Buls, d'Alexandre Henne et de Jacques Wiener, — ces deux derniers traités en bas-reliefs.

Quelques-unes de ces œuvres, réunies à l'Exposition universelle de 1889, assirent définitivement la célébrité de l'artiste à qui la médaille d'honneur fut décernée. Il avait fait son chemin, l'apprenti modelleur de l'atelier Portaels!

Dès lors la préoccupation d'un art plus intellectuel, plongeant au plus profond de la douleur et de la joie, exprimant avec éloquence de poignants problèmes humains, hante le sculpteur. Peut-être la solide amitié qu'il avait nouée avec Constantin Meunier ne fut-elle pas étrangère à cette direction nouvelle. Un projet de monument pour l'entrée d'un musée, tiré de la *Légende d'Orphée* et exposé en 1891 au Salon des XX avec cette dédicace caractéristique : « A tous ceux qui ont souffert pour l'art », révéla pour la première fois cette orientation différente. C'était une suite de bas-reliefs symbolisant les temps heureux, la douleur, les regrets, le martyr, surmontés d'une triomphante figure de l'Immortalité.

Mais ce projet n'était qu'un acheminement vers des conceptions plus vastes, l'étape entre deux voyages dont le second devait emporter l'artiste vers les hautes régions de la pensée.

(La fin prochainement.)

OCTAVE MAUS

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. ERNEST VAN DYCK

De sa retraite de Berlaer-Hof, où chaque année l'illustre ténor se repose pendant quelques semaines, M. Ernest Van Dyck nous écrit :

Berlaer-lez-Lierre. le 27 septembre 1903.

MON CHER MAUS

Je suis d'avis que les concours du Conservatoire doivent être maintenus. L'émulation entre les professeurs et les élèves est bienfaisante et nécessaire. Mais il faudrait que les concours soient purement objectifs et que le jury n'ait jamais à tenir compte de ce que l'élève a pu faire pendant l'année, mais simplement de la façon dont il passe son examen.

Si au moment des concours publics l'élève chante, joue ou déclame très bien, bien ou médiocrement, il faudra lui accorder un premier prix, un second ou pas de prix du tout, sans s'inquiéter de son zèle ou de son assiduité, de sa bonne conduite ou de son application.

Tout élève du Conservatoire est un futur artiste, et comme il arrive aux artistes en général d'être inférieurs ou supérieurs à eux-mêmes, il faudra traiter l'élève concurrent comme un artiste et

(1) Suite. Voir nos huit derniers numéros.

ne pas décourager un génie naissant ou simplement un élève doué, en lui préférant un sujet médiocre qui n'aurait pas manqué une leçon ou qui aurait trouvé moyen de s'attirer spécialement les bonnes grâces de ses directeurs et professeurs.

J'ignore « l'incident » dont vous me parlez dans votre aimable lettre, car je n'étais pas en Belgique au moment où il a eu lieu; ma réponse est donc aussi objective qu'un concours qui se respecterait.

Je crois que si la haute direction de notre admirable Conservatoire était de mon avis, on verrait moins d'ex-« premiers prix » courir un cachet médiocre et qu'on attacherait plus d'importance à une distinction qui devrait être tenue en grande estime.

Agrérez, mon cher ami, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

ERNEST VAN DYCK

M. FÉLIX MOTTL

Chef d'orchestre aux théâtres de Bayreuth, de Carlsruhe et au Metropolitan Opera-House de New-York.

L'éminent *capellmeister* auquel le public bruxellois doit de si hautes jouissances d'art se montre l'adversaire résolu des concours :

Carlsruhe, 26 septembre 1903.

MON CHER AMI,

J'ai toujours été d'avis que les concours des Conservatoires de musique constituent un véritable malheur.

Comment peut-on espérer pouvoir juger des aptitudes, du zèle et des progrès d'un élève en un quart d'heure d'angoisse, en un quart d'heure pendant lequel les professeurs et le jury se tiennent près de l'infortuné récipiendaire comme des lieuteurs armés de la hache qui doit le frapper en cas d'insuccès ?

Nous serons certainement bientôt convaincus que ces concours sont un des derniers vestiges d'une méthode pédagogique surannée, qu'ils ne sont plus guère bons qu'à être jetés par-dessus bord et que le rôle des professeurs doit consister à découvrir, à cultiver les dispositions individuelles des élèves. Toute contrainte — et les concours en sont l'expression la plus féroce — arrête cet épanouissement de la façon la plus absolue.

Si l'on avait pronostiqué mon avenir par le résultat que j'ai obtenu au Conservatoire de Vienne, je n'aurais jamais dépassé la prédiction « *passable* » qui m'a été délivrée !

Quel beau rôle pour le Conservatoire de Bruxelles, qui a pris en tant de circonstances les plus précieuses initiatives, que de mettre une fin radicale à ces abus !

Mille amitiés. Je m'embarquerai le 21 octobre à Cherbourg pour New-York. Retour en mai. En juin, répétitions à Bayreuth, où j'espère vous voir, vous et nos amis de Bruxelles. Je n'ai rien à faire avec le *Parsifal* de New-York.

Votre toujours dévoué

F. MOTTL

M. CLAUDE DEBUSSY

Compositeur.

La réponse de l'auteur de *Pelléas et Mélisande* ne pouvait être que spirituelle et originale. La voici :

Bichain, par Villeneuve-la-Guyard (Yonne).

MON CHER AMI,

Je m'attarde dans des campagnes remplies d'automne, oubliant tout du protocole musical, y compris les concours qui en sont d'ailleurs un des principaux ornements.

La question posée par votre lettre me semble insoluble... Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des concours. Que ces concours se jugent en public ou dans l'intimité, ce sera le « blanc bonnet, bonnet blanc » des maximes familières.

Au surplus, il serait désirable que s'apaisât la rage de multiplier les moyens de divulgation en art, car il y aura bientôt infiniment plus de faux artistes que d'art véritable; je ne suis même pas bien sûr que ce temps-là ne soit déjà échu.

Il suffirait peut-être de supprimer toute publicité comme tous bénéfices pour mettre les choses et les gens au point, au nom de cette vérité oubliée : « L'art est complètement inutile. »

Croyez, mon cher Maus, à mon affectueuse cordialité.

(A suivre).

CLAUDE DEBUSSY

Le Château de Laroche.

Il nous souvient d'avoir protesté il y a quelques années au sujet de travaux de pure fantaisie exécutés au vieux château par un conducteur de ponts et chaussées trop zélé, qui rebâtissait à l'équerre les murs ruinés. C'était le beau temps où, sous prétexte d'établir un garde fou au haut d'un bastion, on établissait sur des murailles à la Vauban des créneaux moyen-âgeux ! Un château sans créneaux paraissait un non-sens au brave conducteur.

Aujourd'hui la surveillance paraît plus sévère, et de tels faits ne se reproduiront probablement plus. Mais c'est à la science des archéologues que le vieux castel est livré : les subsides alloués jusqu'ici pour l'entretien du monument ont été considérablement augmentés, et 4,000 francs sont consacrés cette année à des fouilles qui jusqu'ici n'ont rien produit de fort intéressant.

La Commission des monuments, l'Académie d'archéologie de la province ont délégué des membres qui, renforcés de fonctionnaires des ponts et chaussées, ont formé un comité d'études. Tout se fait, certes, sérieusement, mais sous prétexte d'économie, ces messieurs ont fait déverser les terres provenant des fouilles par-dessus le parapet du donjon, au lieu de les faire transporter au loin. Ces terres viennent ainsi encombrer le fossé sec qui existe encore derrière le château ; le rocher s'en trouve déjà en partie caché. C'est contre ce fait que nous protestons. Ce fossé doit être conservé dans l'état actuel et rester bien apparent. Il est un élément important des défenses du château ; combler, même en partie, ce fossé creusé dans le roc est une erreur tout à fait regrettable. Nous signalons le fait à M. le ministre des travaux publics, afin que la Commission nommée par lui ne continue plus son système économique et fasse procéder à l'enlèvement des terres qui couvrent déjà en partie la paroi rocheuse.

Il nous semble aussi que les objets à provenir des fouilles doivent rester à Laroche et, si possible, dans l'enceinte du château. Ils y offriraient un intérêt infiniment plus considérable que celui qu'ils auront lorsqu'ils seront enfouis dans quelque collection gouvernementale, à Bruxelles, à Namur ou à Arlon.

Cette noteursive serait incomplète si nous ne signalions la construction d'une église nouvelle à Laroche, église qui, heureusement, a été édifiée avec un certain souci de l'harmonie et ne détonne pas dans le paysage ardennais. Nous regrettons toutefois le manque de profondeur donné aux ogives des fenêtres ; les murailles en prennent une platitude désespérante. L'intérieur de l'édifice, lui aussi, est d'aspect mesquin.

Citons enfin l'abominable « perré » qui canalise l'Ourthe dans la traverse de Laroche.

Le souci d'art n'étouffe guère les Larochois si nous en jugeons par ce fait que pour couvrir une partie des frais de la construction de l'église neuve, le conseil communal n'a rien trouvé de mieux que de vendre les plus beaux arbres du bois de Laroche, en bordure des chemins traversant la forêt ! La beauté des sites, en cette ville sans industrie, qui vit surtout du touriste, ne préoccupe personne, car c'est le long des routes, aux rochers les plus apparents que s'en prennent les cantonniers pour trouver les matériaux nécessaires à l'entretien de ces routes, et c'est pitié de voir ainsi de toutes parts les plaies faites au flanc de la montagne.

Il nous semble que l'administration locale, si elle avait le vrai souci des intérêts de Laroche, s'efforceraient de conserver les beautés naturelles de la contrée et ne permettrait aucun des travaux capables de détruire ou d'abîmer les quelques sites qui ont conservé

un aspect primitif, fruste et réellement émouvant. Citons Soeret, le chemin dit « Trou Bourbon », etc. Des sites remarquables, considérés comme terrains banaux, sont livrés au premier venu, alors qu'ils devraient être spécialement protégés.

Mais ce mot, authentique, d'un Larochois revenu après une longue absence dans sa ville natale, caractérise l'esprit esthétique de ses concitoyens : « Je ne connais pas ces sites, que vous admirez ; ils n'existaient pas de mon temps ! »

Peut-être bien que c'est aux chalets Renaissance flamande qui... ornent depuis quelques années les montagnes de l'Ourthe que faisait allusion le pauvre homme ; mais je crois plutôt que sa naïveté était réelle. N'en est-il pas de même partout de cette ignorance et de cette indifférence, en Belgique et ailleurs ?

L. ABRY

PSEUDONYMES LITTÉRAIRES

Quel que soit le talent, en littérature et en art, dit la *Métropole*, un nom bien sonnante et de belle mine est une condition de succès. On peut poser en axiome à l'usage de ceux qui veulent arriver. Pour vous faire un nom, commencez par en avoir un vous-même. Si on a la chance de s'appeler de Châteaubriand, de Lamartine, de Vigny, de Musset, d'Auréville, cela va tout seul. Votre renommée n'a qu'à déployer ses ailes. Le nom de Hugo s'inscrit presque héraldiquement, comme une armoirie, sur un parchemin. Mais il en est d'autres qui éteindraient leur vie devant les plus charmants écrivains et ne leur vaudraient que déceptions et quolibets.

Combien d'hommes illustres se servent du pseudonyme pour aider à la réussite de leur talent ? Gérard de Nerval, George Sand, MM. Pierre Loti et Anatole France eux-mêmes ne sont-ils pas de ceux-là ?

Un digne philosophe qui — bien malgré lui — sacrifia aussi au pseudonyme à une époque où Henry Murger changeait l'orthographe de son nom, ce fut Jules Simon. Son nom de famille était Suisse, un nom de pauvre, de bedeau ou de magister rapé. Avec cela le jeune universitaire était de petite taille. Il y avait de quoi faire de lui un souffre-douleur. Ce fut son maître, son impérieux maître Victor Cousin, qui rebaptisa Jules Suisse. Dans ses *Petits Mémoires* il a raconté la chose avec bien de l'agrément et de l'esprit.

« Suisse ! Suisse ! Jules Suisse ! Vous ne ferez jamais rien avec un nom pareil », s'écria un jour Cousin ; et d'autorité il ajouta : « Simon ! Voilà ; appelez-vous Simon : Jules Simon, cela fait bien, oui, cela fait même très bien. »

Et de fait, ce nom allait tout à fait bien à l'orateur, à l'écrivain, à l'homme ; cela avait un air cordial, honnête, bravement bourgeoise.

On le voit, le pseudonyme, qui est quelquefois ridicule, n'est pas toujours inutile. M. Francis de Croisset doit en savoir quelque chose.

LA SAISON MUSICALE

On commence à s'occuper de la prochaine saison des Concerts. M. Sylvain Dupuis vient d'adresser sa circulaire aux habitués des Concerts populaires. Il y annonce quatre matinées qui auront lieu aux dates suivantes :

12-13 décembre : Premier concert, entièrement consacré à Hector Berlioz, à l'occasion du centenaire du grand maître français. Parmi les œuvres au programme, *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique avec chœurs, solos de chant et prologue en récitatif choral, d'après la tragédie de Shakespeare.

8-9 janvier : Deuxième concert, avec le concours de M. Fritz Kreisler, le jeune et déjà réputé violoniste, dont la première

apparition à Bruxelles, l'hiver dernier, excita un si vif enthousiasme.

27-28 février : Troisième concert, avec le concours de M. Arthur De Greef, l'éminent pianiste belge, professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

18-19 mars : Quatrième concert, avec le concours de M. Joseph Hofmann, le dernier élève de Rubinstein et l'une des figures les plus en vue de l'école allemande contemporaine du piano, encore inconnu à Bruxelles.

Le bureau d'abonnement est ouvert chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour, jusqu'au 15 novembre ; passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées.

D'autre part, M. Eugène Ysaye nous prie d'annoncer que la huitième série annuelle de ses concerts sera donnée cet hiver au théâtre de l'Alhambra dont l'éclairage, la salle et l'estrade ont subi d'utiles modifications. Elle comprendra six concerts d'abonnement et six répétitions générales publiques dont les dates sont fixées comme suit : 21-22 novembre ; 23-24 janvier ; 13-14 février ; 12-13 mars ; 16-17 avril ; 7-8 mai.

Les artistes dont M. Ysaye s'est assuré le concours sont : M^{me} Marie Gay ; M^{me} Lula Mysz-Gmeiner, cantatrice, dont les récents succès à Paris et en Allemagne ont affirmé le mérite ; M. Raoul Pugno, le grand pianiste français ; notre compatriote M. Jean Gérardy, qui reparaitra à Bruxelles après cinq années d'absence ; M. Siloti, le pianiste russe, et M. Eugène Ysaye, qui se fait si rarement entendre à ces concerts.

Deux concerts extraordinaires seront organisés au cours de la saison.

Les demandes d'abonnement sont reçues dès à présent chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45, à Bruxelles.

Un droit de préférence est accordé jusqu'au 15 octobre aux anciens abonnés.

Le Cercle des Concerts d'hiver de Gand arrête définitivement comme suit la date de ses prochaines auditions : Samedi 14 novembre prochain, quatrième et dernier concert d'abonnement (saison 1902-1903) sous la direction de M. Ed. Brahy et avec le concours de M^{me} Marie Gay, cantatrice à Paris.

Les concerts suivants auront lieu les samedi 12 décembre, jeudi 21 janvier, samedi 20 février ; le dernier en mars.

Tous auront lieu sous la direction de M. Ed. Brahy et avec le concours de virtuoses de tout premier ordre.

M^{me} Emma Holmstrand, qui fit partie de la troupe d'opéra de la Monnaie il y a quelques années, se fera entendre au Cercle artistique le 20 novembre prochain.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Rose et l'Épée*, poèmes par CHARLES DE SPRIMONT (1898-1903) ; avec un portrait du poète et un avant-propos de MAURICE DULLAERT. Bruxelles, édition de *Durendal*, revue d'art et de littérature.

ROMAN — *L'Imitation de la mort*, par RACHILDE. Paris, *Mercur de France*. — *Les Pantins*, par JEAN DE LA LUNE. Paris, L. Genonceaux et C^o. — *Pour Elles, impressions journalières*, par RAOUL DE VISSAC, illustrations de L. Montagné. Paris, L. Genonceaux et C^o.

CRITIQUE. — *Georges Rodenbach*. Extraits de ses œuvres, précédés d'une notice biographique et d'une bibliographie complète. Anthologie publiée par l'Association des écrivains belges. Bruxelles, Dechenne et C^o. — *Nos Peintres*. Première série : A. Baertsoen, F. Courtens, E. Laermans, A. Levêque, Am. Lynen,

Alice Ronner, J. Stobbaerts, G. Vanaise, par GUSTAVE VAN ZYPE, avec huit phototypies. Bruxelles, F. Lacomblez. — *Charles Cottet*, par VITTORIO PICA. (Extrait de l'*Emporium*, vol. XVIII, n° 104.) — *L'Arte mondiale alla V^a Esposizione di Venezia*, par VITTORIO PICA (première livraison), Bergame, Institut italien d'arts graphiques. — *Sur les éléments dont s'est formée la personnalité artistique de Berlioz*, par G. ALLIX. Grenoble. Imp. Allier frères. — *Lettres inédites de Berlioz à Thomas Gounet*, publiées par L. MICHOUX et annotées par G. Allix. Grenoble, imp. Allier frères. — Essai de critique littéraire : *L'Épopée flamande*, par R. PETRUCCI. (Extrait de la *Revue occidentale*.) Paris, imp. Emile Kapp. — *Discours prononcés par MM. EDMOND PICARD et MÉLOT à l'inauguration du Monument Baron* (12 juillet 1903). Namur, Aug. Godenne.

ARCHÉOLOGIE. — *La Restauration des monuments anciens*, par CHARLES BULS. Bruxelles, P. Weissembruch.

PHILOGIE. — *L'Esperanto*, solution triomphante du problème de la Langue universelle donnée par le Dr Zamenhof, par le lieutenant CH. LEMAIRE. Bruxelles, Société générale d'imprimerie (ancienne maison Vander Auwera).

Memento des Expositions.

MONACO. — Exposition internationale. Janvier-avril 1904. Délais d'envoi : 20 octobre-20 novembre. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : M. Jacquier, secrétaire, 40, rue Pergolèse, Paris.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 25 octobre-6 décembre. Gratuité de transport (par petite vitesse) sur le territoire français pour les artistes invités. Trois œuvres par exposant. Dimensions maxima : peintures, 2 mètres ; sculptures, 150 kilogs. Installations spéciales (vitrines, étagères, etc.) aux frais des exposants. Renseignements : M. le Président de la *Société lorraine des Amis des Arts*, salle Poirel, Nancy.

PARIS. — Salon d'automne (Petit Palais). Ouverture fin octobre. Délais d'envoi : peinture, 10-11 octobre ; sculpture, 12-13 octobre ; objets d'art, dessins, gravure, architecture, 14-15 octobre. Renseignements : M. Nicolas Grospeano, 33, rue Bayen, Paris.

TOULON. — *Société des Amis des Arts*. 15 octobre-15 novembre. Deux ouvrages par exposant dans chaque section. Gratuité de transport pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1-8 octobre (sculpture : 10 octobre). Renseignements : M. Picon, secrétaire du comité artistique.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition du Cercle *Labeur* s'est ouverte hier au Musée de peinture moderne.

L'Exposition posthume des œuvres de M. Alfred Cluysenaer sera inaugurée jeudi prochain au Cercle artistique.

L'exposition des « dinanderies » à Dinant-sur-Meuse, dont la fermeture devait avoir lieu le 30 septembre, est prolongée jusqu'au 12 octobre.

Le statuaire G. Charlier vient d'exécuter, à l'occasion de l'inauguration du monument érigé à Tournai à la mémoire de Jules Bara, une jolie plaquette qui porte, à l'avant, le profil, d'une ressemblance fidèle, de l'ancien ministre d'Etat et l'écusson de la ville de Tournai ; au revers, une renommée qui, d'un geste large, dévoile le monument.

C'est, croyons-nous, la première fois que le sculpteur assouplit son art aux exigences de la Médaille. C'est un essai heureux, auquel nous ne reprochons que les dimensions microscopiques de l'inscription commémorative. Les caractères de celle-ci sont si réduits qu'il est impossible de les lire sans avoir recours à la loupe.

MM. Virgile Jozz et Louis Dumur arriveront ces jours-ci à Bruxelles pour présider aux dernières répétitions de leur pièce inédite, *Ma Bergère*, dont la première représentation aura lieu au théâtre Molière vendredi prochain. M. Duboseq a brosse pour cette œuvre trois décors nouveaux.

Après ce premier spectacle inédit, M. Munié composera son affiche de trois actes dont le succès au Vaudeville et au théâtre Guity a été retentissant : *Petite Mère*, d'Emile Bergerac, *Cratichébille*, d'Anatole France, et *Le Cœur a ses raisons*, de MM. de Fiers et Caillavet.

Viendront ensuite : *Les Jeux sont faits*, pièce inédite de M. Calmettes et Reboux, *Morte Saison*, de M. Veyren, *La Fille sauvage*, de M. de Curel, etc.

Le théâtre Molière organise en outre une série de matinées littéraires fixées aux jeudis 19 novembre et 17 décembre 1903, 14 janvier, 11 février et 11 mars 1904, à 2 heures précises. Ces matinées constitueront, par leur programme, un résumé de l'*Histoire du théâtre*. Chacune d'elles, en effet, sera consacrée à une époque de l'art dramatique, la première au théâtre grec, la deuxième au théâtre latin, la troisième au théâtre du moyen âge, la quatrième au théâtre classique et la cinquième au théâtre romantique. Le programme de chacun de ces spectacles comportera la représentation d'une œuvre de l'époque, interprétée par les artistes du théâtre, précédée d'une causerie de M. Edmond Cattier sur le théâtre de cette époque, et suivie d'une audition musicale.

Voici l'ordre des représentations de M^{me} Sarah Bernhardt au théâtre du Parc :

Mardi prochain, *Sapho*, pièce en cinq actes d'A. Daudet et Ad. Belot ; mercredi, *Plus que reine*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Emile Bergerat ; jeudi, la *Dame aux camélias*, pièce en cinq actes d'Alexandre Dumas fils ; vendredi, la *Tosca*, pièce en cinq actes et six tableaux, de M. Victorien Sardou.

M^{me} Eva Simony, qui chanta délicieusement l'hiver dernier des fragments d'opéras de Grétry à la *Libre Esthétique*, a débuté la semaine passée à la Monnaie, où les *Noces de Jeannette* lui ont valu un succès qui, suivant le cliché habituel, « n'a pas fait un pli ».

La voix, légère et souple, de M^{me} Simony, sa diction claire, la finesse de son interprétation ont conquis d'emblée le public.

On nous écrit de Biarritz que M. Alexandre Luigini a fait figurer au programme de son sixième Festival classique, qui comprenait des œuvres de Saint-Saëns, Lalo, Chabrier, Chopin, Liszt et Vieuxtemps, la première partie de la *Symphonie pour orchestre et violon principal* de M. Victor Vreuls. (Soliste : M. L. Lemaire.)

D'autre part, le *Poème pour violoncelle solo et orchestre*, du même compositeur, a obtenu le 21 septembre dernier, aux concerts symphoniques du Casino, dirigés par M. Ferdinand Rey, un si grand succès qu'une seconde audition en a été donnée le 26. La partie de violoncelle fut interprétée à merveille par M. Jean Bedetti.

De Londres, 2 octobre :

Les débuts d'une violoniste belge, M^{me} Henriette Schmidt, aux Concerts symphoniques de Queen's Hall, ont été accueillis hier soir avec une faveur exceptionnelle. L'auditoire a fait une véritable ovation à M^{me} Schmidt, qui a admirablement joué le Concerto en fa d'Edouard Lalo et les *Variations de Corelli*.

M. Vincent d'Indy vient d'achever l'instrumentation de la Symphonie à laquelle il travaille depuis quelques mois. L'œuvre sera jouée à Paris, au début de la saison prochaine, aux concerts Chevillard.

La Maison d'Art « Hohenzollern », à Berlin, vient de s'ouvrir à une exposition d'ensemble des œuvres de René Lalique et à une exposition de la Toilette féminine moderne.

M. Tulpinck, qui fut l'un des principaux organisateurs de l'exposition des Primitifs flamands à Bruges, va entreprendre prochainement

nement, avec une collaboration internationale des plus choisies, la publication d'une revue consacrée exclusivement à l'étude et à la recherche des œuvres anciennes flamandes ignorées ou peu connues.

« Les premières recherches assurent, dit le *Soir*, l'existence d'une quantité incroyable d'œuvres des siècles passés, appartenant à notre art national, que l'on croyait perdues ou qu'on ne soupçonnait qu'à peine. L'entreprise de M. C. Tulpinck sera, pour l'histoire artistique du pays, vraiment intéressante, et nous réserve certainement des surprises nombreuses. »

De la *Ligue artistique* :

« La première Triennale bruxelloise du xx^e siècle risque fort de prouver d'irréfutable façon l'inutilité absolue des Salons généraux et l'utilité parfaite des Expositions privées. Le charme incontestable de ces dernières est de faire ressortir, dans leurs détails vifs et probants, les qualités essentielles des écoles ou des personnalités, qui disparaissent ou se dissimulent dans l'encombrement d'un hall d'expositions. Est-ce à cette réforme fon-

cière que nous marchons ? Si les Salons prochains continuent l'œuvre de désagrégation du Salon de 1903, nous serons amenés à en formuler le vœu ardent. »

Une exposition des œuvres de Paul Gauguin, dont l'*Art moderne* annonça la mort inopinée, aura lieu au commencement de novembre dans les galeries Volland, rue Laffitte, à Paris. Elle réunira environ deux cents tableaux, choisis de façon à offrir un résumé de la féconde carrière de l'artiste.

Un groupe d'amis et d'admirateurs du peintre défunt se propose d'acquérir une de ses œuvres pour en faire don au Musée du Luxembourg, où Paul Gauguin n'est pas encore représenté.

On procéda de même façon, on le sait, à la mort de Sisley, pour réparer dans la mesure du possible l'injustice dont l'évêque subtil des sites de la vallée du Loing avait été victime de la part des pouvoirs publics.

A ce propos, le *Mercur de France* ouvre une enquête, parmi les notabilités du monde artistique, sur l'art de Gauguin et sur son influence.

VIENT DE PARAÎTRE

chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs,

Place de la Madeleine, 4, PARIS

VINCENT D'INDY. — **Marche du 76^e Régiment d'infanterie** (op. 54).

Transcription pour piano à quatre mains par l'auteur. — Prix net : fr. 3-50.

VINCENT D'INDY. — **Choral varié pour saxophone solo (ou alto) et orchestre** (op. 55).

Arrangement pour alto et piano par l'auteur. — Prix net : fr. 3-50.

ERNEST CHAUSSON. — **Chanson perpétuelle pour soprano et orchestre** (op. 37).

Poème de CHARLES CROS.

Transcription de l'accompagnement orchestral pour piano et quatuor à cordes. — Prix net : fr. 3-50.

J.-PH. RAMEAU. — **Castor et Pollux**, tragédie en cinq actes et un prologue; paroles de P.-J. BERNARD.

Partition pour chant et piano transcrite par AUGUSTE CHAPUIS. — Prix net : 8 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒTÉUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ONZE KUNST (NOTRE ART)	
ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE	
La seule revue illustrée consacrée aux Beaux-Arts publiée en Belgique	
Paraît mensuellement en fascicules de 40 pages, richement illustrés	
Abonnement annuel Frs. 20.-	
J.-E. BUSCHMANN — ÉDITEUR — ANVERS	

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art
Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 8 francs. — Le numéro, 50 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

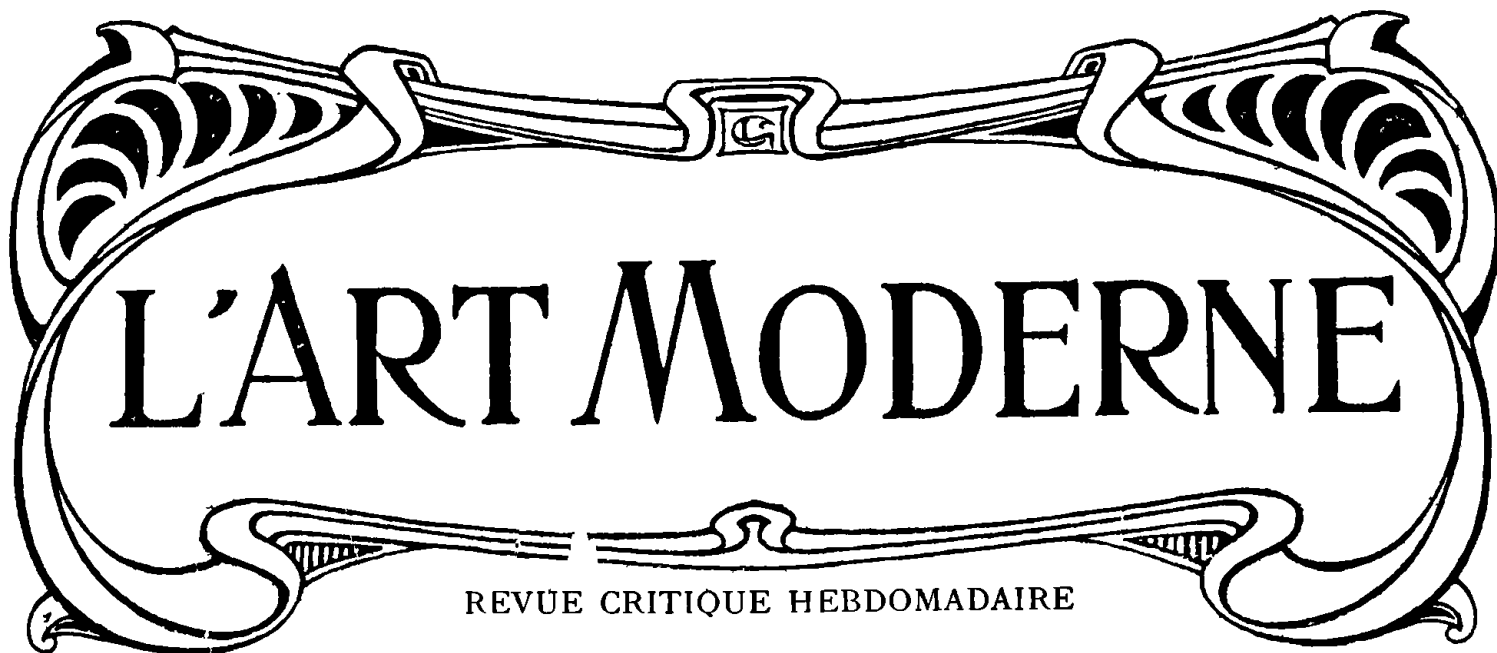
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Charles Van der Stappen (suite et fin) (OCTAVE MAUS). — Enquête sur les concours des Conservatoires. M. Léon Du Bois. M. Jules Stockhausen. M. Henry Deparc. M. Albéric Magnard. — Les Représentations de Sarah Bernhardt. — Le Concours de Rome. — Un monument luxembourgeois (O. M.). — L'Exposition universelle de Liège 1905. — Le Salon triennal. — Petite Chronique.

Charles Van der Stappen.

En 1892, un groupe inspiré par le roman de Léon Cladel, *Ompdrailles le Tombeau des lutteurs*, et qui découpe actuellement son émouvante silhouette à l'avenue Louise sur des horizons de verdure, inaugure dans l'art de Van der Stappen un style pathétique exprimant, dans un décor rajeuni, des perceptions neuves d'humanité. « Cette œuvre considérable, de proportions colossales, et l'une des plus puissantes du maître dont

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

le nom reste attaché à de souples et fières plastiques, honneur de l'école qui succéda à l'art industriel et pompier des Geefs, Fraikin et consorts, » écrit à cette époque Camille Lemonnier, « signale un retour aux modes héroïques de la grande statuaire. Le vieil athlète, aux musculatures noueuses et câblées, enlève d'un mouvement admirable le svelte et noble jeune homme dont le corps expiré, aux fines élégances fléchies d'un gladiateur antique, contraste avec sa haute stature violente. Une ordonnance vraiment pathétique coordonne les lignes et dénote en M. Ch. Van der Stappen un artiste épris des grandes traditions, mais les renouvelant par un sentiment très personnel de la forme en action. »

L'année suivante, en 1893, un autre groupe, celui des *Bâtisseurs de villes*, réitéra et fortifia l'impression provoquée par *Ompdrailles*. Je laisse, pour l'analyser, la parole à Emile Verhaeren qui en a, ici même (1), décrit le sujet et commenté l'inspiration : « Le groupe ? — deux tâcherons, à l'heure de la sieste, l'un étendu, tout de son long, à terre; l'autre accroupi sur un bloc de pierre informe, le torse ploqué en avant, la tête chue dans le sommeil, les bras se croisant entre les jambes, les mains aux pieds. Chose inattendue ! — Appliqué à ce groupe de vie si quotidienne, le titre quasi fabuleux ne choque point. Il n'écrase point; au contraire, il se transforme et s'adapte. C'est le groupe qui a raison du titre.

Cela seul suffirait à classer l'œuvre.

L'art en est simple et puissant. Charles Van der Stap-

(1) V. *L'Art moderne*, 1893, p. 140.

pen a abandonné son faire trop en détails, son faire que j'oserais appeler accidentel et diminuant, bien qu'intéressant et quelquefois heureux; il s'est borné à ordonner et à harmoniser les grandes lignes, à donner vie et force à de grands blocs; il a rompu avec des pratiques agréables et quelquefois amusantes pour inaugurer la sévérité et la vigueur. Déjà *Ompdrailles* pouvait faire présager les *Bâtisseurs de villes*. Ceux-ci restent toutefois, jusqu'à ce jour, uniques en son œuvre. Ils s'apparentent aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains. *Ompdrailles* procédait encore des renaissants italiens ou de tels maîtres français.

Le groupe, sous ses aspects divers, est d'heureuse et belle structure: on peut le regarder sous différents angles sans qu'il heurte. A l'analyser, on se prend à admirer combien habilement et avec entente a été ordonné, par exemple, le faisceau de bras et de pieds — ceux de l'homme couché et ceux de son compagnon ployé et affalé — qui se rencontrent en un même point, à droite du groupe. De ces complications, l'artiste a tiré merveilleusement parti et par tels arrangements a prolongé et souligné la topographie des grandes lignes. D'une difficulté, il a fait surgir une surprise esthétique.

Quant à la vie profonde qui anime le plâtre, elle est celle des travailleurs et des peigneurs — mais grandie. Les corps sont ceux de nos ouvriers avec leurs déformations et leurs caractéristiques, leurs mains et leurs pieds énormes, leurs cous rêches, gonflés et résistants, leurs dos larges et bossués. Toutefois, le pittoresque d'un creux ou d'un rehaut, la virtuosité d'un modelé n'y tiennent guère place importante; c'est d'ensemble que le groupe intéresse. La lumière qui se joue autour de telles sculptures modernes, et les colore volontiers jusqu'à changer pour ainsi dire leur nature sculpturale ou picturale, n'empiète point. La force et la beauté cette fois jaillissent d'ailleurs.

Et puis, quelle réalité dans la prostration et l'affaissement des dormeurs! Quelle détente dans leur violente musculature! Comme la scène, à force d'expression, s'élève au-dessus d'un fait-divers de la vie!

On est en présence d'une œuvre qui marque, une œuvre de science, certes, mais aussi d'audace » (1).

Cette abondante production, à laquelle il faut ajouter nombre de bustes, de bas-reliefs (parmi lesquels la *Source* et les *Lessiveuses au bord de l'étang*), de stèles commémoratives (le *prince Baudouin*, *Alexandre de Burllet*), de figurines, de plaquettes, témoignant d'un labeur incessant et d'une remarquable virtuosité

(1) Le groupe des *Bâtisseurs de villes* a été acquis par l'État et placé récemment au parc du Cinquantenaire, à Bruxelles.

de métier, n'avaient pas détourné le statuaire de ses prédilections pour certains travaux décoratifs, pour l'ingénieuse utilisation de ses facultés créatrices à l'embellissement des objets usuels. A l'exemple des maîtres de la Renaissance, aujourd'hui suivis par un très grand nombre d'artistes, Van der Stappen, l'un des premiers, s'était engagé dans la voie des applications artistiques. Et il n'avait pas cru déchoir en modelant pour la ville de Bruxelles un *Surtout de table* dont des légendes du terroir formaient, avec un Saint-Michel défendant la bannière de la ville et des figures symbolisant les Serments de Bruxelles, l'artistique ornementation. A cette phase de son activité appartient la composition d'une cheminée pour l'hôtel de M. Edmond Picard, actuellement occupé par une banque, celle d'un *Coffret pour les lettres d'une personne aimée*, délicatement décoré d'allégoriques bas-reliefs, celle d'un grand plat, *L'Aigle auréolé*, exposé en 1895, et d'un second *Surtout de table* dont les figures en ronde-bosse, combinées avec d'harmonieux bas-reliefs, évoquent les quatre périodes de la journée. Il avait préludé, on s'en souvient, à ces travaux spéciaux par les deux candélabres qui lui furent commandés dès le début de sa carrière par le comte de Flandre. Dans ces diverses assimilations, c'est, il est vrai, le statuaire qui l'emporte sur l'artisan, et l'objet d'art n'intervient que pour servir de prétexte à d'ingénieuses plastiques.

En ces dernières années, l'exécution des morceaux de sculpture proprement dits alterne avec celle des œuvres décoratives et des bibelots précieux. D'une part, voici l'*Impérieuse Chimère*, qui figura en 1895 au Salon du Champ de Mars, une *Figure symbolique de l'Ecosse*, conçue au retour d'un séjour à Glasgow, où les artistes avaient fêté le sculpteur brabançon, une *Danaïde* et une statuette intitulée *Eurythmie* exposées l'une et l'autre, en 1896, avec les deux œuvres précédentes, à la *Libre Esthétique* dont Van der Stappen est un assidu, un buste féminin coiffé du pittoresque bonnet zélandais (*Jeune fille de Veere*), une statuette intitulée *Argus*, une figure couchée symbolisant par un geste prenant l'attirance de la mer, etc.

D'autre part, les grands travaux ornementaux s'accumulent. Van der Stappen crée pour l'Exposition universelle de Bruxelles (1897) la *Fontaine aux Chimères*, dont une pensée magnifie le dispositif hardi. Dans un amoncellement de rocs chaotiques, des figures symbolisant les étapes de la vie humaine forment avec des chimères aux ailes frémissantes des groupes animés. L'enfant poursuit sa chimère sans l'atteindre, la jeunesse subit son pouvoir, la tendresse maternelle cherche auprès d'elle un refuge, la vieillesse l'abandonne, découragée. Au sommet, un héros triomphant saisit le monstre dompté et le tient captif. Les jets d'eau jaillis des rochers et vomis par des chimères relient par des

courbes harmonieuses les diverses parties de cette œuvre considérable, l'une des plus caractéristiques du talent multiple de Van der Stappen.

A peine les moulages de la *Fontaine aux Chimères* ont-ils quitté l'atelier de l'avenue de la Joyeuse-Entrée, véritable usine qui ne connaît pas le chômage, l'ébauche d'un autre monument s'y érige. C'est une composition glorifiant le *Travail* par des groupes de figures humaines et d'animaux allégorisant par des emblèmes rajeunis l'Art, la Science, le Commerce, l'Agriculture. Puis voici le *Monument à la mémoire d'Alfred Verwée*, exposé au Salon de la *Libre Esthétique* en 1902, inauguré à Schaerbeek en 1903; le *Monument Théodore Baron*, érigé depuis le 12 juillet dernier sur les bords de la Meuse que célébra le pinceau fervent du paysagiste; le *Monument Antoine Bourlard*, en cours d'exécution. Et, dominant ce vaste labeur, le *Monument à l'Infinie Bonté*, l'œuvre la plus considérable du statuaire, celle qui, depuis quelque dix ans, hante sa pensée, et qui semble appelée à résumer, par un magnifique ensemble de groupes, de figures et de bas-reliefs, la carrière entière de l'artiste. Déjà divers fragments de ce monument colossal : *L'Humilité*, *Le Dévouement*, *L'Ancêtre*, *L'Homme marchant*, *La Maternité*, *L'Homme des douleurs*, etc., exposés en divers Salons, permettent d'en affirmer la haute portée artistique et sociale.

L'esprit toujours en éveil de Charles Van der Stappen ne pouvait demeurer étranger à la renaissance de la sculpture chryséléphantine due en Belgique à l'initiative du gouvernement du Congo, et plus particulièrement de M. le baron van Eetvelde, secrétaire d'Etat. Nous avons, en cette revue (1), signalé l'éclosion de cette expression particulière du renouveau artistique de l'art belge et commenté quelques-unes de ses manifestations. Van der Stappen prit part à l'exposition des ivoiriers qui donna au Palais colonial de Tervueren un si vif intérêt. Deux œuvres, spécialement composées en vue de la pratique de l'ivoire, forment sa contribution à l'effort collectif des sculpteurs belges. L'une d'elles est intitulée *Le Sphinx mystérieux*. C'est un buste aux traits juvéniles que couronne un casque d'or. Une main effleurant les lèvres semble demander le silence, et cette main, taillée dans un admirable morceau d'ivoire aux transparences rosées, aux veinules régulières, paraît palpitante de vie. La sculpture de cette figure est fort belle et d'une élégance de lignes peu commune. Et ce qui en augmente l'intérêt, c'est l'ingéniosité avec laquelle l'artiste a combiné la disposition

(1) Voir, entre autres, la *Sculpture d'ivoire* (EUGÈNE DEMOLDER), 1894, pp. 173 et 199, et l'*Art de l'ivoire* (ROLAND DE MARÈS), 1897, p. 233.

du casque et de l'armure avec la partie visible du visage et du cou, afin de permettre d'employer simultanément le métal et l'ivoire sans qu'apparaissent les joints.

L'autre, *In hoc signo vinces*, est composée d'une figure de femme en ivoire, hiératique et d'une sévère beauté, élevant vers le ciel une épée constellée de pierres, et d'un socle en vermeil autour duquel s'enroulent un dragon serrant dans ses mâchoires un diamant noir, symbole de maléficé, et un démon qui personnifie le vice. Le contraste entre la majestueuse immobilité de la figure en ivoire et les contorsions de l'esprit du mal, dont la ligne tortillée se complète par les enlacements de trois serpents à l'air agressif, donne à l'ensemble un caractère saisissant.

Telles sont, rapidement énumérées, les œuvres principales d'un artiste qu'un travail persévérant, une foi ardente, un enthousiasme dont les années n'ont fait qu'aviver la flamme, ont élevé au premier rang des sculpteurs dont s'honore la Belgique. Des succès retentissants à Paris, à Vienne, à Berlin ont étendu sa renommée, en même temps qu'ils ont affirmé à l'étranger l'existence en Belgique d'un foyer d'art qu'attisent, de plus en plus nombreux, des souffles généreux.

Nommé en 1898 directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, où il professait depuis quinze ans, Charles Van der Stappen introduisit dans les programmes quelque peu surannés de l'institution des réformes propres à en rajeunir les tendances. Ses trois années réglementaires de direction, au cours desquelles il eut l'honneur de présider aux fêtes du centenaire de l'Académie, imprimèrent à l'enseignement des beaux-arts une impulsion nouvelle.

C'est avec émotion que j'évoque cette vie laborieuse dont j'ai suivi pas à pas toutes les étapes. En les remémorant, avec le désir d'exprimer fidèlement dans leurs phases essentielles les évolutions accomplies par la pensée de l'artiste, des souvenirs nombreux m'assiègent. Le grand et clair atelier où le maître, sans cesse au travail, m'apparaît comme un bon artisan de jadis attelé dès l'aube à la tâche quotidienne, est aussi le hall hospitalier largement ouvert aux manifestations de la musique et des lettres.

On y fêta naguère, avec la cordialité la plus affectueuse, les succès de Constatin Meunier par une réunion exquise que l'archet magique d'Eugène Ysaye transforma en une précieuse et inoubliable fête d'art. Jean Van den Eeden y fit entendre, en première audition, son drame lyrique *Numance*. Franz Servais y offrit aux amis de l'artiste la primeur de son *Apollonide*. Et dans le recul des années, des séances de quatuor, des conférences littéraires, des lectures de morceaux inédits jalonnent l'histoire de cette maison d'art et de tra-

vail toujours accessible aux activités de l'intelligence.

Parmi les familiers de ce *home* hautement intellectuel, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Émile Verhaeren, Constantin Meunier, Émile Claus aiment à échanger, en présence de l'œuvre ébauchée, des aperçus auxquels Charles Van der Stappen riposte avec vivacité. Si son art embrasse les domaines les plus divers de la plastique, l'esprit du sculpteur ne reste étranger à aucune investigation. Il garde toutes les curiosités, toutes les impatiences d'augmenter le bagage de ses connaissances. Et voici que malgré l'obstiné travail manuel qu'il s'est imposé, M. Van der Stappen a trouvé moyen d'être, en même temps, un érudit et un lettré, sensible aux séductions d'un poème comme il l'est aux caresses de la musique.

Il fallait, pour fixer dans son atmosphère la silhouette de l'artiste, crayonner un coin du milieu dans lequel s'écoule sa vie. Ce milieu est, on le voit, sympathique entre tous et baigné de joie sereine.

OCTAVE MAUS

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. LÉON DU BOIS

Directeur de l'Ecole de musique de Louvain.

Louvain, le 10 octobre 1903.

CHER AMI MAUS,

Si les concours ne sont pas maintenus dans les conservatoires, par quoi les remplacerait-on ? Par des examens en suite desquels on délivrerait des diplômes de premier, deuxième ou troisième degré ? Où serait la différence ? Il n'y aurait de changé que le nom. Que deux ou plusieurs élèves se présentent pour obtenir le fameux diplôme, il y aura nécessairement *lutte* entre eux. Or, comme tous les examinés ne sont pas d'égale force (comme dans les concours), le jury décernera des diplômes de degrés différents (toujours comme dans les concours).

Les concours doivent donc être maintenus ou radicalement supprimés. Dans ce dernier cas le directeur et le professeur délivreraient à l'élève jugé capable de « voler de ses propres ailes » un diplôme de sortie.

Cette garantie de capacité vaudrait bien, à mon sens, celle des concours.

Recevez, cher ami Maus, l'expression de mes meilleurs sentiments.

LÉON DU BOIS

M. JULES STOCKHAUSEN

L'éminent professeur qui a formé depuis quelque vingt ans toute une génération de chanteurs après avoir brillé au premier rang des grands interprètes de la musique vocale nous écrit :

(1) Suite. Voir nos neuf derniers numéros.

Francfort-sur-le-Mein, 5 octobre 1903.

CHER MONSIEUR,

Depuis la réception de votre lettre, je cherchais à satisfaire votre demande, mais n'ayant jamais eu de concours à mon école de chant, je ne trouvais pas de réponse plausible.

Nous n'avons, à mon école privée, que vingt ou vingt-quatre élèves qui, à la fin de l'année scolaire, donnent, sous ma direction, un concert qu'on appelle ici *Prüfungs-Concert*. Dans les grandes institutions, conservatoires ou autres, on donne environ tous les quinze jours un *Vortrags-Abend* auquel le public est admis. Cela me paraît, vu la fréquence des exercices publics, moins intimidant pour les élèves, et il me semble que si j'avais des centaines d'élèves ce serait le mode que j'accepterais, après un certain temps, pour les habituer à la critique.

Excusez, Monsieur, mon long retard et recevez mes compliments empressés.

J. STOCKHAUSEN
Professeur de l'art du chant.

P. S. — Compliments à M. Gevaert et à ceux qui se souviennent de moi, je vous prie.

HENRY DUPARC

Compositeur.

L'un des musiciens les plus exquis de ce temps, l'auteur de *Lénore* et d'une série de *lieder* que leur sentiment mélodique et leur forme parfaite ont fait souvent comparer à ceux de Schubert — qui n'admire aujourd'hui *Phidylé*, *l'Invitation au voyage*, *la Vague* et *la Cloche*, *la Vie antérieure*? — nous adresse la lettre suivante :

Paris, 6 octobre 1903.

CHER AMI,

Vous êtes bien gentil d'avoir pensé à moi, et je vous suis très reconnaissant d'attacher quelque prix à mon avis sur la question qui vous intéresse; mais je ne peux rien vous répondre : je suis atrocement détraqué, j'ai pris ma retraite, et mon seul désir est d'être oublié comme musicien. D'ailleurs, je ne saurais vraiment que vous dire, ne m'étant jamais occupé d'éducation musicale : j'ai toujours détesté les concours, qui font des rivaux de jeunes gens qui devraient être des camarades, et qui souvent ne prouvent rien, sinon que le lauréat est le moins ému, — ce qui, déjà, n'est pas une très bonne note pour un musicien; — mais si je suis ennemi des concours, je serais bien embarrassé de dire par quoi on pourrait les remplacer. Il m'a toujours semblé qu'il suffisait d'avoir du talent.

Bien à vous, cher ami.

H. DUPARC.

M. ALBÉRIC MAGNARD

Compositeur.

Enfin, dans le même courrier, nous avons trouvé cette amusante réponse de M. Albéric Magnard, à qui un drame lyrique, *Yolande*, joué naguère au théâtre de la Monnaie, trois Symphonies, un Quintette pour instruments à vent, une Sonate pour piano et violon, quatre poèmes en musique, forment un bagage musical déjà considérable en attendant qu'un autre drame lyrique. *Guerceur*, — en quatre actes celui-ci, — un Quatuor pour instruments à cordes et diverses autres compositions, entièrement achevées, voient le jour.

7 octobre.

BON,

Soyez excellent et pardonnez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre lettre.

Je me fiche des concours comme du pape, ce qui n'est pas peu dire, et ne leur attribue aucune influence, bonne ou mauvaise, sur l'évolution de l'art.

Berlioz et Dubois furent également Prix de Rome. Si ce titre n'a rien ajouté à la gloire du grand Hector, avouez qu'il ne diminue en rien celle du grand Théodore.

Le Prix de Rome m'a toujours semblé le type même des concours de conservatoires, dont il est d'ailleurs le couronnement logique et la synthèse

Mille grâces,

A. MAGNARD

(A suivre.)

Les Représentations de Sarah Bernhardt.

M^{me} Sarah Bernhardt a donné la semaine dernière, au théâtre du Parc, quatre représentations mémorables. Avec l'autorité de son geste et de son accent, avec la caresse de sa voix, la câlinerie de ses attitudes, la séduction de ses jeux de scène, avec la belle vaillance et la passion du métier sur lesquels les années n'ont pas de prise, l'illustre artiste demeure, parmi les grandes comédiennes d'aujourd'hui, l'Actrice par excellence, celle qu'une gloire universelle a élevée au-dessus des discussions et presque en dehors de la critique. Qu'elle incarne la touchante et frivole figure de Joséphine de Beauharnais ou celle de Marguerite Gautier, qu'elle soit Fanny Legrand ou la Tosca, elle est et demeure Sarah, et cela suffit à un public qui l'aime au point d'aimer en elle jusqu'à ses défauts. Ses rôles apparaissent comme des concertos propres à faire valoir le merveilleux mécanisme de son art et les ressources infinies d'un instrument dont elle joue avec une virtuosité inégalée.

Que dis-je, ses rôles? C'est la pièce elle-même qui, par un artifice dont les auteurs se font souvent les complices, devient un *solo* de concert, discrètement accompagné par un orchestre de comparses. Tel est, par exemple, le drame de M. Emile Bergerat, *Plus que reine*, qui formait le seul spectacle inédit de la tournée. Au désir de fournir à telle actrice désignée un rôle à sa taille — bien qu'il n'ait pas été fait pour elle, M^{me} Sarah Bernhardt s'y montre si exquise qu'on ne voit aucune autre interprète capable, après elle, de le jouer sans lui ôter tout son prestige — s'ajoute visiblement, dans l'esprit de l'auteur, le dessein de profiter de l'ascendant momentané qu'exerce sur le public l'épopée impériale. Comme dans *M^{me} Sans-Gêne*, le mobilier, les uniformes, les toilettes, les parures d'une époque dont les modes sont d'actualité constituent l'un des éléments principaux d'intérêt de *Plus que reine*. Ces combinaisons de l'art dramatique avec celui du tapissier et du couturier n'amènent, faut-il le dire, que des résultats artistiques discutables. Encore faut-il reconnaître que l'imagination de l'auteur, sa vision spirituelle des choses, sa verve et sa bonne humeur ont réussi à donner à cette succession de tableaux dont M^{me} Sarah Bernhardt constitue le sujet principal, sinon unique, de l'intérêt et de l'agrément. Il y a des mots amusants et des saillies imprévues; des couplets à succès, aussi, comme celui de Roustan racontant en sabir la journée d'Austerlitz.

Mais quelle surprenante psychologie, quelle ahurissante conception de la cour de Saint-Cloud, quel baroque tableau du ménage impérial... On s'étonne de trouver dans un écrivain d'aujourd'hui une « machine » scénique de cette espèce. Celle-ci semble empruntée au pire répertoire romantique....

Il n'est guère utile, au surplus, que nous entrons, à propos de ces soirées sans lendemain, dans un examen détaillé. *Plus que*

reine ne fut, comme la *Dame aux camélias*, comme *Sapho*, comme la *Tosca*, qu'un prétexte à applaudir la grande artiste qui en est la raison d'être et qui retrouva à Bruxelles, avec ses meilleurs élans dramatiques, ses plus éclatants succès.

LE CONCOURS DE ROME

Correspondance.

Académie royale
des Beaux-Arts
et Ecole des
Arts décoratifs.

Bruxelles, le 4 octobre 1903,

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Votre estimable journal a annoncé que M. Gysen, prix de Rome de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, a terminé ses études à Paris.

Voici l'exacte vérité à ce sujet :

M. Gysen a fait ses études d'ornement à l'Académie d'Anvers, puis s'est rendu à Paris comme ornemaniste tout en suivant les cours de l'Ecole des Beaux-Arts. Il a terminé ses études à l'Académie de Bruxelles où il a remporté, cette année, le premier prix de sculpture d'après nature.

Espérant que vous voudrez bien publier les renseignements ci-dessus, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

P. ACKER
Directeur.

Un monument luxembourgeois.

On inaugurera aujourd'hui à Luxembourg un monument érigé à la mémoire de deux poètes populaires, MM. Lentz et Dicks (Edmond de La Fontaine), qui chantèrent — souvent avec éloquence — leur terre natale dans le pittoresque idiome du pays.

Le monument, œuvre du statuaire luxembourgeois Federspiel et exécuté en pierre d'Euville, matière d'une coloration et d'un grain tout à fait séduisants, s'élève sur la place d'Armes, dans la verdure d'un jardin clos d'une grille, ce qui le met à l'abri des des contacts parfois inquiétants de la foule.

Nous l'avons vu hier, encore voilé aux regards par un abri de toile dont le sculpteur a bien voulu abolir pour nous le mystère. Il a vraiment bonne apparence et promet d'apporter un nouvel élément décoratif à la ville de Luxembourg, à qui sa situation exceptionnelle et la ceinture de remparts dont la dota Vauban constituent une réelle et charmante originalité.

Sur un socle de lignes sobres s'élève une colonne qui porte, au haut d'un joli chapiteau dessiné par l'architecte Traus, le lion héraldique luxembourgeois en bronze. A droite une jeune fille pare, d'un geste gracieux, cette colonne de guirlandes de roses — la fleur luxembourgeoise par excellence — et de branches de chêne qui encadrent le double médaillon des deux poètes. A gauche, la mâle figure d'un forgeron, personnifiant l'industrie principale du pays, paraît entonner, tout en marchant avec allégresse, le chant patriotique dont la première phrase est gravée dans la pierre : *Mer wallen bleven wat mer sin* (nous voulons rester ce que nous sommes).

Les privilégiés qui ont été admis à la *private view* du monument ont été frappés de la ressemblance qu'offrent les effigies des deux poètes avec celles... de Napoléon III et de Guillaume I^{er} de Prusse! Aussi a-t-on immédiatement baptisé l'œuvre de M. Federspiel : *Le Monument des deux empereurs*. Ce qui rend cette dénomination particulièrement piquante, c'est que c'est précisé-

ment grâce à la querelle des deux souverains, vidée par la guerre de 1870, que les Luxembourgeois gardèrent leur indépendance.

Le roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, avait, paraît-il, vendu son grand-duché à l'empereur des Français. Les puissances ne s'opposaient point au marché. Seule, l'Allemagne refusa d'y souscrire. Et les difficultés diplomatiques que fit surgir la cession du territoire luxembourgeois (déjà morcelé par les traités de 1839 et de 1845) ne furent pas étrangères à la déclaration de guerre notifiée à la Prusse, au nom de l'empire français, par M. Benedetti dans la fameuse séance du 15 juin 1870.

S'il eût été annexé à la France avant 1870, le Luxembourg eût vraisemblablement suivi, après la guerre, le sort de l'Alsace et de la Lorraine, et ferait actuellement partie de l'empire d'Allemagne.

En célébrant deux rimeurs populaires, le gouvernement grand-ducal aura, dans l'esprit public, par le hasard d'une double ressemblance, — et l'on sait avec quelle rapidité s'accréditent les légendes ! — érigé le monument de l'Indépendance nationale. En vain les tailleurs de pierre ont ils gravé dans un écusson les noms des deux chansonniers. Le populaire ne verra dans le visage massif de M. Lentz, encadré de favoris, que la figure de Guillaume I^{er}; dans les moustaches cirées, le nez busqué et l'« impériale » de ce bon M. de La Fontaine que les attributs caractéristiques du *facies* de Badinguet...

On accorde les violons. M. Alexis Brasseur a composé pour la cérémonie inaugurale une cantate dont l'exécution réunira cent interprètes, — instrumentistes et chanteurs. Un chœur d'hommes a *capella* exécutera une autre composition de circonstance.

Puissent ces flots d'harmonie rappeler aux autorités municipales qu'on attend toujours, sous les ormes des boulevards, l'ouverture d'une Ecole de musique dont la fondation fut décrétée il y a plusieurs années, qui a déjà son local et des capitaux, et que rien, si ce n'est l' inexplicable inertie du Conseil communal, n'empêche d'installer à bref délai.

O. M.

L'Exposition Universelle de Liège 1905.

L'activité déployée par les organisateurs de l'Exposition universelle de Liège est telle que les travaux en cours sont en avance de six mois sur les prévisions. Le pont de Fragnée est presque achevé et l'on y passera dès la fin du mois. On a commencé samedi dernier les travaux de fondations des halls. Ceux-ci seront achevés en juin 1904.

Le Comité supérieur de patronage s'est réuni à Bruxelles la semaine dernière. Voici les dispositions arrêtées en ce qui concerne le groupe qui, avec les Beaux-Arts, intéresse particulièrement nos lecteurs, celui de la *Décoration et du Mobilier des édifices publics et des habitations*, présidé par M. de Savoie. Les classes 66, 67 et 68 (*Décoration fixe des édifices publics et des habitations, Vitraux et Papiers peints*) ont été réunies. Pour la présidence de cette classe, le choix de l'assemblée s'est fixé à l'unanimité sur l'architecte E. Janlet. Vice-présidents : MM. Tasson, de Contini et Lhoest.

Voici, pour les autres classes, les propositions votées par l'assemblée.

CLASSE 69. *Meubles à bon marché et meubles de luxe*. — Président : M. Rosel. Vice-présidents : MM. G. Serrurier-Bovy et Emile Neyrinck.

CLASSE 70. *Tapis, tapisseries et autres tissus d'ameublement*. — Président : M. le comte de Montblanc. Vice-président : M. Ch. Van der Borgh.

CLASSE 71. *Décoration mobile et ouvrages de tapisserie*. — Président : M. De Ligne-Verlat. Vice-président : M. Ch.-L. Cardon.

CLASSE 72. *Céramique*. — Président : M. le baron Gérard Nothomb. Vice-présidents : MM. Renard et Pohl.

CLASSE 73. *Cristaux, Verreries*. — Président : M. Mondron. Vice-présidents : MM. G. Deprez et Schmidt.

CLASSES 74 et 75 réunies. *Appareils et procédés de chauffage*, etc — Président : M. Mignot-Delstanche. Vice-présidents : MM. Aerts et Bernard.

Ces diverses propositions seront soumises prochainement au ministre du travail.

LE SALON TRIENNAL

L'un des artistes malmenés par le Jury et qui protesta en barbouillant sa toile d'une couche de blanc d'argent contre le placement qu'on lui avait infligé, nous adresse la lettre suivante :

Villa Vita Nuova, Baarn (Hollande).

1^{er} octobre 1903.

CHER MONSIEUR,

Mon acte de tranquille révolte a eu les honneurs d'une publicité énorme; si je n'ai pu jusqu'ici obtenir satisfaction, j'ai eu cependant la joie de voir que ma protestation a été enregistrée.

Seulement, malgré l'injustice flagrante et l'inconcevable mauvais vouloir qu'on a eus à mon égard, les responsables se rejettent mutuellement, vis-à-vis de moi, toute responsabilité et ma réclamation reste vaine.

Et cependant mes œuvres, d'une spéciale intimité, sont inexistantes là où elles sont. Malgré cela, quelques personnes qui écrivent dans les journaux, à tant la ligne, se sont mis à *juger* ces œuvres, ce qui est impossible sans échelle ou longue vue!

Je prétends que tout jugement, soit en bien, soit en mal, est simplement basé soit sur ma réputation, soit sur des sympathies ou le contraire, soit sur l'impression que fit mon badigeonnage.

Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai envoyée en même temps qu'à tous les autres journaux de Bruxelles, quoique jusqu'ici *l'Art moderne* ne lui ait pas encore donné l'hospitalité (1).

Je vous remercie toutefois, cher Monsieur, et je vous prie de croire à mes sentiments amicaux.

Votre

FRANTZ M. MELCHERS

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles, indépendamment du Salon triennal des Beaux-Arts :

Au Cercle artistique, un très intéressant ensemble de tableaux et d'études d'Alfred Cluysenaer, réuni par les soins pieux de M^{me} veuve Cluysenaer et de son fils et qui comprend environ deux cent soixante œuvres dont un grand nombre n'avaient jamais été exposées. Clôture le 25 courant.

Au Musée de peinture moderne, l'Exposition du Cercle *Labeur*. A la Galerie royale, celle du Cercle *Le Lierre*.

Dans une prochaine chronique artistique, nous passerons en revue ces divers salonnets.

La direction du théâtre de la Monnaie a fait en M^{me} Bréjean-Silver, qui a débuté la semaine dernière, une très précieuse acquisition. On ne pourrait chanter mieux, d'une voix plus souple et plus harmonieuse, ni jouer avec plus de grâce et de piquant le rôle de Manon, qui a valu à la charmante artiste un succès unanime et chaleureux.

M^{me} Bréjean-Silver a été bien secondée par MM. Delmas, Boyer, Cotreuil, Danlée et Caïsso.

(1) Nous n'avons reçu de M. Melchers que la protestation que nous avons actée dans notre numéro du 13 septembre dernier.

MM. Kufferath et Guidé feront représenter prochainement un des plus jolis opéras de Grétry, *Le Tableau parlant*, qui aura pour interprètes M^{mes} Eyreams et Eva Simony, M. Forgeur, Caisso, etc. L'idée est excellente : les partitions de Grétry sont presque entièrement ignorées de la génération actuelle et méritent à tous égards d'être arrachées à cet injuste oubli.

Les habitués des auditions de la *Libre Esthétique* se rappelleront que c'est précisément l'exécution de fragments du *Tableau parlant* et du *Jugement de Midas* qui attira l'attention sur l'une des principales interprètes de demain, M^{me} Eva Simony, et qui décida de son engagement à la Monnaie.

Le projet de monter l'œuvre exquise de Maurice Waeterlinck et Claude Debussy, *Pelléas et Mélisande*, dont on sait le retentissant succès — d'abord contesté, puis vraiment triomphal — à l'Opéra-Comique de Paris, commence à prendre corps. Les rôles de Pelléas et de Mélisande seraient confiés à M. Stéphane Austin et à M^{lle} Foreau, dont la voix et les qualités physiques conviennent à merveille aux deux personnages. M^{me} Gerville-Reache chanterait naturellement le rôle qu'elle a créé à Paris. Celui de Golaud, créé par M. Dufranne, trouverait en M. Albers un interprète de premier ordre. Et M. D'Assy ou M. Cotreuil ferait un très bel Arkel. Nous souhaitons vivement, et avec nous tous ceux qui ont pu apprécier le charme extrême de l'œuvre de M. Debussy, que le projet soit réalisé. L'initiative fera grandement honneur à MM. Kufferath et Guidé qui se sont déjà, en montant l'*Étranger*, le *Roi Arthus* et les drames du répertoire wagnérien, attiré l'unanime sympathie des artistes.

Actuellement, et tandis qu'on répète au foyer le *Roi Arthus* et *Sapho*, qui seront les deux premières nouveautés de la saison, on prépare en scène les reprises d'*Orphée* et de *Samson et Dalila*.

Orphée sera chanté par M^{mes} Gerville-Réache, Dratz-Barat, Eyreams et Maubourg. *Samson et Dalila* aura pour interprètes M^{lle} Gerville-Réache, MM. Dalmorès, Decléry, Vallier et Danlée.

Il est question aussi, — mais ceci est encore environné de mystère! — de monter à la Monnaie, dans le courant de la saison, la *Damnation de Faust* de Berlioz dans les conditions où l'œuvre fut exécutée à Paris, c'est-à-dire avec décors et costumes, et jouée par les artistes au lieu d'être interprétée dans sa forme purement lyrique.

Enfin, on songe à représenter, dans des conditions analogues, le *Chant de la cloche* de Vincent d'Indy, dont la partition, bien que

destinée à être exécutée au concert et qui n'a jamais été jouée au théâtre, n'en porte pas moins toutes les indications nécessaires à son interprétation scénique.

Voilà quelques œuvres qui varieront pour la plus grande joie des musiciens le répertoire habituel d'opéra et d'opéra comique!

Le théâtre du Parc a inauguré hier sa saison d'hiver par la première représentation de *Joujou*, comédie en trois actes de M. Henry Bernstein, dont nous parlerons la semaine prochaine.

Joujou ne pourra avoir que dix représentations, MM. Darmand et Reding s'étant engagés par traité à représenter successivement, à des dates fixes, l'*Autre Danger* de Maurice Donnay, *Heureuse* de MM. Hennequin et Bilhaud, l'*Indiscret* d'Edmond Sée, l'*Irrésolu* de Georges Berr, le *Retour de Jérusalem* de Maurice Donnay, *Conte d'avril* d'Auguste Dorchain.

Il est aussi question d'une comédie-vaudeville inédite en trois actes, *L'Article 226*, due à la plume d'un jeune avocat bruxellois, qu'on dit fort amusante, et dont la répétition générale serait réservée aux invités de la Conférence du Jeune Barreau. Il est de tradition, on le sait, que celle-ci offre au monde judiciaire, le jour de la reprise de ses travaux, une soirée dans laquelle la littérature dramatique et la musique ont une large part.

L'*Article 226* étant, dit-on, de nature à intéresser non seulement une assemblée de magistrats et d'avocats, mais le public, la pièce serait soumise à celui-ci dès le lendemain de la soirée privée organisée par la Conférence du Jeune Barreau.

L'ouverture de la campagne de comédie au théâtre Molière présente cette année un intérêt exceptionnel. Le grand succès obtenu vendredi par *Ma Bergère*, la pièce si curieuse de MM. Jozs et Dumur, à laquelle les décors de M. Dubosq font un cadre charmant, a brillamment inauguré l'intéressante entreprise de décentralisation de M. Munié.

M. Edmond Picard vient d'achever une nouvelle œuvre dramatique dont il offrira la primeur à la conférence du Jeune Barreau. La lecture de cette pièce, intitulée *Psuké*, aura lieu le mois prochain.

M. Léopold Courouble baptise son nouveau volume de mœurs bruxelloises, quatrième de l'amusante série des *Kaekbroek* : *Les Cadets du Brabant*. Ce volume paraîtra incessamment chez l'éditeur Lacomblez, qui vient de mettre en vente un autre ouvrage du même auteur, *Images d'outre-mer*, orné de sept gravures hors texte.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTÉUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM Breitkopf et Härtel. 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE ADAM.

Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ONZE KUNST

PORTRETEN-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF: Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS: Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSÉS: Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van :
G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER -
J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST -
TH. DE KEYSER - M. VAN MIEREVELT - MEESTER
VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT -
RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT
- S. DE VOS - ENZ. ENZ.

≡ PRIJS: AFZONDERLIJK: fr. 2.50 ≡

ANTWERPEN
J.-E. BUSCHMANN, UITGEVER

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1898

Éditeur: DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Willette (HENRY DETOUCHE). — Enquête sur les concours des Conservatoires (suite). M. Fernand Le Borne. — Expositions. M. Alfred Cluysenaar. Le Cercle « Labeur » (OCTAVE MAUS) — Mes Lectures. Fleurs de rêves et La Coupe d'onyx (HUBERT KRAINS). — Premières Représentations. Joujou. Ma Bergère. Les Deux Courtisanes (O. M.). — Au Cercle artistique et littéraire. — Une exposition d'art ancien à Sienne (JULES DESTRIE). — Petite Chronique.

WILLETTE

Manet, Goya montmartois, venait de mourir. Degas fécondant la fille Cardinal, ils avaient tous deux enfanté Forain. Renoir captant maintes fillettes de la Butte, avait promené avec ferveur sur leur minois en joie la houppette de ses pinceaux enamorés. Gervex continuait d'académiser de bien modernes nudités, qui toutes laissaient bien subsister l'impression de déshabillement. La femme avait des historiographes de la palette qui devaient retenir d'elle de durables souvenirs. Elle avait eu des contempteurs et des panégyristes.

Peu de temps après, las de la reproduire telle qu'elle était, on la refit avec des déguisements d'un autre âge. Le mets était trop appréciable à notre gourmandise de l'œil pour qu'on ne cherchât pas à l'accommoder à différentes sauces. Le symbolisme survint, et le *botticellisme* sévit. Il y eut, comme toujours en pareil cas, peu de voix et beaucoup d'échos. C'étaient des répercussions de choses déjà vues et entendues; on se recommandait tacitement de celui-ci ou de celui-là, tout en prétendant ostensiblement n'être que soi-même. Or, tous peuvent se classer, se cataloguer, et leur généalogie est aisée à établir pour la plupart. Il y en a de si perpétuellement inquiets et de si impressionnables, que leurs avatars successifs trahissent la variabilité de leurs visées.

Alors un artiste surgit qui ne dérivait ni de Manet, ni de Degas, ni de Renoir, ni de Puvis de Chavannes, ni de Henner, ni de Gustave Moreau, ni de tous les autres. Il se manifesta soudain à Montmartre comme un collégien toujours en vacances, dessinant partout, dans les journaux, dans les revues, sur les tables des cafés, comme il aurait dessiné sur les murs. — Il devait d'ailleurs y peindre allègrement. — Cet artiste d'une fécondité si intarissable s'appelait Willette.

Il fut du premier coup lui-même, et pas un seul jour il ne fut influencé par ses confrères. Il avait bien trop d'amour au cœur et d'idées en tête pour avoir à prendre quoi que ce soit à qui que ce fût. Celui-là ne subit pas plus l'influence de Goya que celle de Franz Hals, de Raphaël, de Vinci, de Velasquez, de Reynolds ou de Rembrandt, et cependant il les connaissait tous, ces

phares de l'Art. Il les avait admirés dans sa période de travail à l'École des Beaux-Arts, quand il était à l'atelier de Cabanel. Donc aucune influence étrangère en Willette. Exclusivement épris de grâce et de jeunesse, d'esprit frondeur, enthousiaste et révolutionnaire, il fut vraiment Français.

Il savoura tout particulièrement le XVIII^e siècle, car c'est précisément l'époque où notre génie s'épanouit le plus brillamment avec toutes ses qualités de générosité, d'émancipation, de vision humanitaire. N'est-ce pas le XVIII^e siècle qui nous a révélé ce qu'il y a de meilleur dans la vie : toute la grâce du corps de la femme et l'esprit de l'homme ? Aussi Willette a-t-il chez lui la *Diane* de Houdon à une place d'honneur ; il prise fort certaines œuvres de Falconet et sourit d'aise devant les bas-reliefs libres de Clodion.

Nul n'est plus de son temps que Willette dans l'agencement du décor de ses innombrables dessins. Nul ne joue mieux de la modernité, jonglant avec les becs de gaz, les poires électriques, les téléphones, les agents de police en capuchon. Le « Chat Noir » est un culte pour lui, et il revient perpétuellement dans ses compositions comme à l'antithèse vivante, malicieuse et inquiétante du Pierrot blanc que l'artiste s'est plu à incarner. Oui, il a voulu, avec la nostalgie inconsciente du XVIII^e siècle, être Gilles. Il cherche Colombine dans nos contemporaines et il la trouve dans la petite coussette de Montmartre. Il voit Pantalon dans son propriétaire, dans un membre de l'Institut, dans un sénateur ascète célèbre, dans le pion du collège de Dijon dont il m'a narré de si navrants souvenirs, dans tous ces rabat-joie enfin au milieu desquels nous sommes obligés de vivre et de chercher à rire.

Willette raffole de gaieté, de malice et d'humour, et demeure perpétuellement jeune comme je l'ai connu depuis tant d'années. Prestigieuse gaminerie faite d'un cœur d'or et d'un esprit aux mille facettes de diamant que les à-coups répétés de la vie surent tailler à ravir.

Plus que Watteau encore, le peintre de la Comédie, comme Fragonard plutôt, il aime le retroussé ; s'il est libertaire comme pas un, il est libertin plus que tous, mais il est Français ; il appartient au seul peuple qui puisse se mal conduire impunément, a dit Voltaire.

La licence chez nous est un prétexte à bons mots et à jolis gestes ; elle part d'une gaieté saine et ce n'est guère un signe de décadence et de démoralisation, quoi qu'en pensent ou plutôt quoi qu'en disent certains esprits chagrins. Dès les premiers âges, le Gaulois aimait les belles phrases, les mots... et la chose. Bien parler, bien se battre et bien faire l'amour.

Nous avons été stigmatisés de ce signalement indélébile depuis des siècles. La luxure chez les Germains est pesante. Elle s'accomplit à froid au pays d'Albion. Chez nous, elle est prétexte à gaieté, et la littérature comme

le théâtre s'alimentent quotidiennement de ce foyer entretenu avec grand soin par une quantité innombrable de vestales. Jouissons donc de notre immunité ; nous sommes vaccinés depuis longtemps, nous n'avons rien à craindre.

Willette a donc mille légendes drôles, friponnes, égrillardes parfois, mais jamais vicieuses. Le vice n'est pas son genre ; il ne tient pas cet article-là. Si vous en voulez, allez au rayon d'en face. Dans le soleil de l'art chacun a le sien. Allez chez Forain : celui-là est bien monté ; il s'alimente de ce qu'il y a de mauvais, de pire dans l'humanité. Il butine le mal et nous donne de tristes sires.

La femme, non pas créée par Willette parce qu'elle existe, mais glorifiée par lui, c'est la petite faubourienne, prise au sein même du peuple, blondine, grassouillette, dont le corps est espiègle et souple, créature bien moins fautive que pleine de fossettes. Elle a l'œil bleu, candide, toujours prête à faire le bien à quelqu'un et à en jouir ; en extase sous le firmament qui devient vite pour elle un ciel de lit, car elle a le cœur tendre, elle est insouciantes puisqu'elle se donne corps et âme au présent, quitte à se reprendre avec la même aisance si elle ne se sent pas appréciée, ou selon son caprice qui est sa loi. Quand Willette la dessine, il l'affectionne, la caresse du crayon et la revoit s'édifier dans son trait avec un plaisir juvénile toujours nouveau. Il la trousse prestement ou la culbute avec une joie secrète. La poupée qu'il anime est toujours désirable pour lui-même. Et des centaines de légendes et d'épigraphes, où de la grâce jointe à la malice il a su se composer une mixture délicieuse, défilent depuis bien des années devant nous. Quelques-unes me sont restées dans la mémoire et je les cite au vol. Elles remontent loin. *Les Petits Oiseaux meurent les pattes en l'air, Mimi ira au Paradis car elle a bon cœur, la Parisienne à la mer*, la délicieuse série des *Boules de neige*, *La Demi-Vierge*, etc., etc. Et puis, enfin, depuis bien des années, sa collaboration assidue au *Courrier français* où il est entré après la disparition du *Chat noir* et dont sa présence hebdomadaire est la seule raison d'être aujourd'hui. Il s'y montre intarissable de gaieté et d'ironie gamin, bafouant d'un mot ou d'un geste les ridicules et les abus du jour, tombant alternativement sur les uns et les autres, ne se souciant que de défendre l'opprimé traditionnel, le peuple, et cela de telle façon qu'on se demande si la blessure du cœur de l'artiste n'est pas encore un rire intime de Pierrot.

HENRY DETOUCHE

(La fin prochainement.)

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. FERNAND LE LORNE

Compositeur.

L'auteur de *Daphnis et Chloé*, de *Mudarra*, de *Hedda*, de *l'Absent* que va monter l'Odéon est doublé, on le sait, d'un critique averti dont les articles sont très appréciés. Sa réponse envisage la question des concours à un point de vue nouveau et capital : celui des influences qui, trop souvent, pèsent sur les décisions des jurys. Ses arguments pourraient servir de conclusion à notre enquête, dont notre spirituel correspondant a saisi à merveille l'utilité pratique.

La Roche par Monts (Indre-et-Loire).
Dimanche 11 octobre 1903.

MON CHER AMI,

Votre lettre, arrivée à Biarritz après mon départ, m'a suivi durant mon voyage pour venir enfin me rejoindre en Touraine. C'est là la cause du retard que j'ai mis à répondre au questionnaire que vous avez bien voulu m'adresser.

Tout d'abord, je vous dirai que, partisan acharné de la suppression des concours, j'ai jadis consacré à ce sujet plusieurs articles qui, à l'exemple de beaucoup d'autres, n'ont naturellement rien changé à l'état de choses actuel.

Ces « papiers » avaient pour but de prouver à qui de droit que rien n'était moins utile ni moins juste que ces « parades » annuelles d'élèves et je me souviens que, parmi les arguments auxquels j'avais recours, figuraient ceux-ci :

On peut assez facilement, après quelque temps d'études tant soit peu consciencieuses, parvenir à apprendre un morceau de concours et donner par des qualités relatives de *perroquet* docile l'illusion du talent.

Il est toutefois utile, pour réussir à ce jeu, de s'être attiré les bonnes grâces du maître. Et c'est là que, pour certains professeurs, réside le secret de leçons et de répétitions d'autant plus fructueuses qu'elles sont plus *particulières*, de petits cadeaux destinés, selon l'usage, à entretenir l'amitié, et de faveurs plus ou moins intimes quand, par bonheur, la jeune disciple se trouve être doublée d'une jolie femme. Dans ce dernier cas, c'est même le moyen le plus infallible... à moins que ce ne soit absolument le contraire!...

Mais ne nous aventurons point sur ce terrain glissant; aussi bien messieurs les professeurs, qui croient pouvoir se permettre d'agir de la sorte, constituent-ils une exception peu nombreuse, je tiens à le déclarer pour l'honneur de la corporation.

Quoi qu'il en soit, le résultat de toute cette cuisine consiste fréquemment en un premier prix décroché par surprise et volé à une « nature » peut-être à la vérité trop impressionnable et qui, soit à cause d'un trac ridicule mais invincible, soit à cause d'une indisposition subite ou passagère, soit pour d'autres motifs, aura produit sur le jury une impression moins favorable...

Seulement, qu'arrive-t-il dans ce cas? C'est que le *perroquet*, une fois privé des leçons du maître, reste tranquillement en route, tandis que l'autre prend bientôt son essor pour devenir parfois un très grand artiste. Les exemples connus abondent. Inutile donc d'en citer.

De tout cela le jury paraît être quelque peu complice. Le plus souvent sans trop s'en douter. Deux choses, en effet, jouent parfois un rôle sur ses décisions : ce sont les applaudissements exagérés du public en faveur d'élèves qui ont eu, comme principal talent, celui d'organiser savamment leur claque, et ce sont les

re-com man da-tions. Et ça c'est terrible, car pour les concours féminins, les protections jouent un rôle absolument prépondérant.

Dans une ville qu'il serait superflu de nommer, presque chaque été, les jours de concours de chant, d'opéra ou de comédie, on a coutume, lorsqu'on fait partie du redoutable aréopage, d'entendre un personnage très influent dire, de sa voix la plus mielleuse, immédiatement après le vote : « Oh! voilà qui est parfaitement jugé!... Cependant, ne trouvez-vous pas que mademoiselle une telle aurait mérité un prix, au lieu du méchant accessit qui vient de lui être octroyé si parcimonieusement? »

Et les arguments de pleuvoir en faveur de la protégée du « gros bonnet! »... Bref, en fin de compte, le jugement est révisé et mademoiselle une telle figure au palmarès avec le prix tant désiré.

Et pendant ce temps-là la concurrente plus talentueuse mais sans protections dont elle a usurpé la place, reste sur le carreau avec ses deux pauvres yeux pour pleurer et madame sa mère pour maudire ce jury de *crétins!*

Le remède?...

Supprimez les concours publics qui ne prouvent rien et *multipliez, en les transformant*, les examens qui vous donneront des garanties sans cesse renouvelées. Accordez aux élèves, après chacun de ces examens, un certain nombre de points, suivant la valeur de chacun. Additionnez le tout au bout de l'exercice scolaire, comme on le fait, je crois, dans les collèges et les lycées pour les compositions hebdomadaires ou mensuelles. Et, de cette façon, les prix seront donnés d'après le travail de toute une année, pendant laquelle on aura pu aisément se rendre compte des progrès et des mérites de l'élève, et non plus sur une épreuve unique où le truquage, la toilette, la chance, la camaraderie et les protections remplacent trop souvent, hélas! le talent.

Quant au concours de Rome, qui est, à mon sens, la chose la moins artistique et la moins équitable qui soit, c'est bien pire encore!...

Mais l'étude de cette question m'entraînerait trop loin et cette lettre est déjà si longue!...

Laissez-moi donc, cher Ami, me hâter de vous envoyer l'expression de mes sentiments dévoués.

FERN. LE BORNE

(A suivre.)

EXPOSITIONS

M. Alfred Cluysenaar. — Le Cercle « Labeur ».

L'exposition posthume des œuvres de M. Alfred Cluysenaar permet de juger, dans la diversité de ses étapes, la vie laborieuse qui vient de s'éteindre. Portraitiste, peintre de genre, animalier, orientaliste, décorateur, peintre d'histoire, l'artiste défunt affirma dans chacune des manifestations de son activité une probité et une science égales. Animé de la plus noble ambition, travailleur obstiné, fervent d'art, M. Cluysenaar ne réalisa, il est vrai, qu'en partie l'espoir qu'avaient fait naître des débuts exceptionnellement brillants. Il demeura, peut-être par un excès de conscience, l'artiste inquiet, hésitant, sensible aux influences, incapable de se soustraire aux néfastes traditions académiques qui entravèrent son essor.

« A quelles causes psychiques, se demande notre confrère Systemans dans le judicieux article qu'il lui a consacré, faut-il faire remonter le manque d'unité et de direction dans la production d'un homme doué de tous les dons qui peuvent constituer le vrai peintre? Il est difficile de les démêler sans avoir connu l'intimité de la vie d'un artiste; hérédité, éducation, milieu affectif et social, santé, conditions matérielles mêmes de l'existence ont chacune leur part d'influence souvent profonde et décisive. Le public,

(1) Suite. Voir nos dix derniers numéros.

qui les ignore, en est réduit à conjecturer d'après les œuvres. Celles de Cluysenaar qu'on nous montre au Cercle attestent clairement la tendance au découragement, l'absence de la volonté qui pousse une œuvre jusqu'au bout dans la persévérance de l'enthousiasme créateur, et aussi cette sorte de pudeur d'âme, de modestie effarouchée qui empêcha l'artiste de se livrer pleinement ailleurs que dans les œuvres de stricte intimité, dans ces portraits de famille et d'amis dont la beauté est demeurée saisissante. »

Ces portraits constituent en effet le meilleur de l'œuvre du peintre. Je n'entends point parler des portraits officiels, qui trahissent visiblement les hésitations de l'artiste, mais de ceux qu'il exécuta sans contrainte, pour l'unique joie de peindre. Les portraits expressifs et vivants du statuaire De Groote, du peintre Emile Sacré, de M^{me} Fontaine-de Laveleye, de M. Doucet, ceux de ses enfants, etc., constituent un ensemble remarquable, propre à classer, dans l'opinion publique, M. Cluysenaar au premier rang des portraitistes belges, aux côtés de De Winne et d'Agneessens.

D'autres pages, *La Femme lisant*, par exemple, ou telles études exécutées d'après nature, à l'huile ou à l'aquarelle, avec un réel bonheur d'expression, compensent généreusement ce que son art offre parfois de froid, d'artificiel et de compassé.

La sollicitude pieuse de M^{me} Cluysenaar et de son fils a voulu tout montrer, le fort et le faible, les tableaux achevés et les esquisses, les conceptions réalisées et les projets. Le résultat a récompensé cette loyale épreuve en fixant définitivement la réputation de l'artiste.

Parmi les jeunes cercles d'art bruxellois, *Lebeur* est l'un de ceux qui apportent chaque année, à défaut d'œuvres mûries et définitives, le plus d'éléments personnels et nouveaux. Son sixième Salonnet, ouvert au Musée moderne, est réellement intéressant et témoigne de progrès constants.

M. Delaunoy y montre, outre une série de dessins d'une impression synthétique, une frise composée de sept panneaux qui, tout en conservant chacun son individualité propre, s'enchaînent l'un à l'autre et forment un vaste panorama de ce « Pays monastique » qui a inspiré l'œuvre presque entier du jeune peintre. M. Oleffe, l'une des natures les plus attirantes du groupe, s'affirme coloriste subtil dans une série d'études de plein air, tandis que le *Portrait de femme en noir*, dont nous avons déjà vanté, lors d'une autre exposition, la sévère ordonnance, atteste de sérieuses qualités de style. M. Oltman, dont les vues de gares ont été très remarquées à la *Libre Esthétique*, expose, avec une interprétation nouvelle et originale de la gare du Luxembourg, une série d'intérieurs et de figures d'une couleur charmante, à la fois robuste et fine. La figure de femme assise, en robe rayée rose et blanc, coiffée d'un chapeau de paille orné de roses, révèle un œil de peintre d'une extrême délicatesse. C'est un morceau particulièrement bien venu.

Les paysanneries caractéristiques de M. Melsen, quelques intérieurs (le *Clavecin* surtout) de M. Thévenet, qui semble annoncer un tempérament de peintre, des paysages de M. Merckaert sur qui pèse l'influence trop manifeste de Gilsoul, des sites du Bas-Escaut, profonds et limpides, de M. Baeseleer, complètent, avec l'envoi d'un nouveau venu, M. Henri Thomas, le lot des œuvres qui méritent de fixer l'attention.

Cet Henri Thomas est déconcertant. Dès ses débuts il déploie une habileté de métier qu'on n'acquiert généralement qu'au prix

d'une longue expérience. Par la facture il rappelle Alfred Stevens; le style de certaines de ses compositions fait penser à Rops; il y a des réminiscences de Manet dans son coloris. Et même, sous leurs atours qui paraissent dater du second Empire, ses modèles — femmes aux lèvres trop rouges, aux yeux trop fendus — ont un charme suranné qui nous reporte à des époques abolies. Je ne fais pas grief de ces rapprochements au jeune peintre, dont j'admire la vision délicate, le coloris harmonieux — je dirais « symphonique » — et l'étourdissante virtuosité : je cherche simplement à définir son talent, qui est indiscutable (sa petite toile *Les Cocottes*, son étude *Ninie* sont des bijoux), et à en décrire la nature. Puisse ce début éclatant ne pas griser un artiste qui pourra, s'il ne se laisse pas égarer par le succès, prendre dans l'Ecole belge une place prépondérante.

Quelques bons morceaux de sculpture complètent le Salon du *Lebeur*. Parmi les plus appréciés, citons le *Monument aux victimes des événements d'avril 1902* et le *Baiser* de M. Herbays, ainsi que les groupes et figures de M. Baudrenghien, qui demeure hésitant entre l'archaïsme de Georges Minne et un réalisme peut-être trop direct.

OCTAVE MAUS

MES LECTURES

Fleurs de rêves et La Coupe d'onyx, par EDOUARD TAVAN.

Le second de ces livres a paru il y a quelques mois. Le premier date de 1889. Ils représentent tout le labeur poétique d'une carrière déjà longue. M. Tavan — le meilleur poète actuel de la Suisse romande — a débuté, en effet, à l'époque où l'école parnassienne était dans toute sa splendeur. Il en a subi l'influence et lui est resté fidèle. Il a gardé le culte du vers éclatant et sonore. Joaillier du verbe, il aime les mots pour eux-mêmes, pour leur forme, pour leur beauté propre, pour la musique interne qu'ils recèlent :

Dans leur enchaînement, qui sans fin se poursuit,
Les mots s'en vont, tantôt traînant et lourds d'ennui,
Tantôt précipités, gros d'insulte et d'outrage,
Roulant tumultueux des grondements d'orage,
Ou coulent murmurants, comme les calmes eaux,
Ou voltigent légers sur des ailes d'oiseaux.
J'en connais de si frais qu'ils sont choses fleuries,
Et j'en vois qui sauront, royales pierreries,
Clairs saphirs sur l'émail de l'œuvre, ou diamants,
Y servir à ton gré plus d'étincellements
Qu'un joyau de Timour ou de Sardanapale;
D'autres, en des langueurs d'améthyste ou d'opale,
Enchâsseront du rêve entre tes rythmes d'or;
Tels ont la pureté des grands lys; tels encor
D'aromes capiteux parfumeront l'idée,
Lorsqu'avec des splendeurs étranges d'orchidée
Ils s'épanouiront sur le vers frémissant,
Troublants et somptueux comme des fleurs de sang.

Toutes les passions ont leur écueil. Celle du verbe mène à la virtuosité. Quelques parnassiens ne furent que des cymbales retentissantes. M. Tavan n'est pas tombé dans ce travers. L'artiste chez lui n'a pas tué le poète. Sous le ciseleur de vers, il y a un philosophe et un penseur. Le philosophe est indulgent, le penseur désabusé. Tous deux savent que tout déçoit, que tout trompe et que tout meurt. Mais s'ils voient la mélancolie dans le bonheur et la joie, ils connaissent le charme de la souffrance et savent en jouir. Jouir de tout sans s'attacher à rien, telle semble être l'essence de la philosophie de M. Tavan. Il veut

Que l'amour soit le rayon d'octobre,
Qui réchauffe le cœur et ne brûle pas.

Fleurs de rêves et la *Coupe d'onyx* ont en effet le charme plein et un peu triste d'une belle journée d'automne. Ce sont deux *cœuvres délicieuses au cœur* desquelles on sent vibrer comme une musique lointaine de violon :

O lianes des bois ! ô pâles églantines,
Vous aviez essayé, chaînes diamantines,
Prises soudain pour moi d'un amour fraternel,
D'arrêter le bonheur dans son vol éternel ;
Eulachant vos festons à mon âme ravie,
Vous aviez essayé d'enguirlander ma vie,
Mais, se riant de vous, bel oiseau passager,
Le bonheur s'est enfui comme un songe léger ; —
Et maintenant, chantez, chantez, fauvelles douces ;
Beaux rayons d'or, dansez sur le tapis des mousses ;
Et vous, couvrez de fleurs mes rêves d'autrefois,
Lianes du printemps, églantines des bois.

Les vers de cette pureté sont nombreux dans l'œuvre de M. Tavan. *Triptyque d'amour*, *Ya vas loulou*, le *Râteau dans les feuilles*, pour ne citer que quelques pièces, sont de petits chefs-d'œuvre, bien que le poète se plaigne de ne pas les trouver à la hauteur de ses rêves :

Dans le labeur des jours, suivant comme j'ai pu
Un songe de beauté jamais interrompu,
J'ai, forcé du devoir, longtemps traîné ma chaîne :
Voici que je suis las, que la nuit est prochaine ;
Déjà le soir qui tombe étend l'ombre où je vais,
Et je n'ai point forgé l'œuvre que je rêvais.

Hélas ! on ne réalise jamais l'œuvre rêvée ! Il n'y a que les sots qui se croient Dieu le père. Les mieux doués doivent se contenter de s'approcher le plus possible du ciel bleu en s'élevant sur leurs propres ailes. Celles de M. Tavan l'ont porté assez haut pour qu'on reconnaisse en lui quelque chose, sinon de la puissance, du moins de la grâce et de la beauté divine.

HUBERT KRAINS

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Joujou, comédie en trois actes, par M. HENRY BERNSTEIN. (Théâtre du Parc.) — **Ma Bergère**, comédie en quatre actes, par MM. V. JOSZ et L. DUMUR. (Théâtre Molière) — **Les Deux Courtisanes**, comédie en un acte, par M. FRANCIS DE CROISSSET. (Olympia.)

Avoir écrit tout de go, comme pièce de début, *Le Marché*, dont on sait le succès au théâtre Antoine, puis le *Détour* (1) et *Joujou*, qui triomphèrent au Gymnase, et — sans être M. Francis de Croisset — n'avoir pas frisé la trentaine, voilà qui, certes, n'est pas ordinaire ! Le succès de M. Bernstein est dû au sens exact qu'il possède de la vie — de la vie artificielle et vide des désœuvrés du monde chic, si vous voulez, mais qu'importe ? — et à une sûreté de main, à une justesse de touche et d'accent qu'on rencontre rarement chez les débutants. Ne demandez pas à M. Bernstein d'élucider l'un ou l'autre des grands problèmes suspendus en points d'interrogation sur l'humanité. Il n'a cure ni d'art social ni de cas de conscience, pas plus que de pédagogie ou de rhétorique. C'est un observateur sceptique, mais pénétrant, du spectacle que lui offrent quotidiennement, dans le cadre de l'existence mondaine, les hommes et les femmes d'aujourd'hui.

A petits coups de pinceau menus et déliés, il les peint dans leur incommensurable égoïsme, dans leur frivolité, dans leurs appétits de sensualité, dans leurs lâchetés et leurs trahisons. Il est féroce en souriant, et peut-être sans s'en douter. Son Maurice Royère, le héros (s'il est permis de donner ce nom à une pareille canaille) de *Joujou*, est le coureur de jupons le plus cynique qui ait été mis en scène. Les femmes qui constituent la basse-

cour de ce coq de château ne valent guère mieux que lui, à part sa compagne légitime, qui souffre en silence, repliée dans son amour et sa détresse. Mais telle est la délicatesse de toucher avec laquelle M. Bernstein effleure ce clavier de petites et grandes infamies que, sous sa main, rien ne détonne, aucun son trop brusquement attaqué ne brise l'harmonie. La morale qui s'en dégage est amère, rendue plus cruelle encore par le dévouement devant lequel, et peut-être avec raison, on avait reculé à Paris.

Ce Royère convoite une jeune veuve, d'allures libres et garçonnières, à qui l'on a décerné, on en sait trop pourquoi, le sobriquet de Joujou. Elle lui paraît d'autant plus désirable qu'elle passe pour une honnête femme. Joujou est l'invitée des Royère, installée au château, où Maurice lui fait une cour assidue. Un soir, dans l'obscurité propice, il tente de l'entreindre. Joujou résiste, punit l'insolent d'un soufflet retentissant. Mais bientôt après elle lui avoue la vérité : elle l'aime, elle l'aime à en perdre la raison, elle sera à lui quand il voudra, à la condition que ce soit à Paris, loin de la femme douce, aimante et malade qui ignore la trahison de sa meilleure amie...

Leur départ décidé, au moment où la voiture va emmener à la gare Joujou que suivra bientôt, sous un prétexte quelconque, Maurice Royère, la tendre créature que semblait aveugler son amour conjugal se révèle sous un jour imprévu. Dans une fort belle scène, qui est d'excellent théâtre, elle ouvre son cœur à Joujou, lui dit son martyre. Elle sait tout, elle a tout deviné. Aucune des trahisons de son mari ne lui a échappé, mais elle a enfoui son secret et refoulé ses larmes pour ne pas perdre tout à fait celui qu'elle ne peut cesser d'adorer.

Cette fois, c'en est trop. Elle supplie Joujou de ne pas ajouter à tant de douleurs une douleur nouvelle, et Joujou, vaincue, reconquise, sacrifie résolument à son amie l'amour auquel elle allait céder.

Trois ans s'écoulaient Joujou souffre encore, mais elle a tenu sa promesse. Elle n'a pas revu Royère. Un brave garçon timide et bon qui connaît son secret et qui l'aime d'un amour discret lui demande sa main. Elle va la lui accorder... quand Maurice reparait. L'homme à femmes reprend son rôle. Il murmure à nouveau les mots d'amour qui vont, pour quelques heures de volupté, détruire à jamais le bonheur de Joujou. Et Joujou cède, incapable de résister à celui qui plie toutes les volontés à son caprice...

Ce dénouement est en contradiction avec la fermeté qu'a montrée Joujou, avec la résolution qu'elle a prise d'épouser Hubert Le Certier. Il a, de plus, le tort de ne pas clore le drame, car on ne sait ce que deviennent, après la chute, et Joujou, et l'honnête homme dont elle a trahi la confiance. Aussi l'auteur jugea-t-il nécessaire, à Paris, de donner à l'action un épilogue à la fois moins douloureux et plus conforme aux traditions scéniques, qui exigent une conclusion. Dans cette version nouvelle, Joujou demeurait inébranlable et, Royère congédié, épousait Le Certier.

À Bruxelles, M. Bernstein est revenu à sa première idée. Le vice triomphe ! Mais l'impression du public, excellente jusque-là, n'a pas été favorable au dénouement inattendu d'une comédie dont l'esprit d'observation et la justesse d'analyse l'avaient vivement intéressé. Il a senti qu'il manquait à *Joujou* un acte, ou qu'il y avait un acte de trop, la pièce pouvant se terminer sur la scène de la rupture.

Joujou est joué avec infiniment d'aisance, d'élégance et de naturel par M^{lle} Renée Parny, qui fixe d'un trait net et sûr la silhouette de l'héroïne, par M^{lle} Lucy Gérard, dont on a maintes fois apprécié à Bruxelles le sérieux talent, par MM. Gauthier et Paulet, excellents l'un et l'autre dans leurs rôles antithétiques. Pour ce genre de pièces, tout en nuances, en demi-teintes, en tons de pastel et d'aquarelle, il faut une interprétation de premier ordre : M. Bernstein a eu la bonne fortune de la trouver au théâtre du Parc.

Ma Bergère, la pièce nouvelle que MM. Jozz et Dumur, nos excellents confrères du *Mercury de France*, ont fait représenter au théâtre Molière, offre avec *Joujou* le contraste le plus complet. A voir se dérouler cette naïve idylle dans son décor agreste, parmi

(1) Voir l'Art moderne, 1902, p. 417.

des paysans d'opéra comique, on dirait que les auteurs, lassés à la fois du théâtre rosse et des raffinements de la psychologie moderne, ont tenté de faire revivre, pour ramener le public à des joies simples, le bon vieux théâtre de M. Scribe. C'est d'un 1852 attendrissant. Tout y est, jusqu'à la croix de ma mère, représentée par un chapelet brisé... On y voit un peintre presque célèbre épouser une fille des champs, un chansonnier montmartrois jouer aux cartes avec les rustres du village, une cocotte lâchée par l'artiste s'efforcer de reprendre son amant et, après y avoir réussi, céder le pas à la bergère dont la candeur la désarme... On y discute sur l'amour, sur la poésie, sur la peinture, en couplets joliment écrits mais qui n'ont avec l'action que des rapports éloignés. On vante un mot discutable d'Alfred Stevens : « Il est plus facile de peindre le plein air que de mettre de l'air dans un intérieur. » On envoie un coup de patte à Signac, « qui n'est plus un pointilliste, mais un confettiste ». *Ma Bergère* inaugurerait-elle un genre inédit, le théâtre critique d'art ?

Cette pièce morale et surannée, plus littéraire que scénique, est jouée avec conviction par M^{mes} Méry et Ninove, par MM. Dauvillier, Frédal, etc., qui en ont composé les personnages avec un grand souci de vérité.

* *

Et voici, contraste nouveau et tout aussi radical, les *Deux Courtisanes* de M. Francis de Croisset : dialogue dont nulle pudeur ne voile la gauloiserie spirituelle, amusante fantaisie qui met en présence, par un artifice inédit, la courtisane du temps des Ptolémées et la petite actresse des Folies-Moulin-Bergère, Nérée et Naud, pareilles, au fond, toutes deux, malgré la diversité du décor dans lequel se meuvent leurs existences semblables...

M^{me} Berthe Cerny, à qui M^{mes} Félyne et Moore et M. André Brulé donnent gaiement la réplique, apporta au rôle de Nérée, avec sa vive intelligence et sa malicieuse ironie, une grâce et une élégance parfaites.

Les mêmes artistes interprétèrent également fort bien, avec le concours de leur excellent camarade Paul Plan, la comédie en trois actes que MM. F. de Croisset et M. de Waleffe écrivirent pour M^{me} Charlotte Wiehe, *Le Je ne sais quoi*, et qui fut jouée avec succès par elle en mai 1904 au théâtre du Parc (1).

Les efforts constants du jeune directeur de l'Olympia ont réussi à transformer en un agréable théâtre de comédie une petite scène jadis vouée au café-concert. Il convient d'en féliciter sincèrement M. Franz Fonson.

O. M.

Au Cercle artistique et littéraire.

La saison musicale et littéraire du *Cercle artistique* de Bruxelles sera très brillante cet hiver. Voici les principales « attractions » du programme qui sera communiqué prochainement aux membres :

NOVEMBRE. — *Vendredi 20*, concert par M^{me} E. HOLMSTRAND et M. L. DELAFOSSE. — *Vendredi 27* et *samedi 28*, conférence de MM. P. MORGAND et IBELS sur l'*Histoire du Théâtre depuis le moyen âge jusqu'à Molière*. M. Ibels fera à l'aide de projections lumineuses l'historique visuel et anecdotique des théâtres de Paris depuis les Confrères de la Passion jusqu'aux Maîtres du XVII^e siècle.

DÉCEMBRE. — *Vendredi 4*, audition musicale par M. CLAUDE DEBUSSY et M^{lle} GARDEN. — *Vendredi 11*, audition musicale par M. RAOUL PUGNO et M^{me} M. GAY. — *Mercredi 16*, audition musicale par M^{me} KIEBERG-SAMUEL et le QUATUOR SCHÖRG.

JANVIER. — *Mercredi 20*, conférence de M. Dubled, de la *Revue des Deux-Mondes*. — *Vendredi 22*, concert A. VAN DOOREN.

(1) V. l'*Art moderne*, 1904, p. 183.

FÉVRIER. — *Vendredi 5*, représentation du *Devin du village* de J.-J. Rousseau.

MARS. *Mardi 15*, « *Lieder-Abend* » par M^{me} LULA MYZ GMEINER. — Enfin, le « clou » de la saison : du *mardi 22* au *samedi 26*, festival Beethoven par le QUATUOR JOACHIM, qui interprétera, en cinq soirées consécutives, la série complète des quatuors du maître.

D'autres projets sont à l'étude.

Une Exposition d'art ancien à Sienne.

Il vient de se former en Italie un comité qui se propose d'organiser à Sienne, du mois d'avril au mois d'août 1904, une grande Exposition d'art ancien, analogue à celle qui eut tant de succès à Bruges l'an passé.

L'Exposition comprendra des peintures, sculptures, orfèvreries, médailles, estampes, tapisseries et armes, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIII^e siècle.

On fera revivre en outre les fêtes pittoresques locales, depuis le fameux *palio* dont la tradition ne s'est jamais perdue, jusqu'à d'autres divertissements populaires aujourd'hui oubliés.

Pendant quelques mois, dans cette cité magnifique qui est elle-même un vaste musée, ce sera une évocation des grandes époques d'autrefois, ces temps fiévreux et passionnés où l'amour de la beauté atteignit d'extraordinaires paroxysmes.

A tous les amis de l'art italien nous nous plaignons à signaler dès à présent cet événement considérable et nous envoyons nos félicitations et nos souhaits de réussite aux organisateurs.

JULES DESTRÉE

PETITE CHRONIQUE

Le prochain Salon triennal aura lieu à Anvers. Il ne se composera que de deux sections : peinture et sculpture. Les aquarelles, dessins et gravures seront réunis en une exposition spéciale dont l'époque sera fixée prochainement.

La Société royale belge des Aquarellistes ouvrira au Musée moderne sa quarante-quatrième exposition le samedi 5 décembre prochain. Elle publiera à cette occasion un catalogue illustré contenant la reproduction d'une œuvre de chacun des exposants.

Le nombre des œuvres que chaque membre effectif sera admis à exposer est fixé à cinq.

C'est le 31 courant que s'ouvrira au Palais des Beaux-Arts de la ville de Paris (Petit Palais des Champs Élysées) la première exposition de la Société du Salon d'Automne. L'exposition sera ouverte tous les jours au public jusqu'au 6 décembre, de 9 heures du matin à 7 heures du soir.

A la séance de rentrée de l'Université nouvelle, qui aura lieu demain soir, à 8 h. 1/2, à la Galerie Le Roy, M. P. Quillard fera un discours sur *Les Opinions philosophiques et sociales d'Anatole France*. M. Emile Vandervelde traitera de l'*Idéalisme marxiste*.

Quelques nouvelles théâtrales pour alimenter la chronique artistique de l'*Étoile belge* et des autres quotidiens dont l'empressement à nous citer est connu :

Les répétitions d'orchestre du *Roi Arthur* ont commencé la semaine dernière à la Monnaie. M. Dubosq a terminé les décors, qui sont prêts à être plantés. M. Fernand Khnopff, chargé de dessiner les costumes principaux, a livré ses croquis à M. V. La Gye. L'œuvre d'Ernest Chausson passera, sauf imprévu, dans la première quinzaine de novembre.

A peine est-il besoin d'ajouter que cette première sensation-

nelle amènera à Bruxelles une foule de musiciens et de critiques parisiens.

On répète concurremment *Sapho*, dont la distribution est entièrement différente de celle du *Roi Arthur*. L'interprétation musicale et scénique de l'ouvrage de M. Massenet exigeant des études moins longues que celui d'Ernest Chausson, c'est *Sapho* qui passera d'abord.

D'ici là, première représentation du *Tableau parlant* de Grétry. M. Stéphane Austin, que les concerts de la *Libre Esthétique* mirent l'hiver dernier en évidence, débutera dans le rôle de Léandre.

Vendredi prochain aura lieu la reprise de *Tannhäuser* avec MM. Imbart de la Tour, Albers, M^{mes} Paquet et Roland. Cette dernière chantera le rôle de Vénus. Prochainement aussi, reprise de *Mignon*.

M. Guidé s'est rendu la semaine dernière à Paris pour assister à la première représentation de la *Tosca*, qu'il est question de monter à la Monnaie à la fin de la saison.

C'est jeudi prochain qu'auront lieu au théâtre Molière les premières représentations de *Crainquebille*, un acte d'Anatole France, et de *Petite Mère*, comédie en quatre actes d'Émile Bergerat.

Une nouvelle revue de littérature et d'art, *Le Roseau vert*, de tendances batailleuses, d'esprit juvénile, d'aspirations élevées, vient de paraître à Bruxelles. Ses fondateurs résumant en ces mots leur profession de foi : « Peu nous importent les inventions métaphysiques. L'au-delà et l'en-deça : la Vie seule nous plaît, la Vie avec son éternelle jeunesse, son déchaînement de passion, son débordement de sève qui inonde, qui gonfle à la faire éclater la Nature entière... »

Bonne chance au *Roseau vert*, dont les bureaux sont établis rue Dumonceau, 7.

Paraîtra le mois prochain à la Société française d'imprimerie et de librairie, 15 rue de Cluny, à Paris, un volume de vers de notre confrère M. Paul Mussche : *Les Jardins clos*.

La proclamation des résultats du concours de Rome pour la musique a eu lieu la semaine dernière. C'est à M. Albert Dupuis, l'auteur applaudi de *Jean Michel*, que le jury, composé de MM. Huberti, E. Mathieu, S. Dupuis, L. Du Bois et J. Van den Eeden, a accordé, à l'unanimité, le premier grand prix.

M. Dupuis, né à Verviers, a fait ses études musicales sous la direction de Vincent d'Indy à la *Schola cantorum*

Le premier second prix a été décerné à l'unanimité à M. De-lune, qui avait déjà obtenu cette distinction en 1904. A l'unanimité moins une voix, M. Ch. Radoux, fils du Directeur du Conservatoire de Liège, a remporté le deuxième second prix. MM. Moulart et Criel ont obtenu une mention honorable.

Les concurrents avaient, on le sait, à mettre en musique une cantate écrite par M. L. Solvay sur la légende de *Sire Halewyn*.

La cantate couronnée sera exécutée à Bruxelles, le dimanche 29 novembre, à la séance publique annuelle de la classe des Beaux-Arts de l'Académie.

Pour rendre hommage à leur jeune concitoyen, les journaux vervétois viennent d'ouvrir une souscription publique en vue d'éditer la partition d'orchestre de *Jean Michel*.

Les chanteuses belges réussissent brillamment sur les scènes étrangères. Tandis que M^{lle} Claire Friché se fait acclamer à l'Opéra-Comique de Paris dans la *Tosca*, M^{lle} Strasy remporte au Grand-Théâtre de Marseille un succès enthousiaste. En favorisant leurs débuts, il semble que MM. Kufferath et Guidé n'ont pas fait fausse route...

D'autre part, on nous signale l'accueil chaleureux fait à Nantes à M^{lle} Deperre, dans *Guillaume Tell*, et l'excellente impression produite à l'Opéra néerlandais d'Amsterdam par M^{lle} Van Overeen dans le rôle de *Mignon*. Ces deux débutantes, dont la presse locale enregistre le succès, sont élèves de M^{me} Coppine-Armand.

De Paris :

Les répétitions de *l'Etranger* sont activement menées à l'Opéra, en présence de l'auteur. M. Delmas et M^{me} Bréval incarnent superbement les deux personnages du drame de M. Vincent d'Indy. Le rôle de la mère sera chanté par M^{lle} Goulancourt, l'ancienne pensionnaire de la Monnaie. Celui d'André par M. Laffitte.

L'œuvre passera dans la seconde quinzaine de novembre, ou au plus tard au commencement de décembre.

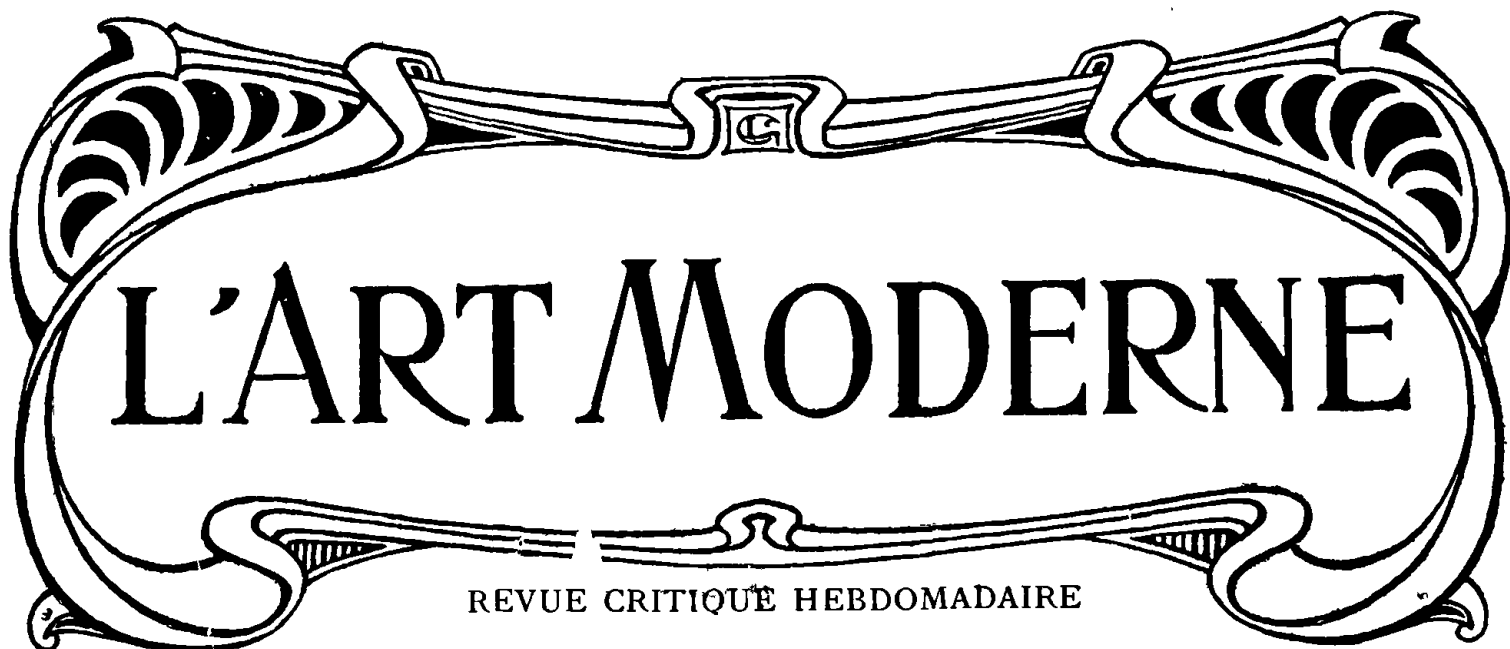
M. Ernest Van Dyck vient de quitter sa résidence d'été pour se rendre à Paris. Il chantera aux concerts Chevillard le *Crépuscule des dieux*, puis, à l'Opéra-Comique, *Manon* et *Werther*. Le célèbre ténor donnera ensuite des représentations à Vienne, à Saint-Petersbourg et à Constantinople.

Une dame, mariée, pouvant fournir caution, cherche gérance de magasin d'art ou emploi analogue à Bruxelles. Ecrire J. P., au bureau du journal.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CÔTEUX



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la Librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Willette (suite et fin) (HENRY DETOUCHE). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite). M. Louis de Serres, M. Edouard Lassen. — L'Art wallon (L. ABBY). — Camille Lemonnier conférencier (O. M.). — Au théâtre de la Monnaie (H. L.). — Premières Représentations. *L'Autre Danger*. *Petite Mère*. *Crainquebille* (OCTAVE MAUS). — Le Plan général des Concerts Ysaye. — Le Théâtre à Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — Petite Chronique.

WILLETTE⁽¹⁾

Willette se sert en maître de la lithographie. Du premier coup il sut tirer merveilleusement parti du papier Gillot qu'il employait pour les reproductions du *Chat noir*. Plus tard, il fut fidèle au grattoir qu'il maniait si bien et se manifesta magistralement artiste-lithographe. Voyez son affiche de *l'Enfant prodigue* et les illustrations des chansons de Delmet. Ce procédé devait lui plaire immédiatement parce qu'il est celui de la spontanéité dans le rendu.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Après Prud'hon et Charlet, après Raffet, après Delacroix, Gavarni, Daumier et Rops, il sentit combien ce moyen d'art était vibrant, alerte, et comme il convenait à notre tempérament de Français. En plus, dans une causerie que nous eûmes récemment ensemble, il me communiqua le projet qu'il avait de faire une suite de compositions inspirées de *Daphnis et Chloé*. Il aime tout particulièrement cette œuvre simple et d'un éternel attrait. « Comment les ferais-tu ? lui demandai-je. — Oh ! en lithographie. La lithographie peut seule rendre, suivant moi, cette fleur de chair, ce grain de peau de la femme dont la vue seule est une caresse. Je ne conçois pas les compositions de Prud'hon autrement que lithographiées. Comme la plupart de mes dessins seront naturellement des nudités, je ferai une série de pierres de petite dimension de façon à les soigner précieusement comme je les conçois. »

La somme des dessins de Willette est infinie comme sa rêverie. Mais dans cette voie lactée qui scintille au ciel de l'art parisien, il est des constellations qui attirent plus particulièrement le regard. Aussitôt après la *Femme au chat* qui fut refusée naguère au Salon des Champs-Élysées, mais revendiquée avec enthousiasme par Salis pour son cabaret, nous eûmes la mémorable peinture décorative du « *Parce Domini* » qui révélait tout de suite une âme ingénue devant s'épanouir dans le rire et dans les larmes.

Ici c'est Pierrot, non plus le Pierrot blanc, le Gilles de Watteau, mais le Pierrot mélancolique, emprisonné dans le frac funèbre avec le maillot noir collant et l'escarpin verni : encore candide, mais mal à l'aise dans

la modernité, souffrant de son idéal blessé par toutes les rudesses de la vie, et stupéfié de voir tant d'injustices et tant de duplicité autour de lui. Vrai Pierrot de faire-part, il entre en scène à cette époque et se trouve le héros de l'action avec les femmes successives, grisettes, gigolettes et fiancées qui lui font boire la vie et le mènent à la mort. C'est une chevauchée fantastique sous la lueur blafarde de la lune qui roule inquiétante dans les nuages. Elle a la forme d'une tête de mort lumineuse, ses taches font les orbites caves et le nez ouvert. Une bande de pierrots enfantins folâtre au loin, tandis que moulin, omnibus, toitures, cheminées, cerceaux volants, tout passe dans une hallucinante cohue, au-dessus de Paris enténébré. En haut, une lumineuse théorie de danseuses lointaines s'ébat, étoiles de théâtre et joie du firmament.

Plus tard Willette exécuta le plafond du café-concert *La Cigale*, noirci affreusement, hélas! et que bien peu de spectateurs, sans doute, songent à regarder aujourd'hui. Puis les peintures décoratives de l'auberge du *Clou* : neuf panneaux, *L'Eau, Le Vin, L'Eau-de-vie, La Bière, Le Cidre, Le Champagne, L'Absinthe*, etc., actuellement entre les mains d'un tapissier du quartier de la Madeleine.

Après vint le plafond commandé par Fernand Xau, l'ancien directeur du *Journal*. Il représente les Amours d'autrefois se battant avec les Amours d'aujourd'hui. Puis la *Mort de Pierrot*, le portrait de son père, le colonel Willette, enfin la dernière toile allégorique ayant pour titre : *La France désarmée n'en sera que plus belle*. Dans cette énumération trop rapide, je n'ai pas tout cité, je le sais, mais la place est ici restreinte et d'ailleurs, si j'ai omis des œuvres, l'auteur lui-même les a-t-il encore en tête?... Il est trop plein des choses à venir.

Certain caricaturiste contemporain, à l'autre pôle du monde moderne, fut un affranchi autrefois. Plusieurs de ses légendes se manifestèrent anarchistes; c'étaient des propos d'Antisthène ou de Thomas Vireloque. Mais quand il arriva à avoir son petit hôtel à lui, avec tout le confortable moderne, il devint conservateur, et l'Armée n'eut pas de plus ardent défenseur désormais que celui dont les légendes lui furent cruelles au temps de la campagne de Madagascar. Mais on oublie vite en France.....

Avec Willette, cela n'est pas à craindre. Il n'a jamais varié et ne changera pas; son cœur est au beau fixe. Il eut certes à subir comme les autres les duretés de l'existence avant son mariage. Aussi ses vrais amis se sont-ils réjouis de cet événement, parce que sa femme, en lui apportant sa jeunesse et son charme blond, lui donnera certainement avec joie ce que lui devait la féminité tout entière. Lui, l'amoureux fervent de la femme, ne fut pas d'abord bien heureux avec ces créa-

tures de grâce et de plaisir. Au café, au restaurant, il voyait les bellâtres dans la compagnie desquels il se trouvait avoir du succès tandis qu'à son égard les femmes se montraient méfiantes; elles croyaient toujours qu'il se moquait d'elles. Mais il n'en garda jamais de rancune ni d'aigreur. Et c'est pour cela qu'il mérite hautement l'estime des cœurs généreux. Il demeura indulgent pour le sexe faible. Jamais le fiel et la rancune ne contaminèrent le texte de ses légendes. Jamais la pointe vipérine de l'envie ne s'y glissa. Jamais, chez lui, la trivialité du mot ou la bassesse d'un sentiment ne se révélèrent, et s'il paraît parfois un peu moins dans la logique de l'action que d'autres, c'est que, papillonnant allégrement dans l'éther, il se débat au-dessus d'elle.

Watteau, auquel Willette se rattache tant, n'eut pas non plus beaucoup à se louer de ses contemporaines dont il était le silencieux et discret admirateur. Mais peut-être est-ce précisément ce désir latent et non satisfait, cette convoitise permanente de la chair et du baiser dont bénéficia le crayon rendu habile à figurer les beautés entrevues ou désirées. L'émoi du cœur inassouvi se transmet aux doigts qui tremblent, l'injonction du désir, la mélancolie du regret d'un bonheur qui fuit fait éclore un petit chef-d'œuvre de passion contenue. La dépense corporelle économisée renforce le talent et la chasteté donnera le génie.

Willette, enfin, raffole de liberté et de joie. Il chérit les vins de France et Mimi Pinson. Un prochain ruban rouge sur sa poitrine siéra bien à la coquetterie de son cœur.

HENRY DETOUCHE

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

M. LOUIS DE SERRES

Compositeur, professeur à la Schola cantorum.

L'auteur des *Caresses* et des *Heures claires* nous écrit :

Paris, 12 octobre 1903.

CHER AMI,

Supprimer les concours des conservatoires? Quelle erreur! Du moins tels qu'ils se pratiquent à Paris, ils me semblent en concordance parfaite avec ce que doit être une éducation artistique donnée par l'Etat, ayant pour âme l'arrivisme et pour but naturel l'art officiel, ses pompes et ses œuvres. Les rosseries et cabotinages des concours (avec pistons obligés) constituent donc à mon avis une excellente épreuve pour les jeunes arrivistes façonnés au Conservatoire.

Par contre, ce serait un contresens dans une école indépendante fondée dans un but d'art et animée de l'esprit de dévouement. Voyez notre *Schola* de la rue Saint-Jacques : d'une part,

(1) Suite. Voir nos onze derniers numéros.

auditions d'élèves pour qu'ils prennent contact avec le public dans les meilleures conditions possibles; de l'autre, des examens sérieux avec notes et certificats d'études; le contact journalier et amical des directeurs avec les élèves et les professeurs: et l'union de tous dans un même but d'art, dans un même esprit de dévouement réciproque.

Tout cela n'a aucun rapport avec l'arrivisme que l'on enseigne dans les écoles gouvernementales. Enseignement officiel, concours du Conservatoire, chapeaux hauts de forme: ce sont là choses infiniment respectables auxquelles il faut bien se garder de toucher.

A vous bien affectueusement.

L. DE SERRES

M. EDOUARD LASSEN,

Compositeur, directeur de la musique à la Cour
du grand-duc de Saxe-Weimar.

D'autre part, voici l'avis de M. Edouard Lassen, notre éminent compatriote, que son long séjour en Allemagne, où il occupe de hautes fonctions, n'a pas fait oublier de ses amis de Belgique:

Weimar, le 14 octobre 1903.

MONSIEUR LE DIRECTEUR

Je tiens les concours publics non seulement pour utiles mais pour indispensables. Ils sont un stimulant pour les professeurs comme pour les élèves et le travail de l'année s'en ressent. Des examens à huis-clos ne produiraient certes pas le même résultat. La carrière de l'artiste est une lutte et il est nécessaire que dès ses débuts il s'y habitue. Aussi est-il bon que le public puisse suivre d'année en année les progrès qui se font et qu'il s'y intéresse. Les petits épisodes dramatiques qui font partie pour ainsi dire d'un concours, jeunes filles qui sanglotent, tantes et cousines qui s'évanouissent, etc., tout cela est d'une importance tout à fait secondaire, cela se renouvelle tous les ans et personne n'en meurt.

Agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération très distinguée.

D^r E. LASSEN

(A suivre.)

L'ART WALLON

Trop exclusivement, la Flandre accapare en art un monopole que ses illustres artistes semblaient lui avoir acquis sans conteste possible. Et cependant, à analyser les Salons d'art, — triennales belges et expositions étrangères, — s'imposent depuis nombre d'années des noms assurément wallons et des œuvres dont le sens esthétique se différencie visiblement des traditions flamandes.

Lorsque le tempérament de nos deux races belges reste si entier et si dissemblable, lorsque la vie, les mœurs, l'ambiance sont aussi différentes, serait-il logique que l'expression artistique fût la même pour les deux races?

L'opposition des œuvres, de leurs tendances, de leur technique se marque en une exposition de l'importance numérique de celle de Bruxelles, encore que de nombreuses abstentions viennent limiter l'analyse de ce que j'appellerai les deux Arts belges.

En sculpture déjà, ne pourrions-nous établir un parallèle singulièrement suggestif, et ne pourrions-nous soutenir cette thèse que le tempérament flamand est moins sensible à la beauté et à l'expression de la forme que le tempérament wallon?

Anvers, le centre artistique le plus proche de la Hollande, pays sans école de sculpture, ne fournit qu'un nombre restreint de statuaires. L'Anversois Lambeaux est un artiste d'exception, qui du reste s'est développé à Bruxelles. La pureté de la forme lui a toujours semblé négligeable et il rachète certaines incorrections de la ligne, la vulgarité même de certains agencements par une puissance et une fougue qui l'ont fait comparer, qualités et défauts, à Jordaens, le peintre éminemment flamand, vivant, exubérant, décoratif et trivial. Lambeaux, je le répète, est un être d'exception.

Beaucoup de sculpteurs anversois conservent je ne sais quel air emprunté, guindé, en des œuvres de facture pénible. Dupon, l'un des mieux doués, a développé ses qualités naturelles sous l'influence de l'enseignement du Wallon Vinçotte.

Certes, les maîtres Van der Stappen, Dillens, De Groot, Lagae, Braecke, Minne, Blickx, Deckers, De Haen, De Rudder, Metdepenningen, Devreese, Herbays etc., sont d'origine flamande et plusieurs d'entre eux sont d'éminents sculpteurs qui ne le cèdent en rien à leurs confrères wallons ou étrangers. Mais nous pouvons mettre en parallèle les noms des Vinçotte, de Lalaing, Meunier, Charlier, feu Mignon, Beaudrenghien, Bonquet, Desenfans, de Tombay, Paul Du Bois, Fernand Dubois, Gobert, Hambresin, Herain, Le Roy, Levêque, Marin, Maseré, Matton, Rombaux, V. Rouseau, etc., tous d'origine wallonne, et qui sont à la tête des sculpteurs belges. Leur nombre seul indique déjà les aptitudes spéciales de la race.

Si nous passons aux peintres, la proportion est renversée: le nombre appartient sans conteste aux Flamands. Les qualités naturelles du Wallon semblent le desservir en cet art, comme celles du Flamand desservent celui-ci en sculpture. La technique du premier se fait plus timide dans le maniement de la brosse; la forme le préoccupe aux dépens de la couleur.

Alors qu'un Rousseau triomphe en sculpture par son sentiment exquis de la forme, un Levêque, un de Lalaing, qui réunissent en eux les deux arts, sculpture et peinture, nous montrent en cette dualité les qualités et les défauts de toute leur race; un Delville nous intéressera par la cérébralité de son œuvre bien plus que par sa technique, tandis qu'un Courtens, un Stobbaerts ou un Wagemans se contente d'être un beau coloriste, et prend ses sujets au hasard des rencontres, lorsque son œil de peintre aura été sollicité par quelque belle coulée de lumière colorée.

A prendre les noms wallons du présent Salon, une théorie s'établira d'elle-même; voici ces noms: M^{lle} Balthazar-Florence, MM. Bauduin, Berchmans (Liège), Bernier, Biot, Bodart, Boland, Bougard, Bouvier, Brohée, M^{me} Collart, M^{lle} Danse, M. de Baugnies, M^{lle} de Bièvre, MM. de Chestret, Defize, Delaunois, Delville, Deprez, Detilleux, Devaux, Donnay, M^{lle} Drouard, M^{me} Drumaux, MM. Duriau, Fourmy, Godfrinon, Gomrée, Hagemans, Halbart, Hamesse, Hannon, Hannotiau, Henriette, Herbo, Houyoux, Jamar, Janlet, Jomouton, Kegelman, Koister, Lambert, Lanneau, Le Brun, Lemayeur, Le Roy, Levêque, Loncin, Maby, Marcette, Mataive, Marneffe, Merny, M^{lle} Meunier, MM. Michel, Modave, M^{me} Mottart, MM. Motte, Oeffe, Outer, Pioch, Pirenne, Pollet, Postel, Potvin, Radoux, Rassenfosse, Romée, Sirtaine, Stacquet, Thénon, Theunissen, Watelet, Watrin. Joignons-y aussi Hennebicq, Mellety, Frédéric, Philippet, qui se sont abstenus d'exposer, et feu F. Rops.

Une impression spéciale se dégage de l'examen des ouvrages de ces artistes, impression bien différente de celle produite par



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

ŒUVRES

DE
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,
VILLERS de l'ISLE-ADAM,
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

CONZE KUNST

PORTRETTE-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF: Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS: Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSES: Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van :
G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIEREVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT. - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

≡ PRIJS: AFZONDERLIJK: fr. 2.50 ≡

ANTWERPEN
J.-E. BUSCHMANN, UITGEVER

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et d'Art
Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUEBLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 60 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise),
L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

les ouvrages flamands : c'est, à rebours, ce qui se dégage de l'examen des œuvres sculpturales.

Le peintre flamand vit d'impressions colorées, le Wallon, d'harmonies et de lignes. Le cerveau participe davantage chez lui à l'élaboration de l'œuvre. L'œil seul y suffit chez le Flamand. S'établit donc une démarcation, et l'on peut dès lors conclure à l'existence d'une École wallonne (1).

Je sais que cette opinion sera traitée de paradoxale et combattue par ceux qui voudraient limiter l'esprit artistique belge aux seules provinces flamandes. Mais si cette idée d'art wallon peut susciter la discussion, il se trouvera probablement des hommes mieux documentés que moi pour découvrir la filiation de cet art au travers de l'histoire, depuis les imagiers wallons du moyen-âge jusqu'aux peintres de la Renaissance, jusqu'à Vieillevoye et enfin jusqu'à notre moderne École wallonne.

Une remarque que me suggèrent les récentes expositions, c'est que les marinistes les plus en vue de la Belgique sont wallons : feu Artan, leur maître à tous, Marcette, Bouvier, Le Mayeur, etc.

Si les grands spectacles de la mer les inspirent déjà si bien, ne serait-il pas infiniment plus rationnel de voir les peintres wallons se faire les interprètes des sites, des mœurs de leur contrée et ne leur faudrait-il pas exprimer tout d'abord l'âme wallonne ? Et ils sont charmants et émouvants, les sites de ces provinces : les villes, les villages y ont conservé des vestiges typiques et fourniraient à qui saurait les peindre des sujets aussi intéressants et souvent plus pittoresques que les sites et les villes de la Flandre. L'industrie, la houillère, l'usine, la vie ouvrière n'ont-elles pas trouvé en Meunier un interprète génial ? Cette source-là n'est pas tarie et la vie des fermes, les travaux des champs y offrent mille sujets d'étude. Pourquoi la pensée wallonne exprimée par un pinceau wallon n'atteindrait-elle pas à un niveau aussi élevé que celui atteint en leur art par d'autres races, ni plus ni moins bien douées ?

L'œuvre d'un Frédéric est déjà remarquable à cet égard. Il faut qu'à côté d'un Courtens se trouve un peintre exprimant la poésie et la grandeur fruste de notre Ardenne ; si la Campine a ses peintres, les A.-J. Heymans, les Th. Verstraete, les Van Leemputten, si le Brabant a Gilsoul, Verheyden et Laermans, le Condroz, la Famenne, l'Ardenne doivent trouver les leurs.

J'ai voulu montrer ces divergences en art, parce que Wallons et Flamands ne se développeront que conformément au génie de leur race.

Cela ne les empêchera pas d'être belges et de conserver précieusement les points de contact historiques qui les rapprochent si heureusement au point de vue politique et social.

Lorsqu'en art s'établit, en des Salons internationaux, la comparaison avec les écoles étrangères, les divergences signalées plus haut ne les empêchent pas de s'affirmer frères.

Mais il leur faut, aux peintres wallons, aimer et étudier leur contrée et leur race afin de marquer et de s'affirmer : il faut qu'ils soient Wallons franchement, entièrement et exclusivement.

L. ABRY

(1) Si, à l'exemple de ses prédécesseurs de la grande Renaissance, le Flamand se montre coloriste, encore faudrait-il savoir si c'est là un don naturel, puisque toute l'école qui a précédé Rubens est d'une indigence réelle en matière d'harmonie et de coloris.

Camille Lemonnier conférencier.

Préludant aux conférences qui lui ont été demandées par les cercles de Liège, d'Anvers, de Gand, de Mons, de Tournai, de Namur et des grandes villes de la Hollande, Camille Lemonnier a évoqué jeudi dernier, devant les invités du *Labeur*, en une cause-rie des plus attachantes, les souvenirs de sa vie littéraire. Mêlé depuis quarante ans à l'évolution des lettres belges dont il a été l'initiateur, l'illustre romancier, en racontant sa vie, a surtout décrit celle de ses compagnons d'armes. On sait avec quelle fraternelle bienveillance Camille Lemonnier a toujours secondé l'effort des nouveau-venus, avec quelle bonté et quel désintéressement il a accueilli tous ceux qui, à son exemple, se sont voués au dur labeur de l'écrivain.

Sa conférence a été un témoignage nouveau de cette généreuse confraternité. Les péripéties d'une noble et féconde carrière n'ont été, dans ce récit pittoresque, imagé, souvent émouvant, que le canevas sur lequel l'orateur a brodé, en couleurs chatoyantes, d'exquis médaillons d'artistes, de poètes, de romanciers, dont il a célébré avec enthousiasme le triomphe.

Depuis le temps lointain où, sortant d'une classe de troisième latine, Camille Lemonnier se trouva inopinément en face de Baudelaire et prit contact avec la littérature, cinquante-cinq volumes, parmi lesquels le glorieux monument élevé par l'écrivain à la Belgique, ont solidement établi sa renommée. Il aurait le droit de parler de son œuvre avec orgueil : il se borne à enseigner aux autres l'Énergie et la Foi qui ont guidé sa vie.

O. M.

Au Théâtre de la Monnaie.

Voici un mois que notre première « maison de musique » a rouvert ses portes. Une revue rapide des éléments immuables du saint Répertoire a permis aux interprètes anciens et nouveaux de prendre contact avec le public, qui attend aujourd'hui, pour les apprécier complètement, l'exécution des œuvres nouvelles dont l'étude est annoncée. C'est ainsi que la pompe adroite de Meyerbeer, l'abondante mélodie de Verdi, la caresse de douteux aloi de Massenet ont dévoilé qualités et défauts de la compagnie chantante qui a la charge d'assurer le succès d'une quatrième année de direction jusqu'à présent heureuse. S'il fallait résumer les impressions généralement recueillies, on noterait que les satisfactions sont provoquées, en majorité, par les artistes du sexe masculin.

La reprise de *Samson et Dalila* fournissait à trois d'entre eux un rôle heureusement approprié ; et l'on a goûté avec un plaisir complet le style toujours admirable et intelligent de M. Albers, les qualités de la voix de M. Vallier et le grand talent de M. Dalmorès. Il y a trois ans, dans ce même journal (1), nous disions tout l'espoir que devait inspirer un tempérament aussi favorablement doué. Cette attente n'a pas été trompée. Soutenu par une grande sincérité artistique, M. Dalmorès a mis à profit trois années d'études obstinées, choisissant judicieusement ses maîtres en Allemagne comme en Belgique, et parvenant promptement à se créer une personnalité particulièrement intéressante. La voix s'est assouplie, amplifiée, puissamment étendue ; l'interprète a beaucoup d'intelligence, d'à-propos, un sage mépris de la tradition lorsqu'elle est illogique. Il faut citer particulièrement la maîtrise avec laquelle il a conduit le duo du deuxième acte, osant des « quarts de teinte » justement compris, soutenant à pleine voix, sans se dérober, les plus hautes notes de force ; il faut signaler, comme d'émotionnante composition, le premier tableau du troisième acte, où Samson, le corps violemment torturé, pousse d'une main la meule sous les accablants reproches de ses frères, et la grande scène de raillerie du temple, toute secouée des menaces impuissantes d'un poing que le regard ne guide plus. C'est de l'art personnel largement conçu.

(1) Voir l'Art moderne, 30 septembre 1900.

Si la voix de M^{lle} Gerville-Réache dénonce quelque fatigue, elle possède un beau timbre de bas-médium. La composition du rôle est peut-être un peu sommaire, sans élégance et trop mélodramatique dans les passages d'énergie, où cette interprète abuse, aux fins de période, d'une attitude conventionnelle — tête secouée en arrière, bras tendu vers le sol — qui ne paraît pas de mise à la Monnaie. Mais il faut se garder de la juger dans un personnage qui sans doute ne lui est pas familier, étant considérées certaines hésitations de mesure.

Ne négligeons pas d'admirer les résultats si appréciables de l'abaissement de l'orchestre, qui adoucit sans l'obscurcir son excellente sonorité, et fait porter plus aisément la parole et la voix ; et osons adresser de sérieux reproches à ces dames du chœur, qui ne se désaccoutumeront jamais de chanter les choses les plus poétiques, les plus passionnantes et les plus mouvementées comme si elles modulaient : « Trempe ton pain, Marie, trempe » et qui utilisent les ennuyeux loisirs que leur imposent, en scène, les passages en solo, à se pincer et rire discrètement. Ah, oui : la bête noire des régisseurs !

H. L.

Premières Représentations

L'Autre Danger, comédie en quatre actes, par MAURICE DONNAY.
(Théâtre du Parc.)

Ce danger, c'est, pour la maîtresse vieillissante, de voir sa fille prendre peu à peu dans le cœur de l'amant la place qu'elle y occupait jadis et, par l'éclosion d'une beauté neuve, évocative de charmes abolis, faire reflourir un amour que le temps a lassé...

Maupassant, déjà, avait abordé le terrible problème. Maurice Donnay le porte hardiment sur la scène, sans en éluder aucune difficulté. Et dans son théâtre léger, fantaisiste, frivole, *L'Autre Danger* apporte une note d'une gravité imprévue, un cri de passion poignant et pathétique, qui prouve que si l'auteur d'*Amants*, de *Viveurs*, d'*Education de prince* a infiniment d'esprit et de talent, c'est, en même temps, un psychologue pénétrant, capable de toucher le fond de la détresse humaine.

Les trois premiers actes de sa comédie nouvelle, déployés dans le cadre de la vie élégante que l'auteur excelle à esquisser d'un trait délicat, ne sont que le prologue du drame effroyable qui remplit le quatrième. Avec une étonnante sûreté, M. Donnay fait converger tous les épisodes de l'action, même ceux qui n'apparaissent au début que comme de brillants hors-d'œuvre, vers ce nœud d'angoisse, de révolte et de douleur. Et bien qu'on la présente, qu'elle gronde en sinistre rumeur d'orage sur d'apparences et fragiles bonheurs, la tragédie éclate avec une violence telle qu'elle bouleverse les spectateurs. Il a fallu, pour réaliser ce téméraire dessein, tout le talent d'un écrivain qui connaît comme personne les ressources — et aussi les exigences — du théâtre. Malgré le caractère excessif et, souhaitons-le, exceptionnel de la situation, l'œuvre demeure vraisemblable, humaine, et par conséquent attachante. Certes y a-t-il, dans les trois actes préparatoires, quelque abus des paillettes, des mots d'auteur, — bref plus de littérature que de vie réelle. Mais tout est si joli, si judicieusement amené, si parfumé de grâce et d'esprit, que ces trois actes d'exposition ne font point — ou guère — longueurs.

Claire Jadin, mariée à un ingénieur que ses constructions métalliques absorbent trop exclusivement, s'éprend d'un ami d'enfance, avocat presque célèbre, que le hasard a ramené dans sa vie après treize ans de mariage. Et tandis que son cœur s'ancre définitivement dans cet amour, sa fille, peu à peu, grandit à ses côtés, dressant autour des tristes joies de sa mère une barrière de jour en jour plus redoutable. Déjà Freydières a senti l'odieuse de son rôle : il ne veut plus être, en même temps que l'amant de Claire, le commensal de la maison, l'ami du mari, le confident de la fille. Toutes les compromissions, toutes les hypocrisies aux-

quelles il a dû consentir lui répugnent, le détachent insensiblement de celle qui fut, durant cinq ans, le pôle de sa vie. Et voici que la grâce, l'ingénuité, la beauté de Madeleine, qui est devenue une jeune fille adorable, le troublent et l'inquiètent. Son parti est pris : il va fuir, s'exiler au loin. C'est alors qu'éclate la tempête. Dans un bal, la liaison de sa mère et de Freydières est révélée inopinément à Madeleine, qui s'évanouit et demeure, durant des semaines, enfermée dans un mutisme farouche et dans une douleur surhumaine. La vérité se découvre : elle aime Freydières.

L'explication de Claire Jadin et de Madeleine, qui forme le noyau capital du drame, met aux prises deux femmes éperdument amoureuses et qui se disputent, dans un suprême effort, le bonheur de leur destinée. Mais, dans le cœur ulcéré de Claire, le sentiment maternel l'emporte. Pour sauver sa fille, elle jure solennellement à sa fille qu'elle n'a jamais été la maîtresse de Freydières, et, poussant le sacrifice jusqu'à l'abnégation, elle promet à Madeleine que Freydières sera son mari.

Telle est, sommairement, la donnée de cette œuvre audacieuse, qui nécessitait, pour réussir, une maîtrise exceptionnelle, et aussi une interprétation de premier ordre. Le talent de M. Donnay, secondé par une réalisation scénique des plus remarquables, a remporté une victoire décisive. Plusieurs rappels ont salué la chute du rideau sur ce terrible quatrième acte, qui est l'un des plus émouvants de la littérature dramatique moderne.

M^{lle} Renée Parny remplit en artiste de race le rôle complexe de Claire. Son aisance, la vérité et la souplesse de son jeu, la justesse d'accent avec laquelle elle joue la scène pathétique du IV la classent définitivement parmi les meilleures comédiennes d'aujourd'hui. M^{lle} de Villers donne à la physionomie de Madeleine une grâce juvénile et un charme exquis, avec de beaux élans de passion dans les passages tragiques. Dans les rôles accessoires M^{mes} Huart, Guertet, Bergé et Simonet ont contribué à la bonne tenue d'un ensemble excellent dans lequel MM. Paulet, Joffre et Jahan ont droit à une mention particulière, — le premier surtout, qui a composé à merveille le personnage d'un ingénieur grincheux et ronchonneur, furieux de voir les cancrens de l'Ecole lui passer en toutes circonstances sur le corps. M. Rouyer ne donne pas au rôle de Freydières l'illusion voulue. Il y met beaucoup de conscience et de conviction, mais on sent que M. Le Bargy devait lui donner une autorité et une distinction qui manquent au titulaire actuel.

Quant à la mise en scène, elle est superbe et fait le plus grand honneur à la direction du Parc.

Petite Mère, comédie en quatre actes, par M. EMILE BERGERAT, et **Crainquebille**, comédie en trois actes, par M. ANATOLE FRANCE.
(Théâtre Molière.)

Comme dans *L'Autre Danger*, il y a un ingénieur dans *Petite Mère*, la pièce fantaisiste, à la fois absurde et charmante, par laquelle le théâtre Molière vient d'inaugurer sa saison. L'ingénieur est actuellement très demandé : il a remplacé l'inévitable officier du théâtre de M. Scribe, le peintre décoré ou le romancier à la mode dont ne purent se passer les dramaturges d'il y a vingt-cinq ans. Mais l'ingénieur de M. Bergerat n'a pas encore eu le temps de se rendre, comme celui de Maurice Donnay, antipathique à sa femme, d'abord parce qu'il sort de l'école, et ensuite — raison péremptoire — qu'il est encore célibataire.

C'est même son célibat qui fait l'objet du vaudeville paradoxal et capricant de M. Bergerat. Fiancé à une Américaine millionnaire et délicate qu'il n'a jamais vue, Valentin Gourdau se décide à abandonner ses épures pendant les six semaines qui précèdent son mariage, afin de s'initier à des joies qu'il ignore. Une jeune femme de bon accueil, que ses amies de couvent ont surnommée « petite mère » à cause de sa bonté, lui enseignera les rites de la tendre déesse. Petite mère, de son vrai nom M^{lle} Géraldine, est la protégée d'un roi de Caonie, — roi *modern style et up to date* que les soucis de son royaume des Balkans n'empêchent pas de mener à Paris une vie joyeuse et anti-protocolaire. C'est chez elle, à la suite d'invasemblables complications scéniques, que Valentin fait la connaissance de M^{lle} Angélique de Girolles, sa fiancée, et qu'il ébauche avec celle-ci l'idylle que le quatrième acte couron-

nera — après quelles tribulations ! — du dénouement légal souhaité. Petite mère, sa bonne Pépétta, le roi Tacoman V, l'extravagant chambellan de celui-ci créent autour des deux amoureux une atmosphère d'opérette ou de guignol déconcertante qu'anime d'une pyrotechnie incessante les fusées de l'auteur. Les mots imprévus, les traits, les saillies, les calembours, les coqs-à-l'âne se succèdent avec une rapidité vertigineuse et une profusion sans exemple. C'est Caliban qui parle par la bouche de tous ses personnages, et l'on sait que nul n'a plus d'esprit que Caliban.

Comme pièce, *Petite Mère* ne tient pas debout. Mais la verve du poète (si l'œuvre n'est pas en vers, c'est bien par hasard !) en a fait une fantaisie follement amusante dont le succès a été très vif. M. Frédal y est charmant dans son rôle de Coquebin, M. Alerne sobre et spirituel dans celui de Tacoman. On souhaiterait plus de légèreté et de finesse dans la façon dont M^{lle} Yvon a composé le personnage de Géraldine, moins d'agitation et de nervosité chez M^{lle} Ninove (Angélique). M^{lle} Alex dessine avec une réjouissante bonhomie la physionomie burlesque de Pépétta.

Pour clore ce spectacle, M. Munié a fait représenter le petit drame ironique que M. Anatole France a tiré de sa nouvelle *Crainquebille*. On sait le succès retentissant qui a salué à Paris, l'hiver dernier, cette œuvre par laquelle, d'une plume légère, dans un humble milieu de trotte-menus, de camelots, de marchands des quatre-saisons, l'auteur de *M. Bergeret* décoche à la justice, à l'autorité, à la société de cruelles vérités.

Les trois petits tableaux de *Crainquebille*, pittoresquement mis en scène par M. Munié et fort bien joués par M. Dauvillier, — stupéfiant de réalisme dans le rôle de Crainquebille, qui valut à M. Guitry un triomphe, — par M. Burguet, M^{mes} Alex et Derblond, constituent une œuvre parfaite, à la fois très réelle, très profonde et très littéraire. C'est, dans sa forme concise, un chef-d'œuvre de vérité et de philosophie auquel Bruxelles, après Paris, a fait un accueil enthousiaste.

OCTAVE MAUS

Le Plan général des concerts Ysaye.

M. Ysaye fera connaître incessamment le plan détaillé de sa prochaine campagne, — la huitième. Un prix de 1,000 francs est institué par lui en faveur du compositeur belge qui apportera le meilleur ouvrage orchestral, de n'importe quel genre; l'œuvre qui aura remporté le prix sera exécutée aux concerts de la saison.

Parmi les œuvres modernes dont l'audition est promise figurent trois œuvres de César Franck; une symphonie inédite de Vincent d'Indy; les *Nocturnes* pour orchestre et chœur de femmes de Claude Debussy; un poème d'Albert Dupuis; un concerto pour violoncelle de J. Jongen; une symphonie pour orchestre et violon principal de V. Vreuls; une fantaisie orchestrale de G. Lekeu; une symphonie de F. Rasse et diverses œuvres de l'école russe: Rachmoninof, Tanéief, Glazounow, Rimski-Korsakow, Tcherbatchef, etc.

En ce qui concerne les écoles française, russe et belge, M. Ysaye fera entendre leurs œuvres par groupes de compositeurs de même nationalité.

La partie symphonique comportera deux symphonies classiques, l'*Héroïque* et la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, et quatre symphonies nouvelles, — celles de MM. d'Indy, Vreuls, Rasse citées ci-dessus et une symphonie de M. Théo Ysaye (cette dernière en dehors de l'abonnement).

Le programme du concert du 22 novembre est provisoirement arrêté comme suit :

Ouverture de la *Fiancée de Messine*, de Schumann; Concerto en la mineur de Schumann (M. Pugno); la *Procession*, de César Franck (M. Engel); les *Djinns*, pour piano et orchestre, de César Franck (M. Pugno); *Faust-Symphonie* de Liszt, avec le Choral mixte et M. Engel.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Tosca, opéra en trois actes, de MM. V. SARDOU, ILLICA et GIACOSA, traduction française de M. P. FERRIER, musique de M. G. PUCCINI. Représenté au théâtre de l'Opéra-Comique, le 14 octobre 1903.

Le nouvel opéra de M. Puccini a incontestablement remporté un très grand succès, et je ne pense pas qu'il faille y voir le résultat des circonstances exceptionnelles qui coïncidèrent avec la représentation de cette œuvre. Au contraire, on semble avoir trouvé à la *Tosca* une foule de qualités dramatiques et même musicales. Le goût de la majeure partie du public est flatté par la complexité de l'intrigue, à laquelle vient s'ajouter l'extrême simplicité de la trame musicale. A vrai dire, je ne vois pas que pour être devenue brutale de banalement douceâtre qu'elle était autrefois, la musique italienne d'opéra ait acquis les qualités de solidité qui lui manquent et soit devenue moins superficielle (je ne parle pas ici de certaines œuvres de Verdi). Et à notre époque, où l'on recherche de plus en plus, dans le drame musical, la sincérité des sentiments, la valeur psychologique de l'action, la simplicité grave des moyens, il me paraît déconcertant de voir un musicien aller demander la donnée de son drame à M. Sardou. Je crois qu'il y a là l'indice d'une tendance qui choquera les besoins de tous ceux qui ont, si peu que ce soit, subi l'influence des œuvres plus complètes et plus intrinsèquement sérieuses qui forment actuellement le plus clair aliment de nos goûts artistiques; et ce ne sont point quelques accords « palestiniens » ni quelques quintes augmentées, pas plus que quelques sommaires habiletés orchestrales, qui me feront changer d'avis.

Du reste, je répète que la *Tosca* a été on ne peut plus favorablement accueillie. Et si je regrette que nos scènes soient trop souvent occupées par les productions de la même école, au détriment du répertoire bien oublié des chefs-d'œuvre anciens et de plus d'une nouveauté inintéressante, — peu nombreuses sont les œuvres données en France chaque saison, — je m'en console en pensant qu'après tout le public est versatile et qu'on peut espérer, bientôt peut-être, le voir favorable à des musiques de meilleur aloi. Attendons.

Le drame de M. Sardou est assez connu pour qu'on me dispense de raconter tout au long comment Floria Tosca aime Mario Cavaradossi et comment le hideux baron Scarpia fait torturer, puis fusiller le sympathique peintre, et reçoit d'ailleurs de la main de la belle courtisane un juste châtement.

M^{lle} Friché, MM. Beyle et Dufranne furent fort applaudis, leurs partenaires aussi.

M.-D. CALVOGROSSI

PETITE CHRONIQUE

Bien qu'elle ne rentre qu'indirectement dans le cadre habituel de ce journal, la séance de rentrée de l'Université nouvelle mérite d'être mentionnée ici parmi les manifestations importantes de notre vie intellectuelle. M. Edmond Picard, en une courte et chaleureuse allocution, a rappelé les origines de l'Université, qui compte actuellement dix années d'existence, en a précisé l'idéal scientifique, le caractère et le but. M. Emile Vandervelde a discoursé avec une élégante clarté de style et d'élocution sur la conception sociale de Karl Marx, et M. Pierre Quillard, notre confrère du *Mercur de France*, que la littérature n'a point détourné d'études sociologiques approfondies, a montré, dans l'œuvre d'Anatole France, la concordance parfaite des pensées et des actes de l'écrivain que le *Journal des Débats* a trop légèrement traité de « délicat énergumène ».

Bonne séance d'inauguration, à laquelle assistait un auditoire exceptionnellement nombreux et qui prouve la vitalité d'une institution définitivement assise.

Au Salon triennal, trois tableaux ont été choisis par la commission directrice des Musées parmi ceux dont l'acquisition avait été proposée par le jury. Ce sont le *Violoniste* de M. Wagemans, les *Fileuses* de M. Diereckx et le *Crépuscule* de M. Emile Berchmans.

Les statuaires sont mieux partagés. Nous verrons figurer prochainement au Musée, si le ministre des Beaux-Arts ratifie à son tour le choix de la commission, un exemplaire en bronze des *Bourgeois de Calais* de Rodin, les *Sœurs de l'Illusion*, en marbre, par V. Rousseau, *L'Adieu*, en pierre, d'Albert Bartholomé, et le groupe en marbre de Lagae : *Mère et enfant*.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, au théâtre de la Monnaie, la reprise de *Tannhäuser*, dont les rôles sont distribués à MM. Imbart de la Tour et Decléry, à M^{mes} Paquot et Roland.

La première représentation de *Sapho*, dont nous avons publié la distribution, est fixée, sauf imprévu, à samedi prochain.

Parmi les reprises projetées par la direction figurent celles des *Mâtres chanteurs de Nuremberg*, d'*Hérodiade*, de *Mignon* et de *Cavalleria rusticana*.

M. Ernest Van Dyck vient de constituer à Anvers une société de concerts dont la direction musicale a été confiée au compositeur Louis Mortelmans.

A la tête de la société se trouvent deux comités. L'un, administratif, aura comme président d'honneur M. Cogels, gouverneur de la province d'Anvers; comme vice-président d'honneur M. Jan Blockx, directeur du Conservatoire flamand d'Anvers; comme président M. Fester. L'autre, exécutif, est composé provisoirement de MM. Paul Franck, Kersmaeker et Ernest Van Dyck.

La série de concerts pour 1903-1904 comprendra quatre concerts d'abonnements et peut-être un cinquième concert final.

Le premier concert aura lieu le 30 novembre au théâtre Royal, avec le concours de M. Van Dyck. Il sera dirigé par M. Segfried Wagner.

Il manquait à l'organisme scolaire communal de Saint-Gilles, pour être complet, une école de musique. Cette lacune vient d'être comblée par l'édilité saint-gilloise. L'établissement s'est ouvert le 15 octobre. Le programme comporte le solfège, le chant, l'harmonie.

L'école a été placée sous la direction de M. Léon Soubre, professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles.

Le violoniste Jean ten Have donnera le 4 novembre, à la Grande-Harmonie, à 8 h. 1/2 du soir, un récital qui promet d'être intéressant. Au programme : Hændel, Bach, Beethoven, Rasse, Ysaye, Sinding. Jean ten Have n'est pas un inconnu à Bruxelles.

Son maître, Ysaye, le fit entendre, on s'en souvient, à l'un de ses concerts, où il fut très applaudi.

M. Ch. Alexandre Robinson, un peintre américain dont de charmants pastels ont été admirés à la *Libre Esthétique* et au Salon triennal et qui, depuis deux ans, a choisi pour cadre de ses études les quais silencieux et les béguinages de Bruges, fera en novembre une exposition de ses œuvres, comprenant de quarante à cinquante tableaux, dans les galeries de l'*Art Nouveau* S. Bing, à Paris.

M. Achille Segard se propose de donner cet hiver à Paris, avec le concours de M^{me} Bathori et de M. Engel, une série de matinées littéraires et musicales consacrées aux œuvres d'Anatole France, Emile Zola, Paul Verlaine, Edmond Picard, Pierre Louys, Albert Samain, Jean Lorrain, Georges Rodenbach, Armand Silvestre, Edmond Hauraucourt, Paul Bourget, etc. mises en musique par Massenet, Bruneau, Debussy, Fauré, Chausson, G. Hue, R. Hahn, G. Pierné, P.-L. Hillemacher, R. Strohl, Ch. Koechlin, L. Moreau, X. Leroux, J. Jongen, Sauvrezis, etc. etc., ainsi qu'aux compositions des maîtres classiques et modernes : J.-S. Bach, Beethoven, Berlioz, Brahms.

Ces intéressantes séances auront lieu tous les mercredis, à 4 h. 1/2, à la salle Gavault.

Parsifal sera décidément joué au Metropolitan Opera House de New-York, malgré l'opposition de M^{me} Cosima Wagner, et la date vient d'en être fixée. C'est le 24 décembre qu'aura lieu la première représentation.

L'œuvre est distribuée à MM. Burgstaller (*Parsifal*), Van Rooy (*Amfortas*), Otto Goritz (*Klingsor*), R. Blass (*Gurnemanz*) et à M^{me} Ternina (*Kundry*). L'orchestre sera dirigé par M. Alfred Hertz. Régisseurs : MM. Fuchs et Lautenschläger.

Pour ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de traverser l'Atlantique à cette occasion, ajoutons que le spectacle commencera à 5 heures et que le prix des fauteuils est de dix dollars (cinquante francs).

Nous avons annoncé la dispersion prochaine des œuvres anciennes et modernes composant la célèbre collection Henneberg, de Zurich. Les dessins, au nombre de cent vingt-cinq, seront vendus à Munich, à la galerie Helbing, le 26 courant et jours suivants. Ils sont signés L. Knaus, A. von Menzel et B. Vautier.

Une dame, mariée, pouvant fournir caution, cherche gérance de magasin d'art ou emploi analogue à Bruxelles. Ecrire J. P., au bureau du journal.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 9 novembre et trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. DE BAAR et de M. **,
membre de la Société des Bibliophiles contemporains.

Le vente aura lieu à 4 heures précises
par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de
M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend fr. 0-50.

Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

CONZE KUNST
PORTRETEN-NUMMER
INHOUD
W. STEENHOFF : Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandse Meesters.
H. HYMANS : Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.
MAX ROOSES : Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.
Ruim twintig afbeeldingen naar werken van : G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIEREVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT - - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.
≡ PRIJS: AFZONDERLIJK: fr. 2.50 ≡
ANTWERPEN J. E. BUSCHMANN, UITGEVER

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1885

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Adrien Mithouard (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Enquête sur les Concours des Conservatoires (suite et fin). *Clôture de l'enquête.* (OCTAVE MAUS). — Théâtre de la Monnaie. *La Reprise de « Tannhäuser »* (H. L.). — La Schola cantorum. — Nécrologie. *William Chauvet. Victorin Joncières. Maurice Rollinat.* — Petite Chronique.

Adrien Mithouard.

Les écrivains de notre littérature contemporaine sont aussi décourageants pour la critique qu'ils sont délicieux à l'esprit du lecteur libre, qui n'a point à s'embarasser de formules et qui sait jouir de la complexité d'une œuvre sans le souci d'en démêler les origines et d'en fixer les correspondances. Un auteur actuel, même parmi les moins notoires, n'écrit en effet pas une ligne, même des plus insignifiantes, qui n'évoque un ensemble d'idées, une direction de pensée commune au siècle tout entier, qui ne se relie à d'autres pages célèbres, qui ne

renferme, sinon directement, du moins par un système subconscient et secret d'allusions inextricables, les signes, précis ou vagues, nets ou effacés, d'une culture universelle et subtile. Si un cataclysme ne laissait intactes que quelques-unes de ces lignes, les générations futures pourraient en déduire à peu près exactement la structure de notre société: science ou préoccupations morales, nos arts et jusqu'à nos musées. Aussi cette complexité rend-elle infiniment ardue la tâche du critique: de définir et de situer un artiste et sa création et de tenir compte de ces mille éléments.

L'étude des réactions de l'originalité personnelle sur chacun des éléments de la culture et inversement de chacun d'eux sur l'originalité personnelle constitue cette tâche. Elle est à proprement parler impossible, parce qu'elle suppose une connaissance absolue de son objet — si multiple! — et si elle réussit, c'est par un coup de fortune qui fait coïncider les généralisations hâtives d'une critique négligente de l'infinitude des détails avec la vérité complète, minutieuse et absolue.

Ces réflexions ont une plus particulière nécessité lorsqu'il s'agit d'un écrivain soigneux, jamais banal, sans cesse préoccupé de projeter la pleine lumière de la conscience dans les plus obscures régions de la sensibilité artistique, d'un auteur à la fois esthéticien et poète, et savant assembleur de verbes. M. Adrien Mithouard est tout cela et, ce qui complique encore l'étude raisonnée et suivie de son œuvre, c'est que sa volonté, très précise et toujours orientée dans le sens d'une évolution progressive, fut sans cesse présente à toutes les manifestations de son instinct d'artiste jusqu'à souvent en

aiguïser le sens subtil. Il y a donc, en cette étude, matière aux plus raffinés plaisirs de lettré mais aussi occasion multiple et danger constant de chute et d'erreur. Cependant la personnalité de M. Mithouard est trop intéressante pour qu'on ne tente pas de la décrire, même avec la crainte d'en omettre quelques caractères ou même d'en altérer quelques détails.

J'ai parlé de culture multiple. Ce n'est un bienfait généralement que pour ceux qui ne se laissent pas aller au charme du dilettantisme. Les dilettantes se privent, par la dispersion de leur intelligence, la discontinuité de leur effort, l'épicurisme de leurs réflexions d'ensemble, de cette solide armature intellectuelle qui est comme l'épine dorsale dans l'économie du corps humain. Ils sont invertébrés et souvent décoordonnés. Leur parole charme mais ne porte pas. Tandis qu'une vue générale, une idée directrice à laquelle tout se rapporte et tout concourt, introduit la cohésion et la force parmi les éléments instables et dissociés de la culture.

Celle de M. Mithouard, très complète, eut le bonheur de se composer autour d'une pensée constante, intimement personnelle, qui allait en assurer les articulations les plus ténues et les jeux les plus délicats. Elle coexistait d'ailleurs à une originalité d'expression remarquable.

Cette originalité qui, chez d'autres écrivains, privée de cette pensée maîtresse, se fût égarée en subtilités vaines ou prétentieuses, acquit de la sorte une saveur nouvelle et âpre et c'est ainsi, du concours de cette volonté unique, de cette culture multiple et de cette spontanéité indestructible que M. Mithouard composa sa personnalité d'une manière constante et sûre, et toujours progressive.

Quelle est cette pensée? C'est son évolution qui explique et résume l'œuvre de l'écrivain.

*
**

Avant de se préciser dans des formules fixes, et de s'exprimer dans un livre uniquement écrit pour elle, cette pensée traversa une époque pour ainsi dire de préparation et de croissance et son expression fut toute poétique et symbolique. L'évolution des individus reproduit, dans un laps de quelques années, le cycle séculaire parcouru par les peuples. L'imagination d'une race à ses premiers âges est touffue, abondante et riche. Elle ignore le didactisme et les formes qu'elle préfère sont la poésie, les vastes symboles, tous les modes d'expression qui laissent aux forces et aux formes futures une latitude indéfinie. Si déjà on peut saisir les grandes lignes d'une civilisation, on peut aussi attribuer aux lignes moins importantes une signification qu'elles perdront par la suite. Il y a plénitude de force. Semblablement se comporte le cerveau de certains artistes, destinés à devenir critiques.

Leurs premières créations sont volontiers celles d'un aède : on peut y démêler les préoccupations qui deviendront plus tard primordiales ; on peut, plus l'œuvre s'avance, y saisir le passage entre le symbolisme et le didactisme et ce travail est d'un vif intérêt, car il fait capter à sa source même le bouillonnement intérieur d'une imagination et suivre jusqu'à ses premiers endiguements son cours métamorphosé et de plus en plus paisible.

Il va sans dire que ce parallèle entre la formation d'un écrivain et l'évolution d'un peuple est purement analogique, et qu'il ne faut nullement en inférer ni barbarie d'expression, ni simplicité maladroite, ni insuffisance de moyens dans les premières œuvres de M. Mithouard. Il est visible qu'il n'écrivit rien avant d'être en pleine possession de sa technique et c'est ce qui donne à ses recueils de vers, si on voulait les envisager en les détachant de l'ensemble, un aspect de perfection personnelle et suffisante, une proportion limitée à leur propre longueur digne des meilleures œuvres écrites par des poètes seulement poètes. Mais le point de vue dont je pars m'interdit de m'étendre au delà des limites qu'il m'assigne et de voir en eux autre chose qu'un degré d'une évolution autrement vaste.

Donc, c'est sous la richesse et la complication d'une technique très raffinée et à elle seule digne d'étude qu'il faut retrouver la ligne de direction qui tient cohérente toute l'œuvre. Tous ceux qui ont lu le *Pauvre Pêcheur* et les *Impossibles Noces* savent si la culture que ces livres supposent est complète et complexe. Le choix des sujets est toujours inspiré par une idée rare, une conception haute et singulière, soit que, dans *La Conquête de l'aube*, le poète suppose un cimetière devenu, au-dessus de l'Océan des verdure, un navire mystique soulevé vers le paradis, soit que, dans *Les Impossibles Noces*, il raconte le duel des deux côtés d'une cathédrale. L'expression est adéquate à ce choix : elle est précieuse, souvent bizarre et inattendue, toujours évocatrice d'images nouvelles. Le rythme est variable et divers. Enfin, souvent, la phrase, commencée et exprimant une vision naturelle et simple, s'achève, par d'insensibles dégradations et de savantes nuances, dans l'évocation presque abstraite d'une idée morale ou mystique. Enchevêtrement subtil et presque insaisissable !

Mais enfin, malgré ce souci de l'expression qui est de notre siècle entier et ce soin plus spécial encore du raffinement et de l'évocation qui est particulier à l'époque symboliste, il est assez facile de retrouver les quelques thèmes principaux qui tous s'ordonnent autour d'une idée générale, et très généreuse. Cette idée générale est celle de la dualité dans l'unité, la dualité en effort vers l'unité et les thèmes ou images qui la réalisent et l'expriment sont empruntés à l'architecture (*Les Impossibles Noces*), à la mystique (*Le Pauvre*

Pêcheur), à la théorie du déterminisme atavique (*Les Deux Foules*).

Que les deux côtés de la cathédrale soient en lutte et en effort vers la conciliation de la flèche, ou que le pauvre pêcheur cherche à se retrouver dans le sein de Dieu, ou que, dans *Les Deux Foules*, nous assistions à la bataille des instincts multiples dans le cœur de l'homme, c'est toujours à la même idée fondamentale que ces divers symbolismes se rattachent. Cette simplicité profonde, cette ténacité à suivre une ligne continue à travers les plus séduisantes arabesques d'imagination et de langage suffit à séparer M. Mithouard d'avec les poètes proprement dits. Ceux-ci, en effet, subordonnent leur œuvre au caprice du moment; et parmi les plus puissants, si l'on retrouve une tendance caractéristique ou même une idée générale, cette tendance ou cette idée coïncident à des forces instinctives plus constantes, jamais à un parti-pris de direction. M. Mithouard a toujours subordonné la force instinctive à une volonté précise, ou peut-être cette force et cette volonté furent-elles toujours intimement liées. C'est un poète-philosophe.

Une des preuves du haut intérêt que présente (en dehors de toute étude sur leur rapport avec l'œuvre totale, et pris en eux-mêmes) la lecture de ces poèmes, c'est qu'elle suscite au passage des problèmes et suggère des idées dont la solution ou l'énonciation intéresse une époque entière de littérature et de pensée.

Nous ne nous occuperons que d'un seul de ces problèmes et ne parlerons que d'une seule de ces idées, car une étude plus détaillée nous ferait perdre de vue le sujet principal. Cette double digression n'est qu'apparente, car si elle sort d'un plan strict et extérieur, elle sert à mieux faire comprendre la physionomie du poète et les projets de l'esthéticien.

Le premier problème soulevé, c'est celui de la valeur d'une poésie philosophique. On a toujours douté en France qu'il y en eût une, bien plus, qu'elle fût possible, et l'expérience sembla toujours donner raison à ce doute. En effet, théoriquement, l'antinomie de la poésie et de la philosophie est absolue : l'une ne s'occupe que d'images, l'autre que d'idées. Impossible de parler le même langage sans s'exposer à des équivoques, sans risquer d'être philosophe banal ou poète inexpressif. L'idée philosophique ne passe dans la poésie qu'à travers l'expérience de la sensibilité populaire. Lorsqu'elle s'est assimilée entièrement aux manières de sentir de plusieurs générations, la poésie s'en empare, mais comme d'une émotion, non d'une notion. Victor Hugo eut éminemment ce don de recueillir les idées-émotions : il en fut médiocre philosophe, d'ailleurs. Si, au contraire, l'idée est restée presque vierge, superposée à la sensibilité de la masse, comme une eau claire contre une argile impénétrable, elle n'est encore propre

qu'aux combinaisons du verbalisme métaphysicien. L'émotion ne l'a point transformée, l'imagination ne l'a point illuminée : elle reste transparente et vide ; si elle se déverse dans un rythme quelconque, classique ou parnassien, c'est à la façon d'un liquide incolore dans un vase toujours semblable et non pas comme un souffle puissant, modelant les concours d'un verre en fusion. On obtient une poésie, ou plutôt une versification didactique, correcte et neutre, une traduction rimée d'idéologies abstraites. Sully-Prudhomme, malgré des qualités incontestables, représente au plus haut degré la faillite de cet effort.

L'expérience prouve donc qu'il n'y a point de poètes philosophes. Si l'on en excepte Gérard de Nerval et parfois Louis Ménard (mais leur œuvre est extraordinairement restreinte), nous n'en possédons pas dans notre littérature. Si M. Mithouard a réussi dans ce genre ingrat, c'est pour des raisons pour ainsi dire supérieures, dont la puissance l'a soulevé au-dessus des difficultés à surmonter : la première, c'est qu'il fut plus esthéticien qu'idéologue, et l'esthétique touche à l'art et, par lui, à l'émotion créatrice elle-même ; la seconde, c'est qu'il fut mystique, rapprochement plus intime encore de la beauté à sa source profonde. Enfin et surtout son idée, par sa simplicité féconde, ne pouvait pas entraver un instant sa puissance imaginative et son habileté technique ; et ce sont ces deux qualités qui rendent si hautement originale la poésie de M. Mithouard.

Les images qu'il emploie sont d'une hautaine mélancolie, très liturgiques, très pures, très claires, vastes et pâlement lumineuses comme des fresques de Puvis de Chavannes. Les tableaux qu'elles composent réalisent la plus authentique mysticité, et l'état d'âme qu'elles créent est une rêverie tendre et méditative que ne détruit pas — bien au contraire — une préciosité fréquente et parfois même trop moderne. Mais ce qu'elles ont de plus caractéristique, c'est la sûreté de leur choix qui les fait toutes concourir à un effet unique, à une suggestion incessante, à une presque hallucination qui s'impose à l'esprit, excluant toute autre représentation.

C'est incontestablement du même style que sont écrites : *Les Impossibles Noces*, *La Conquête de l'aube* et *Le Pauvre Pêcheur* ; et cependant quelles séparations infranchissables ! Pas une expression dans *Les Impossibles Noces* qui ne rappelle la ligne générale ou le détail infime d'une cathédrale, sinon dans sa forme physique, du moins dans la signification allégorique étroitement liée à chacun de ces aspects. Pas une dans *La Conquête de l'aube* qui détruit et altère l'image une fois supposée et imposée d'un cimetière transformé, déformé en navire, devenu un navire de pierre, puis une nef idéale et fantastique en route pour l'au-delà. Ici d'ailleurs, la difficulté est graduée et l'image primitive se dissout et se recompose par métamorphoses successives,

subtiles, nécessaires, [mais d'un mécanisme invisible. Enfin, dans le *Pauvre Pêcheur*, qui est un magnifique poème religieux, rien non plus ne contraste avec l'idée de repentir et d'humilité qui l'inspire.

Je veux citer le commencement des *Impossibles Noces* pour montrer combien, si cette puissance imaginative est forte, elle est aussi complexe et suggestive d'une pensée. A travers le tableau qui se dresse, l'idée apparaît :

La cathédrale était double et contradictoire.
Deux à deux, les vitraux qui, l'emplissaient de gloire
Vociféraient le désaccord de leurs tons durs.
Deux âmes en présence hurlaient sur les murs.
Face à face deux cœurs se haïssaient.

A gauche

Les hoquets de la pierre en pleurs, une débauche
De gestes désolés qui portaient des arceaux,
L'agenouillement des pendentifs, des sursauts
Comme d'une douleur sur la voûte sculptée,
Les colonnes défaillantes sous leur portée,
Des bas-côtés tendant le deuil de leur couloir,
Toute l'ombre qui va dans les coins se douloir,
La contorsion d'une immobile torture,
De l'épouvante, un émoi de l'architecture.

Et ces premières paroles du pauvre pêcheur, étranges et si angoissantes :

Mon âme, vous serez
La face morte,
Celle qui en silence glisse
A des lieux ignorés,
Celle qui va sa voie,
En levant le calice
Qu'elle porte
De sa joie
Morte.
Au travers de moi-même
Un désespoir sacré
Mon âme, vous serez !
Hautes vos deux mains blêmes,
La face vers la nuit,
Vous pleurez sans bruit. .
Et vous serez
Celle qui suit sa route
Fixant la coupe d'or
Où il tremble à pleins bords
Toute,
Toute la peine de votre visage,
Celle,
Éternellement sage,
Qui va droit devant elle
Sans en perdre une goutte.

Les rythmes de ces poèmes, à eux seuls, valent une étude. Lorsqu'ils sont réguliers, une césure multiple, indéfiniment mobile, les divise en autant de vers libres et la rime seule atteste la fidélité à l'alexandrin. Lorsqu'ils sont complètement libérés, c'est en obéissant à des lois très fixes cependant, à une sorte de régularité différente et nouvelle. Il y a autant de vers libres que de

vers-libristes. Chacun donne au rythme qu'il emploie une forme personnelle et incommunicable. Si, par bien des côtés, l'alexandrin de Hugo, de Leconte de Lisle, de Dierx ou d'Hérédia est indiscernable, il est impossible par contre d'attribuer à Moréas un vers de Mauclair ou de confondre une strophe de Viélé-Griffin avec un couplet de Kahn, une séquence de Gourmont, une phrase de Verhaeren. La marque que M. Mithouard a imposée au rythme, c'est une sorte d'émotion haletante, mystérieuse, confessionnelle, comme un aveu de pénitent interrompu par les sanglots et repris par l'audace de l'humilité. L'impression qu'il en reste est adorablement touchante et rappelle beaucoup certains passages de *Sagesse*.

Écoutez cette autre plainte du pauvre pêcheur; comme elle est anéantie! Comme elle est sans paroles!

Maître

Que vous tardez à paraître!
Le fruit crève, d'amour : il est mûr.
J'ai peur des mains des créatures
Je ne confierai pas ma honte à Marthe, non!
Profanation!!

Je ne sais pas qu'elle autre a passé, lente et belle,
J'ai eu peur d'elle.
Oh! lui laisser ravager
Le trésor solitaire et saignant du verger!
Aimer un oiseau frêle, une heure, avec un peu
De l'impossible amour exaspéré vers Dieu?
Seigneur, Seigneur,
Je ne peux plus calmer mon cœur!

Le point faible de cette tentative poétique consiste dans l'impossibilité de la soutenir, à moins d'y être aidé par une énergie extérieure à son objet propre, et qui fut ici le mysticisme et aussi la profonde pénétration d'un sujet par l'intelligence à la fois et la sensibilité. Et cependant, malgré qu'on sente, dans *Les Impossibles Noces*, par exemple, une science certaine et un goût passionné de notre architecture médiévale et de son symbolisme, on ne peut s'empêcher de regretter que cette science et ce goût se limitent à une expression poétique, forcément transposée, et partant insuffisante à toutes sortes d'exigences nuancées. La poésie, malgré tout effort, restera le mode de délivrance des sentiments et des aspirations de l'âme. Ce qui s'évoque, dans les poèmes architecturaux ou mystiques de M. Mithouard, c'est une âme souffrante et inquiète, dont le cri se fait jour à travers les expressions mesurées d'un symbolisme rituel. Tout le reste, idées ethnologiques ou aperçus esthétiques, est gêné par les exigences du vers. Il lui faudra une forme différente où s'exprimer, un livre nouveau conçu suivant cette forme; et *Le Tourment de l'Unité* complètera *Le Pauvre Pêcheur*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(A suivre.)

ENQUÊTE

sur les Concours des Conservatoires (1).

Clôture de l'enquête.

Il est temps de clôturer notre enquête et de conclure. Les communications qui nous ont été faites ont dépassé, par le nombre et par l'intérêt, les prévisions de ceux qui ont, au début, encouragé notre initiative. Et nous remercions sincèrement les trente-trois musiciens éminents — compositeurs, directeurs de Conservatoires et d'Écoles de musique, virtuoses célèbres, chefs d'orchestre réputés — qui ont bien voulu nous aider, par leurs avis éclairés, à résoudre un problème complexe, d'une importance capitale.

Il est permis d'affirmer que cette consultation a condamné les concours. Si quelques-uns de nos correspondants, MM. RADOUX, E. MATHIEU, M. LEENDERS, L. KEFER, ERNEST VAN DYCK et ED. LASSEN, se sont prononcés en faveur du maintien de cette institution, si quelques autres, MM. HUBERTI, L. DU BOIS, S. DUPUIS, A. MAILLY et ED. BRAHY, tout en reconnaissant les sérieux inconvénients des concours, ont cru devoir signaler les quelques avantages pratiques qu'ils peuvent offrir, la grande majorité des musiciens interrogés a réclamé avec énergie leur suppression, et, parmi eux, en première ligne, MM. VINCENT D'INDY, THÉO YSAÏE, PIERRE DE BRÉVILLE, PAUL DUKAS, J.-GUY ROPARTZ, FERNAND LE BORNE, FÉLIX MOTTI, EDOUARD COLONNE et VICTOR VREULS, dont l'opinion est, au surplus, identique à l'avis exprimé en termes moins explicites mais tout aussi formels par MM. A. GUILMANT, JAN BLOCKX, A. MESSAGER, EUGÈNE YSAÏE, M. CRICKBOOM, J. JONGEN, H. DUPARC, A. MAGNARD, CLAUDE DEBUSSY, L. DE SERRES, J. STOCKHAUSEN, D. DE LANGE et BALTHASAR-FLORENCE.

On pourrait dire, s'il fallait considérer notre enquête comme un scrutin, que la suppression des concours est votée par *vingt-deux voix* contre *six* et *cinq* abstentions, — en considérant comme telles les opinions qui font une cote mal taillée des qualités et des vices de cette pratique surannée. Encore ces dernières semblent-elles pencher plutôt vers l'abolition d'un système pédagogique que M. FÉLIX MOTTI n'hésite pas à appeler « un véritable malheur ».

La plupart des musiciens sont d'accord sur les causes qui rendent les concours nuisibles, et tout au moins inutiles. L'une des plus graves, signalée entre autres par M. BLOCKX, est le développement exagéré qu'y reçoit la virtuosité, au détriment de la santé des élèves et d'un enseignement méthodique de l'art musical. Comment juger, au surplus, de la valeur réelle d'un élève qui se présente au concours surexcité, épuisé, désorienté par deux ou trois mois de culture intensive durant lesquels il a négligé toute autre étude que celle d'un concerto unique?

C'est ce qui a permis à M. VINCENT D'INDY d'avancer que « neuf fois sur dix les concours sont la consécration officielle des médiocrités ». Ajoutez-y les influences et recommandations, spirituellement dénoncées par M. LE BORNE, qui trop souvent vicent les décisions des jurys, le peu de créance que méritent parfois ceux-ci (ED. BRAHY, FÉLIX MOTTI), l'action néfaste qu'exercent les concours au point de vue moral, en excitant la rivalité des élèves

et même celle des professeurs (VINCENT D'INDY, H. DUPARC), l'inutilité absolue des récompenses décernées par les Conservatoires (THÉO YSAÏE), et vous reconnaîtrez que les partisans du maintien des concours n'ont à opposer à ces justes critiques que de pauvres arguments.

M. RADOUX parle de « la fièvre de travail qui, durant deux mois, sert aux élèves de stimulant ». Il ramène à un mobile unique, le succès, toute l'activité de l'artiste. MM. L. KEFER, M. LEENDERS et E. VAN DYCK considèrent, de même, les concours comme un stimulant au travail et pensent qu'ils créent parmi les élèves une émulation salutaire.

C'est réduire l'enseignement musical à un match de deux mois et n'attribuer aux artistes que la médiocre ambition de passer sur le corps de leurs camarades au lieu de s'efforcer de développer leur personnalité et d'atteindre leur idéal.

Nous n'hésitons pas à dire que — pour cette fois ! — notre opinion se trouve conforme à celle de la majorité. Nous faisons nôtres tous les arguments tendant à la suppression des concours et nous tenons à particulièrement déplorer l'influence néfaste qu'ils exercent sur le caractère des élèves. Après tout, ces apprentis artistes ne sont pas seulement à l'aurore de leur carrière mais au début de la vie. Virtuoses futurs, on oublie trop qu'ils seront un peu, tout de même, des Femmes et des Hommes. Leur enseigner le désintéressement, la fraternité dans l'amour unique de l'art, ce devrait être le souci de leurs maîtres au lieu que ceux-ci, dans les conservatoires à concours, donnent journellement l'exemple de sentiments rien moins que généreux. Les titulaires parallèles d'un même cours prennent l'attitude de deux chefs d'équipes rivales, chacun n'hésitant pas à tout mettre en œuvre pour faire triompher la sienne. Nous avons vu un directeur, très amusé par le spectacle de telles escarmouches, atiser consciemment entre deux professeurs — c'étaient des dames — une haine que leurs élèves s'empressaient d'épouser. Comme des petites filles qui jouent à la Madame prennent d'emblée des manières de petites commères et font semblant de se raconter des méchancetés, ces petites filles qui jouent à la Cantatrice se croient déjà dans la peau de leur personnage parce qu'elles ne vivent, dès l'école, que de jalousies, de calomnies et d'intrigue. A défaut de tout autre grief, condamnons les concours comme élément de démoralisation.

Les concours supprimés, comment pourra-t-on contrôler les progrès des élèves? La réponse est à peu près unanime : par des examens périodiques. MM. A. GUILMANT, VINCENT D'INDY, P. DUKAS, P. DE BRÉVILLE, V. VREULS, J. JONGEN, J.-GUY ROPARTZ, G. HUBERTI, BALTHASAR-FLORENCE, ED. COLONNE, F. LE BORNE préconisent ce moyen, le plus propre à tenir en haleine les élèves durant toute l'année scolaire et à entretenir en eux, au lieu de mesquines rivalités, l'ardeur au travail. C'est ce qu'ont inauguré, on sait avec quel succès, les fondateurs de la *Schola cantorum*, en s'efforçant de baser l'enseignement sur l'amour de la musique et non sur la crainte des membres du jury.

Quelques-uns de nos correspondants, parmi lesquels MM. THÉO YSAÏE, M. CRICKBOOM et J. STOCKHAUSEN, conseillent, en outre, de fréquentes auditions publiques, destinées à vaincre la timidité des débuts. Ce système est en usage, nous écrit M. BLOCKX, au Conservatoire d'Anvers, où il produit d'excellents résultats. Enfin M. JONGEN propose de créer, pour les élèves exceptionnellement doués, un diplôme de sortie délivré par un jury central, analogue à ceux que réunit le gouvernement pour l'enseignement universitaire.

(1) Suite et fin. Voir nos douze derniers numéros.

Il y a, dans les avis qui nous ont été donnés, d'excellentes idées dont nous sommes heureux d'avoir provoqué l'expression. Les examens trimestriels ou semestriels remplaceront, au grand profit de l'enseignement artistique, les concours annuels au jour prochain où sera déraciné le détestable préjugé qui les fait maintenir.

OCTAVE MAUS

Au Théâtre de la Monnaie.

La Reprise de « Tannhäuser »

La direction de la Monnaie a voulu tenter, à l'occasion de cette reprise, une audace de distribution des rôles en confiant celui de Vénus à une jeune fille, hier encore élève de notre Conservatoire. Des applaudissements ont accueilli la nouvelle venue, et la direction a pu se dire que son périlleux essai avait réussi. Elle se tromperait pourtant en ne tenant compte que de suffrages où la camaraderie eut sa large part; et je sais de sérieux musiciens qui ont vivement discuté cette douteuse expérience.

La scène de Vénus de *Tannhäuser* est l'une des plus belles et l'une des plus sacrifiées de l'œuvre de Wagner. On ne peut l'étudier en négligeant la bacchanale dont elle est l'aboutissement. Celle-ci se classe au nombre des scènes où la disproportion entre le rêve magnifique qui la conçoit et les possibilités de réalisation scénique éclate avec le plus d'évidence. Ecoutez la musique! Tourbillonnements gradués, toujours plus précipités, enlacements, défenses, corps qui se recherchent, s'offrent ou se refusent éperdument, dévergondage de sons, crispations exaspérées, chairs excitées que le moindre attouchement convulse, n'est-ce pas la plus formidable peinture de sensualité amoureuse que l'on ait confiée à l'orchestre? Le théâtre de la Monnaie a introduit, dans son exécution dansée, quelques hardiesses heureuses; des coryphées, voilées de gaze rose, sous les coups de tambourins, ont des déhanchements et de grands tours de jambes, le buste rejeté en arrière, qui rappellent ces figurines hardies ornant les poteries grecques polychromes disséminées dans les musées italiens, au Louvre et à la Pinacothèque de Munich. En même temps qu'il voulait donner un ballet aux spectateurs parisiens qui s'étaient plaints d'en être privés, Wagner a certainement projeté de fournir à la scène de Vénus une juste préparation. Jusqu'à la fin du tourbillon, point de paroles. Les sens seuls parlent, dans une folie confuse; lorsque ces furieux excès menacent de contrarier le rythme, les Grâces, gardiennes de la Beauté harmonieuse, se lèvent et écartent les couples haletants. Maintenant, le charme de volupté va se concentrer dans la déesse, ses lèvres d'amour vont chanter, elle va se révéler sous un triple aspect: Vénus sûre de son pouvoir, — Vénus séductrice, — Vénus courroucée. Son chant, son geste vont exprimer la domination, le velouté, le vertige de l'amour sensuel; et il faut qu'ils l'expriment avec une telle intensité que le spectateur éprouve, comme Tannhäuser, l'excès d'un perpétuel affolement charnel, et le regret atroce de « l'air frais et pur de la forêt » et de la montagne au bas de laquelle tintent les claires clochettes des troupeaux...

Vénus! Rôle symbolique, dépassant presque les ressources humaines, tant il exige de beauté plastique, de sang-froid dans l'opposition des trois aspects du conflit, d'extrême audace dans l'expression mimée! Jamais la Monnaie ne nous a donné de Vénus qui ait pu nous satisfaire. La moins éloignée du modèle que Wagner s'est proposé, M^{me} Litvinne, ne pouvait lutter contre un physique trop ample; et ce n'était pas sa voix de transparent cristal qui faisait oublier ce qui, chez elle, occupait l'œil avec excès.

A quelle personne ce rôle est-il aujourd'hui distribué? A une enfant, qu'abrite encore probablement le toit familial, sur laquelle pèse encore la norme d'une école de musique que nous supposons, n'est-ce pas, vertueuse. Comment vouloir que cette aimable

jeune fille articule, analyse, amplifie jusqu'à la divinité d'un caressant symbole la phrase de séduction si souvent répétée: « Viens, mon amant! » Comment vouloir qu'elle concentre en elle, comme une sublime puissance contenue, toutes les maturités, les expériences d'amour? Comment vouloir la pâmation... Mais le sujet est trop délicat, et le fait seul que l'on ne peut en développer librement toute l'indiscutable argumentation est une critique profonde du choix de l'interprète.

Celle-ci n'est personnellement pas en cause. Sa voix a de la fraîcheur, un certain charme de chose jeune, un peu « verte », pas encore fort assuré; le bas registre est inexistant. Prononciation bonne, rôle bien su, mesure parfaite. Mais le geste est à peine esquissé et dans ce rôle-ci, évidemment, tout à fait impuisant.

Bref, il faut s'entendre. La Monnaie a-t-elle pour but de continuer l'École? Pour habituer les débutants à la scène, ne dispose-t-on pas d'une série de petits rôles? Mais Vénus!! Non, nous ne sommes pas d'accord. Il faut être intransigeant lorsqu'il s'agit de pareilles beautés. Donnez-nous des Vénus expérimentées, des femmes dont la bouche, les yeux, la chair, les bras savent exprimer l'Amour, parce qu'elles ont aimé. Eh oui, pourquoi ne pas le dire crûment? Donnez-nous, dans un tel rôle, des artistes ayant achevé leur instruction de femmes, de chanteuses, de tragédiennes. Mais ne ravalons plus les merveilles.

H. L.

LA SCHOLA CANTORUM

La *Schola cantorum* ouvrira ses cours le 5 novembre prochain. Les nouvelles inscriptions d'élèves seront reçues tous les jours de 9 heures à 11 heures et de 2 à 5 heures à la *Schola*, 269, rue Saint-Jacques. Cours d'orgue, de piano, de solfège, d'harmonie, de contre-point et de composition, de violon, violoncelle et tous instruments. Ils sont pour les jeunes gens et les jeunes filles. Le prix est de 300 francs par an (100 francs par trimestre); pour un seul cours, 25 francs par mois.

Il sera statué sur la délivrance des bourses accordées aux élèves d'après les notes obtenues aux examens de janvier. Pour les demandes, s'adresser par lettre à M. Vincent d'Indy, directeur de l'école. On sollicite particulièrement les inscriptions à la classe d'orchestre et d'ensemble vocal afin de développer encore ces deux classes et assurer le recrutement des Chanteurs de Saint-Gervais, où quelques places sont vacantes. Dans ce but la *Schola* a créé cette année des cours du soir pour les jeunes gens, afin de former des chantres et des choristes musiciens.

Le concert d'inauguration de l'exercice de 1903-1904 aura lieu le 5 novembre, à 9 heures du soir. Il sera consacré uniquement à la musique française ancienne que la *Schola cantorum* fera particulièrement entendre cet hiver. M^{me} de Nuovina, la grande artiste, y chantera, sous la direction de M. Vincent d'Indy, la scène de Phèdre d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau et les scènes finales du cinquième acte d'*Armide* de Gluck. M. Maurice Emmanuel y fera une conférence sur la *Musique française et le culte qu'on lui doit*.

Le jeudi 12, première séance donnée par le *Concert de Chanteurs et Instrumentistes de la Schola*, fondé pour exécuter la musique française du XVII^e et du XVIII^e siècle. On y entendra M^{lle} de La Rouvière dans la remarquable cantate de Clérambault, *Orphée*, et M^{me} Landowska dans une première suite de pièces de clavecinistes français.

Le jeudi 19, premier concert de *Cantates* de Bach et le jeudi 26, audition d'une sélection importante du *Zoroastre* de Rameau.

Annonçons, enfin, que les *Tablettes* de la *Schola* deviennent hebdomadaires. Elles seront publiées sous la direction de notre collaborateur, M. M.-D. Calvocoressi.

NÉCROLOGIE

William Chaumet. — Victorin Joncières.
Maurice Rollinat.

Deux musiciens français viennent de mourir à quelques jours d'intervalle. Ils s'étaient fait connaître l'un et l'autre par diverses œuvres lyriques et dramatiques dont plusieurs eurent un certain retentissement.

Né à Bordeaux en 1842, William Chaumet remporta le prix Crescent et le prix Rossini, qui lui valut l'honneur de voir représenter son premier ouvrage, *Bathyle*, à l'Opéra-Comique, et une autre partition, *Hérode*, au Conservatoire. Une œuvre plus récente, *Petite Maison*, fut accueillie assez favorablement l'an dernier à l'Opéra-Comique.

Victorin Joncières, compositeur et critique musical, mort à Paris âgé de soixante-quatre ans, est l'auteur de *Lancelot*, joué à l'Opéra en 1900, du *Chevalier Jean* (1885), de la *Reine Berthe* (1878), de *Dimitri* (1876), du *Dernier Jour de Pompéi* (1869), de *Sardanapale*, par lequel il débuta au théâtre lyrique.

M. Joncières avait commencé par faire des études de peinture, puis il se consacra exclusivement à la musique et à la critique. Pendant trente ans il publia un feuilleton hebdomadaire, très apprécié, dans la *Liberté*.

Enfin, on annonce de Paris la mort du poète Maurice Rollinat dont le premier volume surtout, *Les Névroses*, eut, il y a quelque vingt ans, un très grand retentissement. Rollinat était musicien et improvisait, tout un récitant des vers, des accompagnements au piano dans lesquels passaient les émois d'une âme tourmentée, exaltée et farouche. Comme son art, sa fin fut tragique : le poète est mort dans une maison de santé où on avait dû le transporter, frappé de folie, après la mort de sa femme, que les morsures d'un chien enragé avaient brusquement arrachée à son affection.

PETITE CHRONIQUE

L'excellent peintre belge Emile Claus vient de remporter à l'Exposition internationale de Venise la grande médaille d'or.

En quittant Bruxelles, M^{me} Georgette Leblanc et la troupe du Théâtre-Maeterlinck ont donné une série de représentations triom-

phales en Hollande, puis en Suède et en Norvège d'où ils se sont dirigés, après un séjour à Copenhague, sur l'Allemagne du Nord. Ils ont joué successivement à Stettin, Hambourg, Brême et Hanovre. Aujourd'hui ils seront à Leipzig, demain à Mannheim. La tournée continuera par Wiesbaden, Cologne, Francfort, Mulhouse, Nuremberg, Munich, l'Autriche, la Russie, puis Constantinople, Athènes et enfin l'Égypte.

A son arrivée en Scandinavie, la troupe s'est butée à un obstacle imprévu : l'interdiction, pour motifs religieux, du *Miracle de saint Antoine* ! Il a fallu, pour remplacer les représentations de cette œuvre, mettre sur pied *Aglavaine et Sélysette*, dont les études ont été faites en chemin de fer. La première représentation, improvisée dans ces conditions inusitées, a été donnée à Stockholm et n'en a pas moins obtenu un grand succès.

On nous prie d'annoncer la reprise des très intéressantes séances du Quatuor Zimmer, à la salle de l'École allemande, rue des Minimes, 21. Trois séances auront lieu le mercredi 18 novembre, le vendredi 18 décembre 1903 et le mercredi 27 janvier 1904, à 8 h. 1/2 du soir.

Pour rappel, mercredi prochain, à la Grande-Harmonie, à 8 h. 1/2 du soir, récital de violon de M. Jean ten Have.

M. Jan Blockx vient de rentrer à Anvers, après avoir dirigé à Francfort les dernières répétitions et la première représentation de la *Fiancée de la mer*, qui a obtenu un très grand succès. L'auteur a été rappelé jusqu'à sept fois à l'issue du deuxième et du troisième acte de son œuvre.

Recevant ces jours derniers M. le comte de Smet de Naeyer, chef du cabinet, et M. Francotte, ministre du travail, le Roi leur a annoncé que, lors de son dernier voyage, il a obtenu la participation officielle de la France, de l'Autriche et de l'Italie à l'Exposition universelle de Liège en 1905. Le Roi a également annoncé qu'il ira dans quinze jours visiter les travaux de l'Exposition.

Le commissaire général du gouvernement a reçu l'adhésion officielle des Etats-Unis du Mexique et de la Havane. On compte également sur la participation officielle de la Russie et de l'Angleterre. On n'est pas encore fixé quant aux autres pays.

Une dame, mariée, pouvant fournir caution, cherche gérance de magasin d'art ou emploi analogue à Bruxelles. Ecrire J. P., au bureau du journal.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 9 novembre et trois jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. DE BAAR et de M. **, membre de la Société des Bibliophiles contemporains.

Le vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend fr. 0-50.

Exposition chaque jour de vente, de 10 à 3 heures.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ONZE KUNST

PORTRETEN-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF : Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS : Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSES : Rubens of van Dyck ? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van :
G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIERVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT. - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

≡ PRIJS : AFZONDERLIJK : fr. 2,50 ≡

ANTWERPEN
J. E. BUSCHMANN, UITGEVER

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

L'HÉMICYCLE

Revue mensuelle illustrée de Littérature et l'Art
Rédacteur en chef :

PIERRE DE QUERLON, 3, Villa Michon, rue Boissière, Paris.

Un an : 6 francs. — Le numéro, 50 centimes. — Étranger : 8 francs.

Administration : 146, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et Oise).

L. DIDIER DES GACHONS, éditeur

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Adrien Mithouard (suite) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Camille Lemonnier. *Comme va le ruisseau* (H. D.). — « Masters in Art » (J. D.). — Les Nouveaux Concerts d'Anvers (R.). — Cours d'Art et d'Archéologie. — Un Palais des Beaux-Arts à Liège. — Publications musicales (O. M.). — L'Histoire de la Sonate et du Concerto. — Le Monument de l'Union postale. — Chronique judiciaire des Arts. *Reproduction d'œuvres des Musées*. — Petite Chronique.

Adrien Mithouard ⁽¹⁾

Le deuxième problème soulevé est celui même de l'unité se cherchant à travers la dualité. Mais nous ne le discuterons pas. Il suffit de constater qu'il est l'axe même de l'œuvre entière de M. Mithouard et de remarquer la solution à la fois traditionnelle et nouvelle qu'il en offre. Sincère admirateur du grand Ernest Hello, son opinion cependant diffère de celle du maître de tout

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

ce que vingt-cinq ans de recherches, de doutes et d'inquiétudes ont apporté de complexité dans le problème. Tandis que le penseur de *L'Homme* l'avait farouchement et péremptoirement résolu en faisant de l'unité le point initial et terminal, le centre immobile autour duquel rayonnaient les vaines illusions de la différence, de la diversité et de l'erreur, M. Mithouard part de l'unité mais, voulant y retourner, n'aboutit qu'au seuil inatteignable, à jamais pris dans l'écartèlement du dualisme qui se dispute sa pensée raisonnante. Cette tendance, évidente dans les œuvres futures, est déjà visible dans les poèmes. Ce n'est que comme un espoir que *Les Impossibles Noces* entrevoient la conciliation définitive :

Et ces brebis du temps sont dans l'éternité,
Le convulsant de toute leur diversité
A tâcher qu'un seul cœur de toutes parts se taise.
La roue au cœur du chœur grince vers la synthèse,
Mais le prisme survit au vertige du feu,
Diversité de tout, dédoublement de Dieu !

Et *Les Deux Foules* n'espèrent rien.

C'est qu'il est vraiment impossible à un esprit d'aujourd'hui de concevoir l'unité autrement qu'un rêve. Tout y contredit, tout la montre un achèvement idéal et toujours plus lointain d'une lutte incessante de deux éléments opposés. La nature et l'art reproduisent cette lutte sans jamais laisser entrevoir l'apaisement et, bien plus, la vie elle-même ne se conçoit, si infiniment divisés qu'on en observe les éléments, que comme cette lutte et d'autant plus vivante que la lutte est plus

chaude et plus nourrie. La distance de vingt-cinq années qui sépare Hello de Mithouard, le penseur religieux de l'esthéticien épris de religion, est bien marquée par un simple titre : M. Mithouard appelle son livre *Le Tourment de l'Unité*; imaginez celui que, traitant les mêmes questions, Hello eût donné au sien.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les volumes de poèmes de M. Mithouard sont d'une rare beauté et d'une puissance d'idée très grande : presque des modèles de poésie philosophique. Par moments même ils atteignent à l'émotion lyrique la plus pure. Certains passages du *Pauvre Pêcheur* sont assez beaux pour qu'un chrétien les lise avant de communier, tant leur expression est nue de tout artifice et de toute mièvrerie moderne. On n'avait pas mieux fait depuis Verlaine.

* *

Créateur de rythmes personnels, poète mystique et précieux, M. Mithouard s'est révélé, en écrivant *Le Tourment de l'Unité* (1), un maître de la prose et un esthéticien remarquable. Aux premières pages, nous retrouvons la préoccupation constante qu'indique le titre, le retour inévitable à la solution du dualisme. Le livre entier est basé sur cette double idée, chacun des chapitres la reproduit et il n'est pas de paragraphe qui ne la résume à son tour. Mais un épilogue conciliateur se surajoute à cette oscillation qu'elle équilibre, que j'appellerais *épilogue du mouvement*. Sous le prétexte d'une divagation de Salomé, parlant devant Hérode, Adrien Mithouard explique au mode lyrique ses idées sur la fusion de l'unité et du dualisme. Et c'est fort beau, plus beau que le titre modeste, plus beau même que le style, pourtant admirable. Car il y éclate une sorte d'ivresse d'intelligence, aux lueurs de laquelle le monde perd sa discontinuité dans l'espace et dans le temps pour acquérir une signification d'ensemble, une figure panthéiste où tous ses éléments se fondent. Et c'est ainsi qu'un esprit également passionné de toutes les révélations d'art, de tous les lieux chargés de souvenirs et de beauté, de toutes les époques expressives de l'histoire peut satisfaire son besoin d'en contempler le tourbillon insaisissable en un raccourci unique et en une seule vibration :

« Livrez à l'amoureuse éperdue les trois dimensions de l'étendue. J'entrerai jusqu'à en mourir dans l'emmêlement des mondes. Toutes les formes, je les atteindrai, je les étreindrai, je les couvrirai, je les serai; tout le vide, je le remplirai; tout l'azur, je le boirai. Platon, Shakespeare, Schumann, la petite Salomé a soif d'absolu.

« ... Tu danseras donc, Salomé, pour que les choses

(1) Nous avons analysé *Le Tourment de l'Unité*, lorsque parut ce beau livre. (V. *L'Art moderne* de 1901, p. 437)

voltigent autour de toi d'un ordre à l'autre, sachant que tu égrènes le rosaire infini des formes éphémères. Tu te connaîtras toute légère, parce que tes pieds sont les divins associateurs du vide. Sur nul espace tu ne te fixeras nul instant, parce qu'il n'est point de position du monde qui soit définitive et que les harmonies qu'on peut faire de toutes choses sont innombrables. Mais tu courras d'attitude en attitude et tu fuiras de ligne en ligne parce qu'il ne t'appartient pas de fuir l'inquiétude d'une cohésion suprême.

« Avec toi saute une humanité et se déroulent les tourbillons de la vie, la nuée d'insectes qui bourdonne en tournant dans un rai de soleil, comme les cent mille petits soldats qui manœuvrent quinze heures pour paraître de belles figures militaires, comme les marées qui blanchissent de longs rubans de rivages en l'honneur de la lune. C'est dans l'universel mouvement qu'il faut cueillir la Beauté. Tel un printemps millénaire dont les fleurs d'instantanéité se flétrissent et revivent subitement. Telle une bataille d'instant insaisissables. Tellement que c'est à croire que rien de tout cela n'existait... Salut donc à tous ceux qui multiplieront l'effigie de mon inconsistance! Ah! qu'il serait passionnant de danser dans les salles du Louvre! »

Ce lyrisme magnifique indique assez que si M. Mithouard quitta la forme poétique pour aborder celle de l'essai, il n'a point abandonné l'enthousiasme du poète. S'il est difficile à celui-ci d'exprimer en sa langue native les nuances de la spéculation abstraite, il est plus aisé à un esthéticien de parler en poète, pour peu qu'il embrasse son sujet avec une passion compréhensive.

Dieu seul sait quel écueil l'esthétique présente à l'investigation humaine. Ceux qui n'ont que des opinions personnelles n'envisagent qu'une faible partie de la vérité; ceux qui ont des idées trop générales négligent des détails caractéristiques dont la reviviscence plus tard infirme leurs hâtives théories. C'est une science en formation, incertaine et subjective. Pourtant, le point de vue d'où M. Mithouard en envisage les éléments me paraît plus que provisoirement indiscutable. C'est une hypothèse séduisante et bien accommodée à l'état de nos idées et de nos opinions. Le terrain est si glissant qu'on ne peut affirmer que, dans un siècle, la position adoptée sera stable, mais actuellement elle répond à toutes les exigences de l'équilibre et contre-balance les inclinaisons et les poussées du sol sur lequel elle croit pouvoir s'appuyer.

Avoir trouvé que la beauté était multiple, que ses révélations diverses pouvaient se ramener à deux genres distincts : l'harmonie et l'expression, que l'idée du mouvement conciliait ces deux autres à la manière d'un regard embrassant les vibrations contrariées d'une corde sonore, ne constitue pas précisément une découverte; le mérite est d'avoir illustré la théorie d'exem-

plés continuels empruntés à notre histoire esthétique, de rapprochements féconds, ingénieux, justes et surtout de métaphores si profondément enracinées aux réalités physiques (jusqu'aux mouvements mêmes de notre sang, parfois) qu'elles insinuent l'idée jusqu'au tréfonds de la sensibilité. Tant de preuves, d'exemples, d'analogies, de comparaisons font de la théorie non pas un froid tableau étalé devant une vision réfractaire, mais une atmosphère pénétrante, absorbée par tous les organes des sens intellectuels.

Nous retrouvons dans *Le Tourment de l'Unité* les mêmes thèses, les mêmes images générales (comme la cathédrale, par exemple), que dans les poèmes, mais plus complexes, plus riches, plus vivantes de plus d'idées et de points de vue nouveaux. Tous les éléments de réflexion accumulés dans une existence d'idéologue, toutes les rectifications de l'expérience composant la vie d'un amateur d'art donnent à ce livre une autorité magistrale, une prudence très stricte dans le choix des allégations et des hypothèses, tout le sérieux que ne compensent jamais les plus prestigieux enthousiasmes des écrivains qui, trop jeunes, remplacent la somme et la valeur des observations par l'à-peu-près d'intuitions hasardeuses; et cela sans que ce sérieux soit jamais lourd, sans que jamais une certaine ardeur lyrique défaille, même aux tournants ardues des plus délicates transitions.

Non seulement tout rayonne autour de l'idée centrale, mais chacun de ces rayons se confond avec les autres, y mélange ses lueurs selon de subtils entrecroisements, y juxtapose ses nuances complémentaires : sensibilité catholique, théories architecturales, paradoxes picturaux, nervosité de dilettante, sensualité d'impressionniste; tout cela, concourant à une même preuve idéologique, se démontre étrangement fraternel, aux pages de ces essais. Certaines affinités sont tellement évidentes qu'on se demande comment les éléments en ont pu rester si longtemps dissociés dans l'esprit des générations cultivées. La découverte de ce fait que la cathédrale médiévale et l'art impressionniste ont la même origine ethnologique aussi bien que des analogies extérieures frappantes contient en germe toute l'idée occidentale, aujourd'hui assez riche d'acquisitions nouvelles pour être une théorie fort soutenable de notre génie national, une synthèse momentanée mais indispensable de nos tendances d'art, la formule d'une harmonie en attendant le brisement d'une expression nouvelle.

Cette oscillation indéfinie entre l'harmonie et l'expression prouve un dualisme éternel dans toutes les formes de la nature et de l'art. Evidence qui eût choqué Hello comme un obstacle vil mais tenace à son aspiration d'unité, mais qui ne fait pas souffrir l'auteur des *Deux Foules*. Chez lui, la notion de l'unité s'est

déplacée par de lentes secousses jusqu'aux antipodes mêmes du lieu idéologique qu'elle recouvrait; ou plutôt elle cesse d'être le synonyme d'une inertie contemplative pour devenir l'exclusive définition de l'activité d'esprit envisageant les deux termes de toutes questions, les deux buts de tout mouvement, les deux aspects de toute forme. L'unité n'est pas dans les spectacles, elle est dans le spectateur et vers son regard central convergent toutes les directions rayonnantes de la sphère infinie.

Mais la simplicité, l'essence, le sujet sont des abstractions ineffables; de l'attribut seul on peut parler, car il est indéfiniment nouveau. C'est en peignant les aspects de la diversité et en retraçant la lutte du dualisme que M. Mithouard a dit les plus belles choses de son esthétique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(*La fin prochainement*).

CAMILLE LEMONNIER

Comme va le ruisseau (1).

« Un jour il avait débarqué; la maison était vieille, en moellons du pays, face au fleuve, sur la marine. Elle lui avait plu; il l'avait louée; et le jardinet s'était accru d'une serre à raisins; un grand sarment de rosier avait grimpé le long du pignon. On arrivait des petites rues le soir aspirer l'odeur de ses roses et de ses pois de senteur, selon la saison. M. Jean Fauche vivait là d'une vie solitaire, poétique et silencieuse. Il s'était ménagé un atelier sous le toit. Il lui arrivait de peindre quelquefois, quand la pêche et le reste lui en laissaient le temps. »

Et voilà subitement qu'un être vêtu de rose et coiffé d'un chapeau de paille à coques rouges vient troubler comme d'un battement d'ailes la monotonie de cette âme. Du jour que Noémie Larcieul, installée à la *Truite d'or*, se met à voltiger par les bois, dans les rochers, le long de la Meuse, le long, surtout, du jardin de Fauche, les lignes calmes de cette existence, sans se déplacer visiblement, semblent tout à coup ne plus répondre à rien...

Tous deux sont désœuvrés et champêtres, réceptifs du charme de nature qui les entoure et qui développe en eux tout ce que des cœurs délicats et médiocrement passionnés peuvent recéler d'aspirations amoureuses. Chacun pour l'autre devient le but: cela est fatal, et cependant, lorsque Noémie, effarée par la demande en mariage à laquelle se détermine Jean Fauche, s'envole pour toujours, la fumée du train qui l'emporte n'est point une chose pathétique:

Soyez-en sûrs, — revenu de sa stupeur, Fauche retrouvera le plantoir, la canne à pêche, et ne tentera point de ramener la fugitive qui, de son côté, aura repris à sa petite classe de la ville une tâche qu'elle aime trop à ériger en apostolat.

L'auteur a dit avec une poétique exactitude les bois et les ruisseaux wallons, avec leur fraîcheur odorante, l'apreté des

(1) Paris, Ollendorff.

roches, au flanc des coteaux, les maisons lourdes et grises dans leurs vergers, la large fleuve au matin fumant entre les collines, toute cette Belgique montagnaise et fleurie, négligée des artistes qui retournent invariablement à la terre flamande, épuisée bientôt d'avoir été trop décrite.

« La marine », entre autres, avec les deux paysans musards qui en sont l'âme, donne lieu aux descriptions les plus heureuses :

« Tantin Rétu plantait là ses arrosoirs et, assis sur la rive, fumait des pipes en devisant avec Fré D'siré. Une vieille amitié les liait. Fré D'siré était l'homme de la marine ; il était à lui seul le port et les barques. Il eût été le vent et l'eau du fleuve si tout de même le bon Dieu n'avait dû se réserver quelque chose. Comme il était sourd, on entendait presque par delà la montagne la voix de Tantin s'enfler d'un fracas d'écluse. Quelquefois Fré D'siré tapait un coup sur un clou, toujours le même depuis des semaines. Il y avait aussi du temps qu'il peignait en vert tendre le bachot de Moya et qu'il commençait à envisager le moment où il se mettrait à planer un tronc de sapin pour en faire un mât. Au village, la vie fait le tour du cimetière sans se presser. On sait bien que pas à pas, chacun en viendra là où il lui faut arriver. Et le fleuve coule, le vent souffle, la fumée monte : l'affaire est de se garder du travail pour le lendemain. »

Et plus loin :

« La marine avait repris son aspect naturel. Fré D'siré çà et là donnait un coup de marteau sur un clou. Tantin Rétu, en traînant ses sabots, des seaux ou des arrosoirs à chaque bras, partait puiser de l'eau à la Meuse : il y avait toujours la moitié de l'eau qui s'était déversée avant qu'il arrivât à la maison. Ces événements surtout constituaient la véritable animation du port. Quelquefois Fré D'siré déposait son marteau, allumait une pipe, considérait un peu de temps le fût de sapin en hochant la tête. Le bois était râpeux : il passait la main dessus, semblait conjecturer la difficulté de commencer le rabotage. Si Tantin arrivait dans ce moment, lui aussi s'arrêtait. Il déposait ses arrosoirs, se penchait sur le mât, puis il lui criait dans l'oreille :

— C' sera une affaire !

Fré D'siré le regardait de dessous ses sourcils épais, d'un air terrible il criait plus fort :

— Matin, oui, que c' sera une affaire. »

On appréciera par ces fragments le charme de ce livre de bonhomie sereine et d'intimité campagnarde.

H. D.

« Masters in Art. »

Sous ce titre : *Masters in Art, a serie of illustrated monographs*, les éditeurs américains Bates and Guild, à Boston, 42, Chauncy street, publient des études extrêmement intéressantes comme vulgarisation. Elles sont peu connues en Belgique et en France et mériteraient de l'être pour le soin avec lequel elles sont rédigées, l'abondance et la perfection des documents graphiques, la sûreté des renseignements et, ce qui ne gâte rien, leur extrême bon marché.

Chaque monographie contient, en effet, une dizaine de planches, un portrait du maître étudié, des indications biographiques, des extraits de critiques, une bibliographie nombreuse des volumes ou articles de revue consacrés au maître. Le tout, 15 cents, ce qui doit donner un prix de librairie, chez nous, de 1 franc à fr. 1-25. Elles paraissent chaque mois et l'abonnement pour l'année est de 2 dollars (10 francs) pour l'Union postale.

Ont paru déjà : Van Dyck, Titien, Velasquez, Holbein, Botticelli, Rembrandt, Reynolds, Millet, G. Bellini, Murillo, Fr. Hals, Raphaël, Rubens, Léonard de Vinci, Dürer, Michel-Ange, Corot, Burne-Jones, Terborgh, Della Robbia, A. del Sarto, Gainsborough, Corrège, Phidias, Perugino, Tintoretto, P. de Hoogh, Nattier, Potter, Giotto, Praxitèle, Hogarth, Turner, Luini, Romney, Fra Angelico, Watteau, Donatello, Carpaccio, Rosa Bonheur et Guido Reni. La dernière livraison est consacrée à Puvis de Chavannes.

J. D.

Les Nouveaux Concerts d'Anvers.

Ainsi que nous l'avons déjà sommairement annoncé, une entreprise musicale hautement intéressante va doter prochainement Anvers d'un organisme artistique nouveau. L'initiative en a été prise par un groupe de jeunes gens se rattachant à ce milieu curieux et discret que, faute d'un nom meilleur, on s'est habitué à appeler la *Chapelle*, d'après le vieil édifice qui lui sert de siège dans ce coin sombre, pittoresque et populaire du port qu'est le Canal Falcon.

Nombre de nos amis y ont été fraternellement accueillis. Citons, au hasard des souvenirs, EDMOND PICARD, EMILE VERHAEREN, GEORGES EEKHOUD, JUDITH CLADEL, etc. STYN STREUVELS s'y produisit pour la première fois en public. MM. VAN EEDEN, le grand écrivain hollandais, le professeur MC LEOD, AUGUSTE VERMEYLEN, HEGENSCHIEDT y ont donné les uns des conférences, d'autres des séries de cours. En d'attrayantes séances musicales, M. OCTAVE MAUS, M^{me} H. SCHMIDT, M. HENRI LA FONTAINE, M. STÉPHANE AUSTIN s'y sont fait entendre. M. MORTELMANS y a, avec un goût très sûr, dirigé des soirées de *lieder*. M. BASELEER et d'autres jeunes peintres y ont exposé leurs dernières œuvres.

Il n'y a pas d'organisation, pas de publicité, ni président ni secrétaires. Quelques bonnes volontés, groupées, ont suffi dans ces tentatives de diffusion artistique, et dans le public restreint, très ouvert, qui vient là, se mêlent toutes les classes.

C'est de ce groupe d'artistes et de lettrés qu'est sorti le projet de créer à Anvers un orchestre symphonique de haut vouloir d'art, capable d'organiser annuellement une série de grandes auditions. Ce n'étaient ni l'influence ni les ressources de la *Chapelle* qui pouvaient suffire à pareille tâche. Mais l'idée était heureuse et les concours n'ont point manqué. Parmi eux il n'est que juste de signaler l'appui de M. ERNEST VAN DYCK, qui a chaleureusement accueilli l'idée.

Peu de semaines se sont écoulées depuis lors. Et voici que sous le titre de *Nouveaux Concerts* l'œuvre est établie sur des bases solides. Près de 100,000 francs ont été souscrits en quelques jours comme capital de garantie, et si nos renseignements sont exacts, les demandes d'abonnement ont afflué à ce point, que selon toute apparence, on jouera à bureaux fermés.

Nous résumons ci-après les renseignements que nous avons pu obtenir sur les programmes des quatre concerts. Peut-être pourrait-on désirer dans l'un ou l'autre un peu plus d'homogénéité, mais il est juste de tenir compte de la difficulté que représente pareille organisation quand elle est conçue et réalisée au moment où la saison est déjà entamée.

30 novembre. — Premier concert, dirigé par M. SIEGFRIED WAGNER, avec le concours de M. ERNEST VAN DYCK : Symphonie en *la* (Beethoven) ; ouverture du *Bärenhäuter* (S. Wagner) ; Récit de Loge (*Or du Rhin*), fragments du premier acte de *Siegfried* et *Siegmund's Liebeslied* (Wagner) ; *Mazeppa* (Liszt) ; fragments d'un nouvel opéra de Siegfried Wagner et ouverture de *Tannhäuser*.

4 janvier 1904. — Deuxième concert, dirigé par M. CHEVILLARD, avec le concours de M. L. DIEMER : Symphonie en *ré* (Schumann) ; Concerto pour piano (Saint-Saëns) ; fragments de *Roméo et Juliette* et d'autres œuvres de Berlioz ; *Espana* (Chabrier).

22 février. — Troisième concert, dirigé par M. MORTELMANS, le directeur musical de la nouvelle société, probablement avec le concours de M^{me} KASCHOWSKA : Symphonie (Borodine) ; ballade

du *Fliegende Holländer*, Ouverture et scène finale de *Tristan et Isolde* (Wagner); *Conscience-Cantate* avec chœur (Benoît)

Mars. — Quatrième concert, dirigé par HANS RICHTER : Ouverture de *Léonore* (Beethoven); ouverture des *Maîtres Chanteurs* (Wagner); Neuvième Symphonie (Beethoven).

Voilà assurément un programme qui ne manque, dans son ensemble, ni d'intérêt ni d'allure. Si la *Société des Nouveaux Concerts* reste fidèle à ce début, si elle réussit à grouper autour d'elle un public ayant le goût des belles œuvres, elle rendra un signalé service à l'art. Pour juger, il faudra attendre l'orchestre à l'œuvre, mais ceux qui connaissent les ressources instrumentistes d'Anvers disent le plus grand bien des jeunes éléments réunis et se montrent tout à fait rassurés sur l'entreprise.

La direction des *Nouveaux Concerts* est confiée à M. LOUIS MORTELMANS, qui est un jeune compositeur de valeur et un musicologue des plus distingués. M. JAN BLOCKX a accepté la présidence d'honneur et il n'est que justice de nommer parmi les promoteurs MM. FR. FRANCK, l'abbé VERHELST, D^r DE KEERSMAECKER, HENRI FESTER et HUFFMANN.

R.

Cours d'Art et d'Archéologie.

Un Comité, réuni sous la présidence de M. Alex. Braun, sénateur, et composé de MM. E. Van Mons, secrétaire de la Commission directrice des Musées, Van Overbergh, directeur général de l'enseignement supérieur, des sciences et des lettres, Van Overloop, conservateur en chef des Musées royaux des arts décoratifs et industriels, Verlant, directeur des Beaux-Arts; secrétaires : MM. S. Systermans et A. Bayot; trésorier : M. A. Hocopied, vient de se constituer à l'effet de créer à Bruxelles un centre d'études d'art. Sans préjudice des développements ultérieurs du programme, le Comité a décidé l'organisation immédiate d'une Section d'enseignement supérieur d'art et d'archéologie et l'organisation prochaine d'une série de conférences hebdomadaires d'art. La section d'enseignement supérieur mènera au grade scientifique de doctorat en art et en archéologie tel que le règle l'arrêté royal du 26 octobre 1903. La durée des études sera de quatre ans au moins : deux années de candidature, une année de licence et le doctorat.

Les cours, dont le programme comprend les *Origines de l'art* et *l'Art oriental* (professeur : M. Capart), *l'Art grec* et *l'Art romain* (M. Marcel Laurent), la *Renaissance*, *l'Esthétique* et la *Philosophie de l'art* (M. Fierens-Gevaert) seront donnés, à partir du 10 courant, de novembre à avril, les lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, à 4 h. 1/2, au local de la Société *Patria*, 3, impasse du Parc.

Des visites aux Musées de Bruxelles et des excursions d'art dans le pays seront organisées par les soins des professeurs et du Comité. S'adresser pour tous renseignements à MM. Systermans, 57, rue du Congrès, Bayot, 37, rue de Milan, Hocopied, 21, rue Adolphe, ou au local, de 4 heures à 4 h. 1/2, les jours de cours.

La séance inaugurale aura lieu demain, lundi, à 4 h. 1/2.

Un Palais des Beaux-Arts à Liège.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Liège a soumis au Conseil communal de cette ville un projet tendant à substituer aux galeries provisoires d'abord prévues par la Section des Beaux-Arts un édifice définitif de 3.800 mètres carrés qui, après la clôture de l'Exposition universelle, servira aux Liégeois de palais des fêtes, de salle de concerts, de local d'expositions artistiques ou scientifiques, de réceptions officielles, etc. Ce Palais, dont la construction est évaluée 700.000 francs, serait, au lendemain de l'Exposition, donné à la Ville de Liège, qui assumerait la charge d'en assurer la conservation et de lui maintenir une affectation conforme aux intentions des donateurs.

Si les comptes de l'Exposition soldent en bénéfice, la Société ne réclamerait, pour cette donation, aucun avantage; s'ils soldent en perte, le Gouvernement et la Ville de Liège rembourseraient chacun par moitié à la Société la perte éprouvée par celle-ci, mais jusqu'à concurrence de 600.000 francs seulement au total.

Le Gouvernement, pressenti à ce sujet, a, paraît-il, consenti à intervenir dans la limite déterminée par la société à la condition que la Ville de Liège prenne un engagement identique. Il n'est guère douteux que la proposition soit acceptée par cette dernière. Liège possèdera donc très prochainement un monument que Bruxelles réclame en vain, avec insistance, depuis un temps immémorial.

Nous ne pouvons qu'en féliciter nos amis wallons.

PUBLICATIONS MUSICALES

On a pu lire récemment, dans nos annonces, que MM. Durand et fils venaient d'éditer une marche militaire de M. Vincent d'Indy. Une marche militaire! On pourrait s'étonner de voir l'auteur de *Fervaal* et de *l'Étranger* livrer aux bugles et aux ophicléides des motifs allègres destinés à rythmer le pas cadencé des troupes, si l'on ne savait le maître toujours disposé à obliquer ses amis. En composant la *Marche du 76^e d'infanterie*, Vincent d'Indy a rempli complaisamment une promesse faite au colonel Roy, à qui l'œuvre est dédiée, en même temps qu'il donnait issue à son patriotisme fervent. La marche intéressera, au surplus, les musiciens. Elle est un exemple typique de ce que peut faire, sans s'écarter de la forme banale imposée par les circonstances, un artiste de talent.

Une autre composition du même auteur, un *Choral varié* pour saxophone ou alto et orchestre, publié par les mêmes éditeurs, a une portée musicale infiniment supérieure. C'est une fort belle page qui unit à une forme parfaite une inspiration soutenue, d'un sentiment mélodique pénétrant.

Signalons aussi, chez les mêmes éditeurs, la publication de la partition pour chant et piano de *Castor et Pollux*, qui prend place dans la série complète des œuvres de J.-Ph. Rameau reconstituées sous la direction de M. Camille Saint-Saëns, et celle de la *Chanson perpétuelle* d'Ernest Chausson avec la transcription de l'orchestre pour quatuor à cordes et piano qu'écrivit l'auteur peu de temps avant sa mort.

Enfin, trois pièces pour piano par Claude Debussy, réunies sous le titre *Estampes*. La première, « Pagodes », évoque les harmonies mystérieuses du *gamelang* javanais. Dans la deuxième, le musicien décrit la grâce alanguie des danseuses de l'Albaïcin et le charme voluptueux d'« une Soirée dans Grenade ». La troisième, « Jardins sous la pluie », combine le plus heureusement du monde deux motifs de rondes enfantines développés avec un art parfait. Toutes trois portent l'empreinte de la personnalité aiguë de M. Debussy.

O. M.

L'Histoire de la Sonate et du Concerto.

MM. Jaspas et Zimmer qui, il y a trois ans, entreprirent de faire connaître au public liégeois les chefs-d'œuvre de la vaste littérature de la sonate pour piano et violon, reprendront fin novembre leurs intéressantes séances. Le brillant succès obtenu la saison dernière par l'audition consacrée aux concertos avec orchestre les a engagés à continuer ce genre spécial de concerts, vraiment instructifs.

Le programme de la première séance, consacrée à la sonate ancienne, comprendra les plus grands noms de la musique : Purcell, le Bach anglais, Scarlatti, Bach et Handel et celui de l'audition consacrée aux concertos : Bach, Handel, Leclair et Mozart.

MM. Jaspas et Zimmer, toujours désireux de nous faire apprécier des œuvres nouvelles, choisies parmi les plus remarquables,

tout en témoignant également d'un réel intérêt pour celles de nos nationaux, consacreront leur troisième séance aux écoles française, hollandaise et belge en y interprétant la Sonate d'Albéric Magnard, l'*Hymne* d'Alphonse Diepenbrock et la Sonate de Carl Smulders.

Le Monument de l'Union postale.

Comme nous l'avons annoncé l'année dernière, le Conseil fédéral suisse a ouvert un concours international pour l'érection d'un monument commémoratif de la fondation de l'Union postale. Cent vingt projets ont été envoyés à ce concours, qui a été jugé à la fin de septembre.

Le jury a décerné quatre prix de 3,000 francs à MM. E. Hundrieser, de Charlottenbourg; Georges Morin, de Berlin; Ernest Dubois et René Patouillard, de Paris; René de Saint-Marceaux, de Paris.

Il a en outre alloué deux prix de 1,500 francs à MM. Giuseppe Chiattoni, de Lugano; Ignatius Taschner, de Breslau, et A. Heer, de Munich.

Un concours restreint aura lieu entre les auteurs des six projets récompensés.

Chronique judiciaire des Arts.

Reproduction d'œuvres des Musées.

Un procès assez intéressant a été jugé dernièrement par le tribunal de la Seine. Un artisan de Limoges ayant reproduit sur émail et mis en vente une reproduction fragmentaire de la *Vierge consolatrice* de M. Bouguereau, qui figure au Musée du Luxembourg, le peintre assigna en contrefaçon son modeste confrère limousin et le vendeur, réclamant du tribunal leur condamnation solidaire à 2,000 francs de dommages-intérêts, la confiscation des émaux et l'insertion du jugement à intervenir dans cinq journaux à son choix.

Les défenseurs soutinrent que la *Vierge consolatrice* était, par le fait de son acquisition pour le Musée du Luxembourg, tombée dans le domaine public. C'est la thèse qu'admit le tribunal, avec cette réserve que s'il est permis de reproduire les œuvres des musées, il est interdit de les dénaturer en n'en reproduisant que des fragments.

« Attendu, dit le jugement, que si toute personne a le droit de copier et de reproduire des œuvres de peinture exposées dans les musées de l'Etat, par suite de cession entière et expresse qui a été consentie à l'acquéreur non seulement de l'œuvre originale, mais encore du droit de reproduction, c'est à la condition de ne pas modifier la pensée de l'artiste et de ne rien changer à son œuvre, qui doit rester telle qu'il l'a traduite et livrée à l'examen et à l'appréciation du public.

« Attendu que si l'auteur d'une œuvre dont le droit de reproduction a été aliéné ne peut se plaindre de voir les copies même les plus insignifiantes circuler dans le public, il peut exiger que sa pensée et son œuvre qui n'en est que la traduction ne soient altérées, qu'elles soient reproduites comme il les a enfantées; qu'il a, en dehors de tout avantage matériel auquel il a renoncé, le droit de sauvegarder sa réputation artistique, et qu'il est fondé à réclamer la réparation du préjudice à lui causé par toute atteinte qui y est portée... »

En conséquence, et en tenant compte de l'ignorance où pouvaient être les défenseurs de l'étendue de leurs droits, le tribunal a condamné ceux-ci aux dépens de l'instance, déboutant M. Bouguereau du surplus de sa demande.

Nous remettons à huitaine, faute d'espace, le compte rendu de la première représentation de *Sapho au théâtre de la Monnaie* et la chronique des expositions du Cercle artistique et du Sillon.

PETITE CHRONIQUE

On se rappelle le succès qu'obtinrent, l'an passé, les conférences organisées sur la *Belgique*, par le *Journal des Tribunaux*. Pour suivre sa tentative, notre confrère vient d'arrêter le programme d'une nouvelle série de conférences dont le but est de « montrer le courant de la vie du peuple belge depuis sa source embrumée jusqu'au flot large et fécond qui le porte, en ces jours, vers de nouvelles destinées ».

L'ordre des conférences a été fixé comme suit : *La Belgique gallo-romaine et franque*, M. M. Duvivier; *La Belgique féodale*, M. Th. Braun; *La Belgique communale*, M. P. Spaak; *La Belgique bourguignonne*, M. L. Hennebicq; *La Belgique austro espagnole*, M. Ch. Gheude; *La Belgique des Archiducs*, M. G. Dubois; *La Belgique autrichienne*, M. F. Ninauve; *La Belgique impériale*, M. H. Jaspars; *La Belgique hollandaise*, M. P.-E. Janson; *La Belgique contemporaine*, M. J. des Cressonnières.

Le premier concert populaire aura lieu les 12-13 décembre, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Gerville-Réache, de MM. Forgeur et Vallier, du théâtre de la Monnaie, et des chœurs du théâtre. A l'occasion du centenaire de Berlioz, il sera entièrement consacré aux œuvres du maître français.

Au programme : Ouverture de *Benvenuto Cellini*; Mort de Didon, des *Troyens à Carthage*, chantée par M^{lle} Gerville-Réache; Scène aux champs de la *Symphonie fantastique*; Marche hongroise de la *Damnation de Faust*; *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique avec chœurs, solos de chant et prologue en récitatif choral; solistes : M^{lle} Gerville-Réache, MM. Forgeur et Vallier.

Pour les places, chez Schott frères, 56, Montagne de la Cour. Le délai de réinscription pour les anciens abonnés expire le 15 novembre.

La génération actuelle ne connaît guère, en Belgique, les grandes œuvres chorales et symphoniques de Mendelssohn. C'est ce qui a déterminé la constitution d'une nouvelle Société de Concerts consacrés à l'interprétation des pages capitales du maître allemand.

Quatre séances seront données sous la direction de M. Franz Carpil à la Grande-Harmonie les dimanches 6 décembre, 17 janvier, 6 mars et 24 avril, à 2 h. 1/2. Les *Concerts Nouveaux* inscrivent à leurs programmes, outre un choix de symphonies, de concertos, de lieder et chansons à une, deux, trois et quatre voix, de quatuors et quintettes, la grande *Symphonie-Cantate*, la *Nuit de Walpurgis*, *Loreley*, *Christus*, *Elie* et la *Conversion de saint Paul*.

Le bureau de location et d'abonnement est ouvert chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Les intéressantes séances que M. E. Engel et M^{me} J. Bathori ont données la saison dernière seront reprises cette année par les deux artistes et auront lieu les mercredis à 4 h. 1/4, salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups. Au programme : Berlioz, Bourgault-Ducoudray, Chausson, Debussy, Diémer, Fijan, Godard, Gounod, De Grandval, Guiraud, les Hillemacher, G. Hüe, d'Ollone, Sauvrezis, Strohl, Widor, etc.; les grands classiques : écoles allemande, italienne et belge. Ces séances seront le plus souvent accompagnées par les auteurs.

La première matinée aura lieu le 18 novembre et sera consacrée aux œuvres d'Hector Berlioz. Prix d'entrée : 3 francs. Abonnement pour dix séances : 20 francs.

Pour les abonnements s'adresser salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups, et chez M. Engel, 18, rue Fourmois (Ma Campagne).

MM. Hasse et Soubre, architectes de l'Exposition universelle de Liège, viennent d'être appelés aux importantes fonctions d'architectes du Commissariat général du gouvernement.

Avec le concours de ces deux spécialistes distingués et avec celui de MM. Lonnew et Hamaide, directeurs respectivement du service mécanique et électrique ainsi que du service des transports et de la manutention, tous hommes d'expositions, les exposants belges sont certains de pouvoir disposer en temps voulu de

compartiments spacieux et brillants dans lesquels leurs produits pourront avantageusement lutter avec ceux de nos puissants voisins dont l'importante participation est dès à présent assurée.

Le statuaire J. Van Biesbroeck met la dernière main à un monument destiné à orner la tombe de Van Beveren, l'un des *leaders* du mouvement socialiste gantois. Notre confrère Albert Dutry en donne dans le *Bien public* la description suivante :

« C'est une grande, une très grande figure de femme — qu'on l'appelle la République, la Liberté, la Démocratie, peu importe — agenouillée, le corps rejeté en arrière; sur son giron Van Beveren émacié, mais très ressemblant, s'endort du dernier sommeil. Le groupe est saisissant de cette grande figure, à laquelle l'artiste est parvenu à donner un air de sereine bonté, et du pauvre corps amaigri, pitoyable reste du lutteur de jadis.

Sans y songer peut-être, sans le vouloir, certes, l'artiste a évoqué cette idée consolatrice de l'humanité tout entière, de l'humanité chrétienne surtout, c'est que la mort n'est pas la fin. Changez un rien à cette belle œuvre sculpturale et vous aurez l'enfant de l'Eglise qui trépassé dans le giron de sa mère, le croyant qui s'endort du dernier sommeil, confiant en une Providence miséricordieuse. C'est le réconfortant ou l'inquiétant *Non omnis moriar* qui nous paraît ressortir avec des clartés d'évidence de ce groupe où il y a de la charité, un peu d'espérance, pas assez de foi...

Que si l'on se contente d'envisager le groupe au point de vue purement plastique, l'on ne peut qu'en louer la noblesse d'allures, la structure forte, d'une statique parfaite, et la belle exécution. »

La *Schola cantorum* vient de fonder, pour l'aider dans la propagande de ses idées, une *Association des Amis de la Schola*. On sait que cette société musicale qui entretient une école, véritable conservatoire libre que dirige M. Vincent d'Indy, n'est subventionnée d'aucune sorte par le gouvernement. C'est donc pour substituer une fois de plus l'initiative privée à celle de l'Etat que la *Schola* a créé *Les Amis*. La cotisation de membre fondateur est de 100 francs par an et donne droit à deux places à tous ses concerts (au moins vingt par an), celle des simples adhérents est de 20 francs par an et donne droit à une réduction de 25 p. c. sur les concerts. Il ne sera créé aucun autre abonnement pour les diverses séries d'auditions données annuellement à la *Schola*. Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser 269, rue Saint-Jacques, Paris.

Deux de nos compatriotes ont été honorablement classés dans le concours que vient d'ouvrir à Paris la *Revue des Poètes*. Sur 342 concurrents, MM. Maurice Boué de Villiers (*Les Muses*) et Louis Moreau (*La Mort des amants*) ont obtenu respectivement la huitième et la neuvième place dans le palmarès, proclamé le 10 octobre.

BRUGES. — Ecole d'aquarelle, dessin, peinture et pastel sous la direction de M. Alexandre Robinson. Méthode progressive et moderne. Etudes d'après nature (figures, intérieurs, paysages, accessoires). Cours spéciaux pour jeunes filles. S'adresser pour tous renseignements à M. A. Robinson, artiste-peintre, 13, marché au Fil, Bruges.

VIENT DE PARAITRE

chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs,

Place de la Madeleine, 4, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — Estampes pour le piano.

I. Pagodes. — II. La Soirée dans Grenade. — III. Jardins sous la Pluie.

Prix net : 5 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 9 novembre et trois jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. DE BAAR et de M. **,
membre de la Société des Bibliophiles contemporains.

Le vente aura lieu à 4 heures précises
par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de
M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend fr. 0-50.

Exposition chaque jour de vente, de 10 à 5 heures.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ONZE KUNST

PORTRETTEEN-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF: Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS: Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSÉS: Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van:
G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIERVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

≡ PRIJS: AFZONDERLIJK: fr. 2,50 ≡



JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

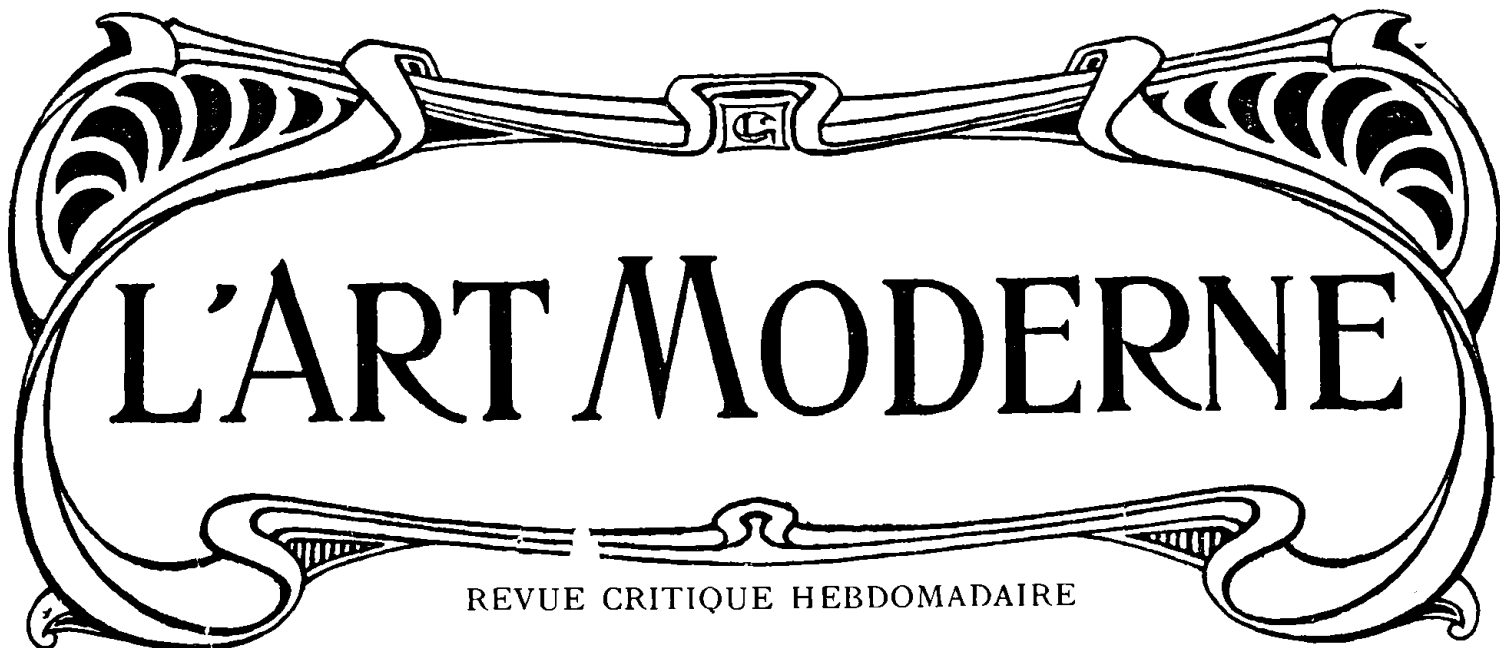
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Adrien Mithouard (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Institut d'art (OCTAVE MAUS). — Sapho (O. M.). — Exposition du « Silion ». — Le Festival Saint-Saëns à Gand (F. VAN ERMENGEM) — Publications d'art. *The Genius of J. M. W. Turner*. — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — Correspondance. — Notes de musique. — Concerts annonces — Chronique judiciaire des arts. *Les Frères ennemis* — Nécrologie. *Camille Pissarro*. — Accusés de réception — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

Adrien Mithouard ⁽¹⁾.

Le style de M. Mithouard est aussi personnel que sa pensée, mais comme il distribue celle-ci dans des catégories traditionnelles d'une logique sévère, ainsi sa phrase est-elle d'essence originale, mais de formalité absolument classique. Elle offre même de curieuses analogies avec les dispositions des édifices architecturaux. On y démèlerait (et sans développement métaphorique), un agencement extérieur semblable à celui

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

des cathédrales et au cœur même des périodes comme des pesées et des poussées, des substructions nécessaires et des ornements, des contreforts étayant la hardiesse d'un élan expressif, un équilibre d'ensemble reproduisant à l'infini le symbole d'un dualisme continu.

Cependant, M. Mithouard offre cette supériorité sur les écrivains de culture exclusivement classique que, si sa phrase affecte les formes d'un autre siècle, les mots qui au dedans d'elles circulent sont comme un sang neuf infusé dans des veines anciennes : leur choix, leur ordre, leurs groupements personnels sont bien modernes; ils évoquent des réalités actuelles, précises, tangibles et quotidiennes au lieu de galvaniser, par la séduction d'une forme pastichée, le fantôme du passé mort.

Parfois enfin, fort souvent même, la phrase impose à la fois, par un prestige minutieusement élaboré, la compréhension d'une vérité métaphysique, la vision nette et vivante de l'exemple qui l'illustre, et jusqu'à l'intuition d'autres vérités plus subtiles encore, latentes sous ce premier aspect, des divinations plus profondes dans le domaine de l'inconscient.

Ainsi ces paroles sur Sada Yacco, à propos de sa théorie esthétique du mouvement :

« Des audaces d'une rare intensité expressive se disciplinaient, sur toute sa japonaise personne, en un composite et volontaire poème du mouvement. Quand nous la vîmes mourir dans *Ghèsha et le Chevalier*, son masque d'ivoire prit avec une horrible gentillesse la stupeur de l'agonie; puis elle passa, sans qu'un pli de sa face eût bougé, et nous en fit savoir l'instant pré-

cis rien qu'au changement de couleur de ses yeux fixes. Mais qu'elle était plus belle encore à regarder vivre, vivre toute mobile ! Peurs presque drôles, désinvoltures minutieuses, tendresses poignantes et bizarres, fantaisies brusques et sûres, angoisses puériles, le plus pur, le plus féminin, le plus original jaillissement de la passion, de tout cela elle composait en artiste la trame harmonieuse d'un indéfini devenir. Un nouvel essor à tout moment suppléait aux défaillances de sa grâce antérieure. Elle scandait pourtant les plus précieux passages de ce récit temporel par l'arrêt voulu de toutes ses évolutions sur des instants de choix où elle figeait tout d'un coup les rencontres de sa cruelle souplesse. A chacune de ces pauses on éprouvait du malaise et de l'admiration, car c'est un violent artifice que d'arrêter ainsi du mouvement sans raison. A chaque fois on sentait devant et derrière elle apparaître des cortèges de phénomènes éphémères, soudain évoqués pour la justification des rythmes arbitrairement suspendus. Elle me paraissait vraiment alors l'image de cette boiteuse œuvre d'art, où l'homme s'enhardit jusqu'à arrêter le soleil. »

Et *Le Tourment de l'Unité* éclate à tout instant de passages aussi admirables. Et la *Divagation de Salomé* tout entière est d'un lyrisme aussi précis.

Érudition sérieuse servant d'assise à un tel fastueux déploiement de beauté verbale : *Le Tourment de l'Unité* est un chef-d'œuvre. Il durera. A supposer même qu'un jour on rejette les théories, pourtant si vastes, qu'il soutient, la forme en restera intangible, à la fois vivante, d'une pure beauté supérieure aux opinions passagères, et témoignage précieux de la compréhension d'art presque universelle que l'on eut à une certaine époque de notre histoire.

*
**

Il semble bien que l'idée, une fois accompli son cycle de jeunesse et de lyrisme et son cycle de maturité et de didactisme, ne puisse que se résoudre par sa propre arrivée au but. Mais la logique de la vie entraîne les idées plus loin que leur réalisation écrite : elle les arrache au domaine spéculatif pour les précipiter sur la pente de la volonté et de l'action.

L'aboutissement terminal d'une idée, même très abstraite, est toujours un acte. La plupart des philosophes l'abandonnent sur la limite du réel et là, sentant leur fonction accomplie, se désintéressent des conséquences vivantes que pourra engendrer leur œuvre : ils la confient implicitement aux mains des vulgarisateurs, des spécialistes, des adaptateurs et retournent à de nouvelles créations.

Mais un esprit complètement logique sent bien l'espace de sophisme qui inspire cette conduite. Sachant

que son idée ne peut pas mourir avant d'avoir eu sa floraison d'activité, il veut surveiller l'éclosion comme il a protégé la croissance et répandre la semence nouvelle aussi consciencieusement qu'il a planté la racine initiale. Une pudeur particulière lui interdit d'abandonner le travail final au vulgarisateur dont l'habitude est de gaspiller les plus précieuses graines de la récolte pour cultiver celles qui lui semblent le plus typiques et le plus utiles.

Et M. Mithouard, logicien parfait, a adopté cette conduite. Ayant reconnu que l'ensemble de ses théories pouvait constituer un principe d'action très réel, il les a coordonnées à nouveau, suivant les exigences de cette troisième conception ; et le poète du *Pauvre Pêcheur*, l'esthéticien du *Tourment de l'Unité* est devenu, avec la création de *L'Occident*, le promoteur d'une évolution pratique fort intéressante.

Le mot d'occident est vague, mais l'idée qu'il résume est très précise, surtout pour ceux qui ont suivi la pensée de l'écrivain. Tout ce qu'il a écrit dans la revue de ce nom porte la même marque qui se retrouve aux pages de ses livres mais avec un changement : celui que nécessitent les conditions de toute propagande. Ainsi, il ne s'agit plus de rapprocher l'impressionnisme de l'art des cathédrales, mais de montrer que le genre d'activité qui les produit tous deux, n'étant qu'endormi, peut revivre, que d'ailleurs il revit, quelles œuvres nouvelles il est capable de produire ; bref, non plus de parler du passé et de constater des lois, mais de contempler tous les aspects du présent pour en inférer ceux de l'avenir, de prévoir et de diriger, de réunir les volontés, d'indiquer le but, de grouper les artistes, de maintenir une tendance contre d'autres tendances.

C'est une œuvre plus pénible, plus lente, plus incertaine que de créer une esthétique. Car on se trouve en présence d'éléments nouveaux : de volontés individuelles, de problèmes quotidiens, d'adaptations indéfiniment provisoires de la théorie aux faits. Et je ne parle pas du côté matériel de l'entreprise, mais simplement de difficultés morales.

Ce n'est pas le moindre mérite de M. Mithouard d'avoir su, depuis près de deux ans, choisir des collaborateurs dont aucune des idées principales ne contredisait la théorie collective et générale inscrite aux premières pages de la revue, et ce n'est pas la moindre excellence de cette théorie fondamentale de n'avoir contredit jamais la réalité pourtant bien confuse, bien multiple, bien fuyante des faits quotidiens de notre histoire esthétique actuelle.

C'est que cette théorie occidentale, avec son apparence simple et implacable (elle tient en quelques lignes), est tout l'opposé d'une construction idéologique bâtie dans les nuages par un logicien habile. Elle est la formule résumative d'une foule d'observations faites sur

la nature de notre sol, de notre climat, de notre production littéraire, architecturale et artistique, sur la nature de nos idées morales, religieuses, politiques et ethnologiques. Elle les embrasse après les avoir étudiées séparément au lieu de les saisir *a priori* d'une étreinte présomptueuse et fortuite.

C'est pourquoi, malgré quelques exclusivismes peut-être temporaires, malgré quelques exagérations choquantes pour un esprit habitué aux jeux du scepticisme, malgré quelques réserves faites par ceux mêmes des lecteurs du *Tourment de l'Unité* qui se souviennent davantage des pages écrites sur la perpétuelle révolte de l'expression contre l'harmonie fixée, cette théorie demeure très féconde et porte avec elle des promesses d'une durée très longue. De plus, on ne saurait nier sa noblesse réelle et la séduction qu'exercent les grandes lignes de son ordonnance extérieure.

Au point de vue purement littéraire, M. Mithouard, depuis 1901, n'a guère écrit que des articles de tendance parfois d'ailleurs admirables (comme *Déchirer le ciel* par exemple), et le poème des *Frères Marcheurs*, où il a encore su trouver pour une idée neuve des rythmes imprévus, dont M. Quillard a dit si justement qu'ils semblaient *scandés par des cinglons de discipline*.

Mais c'est un esprit trop haut, un logicien trop excellent, un écrivain trop remarquable, un trop subtil observateur d'analogies pour jamais produire une œuvre indifférente. On peut la prévoir infiniment délicate et profonde, à la fois lyrique et didactique ; mais peut-être aussi, renversant les inductions, sera-t-elle quelque chose de tout à fait nouveau, la délivrance soudaine d'un vol depuis longtemps captif au fond de la sensibilité : roman d'idées pures, poèmes éclatants, essais encore plus magnifiques ; car les puissances de l'imagination sont infinies.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'INSTITUT D'ART

Donnons-lui ce titre, bien que ses parrains l'aient modestement baptisé : *Cours d'art et d'archéologie*. Car c'est d'un véritable Institut qu'il s'agit, éclos du jour au lendemain grâce à l'initiative de quelques hommes dévoués aux choses de l'intelligence et qu'on sait assez persévérants pour mener à bien leur généreuse entreprise.

Cet Institut, c'est la pépinière, — le « Séminaire », au sens étymologique du terme, — d'où sortiront les candidats, licenciés et docteurs en art et en archéologie pour lesquels le Gouvernement vient de créer des diplômes spéciaux.

Paru au lendemain des luttes électorales, l'arrêté royal qui consacre cette importante innovation a passé presque inaperçu. L'événement méritait une meilleure presse. Mais qu'importe ! L'idée est bonne : elle portera ses fruits.

Les sciences esthétiques, c'est-à-dire l'analyse critique, historique et philosophique des œuvres d'art, sont aujourd'hui la base de l'enseignement artistique. Comme le rappelait M. Alexandre Braun, président du comité de l'Institut d'art, dans son discours inaugural, elles se sont développées magnifiquement depuis que la facilité des communications a rendu les musées du monde entier accessibles à tous et que la multiplicité des moyens de reproduction a répandu à profusion les chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne, permettant à chacun la comparaison, l'étude méthodique, l'examen approfondi des documents artistiques de toutes les époques.

En France, en Allemagne, l'histoire et la philosophie de l'art font partie du programme de l'enseignement supérieur. En Belgique, si l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles — institution communale — possède un cours d'Histoire de l'art, très bien donné par M. A. J. Wauters à qui M. Braun a tenu à décerner un public éloge, si l'Université Nouvelle — école privée — organise des séries de conférences sur telle ou telle glorieuse époque de l'Art, les universités de l'Etat sont demeurées jusqu'ici fermées à l'Esthétique.

Mais voici un réveil éclatant. L'Université de Liège est dotée désormais d'un enseignement méthodique, régulier, embrassant l'ensemble des connaissances indispensables aux futurs élèves de l'Ecole française d'Athènes et de l'Ecole belge de Rome, aux futurs professeurs d'académies, de conservatoires, etc., aux jeunes gens appelés à remplir, dans les musées et les bibliothèques, des fonctions d'ordre intellectuel, à tous ceux, en un mot, qui par devoir professionnel ou par une simple inclination personnelle tendent à développer leur culture artistique.

L'examen pour le grade de *Candidat en Art et en Archéologie* comprend d'une part l'Histoire de l'art (les Origines de l'Art, l'Art oriental, l'Art grec et l'Art romain, l'Art du moyen-âge, la Renaissance, l'Art moderne) ; de l'autre, l'Esthétique et la Philosophie de l'Art. — Deux épreuves, deux années d'études, au moins.

Le grade de *licencié* fait l'objet d'une épreuve unique (une année d'études au moins), portant sur l'histoire de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, des Arts appliqués et de la Musique ; enfin sur l'Esthétique et la Philosophie de l'Art.

Le candidat au *doctorat* devra présenter une dissertation sur une des branches ayant fait l'objet de son examen approfondi pour l'obtention du grade de licencié et défendra publiquement les conclusions de sa dissertation ainsi que cinq thèses se rattachant aux matières précitées.

C'est en conformité de ce programme que l'Institut d'Art dont MM. Alexandre Braun, Cyrille Van Overbergh, Ernest Verlant, Eugène Van Overloop et Emile Van Mons ont pris l'initiative vient d'être fondé, et pour répercuter en quelque sorte à Bruxelles l'enseignement que donneront à Liège les professeurs nommés par l'Etat, MM. Jean Capart, Marcel Laurent et H. Fierens-Gevaert.

Avec une rapidité sans exemple, les fondateurs ont trouvé, outre le concours de bonnes volontés nécessaire, les ressources matérielles exigées et un local dont la situation centrale compense le peu d'élégance. L'arrêté royal instituant les nouveaux grades académiques a paru au *Moniteur* le 28 octobre : dès le 9 novembre suivant, l'Institut d'Art tenait, en présence d'une assemblée nombreuse et des ministres de l'Intérieur et de la Justice, sa séance d'ouverture. Et déjà, outre les cours réguliers, des conférences hebdomadaires sont annoncées. M. André Hallays, du *Journal des Débats*, ouvrira le feu le samedi 28 courant.

Souhaitons à l'œuvre nouvelle la réussite qu'elle mérite. Pareille entreprise vaut par les hommes qui la dirigent, et les noms que nous avons cités sont de nature à inspirer confiance. Selon la promesse de M. Braun, toutes les opinions, toutes les tendances, toutes les confessions seront respectées à l'Institut d'art, qui demande en échange, pour ses professeurs, le droit de ne rien sacrifier de leur indépendance. Il était bon qu'on s'expliquât sur ce point, la composition du Comité et le siège social pouvant faire donner à l'Institut, par l'opinion publique, un caractère politique que repoussent ses fondateurs. Seuls, un idéal scientifique et le désir de seconder le gouvernement dans son intéressante initiative pédagogique ont guidé ceux-ci (1).

OCTAVE MAUS

SAPHO

On peut se demander s'il est utile d'agrémenter d'une partition musicale une œuvre dramatique qui possède par elle-même et en vertu de ses seules ressources les éléments émotifs requis pour intéresser, charmer, séduire, conquérir un auditoire; et si, l'œuvre ayant plu au public qui l'a classée à son rang, il n'est pas téméraire d'en vouloir tirer une seconde mouture en jetant sous la meule, avec le grain littéraire, la farine lyrique.

Claude Debussy, il est vrai, a complété et comme parachevé *Pelléas et Mélisande* en réalisant autour des personnages de Maeterlinck l'atmosphère de rêve dont l'art du poète n'avait pu que déterminer l'essence. La musique enveloppe le drame, le pénètre; c'est la respiration même de Mélisande, de Pelléas, de Golaud, ce sont les pulsations de leurs artères; c'est aussi la lumière et l'ombre qui, tour à tour, éclairent et dissimulent leurs gestes, — et la couleur de leurs pensées, et les nuances d'espoir ou d'inquiétude des paysages où ils se meuvent. L'exemple constitue une telle exception qu'il jaillit spontanément à la pensée, comme un phénomène. Ce n'est pas uniquement à l'art parfait du musicien qu'est dû le miracle : il en faut trouver aussi l'origine dans l'imprécision même du drame, dans son caractère fictif, dans le fait que ses personnages n'ont d'autre réalité que celle des sentiments qu'ils concrétisent et des idées qu'ils expriment. Les contours indécis, les silhouettes flottantes, les visions immatérielles sont fixées d'un trait définitif par l'inspiration musicale.

Il n'en est pas de même pour une œuvre d'humanité, d'observation, de vie tangible et extérieure comme *Sapho*. La musique, si attrayante soit-elle, ne lui confère aucune beauté nouvelle. On ne peut même, parfois, accueillir les exigences parasites du musicien qu'en tronquant et en mutilant la pensée de l'écrivain.

Par une coïncidence curieuse, les deux *Sapho* — version dramatique et version musicale — ont été présentées au public bruxellois à trois semaines d'intervalle. Et malgré l'incontestable talent de M^{me} Bréjean-Silver qui en incarne à la Monnaie l'héroïne, il faut reconnaître que l'amour de Fanny Legrand pour Jean Gaussin était plus pathétique, et sa détresse plus poignante lorsque Sarah Bernhardt nous les exposa avec la seule musique de sa voix.

Dans sa forme lyrique, réduite au squelette d'un livret découpé

(1) Les leçons sont données à la société *Patria*, impasse du Parc, 3, à Bruxelles, les lundis, mardis, jeudis et vendredis, à 4 h. 1/2. Les conférences auront lieu les samedis soirs, à 8 h. 1/2, au même local.

dans le drame, — lequel avait déjà sacrifié une bonne part de l'intérêt du roman, — *Sapho* prend l'allure d'un opéra « vériste ». L'action, dépouillée de toute psychologie, se condense en quelques scènes « musicables » : le bal chez Caoudal, qui sert de prologue; les adieux de Césaire, du papa Gaussin et d'Irène, suivis de l'irruption de Fanny dans la vie studieuse de Jean; puis Ville-d'Avray et, brusquement, la révélation du passé, la fuite éperdue de l'amant désabusé (et par trop naïf), les imprécations de Fanny; ensuite le tableau familial, sentimental et provençal qui met Jean à deux doigts du mariage, le retour offensif de Sapho et l'intervention mélodramatique de la mère; enfin, l'arrivée de Jean, torturé, épuisé, dans la villa démeublée de Ville-d'Avray au moment où Fanny va retourner à son passé, — et la fameuse lettre d'adieu. Tout cela heurté et inopiné, sans autres liens que ceux que la bonne volonté des spectateurs — et leurs souvenirs littéraires — veulent bien lui donner.

La partition n'est ni du meilleur Massenet ni du pire: musique de facture habile, d'écriture courante, adaptée avec adresse aux circonstances, composée avec l'expérience des voix et des instruments, mais d'inspiration saccadée et toute en formules. *Sapho* évoque la comparaison de ces kaléidoscopes qui, au moyen de cinq ou six fragments de verres colorés, reproduisent, par un simple mouvement giratoire, mille dessins géométriques. Il semble que M. Massenet n'ait utilisé dans son œuvre que quelques bouts de mélodies : en les agitant, en les retournant, il donne l'illusion de la variété sans écorner gravement le capital de son imagination musicale. Le tableau qui nous a paru le plus heureusement venu est celui de la bastide paternelle, que colorent des chansons provençales tissées en broderies lumineuses sur la trame de l'inspiration personnelle du compositeur.

M^{me} Bréjean-Silver s'est, une fois de plus, révélée cantatrice accomplie et comédienne compréhensive dans le rôle de Fanny, qui remplit l'œuvre entière. Elle est intelligemment secondée par M^{mes} Bastien (Césaire) et Eyreams (Irène), MM. Delmas (Jean Gaussin), Boyer (Caoudal) et Cotreuil (le Père).

O. M.

EXPOSITION DU « SILLON »

Le *Sillon* célèbre son dixième-anniversaire. A cette occasion, il a ouvert une exposition assez importante à laquelle il a convié ceux de ses membres — au nombre de quinze — qui, pour se conformer à l'invariable tradition des cercles d'art, avaient provoqué il y a trois ou quatre ans la scission de rigueur (prononcez « scés-sion » en allemand).

A parler franc, la réconciliation (de finitive ou momentanée, nous l'ignorons) des factions rivales n'a pas modifié sensiblement l'aspect que nous offrirent les dernières expositions du Cercle (1). Si les *Hortensias* de M. G.-M. Stevens apportent au Salon une note distinguée, raffinée et aristocratique qui tranche sur la vulgarité ambiante, si M. Janssens impressionne agréablement les yeux par son *Vestibule*, — l'une des toiles les plus délicates du Salon, — si le *nu* de M. Gouweloos atteste une main experte et un talent qui mûrit, la fusion des deux éléments — l'Ancien et le Nouveau, comme dit la chanson — ne renouvelle guère l'intérêt d'une manifestation artistique qui paraît, depuis ses débuts, figée dans une formule immuable.

(1) Nous dirions volontiers, comme tous nos confrères, du « vaillant Cercle », si l'on voulait bien nous expliquer en quoi le fait de peindre des tableaux et de les réunir au Musée constitue un exploit héroïque.

Le *Sillon* demeure « centre gauche », hostile aux révolutions et même aux évolutions. Ses membres emboîtent le pas aux maîtres classés, ne s'inquiétant ni du temps qui passe, ni de la lassitude que provoquent les redites. Leur idéal n'étant pas très élevé, ils l'atteignent aisément, par les procédés connus. Quelques uns ont du talent : Bastien, Wagemans, Smeers savent de leur métier tout ce qu'on en peut apprendre. Mais aucun d'eux ne donne l'impression de l'artiste supérieur, original, marqué par le destin pour les hautes et définitives réalisations.

C'est M. Smeers qui nous paraît, cette fois, l'emporter sur ses camarades. Par l'harmonie du coloris, par la justesse de l'observation et la sûreté de l'exécution, ses deux petites vieilles, *Les Araignées* (pourquoi ce titre amphibologique?) constituent un excellent morceau de peinture, tout à fait « du terroir », et qui ne serait pas déplacé au Musée où il représenterait, avec le *Violoniste* de Wagemans, la décade du *Sillon*.

Ce dernier tente, dans un portrait de petit vieux bonhomme, retour du Salon triennal, de retrouver le succès que lui valut le *Vieux Rador*. M. Bastien n'expose que trois toiles, dont l'une, *Convalescente*, agréablement traitée dans une gamme de tons clairs et joyeux.

Les paysagistes dominant : MM. Mathieu, Maurice Blieck, Armand Apol, Paul Verdussen, Henri Deglume, Am. De Greef se rattachent, par une filiation plus ou moins directe, à l'école du réalisme qu'illustra Hippolyte Boulenger, tandis que Victor Mignot (dont les eaux-fortes sont très intelligemment exécutées) s'efforce, en ses impressions automnales, vers une interprétation plus personnelle, d'une intellectualité supérieure.

Des fusains de M. Bartholomé, des études de M. Bernier et de M^{me} Bernier-Hoppe, le *Portrait de G. Devreese* vu au Salon triennal et un portrait de femme, par M. S. Detulieux, un bon portrait d'homme et une *Piazetta* un peu crue de M. Swyncop, une élégante figure, *La Robe blanche*, de M. Pinot, méritent une mention en ce salonnet qui réunit, en outre, quelques morceaux de sculpture, de valeur moyenne, signés D. Weygers (un sérieux progrès), A. Matton, J. Kemmerich, L. Mascré, A. Crick, V. De Haen, P. Gilbert.

Des bijoux artistiques de bon goût composés par MM. A. Matton et A. Puttemans complètent, avec de fort beaux cuirs d'art de M^{me} Delstanche, — la plus artiste des spécialistes qu'a fait naître, en ces dernières années, l'exemple de M^{me} F. Thaulow, — cet ensemble jubilaire.

Le Festival Saint-Saëns à Gand.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Cette solennité de bon augure qui vient d'ouvrir, en quelque sorte, la saison théâtrale, a montré ce que peut un puissant stimulant sur l'amour-propre des interprètes. Ces trois journées d'essor consacrées au maître français (5, 7 et 8 novembre) rappellent la période florissante du théâtre de Gand, l'époque wagnérienne dont on se souvient. M. Boedry, avec un louable souci d'art, semble préoccupé de faire oublier certains griefs que souleva la dernière saison et peut-être aussi cette manifestation Massenet qui n'eut pas, l'an dernier, les résultats attendus; il nous promet, pour bientôt, une reprise de la *Walkyrie* et de l'*Or du Rhin*.

Henri VIII et *Samson et Dalila*, qui constituent comme le fondement et la charpente du vaste édifice d'art élevé par Saint-Saëns, ne nous paraissent pas avoir souffert de l'interprétation. Les pensionnaires de M. Boedry se sont montrés à la hauteur de leur tâche. Ils furent, d'ailleurs, largement secondés par deux excellents artistes de l'Opéra de Paris : M^{me} Soyer, une incarnation aussi perfide que sculpturale de la Dalila, Anne de Boleyn exquise, douée d'une riche complexion vocale; M. Riddez, Henri VIII fourbe et cruel, grand-prêtre redoutable et beau — disait un de nos confrères — « comme un bas-relief assyrien ». M. Fontex chanta Samson d'une voix claire et bien timbrée qui

fit oublier un jeu trop froid peut-être. Nous avons remarqué un progrès de cohésion et d'homogénéité dans l'orchestre, conduit avec science par l'excellent artiste qu'est M. de la Fuente.

La deuxième journée comprenait la partie curieuse et saillante de cette remarquable manifestation. Sous la direction du maître, l'orchestre exécuta l'ouverture des *Barbares*; l'étrange harmonie des bois et des cordes donne à cette œuvre une sauvage grandeur; on y sent la marque d'un génie en pleine possession de son art, clair et personnel, de race bien française. Le *Rouet d'Omphale* est une lumineuse idylle musicale, une page d'une écriture exquise. Le concours du grand artiste bruxellois, le pianiste De Greef, achevait d'assurer le succès de cette soirée. Ce n'est pas la première fois que nous eûmes la fortune d'admirer ici son jeu brillant, clair, souple et pur, et cette sûreté de mécanisme qui le fit triompher des difficultés accumulées dans le *Concerto en fa majeur*.

Si les grands compositeurs furent généralement de mauvais interprètes, Saint-Saëns se chargea, en ce qui le concerne, de démentir cette opinion. En dépit de l'âge, il a conservé une étonnante vigueur. Pendant une répétition des *Variations sur un thème de Beethoven* qu'il joua avec De Greef, le jeu plein de fougue du pianiste bruxellois l'ayant charmé, nous l'entendimes dire en s'épongeant le front : « Je n'ai plus votre âge, M. De Greef. » Il y avait de la modestie dans cette parole du maître; et certes, dans le *Scherzo* qui termina la partie concertante de la soirée, on ne sut lequel des deux artistes admirer le plus...

Phryné, opéra comique en deux actes, joué pour la première fois ici, n'ajoute rien à l'évolution du talent de l'auteur de *Samson et Dalila*. C'est une œuvrette, assez récente, que Saint-Saëns paraît avoir écrite pour se distraire. Les amours de la célèbre courtisane grecque et de Nicias y servent de prétexte à d'exquis marivaudages troublés par l'oncle du jeune homme, Ducephile, une sorte de Cassandre cupide et fat. Il y a dans ces pages transparentes de la fraîcheur et de la grâce, une mélodie fluide et drapée comme un tanagra. La prière à Aphrodite, au deuxième acte, nous paraît la meilleure partie de cette œuvre toute de joliesse et de clarté.

Ce triptyque consacré aux œuvres de Saint-Saëns a merveilleusement mis en valeur le génie de celui-ci. Chose rare et significative à Gand, un enthousiasme sincère, traduit par des acclamations et fleuri de palmes, monta vers la loge du maître, enthousiasme auquel celui-ci parut se montrer très sensible.

Le théâtre de Gand enregistre un succès mérité, dont l'honneur revient pour une notable part aux interprètes, parmi lesquels il faut citer : M^{me} Lassara, Valduries, Copersmet, MM. Geyre, Brialmont, Radoux, Grommen, etc.

F. VAN ERMENGEN

PUBLICATIONS D'ART

The Genius of J. M. W. Turner. Special Winter number of *The Studio*. London, offices of *The Studio*, 44, Leicester Square.

Turner, c'est l'éblouissement de tout artiste qui débarque pour la première fois à Londres, et c'est la source vive d'émotions que renouvelle ensuite chaque voyage en Angleterre...

Rien, sur le continent, ne peut donner une idée de ce peintre extraordinaire, dont l'œuvre embrasse en quelque sorte tout un siècle de peinture, depuis les limpides et classiques inspirations de Claude Lorrain jusqu'aux impressions fulgurantes de Claude Monet. Il faut avoir franchi le détroit pour s'initier à cet art mystérieux et charmeur qui semble unir et fondre les expressions visuelles les plus opposées. Nul ne fut plus précis, plus rigoureux, plus méticuleux que Turner, et tels de ses dessins à la pointe évoquant Rouen, Grenoble, des sites de la Suisse ou du pays de Galles, la citadelle de Dinant ou celle de Huy, rappellent, par l'exactitude du détail, le faire des maîtres gothiques. A côté de cela, quelle ampleur dans sa peinture, — dans celle, surtout,

de sa dernière manière, — quelle fantaisie, quelle liberté d'inspiration et de facture ! Et ces tons purs qui, devançant la division instaurée par les néo-impressionnistes, éclatent dans ses marines en feux d'artifices déconcertants ! Et ce sentiment subtil de l'atmosphère qui baigne de lumière fluide ses navires, ses promontoires, ses roches aux reflets d'améthyste, de lapis et de turquoises !

Les œuvres principales de ce merveilleux interprète des claires solaires, les voici concentrées en un volume que la direction du *Studio* a édité avec une particulière sollicitude. Plus de cent cinquante illustrations, dont un grand nombre en couleurs d'une fidélité mathématique, deux portraits, un fac-similé d'autographe ornent ce bel ouvrage. Dans des articles documentés, MM. R. de la Sizeranne, W. Shaw Sparrow et C.-F. Bell étudient le maître comme peintre et comme aquarelliste; ils le situent dans son milieu, fixent l'essence de son génie hautain, marquent son influence, groupent autour de lui les graveurs qui, depuis 1794 jusqu'au milieu du XIX^e siècle, reproduisirent au burin ses inspirations.

L'ouvrage est, de toutes les monographies illustrées consacrées à Turner, le plus complet et le plus étendu. Il constitue, en même temps qu'un hommage à l'artiste et un guide pour étudier ses œuvres, un monument érigé à l'art britannique dont le peintre de *Rain, Steam and Speed* est l'une des gloires.

LA MUSIQUE A PARIS

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Presque en même temps que les grands concerts dominicaux, la *Schola* a rouvert ses portes. La première séance y fut presque exclusivement consacrée à la musique française, sur laquelle conférenciera de façon fort intéressante M. Maurice Emmanuel. L'intérêt qui s'attache à des œuvres telles que la *Peste de Milan* de Marc-Antoine Charpentier (1634-1702), à l'admirable *Cromorne en taille* de N. de Grigny, aux chansons de Claudin de Sermizy, ne saurait être dit en quelques lignes. C'est toute une époque de musique, oubliée on se demande par quel mystère, que la *Schola* fait revivre, comme elle a fait revivre Rameau, comme elle a habitué le public français aux chefs-d'œuvre de Bach; et je pense que le nouveau mouvement ainsi commencé s'étendra, et que bientôt on connaîtra partout les noms et les œuvres des vieux compositeurs français des XVII^e et XVIII^e siècles, qui furent légion et sont dignes d'intéresser tous les musiciens.

Le concert s'acheva par la majeure partie du cinquième acte d'*Armide*; M^{me} de Nuovina interpréta le rôle, non point en musique traditionnelle, mais avec toute l'ardeur passionnée et toute l'intensité d'expression que l'on pouvait souhaiter.

Aux Concerts Lamoureux, la symphonie de M. Witkowski fut fort bien accueillie; pourtant, quelques rares auditeurs semblèrent lui reprocher de n'être point de Beethoven. La haine que l'on porte aux concertos se manifesta, un autre dimanche, de façon fort inconvenante à l'égard d'un très bel artiste, le violoncelliste belge Liégeois. Aux Concerts Colonne, intéressante interprétation de la symphonie de César Franck, sous la baguette de M. Pierné, et gros succès pour M^{me} Schumann-Heinke. A l'Opéra-Comique, reprise de *Pelléas et Mélisande* qui fait salle comble. Au Châtelet comme au Nouveau-Théâtre on exécutera aujourd'hui 15 novembre le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune*; le public se met décidément à aimer la musique de M. Debussy. Il l'aime tellement qu'il écoute avec quelque dédain l'exquise Suite que M. Fauré écrivit pour *Pelléas*. Pourquoi ne pas aimer les deux ?

M.-D. CALVOCORESSI

CORRESPONDANCE

19, avenue de Jette,
Kockelberg-Bruxelles.

6 novembre 1903.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous m'obligerez beaucoup en voulant insérer dans l'*Art moderne* la rectification suivante : Je lis dans votre numéro du 18 octobre que ma sœur, M^{lle} Aug. van Overeem, qui vient de débiter avec tant de succès dans *Mignon* au théâtre d'Amsterdam, est une élève de M^{me} Coppine-Armand. C'est juste et, quant au point de vue « théâtre », elle doit tout à cet excellent professeur.

Mais ce serait une grande injustice de ne pas nommer le professeur qui, par sa méthode sûre et prudente, par sa patience, son dévouement et ses connaissances profondes de l'art du chant, a « créé », dans toute l'acception du mot, sa voix. C'est M. Francesco Rizzelli, professeur à Londres, et c'est par conséquent à lui que revient une grande part de l'honneur du succès de son élève.

Je vous remercie beaucoup d'avance et je vous prie, Monsieur le Directeur, de bien vouloir agréer l'assurance de ma parfaite considération.

MARIO VAN OVEREEM

NOTES DE MUSIQUE

La saison musicale a été inaugurée à Bruxelles, il y a huit jours, par M. Jean ten Have qui a brillamment et sans défaillance interprété un programme sérieux, bien composé, propre à mettre en relief les qualités de son, de rythme et de sentiment particulières à l'Ecole d'Ysaye dont le jeune violoniste est l'un des représentants distingués. On se souvient que le Maître le fit entendre, voici trois ou quatre ans, à ses concerts symphoniques. Depuis lors, de persévérants efforts ont dégagé la personnalité de M. ten Have, qui s'est fait particulièrement applaudir pour son interprétation sobre et rythmique de la Chaconne de Bach, pour sa vélocité dans le *Scherzo* de Tchaikowsky, pour le sentiment poétique avec lequel il a détaillé le *Poème élégiaque* d'Ysaye. La Sonate en *la* de Händel et la Suite de Sinding, jouées l'une et l'autre avec M. Minet, encadraient cette série de soli, parmi lesquels figuraient, en outre, la Romance en *sol* de Beethoven et une page bien venue de M. Rasse.

* * *

Au Conservatoire, dimanche dernier, entre-baillement des portes sur la cérémonie traditionnelle de la distribution des prix, — joie et triomphe des enfants, tranquillité des parents. Point de discours, le vénérable président de la Commission s'étant fait excuser pour cause d'indisposition, ce qui a inspiré à l'un de nos confrères cette réflexion irrévérencieuse : « Cette lacune dans le cérémonial n'a peut-être pas été due au simple hasard : il eût fallu dire ou taire des choses dont on a jugé plus habile de ne pas réveiller le souvenir. » La diplomatie (de *duplex*, double) s'insinuerait-elle jusque dans le Temple de l'Harmonie et de la Concorde? Nous nous refusons à le croire.

Faute d'éloquence officielle, un petit concert de lauréats, ou plutôt de lauréates (il faut que l'œil ait sa part...) a rempli, non sans agrément, la séance, et l'on n'a pas ménagé les applaudissements à M^{lles} Fromont, violoncelliste, Seroen et Poortman, cantatrices, Cazantzis, pianiste, et Crystal, violoniste, — cette dernière encore tout émue d'une lettre de menaces qu'elle avait reçue au moment de monter sur l'estrade, — non plus qu'à l'orchestre d'élèves qui a fait entendre, sous la direction respective de MM. Van Dam et Agniez, l'inévitable symphonie de Haydn et les *Danses villageoises* de Rigueur.

CONCERTS ANNONCÉS

MM. E. Bosquet et E. Chaumont, dont on eut maintes fois l'occasion d'apprécier le sérieux talent, donneront à Bruxelles (Salle Erard), les 8 décembre, 29 janvier et 12 février prochains, trois séances consacrées à la Sonate moderne pour piano et violon. Ils interpréteront successivement celles de H. Février (première exécution), A. Magnard (première exécution) et G. Lekeu; A. de Castillon, J. Jongen (première exécution) et V. Vreuls; G. Fauré, Huret (première exécution) et César Franck. Adresser les demandes d'abonnement (9 francs pour les trois séances) à MM. Breitkopf et Härtel et Schott frères.

Les mêmes séances seront données à Anvers et à Liège

Pour rappel : Le Quatuor Zimmer donnera sa première séance mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, 21, rue des Minimes.

Au programme : Quatuor en sol majeur (op. 77) de J. Haydn; Quatuor en mi majeur (première audition) de Jaques-Dalcroze; Quatuor en ré mineur de Fr. Schubert.

M. Martinus Sieveking donnera deux récitals de piano à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups, les 2 et 8 décembre prochains, à 8 h. 1/2 du soir.

M^{me} Arctowska donnera à la Salle allemande, 21, rue des Minimes, le 14 décembre, à 8 h. 1/2, un *Lieder-Abend* dans lequel elle fera entendre, entre autres, des mélodies de Richard Strauss, Tschaiakowsky, Dvorak, Cui et Sinding.

À Liège, MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Jacobs, qui pendant ces dix dernières années ont pris une part si active au développement du mouvement musical, organisent la troisième série de concerts historiques qui continuera l'importante manifestation artistique consacrée à l'histoire générale de la musique de chambre instrumentale et vocale.

Le premier concert sera consacré à la chanson populaire italienne et à la naissance de l'oratorio depuis Peri, ainsi qu'à plusieurs œuvres instrumentales d'Ariosti, Marcello et Locatelli; le second à Porpora, Valentini, Boccherini, Cherubini et aux maîtres de l'art vocal des XVII^e et XVIII^e siècles; le troisième à Bach, Händel, Haydn et Mozart.

Chronique judiciaire des Arts.

Les Frères ennemis.

Le peintre J.-H. Ibels a, paraît-il, un frère, André, et tous deux sont auteurs dramatiques. Le premier a fait représenter une pièce intitulée *La Neige*. Le second annonce les représentations imminentes de *Il neige* au théâtre Moderne.

La similitude de noms d'auteurs et de titres pouvant prêter à confusion, M. Ibels (J.-H.) vient d'assigner en référé le directeur du théâtre Moderne pour qu'il lui soit fait défense de monter l'œuvre de M. Ibels (André). Le tribunal a, purement et simplement, renvoyé les frères ennemis à se pourvoir « au fond », l'affaire ne comportant aucune mesure conservatoire ou d'urgence.

NÉCROLOGIE

Camille Pissarro.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une douloureuse nouvelle : celle de la mort de Camille Pissarro, l'un des plus beaux paysagistes d'aujourd'hui, qui a succombé, âgé de soixante-treize ans, aux suites d'une périostite.

Il représentait avec Claude Monet, Degas et Renoir la brillante école impressionniste qui succéda à l'école de Fontainebleau. Nous ne pouvons qu'exprimer ici les regrets que nous cause la mort de ce fervent artiste et de cet homme simple et bon, dont la vie, probe et droite, fut en harmonie avec le talent, — nous réservant de rappeler ultérieurement les mérites du peintre et les étapes de sa carrière.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Lueurs...*, par ERNEST JAUBERT. Paris, A. Lemerre. — *Le Mirage perpétuel*, par ACHILLE SEGARD. Paris, P. Ollendorff.

ROMAN. — *L'Indécis*, par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, *Mercur* de France. — *Les Vacances d'un jeune homme sage*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercur* de France. — *Images d'outre-mer*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Les Cadets du Brabant (La Famille Kaekbroeck)*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Pierre et Anna*; Le mariage, par L. MICHEL Y SERRENTANT (deuxième édition). Paris, P. Ollendorff.

CRITIQUE. — *Nouveaux Essais sur l'Art contemporain*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, Félix Alcan (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — *L'Arte Mondiale alla V^a Esposizione di Venezia*, par V. PICA (deuxième fascicule). Bergame, Institut d'arts graphiques. — *Emile Claus*, par VITTORIO PICA (avec le portrait du peintre et vingt-quatre reproductions de ses œuvres). Ex.t de *l'Emporium* (octobre 1903). — *La Vérité sur le Salon triennal*, par un peintre flamand. Bruxelles, édition de *l'Idée libre*.

THÉÂTRE. — *Psukà*, dialogue pour le théâtre en un acte et neuf scènes, par EDMOND PICARD; frontispice par Louise Danse. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Une Visite à la cour*, comédie en un acte, par EMILE GIELKENS. Bruxelles, N. Dekonink. — *Sainte-Cécile*, drame musical en trois actes, quatre tableaux, par CHARLES MARTENS; musique de JOSEPH RYELANDT. Louvain, imp. Aug. Fonteyn.

ARCHÉOLOGIE. — *Le Tissu de Modène*, par M^{lle} ISABELLA ERRERA. (Extrait des *Annales de la Société d'Archéologie*.) Bruxelles, Vromant et C^{ie}.

DIVERS. — *Almanach Willy 1904*. Paris, P. Varelli.

Memento des Expositions.

ANGERS. — *Société des Amis des Arts*. 5 décembre 1903-février 1904. Beaux-arts et arts industriels. Transport gratuit en France pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. le Président de la *Société des Amis des Arts, Angers*.

BRUGES. — *Cercle artistique*. (Salle des Halles.) 6 décembre. Trois œuvres par exposant. Délais d'envoi : Notices, 22 novembre; œuvres, 23-28 novembre. Transport gratuit. Renseignements : M. A. Ganshof, secrétaire.

MONACO. — Exposition internationale. Janvier-avril 1904. Délai d'envoi : 20 novembre. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements : M. Jacquier, secrétaire, 40, rue Pergolèse, Paris.

PETITE CHRONIQUE

Le jury du concours Godecharles a proposé à la Commission provinciale, pour le prix de peinture, MM. Isidore Opsomer, de Lierre, auteur du triptyque *Le Paradis perdu*, et Walter Vaes,

d'Anvers, qui avait présenté un *Chanteur populaire en Flandre au temps espagnol*

Pour la sculpture, MM. Charles De Brichy, de Bruxelles (*Femme assise et Lamentation d'un damné*), et Pierre Theunis, de Laeken (*Méditation*).

Pour l'architecture, MM. J.-P. Van Neck, d'Anderlecht (*Projet de Panthéon et Projet de Bibliothèque*), et Mario Knauer, de Bruxelles (*Un palais des Sports*).

M. Henri Thomas, l'auteur de la *Vénus* qui fut l'une des toiles les plus discutées — et les plus admirées — du Salon, avait été proposé pour le prix de peinture. Mais la majorité du jury s'opposa à cette proposition, le règlement du concours exigeant que l'œuvre couronnée fût un « tableau d'histoire » Ah! si au corset, au bouquet de roses et au perroquet qui forment les accessoires de la figure de M. Thomas, celui-ci avait ajouté un casque .. Mais on ne pense pas à tout!

M. Edmond Picard a lu mardi au Palais de justice, devant un auditoire anxieusement attentif, sa nouvelle œuvre *Psuké*, comédie-drame en un acte et neuf scènes. Tragique peinture de quelques âmes rares ou curieuses aux prises avec les problèmes de la jalousie, de l'immortalité; pensée dramatisée, philosophie emportée, volontaire et passionnée, dont les derniers éclats surtout (scènes VIII et IX) sont étrangement émouvants.

Il faut remettre le plaisir d'en parler au jour où, après avoir étudié la pensée de l'auteur, on pourra mieux analyser cette cérébrale et très moderne tragédie.

On a planté la semaine dernière au théâtre de la Monnaie les décors du *Roi Arthur*, œuvre de M. Dubosq, qui ont fait sensation. Le drame lyrique d'Ernest Chausson est entré dans sa période de réalisation définitive et l'on compte fixer au lundi 30 courant la date de la première représentation.

Les *Maîtres chanteurs*, dont on prépare la reprise, auront une interprétation de premier ordre. M. Imbart de la Tour chantera le rôle de Walther de Stolzing, M. Albers celui de Hans Sachs. C'est M. Decléry qui incarnera le personnage de Beckmesser. M. Vallier jouera Pogner; M. Forgeur, David; M. Belhomme, Kothner; M. Cotreuil, le Veilleur de nuit. Les rôles de Vogelsang, Nachtigal, Zorn, Ortel, etc., seront confiés à MM. Disy, S. Austin, Henner, François, etc.

Quant aux rôles féminins, ils seront tenus par M^{lle} Strakosch (Eva) et M^{me} Bastien (Magdeleine).

Concurremment avec le *Roi Arthur*, les *Maîtres chanteurs* et le *Tableau parlant*, on répète à la Monnaie la *Belle au bois dormant*, féerie de M. Silver, qui sera interprétée par M^{mes} Bréjean-Silver, Eyreams, Maubourg, Paulin, M. Delmas, etc.

Changement d'affiche au théâtre Molière depuis hier : première représentation de *l'Ecole buissonnière*, de MM. Talmettes et Reboux, et de *Le Cœur a des raisons...*, de MM. de Flers et Cailhavel. Ce spectacle, dont nous parlerons dimanche prochain, sera donné aujourd'hui en matinée.

C'est jeudi prochain que M. Munié inaugurera ses matinées littéraires. Le spectacle se composera, après la conférence de M. Edmond Cattier, des *Khoëphores*, deuxième partie de l'*Orestie* d'Eschyle. A la deuxième matinée, on jouera l'*Aulularia* de Plaute et la comédie de *La Marmite* (cinq actes), qui inspira Molière pour son *Avare*. A la troisième — le théâtre moyen-âge — on représentera avec leur mise en scène, à la fois naïve et compliquée, le *Mystère d'Adam* et le *Miracle des fous*. A la quatrième, une pièce de la période précornélienne. A la cinquième, une comédie du théâtre romantique.

La *Section d'Art et d'Enseignement populaires* de la Maison du Peuple inaugurera, le lundi 23 courant, la série de ses conférences et auditions. M. René Berthelot, professeur à l'Université libre, parlera d'*Ernest Renan*.

Les séances auront lieu alternativement tous les quinze jours, le lundi et le mardi. Dès à présent sont arrêtés les programmes suivants. Léon Furnémont, *Béranger* (avec audition musicale); François André, *Alfred de Vigny*; Gérard-Richard, le *Chunsonnier J.-B. Clément* (avec audition); Emile Royer, *Alfred de Musset*;

Jules Destrée, le *Théâtre*; Charles Ven den Borren, *Schumann* (avec audition); Jules Destrée, *Paul Verlaine*.

Le Section d'Art organisera en outre, avec le concours du Cercle dramatique *De Toekomst* et de M^{me} Jeanne Lion, du théâtre Antoine, deux représentations où seront interprétés le *Fardeau de la liberté*, de Tristan Bernard; les *Chapons*, de L. Descaves et Darien; *Poil de carotte*, de Jules Renard, et le *Carrosse du Saint-Sacrement*, de Prosper Mérimée.

Comme nous l'avons fait pressentir, le Conseil communal de Liège vient d'accueillir la proposition que lui avait faite le Comité exécutif de l'Exposition au sujet de la construction d'un palais des Beaux-Arts. C'est sur l'emplacement actuel du Jardin d'acclimatation que sera érigé cet édifice, destiné, après l'Exposition, aux fêtes musicales, aux conférences, etc.

Missel païen, tel est le titre inattendu d'un ouvrage que prépare, pour être édité très prochainement, M^{me} Lise de Bellinglise, et qui comporte des pensées, des maximes et des réflexions concernant l'amour, envisagé dans son idéale grandeur. En suivant les gradations des livres d'heure chrétiens, l'auteur a tourné vers la beauté de l'amour pour toutes ses aspirations; il y dit les douceurs et les joies, les incertitudes et les doutes, les douleurs et les peines qui assaillent le cœur humain. Il s'est efforcé aussi d'y semer les consolations qui amènent l'apaisement de la résignation dans les âmes troublées et souffrantes. — Les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition d'amour, le Pater et l'Ave, le Credo d'amour, les Commandements d'Eros, l'amoureux Evangile, etc., sont autant de pages consacrées à ce sentiment adorable et divin qui élève l'âme vers les clartés pures.

Paraîtra incessamment à la librairie Ollendorff *l'Idole monstrueuse*, par Louis Michel y Serentant, — continuation de l'épopée sociale: *La Genèse de l'Esprit* dont le début, *Pierre et Anna*, a été apprécié avantageusement ici même par M. Georges Rency et dans le *Peuple* par M. Edmond Picard. Ce roman étudiera l'hérédité, thème déjà abordé par Brioux. Vais avant *l'Evastion*, *l'Idole monstrueuse* avait été conçue, exécutée à part des remaniements, et même examinée dans un document officiel.

Paraîtra, de même, très prochainement: *Pour l'amour du laurier*, roman, par notre collaborateur A. Gilbert de Voisins, avec une préface de Pierre Louys.

Une nouvelle revue littéraire française, *Le Festin d'Esopé*, vient de lancer son premier fascicule mensuel. Au sommaire: une nouvelle outrancière de M. G. Apollinaire qui met en scène, dans le cadre émouvant des hautes fagnes de la Baraque-Michel, des gueux wallons proches parents des traîne-misère de Maxime Gorki; des vers de N. Deniker, A. Salmon, V. Moulinas, une page historique d'Ad. Lanne, etc. — Bureaux à Paris, 244, rue Saint-Jacques.

Le *Studio* a inauguré dans sa livraison de septembre la publication d'une série d'articles sur Whistler, illustrés d'admirables reproductions en couleurs et en noir. M. A. L. Baldry étudie l'art de Whistler et l'influence qu'il eut sur sa génération. M. Mortimer Menpes, qui fut l'élève favori et l'ami du maître, évoque avec humour sa vie intime et décrit l'enthousiasme qu'il suscita, tant par son talent que par la crânerie de son caractère, parmi les jeunes gens qui se groupèrent autour de lui à l'époque de ses grandes batailles contre la critique. L'homme et l'artiste revivent dans ces « souvenirs » avec la précision d'un instantané.

Dans le fascicule d'octobre, MM. O. Sickert et T.-R. Way étudient respectivement Whistler comme peintre et comme lithographe. D'autres articles suivront.

De son côté, le *Magazine of Art* consacre à Whistler d'importants articles illustrés. M. Spielmann étudie particulièrement l'Homme et l'Artiste dans les fascicules d'octobre et de novembre, qui contiennent, entre autres, le *Portrait de Sarasate* gravé par O. Lacour, le *Portrait de la mère du peintre* (Musée du Luxembourg), etc.

Le testament de Whistler a été ouvert. Le défunt laisse sa fortune, s'élevant à 265,000 francs, à sa belle-sœur et pupille miss Philips. Par un premier testament en date du 27 novembre 1896, le célèbre peintre avait légué au Musée du Louvre la collection de grenats de sa défunte femme, divers bijoux artistiques de la vieille Argentine et des porcelaines; le tout devait être exposé dans le dit musée sous le nom de « Collection Béatrice Whistler » avec les épreuves des gravures à l'eau-forte exécutées par sa femme.

Un récent codicille du 7 mai 1903 a annulé ce legs, M. Whistler désirant laisser la jouissance de ces richesses artistiques à son exécutrice testamentaire; mais il exprime le vœu que ces collections, si elles restent en la possession de sa légataire, soient léguées par elle au Musée du Louvre dans les conditions formulées par le testament de 1896.

A propos de Whistler, un mot inédit du peintre des *Nocturnes*: Comme un critique lui reprochait d'avoir introduit dans sa *Symphonie en blanc* d'autres couleurs que le blanc, le peintre après avoir lu l'article, se tourna en riant vers un de ses amis et dit: « Je pense que M. X..., lorsqu'il va écouter une symphonie en fa, s'attend sans doute à n'entendre qu'une répétition de la note fa fa fa fa!... »

Une exposition d'œuvres de Paul Gauguin, comprenant cinquante peintures et vingt-sept dessins, est ouverte en ce moment, et jusqu'au 28 courant, à la Galerie Vollard, 6, rue Laffite, à Paris.

Une exposition des céramiques de Lachenal, des meubles de

Majorelle et des Verreries de Daum est ouverte à Paris, à la Galerie Georges Petit, jusqu'au 30 courant.

Très prochainement sera inauguré à Paris, 114, rue du Faubourg-Saint-Honoré, la galerie Druet, qui réunira un choix d'œuvres de Maurice Denis, Van Rysselberghe, P. Signac, Ch. Guérin, H. E. Cross, K.-X. Rousset, M. Luce, Vuillard, Sérusier, Bonnard, etc.

Nous avons annoncé déjà l'Exposition internationale des Arts et de la Mode féminine projetée pour l'an prochain à Ostende. Elle aura lieu dans les salons du Kursaal et comprendra le vêtement, la coiffure, les accessoires de la toilette (bijoux, dentelles, éventails), etc. Les sections VII, VIII et IX (littérature et librairie spéciales, travail de la femme et œuvres d'art) seront dispensées du paiement des droits d'emplacement. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, boulevard du Midi, 7, Ostende.

Signalons l'intéressante initiative prise à Paris par M. P. Landormy qui, à l'aide d'un quatuor vocal de premier ordre composé de M^{mes} J. Leclerc (Opéra-Comique) et Mayrand (Conservatoire), MM. J. David (Schola) et J. Reder (Concert Colonne), assisté en outre d'instrumentistes de choix, donnera, à partir du 27 courant, tous les vendredis à l'Ecole des Hautes Etudes sociales des auditions de musique classique et moderne.

Un second quatuor, formé par M^{mes} A. Vila (Concerts Lamoureux) et Garcia (Conservatoire), Noël-Nansen (id.) et L.-Ch. Bataille, doublera éventuellement le premier.

Notre correspondant de Paris, M. M.-D. Calvocoressi, est dorénavant chargé du feuilleton musical des *Annales parlementaires*.

Vient de paraître chez M^{me} Léop. MURAILLE

45, rue de l'Université, LIÈGE

SAINTE-CÉCILE

drame musical en trois actes et quatre tableaux.

Paroles de CHARLES MARTENS, musique de JOSEPH RYLANDT (op. 35).

Partition (piano et chant) réduite par l'auteur. Prix net : 15 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE**
**ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépot à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1867)

par F. GAUTIER

in-4^o de 106 pages, sur papier vélin,
orné de 26 portraits différents du poète et de 28 reproductions.

Dessins de Baudelaire, fac-similés d'autographes, etc.

Tirage à 150 exemplaires numérotés.

PRIX : 12 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

CONZE KUNST

PORTRETTEEN-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF: Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS: Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSES: Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van : G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIEREVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT. - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

PRIJS: AFZONDERLIJK : fr. 2.50

ANTWERPEN
J.-E. BUSCHMANN, UITGEVER

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly
Price : Half a crown net

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE sera servi gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier 1904 à tous les nouveaux abonnés.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Père Pissarro (Georges Lecomte). — Notes sur le « Roi Arthur ». — 1. Argument (H. L.). — Cours d'histoire de l'Art. — Heureuse! (O. M.). — Notes de musique (O. M. et Ch. V.). — Concerts d'hiver de Gand. (F. V. E.) — Petite Chronique.

LE PÈRE PISSARRO

C'est sous cette appellation tendre et respectueuse que, vivant, il était entré dans la gloire. C'est sous ce nom que, maintenant, notre affection endolorie le regrette et le pleure.

Puisque nous savons que cet hommage, si pieux dans sa familiarité cordiale, était le seul dont fût fier ce magnifique artiste indifférent à tant d'autres hommages, il nous semble que ce n'est pas trop tôt pour saluer dès à présent son souvenir par ces mots de vénération sous

lesquels l'histoire enregistrera son œuvre merveilleux et sa noble vie.

Le Père Pissarro! comme on dit « le Père Corot - du brave homme et du grand artiste qui fut non pas son maître, — pour de tels cœurs simples et libres ce mot a une arrogance qui les eût fait sourire —, mais l'ami de sa jeunesse inexpérimentée et le conseiller sans morgue de ses premiers efforts qui plurent au doux poète des grâces de la nature.

Pour l'un comme pour l'autre c'est leur inlassable jeunesse d'esprit, leur fraîcheur d'âme, leur bonté souriante, délicieuse de tact et discrètement active, aussi bien que l'amour joyeux de leur art, la passion fière et sans fracas avec laquelle ils surent le pratiquer et la splendeur de leur œuvre qui, de notre admiration charmée, firent spontanément jaillir ce nom.

Peut-être Corot y eût-il un mérite moindre, car les artistes de son temps, en général plus simples et moins agenouillés devant les gloires officielles, étaient plus capables de sentir la grandeur et la beauté d'une telle existence.

Mais pour Camille Pissarro, croyant attaché dans une époque de muflisme et de *struggle for life*, où la plupart des artistes et littérateurs, en extase devant les titres, les millions, le pouvoir, devant la stupide arrogance des parvenus et des faux maîtres qui peuvent hâter leur escalade, font avec fanfaronnade leur carrière à plat ventre, quel triomphe, quelle légitime cause de joie et d'orgueil pour un vieux brave homme de peintre sans prestige mondain, sans influence dans les Académies et les Salons, vivant à l'écart comme un doux

patriarche au milieu de ses enfants, d'avoir conquis, par le seul rayonnement de sa vie et de son œuvre, une gloire si radieuse!

Il s'en est allé, l'autre dimanche, par un tantôt de fine lumière grise dont il eût aimé la douceur, entouré de ses vieux compagnons de toujours qui, depuis plus de quarante ans, ne recueillirent de ses lèvres que paroles bonnes, généreuses, enthousiastes, et de ses amis plus jeunes, que son grand cœur et son inaltérable foi avaient groupés autour de lui.

J'imagine que c'est le cortège qu'il eût souhaité si jamais ce peintre de la vie, ce joyeux et frais amant de la vie, avait attristé le travail d'un seul beau jour par des pensées de mort.

Pas d'arriviste venu pour l'écho du lendemain dans les gazettes, pour les diplomaties des *shake-hands* profitables, puisqu'il ne pouvait pas y avoir de personnages influents à frôler, pas le moindre représentant de la Direction des Beaux-Arts, qui préféra se déshonorer davantage plutôt que d'apporter sur cette tombe l'aveu de son ignorance et de son repentir, pas le moindre délégué du ministre, auquel on n'avait pas dit sans doute qu'il s'agissait d'une gloire française entrant dans l'histoire!

Tous, l'âme en deuil, nous marchions recueillis, évoquant avec émotion les sages idées qu'il exprimait sur l'art avec tant de grâce discrète, ses nobles paroles de confiance en l'avenir, et sa belle tête blanche aux yeux candides, d'un sourire si adorablement jeune.

Sur ce cercueil le silence fut plus émouvant que tout discours. Comme il n'y avait là que des admirateurs et des intimes, personne n'avait besoin d'expliquer à personne ce qu'était Pissarro et combien il faut chérir sa mémoire.

Le cœur lourd, nous avons défilé devant le vieux grand ami comme pour lui dire que nous l'aimerons toujours, que nous sommes fiers d'avoir été jugés dignes de son amitié, et reconnaissants d'avoir appris un peu mieux par son exemple comment il faut vivre la vie.

Et nos larmes, sur sa tombe, lui furent tout de même un plus bel hommage que les harangues des mercantis de l'art, que l'averse d'eau bénite ou le tintamarre des mottes de terre.

En cédant aux instances d'Octave Maus pour écrire ces paroles d'adieu, j'espérais avoir la force de dominer ma peine et d'analyser l'œuvre magistral de Camille Pissarro.

S'il en est peut-être de plus puissant, il n'en est pas de plus harmonieux, de plus délicat, de plus divers. Nul, en aucun temps, en aucun pays, n'exprima mieux la grandeur féconde de la terre, la silencieuse intimité de la campagne et le labeur sincère des paysans. Très vite le Temps, souverain réparateur et justicier, mettra

l'œuvre de Pissarro à sa vraie place, la toute première. J'aurais voulu le démontrer.

Mais dès les premières lignes j'ai senti que ma douleur est encore trop vive pour le calme d'une telle entreprise.

Dans ce journal, où j'ai accepté de parler de lui parce qu'il l'aimait et y était aimé, je me suis donc borné à traduire l'émotion de ceux qui l'ont connu. Mais pour suppléer cette étude, nécessairement longue, voici quelques passages du dernier article qu'il me fut donné d'écrire à son sujet.

GEORGES LECOMTE

Tous les passionnés d'art, tous ceux qui savent combien la noble vie de ce vénérable maître impressionniste est en harmonie avec la beauté de son art, se réjouiront de sa jeunesse inaltérée, de la splendeur sans cesse croissante de son œuvre. Quelle douceur de pouvoir penser que la grandeur d'âme, l'enthousiasme, l'esprit de justice et de bonté sont les plus sûrs gardiens du talent et de la force créatrice!

Dans la vie actuelle, si pauvre en grands artistes qui sont en même temps de grands caractères, l'exemple de notre cher Camille Pissarro est un réconfort. Avec sa simplicité, sa foi ardente, sa candeur que les tristesses de la vie n'ont su flétrir, il est l'un des derniers représentants des beaux artistes d'autrefois qui, ignorant l'intrigue, vivaient leur doux rêve dans l'allégresse paisible de la nature. La vie d'un tel homme est presque une anomalie à notre époque de boue. Et, pour notre part, c'est toujours avec une piété émue que nous en parlons.

Ne négligeons donc jamais de fêter ce peintre qui est parmi les plus originaux et les plus délicats du siècle. Nous serons récompensés par une joie très vive. Après tant de toiles, tant de chefs-d'œuvre où le poème intime et radieux de la nature est écrit en harmonies si splendides, voici que le vieux maître a voulu nous représenter la pierre des villes, la vie grouillante des rues, la grisaille des façades, les ciels que la fumée et la poussière font si complexes.

Avec sa maîtrise et son expérience qui lui permettent de réaliser mieux que jamais la subtilité de sa vision, il est parvenu à rendre la beauté que la lumière, aux diverses heures du jour et aux diverses saisons, donne à ces motifs sans séduction propre, et d'exprimer tout le caractère des carrefours, des rues, des enfilades de maisons, des perspectives d'arbres et de foules.

Ce fut d'abord Rouen avec ses ports, ses quais, les fumées des usines et des steamers en partance, le pittoresque archaïque de ses toits et les dentelures de ses flèches. Puis vinrent les boulevards de Paris avec les jeux d'ombre et de lumière sur les façades, les remuements de foule et de véhicules, toutes les caresses de lumière sur les formes en mouvement; enfin, voici la place et l'avenue de l'Opéra, par la neige ou les brouillards d'hiver, dans la fraîche et délicate lumière du printemps avec la joie des jeunes verdure parmi la pierre blafarde, par la pluie, le temps gris ou le pimpant soleil. C'est d'une vie intense, complexe, mouvementée. C'est, dans tout leur charme et toute leur exactitude, la lumière, la couleur, le remuement des rues de Paris. Et comme l'architecture de ces tableaux est audacieuse! Avec quelle hardiesse et quel imprévu ils sont bâtis! Les passants, les voitures,

les bêtes, les arbres vus d'en haut sont saisis dans leur vérité de silhouette et de lumière; chaque être, chaque objet a son caractère. Et, en même temps, tout cela s'équilibre, pour former des compositions très harmonieuses.

Camille Pissarro, dont le talent si varié nous a valu tant de surprises, trouve le moyen de nous donner encore une émotion très neuve. C'est que son art sincère, puissant, original, ne reçoit du dehors que des sensations personnelles. Ils sont rares les peintres qui, à toutes les heures de leur existence, peuvent apporter de l'inédit et de l'inconnu, et les écrivains dont chaque livre est une révélation nouvelle.

Sa vie mérite d'autant plus l'attention que, résumant les tendances de l'art de ces quarante dernières années, elle montre tous les efforts tentés vers des clartés plus vives, des harmonies plus somptueuses et des compositions décoratives. M. Pissarro a personnellement parcouru ces divers stades de l'évolution plastique à laquelle deux générations et plusieurs écoles ont concouru.

Le récit de ses recherches personnelles équivaut à l'histoire complète de l'impressionnisme jusqu'en ses plus récentes manifestations.

Parmi les tout premiers, Camille Pissarro se soucia de rendre la vraie physionomie de la campagne, de peindre, avec tout leur caractère et en des clartés limpides, des scènes agrestes justement observées. Ce sont de souples enfants et des femmes vêtus d'étoffes claires dans l'allégresse des jardins fleuris, de grasses prairies normandes, des champs fertiles où, parmi des arbres, sous des ciels transparents, pleins de nuages aux volutes légères, se meuvent de replètes paysannes, des laboureurs actifs et des bêtes. Tout de suite, il apparaît dessinateur savant, doué d'une vision perspicace, traducteur du véridique aspect des êtres et des choses. L'atmosphère de ses toiles est limpide; ses tons associés en valeurs très rapprochées et très justes créent de douces harmonies.

Il serait d'ailleurs bien puéril à ceux qui se préoccupent avant tout d'intellectualité, de juger cette peinture strictement extérieure et réaliste. Elle a une âme. L'idée s'en dégage. Sans qu'aucune qualité plastique soit sacrifiée à cette expression idéale, sans que l'intention soit apparente, elle dit le placide et joyeux poème de la nature, la fécondité du sol, la magnificence des atmosphères et des diffusions astrales.

Comme la pure beauté plastique de ces toiles est savoureuse! Quel caractère a le dessin des êtres et des choses! D'un arbre on reconnaît l'essence, d'une végétation, l'aspect; les gens se tiennent en des poses normales ou marchent de leste allure. De radieux soleils d'été éclairent les labours, frappent ardemment les cotées des filles, le velours des prés, la robe des ruminants et les arborescences. Dans les ciels toujours en parfait accord avec les paysages qu'ils surplombent, de légers nuages volettent. L'air circule entre ciel et terre. Les êtres vivent, les feuillages frissonnent. C'est la paix fleurie des champs, la quiétude des étendues.

Camille Pissarro montre la terre avec les paysans qui la travaillent. Ce ne sont pas des personnages factices qui posent. Courbés sur le sol, ils y sont vraiment attachés par le travail quotidien, ils vivent en leur cadre exact et habituel. La pioche a durci leur main, l'effort a desséché leur corps nerveux, le soleil et le vent ont tanné leur peau. D'un geste large, à pas lents, ils sèment. Inclonnés et les reins creux, ils sarclent ou récoltent. Des femmes, décorativement réparties au centre d'un pré, soulèvent lestement, avec

une agilité gracieuse, le foin desséché. D'autres, agenouillées ou accroupies, font de hâtives cueillettes. D'autres, debout sur des tertres, au pied d'un arbre, gardent des vaches, des canards, des chèvres. D'autres encore troublent, par des lavages actifs, la nappe limpide des rivières, ou ravaudent des hardes dans leurs intérieurs rustiques, tout embellis de calme lumière.

Les paysans que Camille Pissarro nous montre si bien dans la fièvre de leur travail, il sait aussi nous les faire voir revêtus de la blouse neuve, aux ballonnements rigides, et se pressant, les jours de marché, autour des étalages, en des ruelles étroites ou sur des places de bourg. Avec des airs madrés et des allures lentes, ils circulent entre les saches, les bancs chargés de légumes, et marchandent. Les vendeuses papotent, font valoir leurs denrées. Les volailles tendent voracement le cou entre les barreaux des cages. Ces marchés ont une vie intense de kermesse. On entend quasi le brouhaha de la multitude qui grouille et piétine.

L'art de Camille Pissarro, qui rend si bien l'activité rurale dans le soleil, au milieu des arbres en fleurs ou des feuillages d'été, excelle aussi à exprimer l'engourdissement de la nature sous l'amoncellement des neiges. Des couches profondes et molles alourdissent les lignes du terrain. Des rameaux desséchés, noircis par les autans, se convulsent sur des ciels bas qu'assombrit l'imminence des tombées prochaines. Les entassements de neige sur le sol rugueux forment des facettes que la lumière irise et déterminent des ombres d'un bleu léger.

Que de choses encore à dire sur les eaux-fortes de Camille Pissarro, admirables eaux-fortes de peintre, sur les radieuses symphonies de ses pastels, sur le charme enveloppé de ses gouaches, sur l'œuvre entière de ce simple, délicat et puissant poète de la nature.

Mais j'ai juste assez de place pour saluer ce digne caractère d'homme, cette foi ardente d'artiste qui, dédaigneuse des intrigues et des faciles succès, a persévéré noblement dans son effort d'art, sans aigreurs ni doutes, joyeux au milieu des siens en la sérénité des champs dont il a si bien rendu la quiétude et l'allégresse.

Une telle vie émeut l'ironie elle-même, glace le sourire des sceptiques et commande la vénération.

Nous voulons croire que la haine, la triste haine des sectaires, des ratés, des faux grands peintres et des envieux a enfin désarmé devant tant de noblesse et de grandeur.

GEORGES LECOMTE

NOTES SUR « LE ROI ARTHUS ⁽¹⁾ ».

I. — Argument.

ACTE PREMIER

Premier tableau. — Arthus, en son palais de Carduel, harangue et glorifie la troupe victorieuse des chevaliers de la Table ronde : par leurs efforts, la Bretagne s'est libérée des menaces d'oppression saxonne. Ceux-ci lui répondent en exaltant leur chef magnifique, lequel attribue à Lancelot, son preux chevalier, le

(1) *Le Roi Arthus*, drame lyrique en trois actes et six tableaux, paroles et musique d'ERNEST CHAUSSON, actuellement à l'étude au théâtre de la Monnaie.

principal mérite du triomphe. Mordred, neveu d'Arthur, supporte malaisément cette distinction qui favorise un rival; ainsi se dessine son ressentiment pour le principal héros de l'action dramatique.

Le chant se fait moins rude; la gracieuse épouse d'Arthur, la jeune et noble Guinevre, offre à Lancelot la coupe triomphale et lui glisse à voix basse un mot d'amoureuse complicité : Mordred l'a surprise, et sa haine pour Lancelot s'accroît de ce que cette femme a repoussé autrefois la passion que lui-même avait conçue.

Deuxième tableau. — La lune, dans la nuit, parfois voilée par le vaste glissement des nuages, éclaire une grande terrasse du château d'où l'œil plonge dans l'épaisseur des arbres noirs. Lyonnal, écuyer de Lancelot, veille et souffre : car son maître est félon; aveuglé d'amour, il a convoité et possède la femme de son royal suzerain. Le couple amoureux apparaît; la nuit voluptueuse enveloppe leur extase sacrilège...

Délicieux oubli des choses
De la terre! Rêve enchanté!
Rêve d'amour et de clarté,
Parfumé de suaves roses.

Profond et doux enivrement
Où nos deux âmes confondues,
Muettes d'extase, éperdues,
S'étreignent amoureuxment!

L'amante s'est donnée sans réserve, sans conscience; son âme n'a plus de personnalité; elle a toute sa tendresse, absolue et charmante. L'amant veut oublier, endormir son cœur dans l'étreinte fondante, écraser ses pensées sous le bonheur trop grand. Lyonnal surgit : la nuit cède, le jour est proche. Mais les amoureux adieux sont trop lents, et Mordred, traitreusement survenu, crie à pleine gorge la trahison. Lancelot le perce d'un coup d'épée et s'éloigne en hâte. Guinevre, restée seule, le suit des yeux, le cœur tendu, lorsque soudain Mordred, qu'elle croyait mort, se soulève et appelle à l'aide... Epouvante! il est vivant.

ACTE II

Premier tableau. — Paysage sylvestre et pastoral. De la lisière d'une forêt de pins on aperçoit les champs étendus, qu'un laboureur ensemence en chantant le combat d'Arthur contre le géant Rion; Lancelot, pensif, écoute l'histoire naïve; et sa solitude, son angoisse l'étreignent à tel point que du remords de son infamie jaillit un désespoir sans fond...

J'ai trahi l'amitié d'un homme qui m'aimait,
De mon Roi!... Ma parole
Est menteuse; mon honneur est taché;
Et mon nom, autrefois symbole
De loyauté, sera bientôt craché
Comme une suprême injure!

Impétueuse, Guinevre accourt, et son récit haletant dépeint à l'aimé tout le péril : Mordred l'a accusé; les chevaliers sont unis contre lui; seul Arthur le défend. Pour se sauver, pour les sauver tous deux, Lancelot doit payer d'audace et rentrer le front haut à Carduel! Le chevalier loyal recule devant une si monstrueuse imposture. Chez Guinevre, l'amour absolu a depuis longtemps annihilé tout scrupule; ses supplications pour l'accomplissement

d'une telle bassesse ne peuvent exciter de l'intérêt qu'à raison de la passion qu'elles témoignent. Lancelot persiste dans son refus, et ne consent à la suprême félonie que sous la menace d'éternelle séparation sous laquelle Guinevre l'accable. Soit : il ira jurer à son roi qu'aucun sujet ne lui est plus fidèle; puis, au premier combat, il saura rencontrer la mort.

Le choc de cette idée réveille chez l'amante toute la beauté du sentiment d'amour qu'avaient souillée les hontes du premier dialogue : l'aimée veut courir les périls que courra l'aimé; tous deux iront abriter dans le château de Lancelot les divines délices de leur adoration désormais libre.

Deuxième tableau. — Dans une cour intérieure du château de Carduel, Arthur, inquiet, attend le retour de Lancelot. La torture du doute le harcèle. Il espérait son œuvre accomplie : les autels des faux dieux renversés, les Saxons chassés, pour faire triompher la justice, il a fondé la Table ronde; et au sein de cette œuvre même, il craint de trouver un germe de mort. Parmi les chevaliers fermentent la jalousie et la révolte. Oh! pourquoi le compagnon des luttes anciennes, Merlin, l'a-t-il quitté? Merlin! quel charme te retient loin d'Arthur qui supplie? Vois, sous un fardeau trop lourd il plie : Viens!

Merlin apparaît, mystérieusement couché dans les branches d'un pommier; ses paroles prophétiques sont présage de malheur : « Les jours marqués sont accomplis; n'espère rien de l'avenir; notre œuvre commune est brisée. Dégénérée et méprisée, la Table ronde va périr! Un grand crime reste ignoré; par lui, par l'orgueil et les jalousies, ce que nous avons édifié périra. Mais lors du reveil, ton apothéose, Arthur, sera victorieuse. » — « Quel est ce crime obscur? crie l'angoisse du roi. Lancelot, n'est-ce pas? Lancelot et Guinevre? » — La vision a disparu, et le roi s'élançait dans les galeries du château, appelant éperdument l'épouse en fuite.

De toutes parts les chevaliers accourent; dans la plus grande confusion, l'esprit de révolte contre la Table ronde et l'esprit de fidélité sans faiblesse luttent en un chœur passionné, que termine et conclut l'appel héroïque d'Arthur : « En guerre, en guerre contre le ravisseur! »

ACTE III

Premier tableau. — Lancelot et ses écuyers ont accepté le combat et luttent contre Arthur. Au milieu de la bataille, le chevalier infidèle a vu se dresser celui qu'il ose attaquer après l'avoir trahi; la honte lui a arraché les armes des mains, et il a fui comme un lâche. Il rencontre Guinevre; dans une scène confuse et très heurtée, celle-ci tente de le rejeter au combat, comprenant que le salut de son terrible amour n'est que dans la victoire de Lancelot sur son époux. Mais la lumière du remords a éclairé l'âme du félon; il comprend enfin son devoir et l'accomplira sans faiblesse : sa vie est toute à son roi. Tandis qu'il court arrêter la bataille sacrilège, Guinevre, dont l'orgueil souffre indubitablement de voir la loyauté de l'amant dominer son amour, s'étrangle avec sa propre chevelure :

Cheveux sombres et bleus comme la nuit,
Vous qui n'avez pas su
Retenir Lancelot dans vos filets soyeux,
Prêtez-moi votre secours ami :
... Aidez-moi à mourir.

Deuxième tableau. — Lancelot s'est jeté au cœur de la bataille; c'est dans son propre corps que les armes se sont arrêtées. Percé de vingt blessures, il git au bord de l'océan; Arthus le pleure, accablé par le plus amer désespoir. Le chevalier, que la fatalité d'amour rendit déloyal, ne recouvre ses sens que pour s'accuser et regretter sa vie flétrie. Pour lui, la mort sera l'éternel oubli; mais la pensée d'Arthus restera immortelle.

Le roi est seul.

Ceux que j'aimais le plus au monde
Impitoyablement ont déchiré mon cœur.
Mais la blessure est trop profonde;
Je n'ai plus rien d'humain que ma douleur.

Le souffle de la mort
A déjà pâli mon visage;
Les choses de la terre
Comme à travers un suaire
Apparaissent à mes yeux.

Espérances déçues!
Inutiles efforts!

Mon courage est vaincu. Je n'ai plus d'espérance.
Seigneur! Seigneur! Dans un sommeil sans lendemain
Endormez ma souffrance...

Voici que l'atmosphère s'emplit d'harmonies enchantées, au milieu desquelles, posée comme une déesse sur un vol d'ailes magiques, une mélodie se précise et s'épanouit: « Viens par-delà les flots bleus, par-delà toutes les choses qui doivent un jour périr; viens, Arthus, viens t'endormir dans les cieux calmes et roses... » Car le vieux roi ne saurait mourir; un sort sublime est réservé à sa grande âme blessée: le sommeil, et non la mort, bercera éternellement son cœur. Du sein des flots, une nacelle symbolique surgit; Arthus confie à l'océan ses armes sacrées et s'éloigne, dans le soleil fulgurant, vers le divin sommeil. Apothéose prophétique:

... Quand viendra le Réveil,
Tu déchireras tes voiles
Et, le front mitré d'étoiles,
Tu descendras du soleil.

Arthus! Sur ton front royal
Qu'a dédaigné la victoire,
Plane la suprême gloire
D'avoir cru dans l'Idéal!...

H. L.

COURS D'HISTOIRE DE L'ART

Un de nos abonnés, professeur à l'Université libre de Bruxelles, nous signale, au sujet de la création de l'*Institut d'art* dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, les cours d'Archéologie et d'Histoire de l'art qui sont donnés à l'Université libre. Ce sont: un cours d'*Archéologie médiévale* par M. Leclère et un cours d'*Histoire de l'Art* par M. Vermeylen, qui dirige l'une des sections de l'Institut de sociologie Solvay, où des collections de photographies sont à la disposition des étudiants.

En outre, M. R. Petrucci enseigne au Musée, sous les auspices de l'Extension universitaire, l'*Histoire de la peinture flamande*.

Ces cours sont, nous écrit notre correspondant, donnés par des hommes de valeur et suivis par un grand nombre d'élèves.

Dont acte.

HEUREUSE!

Comédie-vaudeville en trois actes par MM. MAURICE HENNEQUIN
et PAUL BILHAUD.

Pour être heureuse, ayez un amant, mais gardez-vous de l'épouser: devenu votre mari, il vous paraîtra bientôt odieux et vous serez obligée de prendre un nouvel amant — fût-ce même votre premier mari — pour retrouver le bonheur perdu. Telle est la moralité (s'il est permis d'employer ce mot à propos d'une pièce qui en est totalement dépourvue) de la comédie nouvelle de MM. Hennequin et Bilhaud. — Comédie? Disons vaudeville, la comédie supposant une étude de caractères, une vraisemblance psychologique que les auteurs d'*Heureuse* ont remplacées l'une et l'autre par de l'agitation, du mouvement et de l'esprit.

Château-Laplante, propriétaire terrien, absorbé par son haras, son chenil, ses étables, n'a pas réussi à garder l'amour de sa femme, qui divorce pour épouser Bois-Gibert. Ce Bois-Gibert était l'amant idéal: discret, tendre, prévenant, il donnait à Gilberte l'illusion d'un bonheur enviable. Mais le voici, dans la peau du mari, irritable, jaloux, tout à fait insupportable. « Vous étiez heureuse, autrefois, quand vous me voyiez jaloux... — La jalousie d'un amant est un hommage; celle d'un mari est presque une insulte. »

Tandis que le ménage se détraque, Château-Laplante vient s'installer en garçon à Paris. Il a vendu sa terre, coupé sa barbe, abandonné ses accoutrements de fermier. L'idée lui vient de tenter la conquête de sa femme et il y réussit sans trop de peine: car désormais c'est lui qu'aureole l'irrésistible prestige de l'Amant.

La donnée n'est pas neuve, et les péripéties en sont prévues, une à une, dans l'ordre qu'elles comportent. Cette pièce artificielle et paradoxale n'en a pas moins divertie le public, qui n'a eu à faire aucun effort d'imagination pour comprendre et que la gâtée ironique des auteurs a ravi. La présence, parmi les interprètes, de M. Huguenet, qui donne (au premier acte surtout) une physionomie exquise de bonhomie et de rondeur au personnage de Château-Laplante, a contribué dans une large mesure au succès d'*Heureuse*, que la direction du théâtre du Parc a montée et mise en scène avec ses soins habituels.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

C'est le 20 décembre que le Conservatoire de Bruxelles donnera son premier concert. M. Gevaert y fera exécuter l'*Oratorio de Noël* de J.-S. Bach et un concerto de Händel pour divers instruments. Le deuxième programme comprendra l'ouverture de *Guillaume Tell* (*sic*), la Huitième Symphonie de Beethoven et le deuxième acte de la *Vestale*, de Spontini. Au troisième concert on entendra le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn. Au quatrième, la *Messe* de J.-S. Bach.

Le Cercle artistique a inauguré vendredi sa saison d'hiver par une aimable soirée musicale dont M^{lle} Holmstrand et le pianiste Léon Delafosse ont fait tous les frais.

On a chaleureusement applaudi la cantatrice, dont la voix bien timbrée, étendue et harmonieuse a donné à un choix de mélodies de Grieg, de Sinding, de Sjögren et de Beuzon un charme extrême. Rappelée unanimement par l'auditoire, M^{lle} Holmstrand a ajouté au programme *Les Couronnes*, l'une des dernières mélodies d'Ernest Chausson, qu'elle a chantée avec une expression pénétrante et un sentiment délicat.

M. Delafosse, qui se faisait entendre pour la première fois à Bruxelles, possède, avec un mécanisme étourdissant, de remarquables qualités rythmiques et une sonorité puissante. Il a été particulièrement heureux dans les œuvres de virtuosité transcendante, comme la *Valse-Caprice* de Strauss-Tausig, — qui fut jadis l'un des triomphes de Louis Brassin, — et les *Réminiscences de Norma*, dans lesquelles Liszt a atteint les limites extrêmes de

l'acrobatie pianistique. Bach, Scarlatti, Schumann, Brahms, Fauré et Léon Delafosse compositeur lui ont, tour à tour, fourni l'occasion de déployer les ressources multiples d'un jeu brillant, coloré et varié. Son interprétation de Chopin a paru empreinte de quelque sécheresse, encore qu'elle nous rappelât celle que lui donnait un des maîtres du clavier, Hans de Bulow.

M. Engel et M^{me} Bathori ont repris la semaine dernière leurs intéressantes auditions. Ils ont, l'un et l'autre, interprété avec le plus grand succès, devant une salle comble, une série d'œuvres de Berlioz, parmi lesquelles des fragments de *Roméo et Juliette*, de *l'Enfance du Christ* et de la *Damnation de Faust*.

La prochaine matinée, fixée à mercredi prochain à 4 h. 1/4, sera consacrée aux œuvres de M^{me} R. Strohl dont la *Société nationale* de Paris a fait entendre, à diverses reprises, des compositions intéressantes. M^{me} J. Bathori interprétera, pour la première fois à Bruxelles, les *Chansons de Bilitis* de P. Louys, M. Engel divers poèmes de Baudelaire, Rodenbach et A. Segard. L'auteur et M. R. Billa exécuteront, à deux pianos, la *Forêt lointaine*, poème symphonique.

La séance suivante, qui aura lieu le mercredi 2 décembre, sera consacrée à Claude Debussy.

O. M.

MM. Zimmer, F. Doehaerd, L. Van Hout (ce dernier succédant à M. Le Jeune qui s'est fixé à Paris) et E. Doehaerd ont, à leur tour, ouvert un nouveau cycle de musique de chambre.

Est-il nécessaire de dire que les excellents instrumentistes ont interprété avec toute la finesse, toute la distinction désirable le *Quatuor en sol majeur* de Haydn, cette œuvre fraîche et semillante qui paraît faite par un tout jeune homme et que Haydn composa alors qu'il était déjà un vieillard luttant contre les infirmités?

L'intérêt de la séance était surtout concentré sur le *Quatuor en mi majeur* (première audition) de E. Jaques-Daleroze. C'est une œuvre fort intéressante, à visées parfois un peu trop orchestrales, mais d'une ligne mélodique puissante dans les mouvements lents et d'un rythme vivant et spirituel dans les mouvements rapides. Les exécutants l'ont bien mise en valeur.

Ils ont aussi très bien compris le *Quatuor en ré mineur* de Schubert : l'âme exquise de celui dont le cœur même chantait et qui, selon Schumann, « aurait bien mis un passe-port en musique », est apparue avec une vie extraordinaire par l'interprétation de M. Zimmer et de ses amis.

CH. V.

Concerts d'hiver de Gand.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Depuis l'exécution de la *Symphonie fantastique* que Brahms dirigea aux Concerts d'hiver, le jeune et savant chef d'orchestre des Concerts populaires d'Angers nous fit entendre une série d'œuvres symphoniques parmi lesquelles les *Préludes* de Liszt est des plus curieuses. Ce poème d'une puissante envolée larmartinienne révèle un Liszt peu connu, bien que fécond, non moins personnel que dans ses compositions pour piano. On y retrouve la virtuose des *Jets d'eau à la villa d'Este* et des *Rapsodies hongroises*, avec ses côtés étranges et parfois excessifs.

La Cinquième Symphonie de Beethoven, dont le *scherzo* surtout fut magistralement enlevé, le prélude de *Lohengrin* et la *Bourrée fantasque* de Chabrier composaient, avec les *Préludes*, la partie symphonique de la soirée. L'habile orchestration dont Félix Mottl a revêtu cette dernière œuvre lui donne un caractère saisissant : la mélodie populaire se poursuit, très simple, au milieu d'un travail polyphonique bizarre et amusant.

M^{me} Gay est une cantatrice remarquable. Elle joint à une voix de contralto ample et presque virile un tempérament d'artiste originale. L'air de Gluck : « Divinités du Styx » et celui d'*Exio*, de Hændel, ont particulièrement donné la mesure de cette voix

pleine de ressources, qui s'est déployée avec autant de relief dans diverses mélodies de Schumann. Il serait injuste d'oublier M^{me} Busine, qui accompagna M^{me} Gay avec beaucoup de talent. Ajoutons que la présence inattendue de M. Pablo Casals à l'orchestre fit sensation. On se souvient de l'inoubliable soirée où nous eûmes l'occasion d'acclamer le violoncelliste espagnol bien connu.

Le premier concert d'hiver de la saison 1903-1904 aura lieu au Grand Théâtre le 12 décembre avec le concours de M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste parisien. M. Pugno jouera notamment le Concerto en *mi bémol* de Mozart.

F. V. E.

Les exigences de l'actualité nous obligent à différer la chronique littéraire de M. HUBERT KRAINS, la chronique des expositions, une correspondance musicale liégeoise, etc.

PETITE CHRONIQUE

De nouvelles acquisitions sont exposées en ce moment au Musée ancien (première salle). Ce sont : un Martin De Vos, *La Famille Anselmo*; un Van Lint, *Le Christ guérissant les malades*; un portrait de femme dans un paysage, signé du monogramme P. D. H.; une *Vue de La Haye du côté des dunes*, par Anthony van Croos; et le *Triomphe de Bacchus*, par J. Jordaens.

M. Ch. Van der Stappen vient de rendre un délicat hommage à la mémoire de M. Feigneaux, ancien échevin de Schaerbeek, qui éclaira jadis le statuaire de ses conseils et encouragea ses débuts. Sur le montant du monument Verwée, il a remis à la commune 2,000 francs dont les intérêts seront alloués, tous les trois ans, à un jeune sculpteur schaarbeekois afin de lui permettre de visiter les trésors artistiques de la Belgique. La donation portera le titre de « Fondation Feigneaux ».

M. Feigneaux avait été dans sa jeunesse l'élève de Rude, qu'il apprit à Ch. Van der Stappen à admirer et à aimer.

C'est aujourd'hui dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu, à l'Alhambra, le premier concert Ysaye avec le concours de M. Raoul Pugno, qui interprétera le Concerto de Schumann et les *Djinns* de César Franck, et de M. Emile Engel, qui chantera la *Procession* de César Franck et le solo du *Faust* de Liszt.

L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Eugène Ysaye.

A l'occasion de la fête de Sainte-Cécile l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera, aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la *Messe brève* à quatre voix mixtes (première exécution) de Théodore Dubois, avec le Propre de la Messe du jour (dédicace des Eglises) en chant grégorien.

C'est dimanche prochain que sera exécutée, à l'Académie de Belgique, la *Chanson d'Halewyn*, poème de L. Solvay, qui valut à M. Albert Dupuis le premier grand prix de composition musicale. La séance s'ouvrira, à 4 h. 30, par un discours M. G. Huberti sur la *Routine*.

Les répétitions d'ensemble du *Roi Arthur* sont poursuivies tous les jours au théâtre de la Monnaie, qui a fixé irrévocablement au lundi 30 courant la date de la première représentation.

Le spectacle actuel du Molière, l'*École buissonnière* et le *Cœur à des raisons...*, si plein d'émotion et d'esprit, ne sera plus joué que jusqu'à mardi. Mercredi, relâche pour répétition générale de *Ces messieurs*, l'œuvre fameuse de Georges Ancy. La première de *Ces messieurs*, fixée à jeudi prochain, fera événement.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, première séance de la section d'Art de la Maison du Peuple. Conférence sur *Ernest Renan*, par M. René Berthelot.

On nous prie d'annoncer que M. Alphonse Scheler, ancien professeur de diction à l'Université de Genève, donnera à la salle Erard, rue Latérale, le lundi 7 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, un récital littéraire : poèmes, poésies, contes et scènes comiques.

C'est le vendredi 4 décembre que sera donnée, à l'Opéra, la première représentation de *l'Etranger* de Vincent d'Indy, qu'accompagnera sur l'affiche *l'Enlèvement au sérail* de Mozart. Répétition générale, mardi 1^{er} décembre.

Un nouveau cercle d'artistes, *L'Œuvre*, vient d'être fondé à Bruxelles, pour organiser des expositions annuelles.

Les fondateurs sont MM. E. Baes, J. Cran, R. Delin, G. Fumière, G. Jacquotte, P. Leduc, E. Pottier, A. Rels, A. Ruytinx, A. Van der Gheynst, H. Van Haelen, J. Van Hamme et L. Vogelaer.

Au lendemain de la clôture du Salon triennal, il est intéressant de connaître le nombre de visiteurs pendant les deux mois de sa durée. Voici les chiffres officiels des entrées à l'exposition : du 5 septembre au 8 novembre, il a été vendu 2,366 cartes permanentes à 2 fr., 28,601 entrées à 50 centimes, 43,893 entrées à 25 centimes. Total : 74,760 entrées payantes, ayant produit exactement fr. 30,005.75.

La *Roulotte*, le vaillant petit journal littéraire que dirige M. Louis Moreau a publié le 1^{er} novembre un très joli numéro consacré à quelques femmes de lettres. Nous y trouvons, avec les portraits des auteurs, d'excellentes nouvelles de Marguerite Van de Wiele, de Marguerite Coppin, de Raphaëlle et de Jane Germain, ainsi qu'une page très originale de Rachilde.

L'*Union de la Presse périodique belge* travaille activement à la deuxième édition de l'Annuaire de la Presse paru sous ses auspices en 1893.

Nous prions tous nos confrères et amis de bien vouloir faire parvenir à cette Association, dans le plus bref délai possible, les renseignements qui pourraient être utiles à cette publication ainsi que les annonces qu'ils désireraient y insérer.

Les communications doivent être adressées à M. Gaston Mertens, secrétaire général, au siège social, hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

Un comité présidé par MM. Alexandre Georges, compositeur de musique, et Alfred Richard, président de la Fédération des sociétés musicales du Nord et du Pas-de-Calais, organise à Arras, pour

les samedi et dimanche 4 et 5 juin 1904, un Congrès international des délégués des sociétés de musique françaises et étrangères.

D'importantes questions sont déjà à l'ordre du jour; nous citons notamment : un projet de revision des droits d'auteurs; une demande de remise de 75 p. c. sur le tarif ordinaire des billets simples pour les exécutants se rendant à une fête musicale; un projet de réglementation uniforme des concours, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. le secrétaire du Congrès, à l'hôtel de ville, Arras (Pas-de-Calais).

M. Mathieu Crickboom s'est fait entendre le mois dernier à Lausanne, où il a remporté un grand succès. Le *Journal suisse* apprécie en ces termes élogieux notre compatriote :

« L'œuvre de Beethoven était représenté par le célèbre Concerto en ré, joué par M. Crickboom. Ce violoniste possède, parmi beaucoup d'autres qualités admirables, une extraordinaire puissance de son. Il a mis dans le premier mouvement du concerto une intensité d'expression et une pureté mélodique dignes d'éloges. Les doubles cordes de la *cadenza* ont été exécutées à la perfection. Quant à son interprétation du *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, elle fut tout simplement admirable de finesse et de verve; l'exécution en bis d'un fragment d'une sonate de Bach a mis le sceau au succès de ce grand artiste, dont le jeu a fait un plaisir extrême. »

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Appartenant à M. X ..

EN LA GALERIE J. & A. LE ROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le mardi 24 novembre 1903, à 2 heures précises.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITION

Dimanche 22 et lundi 23 novembre 1903, de 10 à 3 heures.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDÉS ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1867)

par F. GAUTIER

in-4^o de 106 pages, sur papier vélin,

orné de 26 portraits différents du poète et de 28 reproductions.

Dessins de Baudelaire, fac-similés d'autographes, etc.

Tirage à 150 exemplaires numérotés.

PRIX : 12 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

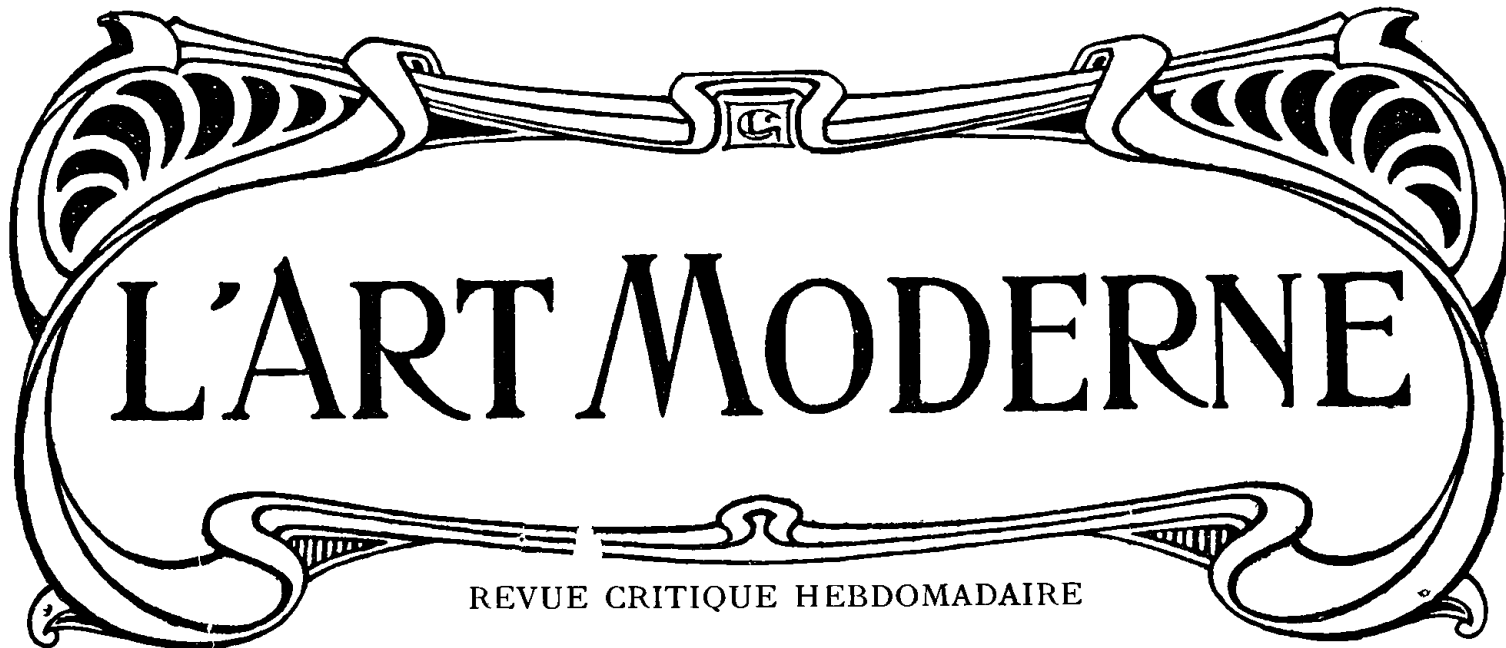
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE sera servi gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier 1904 à tous les nouveaux abonnés.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

De l'illustration des livres (C. MAZEL). — Notes sur le « Roi Arthus ». II. *La Partition* (suite) (H. L.). — Expositions. MM. W. Delsaux, L. Ludwig et H. Luns (O. M.). — L'Association des Écrivains belges. — Notes de musique (O. M.). — Correspondance de Liège. *Premier Concert du Conservatoire* (X. N.). — Nécrologie. *Joseph Stallaert*. — Petite Chronique.

De l'illustration des livres.

Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions, mais il dépend de nous de régner sur elles.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Nous sommes entraînés non seulement par nos passions ou celles d'autrui, mais encore par bien d'autres choses telles que la mode, les habitudes quotidiennes, certains usages de la vie actuelle, qui sou-

vent sont convertis en véritables passions, qui nous font dire ce que nous voudrions taire et faire ce que nous voudrions laisser, — l'homme étant toujours enclin à tomber dans des excès, car rien n'est plus difficile que de tenir en tout le juste milieu.

Une des passions de notre époque est celle de l'illustration, qui est sur le point de tourner en orgie effrénée; elle entraîne tout ce qui se trouve sur son chemin, depuis le sublime jusqu'à l'ignoble.

De quelque côté qu'on porte les regards, elle est à l'œuvre, ne ménageant, ne respectant rien, avec une indiscrétion et une insolence qui défient tout. Et le public se laisse entraîner. — Seulement celui-ci ? Hélas, non ! La contagion s'attaque même aux esprits les plus éclairés, les plus avisés.

Parlons ici en particulier de l'illustration des livres, dont la manie nous entraîne sur une pente dangereuse. Si les illustrations étaient de mauvaise qualité, on s'en laisserait bientôt; mais comme elles sont souvent fort belles et d'une valeur artistique incontestable, on se laisse éblouir, ne s'apercevant plus de la pente sur laquelle on glisse. Et plus ces illustrations sont belles, plus elles détournent l'esprit de la route que celui-ci suit à travers le livre.

Voilà pourquoi ces mots de Jean-Jacques Rousseau se mêlèrent à mes pensées et en formèrent comme le point de départ : « Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas des passions, mais il dépend de nous de régner sur elles. »

J'écarte d'avance toute idée mercantile, je ne parle pas de l'avantage pécunier qu'il peut y avoir à illustrer

des livres. Je me place à un point de vue exempt de toute pensée matérielle, et en convenant qu'il y a des catégories de livres qui se prêtent parfaitement à l'illustration, même où cette illustration devient nécessaire pour éclairer le lecteur, il y en a d'autres qui n'en ont nullement besoin, par le fait que dans ceux-là l'illustration n'a plus de but bien désigné ; où le but manque, l'illustration devient superflue, sinon absurde.

Elle devient souvent plus : elle devient un intrus, que nous voudrions prendre par le bras et mettre dehors ; elle devient même un sacrilège ; elle devient contraire aux exigences de l'art si beau et si grand, mais aussi si subtil, qu'est l'art de faire parler une âme à une autre âme. Il faut donc, quand deux arts s'associent, qu'il y ait un but bien désigné ; il faut que l'un complète l'autre, que l'un ait besoin de l'autre pour se faire comprendre, qu'ils s'entraident mutuellement. Un livre illustré sans que l'utilité s'en fasse sentir me fait songer à deux personnes parlant à la fois alors que l'une d'elles aurait suffi à se faire comprendre.

Deux personnes de bonne compagnie ne parlent pas simultanément, ni ne s'interrompent. Les artistes devraient observer entre eux la même politesse ; ils se doivent un respect mutuel, qui les empêche d'intervenir là où leur intervention n'est nullement désirée, d'empiéter sur le terrain d'un autre, où cet autre nous demande d'être à lui seul. Chaque personne se fait involontairement une idée, vague et sans formes très distinctes, des choses qu'elle ne connaît pas encore, d'une contrée qu'elle va visiter, d'un pays qu'elle va habiter, d'une personne dont elle va faire la connaissance ; alors on entend souvent dire : Je fus très désappointé en voyant cette contrée, en visitant ce pays, en rencontrant telle personne. C'est donc que la réalité ne répond pas à l'idée vague et indéterminée qu'on s'était faite de ces choses-là.

Il en est de même lorsqu'on lit un livre ; on se représente les lieux, les personnes et les choses d'une certaine manière suivie ; nous les aimons, nous les admirons, nous les détestons ou bien nous sympathisons avec eux. Souvent ces personnes ou ces endroits prennent inconsciemment l'aspect de personnes ou d'endroits connus, et tant que nous lisons le même livre, ces mêmes impressions persistent.

Nous entendons la voix d'une autre âme qui nous parle à travers toutes ces choses, ces personnes, ces événements ; et ces impressions sont subtiles et fragiles comme des bulles de savon, pleines de belles couleurs, nous faisant voir comme dans un miroir ce qui se passe autour d'elles ; mais en les touchant on les brise, le charme est rompu.

Et c'est la main de l'artiste illustrateur, qui, en touchant à un moment inopportun ces bulles de savon dans lesquelles se reflètent nos pensées et nos im-

pressions les plus intimes, les casse, les fait s'envoler. Il devient alors un intrus insupportable qui nous frappe rudement sur l'épaule en nous disant ce qu'il pense, comment il s'est imaginé les choses ; et la réalité de l'illustration ne répond que bien rarement à nos impressions personnelles.

Chaque âme a le droit absolu de se faire des idées à elle, et celles-ci sont toutes individuelles, intimement liées à son être invisible et à la disposition d'âme dans laquelle elle vit ; c'est donc un sacrilège que de se mettre d'une manière aussi palpable entre l'écrivain, le poète, disons l'artiste, — et son lecteur ; cet artiste nous parle seul à travers un livre ou un poème et nous le comprenons ; mais si deux voix nous parlent à la fois, chacune à sa façon, les impressions s'embrouillent et nous nous trouvons comme brusquement réveillés d'un beau rêve, qui est toujours plus beau que la plus belle réalité.

Il a été question dernièrement de l'éducation artistique du public ; cette éducation peut certainement se faire, et ce sont les artistes eux-mêmes qui, en premier lieu, devraient y contribuer ; ce sont leurs œuvres qui développent, qui réveillent l'âme, qui embellissent l'esprit ; et voilà une tâche qui vaut bien la peine d'être entreprise. Mais en se laissant entraîner par des modes convertis en passions, en embrouillant eux-mêmes les exigences, le caractère intime de leur art, ils ne pourront plus éclairer les autres et feront sûrement fausse route.

Ne nous laissons donc point conduire par les passions, les modes, les habitudes, dominons-les, afin que nous puissions nous maintenir sur la hauteur à laquelle l'art que nous chérissons et qui est un don précieux de la nature nous a placés.

Laissons l'écrivain, le poète, nous parler tout seul ; écoutons ce qu'il a à nous dire des choses invisibles, des pensées intimes, des impressions que son âme a subies des êtres et des choses ; écoutons-le quand il nous parle de l'amour, de la haine, de la misère, du bonheur, des choses qui font notre vie intime, — des choses, aussi, d'un autre monde qui ne nous envoie de ses splendeurs que des rayons pâles et obliques pour éclairer un peu notre misère humaine. Taisons-nous tandis que l'artiste parle, suivons-le silencieusement, sans être interrompus par un tiers, à travers les sentiers larges ou étroits, sombres ou clairs où il nous mène.

C. MAZÈL

NOTES SUR « LE ROI ARTHUS »

II. — La Partition (1).

L'œuvre est partagée en trois actes. Un prélude assez important prépare chacun d'eux; ils sont symétriquement coupés en deux tableaux que relie, sans interruptions, des interludes servant de transition entre les moments différents de l'action scénique.

Ernest Chausson, fidèle en cela, comme en beaucoup d'autres questions d'école, à la théorie wagnérienne, voulut ne devoir qu'à lui seul la conception initiale du drame et en écrivit lui-même le livret. Celui-ci alterne les vers et la prose rythmée. A première lecture, il semble que les deux modes aient été assez indifféremment employés; toutefois, les épisodes de noblesse, de sentiment ou de poésie nettement caractérisés, ceux qui, dans le sens largement littéraire du mot, font « couplets », sont présentés sous la forme versifiée, ainsi qu'en témoignent les extraits publiés dans nos précédentes notes.

Remarquons enfin que la forme musicale est thématique, sans que le procédé soit appliqué ni avec trop de rigueur ni avec trop d'excès. Deux thèmes principaux dominent toute l'expression harmonique: celui d'Arthur, ou de la Table ronde, ou de la terre bretonne, — et celui de l'amour de Guinèvre et Lancelot. L'analyse très brève qui suit donnera l'occasion de les relever maintes fois.

ACTE PREMIER

Prélude et premier tableau. — Description cuivrée, animée, au rythme franc quoique inégal, de la réunion des chevaliers et écuyers dans la vaste salle du palais de Carduel. Le premier dessin du prélude peut être rapproché des sonorités de la bataille du cinquième tableau: même éclat, même âpreté. Ici, toutefois, la tonalité (*ut* mineur) est nettement définie; au troisième acte elle est plus discordante. Sur un trille vigoureux de la dominante, les basses exposent une phrase accentuée, librement développée, que les cuivres reprennent et proclament dans une puissante progression, qui aboutit à l'affirmation glorieuse du thème arthurien.

Voici les cors, puis les flûtes, puis les violons qui se répètent, en canon, une phrase nouvelle, d'allure guerrière, se résolvant en un large retour du thème arthurien, toujours dominant. Ce même leitmotif sert de base au récit d'Arthur, jusqu'à l'instant où celui-ci songeant au compagnon des luttes anciennes, à Merlin, l'orchestre fait prévoir, en deux mesures discrètes, les harmonies chromatiques de la scène de Merlin et de la magie apothéose du sixième tableau. Le chœur enthousiaste qui répond au roi ramène le dessin mouvementé déjà remarqué au seuil du prélude.

L'idée de paix suscite une mélodie d'une charmante égalité, que la flûte expose sur des arpèges alanguissant le précédent dessin. Remarquez la parenté avec le prélude du deuxième acte.

Un chœur des bardes, en *mi* mineur, est à signaler pour son allure vétuste, ainsi que le chœur des chevaliers révoltés qui permet de reproduire, sous une forme heurtée, les dessins secondaires de la scène précédente.

Le récit de Guinèvre, les imprécations de Mordred ne motivent pas d'observations particulières si ce n'est le gracieux mouvement

du premier, sur lequel les cordes expressives semblent figurer une offre à laquelle répondent les bois.

Interlude et deuxième tableau. — Evidemment, le thème d'amour régnera ici en souverain. Il se dégage peu à peu des pleurs du violoncelle solo, que soutient la montée langoureuse d'accords en sourdine du quatuor, et éclate avec une intensité presque aiguë au moment de l'apparition des amants.

Le duo est l'une des pages qui méritent le plus d'être retenues, malgré l'écrasante influence qui en opprime l'originalité. Le chant couplé est harmonieusement écrit; des tierces balancées l'accompagnent, le troisième temps en triolet, ce qui rompt, dans une charmante imprécision, la monotonie des six croches en $\frac{3}{4}$. Beaucoup de chromatisme: — l'observation s'applique à une grande partie de l'œuvre. De jolis épisodes harmoniques: l'entrée de Lyonnelle, au cours de laquelle des modulations langoureuses évoluent autour du lent appel du cor: *fa-mi*. — A noter encore le thème ascendant et vif qu'expose la clarinette et qui, en annonçant la levée du jour, fait prévoir toutes les angoisses qu'il réserve; la péroraison de l'acte est le développement de cette pensée.

ACTE II

Troisième tableau. — Prélude calme; *si* majeur; accords clairs, diatoniques: vaste étendue de champs, plein jour, soleil. Le cor anglais précise la succession des accords. Restant bien dans l'atmosphère, la mélodie du laboureur, en *si* mineur.

L'arrivée heurtée de Lancelot, son récit, ne présente de curieux que le rappel par la trompette bouchée du thème arthurien, sonorité rare, dont les élèves de César Franck ont fait un usage souvent heureux.

L'entrée de Guinèvre suscite un dessin chromatique sur la base de *fa* mineur, auquel la suite de la scène donnera une grande importance: très resserré dans le premier récit: « Mordred est vivant, il l'accuse, etc. », il s'élargit et se passionne dans l'épisode: « Dis ce que tu voudras, mais sauve ta Guinèvre! »

Il y a lieu de relever la courte phrase qui précède l'exclamation de Lancelot: « Ah! c'est trop de bassesse! »; car, bien que peu caractéristique, elle accompagnera toujours ses douloureuses hésitations et l'idée du parjure que Guinèvre lui demande.

Le faux départ du héros, le revirement de l'amoureux sont de grande émotion musicale, et le chaleureux élan final, auquel le thème d'amour sert de trame en même temps qu'un dessin épisodique, décidé, joyeux, dépeignant la fuite, est de la meilleure venue.

Interlude et quatrième tableau. — Quoique permettant — le seul des six — le reproche de longueur, ce tableau est l'un des plus beaux, par sa noblesse, par l'abondance de l'idée musicale, par l'intérêt poignant de la tragédie qui se joue dans le cœur d'Arthur. Le monologue du roi fournit une description tortueuse, par le quatuor, de la révolte des chevaliers de la Table ronde. La mélodie qui suit est pleine et équilibrée; la conception d'Arthur a favorablement inspiré Chausson, qui en a pénétré sans effort la gravité douloureuse. Cette scène, de même que le sixième tableau, est de haute ampleur; elle présente d'ailleurs, avec la péroraison de l'œuvre, de nombreux points de contact, autant par l'emploi du thème arthurien que par celui des harmonies du Sommeil final.

La fin est magistralement traitée: la disparition de Merlin, le cri éperdu du roi, le chromatisme affolé du chœur des chevaliers sont d'un puissant effet musical.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

ACTE III

Cinquième et sixième tableaux. — Un thème farouche en ré mineur, qui paraît correspondre à l'idée du combat sacrilège qu'accepta Lancelot, est confié successivement à la clarinette basse, au contre-tuba, au cor, servant ainsi de base au prélude. Les engagements des guerriers ont leur écho à l'orchestre, où les cordes d'une part, les bois accompagnés des timbales de l'autre, se répondent àprement.

Le duo se signale par une grande intensité d'expression. A remarquer la description par Lancelot de sa rencontre avec Arthus sur le champ de bataille; à retenir de nombreux motifs mélodiques, tour à tour tendres, voluptueux, angoissés.

L'emploi, dans deux situations opposées, d'un dessin significatif, mérite un rapprochement. La parole de Guinèvre: « Malgré toi, l'inéluctable enchaînement des choses t'étreint dans un cercle de fer » est appuyée d'une basse lugubre et heurtée qui se transformera dans la suite, lors de la mort de Guinèvre, en accords doux et apaisés, d'une résignation profondément suave.

Le monologue et la mort de Guinèvre: moment inégalé dans tout le drame, par sa haute mélancolie, la profonde pureté de l'expression. L'intensité émotive résulte toute de l'absolue simplicité des moyens. L'expression vocale, l'expression instrumentale (de préférence confiée aux solistes) sont parfaitement unies. Là où le sujet aurait pu faire glisser aux excès, Ernest Chausson a eu le goût de sa race de laisser à la situation seule le soin de dégager toute sa suprême poésie. Au point de vue de la sincérité du procédé et de la grâce pénétrante du sentiment, cet instant est sans doute le plus parfait du drame entier.

Il en est également l'une des pages culminantes; et l'émotion de l'auditeur prépare fort harmonieusement l'ample tableau final, qui épanouit, en une orchestration touffue et radieuse, le thème triomphal d'Arthus et de Bretagne, autour duquel s'élargit comme une auréole de sons, le développement presque symétrique de trois chœurs invisibles: le premier, énonçant la prophétie, adopte de préférence l'allure diatonique; les deux autres, murmures sans paroles, se déroulent majestueusement en progressions chromatiques; et l'œuvre conclut, en *ut* majeur, dans un apaisement lumineux et surhumain.

H. L.

EXPOSITIONS

MM. W. Delsaux, L. Ludwig et H. Luns.

Les trois peintres qui se partagèrent, la semaine dernière, la cimaise du Cercle artistique poursuivent un idéal nettement distinct. L'un, M. Willem Delsaux, s'efforce d'exprimer, en des pastels tumultueux, les aspects tragiques du paysage: ciels d'ouragan, recueillement de la nature aux approches de l'orage, ténèbres nocturnes trouées de lumières sanglantes, canaux mystérieux, moulins en ruines dressant leur silhouette désolée sur des campagnes solitaires. Ses impressions sont violentes, véhémentes, parfois émouvantes, mais trahissent la hâte de l'improvisation.

Au contraire M. Luns, en ses patientes et minutieuses réalisations, paraît chercher dans les maîtres primitifs la source d'un art précis, archaïque et volontaire. Son *Portrait du sculpteur Van der Stappen*, qui revient du Salon triennal, est le meilleur morceau de son envoi. On y trouve la vie et le mouvement qui manquent à ses compositions figées en de conventionnelles attitudes, à ses portraits qui sentent le pastiche et l'Académie. Il y a mieux à faire qu'à rétrograder vers les gothiques, et les pseudo-primitifs n'ont vraiment plus de raison d'être. Van Hove, qui semble

inspirer M. Luns, est d'un détestable exemple, qu'on s'étonne de voir suivre par un débutant de talent et qui paraît annoncer d'heureuses promesses.

Enfin M. L. Ludwig apporte au Salonnet du Cercle une note discrète, un peu terne. A défaut d'éclat, ses quatorze études de paysages, que domine l'*Embarcadère*, ont une harmonie paisible et attestent un effort sincère.

O. M.

L'Association des Ecrivains belges.

L'Association des Ecrivains belges s'est réunie il y a quelques jours en assemblée générale extraordinaire, sous la présidence de M. Octave Maus. Le secrétaire général a fait connaître aux membres les résultats dès à présent acquis par les efforts incessants du Comité.

Moyennant une cotisation supplémentaire de 10 francs par an, les membres de l'Association peuvent être affiliés à la Caisse de retraite de la *Mutualité artistique*.

L'Association a entrepris l'édition d'une collection de volumes anthologiques d'écrivains belges de langue française. Ont déjà paru: les volumes consacrés à CAMILLE LEMONNIER et à GEORGES RODENBACH. Trois nouveaux volumes paraîtront incessamment: EDMOND PICARD, EMILE VERHAEREN et OCTAVE PIRMEZ. Les volumes de cette collection essentiellement didactique et populaire sont en vente, brochés, à fr. 1-50 et reliés en pleine percaline « Art Vellum », avec ornementation au fer par Théo Van Rysseberghe, à fr. 2-25. Plusieurs administrations communales ont acquis un grand nombre de ces volumes pour les distribuer comme prix aux élèves de leurs écoles et les déposer dans leurs bibliothèques publiques. C'est la propagande la meilleure et la plus utile qui puisse être faite en faveur de nos Lettres nationales.

D'autre part, l'Association entreprend l'édition d'œuvres originales de nos meilleurs écrivains. Elle a organisé un service très étendu de dépôts en Belgique et à l'étranger et se trouve dès à présent en mesure d'offrir à nos auteurs belges les conditions les plus avantageuses. Paraîtront prochainement: *Mihien d'Avène*, roman, par Maurice des Ombiaux; *la Solitude heureuse*, poèmes, par Fernand Severin; *la Porte de l'Amour et de la Mort*, roman, par Raphaël Petrucci; *Lettres d'hommes*, par Paul André, etc.

Reprenant l'idée de la « Ligue du Livre belge », l'Association va créer des abonnements annuels de 20 francs en échange desquels il sera servi pour la même somme des livres belges au choix des souscripteurs.

L'Association a su réunir tous les hommes de lettres dans une même pensée de solidarité. Elle compte actuellement cinquante-deux membres à l'expiration d'une seule année d'existence. Ce sont:

MM Iwan Gilkin, J. Perrée, Edmond Glesener, Georges Marlow, Marius Renard, Léopold Rosy, Gaston Heux, Franz Mahutte, Gustave Van Zype, André Ruyters, Octave Maus, Henri Maubel, Maurice Wilmotte, Louis Dumont-Wilden, Maurice des Ombiaux, Sander Pierron, Fernand Larcier, Robert Sand, Paul André, Arthur Hubens, Georges Rency, Ch. Van Beneden, Léon Paschal, Georges Eekhoud, Georges Virrès, Pierre-M. Olin, Charles Van Lerberghe, André Fontainas, Eugène Demolder, Albert Giraud, Eugène Gilbert, Maurice Kufferath, Fernand Severin, Paul Mussche, Olympe Gilbert, Auguste Vierset, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, José Hennebicq, Firmin Van den Bosch, Arthur Daxhelet, Eugène Bacha, Hubert Krains, Léon Hennebicq, Léopold Courouble, Paul Sainte-Brigitte, Roland de Marès, Albert Berthel, J. Garson, Charles Buls, M^{me} Blanche Rousseau.

NOTES DE MUSIQUE

Un programme intéressant ouvrit à l'Albambra, dimanche dernier, la huitième campagne des Concerts Ysaye. Trois noms seulement, mais de premier ordre: Schumann, Liszt et Franck.

Du premier, la jolie ouverture de la *Française de Messine*, œuvre

peu connue, d'un aimable romantisme, et le *Concerto pour piano et orchestre* qui fournit à M. Raoul Pugno l'occasion de faire valoir une fois de plus ses exceptionnelles qualités de toucher et de rythme en même temps que d'affirmer sa parfaite compréhension musicale.

De César Franck, la *Procession*, dite avec un sentiment pénétrant par M. Engel, et les *Djinns*, poème symphonique dans lequel le piano donne la réplique à l'orchestre en une composition pittoresque, de forme personnelle et neuve. M. Pugno a merveilleusement interprété cette œuvre, rarement jouée, qu'inspira à l'auteur de *Rédemption* la pièce célèbre d'Hugo.

L'effort principal de M. Ysaye — qui conduisit l'orchestre avec sa maîtrise habituelle — était dirigé sur la résurrection de la formidable *Faust-Symphonie* de Liszt, trilogie grandiloquente et d'une longueur inusitée, qui n'avait plus été exécutée en Belgique depuis l'unique audition qui en fut donnée, il y a plus de vingt ans, sous la direction de Franz Servais, en présence de son vénérable auteur.

On conçoit que des œuvres de cette importance échappent aux exigences des concerts qu'il faut mettre sur pied en trois ou quatre répétitions, et M. Ysaye, en menant à bien son audacieuse entreprise, mérite toutes louanges. M. Edouard Brahy avait accompli à Angers, en février 1900, le même effort, suivi, l'année suivante, à Paris par M. Camille Chevillard, à Nancy par M. Guy Ropartz.

Ce retour à un art suranné, emphatique et artificiel ne semble pas être approuvé par le public, que la *Faust-Symphonie* laissa extraordinairement froid. Il y a certes, dans ce vaste triptyque, maintes sources d'émotion, des détails ingénieux, des trouvailles heureuses qui ont permis à Wagner de dire, en parlant de la deuxième partie : « Cette musique est divinement belle. » Mais les redites, le défaut de concentration, l'absence d'architecture logique, les « trous », comblés tant bien que mal, d'une partition mal équilibrée empêchent de jouir pleinement des beautés réelles de l'œuvre. Celles-ci se perdent dans un fatras sonore.

Il en est de Liszt comme de beaucoup d'initiateurs : son influence fut féconde, sa mission glorieuse. Il ouvrit à d'autres des voies nouvelles. Mais son art ne reposait pas sur des bases assez solides pour lui survivre. Il y avait en lui plus de littérature et d'esprit critique que de musique. Ce fut un apôtre et un précurseur : ce n'est pas un grand musicien.

La deuxième séance Engel-Bathori a révélé en M^{me} Rita Strohl, compositeur, un talent original et d'une virilité imprévue. C'est une personnalité qui s'impose par le dédain des formules, par la sincérité de l'accent et par l'intérêt constant de l'écriture musicale. Un peut désiant au début, le public a été rapidement conquis et a fait à l'auteur et à ses excellents interprètes, — M^{me} Bathori et M. Engel, accompagnés au piano par M^{me} Strohl, se sont réellement surpassés, — un accueil enthousiaste.

Les *Chansons de Bilitis* de Pierre Louys ont particulièrement inspiré M^{me} Strohl, qui a trouvé pour elles un commentaire exactement approprié au texte. On sait que trois d'entre elles furent merveilleusement mises en musique par Claude Debussy. L'adaptation de M^{me} Strohl n'est pas sans affinité avec celle de ce dernier, bien qu'on n'y relève aucune analogie directe : le caractère très spécial de ces poèmes délicats devait nécessairement créer, parmi leurs traducteurs lyriques, des expressions équivalentes.

Les *Chansons* de M^{me} Strohl ont d'ailleurs, si nos souvenirs sont exacts, la priorité sur celles de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*. Parmi elles, la *Flûte de Pan*, le *Sommeil interrompu* et surtout *Bilitis*, — qui, chantée sans accompagnement, valut à M^{me} Bathori une véritable ovation, — nous parurent donner de l'invention mélodique de l'auteur l'idée la plus favorable.

Son art descriptif et pittoresque fut apprécié également dans un poème symphonique, *La Forêt lointaine*, délicieusement joué à deux pianos par M^{me} Strohl et M. René Billa. Cette composition, pleine de jolis détails et d'harmonies séduisantes, manque peut-être de plan. L'improvisation l'emporte sur la structure, encore qu'on y suive aisément le programme qu'elle développe.

Pour terminer cette intéressante séance, M. Engel chanta diverses mélodies écrites sur des poèmes de Baudelaire, d'Achille

Segard et de Rodenbach. Ce dernier nous paraît avoir été moins bien compris par M^{me} Strohl, qui n'en a guère pénétré l'intimité discrète et la mélancolie. Ses *Cygnés* ont la grandiloquence de paons orgueilleux.

La prochaine audition, fixée à mercredi prochain, sera consacrée à Debussy.

Nous avons annoncé les quatre concerts symphoniques et vocaux qui seront donnés à la Grande-Harmonie sous la direction de M. F. Carpil pour faire connaître les grandes œuvres de Mendelssohn. Le premier, fixé au 6 décembre, à 2 h. 1/2, sera consacré à l'exécution de la *Symphonie-cantate* qui n'a jamais été interprétée à Bruxelles.

M^{me} Clotilde Kleeborg-Samuel vient de rentrer à Bruxelles après une tournée de concerts en Allemagne et en Suisse qui lui ont valu un grand succès et une excellente presse. Elle s'est fait entendre successivement à Carlsruhe, Francfort, Baden-Baden, Mulhouse, Berne, Neuchâtel, Genève et Lausanne. Elle a interprété, entre autres, le Concerto et la Fantaisie de Schumann, le Concerto en sol majeur et les Sonates op. 57 et 81 de Beethoven, les Sonates de Weber et de Chopin, ainsi qu'un choix d'œuvres de Saint-Saëns, Chabrier, Fauré et Debussy.

Bruxelles aura l'occasion de l'applaudir le 14 décembre au Cercle artistique, où la brillante pianiste exécutera avec le Quatuor Schöng les Quintettes de Brahms et de Schumann.

O. M.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

Premier concert du Conservatoire.

M. Raoux s'est proposé de célébrer au cours des concerts de cet hiver le centenaire d'Hector Berlioz. Il annonce pour le 26 mars la trilogie sacrée *L'Enfance du Christ*. Au premier de ses concerts annuels, samedi, il portait au programme la *Symphonie fantastique*, la marche funèbre sur la dernière scène de *Hamlet* et la marche hongroise de la *Damnation de Faust*.

Encore que la *Symphonie fantastique* et la marche hongroise soient chez nous bien connues et que M. Raoux eût pu nous présenter d'autres pages du maître français, presque ignorées ici et de valeur au moins égale, nul ne se plaindra de ses intentions; nous savons qu'il a toujours eu la musique de Berlioz en particulière faveur et nous avons souvenir de belles exécutions qu'il nous donna naguère de *Roméo et Juliette* et de la *Damnation de Faust*.

Chacun sait que la *Symphonie fantastique* est l'illustration musicale d'un épisode de la vie passionnelle du maître; elle doit à cela d'être toute palpitante d'une inspiration abondante et chaude jusqu'à la fièvre qui subjugué et arrête les sourires sceptiques que pourrait susciter une manière parfois bien romantique et théâtrale.

La première partie, « Rêveries, — Passions », avec sa pleine mélodie émouvante qui idéalise la femme aimée, la « Scène aux champs », poétique et pittoresque, n'ont point perdu leur charme captivant. Néanmoins l'œuvre a vieilli; « la Marche au supplice » et « Le Sabbat », d'une excentricité voulue, semblent en « toc »; et je reviens de cette audition avec la mélancolique impression de chose un peu surannée et factice que me laisse, en dépit de nobles envolées et du prestige de la forme, la représentation d'un drame de Victor Hugo.

L'exécution fut médiocre; sans doute n'est-elle pas étrangère à ce sentiment; Berlioz, dont M. Raoux nous a maintes fois prouvé avoir une juste et fervente compréhension, réclame plus de rythme et de flamme.

L'orchestre a mieux joué la marche funèbre sur la dernière scène de *Hamlet*. C'est une des pages les plus puissantes de ce maître; il faut louer le directeur du Conservatoire de l'avoir choisie. Elle est animée d'un souffle épique qui évoque grandement la fin du chef-d'œuvre de Shakespeare. Sans surcharge ni

emphase, d'un élan farouche, avec des accents d'une rare persuasion, par la noblesse et la grandeur de l'inspiration elle atteint les sommets de l'art tragique.

Plus rien n'est à dire de l'ampleur et du moelleux du son, de la parfaite technique de l'admirable violoncelliste qu'est M. Jean Gérardy. Nul n'a plus que lui le don d'envoûter le public qui ne se lasse de l'entendre et de l'applaudir. Il joua un Nocturne de Radoux, les Variations de Boelmann qu'il sait chanter délicieusement, et, comme œuvre substantielle, le Concerto de Joseph Jongen où j'apprécie une écriture habile, de jolis détails, une belle phrase ascendante dans le *largo*, mais dont l'idée et la ligne harmonique m'échappent.

X. N.

NÉCROLOGIE

Joseph Stallaert.

L'un des derniers survivants de l'art académique belge, M. Joseph Stallaert, est mort à Bruxelles mardi dernier, âgé de soixante-dix-huit ans. Peintre d'histoire, directeur de l'Académie de Tournai, directeur de l'Académie des Beaux-Arts, où il succéda à Portaels, membre de l'Académie royale de Belgique et du corps académique d'Anvers, officier de l'ordre de Léopold, etc., il avait gravi tous les échelons qui, dans une carrière officielle, mènent à une situation en vue, solidement assise.

Profondément épris de la beauté classique, laborieux et fécond, il laisse le souvenir d'une conscience et d'un effort d'art sur lequel les années n'eurent point de prise.

Bien qu'il demeurât isolé et comme dépaycé au milieu de la génération ardente d'aujourd'hui, on respectait ce vieillard obstinément ancré à l'idéal de sa jeunesse. Son caractère accueillant et bienveillant le faisait d'ailleurs aimer même de ceux qui combattent son art conventionnel et froid.

Le Musée de Bruxelles possède de lui deux toiles, *La Mort de Didon* et *La Case de Dionède*, contre lesquelles s'exerçait volontiers la verve railleuse des adeptes d'une peinture plus proche de la nature et de l'humanité.

Pourtant le plafond qu'il exécuta pour l'escalier du Musée moderne montra qu'il y avait en Joseph Stallaert, à côté du peintre rivé aux formules artificielles de l'Académie, un artiste sensible à l'harmonie du décor et à la beauté de la Vie. Il fut, en cette revue, longuement parlé de ce plafond, dont on vanta le dispositif ingénieux, la composition originale, le coloris délicat.

Des esquisses exposées à l'Académie des Beaux-Arts à l'occasion du centenaire de l'École montrèrent d'ailleurs combien Joseph Stallaert avait, dans les travaux décoratifs, de goût et d'invention.

Parmi ses œuvres, nombreuses et variées, citons encore : *Polyxène immolée sur le bûcher d'Achille* (Musée de Gand), *La Balançoire* (Musée de Liège), *Le Dernier Combat des gladiateurs* (Musée de Philadelphie), *Œdipe et Antigone* (Palais du Roi), *La Mort d'Everard l'Serclaes* (Hôtel de Ville de Bruxelles).

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'exposition annuelle organisée par la Société royale belge des Aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

Une exposition de l'Art français au XVIII^e siècle aura lieu à Bruxelles au profit de la caisse de la Société française de bienfaisance. Des comités se sont constitués sur l'initiative de M. Gérard, ministre de France à Bruxelles, et S. M. le Roi accorde sont haut patronage à l'œuvre.

Le gouvernement français enverra des Gobelins à cette exposition, qui s'ouvrira le 16 janvier 1904.

L'État vient, dit le *Journal de Bruxelles*, d'acheter à l'Administration des hospices de Hasselt, pour le Musée de Bruxelles, un tableau de Jean Verhaegen, un des maîtres de l'École flamande du XV^e siècle.

Nous parlerons dans notre prochain numéro des nouvelles acquisitions du Musée Ancien, qu'on vient d'exposer sur chevalets, et que nous signalons à nos lecteurs dès aujourd'hui. Le paysage de Van der Cross et le Jordaens surtout méritent d'être vantés.

Le Cercle *Eenigen* (MM. R. Baseleer, V. Hageman, Ch. Mertens, G. Morren, M. Nykerk, J. Smits, W. Vaes, E. Van Mieghem et E. Van Offel) ouvre aujourd'hui son exposition annuelle au Cercle artistique d'Anvers. Clôture le 6 décembre, à 4 heures.

Au théâtre de la Monnaie, la première représentation, impatientement attendue, du *Roi Arthur*, aura lieu demain à 8 heures. La répétition générale, strictement réservée à la famille de l'auteur et à la presse, a produit, vendredi dernier, une profonde impression. La noblesse de l'œuvre, l'excellence de l'interprétation et le caractère artistique d'une mise en scène qui n'a jamais été égalée à la Monnaie se combinent pour constituer un spectacle qui, demain, fera sensation.

De nombreuses personnalités parisiennes assisteront à la première représentation. L'avant-garde était représentée, à la répétition générale, par les compositeurs Gabriel Fauré, Camille Benoit, Pierre de Bréville, Louis de Serres, Gustave Bret, par M. et Mme H. Lerolle, M. et Mme A. Fontaine, M. et Mme J. Lerolle. MM. Paul Poujaud, Charles Jolly, du *Figaro*, Jean Bellon, etc. Ont fait, en outre, retenir leurs places MM. Marcel, directeur des beaux-arts, Vincent d'Indy, M. et Mme Albert Besnard, M. et Mme Odilon Redon, M. Maurice Denis, J.-M. Sert, Crickboom, commandant baron de Lallemand, André Messager, Catulle Mendès, Laloy, G. Samazeuilh, M. Rousselot, Pierre Lalo, Paul Dukas, Mme Escudier, M. et Mme Paul Escudier, M. et Mme Gauthier-Villars, la princesse Cystria-Faucigny, etc., etc.

La première représentation de *Ces Messieurs*, la comédie nouvelle de Georges Ancey, aura lieu au théâtre Molière mardi prochain. L'auteur est arrivé de Paris pour assister aux dernières répétitions de sa pièce, qui provoque une vive curiosité.

La Société hollandaise-belge des *Amis de la Médaille d'art* vient de distribuer à ses membres une jolie plaquette en bronze de M. G. Devreese, dont le sujet est *l'Invention du dessin* : la fille du potier grec Dibutades trace sur un mur le profil de son amant en suivant les contours de l'ombre que projette celui-ci. L'œuvre, d'un style classique, est élégamment composée et modelée avec pureté. L'harmonie des lignes, le sentiment exact du relief, l'observation judicieuse des plans joints à l'habileté de l'exécution font de cette médaille une des plus parfaites qu'ait produites M. Devreese.

D'autre part, M. Paul Du Bois achève, pour la même Société, la médaille commémorative de *Bruxelles-Port de mer*. Celle-ci sera offerte en mars prochain aux membres de la Société que préside avec autant de compétence que de goût M. A. de Witte.

Les *Cours d'art et d'archéologie* ont inauguré hier leurs conférences hebdomadaires par un entretien de M. André Hallays sur *la Culture du goût et l'Histoire de l'art*.

Le 5 décembre, M. Arnold Goffin parlera de *l'Iconographie de saint François d'Assise* (projections lumineuses); le 12, M. Fierens-Gevaert analysera l'œuvre de Gluck (audition musicale); le 19, le R. P. Van den Gheyn, conservateur de la section des manuscrits à la Bibliothèque royale, traitera de *l'Apogée de l'art de la miniature* (projections lumineuses).

Les conférences ont lieu à 8 h. 1/2, impasse du Parc, 3. Prix d'entrée : 2 francs.

Jeudi dernier a eu lieu à la Barre de fer, rue Haute, à Bruxelles, une représentation des « Pouchinelles » de Toone, organisée par Eugène Demolder à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de planches de Jan de Crol, le successeur de Toone. C'était au bénéfice du montreur de « pouchinelles ». Public élégant

d'avocats, médecins, journalistes, hommes de lettres, artistes. Grand succès. On a joué des actes de la *Muette de Portici*, des *Trois Mousquetaires*, de *Flamberg au vent*, de *Waterloo*, qui alternaient avec des comédies marolliennes d'une grande gaieté. La salle était comble. On a dû refuser du monde. Aussi la même représentation aura lieu encore le jeudi 17 décembre prochain, à 8 h. 1/4, à la Barre de fer, au bénéfice des montreurs de marionnettes. Prix : Fr. 2-50. Retenir ses places au *Petit Bleu*, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, ou chez Toone, impasse des Lisérons, rue Haute.

A l'occasion de ces curieuses représentations et aussi de l'apparition des livres : *L'Abbé Prout*, par E. Ranson, au *Mercur de France*, et *Punch et Judy*, par E. Strauss, à la *Bibliothèque de la Pensée*, notre collaborateur Eugène Demolder nous donnera prochainement une étude sur les « Marionnettes » et les « Pouchinelles ».

Le gouvernement de l'Uruguay ouvre un concours international pour un projet de palais législatif à ériger à Montevideo. Le coût total de l'édifice ne pourra dépasser 3,700,000 francs. S'adresser, pour tous renseignements, au ministère des affaires étrangères.

Par une amusante caricature représentant M. E. von Possart et Mme Cosima Wagner chantant, enlacés, le duo de la *Walkyrie* : « Nun blühe, Wälsungen Blut!... » la *Jugend* célèbre la réconciliation de Wahnfried et du théâtre du Prince-Régent, qui permettra, dit-elle, de jouer simultanément l'an prochain l'*Anneau du Nibelung* à Bayreuth et à Munich.

Le programme des fêtes de Bayreuth en 1904 est arrêté ainsi qu'il suit : *Tannhäuser*, 22 juillet, 1, 4, 12 et 19 août; l'*Anneau du Nibelung*, 25 à 28 juillet, 14 à 17 août; *Parsifal*, 23 et 31 juillet, 5, 7, 8, 11 et 20 août.

De la *Chonique des Arts* :

Certains journaux français et allemands ayant répandu le bruit que le mur où est peinte la *Cène* de Léonard s'était écroulé, nous sommes heureux de démentir cette nouvelle par la plume de notre distingué correspondant à Milan, M. Gustave Frizonni :

« Il est étonnant que des bruits aussi fantaisistes se soient répandus en Allemagne et en France à propos de la *Cène* de Léonard. Je viens de la revoir, et puis vous assurer que rien n'y est changé. Le mur ne menace aucunement ruine et on n'y a pas

touché. Par contre, le travail lent, mais continu, de l'humidité produit à la surface de la peinture des dégâts de plus en plus déplorables. Il serait urgent que les suffrages de tout le monde civilisé s'unissent pour solliciter des autorités compétentes de tenter enfin quelque chose pour sauver ce qui reste de ce chef-d'œuvre. »

Le dernier fascicule de *Mir Iskoustwa* (1903, n° 7-8) classe la célèbre revue russe au premier rang des périodiques d'art. Elle contient trente parfaites illustrations hors texte d'après Ingres, Daumier, Whistler, Degas, Renoir, Conder, La Gandara, et trente-neuf reproductions d'œuvres d'artistes russes : Séroff, Bakst, prince Troubetskoy, Korovine, Dournoff, Wasnitzoff, Polénoff, Moussatow, etc. qui exposèrent à Pétersbourg et à Moscou au cours de l'année dernière.

On se souvient du scandale que provoqua à Paris, en 1887, la tentative que fit M. Lamoureux de représenter *Lohengrin*. Les choses ont changé. Et, dernièrement, les journaux français annonçaient, sans accompagner la nouvelle d'aucune invective : « Le conseil communal de Paris a décidé de donner le nom de Richard Wagner à une des artères de la ville. »

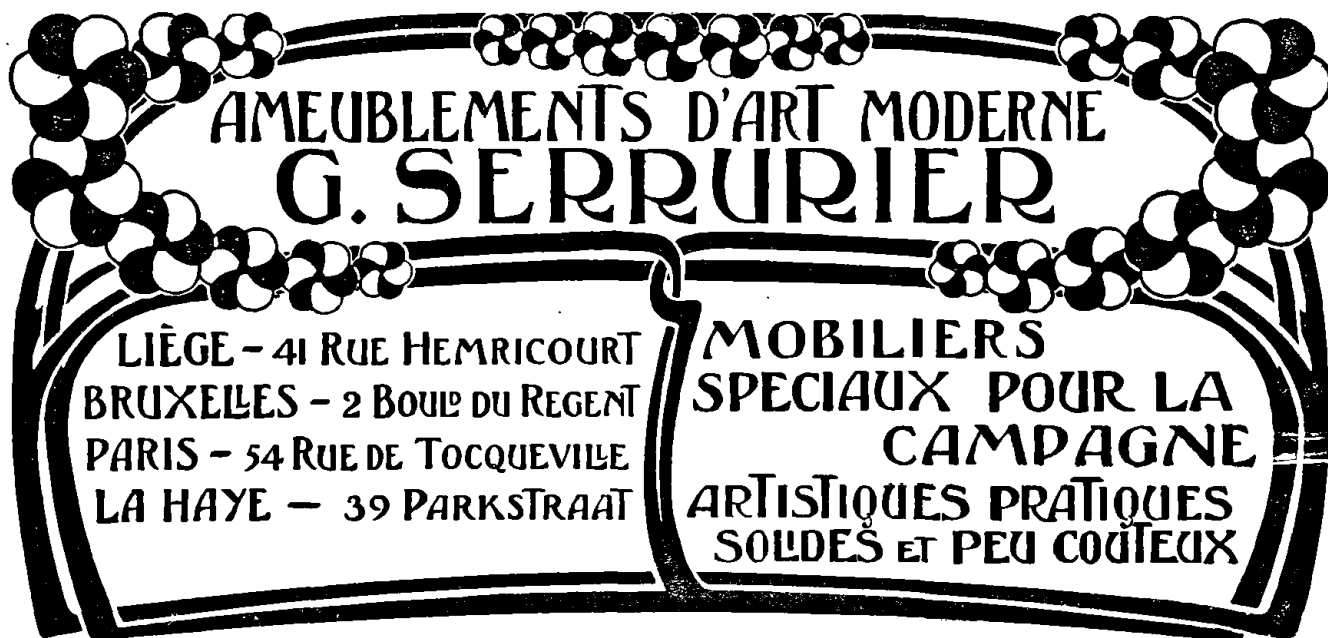
A qui le tour ?

Dans le *Petit Journal* de Paris, supplément du 13 octobre dernier, description de la décoration de la place de l'Opéra :

« Deux colonnes, exactes reproductions de celles qui s'élèvent sur la place Saint-Marc, à Venise, supportent l'une le Lion de Saint-Marc, l'autre la Louve romaine. »

Ne serait-ce pas, ô *Petit Journal*, le Lion de Saint-Marc qui embellirait le Forum et la Louve romaine, la Piazzetta ?

A l'occasion du centenaire de Berlioz, on a inauguré à la Côte-Saint-André, dans la maison natale du musicien, un petit musée de souvenirs du maître. On y voit, entre autres, la collection des belles lithographies où M. Fantin-Latour a commenté graphiquement les diverses œuvres de Berlioz; un manuscrit de romances avec accompagnement de guitare, écrit en son enfance par le musicien; des autographes de sa main; des affiches, des caricatures, etc. On peut envoyer à M. Jean Cella, à Grenoble, l'organisateur de ce Musée, tous les documents ou objets concernant Berlioz, afin de compléter le Musée ainsi commencé en l'honneur du maître.



AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT

BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT

PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE

LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS

SPECIAUX POUR LA

CAMPAGNE

ARTISTIQUES PRATIQUES

SOLDES ET PEU COTEUX



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts. Correspondances de province et de l'étranger. Suppléments musicaux.

LE "COURRIER MUSICAL" EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1867)

par F. GAUTIER

in-4^o de 106 pages, sur papier vélin, orné de 26 portraits différents du poète et de 28 reproductions. Dessins de Baudelaire, fac-similés d'autographes, etc.

Tirage à 150 exemplaires numérotés.

PRIX : 12 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ONZE KUNST

PORTRETTE-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF : Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS : Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSES : Rubens of van Dyck ? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van : G. TER BORCH - J. G. CUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIERVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MOREELSE - REMBRANDT - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

≡ PRIJS : AFZONDERLIJK : fr. 2.50 ≡

ANTWERPEN
J.-E. BUSCHMANN, UITGEVER

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly
Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE sera servi gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier 1904 à tous les nouveaux abonnés.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration, si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Le Roi Arthus (OCTAVE MAUS). — Notes sur le « Roi Arthus ». — III. La Légende (suite) (H. L.). — Les Nouvelles Acquisitions du Musée ancien (A. M.). — « L'Etranger » à l'Opéra (H. DE LA LAURENCE). — Cercle artistique de Gand. G.-M. Stevens, Alfred Bastien, M. Wagemans (F. V. E.). — Notes de musique. — Petite Chronique.

LE ROI ARTHUS

Ceux mêmes qui, mêlés à la vie laborieuse d'Ernest Chausson, assistèrent au développement progressif de sa personnalité, ne se doutaient pas des beautés que révélerait un jour, quand elle apparaîtrait dans le cadre qu'il avait rêvé pour elle, cette partition du *Roi Arthus* dans laquelle il enferma le meilleur de son cœur et de sa pensée.

Il en parlait parfois, avec la modestie et la discrétion qui guidaient toutes ses paroles. Lorsqu'elle fut achevée, il nous la fit entendre au piano, chantant les rôles tant

bien que mal, de sa voix au timbre grave qui donnait aux récits du Roi une poignante émotion. Le charme mélodique, le caractère tour à tour voluptueux et tragique de l'œuvre, la distinction des idées qu'elle développe, la noblesse de l'inspiration qui l'anime conquirent unanimement les auditeurs. Mais l'ouvrage serait-il scénique? L'équilibre des sonorités de l'orchestre, des chœurs et des voix était-il respecté? L'imagination de l'auteur n'avait-elle pas dépassé les possibilités d'une réalisation théâtrale? Et le sujet lui-même, d'une philosophie hautaine et triste, dépouillé de toute concession aux traditions de l'opéra, était-il de nature à fixer et à retenir l'attention? On pouvait craindre que l'apprentissage théâtral d'Ernest Chausson, qui avait consisté à édifier deux œuvres lyriques peu développées, *Hélène* et *La Légende de Sainte-Cécile*, fût insuffisant pour lui donner d'emblée, dans un drame de vaste envergure, la maîtrise nécessaire. Les concerts avaient attesté en lui un musicien sensible et délicat, unissant à l'invention mélodique le souci d'une forme châtiée. L'optique si particulière de la scène ne déformerait-elle pas, jusqu'à les abolir, ces qualités d'intimité et de concentration?

L'éclatant succès du *Roi Arthus* a victorieusement levé tous les doutes et classé Ernest Chausson au premier rang des compositeurs lyriques de ce temps. Le musicien s'y révèle homme de théâtre accompli, possédant, avec l'éducation littéraire supérieure qui lui a permis d'écrire un poème très humain dans son héroïsme légendaire, le sens spécial — et rare — de la scène. D'une généreuse et éloquente expression musicale, le *Roi Arthus* est avant tout une œuvre parfaitement homo-

gène dans la complexité de ses ressorts émotifs. Le drame et son commentaire musical s'unissent et se combinent de manière à former un tout indivisible. Les épisodes, logiquement enchaînés l'un à l'autre, encadrent le développement psychologique des caractères au lieu de n'offrir qu'une succession de situations propres à inspirer le musicien. Si la partie symphonique est importante et d'une couleur superbe, elle n'empiète pas sur le rôle réservé aux voix, qui demeure distinct. Et l'auteur ne néglige aucune des ressources que peut lui fournir l'art du décorateur pour intensifier l'expression verbale et musicale de sa pensée.

Ernest Chausson s'est rallié en cela à l'esthétique de Richard Wagner, au sujet duquel il écrivait : « La révolution dramatique réalisée par lui a un caractère trop général pour rester isolée, sans portée et sans conséquence. » Mais tout en adoptant, dans le plan général de sa conception, la forme du drame wagnérien, l'auteur du *Roi Arthur* n'en a pas moins donné libre cours à son tempérament individuel, tant au point de vue poétique qu'en ce qui concerne la trame musicale.

C'est ainsi que la donnée de son œuvre, qui offre avec le sujet de *Tristan et Isolde* l'analogie que devait nécessairement faire naître une origine commune, diffère radicalement du poème de Wagner par sa spiritualité et par sa philosophie. L'un est le poème véhément de l'amour, — de l'amour éperdu, irréductible, que la mort, loin d'éteindre, vivifie et exalte dans la nuit éternelle des âmes. Dans l'œuvre de Chausson, l'amour de Guinèvre et de Lancelot n'occupe que le second plan. C'est Arthur qui forme le centre du tableau et qui domine les événements de sa stature physique et de sa hauteur morale; c'est son œuvre de foi, d'amour, de charité, qui, mise en péril, constitue le nœud de l'action. Et si l'auteur se plaît à montrer le néant des entreprises humaines, même les plus belles, il corrige l'amertume de cette philosophie en menant son héros, demeuré seul devant l'écroulement de son œuvre, au sommeil divin qui bercera son rêve jusqu'au jour où les temps nouveaux lui permettront de reprendre la lutte.

Arthur, c'est le chevalier de l'Idéal, le paladin de la Vertu et de l'Honneur, qui subit avec résignation les défaites du sort parce qu'il place sa mission sociale au dessus des contingences qui l'environnent. Le caractère hésitant de Lancelot, qui tergiverse constamment entre sa fidélité et une passion coupable, dresse en face de ce monolithe l'image fuyante de la faiblesse humaine. Mais dans le cœur tourmenté du chevalier déloyal le bien finit par triompher du mal, et Lancelot expie volontairement la faute à laquelle il n'a pu se soustraire. Quant à Guinèvre, c'est la créature voluptueuse et cruelle, dépourvue de scrupules comme

de remords, qui, abandonnée, cherche dans la mort une prompt solution à sa détresse.

Nous voici loin, on le voit, de *Tristan et Isolde*. Rien, d'ailleurs, de plus naturel. En choisissant dans le trésor inépuisable des romans de la Table ronde les éléments d'une action scénique, Ernest Chausson devait nécessairement, guidé par la latinité de son intelligence, y trouver autre chose que ce que les mêmes sources inspirèrent au germanisme de Richard Wagner.

Il en est de même du magnifique vêtement musical dont l'auteur a habillé son épopée. Comme le poème, la partition est nettement française par la clarté de l'idée, par la carrure des rythmes, par l'essence même de la phrase mélodique. Si le style de l'œuvre se rapproche de l'esthétique musicale de Wagner, si l'auteur du *Roi Arthur* use fréquemment, dans la façon de développer polyphoniquement ses idées, des procédés du maître de Bayreuth, il serait puéril de confondre avec ces affinités de formes l'apport personnel, si riche et si varié, du compositeur.

Expansive, généreuse, d'un accent chaleureux et d'une expression tour à tour caressante et passionnée, la musique d'Ernest Chausson est de celles qui, tout en charmant les musiciens par la sûreté du métier, séduisent la foule par leurs qualités d'émotion et de sincérité.

Moins sensible, peut-être, dans les deux premiers tableaux d'une œuvre dont l'élaboration embrassa précisément les années au cours desquels s'accomplit chez le compositeur l'évolution définitive, la personnalité d'Ernest Chausson s'affirme avec une singulière puissance à partir du deuxième acte, dont le prélude symphonique est marqué du sceau de son génie mélancolique, poétique et délicat. Et de scène en scène croît l'intérêt musical. Quelques pages, dans cette partition touffue, — trop minutieusement analysée ici même, il y a huit jours, pour qu'il soit utile d'y revenir, — portent aux sommets du lyrisme pathétique une expression musicale d'une admirable tenue, que jamais ne dépare aucune vulgarité : ce sont, notamment, le duo du premier acte (second tableau), les supplications d'Arthur, au second tableau du deuxième acte, et l'apparition de Merlin, dont le récit est soutenu par le dessin chromatique (repris au dernier tableau par les chœurs invisibles) qu'utilisa jadis l'auteur dans son poème symphonique *Viviane*; les adieux de Lancelot et la mort de Guinèvre, d'une inspiration poignante; la mort de Lancelot et la conclusion admirable du drame, — celle-ci d'une grandeur et d'une poésie qui permettent de la comparer, sans aucune réserve, aux plus hautes conceptions de l'art lyrique.

Jamais, croyons-nous, le théâtre de la Monnaie ne réalisa une interprétation plus artistique que celle que donnèrent du *Roi Arthur* MM. Kufferath et Guidé, aux-

quels le directeur des Beaux-Arts de France, M. Henri Marcel, officiellement délégué par le gouvernement de la République, rendit, à l'issue de la première représentation, un éclatant hommage. Il y eut, dans les soins dont ils entourèrent l'exécution du drame d'Ernest Chausson, beaucoup plus que la volonté professionnelle de monter dans les meilleures conditions possibles un ouvrage nouveau. Le souvenir affectueux de l'ami disparu domina le patient travail de la mise au point et passionna peu à peu tous les collaborateurs de la direction, l'excellent chef d'orchestre Sylvain Dupuis, — qui, lui aussi, fut l'ami de Chausson et se dévoua corps et âme à son œuvre, — les artistes du chant, des chœurs et de l'orchestre, l'habile décorateur Dubosq, dont les six décors sont d'une vérité et d'une harmonie saisissante, le régisseur De Beer, enfin M. Fernand Khnopff, qui s'offrit spontanément à dessiner les costumes et les accessoires, et qui le fit avec une sûreté de goût et une autorité auxquels tout le monde a rendu hommage.

Les interprètes vocaux de l'œuvre, M^{me} Paquot-Dassy, MM. Albers et Dalmorès, fort bien secondés par MM. Forgeur, François, Henner, Vallier, Cotreuil, Danlée, Disy, Austin, ont donné aux héros légendaires créés par Ernest Chausson une physionomie superbe. La voix généreuse de M^{me} Paquot, ses accents pathétiques, l'ardeur enflammée de son jeu sont au-dessus de tout éloge. On ne pourrait imaginer une Guinevere plus parfaite. De même, MM. Albers et Dalmorès ont dessiné avec un talent sûr et souple les personnages d'Arthur et de Lancelot, qui exigent l'un et l'autre, avec une voix à toute épreuve, d'exceptionnelles qualités scéniques. M. Albers souligne à merveille la noblesse et la bonté du Roi. Il a particulièrement bien déclamé et mimé la scène émouvante du final. M. Dalmorès anime d'une vie intense le rôle de Lancelot, qu'il chante délicieusement. Son succès, comme celui de M. Albers et celui de M^{me} Paquot, a été décisif et unanime.

Dire que cette œuvre si pure, si ardente, d'une si belle probité, a ravivé les regrets cuisants qu'a excités la fin tragique d'Ernest Chausson, n'est-ce pas traduire le sentiment qui, en cette soirée triomphale, étreignait tous les cœurs? Il semble qu'on puisse appliquer à l'artiste victorieux les paroles prophétiques qu'il place dans la bouche de Lancelot expirant :

Ta pensée, Arthur, est immortelle.
L'amour dont ton cœur s'enivra
Jaillit de la flamme éternelle.
Tu vivras! Tu vivras!

OCTAVE MAUS

NOTES SUR LE « ROI ARTHUS »⁽¹⁾

III. — La Légende.

I. — ARTHUS ET MERLIN

L'histoire véridique ignore ces noms qui appartiennent presque totalement à la légende. Il est permis de supposer qu'au VI^e siècle, au pays de Galles, un chef des Bretons, nommé Artus, acquit par sa valeur une grande célébrité. Il était fils d'Uter à Tête de dragon (Chausson adopte l'épithète : « Pendragon »). Parvenu au pouvoir en 516, il écrasa les Saxons en de nombreuses rencontres, rétablit le culte chrétien, épousa Guinevere, de la famille des ducs de Cornouailles, et conquiert l'Ecosse, l'Irlande, la Norvège, le Danemark, etc. Il institua l'ordre de chevalerie dit de la Table ronde, et mourut en 542 (d'autres disent en 547) dans l'île d'Avalon, où il s'était retiré, après avoir été blessé dans le combat de Comlan, par son neveu Medraut, alias Mordred; combat terrible, « car il n'en échappa que trois hommes, dont le roi Arthur en était l'un, qui était navré à mort » (2).

Quant à Merlin, il paraît avoir été un barde et un guerrier, auxiliaire d'Arthur dans sa lutte contre les Saxons. Edgard Quinet appelait Merlin « le premier patron de la France ». Mais il ne semble pas avoir épousé les mêmes tendances religieuses que son compagnon d'armes : Merlin est invariablement représenté comme exaltant la religion druidique et insultant les moines et prêtres chrétiens.

Ceux-ci le lui ont, du reste, bien rendu. Maurice Kufferath, dans son étude sur *Parsifal*, a justement mis en lumière le rôle qu'a joué à ce moment la jeune influence catholique; la même observation se trouve dans l'ouvrage de La Villemarqué, *L'Enchanteur Merlin*, et dans les études celtiques de Ferdinand Lot (*Annales de Bretagne, Revue encyclopédique*, etc.). — Pour combattre, dans l'imagination populaire, le prestige considérable du souvenir de Merlin et, par extension, de son compagnon Arthur, l'Eglise a fait du premier un sorcier, un enchanteur, un antechrist issu du rapprochement détestable d'une religieuse et d'un démon, et, de l'autre, le chef d'une cour dévergondée et dissolue. La remarque ne manque pas d'intérêt, car il se peut qu'elle ait inspiré Chausson, lorsqu'il a jeté des germes de révolte et d'aigreur au sein de l'œuvre de la Table ronde.

Vers 1135, Geoffroi de Monmouth rédigea les *Prophéties de Merlin*, dans lesquelles le clairvoyant devin fait de sinistres prédictions et annonce les malheurs qui menacent la Grande-Bretagne : source du second tableau du deuxième acte du *Roi Arthur*.

Le *Merlin* de Monmouth a été, dans la suite, dérimé et remanié, et a pris place, augmenté d'aventures, entre le *Saint Graal* et le *Lancelot*, dans la série des grands romans en prose de la Table ronde, qui ont été longtemps attribués à Gautier Map, mais qui lui sont sensiblement postérieurs. (Cette rectification est de M. Clédat, de la Faculté des lettres de Lyon. Elle a son importance, car un important journal bruxellois reproduisait récemment la même erreur.)

Les romans de la Table ronde constituent le deuxième des trois grands cycles qui s'enchaînent pour constituer l'évolution

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

(2) Le grand *Lancelot* en prose, compilé vers 1220.

de l'épopée française : carolingien (x^e et xi^e siècle, Charlemagne et Chanson de Roland), armoricain (xii^e siècle, Arthur) et alexandrin (xiii^e siècle, Alexandre le Grand).

Le cycle d'Arthur se distingue par un goût immodéré d'aventures héroïques ou merveilleuses, un retour ému aux légendes des Celtes vaincus. Le génie celtique en façonne les récits, tout empreints de féerie et de mysticisme; la chevalerie naissante y introduit la tendre galanterie et les jolis jeux d'amour; aussi les a-t-on groupés sous la gracieuse rubrique : l'épopée courtoise. Arthur est le type de la courtoisie. Sa cour est brillante; son escorte se compose de douze chevaliers parfaits, qui s'asseyent autour d'une table ronde pour éviter les querelles de préséance; ils se divertissent au récit de leurs prouesses guerrières ou amoureuses. On retrouve parmi eux Lancelot du Lac, Gauvain, neveu d'Arthur, Perceval le Gallois, etc. (Ce dernier, pourtant, fit une apparition assez peu courtoise à la cour d'Arthur; voir l'épisode conté par Chrestien de Troyes, cité par Kufferath, *Parsifal*, p. 53.)

Bien qu'Arthur ait probablement vécu au vi^e siècle, aucun chroniqueur antérieur au ix^e siècle n'en parle. L'épopée lyrique, née des couches anonymes des peuples enfants, puise toujours son origine dans une formidable secousse ethnique ou guerrière dont les remous se perpétuent à travers les siècles. Au xi^e siècle, la France féodale fut profondément troublée par la conquête normande. Ces événements ravivèrent les douloureux souvenirs de la conquête de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons, entretenus par les derniers bardes d'âme celtique; et il a suffi de quelques trouvères fameux, tels que Monmouth et Chrestien de Troyes, pour rassembler en vers robustes ou souples les récits épars et fixer la légende.

Ernest Chausson, préoccupé d'élargir et d'élever la figure morale d'Arthur, l'a résolument présentée sous la forme héroïque et grave. Sa conception tend peut-être à vieillir le personnage; mais on le regrette à peine, tant la création est empreinte de haute noblesse. Il a su concentrer les éléments multiples que lui donnait l'histoire naïve de la France aux âges poétiques. Il a fait sien la tradition qui veut qu'Arthur, au lieu d'être touché par la mort, ait été gardé par des fées dans l'île sacrée d'Avalon, d'où il reviendra venger les Breagnes. Mais Chausson a modernisé le symbole : c'est l'Idéal blessé dont Arthur reviendra assurer la définitive restauration.

II. — LANCELOT ET GUINÈVRE

Les nombreuses narrations qu'ont provoqué l'amour de Lancelot et Guinèvre ont été soigneusement synthétisées dans l'étude de M. Clédat, aux érudits travaux duquel sont empruntés les citations qui suivent.

L'épisode de Lancelot fut le mieux exposé par Chrestien de Troyes (et non, répétons-le, par Gautier Map), qui vécut à la fin du xii^e siècle à la cour de Marie de Champagne, femme de Baudouin IX de Flandre et de Hainaut. Il transcrivit en vers la plupart des romans de chevalerie, sous cette forme galante et polie qui en fait la singularité souvent délicieuse.

Nous avons déjà noté combien l'idée féminine occupait de place dans l'esprit des chanteurs du cycle armoricain. C'est à ce groupe qu'appartiennent les créations de la fée Morgane, de Viviane, de Guinèvre, d'Iseult, de Blanche fleur, de Grisélidis, de tant d'autres. L'amour joue un rôle prédominant, amour lyrique, légitime ou illégitime, analyses d'amour, prouesses ou félonies sentimen-

tales. Guinèvre, la belle et farouche fille de Cornouailles, est l'une des figures que la verve des conteurs dépeint le plus volontiers. Parfois, ils la représentent comme volage et ardente dans la diversité; parfois, comme une épouse sans tache. Chausson a choisi son aspect le plus coutumier, la femme vouée tout entière à son amour pour Lancelot.

L'épisode occupe la majeure partie de l'œuvre que Chrestien de Troyes écrivit pour la comtesse Marie de Champagne, sous le titre de *Chevalier de la Charette*, intitulé qui, disent les spécialistes, ne trouve sa justification que dans le désir de l'écrivain de piquer la curiosité de ses premiers lecteurs.

Le début du récit, dont le cadre de ces modestes notes ne permet pas la reproduction, est hautement intéressant à lire, car il a servi de thème à Chausson pour d'ingénieuses paraphrases : le départ de Guinèvre vers la forêt, le rôle de Gauvain, neveu d'Arthur, trouvent leur écho dans le livret du compositeur français. Mais le morceau capital est la savoureuse éclosion de l'amour des deux héros. Guinèvre cause avec le chevalier, non loin du château du roi Bademagu, qui règne sur la contrée voisine du fief d'Arthur. Elle lui montre une fenêtre « de l'œil et non du doigt », et lui donne rendez-vous pour la nuit prochaine :

Serai dedans et vous dehors ;
Céans vous ne pourrez entrer,
Et je ne pourrai point venir
A vous, hors de bouche ou de main,
Mais s'il vous plaît, jusqu'à demain
Y serai d'amour de vous.

La nuit venue, Lancelot se tient près de la fenêtre, attendant l'aimée. Elle paraît,

Et l'un près de l'autre s'approche,
Tant que main à main s'entretiennent.

Des barreaux de fer garnissent la fenêtre : Lancelot les plie et pénètre : les amants sont réunis.

La fenêtre n'était point basse,
Cependant Lancelot y passe
Très vite et très légèrement.

Il vient au lit de la reine,
Profondément il la salue;
La vénérat plus que relique
La reine son salut lui rend,
Ses bras lui tend et l'en enlace,
Et près d'elle en son lit l'attire,
Et le plus bel accueil lui fait
Or, a Lancelot ce qu'il veut,
Quand la reine ainsi l'a reçu
Et qu'il la tient entre ses bras
Tant lui est son jeu doux et bon,
Et de baiser et de sentir,
Qu'il leur advint sans mentir
Une joie et une merveille
Telle que jamais sa pareille
Ne fut racontée ni sue.
Mais par moi toujours sera tue,
Car certes ne doit être dite

Le jour vient, les amants se séparent :

Le corps s'en va, le cœur séjourne.

Lancelot est victime des manœuvres et délations de Méléagant, fils du roi Bademagu, dont Chausson a fondu le rôle avec celui de Gauvain, neveu d'Arthur, sous le nom de Mordred, emprunté aux récits plus particulièrement consacrés aux histoires de la Table ronde. Le roi, malgré les preuves que lui fournit son fils,

doute encore; Lancelot doit défendre par la force des armes l'honneur de la reine.

Les deux héros de cet amour charmant suivent, d'après les conteurs, des destinées diverses. La majorité les conduit en des couvents; la mort poétique que choisit Chausson est peu citée; c'était évidemment la plus tentante pour un homme de théâtre.

Dans le roman du grand *Lancelot* en prose du commencement du XIII^e siècle, le personnage, le plus valeureux guerrier de la cour d'Arthur, après avoir sauvé Guenièvre qui avait été enlevée par « le Roi des pays dont pas un n'est revenu », devient l'amant de celle-ci, ce qui provoque de longues luttes avec Arthur.

Ainsi doit se terminer le relevé très sommaire des sources principales de l'inspiration d'Ernest Chausson. Suivant en cela l'exemple wagnérien, il a cherché à combiner des narrations variées et souvent contradictoires; il a voulu chercher dans le berceau de la poésie française les occasions sentimentales, héroïques ou mystiques de donner cours à son exquise sensibilité musicale, sa science jeune et déjà si avertie.

* *

Peut-être ces notes recevront-elles un intéressant complément par l'indication de quelques œuvres qu'un même sujet sut inspirer. Nous avons relevé :

Artus et Rikemer, mélodrame en quatre actes, musique de Lavaine, à Lille en 1840.

Lancelot, opéra allemand en quatre actes, musique de Heutscher, à Brême en 1878, à Leipzig en 1880.

Lancelot, opéra héroïque en trois actes, musique de Hermann, à Brunswick en 1894.

La Mort d'Arthur, drame lyrique, musique de Corder, à Londres en 1877.

Mertin, opéra romantique en trois actes, musique de Goldmark, à Vienne le 19 novembre 1886.

Ce dernier ouvrage paraît être le seul destiné à survivre. On y retrouve tous les personnages de la légende : Morgane, Viviane, Guenièvre, Arthur, Merlin, Lancelot. Le librettiste, Siegfried Lipiner, s'est le moins possible écarté de la légende du trouvère. Le procédé est plutôt wagnérien, en ce sens que la musique illustre l'action, sans se morceler en couplets indépendants. Le succès fut grand; le choix des interprètes — parmi lesquels Winkelmann et Materna — y contribua pour une grande part.

H. L.

Les Nouvelles Acquisitions du Musée ancien.

Le temps n'est plus où l'on menait campagne contre le Musée ancien. C'est une joie maintenant de se promener dans les salles du monument de la rue de la Régence. Les murs sont couverts de tableaux harmonieusement disposés et on sent que des gens de goût président à l'ordonnance de cette collection qui s'enrichit de jour en jour. Est-ce bien d'avoir acheté naguère ce merveilleux *Dénombrement de Bethléem*, du vieux Brueghel, vigoureux et magnifique tableau où l'on trouve toute la verdure profonde, tout l'éclat, toute la santé et la force naïve de la palette flamande! Et plus tard ce portrait d'un bourgmestre d'Anvers par Corneille

De Vos, une peinture fine et pure, d'une belle élégance de brosse. Certes, il y avait déjà le portrait de la famille E. De Vos par lui-même, un chef-d'œuvre! Mais il était opportun que le Musée de Bruxelles possédât plusieurs tableaux de ce beau maître.

Dans les dernières acquisitions, une perle : *Vue des dunes aux environs de La Haye*, d'Antoine Van der Cross. Un peintre rare, actuellement très recherché en Hollande et en Allemagne. Beaucoup de ses tableaux sont attribués à Van Goyen, avec lequel il s'apparente. Cette toile-ci est peut-être son chef-d'œuvre. Le paysage est d'une puissante sonorité, la tonalité est d'argent bruni, superbe. Le *Triomphe de Bacchus* par Jordaens est un beau poème charnel, d'un paganisme flamand plein de saveur. Jordaens, si bien représenté à Bruxelles, n'y avait rien encore dans cette note-là. Un Van Lint : *Jésus guérissant les malades*, d'un intérêt historique et un portrait de famille de Martin De Vos, un peu « saucé » mais également d'un intérêt historique complètement heureusement ces acquisitions.

A. M.

« L'Étranger » à l'Opéra.

L'Académie nationale de musique vient enfin de prendre sa revanche; après s'être laissé devancer par la Monnaie, ce théâtre précurseur, qui, au mois de janvier dernier, révélait au monde musical la noble partition de *L'Étranger*, elle a tenu à jouer dignement la seconde partie. Dans le vaste cadre de l'Opéra, le drame d'idées, que Vincent d'Indy a enveloppé d'un touchant mysticisme et d'une prestigieuse féerie, se déploie avec une ampleur grandiose.

M^{lle} Bréval, M^m Delmas et Lafitte incarnent les rôles de Vita, de l'Étranger et d'André. Une pareille interprétation ne pouvait que donner au succès les proportions d'un triomphe, et ce triomphe, nous eûmes la joie de le constater : La fière Brunnhilde a déposé la majesté qui sied aux habitués du Walhalla pour traduire la ferveur de Vita entraînée par le magnétisme de l'Apôtre jusqu'au sublime sacrifice. Dès les premières scènes, on sent son âme fixée à jamais, « comme l'aiguille vers le nord », tandis que M. Delmas, sous les traits d'un Nazaréen qui aurait passé par Versailles, chante largement ses paroles d'idéal, comme transporté dans les régions supérieures du pur sentiment.

On a critiqué son costume qui serait celui d'une manière de Christophe Colomb, reproche peu fondé, semble-t-il, car il ne serait après tout que celui d'un navigateur et puis quel type convient-il de donner au vêtement d'un personnage qui représente une idée pure et qui doit se garder à la fois d'un réalisme trop trivial et d'une fantaisie trop extérieure?

Dans le beau frontispice que M. Sert a composé pour la partition, l'Étranger, drapé d'une ample cape, et tenant à la main un chapeau aux larges bords, apparaît tel un Wotan espagnol, en même temps picador et berger, et sa coiffure tient autant du feutre pastoral que du suroît marin.

M. Lafitte détaille le rôle un peu ingrat du douanier André, dans un joli coloris de jeunesse alerte; enfin la ronde des jeunes filles du premier acte fut exquise d'une vivacité toute franche et toute méridionale.

Il n'y a que des éloges à adresser à l'orchestre qui, sous la ferme direction de M. Vidal, sut mettre en pleine lumière, non sans forcer parfois quelque peu la sonorité, tous les trésors que recèle cette musique d'une si absolue perfection de forme et d'une écriture dont la magie tient du prodige. Attendri et grave en exposant les augustes harmonies de la charité, il s'exaspéra dans la stridence douloureuse des violons divisés, lors du prélude du deuxième acte, sut donner au thème de l'émeraude l'irréalité du mystère, et poussa superbement, à la fin du drame, les furieuses attaques de la tempête déchaînée.

Ici la direction a réalisé des merveilles. Elle a fait la part large à l'Océan, ce personnage immanent de la pièce, et c'est bien l'Atlantique qu'elle nous montre, l'Atlantique aux longues houles glauques, aux horizons soucieux. C'est bien lui qui déferle sur les roches, les éclabousse d'écume, se creuse en lames formidables illuminées par l'émeraude symbolique. Sous la rafale hurlante, le voilà qui se rue contre les jetées, qui crache ses embruns sur la foule terrifiée et pelotonnée dans l'ombre, impuissante devant l'inévitable catastrophe. Au moyen de boulettes de papier et de fragments d'aluminium convenablement éclairés, les machinistes donnent l'illusion d'un coup de vent de sud-ouest, à un point qui, croyons-nous, n'avait jamais été atteint.

Le succès fut grand, triomphal, unanime. Nul n'ignore que le public des répétitions générales et des premières ne pêche pas par excès de bienveillance, et que les couloirs, à chaque entrée, sont le plus souvent les plates-bandes où se cultivent le débinage et la roserie. Eh bien, il nous a semblé que, cette fois, ce public avait mordu, et qu'en adressant à Vincent d'Indy une ovation qui, par trois fois, s'éleva spontanément vers lui, il ne se livrait pas à une simple manifestation de courtoisie à l'égard d'un maître aimé et respecté de tous, mais qu'il vibrait d'une émotion sincère, de cette émotion contre laquelle les plus blasés ne peuvent se défendre devant toute œuvre grande et haute.

H. DE LA LAURENCIE

Cercle artistique de Gand.

G. M. Stevens. — Alfred Bastien. — M. Wagemans.

L'Art moderne a parlé des « Impressions de Tunisie » que M. G. M. Stevens exposa au mois de septembre dernier à Bruxelles, pages claires, d'un impressionisme intense. MM Bastien et Wagemans nous rapportèrent d'Espagne une série de toiles non moins curieuses. La manière des deux peintres fournit d'intéressants contrastes. Tandis que M. Bastien recherche surtout les tonalités fortes et tranchées, M. Wagemans, avec autant de talent, s'attache aux teintes intermédiaires. Les œuvres du premier confirment un tempérament puissant. Sa *Jeune Fille andalouse*, lumineuse, d'une poésie presque brutale, vraie cascade de tons heureusement opposés, constitue, avec le *Mendiant de Salamanque*, une toile de haut mérite. Parmi les meilleures, nous citerions encore volontiers : *Rochers au bord du Tage*, la *Guesta del Carmen*, et un *Calmé du soir au bord du Tage* où M. Bastien semble se départir un instant de sa manière spéciale et tolérer une ombre de mélancolie. Enfin, un *Pont à Séville* où l'on trouve la richesse de coloris et la mâle vigueur d'un Thaulow.

La poésie dont M. Wagemans imprègne ses paysages est d'un lyrisme plus calme; elle illumine les plaines. — Une *Vieille Porte à Burgos*, le *Parvis de San Nicolas à Burgos*, — éclaire la désolation des campagnes hérissées de rochers, — *Rochers au bord du Tage*, l'*Entrée du pont d'El Kantara*. — M. Wagemans possède une vision sereine des choses, il traduit dans ses impressions l'âme même de la nature qu'il observe : à ce point de vue, sa *Vallée du Tage* est une œuvre remarquable. Il faut en dire autant de : *Une ruelle à Tolède*, la *Calle del Cid à Burgos*, *Une ruelle à Burgos*, *El parador del Carmen à Salamanque*, etc.

A cette exposition très estimable succéderont celles de M. Georges Buysse, M^{mes} De Weert, Voortman, M^{lles} Montigny, Robyns, MM. Pirenne, De Saegher, Baertsoen, Heins, Rassenfosse et bien d'autres.

F. V. E.

Mardi prochain, 8 décembre, la Société des Amis du Musée de Gand donnera une fête d'art au Grand Théâtre. Au programme : *Venise*, poème musical en quatre parties de M. Ch. Radoux, poèmes de M. R. Ledent, avec le concours de l'*A Capella gantois*.

NOTES DE MUSIQUE

Excellente pianiste en même temps que cantatrice exquise, M^{me} Bathori, secondée par M. Engel, a donné, la semaine dernière, une interprétation remarquable de quelques œuvres de Claude Debussy : Les pièces *Pour le Piano*, les *Chansons de Bilitis*, cinq des *Ariettes oubliées*, trois pièces des *Fêtes galantes* et, pour clore ce programme délicieux, trois scènes de *Pelléas et Mélisande* qui, privées de leur accompagnement orchestral, n'en ont pas moins excité dans l'auditoire un réel enthousiasme. Ceci nous paraît de bon augure au point de vue du succès qui attend la réalisation scénique de l'œuvre.

M^{me} Bathori a chanté le rôle de Mélisande avec un charme, une ingénuité et une grâce auxquels il ne manquait, pour compléter l'illusion, que le prestige de la scène. Son talent de pianiste, applaudi dans la suite *Pour le Piano*, interprétée à la *Libre Esthétique* par M. R. Vinès, a suppléé avec intelligence à la symphonie, et M. Engel a interprété à merveille les répliques de Pelléas. Ah! la divine musique! Tout le programme fut d'ailleurs un émerveillement et, pour les auditeurs imparfaitement documentés sur l'art d'aujourd'hui, une révélation.

Un grand concert symphonique sera donné au théâtre de la Monnaie sous la direction de Hans Richter le vendredi 18 décembre, à 8 h. 1/2 (répétition générale la veille, à 2 heures) au profit de l'œuvre de l'Avenir artistique des Lauréates du Conservatoire royal de Bruxelles. Au programme : *Harold en Italie* (soliste M. L. Van Hout), Suite en ré de Bach, *Symphonie héroïque* de Beethoven, ouverture des *Maitres-Chanteurs* de Wagner.

Nous rappelons à nos lecteurs que le premier concert populaire, consacré entièrement aux œuvres de Berlioz, aura lieu les 12-13 décembre, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Gerville-Réache, de MM. Forgeur et Vallier, du théâtre de la Monnaie, et des chœurs du théâtre.

Au programme : Ouverture de *Benvenuto Cellini*; Mort de Didon, des *Troyens de Carthage*, chantée par M^{lle} Gerville-Réache; Scène aux champs de la *Symphonie fantastique*; Marche hongroise de la *Damnation de Faust*; *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique, Pour les places, chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Rappelons par la même occasion que les trois concerts populaires suivants sont fixés au 9-10 janvier, 6-7 février et 19-20 mars 1904.

M^{me} Litvinne donnera avec le concours du pianiste Lazare Levy, le mardi 15 décembre, à 8 h. 1/2, un concert à la Grande-Harmonie. Au programme : Wagner, Schumann, Schubert, Fauré, Borodine et Rubinstein.

Pour les places s'adresser à la maison Breitkopf.

MM Emile Bosquet et Emile Chaumont donneront à la salle Erard, les 8 décembre 1903, 29 janvier et 12 février 1904, à 8 h. 1/2 du soir, trois séances de sonates d'auteurs modernes belges et français. Abonnement, cartes et programmes chez tous les éditeurs de musique.

Le Comité de la Croix verte française donnera, au bénéfice de l'œuvre, le dimanche 13 décembre, à 8 heures du soir, un concert à la Grande-Harmonie, avec le concours de M^{me} Coffe Tyckaert, M^{lles} Hennebert et Abrassart, M. Samuël, etc.

PETITE CHRONIQUE

Les troisième, quatrième et cinquième représentations du *Roi Arthur* à la Monnaie auront lieu demain, mercredi et vendredi.

La *Belle au bois dormant*, de M. Silver, passera vers le 25 courant. La comédie lyrique de M. Albeniz, *Pépita Ximènes*, entrera prochainement en répétitions.

La comédie de Georges Ancey, *Ces Messieurs*, interdite par la censure en France, vient de remporter au théâtre Molière un énorme succès, justifié par l'intérêt littéraire de l'œuvre et par son excellente interprétation. Nous en parlerons prochainement.

Aujourd'hui dimanche *Ces Messieurs* seront joués en matinée, à 2 heures, et le soir, à 8 heures.

M. E. Criel a donné le 28 novembre, au Grand Théâtre de Gand, une audition de ses œuvres.

Le public a particulièrement applaudi ses mélodies, d'un sentiment délicat, et un fragment d'*Edipe à Colone*. L'orchestre, renforcé de la chorale mixte des Mèlomanes, a exécuté en outre la cantate : *La Chanson d'Halewyn*, qui valut au jeune compositeur gantois une mention honorable au dernier concours de Rome.

Il vient de se former à Gand un cercle d'art sous le nom de *L'Association artistique*. Cette association, qui compte déjà des noms tels que Claus, Bastien, Delvin, etc., publiera une revue mensuelle dont le premier numéro paraîtra prochainement.

Il paraît, dit le *Journal des artistes*, qu'un Italien nommé Bontempi, de Naples, a inventé une machine qui permet de reproduire très exactement, et relativement très vite, toute espèce de sculptures; cette machine, appelée sculptographe, peut donner trois copies d'une statue par jour; elle donne deux bustes d'une personne en une journée, à la condition que le modèle puisse conserver la même position, pendant un temps assez long, et la ressemblance est absolument parfaite.

Le droit d'exploiter le brevet en Angleterre vient d'être acheté par sir A. Conan Doyle. Si on en croit certains artistes qui ont vu le sculptographe à l'œuvre, cette invention est destinée à révolutionner l'art de la sculpture.

Du même journal :

Nous avons annoncé en son temps le présent vraiment royal que le peintre W. Mesdag a fait à son pays de la magnifique collection de tableaux et d'objets d'art qu'il avait amassée dans sa maison de l'avenue van Meerdervoort. Le musée Mesdag vient d'être ouvert au public. Il renferme 20 Daubigny, 7 Rousseau, 3 Millet, parmi lesquels le fameux *Ismaël et Agar*, 12 Corot, 5 Dupré, 7 Courbet, 5 Troyon, 3 Decamps, 3 Michel, 3 Breton, sans compter 1 Munkaczy et nombre de Hollandais : Josef Israëls, Thys Maris, Taco Mesdag, Jacob Maris, Artz, Willém

Maris, Nauve, Roelofs, Bosboom, Klinkenberg, Bauer, Henkes et H.-W. Mesdag et sa femme.

Ce sera certainement une des attractions de La Haye.

L'Intermédiaire de la Presse, revue bimensuelle, publie les titres de tous les articles intéressants parus dans les journaux et revues de la quinzaine, et fournit tous ces articles aux personnes qui les désirent.

Toutes les personnes qui veulent se tenir au courant d'une question quelconque ou savoir ce qu'on dit d'elles, de leurs œuvres ou de leur commerce, s'abonnent à *L'Intermédiaire de la Presse*.

Administration et rédaction de la Revue et Bureau de coupures de journaux, 15, rue Sainte-Gudule, Bruxelles.

Abonnement : 5 francs par an.

Le *Courrier de la Presse*, bureau de coupures de journaux, 21, boulevard Montmartre, à Paris (2^e arr.). Fondé en 1889. Directeur : A. Gallois; adresse télégraphique : Coupures-Paris. — Téléphone : 101-50.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

D'UN

PASTEL par J.-F. MILLET

ET D'UN

TABLEAU par TH. ROUSSEAU

EN LA GALERIE J. & A. LEROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le lundi 14 décembre 1903, à 2 heures précises.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITION

Particulière : Samedi 12 décembre | Publique : Dimanche 13 décembre
de 10 à 3 heures.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.

Correspondances de province et de l'étranger.

Suppléments musicaux.

LE « COURRIER MUSICAL » EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépot à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAÎTRE

CHARLES BAUDELAIRE

(1821-1867)

par F. GAUTIER

in-4^o de 106 pages, sur papier vélin,

orné de 26 portraits différents du poète et de 28 reproductions.

Dessins de Baudelaire, fac-similés d'autographes, etc.

Tirage à 150 exemplaires numérotés.

PRIX : 12 francs.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1898

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYW, rue de la Guanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE sera servi gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier 1904 à tous les nouveaux abonnés.

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

De l'illustration des livres. Réponse au vœu de modération dans l'illustration (M. MALI). — Mes Lectures. Images d'outre-mer. Les Cadets de Brabant. La Rose et l'Épée (HUBERT KRAINS). — Un Roger van der Weyden identifié (H. FIJRENS-GEVAERT). — Exposition du groupe d'art « Eenigen » au Cercle d'Anvers (L. A.). — A propos d'Octave Pirmez. — Notes de musique. Premier Concert Nouveau. Second récital Martinus Sievekink (CH. V.). — Les « Nouveaux Concerts » d'Anvers (F. L.). — La Musique à Gand (F. v. E.). — Chronique judiciaire des Arts. Le Droit d'auteur des architectes. — Petite Chronique.

De l'illustration des livres.

Réponse au vœu de modération dans l'illustration (1).

Parfaitement, on illustre les livres tout de travers, on illustre à côté.

Mais qu'est-ce que cela prouve? On aime l'image; la pensée se fait trop complexe; trop nombreux sont les

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

sujets qui s'imposent à notre quotidienne attention; il faut que, suivant la loi du moindre effort, une de nos facultés les plus instinctives, les plus vivaces, les plus sauvages, supplée aux facultés surmenées de jugement, d'abstraction, de raisonnement; *il nous faut* des images, de par la loi de nos cerveaux et non de par le caprice d'une mode.

Ça ne veut pas dire qu'il faille intercaler des icônes d'amoureux en escarpolette dans les traités de mécanique, sous prétexte d'expliquer certaines lois du mouvement ou de la pesanteur, ni des chinoïseries dans les lettres de Pascal. Mais combien d'œuvres littéraires ou dramatiques, combien de romanciers ou de poètes ont inspiré des artistes? Mozart a-t-il diminué don Juan en en donnant une image sommairement dramatique?

Il a transposé le don Juan de la légende dans un autre domaine non moins instinctif, non moins spontané, non moins artistique, il l'a fait reluire sous une autre facette. Notre prismatique sensibilité a tant de facettes inoccupées et, d'autre part, tant de facettes presque déformées par une « reluisance » trop continue, qu'il faut, me paraît-il, bénir les gens qui nous aident à varier nos jouissances.

Il n'est nullement indiqué que tel roman de Flaubert, telle fable de Lafontaine, telle légende de la Bible, telle page de Baudelaire ou de Verhaeren doivent absolument rester pour toujours vierges d'illustration, sous prétexte qu'elles sont des illustrations vivantes et que chacun se les figure à sa façon. Si un grand sensitif habile et ému nous burine un « passeur d'eau » aussi

héroïque, aussi humblement, saintement, sauvagement dramatique que celui des *Villages illusoires*, en quoi le poète en est-il diminué ?

L'amour-universel du théâtre ne prouve-t-il pas notre besoin — encore peu raffiné, je le veux bien, mais très réel — de jouir de plusieurs arts à la fois ? Wagner ne trouvait pas que ce fût trop de trois modes d'expression superposés ; il lui fallait en même temps la poésie, la musique et la danse, ou la mimique plastique.

L'erreur, c'est l'illustration arbitraire. Pardonnons lui en faveur de l'illustration qui vivifie, qui intensifie, qui poétise, ou qui, modestement, explique.

Cette illustration arbitraire est un abus momentané, un glissement, une confusion de plans encore mal définis et de notions imprécises. Elle prouve, aussi sûrement que les contrefaçons et les caricatures, l'importance de ce qu'elle remplace. Guérissons-nous de ses erreurs. Mais n'appelons pas cela « modérer nos passions ». Modérer, modérer ! ça me semble un mot de vieillard. Et encore ! de vieillard soigné par les Petites Sœurs qui ont peur des abus de tabac, les chères petites âmes. Et Jean-Jacques, qui ne modéra jamais bien féroce-ment ses passions, est mal venu à prêcher la tempérance en une matière où la précision, l'harmonie, l'adaptation, la commune sensibilité ont beaucoup plus à faire que la modération. La modération, le dosage, la mesure sont affaires d'application. Quand on parle de choses positives, comme l'illustration, la transposition d'un fait ou d'une pensée, il ne s'agit pas d'être ou non modéré : il s'agit d'être exact, amoureux du fait transposable.

Aimer modérément ; modérer un boulet de canon ; modérer l'harmonie ; modérer une foi, un dieu, un chiffre, un corps simple ou, plus humainement, une âme d'apôtre, d'inventeur, de poète, de héros ou de bandit, est-ce faisable, croyez-vous ? « Modérer l'erreur » elle-même, cela se conçoit-il ? La signaler, c'est déjà beaucoup, et M. Mazèl fait œuvre d'utilité publique en criant à l'incompréhension.

Mais, pour Dieu ! Protestons quand on demande moins d'images ! Qu'il y ait toujours plus d'images, au contraire, dans les discours, dans les livres, dans les lanternes magiques, dans les rues, jusque dans les réverbères. Que la vie soit peuplée d'images, comme elle commence à l'être. Ce n'est qu'en empilant les images que nous parviendrons à faire chacun nos propres condensations, à avoir, par un choix forcé, des impressions individuelles, et à atteindre le royaume de l'abstraction, la notion de l'unité d'une loi ou de la constance d'un fait. Nous ferons ainsi nos propres généralisations. Si nous ne les faisons pas, du moins n'emprunterons-nous plus celles d'autrui, pour illustrer nos images à nous, ce qui est bien un péché aussi mortel que

de mettre des images sur les généralisations du prochain, et un manquement grave au commandement d'individualisation, si bien compris par M. Mazèl.

M. MALI

MES LECTURES

Images d'outre-mer (1) et Les Cadets du Brabant (2), par LÉOPOLD COURROUBLE. — La Rose et l'Épée (3), par CHARLES DE SPRIMONT.

M. Léopold Courouble vient de publier deux nouveaux volumes. Dans l'un il réédite *Atlantique Idylle*, une de ses premières nouvelles, où s'attestaient déjà ces dons de fine observation que tout le monde a pu admirer depuis dans la *Famille Kaekebroeck*. Le reste se compose de notes de voyage. Ce sont des croquis d'Italie, de Hollande, d'Afrique, de délicates aquarelles, pimpantes et fraîches, où il y a beaucoup de bonne humeur, assaisonnée par-ci, par-là d'un grain de mélancolie.

Le second volume est un roman. L'action se passe où vous devinez : à Bruxelles, dans « le bas de la ville », chez les Kaekebroeck. Joseph Kaekebroeck et Ferdinand Mosselman sont mariés depuis quelque temps. Ils sont tous deux pères de famille, un peu rassis et ils ont tous deux du « foin dans leurs bottes ». Ce sont de gros « Brusseleers ». Or, le sort veut que tout gros Brusseleer soit président d'une société. Kaekebroeck et Mosselman n'échappent pas à leur destinée. Le premier devient président des « Cadets du Brabant » et l'autre président de la « Cécilienne », deux sociétés de musique qui se détestent. La bile qui travaille les exécutants gagne les chefs et la paisible tribu des Kaekebroeck-Mosselman s'en trouve divisée. Le feu est dans le quartier. On l'alimente avec de la gueuze. Et cela dure jusqu'au jour où les deux sociétés, ayant remporté, toutes deux, de grands succès dans un festival, les présidents tombent dans les bras l'un de l'autre en présence de leurs troupes réunies. Discours pacifiques des chefs, applaudissements frénétiques des musiciens, gueuze et duivelshier !

C'est tout. On a ri. Et, par moments, si on ne s'était retenu, on aurait pleuré. Certes, je sais ce qu'on peut reprocher à M. Courouble. Il ne travaille pas assez ses liaisons. Ses tableaux ne sont pas toujours rattachés les uns aux autres avec assez d'art. On tombe quelquefois sur une page qu'on voudrait plus parfaite. Mais comme il se rattrape dans ses petites scènes de mœurs ! Avec quel art exquis, quel naturel et quel sentiment profond il fait vivre ses personnages ! Le passage où il nous montre Adolphe Kaekebroeck et Thérèse Mosselman attendant au grenier, auprès du vieux Jérôme, l'arrivée du pigeon qui doit apporter des nouvelles du festival de Mons, est tout à fait remarquable sous ce rapport. Il y a là un charme intime, une forme d'évocation qui nous fait participer, tout haletant, aux émotions des deux femmes. Les *Cadets du Brabant* continuent dignement la série des « Kaekebroeck ». C'est un livre pétri d'esprit et de sentiment, clair avec des coins d'ombre, savoureux comme ces journées d'été où quelques gouttes de pluie viennent tempérer l'ardeur du soleil.

(1) Bruxelles, P. Lacomblez.

(2) Bruxelles, Lebègue et C^{ie}.

(3) Bruxelles, édition de *Durendal*.

*
**

Le revue *Durendal* a eu l'heureuse idée de réunir en volume les vers publiés par M. Charles de Sprimont, qu'une mort brutale enlevait il y a quelques mois en pleine jeunesse. Le livre s'ouvre par une très belle préface de M. Maurice Dullaert. M. de Sprimont était un des meilleurs poètes belges de la dernière génération. Si l'on rencontre dans son recueil quelques réminiscences, un léger écho de la voix de quelques maîtres aimés, on y distingue aussi un remarquable tempérament d'artiste, une personnalité aussi forte qu'originale. Il y avait chez M. de Sprimont un caractère fier, une âme haute, un esprit passionnément tendu vers l'idéal, qui s'exprimaient dans une langue à la fois ferme et douce, dans des vers pleins de grâce et de majesté qui s'épuraient au fur et à mesure que le poète prenait conscience de ses forces. On trouve chez lui quelque chose de la délicatesse de Séverin, un peu de l'ardeur de Giraud. La mort l'a surpris au moment où il était en train de se faire une place enviable entre ces deux beaux poètes — à égale distance, me semble-t-il, de l'un et de l'autre.

HUBERT KRAINS

Un Roger van der Weyden identifié.

Les visiteurs du Musée de Bruxelles connaissent bien le charmant triptyque, *Le Christ en croix*, offrant au premier plan du panneau central François Sforza, sa femme Blanche-Marie et leur fils Jean-Marie (catalogue A.-J. Wauters, n° 515 ; catalogue Fétis, n° 31). Il est attribué à Memling par le Musée de Bruxelles. A. Michiels le tenait pour un van der Weyden ; M. A.-J. Wauters (catalogue édition 1900) dit qu'il croit y reconnaître la main du célèbre maître tournaisien. Toutefois, cette attribution, chez l'un et l'autre de ces critiques, ne repose que sur un sentiment.

J'ai rapproché ces jours-ci du tableau de Bruxelles une photographie du van der Weyden des Offices : *Le Christ au tombeau* (voy. *Florence*, Lafenestre et Richtenberger, n° 795). Le saint Jean de Florence est identique de visage et de vêtement à celui de Bruxelles ; les christes des deux tableaux ont un visage et une anatomie semblables ; Blanche-Marie Sforza, agenouillée en donatrice dans l'œuvre de Bruxelles, apparaît en Madeleine dans celle des Offices ; enfin le singulier petit personnage à barbe blanche qui, dans le triptyque de Bruxelles, montre sa tête au-dessus du blason des Sforza, se retrouve sous les traits de Joseph d'Arithmie dans le panneau de Florence. Il faut en conclure que le Musée de Bruxelles perd un Memling et gagne un van der Weyden.

Le célèbre Roger se rendit à Rome en 1450, à l'occasion d'un jubilé solennel. On le perd entièrement de vue entre 1450 et 1455. (V. Alphonse Wauters : *Roger van der Weyden*, Bruxelles, 1856, et Ed. Fétis, *Bulletin des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, Bruxelles, 1875, n° 5 et 6.) Il se peut qu'il séjourna assez longuement en Italie ; le *Christ en croix*, de Bruxelles, appartiendrait, comme le *Christ au tombeau* des Offices, à cette période italienne.

Jean-Marie Sforza naquit en 1444. Ce fut une nature précoce. Il semble avoir au moins quinze ans sur le tableau de Bruxelles.

M. Fétis (art. cit.) lui en donne quinze ou dix-sept. Il pouvait, en réalité, en avoir onze au maximum. Encore le triptyque, dans ce cas, aurait été peint à l'extrême limite de la période 1430-1455. Je croirais assez volontiers qu'après un premier voyage en Italie, maître Roger vint à Beaune peindre ou achever son polyptyque de l'Hôtel-Dieu, édifice dont la consécration eut précisément lieu en 1451. Le chef-d'œuvre en place, l'artiste serait retourné pour quelque temps à Milan qui, après tout, n'est pas si loin de la Bourgogne.

En parlant de la *Mise au tombeau* des Offices, MM. Lafenestre et Richtenberger disent (*Florence*, p. 63) : « On suppose, non sans vraisemblance, que ce tableau est celui qu'admirent, vers 1445, Bartolomeo Fazio, puis, en 1449, Cyriaque d'Ancone dans la collection du marquis de Ferrare, Lionel d'Este. » — Cette supposition devient impossible.

H. FIERENS-GEVAERT

Exposition du groupe d'Art « Eenigen » au Cercle d'Anvers.

Le but d'un groupement d'artistes est généralement de réunir ceux qui luttent pour un idéal commun, ceux qui suivent une formule d'art unique, définie, exclusive.

Ce n'est guère le cas des « Eenigen », car les tendances y sont aussi nombreuses que les exposants ; se sont reconnus dans la foule, semble-t-il, ceux des jeunes peintres d'Anvers que « l'école » devait renier, que devaient ignorer les « amateurs » de la cité du commerce, parce que leurs œuvres ne sont pas conformes à la formule d'art qui reste chère à ceux-ci.

De leur dédain commun de la banalité et des recettes admises, est né ce groupement dont chaque membre a son originalité, son caractère intransigeant : un monde sépare un Jacob Smits d'un Van Offel, un Mertens d'un Morren, et cependant l'on comprend l'union de ces efforts loyaux et sincères, dans l'ambiance d'hostilité que doivent encore rencontrer ces talents-là dans le milieu anversoïse. Soulèveront-ils les fureurs que fit naître feu l'Art indépendant, il y a quelque quinze ans ? Ce n'est pas à croire : la « citadelle » de l'art que j'appellerai commercial, est trop menacée pour cela. Elle en est réduite aujourd'hui à une défense passive.

Elle mérite cependant l'attention, cette exposition, où je vois naître des talents dont un jour, malgré elle peut-être, s'enorgueillira Anvers.

Jacob Smits est trop connu pour que je m'appesantisse sur son envoi. Son portrait de sa mère appartient à la série de ses aquarelles si largement lavées et d'un caractère si austère ; ses dessins, des pages d'album hâtivement crayonnées, ont tous ce charme du clair-obscur, cette magie de la lumière, qui lui coule des doigts : un trait suffit à révéler l'artiste.

M. Charles Mertens, lui aussi, est parmi les artistes classés. La moindre de ses œuvres décèle le peintre sensitif et probe, exempt des conventions d'école. Ses sanguines, ses crayons et ses eaux-fortes sont d'un maître, son pastel *La Digue* est d'une vérité émouvante.

Mais voici des noms moins connus, des artistes encore en pleine évolution, dont les œuvres marquent la conquête d'un idéal

ou la lutte pour sa découverte. M. Georges Morren nous surprend par une virtuosité à laquelle ses œuvres précédentes ne nous avaient pas habitué. Malgré ses intentions excellentes, son travail était resté un peu figé et maladroit; aujourd'hui je le retrouve en pleine possession d'une facture très personnelle, en sa série sur Anvers : *La Rue de la Chaise, La Ruelle au Béguinage*, les deux vues des bassins, et aussi dans de petites impressions de paysages souvent d'un charme exquis, dans ses vues d'Houffalize enfin, où le caractère du pays est d'une juste notation.

Cette souplesse imprévue, je la trouve encore dans la facture d'une tête de femme, vue de face, et dans quelques bons pastels, telle la *Jeune Fille accordée*. En ces œuvres-là s'indique le développement logique de ses tendances premières, mais comment expliquer cette série de petits pastels d'un parisianisme à fleur de peau, où s'évoque le souvenir des élégances mièvres d'un Sinet ou d'un Berton. Peut-être ces harmonies légères, irisées, sont-elles une réaction voulue qui a amené le développement plus libre de son art.

M. Baseleer accentue avec une belle persévérance sa très personnelle vision de l'Escaut en d'originales notations d'atmosphère et de lumière. L'éblouissement des grands ciels est excellemment rendu dans ses gouaches et ses pastels.

La rade d'Anvers lui fournit le thème d'un triptyque où nous retrouvons l'Escaut aux heures matinales, au soleil couchant et dans le calme de la nuit. Citons encore la *Garde*, les *Vieux Bateaux* et le *Nuage*, toutes œuvres d'une intense observation.

Etrangement suggestifs sont les coins découverts par M. W. Vaes en de vieux édifices branlants, voués fatalement à la mort proche ou à la restauration savante. Le peintre y a su rencontrer l'âme des disparus, qui elle-même bientôt en sera chassée. Soyons-lui donc reconnaissants de nous conserver ainsi des sensations rares. C'est au haut de clochers d'églises, en d'étranges recoins de vieilles bâtisses qu'il nous conduit, que jamais nous n'eussions soupçonnés, et un rien lui suffit à nous communiquer une impression très spéciale de recul dans le passé, en une vie différente de notre vie, un peu mystérieuse, cachotière et angoissante.

MM. Nykerk et Van Mieghem sont outranciers et matériels, et tendent trop souvent à la caricature. Je le regrette d'autant plus que M. Van Mieghem paraît bien documenté pour nous exprimer la physionomie vraie et très spéciale du monde populaire et maritime d'Anvers.

Les colorations de M. Hageman sont certes fort recherchées. En son *Sous-bois* il s'essaie à un hiératisme qui ne lui est pas habituel.

M. Van Offel, de tendances spiritualistes, se complait en des légendes médiévales qu'il illustre d'un crayon délicat et méticuleux, en empruntant à Burne-Jones et à Walter Crane tout juste ce qu'il faut pour nous donner une sensation de mysticisme bien de circonstance.

L. A.

A propos d'Octave Pirmez.

L'Académie libre de Belgique a mis à l'étude le projet d'ériger un monument à la mémoire d'Octave Pirmez. Il fut donné lecture, à sa dernière assemblée, de la lettre suivante qu'on lira avec intérêt :

MESSIEURS,

Le titre d'Académie Libre choisi par votre Compagnie et l'esprit de tolérance de chacun d'entre vous, me font croire qu'il est permis, à ceux qui suivent avec intérêt vos travaux, de vous exprimer une idée.

J'ai lu que vous vous proposez de discuter, dans votre séance d'aujourd'hui, l'opportunité d'élever un monument à la mémoire d'Octave Pirmez. Au temps où les « Jeunes Belgique » nous apprirent ce nom, qu'ils prononçaient un peu comme ceux de la *Schola Cantorum* aujourd'hui celui du « père Franck », nous entendions parler de lui comme d'un philosophe modeste et doux, qui se plut à vivre dans la retraite, à la campagne.

Et, partant de cette pensée que l'hommage qu'il faut rendre aux hommes d'élite doit être selon ce qu'ils furent et non pas selon une banale et unique formule, je me suis dit que ce n'est point un monument de marbre ou de bronze qu'il convient de dédier à celui-ci, mais plutôt un monument de la nature même.

Le hasard d'un voyage m'a mené, cet été, dans une contrée qui n'offre aucun de ces accidents par lesquels se constitue le pittoresque.

De très beaux pâturages, entourés de haies épaisses, en font le charme; mais la promenade y serait un peu monotone, sans une merveilleuse forêt qui s'étend à quelque distance.

J'admiraï, sans me lasser, ses chênes qui comptent parmi les plus superbes de la France, lorsqu'on m'apprit la raison de leur force et de leur santé.

L'un des anciens propriétaires de ce domaine exprima, par testament, la volonté que la forêt fut traitée de sorte qu'elle poussât uniquement en beauté. On se borne à élaguer les branches qui nuiraient à la croissance des géants grandissant là. En moins de cent cinquante ans ils sont devenus formidables et tels des dieux à qui l'on est tenté de rendre grâces.

C'est un culte qui n'effarouche nulle croyance ni nulle incrédulité.

Eh bien, Messieurs, si l'on veut perpétuer le souvenir d'un homme qui vécut parmi la nature, ne pourrait-on acquérir quelques arpents d'une forêt à qui, si vous y tenez, on donnerait son nom? En faire une sorte de Parc pour la conservation et l'amélioration des arbres? Par ce système multiplié, l'on arriverait, en même temps, à arracher à l'industrialisme quelques coins du pays, restitués à leur beauté primitive pour la joie et le repos de nos yeux.

Au pied du plus noble de ses chênes, on graverait sur une pierre le nom de celui que vous vénerez et ses titres à notre reconnaissance. Et les passants sauraient que, pour honorer sa mémoire, vous avez voulu que les arbres qu'il aimait grandissent en paix. Ils seraient, ces passants, moins nombreux qu'à l'un des carrefours d'une capitale; mais là du moins, chacun d'eux s'arrêterait, lirait l'inscription, et peut-être quelques-uns y songeraient en se reposant à l'ombre bienveillante.

Je ne pense pas qu'aucun de vous, Messieurs, objecte que la généralisation de tels hommages nuirait à la production des sculpteurs et statuaires.

Ce sont là considérations trop utilitaires pour qu'elles vous touchent. Nous savons tous que le génie n'attend pas des gouvernements l'inspiration. Pour lui, tout est matière à beauté. Il en fait avec de pauvres mineurs, avec des bourgeois héroïques et vaincus, comme avec des êtres de pure grâce.

Mais je reviens à Octave Pirmez pour conclure.

Ne trouveriez vous point quelque gêne, Messieurs, à voir l'effigie et le nom de cet ami de la solitude sylvestre exposés aux lamentables injures de la foule et de la poussière, à l'angle de quelqu'une des rues de cette ville?

Pour moi, je sens que, si je le saluais en passant, ce serait avec un geste d'excuse.

Toutes les communications relatives à l'initiative que prend l'Académie libre seront reçues au secrétariat, 23, rue de l'Union, à Bruxelles.

NOTES DE MUSIQUE

Premier Concert Nouveau
sous la direction de M. FRANZ CARPIL

Initiative éminemment louable, que celle de « produire l'intégralité des œuvres d'un maître ou d'une école, afin de marquer les phases de leur évolution, leurs tendances directrices et leurs facultés maîtresses ».

Idee séduisante et audacieuse que de consacrer les *Concerts Nouveaux* de cette année à Mendelssohn, ce noble, savant et intellectuel musicien, très fort laissé à l'arrière-plan depuis quelques années ; peut-être à juste titre, parce que le talent, si grand qu'il soit, n'est pas le génie.

Parcille résurrection nécessite une impeccable exécution. Il y a lieu d'espérer que les œuvres qui seront interprétées aux prochains concerts seront mieux mises au point que la Symphonie-Cantate (*Lobgesang*), qui constituait le programme du premier Concert Nouveau. L'exécution de cette dernière manquait d'équilibre et de nuances : Voix étouffées par l'orchestre, soprani insuffisants dans les chœurs, trombones alourdissant l'ensemble à un point invraisemblable, incorrections dans les mouvements, etc. Deux bonnes solistes-femmes : M^{lles} Feremans et Van den Broeck. L'œuvre a de belles performances et ne manque pas de grandeur dans la conception : Mendelssohn est de ceux qui, par la maîtrise de leurs facultés techniques et intellectuelles et par le raffinement de leur goût, arrivent à donner l'illusion du génie ; mais la comparaison avec d'autres œuvres détruit cette impression : la plus petite cantate de J.-S. Bach montre à nu la noble froideur des conceptions religieuses de Mendelssohn. Ironie curieuse, c'est l'auteur du *Lobgesang* qui a le plus contribué à faire connaître Bach en Allemagne.

La Symphonie-Cantate, composée en 1840, sur commande de l'administration municipale de Leipzig, pour les fêtes commémorant l'invention de l'imprimerie, et dont les paroles sont tirées de l'Écriture sainte, a été mal traduite en français ; la scène du « Veilleur de nuit », ajoutée après coup par Mendelssohn, et inspirée par l'agitation d'une nuit sans sommeil, a presque totalement été détournée de son sens original. D'aussi mauvaises traductions empêchent beaucoup plus qu'on ne pourrait le penser que les exécutions soient conformes à la pensée des compositeurs.

Second récital Martinus Sieveking (salle Gaveau).

M. Sieveking a une précision étonnante, beaucoup de sobriété et de simplicité. Son interprétation de l'*Appassionata*, de Beethoven, est incomparable ; le chef-d'œuvre est apparu gigantesque et lumineux sous ses doigts, surtout l'*andante*, dans lequel ses trouvailles de son ont vivement frappé. Il interprète moins bien Chopin, auquel trop de précision nuit peut-être ; un peu de flou et de nuageux dans l'exécution rend mieux le slavisme de ce rêveur trop romantique. Cependant M. Sieveking a rendu d'une façon incontestablement prestigieuse la *Marche funèbre* de la sonate op. 35. Nous n'en dirons pas autant de son exécution trop précipitée, trop « dramatique » de la marche funèbre de *Siegfried*.

Le programme du récital était malheureusement un peu disparate. L'*Expansion* et la *Tarentella*, deux morceaux aux allures cabotines de Moszkowski, faisaient détestable figure à côté d'un bon arrangement de l'*Aria*, de Bach, pour le piano, de la marche funèbre de *Siegfried* et des autres morceaux.

CH. V.

Les « Nouveaux Concerts » d'Anvers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

L'audition inaugurale des Nouveaux Concerts a eu lieu au théâtre royal d'Anvers le 30 novembre, sous la direction de M. Siegfried Wagner, qui a fait exécuter la Septième Symphonie

de Beethoven, des parties symphoniques de son *Bärenhäuter* et de son *Herzog Wildfang*, le *Maxzeppa* de Liszt, la *Siegfried-Idyll* et l'ouverture de *Tannhäuser*. M. Ernest Van Dyck devait chanter des fragments de la Tétralogie ; très en voix à la répétition de samedi, il s'est trouvé sérieusement grippé dès dimanche et n'a pu chanter au concert.

Le jeune orchestre se trouvait ainsi seul à la tâche et a remporté un très grand, un très vif succès, devant une des plus belles salles que de mémoire de musicien on ait vu à Anvers. Sans doute il reste plus d'un progrès à accomplir ; l'homogénéité parfaite, la clarté toujours égale, le fondu de toutes les parties ne s'obtiennent pas en quelques semaines ni en quelques mois. Mais le quatuor est très bon, l'ensemble est vivant, la sonorité, le brio, le sens des nuances, la docilité aux indications du chef, tout cela y est et est d'excellent augure pour l'avenir.

M. Siegfried Wagner a admirablement dirigé *Maxzeppa*, la *Siegfried-Idyll* et l'ouverture de *Tannhäuser*. Son interprétation de la Septième Symphonie n'a pas été goûtée unanimement ; elle a paru un peu flou. Mais elle n'en fut pas moins intéressante et digne d'être entendue. Le public a fait au jeune capellmeister un grand succès. Il n'est que juste de reporter aussi l'honneur de cette brillante réussite sur le directeur musical des Nouveaux Concerts, M. Louis Mortelmans.

Le second concert, avec M. Chevillard, aura lieu le 4 janvier.

L. F.

LA MUSIQUE A GAND

GRAND THÉÂTRE. — M. Boedri a brillamment repris, le 4 décembre dernier, la *Walkyrie*. Cette exécution, conduite avec soin, a permis de constater l'excellente tenue générale de notre troupe de grand opéra. M. de la Fuente a su faire triompher l'orchestre de plus d'une difficulté dont l'œuvre de Wagner est hérissée. M. Seguin a fait un Wotan plein de noblesse. MM. Grommen, Fontex, M^{mes} Valduriez, Lassara, del' Vino se sont montrés à la hauteur de leur rôle. Ce succès fait bien augurer des prochaines reprises, dont l'*Or du Rhin*.

CERCLE ARTISTIQUE. — La première audition donnée par le Quatuor Zimmer a eu lieu le 5 décembre. Outre deux quatuors de Mozart et de Schubert, il nous fut donné d'entendre une œuvre exquise de Glazounow, exécutée pour la première fois à Gand, une pastorale fraîche d'inspiration qui fait pressentir les qualités du symphoniste habile et délicat.

Le Cercle s'est assuré le concours du Quatuor Zimmer pour une série de trois auditions de musique classique et moderne.

Au Cercle Artistique aussi, l'*A Capella* nous donnait, dimanche dernier, une audition de musique ancienne. La partie curieuse se composait de la *Passion selon saint Mathieu*, de Francesco Soriano, dont les chœurs, trop monotones d'ailleurs, alternent avec le récit de l'apôtre sobrement détaillé par M. Esquier, professeur au Conservatoire. La chorale mixte que M. Hullebroeck dirige avec beaucoup d'art, offrait en outre à ses abonnés de délicieuses chansons de Hubertus Waelrant, Guillaume Costeley, Roland de Lattre, et une page intéressante de Clément Jannequin, *La Bataille de Marignan*, d'une conception toute romantique.

F. v. E.

Chronique judiciaire des Arts.

Le Droit d'auteur des architectes.

Le tribunal civil de la Seine a rendu, le 28 octobre dernier, un jugement qui intéresse particulièrement les architectes et la presse d'art. Le journal *La Nature* avait publié un article dans lequel il était question d'une maison construite par l'architecte X.

et primée au concours des façades de la Ville de Paris. A l'article était jointe une reproduction de la façade de la maison.

M. X. estimait avoir subi un préjudice tant à raison des critiques que contenait l'article qu'à raison de l'atteinte portée à son droit d'auteur par la reproduction susdite, et réclamait une somme de 2,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal a écarté sa demande par les motifs suivants : D'une part, la critique d'une œuvre artistique produite en public ne peut donner lieu à aucune réclamation de la part de l'auteur de cette œuvre; d'autre part, la reproduction d'un édifice ne peut être considérée comme dommageable du moment qu'elle ne dénature pas l'effet artistique de l'œuvre et elle ne peut apparaître comme une atteinte à la propriété artistique, si elle ne vise pas à reconstituer l'édifice dans ses détails techniques.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, premier concert populaire (concert Berlioz), sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{lle} Gerville-Réache, MM. Vallier et Forgeur et des chœurs de la Monnaie.

Aujourd'hui dimanche, 13 décembre, à 8 heures, concert de la Croix-Verte (Société de Secours aux militaires coloniaux).

Demain lundi 14 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, soirée musicale donnée par M^{me} Clotilde Kleekerg-Samuel, pianiste, et le quatuor Schörg.

Au programme : Quintette en *fa* mineur, de Johannes Brahms, Quatuor en *sol* majeur n° 12, de Mozart, et Quintette en *mi* bémol majeur (op. 44), de R. Schumann.

M^{me} Arctowska donnera à la salle Allemande, 21, rue des Minimes, demain lundi 14 décembre 1903, à 8 h. 1/2 du soir, un Lieder-Abend dans lequel elle fera entendre, entre autres, des mélodies de Richard Strauss, Tchaïkowsky, Dvorak, Cui et Sinding.

Pro Arte, la Société des Concerts Barat (musique de chambre vocale et instrumentale), fondée dans le but de propager les œuvres classiques et particulièrement les œuvres modernes peu ou non connues et de fournir aux jeunes auteurs de toutes nationalités les moyens de faire entendre leurs productions, donne son premier concert le jeudi, 17 décembre, à 8 h. 1/2, à la salle Erard. Au programme : Sonate, op. 121, piano, violon, de Schumann; *Aria* et *Capriccio*, piano, de Dalcroze; Trio, piano, hautbois, cor, de Reinecke; lieder, de Raway.

Artistes : M^{me} Libotte-Lempereur, cantatrice; MM. Barat, piano; Diongre, violon; Debusscher, hautbois; Delatte, cor.

Places et abonnements à 1, 3 et 5 francs, chez Breitkopf, Montagne de la Cour, 45.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer, annoncée pour le 18 décembre, est fixée au lundi 21, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Allemande.

M^{lle} N. Odeyn, mandoliniste, donnera un concert le samedi 19 décembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle des fêtes du Métropole, boulevard du Nord, avec le concours de M^{lle} A. Carlbant, cantatrice, de M. A. Wolf, violoncelle solo du théâtre royal de la Monnaie, et de M. Georges Lauweryns, pianiste-compositeur. M^{lle} N. Odeyn s'est fait entendre avec grand succès à plusieurs concerts et soirées artistiques, notamment à la salle Erard, où elle a joué presque exclusivement les œuvres de son maître Pietrapertoso, de l'Opéra de Paris, au Kursaal de Blankenberghe, au Cercle Cœcilia à Ostende, au Waux-Hall, à la Grande-Harmonie, etc.

A ce concert M. Lauweryns fera entendre ses mélodies inédites et des morceaux concertants pour mandoline et piano.

Mercredi 23 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, M^{lle} Marthe Girard, pianiste, qui s'est fait entendre avec le plus grand succès au concert Lamoureux, dans diverses grandes villes de France et de l'étranger, donnera un récital à la salle Erard.

Le monument à ériger à la mémoire de feu M. Ant. Van Hammée sera exécuté par MM. G. Devreese, statuaire, et De Vestel, architecte.

MM. Marten Melsen et Jul Merckaert font une exposition de leurs tableaux au Cercle artistique; clôture le 20 décembre courant.

La *Tribune artistique*, organe mensuel du nouveau cercle gan-tois : *L'Association artistique*, paraîtra dans le courant de décembre. C'est par erreur que nous avons annoncé que MM. Delvin et Claus étaient membres de l'*Association* : Les deux grands artistes ont promis leur appui au jeune cercle et c'est pour celui-ci un honneur considérable dont il sait apprécier le prix.

Le succès de *Ces Messieurs*, l'œuvre puissante d'Ancey qui provoque tant de polémiques, va grandissant au théâtre Molière, où plusieurs fois, durant la semaine écoulée, on a joué à bureaux fermés. Aujourd'hui dimanche on jouera *Ces Messieurs* en matinée et le soir.

Après la Monnaie et l'Opéra, le Grand Théâtre d'Angers monte l'*Etranger* de Vincent d'Indy. La première est fixée à jeudi prochain. L'auteur vient de partir pour Angers afin de diriger les dernières répétitions.

M. Maurice Maeterlinck termine un nouveau volume d'essais que publiera en mars l'éditeur Fasquelle. Sous le titre : *Le Double Jardin*, il réunira une série d'études relatives à la vie extérieure, parmi lesquelles un chapitre sur les Fleurs, un autre sur la Mort d'un petit chien, etc.

Presque en même temps paraîtra, chez le même éditeur, le roman de M^{me} Georgette Leblanc, *Le Choix de la vie*, que nous avons annoncé.

A propos de Maurice Maeterlinck, nous apprenons que le *Miracle de Saint-Antoine* sera monté au mois de mars au théâtre Antoine avec un grand déploiement de mise en scène, changement à vue, etc.

La troupe du théâtre Maeterlinck, dirigée par M. Schurmann, est partie la semaine dernière pour la Russie, où elle va jouer, dans les villes principales, *Joizelle*, *Monna Vanna* et *Aglavaine et Sélizette*.

Voici le programme des grands concerts mensuels (soli, chœurs et orchestre) de la *Schola cantorum* : 24 décembre, *Oratorio de Noël*, de J.-S. Bach; 28 janvier, *Orfeo*, de Monteverde; 25 février, *Ariodant*, de Méhul; 28 mars, *Iphigénie en Aulide*, de Gluck; 29 avril, *Les Fêtes d'Alexandre*, de Hændel.

En outre, cinq cantates de J.-S. Bach, précédées d'un concerto du même maître et de pièces diverses, seront exécutées les 17 décembre, 22 janvier, 19 février, 18 mars et 22 avril.

Enfin, le « Concert de chanteurs et musiciens de la *Schola cantorum* » donnera les 13 janvier, 11 février, 11 mars et 5 avril quatre auditions de musique française vocale et instrumentale des XVII^e et XVIII^e siècles.

Tous les jeudis, à 5 heures, une conférence avec exemples est donnée sur la musique française et sur son rôle dans la formation des écoles étrangères. Conférenciers : M. M. P. Aubry, Gastoué, Quittard, Combarieu, Pirro, A. Hallays, M. Emmanuel, Calvocoressi, etc.

Une école d'art classique et moderne, comprenant l'enseignement du chant, du piano, de l'art décoratif et de la littérature vient de s'ouvrir à Paris, rue Fourcroy, 18. Les cours sont donnés par M^{me} Marie Mockel, M^{lle} Duchemin, M. M. P. Verneuil, Albert Mockel, J. Mâche, G. Hekking.

Le Musée du Louvre vient de recevoir de l'État une collection léguée à celui-ci par M. Boisy et estimée plus de 200,000 francs.

Elle renferme, entre autres, une grande figure de Vierge à l'enfant et une autre figure de Vierge, en marbre, provenant de l'abbaye de Haute-Combe.

Vient de paraître: *Les Marges*, gazette littéraire, par EUGÈNE MONTFORT. *Les Marges* seront des cahiers sur la littérature publiés à des époques irrégulières. S'adresser pour les abonnements (5 francs les six numéros) rue Théodore de Banville, 22, Paris (XVII^e).

M. Camille Saint-Saëns vient, dit la *Revue musicale de Lyon*, de terminer un nouvel opéra intitulé *Hélène et Paris*.

Ce nouvel ouvrage met naturellement en scène l'héroïne de la guerre de Troie. C'est un opéra en un grand acte, divisé en trois tableaux, qui n'aura que trois personnages: Hélène, Paris et Vénus, et qui sera exécuté pour la première fois au théâtre de Monte-Carlo, en février prochain.

M^{me} Melba, qui fait actuellement une tournée en Amérique, reviendra en janvier pour créer le rôle d'Hélène; celui de Paris sera tenu par M. Alvarez. Le rôle de Vénus n'est, pas encore définitivement attribué.

L'éminent capellmeister Félix Mottl est engagé pour l'été prochain au théâtre du Prince-Régent de Munich, où il dirigera deux cycles de la Tétralogie et le *Vaisseau-Fantôme*.

L'Intermédiaire de la presse, revue bi-mensuelle, publie les titres de tous les articles intéressants parus dans les journaux et

revues de la quinzaine et fournit ces articles aux personnes qui les désirent.

Administration et rédaction de la Revue et bureau de coupures de journaux: 15, rue Sainte-Gudule, à Bruxelles. Abonnement: fr. 3-50 par an.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

D'UN

PASTEL par J.-F. MILLET

ET D'UN

TABLEAU par TH. ROUSSEAU

EN LA GALERIE J. & A. LEROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le lundi 14 décembre 1903, à 2 heures précises.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITION

Particulière: Samedi 12 décembre | Publique: Dimanche 13 décembre de 10 à 3 heures.

Vient de paraître chez MM. DURAND & FILS,

ÉDITEURS

4, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS

QUATUOR

pour deux violons, alto et violoncelle, par G.-M. WITKOWSKY.

PRIX NET: Partition, 3 francs; Parties séparées, 10 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
 BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
 PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
 LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
 SPECIAUX POUR LA
 CAMPAGNE
 ARTISTIQUES PRATIQUES
 SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

recouvertes de reliures des meilleurs maîtres contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

ONZE KUNST

PORTRETTE-NUMMER

INHOUD

W. STEENHOFF: Algemeene kenschetsing der Haagsche Portretten-tentoonstelling en bespreking der werken van Hollandsche Meesters.

H. HYMANS: Twee Portretten van Vlaamsche Primitieven op de Tentoonstelling.

MAX ROOSES: Rubens of van Dyck? Naar aanleiding van een op de Tentoonstelling aan Rubens toegeschreven Portret.

Ruim twintig afbeeldingen naar werken van :
G. TER BORCH - J. G. GUYP - A. DE GELDER - J. GOSSAERT - F. HALS - B. VAN DER HELST - TH. DE KEYSER - M. VAN MIEREVELT - MEESTER VAN FLEMALLE - P. MORELSE - REMBRANDT - RUBENS (?) - JAN STEEN - C. VAN DER VOORT - S. DE VOS - ENZ. ENZ.

PRIJS: AFZONDERLIJK : fr. 2.50



THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly
Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

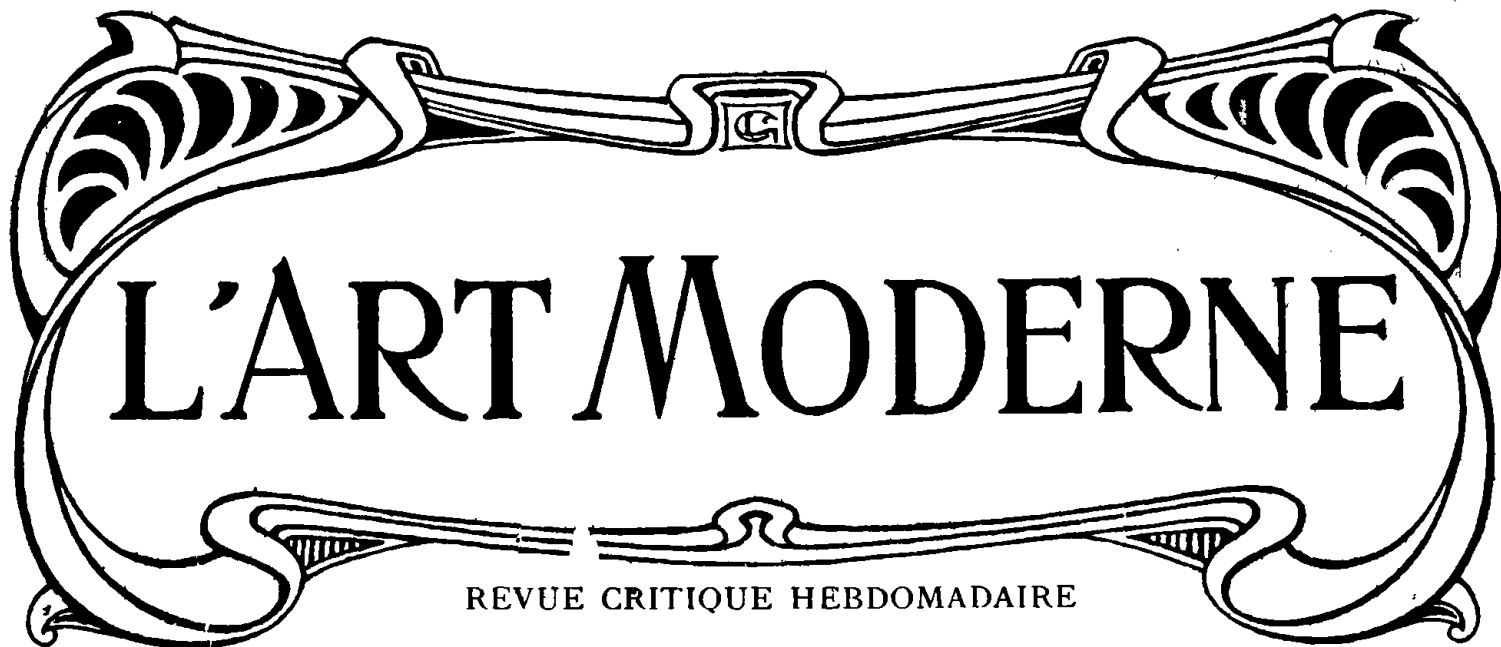
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE sera servi gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier 1904 à tous les nouveaux abonnés

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jules Chéret (GEORGES Lecomte). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Expositions. *Au Cercle artistique* (O. M.). — L'Exposition des œuvres de Steinlen (HENRY DEROUX). — Sur deux Concerts (H. L.). — Notes de musique *Concerts Barat. Deuxième Concert d'hiver, à Gand.* — Les Beaux-Arts à l'Exposition de Liège. — L'Art à Gand. *M. George Buyssse* (F. V. E.). — Vieux Coins en Flandre (L.). — Cours d'Art et d'Archéologie (Ch. V.). — Correspondance — Concours. — Chronique judiciaire des arts. *Cartes postales illustrées.* — Petite Chronique.

JULES CHÉRET

Dans une époque d'amertume, de grincements, de réalités parfois plates et tristes, le peintre de la fantaisie, de la grâce, de la joie!

Un nom qui, dans notre esprit, sonne comme un chant de fête, comme un beau rire nerveux et clair de femme heureuse!

Pour tous les contemporains il n'éveille que des souvenirs de frénétiques farandoles, de gambades folâtres, d'attitudes d'amour, de volupté, de plaisir.

Voilà trente ans que nous le lisons sans cesse au bas des radieux pastels où les allégresses de la vie sont traduites en compositions pimpantes, sur d'innombrables affiches aux arabesques si souples, aux harmonies si somptueuses et si fraîches, qui sont comme autant d'appels au bonheur, et, enfin, parmi les jonchées de fleurs ou les chatoyants jeux de lumière sur le sol, à l'angle de décorations éclatantes, d'un équilibre si sûr dans leur grâce légère, où un délicieux artiste met toute son âme, ardente et toujours jeune, de poète sensible aux jolies de la vie moderne.

Voilà trente ans que nous nous promenons, enchantés, au milieu de la beauté et de la joie que, avec une fantaisie jamais lasse et sans cesse renouvelée aux spectacles du monde, il met aux murs de nos villes et dans les salles pour la parure desquelles on eut recours à son charmant génie.

Une morne façade, un entre-croisement fétide et lugubre de ruelles, un long mur désespérant comme un jour de novembre, toute la maussaderie banale ou tragique des cités noires, et voici que soudain, à nos yeux éblouis, éclatent une fanfare d'exaltantes couleurs, de rouges et de verts, de jaunes et de bleus, de noirs et d'ors, une harmonieuse danse de lignes envolées et de tons joyeux, comme pétales de roses palpitant dans un friselis de plaisir! Les hideuses salles d'un hôtel de ville barbouillé, dans le tohu-bohu le plus paradoxal, de décorations ternes, lourdes, discordantes qui nous embrument de spleen, et tout à coup, par chance, l'aise nous revient au cœur parce qu'une porte vient de s'ouvrir sur un salon que Chéret illustra de sa fantaisie

radieuse et qui vous met dans l'esprit des rythmes de fête.

C'est vraiment un poète aux plus fraîches, aux plus riantes imaginations, que ce peintre si épris de beauté moderne et capable de mettre au service de ses jolis rêves les dons les plus prestigieux du coloriste et du dessinateur. C'est le poète brillant, alerte, spontané, de tout ce qu'il reste de grâce et de joie dans la vie contemporaine, le poète des souples élégances de la femme, de sa chair fardée rayonnant sous les féeriques éclairages, de ses toilettes à la fois somptueuses et légères qui, moulant son corps gracile, dodu et comme crispé de toute la vie nerveuse qui le soutient, volettent, claquent, frissonnent autour des gorges tendues, des hanches rebondies, du paraphe harmonieux des jambes repliées ou pirouettantes; c'est l'interprète passionné des fêtes de Paris, de son vertige d'amour et de plaisir, de ses jolies élégances court-vêtues et chiffonnées, de ses frénétiques allégresses, de sa chevauchée, convulsive mais éblouissante, vers le mirage des bonheurs artificiels.

En nos cœurs charmés l'œuvre de Chéret retentit comme une symphonie alerte, joyeuse, vibrante, qui, sur tous les thèmes de plaisir offerts par la vie, renouvellerait sans cesse ses adorables variations, où le chant des flûtes et la caresse des violes, doucement évocateurs de grâce et d'amour, seraient soutenus par les sonorités triomphales des cuivres.

Les œillades luisantes des femmes, la fleur pourprée du sourire qui éclôt sur leurs lèvres, leurs gestes de coquetterie juste assez pudiques pour que l'abandon soit plus savoureux, les doigts qui se posent, avec une légèreté de libellules, sur une rose épanouie au corsage ou sur le ruban dont la nudité d'une épaule est seule vêtue, c'est la fine chanson de volupté qu'accompagnent toujours en puissantes harmonies — telles des fanfares grondantes — le jaune et le rouge des robes, l'or des chevelures, les fulgurantes lumières qui s'assoupissent en ombres bleues ou violettes, balafrées de lueurs, et dans le faste transparent desquelles, comme parmi les fumées éblouissantes d'un rêve, paysage exquis ou décors de cités surgissent.

Évocations qui disent assez tout ce qu'il fallut, à ce poète des joies de la vie, de merveilleux dons plastiques pour réaliser en belles compositions, harmonieuses par les lignes comme par les couleurs et savamment équilibrées, tant de fantaisie légère, ailée, papillonnante!

Si elle n'avait pas eu à son service pareille maîtrise de coloriste et de dessinateur, à quelle cacophonie, à quel désarroi n'eût-elle point pu aboutir? Au lieu de s'associer en arabesques joliment décoratives, les lignes décrivant gestes et attitudes de cette humanité dansante, comme emportée dans une vertigineuse rafale d'ivresse,

auraient pu n'être que de déconcertants griffonnages, de même que les beaux tons fastueux et riches, loin de s'unir en d'éclatants accords, n'eussent été qu'un inutile fracas.

Ce n'est que grâce à toutes les ressources d'un talent fortifié sans cesse par l'étude du réel que Jules Chéret parvint à traduire en formes si harmonieusement solides les exquises imaginations que la vie lui suggère et par lesquelles il en transpose le charme joyeux et pittoresque.

On peut même avoir la certitude que, pour donner un corps à cette fantaisie souple et motile comme une flamme, il fallut une science d'autant plus expérimentée, une étude de la nature d'autant plus profonde que cette fantaisie avait plus de coups d'ailes et de délicieux caprices.

C'est ce peintre savant, observateur attentif de tous les aspects de la vie, que l'œuvre de Chéret nous apprend à connaître dès qu'on veut bien aller plus loin que son charme superficiel. Quelle erreur et quelle injustice commettraient ceux-là ayant assez peu regardé pour croire qu'il n'y a dans ces radieux panneaux que jolis rêves de poète et brillantes improvisations de peintre à coup sûr doué de verve, mais dont le talent s'amuse un peu trop aux grâces du dehors!

Il faut avoir vu les belles sanguines, les innombrables dessins de Chéret pour se rendre compte de toutes les études passionnées en face du modèle vivant auxquelles il se livre avec une ténacité d'apprenti et une conscience de vieux maître — le maître qu'est Chéret n'a-t-il pas gardé l'ardeur et la fraîcheur d'âme d'un homme tout jeune? — avant d'entreprendre une de ses grandes compositions décoratives qui semblent si spontanément jaillies d'un cerveau allègre et prime-sautier.

Impression de facilité qui naît assurément de son inaltérable jeunesse, mais qui provient surtout, comme dans toutes les œuvres où elle est donnée, d'une merveilleuse sûreté d'œil et de main et d'un patient travail préparatoire.

Synthèses de formes et de couleurs que, seules, des analyses délicates permettent, et qui se renouvellent au gré de l'inspiration parce que l'artiste ne se lasse pas d'en contrôler les éléments par l'étude de la réalité.

De même encore, sans vouloir réduire, dans un si gracieux talent, la part de don et d'instinct qui est l'un de ses charmes, ne faut-il pas montrer comme il est réfléchi, comme il s'est développé — tout en restant personnel — sous l'influence de l'atmosphère et des idées ambiantes? Si directement que l'art de Chéret soit issu de sa nature primesautière, de son alerte fantaisie et de ses dons de coloriste, est-ce que ses méditations devant l'œuvre des Japonais, est-ce que ses recherches parallèles à l'effort des impressionnistes n'ont pas déterminé son vrai caractère? Preuves multiples des études et des

réflexions qui, si discrètement, étayent cet art qu'on ne songe à dire superficiel que parce que l'effort n'y est jamais apparent et pénible.

A Chéret comme à tous les beaux peintres de notre époque les estampes des Japonais donnèrent le goût des tons francs, l'audace des juxtapositions éclatantes et des radieuses harmonies de couleurs. Leurs croquis, si expressifs dans leur forte sobriété, les encouragèrent à des interprétations plus hardies des gestes humains, de la prestesse des animaux, des aspects de la campagne, des nuances les plus fugaces de l'atmosphère. Telle fut sur les artistes modernes l'heureuse influence du Japonisme. Nul n'en profita d'un esprit plus libre que Chéret, sachant ne s'inspirer que de ce qui s'accorde avec son tempérament et avec sa vision. Par exemple, n'eût-il pas été déplorable que l'observation du détail et la virtuosité minutieuse des Japonais alourdissent le « faire » large de ce décorateur ardent ? Aussi se contenta-t-il de leur emprunter le goût des simplifications de couleur, des harmonies fraîches et joyeuses, et la science de leur dessin qui, ne reculant devant aucune hardiesse imprévue d'attitude, résume la nature avec tant de force. De quel beau trait souple et accentué, ne donnant que l'essentiel, Jules Chéret saura rendre la mobilité d'un corps de femme sous la jupe, la crispation des doigts, les gestes de fiévreuse élégance que tant d'autres peintres n'auraient pas été capables d'observer ou qu'ils n'auraient jamais osé rendre !

(La fin prochainement.) GEORGES LECOMTE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Ceci n'est pas une chronique, c'est une liquidation. Après des mois de maladie, on se relève, sinon guéri, du moins avec la rage d'écrire qui vous dévore les doigts. Et alors, sur la table de travail, on trouve, empilés tristement les uns sur les autres, les volumes qu'on aurait dû lire, dont on aurait dû parler trois mois plus tôt. Que faire ? N'en rien dire ? Cela vaudrait mieux, peut-être, que d'en dire trop peu. Pourtant, il en est qui vous tiennent tant au cœur qu'on ne se pardonnerait jamais de les avoir complètement passés sous silence. Ainsi de ce délicieux roman de Paul Léautaud : *Le Petit Ami* (1), subtile analyse d'une âme de jeune homme ultra-moderne et ultra-parisien ; ainsi de *Petit Cœur* (2), cette prose chantante et embaumée de Jean Viollis. Il faudrait vanter les nobles inspirations d'Edouard Ducoté, dans son livre de contes : *En ce monde ou dans l'autre* (3). Achille Segard, pour son *Mirage perpétuel* (4), mériterait plus qu'une mention. Ses vers ont

(1) *Le Petit Ami*, par PAUL LÉAUTAUD. Paris, Société du *Mercur* de France

(2) *Petit Cœur*, par JEAN VIOLLIS. Id.

(3) *En ce monde ou dans l'autre*, contes, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie des Mathurins.

(4) *Le Mirage perpétuel*, par ACHILLE SÉGARD. Paris, Ollendorff.

une puissance et une variété qui les élèvent bien haut au-dessus de la production courante. Son livre se lit avec un charme croissant et renferme des poèmes qu'on n'oubliera pas. Tristan Klingsor, lui, demeure fidèle à son art précieux de dessinateur littéraire. Son *Livre d'esquisses* (1), superbement édité avec des culs-de-lampe de Louis Grenier, contient une suite d'impressions à la façon du *Gaspard de la nuit*. Mais la manière s'est modernisée et nous livre, sur les parapluies, les cochers de fiacre, les jockeys, les lunettes, que sais-je ? une suite de notations très littéraires et d'un humour délicieux.

N'est-il pas regrettable de ne pouvoir consacrer que quelques lignes aux *Prétextes* (2) du cher et grand André Gide ? Il y a réuni ses conférences, ses articles de critique, quelques lettres à Angèle, sa vieille (j'entends vieille en date !) correspondante. Est-il besoin de dire que tout cela est divinement écrit, plein de verve, d'esprit et d'émotion ? Quelqu'un ignore-t-il encore qu'André Gide est l'un des plus grands et des plus modestes écrivains de ce temps ?

Puis, c'est le *Problème de l'avenir latin* (3) de Léon Bazalgette qui devrait retenir longtemps notre attention. Il y étudie, avec son habituelle perspicacité, les causes de la décadence des races latines. Il fait de la pathologie littéraire. Il dénonce audacieusement les vices, les préjugés qui paralysent le progrès de la restauration latine. Il termine en exprimant son optimisme : un jour viendra où la race latine disparaîtra, mais pour renaître en une autre, plus digne et plus proche de la nature. Tous ses amis espèrent qu'il nous montrera bientôt, en un livre définitif, qui marquera l'épanouissement de son superbe talent, la voie de ce retour à la nature.

Et nous voici arrivés aux livres d'hier, aux derniers venus, qui s'efforceront de nous arrêter le plus longtemps possible. Mais le temps, l'espace manquent. Il faut se borner à signaler d'abord la biographie d'*Octave Mirbeau* (4), par Edmond Pilon, dans la collection si intéressante des célébrités d'aujourd'hui : biographie fort bien conduite, pleine d'aperçus ingénieux et suivie de documents utiles. Ernest Jaubert nous requiert ensuite pour ses poèmes : *Lueurs* (5), où l'on trouve de beaux vers, sonores, lumineux, un peu monotones peut-être, d'une poésie philosophique et rêveuse qui ne manque ni de charme ni d'accent. On voudrait s'arrêter et discuter le livre de Sanborne Gama, un Portugais... qui n'est pas gai, oh ! mais pas du tout ! S'il faut en croire la courte préface, cet auteur a vécu quelques mois en Belgique. Il y situe un très étrange roman : *Cœurs saignants* (6), qui a l'air, parfois, d'être un roman à clé, puis qui se perd dans les brumes d'une rêverie tout à fait scandinave. L'intérêt du livre est un peu diffus. Il ne donne ni d'Ostende, ni de Bruxelles, ni de la Belgique en général une notion bien exacte et bien claire. Pourtant le style en est

(1) *Le Livre des esquisses*, par TRISTAN KLINGSOR. Paris, Société du *Mercur* de France.

(2) *Prétextes*, par ANDRÉ GIDE. Id.

(3) *Le Problème de l'avenir latin*, par LÉON BAZALGETTE. Paris, librairie Fischbacher.

(4) *Octave Mirbeau*, par EDMOND PILON. Paris, Bibliothèque internationale d'édition.

(5) *Lueurs*, par ERNEST JAUBERT. Paris, Lemerre.

(6) *Cœurs saignants*, par SANBORNE GAMA. Paris, librairie Vanier.

sobre et aisé, et certaines pages fixent l'attention sur les problèmes les plus actuels de notre vie nationale.

Moins prétentieuse est la délicate nouvelle d'Arthur Colson : *En Hesbaye* (1). Celui-ci se moque bien des problèmes sociaux et politiques. Il a pris deux amoureux de chez lui et les a fait vivre dans son petit livre. Rien de bien important ne se passe autour d'eux. C'est la bonne existence calme des gens du peuple, avec leurs sentiments simples et profonds qu'il faut deviner, parce qu'ils ne savent pas les exprimer. Et cette idylle est charmante. Elle est toute pleine de cet amour mélancolique et rêveur que Defrècheux chante dans sa romance immortelle : *Léyts-m' plorer*.

Sous ce titre tragique : *L'Idole monstrueuse* (2), qui porte en sous-titre : Le fatalisme de l'hérédité, Louis-Michel Y Serentant publie le second volume de sa grande série annoncée : La Genèse de l'esprit. Comme il l'écrit lui-même, ses romans sont des paraboles. Il invente une fable qui lui serve à démontrer quelque vérité de sa doctrine philosophique. Il voulait prouver que l'hérédité n'est pas absolue et que la variabilité de l'homme lui permet d'échapper aux influences ancestrales. Dans ce but, il imagina une jeune fille, orpheline de mère, dont le père est un agent d'affaires véreux doublé d'un voluptueux de bas étage. Le père est tué. Que va devenir Claire? Deviendra-t-elle, à l'exemple de son père et de sa tante Laurence, — une courtisane, — deviendra-t-elle un être immoral, roulé dans toutes les fanges de la vie? Un homme apparaît qui semble la mauvaise face de son destin. Il la poursuit de son amour intéressé, car elle est riche. Après avoir cru l'aimer, elle lui échappe et, par caprice, pour se prouver à elle-même son indépendance, elle se trouve tout près de la chute. Mais elle est sauvée par l'amour, l'amour chaste et vrai qu'elle éprouve enfin pour un docteur russe exilé en France. Ils s'unissent, après qu'elle est revenue aux croyances chrétiennes de son enfance.

Cette histoire est loin de manquer d'intérêt. Elle est bien conduite, animée, sans trop de longueurs, en un style sobre et clair qui plaît — je crois déjà l'avoir dit il y a quelque temps pour le premier volume de la série — qui plaît par sa maturité puissante. C'est une tranche de vie, avec tous ses détails, parfois un peu inutiles, mais qui confirment l'impression de réalité du récit. Quant à la thèse du roman, j'ai peur de me répéter en disant qu'elle me déplaît comme toutes les thèses en littérature. Chaque fois que l'idée en revient, au cours de la lecture, l'illusion est coupée et, au lieu de suivre les aventures de personnages vivants, on s'aperçoit tout à coup qu'on a devant soi des pantins dont l'auteur tient les fils dans sa main. C'est souverainement regrettable. Je sais bien que ma critique n'empêchera pas M. Y Serentant de continuer dans la voie où il s'est engagé. Et peut-être ce sera tant mieux si les volumes suivants ont beaucoup de pages comme les adorables pages sur la Provence qui ouvrent *L'Idole monstrueuse*. Mais il importe de crier sans répit aux auteurs que l'art ne peut pas, sous peine de s'alourdir et de s'empêtrer, assumer des tâches dont la philosophie, la morale, la science s'acquittent fort bien.

Il faudrait encore — mais le temps presse — parler des *Pantins* de Jean de la Lune (la jolie signature pour ce titre fâlot!)

(1) *En Hesbaye*, par ARTHUR COLSON. Liège, imprimerie Wathélet.

(2) *L'Idole monstrueuse*, par L.-M. Y SERENTANT. Paris, Ollendorff.

et de *Pour Elles* (1) de Raoul de Vissac, que je reçois au dernier moment. Les *Pantins* sont des charges assez amusantes où l'humanité est plutôt maltraitée. Dans *Pour Elles*, l'auteur nous raconte ses amours successives et nous fait le portrait de ses maîtresses. C'est un livre tendre et pleurard où se rencontrent assez souvent des pages que les yeux sensibles ne liront pas sans pleurer.

GEORGES RENCY

EXPOSITIONS

Au Cercle artistique.

M. Marten Melsen est un ironiste féroce. Ses types de paysans flamands, saisis sur le vif et peints avec une verve gouailleuse, sont plus proches de l'animalité que de la création humaine. Ils profèrent une laideur physique et morale effroyable. Leurs attitudes, leurs physionomies, leurs gestes anguleux et cassés évoquent tous les vices, toutes les tares, toutes les dégénérescences des héros de la *Terre*, dont l'œuvre de M. Melsen pourrait commenter graphiquement le texte. Nous voici loin du paysan idyllique de Millet, du paysan tragique de Laermans! La brute seule apparaît dans les peintures de l'artiste flamand. Et peut-être est-ce lui qui s'est approché le plus de la réalité.

Les êtres rapaces et sordides dont M. Melsen fait défiler en maints épisodes campagnards l'ahurissant cortège sont d'ailleurs silhouettés avec talent. L'artiste a une vision personnelle, un coloris harmonieux, un dessin ferme. Si la main est parfois un peu lourde dans le maniement des pâtes, elle se montre plus souple dans les lavis à l'aquarelle : le *Compte du fermier* et le *Jour de paie* attestent un art délié en même temps qu'ils dévoilent des dons remarquables d'observation et de sentiment.

Un paysagiste, M. J. Merckaert, ajoute à l'exposition de M. Melsen l'apport d'une douzaine de toiles qui dénotent, à défaut d'originalité, un effort sincère et persévérant. On retrouve dans ces peintures d'orientation encore indicise un reflet de la vision de Victor Gilsoul. Le *Village de la Panne*, grande toile gauchement établie mais d'une coloration agréable, et surtout la claire marine *Changement de temps* semblent annoncer dans l'optique du jeune peintre une direction nouvelle qui le mènera à la conquête de sa personnalité.

O. M.

L'Exposition des œuvres de Steinlen.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Place Saint-Georges, en face de l'hôtel de Thiers qui fut démoli par un décret de la Commune, lors d'une formidable convulsion sociale, derrière des barreaux de fer, la masse des humbles, des déshérités, des ouvriers et des déclassés reparait résignée, plaintive ou vengeresse dans les dessins et les toiles de Steinlen.

Ce qui fait l'originalité de cette exposition, c'est que l'artiste, qui était depuis longtemps célèbre comme dessinateur, n'avait montré qu'à quelques intimes ses tentatives de peinture, mais ne

(1) *Pantins*, par JEAN DE LA LUNE et *Pour Elles*, par RAOUL DE VISSAC. Chez Genonceaux, Paris.

les avait pas révélées au public. Aujourd'hui, tout le monde peut juger du mérite de l'auteur. Peu de producteurs ont montré autant de ténacité dans l'effort que Steinlen, et moi qui l'ai connu à ses débuts à Paris, j'admire sa vie de labeur opiniâtre. Cette passion du travail l'a amené naturellement à l'amour du travailleur. Aussi, il l'a reproduit charpentier, forgeron, terrassier, avec un sentiment d'admiration et de compassion à la fois. Nul ne fut plus touché par le peuple que Steinlen. On dit que l'*Assommoir* de Zola détermina d'un coup sa vocation en révélant au jeune Suisse, en extase de montagnes peut-être, la vie industrielle et productive d'une grande cité.

J'ai déjà écrit (1) comment, suivant moi, s'était développé son talent par étapes successives avec l'émulation des camarades de la première heure, comment la facture de Willette d'abord, de Forain ensuite et de Raffaëlli l'avaient parfois et inconsciemment influencé. (Voir les premiers dessins du *Chat noir* et du *Mirliton* de Bruant.)

La maîtrise s'est peu à peu affirmée, donnant enfin à l'artiste la formule longtemps cherchée, mais qui correspond bien à la nature des sujets traités. Il faut de la robustesse dans le trait, de la vigueur dans les ombres, quitte à avoir recours aux vapeurs ténébreuses des crépuscules et aux brouillards nocturnes pour infliger le mystère aux épisodes évoqués. Les lithographies de premier jet de Steinlen sont étonnantes de vie et ses eaux-fortes sont des œuvres de premier ordre. Les *Chansons de la rue*, de Bruant, avaient déjà fait réaliser une illustration étrangement pittoresque, les *Soliloques* de Jehan Rictus devaient déterminer à leur tour chez Steinlen toute une éclosion d'effarantes visions où il suit pas à pas le texte du poète errant ; l'effet est douloureux au possible.

Plus loin, sur les murs, ce sont des duos amoureux simples et naïfs, des cœurs ingénus d'abord, d'autres pimentés d'une curiosité précoce, puis les accouplements louches dans d'abjectes recoins d'ombre, où le vice et l'alcool fraternisent sous l'assouvissement des désirs fauves et l'écoeurement des mornes lassitudes. Trotteurs, lavandières, femmes d'ouvriers, marchandes des quatre saisons, tout le menu peuple défile devant vous, évoqué par une main fiévreuse qui obéit à un œil avide de tout prendre. Là-bas, des ouvriers, abeilles de la ruche citadine, se découpent dans de crânes silhouettes, les poitrines velues et les bras noueux se gonflent et se tendent sous l'effort, prenant un caractère inusité de grandeur et signalant aux visiteurs la beauté de l'effort et l'esthétique nouvelle qui se dégage de la collectivité des foules en labeur. La rusticité avait donné le *Geste auguste du semeur* ; le forgeron, en prenant le métier anobli par Héphestos, était déjà prestigieux dans sa lutte avec le fer incandescent dont il fait jaillir des constellations d'étincelles ; Steinlen dégage la splendeur plébéienne du charpentier agile aux gestes larges, du terrassier nerveux campé fièrement sur sa pioche. Quoi de plus réconfortant que de faire la réhabilitation du travail et d'en dégager une formule aussi attractive ! Ce que Constantin Meunier a fait pour les « gueules noires » du Borinage, en maître sculpteur, Steinlen l'a tenté depuis des années avec l'ouvrier des villes.

La portée de son œuvre dépasse les fortifications : elle embrasse la terre. Elle est réconfortante parce qu'elle magnifie la force, et douce parce qu'elle fait prendre en pitié la détresse.

Steinlen, documenté comme il est sur les noctambules et les errants de Paris, était tout signalé pour illustrer la *Chanson des gueux* de Richepin, et il le fit magistralement en fournissant deux-cent seize lithographies originales pour l'éditeur E. Pelletan. La mémorable *Affaire Crainquebille*, ce délicieux chef-d'œuvre d'Anatole France, lui inspira aussi une soixantaine de compositions.

Désormais la brosse du peintre aidera le crayon du dessinateur. Celui-ci continuera donc vaillamment d'éterniser par l'art l'infortune et la misère pour qu'un peu de pitié vienne par lui au cœur des riches, et un peu plus d'humanité dans l'esprit des juges. Le beau et le bien fraterniseront donc dans son œuvre, elle est pour cela d'une haute portée sociale. Certaines grandes

toiles vous impressionnent plus particulièrement : c'est *La Fête populaire*, c'est l'apparition du Christ dans une église où le prêtre officiant en grande pompe à l'autel, avec les vicaires, se retourne terrifié devant l'humble et triste vision qu'escortent des enfants contemplateurs. Le suisse tente d'arrêter le Nazaréen en tenant sa hallebarde en arrêt... L'espace me manque malheureusement pour m'étendre autant que je le voudrais sur les œuvres particulièrement marquantes. Le résumé de mon impression d'ensemble, c'est que si la collectivité du peuple a pénétré dans la littérature avec Zola, elle entre dans l'art avec Steinlen. Là est sa signification philosophique. Ce que Millet fit pour le paysan, Steinlen voudrait l'entreprendre pour l'ouvrier. L'avenir dira si son vœu s'est réalisé ; en tous cas, je pense que son désir est légitime et j'applaudis à sa vaillante campagne dans le domaine de l'art et de l'affranchissement.

HENRY DETOUCHE

SUR DEUX CONCERTS

Concert Richter et Concert populaire Berlioz : deux concerts sans concertos. Il paraît donc que c'est encore possible à Bruxelles ! Au surplus, il faudra nous contenter de ces deux-ci : Les auditions que nous annoncent pour cet hiver MM. Ysaye et Dupuis sont invariablement consacrées à des exécutants plutôt qu'à des exécutions.

Pourtant le succès de ces deux essais, succès de haut intérêt pour le premier, de splendide enthousiasme pour le second, encourage des entreprises similaires. Comme il fallait s'y attendre, Berlioz régnait en souverain, occupant l'intégralité du programme de Dupuis, la première moitié de celui de Richter. On l'a vivement goûté dans sa musique chantée ; l'air de Didon et les strophes de *Roméo et Juliette* furent exécutés par M^{lle} Gerville-Réache avec une particulière intelligence et un talent adroitement expressif. Les chœurs de la Monnaie ont été méconnaissables ; que l'habit civil leur a fait faire de progrès !

M. Sylvain Dupuis a réalisé un notable effort en poursuivant, dans la mesure que lui permettent ses ressources et une existence musicale réellement trop encombrée, la mise au point des pages du maître centenaire qu'il avait choisies. Et il faut le louer grandement d'avoir composé un programme d'une aussi artistique portée.

Il faut également féliciter l'œuvre de l'*Avenir artistique* qui sut ramener chez nous le bon, l'admirable Hans Richter, dont les visites sont vraiment trop rares. De quel merveilleux enseignement est la direction de cet homme extraordinaire ! Comme il nous rappelle, de son geste limpide et irrésistible, les rythmes indiscutables, les accents nuancés, les couleurs d'orchestre, que les erreurs ou les méprises de nos directeurs musicaux nous font parfois oublier ! Quel calme sûr, quelle bonhomie, — et aussi quelle chaleur, quel entrain, quelle grandeur ! Voyez ses mains, sa baguette, son œil : en même temps que l'œuvre qu'il dissèque est analysée par le menu, l'ampleur de ses deux bras, l'élan de tout son corps si solidement équilibré, rassemblent tous les détails en une synthèse lumineuse. Richter est le plus grand des chefs d'orchestre, parce qu'il a réuni, dans une parfaite pondération, ces deux caractères de la musique si souvent divorcés : d'une part, la sensibilité impulsive, la compréhension aigüe de la musique en tant qu'instinct sublime de notre âme sentimentale, — et, d'autre part, la combinaison réfléchie, le raisonnement philosophique qui est la suprême logique de l'harmonie. Faut-il rappeler sa toujours magique compréhension de l'ouverture des *Maîtres chanteurs* ? Faut-il rappeler l'exécution admirable, hautement admirable, de la *Symphonie héroïque*, — également une quasi centenaire celle-là, puisqu'elle fut achevée au début de 1804 ?

Ajoutons que l'alto de M. Léon Van Hout a chanté comme nul autre ne pourrait le faire les impressions mélancoliques du pèlerinage d'*Harold en Italie*.

(1) Voir l'*Art moderne* des 12 et 19 janvier 1902.

De telles soirées ne s'oublient pas; et sans tenir compte de l'ineffable jouissance qu'elles procurent, elles seraient déjà d'une utilité majeure, en prouvant glorieusement que le dieu-orchestre est aujourd'hui le plus splendide moyen d'expression musicale.

H. L.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Barat.

La Société des Concerts Barat (*Pro Arte*) a inauguré ses séances jeudi passé.

L'ensemble a paru un peu froid, malgré les efforts du vaillant et probe pianiste Barat. Peut-être le programme y était-il pour quelque chose? La *Sonate* op. 121, pour piano et violon, de Schumann, est loin d'être une des meilleures œuvres du maître, et l'interprétation terne, craintive et lasse de M. Diongre, qui tenait la partie du violon, n'a fait qu'en accentuer les côtés faibles. M. Barat a très joliment exécuté un *Aria* bien sage et un *Capriccio appassionato* d'un chopinisme alpestre de Jaques-Daleroze. M^{me} Libotte-Lempereur a chanté correctement six *lieder* d'Erasmus Raway, belles productions pleines d'un souffle puissant tantôt grave, tantôt sensuel ou enjoué : *Rondel à la lune* est exquis et *Caprice* a grande allure.

Le Trio pour piano, hautbois et cor de C. Reinecke terminait la séance. MM. Barat, Debusscher et Delatte ont impeccablement rendu cette œuvre habile, d'un gracieux classicisme.

Deuxième Concert d'hiver, à Gand.

Le Cercle des concerts d'hiver s'est assuré le concours de M. Brahms pour les quatre concerts de 1903-1904. C'est la meilleure garantie de succès pour la saison, car M. Brahms est un chef d'orchestre remarquable; bien qu'il dédaigne l'aide de toute partition d'orchestre, sa direction est énergique, sûre, sans défaillances. Sous sa conduite, le concert du 12 décembre a été fort applaudi. Outre la deuxième symphonie de Haydn, il nous fut permis d'entendre, à l'occasion du centenaire de Berlioz, quelques fragments des œuvres du maître, l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, la scène d'amour de *Roméo et Juliette* et la célèbre *Marche hongroise*.

Cette soirée n'a pas démenti la réputation de M. Raoul Pugno. Le célèbre pianiste a joué le *Concerto en mi bémol* (9^e) de Mozart : il semble s'identifier à l'auteur; son jeu est souple, expressif; par moment il effleure à peine les touches et les fait chanter divinement. Mais c'est surtout dans le *Nocturne en fa dièse* et dans la *Polonaise en mi bémol* de Chopin que M. Pugno s'est montré interprète délicat, plein de caprice et de sentiment.

Le deuxième concert d'hiver aura lieu le 21 janvier, avec le concours du violoniste Eugène Ysaye.

Les Beaux-Arts à l'Exposition de Liège.

La Commission de patronage de l'Exposition internationale des Beaux-Arts annexée à l'Exposition universelle de Liège s'est réunie lundi dernier au Palais des Académies. M. Francotte, ministre de l'industrie et du travail, a fait à l'assemblée un chaleureux appel pour que l'exposition soit, grâce au concours de tous, digne du passé artistique de la Belgique. Il a exprimé l'espoir que le compartiment belge des Beaux-Arts fût aussi intéressant que celui de l'Exposition universelle de Paris en 1900, dont il a vanté la composition et l'organisation.

La Commission, présidée par M. Beernaert, a élu comme vice-présidents MM. J. De Vriendt et Th. Vinçotte. Elle se compose en outre de MM. E. Acker, A. Aerts, A. Baertsoen, chevalier de Bauer, marquis de Beaufort, G. Biot, G. Bordiau, Ch.-L. Cardon, E. Carpentier, H. Cassiers, F. Courtens, A. Danse, G. De Groot, L. Dela-

censerie, A. Delbeke, P. Demany, E. De Mot, G. Devreese, J. Dilens, A. Donnay, P. Drion, P. Du Toit, E. Fétis, L. Fraigneux, J. Helbig, T. Hippert, J. Hogge, E. Jamar, J. Lagae, J. Lambeaux, baron Lambert, comte de Lalaing, L. Lenin, V. Mabille, H. Maquet, O. Maus, C. Meunier, A. Micha, S. Mottard, E. Nagelmackers, J. Nève, J. Rosseels, V. Rousseau, F. Scribe, Ch. Soubre, H. Stacquet, J. Stallaert, A. Struys, A. de Tombay, comte H. d'Ursel, E. Van den Corput, A. Van Nieuwenhuyze, E. Verlant, E. Wauters, J. Winders et A. de Witte. *Secrétaire* : P. Lambotte; *secrétaire adjoint* : A. Rassenfosse; *commissaire spécial* : baron F. de Beeckman.

A l'issue de la séance, les plans du Palais des Beaux-Arts qui servira de cadre à l'Exposition — et dont la construction vient d'être commencée — ont été soumis aux membres du Comité. Ce monument se compose de trois grandes salles et d'une dizaine de salles plus petites, formant une superficie totale d'environ 2.600 mètres carrés et offrant à la peinture un développement de 900 mètres de cimaise, à la sculpture une superficie de 600 mètres carrés.

L'ART A GAND

M. Georges Buysse

Il n'y a pas longtemps qu'on parle de M. Georges Buysse. Ce fut au salon de la *Libre Esthétique* de 1900 que l'artiste, déjà mûri par l'âge et par le travail, révéla son merveilleux talent. Les soixante-dix toiles qu'il expose aujourd'hui au Cercle artistique de Gand justifient la rapide célébrité que ce peintre s'est acquise par un labeur consciencieux. G. Buysse est, parmi les représentants de l'impressionisme pictural, le plus sincère et l'un des plus prestigieux. Ses toiles ne se ressentent d'aucun procédé, d'aucune recherche d'effet; elles ont par là-même de la diversité, qualité peu commune aux œuvres du même genre où souvent le procédé domine et contrarie l'impression. Tout est lumière dans ces natures animées d'une vie calme et sereine. Vieux quais envahis par la neige, canaux inondés de soleil, levers de lune sur le givre, paysages d'automne, sous-bois printaniers, crépuscules marins, coins perdus de béguinages, regorgent de clarté notée dans ses aspects les plus variés, avec une étonnante subtilité d'observation. Venise, Bordighera, Saint-Jean-sur-Mer lui ont inspiré des pages gaies, chatoyantes; *Place de la Fontaine à Bordighera* est un chef-d'œuvre de notation; on pourrait en dire autant d'une bonne vingtaine de numéros du catalogue où Georges Buysse impose son incontestable et séduisante maîtrise. Le reste de ses œuvres n'est pas pour contredire à son talent. Ses deux panneaux d'esquisses, notamment, méritent de fixer l'attention : c'est là qu'apparaît la qualité maîtresse de l'artiste, cette sincérité d'exécution jointe à une perception toute personnelle du jeu de l'ombre et de la lumière; telle de ces études de neige, largement ébauchées, caractérise d'une manière décisive l'œuvre du peintre. Il faudrait des pages pour exprimer la poésie qui émane de ces campagnes lumineuses et variées à l'infini. Je m'en voudrais cependant de passer sous silence l'exquis triptyque que le peintre intitule *Vieux Cheval blanc*. Trois échappées de vie intense : un pré au renouveau, un coin de verger avec la ferme en été, la lisière d'un bois en automne; et là-dessus la silhouette blanche du vieux cheval un peu las, broutant l'herbe. Je ne crois pas que l'artiste ait voulu noter autre chose que la magie des clartés se fondant dans la robe de l'animal. Mais au delà de cette impression de lumière purement matérielle, un symbole semble se détacher de ce profil fatidique de cheval au déclin, un moment ressuscité par l'ambiance de la vie en éveil et que l'automne surprend, las et résigné comme la nature où s'achève sa carrière paisible et laborieuse.

Je ne parlerai pas des portraits que M. Buysse expose parmi tant de pages hantées de soleil. Ils ne démentent certes pas le talent du paysagiste, mais ce serait précisément là le reproche qu'on pourrait leur faire : ce ne sont que des « paysages », de simples impressions; ils manquent de dessin et de profondeur.

F. V. E.

Vieux Coins en Flandre

PAR ARMAND HEINS. (Seconde série.)

La Flandre doit rendre hommage à M. Armand Heins. D'une sollicitude inlassable pour ses beautés pittoresques, il fait revivre d'anciens aspects de vie et de nature, toujours menacés par la ruine et la démolition. C'est un souci pieux dont on ne pourrait assez lui savoir gré.

On a dit ici cet art de notation cursive où il excelle et qui, par sa spontanéité spirituelle, volontairement ne sort pas du croquis. Cette fois encore, dans le cahier nouveau que l'artiste nous donne et qui complète, sous un titre similaire, ces *Vieux Coins en Flandre* qu'il édita en 1901, c'est tout un passé de vieilles, simples et cordiales images qui ressuscite à nos yeux. Jamais M. Heins n'a été plus heureux dans ses trouvailles ni plus adroit à leur donner le tour de main nerveux, léger, improvisé qui distingue sa manière.

D'un trait moelleux, qui a par moments l'accent de la peinture, il situe dans un décor adéquat les chaumières, les bastilles, les antiques chevets, les porches, les moulins, les fermes seigneuriales, les rustiques cabarets, les immémoriaux relais des diligences, les voûtes profondes des brasseries, tout ce qui fut la vie, l'orgueil, la joie des âges, — l'os et la substance à demi décomposés du passé. D'humbles masures, étayées sur des béquilles comme des torsos amputés de mendigots, ont un imprévu qui les égale au caprice fleuroné des vieilles demeures héraldiques. Et voici des places de village, ce délicieux motif d'Aspelaer avec ses toits de guingois, de savoureux hameaux capuchonnés de glui, de minces chemins sinuant le long des eaux vives, des sites sans histoire et pourtant séculaires, faits d'un peu de l'éternité des arbres, des sources et de la terre, les voici déroulant les intimités de la vie rurale, nous évoquant les anciens hommes qui peinèrent, furent heureux là où d'autres humanités, après eux, firent le geste recommencé de la vie.

C'est la contribution d'un artiste ému et fervent au trésor des reliques patriales.

L.

Cours d'Art et d'Archéologie.

Samedi dernier, M. Fierens-Gevaert a fait aux *Cours d'Art et d'Archéologie* une causerie sur Gluck, avec audition musicale. Causerie très courte, élégante de forme, mais un peu trop « pour gens du monde ». Rien de bien nouveau, sinon l'affirmation de l'unité absolue de la vie et de l'œuvre du maître et la démonstration de la « sûreté, de la continuité et de l'élan irrésistible que l'on discerne dans le développement de son génie »; une analyse sommaire de l'œuvre, mise en concordance avec les diverses époques de la vie du compositeur, et des détails intéressants sur les librettistes de Gluck, dont la collaboration, chose rare, fut pour lui très heureuse, parce que, profondément pénétrés de l'idéal artistique du maître, ils s'appliquèrent à servir ses desseins dans leurs livrets et y réussirent.

M^{lle} Jeanne Flament, MM. Seguin et Demest ont illustré cette séance de très belles interprétations d'airs d'*Iphigénie en Aulide*, de *Paride e Elena* et des *Pèlerins de la Mecque*.

De tels artistes méritaient d'être mieux accompagnés au piano qu'ils ne l'ont été...

CH. V.

CORRESPONDANCE

Paris, le 14 décembre 1903.

CHER MONSIEUR MAUS,

L'Art moderne publie, d'après un journal de Lyon, au sujet d'une nouvelle œuvre de M. C. Saint-Saëns, une note qui contient plusieurs erreurs que je me permets de rectifier.

Le titre de cet opéra est *Hélène*. Il y a quatre personnages et les rôles sont distribués comme suit : Hélène, M^{me} Melba; Pal-las, M^{me} Héglon; Vénus, M^{lle} Blot; Paris, M. Alvarez.

C'est dans la seconde quinzaine de février que la première représentation de cette œuvre doit avoir lieu. M. Saint-Saëns, en ce moment en Egypte, doit revenir à Monte-Carlo dans les premiers jours de février pour surveiller les dernières répétitions.

Bien cordialement.

A. DURAND

CONCOURS

La Commission des Hospices civils de Mons met au concours entre tous les artistes belges un monument à ériger à la mémoire de M. Henri Glépin, ingénieur, qui légua à la ville de Mons un million et demi pour la fondation d'un Hospice de vieillards et d'un Musée.

Le prix affecté au concours est de 40,000 francs et comprendra l'exécution totale du monument, hormis les fondations. Les maquettes (au cinquième) devront être remises avant le 1^{er} mars 1904 au siège de l'Administration des Hospices, rue du Gouvernement, 21, à Mons. S'adresser pour renseignements au Secrétaire général de la Commission, M. Paul Heupgen.

Chronique judiciaire des Arts.

Cartes postales illustrées.

Les cartes postales illustrées qui reproduisent des photographies exécutées d'après nature peuvent-elles être considérées comme des œuvres d'art et, comme telles, protégées par la loi sur le droit d'auteur?

Le tribunal correctionnel de Bruxelles vient, dans une espèce assez curieuse, de se prononcer pour la négative. Il y a un an, l'*Illustration* publiait une gravure représentant, d'après un instantané, la princesse de Saxe et M. André Giron. Un éditeur bruxellois ayant reproduit le groupe sur des cartes postales, le directeur du journal le poursuivit du chef de contrefaçon et lui réclama 4,500 francs de dommages et intérêts.

Le tribunal a décidé que la protection de la loi ne peut s'étendre à des photographies prises sur nature, que l'*Illustration* n'a point créé d'œuvre d'art en reproduisant le groupe en question et qu'elle s'est bornée à faire du reportage graphique.

En conséquence, il acquitte l'éditeur, déboute la partie civile de son action et la condamne aux frais.

Cette décision est conforme à un jugement de la même chambre du 3 juin 1903, relatif à une affaire où il s'agissait de reproductions, sur des cartes postales, de portraits-bustes de la reine des Belges Marie-Henriette.

Aucune de ces deux décisions n'exclut d'ailleurs la possibilité, pour une photographie, d'être, dans certains cas, une œuvre d'art.

PETITE CHRONIQUE

L'Etat belge vient d'acquérir pour le Musée de Bruxelles, à la vente dirigée la semaine dernière par MM. Le Roy, un paysage de Th. Rousseau, *Lisière de forêt*, au prix de 7,500 francs (1).

A la même vente, un pastel de Millet, *Le Moulin à eau*, a été adjugé 11,300 francs.

La commission des Bourses du Brabant vient d'accorder définitivement le Prix Godecharles à MM. Opsomer (peinture) et De Bri-chy (sculpture). Elle a réservé l'attribution du prix d'architecture.

(1) L'œuvre est exposée sur chevalet dans la Salle des Écoles étrangères.

EXPOSITIONS : Au Musée Moderne, Salon des Aquarellistes.

Au Cercle Artistique, du 21 au 30 courant, exposition de MM. M. Hagemans et P. Thémon.

MM. Claus et Delvin nous écrivent pour nous dire que leur nom a été employé abusivement dans l'annonce de la formation d'une nouvelle association artistique à Gand, dont ils ne sont ni les promoteurs ni les protecteurs.

L'Exposition des Primitifs français organisée à Paris par M. Henri Bouchot s'ouvrira le 1^{er} avril 1904 et durera jusqu'en juillet.

Le dernier délai pour l'envoi des œuvres est fixé au 15 février 1904. Les objets devront être adressés à M. H. Bouchot, à la Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu, à Paris.

D'autre part, l'exposition des maîtres français du XVIII^e siècle organisée à Bruxelles au profit de la Société française de bienfaisance est également en bonne voie. MM. du Toit, Lenain et Cardon s'occupent activement de réunir les œuvres que possèdent les amateurs belges, tandis que les membres français du comité constitué sous la présidence d'honneur de M. Gérard, ministre de France, groupent un bon choix de tableaux et d'objets d'art appartenant aux collections publiques et privées de la France.

C'est dans l'ancienne galerie Somzée, rue Royale, 265, qu'aura lieu cette exposition, qui s'ouvrira le 16 janvier prochain.

(CONCOURS ACADÉMIQUES :

La Société des Gens de lettres de France vient d'accorder à Camille Lemonnier le prix Chauchard, d'une valeur de 3,000 fr.

L'Académie de Belgique a couronné *ex-aequo* les quatuors pour piano et cordes de M. Victor Vreuis et de M. Léon Delcroix. Le prix (800 francs) a été partagé entre les deux concurrents.

L'Académie libre de Belgique vient de décerner son prix annuel (Fondation Edmond Picard, 600 francs) à M. Eugène Baie, auteur du beau livre *L'Épopée flamande*, auquel nous avons consacré une étude (1).

A propos du prix décerné à Camille Lemonnier, le *Petit Bleu* écrit :

« L'attribution par la Société des Gens de lettres du prix Chauchard à Camille Lemonnier apparaît non seulement comme un hommage personnel des écrivains français les plus notables, mais aussi comme une manière de victoire de la littérature belge. Camille Lemonnier est, en effet, le premier de nos compatriotes qui ait obtenu ce prix de la Société des Gens de lettres et c'est la nationalité de l'auteur du *Mâle* que l'on objectait généralement à ceux de ses admirateurs français qui voulaient lui attribuer ce témoignage. Par un généreux libéralisme, la Société des Gens de lettres vient donc de lever cet obstacle, affirmant ainsi la légitime admiration que la jeune littérature française a vouée à Lemonnier. Il convient de rappeler à ce propos que parmi les derniers écrivains à qui fut attribué le prix Chauchard figurent Paul Arène, Emile Bergerat, André Lemoine, Guy de Maupassant et dernièrement François de Nion. »

M. François André fera demain soir, à la Maison du Peuple (section d'Art), une conférence sur Alfred de Vigny.

Le *Thyrse* prend l'initiative d'ériger un monument à Max Waller, le poète qui fut l'âme de la *Jeune Belgique*. Les adhésions sont reçues par les directeurs de la revue, MM. L. Rosy et L. Wéry, 15, rue de la Filature, Bruxelles.

Dans une réclame pour un marchand de bronzes publiée par un journal quotidien, on peut lire : « A côté des appareils massifs et lourds d'autrefois, on trouve des chefs-d'œuvre d'élégance et de légèreté en Renaissance, Louis XV et Louis XVI, et en *Art Nouveau*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Libre Esthétique*, si torturée et si fatigante. »

Alors, c'est un style, la Libre Esthétique? Et torturé, encore, et fatigant!!! Elle est vraiment bien bonne, comme eût dit cet excellent Villemeessant.

(1) Voir l'*Art moderne* des 10 et 17 mai derniers.

Les concerts de la semaine :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire. Au programme : le *Psaume XV* de Marcello, une sélection de petites pièces instrumentales de Hændel et J.-S. Bach et l'*Oratorio de Noël* de J. S. Bach.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Quatuor Zimmer (école allemande). Mardi 22, à 8 h. 1/2, concert de M^{lles} Elisabeth Delhez et Aurore Mollander (salle Erard).

Mercredi 23, à 4 h. 1/4, sixième matinée Engel-Bathori : *Les Maîtres classiques italiens* (salle Gaveau). — A 8 h. 1/2. Piano-récital Marthe Girod (salle Erard).

Léon Du Bois, l'auteur de la remarquable partition du *Mort*, travaille en ce moment à une œuvre lyrique tirée, cette fois encore, d'un des principaux ouvrages de Camille Lemonnier.

Comme la vaste fresque qui lui a fourni ses éléments, elle aura pour titre *L'Île vierge* et comportera quatre actes et six tableaux. Elle aura le caractère d'une grande page de nature et d'humanité, toute frissonnante de la vie des paysages et des créatures qui abondent dans le livre.

L'œuvre, dans son ensemble, se proposera simple, non sans analogies avec le drame antique.

M^{me} Kleeberg-Samuel donnera le jeudi 7 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un récital de piano.

Au programme : Beethoven, César Franck, Chopin, Bizet, Saint-Saëns, Fauré, Chabrier, Debussy.

A propos de la résurrection, par M. Eugène Ysaye, du *Faust* de Liszt, nous avons dit que M. Brahy à Angers, M. Chevillard à Paris et M. Ropartz à Nancy avaient, il y a trois ans, tenté le même effort. Il n'est que juste d'ajouter à cette nomenclature le nom de M. Sylvain Dupuis qui, dès 1896-1897, inscrivit l'œuvre au programme de ses *Nouveaux Concerts*.

La *Faust-Symphonie* fut interprétée sous sa direction à Liège le 11 avril 1897 avec le concours de la *Légia* (1).

Un congrès des sociétés musicales, chorales et dramatiques belges se réunira samedi prochain, à 2 heures, à l'hôtel de ville de Bruxelles, sous les auspices de l'administration communale. L'assemblée examinera, en ordre principal, les mesures à prendre pour mettre un terme aux abus que provoque l'exercice des droits d'auteurs et les modifications à apporter dans ce sens à la loi du 22 mars 1886.

Toutes les communications doivent être adressées au siège de l'Union musicale, 15, rue Duquesnoy, Bruxelles.

Pendant le mois de novembre, le D^r V. Lafosse a exposé à l'Université Nouvelle, rue de Ruysbroeck, 28, en une série de conférences données le samedi soir et le dimanche matin, la philosophie de Colins. Il a actuellement terminé la partie métaphysique de la vaste et si complète conception de notre sociologue inconnu ou méconnu, et poursuivra, dimanche, 20 courant, à 10 h. 1/2 h., son étude en établissant la morale qui doit être déduite des prémisses posées.

Le colossal succès de *Ces Messieurs* va grandissant au théâtre Molière, où chaque soir on refuse du monde. On jouera *Ces Messieurs* aujourd'hui dimanche en matinée. La pièce de Georges Ancy sera représentée également en matinée, le vendredi 25 et le dimanche 28 courant. Le soir, même spectacle.

Une petite vente de tableaux, de dessins et d'eaux-fortes de Whistler, composée d'une vingtaine de numéros, a eu lieu le mois dernier à l'hôtel Drouot, à Paris, et a obtenu des prix élevés :

Un *Nocturne à Venise* a été adjugé 18,500 francs. Les pastels ont fait : *Femme à l'ombrelle*, 6,200 francs; *Femme à l'éventail*, 3,700 francs; *Danseuse athénienne*, 3,300 francs; *Femme nue se coiffant*, 3,100 francs.

Un petit portrait du peintre, crayonné par lui-même, est monté à 820 francs. Les lithographies ont été vendues de 125 à

(1) Voir l'*Art moderne*, 1897, p. 126

510 francs; les pointes sèches de 390 à 550 francs. Des lettres autographes de Whistler ont été adjugées respectivement à 90, 42, 40 et 25 francs.

La Société des Amis du Luxembourg étudie actuellement le projet d'une réforme qu'il serait opportun d'introduire dans la législation belge. Il s'agit de faire obtenir aux peintres et aux sculpteurs une sorte de droits d'auteurs analogues à ceux des écrivains. La situation de nombreux enfants ou veuves de peintres, qui sont dans la plus grande misère alors que les œuvres de leur père ou mari atteignent des prix énormes a semblé tellement injustifiable aux Amis du Luxembourg qu'ils ont pris l'initiative de ce projet, qui tendrait à devenir une loi. Les études actuelles ont eu pour but de soumettre, par exemple, les plus-values successives des tableaux ou sculptures à un droit d'auteur plus ou moins élevé.

La maison Gilhofer et Ranschburg, à Vienne (Bognergasse, 2, Mezzanin) met en vente l'œuvre complet du célèbre graveur William Unger : près de 500 planches d'après les maîtres anciens et modernes, 171 portraits dont 40 en couleurs, 33 gravures de très grand format, 35 eaux-fortes originales; exemplaires de remarque, avec signature de l'artiste, avant la lettre, etc. Le catalogue contient un millier de numéros.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX, ESQUISSES, AQUARELLES

composant l'atelier de

feu ALFRED CLUYSENAAR, artiste peintre,

et dont la vente publique aura lieu

EN LA GALERIE J. ET A. LEROY FRÈRES

rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles,

Les mardi 22 et mercredi 23 décembre 1903,

à 2 heures précises.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy Frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière: Dimanche, 20 décembre | Publique: Lundi, 21 décembre
de 10 à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

Vient de paraître chez MM. ENOCH & C^{ie}

ÉDITEURS

27, BOULEVARD DES ITALIENS, PARIS

ŒUVRES DE M. I. DE CAMONDO

L'Île bleue. (Poème de MAURICE BOUCHOR.) Mezzo-soprano ou baryton.

Une Autre. (Poème d'ARMAND SILVESTRE.) Soprano ou ténor.

L'Absente. (Poème d'ARMAND SILVESTRE.) En deux tons.

Au Bord d'un Ruisseau. (Poème de MAURICE BOUCHOR.)

Musette. (Poème d'A. SILVESTRE et V. DEBAY.)

Pages brèves pour piano. 1. Obsession; 2. Expansive; 3. Danubienne;
4. Tourbillonnante; 5. Au Village.

Fantasque, caprice pour piano.

Pulcinellata, pour piano.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAATMOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6^e année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Histoire et esthétique musicales. — Monographies. — Critique
dramatique et comptes rendus des concerts.
Correspondances de province et de l'étranger.
Suppléments musicaux.

LE " COURRIER MUSICAL " EST ABSOLUMENT INDÉPENDANT

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie
adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépot à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

recouvertes de reliures des meilleurs maîtres
contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE



ÉDITION SPÉCIALE AVEC TRADUCTION FRANÇAISE

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

Jules Chéret (suite et fin) (GEORGES LECOMTE). — Ces Messieurs (OCTAVE MAUS). — Le Salon des Aquarellistes (O. M.). — Notes de Musique. — Le Théâtre à Paris. *La Reine Fiammetta* (M.-D. CALVOGROSSI). — Petite Chronique. — Table des Matières.

JULES CHÉRET⁽¹⁾

Cette science, cette audace acquise par tant de travail et de réflexion étaient si bien dans la nature de Chéret, complétaient si harmonieusement ses dons innés, que jamais, même aux heures les plus incertaines du début, elles n'altérèrent le charme de sa sensibilité si aigüe et si neuve, la grâce de la fantaisie avec laquelle toujours il interpréta la nature. Sa personnalité ne fut entière qu'à partir du moment où il eut adapté à sa vision si

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

originale tous les conseils d'audace qui nous arrivaient des pays de la couleur et dont tous nos glorieux artistes d'aujourd'hui eurent la sagesse de profiter.

En raison de cette adaptation si réfléchie, l'art de Jules Chéret, si particulier qu'il ne s'apparente à l'art d'aucun autre, reste délicieux par ses qualités toutes françaises de poésie, de joie, d'élégance, de fantaisie riieuse et franche.

A une époque récente où le snobisme nous encomrait d'art britannique et, après avoir banalisé nos demeures par des meubles pour transatlantiques, menaçait d'enlaidir nos rues par des affiches lourdement prétentieuses et nos salles de spectacle par de lugubres décorations, quel soulagement n'était-ce pas pour nous d'apercevoir, sur les murailles de nos avenues, sur le rideau d'un théâtre ou dans une salle de Mairie, les prestes et vivantes silhouettes de Chéret, ses libres farandoles de femmes avec leurs bras en guirlande, ses harmonies si légères et si radieuses !

Si, longtemps, Chéret employa son gracieux génie à ces décorations passagères qui, sur le papier des affiches, mirent tant d'allégresse à travers les rues, c'était dans l'attente des grandes décorations durables, soit aux palais nationaux, soit aux maisons privées, que sa gloire grandissante lui attirerait un jour.

Tant de sanguines délicates, de frais pastels, de resplendissantes affiches semées dans le monde comme à plaisir le préparaient à ces grandes toiles où sa fantaisie pourrait prendre ses ébats parmi les grâces de la nature, les fêtes et les joies du monde, les enchantements de la fiction.

Les salons de l'hôtel de ville, les panneaux décoratifs de la maison Vita à Evian, la salle du théâtre Grévin et de nombreuses peintures murales en des demeures particulières nous ont prouvé — sans que nous eussions besoin de cette démonstration — que l'allègre fantaisie de Jules Chéret, ses délicieuses transpositions des grâces et des joies de la vie, les expressives synthèses de son dessin souple et net, enfin tous ses merveilleux prestiges de coloriste, si fêtés dans ses tableaux de chevalet, dans ses pastels, dans ses éventails, et qui nous valent sans cesse les joyeuses réussites de ses affiches, pouvaient nous donner aussi le bonheur de fulgurantes décorations.

C'est pour les murailles une telle parure de gaieté que l'on se demande par quelle aberration l'État n'a pas plus souvent confié à Chéret le soin de mettre, dans la pleine liberté de sa fantaisie, des fresques de joie et de lumière aux parois de ses salles de fêtes, de ses bâtiments de plaisir. N'est-il pas facile d'imaginer les clairs panneaux d'allégresse dont Chéret aurait pu embellir par exemple le nouvel Opéra-Comique qui, aussi bien par l'ornementation que par l'architecture, semble être, pour l'ébahissement de l'avenir, le Conservatoire des pires laideurs contemporains.

Ce n'est pas assez qu'un brillant artiste comme Chéret ait, depuis trente ans, charmé notre vie intime par la vérité de ses sanguines — adorables études des souplesses de la femme moderne, — par la fraîcheur de ses pastels chatoyants comme des ailes de papillons dans la lumière, par sa peinture d'une couleur si éclatante et si large. Il ne suffit pas que, depuis toujours, il ait illustré nos rues de folâtres silhouettes et d'harmonies radieuses. Tous ceux qui, malgré l'américanisme en vogue et le paradoxal retour à la peinture bitumeuse, sont friands d'alerte et claire beauté française, souhaitent que Jules Chéret soit chargé, tandis qu'il est encore dans l'exquise jeunesse de sa fantaisie et dans la forte maîtrise de ses dons plastiques, de faire rayonner autour de nous sa joie.

Quelle image de grâce et de bonheur il doit ainsi continuer à nous offrir ! Parmi les guirlandes de fleurs, jolis sourires de femmes dont les frais visages, les regards luisants et les bouches pareilles à des bouquets de printemps sont eux-mêmes comme d'autres fleurs ; autour des têtes langoureuses et mutines, l'envol des bras en liane pour une figure de danse, ou bien leurs souples allongements vers les bouffettes de la jupe, vers la gaze palpitante des écharpes ou vers les roses qui saignent dans l'ombre bleuâtre ; sous l'étoffe qui moule les jolies gorges laiteuses, les hanches replètes, c'est la belle ligne hardie des jambes qu'on sent frémir et qui parfois se trémoussent dans l'ivresse d'une danse et la joie d'une gambade.

La Femme, symbolisant la grâce espiègle, fringante,

voluptueuse de Paris, la Femme, prétexte de toute fantaisie, cause de tout vertige, la Femme, inspiratrice de toute poésie et de la Beauté qui est encore dans l'existence, gardienne adorée de l'élégance et du charme ! Presque toujours dans l'œuvre de Chéret c'est elle qui est le centre de la composition. Frénétique, énamourée, joyeuse, elle y règne. C'est comme pour mettre une caresse autour de sa chair que les fleurs voltigent, se nouent en guirlandes. C'est pour rendre plus féérique son ensorcellement que les lumières jouent sur sa peau, c'est pour la langueur de ses attitudes, pour la câlinerie de ses gestes ou pour la grisante prestesse de ses farandoles qu'autour d'elle Arlequin, rouge ou diapré, prodigue ses pirouettes, que Pierrot, blafard sous l'immatériel argent de la lune, tire de sa guitare d'émouvantes chansons, c'est pour lui faire joyeux cortège que, agiles et folâtres, simples passants indistincts dans l'ombre violette de son lumineux triomphe, des hommes éperdus l'enveloppent de leurs rondes. Sous sa main les pittoresques attributs de son mystérieux charme et de sa folie : le tambourin qui fait vibrer les nerfs et marque la cadence de son vertige, l'éventail dont le jeu aguichant souligne ses coquetteries, le loup et le masque, comme si le rire de son artificiel visage n'était pas un masque suffisant ! Parfois aussi, au milieu des jouets éclatants de couleurs, la figure illuminée, de radieux enfants cabriolent à ses pieds, près de son corps que l'amour fit fleurir en cette jolie chair blonde et rose, jolis anges joufflus, aux beaux yeux de lumière et de désir, qui sont comme une couronne de frais boutons autour d'une grande belle rose épanouie !

Art d'élégance, de grâce, de joie, dans la pimpante tradition française du XVIII^e siècle, mais qui, au même titre art de vérité, évoque en délicieuses transpositions les élégances et les fêtes de la vie moderne

Du moindre croqueton de Chéret la spontanéité sincère de son œuvre se dégage si bien que l'on ne songe même pas à en chercher la preuve dans le caractère et l'esprit du peintre. Cependant, comme il est agréable d'apercevoir derrière l'artiste un homme tout pareil à l'idée qu'on avait plaisir à se faire de lui d'après ses toiles, c'est pour les admirateurs de Jules Chéret une délicate satisfaction que de découvrir en lui un esprit jeune, ardent, pailleté, plein de prestesse et de joie, sensible à la plus fugace apparition de Beauté. Par son allure même, si fringante, et par la vive lueur de son regard noir, si jeune sous les cheveux blancs qui, au-dessus de son frais visage, semblent être une coquetterie de plus, il a l'air d'un personnage de ses toiles.

L'harmonie est complète entre l'homme et son œuvre. C'est pour cela qu'elle se prolonge, si féconde, si variée, si alerte, pour notre enchantement.

GEORGES LECOMTE

CES MESSIEURS

Comédie en cinq actes de M. GEORGES ANCEY.

Il se passe depuis près d'un mois à Bruxelles, — précisons : à Ixelles, rue du Bastion, — un fait curieux et rare : un directeur de théâtre est obligé, pour faire représenter une œuvre dramatique frénétiquement applaudie tous les soirs par une salle comble (ce que justifie la valeur littéraire de l'ouvrage et son excellente interprétation), de recourir à la protection spéciale de la police ! Un déploiement imposant de sabres et de képis galonnés d'argent attend au contrôle les spectateurs surpris. Et, à maintes reprises, sabres et képis sont requis, au cours de la représentation, pour expulser de la salle des protestataires exaltés.

La raison ? C'est que M. Ancey a promené son lorgnon de psychologue et de dramaturge averti sur une catégorie d'êtres humains qui avaient échappé jusqu'ici à l'attention des auteurs dramatiques et que leurs fonctions semblaient, aux yeux de certains, devoir soustraire à la discussion publique. Des robes noires — voire rouges ou violettes — ont été mises souvent en scène. Mais elles apparaissent pour la première fois en collectivité.

On a admis que les magistrats, les hommes politiques, les officiers, les avocats, les artistes, les écrivains fussent étudiés dans leurs travers et leurs faiblesses. Pourquoi serait-il interdit à un homme de lettres soucieux de morale et de progrès de passer au crible les tares du monde ecclésiastique ? La comédie de M. Ancey ne peut heurter en rien les convictions religieuses admises dans une nation qui respecte, constitutionnellement, toutes les confessions, et même le droit de n'appartenir à aucune d'elles. Elle se borne à viser les abus qu'engendre l'ambition, l'hypocrisie, la vanité, l'égoïsme ou la légèreté de ceux qui ont le devoir professionnel du sacrifice. Loin de généraliser, elle oppose au caractère arriviste et à la diplomatie de l'abbé Thibaut la droiture et la modestie du vieux prêtre Morvan, qui, lorsqu'il a perdu la foi, se consacre, dans un esprit d'abnégation, à secourir les pauvres et à soigner les malades. Par sa bouche et par celle de l'évêque Goufre, l'auteur exprime des préceptes de morale simple et haute. Dès lors, comment expliquer les incidents que provoque l'œuvre ? Comment justifier son interdiction en France ? Serait-ce qu'en critiquant l'influence néfaste de certains prêtres indignes, l'auteur a touché à une plaie sociale plus étendue et plus profonde ? Que les abbés Thibaut et Nourrisson sont plus synthétiques qu'exceptionnels ? En signalant le péril, M. Ancey n'aurait dans ce cas que plus de mérite : une religion ne peut que gagner à réformer ceux qui la servent mal.

Bien qu'il défende, en sa conclusion appuyée sur la puissance de l'instinct, l'émancipation de la pensée, l'auteur de *Ces Messieurs* n'a pu entamer les convictions des croyants. Et si sa pièce est anticléricale, elle n'est nullement antireligieuse.

En France, où l'influence du Sabre n'est pas moindre que celle du Goupillon, — pour nous servir de la pittoresque image de M. Ranson, — il se peut que la censure ait été plus inquiète des propos du colonel Dumartin de Sainte-Croix que de ceux des nombreux ecclésiastiques qui papillonnent autour de la famille Fauchery. Il est ineffable, ce vieux militaire qui attelle à son landau les postiers du régiment, qui se fait tailler des gants dans le cuir de l'Etat et qui profère des déclarations de ce genre : « La religion ? Elle m'est venue d'un coup, un matin de clair soleil que je chevauchais à la tête de mon régiment. J'ai compris que mon cheval avait été créé de toute éternité pour me porter, de même que mes hommes ont été faits pour marcher derrière moi... et en rangs ! »

L'ironie de M. Ancey a dû paraître subversive. Car ce ne sont pas, sans doute, les traits qu'il décoche au clergé qui ont pu offusquer un gouvernement qui expulse de son territoire les congrégations religieuses !

Quoi qu'il en soit, Bruxelles doit à cette extraordinaire décision d'Aspasie la primeur d'une comédie que l'esprit d'observation, la vérité du dialogue, l'intérêt scénique et l'écriture élégante classent au même rang que *L'École des veufs*, c'est-à-dire parmi les chefs-

d'œuvre du théâtre moderne. La raillerie y est nuancée avec un art exquis et ne franchit, en aucune scène, le cadre d'une comédie de mœurs pour tomber dans la charge. L'interprétation discrète que lui donnent les comédiens du théâtre Molière met l'œuvre en valeur. Elle est parfaite de naturel et de vérité en ce qui concerne MM. Burguet (l'abbé Thibaut), Dauvillier (l'évêque Goufre), Frédal (Pierre Fauchery), Grégoire (l'abbé Morvan), M^{mes} Goulet et Valéry (M^{me} Bernat et M^{me} Pépin), et très honorable de la part de M^{mes} Ninove, Leriche, Deschamps, Marsans, MM. Gauthier, Bénédicte, Chatelain, etc.

OCTAVE MAUS

Le Salon des Aquarellistes.

Pour n'avoir point de « clou » sensationnel, le Salon des Aquarellistes, quarante-quatrième en date, n'en est pas moins, dans son ensemble, de bonne tenue et d'agréable aspect. On y retrouve, représentés par des œuvres attrayantes, les fervents de la peinture à l'eau, les Stacquet, les Cassiers, les Uytterschaut, les Hagemans, les Thémon, spécialisés dans un genre qui leur a valu et leur conserve la faveur publique. Des aquarellistes occasionnels, MM. C. Meunier, I. Verheyden, F. Charlet, F. Khnopff, J. Smits, A. Marcette, A. Delaunois luttent avec eux d'habileté technique, tout en apportant dans leurs impressions fugitives le reflet d'un art plus profond, d'une étude plus pénétrante. Sous la fragilité du lavis, *Dans l'Usine*, de Constantin Meunier, a la puissance et la solidité d'un bas-relief. *La Famille*, les *Hommes noirs* et les autres pages qu'inspira à M. Franz Charlet un séjour sur les rives du Zuiderzee exhalent, dans leur atmosphère un peu trouble d'aquarium, un grand charme de coloris et de sentiment. Le « Lac d'amour » de M. Khnopff, qui sert de thème à une composition symbolique dont le titre *En Souvenir d'œuvres rêvées et perdues* n'est pas pour éclairer le mystère, profère, de même, une émotion réelle, analogue à celle qui guide, dans ses visions d'églises et de béguinages, l'esprit réfléchi et scrupuleux de M. Alfred Delaunois. Le *Pax Vobis* de M. Jacob Smits, — dont les œuvres d'un nouveau venu, M. Chavignaud, reflètent les tendances, — unit à un réalisme sincère l'expression d'une inclination religieuse, presque mystique. Deux calmes paysages de M. Verheyden, quelques marines de M. Marcette, parmi lesquelles la *Marté d'équinoxe* a nos préférences, complètent, avec de jolies études de fleurs et d'intérieur de M^{me} K. Gilsoul, des sujets anecdotiques de M. L. Abry et M. Romberg, une curieuse reconstitution archaïque de M. Lynen et un *Automne* décoratif d'Auguste Donnay l'apport principal des membres effectifs de la société.

Parmi les envois des membres honoraires, il faut citer le *Vacher* de M. Ch.-W. Bartlett, mosaïque de tons forts, habilement harmonisés ; la *Commode Louis XV* et le *Clair de lune* de M. G. La Touche ; l'*Estacade* et le *Canal à Edam* de M. Luigini. Les aquarellistes italiens, jadis en faveur, ont peu à peu disparu pour faire place à un groupe de peintres hollandais et allemands dont l'importance numérique ne paraît pas en rapport avec l'intérêt d'art qu'ils confèrent au Salon. La mort a malheureusement frappé le meilleur d'entre eux, M. Paul Rink, dont trois épisodes de la vie des pêcheurs évoquent le souvenir — de même qu'une aquarelle ancienne, *Femme rêvant*, rappelle la mémoire d'un autre disparu, Alfred Cluysenaar.

La société a eu la main heureuse dans le choix de ses invités. Les trois aquarelles de M. Ch.-Alex. Robinson — marchés de Bruges, site de Middelbourg — attestent une vision personnelle, une facture légère et sûre. Les figures de M^{lle} F. Hartogh et les paysages de M. W. Sluiter font honneur à l'école hollandaise et les prestes lavis de MM. Hanicotte et Suréda, de Paris, tous deux fort habiles dans des genres différents, apportent à l'ensemble un appoint des plus honorables.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer ayant, au dernier moment, ajourné la séance qu'il avait fixée au 21, — oubliant même d'aviser de cette remise les journaux qu'il avait priés d'annoncer son concert, — c'est le sexe aimable qui eut, la semaine dernière, les honneurs de l'estrade.

On applaudit mardi dernier, à la salle Erard, le talent sympathique de M^{lle} Elisabeth Delhez, dont la voix bien posée, étendue et claire, et la méthode sûre ont mis en valeur un choix de *lieder* empruntés aux écoles allemande, française, scandinave et belge, et l'on fit fête également à sa partenaire, M^{lle} Mollander, qui, dans l'interprétation de diverses compositions classiques et modernes, déploya de sérieuses qualités de rythme, de sonorité et d'expression. Elève de De Greef, M^{lle} Mollander paraît devoir marcher sur les traces de son maître, tout en conservant une personnalité qui déjà commence à s'affirmer.

Le lendemain, dans la même salle, le piano Erard chanta délicatement sous les doigts agiles d'une autre pianiste, M^{lle} Marthe Girod, qui interpréta en virtuose et en musicienne la Sonate des « Adieux », la *Toccata et fugue* de Bach et tout un cycle de pièces de Liszt, Schumann, Chopin, Tchaïkowsky, Debussy et Le Borne. Par la légèreté de son toucher, par la sûreté de son mécanisme et la variété de son jeu, M^{lle} Girod conquiert unanimement l'auditoire, qui lui fit le plus chaleureux accueil.

La série féminine continuera après le nouvel an : on annonce pour le 7 janvier, à la Grande-Harmonie, un concert de M^{me} Kleberg-Samuel; pour le 18, à la salle Erard, une séance de harpe donnée par M^{lle} Gaétane Britt.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Reine Fiammette, conte dramatique en quatre actes de M. CATULLE MENDÈS, musique de M. XAVIER LEROUX, représentée au théâtre de l'Opéra-Comique le 23 décembre 1903.

On connaît le joli « conte dramatique » de M. Mendès, qui fut joué en 1889 au théâtre Libre, en 1898 à l'Odéon. C'est l'histoire d'une petite reine, Orlanda, que l'on nomme Fiammette à cause de sa grâce pétillante et de sa vivacité. En son minuscule royaume de bologne, elle vit, heureuse, et ne pense guère qu'à rire. Mais à Rome, on soupçonne fort la jeune femme d'hérésie, et le cardinal Sforza est chargé d'organiser un complot; Fiammette sera assassinée, afin qu'à sa place règne Giorgio d'Ast, un aventurier que la reine, un jour, commit l'imprudence d'épouser pour sa belle mine, et qui, sur le trône, ne sera que l'instrument docile de la papauté. Mais qui choisit-on pour frapper Fiammette? Un jeune clerc, Danielo, éperdument amoureux d'une femme qu'il ne connaît que sous le nom d'Hélène, et qui lui donne rendez-vous, le soir, dans un couvent de la ville. Or, cette femme est Fiammette; aussi, lorsqu'au milieu d'une fête Danielo s'apprête à frapper la reine et reconnaît en elle son adorée, il laisse tomber son arme; mais on l'a vu, on l'arrête et il est condamné à mort. Sforza s'offre à le sauver, si Fiammette consent à signer son abdication. Une fois la reine déçue, elle est à son tour arrêtée et condamnée sous prétexte d'hérésie.

Dans la prison où elle attend l'heure dernière, Danielo est survenu, pour confesser la condamnée. Il est auprès d'elle quand arrive le cortège funèbre et, éperdu d'avoir appris que Sforza avait menti pour le pousser au crime projeté, il s'élance sur le cardinal pour le tuer, mais il est saisi, et mourra sur le même billot que celle qu'il aime.

Il y a, dans ce conte, beaucoup de fantaisie et d'agrément. Certes, la psychologie n'y joue pas un très grand rôle : l'intérêt se résume en le seul caractère de l'héroïne, délicieusement superficielle et qui subit sa destinée comme ses impressions, très femme d'ailleurs en cela. Aussi n'y avait-il point là la matière

d'un drame musical. D'ailleurs, le compositeur l'a compris et le public est prévenu par le titre. Le rôle de la musique est ici d'accentuer le côté scénique de l'intrigue, de mettre en valeur la gaieté de certaines scènes, de souligner le tragique des événements; en un mot, de s'associer au poème tel qu'il est. M. Xavier Leroux s'est excellemment acquitté de sa tâche : l'orchestre, traité avec légèreté et avec aisance, court le long du poème sans l'écraser, sans prétendre à en transformer la couleur, et une telle identification est précisément le but que doit se proposer tout musicien et qu'on doit féliciter M. Leroux d'avoir atteint. Tout le commencement du deuxième acte séduit par l'habileté avec laquelle les scènes sont traitées, par la gaieté pimpante de la musique. L'acte final est du meilleur théâtre : la musique concourt fort bien à l'effet dramatique voulu par le poète.

Je ne pense pas que les auteurs puissent désirer une plus parfaite interprète que M^{lle} Garden, qui incarna exquisement et sincèrement l'héroïne. M. Maréchal réalisa à souhait le personnage de Danielo et M. Jean Périer se tira excellemment du rôle peu sympathique de Giorgio d'Ast. Parmi les autres interprètes, il faut signaler MM. Allard, Carbonne, M^{les} Passama et Tiphaine, ainsi que la gentille M^{lle} Dumesnil. Les décors et la mise en scène sont très réussis, naturellement, et l'orchestre, dirigé par M. Messenger, fut excellent. En résumé, succès très franc.

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

C'est au square de l'Industrie, à Bruxelles, que sera érigé le monument Joseph Dupont; le comité vient de recevoir à cet effet l'autorisation administrative.

M. Paul Du Bois, auteur du projet, s'occupe de modifier celui-ci en vue de sa destination. Le bas-relief qui devait lui servir de fond sera naturellement supprimé. S'inspirant de l'ordonnance des monuments du parc Monceau, l'artiste étudie un ensemble dont la silhouette se détachera harmonieusement sur des fonds de verdure.

A propos de M. Du Bois, annonçons que le statuaire vient d'achever le monument que les coopératives ouvrières du Borinage élèvent à Alfred Defuisseaux. Le leader socialiste, debout, soutient un mineur qu'il aide à gravir un chemin escarpé. A sa droite une jeune femme et un enfant symbolisent un avenir de bonheur et de paix.

Ce groupe, de belle et noble allure, sera érigé à Frameries.

Le jury du Concours quinquennal de littérature (1898-1902) vient, par quatre voix sur cinq, d'attribuer le prix à notre collaborateur Emile Verhaeren pour son volume de vers : *Les Visages de la vie*.

L'Académie de Goncourt vient d'attribuer son prix annuel de 5,000 francs à M. J.-A. Nau, auteur d'un roman intitulé *Force ennemie* et d'un poème : *Au seuil de l'Espoir*.

C'est décidément la gloire! Un fabricant gantois vient de lancer une marque de cigares nouvelle, le cigare *Joyzelle!* Maeterlinck est prophète en son pays.

André Van Hasselt fut, on le sait, un des initiateurs de la Renaissance des lettres en Belgique. Mais on ignore généralement qu'outre les cinq volumes de vers dont le poème social *Les Quatre Incarnations du Christ* constitue le morceau capital et cinq volumes de prose, Van Hasselt publia une quantité de nouvelles, de contes, d'essais historiques, de mémoires, de traductions. M. René Bertaut, qui fait paraître régulièrement dans la *Revue bibliographique belge* d'intéressantes monographies d'écrivains, a minutieusement établi, à la suite d'une étude sur le poète, sa bibliographie complète. Celle-ci comprend environ cent cinquante numéros, indépendamment d'une collaboration active à un grand nombre de périodiques belges et étrangers.

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, l'Association des chanteurs de Saint-Boniface donnera une seconde audition du salut de Noël, dont le programme réunit un choix d'œuvres de Palestrina, R. de Lassus, Grazio Vecchi, P. Piel, J.-S. Bach, Haendel et A. Guilman.

Mercredi prochain, première représentation au théâtre de la Monnaie de la *Belle au bois dormant*, opéra-léerie de M. Silver, interprété par M^{mes} Bréjean-Silver, Eyreams, Maubourg, Tourjane, Piton, MM. Delmas, Boyer, Cotreuil, Danlée, Caisso et Austin.

En raison du succès exceptionnel de *Ces Messieurs*, la direction du théâtre Molière fera jouer cette comédie en matinée, — indépendamment des représentations du soir, — aujourd'hui dimanche, vendredi, samedi et dimanche prochains. L'œuvre de Georges Ancey, qui fait salle comble tous les jours, atteindra dimanche soir sa quarante-deuxième représentation.

L'« Oeuvre » viendra donner au théâtre du Parc, le 14 janvier, une seule représentation de *Maison de poupée*, d'Henrik Ibsen, avec M^{me} Suzanne Desprès dans le rôle de Nora et M. Lugné-Poe dans celui de Thorvald.

On sait quel éclatant succès remporta M^{me} Suzanne Desprès dans ce rôle, « celui de sa carrière dramatique qu'elle préfère » d'après son propre aveu, celui où son admirable talent, tout de simplicité et de vérité, affirme le mieux sa personnalité ardente.

Tout avait été dit jusqu'ici sur Ibsen et sur *Maison de poupée*, mais les critiques furent unanimes à reconnaître, après la reprise d'octobre dernier au Nouveau Théâtre, que tout n'avait pas été réalisé dans l'interprétation de ce chef-d'œuvre et que seule M^{me} Suzanne Desprès était la Nora vraiment ibsenienne.

A côté d'elle, Lugné-Poe est un Thorvald Helmer simple et vrai, d'une observation serrée, d'une compréhension sincère, et pour la première fois, depuis la récente reprise de *Maison de poupée*, le rôle de M^{me} Lunde a été mis en réelle valeur par M^{lle} Henriette Raggars, comédienne experte, qui fut très remarquée l'année dernière dans sa création talentueuse du *Cadre*, de P. Wolff.

Les autres rôles seront joués par les comédiens créateurs de la troupe de l'Oeuvre.

Cette représentation sera précédée, le 11, de celle de l'Article 266, comédie inédite en trois actes d'un de nos confrères, membre du Jeune Barreau bruxellois.

Le deuxième concert populaire aura lieu les 9 et 10 janvier

sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M. Fritz Kreisler, violoniste.

Programme : 1. Ouverture de la *Fiancée vendue* (Smetana), 2. *Slenka Raz'ne*, poème symphonique (Glazounow); 3. Concerto de Mendelssohn; 4. *Choral virié* pour saxophone avec accompagnement d'orchestre (V. d'Indy); soliste, M. Kuhn (première exécution); 5. Concerto de Paganini; 6. Fragments symphoniques du *Crépuscule des dieux* (R. Wagner) : a) *Le Voyage au Rhin*; b) *Marche funèbre de Siegfried*.

Pour les places, chez Schott.

L'Union des amis de l'Art belge fera distribuer dans le courant de janvier à ses membres une épreuve originale, signée par l'artiste, de l'eau-forte *Le Chenal d'Ostende*, grande planche par M. Omer Coppens admirée récemment au Salon triennal de Bruxelles.

Les adhésions pour l'exercice en cours, donnant droit à cette prime et à la participation au tirage au sort des œuvres d'art, sont reçues au siège social, rue de Comines, 34, à Bruxelles.

On vient de placer dans la salle des séances du Sénat une toile de M. Hennebicq, *Charles de Lorraine*, destinée à compléter la série des figures historiques de Gallait.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

provenant d'un amateur

et dont la vente publique aura lieu

EN LA GALERIE J. & A. LEROY FRÈRES
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Le mardi 29 décembre 1903, à 2 heures précises.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITION

Les dimanches 27 et lundi 28 décembre 1903, de 10 à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS
SPECIAUX POUR LA
CAMPAGNE
ARTISTIQUES PRATIQUES
SOLDES ET PEU COUTEURS



Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL
DE ROCHE

5 fr.

MAISON HARTMANN
INGÉNIEUR-OPTICIEN
MAISON DE VENTE
23, rue de la Putterie
BRUXELLES

NOUVEL AN

Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

*recouvertes de reliures des meilleurs maîtres
contemporains.*

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fournisseur des Conservatoires
et Ecoles de musique de Belgique

PIANOS

GUNTHER

6, rue Thérésienne, 6

BRUXELLES

Instruments de Concert et de Salon

DIPLOME D'HONNEUR
aux Expositions universelles

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-TROISIÈME ANNÉE (1903) DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Esthétique (H. FIERENS-GEVAERT)	275, 283
L'Art social (MAURICE LE BLOND)	34
Le Concept sociologique de l'art (E. DE ROBERTY)	195
L'Art et l'exotisme (JEAN MARCEL)	173
L'Art sauvage. Notes du Congo (Id.)	70
A propos de la lumière de Rembrandt (PH. ZILCKEN)	251
Le Musée moderne (E. DEMOLDER)	17
La Satire dans la peinture flamande (L. MAETERLINCK)	41
L'Art wallon (LÉON ABBY)	365
Un Maître du xv ^e siècle: IL SASSETTA (JULES DESTREE). Tiars (ADOLPHE CRESPIN)	267 141
La <i>Libre Esthétique</i> (OCTAVE MAUS)	67
Le Salon des Beaux-Arts (GEORGES LE BRUN)	307
Un Panneau décoratif de Théo Van Rysselberghe (EUGÈNE DEMOLDER)	1
L'Institut d'art (OCTAVE MAUS)	389
Les Modèles (HENRY DETOUCHE)	309
De l'illustration des livres (C. MAZÈL)	405
Réponse au vœu de modération dans l'illustration (M. MALI)	421
Le Jardin, le Faune et le Poète (A. GILBERT DE VOISINS)	90
De la Tradition et de l'Indépendance (JEAN DOMINIQUE)	105
Nietzsche et la Princesse de Saxe (ANDRÉ RUYTERS)	12
M. Ruyters et Nietzsche (G. RENCY)	26
L'Art moderne ami de l'ordre (W. G.)	25
Immoraliste et surhomme (A.-M. DE SAINT-HUBERT)	33
Lettre parisienne (JOHANNIN LE COUDRAY)	299
Actualités littéraires (Id.)	331
Le Lit de Procuste (CLAUDE FERRARE)	319
Art et musique (Id.)	334
Le d'Indysme (L. DE LA LAURENCIE)	49
Rapport sur l'attribution du prix Edmond Picard (OCTAVE MAUS)	153
La Pointe de l'archet (EUGÈNE YSAÏE)	163
Le Centenaire d'Hector Berlioz (OCTAVE MAUS)	291
Dissonance, par Jean d'Udine (L. DE LA LAURENCIE)	203
L'Étranger (JEAN DE GONET)	9
Le Roi Arthur (OCTAVE MAUS)	413
Joyzelle (Id.)	187
EUGÈNE BAIE (E. SAMUEL)	171, 179
THÉODORE BARON (EDMOND PICARD)	278
JULES CHÉRET (G. LECOMTE)	429, 439
CÉSAR FRANCK (VINCENT D'INDY)	211, 219, 227
PAUL GAUGUIN (CHARLES MORICE)	323

VINCENT D'INDY (RENÉ DOIRE)	13, 19
KIPLING et LOTI (CLAUDE FERRARE)	133
CAMILLE LEMONNIER (ANDRÉ RUYTERS)	75
Camille Lemonnier musicien (EUGÈNE SAMUEL)	59
ADRIEN NITHOUARD (FRANCIS DE MIOMANDRE)	371, 379, 387
CAMILLE PISSARRO (GEORGES LECOMTE)	397
FRANCIS PLANTÉ (O. M.)	97
RACHILDE (FRANCIS DE MIOMANDRE)	117, 125
GEORGES RODENBACH (ÉMILE VERHAEREN)	263, 271
EUGÈNE SAMUEL (EUGÈNE BAIE)	243
JOSE-MARIE SERT (OCTAVE MAUS)	236
STYN STREUVELS (AUG. DELBEKE)	78
CHARLES VAN DER STAPPEN (OCTAVE MAUS)	339, 347
EUGÈNE VERDYEN (CAMILLE LEMONNIER)	230
WILLETTE (HENRY DETOUCHE)	355, 363
J. MC NEILL WHISTLER (OCTAVE MAUS)	259

PEINTURE

Un Roger Van der Weyden identifié (H. FIERENS- GEVAERT)	423
La Peinture sociale en Belgique (MARIUS-ARY LEBLOND)	69
La Décoration d'une cathédrale (OCTAVE MAUS)	236
Une décoration de Van Rysselberghe (EUG. DEMOLDER)	1
Conférences de M. POI DE MONT sur l'Art gothique	184
Les Nouvelles Acquisitions du musée ancien (A. M.)	402, 417
Le Musée Moderne (EUGÈNE DEMOLDER)	17
G. Vogels au Musée Moderne (lettre de M. Buelens)	29
Concours de Rome	351, 361, 393
Concours Godecharles	393, 435
Cours d'art et d'archéologie	383, 389, 401, 435
L'Union des Amis de l'Art belge	7, 56
Le Monument Th. Baron. Discours de M. ED. PICARD	278
Les Panneaux de M. Gilsoul à l'Hôtel de Ville	185
Un Plafond d'Emile Berchmans	239
Le Plafond du Théâtre-Français par A. Besnard (O. M.)	222
MAXIME DETHOMAS (ROGER MARX)	217
<i>Fantôme abandonnée</i> par EUGÈNE CARRIERE	114
La <i>Fête du Lendit</i> par M. WEERTS	288
Quand les peintres exposent chez eux (J.-F. RAFFAËLLI)	336
Un Portrait du Titien	23
Le Portrait de Dante à Florence	177
Quarante dessins de Michel-Ange au Musée de Florence	312
La Cène de Léonard de Vinci à Milan	411

Le SALON TRIENNAL (GEORGES LE BRUN).	253, 307
Le Jury du Salon	146, 166, 174, 181, 190
A propos de l'article 9 du règlement (M. DES OMBIAUX).	295
M. Van Boeckel et le Salon triennal	328
Protestations d'artistes.	320, 328, 352
LA LIBRE ESTHÉTIQUE (OCTAVE MAUS)	67
Le Vernissage	71
Notes d'un passant (GEORGES RENCY).	103
Dix années de campagne (statistique)	142
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	127, 137, 156
Acquisitions	114, 122, 131, 138
Exposition de la <i>Société des Beaux-Arts</i> (E. DEMOLDER).	155
Id. du Cercle <i>Pour l'Art</i> (OCTAVE MAUS)	52
Id. du Cercle <i>Labeur</i> (Id.)	357
Id. du <i>Sillon</i> (Id.)	390
Id. de la <i>Société nationale des Aquarellistes et pastellistes</i> (Id.)	197
Id. <i>Société royale des Aquarellistes</i> (Id.)	
CERCLE ARTISTIQUE. M. et M ^{me} R. WYTSMAN (O. M.).	52
MM. E. CARPENTIER et J. POTVIN (G. R.).	53
M. JEF LEEMPOELS (O. M.).	62
M. LÉON FRÉDÉRIC, M ^{lle} BERTHE ART (Id.)	78
MM. STACQUET et V. UYTTERSCHAUT (Id.)	119
MM. JEAN GOUWELOOS et PAUL MATHIEU (Id.)	137
M. et M ^{me} GÉO BERNIER (Id.)	137
M. ANDRÉ HENNEBICQ, M ^{lle} H. CALAIS, MM. S. DETILLEUX et F. GAILLARD (Id.)	166
Feu GUSTAVE VANAISE (Id.)	181
M. G.-M. STEVENS (Id.)	334
M. HENRI LUYTEN (Id.)	335
Feu ALFRED CLUYSENAAR (Id.)	357
MM. W. DELSAUX, LUDWIG et LUNS (Id.)	408
MM. M. MELSEN et J. MERCKAERT (Id.)	432
GALERIE ROYALE. Exposition VAN GOGH (OCTAVE MAUS)	107
MM. JEAN VAN DEN ACKER et GASTON DE BIEMME (O. M.)	138
M. CH. BOUGARD (Id.)	166
GRANDE-HARMONIE. MM. APOL, HAUSTRAETE, GODFRINON et BOCHOMS (Id.)	166
ANVERS. Exposition d'aquarelles, de pastels et d'eaux-fortes (L. A.)	167
Les <i>Scalden</i> (LÉON ABRY)	183
<i>Eenigen</i> (F.)	215
Deuxième exposition des <i>Eenigen</i> (L. A.)	423
GAND. Exposition de MM. G.-M. STEVENS, A. BASTIEN et M. WAGEMANS (F. V. E.)	418
Exposition GEORGES BUYSSE	434
LIÈGE. Les Beaux-Arts à l'Exposition de 1905	247, 434
SCHAERBEEK. Exposition Verwee	192
WESTENDE. Le Salon des aquarellistes	279
PARIS. Les Artistes belges aux Salons (ANDRÉ FONTAINAS)	205
Attribution de la médaille d'or	217
Attribution du prix national	224
Exposition Steinlen (H. DETOUCHE)	432
LA HAYE. Exposition de portraits anciens	272
L'Exposition des Beaux-Arts de Venise	191
Une Exposition d'impressionnistes à Weimar	233
Exposition d'artistes belges à Vienne	7
Articles sur Whistler	395
Le Testament de Whistler	393
Publications d'art : <i>The Burlington Magazine</i>	148
<i>Le Canard sauvage</i>	148
<i>Masters in art</i> (J. D.)	391
Annuaire de la <i>Société des Amis de l'Eau-forte</i>	39
GUSTAVE BOURCARD. <i>A travers cinq siècles de gravure</i>	47
LOUISE DANSE. Illustrations de <i>El Moghreb at Aksa</i> (JUDITH CLADEL)	214
ARMAND HEINS. <i>Vieux Coins en Flandre</i> (L.)	435
<i>The Genius of J. M. W. Turner</i>	391
GÉO DUPUIS, illustrateur	320
Vente de peintures de Jongkind	23
Id. K.-X. Roussel (O. M.)	30
Id. Zola. Les Tableaux de Cézanne	114

Vente d'œuvres de F. Rops	414
Id. de la collection Etienne Le Roy	159
Id. de dessins et de gravures de William Blake	160
Id. de la <i>Femme à l'éventail</i> de Renoir	176
Id. de la collection Eugène Lyon	176
Id. de la collection Arsène Alexandre	199
Id. de la collection Zygomalas	249
Id. des fresques de Rosco-Reale	216
Id. d'un Rousseau et d'un Millet	435
Id. Whistler à Paris	436
<i>Nécrologie</i> EDOUARD COUTURIER	184
PAUL GAUGUIN (CHARLES MORICE)	320, 397
CAMILLE PISSARRO GEORGES LE COMTE	393, 323
JOSEPH STALLAERT	411
ANTOINE VAN HAMMÉE	10
EUGÈNE VERDYEN (CAMILLE LEMONNIER)	239
JAMES MAC NEILL WHISTLER (OCTAVE MAUS)	250
Memento des expositions	6, 45, 81, 99, 158, 216, 240, 328, 344, 393

SCULPTURE

Le Statuaire Charles Van der Stappen (OCTAVE MAUS)	339, 347
<i>Les Bourgeois de Calais</i> (Id.)	255
La <i>Maternité</i> de CONSTANTIN MEUNIER	184
Le Monument Th. Baron par CH. VAN DER STAPPEN	278
Id. Oscar Beek par JOSEPH RULOT	265
Id. Beethoven par MAX KLINGER	5
Id. Alfred Defuisseaux par PAUL DU BOIS	442
Id. Joseph Dupont (Id.)	442
Id. de l' <i>Intercommunale des eaux</i>	15, 22
Id. Guido Gezelle par J. LAGAE	159
Id. Henri Glépin à Mons (concours)	435
Id. Arsène Houssaye au Père-Lachaise	123
Id. Lafayette par P.-W. BARTLETT	39
Id. Lentz et Dicks par FEDERSPIEL (O. M.)	351
Id. du roi Milan par ANTONIN MERCIÉ	312
Id. Alfred de Musset par BERNARD et GRANET	217
Id. d'Egar Poe par M. DE CHARMOY	304
Id. Puvion de Chavannes par RODIN	200
Id. Rodenbach par G. MINNE	216, 263, 271
Id. Talma par FAGEL	39
Id. au Travail par CONSTANTIN MEUNIER	15, 55
Id. Van Hammée	139
Id. de l' <i>Union postale</i>	384
Id. Van Beveren par J. VAN BIESBROECK	385
Id. Verwee par CH. VAN DER STAPPEN (M. M.)	191
Id. Wagner par EBERLEIN	233
Id. Zola par C. MEUNIER et A. CHARPENTIER	65, 112, 140, 168, 184
Art et Patriotisme (JEAN MARCEL)	302
Projet de monument à Octave Pirmez	424
Id. à Max Waller	437
Concours pour le monument du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance belge	336
Les Concours préparatoire du Prix de Rome	139
Le Sculptographe	419
La Fondation Feigneaux	402
Jef Lambeaux au Musée de Bruxelles	72
Les Amis de la médaille	37
Une Médaille de G. Devreese	46
Une plaquette de G. Devreese : <i>L'Invention du dessin</i>	264, 410
La Médaille de M. Lambermont par LOUIS DUPUIS	168
La Médaille commémorative des représentations de la Tétralogie par P. BRAECKE	184, 192, 256
Une Médaille d'I. DE RUDDER	288
La Médaille Jules Bara par G. CHARLIER	344
La Médaille Hector Berlioz par J. DUPRE	294
<i>Nécrologie</i> . HUBERT PONSCHARME	80

**ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE
INDUSTRIES D'ART**

Architecture moderne (H. FIERENS-GEVAERT)	255
Modern-Style (CHARLES VERRIER)	303
Les Embellissements de Bruxelles (ANDRÉ HALLAYS)	252, 270
La Commission royale des monuments (LÉON ABRÏ)	145, 156
Nos Églises (L. A.)	207
L'Ancienne église de Laeken (COSYN)	111, 135
Le Château de Laroche (LÉON ABRÏ)	342
Une Querelle archéologique (Id.)	53
Une Exposition d'art ancien à Sienne (JULES DESTREÉ)	360
Les Dinanderies (GEORGES LE BRUN)	287
Esthétique brugeoise (PAUL ERRERA)	271
L'Exposition de Liège de 1905	158, 184, 272, 294, 321, 352
Un Palais des Beaux-Arts à Liège	383
Le Nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand	215
La Tiare de Sathapharnès	141, 223, 246, 264
La Protection des Sites et des monuments naturels en France (L. A.)	4
PARIS. Exposition Charles Garnier	224
La Société internationale d'art populaire	182
Exposition de l'Ivoire	225
Exposition de la Reliure	280
La Direction du musée de Cluny	288
La Maison de Victor Hugo	249
LA HAYE. Le Musée Mesdag	419
LIMA Concours d'architecture	264
VIENNE. Le Nouveau Musée de peinture moderne	294
La Décoration d'un paquebot par H. Van de Velde	100
MELANI. <i>Manuel de l'architecture italienne</i>	192
ALEXANDRE KOCH. <i>L'Exposition des arts décoratifs de Turin</i> (O. M.)	4

LITTÉRATURE

<i>L'Association des Ecrivains belges</i>	44, 136, 408
L'Anthologie des Ecrivains belges	256
— Camille Lemonnier	109
Le Banquet Lemonnier	87
Manifestation Camille Lemonnier à Liège	130
Le Banquet Lemonnier à Paris	114
Une édition populaire nationale de la <i>Belgique</i> (V.)	45
Le Prix Chauchard à Camille Lemonnier	436
Un jubilé littéraire (M ^{lle} M. Van de Wiele)	238
Le Monument Rodenbach. — Discours d'EMILE VERHAEREN	263, 271
La Littérature belge en Suisse (HUBERT KRAINS)	326
La Nationalité des Rosny	247, 254, 279
Une enquête littéraire sur Zola	62
Pseudonymes littéraires	343
Mœurs des diurnales	328
Les Concours de l'Académie	239, 436
Les Elections de l'Académie française	221
La <i>Cludine</i> de Balzac	83
Conférences de la Libre Esthétique : M. GILBERT DE VOISINS. <i>Le Jardin, le Faune et le Poète</i>	90
M. VINCENT D'INDY. <i>La Suite instrumentale</i>	98
M ^{lle} MARIE CLOSSET. <i>La Tradition et l'Indépendance</i>	105
M. OCTAVE MAUS. <i>L'Humour en musique</i>	120
Conférence de Camille Lemonnier au Cercle <i>Labour</i> (O. M.) Id. de M ^{lle} Judith Cladel: <i>Calderon</i> (N.)	366 36
Conférences de M. Edmond Picard sur Camille Lemon- nier (M. M.)	89
Conférence de M. Edmond Picard au Jeune Barreau : <i>Psukt</i>	394
MAISON DU PEUPLE. Lecture de M. Edmond Picard : <i>Fatigue de vivre</i>	92
Conférence de M. H. Lafontaine : <i>Beethoven</i>	73

UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférences de M. E. de Roberty	195
Conférences du Dr Lafosse	436
ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. Conférence de M. Wallner : <i>Brahms</i>	182
Conférence de M. Reul : <i>Le Faust de Goethe</i>	130
Conférence de M. Gheude : <i>Evolution du mou- vement littéraire belge depuis 1830</i>	157
Conférence de M. Pol de Mont au Musée ancien : <i>L'Art gothique</i>	184
COMTE D'AERSCHOT. <i>Sourires perdus</i> (HUBERT KRAINS)	36
EUGÈNE BAÏE. <i>L'Épopée flamande</i> (EUGÈNE SAMUEL)	171, 179
LÉON BAZALGETTE. <i>Le Problème de l'Avenir latin</i> (G. RENCY)	431
MAURICE BRAUBOURG. <i>La Crise de M^{me} Dudragon</i> (HU- BERT KRAINS)	294
LISE DE BELLINGLISE. <i>Missel paten</i>	394
CYRIEL BUYSSE. <i>La Famille Van Paemel</i> (M. DE WERT)	35
CORALIE CASTLEIN. <i>Les Vies d'amour</i> (GEORGES RENCY)	3
ARTHUR COLSON. <i>En Hesbaye</i> (Id.)	432
LEOPOLD COUROUBLE. <i>Images d'outre-mer. Les Cadets du Brabant</i> (H. KRAINS)	422
POL DE MONT. <i>Koppen en Bustrn</i>	272
JULES DESTREÉ. <i>Sur quelques peintres de Sienne</i>	279
ED. DUCOTÉ. <i>En ce monde ou dans l'autre</i> (G. RENCY)	431
M. DUMUR. <i>Un coco de génie</i> (JOHANNIN LE COUDRAY)	332
H. FIERENS-GEVAERT. <i>Le Tocsin</i> (HUBERT KRAINS)	294
FONSNY ET VAN DOOREN. <i>Anthologie des poètes lyriques français</i> (GEORGES RENCY)	28
ANDRÉ FONTAINAS. <i>L'Indécis</i> (JOHANNIN LE COUDRAY)	301
SANBORNE GAMA. <i>Cœurs saignants</i> (G. RENCY)	431
ANDRÉ GIDE. <i>L'Immoraliste</i> (Id.)	2
Id. <i>Prétextes</i> (Id.)	431
VALÈRE GILLE. <i>Corbeille d'octobre</i> (Id.)	42
M. GORKY. <i>Varenka Ollesola</i> (Id.)	3
REMY DE GOURMONT. <i>Le Problème du style</i> (M. F.)	37
GÉRARD D'HOVILLE. <i>L'Inconstante</i> (A. GILBERT DE VOISINS)	188
FRANCIS JAMMES. <i>Le Roman du lièvre</i> (M. MALI)	213
ERNEST JAUBERT. <i>Lueurs</i> (G. RENCY)	431
TRISTAN KLINGSOR. <i>Livre d'esquisses</i> (Id.)	431
HUBERT KRAINS. <i>Le Pain noir</i> (JOHANNIN LE COUDRAY)	301
SELMA LAGERLOF. <i>Jérusalem</i> (M. MALI)	197
RICHARD LAPAILLE. <i>Etude sur l'enseignement de la lan- gue maternelle</i> (GEORGES RENCY)	28
PAUL LEAUTAUD. <i>Le Petit Ami</i> (Id.)	431
GEORGES LECOMTE. <i>Le Veau d'or</i> (RENÉ FARALICQ)	315
CAMILLE LEMONNIER. <i>Le Mort</i> (édition nouvelle) (G. RENCY)	2
Id. <i>Le Petit homme de Dieu</i> (Id.)	85
Id. <i>Comme va le ruisseau</i> (H. D.)	381
PIERRE LOUYS. <i>Sanguines</i> (CLAUDE FERRARE)	319
LOYSON-BRIDET. <i>Mœurs des Diurnales</i> (JOHANNIN LE COUDRAY)	300
JEAN DE LA LUNE. <i>Pantins</i> (G. RENCY)	432
GUSTAVE WACON. <i>Les Arts dans la maison de Condé</i> (C. G.)	37
MAURICE MAETERLINCK. <i>Joyzelle</i> (OCTAVE MAUS)	187
Id. <i>Id.</i> (ROBERT DE FLERS)	327
D ^r MARDRUS. <i>Les Mille Nuits et une nuit</i>	262
RAYMOND MARIVAL. <i>Le Cof</i> (GEORGES RENCY)	3
CATULLE WENDÈS. Rapport sur le mouvement poétique en France de 1867 à 1900 (JOHANNIN LE COUDRAY)	33
CH. MORIKI. <i>Chonchon ou l'amour expérimental</i> (G. RENCY)	27
EDMOND PICARD. <i>Fatigue de vivre</i> (Id.)	43
SANDER PIERRON. <i>Études d'art</i> (O. M.)	207
EDMOND PILON. <i>Octave Mirbeau</i> (G. RENCY)	431
RACHILDE. <i>Monsieur Venus</i> (Id.)	3
Id. <i>La Sanglante ironie</i> (F. DE MIOMANDRE)	117, 125
Id. <i>L'imitation de la mort</i> (JOHANNIN LE COUDRAY)	300
W. RITTER. <i>Leurs Lys et leurs roses</i> (HUBERT KRAINS)	294
S. RUSINOL. <i>L'Heroe</i>	209
ACHILLE SEGARD. <i>Mirage perpétuel</i> (G. RENCY)	431
LOUIS-NICHEL Y SERENTANT. <i>Pierre et Anna</i> (Id.)	61
Id. <i>L'Idole monstrueuse</i> (Id.)	432

EUGÈNE DE SOLENIÈRE. <i>Willy</i> (E. R.)	37
CHARLES DE SPRIMONT. <i>La Rose et l'Épée</i> (H. KRAINS) .	422
EMILE STRAUS. <i>Les Paralipomènes de Punch</i>	312
EDOUARD TAVAN. <i>Fleurs de rêves. La Coupe d'onyx</i> (HUBERT KRAINS)	358
JEAN D'UDINE. <i>Dissonance</i> (L. DE LA LAURENCIE)	205
BARON CH. VAN BENEDEN. <i>Les Titularisés</i> G. RENCY)	3
AD. VAN BEVER et SANSOT-ORLAND. <i>Œuvres galantes de conteurs italiens</i> (JOHANNIN LE COUDRAY	299
JEAN VIOLLIS. <i>Petit Cœur</i> (G. RENCY)	434
R. DE VISSAC. <i>Pour Elles</i> (Id.)	432
REVUES NOUVELLES. <i>Reforme</i> (La Haye)	225
<i>Jeune Effort</i> Bruxelles)	248
<i>Le Roseau vert</i> Id.)	361
<i>Le Festin d'Esopo</i> (Paris)	394
<i>La Roulotte</i> (Soignies)	403
<i>Les Marges</i> (Paris)	427
Eugène Baie et la presse parisienne	240
Vente de la Bibliothèque du marquis de Jerez (Madrid	150
<i>Nécrologie</i> . FRITZ LUTENS	21
MAURICE ROLLINAT	377
CHARLES DE SPRIMONT	200
Accusés de réception 22, 64, 72, 113, 121, 149, 175, 216, 240, 343, 393	

MUSIQUE

L'Incident Thomson (OCTAVE MAUS)	245
ENQUÊTE SUR LES CONCOURS DES CONSERVATOIRES : MM. JEAN BLOCKX, 277; EDOUARD BRAHY, 294; PIERRE DE BREVILLE, 309; EDOUARD COLONNE, 325; MATHIEU CRICKBOOM, 293; CLAUDE DEBUSSY, 342; DANIEL DE LANGE, 325; LÉON DU BOIS, 350; PAUL DUKAS, 301; HENRY DUPARC, 350; SYLVAIN DUPUIS, 308; BALTHA- ZAR FLORENCE, 319; ALEXANDRE GUILLMANT, 285; GUS- TAVE HUBERTI, 318; VINCENT D'INDY, 293; JOSEPH JONGEN, 309; LOUIS KEFER, 333; EDOUARD JASSEN, 365; FERNAND LE BORNE, 357; MAURICE LEENDERS, 325; ALBERIC MAGNARD, 351; ALPHONSE MAILLY, 326; EMILE MATHIEU, 286; ANDRÉ MESSENGER, 277; FELIX MOTTL, 342; TH. RADOUX, 304; J. GUY ROPARTZ, 319; LOUIS DE SERRES, 365; JULES STOCKHAUSEN, 350; ERNEST VAN DYCK, 341; VICTOR VREULS, 304; EU- GENE YSAÏE, 333; THÉO YSAÏE, 285.	
Clôture de l'enquête (OCTAVE MAUS)	375
Le Concours de Rome	239
Le Lauréat du Prix Edmond Picard (OCTAVE MAUS)	153
La Pointe de l'archet (EUGÈNE YSAÏE)	163
Le d'Indysme (L. DE LA LAURENCIE)	49
Le Centenaire d'Hector Berlioz (OCTAVE MAUS)	291
Le Musée Berlioz	411
L'Éducation artistique (VINCENT D'INDY et CLAUDE DE- BUSSY)	207
Conférences musicales: <i>La Suite instrumentale</i> , par VIN- CENT D'INDY	98
<i>L'Humour dans la musique</i> , par OCTAVE MAUS	120
<i>Beethoven</i> , par H. LAFONTAINE	73
<i>Brahms</i> , par L. WALLNER	182
Un roman musical (L. DE LA LAURENCIE)	205
CH. BORDES G. SERVIERES	177
THÉO CHARLIER (G. BRET)	193
PAUL DUKAS (PIERRE LALO)	151
VINCENT D'INDY (RENE DOIRE)	13, 19
La Vie et l'œuvre de CESAR FRANCK (VINCENT D'INDY) 211, 219, 227	
EUGÈNE SAMUEL (EUGÈNE BAIE)	243
BOIELDIEU et ROSSINI	145
Trois maîtres du XVIII ^e siècle : Rameau, Duni, Campra (H. QUITTARD)	237
Quelques musiciens (<i>L'Assiette au beurre</i>)	311
Le critique anglais Hugo Pierson et R. Wagner	150

CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Concerto de BACH. La Neuvième Symphonie de Beethoven (H. L.)	44
<i>Manfred</i> de Schumann; M. DE GREEF	98
Concours 223, 232, 240, 247, 255	
La Distribution des prix	392
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1902-1903. Deuxième concert. M. L. KREISLER (H. L.)	20
Troisième concert. <i>Coriolan</i> de Beethoven. <i>Marche nuptiale</i> de M. Tinel (H. L.)	31, 54
Quatrième concert. <i>Parsifal</i> (H. L.)	129
— Saison 1903-1904. Programme	343
Premier concert. HECTOR BERLIOZ (H. L.)	433
CONCERTS EUGÈNE YSAÏE. Saison 1902-1903. Deuxième concert. La Symphonie de CÉSAR FRANCK (H. L.)	29
Troisième concert. F. MOTTL et M ^{lle} PAQUOT (H. L.)	62
Quatrième concert. FRANCIS PLANTÉ	98
Cinquième concert. <i>L'Après-midi d'un Faune</i> par CLAUDE DEBUSSY et la <i>Fantaisie sur un thème wallon</i> de THÉO YSAÏE	182
— Saison de 1903-1904. Programme	343, 368
Premier concert. M. R. PUGNO. La <i>Faust-Symphonie</i> de LISZT	408
Les Concerts Nouveaux	425
Concert Hans Richter <i>L'Avenir artistique</i>)	433
CONCERTS de la LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert. Le Trio de VICTOR VREULS. MM. BOSQUET, STÉPHANE AUSTIN et M ^{lle} DELHEZ	79
Deuxième concert. M ^{lle} SELVA et M. VINCENT D'INDY. Le Quatuor à cordes d'E. Chausson	98
Troisième concert. M ^{me} BATHORI, MM. SEGUIN et RI- CARDO VINES	109
Quatrième concert. MM. JONGEN et THÉO YSAÏE, M ^{me} BÉON	120
Le Quatuor HEERMAN (M. M.)	21
Le Quatuor ZIMMER (O. M., CH. V. et M. M.)	38, 110, 402
Le Quatuor SCHÖRG (L. L.)	4, 55, 63
Récital CÉSAR THOMSON (M. M.)	79
Concert de M. JEAN TEN HAVE	392
CERCLE ARTISTIQUE. MM. F. PLANTÉ et E. YSAÏE (O. M.)	97
M ^{lle} HOLMSTRAND et M. LÉON DELAFOSSE	401
SALLE ERARD. MM. J. DEBEVE et JASPAR, M ^{me} J. ARC- TOWSKA	110
M. MAC MILLEN, M ^{lle} MEINA SIMON	130
M ^{lles} E. DELHEZ et A. MOLLANDER	442
M ^{lle} MARTHE GIROD	442
CONCERTS ENGEL-BATHORI (O. M.)	402, 409, 418
Recital MARTINUS-SIEVEKING	425
CONCERT BARAT	434
CONCOURS de l'École de musique d'Ixelles	287
Audition des élèves de l'École de musique de Saint- Josse-ten-Noode	122
Audition des élèves de M ^{me} Coppine-Armand	167
Les Cours de chant de M ^{me} Labarre	198
ANVERS. Les Nouveaux Concerts (L. F.)	382, 425
CHARLEROI. Concert Merck-Vivien	57
DISON. Concert d'œuvres belges (J. S.)	174
GAND. Conservatoire royal. — Concert du Syndicat des artistes musiciens (F. V. E.)	183
CONCERTS du cercle <i>A Capella</i>	148, 425
Le Festival Saint-Saëns (F. VAN ERMENGEN).	391
CONCERTS d'hiver F. V. E.)	402, 434
Le Quatuor Zimmer (Id.)	425
LIÈGE. Concerts gratuits de musique de chambre (J. F.)	21
CONCERT du Conservatoire. Le Centenaire de Berlioz	409
Le Quatuor Zimmer. — La Sonate de V. Vreuls	182
CONCERTS historiques	199
L'Histoire de la Sonate et du Concerto	383
MARIEMONT. Matinée musicale chez M. Valère Mabille (O. M.)	208
MONS. Le Jubilé Van den Eeden (F. M.)	157
VERVIERS. Les Nouveaux Concerts (J. S.)	147, 157, 168
PARIS. Le Quatuor Parent (M.-D. CALVOCORESSI)	30

Concerts de la Société nationale de musique. Premier Concert. Quintette de M. E. Lacroix. M. RICARDO VINES (Id.)	36
Deuxième concert. Le <i>Chant de la terre</i> de M. Déodat de Séverac. M ^{lle} SELVA (Id.)	37
Troisième concert. Le Quatuor de M. J. Jongen. M. ZWINTSCHER (Id.)	55
Quatrième concert. La Symphonie d'orgue de M. Vierné. Le Trio de M. Coindreau. M ^{lle} BLANCHE SELVA (Id.)	71
Cinquième concert. Symphonie de M. de Wailly (Id.)	99
Sixième concert. OEuvres de MM. G. Samazeuilh et E. Chausson (Id.)	138
Septième concert. MM. LOUIS DIÉMER et ALFRED CASSELLA (Id.)	158
Huitième concert. Le Quatuor de M. Witkowski (Id.)	175
Les Concerts de la SCHOLA CANTORUM. Premier concert. OEuvres de C. Debussy (Id.)	175
Deuxième concert. OEuvres d'E. Chausson (E. YSAÏE, M ^{me} RAUNAY, M ^{lle} SELVA (Id.)	190
Les Fêtes d'été. Le Théâtre de verdure (Id.)	231
Id. (HENRI QUITTARD)	237
La <i>Schola cantorum</i>	376
CONCERTS AMOUREUX. La Symphonie de Witkowski	392
CONCERTS COLONNE. La Symphonie de César Franck (M. D. CALVOCCRESSI)	392
Conférences-concerts de M. P. Landormy	57
BONN. Les Seize Quatuors de Beethoven (J. F.)	191
LAUSANNE. Concert Crickboom	403
Le Festival vaudois	241
La Tournée Ysaye en Allemagne	422
M ^{me} Kleeberg-Samuel	409
Publications musicales :	
J.-PH. RAMEAU. <i>Castor et Pollux</i> ; VINCENT D'INDY. <i>Marche du 76^e d'infanterie. Choral varié</i> ; E. CHAUSSON. <i>Chanson perpétuelle</i> ; C. DEBUSSY. <i>Estampes</i>	383
OTTO BARBLAN. <i>Pièces pour orgue</i>	5
ANDRÉ HALLAYS. <i>Les Musiciens et la musique</i>	231
NÉCROLOGIE. NORA BERGH	256
ALBERT CAHEN	113
WILLIAM CHAUMET	377
VICTORIN JONCILLÈRES	377
AUGUSTA HOLMES	38
ROBERT PLANQUETTE	38
Accusés de réception	413, 449

THÉÂTRE

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. Saison 1902-1903 :	
<i>L'Etranger</i> , par VINCENT D'INDY (JEAN DE GONET)	9
Voir aussi 6, 9, 19, 29	
<i>Attendez-moi sous l'orme</i> , par VINCENT D'INDY (O. M.)	14
<i>Siegfried</i> (reprise) (H. L.)	45
Georges Ohnet et <i>Siegfried</i>	47
A propos de <i>Siegfried</i> (O. M.)	53
<i>Jean Michel</i> , par ALBERT DUPUIS (H. LESBROUS-SART)	68, 77
<i>Lilia</i> , par JOSEPH JACOB (O. M.)	80
<i>L'Or du Rhin</i> (reprise)	134
<i>Carmen</i> (M ^{lle} DELNA) (O. M.)	157
<i>L'Anneau du Nibelung</i> (Id.)	157
Bilan de la saison théâtrale	184
— Saison 1903-1904. Tableau de la troupe	294
<i>Lohengrin</i> (reprise)	320
<i>Lakmé</i> (O. M.)	320
<i>Hamlet</i> (Id.)	327
<i>Cendrillon</i> (Id.)	327

<i>Le Prophète</i> (reprise)	327
<i>Rigoletto</i> (Id.)	327
<i>Le Barbier de Séville</i> (Id.)	328
<i>La Fille du Régiment</i> (Id.)	328
<i>Les Noces de Jeannette</i> (Id.)	328
<i>Samson et Dalila</i> (Id.) (H. L.)	366
<i>Tannhäuser</i> (Id.) (H. L.)	376
<i>Sapho</i> , par J. MASSENET (O. M.)	390
<i>Le Roi Arthur</i> , par ERNEST CHAUSSON (OCTAVE MAUS)	413
Notes sur le <i>Roi Arthur</i> (H. L.)	399, 407, 415
Les costumes du <i>Roi Arthur</i>	248
THÉÂTRE DU PARC. Saison 1902-1903 :	
<i>Lysistrata</i> , par M. DONNAY (BOUS)	20
<i>L'Alcade de Zalamea</i> , de Calderon (M.)	36
<i>Monna Vanna</i> , par MAURICE MAETERLINCK	46, 111
<i>La Châtelaine</i> , par ALFRED CAPUS (O. M.)	63
<i>Ce n'était qu'un rêve</i> , par VALÈRE GILLE	120
<i>La Défense du bonheur</i> , par GEORGE GARNIER	120
<i>Polyeucte</i> (M ^{me} SEGOND-WEBER) (M. M.)	137
<i>Le Secret de Polichinelle</i> , par PIERRE WOLFF	174
<i>Joyzelle</i> , par M. MAETERLINCK (OCTAVE MAUS)	187
— Saison 1903-1904 :	
Les Représentations du théâtre Maeterlinck (M. M.)	335
Les Représentations de Sarah Bernhardt. <i>Plus que reine</i> , par EMILE BERGERAT	351
<i>Joujou</i> , par HENRY BERNSTEIN (O. M.)	359
<i>L'Autre Danger</i> , par MAURICE DONNAY (OCTAVE MAUS)	367
<i>Heureuse</i> , par MM. MAURICE HENNEQUIN et PAUL BILHAUD (O. M.)	401
THÉÂTRE MOLIÈRE. <i>Résurrection</i> , par TOLSTOI et H. BATAILLE (M. M.)	15, 20
<i>Ma Bergère</i> , par MM. V. JOSZ et DUMUR (O. M.)	359
<i>Petite Mère</i> , par EMILE BERGERAT (Id.)	367
<i>Crainquebille</i> , par ANATOLE FRANCE (Id.)	367
<i>Ces Messieurs</i> , par G. ANCEY (Id.)	441
THÉÂTRE FLAMAND. <i>Le Mâle</i> de MM. C. LEMONNIER et P. VERBAERE	65
OLYMPIA. <i>Les Deux Courtisanes</i> , par F. DE CROISSET (O. M.)	359
<i>Le Je ne sais quoi</i> , par F. DE CROISSET et M. DE WALLEFFE (Id.)	360
GAND. <i>La Walkyrie</i>	425
<i>La Famille Van Paemel</i> , par CYRIEL BUYSSE (M. DE WEERT)	35
PARIS. <i>L'Etranger</i> , par V. D'INDY (L. DE LA LAURENCIE)	417
Le Décor de <i>L'Etranger</i> à l'Opéra	121
OPÉRA-COMIQUE. <i>Titania</i> , par GEORGES HUE (M.-D. CALVOCCRESSI)	28
<i>Muguette</i> , par E. MISSA (Id.)	112
<i>La Petite Maison</i> , par W. CHAUMET (Id.)	222
<i>La Tosca</i> , par M. PUCCINI (Id.)	368
<i>La Reine Fiammette</i> , par X. LEROUX (Id.)	442
THÉÂTRE SARAH BERNHARDT. <i>Le Maquignon</i> de MM. LOUIS DUMUR et VIRGILE JOSZ (J. LE COUDRAY)	332
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Le Maître de Palmyre</i> , par A. WILBRANDT	208
ORANGE. <i>Cedipe et le Sphinx</i> , par J. PÉLADAN	280
VIENNE. Représentations wagnériennes (JULES DESTREE)	335
Le Jury du concours triennal de Littérature dramatique	56
La Tournée <i>Monna Vanna</i> en Allemagne	46, 56
Lettre de M. Lugné-Poe	5
Les Représentations de la <i>Maria von Magdalena</i> de M. Paul Heysse à Berlin	73
<i>Hélène</i> , de C. Saint-Saëns	427, 435
<i>Carmen</i> en ballet	249
Les Représentations de <i>Parsifal</i>	150
Les Droits d'auteur payés aux héritiers Wagner	248
Le Prix des places au Metropolitan Opera House	160
M ^{me} van Overeem. (Lettre de M. Mario van Overeem)	392
MOUNET-SULLY (J. PÉLADAN)	22
Les « Pouchinelles » de Toone	410

Règles d'utilisation de copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Archives & Bibliothèques de l'ULB, ci-après A&B,, d'oeuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des A&B et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les A&B appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'Archives & Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme

<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'oeuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux A&B, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux A&B un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des A&B ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives et Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux Archives & Bibliothèques dans les documents numérisés est interdite.